Octave Mirbeau

Quand Mirbeau faisait le « nègre »…

Cinq romans d'Octave Mirbeau
publiés sous les pseudonymes
d'Alain Bauquenne & de Forsan

Textes présentés & annotés
par Pierre Michel

Éditions du Boucher
Société Octave Mirbeau

Remerciements

Les Éditions du Boucher expriment leur reconnaissance envers M. Pierre Michel, Président de la Société Octave Mirbeau, pour l'aide précieuse & déterminante qu'il a apportée dans la réalisation de ce projet.

Société Octave Mirbeau

Association (loi de 1901) fondée en novembre 1993, la Société Octave Mirbeau a pour but de réunir ceux, gens de plume, amateurs, lettrés, universitaires & chercheurs, qui connaissent & étudient la vie & l'œuvre d'Octave Mirbeau, & se proposent de contribuer à les faire mieux apprécier.
Société Octave Mirbeau — 10 bis, rue André-Gautier 49000 Angers.

site internet : www.leboucher.com
courriel : contacts@leboucher.com
conception & réalisation : Georges Collet
couverture : *ibidem*
ISBN : 2-84824-070-9



Mirbeau & la « négritude »

Une découverte tardive

La découverte des romans écrits par Mirbeau comme « nègre » est récente. C'est seulement en 1991, alors que venait de paraître sa monumentale biographie [1], qu'un collectionneur de Caen, Jean-Claude Delauney, m'a fait parvenir la photocopie d'une lettre de Mirbeau à son éditeur Paul Ollendorff, datable de mars 1885, et où il est question d'un roman, inconnu de tous, dont il est en train de corriger les épreuves [2]! Ce roman n'est autre que *Dans la vieille rue,* publié sous la signature de Forsan, pseudonyme de l'écrivaine italienne Dora Melegari (1846-1924). Ainsi aiguillé, et convaincu que, selon toutes probabilités, ce roman n'était pas unique en son genre, j'ai systématiquement exploré l'abondante production romanesque de l'éditeur Ollendorff, chez qui Mirbeau publiera ses deux premiers romans officiels, *Le Calvaire* (1886) et *L'Abbé Jules* (1888), dans l'espoir d'y dénicher d'autres œuvres parues sous divers pseudonymes. C'est ainsi que j'ai découvert l'existence d'un certain Alain Bauquenne, *alias* André Bertera, signataire de plusieurs romans et

1. Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle,* Librairie Séguier, Paris, décembre 1990, 1020 p.

2. Cette lettre est recueillie dans la *Correspondance générale* de Mirbeau, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003, tome I, pp. 373-374.

recueil de nouvelles qui, par leur style et leur imaginaire autant que par les thèmes traités et la vision du monde et de la société qui s'en dégage, me semblaient de toute évidence être du pur Mirbeau. Or, en essayant d'en savoir plus sur ce mystérieux Bauquenne, totalement inconnu par ailleurs, je suis tombé sur cette précision donnée par Otto Lorenz dans son *Catalogue de la librairie française* de 1885 : « Pseudonyme de M...... » La mention de ce « M » suivi de six points ne manque pas d'étonner, car en principe les « nègres » ne sont pas supposés connus et aucune mention n'est jamais faite de leur participation à une œuvre parue sous un autre nom, fût-ce celui d'un négrier connu comme tel, par exemple Willy ou Sulitzer. Autre étrangeté : le même pseudonyme de Bauquenne sert à la fois à (mal) camoufler le négrier et le nègre ! Force nous est de conclure qu'en l'occurrence le secret habituel en ce genre d'affaires a été fort mal gardé et que la mèche a bel et bien été vendue, sans quoi ce genre de fuite n'aurait pas été possible. Probablement par le romancier lui-même qui, se voyant dépouillé par contrat de tout droit sur son œuvre [1], rageait sans doute de ne pouvoir proclamer sa paternité frustrée sur des volumes dont il connaissait mieux que personne la valeur, à l'instar du personnage, nommé Jacques Sorel, d'un des premiers contes parus sous le nom de Mirbeau en 1882, « Un raté » : « Je voudrais aujourd'hui reprendre mon bien ; je voudrais crier : "Mais ces vers sont à moi ; ce roman publié sous le nom de X... est à moi ; cette comédie est à moi." On m'accu-

1. Le seul contrat de négritude connu, passé entre le « nègre », Jozian, le négrier, Xavier de Montépin, et l'éditeur Rouff, prive le « nègre » de tout droit sur l'œuvre à paraître (il a été publié dans un numéro du bulletin du roman populaire). En 1904, sollicité par la *Revue d'art dramatique* qui a lancé une enquête sur la négritude dans son numéro du 15 mai 1904, l'auteur dramatique Romain Coolus, ami de Mirbeau, répondra : « Je ne vois pas trop la raison pour laquelle un contrat passé entre deux individus pour la vente d'une œuvre littéraire ou dramatique n'aurait pas la rigueur de tous les autres contrats. Dès qu'il y a vente, il y a cession et par conséquent abandon de la chose cédée. Un auteur n'est jamais forcé de se transformer en commerçant. S'il estime de son intérêt de le devenir, comment le justifier de ne pas faire jusqu'au bout honneur à sa signature ? »

serait d'être un fou ou un voleur. »[1] Un fou qui se prendrait pour Victor Hugo, Balzac ou Molière. Un voleur qui tenterait abusivement de récupérer un bien qu'il a pourtant vendu en bonne et due forme en échange d'espèces sonnantes et sur lequel il n'a donc pas plus de droit que l'ouvrier d'une usine Renault sur la *Clio* qu'il a contribué à fabriquer moyennant salaire[2].

À vrai dire, avant même d'être mis providentiellement sur la voie de ces romans insoupçonnés, je n'avais pas manqué de m'interroger sur le statut et les conditions matérielles d'existence du jeune Mirbeau, au cours de toutes ces années où il a fait ses preuves et ses armes et où les éléments biographiques sont peu nombreux et les lettres intimes extrêmement rares, faisant de cette dizaine d'années qui va de 1872 à 1882 une sorte de vaste *terra incognita.* Et nombre d'éléments n'avaient pas manqué de me poser problème, avant de me mettre carrément la puce à l'oreille. Sans prétendre aucunement à l'exhaustivité, citons-en quelques-uns, qui me faisaient soupçonner que la production connue de notre professionnel de la plume ne devait de toute évidence constituer qu'une partie, sans doute même une toute petite partie, de la production attestée et signée, laquelle ne devait être, en quelque sorte, que la partie émergée de l'iceberg.

Des soupçons de négritude

La premier événement biographique qui m'a fait tiquer, c'est le fameux dîner chez Trapp, le 16 avril 1877, qui a été considéré par les histoires littéraires comme l'acte de baptême du naturalisme. Ce soir-là, histoire de se faire mousser un peu et de se situer avantageusement dans le champ littéraire, six jeunes écrivains ont rendu hommage aux trois maîtres qu'ils s'étaient choisis : Gustave Flaubert, Edmond de Goncourt et Émile Zola. Cinq d'entre eux, Maupassant, Alexis, Huysmans, Céard et

1. « Un raté », *Paris-Journal,* 19 juin 1882. Recueilli dans notre édition de ses *Contes cruels,* Librairie Séguier, Paris, 1990 (réédition Les Belles Lettres, Paris, 2000), tome II, p. 426, et disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher.

2. Sur ce problème, voir l'article de Pierre Michel, « Mirbeau et l'affaire Fua », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 228-238.

Hennique, avaient alors à leur actif des œuvres littéraires déjà publiées en feuilleton, voire en volumes, ou des projets bien avancés [1]. Mais qu'est-ce que Mirbeau venait faire parmi eux? Apparemment il avait les mains vides : il n'était qu'un journaliste à gages dans une feuille de chou bonapartiste, *L'Ordre de Paris,* où aucun de ses rares écrits officiels ne relevait véritablement de la littérature. Pourtant il prenait tout naturellement sa place parmi les autres écrivains, débutants ou consacrés, ce qui signifiait que, non seulement il était connu d'eux en tant que tel, mais aussi qu'il estimait avoir part à leurs côtés à la reconnaissance de son statut d'écrivain partie prenante d'un mouvement qui se voulait novateur. Il est donc éminemment plausible que, dès les années 1870, il ait exercé sa plume sous divers pseudonymes encore inconnus de nous et qu'il ait, comme le pitoyable Jacques Sorel, perpétré des vers, des romans et des comédies, qu'il nous resterait, en ce cas, à identifier. L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable que Mirbeau disposait déjà d'une plume exceptionnelle, dont témoignaient ses ébouriffantes lettres de jeunesse à Alfred Bansard des Bois [2], et qu'il eût été fort étonnant et contre-productif qu'il n'essayât pas de la rentabiliser au mieux de ses intérêts matériels comme de ses ambitions littéraires : dans ces conditions, est-il concevable qu'il ait attendu d'avoir trente-huit ans et demi, âge fort avancé pour un « débutant », pour publier son premier roman?

Une deuxième interrogation a été suscitée par le train de vie du prolétaire des lettres qu'était alors le jeune Mirbeau. À en

1. Par exemple, Léon Hennique avait publié des poèmes parnassiens dans *La République des Lettres* et son roman, *Élisabeth Couronneau,* paraissait en feuilleton dans les colonnes de *L'Ordre de Paris*; Guy de Maupassant avait fait jouer sa farce obscène *À la feuille de rose,* avait publié *Au bord de l'eau* et *La Main d'écorché,* avait eu une pièce refusée au Vaudeville et travaillait à un roman; Joris-Karl Huysmans avait déjà publié *Le Drageoir aux épices* (1874) et *Marthe* (1876 — disponible sur le site des Éditions du Boucher); Paul Alexis collaborait à toutes sortes de journaux et avait écrit des poèmes; quant à Henry Céard, le moins productif, il était sur le point de publier des nouvelles et commençait à travailler à un roman, *Une belle journée,* qui ne paraîtra qu'en 1881.

2. Je les ai publiées en 1989 aux Éditions du Limon. Elles sont recueillies dans le tome I de sa *Correspondance générale* (*loc. cit.*, pp. 45-160).

juger par les nombreuses factures conservées dans ses papiers déposés par sa veuve à la Bibliothèque de l'Institut, il menait grand train, et ses trois ou quatre années d'une liaison dévastatrice avec la « goule » Judith Vimmer, au début des années 1880, ont été marquées par des dépenses inconsidérées qui l'ont endetté pour longtemps. D'où lui venaient donc ses revenus ? Hors les six mois où il a dû recevoir le traitement afférent à sa fonction officielle de chef de cabinet du préfet de l'Ariège, en 1877, il n'a été que journaliste et secrétaire particulier (de l'ancien député bonapartiste Henri Dugué de la Fauconnerie, à partir de la fin 1872, puis d'Arthur Meyer, directeur du *Gaulois* légitimiste, à partir de l'automne 1879). Ses piges et ses émoluments devaient donc être fort modestes et, en tout état de cause, bien en peine de lui assurer les revenus indispensables à sa vie de plaisirs, d'autant plus que les articles signés de son nom dans *L'Ordre de Paris,* de 1875 à 1877, dans *L'Ariégeois,* en 1878, puis dans *Le Gaulois* et *Le Figaro* en 1881-1882, sont dérisoirement peu nombreux : 125 en sept ans ! Comment aurait-il pu en vivre [1] ? Force est d'en conclure qu'il avait d'autres rentrées financières : d'une part, bien évidemment, il a dû rédiger, pour le compte de ses employeurs successifs, quantité d'articles anonymes, notamment les éditoriaux de *L'Ordre* pour le compte de Dugué, ou signés de divers pseudonymes, pratique qu'il poursuivra d'ailleurs, comme tous ses confrères de la presse, après le grand tournant de 1884-1885 [2] ; d'autre part, comme nombre de ses frères de chaîne, il n'a pas dû manquer de rédiger à la demande des œuvres alimentaires, publiées sous le nom de

1. Mirbeau touchera 125 francs par article en 1885, alors qu'il sera déjà fort connu et recherché. Pour ses articles antérieurs, alors qu'il n'était qu'un journaleux en manque de célébrité, ses piges devaient donc lui rapporter sensiblement moins.

2. C'est ainsi que, de 1886 à 1897, il a signé des articles de divers pseudonymes : Henry Lys, Jean Maure, Jacques Celte et Jean Salt. Avant 1886, il a également utilisé les pseudonymes de Tout-Paris (dans *Le Gaulois*), d'Auguste (dans *Les Grimaces*), de Gardéniac et de Nirvana (dans *Le Gaulois*), de Montrevêche et du Diable (dans *L'Événement*). À quoi il conviendrait d'ajouter les comptes rendus des Salons de 1874, 1875 et 1876, rédigés pour le compte d'Émile Hervet (et recueillis dans mon édition de ses *Premières chroniques esthétiques,* Société Octave Mirbeau-Presses de l'Université d'Angers, 1996).

commanditaires divers [1], qui sont probablement loin d'avoir été tous identifiés.

Le troisième soupçon est né du cas particulier de *Jean Marcellin* [2]. Sous-titré *Les Défaillances,* et qualifié de *roman parisien,* ce volume a paru en 1885 chez le même éditeur que *Dans la vieille rue,* Paul Ollendorff, sous une double signature totalement inhabituelle, pour ne pas dire carrément incongrue : sur la couverture apparaît en effet le nom d'un certain « Albert Miroux », alors que, à en croire la page de titre, l'auteur ne serait autre que : « O. Mirbeau ». C'est par référence à cette page que le catalogue général des imprimés de la Bibliothèque Nationale, depuis plus d'un siècle, attribue l'ouvrage au grand romancier, considérant de fait Albert Miroux comme un simple pseudonyme. Mais les responsables du catalogage ne se sont apparemment pas posé la question de savoir pourquoi, contrairement à tous les usages, coexistent de la sorte le nom du véritable auteur et un pseudonyme inconnu par ailleurs, alors que, précisément, la fonction normale d'un pseudonyme est de camoufler le nom authentique. La chose a paru trop problématique aux premiers mirbeaulogues pour qu'ils prennent la responsabilité d'une attribution à l'auteur du *Calvaire.* Ils ne pouvaient qu'être confortés dans cette prudence par une mention manuscrite figurant sur l'exemplaire du roman conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal et que je suis allé consulter en 1989, au moment où, travaillant au chapitre IX de la biographie de *l'imprécateur au cœur fidèle,* je souhaitais, pour en avoir le cœur net, relire le livre, qui n'était désormais plus communicable à la BN : « L'éditeur a fait connaître que l'auteur de *Jean Marcellin* est Albert Miroux et non O. Mirbeau, comme indiqué, par erreur, sur le titre intérieur (mars 1886) ». Considérant de surcroît que le roman n'était pas à la hauteur de ceux que Mirbeau a signés de son nom, et nonobstant des indices trou-

1. Parmi ces commanditaires, outre André Bertera et Dora Melegari, il convient de citer le politicien opportuniste François Deloncle, pour le compte duquel Mirbeau a rédigé ses *Lettres de l'Inde,* parues en 1885 dans les colonnes du *Gaulois* sous la signature de Nirvana, puis dans celles du *Journal des débats,* signées plus sobrement « N ». J'en ai publié une édition critique en 1991, aux Éditions de L'Échoppe, Caen.

2. Voir Pierre Michel, « Le Mystère *Jean Marcellin* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 7, Angers, 2000, pp. 4-21.

blants, sur lesquels il va falloir revenir, j'ai fait comme mes prédécesseurs et, en accord avec mon collaborateur Jean-François Nivet, je n'ai pas pris en compte ce volume dans la bio-bibliographie mirbellienne. L'absence de *Jean Marcellin* dans la liste de ses œuvres que Mirbeau a dû établir en 1901, lors de sa demande d'adhésion à la Société des Gens de Lettres, ne pouvait que me renforcer dans cette décision. Et pourtant, au terme d'une analyse plus poussée, quelques années plus tard, je suis arrivé à la conclusion que Mirbeau était bien le rédacteur de ce roman purement alimentaire traité à la façon de Georges Ohnet, sans doute à la demande de l'éditeur Ollendorff, mais où il abordait déjà des thèmes qu'il allait reprendre et développer quelques mois plus tard, avec infiniment plus d'originalité et de « style », dans son premier roman officiel, *Le Calvaire.* Vu la médiocrité de l'œuvre selon ses propres critères, on comprend qu'il en ait tardivement nié la paternité, un an après sa publication, pas très fier sans doute d'avoir bâclé en quelques jours ce mauvais roman préparatoire, qui lui a néanmoins servi de galop d'entraînement. Mais, comme pour les volumes signés Alain Bauquenne, il est probable que, dans un premier temps, il a tenu à faire savoir officieusement aux *happy few* qu'il n'y était pas étranger, sans quoi la mention de son nom eût été impossible. C'est sans doute une motivation du même ordre qui lui a fait choisir ces deux pseudonymes : car, à partir de MIRoux et de BAUquenne, il n'est pas trop difficile, pour les limiers de l'histoire littéraire comme pour les contemporains les mieux informés des milieux littéraires, de reconstituer le patronyme d'Octave [1].

Quant à l'indice le plus éclatant de la négritude du jeune Mirbeau, il est fourni par l'insistance avec laquelle l'écrivain mûr ne cessera plus de déplorer la condition de ses frères de misère. En 1882, on l'a vu, le conte, symptomatiquement intitulé « Un raté » constitue la première expression de son amertume et de sa

1. Dans le même ordre d'idées, il est à noter que Forsan, Bauquenne et Miroux sont eux-mêmes des pseudonymes, et non les véritables patronymes des « négriers » : tout se passe comme si, par contrat, les auteurs supposés avaient dû renoncer à s'approprier directement le mérite des œuvres qu'ils entendaient s'attribuer, laissant ainsi à leur « nègre » une certaine latitude qui lui permette de se faire, sinon reconnaître, du moins deviner.

frustration, ce qui laisse supposer qu'elle ne date pas d'aujourd'hui [1] et que la négritude du conteur a dû commencer beaucoup plus tôt, peut-être huit ou dix ans auparavant — mais, pour l'heure, nous n'en avons trouvé aucune trace, faute d'indices précis. L'année suivante, en 1883, au terme de l'aventure des *Grimaces,* commanditées par le banquier Edmond Joubert, vice-président de Paribas, il conclut un article sur le théâtre par cet appel à la révolte, qui constitue aussi un aveu sans fard : « Les prolétaires de lettres [2], ceux qui sont venus à la bataille sociale avec leur seul outil de la plume, ceux-là doivent serrer leurs rangs et poursuivre sans trêve leurs revendications contre les représentants de l'infâme capital littéraire. » [3] Les termes de cette extraordinaire déclaration mériteraient tous un commentaire, qui nous entraînerait trop loin. Contentons-nous d'y noter un détonant mélange de darwinisme (« la bataille sociale »), de lutte des classes (les prolétaires contre le capital), de syndicalisme (il faut serrer les rangs pour faire passer les revendications de la gent écrivante) et d'anarchisme littéraire (la plume est un outil et une arme dans la bataille). Quant à « l'infâme capital littéraire », cible de ses « revendications » et cause de sa révolte et de son dégoût, il est représenté tout à la fois par les magnats de

1. Le premier roman « nègre » que j'ai publié en volume et qui est mis en ligne par les Éditions du Boucher, *L'Écuyère,* date précisément de 1882. Mais il me paraît évident que d'autres romans ont dû le précéder.

2. Cette expression est révélatrice de ce que l'historien Christophe Charle appelle, chez les intellectuels des années 1880, « le décalage entre la vocation intime et la raison sociale réelle », « la contradiction entre l'image sociale flatteuse des professions libérales et intellectuelles, dérivée des modèles de réussite des générations antérieures, et la dépréciation sociale qu'entraîne l'afflux de nouveaux venus abusés par cette image sociale » (*Naissance des « intellectuels »,* Éditions de Minuit, Paris, 1990, p. 50 et p. 64).

3. *Les Grimaces,* 15 décembre 1883 (article recueilli dans ses *Combats littéraires,* à paraître). Dans d'autres articles, parus dans *Les Grimaces* ou d'autres journaux, Mirbeau ne cesse par ailleurs d'assimiler la presse à la prostitution et de répéter que « le journaliste se vend à qui le paie » (voir la note 2, p. 11), et qu'il aguiche le chaland comme la prostituée sur son bout de trottoir. La domesticité du secrétaire particulier, la prostitution du journaleux et la négritude du romancier ou du dramaturge sont les formes diverses prises par le prolétariat de la plume. Elles ont toutes en commun le fait que le rédacteur des articles ou volumes parus sous diverses signatures n'a en réalité aucun contrôle sur sa propre production et se retrouve dépouillé de tout droit.

la presse abrutissante, vouée au chantage et à la désinformation, les directeurs de théâtre, devenus de vulgaires industriels uniquement soucieux de leur tiroir-caisse, les nantis médiocres qui ont besoin de secrétaires particuliers pour gérer leurs propres affaires, et aussi, bien sûr, les « négriers » assoiffés de gloriole littéraire, qui font trimer « comme des nègres » les jeunes écrivains que la misère met à leur merci.

Du secrétaire particulier au nègre

Près de vingt ans plus tard, dans un roman inachevé dont les trois premiers chapitres ne paraîtront qu'après sa mort, *Un gentilhomme* [1], Mirbeau reviendra une nouvelle fois, et beaucoup plus longuement, sur la condition de ces prolétaires pas comme les autres et développera le double parallèle avec la prostitution [2] et la domesticité. Le narrateur, Charles Varnat, qui crève « littéralement de faim », est en effet sur le point de céder aux « propositions d'une généreuse proxénète qui, le plus tranquillement du monde, [lui] demandait de mettre [s]es complaisances au service de vieux messieurs débauchés et si respectables » [3].

1. Il est recueilli dans le tome III de mon édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, et disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher.

2. Ce parallélisme implicite entre la prostitution des corps et celle de l'esprit est typiquement anarchiste, et Mirbeau l'exprimait déjà dans ses *Grimaces* du 29 septembre 1883 : « Le journaliste se vend à qui le paye. Il est devenu une machine à louanges et à éreintement, comme la fille publique machine à plaisir; seulement celle-ci ne livre que sa chair, tandis que celui-là livre toute son âme. Il bat son quart dans ses colonnes étroites — son trottoir à lui. » Faut-il s'étonner, dès lors, si, au moment où il entame sa « rédemption » par le verbe, Mirbeau contribue aussi du même coup à celle de sa nouvelle compagne, l'ancienne femme galante et théâtreuse Alice Regnault? Sur son analyse, extrêmement moderne, de la prostitution, voir notre édition de *L'Amour de la femme vénale,* Indigo & Côté Femmes, Paris, 1994. Sur Alice, voir notre monographie, *Alice Regnault, épouse Mirbeau,* À l'Écart, Reims, 1994.

3. Mirbeau a déjà évoqué la prostitution masculine dans une de ses *Chroniques du Diable* de 1885, « De Paris à Sodome » (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, pp. 95-100) et dans *Cocher de maître* (1889; réédition en 1990 aux Éditions À l'Écart, Reims). Quant aux « vieux messieurs débauchés et si respectables », amateurs de chairs fraîches des deux sexes, on en rencontre dans *La Maréchale, Les 21 jours d'un neurasthénique* (chapitres XIV et XIX), *La 628-E8* (chapitre VII, sous-chapitre intitulé « Berlin-Sodome ») et *Le Foyer,* et aussi dans *Vieux ménages* et dans *Le Journal d'une femme de chambre* : c'est un thème récurrent chez Mirbeau.

Mais, ajoute-t-il, « le moment venu, j'eus un tel dégoût, je sentis une telle impossibilité physique à remplir mes engagements, que je me sauvai de cette maison en criant comme un fou… » C'est cette expérience traumatisante qui le prédispose à accepter sans trop de scrupules, et faute de mieux, la fonction de secrétaire particulier. Mais il a tôt fait de découvrir que cette forme de domesticité des âmes est bien plus salissante encore que celle des corps et qu'il revêt pour longtemps une véritable livrée de Nessus [1] :

« Un secrétaire ne porte point de livrée apparente, et il n'est pas, à proprement dire, un domestique. Soit ! Pourtant c'est, je crois bien, ce qui, dans l'ordre de la domesticité, existe de plus réellement dégradant, de plus vil… Je ne connais point — si humiliant soit-il — un métier où l'homme qui l'accepte par nécessité de vivre, ou encore par le désir vulgaire de se frotter à des gens qui lui sont mondainement supérieurs, mais, le plus souvent, intellectuellement inférieurs, doive abdiquer le plus de sa personnalité et de sa conscience [2]… Vous n'êtes pas le serviteur du corps de quelqu'un, du moins pas toujours, bien que de l'âme au corps de ces gens-là la distance ne soit pas longue à franchir… Vous êtes le serviteur de son âme, l'esclave de son esprit, souvent plus sale et plus répugnant à servir que son corps, ce qui vous oblige à vous faire le cœur solide, à le bien armer contre tous les dégoûts… Le valet qui a lavé les pieds de son maître, qui le frictionne dans le bain, qui lui passe sa chemise, boutonne ses bottines et passe ses habits, peut encore garder, la besogne finie, une parcelle de son individualité, extérioriser un peu de son existence, s'il possède une certaine force morale et la haine raisonnée de son abjection ! Un secrétaire ne le peut pas… La première condition, la condition indispensable pour remplir, à souhait, une si étrange fonction, implique

1. Un conte de Mirbeau, inséré en 1901 dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* (tome III de l'*Œuvre romanesque*), s'intitule précisément « La Livrée de Nessus » (*Contes cruels,* tome I, *loc. cit.*, pp. 448-468). La livrée du domestique finit par coller à la peau et par aliéner celui qui la porte. Mirbeau traite de nouveau de la corruption des domestiques par leurs maîtres et par leur état de servitude dans son roman le plus célèbre, paru en 1900, *Le Journal d'une femme de chambre* (tome II de l'*Œuvre romanesque* ; également disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher).

2. Mirbeau explique ainsi qu'il ait pu défendre des causes qui n'étaient pas les siennes : il lui a fallu « abdiquer de sa conscience ».

nécessairement l'abandon total de soi-même dans les choses les plus essentielles de la vie intérieure. Vous n'avez plus le droit de penser pour votre compte, il faut penser pour le compte d'un autre, soigner ses erreurs, entretenir ses manies, cultiver ses tares au détriment des vôtres, pourtant si chères; vivre ses incohérences, ses fantaisies, ses passions, ses vertus ou ses crimes qui, presque toujours, sont l'opposé de vos incohérences à vous, de vos fantaisies, de vos passions, de vos vertus ou de vos crimes, lesquels constituent, pourtant, la raison unique, l'originalité, l'harmonie de votre être moral [1]*; ne jamais agir pour soi, en vue de soi, mais pour les affaires, les ambitions, le goût, la vanité stupide ou l'orgueil cruel d'un autre; être, en toutes circonstances, le reflet servile, l'ombre d'un autre… Moyennant quoi, vous êtes admis à vous asseoir, silencieux et tout petit, les épaules bien effacées, à un bout de sa table, grignoter un peu de son luxe, vous tenir, constamment, vis-à-vis de lui, de ses invités, de ses chevaux, de ses chiens, de ses faisans, dans un état de déférence subalterne, et recevoir mensuellement avec reconnaissance — car vous n'êtes pas un ingrat — un très maigre argent qui suffit, à peine, à l'entretien de vos habits.* » [2]

Ce sont donc la misère et la « nécessité » qui expliquent seules, en dernier recours, l'acceptation provisoire et « sans enthousiasme » d'une dégradante domesticité, dont cependant, à l'instar de la Célestine du *Journal d'une femme de chambre,* il espère vaguement quelques gratifications compensatoires :

« *Je traversais, précisément, une de ces dures périodes où l'on n'est point sûr d'un gîte pour le soir, d'un repas pour le lendemain, lorsque, par l'intermédiaire d'une personne que j'avais servie jadis, et qui continuait, le cher homme, à me vouloir du bien* [3]*, on me proposa d'entrer, comme secrétaire, chez le marquis d'Amblezy-Sérac, lequel pensait que le moment était venu pour lui de se lancer dans la carrière*

1. « Harmonie de [l'] être moral » : l'expression apparaissait déjà dans un roman « nègre », *La Duchesse Ghislaine* (tome III de l'*Œuvre romanesque* ; disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher).

2. *Un gentilhomme, loc. cit.*, p. 890.

3. De même, c'est grâce à l'entremise de son ancien patron, Dugué de la Fauconnerie, que Mirbeau est passé au service du baron de Saint-Paul et a été nommé chef de cabinet du préfet de l'Ariège au lendemain du coup d'État du 16 mai 1877.

politique. Je ne pouvais refuser une telle aubaine [1], *et, encore moins, dicter des conditions par quoi ma dignité serait sauvegardée. Je n'y songeai même pas, et j'acceptai ce qu'on m'offrait : deux cents francs par mois* [2], *la table, le logement, le blanchissage… Il n'avait pas été question du vin, mais j'imagine qu'il avait dû être compris dans la nourriture… J'acceptai cette situation comme une nécessité, sans enthousiasme, et aussi sans récriminations contre le sort qui décidément ne me permettrait jamais de vivre pour mon compte, et s'acharnait à ne me laisser à moi-même que le temps de la souffrance et de la misère. Pourtant j'aurais pu, j'aurais dû être heureux de ce dernier hasard. Jusqu'ici je n'avais été appelé qu'auprès de vagues bonshommes, candidats à la députation et à l'Académie, historiens documentaires, statisticiens falots, organisateurs d'œuvres de bienfaisance, sots ignorants, vertueuses crapules, bouffons orgueilleux dont "le champ d'action" et "la sphère d'influence" — c'est ainsi qu'ils parlaient — étaient fort restreints, qui ne pouvaient rien pour mon avenir et qui s'en moquaient, d'ailleurs, complètement… Aujourd'hui, pour la première fois, j'entrais chez un personnage considérable, fastueux, riche, répandu dans les milieux sociaux les plus élégants, allié à toutes les grandes familles et, par sa femme, à toutes les grandes banques de l'Europe. Peut-être pourrais-je enfin me créer là des relations utiles et diverses, et, comme il faut toujours laisser au rêve sa part — tant persiste en nous l'habitude romantique de notre éducation —, peut-être pourrais-je compter enfin, sur des aventures fabuleuses qui ne m'étaient jamais arrivées, mais qui arrivent aux autres — du moins ils le disent. Le plus sage, toutefois, était de ne compter sur rien… et de ne prendre cette place — ainsi que j'avais fait des précédentes — que comme un refuge momentané, un abri provisoire contre les ordinaires et fatales malchances de mon destin.* […]

En somme, il devait m'être plutôt agréable — en dehors même de l'arrêt plus ou moins long, plus ou moins calmant, que cela ferait dans mon existence de misère — d'aller chez ce marquis d'Amblezy-Sérac,

1. Mirbeau explique de la sorte les compromissions auxquelles il a été condamné pendant des années, notamment dans l'Ariège, quand il a contribué, en 1877, à y faire régner « l'ordre moral » mac-mahonien.

2. Soit 600 euros. La somme ne saurait évidemment suffire à expliquer le train de vie de Mirbeau.

où je rencontrerais une grande variété d'hommes, une collection complète, et comme il ne m'avait pas été donné d'en consulter jusqu'ici, de tout ce qui constitue notre admirable élite sociale… Là, du moins, je pourrais me livrer à ma manie, et enrichir certainement, de gens et d'espèces encore inconnus de moi, les feuilles de mon herbier humain [1]. *À défaut d'autres avantages plus directs, plus matériels, cela valait bien tout de même quelque chose.* » [2]

Histoire sans doute de décharger un peu sa conscience par le tardif et indirect aveu de sa prostitution passée, Mirbeau en profite aussi pour faire comprendre comment, pendant tant d'années, il est parvenu à travailler « sans trop de dégoût » pour des causes qui n'étaient pas les siennes, « sans qu'elles aient eu la moindre prise » sur lui, que ce soit pour l'*Appel au Peuple* bonapartiste, pour le légitimiste Arthur Meyer ou pour le banquier et affairiste Edmond Joubert qui se sert de l'antisémitisme des *Grimaces* comme d'une arme pour contrer la banque Rothschild au lendemain du krach de l'Union générale (janvier 1882) :

« *J'ai une qualité : celle de me connaître à fond, et je puis me résumer en ces deux mots : je suis médiocre et souple. En plus, je ne possède qu'une demi-culture, mais pour ceux qui n'en possèdent aucune — comme ce fut le cas de mes historiens, académiciens, statisticiens,* et cetera… — *je sais en tirer un parti assez ingénieux. Tout cela me permet de servir, sans trop de souffrance, sans trop de dégoût, et en quelque sorte mécaniquement, les hommes, par conséquent les opinions les plus différentes… Tour à tour, je suis resté auprès d'un républicain athée, d'un bonapartiste militant qui ne rêvait que de coups d'État, d'un catholique ultramontain, et je me suis adapté aux pires de leurs idées, de leurs passions, de leurs haines, sans qu'elles aient eu la moindre prise sur moi. Affaire d'entraînement, je suppose, et, surtout, affaire d'exemple. Garder une opinion à moi — je parle d'une opinion politique —, la défendre ou combattre celle des autres, par conviction, par honnêteté, j'entends — ne m'intéresse pas le moins du monde. Je puis avoir toutes les opinions ensemble et successivement, et ne pas en avoir du tout, je n'attache à cela aucune impor-*

1. C'est aussi ce qu'a fait Mirbeau à *L'Ordre* et au *Gaulois,* dans l'Orne avec Dugué et dans l'Ariège avec Saint-Paul; et les matériaux accumulés ont été utilisés dans toutes les œuvres futures, à commencer par les romans « nègres ».

2. *Un gentilhomme, loc. cit.*, pp. 899-900 et 902.

tance. Au fond, elles se ressemblent toutes; elles ont un lieu commun, et je pourrais dire un même visage : l'égoïsme, qui les rend désespérément pareilles, même celles qui se prétendent les plus contraires les unes aux autres [1]*... Pourquoi voulez-vous donc qu'elles me passionnent ? Je suis entré dans la vie, du moins je le crois, avec des instincts honnêtes et des scrupules minutieux, la fréquentation des hommes, dits cultivés et haut placés, les a vite abolis en moi. Quand j'ai eu compris que mon intelligence, ma fidélité, mes efforts de travail et mon dévouement ne comptaient pour rien dans l'esprit de ceux qui en profitaient; quand j'ai su qu'on les acceptait, non comme un don volontaire et délicat, mais comme une chose due, comme une dîme, et que personne ne s'intéressait à moi, alors je ne leur en ai donné à tous que pour leur argent, lequel était maigre* [2]*. Moi aussi, je me suis désintéressé totalement de qui se désintéressait de moi, et je n'ai plus songé qu'à éluder, de toutes les manières, ce qu'autrefois je considérais comme un devoir et qui, en réalité, n'était que sottise et duperie... Immédiatement j'ai réglé mon compte avec la morale sociale, avec la morale des moralistes vertueux qui n'est qu'une hypocrisie destinée, non pas même à cacher sous un voile de respectabilité, mais à légitimer hardiment, toutes les vilenies, toutes les férocité, tous les appétits meurtriers des dirigeants et des heureux...* » [3]

Bien sûr, *Un gentilhomme* n'est pas plus une autobiographie qu'« Un raté », mais est une fiction donnée comme telle, et il ne saurait donc être question d'extrapoler à partir du médiocre destin de ces ratés des lettres que sont Charles Varnat et Jacques Sorel, et d'en appliquer mécaniquement tous les éléments au jeune Mirbeau. Ce serait d'autant moins prudent que, loin de

1. C'est là une constante de Mirbeau. Pour lui, les idéologies politiques ne sont qu'une « grimace », un masque destiné à camoufler des appétits de prédateurs. La politique n'est donc pour lui que « l'art de dévorer les hommes », elle est « le grand mensonge » et « la grande corruption » (« Clemenceau », *Le Journal,* 11 mars 1895; recueilli dans *Combats littéraires*). Dans ces conditions, il revient au même de servir un bonapartiste comme Dugué, un monarchiste comme Meyer ou un opportuniste comme Deloncle, de collaborer au *Gaulois* légitimiste ou à *L'Événement* radical d'extrême gauche...

2. Dans le chapitre III de *L'Amour de la femme vénale,* Mirbeau opposera l'amour, qui « est un don », à la prostitution, qui « n'est qu'une transaction » (p. 56). Le narrateur d'*Un gentilhomme* considère son travail comme une transaction, c'est-à-dire comme une forme de prostitution.

3. *Un gentilhomme, loc. cit.*, pp. 900-901.

n'être qu'un demi-savant, il était au contraire extrêmement cultivé et doté d'une curiosité universelle, qu'il disposait d'une plume hors de pair et que, aux antipodes d'un raté, il a bel et bien réussi dans sa double carrière de journaliste et de romancier [1]. Reste que, en se penchant sur ses débuts et sur un passé qui a visiblement du mal à passer, l'écrivain consacré se sert de ce roman resté à l'état d'ébauche pour donner, après coup, une explication plausible, sinon une justification, des quelque douze années où il n'a pas été maître de sa plume et qui semblent peser lourd sur sa conscience tourmentée. Ce récit tardif permet de faire comprendre à la fois pourquoi il a dû embrasser cette carrière peu gratifiante, comme tant d'autres de ses frères en littérature, et comment il a pu, pendant si longtemps, et au risque de perdre son identité [2], servir indifféremment des maîtres successifs en mettant en forme des idées qu'il ne partageait pas, tout en essayant malgré tout, par scrupule de conscience, de les gauchir quelque peu, notamment en donnant du bonapartisme une image progressiste [3].

On comprend mieux aussi, à la lecture d'*Un gentilhomme,* pourquoi la négritude est inséparable de la domesticité : le secrétaire particulier étant, de par sa fonction même, chargé de rédiger tout ce qui s'écrit chez son maître, il n'a pas d'autre choix que de produire, à la demande, des textes qu'il ne signe jamais : il peut s'agir de lettres, privées et d'affaires, ou d'essais, de chroniques ou de tracts électoraux, d'études historiques ou de contes, de comédies ou de romans. Des brochures de propagande impérialiste signées Dugué de la Fauconnerie [4], au début des années

1. Déjà, dans *Sébastien Roch,* Mirbeau ne donnait qu'une part de lui-même au personnage éponyme, condamné à l'échec et à la mort, cependant qu'il prêtait à Bolorec sa révolte et son engagement, qui lui ont épargné le triste destin du héros éponyme. *Sébastien Roch* est disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher.

2. Sur ce problème de la perte d'identité, voir l'article de Robert Ziegler, « Du texte inachevé à l'interprétation intégrale — La créativité de la lecture dans *Un gentilhomme* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003, pp. 131-144.

3. Voir Pierre Michel, « Octave Mirbeau et l'Empire », dans les Actes du colloque de Tours sur *L'Idée impériale en Europe (1870-1914)*, *Littérature et Nation,* Université de Tours, n° 13, 1994, pp. 19-41.

4. *Les Calomnies contre l'Empire,* 1874 (publié par mes soins dans les *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, 1999), et *Si l'Empire revenait,* 1875.

1870, aux romans parisiens signés Alain Bauquenne, dans les années 1880, il y a donc une indéniable continuité : le jeune Mirbeau n'a cessé d'être, pendant douze ans, un de ces « prolétaires de lettres » qu'il appelle à la révolte [1].

De la négritude

Domesticité, prostitution et négritude sont donc les trois faces d'un même prolétariat sordide, dont Mirbeau n'a cessé de dénoncer la monstruosité. Dans la société bourgeoise triomphante, où le mercantilisme est roi, où tout s'achète — les consciences et les talents, les corps et les âmes, les femmes et les électeurs, jusqu'à la croix de la Légion dite « d'Honneur », vendue à l'encan dans une officine de l'Élysée par Daniel Wilson, gendre du président de la République Jules Grévy —, l'écrivain débutant, s'il veut gagner sa vie avec le seul « outil » dont il dispose, sa plume, n'a pas d'autre choix que de la vendre au plus offrant. Reste cependant à expliquer pourquoi la négritude a été, dans le cas de Mirbeau, jugée plus intéressante que de publier d'emblée sous son propre nom [2].

La première explication envisageable est d'ordre économique. À cette époque, la concurrence fait rage entre les fabricants de littérature, dont le nombre augmente sans cesse, alors que le marché est encore restreint : à côté (ou dans le cadre) de la « bataille sociale », on assiste donc à une véritable « bataille littéraire » [3] où ne survivent que les mieux adaptés aux lois du marché. Si quelques-uns s'en sortent avantageusement et

1. Il est curieux de noter que de son côté l'abbé Jules, du roman homonyme de 1888 (recueilli dans le tome I de l'*Œuvre romanesque* et disponible sur le site des Éditions du Boucher), s'est aussi prostitué pendant douze ans à l'Église catholique romaine, qui ne lui inspire pourtant que du dégoût.

2. Pour de plus amples développements, je renvoie à ma communication « Quand Mirbeau faisait le "nègre" », dans les Actes du *Colloque Octave Mirbeau* du Prieuré Saint-Michel, juin 1991, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, pp. 81-111.

3. En 1989, Alain Pagès a publié, sur la réception de *Germinal,* un livre intitulé précisément *La Bataille littéraire.* C'est sous le même titre symptomatique qu'ont été recueillies en volume les chroniques littéraires de Philippe Gille parues dans *Le Figaro* de 1889 à 1893.

gagnent des sommes énormes, à l'instar des méprisés Georges Ohnet et Albert Delpit, constamment brocardés par Mirbeau, ou, dans un autre genre, Paul Bourget, Émile Zola [1] et Pierre Loti, la plupart des jeunes littérateurs ont le plus grand mal à assurer leur pitance quotidienne et, sauf à disposer de rentes, doivent chroniquer dans la presse ou exercer parallèlement un autre métier sans rapport avec la littérature, sous peine de crever eux aussi de faim, comme le narrateur d'*Un gentilhomme.* La surabondance de la production romanesque, dont Mirbeau se plaint dans plusieurs de ses articles, à l'instar de la surproduction picturale [2], a pour effet de limiter drastiquement les ventes du plus grand nombre des volumes lancés sur le marché. En moyenne, un roman est écoulé à 1500 exemplaires et ne rapporte à son auteur que 500 ou 600 francs. Mais, comme toute moyenne, ce chiffre cache des disparités considérables : en fait, la plupart des débutants gagnent beaucoup moins encore, et nombre d'entre eux sont même obligés de publier leurs œuvres à compte d'auteur [3]. Or, 500 francs, c'est ce que Mirbeau, en 1885, gagne en quatre articles de journal, soit environ huit heures de travail ! À quoi bon s'escrimer et peiner pendant des mois pour gagner aussi dérisoirement peu ? Économiquement, le jeu n'en vaut pas la chandelle.

En revanche, écrire un roman bien calibré en quinze jours ou un mois et le vendre à un amateur fortuné et avide de notoriété littéraire peut valoir beaucoup plus la peine, et c'est bien pourquoi nombre de jeunes écrivains de l'époque ont recouru à la

1. À partir des années 1890, Zola gagnait 100 000 francs par an, soit environ 300 000 euros (et même deux fois plus, si l'on veut tenir compte de l'équivalence en termes de pouvoir d'achat). Il théorisait et justifiait ses revenus très élevés en faisant de sa capacité à gagner de l'argent un test de la valeur de l'écrivain.

2. Voir par exemple « Le Monologue du peintre », *Le Canard sauvage,* 16 avril 1903 (recueilli dans les *Combats esthétiques* de Mirbeau, tome II, Librairie Séguier, Paris, 1993, pp. 340-342).

3. C'est le cas, par exemple, de Jules Renard pour *Les Roses* (1886) et *Crime de village* (1888), et de Charles-Louis Philippe pour *La Mère et l'enfant* (1897-1900). Pour ce qui est de la poésie, l'édition à compte d'auteur est encore plus répandue.

négritude [1]. La valeur marchande d'un « nègre » étant soumise, comme toute marchandise, à l'inflexible loi de l'offre et de la demande, elle ne peut être que fluctuante : elle varie notamment selon la qualité de la production au regard des exigences de l'acheteur. En ce qui concerne Mirbeau, qui avait fait rapidement ses preuves comme journaliste et dont la plume devait logiquement être fort recherchée par les « marchands de cervelles humaines », comme il dit, on est en droit de supposer que, au début des années 1880, il pouvait fort bien recevoir 2 000, 3 000, voire 4 000 ou 5 000 francs, en échange de ses meilleurs volumes. Il est d'ailleurs tout à fait possible que, nonobstant ces estimations élevées, le « négrier » ait retrouvé financièrement son compte dans cette transaction, car un roman tel que *La Belle Madame Le Vassart* (1884), par exemple, dont 5 500 exemplaires ont été écoulés en un an, a dû rapporter 3 500 francs, à André Bertera, *alias* Alain Bauquenne, à quoi il conviendrait d'ajouter le prix des feuilletons et des reprises, qui pourrait bien être de l'ordre de 2 000 francs, voire plus.

Un autre avantage économique de la négritude est de préparer avantageusement le terrain aux contrats futurs pour des œuvres destinées à être signées. C'est ainsi que Paul Ollendorff, qui a pu juger, depuis des années, de la valeur littéraire des romans « nègres » et du profit qu'il pouvait en tirer, passe avec Mirbeau un contrat particulièrement intéressant pour le faux débutant : le contrat signé le 14 avril 1886 prévoit en effet que le romancier touchera 50 centimes (soit 14 %) sur les deux mille premiers exemplaires tirés du *Calvaire,* et soixante centimes (soit environ

1. Par exemple, Paul Bonnetain, pour le compte de la théâtreuse Marie Colombier (*Sarah Barnum*), Jean de Tinan, pour celui de Willy (*Maîtresse d'esthète*), et probablement aussi Henri Albert, le traducteur de Nietzsche, pour celui de l'hétaïre Liane de Pougy (*Idylle saphique*). Il faudrait citer aussi le cas particulier de Colette, dont le négrier n'était autre que son propre mari, Willy et qui, exception à la règle, finira par faire reconnaître sa maternité sur la série des *Claudine.* Parmi les « nègres » de la génération précédente, le plus célèbre est Auguste Maquet, qui est le véritable auteur de nombre des romans les plus connus parus sous la signature d'Alexandre Dumas père et des adaptations théâtrales qui en ont été tirées. À la négritude proprement dite est apparentée la production alimentaire de forçats de la plume tels que Catulle Mendès, forcé par des contrats léonins passés avec ses éditeurs de produire plusieurs volumes par an ; la seule différence est qu'il est obligé de les signer, dût sa conscience littéraire en souffrir.

17 %) sur les suivants [1]. Ce sont là des droits d'auteur inhabituellement élevés et qui prouvent irréfutablement que Mirbeau, quoique dépourvu de tout actif littéraire officiel, a en réalité bel et bien fait ses preuves aux yeux de son avisé éditeur. Pour qu'on juge de la confiance ainsi accordée à l'auteur maison, il suffira de rappeler qu'en 1872 Émile Zola, nonobstant le succès des deux premiers romans de la série des *Rougon-Macquart,* ne recevait que 40 centimes (soit 11 %) par volume, conformément au contrat passé avec Charpentier, contrat qui était pourtant nettement plus avantageux que celui passé cinq ans plus tôt par l'écrivain débutant avec Lacroix.

De surcroît, pour un littérateur qui a des besoins urgents de *phynances,* l'opération est d'autant plus rentable que, ne signant pas sa copie, il peut inscrire son roman dans des cadres rassurants et codifiés qui ont fait leurs preuves, ce qui lui permet d'en finir au plus vite avec sa besogne alimentaire : c'est psychologiquement plus facile à digérer. En revanche, quand Mirbeau écrira pour son propre compte, qu'il placera la barre beaucoup plus haut et qu'il tâchera d'innover littérairement et de frayer des voies nouvelles pour exprimer au mieux sa vision toute personnelle des êtres et des choses [2], au risque de heurter les habitudes culturelles de lecteurs trop souvent misonéistes et, partant, de n'être pas compris, il ahanera sur son vierge papier et ne cessera plus de souffrir de juger les œuvres réelles enfantées dans la douleur pathétiquement inférieures aux œuvres rêvées [3]. Il lui faudra alors quelque dix-huit mois pour venir à bout de chacun de ses trois romans dits « autobiographiques », *Le Calvaire, L'Abbé Jules* et *Sébastien Roch* ; quant au célèbre et sulfureux *Journal d'une femme de chambre,* il en sera tellement dégoûté qu'il attendra neuf ans avant de le publier en volume, après l'avoir fait paraître en feuilleton dans les colonnes de *L'Écho de Paris,*

1. *Correspondance générale* de Mirbeau, *loc. cit.*, tome I, pp. 525-527.

2. Sur l'évolution et les innovations romanesques de Mirbeau, voir notre préface « Mirbeau romancier », dans le tome I de l'*Œuvre romanesque,* et nos introductions aux dix romans signés Mirbeau sur le site des Éditions du Boucher.

3. Mirbeau traitera de cette tragédie de l'artiste exigeant dans son roman *Dans le ciel* (1892-1893), recueilli dans le tome II de l'*Œuvre romanesque* et sur le site des Éditions du Boucher.

chance que n'aura même pas *Dans le ciel,* condamné à moisir pendant un siècle dans les oubliettes de la littérature… Pour qui doute perpétuellement de soi et risque d'être inhibé par l'idéal qu'il s'est présomptueusement fixé, la négritude s'avère infiniment plus confortable…

À ces hypothèses d'ordre économique et psychologique, il conviendrait d'en ajouter une troisième, d'ordre littéraire. Avant de se lancer dans la *bataille littéraire* sous son propre nom, n'est-il pas indispensable de forger à loisir ses armes et de s'entraîner, comme le fait un sportif avant de s'engager dans des compétitions de haut niveau, ou, pour filer la métaphore, comme un guerrier, qui va risquer sa vie au combat ? La négritude offre cet entraînement et permet de faire véritablement ses preuves. Elle autorise aussi l'imitation de modèles littéraires, histoire de se faire la main, ainsi que toutes sortes de recherches expérimentales sans risques, mais susceptibles de servir par la suite, ce dont Mirbeau ne s'est évidemment pas privé. Enfin, elle est en elle-même une expérience enrichissante, qui contribue à remplir ce que Mirbeau, on l'a vu, appellera son « herbier humain », dans *Un gentilhomme.* À tous égards, elle se révèle donc littérairement précieuse, et on comprend que, nonobstant les inévitables frustrations dont témoigne « Un raté », il y ait eu recours pendant des années, en attendant de pouvoir voler de ses propres ailes et d'y retrouver financièrement son compte [1].

Il faut enfin signaler un quatrième type d'explication, d'ordre psychanalytique, fourni par l'universitaire américain Robert Ziegler, qui analyse avec perspicacité la négritude en général avant de se pencher sur le cas particulier de Mirbeau et de *La Maréchale* : « Même si le mobile de Mirbeau était bien d'abord un besoin d'argent, le recours à un pseudonyme était aussi, sans aucun doute, inspiré par le fantasme œdipien de tuer son père en

1. *Le Calvaire* aura quarante éditions en un an, ce qui rapportera environ 13 000 francs au romancier, soit nettement plus que les romans « nègres ». *Le Jardin* et plus encore *Le Journal* connaîtront de forts tirages et seront aussi financièrement très intéressants. En revanche, *Sébastien Roch* sera un échec : les 10 000 exemplaires vendus en vingt-huit ans ne lui rapporteront guère que 6 000 francs, ce qui est fort peu.

rejetant son nom. En s'acoquinant avec les jésuites auxquels il avait confié son fils, Ladislas Mirbeau avait perpétré le meurtre d'une âme dont la transcription sera faite plus tard dans *Sébastien Roch.* Tel Isaac entre les mains de son père Abraham [1], Mirbeau avait été un innocent sacrifié à la vanité de son père et s'était assimilé à son pendant féminin, Chantal de Varèse, « vierge à vendre », sans que se soit jamais produit pour lui le sauvetage de la onzième heure. Mais, comme les circonstances avaient changé et que Mirbeau avait mûri en tant qu'artiste, il s'est mis à écrire sous son propre nom, a ressuscité un père discrédité, et a rétabli le lien avec son passé familial. [...] Étant passé du traumatisme du meurtre de l'âme au jeu émancipateur de l'écriture sans responsabilité, Mirbeau vend son nom et, avec l'argent qu'il gagne, achète une nouvelle liberté. » [2]

De son côté, en analysant l'imaginaire de *L'Écuyère* à la lumière de Bachelard, Philippe Ledru aboutit à une conclusion comparable, où l'expérience traumatisante du collège de Vannes et des conditions on ne peut plus suspectes dans lesquelles le jeune Mirbeau en a été chassé [3], joue également un rôle décisif dans sa création littéraire : « *L'Écuyère* est donc une clef qui permet de comprendre la poétique de la pourriture qui parcourt l'œuvre. C'est un roman fondateur. Il annonce le mouvement de l'imaginaire mirbellien et jette un éclairage singulier sur l'œuvre à venir. Les grands thèmes mirbelliens sont déjà en place : pureté/ corruption, amour sublimatoire/Éros destructeur, malédiction du temps./ Cette cohérence métaphorique et thématique replace ce roman dans la logique de l'œuvre entière. Au cours de cette aventure littéraire, Mirbeau va mener une introspection. Alain Bauquenne représente dans *L'Écuyère* un temps bien précis dans l'évolution de l'auteur. C'est la jeunesse séduite par la transcen-

1. C'est la comparaison qui est inspirée à l'auteur de *La Maréchale* par le sacrifice de Chantal de Varèse.

2. Robert Ziegler, « Pseudonyme, agression et jeu dans *La Maréchale* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 13-14 et 15.

3. Sur ce sujet et la présomption de viol par son maître d'étude, à l'instar du jeune Sébastien Roch, voir nos introductions à *Sébastien Roch* et la biographie d'*Octave Mirbeau,* chapitre II.

dance idéaliste. Lorsqu'il écrira sous son propre nom, c'est une conscience souillée qui parlera. C'est le jeune Mirbeau que Bauquenne transpose, contemple et analyse. L'écriture sous pseudonyme lui permet de se défaire de cette partie de lui-même qui a cru à un idéal mystique. Et peut-être est-ce aussi un début d'évacuation d'un traumatisme vécu. Cependant, l'écriture restera marquée à jamais et deviendra un vomitoire de l'imaginaire. Les plaisirs de la chair ne combleront pas le reniement de l'idéal, mais installeront un peu plus l'être dans la défaite. » [1] Bref, pour les deux commentateurs, dans la construction de son identité, tant psychologique que littéraire, après le traumatisme inaugural à exorciser, la négritude a dû apparaître à Mirbeau comme un passage obligé.

Des thèmes éminemment mirbelliens

Examinons maintenant la thématique illustrée dans les romans « nègres » de Mirbeau. Or, même si on est en droit de supposer qu'il les a rédigés très rapidement et qu'il a dû respecter un tant soit peu les exigences de ses commanditaires, que nous ne saurions malheureusement préciser, en l'absence de toute documentation sur ce point, il est clair que les thèmes qu'il y traite sont éminemment mirbelliens et que le romancier a apparemment eu toute latitude d'exprimer sa propre vision du monde. Signalons-en rapidement quelques-uns [2].

Tout d'abord, la philosophie qui s'en dégage est déjà imprégnée du plus noir pessimisme et préfigure le pré-existentialisme des romans ultérieurs tels que *Dans le ciel.* L'homme est condamné à l'angoisse, sans trouver de réponses aux questions qu'il se pose. La mort est le scandale suprême, surtout quand elle frappe des êtres jeunes, innocents et pleins d'avenir, tels que Daniel Le Vassart, Geneviève Mahoul, la duchesse Ghislaine ou

1. Philippe Ledru, « Genèse d'une poétique de la corruption », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 11, Angers, 2004, p. 24.

2. Pour plus de précisions sur le traitement de ces thèmes, voir notre article « Quand Mirbeau faisait le "nègre" », *loc. cit.*, et les diverses introductions aux cinq romans reproduits en annexe de l'*Œuvre romanesque* ou sur le site des Éditions du Boucher.

Sébastien Roch. Mais la souffrance qui la précède, et qui est consubstantielle à la vie et inséparable de la conscience, est tellement omniprésente et suscite chez les individus qui en cherchent en vain une justification de telles colères contre un ciel indifférent ou un dieu sadique, que la mort, si redoutée et injustifiable qu'elle soit, peut néanmoins apparaître parfois comme un refuge, comme une délivrance, comme l'anéantissement bienfaisant de la conscience : voir *L'Écuyère, La Belle Madame Le Vassart* et *La Duchesse Ghislaine,* et la dernière des *Lettres de ma chaumière* de 1885, ainsi que les trois romans « autobiographiques », *Le Calvaire, L'Abbé Jules* et *Sébastien Roch,* où la tentation du suicide est forte [1].

Dans cette tragédie qu'est l'existence terrestre [2], les hommes en sont réduits, pour mieux supporter leurs souffrances, à chercher des échappatoires, ou, comme dit Pascal, des « divertissements ». Le plus efficace de ces divertissements, mais qui n'est en fait qu'un piège dressé par la Nature aux desseins impénétrables, selon Schopenhauer et Mirbeau, est l'amour, ou plutôt l'Amour avec un grand A, c'est-à-dire le sentiment amoureux tel qu'il a été mythifié et sacralisé par les cultures pour que le piège soit encore plus inexorable. Loin de n'être qu'un loisir inoffensif et de bon ton, ou qu'un sentiment agréable et partagé pour le plus grand épanouissement du couple, l'Amour, chez Mirbeau comme chez son ami le peintre Félicien Rops, est dévastateur et tragique. Il se révèle à son tour une atroce torture et enfonce l'individu dans un gouffre de boue [3] et de sang. Il se traduit par une totale dépossession de soi, par une permanente

1. Sur le thème du suicide chez Mirbeau, voir Pierre Michel, « Mirbeau, Camus et la mort volontaire », Actes du colloque de Lorient sur *Les Représentations de la mort,* Presses universitaires de Rennes, novembre 2002, pp. 197-212.

2. Tous les romans parus sous pseudonyme sont des tragédies de la fatalité, et les personnages y sont pris au piège. Une fois les pièces disposées sur l'échiquier, tout se déroule implacablement. Même s'ils n'ont pas la structure d'une machine infernale, les trois romans « autobiographiques » sont aussi des romans de la fatalité.

3. La métaphore de la boue, filée dans *Le Jardin des supplices,* est déjà développée dans plusieurs des romans « nègres » de Mirbeau. *Le Jardin des supplices* est disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher.

guerre des sexes et par des malentendus multiples [1], où les rares moments de bonne entente et de bonheur apparent ne sont que des illusions peu durables, et il entraîne les misérables êtres qui se laissent piéger dans un engrenage impitoyable, qu'illustrent, sur le mode mélodramatique, *La Belle Madame Le Vassart* et *L'Écuyère,* sur le mode distancié, *La Maréchale,* et, sur le mode pathétique, *Dans la vieille rue* et *La Duchesse Ghislaine.*

Un deuxième divertissement efficace, mais ô combien dangereux, est ce que Marx appelait « l'opium du peuple » et Mirbeau « le poison religieux ». Face à leurs incompréhensibles misères et à leurs insupportables souffrances, nombre d'hommes et, plus encore, de femmes, cherchent un secours dans les irrationnelles explications fournies par les anciennes religions, notamment le christianisme, avec son dolorisme et son culte de la souffrance rédemptrice. Au lieu de se révolter et d'opter, difficilement il est vrai, pour *les chemins de la liberté,* ils choisissent le confort de la soumission et se jettent au pied des autels. Mais à force d'intérioriser les valeurs contre-nature de la morale chrétienne, les héroïnes des romans « nègres », telles que l'écuyère Julia Forsell, Chantal de Varèse, Geneviève Mahoul ou la duchesse Ghislaine, deviennent en quelque sorte complices de leur propre sacrifice, comme le sera à sa façon le petit Sébastien Roch quand il refusera d'écouter les avertissements de son instinct. Mirbeau ne cessera plus de stigmatiser les effets pernicieux, pour l'équilibre psychique comme pour l'intelligence, du conditionnement religieux qui aliène l'individu pour mieux le livrer à l'omnipotence et à la voracité des mauvais bergers de toute obédience, les Cartouche de la République et les Loyola de l'Église romaine [2].

Si notre humaine condition est si misérable, c'est aussi parce que les individus sont soumis à des forces qui les dépassent et qu'ils sont d'autant plus impuissants à contrôler qu'ils n'en ont

1. Ces malentendus illustrent tout à la fois l'impuissance du langage à communiquer et ce que Mirbeau appelle « l'ironie de la vie » (*v. infra,* p. 35).

2. Voir notamment son article « Cartouche et Loyola », *Le Journal,* 9 septembre 1894 (recueilli dans les *Combats pour l'enfant,* Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, pp. 139-142). *Les Mauvais bergers* est le titre de la première grande pièce de Mirbeau, tragédie prolétarienne représentée en décembre 1897 au théâtre de la Renaissance (et recueillie dans le tome I de notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003).

même pas conscience, le plus souvent. Les romans « nègres » de Mirbeau sont conçus comme de véritables tragédies, comme des mécanismes conçus pour broyer les pauvres créatures humaines, et où le romancier qui tire les ficelles est, dans sa création, le substitut du dieu tout-puissant des anciennes religions dans la sienne. Dans cette machine infernale qu'est notre existence, l'individu subit trois sortes de fatalités qui se combinent pour mieux l'écraser entre les tenailles de douloureux dilemmes : celle de son propre tempérament, résultat de son hérédité et des expériences majeures de sa vie passée, dont il est prisonnier (voir par exemple *La Duchesse Ghislaine, La Maréchale, Le Calvaire* et *L'Abbé Jules*) ; celle de ses passions, qui s'imposent à lui, à commencer par l'Amour, on l'a vu (voir *Le Calvaire* et tous les romans « nègres », notamment *La Belle Madame Le Vassart*) ; et celle du conditionnement socioculturel qui, dans une société darwinienne et soumise à l'omnipotence du qu'en dira-t-on autant qu'au pouvoir de l'argent, comprime et refoule les besoins de chacun (voir *L'Écuyère, La Duchesse Ghislaine,* et aussi *L'Abbé Jules,* dont les héros éponymes sont victimes de leur idéalisme ou de leur absolutisme) et lui impose des règles de comportement et des normes morales mortifères où il est englué comme une mouche dans une toile d'araignée. Dans ces conditions, le bonheur ne saurait être qu'une illusion, à l'instar de l'Amour, mais elle est trop précieuse pour que les pauvres humains ne s'y accrochent pas désespérément, condamnés à courir ainsi de frustrations en désillusions…

La société — et c'est encore une constante dans toute l'œuvre à venir d'Octave Mirbeau — ne sort évidemment pas indemne de la peinture démystificatrice qu'en trace le romancier débutant. Loin de permettre l'épanouissement de l'individu, comme elle s'en targue, elle ne fait en réalité que détruire en lui ses potentialités les plus précieuses, thème qu'il développera de nouveau dans *Le Calvaire* et *Dans le ciel.* Loin de respecter les règles morales et sociales qu'elle proclame, elle laisse les puissants et les nantis les bafouer impunément, à l'abri de leurs *grimaces* de Tartuffes, ce qui leur permet d'exploiter et d'écraser en toute bonne conscience les faibles et les pauvres, comme le fera Isidore Lechat, le brasseur d'affaires de *Les affaires sont les affaires.* La société bourgeoise telle que le décrit déjà Mirbeau, c'est le règne

de l'égoïsme le plus monstrueux et le plus inhumain, c'est l'hypocrisie la plus sordide couplée à l'arrogance et au mépris, c'est l'assujettissement de la majorité aux désirs pervers d'un petit nombre de privilégiés et de parasites qu'on appelle le « monde », par antiphrase sans doute, car on devrait plutôt le stigmatiser comme l'« immonde » : bref, c'est le triomphe de la corruption et de la pourriture, comme le constatera à son tour la Célestine du *Journal d'une femme de chambre* [1]. Toute la révolte et tout le dégoût du futur imprécateur au cœur fidèle s'expriment à travers cette peinture au vitriol des classes dominantes et possédantes, dont témoignent tous les romans « nègres » : le Mirbeau d'avant Mirbeau est déjà un réfractaire, un insurgé, un anarchiste en puissance, qui sape les fondements mêmes de la société de classes de son temps en mettant à nu les *grimaces* de ceux d'en haut et en fustigeant les institutions traditionnellement les plus respectées, à défaut d'être respectables : le mariage, la famille, la naissance, la richesse, la religion, la charité, les honneurs (ou prétendus tels), le pouvoir politique, la presse, les académies, etc. Rien n'échappe à ce chamboule-tout jubilatoire de tout ce qu'un vain peuple, dûment anesthésié et crétinisé, s'obstine à honorer : le jeune Mirbeau tâche déjà à dessiller les yeux de ses lecteurs et à les obliger à regarder Méduse en face.

« Le style »

Par-delà les thèmes ô combien mirbelliens qu'il y développe, ce qui permet aussi de reconnaître aisément du Mirbeau dans des œuvres qui ne portent pas sa signature, c'est évidemment « le style », au sens large, c'est-à-dire, explique-t-il à propos du peintre des *Iris* et des *Tournesols,* « ce par quoi un homme se différencie d'un autre [...], l'affirmation de la personnalité » [2]. C'est le *style* précisément qui permet, selon lui, d'identifier d'un

1. Sur la genèse de cette poétique de la pourriture, voir l'article cité de Philippe Ledru.

2. « Vincent Van Gogh », *L'Écho de Paris,* 31 mars 1891 (*Combats esthétiques,* Librairie Séguier, Paris, 1993, tome I, pp. 442-443 — article disponible sur le site des Éditions du Boucher).

seul clin d'œil un Monet, un Cézanne, un Renoir, un Van Gogh… ou un Mirbeau! Ne pouvant développer l'étude de son style dans ce qui n'est qu'une introduction générale, je me contenterai de mettre en lumière quelques-uns des procédés d'écriture et de narration caractéristiques de sa manière et de dégager brièvement le rôle de l'humour et de l'ironie [1].

• L'un des éléments les plus typiques de l'écriture mirbellienne est l'**abondante utilisation des points de suspension,** tant dans les dialogues que dans les parties narratives. Quand il s'agit de propos rapportés, comme au théâtre, ils servent à suggérer une pensée qui se cherche et à couper les phrases de silences : on peut y voir, bien sûr, un souci de réalisme, le refus de prêter à des personnages des tirades artificielles comme personne n'en débite dans la vie réelle; mais c'est aussi une manière de faire sentir la discontinuité des choses et l'impuissance du langage, qui n'est bien souvent qu'« inanité sonore ». Dans les parties narratives, où leur présence est plus étonnante, les points de suspension peuvent signifier une forme de complicité avec le lecteur; ils introduisent aussi poésie, incertitude, mystère et discontinuité, alors que, le plus souvent, dans les récits où tout se tient, où tout vise à donner une impression de cohérence, le romancier exprime une vision finaliste du monde que refuse précisément Mirbeau [2]. Bien sûr, dans ses premiers récits, il est plus économe de ces effets qu'il ne le sera par la suite, quand il les systématisera, mais la différence n'en est pas moins sensible par rapport aux romanciers contemporains.

• Autre caractéristique majeure du chantre attitré de Claude Monet et de Camille Pissarro : l'**impressionnisme,** notamment dans les descriptions qui visent à donner des paysages décrits un

1. Pour une étude plus approfondie de son style, voir le chapitre VIII de ma synthèse sur *Les Combats d'Octave Mirbeau* (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, pp. 277-320). Sur tous les procédés mis en œuvre par Mirbeau dans ses romans « nègres », je renvoie aux abondantes notes de mon édition critique de cinq d'entre eux, reproduits en annexe des trois volumes de l'*Œuvre romanesque.*

2. Sur ce refus du finalisme, voir notre préface à l'*Œuvre romanesque,* « Mirbeau romancier », notre article sur « le matérialisme de Mirbeau » (*Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 292-312), et notre essai, *Lucidité, désespoir et écriture* (Société Octave Mirbeau, Angers, 2000).

équivalent verbal des toiles impressionnistes [1]. L'absence de contours, le flou vaporeux, la vibration de l'air, les effets changeants et fugitifs de la lumière qui transfigure les objets perçus, la notation des nuances et des taches de couleurs, leur interaction, l'importance des apparences et des impressions ressenties par l'observateur, le mélange des sensations visuelles, olfactives et auditives, le décadrage systématique du champ de vision, et les correspondances entre les sensations et les états d'âmes, autant d'éléments que l'on retrouve, peu ou prou, dans toutes les œuvres de Mirbeau, y compris dans celles où il avance masqué et fait ses gammes, par exemple aux chapitres I et V de *L'Écuyère.* Une variante de cet impressionnisme descriptif est fournie par ce que Mirbeau appellera une « surnaturalisation », c'est-à-dire une transformation des perceptions de l'environnement sous l'effet de la peur éprouvée par le personnage, comme on en trouve un exemple au chapitre V de *Dans la vieille rue* et beaucoup d'autres dans les trois romans « autobiographiques ».

• Comme il le fera jusqu'à *Sébastien Roch,* qui en verra l'acmé, avant d'y renoncer par la suite, le jeune Mirbeau recourt d'abondance à ce que les frères Goncourt ont appelé l'**écriture artiste.** Elle se caractérise, entre autres choses, par l'association d'un substantif abstrait et d'un article indéfini, mais sans adjectif qualificatif (par exemple, « une extase », « une rage », « un bien-être », « une terreur » ou « une épouvante »); par l'emploi du pluriel pour des noms abstraits qui ne s'y prêtent pas d'ordinaire (par exemple, « des fraîcheurs », « des froideurs », « des mélancolies », « des hontes », « ses pudeurs » ou « des désespoirs »); par l'usage transitif de verbes habituellement intransitifs (« galopant l'entrevue », « elle échappa les rigueurs »); par des inversions inhabituelles (« dernières et rougeâtres clartés »); par le recours à la parataxe, c'est-à-dire des effets d'accumulation de sensations qui ne sont ni ordonnées, ni hiérarchisées, ce qui donne une impression de désordre et de discontinuité tout à fait adéquate à la vision d'un monde livré au

1. La première description impressionniste de Mirbeau apparaît dans une lettre de jeunesse à Alfred Bansard de janvier 1868 : elle est donc antérieure à celles qu'on trouvera chez les Goncourt et chez Maupassant (*Correspondance générale,* tome I, *loc. cit.*, pp. 116-117).

chaos; par le recours fréquent au style indirect libre hérité de Flaubert et qui permet de laisser place à la subjectivité, même dans des récits rédigés à la troisième personne; par la fréquence des oxymores, qui témoignent de l'universelle ambivalence et de la dialectique à l'œuvre en toutes choses [1]; et par l'emploi fréquent de néologismes, obtenus le plus souvent par dérivation, et de mots rares ou sortis de l'usage courant, ce qui vise à suggérer la singularité des sensations et à éviter leur banalisation. Par la suite, après *Sébastien Roch,* ou bien Mirbeau renoncera à ces ficelles, qui ont dû lui paraître un peu faciles, voire artificielles, ou bien il n'y recourra qu'avec une louable modération.

• On trouve enfin, dans le vocabulaire des romans « nègres », des **mots et usages typiquement mirbelliens** [2] : par exemple, l'emploi fréquent du mot polysémique de « grimaces » [3] et des mots de la même famille (« grimacer », « grimaçant », « grimacier »); l'usage de mots tels qu'« effaré », « effarement » et « s'effarer », « inexprimablement », « chimère », « s'emparadiser » ou « empanaché »; des expressions comme « donquichottisme », « l'harmonie de l'être moral », « logique implacable » ou « abîme infranchissable »; l'emploi de « colère » et de « canaille » comme adjectifs, etc. Autant de caractéristiques qui amènent Claude Herzfeld à conclure, à propos de *La Maréchale* : « Pas de doute, l'œuvre est bien mirbellienne, on y reconnaît la "patte" de Mirbeau. » [4]

1. Dans la suite de son œuvre, Mirbeau continuera de recourir fréquemment aux oxymores, qui ne sont pas seulement propres à *l'écriture artiste.*

2. Dans le même registre, l'onomastique révèle aussi de fortes convergences entre les romans « nègres » et les œuvres ultérieures : Jean, Juliette et Marguerite (de *Jean Marcellin*), Julia (de *L'Écuyère*), Geneviève et Georges (de *Dans la vieille rue*) sont des prénoms que Mirbeau réutilisera.

3. Il peut tantôt exprimer la souffrance, tantôt signifier la moquerie et la dérision. Mais le plus souvent il faut l'entendre dans son acception pascalienne : tous les procédés mis en œuvre par les puissants pour impressionner et duper l'imagination des faibles.

4. Claude Herzfeld, « Chantal et Else promises au sacrifice », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 11, Angers, 2004, p. 31. Dans son compte rendu de *L'Écuyère,* il arrive à la même conclusion à partir de l'analyse des images, notamment méduséennes : « Pas de doute, l'œuvre est mirbellienne » (*Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, p. 268).

Du point de vue narratologique, notons rapidement, sans prétendre à l'exhaustivité, quelques traits caractéristiques de Mirbeau et qu'il met déjà en œuvre dans ses romans parus sous pseudonyme :

• L'**abondance des dialogues** : elle tend tout d'abord à effacer les frontières génériques entre roman et théâtre; ensuite, elle rapproche le récit de la vie et permet de caractériser au mieux les personnages grâce à leurs tics de langage (certains des personnages des romans « nègres », par exemple Le Vassart ou Joviac, présentent d'ailleurs les mêmes tics que des personnages d'œuvres ultérieures); et elle contribue enfin à mettre en lumière l'inanité des échanges verbaux, thème mirbellien par excellence [1]. L'exemple le plus étonnant de cette utilisation de l'oralité est fourni par le premier chapitre de *La Maréchale,* où l'exposition attendue doit être l'œuvre du lecteur lui-même, à partir des éléments qu'il est chargé d'extraire des confuses répliques, souvent creuses, de multiples figurants, et d'interpréter comme il peut [2]. Il en va de même du premier chapitre de *La Duchesse Ghislaine,* qui est constitué pour l'essentiel d'un dialogue. Cas extrême de cette disparition des frontières génériques : deux des « nouvelles », si l'on ose dire, de *Noces parisiennes* [3], *Le Vote du budget* et *Vengeance corse,* se réduisent en fait à un dialogue, où la partie narrative n'est guère assurée que par les didascalies...

• Le **recours au journal** : il permet de donner un point de vue subjectif sur les événements rapportés, tels qu'ils ont été réfractés par une conscience, point de vue qui peut s'opposer à celui d'autres personnages, d'où une pluralité de voix rendant difficile, voire impossible, l'émergence d'une « vérité » objective; et il implique aussi la discontinuité narrative, qui convient, on l'a vu, à un univers où rien ne rime à rien. Le procédé,

1. Sur ce point, voir Arnaud Vareille, « *Amours cocasses* et *Noces parisiennes* : la légèreté est-elle soluble dans l'amour? », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 11, Angers, 2004, pp. 34-52.

2. Voir l'analyse de Robert Ziegler, article cité, p. 11.

3. *Noces parisiennes* et *Amours cocasses* ont été réédités par mes soins à la Librairie Nizet en 1995.

qui culminera en 1900 dans *Le Journal d'une femme de chambre,* est déjà mis en œuvre dans *Master Blue,* nouvelle d'*Amours cocasses,* dans *Noces d'argent* (recueilli dans le recueil *Noces parisiennes*), et dans trois romans : *La Maréchale, Sébastien Roch* et *Dans le ciel.*

• Le **recours systématique à l'ellipse** : tantôt, c'est un épisode essentiel qui n'est pas rapporté (par exemple, dans *La Maréchale*), obligeant le lecteur à essayer de le reconstituer à partir d'indices épars; tantôt, pour ce qui relève de l'indicible — le viol de Julia Forsell dans *L'Écuyère,* ce qui s'apparente à un viol conjugal à la fin de *Dans la vieille rue* [1], ou le viol *stricto sensu* de Sébastien Roch par le père de Kern au terme de son entreprise de séduction —, c'est une ligne de points qui est chargée de suggérer au lecteur ce que les mots sont impuissants à rendre [2]. Dans *La Duchesse Ghislaine, La Belle Madame Le Vassart, Le Calvaire, L'Abbé Jules* et *Le Jardin des supplices,* ce sont des années entières de la vie du personnage principal qui sont passées sous silence, au risque de décevoir l'attente du lecteur [3].

• La **prosopopée de la nature,** qui exprime une conception naturiste, marquée au coin du rousseauisme, et permet de présenter sous une forme poétique les débats moraux des personnages : on en trouve une longue dans la dernière partie de *Dans la vieille rue* et, la même année, au début des *Lettres de ma chaumière,* puis, l'année suivante, dans le dernier chapitre du *Calvaire* [4]. Par la suite, Mirbeau limitera le recours à la prosopopée à ses articles critiques ou satiriques, faisant par exemple parler Botticelli ou le Christ pour critiquer plus efficacement les

1. Quant à la « déchéance » de *La Duchesse Ghislaine,* que l'héroïne, dans son absolutisme, assimile presque à un viol de son âme et de son corps, elle n'est pas davantage évoquée.

2. On trouve également une ellipse au dernier chapitre de *La Belle Madame Le Vassart* (suicide de Daniel) et au chapitre VI de la troisième partie de *Dans la vieille rue.*

3. C'est une narration également déceptive qui sera mise de nouveau en œuvre dans *Le Journal d'une femme de chambre,* où le roman s'achève sans que nous ayons la moindre certitude sur la validité des soupçons de Célestine à l'égard de Joseph.

4. On trouve aussi une brève prosopopée au chapitre X de *La Belle Madame Le Vassart.*

peintres qui se réclament de l'un, les préraphaélites, ou ceux qui accommodent l'autre au goût du jour, tel Jean Béraud [1].

• Les **intrusions de l'auteur ou du narrateur anonyme,** comme on en trouve dans *L'Écuyère, La Maréchale* — où Mirbeau-Bauquenne pastiche délibérément Alphonse Daudet — et, à degré moindre, *Dans la vieille rue, Le Calvaire* et *L'Abbé Jules,* où elles sont parfois accompagnées de l'interpellation du lecteur [2]. Elles contribuent à établir une complicité entre l'auteur et ses lecteurs et à mettre en lumière le caractère fictionnel du récit, contrairement à la vulgate naturaliste préconisant objectivité et impassibilité. Elles sont aussi, naturellement, un moyen pour le romancier de s'exprimer sur des sujets qui lui tiennent à cœur : chez Mirbeau, le polémiste ne perd jamais ses droits, et il s'épanouira même sans entraves dans les romans plus tardifs tels que *Le Jardin des supplices, Le Journal d'une femme de chambre* et *La 628-E8,* où il renoncera au cadre du roman « réaliste » hérité du XIXe siècle.

Mais ce qui est peut-être plus frappant encore que l'écriture *stricto sensu* et que la récurrence des procédés narratologiques, c'est l'omniprésence de l'**humour** et de l'**ironie** de l'écrivain. Les romans et nouvelles parus sous pseudonyme constituent à cet égard un véritable festival, et Mirbeau s'y livre souvent à une ébouriffante démonstration de ses talents d'écriture et de son esprit, dans le droit fil de ses lettres de jeunesse à Alfred Bansard des Bois. Mais s'il parvient à nous faire rire ou sourire grâce à ses inventions désopilantes, ses exagérations loufoques, ses jeux de mots, ses ruptures de ton, son détachement amusé et ses impayables parodies (notamment dans ses recueils de nouvelles), ce n'est pas pour autant — ou pas seulement — afin d'amuser la galerie. Le « comique d'être un homme », comme il dira dans la dédicace du *Journal d'une femme de chambre* à Jules Huret, est inséparable de sa « tristesse » : « Tristesse qui fait rire, comique

1. Voir « Botticelli proteste » et « Le Christ proteste », articles recueillis dans les *Combats esthétiques, loc. cit.*, tome II, pp. 153-164 et pp. 299-302.

2. Ces interpellations peuvent aussi être considérées comme une marque d'oralité, ce qui tendrait à rapprocher le roman du conte.

qui fait pleurer les âmes hautes. »[1] En même temps que l'humour permet, par le détachement qu'il suppose, de ne pas trop souffrir des maux qui nous frappent ou nous menacent, et que l'ironie nous aide à nous en venger en fouaillant nos ennemis, ce qui est consolant, ils n'en mettent pas moins en lumière, chez Mirbeau, l'implacable cruauté de notre humaine condition, la barbarie de notre nature, les ravages de la passion et l'inhumanité de la société darwinienne. Autant de thèmes qui ne prêtent guère à rire, pourtant. En l'occurrence, le rire mirbellien s'avère décapant et démystificateur : il révèle crûment pour ce qu'elles sont les « grimaces » des puissants de ce monde, il met à nu les dessous peu ragoûtants des institutions les plus honorées, il nous aide à voir ce qui nous est d'ordinaire caché par les couches accumulées du conditionnement socioculturel, que Mirbeau comparera à de corrosives chiures de mouche, dans *Dans le ciel.* Bref, il contribue à créer le choc pédagogique susceptible d'éveiller le questionnement du lecteur, préalable à toute conscientisation.

À l'humour du conteur et du romancier, qui prend ses distances et se protège en nous montrant toujours le côté cocasse et risible des êtres et des choses, et à l'ironie du polémiste et de l'intellectuel engagé, qui ne perd pas une occasion pour démasquer d'importance les institutions oppressives et rétrogrades, il convient d'ajouter ce que Mirbeau appelle « l'ironie de la vie ». C'est elle qui fait que les choses ne se passent jamais comme les pauvres humains, dans leur ridicule présomption, ont cru le programmer, comme si un malin génie s'amusait à se payer leur tête, à déjouer leurs ruses, à frustrer leurs attentes, voire à les torturer sadiquement, sans qu'ils aient pour autant, devant un ciel vide, la mince compensation de cracher sur les dieux morts et de se révolter contre des tortionnaires absents. C'est cette ironie « sadique » de la vie, par exemple, qui leur impose des sacrifices douloureux qui, pour finir, s'avèrent pathétiquement inutiles. À l'œuvre dans l'ensemble de la production littéraire de Mirbeau, elle est illustrée notamment dans *La Belle Madame Le Vassart* et *L'Abbé Jules* et, plus encore, dans *L'Écuyère, Dans la vieille rue,*

1. *Œuvre romanesque, loc. cit.*, tome II, p. 377.

La Duchesse Ghislaine et *Sébastien Roch* [1]. De ce point de vie, tous les romans « nègres », et plusieurs des nouvelles insérées dans des recueils pourtant sensiblement moins sérieux, peuvent être considérés comme des récits de sacrifices inutiles, dont *Sébastien Roch* sera un nouvel avatar et qui donnent à coup sûr plus envie de pleurer que de rire.

Réminiscences & concessions

Quoique nourries de sa propre expérience et reflétant ses propres préoccupations, les œuvres alimentaires des débuts de Mirbeau constituent, on l'a vu, des galops d'entraînement auxquels il n'a dû consacrer que le minimum de temps. Il pourrait donc être tentant d'en conclure que ce sont des œuvres mineures. Ce serait une erreur, car il n'est évidemment pas question pour lui de les bâcler pour autant, au risque de voir baisser sa valeur marchande, réduire ses revenus et compromettre ses chances de triomphes futurs. Simplement, pour les rentabiliser au mieux, il lui convient d'avoir une productivité élevée en les rédigeant rapidement pour en obtenir un effet maximum : certaines facilités sont donc indispensables. Alors que, dans les œuvres signées de son nom, il fera preuve d'exigences éthiques et esthétiques bien supérieures, au risque de tendre ses filets trop haut, dans les volumes qu'il ne signe pas, il peut se permettre de passer des compromis et de faire des concessions sans conséquences, mais de nature à plaire au public et à satisfaire l'attente de ses commanditaires. Ainsi, non seulement il ne bouleverse pas le cadre romanesque traditionnel comme il le fera par la suite, et, en professionnel du verbe maître de son métier, recourt « mécaniquement » à des procédés rhétoriques qui ont fait la preuve de leur efficacité, mais on trouve aussi, dans ses premières œuvres non signées, nombre de réminiscences littéraires

1. On trouve aussi des illustrations de cette ironie de la vie dans *Les affaires sont les affaires*, où l'affairiste prédateur et sans scrupules Isidore Lechat n'en développe pas moins les forces productives ou embauche « charitablement » Lucien Garraud ou le vicomte de La Fontenelle, qui lui en sont reconnaissants; ou, sur un autre plan, lors des adieux déchirants de la mère et de la fille, qui se quittent pour toujours au moment même où elles se découvrent et pourraient enfin commencer à s'aimer.

et quelques concessions aux goûts et attentes de lecteurs moins exigeants, surtout dans ses nouvelles.

Des réminiscences, il est clair qu'on en trouve dans toutes les œuvres littéraires rédigées par des écrivains cultivés, pour la bonne raison qu'il n'est pas possible de faire abstraction de sa propre culture et des œuvres du passé qui l'ont façonnée et enrichie. Il ne saurait donc y avoir de littérature sans ce qu'on appelle aujourd'hui l'**intertextualité** : tout texte renvoie à d'autres textes dont il se nourrit. Mais on peut distinguer plusieurs niveaux d'innutrition : alors que le Mirbeau de la maturité saura se dégager peu à peu des influences de sa jeunesse (par exemple, il renoncera au style artiste après *Sébastien Roch*), pour faire entendre une voix qui soit entièrement personnelle, nonobstant les diverses influences qui se sont exercées sur lui, le Mirbeau en formation, au contraire, coule plus volontiers ses productions romanesques dans des moules qui ont déjà servi, et les réminiscences y sont plus nombreuses et plus évidentes. C'est ainsi que *La Belle Madame Le Vassart* apparaît clairement comme un *remake,* comme on dit à Hollywood, de *La Curée* de Zola, mais avec une orientation politique et idéologique bien différente; c'est ainsi que *La Duchesse Ghislaine,* roman pré-proustien par les intermittences du cœur qui s'y déploient, est nourri de Balzac, de Stendhal, d'*Adolphe,* du *Lys dans la vallée,* de *Ce qui ne meurt pas* et de *Volupté*; c'est ainsi qu'un chapitre de *La Maréchale* s'inspire d'un chapitre de *La Faustin* d'Edmond de Goncourt, comme le note Alphonse Daudet dans sa préface, cependant que le ton adopté est clairement un « à la manière » de Daudet, précisément; on trouve encore une réminiscence du *Plus bel amour de Don Juan,* de Barbey d'Aurevilly, dans *L'Écuyère,* et de *La Vengeance d'une femme,* du même Barbey, à la fin de *La Belle Madame Le Vassart.* Qu'il s'agisse de simples souvenirs littéraires actualisés, de pastiche, de parodie, de clins d'œil aux lecteurs cultivés, ou tout simplement d'exercices de style, il est clair que le romancier fait ses gammes en imitant des modèles et en y récupérant tout ce qui est susceptible de lui faciliter la tâche. Mais, comme le note Robert Ziegler à propos de *La Maréchale,* il s'avère paradoxalement que « la liberté de faire des expérimentations en se servant des thèmes et des styles de ses confrères a elle-même été une expérience fécondante pour le romancier qui

n'a pas encore pris son vol ». [1] Et de surcroît, comme le remarque à juste titre l'universitaire hongrois Sándor Kálai à propos de *La Belle Madame Le Vassart,* « la multitude des intertextes contribue à la pluralité des significations » et « le texte devient par là ouvert et attire l'attention sur le pouvoir de l'écriture » [2]. Il y voit avec raison un signe évident de modernité, qui distingue nettement Mirbeau, l'imitateur, de Zola, le modèle : ce qui pouvait apparaître comme une faiblesse ne serait-il pas au contraire une force ?

Quant aux concessions aux attentes supposées d'un public considéré comme vulgaire, elles sont multiples : il peut s'agir du recours au sentimentalisme, à la gaudriole, voire à la scatologie, comme dans certaines nouvelles d'*Amours cocasses* et de *Noces parisiennes* (par exemple, dans ces trois genres différents, *Roses de juin, La Jarretière rose* et *Nuit de noces*) ; ou du *happy end* fort peu plausible de *La Maréchale,* qui tient du miracle (mais on peut aussi y voir un moyen de faire comprendre, comme Molière dans *Tartuffe,* que, dans la réalité, le dénouement serait beaucoup plus sombre) ; ou de la spectaculaire catastrophe finale de *L'Écuyère,* propre à impressionner, et de l'extrême théâtralisation du dernier acte de *La Belle Madame Le Vassart,* qui confine à la parodie et contribue à distancier le lecteur — mais ne conviendrait-il pas mieux de voir là un nouveau signe de modernité ? Tout bien pesé, on est donc en droit de se demander si, à l'instar de l'imprégnation de ses modèles littéraires, ces concessions apparemment obligées n'auraient pas elles aussi des vertus…

*

* *

1. Robert Ziegler, art. cit., p. 15.

2. Sándor Kálai, « Sous le signe de Phèdre : *La Belle Madame Le Vassart* et *La Curée* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, 2003, p. 28. Sur le rôle de l'intertextualité, voir aussi l'article cité de Robert Ziegler sur *La Maréchale.*

Nous n'avons pas la prétention d'avoir, en quelques pages, fait le tour de la question de la négritude dans l'œuvre de Mirbeau. Il conviendrait, pour être plus complet, d'approfondir l'étude des images, entamée par Claude Herzfeld, parce qu'elles sont révélatrices de l'imaginaire mirbellien, et d'analyser plus systématiquement le style des œuvres publiées sous pseudonyme. On pourrait aussi recenser, dans la douzaine de volumes qu'il n'a pas signés, tous les indices révélateurs de l'utilisation, par le romancier, de *l'herbier humain* qu'il s'est constitué au cours de ses années d'apprentissage, repérer les allusions à ses propres expériences (par exemple, le collège des jésuites de Vannes, l'Ariège, le Perche, etc.), et pointer tous les signes annonciateurs des œuvres futures et tous les rapprochements envisageables avec les romans signés de son nom. Vaste programme! Le lecteur désireux d'en savoir plus et de poursuivre sa quête pourra toujours, en attendant, se reporter aux notes des éditions papier des deux recueils de nouvelles et des cinq romans que j'ai publiés.

Pour l'heure, nous nous contenterons de noter, en guise de conclusion, que la négritude, si courante à l'époque, ne fait pas pour autant du jeune Mirbeau — pas si jeune que cela, d'ailleurs, puisqu'il a déjà trente-quatre ans quand paraît *Écuyère* — un vulgaire pisseur de copie à un franc la page, et que les cinq romans que nous avons choisi de mettre en ligne sur le site des Éditions du Boucher sont des œuvres tout à fait passionnantes à tous égards, et de surcroît remarquablement écrites, qui méritent grandement le détour et la visite. Comme si, loin d'être un handicap, le recours obligé à cette forme *a priori* dégradante d'esclavage de la plume se révélait, finalement, aussi « rentable » littérairement qu'elle a dû l'être économiquement.

Pierre Michel

Repères bibliographiques

— Herzfeld, Claude, compte rendu de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 255-284.
— Herzfeld, Claude, « Chantal et Else promises au sacrifice », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 11, Angers, 2004, pp. 27-33.
— Kálai, Sándor, « Sous le signe de Phèdre : *La Belle Madame Le Vassart* et *La Curée* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, 2003, pp. 12-30.
— Ledru, Philippe, « Genèse d'une poétique de la corruption », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 11, Angers, 2004, pp. 4-26.
— Michel, Pierre, « Quand Mirbeau faisait le "nègre" », *in* Actes du *Colloque Octave Mirbeau* du Prieuré Saint-Michel, juin 1991, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, pp. 81-111.
— Michel, Pierre, « Octave Mirbeau et l'Empire », *in* Actes du colloque de Tours sur *L'Idée impériale en Europe (1870-1914)*, *Littérature et Nation,* Université de Tours, n° 13, 1994, pp. 19-41.
— Michel, Pierre, *Les Combats d'Octave Mirbeau,* Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, pp. 182-194.
— Michel, Pierre, « *La Maréchale* de Mirbeau-Bauquenne », *in Les Romans à clefs,* Actes du colloque des Invalides de décembre 1999, Le Lérot, Tusson, juin 2000, pp. 73-76.
— Michel, Pierre, « Mirbeau, Dugué de la Fauconnerie et *Les Calomnies contre l'Empire* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, 1999, pp. 185-212.
— Michel, Pierre, « Mirbeau romancier », *Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris, 2000, tome I, pp. 35-38 et 65-70.
— Michel, Pierre, « Les hystériques de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 17-21.
— Michel, Pierre, « Mirbeau et l'affaire Fua », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 228-238.
— Michel, Pierre, « Du prolétaire au *Gentilhomme* », préface d'*Un gentilhomme,* Éditions du Boucher, Paris, 2003, pp. 3-17, disponible en libre téléchargement (www.leboucher.com).
— Michel, Pierre, « Quelques réflexions sur la négritude », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 12, Angers, à paraître en mars 2005.
— Vareille, Arnaud, « *Amours cocasses* et *Noces parisiennes* : la légèreté est-elle soluble dans l'amour ? », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 11, Angers, 2004, pp. 34-52.

— Ziegler, Robert, « Pseudonyme, agression et jeu dans *La Maréchale* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 4-16.

Fonds Octave Mirbeau

Le Fonds Octave Mirbeau, ouvert aux chercheurs, a été constitué à la Bibliothèque universitaire d'Angers. Il comprend les œuvres de Mirbeau en français, ses quelque deux mille articles, plus d'une centaine de traductions en une vingtaine de langues, les livres, les études universitaires et les articles consacrés à Mirbeau. Son catalogue, d'environ 800 p., est consultable sur internet (site de la Bibliothèque universitaire d'Angers), ainsi que huit cents articles de Mirbeau, qui ont été numérisés

L'Écuyère

L'Écuyère : tragédie & pourriture

Désirs & chasteté

C'est en avril 1882, chez Paul Ollendorff, que paraît *L'Écuyère,* sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne. Bizarrement, ce pseudonyme a été adopté, non par le nègre Mirbeau lui-même [1], mais par le négrier André Bertera, comme si, au lieu de profiter d'une notoriété certes usurpée, mais légalement acquise moyennant *phynances,* celui-ci préférait tenir honteusement cachée une paternité qui lui pèse. Mystère insondable de la négritude !... Nous ignorons quels ont été les termes du contrat, ni quelles exigences a pu manifester le commanditaire. Mais, comme pour les autres romans parus sous la même signature, il y a fort à parier que le romancier a bénéficié de la plus grande latitude, tant les thèmes qu'il y traite lui tiennent à cœur, et tant l'écriture est caractéristique de sa manière.

Il a choisi de traiter un sujet qui lui a été inspiré par son expérience du cirque [2], auquel il arrive parfois à Mirbeau d'accompa-

1. Sur ce sujet, *v. supra,* p. 3 notre préface « Mirbeau & la négritude ».

2. Dans son article sur « Miss Zaeo » (*Le Gaulois,* 15 août 1880), Mirbeau écrivait que « le cirque est le seul endroit fréquentable pendant les longs soirs de l'été parisien » et que ce « spectacle, charmant en toute saison, est beaucoup plus littéraire qu'on ne pense, car on est sûr d'y voir toujours de beaux torses, des reins souples, des mollets nerveux, de divines cambrures de femmes, d'admirables morceaux de sculpture modelée en pleine chair, et toute une vie factice, étrange, bariolé, fantaisiste et fantastique, qui vous transporte dans le rêve des contes et dans les prodiges de l'épopée » (article recueilli dans notre édition de *Paris déshabillé,* L'Échoppe, Caen, 1989, p. 28).

gner son vieux maître et ami Jules Barbey d'Aurevilly [1]. Il a eu ainsi l'occasion de faire notamment la connaissance des écuyères Océana, née au cours d'une traversée transatlantique, et Élisa, vite devenue la coqueluche des messieurs et aussi des dames [2], ou encore de la trapéziste catapultée Miss Zaeo, au « nom bizarre et gracieux », à laquelle était précisément consacrée sa chronique parisienne du 15 août 1880, dans *Le Gaulois.* Après avoir relevé son « jeune visage de vierge » et sa « chair ferme et veloutée, colorée de-ci, de-là, de petites plaques rosées qui sont, ainsi que les physiologistes l'assurent, fleurs de vertu et de chaste vie », il y établissait un constat paradoxal : « On imagine généralement que les écuyères, gymnastes et danseuses de corde mènent une existence déréglée, et qu'elles usent leurs forces et les *banknotes* des *gentlemen* dans l'énervement des cabinets particuliers. C'est une erreur, et, si la vertu disparaissait du théâtre, on la retrouverait certainement, à vingt mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un trapèze, un fil ou une catapulte. » [3]

La trame de *L'Écuyère* repose précisément sur ce contraste entre la vie chaste des gymnastes qui s'exhibent au cirque et qui ne sauraient se permettre le moindre excès, et les désirs qu'elles n'en éveillent pas moins chez les spectateurs mâles et si souvent blasés : il s'enfièvrent devant leurs corps affriolants de statues magnifiques et qui, nonobstant leurs muscles, n'ont rien d'hermaphrodite [4]. Ce contraste est d'autant plus lourd de

1. Mirbeau évoque Barbey au cirque dans un de ses articles, paru le 16 novembre 1880 dans *Le Gaulois* (et recueilli dans ses *Combats littéraires* — à paraître). À la même époque, une autre des admirations littéraires de Mirbeau, Edmond de Goncourt, fréquentait aussi le cirque, auquel il a consacré un roman, *Les Frères Zemganno,* publié en 1879.

2. Sous le pseudonyme de Tout-Paris, Mirbeau a évoqué cette écuyère dans sa « Journée parisienne » du 22 juillet 1880. Il la montrait devenue l'objet d'un « engouement » général, tournant chez certains à la « passion », chez les femmes (le saphisme est alors à la mode) aussi bien que chez les hommes, tant « les blasés du monde régulier ont vers ces irrégulières de la vie une attirance spéciale ».

3. *Paris déshabillé, loc. cit.*, p. 31.

4. Pour éviter toute équivoque, Mirbeau prend bien soin de préciser, à propos de Miss Zaeo : « Car elle est femme, cette jeune fille ; elle n'a aucune des apparences hermaphrodites que donnent d'ordinaire, aux femmes de son métier, les exercices violents, la continuité et le surmènement des efforts musculaires » (*op. cit.*, p. 32).

conséquences que, dans une époque de totale confusion des valeurs, de décadence et d'« irrémédiable abaissement », où tout marche à rebours du bon sens et de la justice, où les comédiens se pavanent insolemment dans leurs oripeaux de théâtre et ont droit à des « honneurs nationaux » [1], et où de vulgaires cochers, payés à prix d'or, finissent par dominer leurs maîtres [2], les « saltimbanques » sont devenus les rois de l'époque : « Le public les adore et les acclame; les princes les admettent en leur intimité. [...] Dans les cirques où ils trônent, ils ont une cour, comme autrefois les rois, composées de gentilshommes, de jockeys et de marchands de chevaux qui s'inclinent respectueusement devant leur souveraineté en maillot étoilé d'or. » [3] Dès lors, tous les ingrédients de la tragédie sont mis en place, le piège est dressé, et on peut frapper les trois coups.

Tragédie

À l'instar des autres romans « nègres », signés Bauquenne aussi bien que Forsan, et aussi des trois premiers romans officiels de Mirbeau, dits « autobiographiques », *L'Écuyère* est en effet une tragédie : une tragédie de l'amour, qui illustre une conception schopenhauerienne des relations entre les sexes; et une tragédie de la fatalité, qui se joue du cornélianisme naïf des deux héros. C'est l'histoire émouvante d'une belle écuyère finlandaise, Julia [4] Forsell, qui a fait vœu depuis dix ans de « marcher entre

1. Voir « Le Comédien », *Le Figaro,* 26 octobre 1882 (recueilli dans les *Combats politiques* de Mirbeau, Librairie Séguier, 1990, pp. 42-50).

2. Sur ce thème, voir *Cocher de maître* (1889; réédition À l'Écart, Reims, 1990), le chapitre XVI du *Journal d'une femme de chambre* (1900) et le chapitre XXII des *21 jours d'un neurasthénique* (1901) — deux romans recueillis dans les tomes II et III de notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau (Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris, 2001), et disponibles sur le site des Éditions du Boucher.

3. *Paris déshabillé, loc. cit.,* p. 29.

4. Il est à noter que Mirbeau utilisera de nouveau ce prénom de Julia pour un personnage de *Dans le ciel* (tome II de l'*Œuvre romanesque* — disponible sur le site des Éditions du Boucher). Mais surtout il préfigure par bien des aspects celui de Juliette Roux du *Calvaire,* qui se révèlera elle aussi être une sirène fatale. Philippe Ledru (article cité, p. 13) verra même en Juliette une réincarnation de Julia.

les lys » et de préserver sa pureté et son indépendance, dont elle tire orgueil, jouissance et pouvoir. Malheureusement, parvenue au faîte de la célébrité et de la richesse, elle est d'autant plus pourchassée par les hommes du monde — et aussi, comme Élisa, par les femmes, qui lancent aux hommes un véritable défi pour la leur « reprendre » — qu'elle se refuse à eux, tout en les aiguillonnant par sa « mutinerie froide de gamine ». Jusqu'à ce que mort s'ensuive… Car le viol de son corps qui va résulter de cette chasse ouverte sera une blessure mortelle [1], une honte ineffaçable, qui fera s'effondrer « cet édifice d'honneur » savamment construit, et qui ne saurait se réparer : « Est-ce que ça se restaure, la vertu ? »

Tragédie de l'amour, tout d'abord, comme le seront aussi *La Belle Madame Le Vassart, La Duchesse Ghislaine* et *Le Calvaire,* le premier roman signé Mirbeau et dont le titre est symptomatique. Pour le romancier comme pour Schopenhauer, la femme a été prédestinée, par la Nature aux desseins impénétrables, à constituer le piège tendu aux hommes pour qu'ils consentent à perpétuer la vie, sans même en avoir conscience. Même si telle n'est pas du tout leur intention, elles ne sauraient donc manquer d'allumer, de fasciner et d'obséder les pauvres mâles, qui s'énervent, s'enfièvrent, et s'empêtrent dans leurs filets, d'autant plus efficaces qu'ils sont le plus souvent invisibles : « La nature, qui sait ce qu'elle fait et qui n'a souci que de vie, a voulu que nous fussions bêtes devant la femme, comme une dévote devant son dieu de miracle, et que, en dépit de nous-mêmes, nous nous destinions à être les dupes éternelles de ce besoin obscur et farouche de création, qui gonfle et mêle, à travers l'univers, tous les germes, toutes les vivantes cellules de la matière animale. » [2] La femme est donc fatalement vouée à « posséder », à « dominer » et à « torturer l'homme », conclura Mirbeau, en

1. Comme celui de Sébastien Roch par le père de Kern, ce sera « le meurtre d'une âme ».

2. Mirbeau, « Lilith », *Le Journal,* 20 novembre 1892 (article recueilli dans les *Combats littéraires* de Mirbeau, à paraître).

toute connaissance de cause [1], dans un article d'une stupéfiante gynécophobie [2], courageusement publié à l'insu de sa femme : « Et l'homme, dans l'immense besoin d'aimer qui est en lui, accepte l'inconscience de la femme [...] et tout cet apparent désordre, tout ce mystère, tout ce malentendu, qui, loin de les séparer, l'un et l'autre, de toute la distance d'un infranchissable abîme, les rapproche de toute l'étreinte d'un baiser. Il accepte tout cela à cause de sa beauté. » [3] Dans *L'Écuyère,* c'est la belle Finlandaise qui remplit cette fonction de séduisante tortionnaire que le romancier et la Nature (qui a bon dos...) confèrent à la femme : elle nous est en effet présentée comme une sirène, bien qu'à son corps défendant — c'est le cas de le dire —, puisqu'elle manifeste pour les hommes un mépris souverain et qu'elle repousse leurs avances avec hauteur. Mais ils n'en sont pas moins « extasiés » devant son « sourire attirant de sirène »! Dans la dernière scène, qui fait écho à la première, reparaîtra son « rire cruel de sirène ». Entre-temps, conformément aux prescriptions de la marâtre Nature et à la mission dévolue aux filles de Lilith, elle aura humilié, avili, tué à petit feu, celui qui l'aime d'un « amour mortel » et qui sombre en silence...

À cette destinée « naturelle » — selon le romancier ! — et à ce malentendu originel entre hommes et femmes, s'ajoute l'inévitable confrontation de deux volontés et de deux amours-propres, dans le cadre d'une véritable guerre des sexes, *topos* de l'époque que Mirbeau reprend à son compte. Car ce sentiment qu'on appelle traditionnellement « l'amour » et qu'on a tendance à

1. Mirbeau a été pris pendant près de quatre ans dans les rets de Judith Vimmer, qui lui a inspiré la Juliette Roux du *Calvaire,* avant de tomber dans ceux d'Alice Regnault, qu'il finira par épouser, presque clandestinement, en mai 1887, et dont il se vengera, à l'automne 1894, dans *Mémoire pour un avocat* (recueilli dans le tome II de ses *Contes cruels,* Librairie Séguier, Paris, 1990; réédition Les Belles Lettres, Paris, 2000). Sur la liaison de Mirbeau avec Judith, voir le chapitre VIII de sa biographie par Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle,* Librairie Séguier, Paris, 1990. Sur *Alice Regnault, épouse Mirbeau,* voir la monographie de Pierre Michel, À l'Écart, Reims, 1994.

2. Sur ce sujet, voir la communication de Pierre Michel, « Octave Mirbeau : gynécophobe ou féministe? », *in* Christine Bard, *Un siècle d'antiféminisme,* Arthème Fayard, Paris, 1999, pp. 103-118.

3. « Lilith », *loc. cit.* L'article est signé du pseudonyme de Jean Maure, inconnu d'Alice Mirbeau...

sacraliser, à mythifier et à croire naïvement généreux et désintéressé, histoire sans doute de se donner bonne conscience, est en réalité dangereusement contaminé par l'amour-propre : il est, par conséquent, foncièrement égoïste [1]. En l'occurrence, entre les deux protagonistes du roman, la sculpturale gymnaste et le jeune et fortuné Gaston de Martigues, c'est un combat de longue haleine qui s'est engagé, où l'orgueil de chacun est arc-bouté sur son pré carré. Julia est convaincue que payer son soupirant de son amour en échange de sa tendresse respectueuse, ce serait s'avouer vaincue, capituler honteusement, de sorte que, même « si l'amour sucrait sa servitude, elle n'en serait pas moins pour cela servitude ». Quant au jeune homme, avant de l'emporter et de devenir le maître, du moins pour un temps, il se sent honteusement « possédé » et « ligoté », par la « furieuse et maîtresse passion » qui le pousse irrésistiblement vers une femme qui l'humilie sans raison : « Ô honte ! Voilà donc ce que l'amour faisait d'un cœur d'homme ! Il le broyait si bien sous son talon vainqueur qu'il en exprimait toute la sève, et il ne restait plus rien qu'un être veule et mou, sans pudeur, sans jeunesse, sans courage. » [2]

Pour parachever le triste tableau de l'amour, il apparaît que, dans l'hypocrite et mercantile société de l'époque, cette permanente guerre des sexes est aggravée par « tout le mécanisme des lois sociales » et « tous les préjugés moraux » : « Dans la lutte ouverte qu'engage l'amour contre ces préjugés et ces lois, il est d'expérience que c'est le premier qui succombe » [3] Dans le roman de Mirbeau-Bauquenne, les amoureux sont, de fait, confrontés à un double obstacle social. D'une part, ils sont la cible des ragots des gens du « monde », qui, du haut de leur parasitisme et de leurs préjugés de caste, se piquent de mépris pour une saltimbanque qui gagne sa vie en s'exhibant, qu'ils

1. Mirbeau donnera de cet « amour » une image démystificatrice, grotesque et jubilatoire dans sa farce de 1901 *Les Amants* (recueillie dans le tome IV de son *Théâtre complet*, Eurédit, Cazaubon, 2003).

2. Il en sera de même, dans *Le Calvaire* (1886), du misérable Jean Mintié, qu'Octave Mirbeau a nourri de son amère expérience : sa liaison dévastatrice avec une femme de petite vertu, Judith.

3. « Roland », *La France*, 8 mai 1885 (article recueilli dans les *Combats littéraires*, à paraître).

considèrent comme une « fille de rien » et qu'ils soupçonnent de lorgner sur le miraculeux anneau conjugal qui la sortirait des bas-fonds originels pour l'élever jusqu'au sommet de la hiérarchie sociale ; et la malheureuse est impuissante à « étrangler cette bête calomnieuse et lâche ». D'autre part, ils se heurtent aux prétendus droits de la « mère noble », droits qu'ils ont eux-mêmes reconnus et intériorisés, se privant du même coup de tout moyen de les contester : venue pleurer aux pieds de celle qui lui enlève son fils pour la supplier de le lui laisser, la mère abusive parvient en effet à convaincre Julia de se sacrifier à ses préjugés nobiliaires et de brandir bien haut « ce sacré flambeau de vertu et d'honneur » [1]… Dès lors, tout est écrit, confirmant par avance le constat fait par Mirbeau trois ans plus tard : « L'amour moderne ne marche qu'accompagné de deuils, de folies, de trahisons, de dégoûts, de révoltes, de toutes les passions funestes de l'esprit. Et toujours, trivial ou sublime, il y a du sang au dénouement. » [2]

Cette tragédie de l'amour se double d'une tragédie de la fatalité. Car, à partir du moment où les pièces sont disposées sur l'échiquier et où le piège est dressé, la partie se déroule implacablement, selon le schéma tracé par Mirbeau lui-même en 1885 : « Deux êtres se rencontrent, causent, se mettent à s'adorer. Le premier choc est si violent que tout s'écroule autour d'eux, passé, présent et avenir. Il y a table rase et vie toute nouvelle. L'aimant est si irrésistible qu'il attire à travers les plus épais obstacles. Le premier baiser, qui n'a l'air de rien, est le premier chaînon d'une chaîne qui va souvent jusqu'au crime, jusqu'au suicide, à travers le dégoût, le désespoir et les larmes. » [3] C'est en vain que Julia Forsell [4] et Gaston de Martigues tentent de résister aux forces coalisées de la Nature, qui les prend au piège de l'amour, et de la

1. On peut y voir une réminiscence de *La Dame aux camélias,* roman et drame d'Alexandre Dumas fils, et de *La Traviata,* l'opéra qu'en a tiré Giuseppe Verdi.

2. « Roland », *loc. cit.*

3. *Ibidem.*

4. *For sale,* en anglais, veut dire « à vendre ». Il sera aussi question de « vierge à vendre » dans *La Maréchale,* roman « nègre » de 1883 (tome I de l'*Œuvre romanesque* ; également disponible sur le site des Éditions du Boucher), ce qui pourrait inciter à penser que le sens anglais du nom choisi n'est pas fortuit : Julia est, de fait, mise à prix.

Société, qui, par la voix du chœur des mondains, se permet de les espionner impunément, de les juger et de les condamner en toute injustice. Désespérément ils se débattent contre cette double emprise, mais leur révolte est vouée à l'échec. Julia rêve bien de « secouer les esclavages du monde, toutes ces chaînes lourdes d'étiquette », comme elle rêve de rejeter « la servitude » honteuse qui la soumet à Gaston; elle se révolte même contre ce « Dieu sans entrailles », à qui elle a remis sa vie, et qui l'a trahie ignominieusement, mais qu'y peut-elle ? Pour sa part, Gaston tente bien de « secouer ce joug charmant, ce voluptueux esclavage, dont les morsures mêmes avaient on ne sait quelles langueurs tendres de caresses », mais c'est évidemment en pure perte qu'il essaie d'« arrêter » l'inéluctable. Tous deux seront bel et bien broyés.

La fatalité qui s'acharne contre eux apparaît d'autant plus implacable qu'elle joue avec les deux protagonistes comme le chat avec la souris et qu'elle ne leur laisse l'illusion de la liberté que pour mieux les torturer à la « faveur » de douloureux dilemmes, entre lesquels chacun dispose apparemment de la liberté de choisir. Ainsi Gaston est-il déchiré entre sa tendresse amoureuse et ses devoirs de fils et de noble; quant à Julia, elle est tiraillée entre ses « dettes de cœur » et ses « dettes d'honneur » et elle se « débat entre les mâchoires aiguisées de ce dilemme ». D'un côté, les exigences de sa sensibilité, qu'elle ne parvient pas à maîtriser; de l'autre, des principes d'honneur et de vertu auxquels elle se raccroche comme à une bouée de sauvetage, parce que c'est sur eux qu'elle a édifié patiemment toute son existence. Et c'est précisément au moment où le bonheur semble conquis, où « l'amour » semble sur le point de balayer les vieilles aliénations religieuses — sur lesquelles nous reviendrons —, que se produit brusquement un changement de cap qui la conduit fatalement à la mort. Certes, il arrive que la mort soit perçue comme une délivrance lorsqu'on est au fond de l'abîme, mais cesse-t-elle pour autant d'être le scandale suprême, quand elle sanctionne une injustice foncière ? La luthérienne Julia en est scandalisée : « De sourdes révoltes la dressaient contre l'arrêt injuste des destinées. »

Pour assurer la concentration dramatique, le romancier laïcise l'*ananké* et met en œuvre un déterminisme de bon aloi, où se

combinent et se complètent les conditionnements socioculturels et les exigences psycho-physiologiques. Respectant sagement les règles de la tradition romanesque française, il construit son récit avec toute la rigueur d'un mécanisme d'horlogerie, dans le cadre d'un roman de facture balzacienne. Au cours d'une longue préparation — en grande partie sous la forme de dialogues vivants [1] —, il situe le cadre et les protagonistes, il dispose les pions sur l'échiquier et laisse entrevoir les moteurs du drame. Après quoi il suffit de deux péripéties, le duel et le viol [2], pour que se mette en branle la machinerie à broyer les êtres [3]. Mais ces péripéties ne sont pas le simple fruit de l'imagination arbitraire du romancier, ersatz de Dieu : elles résultent de la disposition initiale des pièces. Ainsi le duel est-il l'aboutissement inéluctable de la rivalité à mort entre deux hommes qui ont un intérêt égal à s'emparer de la même proie; quant au viol, loin d'être une invention artificielle, il apparaît bien comme le produit fatal de la combinaison de facteurs précédemment mis en lumière : frustration des mâles, jalousie des femmes, corruption du milieu, et dettes du marquis d'Anthoirre.

Pourriture

Mais ce viol n'est pas seulement dans la logique de la trame romanesque, il est aussi l'expression cathartique d'un traumatisme de jeunesse : les probables violences sexuelles subies par le jeune Octave, peu avant d'être chassé comme un malpropre du collège des jésuites de Vannes, et dont il fournira une transposition romanesque dans son beau roman de 1890, *Sébastien Roch,*

1. La théâtralisation du roman et l'effacement des frontières génériques entre le narratif et le théâtral sont une des grandes caractéristiques de Mirbeau.

2. Le viol *stricto sensu,* qui relève de l'indicible, n'est pas raconté : le récit en est remplacé par une ligne de points. Mirbeau reprendra le même procédé pour le viol du jeune Sébastien par son maître d'étude, dans *Sébastien Roch,* et aussi pour évoquer ce qui s'apparente à un viol conjugal à la fin de *Dans la vieille rue,* roman de 1885 signé Forsan (disponible sur le site des Éditions du Boucher).

3. Il n'y aura pas de péripéties comparables dans *Le Calvaire* et *L'Abbé Jules*, où sera de nouveau illustrée une vision déterministe de l'homme. En revanche, *Sébastien Roch* fera du viol de l'adolescent une péripétie décisive.

dont l'action est précisément située dans ce collège [1]. Philippe Ledru s'est attaché à en retrouver les traces à travers les images symptomatiques qui dominent dans *L'Écuyère* (notamment celles de l'eau, de la lumière et de la nourriture) et dégage le fil rouge qui relie l'expérience traumatisante du collège et les deux romans où le romancier tâche successivement d'exorciser son passé et met en œuvre une poétique de la corruption, *L'Écuyère* et *Sébastien Roch* : « Cet acte primordial va s'inscrire dans l'œuvre mirbellienne à venir. Désormais, le thème de la pureté sacrifiée [2] sera un *leitmotiv* nostalgique et lancinant aussi obsessionnel que les évocations de l'orgueilleuse virginité de Julia. Douloureux souvenir des temps lumineux où on "marchait entre les lis". Et l'écriture se fera ressassement. L'acte originel va être répété, revécu constamment sans pouvoir être évacué, même si *Sébastien Roch* semble marquer l'accomplissement cathartique. Car l'écrivain choisit cette fois-ci un personnage masculin. Il assume pleinement la souillure, dans l'hypothèse bien sûr où Mirbeau aurait été lui-même victime de ce viol. Quoi qu'il en soit, les crimes sexuels resteront nombreux [3] et la fange envahira toujours un peu plus la narration. Car l'imaginaire conserve toujours la mémoire d'une pureté parfaite. Ce souvenir douloureux va accentuer le traumatisme. Il tient en deux mots essentiels : "aveulie, désâmée". C'est l'albatros baudelairien plongé dans l'ordure. La lumière, reflet d'une âme pure, va s'enténébrer. Et nous verrons le verbe "luire" qui, dans *L'Écuyère,* représentait le feu cathartique, s'inverser dans les romans signés Mirbeau et drainer des images évoquant la pourriture. Ainsi, s'animera un désir désespéré de retrouver cette pureté perdue par le truchement de corps vierges. Ils exercent une irrésistible attraction. En

1. Sur cet épisode, voir le chapitre II de notre biographie d'*Octave Mirbeau*, nos introductions à *Sébastien Roch* (dans le tome I de l'*Œuvre romanesque* et sur le site des Éditions du Boucher), et la *Correspondance générale* de Mirbeau, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003, pp. 46-47.

2. Outre *Sébastien Roch,* on retrouvera ce thème dans *La Maréchale, La Belle Madame Le Vassart, Dans la vieille rue* et *La Duchesse Ghislaine.* Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il est profondément ancré au cœur de l'imaginaire mirbellien.

3. On en retrouve notamment dans *Le Journal d'une femme de chambre, Les 21 jours d'un neurasthénique* et *Dingo,* ainsi que dans plusieurs contes cruels de Mirbeau.

eux réside la pureté. Mais impossible d'en jouir sans la souiller irrémédiablement. L'acte accompli, l'objet convoité retombera immédiatement dans la lumière sordide du réel : "Il me semblait aussi que tout venait de mourir en moi, dans ce geste désillusionnant de l'amour" [1]. » [2]

Et Philippe Ledru de conclure : « Il nous semble que Julia et Sébastien représentent deux moments d'une même conscience. Sébastien est un repère autobiographique puisque son existence narrative est composée en partie d'éléments vécus par l'auteur et que son profil psychologique correspond à celui d'un personnage-miroir : idéalisme de jeunesse, sensibilité à fleur de peau, lucidité douloureuse, lyrisme. [...] Julia appartient à cette conscience morcelée, mais d'une manière moins aboutie que Sébastien. Certes, elle ressent cet élan vers l'azur, mais sans la souffrance impliquée par cette aspiration, alors que les figures futures seront torturées par un douloureux sentiment de frustration. Elle est donc une figure inachevée dans le processus cathartique de la conscience mirbellienne, même si l'utilisation du discours indirect libre, dans le cas de *L'Écuyère* comme dans celui de *Sébastien Roch,* fait de la voix narrative l'expression d'un double point de vue : celui du personnage matérialisant la psyché mirbellienne et la voix de l'auteur, altérée par une certaine distanciation./ La constellation d'images de ces deux romans appartient à un imaginaire déterminé par le même schème dialectique : celui de l'ascension devenant celui de la chute après un viol. » [3]

Aussi voit-il dans *L'Écuyère* « une clef qui permet de comprendre la poétique de la pourriture qui parcourt l'œuvre. C'est un roman fondateur. Il annonce le mouvement de l'imaginaire mirbellien et jette un éclairage singulier sur l'œuvre à venir. Les grands thèmes mirbelliens sont déjà en place : pureté/corruption, amour sublimatoire/Éros destructeur, malédiction du temps./ Cette cohérence métaphorique et thématique replace ce roman

1. *Dans le ciel, in l'Œuvre romanesque,* tome II, p. 104.

2. Philippe Ledru, « Genèse d'une poétique de la corruption », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 11, Angers, 2004, pp. 12-13.

3. Philippe Ledru, *op. cit.*, pp. 20-21.

dans la logique de l'œuvre entière. Au cours de cette aventure littéraire, Mirbeau va mener une introspection. Alain Bauquenne représente dans *L'Écuyère* un temps bien précis dans l'évolution de l'auteur. C'est la jeunesse séduite par la transcendance idéaliste. Lorsqu'il écrira sous son propre nom, c'est une conscience souillée qui parlera. C'est le jeune Mirbeau que Bauquenne transpose, contemple et analyse. L'écriture sous pseudonyme lui permet de se défaire de cette partie de lui-même qui a cru à un idéal mystique. Et peut-être est-ce aussi un début d'évacuation d'un traumatisme vécu. Cependant, l'écriture restera marquée à jamais et deviendra un vomitoire de l'imaginaire. » [1]

Mais *L'Écuyère* ne joue pas seulement un rôle de *catharsis* et d'exutoire : elle permet aussi au romancier masqué de vomir toute la bile accumulée pendant toutes les années où il a frayé avec les gens de la haute et où, abaissé au rang de « prolétaire de lettres » [2], il a dû avaler moultes couleuvres et, à l'instar de Célestine [3], endurer moultes humiliations pendant une douzaine d'années [4]. En même temps qu'un « vomitoire », la plume est aussi une arme au service de la vengeance, comme elle le sera pour la chambrière Célestine du *Journal d'une femme de chambre* [5], car, selon le conseil d'Élémir Bourges à Mirbeau [6], c'est bien « au vitriol » qu'il s'emploie déjà à « débarbouiller les

1. Philippe Ledru, *op. cit.*, p. 24.

2. L'expression apparaît dans *Les Grimaces* du 15 décembre 1883 (article recueilli dans les *Combats littéraires,* à paraître).

3. Mirbeau assimile la condition du secrétaire particulier qu'il a été à ses débuts à celle d'un domestique, mais en pire. Voir *Un gentilhomme,* tome III de l'*Œuvre romanesque* (disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher).

4. Sur cette période de sa vie, voir les chapitres V à VIII de notre biographie d'*Octave Mirbeau* et le tome I de sa *Correspondance générale* (*loc. cit.*). Voir aussi la transposition romanesque qu'en donne Mirbeau dans son roman inachevé *Un gentilhomme* (*loc. cit.*).

5. Célestine écrit par exemple que l'étalage des ignominies des nantis est une « arme terrible au jour des comptes à rendre » et « la revanche la plus précieuse de [ses] humiliations » (*Le Journal d'une femme de chambre, Œuvre romanesque,* tome II, p. 396).

6. « C'est au vitriol qu'il faut débarbouiller les canailles » : la formule est du romancier Élémir Bourges, dans une lettre inédite à Mirbeau, à propos de sa farce, *Vieux ménages* (collection Hayoit).

canailles ». De fait, le viol de Julia Forsell sert de révélateur de la pourriture de tout un milieu : il n'est pas l'œuvre d'un vulgaire détraqué sexuel esseulé et ne se réduit donc pas à une simple « bavure », comme on dit aujourd'hui, c'est-à-dire une exception regrettable, certes, mais peu probante, qui ne saurait laisser aucun soupçon venir souiller la réputation des « honnêtes gens » ou menacer de subvertir le « bon » ordre social; au contraire, il nous est bel et bien présenté comme le résultat d'un complot, comme l'œuvre collective du « monde » — qui mériterait davantage le qualificatif d'« immonde », en l'occurrence! S'il est vrai que c'est un marquis à « la figure d'oiseau de proie » qui s'est chargé de l'exécution du forfait, poussé par l'appât du gain (il a parié 20 000 francs qu'« il l'aurait »), il le perpètre avec la complicité des deux filles d'une *contessa,* l'une fouettée par une jalousie homosexuelle, l'autre par la peur de perdre son sigisbée, un riche vieillard libidineux. Et ce trio de pervers jouit de la complicité de la « crème » des parasites en villégiature à Dinard, qui, depuis des mois, a engagé les paris. Une fois le crime exécuté, Julia n'a donc aucune espèce de pitié à attendre de ces pourris, qui affichent cyniquement leur satisfaction : les hommes, qu'elle a blessés dans leur vanité de mâles et frustrés dans leurs désirs brutaux, sont « allumés par cette histoire passementée de détails très lestes », et se « mettent sur les rangs » (« ce serait moins difficile à présent, et puis d'un prix plus abordable »...) ; quant aux femmes, elles « ne sont pas fâchées de l'aventure » : « Ça voulait se faire épouser, une écuyère de cirque, une drôlesse! quand il y avait des tiaulées de filles bien élevées qui n'étaient point pourvues! »...

Mirbeau le justicier n'a donc pas attendu *Le Journal d'une femme de chambre* [1], qui passera en revue les nauséeuses turpitudes des riches, pour démasquer et fustiger ce qu'il est convenu

1. Célestine écrit par exemple : « Ceux qui ne perçoivent des êtres humains que l'apparence et que, seules, les formes extérieures éblouissent, ne peuvent pas se douter de ce que le beau monde, de ce que la "haute société" est sale et pourrie » (*Le Journal d'une femme de chambre, Œuvre romanesque,* tome II, p. 463).

d'appeler « le monde », et qu'il compare ici à un « loup dévorant ». C'est avec jubilation qu'il arrache les masques de respectabilité, qu'il dévoile « toute la saleté » et « toute la bassesse » de l'âme des riches, et qu'il met à nu, comme dit Célestine, « tout ce que peut contenir d'infamies et de rêves ignobles le cerveau respectable des honnêtes gens » [1]. L'absence totale de pitié, de sensibilité et de sens moral, le snobisme tenant lieu de valeur suprême et se substituant à une intelligence défaillante, la corruption des mœurs qu'aucune qualité ne vient contrebalancer, l'hypocrisie devenue une seconde nature, et son envers le cynisme, rien ne nous est épargné des tares de cette « haute société » qui donne la nausée [2]. C'est ainsi que la vieille *contessa* italienne, si digne apparemment dans sa pauvreté, « mène ses filles au marché — matrimonial ! — comme on porte des bestiaux pour les vendre » et qu'une marquise, fille de sucrier, chez qui le saphisme fait bon ménage avec la dévotion, se réjouit de la mort de son mari, cependant que ledit époux, marquis taré et violeur, entretenu par sa femme en échange de son titre, sacrifie sans la moindre hésitation la dignité et la vie d'une femme honnête pour gagner un pari rémunérateur, et qu'un Italien, poète et amoureux à ses heures, ne trouve rien de mieux, pour arrondir ses fins de mois de pique-assiette, que de tricher aux cartes. À vrai dire, tous ces gens d'en haut sont également des tricheurs, chacun à sa manière ; et les grands mots dont ils enrobent leurs crapuleries, leur religion de Tartuffes, leurs prétendues « belles manières », la distinction ostentatoire de leur langage et de leur costume, ne sont que des « grimaces » desti-

1. *Le Journal d'une femme de chambre, loc. cit.,* p. 396. Un peu plus loin, elle parlera, à propos de ses maîtres, de leur « inutilité criminelle » et de leur « malfaisance sociale » (p. 405). Le dégoût est le sentiment le plus constant qu'elle manifeste à leur égard.

2. Dans un article sur *L'Armature,* le roman de Paul Hervieu, Mirbeau écrira pour sa part, dans *Le Journal,* le 24 février 1895 : « Les gens du monde acceptent avec une facilité merveilleuse, et couvrent d'une indulgence souriante et complice tout ce que la vie, autour d'eux, dans leur propre milieu, peut leur offrir de situations irrégulières, de vices qualifiés, d'infamies avérées ou seulement soupçonnées. Si tout cela s'accompagne de la tenue mensongère et de la discrétion hypocrite qui, dans leur morale, tiennent lieu de conscience et remplacent l'honneur, ils s'y complaisent et, au besoin, ils s'en honorent » (article recueilli dans les *Combats littéraires* de Mirbeau).

nées à frapper et duper l'imagination des faibles dans l'espoir de prévenir la révolte des opprimés [1].

Mais il n'y a pas que la pourriture des dominants qui se trouve stigmatisée : Mirbeau dénonce aussi le pourrissement des esprits par les prêtres [2], qui inculquent à leurs ouailles le respect de l'ordre établi et leur distille un véritable « poison religieux ». Si la belle Julia n'avait pas hérité des pasteurs luthériens un idéal de pureté au-dessus des forces humaines, jamais le complot homicide de ces monstres respectés n'aurait été couronné de succès. S'ils l'ont piégée et mise à mort, ce n'est pas seulement parce qu'ils sont socialement les plus forts, c'est aussi parce qu'ils disposaient, à l'intérieur de la place forte à investir, d'une cinquième colonne : toutes les confuses idées toutes faites que les prêtres n'ont cessé de lui répéter depuis son enfance pour mieux l'aliéner et la manipuler [3].

Autant que du « monde », Julia Forsell est en effet la victime de sa foi luthérienne, comme le petit Sébastien Roch le sera de sa foi catholique. En général, le romancier s'attaque plutôt à l'Église catholique romaine, qui est dominante en France et qui constitue donc, aux yeux de notre héritier des Lumières comme à ceux de tous les anticléricaux, l'ennemi numéro un. Mais ce n'est pas ici à la puissance sociale d'une institution rétrograde, autoritaire et oppressive qu'il s'en prend, en comparaison de laquelle le protestantisme pourrait lui apparaître comme un moindre mal : sa critique vise avant tout ce qu'il appellera « l'empreinte » dans *Sébastien Roch,* où il retranscrira les quatre années d'« enfer » passées au collège des jésuites de Vannes. Comme dans *L'Abbé*

1. Célestine, qui nous les fait découvrir par le trou de la serrure, conclut ses années de servitude chez les riches par ce constat désabusé : « Malgré les parfums, ça ne sent pas bon. Tout ce qu'un intérieur respecté, tout ce qu'une famille honnête peuvent cacher de saletés, de vices honteux, de crimes bas, sous les apparences de la vertu... ah! je connais ça!... Ils ont beau être riches, avoir des frusques de soie ou de velours, des meubles dorés, ils ont beau se laver dans des machins d'argent et faire de la piaffe... je les connais!... Ça n'est pas propre... Et leur cœur est plus dégoûtant que ne l'était le lit de ma mère » (*Le Journal d'une femme de chambre, loc. cit.,* p. 451).

2. Mirbeau appelait les jésuites des « pétrisseurs d'âmes » et des « pourrisseurs d'âmes ».

3. À la différence de *Sébastien Roch,* nous ne voyons dans *L'Écuyère* que les conséquences de cette manipulation des âmes. Dans *Sébastien Roch,* Mirbeau détaillera les procédés des « pétrisseurs d'âmes ».

Jules (1888), il entend souligner les effets pernicieux de l'inhumaine compression des besoins du corps et du refoulement sexuel. Or, de ce point de vue-là, il n'y a pas, sur le fond, de différence sensible entre les différentes Églises chrétiennes, qui font toutes du plaisir un péché et de la sexualité un tabou, et qui, toutes, inculquent aux malheureux qui passent entre leurs mains un lancinant sentiment de culpabilité contre-nature. En revanche, dans la pratique, le protestantisme peut se révéler pire encore que le catholicisme, où la confession, les bonnes œuvres, les sacrements, voire un soupçon de mortification, permettent du moins au fidèle de se libérer à bon compte du poids de la faute… et de se remettre allégrement à pécher en toute sérénité, comme le janséniste Pascal [1] le dénonçait vigoureusement dans ses *Provinciales*! C'est l'énorme avantage dont bénéficient les experts en tartufferies dûment pétris par des prêtres catholiques et qui abondent dans les romans, les contes et les comédies de Mirbeau [2]. Pour la majorité de ceux qui se réclament du catholicisme, du moins en France, la dévotion n'est alors qu'une façade, ou qu'un piment supplémentaire dont on assaisonne le péché. C'est à coup sûr moralement choquant, et Pascal, Molière et Mirbeau s'emploient à juste titre à stigmatiser l'hypocrisie religieuse qui permet de commettre les pires canailleries en toute bonne conscience, mais du moins l'équilibre psychique y trouve-t-il son compte chez ceux qui se sont affranchis assez tôt des « superstitions abominables » par lesquelles les prêtres cherchent à « enchaîner l'esprit des enfants pour mieux dominer l'homme plus tard » [3].

Malheureusement, dans le cadre du luthéranisme qui a bercé toute la vie de Julia Forsell, ces « accommodements » avec le ciel, bien trop commodes pour être honnêtes, ne sont point praticables, et il n'existe pas de confesseurs habilités à absoudre les

1. Sur ce plan, le jansénisme est très proche du calvinisme. Dans *La Duchesse Ghislaine* (tome III de *l'Œuvre romanesque*; disponible gratuitement sur le site des Éditions du Boucher), le refoulement sexuel mortifère de l'héroïne sera lié à son imprégnation janséniste.

2. Voir notamment *L'Abbé Jules*, *Sébastien Roch*, *Le Journal d'une femme de chambre* et *Le Foyer*, sa grande comédie de mœurs qui a fait scandale en 1908 (elle est recueillie dans le tome III de son *Théâtre complet, op. cit.*).

3. Mirbeau, *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrétien, p. 165.

pécheurs au nom de leur dieu. Le refoulement sexuel est intériorisé, le poison de la culpabilité névrotique lui a été instillé avec le biberon, et il est d'autant plus durable et prégnant qu'à l'immonde pourriture des cercles catholiques qui entourent la belle écuyère, elle oppose toujours le souvenir, probablement idéalisé, de la famille finlandaise, à la vie rude et aux austères mœurs patriarcales. Chez elle, la « pureté » n'est donc pas une simple *grimace,* ni un vague idéal jugé inaccessible et rapidement rangé au magasin des accessoires : elle est un idéal omniprésent, un objectif constamment réaffirmé. Alors que « l'amour » n'est à ses yeux que du superflu, la « vertu » relève du nécessaire, appartient même à l'ordre du vital. Considérant le sexe comme une « tache », comme une « souillure, qu'elle déteste de toutes ses fureurs de propreté », elle a édifié toute son existence sur la négation de ses sens, et, à défaut de « crucifier sa chair » comme elle en rêve, elle se persuade du moins qu'elle est parvenue à les « mortifier » : « Ses sens étaient-ils pas morts au-dedans d'elle ? »

Ce n'est, bien sûr, qu'une illusion [1]. Car, en écoutant le chaste aveu de Catalinette [2], malgré son obsession de la pureté, elle se sent « picotée » : « Ah ! la pauvre chose qu'un cœur de femme, si lâche, si tendre, sous sa cuirasse de mépris ! Pour avoir respiré seulement ces capiteuses senteurs, elle en avait les sens troublés. Et des envies innommées la poignaient. [...] Que cela devait être doux, ces délices d'haleines fondues, de sang mêlé, de chairs pétries en une seule ! » Dans ce combat sans merci qu'elle a engagé contre les exigences de la nature, elle croit bénéficier de l'aide toute puissante de Dieu : « Oh ! que Dieu était bon de l'avoir gardée des souillures, de l'avoir conduite par la main dans l'âpre bourbier de la vie ! » Mais, en réalité, son « dieu » est loin d'être aussi « bon » qu'elle se l'imagine naïvement, puisqu'il s'empresse de la précipiter dans « le bourbier »... Son espoir était vain, et sa défaite était inscrite dans les aspirations mêmes

1. Elle se révèle tout aussi incapable de nier totalement les besoins de son corps que le sera l'abbé Jules, dans le roman homonyme de 1888 (tome I de l'*Œuvre romanesque* ; disponible sur le site des Éditions du Boucher).

2. Il y a là une réminiscence d'une des nouvelles des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly (1874), *Le Plus bel amour de Don Juan.*

de son cœur et de son corps qu'elle affecte en vain de mépriser et qui préparent le terrain au violeur : avant même son viol, Gaston de Martigues a en effet triomphé de ses ultimes résistances. Dès lors, même s'il s'agenouille, s'attendrit et multiplie les promesses, c'est un maître qui lui parle : « Je te prends pour moi seul »; « plutôt que de te voir tomber dans de tels bras, j'aimerais mieux, je te jure, te voir morte »; « je serai le maître désormais »... Vaincue, elle n'est plus qu'une proie.

L'aliénation religieuse, véritable pourriture de l'âme, a conjugué ses effets à la pourriture de la société pour que soit mené jusqu'à son terme le sacrifice d'une innocente victime expiatoire [1].

*
* *

Dans cette tragédie sur fond de pourriture, le dégoût de la sordide humanité et le pathétique des situations sont contrebalancés par l'ébouriffant festival stylistique auquel se livre un écrivain « mûr et sûr » [2], parfaitement maître de sa plume, qui continue de faire ses gammes, comme jadis dans ses stupéfiantes *Lettres à Alfred Bansard des Bois* [3], et qui joue de toutes les ressources de sa langue avec une jubilation communicative. Désireux d'éblouir le lecteur par la richesse de sa palette, il recourt aux procédés de l'*écriture artiste* mise à la mode par les frères Goncourt et utilise une langue d'une diversité et d'une couleur étonnantes. Outre les phrases en anglais, latin, italien ou allemand, que le lecteur cultivé comprend sans mal, il parsème son récit de mots empruntés au russe, au finnois et au suédois, créant ainsi un effet de dépaysement et d'étrangeté... Il affectionne les

1. *Le Jardin des supplices* traitera de nouveau des sacrifice d'innocents boucs émissaires, destinés à consolider l'ordre social en renforçant la cohésion de la société.

2. Ces qualificatifs sont adressés à Mirbeau par Stéphane Mallarmé, à propos de *Sébastien Roch*.

3. Publiées par mes soins en 1989 aux Éditions du Limon, elles ont été recueillies dans le tome I de la *Correspondance générale* de Mirbeau.

coquetteries de style, et redonne vie à des tournures rares, à des expressions tombées en désuétude, à des mots d'ancien français; il n'hésite pas non plus à utiliser aussi bien des termes techniques que des expressions dialectales ou populaires; il ne recule devant aucun néologisme, pour exprimer des sensations neuves, ou par simple plaisir rabelaisien de la création verbale; il multiplie les images et les comparaisons, empruntées aux domaines les plus divers, voire les plus incongrus, au risque de quelques dérapages; et il s'essaie avec succès à l'impressionnisme descriptif [1], à grand renfort de taches de couleurs, de nuances, d'irisations et de lumières fluctuantes, notamment dans les évocations du cirque et de la plage, qui ouvrent les deux parties du récit. Bref, c'est un régal pour le lecteur.

Mais, ce faisant, il ne contribue pas seulement au plaisir de l'amateur de belle langue. Il fait aussi comprendre que le roman est avant tout littérature [2], c'est-à-dire une affaire d'écriture et de « style ». Manière très moderne de prendre ses distances d'avec une tendance de la mouvance réaliste-naturaliste à réduire le romanesque au document et l'écriture à une simple transcription d'une réalité prétendument objective. Pour Mirbeau, ce serait la négation même de l'art et de la littérature [3]. Il nous apporte ici la preuve que le roman n'a rien à voir avec une expérimentation scientifique, mais est bel et bien une œuvre d'art.

PIERRE MICHEL

1. Rappelons que Mirbeau, grand critique d'art, est l'ami et le chantre attitré de Claude Monet et de Camille Pissarro. Voir ses chroniques recueillies dans *Combats esthétiques,* Librairie Séguier, Paris, 1993, 2 volumes.

2. Dans *Le Journal d'une femme de chambre,* Mirbeau refusera pareillement de jouer le jeu du réalisme en prêtant à sa chambrière des imparfaits du subjonctif, du vocabulaire et des tournures propres à un écrivain professionnel. L'étude des variantes révèle qu'il s'agit là d'une volonté délibérée.

3. Sur cette critique du naturalisme, voir nos préfaces aux *Combats esthétiques* et aux *Combats littéraires,* ainsi que notre préface « Mirbeau romancier », dans le tome I de notre édition de son *Œuvre romanesque.*

Première partie

I

Un début au Cirque d'été

Sous la pluie radiante des lustres, la salle coquettement redorée flambait, pareille à ces lanternes de musée, faites de glaces, pleines de précieuses choses allumées de soleil, émaux champlevés sertis de gemmes, châsses mosaïquées, orfèvreries, étoffes lourdes et lamées, toute la desserte riche d'une abbaye morte. Les femmes, en fraîches toilettes de renouveau, semblaient habillées d'orfrois, moirés par un frisson continu des lumières, s'enlevant en vigueur sur le velours grenat des fauteuils, où des habits noirs étaient piqués par places, comme de longs papillons demi-deuil. Les casquettes tassées des petites gens accoudées à la rampe, les chapeaux de tulle enguirlandés de fleurs communes mettaient en haut un embourgeoisement de paradis.

Le couloir des écuries était libre encore : un quadrille d'*Andalous* à cheval rentrait dans un final galopant de contredanse. Il était neuf heures et demie : on arrivait sans se presser par les vomitoires, d'où émergeait une tête de femme curieusement empanachée, un homme coiffé d'un tuyau de soie, comme des diables poussés d'une boîte à surprises. Le bonnet blanc fouetté de rubans roses des ouvreuses papillonnait de-ci de-là, avec des allongements de bras, de courtes parleries à voix basse. Des files froufroutantes s'engageaient dans les gradins, balayant les gens assis, qui se redressaient, l'air grognon. Parfois un homme cravaté de blanc, le paletot clair boutonné, la lorgnette en bandoulière, se hâtait, saluant, la canne haut.

La musique se tut : il y eut des claquements de pieds, une chanson agaçante de petits bancs, ainsi que des entrées de

sabots dans une église, puis des parlottes, des gaîtés contenues, un craquement de satins, des froissements de jupes. Et de gros rires, des lazzis canailles partirent des « secondes », qui goguenardaient les belles dames.

En bas, dans la piste, ouverte comme un œil de chat couleur de noisette, des grooms ratissaient à grands coups, et le couloir des écuries, qui s'était empli soudain, était barré par un gros d'hommes debout, coude à coude, lorgnant, les mains nues, en avançant l'épaule. Parfois un coup de chapeau sabrait l'air vers les fauteuils, appuyé d'un clin d'yeux ou d'un sourire, selon le rang, et vite les prunelles se collaient aux lorgnettes, fouillant à même cet écroulement continuel de fleurs, qui tombait toujours plus dru dans la salle.

La musique s'était remise en branle, essoufflée. L'entrée des écuries se fendit par le milieu; il y eut un piétinement en arrière; les hommes s'aplatirent contre les parois peintes en blanc, donnant passage à un cheval pie harnaché de clair, le dos élargi par une selle plate, qu'un écuyer tenait en main, suivi de près par une petite femme brune, maigriotte, aux jambes fortes, avec une robe courte de tarlatane rose et un triple rang de perles fausses pour masquer la poitrine nue très rase. Elle se lança dans la piste, tomba les pieds écartés, salua, les bras en guirlande, et, fouettant l'air de sa cravache, elle se mit en selle, souriante. Un claquement de fouet éclata comme un pétard, et le cheval s'ébranla d'un galop lent et cadencé, entraînant dans son orbe le noyau d'écuyers au centre, corrects, le pantalon largement galonné d'or, ainsi qu'un pivot mobile de roulette. Le maître, un gros homme frisé et très brun, la moustache en croc, le cou dégagé, le ventre bombant sous le gilet blanc à boutons d'or, claquait de son fouet en mesure, et on eût dit, à le voir virer ainsi à petits pas, que c'était lui qui halait ce joujou de danseuse équestre articulée, si jolie et poupine dans ses grâces.

La salle à présent semblait un écrin énorme, au couvercle de serre surélevé, tout ruisselant de pierreries folles : les satins rubis, les moires d'un ton d'émeraude, les surahs couleur de turquoise morte, chatoyaient comme les gemmes nuancées d'un collier splendide à vingt rangs, avec le tremblotement de lucioles des diamants pendus ainsi que des gouttes aux oreilles, l'éclair des agrafes en pavés qui luisaient. Ci et là, un siège vide parais-

sait la niche capitonnée d'une parure absente. Et c'était un mardi gras que ces habillements, une descente de Courtille riche, un foyer de théâtre à féeries. Les cabriolets de peluche rose, les turbans de soie, les *Gainsboroughs* de paille noire, les *Boléros,* les *Reynolds* à panaches, les corbeilles à la Marie-Antoinette, les petites capotes piquées d'oiseaux des îles, coiffaient ou décoiffaient d'adorables visages au pastel, demi-noyés dans une écume de malines, cravatés à la Robespierre, à la Charlotte Corday, une pelisse de cachemire ou de velours frappé encore pendue aux épaules, comme des ailes. De place en place, des hommes, emprisonnés dans un bouillonnement de jupes, ainsi que des mouches dans une passerose, souvent cachés tout entiers par l'envolement emplumé d'un éventail.

Des bavardages en sourdine ronronnaient, dans un brouhaha jaseur de marché, basse du chœur sautillant des cuivres qui ronflaient un pas relevé. Soudain une pétarade de rires crépita, et, fendant la foule, un clown enfariné dévala des écuries en roulant, la bouche agrandie par une raie de minium. Le cheval pie avait pris le pas : l'écuyère, assise de côté, haletait, tapotant sa chemisette, avec des sourires en rond aux fauteuils, et des claquements de mains battaient, bruyamment scandés de coups de canne.

— *Miousic!* cria le clown, qui courait ventre à terre autour de l'arène, poussant du doigt un cerceau de papier. Et, toujours galopant, il nasillait : « *Môsié Lôyal!... Môsié Lôyal! Vôl-vô djôer avé moâ ?* »

Un écuyer grotesque, au nez rouge, se vint jeter à la traverse, et, passant dans le cercle en papier qu'il creva, il s'étala de tout son long dans le sable, tandis que le clown culbutait. Alors on pouffa dans la salle. De gros éclats de joie montaient comme un coassement de crécelles, et des galeries on beuglait :

— Auguste!... Ohé! Auguste!... Pauvre Auguste!

M. Loyal souriait, l'air très digne : il fit cingler sa chambrière, et le cheval se remit au galop sur un air vif d'opérette. Les cerceaux se tendirent comme des disques que l'écuyère enfilait, les bras en avant, le corps ramassé, avec un bruit sec de tir à l'arbalète. En haut on claquait des mains, criant « bravo », trépignant; la petite femme saluait avec des tortillements d'épaules, le cou encore pris dans des déchiquetures de papier. Et elle rentra au

petit trot, entre le double mur des hommes, qui la miraient, les yeux allumés.

Un poteau se dressa au pourtour : l'armée de râteaux se rua dans la piste à nouveau. C'était l'entracte. Le couloir des écuries se vidait; des messieurs traversaient l'arène pour grimper aux fauteuils saluer les femmes, avec des cillements d'yeux polissons aux filles de rencontre, une poignée de mains furtive, un « bonsoir ».

On arrivait encore : des froissements de jupes raides emplissaient les corridors. La salle était presque pleine à présent; on eût dit la piste enroulée des anneaux vingt fois repliés de quelque serpent gigantesque à reflets de prismes chatoyants. On se tassait avec de petites tapes aux poufs, relevant d'un geste sec les porte-bonheur tombés sur le gant, en bouffant un nœud de dentelle. On se montrait de l'œil, toussant parfois pour faire signe, une actrice en vogue, un « critique », un « monsignor » en goguette. Des groupes se nouaient, causant haut, le chapeau sur la tête, et les vomitoires semblaient des embrasures de rempart avec leurs canons de lorgnettes braqués.

À l'écurie, on fumait, vautré sur les divans. Dans un coin, à l'angle d'une stalle, une femme mince, blonde, au teint de nacre très pâle, aux yeux de damas ombrés de cils longs plus foncés et un peu allongés vers les tempes, simplement habillée d'un complet de *cheviot* à carreaux, coiffée d'une cape en manille piquée d'une touffe de roses à la pointe, fumait une cigarette fine, immobile, assise sur un pliant, un pied à l'échine d'un chien-loup de l'Oural, à poil ras, qui dormait.

— Eh! bonsoir, Julia Forsell! fit, en s'approchant, un homme de haute taille, le teint coloré, la moustache et les favoris châtain clair bien fournis, qui donnait le bras à un petit monsieur roux et fort laid, le monocle vissé au chapeau.

— Bonsoir à monsieur le comte Barine! dit la femme d'une voix chantante où les *r* roulaient étrangement.

Elle tendit sa main gantée, sans changer pour cela sa pose.

— Permettez-moi de vous présenter M. Fernand Ducos, rédacteur au *Figaro,* un de mes amis. Il pourra vous rendre service.

Elle leva les yeux et fit une courte inclination de la tête.

— Vous avez quitté Vienne? commença-t-elle.

— Il y a quinze jours; nous avons été donc déjà nommés ensemble à Paris, vous au Cirque, moi à l'ambassade.

— Mademoiselle! dit le journaliste.

Mais il fut interrompu dès le premier mot : quelqu'un dans la foule avait chuchoté ce nom : *Julia Forsell.* Un coup de cravache, ces deux mots : on se poussa pour apercevoir la célèbre amazone étrangère, qui débutait le soir même à Paris. On faisait cercle autour, sans vergogne. Puis un roulement de tambours éclata. Il y eut une débandade.

— Vous permettez? dit l'écuyère en se levant.

Elle appela :

— Nora!

Et, saluant, elle rentra dans sa loge, suivie de son chien qui bâillait.

Dans la salle les groupes se dénouaient sur un *shakehands.* Aux galeries on faisait :

— Assis! assis!

Alors, sur le tapis d'Aubusson étalé sans un pli, comme une tache de sang dans l'arène, la famille Magnus — un homme trapu avec trois bambins roses frisés — s'élança, envoyant des baisers à la foule. On eût dit de grenouilles habillées de maillots mi-partis, se désarticulant sur un rythme lent de mazourke. Puis le gros homme s'abattit sur le dos, les jambes hautes, et, du plat de ses pieds, se mit à jongler avec les enfants roses. Quelques Oh! gloussèrent ci et là; les éventails se levèrent comme des stores. Mais un frisson courut sur les gradins : les têtes se penchèrent, fouettées par une même envie de voir.

— La princesse! la princesse! chuchotait-on de partout.

On se poussait le coude, jabotant, riant à petits coups étouffés sous le gant.

— Qui ça, la princesse, dit une voix éraillée aux galeries. Va donc, eh! boule-de-suif!

Un rire s'alluma. Les lorgnettes s'allongeaient vers un vomitoire où pointait une petite femme boulotte, en perruque rousse, habillée de satin vert à retroussis rouges, la figure avenante sous le fard, suivie d'une grande laide personne brune, en violet, l'air sauvage, et d'un homme jeune, avec de longs cheveux bouclés sur le col, à tête de Christ blond et barbu. Elle avançait, non sans peine, forçant les gens à se mettre droits pour la laisser passer :

et, tout le long, des phrases partaient, malsonnantes, ainsi qu'un vol d'oiseaux bavards. Elle s'assit avec fracas, demanda à voix haute sa jumelle, et se mit à lorgner, saluant de droite et de gauche.

— Qui est-ce ? dit *mezza voce* le comte Barine, revenu à sa place, debout au premier rang, tout contre la barrière.

Ducos, qui prenait des notes sur une carte, fit :

— Vous ne connaissez pas ? Cette glace panachée fraise et pistache est une de vos compatriotes, ne vous déplaise, princesse Anna Vedrowitch, une folle, en dépit de ses cinquante… ou soixante ans, folle de chevaux, folle de toutes les bêtes…

— Et ce grand blond ?

— Fait partie de la ménagerie. C'est Alexandre Mazarski [1], le peintre de portraits ; à côté c'est Mme Mazarski, épouse d'icelui, une tigresse… myope, heureusement !… Sont-ils ennuyeux, ces crapoussins !

— Absolument ! Mais vous me direz bien qui sont ces jolies personnes-là, en face, au cinquième rang ?

— Mon cher comte, on voit bien que vous arrivez…

— De Pontoise donc ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais de Vienne, en Autriche. Sans cela, vous sauriez que la première, cette belle blonde, au type bourbonien, est la marquise Claude d'Anthoirre, « l'archiduchesse », comme ses amis la nomment ; fille d'un sucrier, femme séparée, quoique dévote, trente-deux ans, un million de revenu… Oui ! mais rien à faire !

— La raison ?

— Tenez ! cette jolie brune, sa voisine, ce type grec, en casaque de moire vieil or et chapeau *Amy Robsart* à plumes cuivre.

— Comprends pas !

— Rosina Henryot, dite « Coco », fille Giusti, vingt-neuf ans, épouse du beau Daniel Henryot, secrétaire d'ambassade en disponibilité, pas le sou, mais !… habite un pavillon dans l'hôtel de

1. Mirbeau pense probablement au peintre académique autrichien Hans Makart (1840-1884), auquel il règlera son compte deux ans plus tard, en octobre 1884, dans un article nécrologique à sa façon (*Combats esthétiques*, tome I, Librairie Séguier, Paris, pp. 60-63).

la marquise, rue Saint-Dominique, sans débourser un patard : paye en nature !

— Mademoiselle « Giraud » ?

— Tiens ! tiens ? Ça fleurit donc aussi à Pétersbourg, ces plantes-là ?

— En serre chaude, absolument ! dit Barine.

— Le vieux homme au teint de rouge-bord, qui est avec ces dames, c'est le général Nigault [1] de Poilvé, célibataire… retraité, un fervent du calembour ; c'est lui qui a succédé à ce pauvre M. de Tillancourt.

— C'est le chaperon… ?

— Rouge, mon cher comte, c'est cela même ! Venez-vous faire un tour ? C'est dégoûtant, ces jongleries. Vous me donnerez de la copie sur Julia Forsell ; je lui bâclerai ça, ce soir, au journal.

— Attendez ! dit Barine. C'est fini !

Les acrobates, rappelés deux fois, rentraient en s'épongeant dans la coulisse. Dans le couloir humain resté béant sur la piste, un poney parut au galop, suivi d'une demi-douzaine ; le gros écuyer brun venait après, l'air important, un long fouet dans chaque main. Il salua en acteur, et la musique attaqua une tarentelle. Les têtes branlaient en mesure, comme des magots d'étagère, prises par ce rythme lent, qui balayait les chapeaux à plumes, les tuyaux de soie d'un mouvement pareil d'horloge.

— Tiens ! dit Ducos bas à l'oreille de Barine ; le marquis d'Anthoirre ! Là, à gauche, ce grand brun, une tête à claques, avec un chapeau à confitures. Il cause avec Lucy Watson.

— Et la marquise, sa femme ?

— Oh ! elle est habituée. Elle lui sert une pension ; alors, quand elle en a assez de le voir dans un endroit, elle lui fait offrir un supplément de solde…

— Il prend l'argent ?

— Oui ! et… il reste !

— Là-haut, en noir, est-ce que ce n'est pas Croizette ?

1. Ce patronyme révélateur est aussi peu réaliste que celui d'autres personnages de Mirbeau : Fistule, Triceps, Trépau, Tarabustin, Guenille, Loqueteux…

— Fi! fi! mon cher comte, c'est Bartet! Comment! mais vous joueriez Mlle de Belle-Isle au naturel, vous!... Ah! à côté, tenez, regardez! C'est une charité à faire : la famille, l'opulente famille Giusti, Vénitiens pannés, la maman au centre, avec sa figure de panaris mûr, et ses trois filles!... trois filles d'âge!

— Jolies, les filles!

— À votre service! Vous ne lisez pas ce qu'il y a d'écrit sur leurs écharpes de pékin?

— Non, ma foi!

— Vous êtes myope. Il y a : *À vendre* [1] *par contrat.* C'est en grosses lettres! L'aînée est casée : c'est la belle Henryot, que je vous montrais tout à l'heure. Il n'en reste plus que trois : voyez la vente! Pas le sou, mais elles font leurs chapeaux elles-mêmes. Au fait, vous avez peut-être connu le papa, le comte Giusti : il était consul d'Italie au Maroc, je ne sais où.

— Je ne me souviens pas.

— Eh bien! cette Julia! fit Ducos. Ce n'est donc pas pour aujourd'hui?

— Est-ce que vous en tenez?

— Ah! Dieu! non! J'ai fait vœu de chasteté; il y a tant de femmes qui, pour trois lignes des *Notes d'un Mondain,* ne demanderaient qu'à lever... la jambe, que, vous comprenez, s'il fallait... je ne pourrais pas toujours payer à guichet ouvert [2]... Alors, un vœu, c'est commode!... Bravo! Bravo! En voilà assez, monsieur Loyal! On les connaît, vos chevaux dressés en liberté : c'est de la liberté républicaine.

On criait « *Brava* », on applaudissait. Le bourdonnement des voix grossit tout à coup, comme la phrase d'orchestre s'éteignait *pianissimo.* Les bancs claquaient; on se remuait, s'installant plus à l'aise, dans l'attente du « numéro » capital. Les hommes frottaient les verres de leurs lorgnettes, les yeux tirés dans l'écurie. On entendait brailler : « C'est elle, cette fois! c'est Julia! » —

1. « À vendre » se dit précisément « for sale » en anglais. Le patronyme de Julia ne doit rien au hasard...

2. L'abondance des points de suspension est une des caractéristiques de la ponctuation de Mirbeau; il y en a énormément dans *L'Écuyère.* En tant que journaliste chargé de la « Journée parisienne » du *Gaulois,* Mirbeau devait aussi se trouver confronté à moultes sollicitations.

« Oui! oui! Julia! Julia Forsell! » Les bavardages allaient croissant. C'était à présent un tumulte, un hourvari de fête foraine, scandé de rires, de toux, d'éclats de voix. Il y eut un roulement de timbales, et la marche du *Songe d'une nuit d'été* s'ébranla superbe, jetant dans le cirque frissonnant, qui se taisait, sa pompe sonore et lente d'église. Les cous se tendirent, comme sous une averse lourde de grêle, et Julia Forsell, l'écuyère, entra, la taille prise par un spencer de drap rouge, au pas cadencé de sa jument cerise de race Orloff à longue queue, dans un ouragan de bravos qui fit trembler la salle. L'enthousiasme, grossi par l'attente, fouetté par des entrefilets de journaux très confits en mystères, crevait tout à coup comme une trombe. Les vitres claquaient, les cannes sur le parquet battaient un trémolo enragé. Des chapeaux d'hommes s'agitaient, et quatre bouquets énormes s'abattirent dans l'arène. Le cheval se leva en courbette et franchit cet obstacle en se jouant. L'écuyère saluait de la tête, le corps immobile, souriant, et, tout à coup, sans pression, sans effort, la bête tomba sur les genoux dans les fleurs. On applaudit à outrance, à s'arracher la peau.

— Voyez donc! dit Barine, ce collégien qui jette son gardénia dans la piste!

— Pas collégien, mon cher comte! fit le journaliste. Ce petit monsieur, si joli avec son air de fille, ses grands yeux noirs langoureux, ses joues glabres, et ses quatre poils de moustache, c'est le petit Gaston de Martigues, petit-fils de l'entrepreneur des jeux de Saxon; il a vingt-deux ans et une écurie de chevaux…

— De bois?

— Non, de course. Il a gagné le Derby l'an dernier… Elle est vraiment gentille, cette Julia Forsell! Franconi a raison. Bravo! Bravo! Mal *fichue,* par exemple; il faudra qu'elle change ça! L'amazone est trop longue, c'est la coupe allemande. Pas de chic pour deux sous!

La musique entamait la valse de *La Korrigane* : le cheval prit le petit galop, fendant la piste en biais pour repartir sur un changement de pied, si aisé, si gracieux, qu'il s'éleva un long murmure mâchonné à demi-voix. Puis ce furent des passés, des ballottades, des voltes, des pirouettes, une danse au naturel qu'il valsait en mesure sur quatre pieds, sans que l'écuyère quittât la

selle d'une seule ligne. On eût juré de quelque bête fantastique et superbe, un centaure à corps de femme ondoyant et souple, qui se jouait. La main gauche, gantée de blanc à crispins vernis, restait droite, comme gelée, et à peine voyait-on le fil de cuir noir des rênes là-bas qui flottaient. Parfois seulement une détente de la jambe fouettait la jupe de l'amazone, et l'éperon de la hotte dans un éclair. La main droite, armée de la cravache à pomme d'or, pendait, frôlant l'épaule du cheval, qui virait sur lui-même, tout ainsi qu'une toupie, avec des ondulations serpentines. Peu à peu la valse s'animait, poussée d'une allure de galop, et la bête lancée à toute course s'abandonnait, soufflant furieusement, la tête courte au col encapuchonné de crinières, les yeux flambant en cabochons, la fine chaîne d'argent de la martingale jetée comme un collier sur le poil bai cerise à collets de peluche, tandis que l'écuyère, très droite, fixe à la selle, sans roideur, les joues allumées par la vitesse, les paupières mi-closes sous les cinglons de l'air qui lui fouaillait la face, souriait, la tête un peu penchée vers le centre, d'un rire de sphinx d'adorable et sévère crânerie.

Alors, sur un point d'orgue de la valse à sa fin, le cheval s'arrêta net, ployant des jarrets de derrière, et, ayant bondi, il pointa, debout, les pieds de devant tendus et bénissants. L'écuyère n'avait pas bougé, le buste allongé au long de l'encolure. La bête tourna sur elle-même, dressée, et Julia, rougissante, reçut en plein corps la volée de bravos qui partit à la fois. Puis la sautillante polka de Fahrbach l'entraîna de nouveau sur un branle cadencé de pendule : la jument, rassemblée soudain, portant beau, canetait, lançant les jambes en mesure, et l'écuyère sautait sur sa selle, penchant de-ci de-là, les épaules frissonnant à chaque coup, toujours droite et ferme, impassible, la bouche accrochée de biais par le même rire comme par une invisible tirette.

Ce fut du délire : on trépignait en mesure, pendant que les galeries entonnaient carrément : « Ah! ah! ah! » Elle repartit d'un galop fou, s'arrêtant pour bondir. À chaque fois son bras se levait et cinglait, l'éperon piquait à toute force, et le cheval s'enlevait des quatre pieds, le dos arrondi par l'effort. On criait à tue-tête : « *Brava! brava!* » Des femmes arrachaient leurs bouquets de corsage pour les éparpiller dans l'arène. Les applaudis-

sements crépitaient comme une tombée forte de grêlons. Cinq fois elle bondit ainsi; elle semblait voler. On songeait malgré soi à quelque vision, fille du rêve, de cheval ailé, de Pégase. Elle souriait toujours, ployant un peu sur les hanches ainsi qu'un ressort d'acier doux, la poitrine soulevée par une fièvre. Et, ayant fait tête à queue brusquement, elle rentra d'un saut furieux, balayant les hommes affolés qui battaient des mains.

Un tonnerre gronda; des voix beuglaient « Julia! Julia! » dans une houle de pieds claquant sur l'air des « lampions », tandis que le couloir se vidait, roulant coude à coude vers l'écurie, ainsi que les roues dentelées d'un engrenage.

Mais la haie se referma vite, à la diable : elle revenait, à pied cette fois, d'un pas crâne, le pan de son amazone ramassé dans le poing gauche, le chapeau bas sur le front, où les yeux grands ouverts faisaient feu de toutes leurs prunelles, le nez petit un peu relevé à la pointe, l'oreille en coque d'amande, sans boucle, sous l'or des cheveux réunis par un trèfle à la nuque, le cou long et plein pincé par le col droit, et la lèvre troussée par le même joli rire de bravoure. Elle se renversa dans une révérence correcte, roulant le cou en demi-cercle, les paupières fermées, puis, se retournant, elle fendit, l'air froid, un peu dur, la presse frémissante des hommes.

La salle croulait. On ne se lassait point de rappeler : « Julia! Julia! » en dépit du clown, revenu vêtu d'un sac à volants très amples, qui rugissait dans un biberon. On jouait des coudes pour la suivre à sa loge, dont la porte claqua sur elle avec un bruit sec.

Dans le cirque les fauteuils se vidaient. Il s'agissait bien des grimaceries [1] de ce pitre et des gymnastes américains qui venaient après! Un piétinement continu ronflait; les petits bancs chevrotaient en tombant, entraînés par les jupes, dont le frou-

1. L'emploi fréquent du mot *grimace* et de ses dérivés est une des caractéristiques de l'écriture mirbellienne; il y en aura au moins cinq autres occurrences dans la suite du roman. Il servira en 1883 de titre à un pamphlet heddomadaire de petit format, qui durera six mois. Polysémique, le mot *grimaces* désigne tout à la fois les grimaces d'irrespect, de dégoût et de souffrance, et aussi, le plus souvent, les grimaces au sens de Pascal, c'est-à-dire les mystifications par lesquelles les puissants manipulent l'imagination des faibles.

frou avait un susurrement aigre de serinette. On descendait en foule; et c'étaient, sur les marches, des grappes nuancées, comme les gradins frissonnants d'une serre d'azalées en fleurs. Les femmes, d'un coup sec du buste, enfilaient leurs pelisses, avec des gestes d'oiseau qui prend son vol, et c'était alors un chatoiement de peluches, de velours d'Utrecht, de satins. Seules, les filles restaient, attendant l'heure de Mabille, les yeux pris par ces musculeuses nudités d'athlètes frisés au petit fer, qui se balançaient aux trapèzes. Les couloirs bruissaient d'un friselis de traînes et de pépiements de volières.

Au vestibule d'arrivée, les valets de pied guettaient, tendant le col, puis, sur un signe, partaient au pas gymnastique, troussant à deux mains leurs redingotes de siège. À travers les grilles les lanternes luisaient dans la nuit.

On s'empilait au dehors, humant les tiédeurs d'un soir de mai embaumé de l'odeur orangée des acacias en fleurs. Les voitures roulaient avec un grondement de fleuve, mêlé à des pétarades de chevaux, à des sonneries de gourmettes. Des groupes s'arrêtaient, bavardant. Dans un cercle, adossé au kiosque de la buraliste, le caquet de Mme Henryot grésillait :

— Voyons ! convenez au moins qu'elle est mal faite ?

Barine, que Ducos avait présenté à la sortie, protestait faiblement pour la forme. Le journaliste dit :

— C'est mal corseté, voilà tout ! N'est-il pas vrai, *mylord* ?

Lord Chelthea, interpellé, un homme mince, blond filasse, de haute mine, à l'air froid, fit en montrant ses dents :

— Oh ! il faudrait tâter !

— Moi ! je la trouve très bien, très bien, commença la marquise d'Anthoirre. *Is she not quite charming ? How lovely !… It's a divinity, a Circe !*

Elle continua en anglais, gravement, d'un timbre pâle, sans éclat, très comme il faut. Le général de Poilvé, qui tiraillait sa moustache blanche, l'interrompit pour dire :

— Pff ! Elle se tient à cheval comme…

— Il paraît que vous la connaissez ? fit Mme Henryot.

Mais le bel Henryot arrivait, la moustache en brochette, les yeux noyés. Sa femme le présenta, puis :

— Le comte Barine, dit-elle, attaché à l'ambassade de Russie. Monsieur a connu cette fille à Pétersbourg. Il paraît que… Ducos, Ducos! venez donc un peu! Il faut que je vous…

Elle entraîna le journaliste et lui parla bas à l'oreille :

— N'oubliez pas, acheva-t-elle, les volants en vieux point sur un dessous de faille et les plumes cuivre.

Le journaliste revenait.

— Avez-vous vu, général, quelle empoignade? Carapanos, le baron Kohn, le comte de Kersaint, le duc de Belleguise, le petit de Martigues, tous pincés, tous, tous! Ils couraient après, il fallait voir!… En chasse, quoi!

Il se pencha et fit très bas :

— Et le marquis d'Anthoirre donc! C'était le plus enragé : il l'a accompagnée jusqu'à sa voiture.

— C'est *marque qu'il* l'aime, ce marquis!

— Et *monsignor* Krieger! Je crois qu'il voulait la confesser. Le *hic,* c'est qu'elle est protestante.

— Marquise, fit le général, je crois que ce sont vos gens!

Les deux femmes montèrent. La portière claqua en coup de fouet.

— Bonsoir, mon cher comte, dit le journaliste qui s'en allait. Je me sauve au journal; grand merci! je tiens mes cent lignes, et tapées encore! Bigre, une écuyère qui n'a pas d'amant [1]!

1. Cette phrase résume le nœud du roman : la virginité soigneusement sauvegardée de Julia va se trouver confrontée aux désirs des hommes qu'elle « allume ». Au terme de ce premier chapitre, tous les éléments du drame sont disposés, sans que pour autant une véritable exposition ait été nécessaire le dialoque suffit pour fournir aux lecteurs les informations indispensables.

II

Le petit lever d'Alexandre Mazarski

— Nicolas, mes œufs! dit, avec son accent vicieux de juif polonais, le peintre au maître d'hôtel entrebâillant les portières de vieux Gobelins qui fermaient au fond l'atelier. — Vous permettez, princesse?

— Comment, *Sacha*! pas déjeuné à deux heures? C'est prodigieux, prodigieux!

— Prodigieux! dit en écho une voix grêle qui semblait sortir de terre.

Le vieux général de Poilvé, qui feuilletait un album à la table, grogna :

— Sacredié! vous vous *chambardez* l'estomac.

— Pas le temps, général!

La princesse Vedrowitch se leva de son fauteuil, sans lâcher le chat blanc qu'elle caressait, et, se penchant sur Mazarski, qui peignait un costume complet de foulard piqué bleu tendre, elle dit entre haut et bas :

— Cher! vous vous tuez.

Et avec une lorgnade câline à « Sacha », cet homme qui était un peu plus que son peintre et un peu moins que son maître, elle revint s'asseoir, l'angora ronronnant sur ses genoux.

L'atelier, éclairé par une large baie habillée d'un store en soie rouge, allongeait ses profondeurs de *Hall* dans une paix grandiose et muette de chapelle. Un balcon de bois ajouré coupait la pièce en hauteur, drapé d'étoffes d'Orient, qui semblaient des caparaçons d'apparat, les housses riches de haquenées immobiles; un escalier double en fer à cheval descendait par une

pente molle tapissée, avec, au centre, un marbre debout, une Almée nue de Schœnewerk, se voilant la face de ses deux bras tordus, les hanches pleines, comme laiteuses, soulevées par des pudeurs, dessus un socle en peluche cramoisie. Au pied, dans une vasque de malachite, un jet d'eau pleurait goutte à goutte. C'était un éblouissement d'armes rares que les murs, égayés de toiles de prix, paysages de Diaz, de Rousseau, de Decamps, de Millet [1], enguirlandés de ceintures, de tapis de soie, pavés de plats de Rhodes et de Perse qui s'ouvraient comme des yeux glauques, au-dessus des cabinets italiens marquetés d'écaille et de pierres dures et des vitrines flamandes aux tablettes de glaces allumées d'orfèvreries rococo. Sur le tapis d'un rouge turc à haute laine — où le soleil d'une après-dînée de mai plaquait des bandes de broderies d'un ton écru —, mosaïqué de carpettes anciennes, aux fonds éteints de paille fraîche, un éparpillement de sièges bas de toutes formes : ici, dans un angle, derrière un rempart tremblant de fougères arborescentes, un cercle de divans, de fumeuses, de vis-à-vis en soie de Chine à fleurs vives, serrés dans une intimité coude à coude de causerie bonne enfant; là, contre une longue table d'ébène sculpté, un rang de fauteuils droits couverts en cuir, une tapisserie au petit point, meubles sévères, gourmés, de fière mine, dont les dossiers étaient parfois encore voilés d'une pointe de Chantilly, d'une pelisse de velours, d'une mantille, accessoires de pose oubliés. De vraies avenues s'élargissaient entre les chevalets chargés d'ébauches sans cadres, de grandes toiles aux bordures plates d'or vert, portraits en pied, en buste, à mi-corps, avec des écharpes de vieilles étoffes en sautoir. Du plafond en ogive —

1. Narcisse Diaz de la Peña (1808-1876), paysagiste français d'ascendance espagnole, pré-impressionniste, apprécié par Mirbeau dans les années 1870 (cf. l'article nécrologique qu'il lui a consacré dans ses *Premières chroniques esthétiques*, Société Octave Mirbeau-Presses de l'Université d'Angers, 1996). Théodore Rousseau (1812-1867), paysagiste de l'école de Barbizon : Mirbeau lui reprochera par la suite de manquer de lumière et de vie. Alexandre Decamps (1803-1860), auteur de scènes de chasse, de paysages, et surtout de toiles exotiques. Jean-François Millet (1814-1875), peintre à tendances réalistes, a peint la vie des humbles; sa toile la plus célèbre est *L'Angélus*, qui sera vendu en 1889 et deviendra alors le tableau le plus cher au monde; après l'avoir admiré à ses débuts, Mirbeau le jugera très inférieur aux impressionnistes.

que des faisceaux de colonnettes peintes soutenaient par places, s'élançant d'un massif de verdure, comme des hampes roides de yuccas — des lustres en vieux Venise pendaient, d'un ton d'opale très doux.

Parfois, aux heures du soir qui peu à peu poudraient de cendre ces choses, Alexandre Mazarski, seul enfin, s'assoupissait, les oreilles ronflant encore de ces bavarderies de caillettes qui emplissaient sa journée de portraitiste à la mode : et, se laissant aller au fil des rêves, il se revoyait dans le petit cabaret de son père, le juif, versant l'eau-de-vie dans les mesures d'étain. Un jour, un riche seigneur de Grodno, séduit par ces profils drôles dont il charbonnait les murs blancs, l'avait pris avec lui, décrassé, l'avait fait étudier sous des maîtres. Et voilà! L'année même où son portrait, *La Femme en blanc,* le jetait à la première place, le seigneur était mort, lui léguant sa femme et son bien. Oui, vous avez bien lu, sa femme! Il l'avait écrit en toutes lettres, le bon seigneur! Et l'orgueilleuse veuve l'aimait : amour farouche de bête qui la jetait parfois à des sursauts de colère terrible aux godailles de ce volage « Sacha », à plat ventre devant une femelle quelconque couronnée, âme de serf plus molle que des boues, qu'elle, la femme du *Barine,* avait haussée jusqu'à elle.

Et ce jour-là, tout en peignant à grands traits son image, dont les crinières blondes emplissaient un miroir de Venise posé sur une chaise près de lui, Mazarski riait dans sa barbe, dont les anneaux d'or gardaient accrochés ces souvenirs.

— Vos œufs! dit la princesse, qui prit le plat d'or des mains du domestique.

Il posa sa palette, traversée d'une botte de brosses, et se mit à manger gloutonnement.

— La marquise a posé ce matin?

— Oui, princesse.

— Avec Coco, cela va sans dire?

— Avec Co… madame Henryot, oui, princesse!

— Oh! ne vous gênez pas; le général dort là-bas, sur son divan.

La voix grêle fit au bout de l'atelier :

— Ah ! mon Dieu ! cher maître, mais c'est un Manet que vous avez là !

— Ça vous fait l'effet du *Mané, Thécel, Pharès* [1], monsieur de Sorlin [2] ?

— Exquis, princesse. Non, ce n'est pas mal pour un Manet ; cela représente un convoi de pauvres…

— Quand on fait ce qu'on peut, dit le général éveillé en sursaut, quand on fait ce qu'on peut… dame ! on fait ce *qu'on… voit !*

— Général, je vous aime mieux quand vous dormez. Qui encore. Sacha ?

— M[me] la comtesse Giusti…

— Comment ! elle fait faire son portrait ? Elle pendra ça à son balcon en guise d'enseigne : « Maison veuve Giusti *and* C[o]. Agence de mariages. » Est-ce que vous y mettez les quatre filles ?

— Aymon. Aimez-vous « Aymon », princesse ?

— Général !… Dites, Sacha ? la comtesse… ?

— Toute seule… Ces demoiselles déjeunaient ce matin à la campagne.

— Avec qui ?

— Mais je ne sais pas, princesse.

— Que je suis sotte ! Je les ai croisées à cheval en rentrant ; il y avait le petit *Larmieu, Lorilleu,* votre élève amateur enfin.

— Larmandieu, dit le peintre.

— Oui, je disais bien, *Luridieu,* et puis M. de Bandello, cet Italien, leur compatriote, qui est tout en poil, et qui est si fort à

1. Allusion à l'inscription incompréhensible qui, selon la *Bible,* apparut sur la muraille, sous les yeux effarés de Balthazar, présenté comme le fils de Nabuchodonosor (*Livre de Daniel*). Manet, dont Mirbeau est un admirateur ardent, annonce la fin de la peinture académique, comme Daniel annonçait la fin de Babylone. Le jeu de mots Manet/*Mané* (« la fin de ton règne est proche ») apparaissait déjà dans une chronique de Mirbeau/Tout-Paris, parue dans *Le Gaulois* du 1[er] mai 1880 (*Premières chroniques esthétiques,* p. 278).

2. Pour de Sorlin, Mirbeau s'inspire visiblement du philosophe éclectique Elme Caro (1826-1887), élu à l'Académie française en 1874 et reçu le 11 mars 1875. Il était très mondain, et ses cours à la Sorbonne étaient suivis par une foule de froufroutantes femmes du monde. Édouard Pailleron s'était déjà moqué de lui, sous les traits de Bellac, dans *Le Monde où l'on s'ennuie,* comédie créée un an plus tôt, le 25 avril 1881, soit trois semaines seulement avant que ne débute l'action du roman.

l'écarté, et puis Chelthea. Tenez, Sacha, vous qui aimez les porcelaines, vous devriez le prendre en pension, cet Anglais; il ferait très bien dans une vitrine. C'est tout?

— Non, princesse.

— Qu'est-ce que vous buvez donc là?

— Du tokay. Vous savez que…

— C'est curieux! Il me semblait que c'était de l'huile… Non, ne vous remettez pas à travailler encore maintenant. Attendez! La digestion…

— Il est vrai, princesse, je suis harassé. Après la comtesse…

— Bonjour, cher maître! dit Ducos qui entrait. Princesse!… Général!

— Vous savez, fit la princesse, que M. de Sorlin-Peyrouse est ici.

— Où donc?

— Ah! cherchez. C'est la question du jour : cherchez l'académicien! Il est si petit! il se sera perdu. Monsieur de Sorlin?… Monsieur de Sorlin?…

La voix grêle répondit de derrière un paravent :

— Vous souhaitez, madame la princesse?

Et un petit ragot sans barbe, à lunettes, le crâne luisant d'un ton de vieil ivoire, tout de blanc cravaté et ficelé dans une redingote trop longue, sortit comme d'une trappe, s'approcha en glissant le pied et dit bas à l'oreille de la princesse :

— Madame, il y a là, derrière, une pochade d'un risqué!

— Bon! vous allez m'y mener!

Mais il se défendit avec de petits gestes, des mines simiesques à crever de rire, parlant bas toujours, comme à l'église.

— Aurai-je mes billets pour la réception de jeudi à l'Académie?

— Oui, madame; mais moins haut, je vous en conjure! Je n'en ai que pour vous; Pingard est sur les dents…

Et militavi non sine gloria!

— Oh! si vous me parlez grec alors!… Eh bien! Sacha, qui encore?

— Mon Dieu! princesse, je ne sais plus qui a posé après… trois ou quatre…

— Il ne se compte pas! fit Ducos aparté. Princesse, vous verra-t-on demain aux *Français*?

— Pour ça non, mon cher monsieur! J'ai de la comédie par-dessus les yeux : pour moi il n'y a plus que le Cirque; je ne rêve plus que Cirque [1]…

— Alors cette Julia…? commença le journaliste.

— Oui, elle m'a empoignée, comme vous dites, je crois; savez-vous qu'elle est très forte?

Le général se mit debout, très rouge, et, marchant sur la princesse :

— Mais du tout! du tout! Sacredié! Je vous défends de dire ça, princesse. La belle affaire de sauter jusqu'au plafond avec une selle couverte, à deux fourches! Mais moi, princesse, je m'en irais comme ça jusqu'à la lune! De mon temps, à l'école de cavalerie…

— Oui, oui, nous savons ça!

— Laissez-moi finir, sacredié! Si vous me coupez mes effets! Je vous dis que c'est de la *fantasia,* de la basse-école, pas de la haute!

— *Fantasia,* tant que vous voudrez! J'en suis toquée, moi! Sait-on qui elle est, cette petite!

— Vous n'avez donc pas lu mon article d'hier? dit le journaliste.

— Mais non : désolée! Figurez-vous, mon cher monsieur, que j'étais à cheval à huit heures. Mais est-ce de l'évangile, ce que vous racontiez là-dedans?

— Certes, princesse, authentique!

— C'est du marquis que vous le tenez? Il en est fou. Car elle les a tous ensorcelés, ma parole!

— Non, princesse, du comte Barine, de l'ambassade…

1. Dans sa « Journée parisienne » du 22 juillet 1880, dans *Le Gaulois*, Mirbeau/Tout-Paris écrivait : « Aujourd'hui l'écuyère de cirque a pris le pas sur la tragédienne et la chanteuse applaudie d'opérettes. C'est Élisa qui a opéré cette révolution et fait de cet exercice acrobatique un art respecté, un sport de bon ton, une élégance raffinée. »

— Hé! je le connais. Comment! vous connaissez Barine, le petit Barine? J'ai dansé avec son père au Palais-d'Hiver en… Au fait, ça ne vous regarde pas. Alors, cette Julia Forsell…?

— Est née en Finlande, gouvernement de Tavastehus, paroisse de…

— Où dites-vous ça?

— En Finlande, princesse.

— Vrai? Vrai? Votre parole? Une *Finska* [1], quelle chance! Mais alors c'est une compatriote! Luthérienne par exemple! Aïe!… Bah! il faut être de son temps et elle aime le cheval comme moi, elle est blonde comme moi, elle est belle… non, pas comme moi. Mais je l'adore… Après, après?

— C'était déjà une petite centaure…

— Petite centaur…ée, bon pour le rhume, râla le général, qui bâillait.

— Général, je vous défends de salir mon amie avec vos plaisanteries d'officine.

Le journaliste s'installa, croisa ses jambes, et, distillant ses phrases, dit :

— C'est la fille d'un petit fermier de là-bas, sans fortune. Un jour à Helsingfors, au cirque Rowley, qui était de passage, elle a entendu les voix, et crac! elle a planté là papa, maman, et a filé avec la troupe. Elle avait quatorze ans.

— Adorable! c'est adorable!

— Elle a couru…

— Le guilledou!

— Non, général, l'Europe. D'abord la Russie, l'Allemagne, la Suède, puis encore la Russie, puis l'Autriche : là, un succès à tout casser! Elle a des paquets de couronnes à se coucher dessus. À Vienne, l'impératrice [2]… vous savez que c'est une

1. « Finlandaise », en russe.

2. Elisabeth de Wittelsbach (1837-1898), la fameue « Sissi », impératrice d'Autriche depuis son mariage, en 1854, avec l'empereur Franz-Joseph (1830-1916). Elle mourra assassinée par un anarchiste en septembre 1898. Dans sa chronique du 22 juillet 1880, dans *Le Gaulois*, « Paris-Élisa », Mirbeau/Tout-Paris écrivait : « La mode [des écuyères] est partie de haut, du trône d'une impératrice. L'impératrice d'Autriche a donné l'élan et toutes ont suivi. Elle honore Élisa de son amitié, aussi c'est à qui, à Vienne, comblera l'écuyère de petites attentions, de délicatesses charmantes, un vrai *steeple* d'amabilités. »

furieuse écuyère aussi... l'a comblée de mamours et... de chevaux — trois bêtes superbes... que vous pouvez voir chez Pellier! — Oh! en tout bien tout honneur. On a cancané là-dessus : mais pas ça! Notez bien que je ne défends que Julia ici. Là-bas, la société l'avait adoptée, reçue, choyée, vous savez? « la crème », une crème pas facile à tourner!

— Et c'est tout?

— Oui, princesse!

— Mais enfin, où loge-t-elle? que fait-elle? que mange-t-elle? Est-elle mariée, ou veuve, ou séparée?

— Ah! c'est assez... délicat, dit le journaliste qui frisait sa moustache en ricanant. Elle n'est rien de tout cela; elle est... sage.

Le général partit d'un fou rire.

— Ah! sacredié! je voudrais voir ça, par exemple!

— Moi aussi! fit l'académicien *mezza voce.*

— Comment! dit la princesse, mais c'est une perle!

— Parlez pour vous, princesse! J'en sais qui l'aimeraient mieux moins... perle. Demandez à Carapanos, qui lui a envoyé pour dix mille francs de fleurs des serres paternelles; au gros baron Kohn, qui lui a offert une rivière de deux mille louis; au marquis d'Anthoirre, à de Martigues, à Henryot, qui caracolait ce matin sous ses fenêtres... Mais on ne l'y reprendra plus!

— Quoi? quoi? Dites donc vite!

— Mon Dieu! princesse, si Julia Forsell n'a pas d'amant, elle a un ami...

— Parbleu! fit le général, quand je vous le disais! Un garde-du-corps... qui garde tout pour lui!

La princesse gémissait :

— Elle est comme les autres : un ami de cœur... Hélas! quelque acrobate!...

— Attendez! dit Ducos. Vous n'y êtes pas...

— Ça doit être un singe ou un perroquet! fit le peintre, la bouche en cœur.

— Mais non, c'est un... chien! une bête magnifique, qu'elle a amenée de Russie!

— C'est du Barine, tout ce que vous nous racontez là? Il est ferré à glace, ce petit!

— Dites féru, princesse, féru d'amour : il l'a vue à Pétersbourg, à Vienne, et depuis…

Le journaliste mit un doigt à son front, et reprenant :

— Pour en revenir au chien, que j'ai touché par parenthèse, il est haut guère moins qu'un ânon, et vous a des crocs à faire envie à…

— À moi ? dit la princesse. Vous êtes bien bon. Le fait est que ce coquin de Stevens me ruine. Je n'ai plus vingt ans, mon cher monsieur, et j'ai tant croqué de pommes vertes…

— Que vous en êtes aux blettes ! fit le général, en regardant le peintre qui minaudait.

— C'est avec ce Caleb à quatre pattes qu'Henryot a eu maille à partir ?

— Il y a même laissé son pardessus.

— Joseph ! murmura M. de Sorlin.

— C'est une bête précieuse ! Il en faudrait une pareille à votre femme, Sacha !

— Elle vous étranglerait, princesse ! dit le journaliste. C'est un loup…

Un bruit de grelots emplit l'atelier.

— Quand on parle du loup, on en voit les… pareilles ! fit le général en se levant.

Mme Mazarski entrait avec les enfants, deux bambins de cinq à six ans ébouriffés, suivis d'une gouvernante en jupe rouge galonnée, coiffée du *pavoïnik* à la russe. On se saluait, Ducos dit :

— Madame, croyez que tout Paris est indigné. Le maître, de toute justice, méritait la médaille d'honneur. C'est une infamie, dont l'opinion publique…

— Oui ! c'est du propre ! grogna la princesse, qui caressait les enfants.

Soudain, dans un brouhaha de jupes balayant le tapis, les demoiselles Giusti, en amazones, trois belles grandes filles, les cheveux crêpelés d'un ton roux Véronèse, firent une entrée folle, toutes rieuses, babillant sur un mode clair, suitées de Chelthea, du chevalier Bandello di Bandelli, un Italien courtaud et barbu, au teint citronné, frisant la quarantaine, et de Larmandieu, « fleur de gomme » grassouillette et béate, le *stick* sous le bras, les jambes moulées par un pantalon de cheval bleu tendre. Alors

ce furent des « bonjour » chantonnés sur tous les tons, appuyés de grosses poignées de mains en sonneur de cloches.

— Bonjour, cher!

— *Buon giorno, caro maestro mio!*

— Cher maître, ça va bien?

— Quelle surprise, madame la princesse! Et vous aussi, Ducos? C'est charmant!

— Charmant! Oh! ces amours de *bambini!* Vois donc, Rita!

— *Charming!*

— Adorables! Et vous, monsieur de Sorlin... Très curieux votre article dans la *Revue* sur le *Nirvana* de Bouddha [1]!... Là, sérieusement, il y en a encore de ces « célibataires ascètes »?... C'est épouvantable!

Deux valets en culottes apportaient le thé à petits pas, tandis que Mme Mazarski sortait avec les enfants, sur une longue et froide référence, jetant au peintre une enveloppante œillade.

— Adieu, Sacha! murmura la princesse, qui parlait à l'Anglaise. Non, ne me reconduisez pas; votre femme vous mangerait, et moi avec! Restez : ma voiture est en bas.

— Cher maître, roucoulait Amalia Giusti — pendant que ses sœurs aînées mignotaient Ducos dans un coin, mendiant un bout d'article —, vous allez me montrer le portrait de maman!... Comment, non? Est-ce qu'on ne peut pas voir, pour cause de court-vêtu?

— Oh! oh! fit Chelthea, qui se tordait de rire.

— Cette pauvre maman! Est-ce que vous la peignez en Vénus Callipyge?

— Non! en Vénus... *qu'a six filles!*

— Général, vous n'êtes pas poli. Nous ne sommes que quatre d'abord!

— Qui en valez six pour les charmes!

— Cher maître, vous avez vu ma sœur ce matin?... Oh! figurez-vous que nous avons rencontré l'écuyère à la grille du Bois. Elle a un chic!

1. Le Nirvana, c'est-à-dire l'extinction des désirs, met fin au cycle des réincarnations; il constitue l'objectif que se fixent les sages bouddhistes, au terme de leur ascèse. En 1885, Mirbeau signera du pseudonyme de Nirvana ses étonnantes *Lettres de l'Inde* (L'Échoppe, Caen, 1991).

— *Épastrouillanté!* dit Bandello, très sérieux.
— Oh! oh!
— Oh! monsieur de Bandelli!
— Mon cher chevalier! dit le journaliste, c'est de l'argot, vous savez?
— Une langue qu'on ne parle… qu'en Argovie! mâchonna le général, qui gâchait du pain russe dans sa tasse.
— Oui, cette Julia Forsell, elle est très chic! reprit Amalia. Vous voyez : je n'en suis pas jalouse!
— Oh! vous, mademoiselle! fit Mazarski galamment.
— Mais si, mais si! On devrait!… Tous les hommes sont après… c'est à qui lui tendra…
— Pff! lança le général, la main gauche!
— Dame! dit Amalia, riant du bout des lèvres, c'est comme au baccara, ça, n'est-ce pas, Larmandieu? Quand on tient une *main*…
— Il me faudra les deux, à moi! déclara Elena Giusti, l'œil dur, fusillant le chevalier Bandello, gêné, qui ricanait dans sa barbe.

III

Saut de rivière

— *Fraulein,* c'est le courrier ! dit la femme de chambre, une Allemande carrée et rougeaude, qui apportait les lettres sur un plateau de Toula en argent bruni et gravé.

Julia les prit à poignées et les éparpilla sur la table, où elle déjeunait d'un verre de thé.

— Quinze, seize… et dix-sept ! dit-elle en langue finnoise, deux de plus qu'hier. — Puis, en allemand : « Tu peux brûler tout cela. Lottche ! »

Elle vida un verre, debout, le col renversé, la taille fine roulant un peu sur les hanches : une lourde natte couleur d'ambre, dénouée, lui pendait jusqu'aux reins. Alors, levant les bras, elle la roula dans ses mains et la repiqua d'une tape à la nuque.

— Donne-moi mes gants et mon chapeau ! dit-elle. Kid est en bas ?

— Oui, *Fraulein* ! Et il fait le diable ; Edward ne peut plus le tenir.

— Bon ! bon ! j'y vais. Nora ?

Et boutonnant ses gants de Suède blancs, très calme, suivie de sa chienne, une bête sèche, haute sur pattes, la tête plate effilée, les oreilles courtes en fer de lance, l'écuyère descendit, la cravache sous l'aisselle, roulée dans un pan de l'habit de cheval bleu lapis. Ses petites bottes vernies musiquaient en mesure sur les marches de stuc, à demi-couvertes d'un tapis gris de lin à bordure. Elle traversa le vestibule en chêne sculpté et entra dans le salon, une pièce banale, meublée en damas rouge, et dont les vases de Satzouma à fond bis débordaient de bouquets encore

étranglés de leurs cols en papier. Partout des fleurs, des gardénias, des roses, des violettes, sur la cheminée, sur les tables; des fleurs demi-fanées sur les sièges, tombant du piano de Boule en cascades. Julia allait des unes aux autres, hésitante puis, les bras arrondis, elle arracha d'une botte quelques boutons de pommier mi-ouverts, et les piqua à son corsage. Elle sortit : sur le perron à double rampe de l'hôtel elle s'arrêta, éblouie par le plein soleil, la main en écran dessus ses yeux, faisant avec de singulières roulades de la gorge :

— *Prrrou! Prrrou!* Kid! *Prrrou...!* — Puis, en français : « Desserrez-lui un peu sa gourmette, Edward!.... Là, bien! Deux maillons, c'est assez! »

Et comme la bête de sang se cabrait, enlevant de terre le groom pendu au mors, elle s'avança, empoigna les rênes à pleine main et d'un bond fut en selle. Tandis qu'elle chaussait l'étrier, débrouillant la mêlée fauve des cuirs, la jupe de drap luisant retomba en plis droits sur la jambe, moulée comme par un linge humide. Le cheval, maté soudain, allait le pas dans la contre-allée, puis, ayant tourné à gauche, il enfila l'avenue au petit galop.

Des brumes flottaient dans l'air matinal, barrant l'horizon d'un réseau soyeux et fin de fils de Vierge, qui ballaient avec des grâces veules de hamacs, bercés par une brise courte de sud-ouest, sous le vélum frissonnant du ciel d'un bleu gris très doux. Des foulées de chevaux grondaient avec des craquements de cuir, un bruissement argentin de clincailles, et les longs serpents d'arrosage, aux cassures raides, crépitaient en pluie sur le sable, comme des cascades chantantes de château-d'eau, en travers de la chaussée, qui s'allongeait toute blanche, marquetée de taches brunes, pareille à une allée large de parc anglais, entre la bordure étalée des pelouses, empanachées de sapins grêles, de marronniers, d'arbres de Judée en fleurs. De petites voitures basses en bois verni filaient, dans un galopement vif et sonore de poneys, avec de claires envolées d'ombrelles. L'allée des cavaliers se peuplait peu à peu comme une rue. Çà et là les portes ballantes des hôtels vomissaient de brillantes cavalcades, qui s'en venaient le pas, se calant sur leurs selles, accourcissant les rênes, penchées parfois pour mettre une étrivière au point. À un signal on partait au trot, à l'anglaise; les voiles claquaient avec un bruit de

drapeaux, fouettés par un vent tiède sucré de senteurs d'acacias. Parfois un roulement furieux emplissait l'avenue. Les cavaliers se tournaient sur les arçons, pour voir passer un *mail* vide, un *drag,* une paire de chevaux au dressage, harnachés de jaune, avec des grappes de piqueurs pendues aux marchepieds.

Julia galopait bellement, bien campée sur les hanches, les épaules basses, la taille ferme et cambrée, dans un poudroiement de soleil qui lui criblait les reins. Le corps souple s'échappait du corsage, d'une ardeur de vie si désirable et si jeune, le sourire de ses lèvres pourpres avait un je ne sais quoi de si provocant dans sa mutinerie froide de gamine, que c'étaient autant de griffes fines qui prenaient les hommes à la volée, les arrêtant net, extasiés, sans haleine. Nora, la chienne blanche, caracolait derrière, la langue pendante, tantôt sautant aux naseaux du cheval en gaîté qui bondissait sur place, tantôt attardée dans l'herbe drue, après une chasse en rond furieuse, puis repartait à toutes jambes afin de rattraper l'amazone, avec des éclats de voix chevrotés de basset. Franchissant la grille, l'écuyère se jeta à gauche, dans l'allée crêtée de broussailles qui mène au champ de courses d'Auteuil. Depuis un mois qu'elle était à Paris, c'était son tour quotidien; elle faisait halte aux pelouses, travaillant une heure en *steeple,* puis rentrait par l'allée des Poteaux, au petit pas, les rênes lâches, frôlant les retombées de lilas ou d'aubépine, dont les goupillons parfumés lui aspergeaient la face de rosée; tout en marchant, elle se baissait jusqu'aux fleurs du foin nouveau, et de ses mains dégantées en tressait des guirlandes, une têtière pour son cheval ou un frontal parfumé; la bête broutait doucement les pousses tendres des cépées, tandis qu'elle rêvait, les yeux noyés d'une extase. Elle repartait enfin d'un galop outrancier, les paupières closes, la peau frissonnante aux chatouilles de l'air, ses cheveux fous tordus comme les brins d'or d'une dragonne, souriant de son même sourire attirant de sirène.

Julia débouchait sur le terrain, le sein palpitant, un peu essoufflée de la course : elle fit halte, avec un long regard à la scénerie de clairière qui se déroulait tout unie devant elle, piquée de massifs d'arbres par places. Alors elle se jeta dans l'herbe rase, trotta jusqu'à la première haie, et, revenant alors sur ses pas, elle prit du champ. Elle allait se lancer, quand un

gros de cavaliers, au repos dans l'allée, lui fit tourner la tête. Puis la bête, ramassée soudain, partit à fond de train vers l'obstacle : quand elle en fut à quelques pas, elle s'enleva comme d'elle-même, le corps levretté, et sauta. Un bruit de voix s'éleva. Des rires? des bravos? elle ne l'aurait su dire. Était-ce bien même à son adresse? Une lueur de dépit passa dans ses yeux. Comme elle revenait au pas, un cavalier se détacha du groupe et lui vint en rencontre. Il était grand et maigre, un peu voûté, vêtu d'une jaquette courte très boutonnée et de culottes collantes à jambières : une figure d'oiseau de proie malplaisante, avec de longues moustaches brunes qui s'ébouriffaient de chaque part de ses joues couperosées. Il souleva son petit chapeau de forme basse, aplatie, aux bords larges. Julia rendit le salut d'un plongeon du col fort bref et passa son chemin pour sauter. Mais un bruit de galopade l'arrêta court.

— Mademoiselle, dit l'homme arrivé à hauteur, permettez-moi de me présenter : je suis le marquis d'Anthoirre. Si je pouvais... ?

Elle fit sans répondre : « Nora! Nora! » et tourna bride.

Le marquis se mordait les lèvres. Et, lâchant la main tout à coup, il piqua des deux après elle; en même temps le gros des cavaliers s'ébranlait au trot par derrière. Henryot, qui tenait la tête, criait :

— L'attrapera!... L'attrapera pas!

— *All right!* fit Chelthea.

Et, se courbant en jockey sur sa selle, il se lança à bride abattue, tandis que le comte Barine et Carapanos, jeune élégant de la colonie grecque, suivaient en riant très fort. Près de la rivière, ils se trouvèrent nez à nez avec la princesse Vedrowitch, qui rentrait à cheval, de conserve avec Mazarski, escortée à distance de sa paire de grooms de suite.

— Bonjour! dit la princesse. Que se passe-t-il donc, Barine?

— Rien! fit Henryot, une femme qui se noie!

— Tout de bon? Allons alors!

Elle galopa jusqu'au ruisseau; et, se retournant, secouée par un rire :

— Ah! ah! ah!... Ah! ah! mais du tout, du tout! C'est le marquis! Vous avez mal vu!

Le cheval du marquis avait fait panache au fin milieu de la rivière, et le malheureux, fort penaud, barbotait dans les joncs, sous l'œil malicieux de Julia, qui, postée à quelque vingt mètres de la scène, riait sous cape en flattant de la main son cheval en action qui piaffait sur place. Les hommes s'empressaient; la princesse, qui de joie dansait sur sa selle, s'exclama :

— Eh bien! mon pauvre d'Anthoirre, voilà pourtant où l'amour…

Si vous le conduisez aux bains…
Noyez-le de vos propres mains!

Ah! ah! ah! la bonne folie!… Mais l'avez-vous bien noyé, au moins?

Le marquis, tout marmiteux et se donnant au diable, fut mené à la vacherie prochaine, où il fut séché à grand feu, tandis que les grooms, deux Tatars-Mogols aux yeux bridés vers les tempes, rattrapaient le cheval éclopé qui boitait.

— Mademoiselle, je vous fais mon compliment! dit la princesse, en se portant au devant de l'écuyère. Vous lui avez trempé une bonne soupe : merci bien! Je le trouvais insupportable, et il n'est cependant pas mon mari!

Barine arrivait; il dit en saluant :

— Julia Forsell, la princesse Anna Feodorowna Vedrowitch…

— Qui vous aime déjà à la passion [1], continua la princesse. Voulez-vous, ma belle, être ma petite amie? Vous m'apprendrez le cheval… Oui, oui! moquez-vous de moi! Vous avez raison, je me tiens là-dessus à peu près comme une bille sur un tambour… Vous me direz que ce n'est pas à mon âge que… N'importe! Nous nous conviendrons absolument! Ne sommes-nous pas *payses*? Est-ce comme ça, Henryot?… Allons! c'est dit!

1. Dans son article sur Élisa (*loc. cit.*), Mirbeau/Tout-Paris écrivait que « l'engouement » pour la belle écuyère « ne s'arrêtait pas aux hommes » et « s'empar[ait] aussi des femmes avec une passion qu'on ne soupçonnait pas ». Et il évoquait notamment celle d'« une femme titrée autant qu'on peut l'être » et « riche comme on ne l'est pas », qui s'était arrangée pour rencontrer Élisa au Bois et qui, par la suite, ne l'avait plus quittée : « Partout on les voit ensemble, même aux petits soupers habituels de la nuit. »

Et comme Nora accourait avec le chapeau du marquis dans sa gueule :

— Vassili ! dit-elle en russe à l'un des grooms, vite, cela au chalet !… Vous avez là une bête fort bien élevée, ma chère !

— Vous êtes trop bonne, madame la princesse : elle me sert de page en quelque sorte…

— Un emploi que je remplirais bien ! fit Mazarski.

— Bah ! vous le rempliriez trop !… Sacha, je le dirai à votre femme !… Ma chère demoiselle Julia, faites-moi donc déjà l'amitié de déjeuner avec nous ce matin ?

— Mille grâces, madame la princesse ; il m'est impossible aujourd'hui… On m'attend. Je suis vraiment confuse…

— Ce sera pour une autre fois ! À revoir, ma belle !

Julia s'inclina, et, rendant la main, elle disparut au tournant de l'allée.

— Une drôle de petite personne ! dit la princesse. Voyez donc : elle s'est évanouie comme une Elfe… C'est un sphinx mignon qui ne nous dira point son secret… !

— Peut-être ! fit Chelthea.

— Quoi ! vous aussi ? Mais c'est une chasse à courre… à cour… batures ! Oh bien ! *Priamo !* en avant ! Je gage, messieurs, que vous rentrerez bredouilles !

La cavalcade prit au pas le chemin de la grille, daubant l'écuyère à grand renfort de langues.

Julia Forsell était passée premier-Paris : on ne causait d'autre chose à la ville. Ce cœur de pierre, tombé parmi les fanges de la haute vie, en avait fouetté les surfaces. D'abord on s'était jeté sur les journaux légers, qui, sans bruit, avec des patiences attendries d'horloger, démontaient pièce à pièce ce mur d'ombre où l'écuyère se cachait, et force avait été, à ces gens affolés de nouveau, de remâcher ces petites nouvelles, mignons tableaux d'intérieur ciselés : l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, jolie construction brique et pierre à tourelles, louée d'une actrice fameuse qui, sa vente faite, se mariait en province ; le salon rouge, avec ses couronnes sous globe, le vase d'argent massif à reliefs de pierreries, la branche de laurier d'or semée de noms d'adorateurs à chaque feuille, parures d'opales de Hongrie, colliers de turquoises, rivière de perles noires, présents des villes

pâmées; la chambre à dormir et son lit virginal à rideaux de vieux Venise; puis les détails intimes, qui avaient fait boule de neige, grossis des mensonges quotidiens : les trois chevaux de SM l'impératrice d'Autriche, montés bientôt à la douzaine; des additions fictives de fortune, les mines d'or dans l'Oural, les titres en portefeuille, sans compter, chaque soir, le cachet de trente louis. On vantait son esprit de répartie en trois langues, l'allemand, le russe, le français, par surcroît de la finnoise maternelle. On savait de bonne source qu'elle s'habillait chez Rodrigues, se chapeautait chez Virot, prenait ses bottes rue de la Paix et faisait venir de Londres ses amazones; que son domestique comprenait une fille de chambre autrichienne, une cuisinière quelconque et un groom d'écurie. On épluchait sa passion drôle de violettes (elle en emplissait ses vêtements, s'en tressait de grands cordons, des colliers), ses goûts de musique, ses goûts de cuisine. Ne l'avait-on pas rencontrée chez Chevet, s'approvisionnant de caviar, de *strœmming* fumés, d'*ogourtsis,* de confiture de *mamoura* et d'airelles? Une mondaine, qui l'avait vue chez Guerlain, achetant un flacon de *Shore's caprice,* s'en était fait une renommée. Elle fumait, cela était patent, des cigarettes de *Laferme,* qu'on lui adressait d'Allemagne. Comme elle ne buvait que de l'eau, un malin avait abusé de la chose pour insinuer que c'était seulement de certaine eau gazeuse d'Auvergne, source Sainte-Marguerite. L'écuyère ne lisait point de journaux, et de démentis-communiqués, pas ombre : les réclames avaient beau jeu! N'y avait-il pas déjà une « veloutine Julia Forsell », une eau de toilette, essence de simples finlandaises, dont « les qualités dermiques, etc., etc. »? Sa porte cependant était close à tout le monde, sans excepter les reporters, qui ne laissaient point d'en marquer leur dépit. Je me tairai de Mme Juttard, l'entremetteuse qui, vingt fois, comme les autres, avait trouvé visage de bois, ce qui faisait dire à Ducos que l'écuyère devait pour le moins un nez d'argent à la dame, le sien devant être en poussière, tant de fois à son huis elle se l'était cassé. « La Forsell » était personne fort secrète : seules les fleurs trouvaient grâce devant elle. Puis ce diable de chien, qui au bel Henryot avait taillé des croupières, donnait à penser aux poltrons.

Le gros baron Kohn, le marquis d'Anthoirre, lord Chelthea, le petit Gaston de Martigues, certain sous-secrétaire d'État

fashionable, et *tutti quanti,* en étaient pour leur courte honte. Barine même, cet amoureux à chevrons, était éconduit. Seul, Carapanos triomphait, ayant fait un soir à l'écuyère surprise une jonchée rose d'azalées dans la piste : s'il ne criait pas ville gagnée, il le laissait du moins entendre. Plus de *vastes fêtes,* la nuit; dans les cercles à la mode, la grande partie chômait, et l'un taillait des réussites; le Derby avait été froid, et le Grand-Prix tout proche semblait de glace. Ah! si les *bookmakers* désheurés avaient pu afficher la cote de l'écuyère, que de gens l'auraient troussée à prix d'or! Le Cirque primait le turf. Le livre des *matchs* se barbouillait d'écritures; des paris insensés s'y étalaient au-dessus de paraphes historiques. Le marquis d'Anthoirre, lui, avait gagé mille louis qu'il « l'aurait » et dame! on avait porté ferme sur ce casse-cou, qui n'avait pas froid aux yeux.

C'était une frénésie, une rage : des policiers officieux filaient Julia jour et nuit. Aussi bien elle ne se celait point. Chaque matin on la voyait au Bois, sur un des cinq chevaux que Pellier avait à elle en pension, trois hongrois, un russe, un anglais de pur sang, invariablement escortée de sa chienne Nora, un porte-queue qui était à la fois porte-respect. Après le déjeuner, avalé en vingt minutes, quelques instants de sieste, puis un modeste coupé de *locatis* la menait au Cirque, où elle « travaillait » de deux à cinq, entre quatre-z-yeux, comme on dit. Elle dînait à sept heures, après quelques courses dans Paris, un tour aux expositions de peinture. Le soir, quand elle n'était pas sur l'affiche, on l'avait aperçue, en vraie provinciale, seule dans une baignoire, à l'Opéra-Comique. Il n'y avait point à mordre dans cette vie froide et polie comme le marbre, où dans le grain serré de la pierre ne pouvait s'accrocher le plus petit scandale. Pas d'hommes, pas même une amitié de femme!

Dieu sait pourtant que, si elle eût voulu, elle aurait vu tout Paris à ses pieds. La contagion venait de gagner les femmes : on contait qu'à Vienne, l'écuyère s'était, sous le manteau impérial, risquée dans quelques réunions, quelques *rallye-papers* ou *garden-parties.* L'attaché militaire autrichien, un bel homme blond, l'œil mouillé, portant favoris et moustache à la mode de l'empire, vantait ses succès à la *Hofburg,* au *Prater,* à *Laxenburg* et dans l'orgueilleuse *gentry,* la « crème », si fermée d'ordinaire. Et le « faubourg » en avait la fièvre, comme aussi les Champs-Élysées.

Mme Cartridge, la charmante femme de l'argentier du Nevada, avait eu l'honneur d'attacher le grelot, et carrément invité l'écuyère à une matinée dansante en son splendide hôtel de la rue de Presbourg. En vain : Julia s'était excusée gracieusement.

— Ma foi! mesdames! avait lâché la princesse Vedrowitch à son *five o'clock tea,* puisque cette jolie personne nous prend nos maris, ce qui est bien, et nos amants, ce qui est mal, ne serait-il pas de bonne guerre de la leur reprendre… et de la garder pour nous?

La marquise d'Anthoirre, présente, avait eu un étrange sourire.

Et le sort en était jeté; les juges du camp avaient laissé tomber leur : « Allez, messieurs; allez, mesdames! » De part et d'autre on s'ingéniait pour la lutte, et là aussi des paris s'étaient liés.

— Madame — dit le lendemain de sa chute le marquis d'Anthoirre à la princesse, qui remontait en voiture, rue de la Paix — nous avons, je crois, perdu la première manche.

— Marquis, dit-elle, un peu de patience!… et je vous garantis la paire!

IV

Les belles demoiselles Giusti

— La *contessa* est sortie; mais ces demoiselles sont là! dit une petite souillon noire comme un pruneau, au parler traînard, la poitrine plate tendue d'un tablier sale à bavette. Si le *signore* il veut entrer?

Larmandieu pénétra en habitué, fendant de biais l'antichambre encombrée de bahuts vénitiens en certosine, et poussa la porte du salon. C'était une grande pièce malpropre, à quatre fenêtres, ouvrant sur la rue Martignac, arrangée drôlement de bric et de broc. Point de meuble de fond; ci et là un joli guéridon en marqueterie de nacre écrasé par une lourde potiche de Chine bleue, une causeuse en bambou, des tabourets d'Orient arlequinés, un fauteuil Voltaire en loques soigneusement encapuchonné de guipures. Aux plus pauvres endroits du tapis usé jusqu'à la trame des coussins de cuir ou de tapisserie étaient jetés savamment. Une grande table d'ébène incrusté d'ivoire barrait la pièce, toute frissonnante de plantes vertes et de fleurs dans des porte-bouquets en faïence du Moghreb, des vases de pharmacie de Gubbio ou de Faenza, avec un monde épars de babioles, albums de photographies dorés sur tranches, chapelets vermiculés, reliquaires, éventails écartelés d'armoiries. Dans l'angle d'une fenêtre, un petit cierge brûlait devant une madone en terre crue d'un Robbia de la décadence, avec, en vis-à-vis, demi-cachée par le rideau de satin jaune, une perruche grognonne sur son perchoir crotté. Partout des bouts du volant traînaient, des rognures de soies claires, des tuyautés de balayeuses tiquetées de boue.

Sur une cave à liqueurs de faux Boule, le buste en cire peinte du comte Giusti — irrévérencieusement coiffé comme une poupée de modiste d'une forme de chapeau féminin —, un masque sévère et glabre, chauve, osseux, aux lèvres minces. Au mur, au-dessous d'une panoplie d'armes nubiennes, un portrait en pied, cravaté au cadre d'un crêpe jauni, le représentait plus jeune, en costume d'apparat, le sein enguirlandé de croix d'ordres, le grand-cordon de la couronne d'Italie en écharpe. Et l'on pouvait lire sur cette face ravagée de fonctionnaire les étapes d'une obscure et vagabonde carrière. Sans fortune, le palais à Venise vendu, il s'était expatrié, avait couru aux quatre coins du monde, traînant sa famille après lui, se mesurant chichement le nécessaire pour laisser aux siens quelque mince pécule, hanté sans trêve par de cruelles visions de mort prochaine. Il s'était éteint consul général en Égypte, et sa veuve, belle encore, ses quatre filles, étaient parties en hâte pour Paris.

Paris! ce mot avait pour elles une attirance de pôle.

Là son titre, un ton de bonne compagnie, relevé d'une pointe exotique, avait ouvert toutes les portes à cette mère. On s'était jeté tout de suite dans une vie folle de dehors, se taillant dans l'héritage de rayonnantes parures à piper ces alouettes farouches dont on fait de sûrs époux. L'impériale beauté grasse des filles était sur l'heure sacrée reine des bals. Mais durant huit pleines années pas un poisson n'avait mordu à ces mignardes amorces. Non qu'il n'en vînt pourtant, riches à souhait, faits à peindre, amusés par ces belles façons libres de vie, ces savoureuses camaraderies à l'anglaise. On recevait le dimanche : ces jours-là le salon était fourbi de neuf, les fleurs renouvelées, les pauvretés béantes du meuble reprisées, ravaudées, rhabillées. Plus de ces découpures d'étoffe, de ces piqués de plumes reteintes, de ces longs ciseaux clairs à pouces larges, qui mettaient dans la pièce une note coutumière d'atelier. Le buste du comte était décoiffé, le mannequin, manchot, aux formes pleines, roulé dans une arrière-chambre. La souillon se débarbouillait pour servir le thé dans des tasses turques filigranées, et la comtesse Giusti, très fardée, faisait feu de toutes ses bagues, seule dans un coin, cartonnant, à l'aguet d'une martingale. Elle n'était point gênante, fermait ses yeux aux jeux de mains et ses oreilles aux embrassades. Ou entrait là tout de go, pour peu qu'on fût riche, appa-

renté, en vue, muni du passe-debout d'une connaissance. Et c'était un roucoulement de volière, un délicieux et gai flirtage, relevé d'un ragoût de combat, pour tous ces jeunes hommes jetés pêle-mêle et désarmés dans l'arène avec ces capiteuses chasseresses. Quelques-uns, des jeunets, se fendaient à fond, faisant l'amour pour l'amour. Ceux-ci, on les éconduisait, écrémant avec soin le « motif ». Vie de lutte s'il en fut, toujours sur l'œil, et prêtes à défiler la parade! À l'aube on galopait entendre la messe à Sainte-Clotilde, puis le reste du jour on cousait furieusement, tandis que la comtesse se ruait en visites ou courait en omnibus des magasins à elle, des revendeuses, habile à combiner la ligne « Grenelle-Bastille » avec « Bastille-Madeleine ». Elle revenait, épuisée, en nage, ployant sous des paquets longs et grisâtres et ficelés, entrait à la Nonciature, où elle avait un sien cousin, prêtre délié, retors au matrimonial pourchas. Le soir, ces papillons mal nourris de *risotto* s'envolaient au bal, affamés, curieux de mangeailles non moins que d'épousailles, la mère au jeu, où elle était experte. Oh! les belles soupeuses que cela faisait! Il n'y avait qu'elles pour décrotter une « terrine », un aspic de homard, une salade de truffes au Saint-Péray! Et solides au champagne, gardant l'esprit frais et reposé alors que les danseurs bafouillaient!

De guerre lasse, le bel Henryot avait rendu les armes et épousé Rosina, l'aînée. À dire le vrai, sa fortune était croulante; elle croula bientôt tout à fait. Que vouliez-vous qu'elle fît contre deux? Mais c'était un pied à l'étrier sur quatre : les sœurs allaient suivre sans doute.

Larmandieu, debout à la croisée ouverte, attendait. À côté on entendait la musique en claque-dents d'une machine à coudre. Il n'était pas beau, tant s'en fallait, le *cicisbeo* de la jolie Amalia, dernière née de la tribu des Giusti, cette Vénitienne ardente, aux prunelles couleur d'*aqua marina* : petit, grassouillet, le nez en pied de marmite, la moustache blond fade et clairsemée, il était de tournure vulgaire. Fils d'un entrepreneur plusieurs fois millionnaire, homme de club et de sport, l'élève de Mazarski, qui, chaque an, envoyait au Salon une « Italienne », s'était à bout de bras haussé à la grande vie. À la remorque des Giusti, dont il avait arboré les couleurs depuis certaine saison de bains de mer à Biarritz, il s'ingéniait à se faufiler dans le monde; finalement il

avait mis sa main crottée de plâtre dans la main blonde d'Amalia, estimant que ce mariage lui pouvait donner l'assiette et le rehaut de *gentry* qui lui manquait.

Il fit quelques pas dans le salon, sifflotant un air de chasse, vexé, et, s'étant approché de la table, il tira d'une pile un album qu'il se mit à feuilleter distraitement.

— Tiens ! tiens ! dit-il à demi voix. Ça chauffe !

E 'l silenzio ancor suole
Aver prieghi e parole.

Et c'est signé : *Cavaliere Bandello Di Bandelli, questa sera, 20 maggio.* Farceur de Ramollino ! Je ne comprends pas, mais je parierais que c'est de l'amour : ces Italiens, ils ont le chic ! Alors il épouse : bravo ! Voilà Elena casée. Bon ! nous pourrons nous marier le même jour : ce sera plus gai !

Il chantonna :

Tous les deux,
Amoureux…

Un pas léger courut sur le parquet du couloir; la porte au fond s'entrouvrit, livrant passage à la tête blonde d'Amalia, les cheveux en ondes sur les épaules.

— C'est vous, Larmandieu ? dit-elle.

— Mais oui ! vous voyez.

— C'est que… je passe mes cheveux au rhum !…

Alors…

— Bah ! entrez donc !

— Attendez, je vais mettre un peignoir… Elena vous tiendra compagnie… Elle est après mon corsage pour ce soir… Nous allons chez la marquise… Il me le faut absolument… Ça ne vous fait rien qu'elle le finisse ici avec vous ?

— Non ! non ! dit Larmandieu. Ne vous gênez pas : je n'ai besoin de personne. Revenez vite !

Il se remit à feuilleter l'album, bâillant.

— Diable ! ce vieux Kohn qui n'a pas mis les pieds ici depuis trois semaines… Je parie que c'est cette écuyère !…

Soudain deux coups, frappés dans la muraille, lui firent lever la tête, et la voix d'Amalia appela de sa chambre :

— Larmandieu?... Causez toujours; je vous entendrai!

— Pourquoi n'étiez-vous pas au Salon ce matin? Je vous ai cherchée... dit-il, se faisant de ses mains un porte-voix.

— Plus haut!... Je n'entends pas.

Il répéta, accompagné par la perruche qui vibrait.

— Non! fit la jeune fille. Je n'y étais pas. Rita prenait un bain. Alors, vous comprenez? nous...

— Comme ça, toutes les trois... ensemble?... Sage économie!

— Mais du tout, vilain, chacune notre tour.

— J'ai vu votre beau-frère Henryot à la sculpture, avec...

— Attendez! Je sais avec qui : avec madame... la vieille Mme de Poix?

— Juste! une façon d'oublier Julia Forsell. Mais gare! il ne pourra plus s'en dépêtrer.

— Oh! elle est, d'un collant, cette Poix!... M'aimez-vous?

— Parbleu!

— Ce n'est pas une réponse!

— Oui, Amalia!

— Comment?

— Venez! Je vous ferai voir. Vous étiez à l'Opéra hier?

— Non! j'avais la migraine. Chelthea a passé la soirée ici avec moi.

— Tout seul?

— Mais oui! Est-ce qu'il y a du mal?... Hein? vous êtes jaloux!

— Ce n'était pas la peine de mettre vos cheveux au rhum; rien que son haleine, à cet Anglais...

— Vous dites?

— Oh! zut! Je m'égosille, moi, à crier avec cet oiseau...

— Voila! j'ai fini.

Elle entra, serrée dans un fourreau de surah clair-de-lune semé de jayet, le col pris dans une collerette raide, chantant à pleine voix :

Elle a fui, la tourterelle...

— Pardon! fit-elle.

Et, se jetant à genoux, elle posa sa tête sur les genoux du jeune homme.

— L'absolution, *caro mio* ?

— Là ! dit-il. Et il lui mit au front un gros baiser qui ronfla.

— Venez vous asseoir sur le canapé… près de moi… ?

— Nous avons à causer ! Avez-vous parlé à votre mère ?

— Oui ! Elle demande un mois pour réfléchir.

— C'est un refus ?

— Mais du tout, du tout. Es-tu bête ?

— Si, si, c'est un refus. *Gesù m'aiuta !*

Elle se levait dans un sursaut, secouant d'un coup de tête les cheveux qui lui tombaient aux yeux. Alors un sanglot lui coupa la voix ; elle s'abandonnait, pleurant, sur une chaise basse. Le timbre, qui carillonna, la jeta debout, séchant ses larmes. Mme Henryot entrait.

— Dérangez pas ! dit-elle. Bonjour, Amalia. Bonjour, Larmandieu ! Rita, où est-elle ?

— Dans sa chambre… Qu'est-ce que tu lui veux ?

— J'ai à lui parler… tout de suite… tout de suite ! C'est pour…

Elle souffla le reste en italien à l'oreille de sa sœur.

— Bon ! Je crois qu'elle dort. Rita ! Rita !… Rita ?

— *Rrrita ?* fit en écho la perruche.

Rita accourut enfin, dans une robe lâche, sans jupons, la peau huileuse, les yeux bouffis de sommeil, les pieds chaussés de savates qui claquaient.

— Qu'est-ce que c'est ? Ah ! bonjour, Larmandieu ; ça va bien ?… Tiens, Coco !

Mme Henryot l'attira dans un coin.

— *Va bene !* Je sais ! fit Rita. Il reviendra.

— Adieu, alors ! Je me sauve. Adieu, adieu. Embrasse maman !

— La marquise est en bas ? dit Larmandieu, qui ricanait.

La porte se rouvrit ; le chevalier Bandello entrait, ployé en deux par une révérence. Rita lui tendit les mains.

— Hein ? vous regardez mes bouts de doigts ? fit-elle.

Ils sont propres. C'est pour la fête de samedi… l'affaire de Chio, vous savez ? Nous serons en photographes…

— Moi aussi, j'en ai, du nitrate ! dit Amalia. Croiriez-vous que j'ai pris cinq leçons de Walery ? Par exemple, j'ai le chic pour collodionner les plaques. Vous verrez, Paul, un succès monstre… Elena ! Elena ! Rita, appelle-la donc. Qu'elle apporte le mannequin ; ça ne fait rien ! elle finira mon corsage.

Le timbre frissonna longuement, et le baron Kohn, le banquier, parut sur le seuil : c'était un gros homme avec un toupet blond sale en paratonnerre, le nez crochu, les yeux en goussets. Il salua en valet de comédie. Rita rentrait avec Elena, dans un fracas de jupes rêches.

— Madame la comtesse… ? commença le banquier. Mais Rita ne le laissa pas finir.

— Venez ! fit-elle.

Elle l'entraîna dans un angle du salon, derrière un haut paravent de laque à quatre feuilles, tandis que Bandello et Elena prenaient place au piano, qui, retourné, leur faisait un rempart.

— Si cette Coco avait eu l'esprit de rester ! dit Larmandieu, nous aurions pu jouer aux quatre coins.

Un trictrac de voix ronronnait dans la pièce, comme l'écho assourdi d'un confessionnel, où la perruche mettait le roulement continu de ses borborygmes. Soudain, derrière la cloison de laque, le bourdonnement monta plus fort, sous une poussée croissante de colère.

— Quarante mille ! clamait la voix de Rita, oui, quarante mille ! Vous lui avez envoyé une rivière de quarante mille ! Ne dites pas non : ça venait de chez Boucheron, je le sais !… Pif ! une écuyère !

— Mais, mademoiselle ! mais, mademoiselle !

Le timbre sûr et chevrotant du banquier protestait.

— Si ! quarante mille ! C'est dégoûtant !… dégoûtant !

Et elle répétait, rageuse : « *Quaranta ! quaranta !* » les mains ouvertes, les doigts tendus et frémissants. Elle se détourna un peu pour faire les cornes, masquant dans un geste de dépit ses superstitions bêtes d'Italienne.

Puis la querelle alla *diminuendo,* et se fondit en un bourdonnement de ruche. Cinq heures sonnaient au coucou.

— À revoir, cher ! dit Amalia debout. Sauvez-vous vite : je n'ai que le temps… Oui, le cotillon, cette nuit, c'est convenu… Ah ! j'oubliais : mes compliments pour votre « mention

honorable »; elle est très gentille, votre Italienne. Est-ce que ce n'est pas la même que l'an passé ?

Elle reconduisait Larmandieu jusqu'au palier, dans un jabotage sans fin. Il la prit dans ses bras, la tint un temps embrassée et s'enfuit. Alors, rouvrant la porte, elle cria dans l'escalier :

— N'oubliez pas !… mon bouquet de cou… Rien que des roses thé !

V

Haute-école

Le clown, *Master* Plunkett, de son vrai nom Onésime Truffier, un petit homme sec, rasé, aux cheveux filasse, des lunettes bleues posées droit sur le nez, arpentait, grognon, le couloir du cirque, les mains aux poches de sa jaquette à carreaux purée-de-pois. Il se retourna, colère, vers la piste, où des gymnastes, en bras de chemises, faisaient des « rétablissements » à la barre fixe, et, fouaillant l'air de son *stick* :

— C'est-y pour demain ? dit-il avec un accent de faubourgs. Ohé ! Catalinette ! allons-y, fifille… Psstt ! Flipot, allez, ouste ! ouste ! Dehors, tout le monde.

Et il lança un coup de pied à l'écuyer Flipot, l'« Auguste » dont le nez rouge et les airs niais soulevaient chaque soir des tempêtes de rires. Les barres fixes se couchèrent dans le sable, où deux chevalets se dressaient comme de grands X; le cric frissonna en trémolo, avec un bruit sec d'horloge remontée; les bois craquèrent sous l'effort du câble qui se tendait à mesure.

— C'est bon ! dit le clown, qui pinçait la corde, comme il eût fait d'un violon pour l'accord.

Alors, tandis que la foule débraillée des « sujets » rentrait se bousculant aux écuries, Mlle Catalinette, *Catalina* pour l'affiche, la danseuse, bondit, en jupon court, dans l'arène, avec des mines aimables et souriantes aux gradins tendus de toiles vertes. Un joli brin de fille, ma foi ! Petite, mais potelée déjà, en dépit de ses quatorze ans; les seins en arrêt sous le caraco de tartan, les joues plissées par un rire, la bouche comme une guigne, l'œil effronté,

ses cheveux noirs luisants lui collaient au front deux gros pleins d'accolade.

— Hop là ! cria Plunkett.

Et il étala sa main en marche-pied. Elle ne fit qu'un saut sur la corde, et tout de suite son front se fendit en mille raies; les joues se lissèrent, devenues pâles soudain; le rire se fana, comme transi par une bise; les yeux s'élargirent dans un flamboiement d'idée fixe, et, dessus la bouche, qui se pinçait, les ailes du nez battirent fébrilement. Le clown dit :

— D'abord la promenade, hein ?… Amène tes chaussons, que je leur-z-y colle du blanc !

Elle tendit ses semelles; puis, claquant dans ses mains, elle se lança, la pointe des pieds en dehors, les bras tendus, comme crucifiés. Légère, elle courait, sautillant ainsi qu'une bergeronnette au fin bord d'une muraille; et il y avait bien réellement de l'oiseau dans cette allure moitié danse, moitié vol. Arrivée au milieu, elle s'arrêta, haletant, puis descendit la pente jusqu'au bout, pirouetta sur place avec de petits hochements du col apeurés, repartit à toute course et revint, voltant, s'adosser au chevalet dont les bras s'arrondissaient en dossier.

— Autant ! grogna le clown. C'est pas ça !

Une seconde fois elle prit son vol : ses paupières papillonnaient; une peur lui pétrifiait la face, pâle d'un blanc de perle et sans pli.

— Allons ! du ployé, du moelleux ! T'es roide comme la justice. Nom d'un Dieu ! T'as donc avalé ton balancier ?

Et il lui détacha soudain un si rude coup de canne au gras de la jambe qu'elle perdit pied, et, sans un cri, tomba droite sur la piste. Il leva son *stick* encore; mais déjà remontée, elle ployait du jarret sur la corde, sautant au travers d'un cerceau.

Le clown criait toujours dans une rage :

— Aïe donc ! Coupe ta chique : coupe, ou je cogne !

Et à chaque coup elle semblait plonger, se garant, le col penché, les pieds collés à la corde.

— Plus haut ! Du ballon ! du ballon ! Plus haut, nom d'un Dieu !

Elle s'enleva, le front en sueur, très rouge, retombant en mesure sur le câble qui rebondissait comme un tremplin. Puis ce

furent des jongleries : les boules en métal argenté, sonores, les couteaux, les bouteilles, les œufs.

— Fais dodo à présent! dit Plunkett, qui allumait une cigarette dans ses deux mains fermées. Et ouvre l'œil, fifille! Tu sais qu'hier tu l'as raté, ton dodo?

Alors, soucieuse, elle glissa son pied droit, se fendit à fond, les bras en balancier oscillants, posa le genou gauche en travers sur la corde, et, se renversant, elle s'étala de son long d'un seul coup. Les jambes collées, elle semblait dormir sur le dos, faisant la planche, remuée du haut en bas d'un frisson. Ses dents claquaient. Ramassant ses forces, elle se retourna soudain comme une omelette, et, retombant à faux, elle vint s'aplatir dans le sable avec un cri d'oiseau. Plunkett accourait, la canne haut :

— Rosse! ah! la sale rosse! clamait-il. Tu vas étrenner, c'te fois ici; je te vas...

Une petite main s'abattit sur l'épaule du clown.

— *Aôh! miss Djulia!* fit-il en touchant son chapeau.

Catalinette s'était jetée au cou de l'écuyère.

— Voici pour toi, Catalinette!

Elle lui mit dans les mains un petit sac ficelé d'un fil d'or.

— Oh! des pralines! Que vous êtes bonne, *mamselle* Julia!

Et comme l'enfant couvrait de baisers la main de l'écuyère, le clown par derrière lui pinça les reins cruellement; une larme emperla ses longs cils, et déjà elle prenait son élan; mais il la retint et lui glissa dans l'oreille :

— À bas!.... T'as pas vu *miss* qui vient pour sa haute-école!

Flipot entrait avec un cheval de main rouan cap-de-more, qui pétaradait furieusement. Derrière venait, clopin-clopinant, une vieille femme au teint jaune fouetté d'anglaises toutes blanches, en robe de soie verte fripée, coiffée d'un chapeau à plumes ébouriffé comme une crête. Elle s'arrêta, fit une révérence drôle à l'antique et dit :

— Salut, Julia Forsell.

— Bonjour, madame Zélie. Vous êtes bien aujourd'hui?

— À la douce, ma beauté, à la douce!... Vous comprenez, quand on a l'*estomac-en-délabre*!

— Place! cria Flipot. Maman *candélabre,* vous allez vous faire bousculer.

— A pas peur, mon fi. Je connaissais les chevaux que tu n'avais pas la chose d'une dent dans la margoulette. Et vous, ma beauté, toujours fringante, et jolie, jolie!... Comme moi donc, tout comme moi à vingt ans. Oui, mon fi, t'as beau ricaner comme un serin, j'étais jolie, mais là très, très... Fallait me voir à l'« Olympique » mener mon *quadrille* en impératrice romaine! Les hommes en avaient le sifflet coupé... Et des toilettes, et du *fla-fla!* Les louis la dansaient... Je parlais que par louis dans ce temps-là, à Franconi!... Allez, si je m'étais pas cassé la *canicule,* aussi vrai que je m'appelle Zélie, je roulerais carrosse à c't'heure. Mon bon ami, M. le duc de... chose enfin, le duc, il me disait comme ça : « Zélie, voyez-vous, ma bonne... » Brutus! Brutus! ici, tout de suite; viens dire bonjour à Julia Forsell, la première écuyère du monde... après ta mère!

Un gamin d'une quinzaine d'années accourut, joli dans sa casaque de jockey mi-partie bleue et jaune.

— Dis bonjour, mon rat! Hein? Julia Forsell, est-il beau?... Je parie que t'étais encore dans quelque coin à lécher Catalinette... Tiens! où qu'il est passé le papa de c'te fille? Plunkett!... Eh! Plunkett! Il doit être retourné à son estaminet avec M. William... Brutus!... Il est enragé, ce morveux-là; comme moi, tout comme moi. M. le marquis de... me l'a dit plus de vingt fois : « Zélie, ma chère Zélie, vous êtes trop amoureuse!... »

Julia se baissait pour baiser le petit homme, qui, très rouge, tortillant sa cape, se haussait sur la pointe de ses bottes. Puis, tout fier, il se lança au galop dans l'écurie, criant :

— Catalinette! Catalinette!... Julia Forsell... m'a... embrassé! Et youp! et youp!

— Ah! mon bon monsieur Flipot, vous êtes encore là? dit Julia. Je vous demande pardon. Mille mercis de votre peine. Je n'ai pas besoin... Thor est doux au montoir, vous savez?

L'écuyer penaud se grattait le nez, ce nez qui flambait comme une braise dans la pâleur farineuse du visage, bégayant :

— Ma... ma... ma... demois... elle!

— Non, merci; donnez-moi les rênes!

Il rentra, marmonnant. Alors elle passa son bras dans la bride, tandis que la belle bête câline frottait contre sa hanche son mufle d'un ton de chair tigré de points vineux.

— Ah! c'est ton sucre que tu demandes? Bien! bien! dit Julia.

Elle fouilla à sa poche.

— Là! dit-elle, là!

L'animal s'ébroua, sonnant de larges coups de queue dans l'espace. Un rauquement emplit le cirque : c'était la chienne Nora qui bondissait, grondant.

— Tu es jalouse, ma belle? Tiens, attrape!... Vous disiez, madame Zélie, que M. le duc de...?

— Est-ce que j'ai dit M. le duc? Non, fit la vieille femme, le marquis... le comte... je ne sais plus... Ah! si, il me disait comme ça : « Ma bonne Zélie, vous n'êtes pas raisonnable; vous menez une vie de *Sardinapale*... Faut garder une poire pour la chose de la soif... » Ah! ouiche! à quoi ça me servirait d'avoir des mille et des mille avec un *estomac-en-délabre?* Mais je bavarde, ma beauté! Faites comme si je n'étais pas là... Voilà Thor qui s'embête... Eh! mais, il a un suros au pâturon, votre cheval! Voulez-vous que j'y enlève ça comme avec la main? Une pommade que je sais... Le vicomte de... enfin n'importe... le vicomte, quoi, il me disait : « Zélie, votre onguent fait merveille; j'en toucherai un mot au secrétaire de l'Hippique... »

Julia s'était mise en selle; elle tournait au ras de la barrière à petits pas, enfilant ses gants larges à crispins. Et comme la vieille femme bavardait toujours, arrêtée dans la piste, Nora, se dressant tout debout, lui jeta ses pattes aux épaules, et d'une poussée l'envoya dans le couloir. Elle criait, apeurée :

— Ah! ma beauté! mais rappelez-la donc... votre... bête féroce!... Elle va me... dévorer!... Dieu de Dieu!... s'il est permis... d'avoir... des chiens... pareils! Des bichons... à la bonne heure... des bichons!...

Elle rentra, gémissant :

— Brutus! Brutus!... Où est-il, ce chéri-là?... Brutus! Ah! le petit cochon!... il est encore dans quelque coin à *relicher* son acrobate!

L'arène était vide. Un silence tomba comme un plomb sur la porte refermée soudain, dans une paix tiède et sereine de musée. Une des clauses de l'engagement, cette solitude hermétique : chaque après-dînée la piste servait de manège à

l'écuyère; nul ne pénétrait, même aux écuries, sans montrer patte blanche, depuis certain jour que le marquis d'Anthoirre aux abois s'était fait une tête de clown à seule fin de forcer la porte.

Le cirque, tendu partout de toiles verdâtres, semblait l'entrepont d'un bateau de pêche énorme, encombré d'engins, de filets ruisselants qui séchaient, avec des tons glauques d'algues marines. Une lumière blonde, tombant des jours de la coupole comme par les hublots du sabord, jetait ci et là des taches vives, accrochant des paillettes aux bosselures des cuivres posés debout à l'orchestre; à l'entrée du couloir d'écurie, les trois becs jaunes d'un lustre allumé barraient le sol d'ombres sales. Des relents nauséeux de fumier [1] poignaient la gorge, pareils à des odeurs fortes de marée. Parfois une ruade sonore dans une stalle éclatait ainsi qu'un coup de mer brusque au bordage, au dehors le roulement des voitures dans l'avenue grondait avec un bruit de vagues profondes. Et on eût dit l'écuyère secouée par un roulis d'océan sur sa selle, quand, déplacée tout à coup, elle ne tanguait pas sous un saut de mouton en saccade. Les sangles gémissaient, ainsi que des câbles, dans le cliquetis d'acier fin des gourmettes, sous les mâchements du cheval en action, qui s'échauffait, hennissant parfois longuement. Et c'étaient des bonds, des virades, un galop arrondi sur place, semé d'à-coups brefs, de défenses contre l'éperon qui pointait à petits coups répétés. Souvent l'écuyère lâchait une phrase courte à bouche close dans sa langue, de sons de gorge sonores et rudes, écrasés, l'œil allongé d'un plaisir.

Elle jouissait : c'était sa joie, ces deux heures, ce duel mystérieux en champ-clos, la main prompte, la jambe près, à l'aguet des ripostes. Autre chose que la promenade bourgeoise du matin. C'était le travail; c'était la lutte corps à corps, les cinglons du péril et le ragoût du succès. Point de milieu : vaincre ou s'avouer vaincue. Et, mordillant ses lèvres, elle mettait en paquet toute sa force, donnait son sang, les battements de sa fièvre,

1. Mirbeau fera du fumier le symbole de la perpétuelle transmutation des choses. L'adjectif « nauséeux » est intéressant, car c'est bien la nausée que Mirbeau, bien avant Sartre, essaiera de susciter chez ses lecteurs, notamment dans *Le Journal d'une femme de chambre*.

bandant à ce but son âme entière et ses esprits, crispée, enragée de « plus haut », avec un éclair de triomphe qui lui flambait les joues à l'idée de ces ressacs de bravos, déchaînés par son assiette intrépide, sa seule crânerie d'amazone. Plus haut! toujours plus haut bondir!

Oh! ces soirées de cirque, baignées de magnétiques effluves, qui faisaient partir d'un choc les mains toutes ensemble dans un claquement furieux de lavoir! Oh! la chatouilleuse et plaisante musique! Pourtant, comme elle la méprisait, cette salle d'hommes enfiévrés, cette bête luxurieuse, énorme et vautrée, s'égratignant sous les cuisantes démangeaisons du rut! C'était de dégoût qu'elle souriait, elle, à voir ces yeux incendiés de désirs. Quoi! pas un d'entre eux qui ne se fût traîné dans l'opprobre, à l'espoir d'arriver jusqu'à elle. Si elle avait tapé dans ses mains, tous auraient brisé leurs chaînes, insoucieux des amours anciennes, et seraient tombés à genoux d'un seul mouvement, comme, au catéchisme, les petites filles sous la claquette du recteur. Un orgueil lui soufflait le cœur à les sentir si bas. Oh! qu'elle les méprisait! De toute la hauteur de sa candeur sereine elle les toisait. Ah! la savoureuse puissance, cette inviolabilité de vierge! Ces victoires de sa chair, elle les remâchait avec des sursauts frissonnants de jouissance. Oh! que tout cela était bon! Mais gare la chute! Ces plaisirs s'abîmeraient en poussière. Aussi bien c'étaient pour elle des triomphes aisés; ses sens étaient-ils pas morts au dedans d'elle? Avait-elle pas peut-être gardé, flottant en ses veines, un de ces *icebergs,* blocs glacés, épaves bleues de ses lacs bleus? Car pas une fois elle n'avait été pincée d'un désir, hors celui-ci : se garder pure et entière pour soi. Une fierté grande bouillait au fond d'elle, cinglée d'ardeurs singulières pour la netteté qui luit. Il ne datait point d'hier, ce goût de propreté si âpre, si jaloux : toute petite, au *gäard* paternel, la plus mince souillure, une tache lui tirait des larmes.

Et pensant à ces choses, elle arrêta son cheval, au poitrail tavelé d'écume savonneuse.

Cette ferme, elle l'avait bien présente, encore qu'il n'y eût pas loin de dix années qu'elle s'en était enfuie comme une voleuse. C'était au bord d'une eau claire, sans rides, ouverte ainsi qu'une prunelle gris-bleu écarquillée sous le ciel profond : une maison

basse en sapin couverte en chaume, aux vitres de mica mal transparentes, d'où la fumée s'envolait en flocons d'ovale. Autour, des champs de sarrasin, de seigle, qui verdissaient au printemps, coupés par les *salpausselkæ* de ronces et de pruniers sauvages. Entre les doubles fenêtres semées de sable et de sel, quelques fleurs grêles mettaient leur rire, précieusement serrées comme des joyaux. Dans la cour, l'eau ruisselait de partout dans des auges de bois chantantes. Et un frissonnement la secouait aux ressouvenirs de ces passionnées et froides aspersions, de ces plongeons de poule d'eau, qui lui flaquaient des gerbes folles à la face, l'hiver, de ces balles de neige pelotées dans les mains nues, et des longs bains chauds dans l'étuve fumeuse. Elle se recordait un jour qu'un gamin de l'école paroissiale lui avait jeté de l'encre sur sa robe, et, toute la nuit, elle l'avait passée en relavages furieux. Puis sa pensée virait autour du *Gäard,* comme une Elfe, sautait de plein vol dans la chambre de famille, au grand lit de bois peint de couleurs vives, avec l'âtre plaqué de faïences, le rouet qui tombait du plafond, dont les solives tarabiscotées portaient les engins de pêche, pêle-mêle avec les pièces fumées pour l'hiver et les graines. Au haut bout de la table, le père, le *torpare,* était là, partageant le pain noir anisé entre ses cinq filles, ses quatre fils; le *stchi* cuisait dans la marmite, et la brique de thé se menuisait, et la bouilloire glougloutait. La mère, elle, cette femme robuste qui la portait sur un bras, et dont les baisers sonnaient si doucement à ses joues, dormait quelque part au cimetière sous la fumée blanche d'un tremble. Elle revoyait le village en bois, ces chaumines badigeonnées de vert et de rouge, et les troupeaux, les petits bœufs, les moutons roux égrenés aux flancs d'une pente comme les graines d'un chapelet nuancé; l'église avec ses tuiles de sapin imbriquées, la chaire du pasteur qui, chaque dimanche, jouait de sévères variations de paroles sur ce thème magistral et superbe — la Bible, cet homme aux cheveux blancs qui lui avait planté un à un dans la tête ce peu de choses qu'elle savait, les premiers bégaiements de trois langues.

Oh! l'hiver, avec ses neiges, étoupant chaque bruit, rehaussant d'argent fin les aulnes et les pins noirs; l'hiver, qui étalait un miroir lisse de glace sur les eaux, dont les îles semblaient des barques gréées sous voiles; l'hiver, qui faisait prisonniers les rapides et sourdes les cascades. Oh! les courses de petits chevaux fous,

au poil crêpelé, pomponnés de sonnailles! Comme elle les enviait, ces coureurs en culottes, emmitouflés dans leurs *touloupes* brodées de soies claires! Parfois une bande de *Zingari* passait, avec des ours savants en laisse, des bohémiennes qui nasillaient, des Lapons camards et puants, avec leurs hardes de rennes. Puis, dévalant ce talus de souvenances, elle se représentait ce grand cirque Rowley, comme une large cloche en planches, dont les affiches rouges lui avaient égratigné les yeux. On était arrivé à Helsingfors, mi en barque, mi en *karriole* : et c'étaient les premiers pas de sa fuite. Car ces claquements de mains, ces orbes de chevaux galopant sur une musique de foire, l'avaient si fort remuée, si bien prise dans leurs serpents, étourdie, qu'elle les avait suivis sans penser. Elle avait encore dans les yeux ces quais de granit de la ville et *Sweaborg*, les sept îles, et l'emmêlement des mâts dans ses ports, comme une *sotnia* de Kusaqs, la lance haut.

Alors, sentant son cœur se fondre, elle se jeta au galop dans le cirque.

Que tout cela était loin, et ce début à Wilna, dans une fièvre, puis cette vie de bohème de ville en ville, de contrée en contrée, semant çà et là la propre fleur de ses rêves, soufflée par l'haleine chaude des foules, jusqu'au jour où enfin elle avait conquis la première place à la pointe de l'éperon! Plus haut! toujours plus haut! Mais ce qui par dessus tout la faisait fière, c'était cette robe blanche sans tache, qu'elle avait su garer des éclaboussures des chemins. Comme la vierge des Écritures, on l'avait vue toujours « marchant entre les lys ». Y pourrait-elle marcher à jamais? Elle n'était qu'une femme après tout. Et peureusement elle se replongeait en idée dans les belles limpidités de ses lacs. Un jour peut-être, quand auraient crû ses épargnes, de celles qu'elle n'envoyait pas à son père, qu'elle pourrait compter en *markkäa*, non plus en *pennia,* elle irait se retremper là-bas, emmènerait ses chevaux aimés, compagnons de ses gloires premières, et s'endormirait, bercée par les bruits d'autrefois, dans la paix sereine de la patrie finnoise.

Elle allait toujours galopant, chatouillée à ces douceurs de souvenirs. Soudain Thor broncha sur son devant. Une flamme alluma son œil d'acier bleu : un air de violence farouche fit grimacer ses lèvres, où les dents mettaient comme des gouttes laiteuses. Empoignant les rênes à plein poing, elle fouailla à toute force la croupe du cheval en défense, qui ruait, pointait, et, calmée tout à coup, docile, la bête se remit au trot, encensant. Alors, l'ayant dressée sur la barrière au seuil des écuries, l'écuyère frappa trois fois de sa cravache. Flipot montra sa tête niaise à la porte.

— Oui! dit-elle seulement.

Il entra, tenant en main le « sauteur », qu'il vint boucler entre les deux poteaux au centre de l'arène. Julia, descendue, baisait son cheval sur le nez.

— Merci, Thor!

Et comme l'écuyer rentrait avec la bête en sueur, elle fit, en souriant :

— Non! restez, mon bon monsieur Flipot; vous me donnerez la main cette fois.

Et elle eut un rire de pitié, ayant regardé bien en face cette trogne enluminée de jocrisse, la bouche tordue par une joie de bête.

VI

Les victimes de Chio [1]

La lumière frisante d'une claire après-dînée de juin filtrait au travers des nuées d'ouate, qu'un vent de nord-ouest culbutait l'une sur l'autre, avec des bouillonnements de crème mousseuse, fouettées de gris par places, comme un effet de neige rehaussé d'une pointe de sépia. Une chaude averse avait à point, tout à l'heure, débarbouillé les arbres du jardin qui s'égouttaient; les grappes défleuries des marronniers secouaient une poudre de sucre, les feuilles des tilleuls luisaient, vernies de neuf pour la fête. Et cela semblait du programme vraiment, cette pluie qui venait d'endormir les poussières, et ce tendelet de nuages bouclés, élargi dans le ciel, contre le cru du soleil, ainsi qu'une frissonnante ombrelle.

Tandis que, dans la rue de Rivoli, barrée d'une triple file de voitures, et aux entrées de la place des queues se formaient tout de même qu'au théâtre, c'était sur la terrasse des Tuileries, un

1. Dans ce chapitre, Mirbeau fait un tableau critique des pseudo-fêtes de « charité », qu'il stigmatisera dans une série d'articles du *Gaulois* et de *La France* en 1884-1885. Il n'y voit que du snobisme éhonté de parasites et de « saltimbanques qui battent la grosse caisse sur la peau des victimes ». La plus importante de ces fêtes a eu lieu le 18 décembre 1879 à l'Hippodrome, pour venir en aide aux victimes des inondations de Murcie — où Mirbeau venait d'être envoyé en reportage par son patron Arthur Meyer; un numéro spécial de journal, réalisé conjointement par les principaux organes de presse, a été massivement diffusé à cette occasion, *Paris-Murcie*. Une autre fête a été organisée en faveur des victimes du tremblement de terre d'Ischia. Ici il est fait allusion au tremblement de terre qui a ravagé l'île grecque de Chios en 1881.

tohu-bohu de kermesse; non de ces foires flamandes empestées d'odeurs âcres de bière et de fritures, scandées de rires populaciers, mais une fête de bon ton, musquée, dans le goût du dernier siècle, quelque chose comme un endimanchement de Trianon pour les beaux yeux d'une archiduchesse. Sous un vélum une rue d'Orient s'allongeait, dans l'entre-deux des boutiques arlequinées, avec de gais envolements de banderoles, de drapeaux timbrés du croissant turc mêlés aux flammes tricolores. Un gazouillis de voix fraîches pépiait, brodant ses variations de flageolets sur la basse grave des mirlitons, des tambours, toute la cacophonie des pistolades, des crécelles, des claquettes, et le nasillant trémolo des tourniquets. Dans un demi-cercle adossé à la place, la musique de la garde de Paris soufflait, le cuivre au bec, à tour de rôle avec un orphéon, aux casquettes brodées d'une lyre d'or, enflant ses joues en mesure sur un *allegro* rythmé, dont la voix pointue et raide entrait comme un coin dans le vacarme bon enfant de la fête. La foule roulait coude à coude : des Anglais en pardessus d'alpaga clair, traînant des ribambelles d'enfants, de *misses*, échelonnés ainsi que des flûtes de Pan; des Allemands débraillés : toute la gamme empesée ou molle des étrangers venus pour le Grand-Prix; des familles de bourgeois, marchant, graves, derrière de petites filles raides, avec des chapeaux « Rembrandt » à plumes longues, le ventre sanglé très bas par des ceintures; des « communiants » frisés, en culottes blanches, le brassard de moire au coude, qui, les yeux écarquillés, se tenaient par la main, bien sages; des « nounous » riches, engoncées, avec de larges « suivez-moi » qui pendaient jusqu'à terre; de vieux hommes pommadés, le cigare aux lèvres, glissant le pied et lorgnant les vendeuses; des galopades de jeunes filles en toilette, caquetant et riant d'un rire aigu, suivies de dames gourmées, qui se hâtaient vers une boutique amie, toisant les drôlesses fardées qui passaient d'un pas canetant, en jupes courtes. Et c'était dans le sable un ruissellement continu, un frottis rêche de balayeuses à l'automne dans un tas sonore de feuilles mortes, avec parfois le galop affairé d'un « commissaire » tête-nue, la boutonnière écartelée d'un insigne, comme une estafette lancée, porteur d'un ordre de bataille, dans cette rue de village envahie, où de petits postes échelonnés de jolies femmes arrêtaient l'ennemi, barricadant les

issues, une rose, une cigarette, un verre de limonade au poing, entêtées de vendre, terribles.

Sous les auvents des maisonnettes, d'exquises figures s'enlevaient du fond de velours rouge à crépines, coiffées de chapeaux fous, fariniers de paille, bonnets, cloches, capotes ou turbans, costumées pour le rôle en servantes frisonnes, en Japonaises, en Marquises, la bouche déformée par un cri de métier donné à faux par une langue inhabile, dans une cascade de vocalises. Entre la longuillade d'yeux d'or d'un diorama et les frissonnants tableaux d'une ménagerie qui braillait, avec sur le devant les membres d'un grand cercle en musiciens hongrois et le duc de Belleguise botté, éperonné, en dompteur, une mignonne rôtisserie en plein air flambait à l'enseigne de la « Merlette »; la rôtisseuse, une comtesse brune, portant crânement le travesti de gâte-sauces, tournait la broche, aidée d'une paire de marmitons coquets, gantés de clair, le monocle à l'œil. Au fond un cirque de chevaux de bois à double étage semblait une crinoline énorme abritant sous sa jupe pailletée des poneys peinturlurés, des calèches vernies qui basculaient, où des mioches se renversaient en des poses recueillies, les yeux troubles et le cœur brouillé. Puis c'étaient des billards anglais, des jeux de boules, des théâtres, un café-concert de femmes du monde authentiques, une toupie hollandaise, qui éclatait en coup de feu, les tirs, les loteries monstres, dont les roues chevrotaient, alourdies de faïences ou de nonnettes. On se pressait à l'entrée d'une baraque de « femme géante », où le vicomte d'Ailly, un joli brun, la barbe en éventail, glapissait un boniment comique, scandé de coups de caisse, pendant qu'au dedans la belle Mme Cartridge laissait, pour un louis, tâter sa jambe à tout venant. Sur un char, le plus bouillant des « chevau-légers » faisait le marchand d'orviétan, flanqué d'un joueur d'orgue à particule. Ci et là une bouquetière Watteau voltigeait, sa volette à la taille; une pâtissière toute blanche comme un chou à la crème courait, le plateau au poing, en gamine; une cigarière, en surah havane, coiffée d'un foulard créole, s'égosillait. Et il fallait voir leurs rires, quand un bourgeois ébaubi réclamait sa monnaie! Partout des jeunes gens corrects, la redingote boutonnée jusqu'au menton, la main élargie sous des bourses à glands d'or, se bousculant à la « caisse », où

Le Figaro, régisseur de la scène, trônait, au complet, dans une gloire.

Au centre de la terrasse des Feuillants un jeu de « petits chevaux » engluait le monde sous sa tente large en coutil rayé de rose, écartelée d'une banderole de soie cerise où ces mots : *Julia Forsell,* en lettres d'or d'un pied, griffaient tous les hommes au passage. Une jolie idée de la princesse Vedrowitch, cette réclame, et fameux miroir à piper les parieurs : les petits chevaux de plomb colorié virant sur un coup de langue de l'écuyère à la mode! Et bon gré, mal gré, on faisait halte là devant, alléché par cet affriolant spectacle; Julia Forsell cap à cap avec une princesse dont les frasques n'étaient pas moins connues que les drôleries. Les quatre tables étaient prises d'assaut; on s'arrachait les *tickets,* et l'or pleuvait dans les troncs de bois blanc pendus sous le rayon des gros lots — un écroulement de tambours de basque décorés par Henner, Heilbuth, Mazarski et bien d'autres, pareils à des assiettes peintes dessus un dressoir.

Le jeu était dans son plein, un hourvari à se boucher les oreilles; des centaines de bras se levaient comme pour prêter serment, les doigts crispés sur une pièce d'or. Des voix miaulaient :

— Le *quatre*! Donnez-moi le *quatre*?

— Je prends le *trois* jaune! Madame, le *trois* jaune?

— Passez-moi le *sept,* mademoiselle?

— J'ai donné vingt francs!

Puis des cris partaient dans un méli-mélo de clabauderie, des hurrahs répétés jusqu'aux grilles du jardin, lorsque les valets de pied de la princesse, en livrées de gala, affichaient dehors les gagnants. On hurlait, on applaudissait à outrance, trépignant dans une fièvre qui prenait la foule même du dehors, pariant sur place, dans la rue, où des gamins, perchés au fin haut des tilleuls, aboyaient à mesure les numéros vainqueurs.

Sur l'estrade, la princesse, en robe de faille mastic peinte à la main d'iris violets, l'air épanoui sous son chapeau relevé d'un seul côté par une touffe des mêmes fleurs, riait à toute gorge, se renversant en arrière, tirée à hue, à dia, batifolant, faisant à tout bout de champ : « Ma petite Julia! Ma chère Julia! » fort embrouillée, au demeurant, dans ses comptes. L'écuyère, la taille moulée dans un habit de moire lie de vin, dessus une jupe à

volants de blonde noire, charmante avec son profil de vierge ombré d'un « Clarisse Harlowe », la pelisse de peluche chaudron, fixée aux épaules par deux agrafes circassiennes en or niellé, souriait joliment de son sourire troussé d'écureuil, les mains lestes, le gant de Saxe haut tiré sur la manche collante, répondant à chacun sans pruderie, chaste encore dans ces frôlements vicieux de jeunes hommes qui se poussaient pour la voir, les yeux luisants d'un désir. Très froide à son ordinaire, point gênée, elle disait parfois de sa voix vibrante, un peu rude :

— Monsieur, voulez-vous rendre cet argent à qui de droit ?… Veuillez, je vous en prie, monsieur… ? S'il vous plaît, monsieur… ?

Et son beau regard clair d'eau bleue mirait bien en face tous ces hommes.

Mazarski accourait, en nage ; il fendit la foule, essoufflé, jouant des coudes, criant avec son accent de Pologne : « *Jé souis cômizaire !* » La princesse éclata de rire :

— Quoi ? c'est vous, Sacha ? Eh bien ! c'est heureux ! Qu'est-ce que vous faisiez donc, mon pauvre… ? J'y suis ! Votre femme, dites ?

— Oui, princesse ! Elle ne voulait pas me laisser venir. C'est une bonne que Raïssa !…

— Alors vous avez sonné « Rustighello » et demandé le poison des Borgia ?

— Mais, princesse… Elle avait la migraine !…

— Bon ! vous lui avez donné de la mort-aux-rats en guise de quinine… Fi ! Sacha !… Enfin vous voilà ! Savez-vous que c'est à se tordre ? Par exemple, on a grand besoin de vous… Je suis débordée ; nous sommes débordées à la lettre. Tenez ! allez aider d'Anthoirre, là, à la troisième table… Vous servirez de tampon entre ce petit de Martigues et lui… Ils vont se dévorer tout à l'heure pour les beaux yeux de Julia… Ah ! à propos, mon pauvre Sacha, ils ne sont pas artistes, ces braves gens ; ils ne veulent pas de vos tambours ; ils aiment mieux les roubles-argent… Hein ?… Attendez donc !… Regardez-la un peu, notre écuyère !… Non, pas trop !… Julia ! je vous aime ! Ô la reine des écuyères et la tzarine des caissières !… Assez regardé, Sacha ! Vite, à la troisième table ; on s'y mange ! Ca vous rappellera

madame Raïssa!... Ah! bonjour, général, bonjour! Vous voulez un cheval?... pas trop vigoureux, dites?... Vous n'êtes donc pas dans l'étable de la marquise d'Anthoirre?... Oh! vous êtes un malin, vous; vous êtes entré ici par le derrière. Ne le dites pas, on nous piétinerait... C'en est une idée! Voyez-vous? je m'étais dit que si je pouvais avoir Julia Forsell (sans compter mon pari que je gagnais... oh! un rien, mais l'honneur!), ça agacerait diablement les hommes. Vous pensez bien, moi, il y a bel âge que je ne les agace plus, je les... embête tout au plus... Hein? quoi? j'ai dit une énormité, général? Laissez-moi tranquille, j'ai vingt ans, moi, aujourd'hui; je m'amuse... je m'amuse comme une folle... Dieu! que les hommes sont bêtes!... Pas vous, général! Alors, pour finir, j'ai été trouver cette petite, je lui ai conté ma petite affaire, les Turcs par ci, et Chio par là... qu'il y aurait Judic, tous les grands *cabots* du faubourg et...

— Et tout le tremblement... fit le général de Poilvé. C'est le cas de le dire.

— Général, allez voir là-bas à la vacherie de ces dames si j'y suis! Vous leur conterez vos calembredaines. Et ça leur fera du bien : elles ne font pas le sou... Moi, je n'ai pas le temps... Julia! je vous adore!... Voulez-vous que je vous dise « tu »?... Oui? Je t'adore, Julia!... Psstt! d'Anthoirre, allons, allons! Henryot, Mylord, messieurs, un peu plus de voix! Est-ce que vous croyez que vous êtes ici pour votre plaisir? Il faut allumer le public Vous n'allumez pas! Et vous, monsieur de Martigues, vous restez là béant devant Julia... Criez donc plus fort! Il faut payer son *écho* [1]! Oh! pardon : je ne l'ai pas fait exprès. Si le général était encore là, il le ramasserait, il l'épousetterait un peu et le ferait passer pour neuf... *Monsignor, monsignor*? Vous en souhaitez aussi? Barine, un cheval pour *monsignor*! Voulez-vous me permettre de vous donner mon humble avis? Prenez le 9, *monsignor,* c'est le gagnant... Je remercie Votre Grâce!... Oui, vous avez raison, je suis une femme de bon conseil; c'est ce qui me perd. J'ai tant mis de plomb dans la tête des autres, que je n'en ai plus pour moi... Par ici, monsieur le sénateur! Monsieur

1. Jeu de mots (*écho*/écot) permettant d'évoquer la vénalité de la presse, constamment dénoncée par Mirbeau, notamment dans ses *Grimaces* de 1883 : les échos mondains sont bien souvent payants et constituent de la publicité déguisée.

Carapanos… Carapanos, un pur-sang pour monsieur!… Non? Vous aimez mieux une rosse?… Ah! monsieur de Sorlin, bonjour… Vous dites?… Plus haut!… ah! bon! Vous n'avez pas confiance : parbleu! vous, le Schopenhauer français… Voyons! Pendant que je vous tiens, êtes-vous pour le « déterminisme » ou le « prédéterminisme »?… Mme de Sorlin se porte bien? Et son commerce de librairie?… Vous venez ici pour narguer « l'idée Kantienne »… Comment dites-vous cela déjà?…

— Madame la princesse, demanda l'écuyère, auriez-vous, s'il vous plaît, de la monnaie dans votre caisse?

— Voici! ma belle; prenez tout!… Monsieur de Sorlin, voulez-vous être un amour?… Ça blesse votre doctrine de l'inconscient, ce que je dis là? Enfin, vous êtes pour l'« eudémonisme » universel? Alors, allez me chercher une tasse de lait chez la marquise d'Anthoirre, à la vacherie, là, en face. Ça lui fera du bien et à moi aussi. Je meurs de faim!

Tout à coup elle aperçut Ducos qui passait, prenant des notes sur la fête.

— Hep! hep! fit-elle.

— Princesse, dit le journaliste s'approchant, avez-vous quelques recommandations au sujet du compte rendu?

— Sans doute, mon cher monsieur, sans doute! Pas un mot de moi; Worth m'a raté mon pouf… Si, si, je vous assure; d'ici vous ne pouvez pas voir. Mais soignez Julia, soignez Julia!… Ah! si vous voulez, un coup de patte aux laitières : ça me fera plaisir, et au marquis donc! N'est-ce pas, d'Anthoirre?… Il n'entend pas; ils n'entendent rien, ces petits messieurs. Ils s'imaginent que Julia… Sacha, voulez-vous bien finir? Je le dirai à votre femme… Hé là! monsieur *Lebondieu,* où galopez-vous comme ça? C'est un pari?

— Madame la princesse… Madame… la prin…cesse! bégaya Larmandieu, qui accourait, anhélé.

— Parlez!

— Un grand malheur, madame la… princesse, un très grand… malheur! Il n'y a plus… de… collodion!

— Eh bien! quoi! c'est à moi que vous venez en demander? Vous croyez donc que j'en ai dans ma poche, en guise de sels anglais?

— Que faire? Quel guignon, madame la princesse! La photographie Giusti obligée de fermer boutique! Ça marchait si bien!... C'est l'abomination de la désolation!... Donnez-moi...

— Du collodion?

— Non, un conseil.

— Mon cher monsieur *Levraudieu,* voici : courez à la vacherie en face, tenue par l'Archiduchesse, et M[me] Coco, votre future belle-sœur, et achetez-leur un peu de lait! Ça leur fera plaisir, et qui sait si ça ne peut pas remplacer le collodion? J'ai dit... Julia, tu es un ange!

— Madame, fit l'écuyère, les lots vont manquer à la fin.

— N'aie pas peur, mon enfant! Quand tu seras au bout, je déferai ma jarretière; je la couperai en petits, en tout petits morceaux, et je leur dirai que c'est la tienne... Va! ils le croiront, ces imbéciles!... Tiens! vous avez entendu, Barine? Alors gardez ça pour vous. Monsieur de Martigues, rendez donc à Chelthea le service de verser de l'eau dans son champagne... il se dénationalise, cet Anglais... Merci! on l'appellera « Polonais » tout à l'heure! Pardon, Sacha!... Julia, ma belle, veux-tu voir un homme heureux? Regarde le général qui revient, là, à la gauche : cet homme heureux vient de pondre un calembour : cocorico!... Est-ce vrai, général?

— Ah! princesse! fit M. de Poilvé épanoui. C'est à crever de rire... Sacredié! depuis le soir de...

— Abrégez, général!

— Je sors de la photographie Giusti...

— À l'enseigne du « Trait-d'union », un *trait* de génie! Eh bien! on s'y bouscule; on prend son billet à l'entrée?

— Mais non, mais non, princesse! Je n'y ai guère vu que le petit Larmandieu, Kohn, le banquier, et leur compatriote, ce Florentin ramolli...

— Le chevalier *Ramollino di Ramollini!*

— Ils ont posé chacun quarante-deux fois, de face, de trois quarts, de dos... Et il n'y a plus de collodion!

— Eh bien! et ce mot? ce mot?... Julia, donne donc le Philippe Rousseau, la botte d'oignons, tu sais? à ce monsieur qui rit si fort et qui est si laid... Ça le fera pleurer!... Alors, général?

— Voici : cette vieille femelle, qui s'habille comme sous Louis-Philippe...

— C'est madame de Sorlin-Peyrouse que vous voulez dire ?

— Oui, princesse. Vous savez qu'elle a ouvert boutique de « philosophie pessimiste »; elle y débite sans succès les œuvres de son époux et les siennes…

— Je sais cela : vous en avez acheté ?

— Non ! mais, juste au moment où je passais sans penser à mal, elle est montée sur sa chaise afin d'atteindre…

— Dépêchez-vous donc; vous avez vu ses jambes ? Mes compliments ! C'est pour ça que vous me tenez le bec dans l'eau ?

— Dans le lait, princesse !

M. de Sorlin revenait à pas comptés, portant à deux mains une tasse vide.

— On m'a tant bousculé ! fit-il, s'excusant. *Sic vos non vobis,* princesse.

— Mais il n'y en a plus une goutte, mon cher monsieur de Sorlin. Que va devenir mon *moi* ? Sait-on à quelle heure on dînera seulement ?

— En effet, princesse, je crois qu'auparavant il passera des *lots* sous le pont !

— Fi ! général, les quarante siècles de l'Académie vous contemplent… Vous repartez, monsieur de Sorlin ? Bravo ! je vous recommanderai pour le prix Monthyon…

Et, se tournant vers M. de Poilvé, elle lui dit entre haut et bas :

— Ce mot, général ? Vous me faites bouillir !

— Mon Dieu ! princesse, vous voyez la scène ? Madame de Sorlin-Peyrouse debout sur son escabelle… moi forcé de regarder… Vous direz ce que vous voudrez, ces bas-bleus ne sont pas des *bas-si-noirs !*

— Oh ! oh ! oh !… oh ! Jamais vous ne me ferez croire ça. Pour votre peine, allez dire à Julia que je l'adore !

L'écuyère, qui alignait des piles de louis devant elle, leva ses yeux aux longs cils annelés, presque noirs, et rendit à la princesse un salut gentil des paupières.

— Combien de recette, mademoiselle ? lui jeta en passant le journaliste, le crayon toujours en arrêt.

— Voyez ! douze bobines comme cela… de mille *markkäa*… pardon, de francs !

Le marquis d'Anthoirre, qui avait entendu, dit avec un méchant sourire :

— Mes compliments, mademoiselle. — Et, se retournant vers Ducos : « Voyez donc, M. Cartridge, l'époux de la *femme géante,* qui passe à droite au bras de ce monsieur gris-pommelé ! »

— Le gris-pommelé, c'est le comte Merle, dit le journaliste, Merle, l'ancien préfet, le mari de la *rôtisseuse.* Et ces deux vieux débris… trompés, se consolaient entre eux [1] ! Les voilà, les victimes de Chio, les voilà !

1. Mirbeau citait déjà ce vers de mirliton dans une lettre à Alfred Bansard, le 3 juin 1869 : « Et ces trois grands débris se consolaient entre eux » (*Lettres à Alfred Bansard des Bois, Correspondance générale,* tome I, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003, p. 140).

VII

Le secret de Catalinette

N-i, ni, c'est fini, il est mort, le rire de Catalinette, ce joli rire en glouglou.

À plat ventre dans sa couchette étroite de fillette, bord à bord avec le tremplin d'étude, l'œil cerné d'encre pâle, la peau moite d'une suée de fièvre et de sanglots, piquée de points sanglants comme des braises, les lèvres d'une blancheur d'hostie, elle songe à des choses, accoudée, la tête dans ses mains déjà grassouillettes de petite femme. Elle tressaute parfois sous l'effort haletant d'un soupir, et son front se gaufre à plis très fins, ainsi qu'un corsage à la vierge. Y en a-t-il de ces plis, mon Dieu ! de ces bouillons ! Plus de fossettes, rien que des bâtons droits, pareils aux écritures des Runes, mais point tant, hélas ! indéchiffrables. C'est qu'un front ridé de quatorze ans, ça se lit tout courant comme un livre imprimé en caractères neufs. Le premier bâton, en haut, cette petite ligne horizontale, la plus renflée en tuyau, entre cuir et chair, elle a un nom : jalousie. Oui ! Catalinette, la danseuse de corde, est jalouse !

Dame ! allez-vous-en rôder au droit des colonnes Morris, et reluquez, s'il vous plaît, l'affiche jaune du Cirque. Qu'y a-t-il là écrit ?

Par indisposition de Mlle CATALINA,
exercices sur la corde raide
par
Mlle Aglaé SIMPSON.

Croyez-vous que ce soit gai ? Là ! se voir ainsi doublée dans la saison !

Une doublure de Catalinette ! Ah ! de vrai, ce n'est pas gros. Et ça y est pourtant. Catalinette en est jalouse, jalouse de ce rat écorché qui se nomme Aglaé Simpson, Simpson seulement pour la pose… Et elle bisque, oh ! elle bisque joliment, Catalinette.

Elle n'est pas remplacée, bien sûr : on ne remplace pas Catalinette, un premier « sujet ». Tout de même les bravos, les rappels, ce friand dessert quotidien, et les fleurs, et les bonbons glissés en cachette aux écuries par des messieurs gentils qui l'appellent « mademoiselle », c'est Aglaé qui empêche tout, la voleuse. Voyons, la main sur la conscience, est-ce qu'elle les mérite ? Est-ce que ce n'est pas une pitié de voir ainsi *bousiller* l'ouvrage ? Pas de ballon, pas ça de ballon ! Et un *trac* ! Pardine ! elle ne sait pas, il ne faut pas lui en vouloir : ça n'a pas reçu d'éducation, ça sort on ne sait d'où ! Et tout revient de droit à Catalinette, et ça devrait, s'il y avait une justice, passer par-dessus la tête de l'autre, cette tête de belette aux dents bleues, rangées pis que des morceaux de verre sur un mur de jardin. Fi ! la laide ! Mais voilà ! « N'y a pas de justice. »

Cristi ! ça a du bon, la représentation ! Comme on dort bien après, l'oreille toute pleine de ces ronflements berceurs, et que cela vous sucre joliment les rêves ! On sue un peu, c'est vrai ; mais comme ce vent des bravos vous essuie et vous sèche !

Et allez donc ! Pour un bobo, plus personne. Pendant trois jours, malgré un peu de toux et de mal de tête, elle a fait son service sans avoir l'air. De la fatigue ? Ah ! bien oui ! Une distraction, ces lumières, les toilettes et le tonnerre des battements de main. Puis il y a Julia Forsell, l'écuyère, qui la bourre des fois de pralines, une bonne pâte celle-là, encore qu'un brin bégueule. On ne l'aime pas dans les coulisses : M. William, le gymnaste, qui a la tête tournée par les cocottes, lui fait des pieds de nez par derrière, et « papa » Plunkett dit comme ça :

— Moi, j'gobe pas les femmes qui font tant leur *sophie !*

C'est un peu vrai : une drôle d'écuyère, qui n'a pas seulement un bon ami ! Ah ! Dieu ! ce n'est pas comme Catalinette : car c'est un peu « rapport à Brutus » qu'elle a travaillé ces trois jours. Brutus ! vous savez bien, le fils à *mame* Zélie. Ah ! les bons baisers sucrés, à s'en lécher les babines, blottis tous les deux au

fond, bien au fond de la stalle de *Monarque,* le gros cheval blanc de voltige, qui, gentil, se range pour leur faire place, si gros, si gros qu'on ne les voit pas. Aussi comme elle l'embrasse, la douce bête, pour sa peine, quand elle n'a pu lui chiper dans le coffre une pleine poignée d'avoine ! Puis houpe-là ! l'un après l'autre on saute à joint-pieds les bords nattés de la litière : car, dame ! le palefrenier crierait !

Mais voilà que le vendredi matin, elle s'est sentie tout d'un coup si lâche, qu'à peine à bas du lit, prise d'une faiblesse, les jambes en coton, soudain elle a dû se recoucher ni plus ni moins qu'une « demoiselle de la haute ». Pas de chance ! En pleine saison, alors que le beau monde se chamaille pour les fauteuils, patatras ! Elle qui n'est jamais malade ! Plunkett, de son lit, a eu beau lui cingler un coup de fouet; elle n'a pas bougé. Il s'est levé comme un furieux... puis, quand il l'a vue si veule, demi-pâmée, il a eu peur de la perdre, l'a bordée gentiment, ma foi ! et a grimpé chez *mame* Zélie, qui faisait là-haut un joli « bousin » avec sa machine à plisser. Mère et fils ont déboulé quatre à quatre.

— C'est rien : un chaud-froid ! Ça me connaît ! a dit la vieille étoile de Franconi. J'ai soigné pour ça le comte de... le nom n'y fait rien... Il en avait une saignée de *fleurasie* ! J'y ai enlevé ça comme avec la main.

— Allons ! faites, maman *Candélabre* ; moi je me la tire.

Et le clown a filé à son estaminet du boulevard Clichy, un endroit fameux pour l'absinthe. Mme Zélie a déclaré que pour ces maladies-là il fallait de l'air; or la chambre de Catalinette est grande comme une cage d'oiseau-mouche et prend le jour de guingois sur une courette. Quand je dis... « elle prend... » elle en laisse la moitié en route. Pour celle du clown, il n'y faut pas penser : ces hommes, c'est si égoïste ! Alors une idée lui est venue : pourquoi pas ? C'est vaste au moins ! Et en deux temps le petit lit de fer, la table de nuit en noyer sont roulés dans la « salle d'étude », dont les deux fenêtres happent le soleil au vol, avec leurs deux bouches grandes ouvertes, au fin haut de Montmartre, sur Paris, qui semble de là un bassin énorme d'avant-port, dans le fouillis de mâtures des cheminées, où les fumées secouent leurs banderoles.

Ah! la drôle de « salle d'étude »! Pas un livre, ni un pupitre! C'est une pièce haute et nue, aux murs blancs, barrée dans sa longueur par un câble à cheval sur des X; du plafond un trapèze tombe en manière de lustre; sur le sol carrelé un vieux tapis, feutré de paille en dessous, sans couleur. Dans un coin, des chaises en bois plein, des haltères, une panoplie de cannes de bâtonniste, un gros fouet de muletier, des blouses, des maillots mi-partis accrochés; et au fond une glace, sans cadre, qui pose sur le plancher. Bah! le soleil y entre tout de go, sans plus de façon : il n'est pas bégueule, le soleil.

Il est six heures : *mame* Zélie ronfle dans un fauteuil près du lit; Brutus vient de descendre chez le traiteur. Catalinette s'est dressée sur ses coudes. Ah! comme elle enrage, la danseuse! C'est rien, si vous voulez, ce qu'elle a : cependant il faut croire que ça la taquine. Elle ne veut pas dire où elle souffre, et parfois un gros frisson lui court comme des bêtes à fleur de peau. Ses yeux mouillés se promènent tristement sur les choses, que l'ombre voile peu à peu : elle y revit sa vie d'autrefois, une vie point farce tous les jours. Pas un petit bout de cette corde qu'elle n'ait pourrie de ses larmes, de son sang même parfois.

Assurément c'est quelque chose, avoir un « papa » qui fait la grenouille, se gratte l'oreille avec le talon, imite le coq, le dindon, comme le rabot, la scie, et joue du violon avec ses pieds, assis sur une échelle volante. Tout le monde n'a pas un « auteur » doué d'un accent si nature que les Anglais, les vrais, en sont jaloux; un accent fameux, qui pèse son poids d'or; rien que ça vaut l'engagement à Paris. Oui, bien sûr, c'est flatteur : et il y en a qui ont été — ou presque — aux Croisades et qui seraient fort empêchés de virer sur la tête à l'instar d'une toupie d'Allemagne… Heureuse Catalinette, qui ne sait pas ce que c'est, les Croisades! Mais rien n'altère, voyez-vous, comme de rugir, en *lionne,* dans un biberon vide. Alors on l'emplit : ce n'est pas naturel? Voilà pourquoi le clown n'a jamais « fait l'étranger »; il assure, et il faut l'en croire, que l'absinthe suisse n'est bonne qu'à Paris, et pas partout encore, chez Monot, au *Perroquet-Vert*; pour le punch au kirsch, c'est rue de Ponthieu, en face le Cirque, et le bitter-curaçao chez Vassivière, au boulevard Rochechouart. C'est un fin bec que *Plunkett,* (Truffier,

Onésime). Par malheur, il a l'absinthe mauvaise, le pied prompt autant que la main. Rien ne dégourdit comme l'habitude du saut périlleux, si ce n'est peut-être la coutume du saut-de-carpe. Et alors vlin ! vlan ! pif ! paf ! des taloches, des coups de canne, des coups de fouet. Sur qui ? sur Catalinette.

Oui, des coups de fouet. Onésime Truffier possède un fouet, un fouet des Pyrénées — il en a hérité d'un oncle, un Basque, qui était ânier à Luchon ; méfiez-vous des hoiries de par là ! — un gros fouet à manche court, garni de clous d'or et de pompons, avec une mèche en cuir blanc qui va se menuisant jusqu'au bout pareille à une vipère. Et il mord : ah ! oui, une fameuse vipère ! Elle a tant mordu les reins, les cuisses de Catalinette, que celle-ci danse sur la corde aujourd'hui comme pas une et gagne son louis par soirée. C'est coquet, à quatorze ans ! Tarare ! il n'est pas content, monsieur Onésime. Car si *Master Plunkett* jouit d'un naturel jovial, monsieur Truffier, lui, est gai guère moins qu'un membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Il rit trop devant le monde ; il ne lui en reste plus pour la maison, de cette gaîté. Il grogne, il cogne, ce papa-là ! Mais est-ce sûr que ce soit le « papa » ? Les uns disent oui, les autres non. La mère de Catalinette était gymnaste. Le trapèze, elle ne connaissait que ça ; pour les mœurs, aïe ! Un soir, à « Fernando », Plunkett, qui venait de présenter un *numéro* tout neuf de son cru — une plante de paon qu'il soufflait au moyen d'une sarbacane, et qui retombait droit sur son nez — *miss* Éva, la trapéziste, s'était sentie empoignée. Le moyen de résister à cette plume ? Un joli instrument pour signer une capitulation ! Et on s'était mis ensemble, sans éconduire pour cela les beaux messieurs qui courtisaient la belle, les sens pris par ses biceps, et cette poitrine de garçon toute plate où les pectoraux avaient mangé les seins [1]. Et Catalinette était née, Onésime avait-il été seul à la faire ! Non certes, mais il n'y avait pas nui ; il y avait un certain duc surtout… au Cirque d'été…

1. Le 15 août 1880, dans *Paris déshabillé* (*loc. cit.*, p. 32), Mirbeau notait déjà que nombre de gymnastes femmes ont « des apparences hermaphrodites que donnent d'ordinaire les exercices violents, la continuité et le surménement des efforts musculaires ».

— Pas de veine, songeait la petite, que ce soit pas le duc à maman qui m'ait prise !

Mais un duc, qu'est-ce que ça a besoin d'une fillette ? Un clown, parbleu ! c'est tout simple : le fouet d'une main, le morceau de sucre de l'autre, et en avant les dislocations ! Ce fut cela, moins le sucre : Truffier le gardait pour Jack, un singe si savant, qu'il faisait tort à Catalinette. La trapéziste était morte : un soir elle était tombée des frises et le filet avait crevé.

— Ma pauvre *moumoutte,* avait dit le clown, comme te v'la !… à la crapaudine ! Ah ! maladie !

Oh ! quelle bouillie, mon Dieu ! cette pauvre maman ! Et malgré les soins, les visites des médecins décorés, elle était morte, la trapéziste. Tout de même, être si forte sur les « rétablissements » ! Catalinette avait cinq ans : Jack avait pris la place de maman. Oh ! la canaille de bête, aux dents pointues : elle n'avait jamais le fouet, elle, tandis que Catalinette, clic-clac ! À cinq ans, quelle pitié ! D'abord la corde au ras du plancher, puis dans un terrain vague, sur des pieux qu'on fichait en terre chaque fois : quand elle venait à perdre l'équilibre, elle se faisait grand mal sur les pierres ; point de sable, point de tapis, et la vipère qui sifflait ! Puis il avait fallu apprendre à jongler, d'abord avec des balles, des bouteilles en bois, des œufs. Dieu, quelles omelettes ! Alors elle se couchait sans souper.

Était-il « rosse », ce père Plunkett, quand il rentrait soûl, le nez violet, les yeux vagues, perdus, liserés de rouge sur les bords, braillant et tapant comme un sourd. Un jour ne lui avait-il pas envoyé un litre à la tête ? Un litre vide naturellement. Elle avait bien paré le coup, mais la bouteille écrasée au mur l'avait criblée d'une averse pointue de verre en poudre. Même un de ces éclats dans son épaule nue avait creusé une écorchure pas profonde, et qui cependant la cuisait ferme. Cette plaie, une illumination pour Plunkett : Catalinette était à la veille de débuter à « Fernando » ; alors, ce bobo, il l'avait soigné, mais pas comme vous pourriez croire, à rebours. Chaque matin d'un coup d'ongle il faisait sauter la croûte fraîche, et, quand ça ne marchait pas à son idée, le travail sur la corde raide, avec une baguette acérée il lardait à même la plaie vive.

— Gare ! *mamselle* sucrée, gare !… ou je pique !

Et il se fendait à fond, battant des appels, criant comme un prévôt : « Touche, manque!… autant, ça ne vaut rien! » Puis, quand il avait assez du jeu, avec son accent anglais des grands jours, il hélait :

— *Môsié Jack! vol 'vô m'apôter ma petite fouette?*

Le singe bondissait à la muraille, décrochait l'instrument de torture, et, debout, tenant le fouet dans ses deux bras en *baby,* il accourait, clopinant, l'air narquois sous sa barbe de vieux poivre et sel. Aussi quel début! Plunkett s'était entonné du punch jusqu'aux yeux, et, de force, avait soûlé Catalinette.

Après, par exemple, ce fut une autre gamme. Les soirs que le succès chômait pour lui, il s'en prenait à la danseuse, la rouait de coups, jurant :

— Ah! nom d'un Dieu! vous faites votre étoile! Malheur! Ça chipe les applaudissements de papa. Il n'y a plus de battoirs que pour *mamselle.* Excusez! Je va t'en donner, des jeux de mains.

Et les torgnoles de pleuvoir ainsi que grêle en mars. Vous pensez ce que c'était, ce pauvre petit corps d'enfant! Une volaille truffée, tant de bleus il y avait tout partout. Comment ne mourut-elle pas à la peine? C'est à ne pas croire : elle engraissait. Seulement, quand il fut question d'engagement au grand Cirque, le directeur, un homme grave, à lunettes, quelque chose approchant d'un notaire, qui palpait l'enfant nue comme un gibier, fit :

— Diable! diable! Elle est faisandée, la personne! Vous lui donnez donc à manger avec une fourche? Faut pas, monsieur Plunkett : ça perd la marchandise… Je lâcherai trente louis du mois quand elle sera nette comme torchette!

Vrai, s'il n'avait pas été si laid, Catalinette l'eût embrassé! Plus de coups! Le clown remplaça le fouet par l'insomnie ou la diète.

— Comme cela, ça ne marquera plus! disait-il.

Et, voyez un peu les arcanes du cœur, Catalinette tenait à la vie. Un soir que, dans le quartier, on avait rapporté un garçonnet, qui s'était jeté à l'eau à cause que sa mère le rossait, elle s'était prise à sourire :

— Ah! ben, vrai!… Et moi alors, ça serait donc tous les jours qu'il faudrait piquer sa tête!

Bah ! peut-être finirait-elle par amener le bon numéro. Et elle s'en allait fredonnant, confiante :

C'est pas toujours les mêmes
Qu'auront l'assiette au beurre… !

C'est que Catalinette avait un rêve, un amour de rêve, qui lui sucrait la bouche comme une praline. Voyez-vous ça ? le rêve de Catalinette. Elle rêvait… elle rêvait d'épouser Brutus et de monter un cirque à eux deux, une petite baraque dans les prix doux, pour courir la province.

Mame Zélie, qui logeait au-dessus, n'était pas riche, et tout le jour plissait à la machine, à seule fin d'allonger les 1200 F de Brutus et les 600 en viager que lui servait le duc de… ou le prince de… elle n'était pas sûre, car, vous savez, elle était brouillée avec les noms. La vieille avait deux passions : les petits plats et Brutus. Quand elle n'avait pas, comme elle disait, *l'estomac-en-délabre,* elle se fricotait de bons morceaux. On s'était connu à « Fernando ». Lui, une idée niais, piquait des coups de soleil quand Catalinette le mirait dans les yeux. Un soir qu'il rentrait aux écuries, monté à cru sur son poney, elle avait laissé choir devant lui une rose qu'elle avait au sein. Et comme il rougissait très fort, rivé sur place par l'émotion, elle lui avait poussé le coude et murmuré dans l'oreille :

— Mais ramasse-la donc, bêta !

Depuis ils se becquetaient dans les coins, sous la soupente aux accessoires, à même le foin du grenier. Plunkett, qui les avait pincés plus d'une fois, calottait l'un, calottait l'autre, criant :

— B… de morveux ! que je t'y reprenne à débaucher ma fille !

Elle, Catalinette, souriait en son par-dedans ; lui, Brutus, la déb… ? Ah ! ah ! Ce grand bête ?… jamais de la vie ni des jours ! Madame Zélie fermait les yeux.

— Faut qu'il jette ses gourmes ! disait-elle.

Car elle rêvait dessus son fils. Pourquoi n'épouserait-il pas une princesse ? Est-ce qu'il n'était pas fils d'un prince… d'un marquis peut-être bien… à moins que ce ne fût d'un duc et pair ? Elle n'en aurait pas mis son doigt à couper. La danseuse riait de ces belles ambitions de maman. Elle savait bien qu'il l'aimait et que,

quand elle voudrait, ce serait elle, Catalinette, la princesse. Et tous deux sassaient dans leurs songes ce château roulant d'Espagne, cet *entre-sort* de rencontre, où l'on ferait l'amour sur les chemins, suivis de quelques chevaux de réforme, d'un pitre, un trapéziste, un piston. Elle en toucherait deux mots à l'écuyère : celle-ci lui donnait bien des bonbons; pourquoi lui refuserait-elle un conseil? Et elle était si douce, si douce, *mam-selle* Julia!

Et Catalinette pense : si elle pouvait la voir à présent, l'écuyère! Elle souffre tant? C'est dans des moments pareils qu'on a besoin de pralines, de celles-là que le cœur sait confire. Qu'est-ce donc qu'elle sent dans la poitrine? Des chaleurs soudaines à crier! Voyons! voyons! Elle, malade, cette bêtise! Alors, patatras le rêve! Tout craque!... Et le front de Catalinette, ses sourcils se rident, se tuyautent, comme si *mame* Zélie venait de les passer à la machine. Elle égratigne ses draps, déchiquette à belles dents l'oreiller, pleurant de rage à l'idée que cette fouine d'Aglaé... Si Brutus allait l'aimer mieux qu'elle? Ah! bien, il ne manquerait plus que ça, par exemple...

Mais Brutus est rentré à pas de loup : c'est l'heure du cirque; il se sauve, et avant, il est venu l'embrasser.

— Dis? Brutus, tu le diras, dis? à *mamselle* Julia? Oh! que t'es heureux d'aller... là-bas.

— Chut! répond le petit homme, parle pas, Linette. Sois sage, je te rapporterai mes bouquets!

VIII

Bataille de coqs

L'horloge des écuries marquait dix heures. Julia revenait dans sa loge, acclamée, s'épongeant le front à petits coups. D'un geste arrondi du bras elle défit son chapeau, qu'elle posa sur la toilette-duchesse, en mousseline à dessous bleu, sans autre chose qu'une large cuvette anglaise et un flacon carré de « Shore's Caprice ». Juste au-dessus, un papillon de gaz tremblotait dans son globe, avec des reflets dansants sur le miroir et la tenture de cretonne Pompadour. Au pied de la chaise longue, où des jupes raides s'affaissaient, Nora ronflait, roulée en boule.

— *Fraulein!* dit Lottche. On frappe.

— Vois qui c'est!

Brutus parut sur le seuil, la toque jaune et bleue en tête, les joues cramoisies, un bouquet dans chaque main.

— Entre donc!... Qu'est-ce que tu veux? fit Julia d'une voix très douce, les yeux papillotants de surprise.

Il ouvrit la bouche pour répondre; puis, levant un bras pour saluer, il se tortillait, gêné par ses fleurs.

Il finit par les poser à terre, et, ôtant sa cape à deux mains :

— Madem... mademoiselle, c'est... Catali... Catali... elle aimerait bien vous... voir!

— Eh bien! pourquoi ne vient-elle pas?... Est-ce que je lui fais peur?

— Oh! non!... elle ne peut... pas : elle est malade.

L'écuyère fit un pas, et, lui prenant la main, elle le fixait, anxieuse :

— Pas gravement? dit-elle.

Il rougit plus fort et encensait, l'air penaud, sans répondre.

— J'y vais alors. C'est rue Berthe ?

— Alors… comme ça, fit l'enfant, vous irez ?

— Mais oui, tout de suite ! Le temps de…

— Nous restons au 15, au troisième… C'est maman qui veille.

Il se jeta à genoux, écrasant ses fleurs. Puis, se relevant confus, il sortit à reculons, l'échine ployée. Julia dégrafait son corsage, quand de nouveau on gratta à la porte. Lottche, qui tenait le jupon de ville à bout de bras, en cerceau, le posa sur un siège, et, ayant ouvert :

— C'est M. Flipot, *Fraulein* !

La chienne éveillée rognonnait.

— Là ! là ! Nora !

L'écuyer demeurait effaré dans le couloir, allongeant sa main large étalée où une carte était posée, comme dans un plateau. Julia la prit et lut haut :

— Gaston de Martigues.

Et, se laissant tomber sur une chaise, elle jeta une œillade au miroir, roula sur son doigt une mèche folle qui pendait, ainsi qu'une boucle, à l'oreille :

— Allons ! fit-elle avec un haussement alenti des épaules. Dites à ce monsieur qu'il peut venir.

M. de Martigues entra, en tenue de soirée. C'était un tout jeune homme, presque encore un enfant, aux traits fins, les joues roses et glabres, et des yeux de feu qui reglinchaient comme des diamants noirs dans le blanc laiteux d'un grand front, où les cheveux ras blond cendré découpaient leurs cinq pointes. Son col droit, qui lui faisait lever le menton, lui donnait un air de pose froide. Fils unique, gâté par sa mère, héritier d'une grosse fortune que son père, homme de plaisir mort jeune, n'avait pas eu le temps de dissiper, il menait de front à grandes guides le sport, les coulisses et le monde, où un talent d'exquis musicien, une grâce de page archaïque donnaient à ses millions du ragoût. Son écurie de courses était d'un aloi excellent. Ce timide, qui enflait sa voix en publie, s'allait mirer dans une glace pour savoir si c'était bien de lui que parlaient les journaux, et, dans la rage de s'envieillir, cachait sous une morgue de bon ton les primesautières gaîtés de ses vingt-deux ans. Julia le connaissait comme un des plus fidèles à son pourchas : la fête au profit des victimes de

Chio les avait faits un jour camarades. Il s'arrêta à quelques pas et dit :

— Excusez-moi, mademoiselle… J'ai une grâce à vous demander. Voulez-vous me faire l'honneur — il appuya à dessein sur ce mot — de monter dans mon *mail* après-demain ?… C'est le Grand-Prix, vous savez ? jeta-t-il en mot de la fin.

Alors, comme Julia remuait les lèvres pour répondre, sa roguerie du bel air se fondit tout soudain et son cœur déborda dans ces mots murmurés à demi-voix :

— Vous me rendriez bien heureux !

Puis sa fierté se cabra et il finit froidement :

— Non, ne me donnez pas réponse ce soir. Vous avez tout le temps. Je passe à cheval le matin sous vos fenêtres… Si c'est oui, demain à neuf heures et demie, laissez ouverte celle d'angle de votre chambre…

— Vous la connaissez ? fit Julia sèchement. Elle ajouta après une pause : « N'y comptez pas ! »

Et sur un congé de la main :

— Adieu, monsieur… Je regrette en vérité… j'aurais voulu… mais vous me demandez là une chose… une chose… comment dites-vous cela en français ?… Le mot n'y fait rien… Que penseraient vos amis du club, si je… ?

Il lâcha à l'étourdie, avec un geste d'enfant :

— Oh ! ils rageraient joliment !…

Puis, se reprenant :

— À demain, mademoiselle !

— Bonsoir.

Il l'enveloppa d'un regard et sortit.

— Vite, Lottche : je suis pressée !

Elle arracha son corsage ; la jupe longue se couchait en rond à ses pieds comme un épagneul noir endormi. Ainsi qu'un marbre dévoilé, son corps mince aux lignes souples se dressa, les cuisses moulées par les culottes de daim blanc coupées par des bottes à mille plis, le buste renflé sans corset aux gracilités fines d'éphèbe. Le col décravaté s'arrondissait d'une blancheur de nacre sous les frissons des mèches folles dénouées du tordion couleur d'ocre de la nuque, où l'oreille était roulée tout de même qu'une coquille dans le sable d'or d'une plage ; sur le front un peu court des festons de cheveux tombaient de biais,

crespelés en cascades, frisant l'œil gauche, mettant une allure garçonnière dans ce masque, que le rire mystérieux des lèvres efféminait. Elle passa son costume de *home-spun,* se coiffa d'une sorte de morion en paille fine, et, boutonnant sa casaque de drap brun à revers blancs, elle ouvrit la porte, suivie de Nora, qui marchait dans sa jupe de son pas élastique et veule de panthère.

On sortait : le couloir était plein. Au bout, vers l'entrée, une dispute de voix grêles glapissait, dans le ronflement d'eau courante de la foule. Quand Julia eut marché quelques pas, elle entendit ces mots : « Séparez-les! séparez-les! » Des cris de femmes effarées piaulaient, tandis qu'un timbre d'homme plus grave clamait : « Vous êtes un manant!... un manant!... un manant!... »

Elle passa plus vite, traversa les écuries vides.

— Peuh! Se battre pour une écuyère! grasseya une voix de fille près d'elle.

Elle entendit à peine et monta dans son coupé qui attendait dans l'avenue. Le cocher toucha, l'air grognon. Assise, elle se rappela cette phrase : « Se battre pour une écuyère! » Qu'est-ce donc que cela voulait dire? À qui...? À elle peut-être? Cette pensée la secoua comme un hoquet. Et, remontant à la source pas à pas, cette voix grave qui clamait lui bourdonna dans l'oreille. Il lui semblait la reconnaître à présent... Tout à l'heure encore... M. de Martigues? Mais non, ce jeune homme correct ne pouvait ainsi se colleter en public. Où donc avait-elle l'esprit? Vraiment, cet homme lui collait bien à l'âme! Et quand cela eût été?

Le cheval filait d'un bon train, enlevant au trot les pentes. Dans la rue de Rome, elle regarda l'heure au chemin de fer.

— Dix heures trois quarts. Pourvu qu'elle ne dorme pas déjà! pensa-t-elle.

Après la place Clichy, elle se crut en un faubourg de province; le coupé virait dans des voies larges et mornes, en lacets, barrées par des cordes à sauter de fillettes, entre les trottoirs mal clairs, où des gens assis caquetaient de place en place. Elle songeait toujours, renversée, les yeux troubles. Oui, elle l'aurait juré maintenant, c'était ce petit de Martigues qui criait : « Manant!... manant!... » Peu s'en fallut qu'elle ne fît

retourner pour savoir… Enfin la voiture stoppa. Nora bondit par la portière ouverte, donnant de la voix, sans comprendre. Julia pénétra dans l'allée noire, qu'un quinquet éclaboussait de taches jaunes; des odeurs de fritures tiédissaient l'escalier. Et, doucement, la robe troussée, elle monta, posant le fin bout de ses pieds sur les marches malpropres, avec des mines prudentes de chatte. Au second, elle s'arrêta devant une porte où la carte de Plunkett la mirait comme un œil blanc d'aveugle.

— Ah! c'est vous, ma beauté? nasilla M[me] Zélie, qui, au bout de quelques minutes, vint ouvrir, geignant. À la bonne heure! La petite disait comme ça… que vous ne… viendriez pas; que vous étiez trop… huppée pour… Mais, comme disait le vicomte de…

— Elle ne dort pas? demanda l'écuyère. Vite, vite, alors!

— Elle vous attend comme un Messie!…

La « salle d'étude », éclairée seulement par une veilleuse posée haut, où ronronnait une théière, avait un faux air de crypte, sous l'écrasement du mur blanc qui surplombait, avec le hochement veule des cordes, ainsi que des lampes sacrées, et au fond le lit blanc dressé comme une table d'autel, où des roses effeuillées faisaient une jonchée de Fête-Dieu. Dressé sur l'oreiller, le buste pâle de Catalinette, les bras allongés et nus, semblait une *Mater dolorosa* de marbre effondrée.

Quand la porte s'ouvrit, un éclair jaillit de sa prunelle, et, tendant les mains, elle sourit doucement. Brutus, agenouillé, se leva, les yeux rouges.

— Viens-t'en, fiston! fit la vieille. — Puis, bas à Julia : « Ma beauté, je vous la recommande; ne lui causez pas trop… Elle a les sangs tournés… Tout de même, si vous lui tirez les vers du nez, ce sera farce…! Moi, je m'en va me faire de la tisane de *camille*. Vous me croirez si vous voulez, cette chose-là m'a mis *l'estomac-en-délabre.* »

Sitôt qu'elles furent seules, Catalinette lâcha un long sanglot hoqueté : ce fut une détente.

— Merci! dit-elle… merci… merci…

L'écuyère la baisa au front. Alors elle s'abandonna dans ses bras, prise d'un frisson de jouissance.

— Vous ne vous en irez pas?… bien vrai?… bien vrai? Asseyez-vous là, dans le fauteuil… plus près!… Oh! *mamselle* Julia!

Une saute brusque de désespérance la secouait toute en coup de vent.

— Là ! c'est fini ! — elle avala avec peine un dernier sanglot, puis : « C'est que c'est gros, allez ! ce que j'ai… à dire !… »

— C'est donc une confession ? Alors c'est un prêtre qu'il…

— Non ! non !… rien que vous, *mamselle* Julia ! — Elle joignit les mains. — Ne vous en allez pas !

— Voyons ? comment te sens-tu ?

— Mal, mal. Mais après… oh ! après, ça ira mieux.

— Dis donc, ma chérie ?… J'écoute.

Et Julia, se penchant, prit sa menotte moite dans ses mains dégantées.

— Ah ! allez, ce n'est pas si aisé… j'ose pas ! Tenez, je crois que si vous éteigniez ça… La nuit, j'aurais moins peur.

Julia se leva, et, se dressant, souffla la veilleuse, dont le gazouillis d'eau bouillante mourut peu à peu comme une toux, avec parfois de petits revenez-y sourds en hoquets. D'en bas montaient des piailleries d'enfants, avec des galopades. La chambre s'était emplie d'ombre, avec au centre la silhouette grandie de Nora prise de biais par des reflets de lune…

— Nora ! fit la petite.

La bête câline vint lui lécher la main.

— Allons ! allons ! continua-t-elle, comme pour fouetter son courage… Si vous saviez !

— Eh bien ? murmura Julia d'une voix tremblante et soufflée.

— Je crois… que je suis grosse, *mamselle* Julia ! dit-elle, scandant ses mots qui tombèrent goutte à goutte.

L'écuyère eut un haut-le-corps. Allons donc ! elle serait mère, cette fillette ? Certes, il y avait Brutus : mais elle savait le pèlerin. Non, des gamineries, rien de grave. C'étaient des enfants, voilà !

Alors, renfonçant ses pudeurs qui lui venaient aux lèvres en nausées, elle s'informa à voix très basse. Petit à petit, avec des lenteurs prudentes, elle s'enfonçait dans ce cœur innocent. Des marmonnements de confessionnal sifflaient au fond de cette grande pièce vide sonore, dessus l'essoufflement cadencé de Nora qui dormait. On se serait cru dans la chambre d'un malade, à l'heure dernière, bégayant ses fautes, épeuré. Alors un grand rire éclaté, comme un chant chevroté de crécelle. L'écuyère se relevait, déridée d'un coup :

— Chérie! dit-elle seulement.

M[me] Zélie et Brutus rentraient sur la pointe des pieds; Julia le poussa vers le lit :

— Va, embrasse-la! fit-elle… C'est une bonne petite… elle t'aime bien… Il faut bien l'aimer, toi aussi… Ce ne sera rien… rien… rien!…

Sa voix s'éteignit comme une brise : les mots lui séchaient à la gorge, et ses yeux la piquaient drôlement.

— Adieu, madame Zélie!… Vite, je me sauve… Il est très tard… Elle a besoin de repos, cette enfant : c'est un peu de grippe… Je reviendrai demain… si elle est sage. Bonne nuit, Catalinette!

Et elle lui envoya un baiser du bout des doigts, sur la porte.

La voiture filait, dévalant les pentes au trot, menant grand train dans les rues mortes.

Et, jetée soudain dans un demi-sommeil en flottement de tout son être, Julia songeait. Étaient-ils gentils, ces petits! La jolie chose, ces amourettes chastes de gamins! Et ce coup d'œil envoyé dans les passionnées chaleurs de ce cœur de fillette lui coulait au dos de délicieux frissons. Par la glace baissée des odeurs tièdes de printemps entraient, lui mettant au nez des chatouilles molles; dans ses yeux sans regard les lumières dansaient en rond, affolées. Au loin, la houle de la grande ville lui martelait les oreilles, et une suée lui perlait le front de gouttelettes en chapelet. Vraiment oui, c'était bravade pure d'être ainsi descendue au fond de ce trou de mine, où bouillaient de si brûlantes amours. Après, il en restait quelque chose, des démangeaisons sourdes, un prurit picotant jusqu'au cœur. Elle abaissa devant les deux glaces, assoiffée tout à coup de fraîcheurs. Ses artères battaient la fièvre. Ah! la pauvre chose qu'un cœur de femme, si lâche, si tendre sous sa cuirasse de mépris! Pour avoir respiré seulement ces capiteuses senteurs, elle en avait les sens troublés. Et des envies innommées la poignaient. Elle était seule, toute seule dans sa robe de vierge sage.

La pluie se mit à tomber en averse; elle passa la tête à la portière et respira longuement.

Dans cette ville enfiévrée, qui l'acclamait debout, qui donc dans sa main chaste et loyale aurait posé une main aussi loyale et

chaste? Pas un de ses fidèles, de ceux-là qui, d'une ardeur si forte, presque maladive souvent, la souhaitaient pour maîtresse, qui l'eussent voulue pour épouse! Elle se taisait des autres, de ces hommes (était-ce bien des hommes?) qu'on achète à prix débattu. De quelque côté qu'elle tournât les yeux, la honte fermait son horizon. Toujours cette tache, cette souillure, qu'elle détestait de toutes ses fureurs de propreté, de toute la force de ses vingt-quatre ans d'honneur. Oh! non, elle se regimbait contre l'arrêt vicieux des destinées, qui lui barraient l'issue des sereines amours, la tenant prisonnière en sa honte, comme en un lazaret. En valait-elle pas d'autres moins belles, moins pures aussi parfois? Sans doute, mais elle était de ces femmes banales, point de cette pâte dont on moule l'épouse!... Eh bien! non, elle n'était pas faite pour ces hommes. Plus tard, quand assourdie d'hommages, rassasiée de gloire et repue de bravos à vomir, elle reviendrait riche au pays de Finlande, peut-être alors pourrait-elle choisir parmi les gros fermiers quelque honnête rustaud en culottes et en veste brodée, à la barbe chanvreuse, au parler rude, qui ferait sonner bien haut ses *mantals* de bonne terre. Trop tard : la saison serait passée, qui voit germer le grain d'amour au fond des cœurs, l'âge des jeunes espoirs et des tendres pensées.

Holà! pourquoi ce soir se sentait-elle si seule? Des faiblesses la garrottaient comme des langes. Où étaient-elles, ses belles fiertés d'antan, son courage nonchalant et sûr de fille froide, sans désirs, presque sans rêves?

Le coupé tournait dans les Champs-Élysées pleins de monde; des victorias passaient, emportant des couples serrés très près l'un contre l'autre, tandis que sous les arbres les files de chaises blondes coquetaient. De troublantes et tièdes effluves flottaient, traînant pêle-mêle l'odeur mielleuse des marronniers, des acacias en fleurs, avec l'âcre relent des terres arrosées. Des lâchetés l'étreignaient; des haleines chaudes soufflaient sur son cœur pour le fondre. Quoi donc? Elle avait vingt-quatre ans; depuis près de dix années elle courait le monde, comme cuirassée dans son orgueil, étançonnée par ses fiertés. Partout les hommes l'avaient suppliée, l'avaient adorée en tremblant; à ses pieds elle avait vu des fortunes, des couronnes même parfois. Et son cœur n'avait point bronché! Combien d'amours, amours vénales,

amours vraies, n'avait-elle pas frôlées au long des routes? Et voici qu'aujourd'hui elle était à deux doigts de faillir; ses belles volontés gauchissaient tout soudain, parce qu'un bégaiement d'enfantine passion lui avait coulé dans l'oreille, et que des tiédeurs d'amour s'étaient glissées dans les mailles lâches du haubergeon de son cœur! Passion enfantine, vraiment : ne se croyait-elle pas déjà grosse, cette gamine, grosse pour un baiser donné et rendu à usure [1]? Que cela devait être doux pourtant, ces délices d'haleines fondues, de sang mêlé, de chairs pétries en une seule!

La voiture roulait dans l'avenue du Bois de Boulogne, qui lui chassait au visage des senteurs poivrées de seringas. Le cocher demanda la porte, qu'un dorsay à roues jaunes barrait. La grille gémit sur ses gonds, et le coupé s'engouffra, balayant les massifs d'arbustes qui s'égouttaient.

— *Fraulein!* fit Lottche en ouvrant la portière, il y a là une dame…

— Qui est-ce? Parle donc!

— Elle n'a pas dit son nom, *Fraulein*; elle est petite, un peu… forte, très gaie… très causante.

— C'est la princesse! pensa Julia. Que me veut-elle à cette heure-ci?

Quand elle pénétra dans le salon, le cœur lui sautait dans la poitrine. La princesse Vedrowitch assise au piano, se retourna et dit :

— Eh bien! vous menez une jolie vie, vous! Courir comme ça la nuit!

— J'étais allé voir…

— On ne vous demande pas vos secrets, ma belle. Je ne suis pas un confesseur, quoique j'aie un chapeau d'archimandrite… C'est Félix qui m'a fait ça; comment le trouvez-vous?… Affreux, n'est-ce pas? Ça ne m'étonne pas; ce Félix n'en fait qu'à sa tête, et alors ça ne va pas à la mienne, vous comprenez?

1. Il y a là une évidente réminiscence de « Le Plus bel amour de Don Juan », dans *Les Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly, paru huit ans plus tôt (1874). Barbey est à l'époque l'un des auteurs les plus admirés de Mirbeau, et il leur arrive précisément d'aller ensemble au cirque.

Aussi bien, avec une pareille boule, le moyen d'être honnêtement chapeautée?... Mais au fait! ce n'est pas pour vous parler modiste que je vous ai donc déjà attendue... une heure et demie... sans causer!... Elle n'est pas bavarde, votre camériste... C'est une *Kaiserlique,* hé? Alors j'ai parlé toute seule... en vers... Dieu! que c'est plat, ces vers du *Pardon* [1]!... La petite Van Zandt en fait quelque chose, mais moi... Un instant! ce n'est pas à rire... Croiriez-vous que le petit de Martigues et d'Anthoirre se vont demain couper la gorge?

L'écuyère sursauta.

— Vous ne saisissez pas?... C'est à cause de vous, ce duel!

— Ah! oui! fit-elle, comme hallucinée.

Et, très pâle, elle tomba dans un fauteuil. La mémoire lui revenait tout à coup : cette scène dans les couloirs du Cirque!

— Oh! Dieu! dit-elle encore, apeurée, écrasant son front à deux mains.

— Comprenez-vous? poursuivit la princesse. Je ne sais pas, moi, comme c'est arrivé... C'est sa mère, à ce petit, qui est accourue chez moi comme une folle... Un valet de pied de son fils l'était allé avertir. Je ne sais d'où il tenait ça... au cercle sans doute... C'est pour une question de voiture... Il paraîtrait que vous aviez promis...

— Je n'ai rien promis!

— Bon! qu'est-ce qui vous prend? Des ragots! N'empêche que sa mère est aux champs; elle m'a suppliée, sachant que je vous connaissais, de vous voir, de vous parler, de vous...

Julia s'était mise droite, frappant du pied avec rage :

— Que puis-je faire? que puis-je faire? dit-elle d'une voix angoissée.

Une poussée de colère lui flambait les joues, l'étranglait. De quel droit ces hommes s'allaient-ils battre à propos d'elle? Ce marquis d'Anthoirre, cet homme acharné à sa poursuite, dont elle avait horreur; ce viveur usé, aux yeux louches, dont le nom même, éclaboussé de toutes les boues, était impuissant à lustrer la personne; ce bretteur, connu des salles d'armes, allait assassiner cet enfant qui l'aimait! Non, c'était un cauchemar horrible,

1. *Le Pardon de Ploërmel* est un opéra de Meyerbeer (1859).

un mirage sanglant! Et déjà sans doute chacun d'eux arborait ses couleurs, criant bien haut qu'il était le seul, l'unique, le vrai champion de Julia Forsell. Son nom, son corps serait traîné dans ce sang! Mais ce n'était pas possible : il devait y avoir des lois pour défendre les femmes. Avait-elle permis ce combat? Avait-elle donné à l'un d'entre eux le soupçon même d'un droit?

— Oh! gémissait-elle; oh!… oh! Dieu!

Et désespérément elle se tordait les mains. Toujours la tache, la souillure, cette goutte de honte suspendue! Quand ce n'était pas l'amour, la mort venait, et il y aurait du sang versé sur sa robe blanche de vierge. Non! cela ne serait pas.

— Voyons! voyons! calmez-vous! dit la princesse, un peu sotte de son personnage. Sur l'honneur, ma belle, on jurerait que vous en tenez pour ce petit. Il est gentil, d'accord. Et il vous adore par-dessus le marché. On ne s'est donc jamais battu pour vous? Ah bien! moi… Tenez! je me souviens qu'en 1856 un capitaine au régiment de Préobrajenski… Mais ça nous conduirait trop loin… Vous allez vous rendre malade… Si c'était au pistolet, je vous dirais : « Laissez faire, laissez passer… la justice de Dieu. » Il tire bien, cet enfant : je l'ai vu chez Gastinne Renette… il double une balle à trente pas, comme vous faites un changement de pied au galop… Ah! la marquise serait joliment débarrassée : plus de rente à servir à feu son mari. Feu! c'est le cas de le dire, et plus personne! Mais ce n'est pas ça du tout. Il paraît que c'est lui l'offensé, ce marquis : il a le choix des armes. Alors la mère n'a plus le choix des larmes… *Une, deusse!* et il l'embroche comme un poulet… C'est une mazette à l'épée, dit sa mère. Quel guignon! Joint qu'on paie 4 pour *Farewell,* un cheval de son écurie, qui court le Grand-Prix dimanche et que… je peux bien vous dire ça à vous… j'ai mis dessus quelque petite chose… Voyons, Julia, vous ne voudriez pas me faire perdre mon argent? Pensez donc : adieu le Grand-Prix! Le jockey serait d'enterrement : n-i, ni, les couleurs de Martigues : casaque pensée, manches et toque jaunes. *Farewell,* par *Deacon* et *miss Fanny,* suivrait le char avec un crêpe sur le dos… Pauvre *Farewell,* une bête qui a des *performances* hors ligne!… *Farewell!* Julia, songez à *Farewell*!

La princesse s'était laissée glisser aux genoux de l'écuyère et pelotait ses mains dans les siennes, répétant : « Julia, ma petite Julia ! »

Celle-ci s'était relevée, l'œil sec, agrandi, le sein palpitant; alors, branlant la tête d'un geste de défi vainqueur, elle jeta ces mots à pleine bouche :

— Soyez tranquille, il ne se battra pas, princesse !

IX

Une chute

— Lottche, vous pouvez monter! dit-elle à la fille immobile au seuil de la chambre.

Elle dénoua son voile par derrière et vint s'accouder à la fenêtre. Ses paupières battaient fébrilement comme un timbre de sonnerie folle. D'un geste large d'ennui elle releva ses cheveux sur son front en sueur. Ses colères tombaient soudain une à une, et les mailles de son cœur s'entrouvraient. D'où venait qu'elle fût si veule à présent et si lâche? Ce duel, cela lui avait d'abord fouetté l'esprit, et voilà que de ces cinglons les morsures mêmes s'endormaient, laissant après elles seulement ce vague-à-l'âme amolli des fièvres. Ce n'était pas cependant la première fois qu'on se battait à cause d'elle! À Moscou, à Vienne, elle avait ouï conter de pareilles histoires. Une surtout, qu'elle se recordait, avait fini dans le sang : c'était un joli blond, avec un air de grâce jeté sur sa petite personne, un officier de la garde hongroise… Il l'aimait et le lui avait maintes fois écrit… Un jour elle avait appris qu'il se faisait son chevalier servant et allait rompre une lance pour l'amour d'elle. Oui, et il était demeuré pour mort sur le pré. Ce souvenir, qui avait naguère poudré son cœur de cendres, tôt dispersées aux quatre vents des chemins, lui remontait aujourd'hui à la bouche, avec d'âcres amertumes de hoquet. Était-elle coupable pourtant? Et cela avait-il pu jaillir en pluie de sang dessus son âme sans tache? Jamais elle ne lui avait parlé. Non! cela n'avait point terni l'éclat luisant de ses candeurs; elle s'était estimée digne encore de « marcher entre les lys ». Elle ne l'aimait pas, celui-là. De cet être frêle et doux,

au contraire, pincé, dans ses poses d'enfant ainsi qu'en un corset un peu juste à sa taille, était-elle bien sûre d'en pouvoir dire autant? L'aimait-elle? Non, non… non! Était-ce un « non » très crâne que marmottaient ses lèvres? Elle était au fin haut d'une pente, une de ces montagnes de glace, ce jeu des hivers de Finlande, et le moindre heurt l'allait jeter dans ses bras. Oh! était-ce bien possible? Était-elle déjà à ce point tombée de n'être pas sûre de son cœur? Et cet officier de la garde hongroise, qui se dressait toujours devant elle, en son uniforme riche de madjyar, la taille longue, avec son bonnet de peau de bête, son dolman, ses culottes brodées, ses bottes jaunes, le col pailleté de pierreries…! Malgré qu'elle en eût, c'était Gaston de Martigues, ses joues roses, ses yeux de feu, son corps grêle qui palpitait sous ce costume triomphant. Non, deux fois non, elle n'entendait pas qu'on le tuât comme l'autre, ce petit!…

Un long frissonnement la secoua. Au dehors la pluie de nouveau tombait, lente, espacée, ainsi qu'au travers d'un crible très fin; les nuages lavés de sépia galopaient dans le ciel surbaissé, fouettés par un vent de sud-ouest qui hurlait lugubrement dans les arbres des pelouses. Au loin le chapelet lâche des réverbères dansait dans leurs cages de verre comme des oiseaux de feu. Parfois une victoria passait dans l'avenue, venant du Bois, dont les arrière-plans tristes de forêt moutonnaient au fond vers la droite; et l'on devinait, sous la capote glacée d'eau, un couple embrassé, se parlant bas de choses d'amour. En face, delà la contre-allée, une file longue de voitures stationnait devant un porche ouvert d'hôtel dont toutes les fenêtres flambaient, jetant parfois au vent, qui la brassait, une haleine courte d'harmonie, une phrase galopante essoufflée.

Quelle folie était la sienne! Et quelle mollesse lui entrait dans la chair tout à coup! Cet enfant, pourquoi, dans sa vie plate, unie comme ses lacs de Finlande, était-il venu jeter le trouble en circuit de sa chute? De quel droit? Elle était heureuse, tranquille pour le moins. Il l'avait poursuivie! qu'avait-elle fait à cela? Elle n'avait pas une parole à reprendre, pas un geste, pas un sourire. Pourquoi? Oh! le lâche cœur, qui tremblait au contact de cet amour peureux d'enfant! Bien redoutable, en effet, ce gamin qui prenait des airs crânes afin de cacher ses angoisses, et que ses rougeurs affichaient comme un drapeau.

Mais c'était justement là le danger. Ah! qu'elle s'était donc crue forte, à l'épreuve de ces fièvres des sens! Certes, elle en avait vu de plus beaux, de plus riches, avec au front l'auréole d'un nom illustre, et ces vainqueurs l'avaient trouvée froide. Il fallait des tendretés d'enfant pour arriver à son âme molle. Et c'était pour cela qu'elle était debout, la nuit, à sa fenêtre, sans sommeil, le cœur tordu, le corps en sueurs, comme baigné. Eh bien! n'avait-elle pas sous la main le remède? Qu'adviendrait-il si elle se taisait, laissait faire? Dieu même avait suscité ce duel. Et l'enfant emporterait à la fois dans sa tombe toutes ces tendresses secrètes et l'enveloppement câlin de ses yeux. Puis l'oubli soufflerait sur ces souvenirs, que le vent d'hiver balaierait dans ses plis. Elle serait sauve, une fois encore, et désormais tiendrait ses yeux si fermés se désentêterait si bien de ces choses, verrouillerait de si près ses pensées, que jamais plus elle n'aurait à lutter, à vaincre, jamais plus elle n'endurerait les tortures de cette nuit. Se taire! Rien que se taire!…

Un grand froid l'enveloppa comme un linge mouillé; ses dents cliquetaient. Elle rentra, et, se jetant sur son lit, la tête dans ses mains, elle pleura. Oh! si faible! si faible! Quoi! elle avait dompté des chevaux, dompté des hommes, et elle ne pouvait venir à bout de ce cœur, ce lâche cœur affolé, qui s'emballait? Il était un moyen encore : partir, s'aller retremper aux sources glacées de l'air natal. Pourquoi non? Était-elle pas assez riche? Une lueur sabra sa prunelle. Revoir la patrie chère… et dire adieu pour jamais à ces joies tragiques du Cirque, aux bravos soulevés en rafales, à ces levées passionnantes d'une foule?… Oh! pourquoi était-il venu, ce fou, brûler ses ailes à la flamme de ses yeux?

Elle se releva sur un coude, l'œil collé au tapis de la chambre à semis de palmes d'un rouge de sang. Oui, elle voyait bien : il y avait là du sang, et c'était elle qui venait de le répandre. « Tu ne tueras pas, tu ne verseras pas le sang de ton frère! » Des phrases hachées d'*Écritures* lui frissonnaient aux lèvres, et tout son corps anonchali tremblait.

— Non! dit-elle, non!… Ce n'est pas moi!

Mais au fond d'elle une voix criait : « S'il meurt, c'est pour toi qu'il mourra! Il faut empêcher qu'il ne meure. A-t-il pas une mère, cet enfant? — J'avais un fils, dira-t-elle, et l'aimant de vos

yeux, le charme enlaçant de votre sourire l'est venu arracher de mes bras. — Que répondras-tu à cette mère ? »

Et, sa pensée s'envolant par-delà les années, elle remâchait les vieilles *sagas* de Finlande, l'épopée tragique du *Kalevala,* ces poèmes rudes des premiers peuples qu'on déclamait le soir à la veillée, dans l'âtre flambant du *gäard.* C'était elle aujourd'hui la *Jungfrau,* la sirène, l'Elfe attirante des eaux, dont la voix est de cristal et dont les baisers sont mortels aux hommes ; ou encore la déesse Freya, la Vénus Astarté scandinave, qui boit le sang dans des coupes d'or, et dont les autels voient mourir les plus beaux d'entre les jeunes hommes. Puis de nouveau sa foi robuste de luthérienne lui soufflait aux lèvres ces paroles du Christ : « Tu ne tueras point, tu ne verseras pas le sang innocent ! »

Elle revint s'accouder à la fenêtre. Une paix sereine tombait, chaude, des nues débarbouillées par l'averse ; seules à présent les senteurs orangées des acacias montaient en un chœur puissant d'unisson ; dans le ciel, balayé par des brises, les étoiles pointaient comme des brins d'or passequillant le transparent tissu gris de perle des nues. On n'entendait plus un bruit ; au loin il y avait comme un clapotis de vagues qui se brisaient doucement en cadence. Une mollesse tiède la saisit tout entière ; elle joignit les mains. Pourquoi cet enfant était-il venu se mettre en travers de sa route ?... Mais pourquoi était-elle partie autrefois, sourde aux sanglots de son père, dont les lettres disaient toujours ce mot : « reviens », en refrain ? Là était la faute première [1]. Est-ce qu'on voyait de ces amours fatales en ce cher pays de *Suomir* [2] ? Mieux que la fade et calme vie de là-bas, elle avait aimé le coup de fouet de l'aventure et le piment de ragoût de la lutte. Ah ! la folle ! la folle ! Ces sentiers battus n'avaient-ils point leur douceur, leurs charmes attiédis de train-train ? Elle eût épousé un beau fermier râblé, aux yeux bleus comme la fleur du lin, qui

1. Son luthéranisme est proche du jansénisme : « la faute première » est celle après laquelle la grâce divine est refusée au pécheur, dorénavant impuissant à lutter contre le destin qui l'enchaîne, ce qui contribue à créer l'impression tragique de la fatalité. Celle de la Phèdre de Racine, par exemple, est d'avoir épousé Thésée, qui avait pourtant abandonné sa sœur Ariane. Mais ici c'est le sentiment de culpabilité intériorisée, forme d'aliénation aux yeux de Mirbeau, et non la Providence, qui déclenche la catastrophe.

2. « Finlande », en finnois.

l'aurait emmenée, parée des orfèvreries lourdes d'ancêtres, embrassée dans sa *telega,* au galop d'un petit cheval pommelé, au poil bourru, fin harnaché de cuir rouge. Là, ménagère attentive, elle eût passé ses jours à filer le lin ou la laine, sécher le poisson, fumer les viandes, tanner les peaux de renard bleu, de martre, de lièvre ou d'écureuil, à broder les habits de fêtes, cuire les confitures de *carrots*; elle eût en la saison préparé le caviar, et le *kwass,* et le beurre, tressé les paniers de jonc et les patins à neige, soigné le *trädgärd* et mené sa tiaulée d'enfants à la *skola* du bailliage. Étrangère désarmée, pourquoi était-elle venue? Là-bas, en Tavastehus, il était si aisé de vivre! Telle la barque peinte, à fond plat, glisse sans bruit à fleur d'eau. Pourquoi avait-elle quitté ses lacs bleus, le tapis d'hermine de ses neiges?

Elle tendit ses deux bras, les poings crispés, vers le ciel, balbutiant :

— Que faire? que faire, mon Dieu? J'ai promis…! Dois-je l'aller trouver seule et lui dire : « Je vous défends de vous battre? »

Cela ne coulait-il pas de cire? Cet homme, qu'elle ne connaissait point, il serait trop heureux d'obéir!… Mais non : il lui rirait au nez et courrait se faire tuer par bravade. Ah! si elle eût ajouté ces trois mots : « Je vous aime! », alors peut-être…

— Comment n'y avais-je pas songé? fit-elle tout haut, comme en rêve. C'est cela!… S'il ne se bat point, c'est un lâche… et je suis sauvée : est-ce que je l'aimerais, lâche?

L'aube blanchissait vers l'arc de l'Étoile, qui semblait une arche de pont énorme écroulé, d'un gris très fin de tourterelle. En face, les voitures du bal se mettaient en branle une à une; sous la voûte elles roulaient à la file avec un bruit de tonnerre, puis ressortaient, prenant le trot, les glaces levées sur des formes pâles qui frissonnaient. L'averse s'égouttait à nouveau et crépitait lentement sur les feuilles. Elle ferma sa croisée et s'enveloppa dans une fourrure : elle grelottait, les pieds sur sa chienne Nora qui ronflait. Dessus la cheminée les bougies allongeaient leurs flammèches, au long d'un buste d'elle, en marbre polychrome, dont les yeux de lapis luisaient. La pendule de voyage sonna la demie de quatre heures, avec sa voix grave et lente de bourdon. Non! elle ne se coucherait pas : à quoi bon? Fallait-il pas être debout au petit matin? Et, se levant, elle arpenta la

chambre à grands pas. Une joie lui fleurissait les yeux, et ses jambes flageolaient drôlement. Elle irait, c'était chose décidée… Mais oserait-elle jamais lui dire… à lui surtout!… « Je vous aime »? Bah! puisque ce n'était pas vrai! Supercherie sainte et mensonge héroïque! Et comme elle ruminait cette phrase : « Je vous aime! je vous aime! », elle crut sentir dans son sein un gros oiseau qui battait de l'aile.

Alors, dans une tête fiévreuse, elle passa dans le cabinet de toilette, une grande pièce éclairée par en haut, aux murs pavés d'*azulejos,* comme une boîte claire de faïence, avec de larges tables en brèche tout autour, et, dans un enfoncement du parquet tapissé de moquette blanche, un bassin de marbre noir allongé. Le buste nu, frissonnante, elle se jouait dans la cuve. Ah! que ne pouvait-elle au moyen d'une douche froide mettre au pas sa pauvre tête qui battait si fort la campagne? Que ne pouvait-elle aussi bien s'y laver le cœur à grande eau? Non! le remède sûr, c'était ce mot qu'elle allait dire. Et c'était dur pourtant, ce feint agenouillement d'orgueil! La première et la dernière fois! Était-ce possible? Elle, qui avait ri des hommes, bafoué leurs serments, craché tout son mépris de leurs sales amours, elle laisserait cet aveu s'envoler de sa bouche! Oui bien, mais il s'agissait de la vie d'un enfant. Si c'eût été Barine, ou Chelthea, ou quelque autre… sûrement elle aurait moins tremblé. Ce « je vous aime », cela lui brûlait les lèvres : de quelle lave ardente ces mots étaient-ils donc faits?

Lorsqu'elle eut boutonné son amazone et fixé dans sa cravate longue un trèfle d'or en épingle, elle se mira un temps dans sa psyché, les bras hauts, le buste saillant, dans une pose souveraine d'Atlante, piquant une rose pourpre dans les nattes d'un ton de buis de sa nuque. Nora lâcha un cri en rêvant. Alors, ayant arraché un jonc d'une panoplie, elle sortit, enfermant la chienne endormie… Devant Nora, jamais elle n'eût osé dire à cet homme…

Dehors il faisait plein jour : dans le ciel pommelé, des frissons de lumière accrochaient des lambeaux de moire qui chatoyaient. Le pan de sa jupe sous le bras, elle ouvrit une petite porte et marcha quelques pas dans l'allée en face d'elle. Une grille bâillait; elle entra, descendit la pente gazonnée, où des massifs de fleurs semblaient des gemmes posées; sur le seuil des selleries

les hommes d'écurie, en vestes, brassaient des aciers dans des linges. Elle fit halte à dix pas, et :

— S'il vous plaît, voulez-vous me seller Harald ? dit-elle.

Elle piétina un moment dans le sable gluant. Si elle arrivait trop tard pourtant ?... À l'intérieur les chevaux mâchaient l'avoine, tirant sur leurs longes avec un bruit de roulettes. Les sabots d'Harald claquèrent sur le pavé. En selle, elle regarda l'heure au manège.

— Cinq heures seulement ! dit-elle. Je vais faire un temps de galop jusqu'à la grille du Bois.

Elle se lança dans l'allée alourdie par l'averse de la nuit, s'enivrant d'air pur, le sang fouetté par la course. Sur la chaussée, les cantonniers levaient le nez, surpris, dessus cette belle matineuse. Ils la connaissaient bien, et, bourrant leurs pipes du bout du doigt, ils louchaient et de l'un à l'autre s'envoyaient un :

— C'est Julia... l'écuyère du Cirque !

Quand elle fut à la porte, elle rebroussa chemin au trot, puis à l'Étoile elle prit le pas, le cœur battant. Des frissons lui coulaient à la raie du dos, comme un filet intermittent d'eau froide. Elle tourna sur la droite et fit halte à l'angle de la rue François Ier ; elle regarda en arrière : si quelqu'un l'avait suivie ? Elle n'avait pas prévu cette honte. Bah ! quelle apparence, à cette heure matinale ? Et, jetant la plume au vent, elle poussa sa bête. La rue était déserte. Un peu avant l'hôtel que Gaston de Martigues habitait en garçon, et dont la façade sculptée Renaissance s'estompait derrière un transparent de lierre, une charrette de fumier barrait la chaussée en travers.

Julia reprenait haleine. Puis, les rênes lâches, elle rangea le trottoir fouetté d'écharpe par une lance d'arrosage. Tout à coup le cheval manqua des quatre fers et s'abattit de son long sur le flanc de montoir. L'écuyère, la jambe prise, poussa un petit cri de détresse. Des porches voisins on accourait : un cocher de l'hôtel de Martigues avait sauté à la bride, tandis qu'un valet de chambre empoignait Julia à la taille.

— Non ! laissez ! dit-elle ; vous me faites mal.

Des rumeurs emplissaient la rue. Les fenêtres s'ouvraient : des concierges, des palefreniers en tablier bleu, en bérets, la pipe au bec, galopaient vers « l'accident ». Maladroitement en s'empressait. Harald debout, Julia pâmée sur un brancard

d'écurie, on se tâta, causant très fort tous ensemble. Où allait-on la mener, cette petite dame? Et déjà un groom glissait sa main dans la poche de l'amazone, afin d'y trouver l'adresse, quand un homme surgit, qui lui arrêta le bras. C'était Gaston de Martigues qui rentrait du club à pied, très pâle, le collet de son pardessus troussé. Il ferma les yeux, chancelant, puis il dit au groom d'une voix qui chevrotait :

— Portez mademoiselle… chez moi!… Doucement, allez doucement… Et un médecin, tout de suite… tout de suite!

Un vieux portier s'avança avec des courbettes :

— J'en sais un rue Marignan, fit-il. Si monsieur veut que…

— Oui, oui, allez vite!

Il suivait, angoissé, les porteurs dont les pas alourdis glissaient sur le pavé de la cour, comme sur les dalles lisses d'une chapelle. Des valets lui venaient en rencontre, ouvrant les portes à deux battants. Dans le vestibule, où des armures de plate flamboyaient contre les murailles, les hommes firent une pause, essoufflés.

— Monsieur veut-il qu'on monte cette dame au premier? interrogea le maître d'hôtel très humble.

Gaston hésitait : sa chambre ne valait-elle pas mieux? On traversa de bout en bout la galerie, aux murs tapissés de toiles anciennes d'Italie et de Hollande. Les pas martelaient en mesure le parquet de bois mosaïqué. Lui-même il courut ouvrir dans cette vaste pièce assombrie par les persiennes closes.

— Là! sur le lit! dit-il. Appelez Mariette!

Il sortit; et comme les hommes repassaient à vide dans la galerie, il fouilla ses poches et leur distribua des pincées d'or, sans voir. Il était brisé : le cœur lui fondait dans la poitrine. Julia Forsell chez lui! Il n'y pouvait croire.

La femme de charge accourait, effarée.

— Comme moi! vous la soignerez comme moi, vous entendez?

La vieille s'en fut avec une moue superbe.

Il se laissa aller sur un tabouret de tapisserie, et y demeura longtemps anéanti. Devenait-il fou? Voyons : il ne l'avait pas rêvé cependant, cette femme inanimée, couchée sur un brancard, cette foule…!

… Le médecin sortait de la chambre :

— Une fracture simple du péroné... Il y en a pour un bon mois. Je vais...

Il l'interrompit, cinglé d'une rage de savoir :

— On ne peut pas la transporter, docteur ?

— C'est préférable à tous égards... La fièvre est déjà forte... cent vingt pulsations... Je vous salue bien, monsieur : je reviendrai dans la matinée.

M. de Martigues reconduisit le médecin, puis, revenant, les yeux allumés d'une joie :

— Un mois ! dit-il tout haut. Un mois !

Mais six heures qui sonnaient dehors à l'horloge le firent se ramentevoir soudain : son duel qu'il oubliait ! Bah ! il avait le temps encore : c'était pour neuf heures au Vésinet.

— Si monsieur veut venir ? dit Mariette, entrebâillant la porte de la galerie. Cette dame désirerait parler à monsieur.

Ce fut comme un coup de massue : Julia ?... elle souhaitait... ? Un bouillon de sang lui lancinait la face, et ses jambes se dérobaient. Comme il l'aimait, cette femme ! Alors, affolé, il s'élança.

— Julia !... mademoiselle Julia ? fit-il.

Il s'était arrêté derrière les lourdes pentes en tapisserie de Bruges qui emmaillotaient le grand lit à colonnes, et attendait, anxieux, fouetté de peurs soudaines.

— Venez ! dit l'écuyère.

Alors, les yeux clos, les lèvres comme poissées, elle fit d'une voix blanche :

— Je vous aime, Gaston, et je vous défends de vous battre !

Deuxième partie

I

Plage bretonne

— À vous, mylord! à vous!… Mais oui, à vous! Vous êtes toujours dans la lune… Visez bien; un petit coup sec… Maladroit! C'est cependant un jeu de votre pays, le *crocket*! Vrai! on ne le dirait pas… À Ducos, maintenant; et gare les pieds : il a une poigne!…

— L'habitude de manier le fouet de la satire, princesse!

— Bravo! bravo! Il ne m'a pas touchée; merci! Vous êtes à *croquer,* mon cher monsieur, et vous pensez bien que… là sous ma patte… je ne m'en ferai pas faute…

Et, campée de biais sur un pied, la princesse Vedrowitch, coiffée à l'enfant, l'air bébé dans sa toilette courte Pompadour, balançant son maillet à bout de bras, chassa la boule ennemie de toute sa force.

— Ah! princesse, pas charitable, cela! dit le journaliste, qui regardait d'un autre côté, l'esprit ailleurs.

— Après vous, à qui est-ce à jouer? Le trois-bleu, voyons! quelqu'un a-t-il le trois-bleu?… Personne?

Le général de Poilvé, qui ne jouait pas pour cause de goutte, cria du pliant où il était assis, la jambe raide :

— *Corbleu? Ventrebleu?*… Marquise, le *Ventrebleu,* je crois que c'est vous!

— Général, vous avez raison! fit la marquise d'Anthoirre, en robe à paniers de satin couleur souris effrayée, qui caquetait avec la belle Henryot, vêtue de rouge et noir à la Rob-Roy. — Où suis-je, princesse?

— Mais là, tenez! à votre pied.

— Merci… Coco, viens donc me donner un conseil?

— Ma chère archiduchesse, dit Mme Henryot, qui s'approchait à chevauchons sur son maillet à long manche, fais bien attention! Si nous voulons les rattraper, il faut jouer serré… Tiens! viens me roquer; tu prendras tes deux coups et… Ah! rien à faire : tu joues comme une pantoufle!

— Celle de Cendrillon alors!

— Général, au lieu de faire de l'esprit dans votre coin, il serait préférable de donner une leçon de tactique à cette pauvre archiduchesse; elle ne se doute pas de ce que c'est, la tactique. C'est ce qui nous perd… ! Tu as encore un coup… puisque tu as passé l'arceau… sans le vouloir; mais enfin tu l'as passé… Tâche de cogner la boule rouge!

Il y eut un choc de billes, et la princesse, qui causait bas avec Mazarski, jeta un grand cri soudain.

— Comment! c'est vous, ma belle, qui me jouez de ces tours-là?… Qu'est-ce que vous avez fait de ma boule?… Oui, je vois bien, aux diables verts; c'est gentil! J'étais si bien placée pour… Excusez du peu! quel biceps! Ça me rappelle cette pauvre grande-duchesse Anna Alexandrowna; en voilà une qui… ! C'est à vous, général, que je dois ça? Pour votre peine, puisque vous êtes ingambe… Non? vous n'êtes pas ingambe? Eh bien! je retire le mot, rien que le mot… Vous allez me la chercher, ma boule. Tenez! la voyez-vous là-bas, tout là-bas… dans les varechs?… C'est à vous de jouer, Monsieur de Bandello. Eh! mais d'où venez-vous donc, une raquette dans une main et un maillet dans l'autre?… Ah! vous êtes de service? Vous faites la partie de *lawn-tennis* [1] de ces chères demoiselles Giusti, et vous daignez faire la nôtre par-dessus le marché… C'est trop d'honneur! Je comprends à présent pourquoi vous n'êtes jamais au jeu… N'ayez pas peur, on va vous rendre la liberté du *flirtage*… Mais dépêchez-vous de gagner… Non, ne touchez pas encore le piquet… allez plutôt croquer une de ces dames… Oh! soyez paisible, Mlle Eléna ne vous regarde pas… Bien, très bien! C'est ça, l'amour!

1. Le *lawn-tennis* est alors tout récent : c'est en 1874 qu'il a été réglementé par Wingfield.

— *Ençanté,* madame la princesse…

— Mon Dieu! mylord, que vous avez l'air de vous ennuyer! Vous savez, on ne vous veut pas de force; si c'est l'heure du *sherry*?… Ah! grand merci, général! vous connaissez le proverbe :

Goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.

Bonté du ciel! qu'est-ce que c'est que ce déballage de fourreaux de parapluie?

Ducos, le monocle à l'œil, dit, en levant son ombrelle :

— C'est la colonie américaine qui va prendre son bain! Il doit être quatre heures… Juste!… Vous n'avez jamais vu ça, princesse? C'est d'un ragoût! Très chic, les *salades* de paille, hein?

— Messieurs, vous êtes libres! reprit la princesse… Pas vous, Sacha.

— Cependant, pour une étude d'après la bosse [1]…

Le peintre souriait, l'air content.

— Vous croyez que c'est un mot? Détrompez vous, mon bon Sacha. Restez, je vous dis, ou j'appelle votre femme… Tenez! je l'aperçois avec ses mioches, dans l'ombre de la dernière cabine… Elle a l'œil sur vous, Raïssa, et c'est une lionne, vous savez?… À vous, mon cher monsieur Ducos; si vous me touchez, je vous sacre roi des… maillotins [2]!

— Princesse, fit la marquise, je ne vous ai pas vue hier soir au Casino?

— J'y étais pourtant, ma belle. À preuve que j'ai encore les dents agacées : quelle voix, hé? ce ténor! C'était à crier! On m'aurait pressé un citron dans chaque oreille que… Et un accent marseillais-italien. Fi! quelle *bigarade*! Pour la petite de la Renaissance, je vous l'accorde, elle a du « chien »… C'est comme ça que vous dites, n'est-ce pas? Mais c'étaient des chats,

1. Terme de peinture : la *bosse* est une figure sculptée d'après laquelle on dessine pour s'exercer à rendre le relief.

2. Nom donné aux révoltés parisiens de 1381, parce qu'ils portaient des maillets — comme au croquet, d'où le jeu de mots.

pour sûr, qu'elle avait dans la gorge!... Hein? c'est à moi? Ça ne traînera pas alors... Là, en un coup, qu'est-ce que vous en pensez? Voyons, un petit bravo, ça encourage. À vous, ma belle!... Est-ce que vous aimiez sa robe, à cette chanteuse?

— Mais oui; justement, j'allais vous en parler. Est-ce pas, Coco? nous avons trouvé ça joli, ce grand plissé dans le bas, et cette pointe qui entrait dans le pouf...

Le journaliste, qui lorgnait les *Yankees,* se retournant, fit :

— Avouez, mesdames, que ce n'est pas mal pour un couturier pas patenté!

— Comment! c'est de vous ce...? Ah! vous avez parlé à temps, par exemple; j'allais éreinter votre création... Et ces vœux, qu'est-ce que vous en faites?

— Princesse, j'habille, je ne... déshabille pas.

— Merci! qu'est-ce qu'il vous faut? Elle était ouverte jusque là!... Vous ne vous baignez pas, ma belle?

— C'est fait! dit Mme Henryot, s'appliquant, avec des clins d'yeux, pour viser. Ce matin, avant la messe... L'eau était d'un chaud... et des vagues! J'avais les cuisses rouges en sortant... Ma pauvre archiduchesse, c'est perdu!

Un coup sec ébranla le piquet aux trois couleurs, et la princesse, brandissant son maillet, cria :

— Hourrah! nous avons gagné, mylord. Je ne vous le reproche pas au moins!... Maintenant, messieurs, permis à vous d'aller baigner les Américaines. Mais ne vous présentez jamais à l'Académie.

— Pourquoi donc, madame la princesse? fit Bandello interloqué.

— Demandez à Ducos.

— La princesse a raison, dit le journaliste. L'Académie est prude; voyez plutôt là-bas, sous ce large parasol de paysagiste, ces gens assis en rond, le dos tourné à la mer!

— Je ne comprends pas! fit Chelthea.

— Regardez bien : au centre il y a une femme en noir, coiffée d'une calèche de satin. Oh! cette calèche! je l'ai revue bien souvent dans mes rêves! Trop lourde pour s'envoler par-dessus les moulins, par sa grandeur attachée au rivage, elle s'est contentée de rouler... oh! seulement sur les routes carrossables, avec de petits académiciens, beaucoup de petits académiciens cachés

dans sa capote. Je vous présente Mme de Sorlin, la fille de Carroz, le fondateur de la *Revue du Vieux-Monde* [1] : c'est elle qui est directrice aujourd'hui, avec Sorlin-Peyrouse, son époux, qui n'était qu'un gourmet, et dont elle a fait un Académicien philosophe...

— Il n'a pas changé : il est toujours *gourmé.*

— Très bien, général... Elle n'a pas d'enfants, alors elle fabrique des membres de l'Institut : les jours de scrutin, c'est dans sa calèche noire qu'on vote!

— Et quel âge a-t-elle? demanda Mazarski.

— Bien que hors d'âge, elle s'en tient à la quarantaine...

— Naturellement! grommela M. de Poilvé.

— Mais non, pas si naturellement; songez, elle est la mère des cinq Académies!...

Et, comme une troupe de *misses* passait bras dessus bras dessous, gainées dans leurs jupes étroites, largement chaussées de bottines plates ainsi que des fers à repasser, Ducos tira son crayon et croqua quelques toilettes au vol.

— Qui est-ce qui a gagné? demanda la princesse à Rita Giusti, qui revenait en costume de *lawn-tennis.*

— C'est le baron toujours, madame la princesse : il a un coup de raquette!

— À la houppe! fit le général *a parte,* les yeux fixés au toupet blond de Kohn épanoui qui saluait.

Dans la chaude et blonde lumière d'une après-midi d'août, la plage, en allée de parc, s'allongeait, d'un ton de veau fauve, marbrée, comme gaufrée par places, fermée aux deux bouts par le mur violâtre des Vaches-Noires, dont les pentes dévalaient par grands sauts, hérissant encore loin des côtes leurs pointes cou-

1. Appellation ironique de la *Revue des deux mondes,* revue bimensuelle dirigée successivement par François Buloz (1804-1877) et par son fils Charles (1843-1905). Mirbeau tourne souvent en ridicule cette revue archaïque et soporifique, dernier rempart de l'académisme et du conservatisme politique et littéraire. *Carroz* est un nom composé à partir de Caro et de Buloz. Mme Elme Caro n'était pas la fille de Buloz par le sang, mais elle l'était un peu par l'esprit : c'est dans la *Revue des deux mondes* qu'a été prépublié, en 1865, et sous pseudonyme, son premier roman, qui a paru l'année suivante en librairie sous les initiales de FB, c'est-à-dire celles de François Buloz...

leur d'encre où l'eau se brisait savonneuse. Ci et là des chalets, comme des mouettes, posés sur les cimes. Des brumes crayonnaient l'horizon de grisailles fines, qui se fondaient aux dégradés verdissants de la mer étale, moutonnant, pareille à une robe plate, où le soleil déjà bas creusait une frissonnante coupure d'or. Parfois, enflé par une brise, un volant se retroussait comme une crête, puis, raplati soudain avec un bruit profond, il étalait sur le sable ses festons lâches de broderie. Des fillettes ployées en deux, jambes nues, le profil mangé par des chapeaux de paille énormes, picoraient dans la ligne noire des charbons, dentelle de jais perlée de grains nacrés et de coquilles. Face à cette immensité verte, que rayait au large une fumée de paquebot, le Casino, en sapin ajouré, dont les vitres irisées flambaient, adossait aux dunes ses architectures compliquées et grêles de joujou; au balcon des hommes accoudés fumaient. Derrière, des verdures s'enlevaient, semées de maisonnettes, de cottages bariolés, encapuchonnés de lierre, avec souvent un peuplier blanc planté droit en aigrette, un buisson maigre de tamaris. La grève petit à petit s'emplissait comme une rue éveillée de faubourg, avec les hâtes rieuses et lâchées, l'embourgeoisement d'un dimanche de vacances. Des floraisons d'ombrelles s'ouvraient en files au long des tentes-abris; le canot des bains godillait sur le bord, et de la triple rangée coude à coude des cabines des processions de femmes partaient d'un pas gauche, engoncées dans des peignoirs qui claquaient; des galopades d'enfants; parfois un homme ventru, à binocle, qui, se baissant dans la vague, suffoqué, s'aspergeait prudemment les épaules. Dans l'eau des rondes plongeaient avec de petits cris, un ruissellement de rires hoquetés et peureux; et par-delà le carré des cordes tendues qui vibraient, des têtes coiffées de « bombayos » émergeant semblaient de gros ciseaux à la nage.

Soudain, dans la raie d'ombre bleuissant des cabanes, le tapage des voix monta d'un ton; les guérites en vannerie viraient d'ensemble vers un point de la plage : sous les tentes, on se bougeait, enragé de voir; des messieurs se mettaient debout sur les chaises, et les lorgnons luisaient, tirés d'un seul mouvement hors des poches; même aux derniers rangs, des jumelles de course s'allongeaient discrètement. Les portes d'une maisonnette en bois rustique venaient de s'ouvrir au large, donnant passage aux

américaines beautés, qui s'en allaient le pas, point gênées, avec des jacasseries de perruches. D'abord la belle Mme Cartridge, coiffée d'un « boléro » de paille d'or, chaussée de cothurnes lacés haut, en collant ouvert de soie cuisse de nymphe, le cou ficelé d'un collier de perles roses; à côté marchait le vicomte d'Ailly, en maillot rayé, l'abritant d'une ombrelle à pastilles; puis derrière un essaim coquetant de *misses* blondes et de jeunes hommes. Ils montèrent dans une barque pavoisée aux couleurs des États. Quand on les vit se jeter en pleine mer, quelques cris d'effroi partirent, vite noyés dans un brouhaha de parlottes. Les lorgnettes se tendaient carrément, à l'aguet de ces belles amphibies qui nageaient, le buste presque droit, hors de l'eau. On ne les quittait point de l'œil, certains avec l'idée de ne rien perdre en cas de noyade.

On arrivait toujours dans l'entre-deux des cabines, où des familles installées causaient, le dos tourné aux baigneuses, les enfants habillés pareils en mariniers, accroupis dans un trou de sable, bêchant. De petits messieurs raides, en complets bizarres, guêtrés de clair, comme des chevaux balzans, piétaient lentement, l'œil ennuyé et morne; des couples posaient le bel air, en toilettes drôles de plage, capes Yokohama ruchées, jupons de batiste rouge vif ou bleu marine très courts, bottes jaunes, gilets bretons chamarrés. Et l'on bavardait fort, glosant sur celui-ci, sur celle-là, sur Sophie Crémieux, de la Comédie-Française, une opulente blonde, qui passait flanquée de deux nourrices; sur le petit Cantenac, le ténor, qui coulait aux femmes des œillades fort tendres; sur Marthe Rivoire, la *diva* gâtée de la Renaissance et le clan silencieux et pincé des belles-petites. Parfois les causeries s'arrêtaient net : on oubliait une minute les rengaines, l'arrivée du mari la veille, la cherté de la vie, le bain des enfants, le flux, l'heure de la messe, pour s'esclaffer dessus un chapeau fou, dauber une drôlesse, quitte au revenir à copier le retroussis de sa jupe.

À l'entrée de la plage l'aristocratie faisait bande à part sous une tente; tout contre était un pavillon peint en vert, la « douane », comme on l'appelait, où la princesse Vedrowitch déshabillait de cinq à six les nouveaux débarqués. Le jeu fini, elle y avait couru, et sa face à main cerclée d'or pas plus que sa langue ne chômait.

— Tenez! dit-elle, voyez donc cette petite femme qui est arrivée d'hier au couvent... Son mari fait sa réserve... quel chapeau! Ça a l'air d'un bonnet.

— C'est le béguin... déjà?

— Pas pour vous, mon cher monsieur Ducos... Ma chérie, est-ce que votre mère est souffrante?

— Mais non, princesse! fit Amalia Giusti, qui dessinait près de Larmandieu.

— Elle est à Saint-Malo alors?

— Mais non, princesse. Elle fait son bésigue, cette pauvre maman; c'est son heure.

— À propos, *Braganza-house* est louée... J'ai vu l'agent de la location; l'imbécile, il n'a pas pu me dire qui!... Sacha, allez donc m'acheter une de ces gaufrettes... là... ce petit marmiton qui passe... Mais dépêchez-vous donc!... Le voilà parti maintenant... Général, tenez, la Krauss... là, avec un vieux monsieur!

— Jamais de la vie, princesse! dit Ducos.

— J'aurais juré...!

— Il ne faut pas *jurer* des gens... sur la *Rance!*

— Général, un gage!... Pour le coup c'est elle...!

— Qui? la Krauss?

— Non, la petite de la Renaissance... là... vous voyez bien? Elle passe près de ce gros qui la regarde sous le nez... les yeux lui sortent de la tête...

— S'ils allaient ne pas rentrer! fit le journaliste, très sérieux.

— Princesse! dit Henryot qui s'approchait, en complet de foulard rose rayé, coiffé d'un feutre blanc bossué sans garnitures, à la mode d'Oxford, tenant par la main deux petites filles en toilette, flanquées d'une institutrice à pince-nez. — Je mets à vos pieds mes hommages.

— Merci pour mes pieds. D'où venez-vous donc comme ça?

— De faire un fort, princesse, et la mer l'a emporté d'assaut.

— C'est d'un bon père de famille. Approchez, mes mignonnes; elles sont gentilles : elles vous ressemblent...

— Princesse!

— Sacha, allez vite, et rapportez des gaufres, beaucoup de gaufres pour ces amours de petites... *Sprechen sie Deutch, mein Herzchen?... Ach! wie nett!* Sont-elles jolies! Et dire que...

Elle se pencha à l'oreille du général et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Vous verra-t-on ce soir chez les d'Orfeuilles, princesse? demanda Mme Henryot, qui lisait par-dessus l'épaule de la marquise d'Anthoirre.

— Mais oui, je crois. On danse?... Général, je vous offre la première valse. Vous n'en voulez pas?... la goutte toujours?... Je vous autorise à permuter!... Avez-vous des nouvelles de Julia?

— Oh! moi, je ne sais rien, dit Ducos; je suis en vacances.

— Merci! interrompit Henryot, pas tant que cela! Vous m'avez démoli mes « complets » dans vos *Notes d'un mondain*...

Mme d'Anthoirre, se retournant, fit :

— Mais c'est à vous qu'il faut demander cela, princesse!

— Non, non, elle me néglige depuis qu'elle file le parfait amour avec le petit de Martigues.

— Oh! oh! comme vous dites ça!

— Dame! je n'en suis pas trop fière. On va chanter partout que ma protégée a fait le saut périlleux...

— C'est son métier! interrompit Ducos.

— On va jusqu'à me mêler à l'aventure. J'ai fait ce que j'ai pu, d'accord, pour empêcher le duel; j'ai supplié Julia. Mon Dieu! il se serait agi de mon fils... Mais de là à...

— Est-elle guérie? interrogea la marquise.

— Mais oui, je pense.

Mme d'Anthoirre se levait, fermant son livre anglais :

— Monsieur Ducos, dit-elle, voulez-vous me prêter votre bras jusqu'au Trou-aux-Fées? Je me sens des fourmis aux jambes.

— Heureuses fourmis! soupira M. de Poilvé.

Et comme Mme Henryot se mettait debout :

— Non, reste, Coco; je reviens! fit-elle en s'éloignant avec le journaliste.

— Mon petit Barine, reprit la princesse, vous qui étiez à Paris la semaine passée, vous devez savoir quelque chose?

— Je vous assure, princesse...

— C'est égal, une femme très forte, cette écuyère! dit Henryot. Elle vous a roulé, mon cher; vous aussi, cher maître!

— Hein? Sacha, c'est vrai ce qu'il raconte là? Vous en étiez du cortège?

— Seulement comme peintre, princesse : je rêve de faire son portrait!

— Voulez-vous bien vous taire, petit malheureux! Si l'amant vous entendait!

— Amant, pas encore, princesse! Soupirant, tout au plus.

— Là! vous voyez bien! Avez-vous juré de nous...? Quel homme mystérieux vous faites, Barine! Contez-nous donc ça? Alors elle a résisté?... C'est très beau, cela! Ce petit garçon ne sait pas s'y prendre : nous autres, nous aimons à être un peu... comment dirais-je?... brusquées.

— Oh! oh! parlez pour vous! fit M[me] Henryot.

— C'est juste, ma belle; je vous demande pardon. Allez, Barine! Alors c'est authentique, ce brevet de rosière, dont vous gratifiez l'écuyère?

— Absolument, princesse. Je connais Julia Forsell; ce n'est pas d'hier. Je l'ai vue pour la première fois à Krestowsky, en 1876 : c'est la plus honnête fille qui soit, et je ne suis pas payé donc déjà pour la défendre. Elle est restée cinq semaines, en tout bien tout honneur, à l'hôtel de Martigues, soignée, dorlotée par le fils; la mère, M[me] de Martigues elle-même...

— Pas possible! Quoi? la mère à présent! Elle a empaumé la maman?

— Dame! Julia avait sauvé son fils. C'est elle qui l'a forcé de faire des excuses au marquis, qui ne parlait de rien moins que de le tuer... Les témoins ont arrangé ça.

— Des excuses?... Sacredié! gronda le général.

— Bah! dit Henryot, il a fait ses preuves!... L'an passé, avec Joviac...

— Et *Farewell,* son cheval, qui courait le Grand-Prix?... Vous n'auriez pas voulu pourtant, général...?

— Aussi bien ils se retrouveront : ce n'est que partie remise, continua Henryot. Ce serait déjà fait, sans le départ du marquis.

— Alors, vous, mon petit Barine, vous croyez que Julia...?

— J'en jurerais, princesse. Sitôt sur pied, elle a réintégré le domicile...

— Virginal? fit Henryot, narquois.

— Absolument. Elle a résilié au Cirque d'été et à Londres où elle avait un superbe engagement; et...

— Ils s'aiment?

— Je le crois. Je les ai rencontrés à cheval : d'honneur, on jurerait des fiancés !

Mme Henryot, qui mordillait ses lèvres, dit sèchement :

— Je ne comprends pas, moi, qu'on se toque de cette fille : elle n'a rien, ni grâce, ni…

— Des principes d'équitation absurdes ! interrompit M. de Poilvé. Elle éreinte la bouche de ses chevaux avec des mors impossibles, des *pelham*. La belle malice de faire du pas espagnol sur des bêtes mises au « jockey » ! J'en ferais, moi, sur une girafe, pour peu que…

— Eh ! c'est comme ça qu'elle a dressé de Martigues, dit Henryot, avec un *pelham* ! Encore une fois, c'est une forte femme ! Se casser la jambe à point nommé, c'est de la haute-école…

— De femmes ! grogna le général.

— Vous verrez qu'elle se fera épouser ! Ne croyez-vous pas, princesse ?

— Ma foi ! ma belle, il est de fait que cet accident… c'est du hasard un brin sophistiqué, hein ?… Sacha, vite, votre femme vous appelle.

Le peintre prit sa course.

— N'oubliez pas demain, dix heures, nous allons déjeuner à Cézembre… Court-il, hein ? Mais aussi, Raïssa, c'est une lionne !… En êtes-vous de la partie, ma belle ?…

— Mais oui, princesse. Lord Chelthea nous prend dans son yacht.

— Ah ! fit Henryot, voici des nouvelles toutes fraîches qui nous arrivent : c'est, ma foi ! ce cher duc ; quel bon vent l'amène ?

— Et Sophie Crémieux donc ! c'en est un *de vent,* ou je ne m'y connais pas ! dit la princesse en sourdine.

Le duc de Belleguise s'avançait, correct, dans sa belle prestance de cent-gardes, la figure réjouie, un peu niaise.

Il s'inclina, soufflant, devant la princesse.

— Mon cher monsieur, fit-elle à brûle-pourpoint, vous arrivez de Paris ? Dites-nous donc quelque chose de Julia Forsell et du petit de Martigues ! N'est-il pas votre ami ?

— Assurément, princesse. Souhaitez-vous les voir? Tenez, avec un tête-gauche, vous les apercevrez là-bas, auprès de l'eau. Nous sommes venus dans le même train.

Ayant ajusté son lorgnon, elle regarda, puis, se retournant :

— En vérité?... Voici qui est fort!... Vous avez, parbleu! raison.

À la lisière du flot qui mourait à ses pieds, Julia, tout en blanc, marchait près de Gaston de Martigues, les yeux brillants, perdus dans un rêve savoureux de griserie.

— À quand la noce? fit la princesse Vedrowitch avec un comique haut et bas des épaules.

II

The struggle for love

Une après-dînée d'août brûlante. Dans le très petit salon de *Braganza-house,* Julia Forsell étendue fait la sieste. C'est au rez-de-chaussée du cottage, haut perché, tout seul, en girouette, au fin haut des Vaches-Noires : le vent y donne de plein fouet, mettant du sel aux lèvres, mais point au cœur; et dans le pennage léger des tamaris il souffle et siffle pis qu'un sanhédrin de loriots. Pas de voisins que les oiseaux de mer, dont les ailes d'argent luisent au soleil çà et là, neige animée qui plane. *Braganza-house,* en dépit de son nom, est une bâtisse hollandaise; elle a les pignons à degrés et le musoir à six pans, qui saille comme une bedaine, honnêtement habillé de chèvrefeuille et de vigne vierge Autour un jardinet, avec une ceinture de murs bas ébouriffés de plantes grimpantes; et à l'entrée, dans deux chalets pour rire, il y a écurie, greniers, chambres des gens et cuisine.

En bas la salle et le salon; c'est tout. Le joli nid pour y nicher en paire! Car au-dessus il n'y a qu'un lit. Mais chut! l'écuyère est une fille sage. En es-tu sûre, Julia Forsell? Et cette matinée de voile blanc, qui t'habille aujourd'hui, si bouillonnée partout de dentelles, est-ce une froide livrée de vestale ou bien une robe de noce? Mais elle dort, Julia Forsell; elle dort et ne m'entend pas.

Qui t'a bâtie, *Braganza-house*? Est-ce quelque marchand de la « cité », quelque nabab bilieux d'hépatite, un *baronnet* splénétique, un vieux *laird* chasseur et biberon? Est-ce un nom de *pointer* que ton nom, un nom de femme, un nom de boutique? — Non! ne réponds pas. Laisse-moi penser que ce salon tendu

de soie, où dans les roseaux bleus des tourterelles se becquètent sous l'œil paterne des flamants roses, un pied dans la poche, philosophant, laisse-moi penser que ces stores froncés comme des jupes, cette chaise longue attirante et molle, cette Léda de marbre en pendule qui happe l'heure à la pointe du bec, ce peuple de bibelots qui traînent et ces meubles de tendre et paresseuse mine ont eu pour tapissier le caprice et pour bailleur de fonds l'amour! Laisse-moi rêver aux bonnes fortunes d'un *midshipman* rose et mafflu et d'une blonde *admiral's wife lady*! Telle que tu es, tu es jolie, *Braganza-house*; combien, s'ils te connaissaient comme moi, voudraient caqueter sous ton toit, puis mourir!

— Dinne! Drelinne! Dinne!

C'est à la porte du jardin qu'on carillonne. Et voici qu'on gratte à présent. As-tu pas entendu, Julia Forsell? — Crac! crac! — Lottche a passé dans l'huis entrebâillé son museau tavelé de taches rousses.

— *Fraulein!* dit-elle. C'est M. Gaston!...

La chienne Nora grogne, s'étire et se rendort.

Comme elle a l'air fâché, *Fraulein* Julia! Ses yeux luisent tout de même que des charbons dans la demi-clarté blonde du musoir. Elle s'est dressée; ses lèvres frissonnent, et, branlant la tête furieusement, elle cravache l'air de ses bras. Les tourterelles ont frémi; le baiser en train leur est resté au bec, et, de peur, les flamants roses ne jouent plus à cloche-pied sur une patte.

Es-tu si bornée, Lottche, que des tourterelles peintes t'en remontrent sur l'intellect? Va-t'en bien vite; ferme la porte, et sur toute chose garde-toi de revenir. C'est « non » qu'elle a dit, ta maîtresse : *Braganza-house* est consignée.

De nouveau le salon est muet; la chienne s'est remise en boule, ayant trois fois viré sur place; la gent roucoulante a ramassé son courage et se rebige à qui mieux mieux; et les échassiers roses, à recoi, ont refourré un pied dans leur poche.

Mais écoutez! Elle pleure à présent, l'écuyère; la flamme de ses yeux s'est noyée; de gros sanglots lui croulent le cœur dans la poitrine, et les ondes de ses cheveux dénoués semblent des larmes d'or qui ruissellent. À voir ce corps lassé dans sa pose d'enfant grognonne, on jurerait d'une fillette au pain sec qui boude. Elle en a le geste honteux, fouisseur, le chagrin colère, la

rage sourde. À qui donc en a-t-elle, l'écuyère? Ici près, dans un creux de roche, un homme est là qui pleure aussi : pourquoi l'as-tu chassé tout à l'heure? C'est Gaston, Gaston de Martigues qu'il s'appelle. Ton pain, l'aimes-tu mieux manger sec? Et cette crème vanillée d'amour, dont ce cœur d'enfant déborde, n'y tremperas-tu jamais le bout des lèvres seulement? — Non! non! c'est une menteuse douceur, dont les arrière-goûts sont amers. — Va! c'est blasphémer : demande voir aux tourterelles! Ou bien, si tu ne veux plus aimer, sois philosophe, sois stoïque : prends modèle sur les flamants roses!

Une bise âpre avait gelé les larmes sur ses joues : immobile, écrasée, tordant dans ses doigts un brin de chèvrefeuille à odeur de vanille, Julia songeait, les yeux vides. Elle songeait à cette dégringolade lente, œuvre de quelques semaines d'oubli; à ces heures tièdes de la convalescence, à cette éclosion muette d'amour, dont bientôt les racines profondes avaient embroussaillé tout son cœur. Que c'était doux, cette vie! Son âme neuve s'enflait comme une voile et fuyait grand-erre au pays bleu : une jolie contrée, ma foi! pleine de senteurs capiteuses habiles à engourdir les pudeurs. Le réveil avait été brusque, presque cruel, avec ses visions de chute prochaine. Quand, ferme sur sa jambe, elle avait pu quitter l'hôtel de Martigues, elle avait frissonné du talon à la nuque : était-elle perdue à jamais? Elle s'était retâtée, cherchant à se reprendre, l'œil à l'aguet de ses blessures. Si elle ne sortait pas bagues sauves, l'honneur au moins était entier et son corps de vierge intact, si son cœur n'était déjà plus rien. Mais le monde, en douterait-il pas, lui, de sa vaillance crâne d'honnête fille? Qu'allait-il dire par ses cent bouches mauvaises, jalouses d'envenimer les plus saines vies? C'était fini de ses bonnes renommées! Jamais trop de boue pour salir son escapade : parlez-nous, en effet, d'une fille chaste, qui, cinq semaines, pas moins, s'installe chez un beau jeune homme!... Puis Gaston était venu, et les diables noirs avaient tôt pris leur vol. Oh! le bel archange Michel, le beau pourfendeur de « dragons » que c'était! Si tendre, si doux, si gentil! Sous cet habit à la mode de *sportsman* battait un cœur d'enfant, qui s'éveillait à peine. Pour elle il avait renoncé au monde, rompu la paille avec ses relations; il oubliait jusqu'à ses chevaux de course, ses pouliches, n'avait pas mis les pieds au *betting*, et

Farewell, le vainqueur du Grand-Prix de Paris, avait gagné, lui absent, remplacé par son entraîneur. Et quels savoureux respects! Sa chambre de malade était sacrée pour lui, pas beaucoup moins qu'une chapelle. Chaque matin, sur la pointe du pied, il entrait avec des mines de dévot, implorant et contrit. — Souhaitez-vous que je m'en aille? ou permettez-vous que je reste? semblait-il dire. Et, quand elle faisait *oui* de la tête imperceptiblement, sa joie s'allumait comme une lampe, illuminant le globe diaphane de ses prunelles. Tout le jour il ne bougeait de son chevet, n'ayant rien gardé de sa folle et courte vie de « noceur » qu'un étonnement plus las, plus attendri. Il la veillait, et elle se sentait petite sous ce beau regard de frère aîné. Et c'étaient de maternelles gâteries, de quotidiennes et raffinées surprises, des plats qu'elle aimait, le sterlet au raifort, l'omelette aux mûres sauvages, l'*okroska,* les gelinottes à goût de genièvre, des fleurs, de grosses bottes pâles de violettes qu'elle écrasait dans ses doigts avec un plaisir silencieux de convalescente. Sa chienne Nora, sa femme de chambre étaient depuis le premier soir auprès d'elle.

Quand, mal d'aplomb encore, elle avait commencé de se lever, la jambe empesée dans des lignes, il lui avait amené ses chevaux l'un après l'autre, dont les naseaux rosés lui soufflaient de gais « bonjour » par la croisée ouverte. Le soir il s'asseyait au piano et mettait son âme même dans ses doigts, qui lui prenaient le cœur dans les anneaux resserrés de leurs fugues chantantes. Souvent aussi il lui lisait par choix des pages vibrantes, qui lui brûlaient la langue et faisaient chevroter sa voix. Sa voix! quelle musique enveloppante aussi, comme un réseau de cordelettes fines, qui pénétraient sa chair et liaient jusqu'à ses pensées [1]! Parfois, les yeux mordus par des larmes, il fermait le livre et sortait à grands pas, puis rentrait, calmé, sans ombre de rancœur, avec un faux masque pas triste. Si quelque lettre arrivait, à l'enveloppe musquée, cherchant de ses petites griffes noires à égratigner ses caprices, il ne l'ouvrait pas même et demeurait, sans dépit, disant : « Bon! est-ce que je peux? Puisque je suis

1. On peut penser à la séduction du petit Sébastien Roch par le père de Kern. Le mot d'« anesthésie » un peu plus loin annonce aussi le « chloroformé d'idéal » du roman de 1890.

garde-malade! » Puis c'étaient des visites à éconduire, ce relancement têtu du Tout-Paris curieux qui affluait à l'hôtel de Martigues, avec des fureurs de savoir. Il s'acquittait de ces devoirs bonnement, heureux, fermant sa porte sur ce jaloux tête-à-tête. Et cependant il se taisait de son amour : il l'adorait, elle le savait bien, et c'était comme une brise tiède qui l'enveloppait de partout. Oh! comme elle l'aimait de ces peurs discrètes qui lui cousaient les lèvres, refrénant les bouillons passionnés qui montaient. S'il eût parlé, grand Dieu! c'était fait d'elle. Et ces silences brûlants la tenaient anonchalie et tremblante au sein d'un calme de surface. Les yeux fermés, peu à peu, cédant au poli de la pente, elle allait à lui par une sorte d'insensible glissement. Guérie, elle ne songeait plus à partir, emmaillotée dans ces tendresses.

Elle les revivait, ces soirs de juin, bercés par des barcarolles. Et ce n'avait pas été assez du fils : la mère, une haute femme en deuil, à l'air dur, s'était ployée jusqu'à elle. Mme de Martigues avait ravalé ses dégoûts, fait taire ses pruderies de dévote, et, quittant son hôtel de la rue de Babylone, où de pieux chagrins la tenaient renfermée, elle était venue visiter l'écuyère, l'amie respectée de son fils. Quelle victoire, cela! C'était juste, à tout prendre : était-elle pas, comme on dit, dans ses dettes? Qui donc avait désarmé Gaston, le matin même de son duel? — Elle, Julia, et à quel prix, Dieu le savait! Était-ce pas l'écuyère encore qui l'avait arraché à la mort lente, à cette fièvre entêtée et prenante de haute vie, où son faible corps d'enfant s'épuisait?

Un jour il lui avait dit :

— Julia, le médecin vous ordonne la mer : il faut un coup de fouet à ces pauvres joues si pâles! Rien ne vous retient. Partons; le voulez-vous?

Elle avait répondu en écho :

— Si cela vous plaît, partons!

Lui eût choisi quelque coin perdu au bord de l'Océan, quelque retraite profonde, ignorée, où ses craintes se fussent aguerries, où peut-être, cinglé par ces désirables frôlements de leur chair, il eût osé murmurer un tremblant « je vous aime ». Elle, au contraire, avait secoué ses torpeurs, et son orgueil se cabrait à ces besoins de mystère dont il souhaitait emprisonner leur vie. Qu'avaient-ils à cacher? À quoi bon alors donner barre

aux commérages? C'était le grand jour qu'il fallait à leur amitié quasi fraternelle, sous peine de se voir vite incomprise ou ternie. Ils s'étaient arrêtés à cette plage bretonne en faveur, où chacun aurait son *home* séparé. Au fond, elle n'était point fâchée d'aller regarder face à face ce monde tout à l'heure encore si câlin à son endroit. Elle en percevait par avance les parleries cruelles, en sentait déjà les griffades. Mais quoi? cela ne valait-il pas mieux d'être là, présente et armée pour de légitimes défenses?

Oh! bien! elle était encore loin de compte; les premiers pas avaient été rudes à ses pieds mignons d'écuyère, et ses fiertés à fleur de peau de fille chaste avaient été tôt mises à vif. Alors c'était cela, le monde, un être mielleux de dehors, après quoi toutes les sales pensées se viennent coller comme des mouches? Oh! non, de celui-là elle n'était pas, à sa louange! Dès la première minute, elle avait lu son arrêt d'ostracisme aux yeux clignotants et fuyards des femmes, à ces lorgnades d'hommes insolentes, à ces demi-saluts protecteurs. En passant, elle et lui, ils avaient fait taire les caquetages, ainsi que des sauterelles dans l'herbe; mais derrière, coups de langues, coups de ciseaux, coups de limes étaient repartis de plus belle. Parfois c'étaient de petits rires étouffés, des toux en signal, des coups de coude : ses fidèles anciens se réservaient. On l'évitait, à n'en pouvoir douter, avec des mines confites, de l'air de dire : « Vous voyez, nous ne vous saluons plus, parce que nous avons peur de déplaire. Ne vous y trompez pas, ma chère, vous êtes en puissance d'amant : admirez notre délicatesse! Y aurait-il pas mauvaise grâce à se targuer d'un précédent commerce? » Ducos lui avait serré la main avec une figure de condoléance. Pour la princesse Vedrowitch, cynique, elle l'avait cinglée en plein visage d'un :

— Eh bien! ma belle, vous avez donc fait comme tout le monde?

Les demoiselles Giusti en avaient ri aux larmes.

On se retirait d'elle; dans les façons de chacun il y avait un je ne sais quoi qui marquait les distances. Avait-elle donc à ce point changé, qu'on ne voulût point la reconnaître? Vraiment oui, elles avaient le droit de se montrer difficiles, ces grandes dames inviolées, dont on glosait sous le manteau! Inviolées peut-être, pas inviolables!

Un soir qu'au Casino elle s'était rendue seule à l'avance, on s'était reculé d'elle avec bruit; même une famille, qu'elle ne connaissait pas, avait vidé la place. Oh! rage! Était-elle si lépreuse? Et comme Gaston entrait alors, elle s'était levée, feignant de ne le point voir, et était rentrée demi-morte d'angoisse et de désespérance. Donc, c'était chose faite, elle était de ces femmes tarées dont on gare ses fils et ses filles, de ces femmes folles dont on se détourne! Et ce n'était rien qu'une vie complète d'honneur? Tous, ils le croyaient tous, qu'elle s'était donnée, vendue peut-être! Donnée! vendue! Non pas, elle s'appartenait entière, et si ses pensées avaient failli parfois, ce n'étaient que des pensées enfin!... Mais voilà! comment étrangler cette bête calomnieuse et lâche, qui se cache pour souffler son haleine sur cette tendre fleur de fruit, une réputation de femme? Comment prouver...? Faudrait-il que Gaston rompît en visière à ces belles persifleuses, provoquât les rieurs tour à tour? Cela seul leur donnerait raison. Mais que faire, grand Dieu? Ça ne se voyait donc pas, la pureté? Ça ne se voyait donc pas, le luisant poli d'une âme nette? Quoi! pas un rayon à son front, pas un reflet à ses yeux de cette belle flamme de virginité sereine, qui fait les parois du cœur même transparentes? C'était bien la peine de s'être guindée si haut dans des nuées! Partout ce vent de mensonge soufflait; n'avait-elle pas entendu le groom de Gaston dire en clignant de l'œil comme elle passait :

— C'est elle, la maîtresse à monsieur!

Infamie! Comme elle la détestait, cette femme, qui, sous ombre d'amitié tendre, l'avait voulue déshonorée à son image, cette femme aux mœurs lâches, débraillées, et qui portait sa couronne fermée sur l'oreille! Voilà donc pourquoi ces gâteries, ces beaux élans de passion! Une princesse Vedrowitch amie d'une écuyère : quel scandale! mais quel honneur pour celle-ci! Et le monde pourtant avait suivi, à Paris, comme ailleurs jadis, à Saint-Pétersbourg et à Vienne! Si elle avait voulu alors, elle eût emporté d'assaut tous ces hautains cœurs de femmes. Et c'était cette princesse pourtant qui avait aménagé sa chute! Spectacle plaisant en effet, qui haut la main la faisait rentrer dans ses débours de caresses! Infamie! cette femme était venue l'implorer; elle avait fourré sa voix de notes attendries, maternelles : « Ce duel, il le faut empêcher, disait-elle. Laisser tuer cet

enfant?… Un crime, cela! Il vous aime, Julia, et c'est pour vous, pour vous, entendez-vous bien? qu'il va se battre! Pouvez-vous vous désintéresser de ces choses?… Pensez à sa mère! Que diriez-vous à cette mère désolée, sanglotant : Qu'avez vous fait de mon fils? » Et, dût-il en coûter l'honneur, il fallait relever ces épées et rendre son enfant vivant à cette femme en deuil. Elle l'avait crue sur parole, sans soupçonner le piège, où sombrait déjà sa fierté. Ces prières avaient dévalé jusqu'à son cœur fermé; ces menteuses larmes s'étaient frayé un chemin jusqu'à ses pitiés endormies; et, insoucieuse d'elle-même, elle était partie dès l'aube, après une nuit sans sommeil, mordue de cette crainte d'être devancée par la mort, une belle matineuse aussi, elle.

Folle! pourquoi avait-elle été mettre son honneur fragile de vierge entre ces fous qui se voulaient égorger pour l'amour d'elle? Que lui importait qu'ils mourussent? Oh! dix années elle avait marché dans la vie, sourde aux douceurs, sourde aux injures, le cœur sec, la proie d'un songe d'anesthésie! Pourquoi? Pour que, le réveil venu, elle fût plus désarmée qu'une ville ouverte? Non! Dix années de vertu, cela ne l'avait pas remparée contre ces brises tièdes d'amour! Ses froideurs s'étaient amollies soudain; la princesse ne l'ignorait pas, et, sous couleur de pitié, elle l'avait poussée dans les bras de Gaston, quitte ensuite à se lécher les doigts de ces hontes où elle aurait trempé.

Qu'elle s'en voulait d'avoir été si aveugle! La passion naissante avait noué déjà un bandeau sur ses yeux. Pourquoi ne pas écrire, plutôt que d'aller chez cet homme en personne? Sans doute, c'était mieux : les lèvres ont de ces accents qui persuadent. Cette vie d'enfant lui était donc bien chère? Et quelle malechance que cette chute d'Harald à sa porte! « L'habile écuyère qui s'affalait juste au bon endroit! » Elle était dans toutes les bouches, cette phrase. Le monde est sceptique et n'a que peu de foi aux hasards de cette sorte; et ce hasard-là, quoi qu'elle fît, s'appelait déjà Julia Forsell.

Oh! ces ricanements cuisants comme des morsures! ces chuchoteries, essaim de mouches bourdonnantes, acharnées! ces regards qui fuient, ces dos qui médisent, ces demi-saluts qui calomnient! Un mois plein de cette vie, c'était trop! Un homme même s'était rencontré, le baron Kohn, le sigisbée de Rita

Giusti, qui l'avait crue mûre à point pour ses désirs séniles, et ne se lassait plus de lui cracher ses impudents aveux! Elle ne se sentait point l'échine assez souple pour ployer à ces mépris : toute son existence d'honneur révoltée criait au-dedans d'elle. Certes, ç'avait été crâne de venir sur cette plage braver de front ces perfidies : elle s'était crue plus forte. Mieux valait cent fois une mort prompte que ces agonies savantes de géhenne. Eh bien! puisque cet amour salissait, elle saurait bien en laver l'étoffe rude de son cœur. Puisqu'il fallait opter, son choix serait vite fait, et plus que ce doux superflu d'amour elle aimait les nécessaires vertus.

Depuis dix jours, obstinée, elle fermait sa porte à Gaston; ses lettres, elle ne les lisait pas, farouche, domptant sa vicieuse passion, et crucifiant sa chair curieuse, qui, comme une bête ardente, regimbait au fouet et ruait à l'éperon.

Une femme n'avait pas nui à cette conversion : c'était la marquise d'Anthoirre. Elle s'était gardée tout d'abord de jouer sa partie dans ce concert de dédains, ces clabauderies basses de la plage, si mortelles à Julia vaincue. Un jour, sous le couvert de bonnes œuvres, elle était allée en voiture à *Braganza-house,* et avait quêté l'écuyère avec de certaines grâces particulièrement douces à l'orgueil déshabitué de Julia. Celle-ci, surprise, s'était tenue à distance, redoutant de nouvelles blessures. Puis la marquise était revenue; on s'était rencontré seule à seule, et Julia, prise à ces coquetteries plus subtiles et recherchées de femme froide, d'allure hautaine et réservée d'ordinaire, avait savouré discrètement ces avances. Si Gaston de Martigues avait eu vent de ces choses, il y aurait mis le holà : il savait sa marquise par cœur. Mais celle-ci se cachait de lui avec soin. Une après-midi que Julia se trouvait chez elle en visite, elle fut frappée de certaines phrases anonymes que la marquise enveloppait pieusement de tendresses : « Le monde était bien méchant sans faute; mais lui imposer silence était chose si aisée! Avant tout on devait fuir le scandale. » Point de doute, c'était un avis. Sitôt Gaston éconduit, Mme d'Anthoirre avait de cent façons cajolé l'écuyère. Elle l'attirait; c'étaient des parties, des chevauchées suivies de lunchs sur l'herbe, parfois des entretiens dévots, des catéchisations prudentes, de gaies promenades de charité dans l'inconnu appétissant des bouges. La marquise, catholique éprouvée, en

voulait-elle à la foi de Julia? Peut-être. Et toujours ces mêmes grâces prenantes, ces *shake hands* prolongés et moites d'amoureux, soulignés d'étranges œillades.

Mais ces chatteries de femme gracieuse n'étaient pas pour le faire oublier, *lui.* Dix jours sans le voir! Pour obéir au monde et, diminuée, mériter encore ses respects, c'était dur de dire un éternel adieu à ces rêves charmants de ses nuits, et d'écraser ce tendre œuf d'amour. À ces gens, qui la pensaient à terre et désarmée, elle avait montré ce que c'est qu'une femme *finska.* Elle avait pris plaisir de prime-face à se sentir entière en ses forces, plaisir à rebander son courage. Elle l'avait chassé! Dieu! il en mourrait, elle aussi peut-être. Quelle faute était donc la sienne? Il le savait bien qu'elle pouvait encore « marcher entre les lis ». S'était-il vanté? Non, cela ne lui ressemblait pas, ces façons de vainqueur : il était doux, silencieux, timide et soumis à son ordinaire.

Et, navrée, elle envoyait son regard en arrière, par-delà ces dix jours de colère, remâchant avec une joie amère ce mois de camaraderie tendre, à claire-voie, dans cette quarantaine de la plage. Le monde les fuyait, tant mieux; ils seraient tout l'un pour l'autre. C'était un papier de musique que leur vie, réglée bien droit, toujours pareille. Le matin, il la venait prendre pour le bain, à l'heure où la plage est déserte, épeuré souvent de ses nages lointaines, de ce jeu de cache-cache sous l'eau, où se plaisait son corps souple de sirène scandinave. Puis, d'un pas relevé, on rentrait, frisant la falaise, pour déjeuner à *Braganza.* L'après-dînée, ils montaient à cheval, tiraient sur Paramé, Saint-Suliac, la corniche de la Vicomté; parfois prenaient la Rance par la main et se laissaient conduire en lacets, s'arrêtant au porche clair d'une ferme pour vider un pichet de cidre doux, une bolée de crème fraîche, servis par une fille rousse en cornette. Une fois ils avaient fait la dînette sur la table moussue d'un dolmen, et, le dessert oublié, on était resté longtemps dans la sauvage majesté de la lande, croquant des sucreries d'amour étalées aux pages d'un livre qu'ils ne lisaient pas, en ayant un bien autre grand ouvert dans leur cœur. Et c'était tantôt un bois de pins sonore qui les conviait à s'asseoir, tantôt un menhir, comme une borne haute dressée, tantôt les fécondités attirantes d'un petit cimetière de village, où, dans l'ombre courte du clocher roman, les

tombes toutes blanches étaient couchées ainsi que des agneaux dans l'herbe, tantôt un moulin déjeté, un calvaire, un banc de mousse au bord d'un chemin. Les chevaux entravés, ils s'en allaient le petit pas au long des haies de prunelles violâtres, où l'églantier accrochait de rouges chapelets d'olives, puis d'un élan fou dévalaient à toute outrance jusqu'à ces grèves étroites de la rive, qui, ci et là, s'arrondissaient en blondes collerettes étalées. Si les pierres roulantes flagellaient ses pieds fins d'écuyère désaccoutumée de la marche, il la portait dans ses bras, et, riant d'un rire en dedans, il courait la coucher dans le sable tiède. Oh! comme elle se débattait, et, fâchée, à son oreille faisait siffler sa cravache! Puis par terre, les jambes empêtrées dans sa jupe longue d'amazone, elle enrageait, avec de petites piaffes du buste, des bonds maladroits de jeune chien : Nora cabriolait autour, là-haut de courts abois, la queue frétillante, amusée. Vaincue alors et résignée, calant sa tête au flanc de la chienne étendue, elle s'allongeait toute grande, comme endormie, les mains nues, chatouillée par la peau rêche des pierrailles et des coquilles concassées, tandis que Nora, à larges coups de langue, lui badigeonnait les joues. Gaston s'agenouillait près d'elle, les yeux allumés d'un gros plaisir, la lèvre vibrante, et sa main dans la tiédeur moite du sable se glissait sans bruit jusqu'à sa menotte d'enfant qu'elle garait dans sa robe. Des bouffées de désirs lui flaquaient le sang à la face; ses paupières battaient, et, frissonnant, il commençait : « Ah! Julia!... ah! Julia!... » Elle, immobile, le guignait du coin de l'œil, la lèvre troussée par son même sourire de sirène. Puis, essoufflé, il se mettait debout, la peau mordue par des envies, s'éloignait, puis revenait, aimanté par ce désirable corps de femme, qui semblait quelque divinité superbe de la mer acagnardée sur le bord, au soleil. Et si enfant avec cela! Il courait les creux de roche, les moraines, lui cherchait des coquilles, des algues blondes et crespelées comme des chevelures qu'il lui piquait au chapeau, ou dont il lui nattait des colliers.

Un soir qu'ils s'étaient attardés sur une plage embastionnée de rochers à fleur d'eau, pieds nus, pêchant de petits crabes à la robe tendre et tiquetée, des crevettes bondissantes emmêlées dans les herbes huileuses, le flot montant les avait gagnés de vitesse. Une minute d'affres mortelles leur avait tenaillé la gorge,

puis, vaillant, il l'avait emportée, galopant de roc en roc, dans le glissement rude des vagues qui lui fouettaient les reins. Lorsque, à bout de souffle, et masquant son effort d'un large rire, il l'avait déposée parmi les ronceraies de la sente, ses jambes flageolaient, grisées. Mais quelle douceur aussi dans son étreinte, quel cordial, ce baiser, qu'elle lui avait écrasé comme un fruit rouge sur la main! Ce soir-là, dans le musoir, le piano était resté fermé; par les croisées ouvertes, de légères brises flûtaient doucement parmi les feuilles stridentes, accompagnées de la basse chantante de la mer, ainsi qu'une voix plaintive de violoncelle, gratté du plat de l'archet en sourdine. Ils se taisaient tous deux, recueillis, noyés dans une extase. Soudain elle avait senti à sa taille l'enroulement serpentin de son bras… Un fameux cordial, ce baiser de tantôt!… Et ces mots, goutte à goutte, lui avaient coulé dans l'oreille : « Je vous aime! Oh! je vous aime… aime… aime! » Cet « aime », il le filait avec comme des appoggiatures sur la chute! Sa voix était profonde et douce, et son haleine d'enfant embaumait. Il avait fini *moriendo*… et cet « aime », flèche subtile, était entré dans son cœur. Oui, elle l'aimait; pourquoi ne pas le dire? Elle n'avait pas cependant répondu. Le lendemain, à l'aube, dès en entrant, il avait crié sur la porte :

— Julia, voulez-vous être ma femme?

Puis, honteux, il s'était enfui toujours courant, et elle ne l'avait plus revu ce jour-là.

Oh! comme son cœur avait battu, seule, ruminant cette phrase! C'était une aspersion d'eau sainte, une consécration de vierge, un nimbe qu'il lui venait de poser sur les cheveux! Sa femme! Jamais, ce mot, elle n'avait osé l'épeler, même à voix basse, dans l'oratoire assourdi de ses pensées. Sa femme! Le brave enfant! il la sacrait l'égale de celles-là dont les goguenarderies la brisaient. Sa femme! Dieu juste, était-ce possible? L'avait-elle point en rêve entendu? Alors c'était un ordre d'en haut que cette chute de cheval à sa porte : Dieu lui marquait la route à suivre! Le bon chemin, c'était celui-là! Quoi! elle, Julia Forsell, l'écuyère d'aventure, épouser Gaston de Martigues? Allons donc! C'était un piège encore à piper sa vertu!… Pourtant, elle l'eût juré, Gaston était sincère : mentir, cette bouche aux lèvres fines, droite sans presque de courbures; mentir, ce front large; mentir, ces yeux de feu qui vous miraient sans cli-

gner jusques au fond de l'âme! Non! non! Mais alors elle l'avait belle à se revancher de ces rires de la plage!… Bah! est-ce qu'on épousait cela, Julia Forsell? Est-ce que cette mère jalouse, entrevue, consentirait à partager avec elle son fils, le fils de sa chair et de ses larmes? Voudrait-elle avec l'aventurière du Nord boire à cette même gamelle banale d'affections et de caresses? Ah! elle se les rappelait, ces apitoiements mièvres de grande dame; elle y démêlait des volontés redoutables, un hautain entêtement de femme pieuse. Elle saurait bien, cette mère, désembobiner ce cœur pris par les plis mous enroulés de cette jupe d'amazone. Il lui semblait la voir se dresser entre eux deux, et son bras comme un glaive couper le nœud étroit de leurs embrassements. Et quand Gaston était revenu à la charge, brodant cent variations joyeuses sur ce thème attendri de fiançailles, elle l'avait regardé bien en face et lui avait fermé les lèvres avec ces mots bourrus : « Je ne vous crois pas! »

La bouche encore pleine de cette saveur âpre de vertu, de ce goût sévère d'honneur, que ce plat doux d'amour était impuissant à sucrer, ses fiertés d'antan se cabraient. Elle l'avait chassé. Et c'était bien fini, cette existence sereine et ramassée de famille, ces revenez-y de jadis en Finlande affinés. C'était fini, les songeries creuses d'épousailles; les voiles étaient tombés, les rêves en poudre.

Et, malgré qu'elle en eût, blessée dans ses œuvres vives, elle pleurait des larmes de sang, l'écuyère. Oh! qu'elle se sentait lâche à cette heure! C'était donc le soleil plus chaud de ces contrées qui fondait la croûte glacée de son cœur? Elle avait chassé Gaston; elle s'était montrée à ce point cruelle et rancunière. Ah! il était bien vengé : son souvenir dévorant rongeait sa chair comme un chancre.

Elle prêta l'oreille : on frappait de nouveau à la porte. Nora, réveillée, grondait; sa queue lourde fouettait le parquet avec un bruit de fléau. Un sursaut la redressa grelottante, séchant ses yeux à petits coups de son mouchoir en charpie.

— Entrez! fit-elle.

Et elle pensait : « Si c'était lui! »

— De la part de Mme la marquise d'Anthoirre, *Fraulein!* dit Lottche en présentant une lettre. Il y a une réponse.

Pourquoi donc n'était-ce pas *lui* ?

Elle rompit l'enveloppe, et, les yeux agrandis, elle épela à voix basse, avec des tâtonnements chercheurs de gamine.

Puis :

— C'est vrai ! dit-elle tout haut. J'avais oublié… on danse ce soir chez la marquise ! J'irai ; mais oui, j'irai ! Dis que j'irai, Lottche.

Et, *mezza voce,* elle fit avec une moue charmante :

— Je ne suis donc plus une bête galeuse ?

III

Une fête à la Maison Persane

Les paniers de promenade à tendelets de coutil frangé, les landaus corrects, de vieilles berlines déjetées tirées pour l'occurrence d'une remise de loueur malouin, les *béruchettes* à six places roulaient bruyamment à la file dans le sable blanc, presque neigeux, de l'allée. De droite et de gauche les trembles, les lauriers en bordures, cardinalisés par des reflets de feux de Bengale, et dont un fort vent de mer balayait les branches emmêlées, pêle-mêle avec des plaintes lugubres d'oiseaux de nuit, s'allongeaient comme des bras quêteurs de pauvres. Au-dessus, en arceaux, des cordons de lanternes vénitiennes dansaient, ainsi que des fils de perles nuancées, tiquetant d'ombres vacillantes les bosquets. La « Maison Persane », le chalet fameux de la marquise d'Anthoirre, un dé de maçonnerie pâle, flambait au travers des ramures, pareille à une boîte d'émail, sous son revêtement de faïences et de mosaïques à fond d'or, où, dans un cadre frissonnant de jasmins, enguirlandant les fenêtres tréflées à vitraux, de petits lampions voltigeaient ci et là comme des lucioles. Aux quatre angles du comble en terrasse aplatie, des pots à feu ruisselaient. Un hallebardier, vêtu d'écarlate, se tenait de chaque côté de la double porte percée en ogive sarrazine, droit et figé dans une pose à l'antique, tandis que sous le grand vestibule en stuc moiré par des irisations de verres arabes brodés en relief d'écritures kouffiques, la livrée au complet de la marquise — blanche à galons de laine nués de vert et de rouge — formait la haie d'outre en outre, portant beau, les yeux grands ouverts sans regard, graves et gourmés sous la poudre. Et c'était un frou-frou

continu d'étoffes riches, un bruit de jupes raides d'empois, comme des arrachements saccadés de papier fort, avec des cliquetis argentins de joailleries, des pépiements de voix fraîches, des rires, un glissement hoqueté d'éventails. Des vols bavards de filles, chaperonnées de coiffes bretonnes, passaient et repassaient du vestibule au vestiaire, les bras au vent, ployant les sorties de bal, les pelisses, les pointes de blonde, où des numéros s'étalaient tout de même que pour une vente prochaine.

Il était onze heures. Par les doubles baies géminées, dont les valets soulevaient à chaque fois les portières lourdes à nervures d'argent fin, on arrivait en foule à petits pas, par groupes, deux à deux, se fignolant encore, l'œil jeté de biais aux miroirs de rencontre : les jeunes filles d'abord, yeux brillants, bras au corps, épaules tombantes, avec des frémissements d'aise aux pieds, prises de rages folles de courir, ankylosées dans un maintien digne; puis la séquelle des mères à tailles fines minaudant, les mères graves, les pincées, les jalouses, les simplettes retapant un pouf d'un revers de main; les hommes enfin, en serre-files, acharnés à boutonner leurs gants, ceux-ci conquérants, avec des coups de reins, des redressements de coqs d'Inde, ceux-là bons enfants, bavards, d'autres grognons, résignés, le claque sous le bras à la diable, ou battant de l'aile à la pointe des doigts, manié de-ci de-là en éventail, en plateau, en écran.

De prime-saut on traversait l'*atrium,* bordé d'arcades de plein cintre en brèche rose, que des lampadaires de bronze éclairaient; au centre une fontaine jaillissait à ciel ouvert, et la fusée du jet d'eau montait blanche et superbe comme une aigrette d'argent, pour retomber en averse dans un bouquet d'orangers et de lauriers-roses en fleurs. Le salon immense jouait l'intérieur de mosquée, avec ses murs de cèdre découpé et peint d'arabesques fines, ses plafonds à coupoles cerclées d'*azulejos,* ses pendentifs de cristal, ses girandoles à facettes; autour, abritant un divan de cuir arlequiné, une colonnade en marbre blanc cordelé courait, avec des festons de verres colorés, qui mettaient des tons de chair au poli laiteux des colonnes. Une folie, ce cloître oriental, rapporté morceau par morceau d'une *zaouïa* fameuse de la Tripolitaine. L'orchestre occupait sur la gauche un *minbar* de bleu turquin authentique, provenant de la mosquée de Si-Amar-El-Abeda, à Kairouan, caché par un tremblant rem-

part de dattiers et de pandanus, où les orchidées allumaient des flammes pourpres; et l'on n'aurait su dire si ce rythme enlaçant et doux de danses molles n'était point un caprice de brises susurrant au travers des feuillages. Sur le devant tout entier à jour, l'entrecolonnement s'ouvrait en terrasse, avec des lointains noyés d'océan, où la lune balançait ses voiles blancs dénoués qui chatoyaient sur l'eau. Et c'était un enchantement des yeux que ce palais d'Orient posé comme un oiseau au fin bord des falaises, avec ses balancements veules de goélette, ce mirage cadencé de flottement, et le flic-flac du drapeau battant en haut du minaret ainsi qu'une voile de grand'hune.

À l'entrée, la marquise, coiffée à l'« autrichienne », superbe dans sa robe à paniers couleur cheveux-de-la-reine, drapée d'un habit de peluche, le col pris par une rivière fameuse en rubis, debout, hospitalière et sereine, ne marchandant point ses sourires, flanquée de son fils, presque encore un bambin, qui, avec des mines apprises, sérieux, jouait son rôle de petit-maître. La foule affluait, serpentant au travers des portes qui, l'étranglant un moment, l'éparpillaient après comme une traîne; les femmes, coiffées de plumes, pareilles à des oiseaux des îles, avec des fleurs posées en grands cordons, en sautoirs, le ventre moulé par une peau juste d'étoffe, les hanches bouffies de soies lourdes; des danseuses roses, œil-de-roy, vert-de-mer, dont un fichu, un velours soulignait les sécheresses; des danseurs aux cheveux très ras, sans raie, sanglés dans des habits bleus ou noirs à revers minces, le gilet blanc montant jusqu'à la gorge.

Le divan était plein : on se casait par bandes, traînant de petits siéges bas propres aux bavardages. Au milieu, c'était un tourbillon de tailles sveltes, pareilles à des hampes grêles de fleurs émergeant d'un pied largement juponné de feuillage, emportées dans une valse lente, arrondie, qui tordait les robes comme des linges. De tièdes odeurs à bases fortes flottaient, un thème toujours pareil de choses fades, piquées d'essences fines noyées. Les danses s'allongeaient jusqu'en un boudoir aux murailles de verre mosaïquées, qui allumaient fantasmagoriquement les visages. À droite, dans le fumoir, tendu de cuir de Cordoue semé de panoplies et de faïences, les tables de jeu étaient au complet, barrées par des échines soucieuses d'hommes chauves qui cartonnaient, lâchant parfois une phrase courte à

mi-voix; la serre suivait en retour, avec ses panaches de verdure qui pointaient au travers des portes comme une enseigne de guinguette; là, à l'ombre humide des fougères géantes, aux feuilles taillées en étoiles, dans un parterre de mousses soyeuses, où des eaux fuyantes gloussaient doucement, un cercle s'était formé tout contre une arcade ouverte sur l'atrium de l'entrée, cercle bavard, aux yeux si perçants qu'il déshabillait les gens à la volée, sans leur laisser même la chemise.

— Moi! faisait la voix de perruche de la princesse Vedrowitch, je viens au bal pour dire du mal des autres : c'est si bon! Qu'est-ce que vous voulez? quand on n'a plus l'âge de tourner pour son compte...

— On tourne son prochain... en ridicule! acheva le général de Poilvé, qui sirotait son café à la glace.

— Mais oui! Vous croyez avoir inventé quelque chose... C'est très amusant! Ainsi, tenez, voici Mme de Sorlin, l'académicienne : je vous demande ce qu'elle vient faire ici avec sa robe puce?

— De la tapisserie! dit Chelthea, flegmatique à son ordinaire.

— Oui, je veux bien; mais pourquoi sortir de chez elle?... Moi, je préfère les jeunes aux vieilles... même en tapisserie... Vous croyez que ça fait bien, des carabosses comme ça?

— Tiens! elle n'a pas sa calèche! dit Ducos. Elle est venue dedans, c'est sûr; elle l'aura laissée à la porte... Ah! voici le pensionnat Giusti au grand complet... le baron Kohn... Ce sont les mauvaises langues qui prétendaient qu'il courait l'écuyère... M. de Bandello, et Larmandieu... Vous savez que depuis qu'il est en Bretagne celui-ci se fait appeler de Kerjauzon?... Ah! très réussi, le décolletage!

— Ah! ah!

Le « ah! » de Chelthea fut répété par Barine. Le général claqua de la langue, et Mazarski se pencha. La princesse, elle, poussa un : « C'est indécent! » Puis :

— Décidément, poursuivit-elle, elles ont pris pour devise : *Jusqu'au bout!*

— Oh! dit l'Anglais.

— Parbleu! voilà qui est fort! fit le journaliste, qui écrivait sur son claque, la comtesse qui est avec ses filles! Il faut qu'il y ait

une grosse partie en train… Ah ! j'y suis, le prince est arrivé pour les régates… elle a des vues sur son portefeuille.

— Est-ce vrai que ce M. Gillet… Pantalon… un nom d'habit enfin, est son cousin par alliance ?

— Rigoureusement, princesse : M. Veston, le joli, joli sous-secrétaire d'État, a épousé une Giusti, et il leur veut du bien. C'est lui qui a débusqué le baron Kohn : on assure qu'il lui a promis la croix s'il épouse Rita [1].

— Sacredié ! il faut la croix… et la bannière pour les marier, ces demoiselles. Vrai ! princesse, je n'en voudrais pas, moi qui vous parle… Ça a traîné partout… Je n'aime pas le gibier faisandé. Ah ! il la portera, sa croix, ce baron ; bien heureux s'il n'a pas toute la brochette !

— Général ! prenez garde ; vous vous ferez une affaire avec Sacha : il défend les Vénitiennes, ce Polonais…

— Mon Dieu, princesse, si elles voulaient poser pour mon *Entrée de Charles-Quint à Anvers* [2], ma parole d'honneur, je…

— Je vous entends, débauché. Eh bien ! vous demanderez cela à leurs maris, cet automne. Car c'est pour l'automne, irrévocablement, cette fois-ci… N'est-ce pas, Ducos ?

— C'est le bruit qui court, madame. Mais tant qu'il courra…

— Les trois mariages auront lieu le même jour, par économie !

— Un pendant au siège de Troie !

— Parfaitement, général… Est-ce qu'il vous revient, ce Bandello Bandellini ?

— Il m'est revenu…

— Général, laissez-moi finir ; vous êtes insupportable ! On dit que sa chance à l'écarté frise l'impertinence… Ah ! voilà les Américaines… et ouvertes !

— Il faut qu'une *Américaine* soit ouverte ou fermée !

1. Mirbeau ne cesse de dénoncer cette déshonorante breloque qu'est la croix de la Légion dite « d'Honneur », accordée non aux talents, mais aux intrigants, aux médiocres et aux rampants, voire à ceux qui ont suffisamment d'argent pour se l'offrir (pensons au trafic des décorations sous le règne de Jules Grévy).

2. C'est le titre de la toile la plus célèbre de Hans Makart. Elle date de 1878 et se trouve au musée de Hambourg.

— De plus fort en plus fort! Les Giusti en auront la jaunisse. Tiens! Henryot et sa fille aînée… Quelles flûtes, mon Dieu!

— Dame! elle n'a pas l'âge des mollets.

— Mon cher monsieur Ducos, croyez-moi, une femme pèche toujours par le bas… ou presque…

— Hé! princesse, est-ce que vous avez beaucoup… péché?

— Général!

— Je me sauve, je prends « Laffitte et Caillard », comme on disait de mon temps. Vous ne faites pas un tour au buffet, princesse?

— Non : allez-y tout seul. Je vous gênerais!

Le bel Henryot s'approchait, la bouche en cœur, lissant dans deux doigts sa moustache.

— Tiens! dit Barine, il est sans sa femme.

— Ça vous étonne?… Bonsoir, mon cher!… Pouah! c'est votre jour « d'oppoponax »? Allez-vous-en, ou je me trouve mal. Et votre femme?

— Elle est souffrante, princesse, dit Henryot.

— Je croyais l'avoir aperçue à cheval ce matin sur la route de Dinan.

— Non, non; elle n'aime plus l'équitation.

— Ah! ni les écuyères! — Et comme Henryot continuait son chemin, saluant ci et là, elle poursuivit :

— Décidément, la belle Coco est jalouse de Julia; il y a de la brouille avec la marquise.

— Avouez, princesse, dit Ducos, que cet amour en coup de vent a de quoi surprendre… À moins que la marquise, en tant que présidente de l'œuvre des Filles-Mères…

— Oui, c'est une conversion. Mais ne riez pas! J'en ai été toquée, moi aussi, de cette *sportwoman.*

— Oh! vous, princesse!…

— Eh bien! quoi?… Est-ce que…? À propos, je ne l'ai pas vue encore, cette petite.

— Patience! vous la verrez trop tout à l'heure, dit le général, qui revenait du buffet, torchant sa barbiche. Princesse, vous permettez? On m'attend pour faire un quatrième…

— Allez, allez!… Ah! bonsoir, monsieur de Sorlin… ça va bien?… J'ai lu votre article sur l'indé… l'indéfec… fec… fec… fectibi… Ah! à l'aide! l'indéfectibili… té de la matière. Que

c'est fort, mon Dieu! Je n'y ai rien compris du tout… Est-ce prochain la réception de M. chose… Toussenel?… Toupenel… Vous savez qui je veux dire?

L'académicien, se penchant, lui souffla à l'oreille :

— Non, princesse, seulement vers le mois d'octobre.

— Voici Julia, dit Ducos.

L'écuyère, en blanc, le buste plaqué par un corsage de moire à longue pointe, ouvert en cœur, avec un piqué d'églantine à l'épaule, traversait l'atrium au bras du jeune d'Anthoirre empressé; elle avançait, le corps droit, sans voir, la tête un peu renversée et hautaine; ses cheveux, partagés en deux nattes lâches, lui pendaient jusqu'aux reins, comme des câbles cirés d'un ton bis. Ses yeux gris couleur de ciel, cernés d'ambre, humides encore d'une averse toute fraîche de larmes, semblaient deux fleurs de lin épanouies dans le blanc nacré du front; ses narines palpitaient, et ses lèvres tremblaient un peu, plissées aux angles par un sourire en retour d'autrefois. La marquise, lui venant en rencontre, lui tendit ses deux mains d'un geste large; et il y avait dans cet abandon aisé, dans cette griserie de la bouche qui riait, on ne sait quelle offre outrancière d'elle-même avec des attirances d'enseigne. Ensemble elles fendirent les danses, dans le bourdonnement des voix qui montait. Puis, comme perdues, isolées dans la foule curieuse et chuchotante, elles s'allèrent accouder au balcon.

— Je vois bien Juliette, mais Roméo?

— Comment, princesse, vous ne savez donc pas? Il y a du grabuge… Julia a donné congé…

— Bah! Martigues est disqualifié?… Allons donc, Barine, c'est le désir que vous en avez!… Juste, c'est lui!

Gaston de Martigues entrait. Il salua la princesse d'une cassure brusque de la tête, toucha dans la main aux hommes, et se perdit derrière les larges frondaisons emmêlées de la serre.

— Hélas! mon Dieu! quelle mine d'amoureux transi! Mais je ne l'aurais pas reconnu, ce joli garçon : il est maigre à faire pitié… Il me rappelle Dimitri Alexandrowitch, le soir qu'on me le présenta au Palais d'Hiver… Il sortait de chez Dusseau (je l'ai su depuis), où il avait vidé dix-huit bouteilles de Cliquot… La veuve Cliquot et lui n'ont jamais pu être d'accord… et moi je

suis de l'avis de la veuve Cliquot… Vous l'avez connu, mon mari, Barine?

— Mais absolument, princesse, un homme charmant… un peu… original…

— Voulez-vous bien vous taire? Un sauvage, qui mangeait la chandelle par les deux bouts…

— Tandis que vous la brûliez! dit Ducos.

— Il y a une nuance!

— À propos, fit Barine, j'ai vu ce soir… devinez qui?

— Mon mari peut-être?

— Non, princesse, mais le marquis d'Anthoirre, plus enragé que jamais après le petit de Martigues… Il revient de Norvège, où il a été se reposer à l'abri de ses créanciers… et…

— Bah! vraiment? Alors il y aura passe d'armes?

— Cette fois, princesse, dit le journaliste, il faudra bien qu'il se batte, le petit; il n'y aura plus de Julia pour…

Gaston de Martigues tressaillit : il n'avait pas perdu un de ces mots vipérins, et avait reçu en pleine poitrine cette estocade. Ainsi il était sur le tapis désormais : qui voulait lui pouvait sangler un coup d'étrivière; son honneur, comme un « sabot » de gamin, virait sous ces flagellations d'oisifs! Sa bravoure était suspectée : il avait fui! C'était lui qui avait supplié l'écuyère de s'aller mettre entre le marquis d'Anthoirre et lui. On ne le disait pas encore, mais patience! ces gens le crieraient bientôt par-dessus les toits… Ô honte! voilà donc ce que l'amour faisait d'un cœur d'homme? Il le broyait si bien sous son talon vainqueur qu'il en exprimait toute la sève, et il ne restait plus rien qu'un être veule et mou, sans pudeur, sans jeunesse, sans courage. Pardieu! il y avait de la ressource encore; au fond de ce cœur vide il saurait bien trouver quelques miettes dernières de crânerie… De fait, cette furieuse et maîtresse passion l'avait à ce point possédé qu'il en avait perdu le souvenir de son duel ajourné. Julia guérie, il s'était enquis de d'Anthoirre, soucieux de délier sa parole et de payer sa dette de sang : le marquis avait décampé sans prévenir. Depuis, il n'y avait plus songé, la mémoire comme soufflée par ce vent de délices. Certes cependant, ç'avait été une blessure vive que cette main mise sur son bras armé; mais c'était Julia qui parlait. Julia! elle lui avait défendu de se battre, et il avait obéi sur l'heure, sans révolte.

C'était lâche peut-être; mais le moyen de dénouer ces menottes fines qui ligotaient ses volontés et pénétraient sa chair de honteux, de délicieux frissons? Elle l'aimait : pouvait-il secouer ce joug charmant, ce voluptueux esclavage dont les morsures même avaient on ne sait quelles langueurs tendres de caresses? Son amour devait être quelque oiseau farouche; un cliquetis d'épées, il n'en fallait pas plus pour le mettre en fuite peut-être. Et ça, il ne le voulait pas, dût-il en cuire à son honneur. Aujourd'hui, hélas! tout était changé : lui, l'enfant naïf, ouvrait les yeux aux réalités urgentes de la vie; l'enveloppe frêle de ses illusions s'était déchirée sous les coups répétés des chagrins, le laissant désemparé, sans doute, mais sceptique, aigri, féroce à tout ce qui barrait son bonheur. Il était arrivé en Bretagne, la proie des ivresses d'un rêve, qui lui cousaient au dos comme des ailes dont les battements l'aveuglaient. Il avait osé parler d'amour, on ne l'avait point repoussé : au contraire, d'attendrissantes pitiés, une note de passion plus grave avaient chanté sur le thème fraternel un peu fade de leurs tendresses; et, depuis ce soir que la chaleur de son cœur avait fait éclore ces aveux, il s'était senti près du but, croyant toucher l'union adorée, sentant à son doigt déjà l'anneau d'or des épousailles. Elle l'aimait; et, indifférent au monde désormais, il s'abîmait dans des espoirs. Tout à coup, cet édifice laborieusement, pièce à pièce, cimenté de ses mains inhabiles d'enfant, s'était écrasé en poussière : un matin cette porte ouverte toute grande s'était fermée à jamais; ses lettres, où il émiettait son cœur, demeuraient toutes sans réponse; Julia l'évitait. S'il venait à la croiser en promenade avec la marquise d'Anthoirre, l'écuyère détournait les yeux de ses yeux. Qu'y avait-il dans cette subite et forte amitié de femmes? Il n'osait y arrêter ses pensées. Et pas un mot pour expliquer ces soudaines rigueurs! Longtemps il s'était tâté, fouillant pli à pli sa conscience; son amour était comme au premier jour pareil, rendu plus profond peut-être par ces sérieuses destinées dont il habillait ses espérances. Il s'était retiré du monde, se gardant pour elle tout entier, jalousement. Et plus rien : il fallait renoncer à tout cela! Autant mourir! D'abord il avait cru à un rival : la nuit, en chien de garde, il rôdait autour de *Braganza-house*; le jour il marchait dans les pas de Julia. À l'exception de ce fantoche de juif, qui l'accablait de brûlantes épîtres, il n'y

avait pas un homme dans sa vie. Seule, la marquise y venait d'entrer. Mais que pouvait-il contre une femme, encore que tarée ? Ce soir-là il était venu à la Maison Persane, suivant Julia à la trace, à l'aguet d'un regard moins dur, d'un sourire... Au moins il ne perdrait pas sa soirée : le marquis était donc revenu ? Ah ! vrai, il tombait à point, celui-là ! Dieu lui envoyait cet homme. Enfin, il pourrait donc venger sur quelqu'un ses fiertés mortes ! Cette rage, qui lui bouillait au cœur et dont le trop plein amer filtrait goutte à goutte à ses lèvres, il allait donc pouvoir la verser toute dans un cœur ennemi ! Était-ce pas cet homme qui d'abord lui avait barré la route, lui qui avait levé les yeux sur l'écuyère, ses yeux de bête lubrique qui salissaient d'un seul regard une femme ? Ah ! l'exquise chose que ce duel, remâché en ces jours cruels, habiles à confire les colères ! Le marquis le cherchait, disait-on ; oui-dà ! était-il, lui, Gaston, de ces êtres cafards et poltrons qui se tapissent ? L'avait-il mis en défaut, cachant prudemment ses brisées ? Non, non, Gaston de Martigues vivait au grand jour, et le trouvait qui voulait ! Décidément ce serait lui qui relancerait le marquis dans sa bauge : dès demain, cela ! Mais avant il fallait parler à Julia. Le laisserait-elle se battre sans l'entendre ? Car enfin, c'est chose hasardeuse qu'un combat ! Lui refuserait-elle sa main ? Ne ferait-elle pas à ce cœur ulcéré l'adoucissante charité d'une parole de paix ou d'amour ? C'était assez pour fouetter son courage. En quoi avait-il mérité ses mépris ? Oh ! oui, elle se souviendrait qu'elle l'avait aimé, qu'elle l'aimait encore peut-être.

Il était sorti de la serre et s'était masqué dans un entrecolonnement du salon, guettant de l'œil, farouche, perdu dans son rêve. Mazarski causait bas avec l'écuyère, restée seule accoudée au balcon. Il eut le cœur pincé d'un soupçon ; il s'élança, coupant de biais la pièce vidée par un entracte des danses, et bondit sur la terrasse, les bras en avant, affolé. Le peintre s'éloignait, souriant, les dents nues, d'un air fat. Julia, en se retournant pour saluer, avait aperçu Martigues. Une flamme fonça le gris de ses yeux, devenus noirs soudain ; un pli se creusa dans le plan net et poli du front ; ses sourcils se ruchèrent, comme un volant sous les doigts d'une preste ouvrière, et ses lèvres eurent un abaissement superbe de dégoût. Il fit un pas, implorant toujours ; ses colères avaient fondu sous ce foudroyant regard de gorgone, et

une peur le figeait sur place, courbé dans une adoration muette de fakir. On le regardait, et il sentait dans sa chair les piqûres de toutes ces prunelles. Il recula dans l'ombre d'un oranger en caisse. Il y avait là une borne de faïence; il s'y assit, harassé. Les fibres de son cœur brisé flottaient au-dedans de lui comme les cordes rompues d'une viole, et sa tête vide pendait. Il ne souffrait pas; non, il lui semblait que la vie s'échappait de son corps, sans bruit, par la chantepleure de sa bouche, et que son âme s'envolait dans un coup de vent. Des lâchetés l'étreignaient des pieds à la nuque, et ses nerfs dénoués ballaient sous la peau détendue. Il fut à deux doigts de pleurer; une honte le retint. Peu à peu il parvint à se ressaisir; ramassant ses esprits, il se leva. Comme il mettait le pied dans le salon, Henryot l'aborda, l'air goguenard :

— Eh bien! dit-il, vous ne dansez pas, mon cher?

— Si, avec vous! fit Gaston.

Et il le regarda dans les yeux. L'autre eut peur, et, grommelant : « Diable! vous avez un air féroce, ce soir! », il passa et se faufila dans un cercle de *professionnal beauties,* qui s'entrouvrait avec des « *Oh! my dear! my darling! Aôh!* » ponctués de petites tapes d'éventails.

Gaston avançait toujours droit devant lui, le regard vague, la bouche remuée d'un marmonnement fou d'alcoolique. Une dame lui dit :

— Monsieur, ayez donc la bonté de ramasser mon mouchoir… là… à vos pieds!

Il continua sa route, sans entendre. Plus loin, une jeune fille, qu'il connaissait bien, l'interpella de sa place :

— Monsieur de Martigues?… Monsieur de Martigues?… Mon Dieu! qu'est-ce que vous avez donc? Vous ne me dites seulement pas bonsoir, et vous m'écrasez le pied!

Il marchait d'un pas sec d'automate, coupant les quadrilles, chassé de droite et de gauche comme une pelote de paume. Il était arrivé au buffet, installé dans une pièce aux murs tendus de panneaux de chêne sculpté provenant d'une salle de chapitre, sous un plafond blasonné à caissons mi-partis; il empoigna une coupe de champagne et la vida d'un trait. Ce fut un coup de fouet : la rage qui dormait en lui s'éveilla; il respira longuement, et, jetant le verre vide à ses pieds, il l'écrasa d'un coup de talon

furieux. Sans voir qu'on riait autour de lui, il dit entre haut et bas :

— Il faut que je lui parle !

Il reprit sa course, effaré. Julia, toujours penchée au balcon, plongeait ses yeux dans les lointains embrumés de la mer, qui chatoyait ainsi qu'une étoffe lamée d'argent, hochée doucement comme un vase à pleins bords, perdant à chaque fois quelques gouttes. La marquise était revenue auprès d'elle, et toutes deux se taisaient, rendues sérieuses par ces bruits profonds qui montaient.

Gaston était là, derrière elle, éperonné par des envies de prendre ces tresses d'or qui flottaient pareilles à des rênes en cuir fauve. Mais une taie d'ombre se collait sur ses yeux, l'aveuglant.

Il hésita une seconde, et, s'accoudant aux côtés de l'écuyère :

— Julia ! dit-il à demi-voix, Julia !… Il faut que je vous parle ce soir !… Je le veux !

Il articula ces trois mots furieusement, puis, sans se retourner, quitta la place, sûr qu'elle l'allait suivre sur l'heure. Alors, comme Mme de Sorlin-Peyrouse s'approchait de la marquise, Julia se glissa vers l'angle extrême de la terrasse, qui, par un escalier en pas de vis, prenait pied dans un jardin plein d'ombre, battu par le vent du large. Assis sur la dernière marche, il l'attendait, abîmé, le front dans ses deux mains. Au bruit de ses pas, qui claquaient en mesure, il se mit debout.

— Que voulez-vous ? fit-elle d'une voix que la colère rendait âpre.

Et, coup sur coup, sans reprendre haleine, elle le cravacha de ces phrases :

— Vous m'avez sauvée… soignée, guérie, soit ! Est-ce pour me le reprocher que vous me poursuivez, remords vivant, désolé fantôme de ma raison perdue ? C'est bon ! envoyez la facture, je paierai : la chambre, la nourriture, le service… Ah ! ah ! n'oubliez pas surtout les petits soins, les tendresses ; je paierai tout, tout… tout !

Il la regarda avec un rire d'hébétude. Non, ça n'était pas elle qui parlait. Et, lui saisissant les poignets :

— Julia, fit-il, ce jeu est indigne. Pendant dix semaines vous m'avez permis de vous voir, de vous aimer…

— Moi?... jamais!

Elle se reculait, se débattant, hâlant sur ses mains crispées comme des menottes à ses bras. Il continua :

— Si fait! vous ne vous rappelez pas bien... Oh! n'essayez pas de fuir; vous m'entendrez ce soir : je me le suis juré... Dix semaines vous avez souffert ma présence... Et lorsque vous m'avez vu à point ensorcelé, lorsque je n'étais plus rien que votre chose à vous, lorsque l'amour, un amour insensé, sans bornes, eut si bien poussé ses griffes dans mon cœur que la mort même ne l'en pourrait déloger, vous m'avez poussé dehors comme un chien... Ça, c'est lâche, Julia! Que vous ai-je fait?

— Vous le savez bien!

— Non, je vous en donne ma parole, je le jure sur la tête sainte de ma mère, qui, elle aussi, vous aimait...

Elle poussa un éclat de rire sec, et, tordant ses mains, elle criait :

— Lâchez-moi, lâchez-moi!... Mais lâchez-moi donc!

Il reprit :

— Avez-vous bien pu croire... Julia?... Non! c'est une comédie, est-ce pas? une feinte?... Voyons, vous n'avez rien contre moi... Vous ai-je causé de la peine? Si je le savais, mais j'aurais déjà mon pardon. L'amour me ferait trouver de ces mystérieuses paroles, de ces mots fées qui se glissent comme des huiles subtiles au profond des cœurs blessés. Mais parlez!... Il n'y a pas encore si longtemps que nos joies étaient pareilles, pareils nos chagrins... vous ne l'avez pas oublié! Ah! dites-moi vos peines, pleurez avec moi; le feu de ma passion saura bien les sécher, Julia!... Oh! pitié! je vous aime! Est-ce là mon crime? Il est bien grand alors, et rien ne m'en saurait absoudre... Julia! est-ce pas que ce n'est qu'une épreuve? Vous avez voulu mesurer le souverain pouvoir de vos yeux... une manière de question... de torture?... Ah! j'avoue mon crime... j'avoue! suis-je pas bien amoureux? Voyons! ne les lisez-vous pas dans mes yeux brûlés les secrètes angoisses de cet amour mortel?... Ah! vite, vite... vous voyez bien que c'est un jeu qui tue! Pitié!... Je vous adore!... Non, ce n'est pas ça encore? Ah! je sais, on m'a desservi près de vous, on a parlé, on a... Qui? qui? nommez-le, cet infâme!... Et accusé de quoi, grand Dieu?... Eh! la marquise, parbleu!... Elle? Ah bien! ce sera aisé alors de

me défendre. Julia, vous ne connaissez pas cette femme! Son amitié est une lèpre, cela tache; qui lui tient de près est bientôt signalée. Vous ne savez donc pas quel monstrueux amour la liait à la belle Henryot?... Non! vous n'avez rien soupçonné?... Ces hontes vous sont étrangères, Dieu merci. Mais prenez garde! Je comprends tout à présent; elle m'a...

— Que voulez-vous dire? interrompit Julia troublée.

— C'en est assez, tais-toi! Un mot de plus, et ce serait fait de la rayonnante pureté de ton âme! Je t'adore, ignorance sacrée; fleur de chasteté, je te vénère!... Mais tu sais maintenant ce qu'il faut craindre... Tu es ma vie, je t'aime; mais plutôt que de te voir tomber dans de tels bras, j'aimerais mieux, je le jure, te voir morte [1]!

Elle eut un sursaut de tout son corps : elle le mira bien près, à sentir le vent de son haleine. Une suée lui coulait aux reins, et des frissons de dégoût lui maroquinaient la peau. Quel cauchemar horrible! Ses dents claquaient avec un bruit argentin de cisailles; et, fermant les yeux, vaincue, elle s'affaissa sur les marches. Alors il la prit dans ses bras, et, courant, l'étendit sur un banc de gazon, derrière un massif de lauriers; agenouillé, mains jointes, il la contemplait, toute blanche, comme une statue culbutée dans l'herbe. Elle revenait à elle, et, se soulevant sur un coude, elle le fixait, rougissante, apeurée. Il l'enlaça, et, penché à son oreille, il dit très bas :

— Pardon!... Il le fallait, n'est-ce pas, puisque vous ne saviez rien?... Je vous aime tant que je vous veux pure, honorée entre toutes les femmes... Pardon!... Ah! méchante! l'avez-vous pétri, ce pauvre cœur? Je ne vivais plus, j'errais partout comme une bête, mendiant vainement une œillade... Dans les creux de haies, je passais mes journées à attendre, et, quand j'entendais le

1. Cet aveu est révélateur du caractère éminemment mortifère de l'amour tel que le conçoit Mirbeau dans toute son œuvre. Dans la même scène, en quelques instants, les deux amoureux, pour lesquels le lecteur éprouve de la sympathie, trouvent le moyen de proférer, sous l'effet de la colère et de la souffrance, des propos blessants et moralement condamnables, mais des plus symptomatiques.

galop de vos chevaux, vite je me renfonçais, insensible aux morsures des ajoncs, de crainte de vous mettre en fuite! Que de fois j'ai dû combattre, pour ne pas lui sauter à la gorge, à cette femme qui vous volait à moi, et écraser d'un revers de pied ce corps de boue!

— Chut! dit Julia.

De sa main dégantée elle lui fermait la bouche.

— Oui, oui, je me tais… Mais j'ai de l'arriéré à rattraper, tant de choses à te dire, mon cœur!… Je le lis dans vos yeux couleur de ciel : vous avez foi en moi.

Elle ne répondit que par un mouvement des lèvres. Où étaient-elles, ses belles résolutions d'antan? Qu'avait-elle fait? Elle s'était laissée reprendre aux premières griseries de ces vieux refrains d'amour. Adieu sa robe de vierge! Elle le savait bien, que ces recommencements de tendresse l'allaient ressaisir de plus près. Quelles puissantes attaches c'étaient, cela, un bras d'homme! Et c'était pourquoi elle l'avait évité, s'était garée si fort de ses paroles. Las! le sort en était jeté; et lâche, aveulie dans des faiblesses qui lui coulaient à fleur de peau des chatouilles, elle s'abandonnait.

Lui parlait toujours d'abondance : sa voix, qui sonnait en mineur, s'amollissait parfois sur des notes molles répétées, vibrait avec des accents durs de clairon, pour s'attendrir en des sons graves où il y avait des sanglots. Ses timidités effarouchées d'enfant s'envolaient comme une bande d'oiseaux au bruit croissant de ses paroles; et les renoncements de Julia, ces langueurs qui la tenaient écrasée, perdue, expirante à ses lèvres; le poussaient à de singulières audaces.

— Julia, répétait-il, dites, c'est fini, les larmes? C'est fini, la torture des nuits blanches, la démangeaison sans répit des écoutes? Nous allons revivre de cette vie de fiancés, dont les embrassements tiennent chaud comme une ouate… On m'avait noirci dans ton esprit; je suis venu, j'ai soufflé sur ces poussières, et ton âme de cristal a reparu luisante ainsi qu'au premier jour, et j'y ai lu mon nom écrit… Ne dis pas non! Je l'ai lu… Oui, tu m'aimes, tais-toi!… Elle était bien folle, cette femme! Est-ce qu'on peut se reprendre, une fois qu'on s'est donné?

Il se coucha au long d'elle; sa lèvre frôlait sa nuque, et le vent de sa bouche fouettait ses cheveux fous dressés comme un plumet de maïs en fleurs.

— Julia, voulez-vous être ma femme?... Ah! ne réponds pas! Je suis sûr de toi. J'ai entendu ton cœur battre, et c'est une voix que je comprends.

Elle détourna les yeux, frissonnante; un suprême pincement d'orgueil la poignait : ses lèvres ronflaient, bégayantes. Lentement un voile tombait sur ses hontes, qui s'éteignaient dans un flou de grisailles; une main puissante tordait son cœur révolté qui peu à peu se taisait. Elle tenta une dernière fois de reprendre ses mains baisées partout goulûment.

L'orchestre venait de s'éteindre dans un final outrancier, et au-dessous d'eux la grande mer brisait avec un bruit hoqueté de sanglots. Alors Julia sentit son cœur qui fondait : et, comme la lune se voilait sous un nuage qui dessus élargissait ses ailes noires, elle laissa tomber sa bouche au front de celui qu'elle aimait, et, le baisa longuement, sans répondre. Puis, la face dans ses mains, elle pleura. Mais lui :

— Ne pleure pas! dit-il en l'embrassant, ne pleure pas! Je t'aime... Est-ce le monde qui te fait peur? Qu'importe le monde! Ne nous sommes-nous pas l'un et l'autre un monde? Va, nous saurons nous cacher si bien, si jalousement blottir notre nid, comme font les fauvettes, en quelque lieu désert et charmant suspendu entre ciel et terre, que bien fin sera celui qui nous y pourra surprendre!... Oh! ne pleure pas; sera-ce pas une jolie vie que celle-là?... Chère, chère âme, tu m'aimes donc enfin, et tu ne te caches plus pour le dire? Viens que je boive ces pleurs versés par ma faute, cette adorée sève de ton cœur brisé qui s'égoutte. Te souviens-tu, à Paris, quand, ta pauvre jambe étendue, je restais près de toi des journées, quel despote tu faisais, hein? Oh! la douce, l'exquise tyrannie! Pourtant, je ne t'avais pas osé encore parler d'amour. Que sera-ce à présent? J'en mourrai... Non, non; mais, laisse-moi te dire... la joie m'étoufferait si je voulais la contenir; il faut que ça sorte! Ah! mais je serai le maître maintenant, j'ordonnerai, je... Force sera d'obéir, chérie!... Bête que je suis! Non, non, c'est toi qui seras la maîtresse, toujours; tu commanderas, et tu verras, jamais on n'aura vu esclave plus soumis, plus aimant... Va, tes chevaux,

Harold, Thor, et Kid, et Freya, et Prater, tous, tous, Nora même, ne viendront qu'après moi; je te les ferai oublier, tant je t'accablerai de caresses. Je te prendrai pour moi seul, et tu ne trouveras plus le temps de songer aux amis d'autrefois... Ils seront jaloux, oh! jaloux!... Mais je suis fou! pardon! j'extravague : le bonheur grise... Quoi! heureux, je serais si cruel? À Dieu ne plaise! je ne veux point de souffrance près de moi : il y aura du bonheur pour tout le monde, et de cette fête de chaque instant je veux que chacun ait sa part; ce sera comme une grosse, grosse marmite, où qui voudra boira!... Que ma mère sera contente d'avoir une fille telle que toi! Je lui ai dit là-bas un mot de mes projets; elle a souri et m'a traité d'enfant. Pas si enfant que tu crois, mère!... Elle t'aimera bien aussi... Dieu! je t'aime tant, moi!... Veux-tu? nous rentrerons au bal; je te présenterai à tous comme ma femme, et je leur dirai... Je suis fou! j'ai besoin de crier mon bonheur à la mer, aux nuages, aux étoiles. Oui, regardez-moi, clairs yeux d'or, regardez-moi, et pensez; voici un homme heureux!... Et il est bien à moi, cet instant de tièdes douceurs; elles sont à moi, ces délices, payées de dix jours de détresse, dix siècles!... Je suis sûr que j'ai des cheveux blancs, dis?... Et jamais je ne me suis senti plus fort; j'ai des fourmis aux pieds; je voudrais courir, sauter, faire des culbutes... Sais-tu? il fait doux, la nuit est superbe; nous allons sortir par cette petite porte que je vois là ouverte sur la falaise... Tu n'auras pas froid, n'aie pas peur; tu ne sais pas comme ça tient chaud, l'amour!... Je vole chercher tes dentelles, et je reviens... Je t'adore!

Il l'enlaça et prit sa course. Elle attendait, debout, dans l'ombre mobile d'un buisson, pleurant toujours, les jambes molles, très lasse. Il l'enveloppa de sa pelisse de blonde avec de petites tapes trembleuses, et, l'entraînant :

— Viens! viens! dit-il.

Il avait hâte de fuir cette maison, toute chaude encore de torturants souvenirs.

Ils allaient, serrés l'un contre l'autre, dans l'étroit sentier qui dévalait à mi-côte, enrubannant la roche nue. Ci et là, dans l'entre-deux d'une touffe d'ajoncs ébouriffés comme une crête, ils voyaient les flots blanchir avec des remous savonneux de lavoir. Au-dessus d'eux le ciel, étoilé ainsi qu'un couvercle pré-

cieux d'aventurine semée sur un fond gris de perle, se dégradait en clair vers l'orient; à gauche les prés se vallonnaient, et la lune poudrait d'un grésil la pointe frissonnante des regains. L'encens des menthes sauvages montait par bouffées, sucrant l'amertume du vent de mer. Une grande paix assourdissait la campagne; et, seule, la chanson profonde des vagues roulait, avec un bruit strident de tombereau de gravois qu'on vide. Parfois un grillon claquait son fouet dans l'herbe. Et, comme le chemin se resserrait entre deux murs de ronces, il la prit dans ses bras et l'emporta de même qu'une fillette. Elle cachait sa tête dans sa poitrine et semblait un oiseau endormi. Son cœur battait toujours à coups heurtés, inégaux; mais ses yeux étaient secs à présent. Qui des deux, de lui ou de la brise, avait donc bu ses larmes? De temps en temps il s'asseyait au rebord gazonné de la sente, et, couchée sur ses genoux, les yeux dans les yeux, il la mirait. Des bouillons d'infinies tendresses remontaient du cœur à ses lèvres humides de l'embrun des vagues fouettées. Il disait à la nuit :

— Merci! c'est pour nous que tu t'es parée et que tu as allumé tous tes lustres? Ah! les belles fiançailles!

Puis, se levant :

— Lune, criait-il, sois-nous propice! — Mer furieuse, apaise-toi! Qu'as-tu besoin de faire ce vacarme et de battre si fort tes grèves? Chut! chut! que j'entende chanter le cœur de ma mie!

Elle était en proie à des joies sereines, un rêve radieux d'envolement, buvant une à une ses paroles, qui lui coulaient au cœur comme un vin fée qui ressuscite. Et, de peur de mettre en fuite ce beau songe qui la berçait si doucement, elle se taisait. Elle s'était échappée de ses bras et marchait devant, sentant dans son cou son haleine.

À la pointe des Vaches-Noires un douanier encapuchonné les croisa.

— Bonsoir! lui cria Gaston. Une belle nuit, pas vrai?

Et il riait follement du regard ahuri et niais du soldat, qui se retourna longtemps pour les voir.

Comme ils passaient à portée d'une petite ferme, un coq matinal chanta.

— Salut, dit-il, messager de l'aube! salut! Je t'aime, clairon à la voix enrhumée, cher sonneur de diane, qui as tout le premier annoncé ce beau jour qui se lève.

Et, la serrant à l'étouffer contre lui :

— Julia ! je suis fou, mais je t'aime !

Ils étaient arrivés au cottage, dont les retombées de vigne vierge claquaient au vent avec un bruit de castagnettes. Devant la porte en bois rustique à claire-voie un piétinement dans les feuilles leur fit tourner la tête en même temps. Ils écoutaient, soucieux, au ressouvenir du monde, ce loup dévorant qui veillait [1]... Mais non, ils avaient rêvé : tout dormait, bêtes et gens. Et ce furent des adieux sans fin; il s'était agenouillé devant elle, léchant ses mains qui pendaient.

— M'aimes-tu ? balbutiait-il dans une fièvre, m'aimes-tu ?... Un peu ?... beaucoup ?... comme disent les petites filles en effeuillant leurs marguerites... Bah ! j'ai de l'amour au cœur pour nous deux; si tu en manques, je te ferai la charité d'un peu de braise, et, en soufflant dessus bien fort, cela donnera encore une belle flamme, assez pour cuire à jamais nos tendresses. — Adieu ! fit-il en se levant.

Il l'étreignit; elle se renversait dans ses bras, s'offrant toute, confiante, ainsi qu'un saule flexible et courbé, et ses nattes dans l'herbe s'enroulaient pareilles à deux serpents d'or pâle.

— Bonsoir ! dit-il encore dans un baiser; bonsoir, ma fiancée, ma femme !... Madame de Martigues, bonsoir !

Et dès qu'elle sentit ses bras se dénouer, elle se mit droite, cinglée d'une peur. Lui prenant la tête dans ses mains, elle le retenait, bouche contre bouche :

— Non, pas encore ! faisait-elle à voix presque basse, pas encore, mon bien-aimé ! M'allez-vous déjà laisser seule ?... Oh ! vous êtes grand comme Dieu, Gaston !... Je vous aime !

Il la serra de toute sa force : sa chair geignait, écrasée contre sa chair. Elle grelottait à la nouveauté très douce de ces tièdes entrelacs de leurs corps. Alors, la baisant sur les lèvres, il ouvrit la porte :

— Rentre, dit-il. Va dormir : il est trois heures... À demain ! Dès le fin matin je serai là. À revoir, mon âme !

1. La métaphore du loup illustre le darwinisme social et rappelle la « loi du meurtre ». Quant à celle de la boue, qui revient comme un *leitmotiv* depuis le début, elle stigmatise la pourriture de la classe dominante et démasque les prétendus « honnêtes gens », comme dans *Le Journal d'une femme de chambre*.

Elle se pencha une dernière fois contre son oreille et lui souffla ces mots : « Je suis heureuse !… bien heureuse ! » et, ramassant ses bribes de courage, elle s'enfuit vers la maison à toute course.

IV

Pour mille louis

Elle entra. Dans l'antichambre Lottche dormait, affaissée. Au bruit, celle-ci tressauta sur sa chaise, et, ayant rallumé la lampe à court d'huile, engourdie, elle essayait de se reprendre, fouillant du poing ses yeux plissés de sommeil.

— Je t'avais dit de ne pas m'attendre! fit Julia. Va dormir : tu en as besoin.

Mais l'Allemande s'en défendait : qui donc déshabillerait *Fraulein*? Seule, *Fraulein* n'en viendrait pas à bout; justement son corsage se laçait par derrière.

— Non, c'est bon, je te dis… Nora est en haut?

Lottche hésita un peu, puis :

— Mais bien sûr, *Fraulein.*

Et, avec un regard en dessous qui flairait un reproche, elle monta devant. L'écuyère suivait, voguant à pleines voiles dans son rêve commencé. Arrivée à l'étage :

— Bonsoir! dit-elle.

Elle lui prit des mains le bougeoir, et, pendant que Lottche redescendait pour gagner sa chambre sise au-dessus des communs, elle entra et poussa le verrou, ainsi qu'elle l'avait chaque soir pour habitude. Un délicieux frisson faisait trembler dans sa main la lumière; elle crut voir les amours bouffis peints sur la perse rose des murs danser une joyeuse ronde autour d'elle. Assis à califourchon sur des branches hérissées de chèvrefeuilles, d'aucuns, les joues ballonnées par l'effort, soufflaient dans des trompes marines, et ce mirage de fête rustique musiquait si bien à l'unisson de sa joie, qu'un rire épanouit sa bouche largement…

Gaston! oh! comme elle l'aimait de la vouloir sans tache! Comme délicatement elle goûtait le ragoût curieux de ces respects, ainsi que quelque mets inconnu à son palais blasé d'écuyère! Comme elle le chérissait d'avoir eu pitié de ses faiblesses! S'il l'avait voulu, il l'eût prise, tout de même qu'une enfant sans défense; elle lui appartenait entière, et c'était beau à lui de ne s'être pas emballé sous ces fouettements de la chair, gardant pour plus tard ces copieuses et sensuelles épargnes. Chaste, il l'avait laissée chaste, et Dieu avait permis qu'elle rentrât vierge dans son nid rose de vierge.

Des coquetteries étranges la poussaient à se mirer aux glaces familières. Cela se voyait-il dans ses yeux, dans le pli triomphant de ses lèvres, qu'elle était aimée, qu'elle aimait de toutes les forces de son être, et qu'elle avait pour jamais dit adieu à ses fiertés juvéniles, à ses rêves d'isolement, à ses défenses niaises, à ses dégoûts peureux d'ignorante? Cela se voyait-il qu'elle avait abdiqué tout courage, et qu'elle était veule désormais et molle, acagnardée dans l'amour comme dans une capiteuse étuve? Cette fois elle était domptée pour de bon : c'était fait des résistances dernières, et pas une piqûre de honte ne serait plus de force à la cabrer.

Elle tournait, virait dans sa chambre, fouettée d'activités singulières, touchant, pelotant ses livres, ses menus objets de toilette, qui traînaient sur les tables, au fond des vide-poches, ses fouets accrochés au mur en panoplie, ses fleurs, ses bijoux, curieuse de trouver au contact de ces choses elle ne savait quelles neuves sensations. Puis, recrue de fatigue, les jambes coupées par cette fièvre qui lui martelait les tempes, les paupières, elle se laissa aller dans une causeuse. Nora dormait au long du lit, la tête allongée dans ses pattes.

— Ah! Nora! dit-elle, Nora?…

De loin elle envoya le bras, comme pour la flatter.

Et elle eut un peu de honte en songeant à ce gardien fidèle de sa vie mal fermée d'écuyère : quel accueil Nora ferait-elle à son vainqueur?… Puis de nouveau la tiédeur des baisers de Gaston lui chatouilla les lèvres, avec le souffle ardent de son haleine, chassant ces fantômes en fumées. Elle vint s'accouder à la fenêtre et s'abîma dans de charmeuses rêveries. C'était trop beau; qui était-elle pour mériter ce bonheur? Quoi! de ce brave

cœur battant à fleur de peau elle avait pu douter un instant? Quel vent de folie avait mis sa raison en déroute? Pour quelques déchirures à son manteau d'orgueil, intact malgré tout, pour quelques saluts moins bas, quelques demi-sourires, des chuchoteries de femmes, elle s'était rebellée! Vraiment oui, il y avait de quoi bondir! Descendait-elle d'un tzar, pour souffrir de si chatouilleuses envies? Oubliait-elle dans quelle étoffe rustique Dieu avait taillé ses destinées? À quoi bon ces sensibilités d'épiderme? C'était fini maintenant; mais le vrai honneur n'est point tant sur l'œil. Et par dépit elle s'était laissée piper aux mielleuses avances d'une marquise d'Anthoirre! Pouah! rien qu'à regarder au fond de ces choses fangeuses, des hoquets de nausées lui levaient le cœur. Voilà donc pourquoi M[me] Henryot lui faisait si grise mine et la traitait de si haut, tranchant avec elle de grande dame à femme de théâtre? Elle avait peur pour sa place, comme sa sœur, Rita Giusti, tremblait qu'on lui volât son baron. Belle chose, en vérité, et propre, que ce monde qui se targuait de tant de pruderie! C'était cela qui criait haro sur l'écuyère!... Et sur qui donc crier haro, en effet?

Elle se pencha en dehors, hélant le vent qui passait : « Va dire à Gaston que je l'aime! »

Puis elle ferma sa croisée, se dévêtit lentement, comme à regret. Si elle eût osé, elle aurait baisé ses vêtements pièce à pièce, comme le prêtre ses ornements sacrés. Nue, il lui semblait n'être plus la même femme, celle-là que Gaston adorait. Et, ayant soufflé les bougies une à une, elle se mit au lit, rêveuse.

Par les persiennes closes la lune allongeait sur le tapis de longues *portées* d'argent mat.

Elle se souvint tout à coup d'une place un peu au-dessus du poignet, qu'il avait embrassée plusieurs fois, et, y collant ses lèvres, elle s'endormit d'un sommeil d'enfant. Elle rêvait. Elle se voyait jeune épousée, les joues rosées par une joie, le bras tiédi sous son aisselle. Elle avait renoncé aux jeux enfiévrés du cirque. Il ne le lui avait point demandé cependant; mais elle, joyeuse, lui avait offert en sacrifice ses exploits applaudis de chasseresse, avait jeté à ses pieds ses triomphantes soirées d'écuyère. Oh! que ce renoncement, cela lui avait coûté! Mais de quel orgueil son cœur était gonflé, quand, dans cette boîte scellée, ainsi qu'une corbeille de noces, elle avait entassé pêle-mêle ces ban-

deaux de feuilles d'or, ces parures, ces pièces d'orfèvrerie enguirlandées de dédicaces, tout ce magasin fripé d'accessoires, et son costume entier d'amazone ! Oh ! oui, elle l'aimait. Un jour un prince régnant de Taxis lui avait promis mariage, pour peu qu'elle renonçât au cirque, et elle avait retiré sa main, estimant qu'une couronne de fleurs fausses gagnée à la pointe d'une cravache valait une couronne fermée. Et voici qu'un homme était venu, qui, sans combat, l'emportait défaillante et pâmée ; et c'était elle qui se sacrifiait, elle qui s'abandonnait âme et corps, se faisant humble et petite pour se mieux blottir dans son cœur. Fou qui lui eût prédit cela jadis, qu'un être faible et doux saurait la dompter, la dompteuse ! Par exemple, adieu les beaux projets de retour au pays ! Adieu, chère *Suomi,* adieu ! Jamais elle ne les reverrait, ces forêts de pins, à la peau rose sous l'écorce ; jamais elle ne les reverrait, ces lacs bleus couleur de lapis, et ces près d'un ton d'émeraude, si verts, si verts, qu'on eût dit de pierres dures enchâssées dans l'orfèvrerie riche d'une icône. Adieu les petits chevaux fous et les courses à toutes brides en *karriole* ! Que penserait le père, quand il viendrait à savoir… ? Et elle se voyait au *gäard* avec Gaston, assis à la table de famille, taillant le pain de seigle mêlé de tripoli en poudre, appelé « farine de montagne », qui craquait joliment sous la dent. Un rire l'éveilla à l'idée de Gaston appelant « papa » ce vieux fermier en culottes, avec sa veste doublée de lièvre blanc, son bonnet d'écureuil et ses patins à neige, comme de longs, très longs souliers à la poulaine.

Le sommeil la ressaisit sans secousse, encore engourdie dans son rêve. Quelle joie de marcher à son bras, haut la tête et haut le cœur, de piéter sans but parmi ces lieux familiers, qu'elle avait si frais à l'esprit, en cette cour de ferme spacieuse dont les auges de bois sculpté et peint, les vieux chars de rondins à roues pleines, et le bouleau chevelu, sous lequel picoraient les volailles, s'étaient comme pétrifiés au fond, bien au fond de ses souvenirs d'enfant. Grâce à Dieu, elle n'aurait pas à rougir : sa robe de vierge était nette, et le pasteur la reconnaîtrait, « marchant — comme autrefois — entre les lis ». Elle avait l'âme propre aussi et luisante. Oh ! que Dieu était bon de l'avoir gardée des souillures, de l'avoir conduite par la main dans l'âpre bourbier de la vie ! Jamais elle n'eût osé rêver rien d'aussi fou ! C'était fini,

les moqueries, les saluts pour dire, qui tiennent dans un geste une pleine poignée d'insultes; fini, les dos tournés, les yeux qui louchent. Qui donc oserait rire à présent qu'elle aurait son voile d'épousée? Et on la saluerait bien bas, car ce ne serait plus une cravache qu'elle tiendrait dans son poing, mais un bras puissant d'honnête homme. Il la défendrait au besoin : ne l'avait-il pas déjà fait, alors que ce ne lui était point un devoir, à peine un droit peut-être? Le marquis…

Un sursaut la souleva toute dans sa couche. Elle ouvrit les yeux : quel oiseau de malheur venait de traverser le clair horizon de ses joies? Ah! oui, ce duel, elle l'avait oublié, et ce n'était qu'une remise à plus tard. Oh! Dieu! maintenant qu'elle l'aimait, allait-on le lui prendre? Elle chantait trop tôt victoire : qui sait si Dieu ne l'avait pas marquée au front de la croix de cendre des veuves? Quoi! veuve et pas épouse encore! Mais non, il était vaillant; il sortirait vivant de ce combat dont elle était le prix, car elle ne lui dirait pas : « Reste! » cette fois : elle ne voulait point d'un homme lâche… Comme ce serait bon, se voir l'égale de ces femmes dont elle sentait à ses joues les mépris plus cuisants que des cinglons! Savoir si elles l'accueilleraient, se rangeraient pour lui faire place. Il lui semblait les entre-apercevoir, ces mines effarouchées. Se ferait-elle scrupule de tourner le dos à Mme de Martigues, cette princesse Vedrowitch, qui, dans une heure oisive et badine, avait haussé jusqu'à elle l'écuyère, quitte à la rejeter d'une chiquenaude aux écuries d'où elle sortait? Et cette comtesse Giusti, cette vieille joueuse, qui prenait des airs protecteurs, et menait ses filles au marché, comme on porte des bestiaux, pour les vendre; et Mme de Sorlin-Peyrouse, cette femme sèche, enfermée comme en un tabernacle en ses œuvres académiques, qui se détournait quand elle passait; et Mme Mazarski, cette « lionne » jalouse, qui la lancinait de ses furibondes œillades! Certes, elles en mourraient toutes de dépit. Pour le « ménage » de la marquise d'Anthoirre, elle en gratterait si bien la patine souillée de sa mémoire, qu'il n'en demeurerait plus trace. « La marquise! eh! gardez-la, ma chère Henryot, gardez-la! » Pour ce qui était des hommes, elle saurait bien les tenir à distance. Après tout, que lui importait ce méprisable monde? Gaston ne serait-il pas là? Avait-elle besoin d'autre chose?

Elle en vint à songer à la mère, cette femme en deuil de haute taille, à l'œil dur, pâle et droite sous ses voiles. Sans doute elle avait été douce à la convalescente, satisfaite peut-être que ce fût elle qu'il aimât : pouvait-il pas placer plus mal son jeune trésor d'amour? Mais il n'était pas parlé alors de mariage. Maîtresse, passe encore; mais épouse, non pas! Gaston, lui, voyait les choses au travers du prisme fée de ses vingt ans. La mère, elle… ? Serait-elle bien fière d'appeler Julia Forsell — sa fille?… Pour cela, elle l'avait résolu, elle n'entrerait dans cette maison que par la grande porte. Si la mère disait *non,* elle se reculerait, et, écrasant sa passion sous le talon de sa botte d'écuyère, elle reprendrait ses galops comme devant.

Peu à peu elle se laissait couler à cette mollesse des joies sereines, qui l'enveloppaient comme une buée lumineuse et tiède, où les oiseaux noirs se fondaient. Elle se recordait ses paroles de la nuit, les ressassant ainsi que des pièces d'or toutes neuves, qui chantaient dans sa tête, de même qu'en une boîte sonore. Voilà ce qu'elle avait fait de ce blondin gourmé, si curieux des dehors de sa personne et de sa mise, serré dans la morgue de ses habits trop justes, et qui semblait ne pouvoir pencher la tête, de crainte de casser son col droit!… Quel cœur palpitait là-dessous! L'empois de cette vie n'avait pas eu le temps de figer ses moelles encore. Qu'il était beau dans ses débraillés de passion! Ses yeux violets avaient des fulgurations d'améthystes; ses lèvres se troussaient d'un ton délicat de fruit mûr; son cou s'enflait, ciselé d'un filet de veines lilas, couleur de la luzerne en fleurs. Et qu'il parlait bien, qu'il trouvait de qualités de notes tendres, veloutées, soyeuses! Quel musicien! Ses sciences inspirées d'harmoniste, il les mettait dans ses ritournelles chantantes de « je t'aime », scandées comme des strophes dans la demi-teinte exquise de la voix. Vrai, elle s'en voulait de ses froideurs, de ces retirements cruels en de volontaires claustrations. Elle lui avait fermé sa porte, à ce pauvret, sans pitié de son cœur nu, qu'elle sentait grelotter sous la bise, et ne l'avait même pas réchauffé par la rayonnante aumône d'une œillade. Pas une fois il ne s'était révolté; il restait là, très humble, et n'osait point tendre la main. Le cher aimé! Ah! l'amour chez lui était une plante vivace; sous la neige de ses dédains, elle avait fleuri, avec les mêmes senteurs subtiles. De quel tissu fameux

était-elle donc faite, cette passion, où les ronces ne pouvaient mordre?… Si timide! Car enfin ces barrières étaient toutes morales : *Braganza-house* n'était point une forteresse; un mur à enjamber, une porte à mettre bas d'un coup d'épaule, et l'on était dans la place. Combien de fois, la nuit, n'avait-elle pas cru l'entendre! Et ce n'était point peut-être d'effroi ni de colère qu'elle tremblait. Mais non, elle lui avait défendu de revenir; un solide verrou que ses volontés! Dehors même il se cachait pour la voir. Oh! que cela était excellent, ces craintives adorations de pèlerin, ces prosternements de dévot! Quel nimbe avait-elle donc au front? Et durant dix journées elle s'était sevrée de ces choses? La folle, elle avait tout ce temps laissé ce champ d'amour en jachère, se sentant assez riche d'épargnes. Et ce soir, quand elle s'était vue reprise, que toutes les fibres de sa chair, tous ses désirs, toutes ses pensées, il les avait tenus liés dans sa main, comme une meute, malgré qu'elle en eût, ses hontes l'avaient entravée, et jusque dans ses bras elle s'était encore faite froide!

… Un bruit pareil à un grignotement de souris lui ouvrit les yeux soudain : il lui sembla qu'on marchait sur le palier voisin de la chambre. Elle s'accouda, tendant l'oreille.

— Si c'était lui! pensa-t-elle.

Et de subites rougeurs lui brûlèrent les joues, car elle ne savait pas, non, en vérité, elle n'aurait su dire si c'était le plaisir ou la honte qui avait cette fois appelé tout ce sang à sa face. Elle s'allongea de nouveau, les yeux béants. Les raies pâles de la lune peu à peu s'éteignaient; déjà les grisailles de l'aube prochaine blanchissaient au travers des persiennes.

— Allons! il faut dormir! dit-elle… Nora, Nora! Tu dors, ma belle : tu es heureuse! Tout de même je ne changerais pas avec toi.

Mais la tête lui grouillait, et son cœur en gaîté cabriolait dans sa poitrine. Bon Dieu! le jour ne viendrait-il jamais? Le jour, c'était Gaston encore. Quel bonheur de le revoir, de lui demander pardon de ses duretés, et de lui dire… Ah! elle en aurait long… D'abord qu'elle l'aimait, puis… qu'elle l'aimait… enfin… qu'elle l'aimait de toute son âme. Que savait-elle de plus? Si, bien d'autres choses, dont sa tête était pleine… Car jamais jusqu'ici elle n'avait pu lâcher la bonde à ses tendresses

prisonnières… Quelle joie de se soulager tout d'une fois!… Pourquoi le jour tardait-il tant? Plus tard elle n'oserait plus, ne saurait plus, et quand il viendrait enfin, elle resterait coite, comme une bête, et ce serait à recommencer.

Un craquement, pareil à un bruit lent de charnières, la fit tressaillir de nouveau : quelqu'un était là sans faute. Elle haletait, dressée, croyant sentir dans ses cheveux le vent d'une respiration humaine. Puis elle songea : « Sotte! c'est la chienne qui ronfle! » Et elle tendit son bras pour caresser Nora endormie. Alors on pesa du dehors sur la porte, qu'un mince verrou d'acier bâclait.

Julia s'était mise droite, sans haleine, la gorge asséchée d'une angoisse. Qui donc était là? Qui?… Et Nora qui n'aboyait point! Était-ce donc un ami… Lottche peut-être?… Mais que serait-elle venue faire à cette heure de nuit?

— Lottche!… Lottche! cria-t-elle.

Rien ne répondit à sa voix, étouffée par un épouvantement terrible, que les gémissements du battant de chêne dégondé qui cédait.

Affolée, elle se leva, courut s'agenouiller contre la porte, aux écoutes.

— Nora! Nora! Nora! clamait-elle à pleine gorge.

Et, comme la chienne se taisait toujours, semblant dormir, de son pied nu elle la frappa; sous le choc, le corps de la bête morte se renversa, flasque et veule, sur le flanc.

— Nora!… Nora!… Nora!

Elle s'accroupit, de ses paumes étendues qui tremblaient palpant le poil rude hérissé, les oreilles nues déjà froides, appelant avec une rage croissante :

— Nora!… Nora! Nora!

Cependant la porte geignait lamentablement; des éclatements partaient avec un bruit sec de capsules.

Terrifiée, elle courait par la chambre : où fuir? Les deux fenêtres ouvraient sur la falaise à pic. Elle tordait ses bras, égratignait ses joues, les cheveux dénoués jetés comme un filet d'or aux épaules, les prunelles dilatées, la figure convulsée dans des rides…

— Nora!… Nora! gémissait-elle avec un entêtement de maniaque; mais qui donc l'a tuée, grand Dieu?

Elle s'élança à la croisée, tourna l'espagnolette, criant :

— À l'assassin!... à... l'assass...!

Sa gorge, séchée par l'effroi, râlait. Elle se laissa tomber dans un angle, recroquevillée sur elle, hébétée, faisant dans un claquement de dents affreux :

— Oh! j'ai peur!... j'ai peur!

La pensée de Gaston fouailla soudain ses affres; elle se releva, roidie, saisit un lourd fouet de chasse, et, figée, prête à bondir, elle attendit. La porte craquait; elle finit par se fendre sous une poussée plus furieuse, et le marquis d'Anthoirre, l'œil incendié, se jeta, les mains hautes, dans la chambre. Alors, comme Julia levait le bras droit pour frapper, un large *plaid* de laine s'abattit sur sa tête.

— Au secours! fit-elle une dernière fois. À moi, Lottche!... Edward!... Annette!... à moi!

Ses cris se perdaient aux plis resserrés du bâillon. Il la saisit durement à la taille, et de tout son poids la terrassa.

Elle criait encore faiblement :

— À moi!... à moi!... C'est infâme!... Qui êtes-vous? Il l'étreignit avec ces mots :

— Tu seras à moi, Julia Forsell!

.... [1]

Quand il se releva, la bouche grimaçant un rire de faune, l'écuyère pâmée semblait morte.

Il dénoua le châle qui l'étouffait, lui flaqua de l'eau d'un porte-bouquet au visage et s'enfuit.

Elle rouvrit les yeux : un radieux soleil d'août flambait derrière les vitres irisées, fouettant de jaspures d'or la perse rose des tentures, où les amours bouffis s'éveillaient avec leurs rondes lâches, alenties; la porte dégondée pendait comme une loque, et un fauteuil d'étoffe culbuté montrait son ventre gris sale sous ses jupes à volants retroussées. Elle prit sa tête dans ses mains, sa tête qui brûlait, et elle avait beau la taper à grands coups, rien

1. Dans *Sébastien Roch*, le récit du viol de l'adolescent par l'infâme père de Kern sera lui aussi remplacé par une ligne de points. C'est de l'ordre de l'indicible.

n'en sortait, qu'un son triste et creux de chose vide… Quoi donc! où avait-elle serré ses rêves de la nuit? Avaient-ils pas laissé plus de trace qu'un vol d'alouettes dans la plaine [1]?

— Oh!… oh!…

Elle s'affaissa en une pose tassée de vieille femme, sous l'éblouissement brusque de la mémoire soudain rallumée. Une plainte, un bêlement vague sortait de ses lèvres, qui grelottaient, et un frissonnement plissait sa peau des ongles des pieds à la racine des cheveux. Oh!… ô Dieu! c'était donc vrai? Il était venu, ce larron d'honneur?

Elle se pencha et vit le corps roidi de Nora, allongé de son long sur le dos, la gueule ouverte, la langue noire et roulée comme une pelure, avec des sanies sanglantes qui dégouttaient entre les crocs.

Alors une désespérance l'envahit; elle se leva, s'agenouilla devant la bête morte, l'embrassant :

— Ma pauvre Nora!… ma pauvre Nora!… sanglotait-elle. Oh! tu es heureuse, toi!

Elle n'avait plus la force de penser : le feu de ses yeux s'éteignait dans un flux de larmes. C'était fini, voilà tout! Il n'y avait plus qu'à mourir. Et, la tête de Nora sur ses genoux, elle pleura doucement, le corps remué par un branlement de vieux pauvre.

Vers huit heures, Lottche entra; mais ces traces fraîches d'effraction la repoussèrent tremblante en arrière. Pour vénale qu'elle fût, ce n'était pas une mauvaise fille que Lottche; depuis huit ans qu'elle servait Julia, celle-ci n'avait pas à s'en plaindre. Dans les offres de l'Anthoirre, elle n'avait rien entrevu qu'une manière d'attraper une pièce d'or. Quand le marquis, la veille, à l'heure que Julia arrivait à la Maison Persane pour le bal, s'était fait montrer en curieux les êtres du cottage, elle n'y avait pas du tout entendu malice. C'était un « monsieur de la société » que le marquis, combien de fois aperçu au cirque, empressé sur les pas de sa maîtresse! Le moyen de soupçonner que ce grand

1. Impressions comparables dans *Sébastien Roch*, après le viol : « Dans ses membres il ressentait comme un brisement, sur ses joues comme une brûlure douloureuse. Son cerveau était meurtri, et lourd, lourd affreusement, si lourd qu'il ne pouvait pas le porter. Il y avait dans ses souvenirs une interruption, une cassure brusque, violente, terrible. Rêvait-il? »

seigneur… ? Car elle n'eut pas un doute ; elle le revit tâtant les portes et scrutant les passages. Même, elle s'en souvenait, il s'était arrêté au musoir, sous couleur d'admirer la vue ; elle, se hâtant à le suivre, avait négligé de refermer la fenêtre ; et il courait, vite, vite, comme s'il eût craint d'être surpris dans sa visite domiciliaire. Alors ce marquis n'était qu'un voleur de grand chemin ? Mais qu'avait-il volé ? Encore fallait-il savoir… Lottche s'était avancée sur le seuil. Quand elle entrevit Nora étendue sans vie sur le tapis, elle lâcha le plateau qu'elle portait à deux mains. Un crime, c'était un crime… ! Et, fermant les yeux, effarée, elle se rappela que, sitôt mademoiselle partie, le soir, la chienne avait franchi le mur d'un bond et n'était rentrée que tard dans la nuit, oreille basse et langue pendante. De peur de gronderie, elle s'était tue sur cette escapade, qui n'était pas, tant s'en fallait, la première, Nora étant d'humeur vagabonde.

… Le bruit éveilla Julia qui s'assoupissait ; elle regarda la fille et dit avec un grand geste du bras ;

— Laisse-nous !… laisse-nous !

Puis, comme Lottche approchait, les yeux écarquillés par la crainte :

— Je suis morte, vois-tu, continua-t-elle en souriant. Il faudra tout à l'heure me faire belle… Tu m'habilleras tout en blanc, comme hier… car mon mari va venir… mon fiancé… tu sais ?… Oh ! comme tu me regardes ! Suis-je donc si changée ? Non, va, la mort ne change pas tant qu'on dit…

Et elle se laissa recoucher sans résistance, avec des faiblesses d'enfant malade qu'on câline.

— Qu'est-ce que tu as ?… Tu trembles ?… As-tu peur ?… Oui, Nora est morte aussi… Appelle Annette, si tu veux.

La chienne à portée de sa main, Julia ferma les paupières, caressant la tête plate de la bête d'un geste en frottis d'insensée. Elle fit encore :

— Surtout ne dis rien !… Ne le dis pas, que je suis morte ! Cela les rendrait trop joyeux, ces méchants !

Lottche s'échappa, éperdue, avec des cris de poulet qu'on égorge, et, ayant expédié le palefrenier Edward chez M. de Martigues, elle monta s'enfermer dans sa chambre.

Quand Gaston arriva, un groupe de gens de maison causait affairé sur la porte ; Annette, la cuisinière, une commère

dégourdie qui n'avait pas plus froid aux yeux qu'à la langue, allongeait le poing, tout en jacassant, vers un coin de mur où se distinguaient, sous les croisées ouvertes du musoir, des traces d'escalade, longues traînes de vigne vierge arrachées, effritement de rocailles. Martigues passa vite, sous le feu croisé de ces yeux qui déshabillaient ses pensées. La cuisinière courait par derrière, essoufflée, appelant : « Monsieur? monsieur? » Il s'arrêta; elle, cassant sa longue taille pour saluer, dit :

— Surtout que monsieur n'aille pas se faire des idées…

— Quoi? Parlez!… mais parlez donc!

— Par la chose que mademoiselle… une frayeur, quoi!… Du monde qui est venu ici c'te nuit…

— On est entré?… Des voleurs?…

— Oh! non, monsieur, on n'a rien volé pour sûr : je viens de compter l'argenterie, je peux…

— Allons donc! c'est impossible! dit le jeune homme, qu'une angoisse étranglait.

Il s'élança dans l'escalier. En haut, il fit une pause, anhélant; une buée se tendait, brouillant ses prunelles. Du fond de la chambre, Julia, couchée, lui souriait, les mains ouvertes. Il la saisit; mais elle, le repoussant, les yeux étrangement agrandis, les lèvres demi-troussées par un rire effrayant d'aliénée, tout le corps secoué d'une fièvre, il recula d'un pas, la peau moite et grumeleuse, brisé.

— Julia!… Julia!… bégayait-il. Julia, tu souffres?… Par pitié, Julia…?

Elle se souleva sur un coude, tendant son buste superbe et dépoitraillé de bacchante, que des loques d'entre-deux enguirlandaient, et, les bras crispés, tendus dans un geste menaçant de furie, elle cria :

— Gaston! ton bonheur est perdu… Le marquis… Venge-toi, venge-moi… venge…!

Elle retomba, agitée de la tête aux pieds par une crise, les membres retournés, les prunelles glissées de l'orbite, avec aux lèvres comme une mousse sanglante de vin doux.

V

Autour d'un duel

Il y avait foule ce matin-là à la plage, où la mer battait son plein, posant sur le transparent d'or des sables de délicats festons de dentelles perlées, où les coquillages luisaient fraîchement vernis par le flot. Le soleil riait entre les nuées floches d'un ciel d'azur, papelonné d'hermine comme un écu. C'était un dimanche, et l'on se hâtait au bain devant la grand-messe, dont le premier coup de cloche tintait. Debout dans un gros de monde, l'ombrelle rabattue à l'épaule, les seins braqués, en une pose voulue qui plaquait au ventre son costume court de matelot bleu et blanc, la belle Mme Henryot, son livre d'heures au bras, plus large qu'un missel d'église, tendait de çà de là ses oreilles, sous ombre de veiller ses filles qui se baignaient. Celles-ci, de maigriottes brunettes, sortirent de la mer, grelottantes, le chapeau de paille ruisselant comme un champignon déjeté de château-d'eau; la gouvernante leur étala des peignoirs aux épaules et les poussa vers la cabine, où la femme de chambre attendait.

— Bonjour! dit le marquis d'Anthoirre, qui s'avançait l'air dégagé, le cigare aux dents.

— Ah! c'est vous, marquis?

Ils firent quelques pas côte à côte le long de la grève, les pieds clapotant dans les flaques restées aux gaufrures du sable, où des méduses opalines tremblaient comme des gelées.

— Eh bien?

Mme Henryot le regarda en face. Il dit *oui* d'un clin d'œil polisson, qu'un acteur avait mis à la mode. Elle rougit sous son fard :

— Merci ! fit-elle.

— Oh ! il n'y a pas de quoi.

— Si, tout de même, plus que vous ne pensez… et je suis dans vos dettes… Disposez de moi; parlerai-je à l'archiduchesse ?

— Mais… oui; vous savez, deux mots de ma pension… je suis à la côte !… Cent mille balles, tout sec, il y a de quoi crever de soif, hein ?… Ah ! mais très chic, l'empoisonnement, très chic ! Compliments !… Comment donc vous y êtes-vous prise ?

— Oh ! un rien, une bagatelle, une boulette grosse comme ça… Elle me connaissait, cette bête. Nous passons devant *Braganza-house* pour aller aux crevettes; et chaque fois je la trouvais à la porte, et je la caressais. Vous savez comme j'aime les chiens !… Hier au soir, je l'ai appelée; elle est venue, et c'est Rita qui lui a fait avaler… Je n'aurais pas pu… moi, vous savez, les bêtes, c'est plus fort que moi… Est-ce que vous partez ?

— Oui, par le train de nuit… Je crois que Martigues ne s'attendait pas à celle-là, dites ?… Je m'en vais, parce que ma femme sera moins dure à la détente… de loin… ! Enfin vous êtes contente ?

— Oui, oui ! Adieu !

— Voulez-vous me donner votre main, Coco ?

— Vous êtes bête !

Elle le quitta et revint à ses filles, toutes prêtes, accroupies dans l'eau grasse d'une rigole.

— Venez vite… C'est le second coup qui sonne ! dit-elle.

Un bruit de voix la fit retourner : Gaston de Martigues descendait à la grève, au bras du comte Barine, parlant très haut, qui gesticulait. Imperceptiblement elle ralentit le pas. Tout à coup elle le vit s'élancer, la canne haut, l'œil noir, injecté, la bouche tordue par un mauvais sourire. Elle eut peur et se gara, tirant ses filles. Est-ce qu'il savait déjà… ? Mais il passa sans les voir, emporté d'un élan aveugle de bête fauve. Elle pressa le pas; une suée poissait ses cheveux sur sa nuque. Eh bien ! oui, elle s'était vengée, s'était acoquinée avec le marquis comme *partner*. Et puis après ? Il le fallait bien : la marquise la lâchait pour cette… !

Un tapage de cris, qui monta soudain derrière elle, lui cingla les jambes : elle fuyait à présent. Petit à petit la raison lui revint,

mettant du plomb à ses semelles. Que redoutait-elle donc ? Personne ne l'avait vue parler la veille à d'Anthoirre : elles étaient bien seules, Rita et elle, quand elles avaient empoisonné Nora. Pourtant une voix lui battait aux tempes, une voix profonde, qui clamait ce mot gros d'inquiétantes menaces : Empoisonneuse ! empoisonneuse ! Puis, griffée par une rage de voir, elle regarda : on faisait cercle autour du marquis sanglant, que Martigues venait de cravacher en plein visage… Elle le reconnaissait bien à son chapeau de grosse paille cravatée de bleu tendre. Elle fut à deux doigts d'y courir, pour savoir… Bien sûr, ils se battraient !

— Bah ! pensa-t-elle.

Et elle poursuivit son chemin.

Entre-temps la nouvelle avait gagné pays : c'est un preste facteur rural que la renommée. De bouche en bouche, et d'oreille en oreille, elle était colportée dans la boîte roulante des laitières, au fond des paniers de marée, entre deux paires de limandes, dans les mues à claire-voie des coquetiers, pêle-mêle avec la nasillarde symphonie des volailles. Le chemin était court de l'office à l'étage ; les femmes de céans ont la langue déliée,

Et je sais même, sur ce point,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Le curé n'avait pas commencé l'*Introïbo,* que de la pointe Saint-Lunaire au Grand-Bé il n'était si mince échoppe ni si pauvre taudis qui ne dît son mot sur la nouvelle. Ci et là on y cousait quelques festons en façon de variantes : exemple, la gérante de l'hôtel de la Rance, une grosse femme couperosée, à son aise, bien qu'elle bûchât ferme encore dans la saison, soutenait que les « voleurs » étaient trois ; l'un avait fait le guet sur la porte, un autre lié les gens dans leurs lits, le troisième dévalisé les armoires. Et elle prenait texte de l'aventure pour mettre un second verrou de sûreté à sa caisse. Quant à la receveuse des postes, Mlle Eugénie Blancpied, une personne sèche, marquée de petite vérole, qui déjeunait d'un fait-divers et soupait d'un roman-feuilleton, elle tenait pour le « séducteur ».

Au Casino, dans la salle de lecture, les hommes s'abordaient avec des sourires fins :

— Vous savez ?

— Parbleu, oui!

— Elle est bonne!

— Qui est-ce?… Est-ce qu'on sait…?

Et l'on se soufflait quelque nom baroque à l'oreille.

— Hi! hi! Pas malheureux, le compère!

— On assure que c'est un pari… une grosse somme, cent mille francs!

— Il a fait une bonne journée!

— Une bonne nuit, vous voulez dire?

— Bah! pas si bonne; elle s'est défendue…

— Alors, c'est donc vrai qu'elle était…

— Oui, mon cher, une vertu, cette écuyère, et à cheval — c'est le cas de le dire — sur les principes.

— Mazette!

Alors éclata la scène de la plage : ce fut une illumination. On se bousculait au balcon pour voir, et le télescope fut braqué sur son pied mobile. D'aucuns, plus ingambes, descendirent quatre à quatre et s'estimèrent heureux d'avoir pu compter les taches de sang sur le sable. Il y en avait sept, plus deux petites; et l'on se chamailla pour en connaître le module, qui variait de la pièce de cent sous au centime. On s'accoudait d'un air de complot, potinant sur le duel probable.

— Ce M. de Martigues était donc son amant?

— Du tout, il allait l'épouser.

Et de repartir en campagne, fouillant au hasard ces arcanes, inventant de toutes pièces parfois.

La messe traînait : jusqu'aux enfants de chœur qui taillaient des bavettes. Quand le curé commença son sermon par ce texte des Écritures : *Malheur à l'homme par qui le scandale arrive!* à la ronde on s'entre-regarda avec de petites mines entendues. À l'*Ite missa est,* on dit *ouf!* et l'on sortit par groupes sur la place. Et les galettes de maître Batifoulier avaient beau être blondes, dorées à point, feuilletées, affriolantes au possible, la pâtisserie eut tort ce jour-là : on avait en vérité bien autre chose à grignoter que des galettes! Les femmes s'apitoyaient, ravies au fond de cette aubaine, qui tombait, avec ses ragaillardissants mystères, dans le train-train tranquille et fade des eaux. Huit jours durant on allait oublier le « hâle », l'« heure du flux », le « prix des canetons », les « toilettes ». L'année se trouvait fort pauvre en scandales; les

crimes chômaient, et l'on était condamné, oui, je dis bien, condamné à compter — pas mince besogne! — les fausses couches de Sophie Crémieux, grande coquette à la Comédie, ou à dauber les Parisiens assoiffés, auxquels M. Alphand mesurait avec son pèse-gouttes une eau qu'il faisait venir de… Cologne à grands frais. Pour un peu, dans l'oraison finale, les dévotes eussent remercié Dieu de cette chance qui allait à miracle beurrer leur pain quotidien. Et nargue des commissions ménagères, des commandes de « vol-au-vent », de « gorenflot »! On s'en retournait grisé, la tête perdue, grillant de donner un coup de pied jusqu'à *Braganza-house,* baptisée sur l'heure « théâtre de l'attentat ».

Tout à coup Mme d'Anthoirre passa, hermétiquement voilée, au grand trot de ses quatre poneys d'Irlande, qu'elle menait elle-même d'une allure furieuse de malle-poste. L'esclandre de la plage avait transpiré à l'église, et vous pensez si on ouvrit grands les yeux!

Partout, dans la salle à manger des chalets, aux tables d'hôte en fer à cheval des hôtels, il n'était vent que de l'« attentat » : on gazait à cause des petites filles, que ces histoires de brigands ravissaient. Pouvait-on, en ces conjonctures, songer aux parties, se mettre en route pour pêcher aux *chevrettes,* s'embarquer pour le cap Fréhel ou Dinan, quand on s'allait battre à deux pas? Cela valait une séance aux assises. On disait l'amant désespéré. Un d'eux sans faute resterait sur le carreau. Il s'agissait bien de *chevrettes*! Et ce n'était pas tout : l'écuyère, assurait-on, battait la campagne, le médecin ne grouillait de son chevet. Malade, à la mort pour si peu? Combien, à sa place, auraient fait seulement : Dieu vous bénisse! L'épisode du chien empoisonné passionnait les femmes romanesques, et la porte enfoncée donnait la chair de poule. Puis c'étaient des détails inédits, des arabesques brodées au plein du canevas : une dame affirma que ce « fameux marquis », une manière de Barbe-Bleue, s'était pour son expédition masqué d'un loup de velours noir. Le masque eut beaucoup de succès. — Quoi? Vous l'avez vu? demandait une naïve. — Qui donc? — Le loup. — Et de rire. Les mères de familles n'étaient pas fâchées de l'aventure. Merci! ça voulait se faire épouser, une écuyère de cirque, une drôlesse! quand il y avait des tiaulées de filles bien élevées qui n'étaient point pourvues!

Et ce petit niais qui prenait sa défense! En voilà un pourtant qui devrait une fière chandelle au marquis, car aujourd'hui plus de noce possible! Bref, il n'y avait guère à plaindre en tout cela que Julia Forsell elle-même; et Dieu sait si ces « créatures » savent se consoler vite!

Les hommes, allumés par cette histoire passementée de détails très lestes, se jetaient dans de polissonnes envies : quelques-uns se mettaient sur les rangs, et carrément posaient leur candidature contre le marquis, qualifié « député sortant ». Bien sûr, ce serait moins difficile à présent, et puis d'un prix abordable. — « Il n'y a que le premier *saut* qui coûte! » avait dit quelqu'un, qui eût fait le second volontiers. Le baron Kohn fut entouré; on commentait ses sourires : n'avait-on pas dans le premier moment mis sur son dos l'« attentat »? Tout le jour *Braganza-house* servit de but aux excursions; ce fut comme un pèlerinage, où les ardeurs éteintes miraculeusement s'enflammaient. De placides maris, débarqués de la veille, partaient en chasse, grisés par ces odeurs fortes de chair, qui donnaient pointe à la sauce d'un nauséeux dimanche en famille. Les uns guettaient la sortie du médecin; d'autres, Anglais pour la plupart, effeuillaient en souvenirs dans leurs poches les tamaris de l'entrée; d'autres encore, des femmes surtout, fraîches émoulues des vêpres, couraient à l'hôtel de Paris, où d'Anthoirre était descendu, fouettées par d'étranges désirs.

Bien leur en prit : on sut là que le marquis et de Martigues s'étaient embarqués sur un yacht, afin de s'aller battre en pleine mer. « Dans les eaux neutres! avait dit en riant le quartier-maître du garde-côte. Comme ça, on ne viendra pas leu-z-y chanter pouille par le tribord! À-Dieu-va-t! » La belle chose, ce duel aquatique, pour cingler les imaginations!

Vers six heures, il n'y avait plus un tabouret de libre dans le salon de la princesse Vedrowitch, une pièce ronde comme un moule à bavaroise, sise au haut du donjon de son castel moyen-âge, et dont les six fenêtres prenaient vue sur la mer. Le samovar d'argent avait beau glousser sur la large table gothique, nul n'en avait souci.

— Pauvre petite ! faisait la princesse, assise au fond d'une manière de confessionnal en bois de cèdre découpé à jour et festonné de jasmin. — Qui voudra l'épouser maintenant ?

— Moi, princesse ! dit Chelthea.

— Parfait ! Ah ! vous êtes un vrai fils d'Albion, vous !... Passe pour le musée Tussaud ; mais... ma parole, mylord, je ne croyais pas que ça pût aller jusqu'au sacrement !

Le journaliste se récriait ; puis, se mordant les lèvres, il demanda :

— Mylord, n'est-ce pas un de vos compatriotes qui offrait sa main et cinquante mille guinées à cette nihiliste qu'on a pendue dernièrement [1] ?

— Parfaitement.

— Et pourquoi pas, si elle lui plaisait, à ce monsieur ?

— Comment ? Vous, général ! vous verriez une jolie femme pendue, vous auriez l'idée d'aller la dépendre, si...

— Cela... dépend !

— Oh ! grâce pour aujourd'hui, il n'y a pas à rire... Moi je suis donc déjà au désespoir ! Oui, absolument, mon cher ! Tout ce qui arrive est un peu de ma faute : si je n'avais pas empêché ce duel il y a trois mois...

— C'est la mère que je plains, nasilla Mme de Sorlin-Peyrouse. Infortunée Mme de Martigues ! Vraiment, ces femmes de rue font bien du mal : c'est la plaie de notre époque. Et quoi d'étonnant avec une littérature abjecte [2], qui dresse des autels à ces « vierges folles » ? C'est ainsi, je crois, qu'ils nomment ces créatures !

— Madame, vous êtes sévère pour Julia Forsell... Et que direz-vous du marquis ?

— Mon Dieu ! général !...

1. Allusion à la nihiliste russe Sofia Perovskaïa (1853-1881), fille d'un général, qui a été pendue le 29 avril 1881 — soit trois ou quatre semaines après la date du début de *L'Écuyère* —, à la suite de l'attentat qui avait coûté la vie au tsar Alexandre II, le 13 mars précédent.

2. Cette « littérature abjecte », pour ces gens-là, ce sont Flaubert, les Goncourt, Maupassant et surtout Zola. Mirbeau tournera en dérision ce type de jugements dans un article au titre ironique, « La Puissance des lumières » (*L'Écho de Paris*, 28 décembre 1888).

— C'est un lâche, sacredié! un malhonnête homme!... Pour un pari de mille louis!... Pouah! Je ne lui aurais pas fait, moi, à ce monsieur, l'honneur de m'aligner avec lui. Il y a là-dessus un article du code... Aidez-moi donc!... Ah! vous arrivez bien, vous qui êtes licencié!

Henryot entrait, masqué, ganté, cravaté de jaconas clair.

— Eh bien? demanda la princesse, savez-vous des nouvelles? Julia...

— Elle est très mal : j'en arrive. La méningite s'est déclarée... Fièvre cérébrale, délire, le diable et son train!

— Pas de chance! grogna Mazarski. Mon prochain salon est raté : je n'aurai pas son portrait!

— Mais c'est affreux!... Et la marquise sait-elle...?

— Tout, princesse : ma femme est avec elle. On la dit désespérée!

— Elle le sera peut-être moins dans une heure. Dans une heure, n'est-ce pas, mylord?

— Oui, princesse; le yacht est fin marcheur, et ils n'ont guère été, je pense, qu'à quelques milles...

— Quelle drôle d'idée de se battre sur l'eau!

— C'est de la prudence. Chacun des adversaires s'est engagé par serment à nier le duel en cas de malheur. L'équipage est sûr et payé... Bigre! c'est qu'on ne badine pas avec le jury à présent!

— Un temps à souhait d'ailleurs! Une mer d'huile.

— Ils pourront se croire au Vésinet.

— Voyez-vous quelque chose, Ducos?

— Oui, là-bas, vers les îles! dit le journaliste, debout à une fenêtre, lorgnant.

— Ce pauvre chien! Moi je ne puis supporter qu'on s'attaque aux animaux. Sait-on qui l'a empoisonné?

— Une femme inconnue

Qui n'a pas dit son nom et qu'on n'a point revue!

fit Mme de Sorlin, les yeux rivés sur Henryot.

— Sacha, versez-moi donc un verre d'*Anglisk djin*!... Ce duel, ça me révolutionne!... Cela me rappelle à Livadia, en...

— Ah! contez-nous cela, princesse! fit Henryot, qui bâillait.

— En dix-huit cent… je ne sais plus quoi — l'année que l'empereur me donna le cordon bleu — le prince, qui était chambellan alors, se battit en mer pour…

— Pour vous, princesse ? demanda le journaliste.

— Ah ! Dieu non ! Pour une petite fille du théâtre Michel… fort gentille, ma foi ! et propre !… Ne riez pas ; le prince avait toujours eu un faible pour les Bohémiennes, et Dieu sait ce qu'il m'apportait de puces… Vous pensez si je l'aimais, cette Française — c'était une Française — propre comme tout et… pas de puces ! Voilà que… Hein ?

— On a sonné deux coups ! fit le général, qui se levait pour aller voir.

Il y eut un instant de silence contraint : quelque chose de lourd pesait sur les langues muettes, comme ankylosées soudain.

La princesse rompit les chiens la première :

— C'est égal, c'est beau, l'amour !… J'ai la petite mort de ce duel.

— Patience ! dit Ducos, vous aurez la grande tout à l'heure. Voici le duc de Belleguise, qui m'a tout l'air de chanter *Malbrough* :

Quittez vos habits roses
Et vos satins brochés !

Le duc prit un temps sur le seuil.

— Savez-vous la nouvelle ?

— Non, non ! Parlez ; vous me faites bouillir. Arrivez-vous du Pré-aux-Clercs ?

— Ça serait plutôt le pré-salé ! fit le général à demi-voix.

— Parlez ! Le marquis…

— Se bat avec Martigues à trois lieues en mer : voilà !

— C'est tout ?… Mais vous ne vous êtes pas levé assez matin, mon pauvre duc ! Il y a belle heure qu'on la sait, votre nouvelle ! Elle est… *Rance,* n'est-ce pas, général ?… Je ne suis pas curieuse ; mais je donnerais gras pour voir la ruine de l'archiduchesse !

Ducos fit sans se retourner :

— Voici un yacht dans la barre : je crois que c'est l'« Éros ». Voyez donc, mylord !

— Dame! c'est pour elle un coup de cent mille livres de rente. Je me trompe fort, ou elle a fait installer des signaux… J'ai dans l'idée que ce petit Martigues…

Elle resta court. Le timbre vibrait à l'entrée. M. de Sorlin parut, le corps ployé en deux par des courbettes; il se pencha vers la princesse :

— Madame, dit-il très bas, le bateau est revenu : il y a quelqu'un de mort!

— Lequel?

— Ah! je ne sais pas; je suis venu…

— Pariez-vous, princesse? dit Chelthea. Je prends d'Anthoirre à deux.

— Je donne! répondit-elle, s'oubliant… Mais qu'est-ce que vous chantez, mylord? Vous êtes fou!

Le journaliste venait de quitter la fenêtre et courait à la porte, fouetté par des ressouvenirs de métier.

— Cette fois, nous saurons du nouveau!

Le comte Barine entra très pâle. La princesse s'était levée, la voix coupée par une peur :

— Eh bien!… le marquis?… mort?

— Blessé mortellement!… On a joué les armes à pile ou face… Le sort a favorisé Martigues, qui lui a logé une balle dans le ventre… Il est perdu!

Elle respira : quelque chose comme une inquiétude vague avait remué une minute la paix sereine de ses indifférences.

— C'est égal, fit-elle — je le lui ai toujours dit chez Gastinne — il tire trop bas, ce petit!… La marquise va illuminer!

VI

Dettes de cœur, dettes d'honneur

— Où souffres-tu? dit Gaston agenouillé, l'embrassant.

— Là… et là.

Et lentement, comme lasse, de son doigt effilé d'un ton d'ivoire, l'écuyère touche sa tête et son cœur.

Dans le boudoir de l'hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne, tendu de soie de Chine gris de lin, du gris de ses yeux lavés par tant et de si désolées averses, embroussaillée par places de ces feuillages d'or plus fins que des chevelures de femmes, où les oiseaux de paradis, les faisans vénérés, les perruches semblent sertis de même que des pierres fines, on n'entend plus rien que le hoquet rythmé de la pendule de Saxe, crêtée d'une symphonie de guenons drolatiques en toilettes. Du plafond, arrondi en ciel bleu, bavoché de nuages blancs, descend un lustre d'argent enguirlandé d'inconnues floraisons de porcelaine, où des singes à la queue prenante se jouent. Au fond des vitrines d'écaille incrustées de lapis et de jaspe, les tablettes ploient sous le concert rustique des bergères saxonnes, assises, la viole en sautoir, des bergers saxons, debout, la jambe en avant, la flûte au bec. En pure perte tout cela : Julia Forsell, toute en noir, allongée sur sa chaise, les reins calés par un oreiller blanc qui lui met comme deux ailes aux épaules, l'oreille close à ces gaîtés, songe, avec un regard soucieux d'en dedans.

Ah ! oui ! elle souffre, allez; elle souffre bien ! Pas une place de son corps qui n'ait sa plaie vive, pas une de ses pensées qui ne brûle la prison du cerveau, aux murs battus par une fièvre…

L'entendez-vous qui soupire? On dirait d'un râle d'écrasée. La voilà guérie cependant! Les médecins *répondent* d'elle : ils parlent ainsi dans leur jargon.

Répondre! On ne lui a pas demandé pourtant. Elle revient de loin : cinq pleines semaines elle a touché barre au tombeau, et ce n'est que partie remise. Quoique ça, on l'a ramenée à Paris; Gaston lui a meublé de neuf ce boudoir; ne faut-il pas la distraire? Car il espère, lui, non pas elle. Depuis plus de huit jours elle est là, sans sortir, oublieuse de ses chevaux, larmoyante et lassée. Une tristesse implacable, gluante ainsi qu'un masque de poix, s'est collée à sa peau, bouchant les creux d'ombre rousse des fossettes, et poissant les fibres du rire. Oui, son sourire attirant de sphinx s'en est allé avec le reste, ayant laissé seulement au coin des lèvres un pli de désappétissance navrée; seuls, ses cheveux gardent leur triomphante beauté d'étoffe lourde, tissée d'or fin à même la trame. Cette robe de crêpe noir, c'est le deuil de son corps qu'elle porte. Elle se décharne à vue d'œil, s'affine en des gracilités de vierge alanguies, de celles-là que Memling et Van Eyck ont assises sur des trônes d'or, avec des perspectives fuyantes de jardins, où les paons étalent leurs traînes élargies comme des robes.

Parfois encore de fugitives clartés allument ses prunelles, quand elles viennent à piquer de leurs rayons une petite toile de *huit,* accrochée à la muraille en face d'elle : c'est aussi un cadeau de Gaston, une vue vraie de Finlande. Au premier plan, sous le ciel bas, d'une matité de vieil étain, le lac neigeux est couché, pareil à un cygne blanc, avec au bord un groupe de maisonnettes où frissonne un plumet de fumée bleue; au loin, dévalant la pente où les mélèzes poudrés ploient sous une rafale de chasse-neige, une *troïka* se hâte au galop de ses trois chevaux, sabots battants, grelots sonnants, naseaux fumants… Elle ferme les yeux, et se voit couchée au fond du traîneau, dans la chatouilleuse tiédeur des fourrures, glissant d'un train fou vers le *gäard*, où le père l'attend. Oh! que le chemin est long! Des champs de neige après des champs de neige! Mais que c'est une douce et réconfortante musique, ces grelots du revenir!

Puis, quand, éveillée en sursaut par la diane sévère du réel, elle envoie son regard par-delà la croisée ouverte, où montent les cimes rouillées des arbres, comme des écritures baroques

mâchurant un ciel gris d'automne, de cruels ressouvenirs l'égratignent; et, rabattant ses paupières, elle remâche ces choses pas gaies, dont les renaissantes amertumes lui mettent du fiel à la bouche. Ah! ses rêves de là-bas, ses espoirs d'enfant naïve, ce cher trésor de joies, qu'elle croyait si bien enfermé dans son cœur, qu'en reste-t-il aujourd'hui? Un lâche est venu, qui a crocheté ces délicates serrures. Folle! elle a eu foi en ce mirage céleste de bonheur qui luisait, arlequinant les lointains embrumés de sa vie… et un vent mauvais a soufflé sur ces enjoliveuses nuées! L'amour honnête, la paix sereine et honorée du mariage, gibier d'aventurière? Allons donc! Et en vain, soigneuse, elle a retroussé ses jupes, en vain elle a marché attentive à la traversée de ces hontes journalières, en vain elle a tenu son cœur à deux mains comme un ciboire, le garant des éclaboussures; un larron s'est rencontré, qui, d'un seul coup, l'a poussée dans cette fange, détruit cet édifice d'honneur et souillé à jamais cet inviolé tabernacle de vierge. Et point de réparation possible! Un accroc à l'honneur, cela ne se reprise pas comme à une robe! Est-ce que ça se restaure, la vertu? Sans doute elle est vengée : le misérable n'est plus. La belle avance! Cela lui rend-il ses puretés d'antan?

Combien elle eût souhaité mourir! La mort, elle l'avait appelée à grands cris, durant ces interminables nuits qu'elle monologuait en délire. Quarante jours elle était restée couchée au fin bord d'une tombe, sous l'œil de Gaston qui veillait, le cœur déchiqueté par ces continues ritournelles. Elle ne voyait pas, n'entendait pas, toute à ses désespérances, égratignée par des envies de propreté singulières, qui lui mettaient aux mains des brosses dures dont elle se labourait le front. Il y avait là une tache, disait-elle. Et, farouche, elle s'éternisait en d'impuissantes lessives. Lorsqu'au prix d'efforts sans nombre, d'un effroyable labeur de sœur grise, la convalescence était tombée comme une paix dans cette chambre rose du cottage, ç'avaient été d'autres gammes. Plus d'aboiements, plus de colères terribles déchaînées en des crises folles de nymphomane, mais des tendresses mousses d'infirme, une douceur abâtardie de moribonde. On eût dit que cette glace concassée, dont on lui emmaillotait le crâne, l'avait figée toute dans ses rigidités froides de cadavre. Parfois elle s'humiliait, chauffée par des bouffées de vie, se jetait

à plat dans des hontes, suppliant Gaston de partir, de l'abandonner seule à ses destins. S'il l'approchait, elle avait des reculements de lépreuse, l'implorant :

— Non! par pitié! laissez-moi!... Ne me touchez pas!

Puis de longues, de sanglotantes détresses la tenaient écrasée, sans haleine, sous ce coup de malheur qui l'assommait. Une seule fois, hors d'elle, enragée, elle l'avait traité durement. C'était par une nuit claire de septembre; le croissant de la lune s'éteignait dans les brumes de l'aube, comme soufflé par l'haleine puissante d'un Dieu. Gaston sommeillait dans l'ombre d'un paravent. Soudain dans la pièce voisine des pas avaient craqué : elle s'était levée d'un bond, la peau pincée d'une peur, éperdue; empoignant un fouet de chasse aux panoplies du mur, elle s'était campée contre la porte, en défense. Un rire nerveux la secouait; elle criait :

— Il vient! il vient!... L'entendez-vous?... Mais cette fois je suis sur mes gardes. Ah! bandit! je...

Gaston l'avait saisie dans ses bras; mais elle, aveuglée, le frappait, clamant à l'aide. Puis, s'échappant, elle s'était élancée à la fenêtre et s'entêtait à se précipiter. Les mains retournées, avec des glissements ondoyants de couleuvre, elle se cramponnait au balcon, répétant : « Laissez-moi!... Mais laissez-moi donc! » Enfin il l'avait terrassée. Mais le reste du jour, de passionnées rancunes l'avaient tassée dans son lit, boudeuse; elle repoussait sa main, l'œil torve, avec des plis haineux aux coins de la bouche qui bégayait. Le soir, comme il la câlinait en petite fille, brassant ses longs cheveux à bout de bras ainsi que des écheveaux qu'on dévide, elle l'avait happé par le cou et mangé de gourmandes caresses.

Elle avait voulu que sa chienne Nora eût de belles funérailles; de sa croisée, elle l'avait vue coucher sous une dalle de marbre avec ces mots écrits : *Ci-gît l'honneur.*

Ils étaient seuls alors à la mer; les baigneurs avaient fui avec les longues pluies de septembre, qui tendaient l'horizon d'une gaze diamantée en camaïeu. Elle ne quittait pas sa chambre encore, et ils restaient côte à côte, dans la tiédeur de l'âtre qui maquillait ses joues. Des jours entiers elle s'oubliait, presque riante, le nez aux vitres qui ruisselaient avec un bruit fuyant d'averses, comme un air lointain d'harmonica, le cœur bercé par

ces longs bavardages d'amour dont il endormait ses pensées; quelquefois il se mettait au piano et la réchauffait avec ces airs scandinaves qu'il avait transcrits pour elle, et qui ressuscitaient pour un moment sa jeunesse morte. Puis de soudaines tristesses la reployaient toute molle comme un roseau en fleur, et du soir au matin elle pleurait.

À la chute du mois on s'en était revenu; mais Paris la tuait avec ses voix bruyantes et rappeleuses. Elle s'éteignait comme une braise : chaque heure cueillait d'un coup d'aile une feuille de sa couronne de vie.

Était-elle point aussi du pays de l'hermine, qui meurt, dit-on, d'une souillure?

De joie il n'était plus question, de rêves d'amour, de mariage. Lui ravaudait encore ces guenilles, avec des patiences d'antiquaire, y cousant les fils d'or de ses jeunes espérances; mais elle détournait la tête, et, avec un soupir résigné de malechanceuse, se taisait, pensant : « Est-ce que c'est possible? »

Elle se débattait entre les mâchoires aiguisées de ce dilemme : dettes de cœur ou dettes d'honneur? Lesquelles des deux paierait-elle? Car comment solder tout ensemble, puisque ce corps violé faisait, juste à l'échéance, banqueroute? Restait l'honneur, celui de Gaston, qui était sien aussi peut-être : elle le voulait entier, sans mélange, porté haut comme un cierge, brûlant dans la limpidité du ciel, à l'abri des fétides et salissantes haleines. Non, elle n'y toucherait pas, elle se l'était juré, elle ne troublerait point du précipité de ses hontes la splendeur sereine de cette vie; elle ne faillirait pas dans la malefortune et serait honnête malgré tout. Un crime à présent, ce mariage! Car, pour dévirginée qu'elle fût dans son corps, son âme droite n'en avait point gauchi. Ce que cela lui coûtait pourtant! Quoi! ces pompes d'église; dont elle avait comme un écho dans les oreilles, le triomphant éclat des marches nuptiales ne sonnerait point pour l'écuyère? Quelle pitié! Par la scélératesse d'un homme sa vie était brisée! Elle n'avait pas vingt-cinq ans! Et de sourdes révoltes la dressaient contre l'arrêt injuste des destinées, ce partage inégal des peines, qui fait des vies tout entières pleurardes, à l'image des années pluvieuses. Tant pis, il fallait savoir mourir sans phrases; en conscience, pouvait-elle épouser Gaston, mettre dans cette main loyale sa main déflorée de courtisane? Retourne-

rait-elle alors en Finlande, avec sa robe d'innocence en pièces? Que dirait-elle au père, à ses sœurs, au ministre?... Le monde était bien méchant : on avait souri de son aventure. Lui, ce lâche, cette mort violente l'avait drapé en héros, et pas une seule rafraîchissante larme n'avait coulé sur la blessure de la femme.

Ainsi qu'une feuille qui tombe fait déborder une coupe pleine, un souvenir qui passe donne le branle aux pleurs, tout près à fleur de paupières. Un sanglot déchire la gorge de Gaston.

— Cher! dit Julia. Ah! mon pauvre, mon pauvre cher!

— Veux-tu partir, Julia?... rentrer au Cirque?... Cela te distrairait peut-être? Veux-tu?... Partons! Cet engagement qu'on te propose à New York... nous irons ensemble.

Elle secoue la tête avec un regard résigné d'incomprise. Le Cirque! y pense-t-il? Après ce qui est arrivé! Livrer ses hontes en proie aux gloutonneries mauvaises des foules? Oh! non, c'est fini, les gloires, le tumulte chantant des bravos, l'enlaçante tempête des rappels; c'est fini, le vol en rond des couronnes!

— Joue-moi cette ballade de l'Ondine, tu sais?... celle qui fait pleurer! dit-elle.

Il s'assied au piano, et, les yeux inspirés, commence.

D'abord c'est un emmêlement de notes rapides, comme un frôlement de harpe très doux, ponctué à la basse d'un chant grave répété, pareil à un bruit d'eau qui roule. Un galop léger se détache peu à peu dans la nuit brumeuse des gammes, porté sur un sanglot de brise lointain toujours le même; puis le vent aboie, les pins et les saules se cambrent sous ces coups cinglants d'étrivières; le galop approche avec sa phrase plus sonore à mesure et saccadée, pour s'arrêter net sur un accord en coup de foudre, dont les éclats vibrent et se noient aux broderies décroissantes du prélude. Alors, sur un temps ralenti à six-huit, un chant monte, poignant d'une telle détresse que les larmes en piquent les yeux. Petit à petit il s'éloigne; le galop martèle à nouveau la lande et sonne sur les roches nues, puis s'arrête encore.

Oh! que cette voix est douce, qui rossignole ainsi le soir! Est-ce un renne blessé qui brame, un enfant égaré qui larmoie, quelque oiseau-fée qui vocalise?

— Non, c'est l'Elfe des eaux, la *Yungfru* scandinave, l'enjôleuse. Prends garde, ô toi qui t'attardes, charmé!

N'attends point que ces chants surhumains aient englué ta raison : pique des deux, va-t'en ! Ne la suis pas, l'Ondine traîtresse, dont la forme blanche, ondoyante et molle, flotte comme un feu follet à fleur d'eau. Hâte-toi ! il est temps encore de partir. Tremble ! Sous ce voile frissonnant des roseaux qui bavardent, la mort te guette. Hâte-toi !

La voix s'éteint *moriendo,* et elle est si prenante, cette voix de sirène, qu'on jurerait que ces ritournelles sont des bras puissants qui enlacent, et que ces frissons, qui dévalent de la tête jusqu'aux pieds, sont les anneaux d'un seul coup déroulés de quelque serpent à peau froide.

Julia grelotte, le cou tendu, l'œil fixe ; béante, comme magnétisée, elle écoute.

Ce n'est pas la première fois qu'elle l'entend, cette attirante chanson de l'abîme. Durant sa fièvre, dans la chambre rose de *Braganza-house,* la nuit, l'esprit des eaux souvent l'a hantée. C'était un vol en rond d'oiseau nocturne, dont le battement d'ailes la glaçait jusqu'aux moelles, comme une bise tournant-virant au ciel du lit. « Viens ! disait la voix caressante de l'Elfe, viens ! Mon empire est sans fond : c'est l'abîme, où la fleur de virginité éternellement fleurit. Viens la prendre, ô vierge tombée ! » Et ces trilles étaient des griffes d'acier qui entraient dans sa chair morte. C'était en vain qu'elle bandait ses volontés, en vain qu'elle ramassait ses forces : une morbidesse énervée du cadavre la tenait enchaînée dans son lit. Oh ! cet envolement, qui soufflait ses cheveux, ce chant étoffé qui l'enveloppait toute ! De quel cœur léger elle l'eût suivie, l'Ondine, alors qu'il ne restait plus rien et que ses rêves craquaient de partout ! Quelle délivrance alors que la mort !

Et voici que le froid pénétrant de ces chants lui donne la chair de poule aujourd'hui ! Tout n'est donc pas fini encore ?

Elle se lève, les bras frémissants, et, l'étreignant :

— Assez, Gaston, assez ! je t'en prie !... Entends-tu pas l'Elfe, l'Elfe des eaux qui m'appelle ?... J'ai peur !

Et frileusement, d'un mouvement joli d'oiseau, elle se blottit dans sa poitrine. Chante, Ondine, chante ! Est-ce qu'il voudrait, lui, la laisser partir ? Il l'aime malgré tout ; diminuée, il l'aime plus peut-être. Que parle-t-elle de sa honte ? Où cela est-il, ça,

sa honte? Un mauvais rêve qu'elle a fait. Sa honte! non, il n'y croit pas, voilà! Elle peut encore « marcher entre les lis ».

Les dettes d'honneur ne sont rien; restent les autres, celles du cœur! Mais va! les fonds sont là. Chante, Ondine!

VII

Ressouvenirs

C'était par une sereine après-dînée d'octobre, claire et tiède ainsi qu'un lendemain de printemps, avec seulement comme des buées qui voltigeaient aux parois de cristal du ciel. Julia Forsell, assise à sa fenêtre en une pose recroquevillée d'impotente, plongeait ses yeux dans l'avenue, qui roulait vers le Bois des voix profondes de fleuve. Oh! le bon bain ragaillardissant de soleil et de vie! Ses prunelles, déshabituées des pleins jours, se cachaient, éblouies parfois, sous le tendelet ambré de ses paupières frangées de cils longs comme des plumes. De courts frissonnements d'envie la pinçaient à fleur de peau, quand, dans une envolée galopante de chevaux de sang, fouettés d'un vent de jupes qui claquaient en drapeau, elle entr'apercevait des tailles fines d'amazones, qui tanguaient, assouplies, sur la selle; ses yeux se mouillaient au passage d'un couple heureux, serré coude à coude en un de ces étroits coupés, bien nommés, ma foi! « égoïstes ». Un renouveau de vie plaquait des chaleurs à ses joues et pailletait ses regards d'étincelles. Des trilles argentins de gourmettes sonnaient; les plates-longes en vernis craquetaient, et c'était d'un bout à l'autre de la promenade un soufflement hoqueté de chevaux qui s'ébrouaient. Les cuivres, le plaqué des attelles flambaient, se mirant aux panneaux polis des portières, et les boîtes d'essieux semblaient des yeux d'or arrondis qui viraient.

Et, sautant d'un coup à pieds joints par-dessus ses suprêmes tristesses, elle songeait délicieusement d'autrefois : elle trônait dans une gloire, crânement plantée sur son cheval, cuirassée

dans son spencer rouge à boutons d'or serrés comme des trois de flûte, le chapeau de forme haute, un peu rabattu sur les yeux, coupant le front où bouffaient des tortillons de mèches folles, souriant de son rire de sphinx [1], les mains haut gantées de blanc, avec parfois l'éclair de l'éperon qui pointait sous la jupe noire à gros plis cannelés en tuyaux d'orgue. Thor, ou Harald, ou Freya s'enlevait d'un bond de panthère, et les bravos partaient, tous ensemble lâchés. Ah! les ravissements de ces choses d'antan, l'or poudroyant de l'arène soulevé, le vertige attirant des orbes, tout cela était-il donc mort, glacé à jamais dans ses hontes?... Puis elle le revoyait, lui, Gaston, cravaté de blanc, le plastron étroit et sans pli, cloué d'un bouton d'or très large, les mains folles, applaudissant. Le soir qu'elle débutait, elle l'avait bien présent (et ces souvenirs embaumaient comme des fleurs fraîches coupées), il était là, debout, delà la barrière close, et ses yeux, qui ne la quittaient pas, la brûlaient. Dans un emportement d'insensé, il lui avait jeté son bouquet, pêle-mêle avec son cœur d'enfant : amour et fleurs séchées, elle avait tout gardé. À dater de ce jour, pas une fois il n'avait manqué le cirque : sans le voir, elle le sentait là, le regard pris, virant et voltant avec elle; et c'était comme un foyer ami, où elle réchauffait son courage, quelque chose de tendre et de doux, ainsi qu'un portrait familier. Si timide, oh! Combien il tremblait, le soir qu'il était entré dans sa loge, la suppliant de monter le jour du Grand-Prix dans son *mail* et de porter chance à ses couleurs. Alors une tache d'ombre barrait ses souvenirs à la pensée de la dispute qui suivit, du duel empêché... et du reste.

Oh! c'était un Dieu sans entrailles qui avait permis à cet infâme de se mettre en travers de sa route. Un chemin si aisé, si uni, sablé doucement à plaisir, et émaillé de marguerites!... Et il n'en restait rien! Une armée aurait passé là à vau-de-route, dans un piétinement affolé de troupeau, elle n'eût pas fait pis peut-être. Cette allée charmeuse, juste large assez pour deux amants, semblait un torrent à sec : plus de fleurs, plus de mousse, plus

1. Ce n'est pas la première fois qu'apparaît la métaphore du sphinx : il peut symboliser le caractère énigmatique de la femme, radicalement inintelligible pour l'homme, thème que Mirbeau reprendra inlassablement; mais aussi, comme le mythe de la sirène et de l'ondine, le danger qu'elle représente pour lui.

rien, un lendemain vide et souillé de banquet ! Tout était flétri : pas une herbe debout, pas un espoir en place ! À quoi bon vivre ? Et pourtant elle se raccrochait désespérément à ces branches chevelues d'amour qui pendaient : Gaston l'aimait toujours. Pourquoi non ? Mais aussitôt le sentiment du devoir étouffait ces échappées rapides d'espérance sous le reploiement de ses lourdes ailes d'oiseau de nuit.

Elle songeait, accoudée maintenant au balcon, où claquait un store rayé de rose, dont une brise tiède élargissait les joues. Un frôlement de jupes l'éveilla en sursaut.

— Bonjour, *mamselle* Julia ! fit derrière elle la voix sonore de Catalinette.

Oui, c'était bien Catalinette, Catalinette, la danseuse de corde, un brin grandie, l'air guilleret d'un oiseau huppé sous son « mousquetaire » à panache, et grassouillette à point dans son costume de laine à carreaux approchant la limousine. L'écuyère lui ouvrit ses bras. Ah ! les savoureuses caresses ! C'étaient ses jours de liesse revenus, revenues ses joies, revenues ses fiertés fulgurantes de vierge. Et l'écho triomphant des gloires du Cirque, les agenouillements des hommes pâmés, le claquement de mains des femmes, la vie, la belle vie rayonnante et superbe, avec sa saveur âcre de poussière, ses odeurs mi-parties d'Ylang-Ylang et de fumier, l'orgueil souverain des puretés premières ! Je vous le dis, Catalinette apportait de tout cela dans ses jupes… Elle l'étreignait peureusement. Oh ! à présent qu'elle les tenait, elle les serrerait si bien et bouclerait si fort le nœud de ses embrassades, que jamais plus elles ne s'envoleraient, ces adorées jouissances de jadis !

— Comment ! c'est toi, Catalinette ?… Ça va bien ? — Et des sanglots hachaient menu ses phrases. — Je te trouve superbe… engraissée !

— C'est pas comme vous, *mamselle* Julia. Sans vous commander, c'est donc le bonheur qui vous maigrit ? Car M. William, le gymnaste, vous savez ? il a dit comme ça que vous faisiez une fin, que vous vous mariiez… Hein ? J'ai dit une bêtise ?… Ça ne m'étonne pas !… Vous pleurez ? Ah, bien ! ah, bien ! j'ai fait du propre !

— Non, ce n'est rien, non… Tu vois, c'est fini… Merci, petite ! Parlons de toi : es-tu heureuse ?

— Oui et non, *mamselle!* Je suis heureuse d'un sens, et pas de l'autre. Vous savez bien, le père Plunkett? Il a eu une attaque de paralysie : à force de se piquer le nez, bien sûr, ça lui aura coulé dans le bras… Et Jack, vous vous rappelez, notre singe? il est mort d'une indigestion de pommade… Ça vous fait rire? Pas moi; un pot de pure moelle de bœuf au rhum, qui m'avait bien coûté vingt sous!… Alors, voilà le père qui vit de ses rentes; moi, faut que je trime pour deux, et que je mette de côté encore pour notre cirque… J'ai sept obligations de la Ville de Paris, tiens!… C'est dans notre idée de nous mettre dans nos meubles…

— Brutus?… fit Julia avec un sourire noyé.

La danseuse rougit.

— Ah! il est joliment bien à présent, allez, *mamselle* Julia! Il a pris du corps; si vous le voyiez, vous…

— Et… il t'aime toujours?

— Mais je crois qu'oui. Ce n'est pas qu'il n'ait des succès de femmes, comme dit c't'autre; maman Zélie lui monte la tête…

— Elle va bien, Mme Zélie?

— Mais oui, sauf que ça la tient toujours à l'estomac… Comme ça, elle lui monte la tête avec des histoires de princesses… Comme si… Pff! Enfin, n'importe, il est gentil… Oh! il n'a rien inventé, bien sûr! Alors nous voulons nous établir; maman tiendra la caisse… pas la grosse… ah! ah! ah! Nous aurons des *pistons* pour ça! Le père, lui?… Ah! c'est lui qui bisque d'être empesé!… Juste, c'est le bras droit qui est comme mort… Il voudrait bien encore me battre, mais plus mèche! c'est le cas de dire. Il a essayé avec le gauche; mais c'est mou, c'est *gnole*. Et dame! le fouet reste au clou. Je ne m'en plains pas… Nous le prendrons quand même avec nous… ça le distraira, et gare s'il ne file pas doux! Comme il est adroit de ses pieds (vous vous rappelez? il joue du *crin-crin* comme personne), je ne fais ni une ni deux, je le fais travailler… Une supposition qu'un *numéro* soit malade… ça peut toujours boucher un trou…

Et, glissant sur la pente lisse des « t'en souviens-tu? vous souvenez-vous? », elles dévidaient, tout heureuses, l'enfantin recommencement des jadis. Julia s'intéressait, ravigotée par ces choses mortes, dont les cendres endormies fumaient.

— Parle-moi de tes succès!

Catalinette, hésitant comme au saut d'une barrière trop haute, s'enlevait enfin, cravachée par de jeunes fiertés.

— Oh! ça va. Je n'ai pas à me plaindre : de la claque à mort! Et puis les journaux sont gentils. Il y en avait un, l'autre jour, qui m'appelait la « danseuse de *Gordes* ». C'était un mot, à ce qu'il paraît; j'ai pas compris, et j'ai ri tout de même. C'est pas une malhonnêteté, dites?

— Et M. Loyal, demandait l'écuyère, a-t-il toujours ses moustaches cirées et ses petits bandeaux sur le front? Est-il toujours décolleté comme une femme?

— Oui, oui! faisait Catalinette.

— Et M. William montre-t-il toujours ses dents en saluant?

— Oui, oui!

— Et M. Flipot, a-t-il encore le nez rouge?

Pour le coup c'est « non, non! » qu'elle a dit, Catalinette. Car M. Flipot est mort : Pyrame, le bai brun, elle se rappelle bien? le sauteur, qui « boit dans son blanc », eh bien! il lui a détaché une ruade en pleine bedaine, et l'écuyer s'est éteint à « Beaujon ». Même qu'on a fait une quête aux écuries, à seule fin de lui « acheter » une messe. C'est le père Plunkett qui a « piqué le laïus » (juste la veille de son attaque), et on a ri, allez! quand, s'embrouillant, il a fini par ces mots : « À revoir, Flipot, à revoir! Nous nous retrouverons... chez Quentin, *À la renommée des prunes.* »

Quoi! il était mort, ce pauvre M. Flipot? Un brave homme de moins! Et Julia, se taisant soudain, s'effondra dans une rêverie morne. Il l'aimait aussi, celui-là : ça ne lui avait pas porté bonheur! Puis, le cœur battant, elle se jeta à nouveau dans des questions, avec un entêtement drôle de petite fille. Elle prétendait qu'on lui nommât tout le monde, bêtes et gens, jusqu'à la buraliste, une « mère bougon » bonne femme. C'était bien fini : elle ne les reverrait plus. Le gazier ne lui tirerait plus sa casquette; M. Durand, le contrôleur, ne se lèverait plus tout droit dans son banc d'œuvre avec ses airs confits de sacristain, et les palefreniers, en gilets rayés, bras nus, ne lui enverraient plus des « bonjour », en ôtant leur pipe de leur bouche.

Tout à coup, d'un geste sec, elle se pencha, le corps en deux, dans la fenêtre : Gaston passait dans la contre-allée, sur Harald,

l'alezan, qui galopait de côté, par petits bonds coquets, encapuchonné dans ses crinières. Il salua. Catalinette, curieuse, fit :

— C'est lui, votre amoureux?

— Non! dit l'écuyère; je n'ai plus d'amoureux, moi, vois-tu?

Elle tourna la tête, afin de cacher ses yeux gros de larmes.

— Julia Forsell, bonjour! glapit du seuil Mme Zélie, qui entrait avec Brutus. Vous permettez? — La vieille lui flaqua aux joues deux baisers de nourrice. — Oui, c'est nous! On nous a dit que vous étiez *arrivée* : alors nous voilà en *quat'bateaux*! Je vous félicite, ma beauté : à quand la noce?

— Jamais! fit Julia, sérieuse.

— Tant pis! Vous m'auriez invitée à c'te noce : ça se serait manigancé dans le grand, pas vrai? Et, malgré que j'aie toujours *l'estomac-en-délabre,* parole sacrée! j'aurais pas donné ma part au chien.

On s'assit en rond, Brutus sur le bord de sa chaise, gêné, brossant son chapeau. « Mame » Zélie, ébaubie, mirait de-ci de-là, bas et haut. Un vase d'or, sur une petite table de laque, l'attirait avec sa peau luisante, guillochée par places. Elle se leva, et, le pelotant en ses mains osseuses, gantées de mitaines lâches en filoselle, elle en épela l'inscription : « *À Julia Forsell, la première écuyère du monde, ses admirateurs de Moscou.* »

— Tiens! vous avez été à Moscou?... Moi presque... aussi. J'avais mon *rengagement* signé, paraphé et tout; c'était le duc... machin qui me l'avait fait avoir, parce qu'il disait, comme ça, qu'une femme qui n'a pas fait sa Russie... Pff!... La veille de partir, paf! je me casse la *canicule*... Oh! une *facture* soignée... C'est le duc qui a payé, vous pensez! Le docteur, un homme très bien, décoré, mais farceur! ah!... il me disait : « Ça ne vous empêchera pas d'être amoureuse, ma belle! » J'étais belle dans ce temps-là... comme vous, quoi!... Alors vous avez été malade? Ça se voit : vous avez l'air chose... Mais aussi vous restez dans votre casernement... Il faut sortir, prendre du bon temps... Quand on a le sac, à quoi que ça sert de se manger les sangs? Faut se secouer, ma beauté!... Tenez! une supposition qu'on dînerait ce soir ensemble, chez le restaurant... puis après au Cirque. On a le temps : les petits ne sont que du *deux*... Ça va-t-il? voyons?

— Si vous voulez ! dit Julia, que des fringales de dehors griffaient tout à coup.

— C'est ça, c'est ça !… Oh ! une partie carrée alors !

Et Catalinette battait des mains, ravie.

Alors — tandis que Lottche, sans comprendre, habillait l'écuyère d'une robe en surah mauve garnie d'une écume de malines et que « Mame » Zélie s'esclaffait, tâtant le grain de l'étoffe, jetée dans des extases par les bas de soie à raies claires enroulées comme des vrilles —, Brutus, dehors, attendait, debout sur les mains, dévalant deux à deux les marches du perron de l'hôtel ; et, très rouge, il criait à Catalinette pâmée, qui jonglait avec des cailloux :

— Viens-y donc, mais viens-y donc !… Je t'en défie, Linette !

L'écuyère parut en toilette, pas très crâne encore sur ses jambes, avec d'exquises pâleurs de marbre qui blanchissaient sous son voile. Brutus se mit sur ses pieds d'un saut de carpe, et, ayant renfilé sa veste, il passa derrière Catalinette, les bras gauches, honteux comme un écolier pris en faute. Mais Julia ne le vit pas ; elle remontait appelant : « Lottche ! Lottche ! » Elle revint au bout de quelques minutes, ayant en quelques lignes prévenu Gaston de son escapade et troqué son chapeau sombre contre une mignonne capote en satin feuille de rose, les poignets sonores de bracelets. Elle dit avec un rire :

— C'est pour vous que je me suis faite belle.

On monta tous quatre en voiture. Sur la place de l'Étoile, que l'Arc enjambait de sa masse lourde archaïque, glacée de tons violets par des reflets de couchant, une berline de noce à chevaux blancs les croisa ; la mariée, très rousse, la peau comme blutée, semblait bouder dans son coin le mari moustachu, qui fumait, épanoui. Catalinette lança un coup de coude à Brutus.

— Tiens ! regarde donc ! — Et elle le pinçait en pleine chair — Regarde ! Voilà comme nous serons !

Déjà le landau tournait dans le jardin de guinguette du Moulin-Rouge. Et ce fut à ne se pas entendre dans le petit salon jaune du premier, quand le maître d'hôtel, le dos arrondi en arche de pont, les favoris flottants, fit, le crayon aux lèvres, très digne : « Madame commande… ? » Mme Zélie voulait une « croûte au pot », avec beaucoup, mais là beaucoup de légumes. « Moi, une bisque ! » criait Catalinette. Et c'était une macédoine

d'« armoricaines », de « soles au vin blanc », de « truite saumonée, sauce verte », de « selle de présalé aux foies gras glacés de Toulouse », de « cailles rôties bardées », de « salade russe ». L'entremets fut longuement disputé; la vieille tenait pour l'« omelette au rhum », et Catalinette, vexée, lui reprochait ses « goûts canailles ». Brutus et Julia se taisaient.

— Comme vin, de la Tisane, et frappée! dit Mme Zélie, avec un clin d'œil fripon. — Puis, claquant de la langue : — C'est comme dans le temps! Sauf que c'était pas encore le Moulin-Rouge, mais le café de Paris, le Rocher de Cancale. Ah! le Rocher de Cancale, « À la renommée des huîtres »! Mon bon ami, le baron… en avalait huit douzaines sans cracher… Une fameuse fourchette, allez…! Et coureur! Croiriez-vous…?

Grisée, elle se jetait à corps perdu dans des histoires, une salade de princes, de marquis, confits en un armorial bêta d'antichambre. Et, pendant que Catalinette et Brutus se piétinaient sans bruit sous la nappe, l'écuyère souriait distraitement sans manger, l'esprit parti dans des rêves. Dès huit heures elle n'y tint plus : des envies lui galopaient les jambes.

— Allons! fit-elle. Il est temps… je serai en retard.

Elle s'oubliait; même elle se versa un petit verre de kümmel, comme jadis, les soirs de haute-école. Elle descendit payer à la caisse, suivie du garçon discret, le pouce allongé dans l'assiette sur la note qui voltigeait, tandis que « Mame » Zélie, encore à table, emplissait ses poches de sucre et de cure-dents.

Sitôt qu'elle eut mis le pied dans le vestibule de marbre échiqueté du Cirque, une joie flamba ses prunelles, et ce même sourire crâne d'autrefois troussa de biais sa lèvre pâle. La salle était aux trois quarts vide : ci et là quelques toilettes claires de province, piquées comme des papillons dans une boîte neuve de naturaliste. Elle alla s'asseoir au premier rang, « pour ne rien perdre! » dit-elle. Et là, essoufflée par une fièvre qui lui sautait aux tempes, demi-sérieuse, demi-fille, remuée par des trépignements d'enfant nerveuse amusée, elle battait des mains furieusement aux virades lentes des chevaux, le cœur pris dans ce tournoiement cadencé de bayadères accroupies qui se lançaient. La musique lui donnait le branle; sa tête ballait, comme soufflée par d'invisibles haleines. Les cocasseries des clowns la jetaient dans des fous rires, qui se fondaient peu à peu en sanglots. Et

c'était plus fort qu'elle, elle envoyait à M. Loyal de petits plongeons familiers, risquait des conseils en sourdine : « La main légère!... Trop de jambe!... Il prend le galop sur le mauvais pied! » Les petits, eux, se pâmaient, tordus par des crampes de gaîté, faisant des pieds de nez aux camarades, très fiers de se pavaner aux « premières » avec Julia Forsell. Catalinette avait pris l'éventail en plumes blanches de celle-ci, et le maniait avec des mines de grande coquette, chuchotant :

— Dis, Brutus, j'en aurai peut-être un jour des comme ça!

— Ouiche! répondait-il avec un geste de gamin : la semaine des quat'jeudis!... Malheur! ça a du lait dans le nez, et ça veut déjà faire son « Océana » [1]!

À l'entracte, elle s'en vint flâner aux écuries, pendant que les « petits » s'aguimpaient. Le directeur, prévenu, s'empressait, ployé dans de sales respects. Dans la loge de Julia, ce nid clair en cretonne plissée comme un corsage à la vierge, une maritorne grasse s'habillait.

— *Té!* Adieu, fit celle-ci. Alors, ma *pichounette,* c'est moi qu'a hérité de votre ancienne *cassine?* Entrez!... Vous gênez pas! Faites comme chez vous!

Mais l'écuyère, honteuse, demeurait en dehors : elle avait entrevu dans un angle, à cheval sur une chaise, le baron Kohn, qui la toisait, ricanant, de l'air de dire : « Si vous aviez voulu, ce serait vous et pas la *femme-canon* [2]! » Alors, très vite, écœurée, elle regagna sa place, toute seule. Catalinette, debout, en jupe courte pailletée, les jambes liées d'un mouchoir, dansait par petits bonds peureux sur la corde. Comme elle s'allongeait de son long, renversée soudain, avec des ronds de bras et des œillades à la salle, Julia lui jeta son bouquet de corsage — des roses blanches à peine saumonées — noué d'un de ses bracelets

1. Trapéziste célèbre, née au milieu de l'océan Atlantique, d'où son nom de scène. Mirbeau l'a déjà évoquée dans *Paris déshabillé* (*loc. cit.*, p. 29) et, surtout, dans sa « Journée parisienne » du 12 juin 1880, dans *Le Gaulois.* Le 22 juillet suivant (art. cit.), il écrivait que « la jolie Mlle Océana était jalouse des succès mondains d'Élisa », mais qu'elle avait été désarmée quand la baronne amie de l'écuyère l'avait invitée à se joindre à elles.

2. Le 15 août 1880, dans « Miss Zaeo » (*Paris déshabillé, loc. cit.*, p. 34), Mirbeau évoquait déjà une femme-catapulte, projetée à une cinquantaine de mètres, avant de retomber dans un filet.

à fermoir de perles. On la regardait : elle se leva. Brutus entrait, couché en travers sur son cheval nu ; elle lui rit, et, lui envoyant un baiser du fin bout de ses doigts, elle s'en revint, sérieuse, aux écuries. « Mame » Zélie, qui guignait son fils dans un coin, fit :

— Hé ? qué que vous en dites ?... Ah ! le mâtin !... Mais regardez-le ! regardez-le, je vous dis !... N'empêche que j'ai l'*estomac-en-délabre* : ma salade de légumes qui ne passe pas ! Et vous ?

Elle ne répondit pas. On claquait des mains bruyamment. Ses jambes flageolaient, cotonneuses, énervées ; des moiteurs attendries lui mouillaient le front et la nuque, et, sous les paupières affolées, qui papillonnaient, ses yeux la piquaient étrangement. Elle frissonna ; elle se sentait baignée tout à coup d'un amollissement tendre. De nouveau on applaudissait. Oh ! Et que ce vent de bravos soufflait de caresses aux oreilles ! Et que c'était une chose parfumée, capiteuse, que ces haleines triomphantes des foules ! Et il faudrait renoncer à tout cela ? Sa vie était-elle donc à ce point fanée, qu'en la retrempant aux sources ravigourantes des gloires elle ne pût un jour refleurir ? Pourquoi ne partirait-elle pas ? Ailleurs ne saurait-elle passer ignorée du monde ? À New York peut-être... ! Le secret de ses hontes avait-il traversé les mers sur les ailes rapides des vents ?... Bah ! était-elle plus Julia Forsell, la dompteuse ? Assez de bassesses, assez de génuflexions lasses sur la pierre usée des souvenirs ! Était-ce sa faute si ce bandit avait su voler ce saint capital d'honneur, verrouillé au profond de son corps ? Son âme restait inviolée... Était-elle plus Julia Forsell ?

Comme un arc mouillé à la chaleur d'un âtre, elle se rebandait en ses détentes, fouettée d'ardeurs toutes neuves. Ce cirque, qui flambait, lui soufflait de brûlantes bouffées de vie. Avait-elle perdu l'esprit de se lâcher ainsi à des effondrements rappeleurs de pécheresse ?... Était-elle plus Julia Forsell ? Ses vigueurs de dompteuse superbe étaient-elles donc mortes, elles aussi ? Alors la cravache était trop lourde désormais à son bras ? Sa jambe était sans verdeur pour pincer les flancs du sauteur ? — Non, non pas ! Julia Forsell était vivante, bien vivante ; et elle tiendrait encore le monde pâmé, sans haleine, accroché à son rire de sirène.

De fougueuses colères bouillaient au-dedans d'elle, cinglées par des envies vengeresses. Et, les yeux luisants d'une flamme d'idée fixe, elle piétait d'un pas sec, largement ouvert, dans l'allée déserte et sablée des stalles, enguirlandée de droite et de gauche de pailles fines et tressées. Les chevaux tiraient sur leurs longes, tournant la tête, et parfois une ruade éclatait en coup de feu.

Plus haut! toujours plus haut! Ce serait sa devise encore.

Elle marchait, sabrant l'air de son éventail empoigné comme un fouet, sans voir, en proie à un rêve vivant de somnambule. Et elle l'apercevait, sa rentrée, éclatante, avec des fulgurations d'apothéose. Puisque le bruit de sa honte était venu aux oreilles du monde, eh bien! elle saurait le couvrir d'un formidable ouragan de bravos. Plus haut! plus haut encore! Elle avait franchi deux chevaux de front, peu de chose; elle en sauterait dix, vingt, plus encore, et, s'il fallait, chevauchant une bête endiablée d'Apocalypse, elle bondirait jusqu'aux nuages, et troquerait les fleurs flétries de sa couronne de vierge contre un nimbe éblouissant d'assomption [1].

1. Allusion probable à *L'Assunta* du Titien, qui se trouve dans l'église Santa-Maria-dei-Frari, à Venise, et que Mirbeau évoquera en 1883 dans *Ménages parisiens,* recueil de nouvelles également signées Alain Bauquenne. Il est frappant de noter la constance, chez Mirbeau, du vocabulaire sacré, des symboles chrétiens et de « l'empreinte » de l'éducation dans un collège religieux : pensons notamment au *Calvaire,* à *La Rédempion* et aux *Mauvais bergers.*

VIII

Gaîtés de jeunes, larmes de vieux

Non, cela n'était point un rêve : ils allaient partir, embrassés, comme de frais amoureux qui s'envolent. Ils la quitteraient, et sans regret, cette terre de France, dont les cloches branlées sonnaient toutes le glas de sa vertu morte. On dirait pour jamais adieu à ce sol trempé de ses larmes, l'oreille encore endolorie par ces moqueries du vent dans les branches, par ces gaîtés persifleuses d'oiseaux, qui la lapidaient de leurs rires; et l'on s'en irait, serrés l'un contre l'autre, là-bas, delà la grande mer, dont la puissante voix étouffe les railleries chuchotées du monde, et qui noie les hontes dans le cristal verdissant de ses flots. Déjà les galopades du départ endormaient la démangeaison des souvenirs. Julia, enfiévrée [1] de renouveau, semblait marcher à reculons sa jeunesse. C'étaient des émois de fillette, des joies en dehors, comme une embellie de ciel qui fleurissait ses yeux, lissait son front, faisait roses et pleines ses joues. Pour sûr, elle était de dix ans rajeunie : depuis cette soirée du Cirque, elle avait émietté ses tristesses; ses pâleurs de cire, ses plis de fausses rides, qui l'envieillissaient, étaient tombés, de même qu'un fard séché qui s'écaille. Une Julia inconnue, saine et superbe dans ses débor-

1. Le verbe *enfiévrer* revient fréquemment. Il peut avoir deux effets : d'une part, il tend assimiler les désirs, et notamment le désir sexuel, à une maladie — ce qui devrait amener à choisir la voie du renoncement, du Nirvana et de l'extinction du désir, comme les bouddhistes et comme l'abbé Jules; d'autre part, il contribue à créer une atmosphère morbide, voire de cauchemar et même d'hallucinations, que l'on retrouvera dans *Le Calvaire* et dans *L'Abbé Jules* et qui peut traduire l'influence de Dostoïevski.

dantes et sereines beautés, apparaissait, avec des prunelles éclaircies, où des curiosités d'amour s'allumaient. Des coquetteries lui poussaient d'oiseau vernissant ses premières plumes; elle s'alanguissait des heures en des recherches soucieuses de coiffures, abutée à se faire très belle, avec des regards peureux de vieille maîtresse que l'on quitte. Partir! non plus seule, cette fois, comme lorsqu'elle courait l'Europe, broyant des cœurs d'hommes sous le sabot de ses chevaux; non! la main dans la main de Gaston, et désaffectionnée du reste. C'était à ne pas croire : cette femme rude, d'esprit rassis, lancée au galop, âme et bouche scellées, dans sa fière vie d'amazone, était-ce bien la même d'à présent, si molle, si humble, abâtardie, garrottée toute en sa passion comme en une geôle?

Bien la peine de se tailler si droit des règles de conduite pour broncher sur un cœur d'enfant! Où étaient-ils, ses mépris de jadis? Où avait-elle mis sa superbe? Et ce n'était pas d'hier cependant qu'elle l'aimait! Depuis… Mais alors elle était entière en ses courages de vierge. Il avait fallu ce coup de massue d'attentat, ce broiement implacable du viol, pour écraser en poudre ses grands airs. Ce mariage! tout à l'heure encore, elle n'y pouvait songer sans dégoût; elle y était venue pourtant, la bouche faite à ces épices fortes d'infamie, qui naguère la brûlaient. Mais quoi! elle n'était qu'une femme : et, même pour de certaines pertes, les sources de la douleur tarissent à la fin. C'est égal, la chute était profonde! De cette lutte entêtée de deux mois, il ne lui était resté qu'une morbidesse lasse, avachie; ses yeux s'étaient faits comme myopes, oublieux de ces spectacles sévères d'honneur où elle les avait habitués. Elle avait beau se roidir parfois, le cœur lui débordant aux lèvres avec la mémoire de cette nuit, l'amour était le plus fort et lui coulait aux veines de si amollissantes langueurs, que, toute veule, elle s'abandonnait à de lâches confiances d'avenir. Pourquoi non? Il l'aimait : le souvenir était-il une chose si gluante, qu'on ne pût en laver la tache au courant fuyant des années? Elle était si jeune! N'y avait-il pas par-delà de riantes perspectives de bonheur, ainsi qu'une scénerie de parc étalée? Que si! l'amour a fait d'autres miracles. Bien sûr, c'était une plaie affreuse, une tare, un ulcère, une lèpre; mais on en guérit parfois : le mal tombe, et l'amour reste. L'amour! un décevant maître mosaïste, qui pavait de gemmes

ses pensées. Était-ce de sa faute si ce voleur était venu ? Sa porte était-elle mal close ?

Petit à petit de gaies envolées de rêves s'étaient abattues dans son cœur, qui délicieusement bourdonnait; sa tête s'emparadisait, sonnait d'un carillon d'espérances, frais ressouvenirs de la prime jeunesse. Et, quand Gaston lui avait répété : « Veux-tu partir ? » elle lui avait dit « oui » dans un baiser.

Partir ! Y avait-il rien de si charmant, partir avec un bon ami, doucement appuyée à son bras ? Cheminer par les routes, leurs deux âmes fondues en une seule, vibrant à l'unisson, comme des boîtes d'harmonie mises d'accord. Oh ! ces escapades d'écoliers lâchés dans la griserie des foins, ces galopements de cabris jetés à même la liberté capiteuse des plaines ! Elle se les rappelait, ces printemps rapides de Finlande — qu'une nuit tiède apporte, verdoyante et sereine, dans sa robe — chauffés par un soleil qui ne quitte pas l'horizon. Et c'était pendant ces jours sans fin un batifolage toujours recommencé. Les jambes se revanchaient des longues assises de l'hiver; au sortir de l'école, la *karzine* en copeaux au bras, on se lançait dans des courses folles, chacun se tenant par la main, déroulées en grappes blondes, qui festonnaient dans l'étroit sentier comme des retombées de clématites en fleur. Les rires partaient en trilles suraigus d'alouettes; puis, défilées soudain, on faisait halte à l'orée d'un champ de seigle, tressant les bleuets en guirlandes, pour repartir après, dansant des rondes outrancières, culbutées souvent, étourdies. Au revers d'un coteau, dans la rigole grisâtre que les pins abattus creusaient, on se balançait sur des troncs mis en croix, jupes et chevelures flottantes, avec de petits cris épeurés, qui effarouchaient les gelinottes et les lièvres blancs. L'été, on pêchait aux écrevisses, ou, derrière les garçons, le couteau à la ceinture, on relevait les filets à *siks,* avec des souleurs quand une huître à perles s'était accrochée dans les mailles. On s'en allait au fin cœur des buissons, et l'on rentrait, les jupes en loques, les cheveux poudrés, les mains et les lèvres violettes de l'encre des prunelles, ou fouettées de sanguine par l'airelle et la mûre sauvage. Oh ! ces rages de lessive, alors, les longs frottis de sa peau contre les pierres dures comme des râpes, l'écrasement sûr de l'oseille dans ses paumes, ces longs barbotages de sarcelle dans l'eau fuyante des auges, d'où les oies s'enfuyaient nasillant, elle les revoyait

dans un bariolage de tons vifs, collés à sa mémoire, en longues files d'images enfantines. Las! ces fureurs de propreté jalouse étaient mortes, mortes aussi ses fiertés! Mais qu'importe! Tout n'était pas perdu; l'amour restait. Un fameux ciment à boucher les vides; et si chaud, comme une pièce d'ouate molle qui vous enveloppait sans un pli.

Partir! Oh! que ce serait bon à secouer, les esclavages du monde, toutes ces chaînes lourdes d'étiquette, et de humer à deux ces libres senteurs du plein air!

Des soirs elle se coulait, frileuse, aux bras de Gaston, qui la hochait avec de lentes saccades de nourrice, les lèvres collées à ses lèvres par une poix; et là, s'abandonnant, câline, attendrie, elle se laissait glisser à cette douceur moite de caresses, frissonnant en ces mollesses de duvet, comme un enfant éveillé qui s'étire. Ses résistances s'énervaient dans ces tiédeurs affaiblissantes d'étuve; seule, sa raison, ainsi qu'un phare allumé dans la nuit, la tenait prudente sur ses gardes. Pas une fois elle ne s'oubliait, prise à ces odeurs de chair, qui lui soufflaient d'attirantes bouffées aux narines; et, si Gaston devenait trop pressant, elle se mettait droite, l'œil dur, à l'idée que sa dégradation seule le jetait à ces désirs. Pure, elle se fût donnée peut-être; mais qu'aurait-elle pu donner d'elle aujourd'hui?

Alors, devisant, ils s'égaraient en un fouillis parfumé de labyrinthe, où leurs rêves se mêlaient comme se mêlaient leurs cheveux; c'étaient des échafaudages légers de vie prochaine, si légers qu'une haleine, le vent d'un baiser les jetait bas; et de les rebâtir à nouveau, plus fragiles. L'Amérique les attirait avec l'inconnu laisser-aller de ses villes, la paix inviolée de ses forêts. Reparaîtrait-elle au Cirque, là-bas? Remplirait-elle les clauses de son engagement de New York? Elle l'ignorait. Lui la laissait libre, encore qu'une jalouse frayeur le poussât vers les solitudes. Voyons! aurait-elle peur, lorsqu'elle serait sa femme pour jamais, de s'enfoncer à son bras dans ces plaines boisées du Far-West et de planter leur tente en une clairière, comme un œil d'or ouvert au cœur même des bois, où il ferait bon s'aimer et se le dire, seuls, perdus dans ces immensités? Elle secouait la tête, alléchée pourtant, sans répondre. C'était donc vrai? elle serait sa femme! Ah! que lui parlait-il de la clémence des cieux, de ces floraisons innommées des forêts vierges, de ces concerts

d'oiseaux chanteurs? Que lui parlait-il de crainte ou d'ennui? Sa femme! Et où ne serait-elle pas heureuse? Sa femme! Mais cela seul était le paradis; le mot, rien que le mot avait des flamboiements de nimbe et la béatifiait. Ici ou là, partout : ce mot voudrait dire bonheur. La contrée était belle? Peu de chose. Il y serait, lui! À quoi bon en demander davantage? Oh! oui, elle serait heureuse, et puis fière, et puis... La voix lui manquait alors, et des pleurs, comme une pluie, tombaient dans le rire épanoui de sa bouche.

Restait à fixer la date du départ. On était à la mi-octobre, et Julia n'était engagée que fin novembre. Quand il la pressait, alentie dans la plénitude assurée de ses rêves, elle n'avait plus la même hâte. Partir! Pourquoi si tôt? Était-on pas bien là? Une crainte la retenait, comme au fin bord du péché. Là-bas, ce ne serait plus le péché, c'est vrai; mais ces embrassements, même permis, l'épeuraient. Puis on avait mille emplettes à faire, de longs chapitres de courses ménagères dans Paris, notés jour à jour sur les petites pages du carnet de peau de crocodile à coins d'argent. Et ce fut une fête : chaque après-dînée ils sortaient, affairés, en voiture, elle, habillée d'un juste de loutre à reflets d'or, comme une redingote d'homme très longue, la toque crânement posée sur l'oreille, avec des retombées frissonnantes de plumes. Le coupé stoppait à l'angle d'un boulevard, et ils montaient de compagnie chez le couturier, la modiste, amusés par les lorgnades drôles des « mannequins », qui se panadaient de salon en salon, avec des coups de pied savants dans les traînes lourdes, les questions pointues des essayeuses : « C'est pour un contrat?... un dîner? » Lui disait son mot, s'embrouillant dans la technique compliquée des « polonaises », des « poufs », des « tuniques », des « paniers », panachant les nuances à la diable, le bec cloué par des couleurs à la mode, « cap-de-more, zinzolin, ris de guenon, ventre de nonnain, espagnol malade ». Puis on descendait chez Guerre goûter d'un sandwich et d'un doigt de vin de Chypre. Et, côte à côte, ils s'en venaient d'un bon pas au long des boutiques incendiées par la boîte d'argent des réflecteurs. On eût juré de fiancés tout neufs, marchandant la corbeille. Ils entraient, et sur le velours des comptoirs les pierreries ruisselaient en cascades. Elle, fâchée, se défendait, disant : « C'est trop! à quoi bon?... Vous êtes fou! » Mais lui la voulait

très belle, alourdie de joyaux comme une châsse, et force était de se rendre, d'arrondir le poignet, de hausser le col, d'allonger ses doigts nus. Les stations chez le bottier, le sellier, la lingère, les menaient tard dans la soirée. Partout c'était la même antienne : des « monsieur », des « madame », toujours avec des clins d'yeux et des demi-sourires, où on lisait des phrases comme ceci : « Mes petits amis, on sait qui vous êtes… De jeunes mariés ! Bon ! on a votre affaire. »

Ils rentraient enfin, des paquets jusqu'aux yeux, ainsi qu'en une voiture d'étrennes. Ils dînaient au cabaret, coude à coude, sur le divan bas, buvant au même verre, picorant après la même grappe, et vite, en amoureux, sans prendre le temps de finir, coupant dans le vif des entraînements de la chair fouettée, ils couraient se cacher au profond d'une baignoire d'Opéra, ou bien à la salle Favart, doucement chatouillés par la suavité émue des cavatines, et grelottant d'un même frisson aux splendeurs élargies des marches nuptiales.

Un soir, à *Mignon,* elle avait dû partir : les sanglots l'étouffaient. Cette phrase, comme une lame, avait pénétré dans sa chair :

Connais-tu le pays… etc.
C'est là que je voudrais vivre… [1]

De lointaines bouffées d'autrefois soufflaient sur ses volontés flexibles. Le cher pays de *Suomi* l'appelait avec d'entêtées ritournelles. Pourquoi l'avait-elle quittée, cette patrie des lacs limpides ? Est-ce qu'elle aurait jamais senti ces piqûres de honte, si elle y était demeurée, toute blanche dans la blancheur reflétée de ses neiges ? Et elle ne les reverrait plus, puisque l'amour la chassait à l'opposite, loin, bien loin de ces plaines, qui reçoivent les premiers baisers du soleil. La nuit, de lancinantes secousses de fièvre la tinrent éveillée dans son lit, souriant à ces choses.

1. Mirbeau utilisera de nouveau ce refrain en 1901 dans « Un Homme sensible » (*Contes cruels,* Librairie Séguier, Paris, 1990, pp. 525-531).

C'était fini, elle syndiquait ses libertés [1] à toujours; et, si l'amour sucrait sa servitude, elle n'en serait pas moins pour cela servitude.

Souvent aussi, le soir, enfermés dans le boudoir de l'hôtel, elle le poussait doucement au piano, et, debout derrière lui, en une pose inspirée de druidesse, elle chantait, sur le canevas grave d'une basse toujours pareille, d'étranges airs rythmés, en sa belle langue rude, où les notes de gorge bramaient, brodées de vocalises ascendantes et pointues, qui se terminaient sur un trille. Puis, des pleurs dans la voix, elle tombait dans ses bras.

Gaston lui avait offert un chien pour remplacer Nora; mais elle l'avait regardé de son même rire triste de la convalescence.

— À quoi bon? avait-elle dit. Qu'ai-je donc encore à garder?

Elle s'était reprise de passion pour ses chevaux, les visitait à l'écurie, était présente aux repas, flairait l'avoine et la paille. Le matin, ils montaient ensemble, galopant à toute outrance dans les allées ouatées de feuilles sèches, qui pétillaient ainsi que des broussailles allumées. En travers, des brumes se balançaient, tendues comme des cordes de séchoirs au fin bout des branches dépouillées. Elle le défiait, curieuse de nouvelles promesses, franchissant d'un bond une barrière avec des grâces molles, assouplies. Lui, piqué, ramassant ses forces un peu mièvres de *sportsman,* accourait à bride avalée sur l'obstacle, sautant de biais, déplacé, à la cravache. Et de rire si le cheval touchait des sabots de derrière, ou s'il se dérobait, enfilant la venelle. Puis, sans ombre de morgue, elle manquait exprès à son tour, se faisant humble et petite fille, avec des : « Croyez-vous?... Ne pensez-vous pas?... Mais vous le savez mieux que moi! »

Un jour qu'ils avaient poussé jusqu'aux bois de Chaville, cédant à l'attirante séduction des chemins, où les chevaux enfonçaient dans une cendre, avec de bruyants coups de lèvres aux talus de mousse encore empanachés d'herbes folles, une brusque averse, comme un filet aux mailles fines, leur était tombée aux épaules. C'était au penchant sans abri d'une jeune coupe, et, trempés, ils s'étaient jetés à fond de train par-delà les

1. L'expression implique que d'adhérer à un syndicat, c'est aliéner sa liberté. Libertaire et individualiste farouche, Mirbeau refusera toujours d'adhérer à quelque association que ce soit, à plus forte raison à un parti politique.

troncs équarris, qui luisaient d'un ton de beurre frais, par-delà les tas d'écorce et les piles croulantes de pelard. Parfois un lapin partait dans les jambes des chevaux, comme une balle, et s'allait perdre en une coulée, frissonnant tunnel de bruyère. En haut, sur la crête nue, couleur d'or, tigrée de bouquets de ronces par places, des carriers leur avaient indiqué du doigt une maison de garde, dont le toit de tuiles rougissait au profond d'une combe. Un moment ils avaient repris haleine sous le parapluie tanné d'un vieux chêne, et, rendant la main, ils avaient dévalé la pente d'un trait, grelottants, avec des gouttières qui ruisselaient sous le linge. Oh! la bonne soupe gâchée serrée en mortier, et l'exquise omelette, roulée en cigare dans la poêle! Les gens dînaient, et vite on leur avait fait place, non sans avoir troqué les vêtements alourdis par l'averse, elle, contre une chemise en toile rude, une jupe, une capeline de laine; lui, contre le complet du dimanche en « peau-de-taupe » isabelle du garde. Elle était jolie à ne pas croire ainsi, la peau chauffée par la course, les cheveux dénoués, comme un manteau royal aux épaules. Pendant qu'ils mangeaient à belles dents, l'enfant du garde, un tout petit, baveur, tremblait ses premiers pas, emprisonné dans un chariot à roulettes. Julia l'avait pris et couché sur ses genoux, le hochant, lui glissant des chatouilles.

— Hé donc! ça vous connaît, les mioches! avait dit la mère, qui riait. Madame en a, *ben* sûr?... Non? Alors ça viendra! Car vous êtes tout fin mariés; ça se voit dans vos yeux qui reglinchent, si vrai comme je suis là!

Et, sans répondre, envolée dans ses songes, Julia avait souri au bébé, pensant qu'un jour proche peut-être elle en aurait comme ça des ribambelles. On était revenu tard, l'après-midi, séchés, repus, le cœur aise, salués loin, loin sur la route par l'aboi furieux des chenils.

Elle avait encore des retours en arrière; des sursauts navrés, rappeleurs, la couchaient énervée comme un saule; un chagrin lourd lui posait ses mains fortes aux épaules, l'écrasant en des désespérances lâches de femmelette. Elle renvoyait Gaston alors : que lui venait-il parler de mariage? Fou! est-ce qu'on épousait une femme de sa sorte? Pure, passe encore; mais flétrie! Des jours elle restait seule, griffant à plaisir ses blessures qui saignaient, indifférente même à ses chevaux, ces belles bêtes

fougueuses et câlines, dont la robe pelucheuse chatoyait. Et, si Gaston rentrait, implorant, l'enveloppant d'infinies tendresses, elle se sentait des colères qui lui fumaient en l'âme, révoltée ; ces insultantes pitiés, cette miséricorde plaignarde la mettaient hors d'elle. Est-ce qu'il croyait usée la mémoire de ses hontes, comme une pierre tendre, mangée par la pluie goutte à goutte de ses larmes ? Oh ! ces apitoiements qui la cinglaient, ce débridement inconscient de plaie vive !... Puis tout à coup ses humeurs se fondaient ; elle l'étreignait bien fort, avec de chantantes paroles. Oh ! oui, elle l'aimait ! plus peut-être depuis qu'il avait déployé ce courage, cette fermeté mûre d'homme fait, ces grandeurs clémentes de pardon. Pas une minute il n'avait hésité ; elle ne l'avait pas une fois vu broncher en son amour tenace. On eût dit qu'il l'aimait mieux, tombée de ces hauteurs glacées d'Alpe vierge, et rapetissée ainsi à sa taille.

C'était la veille du départ. Gaston était sorti afin de veiller par lui-même à l'embarquement des chevaux, mis en route à l'avance pour Le Havre. Vers deux heures, la princesse Vedrowitch se fit annoncer chez Julia. Elle n'avait pas changé, cette chère princesse ; c'étaient toujours les mêmes dégoûts peureux des pleure-misère, les mêmes flux de caquet, les mêmes pétarades de rire, le même nasillement grêle de perruche. De cœur, point ; une perruche, je vous dis. Elle était venue, avec des démangeaisons de savoir. Julia se mariait-elle ? se mariait-elle pas ? Autant de piqûres, qui la mangeaient, la nuit.

Après le débordement des tendresses, elle attaqua vivement. L'écuyère se tint sur une sage réserve, jalouse de ce secret d'amour soigneusement verrouillé dans son cœur. Le confesser à la princesse, mieux eût valu le faire en foire ! Celle-ci alors vida son sac à nouvelles : la marquise d'Anthoirre, qui portait, ma foi ! allègrement son deuil, s'était de nouveau remise avec « Coco », dont le mari, depuis peu, était amant gagé d'une douairière. Se rappelait-elle le chevalier Bandello di Bandelli, si barbu, qu'on eût dit l'homme-chien ? Eh bien ! on l'avait pris la main dans sa manche, pleine à craquer de toutes sortes de rois (on jouait l'écarté) : d'où scandale, et plongeon du chevalier... d'industrie. Les Giusti étaient désespérées ; Rita entrait à la Visitation [1], à moins que... Ses sœurs étaient mariées enfin : le

baron Kohn avait sa croix, et la vieille comtesse-mère, apanagée, ne bougeait plus de Monaco. Chelthea, lui, entretenait une « marcheuse », qui lui coûtait fort cher et qu'il battait ferme, « afin, disait-il, de la mettre au pas… cette marcheuse ! et de rentrer dans ses frais ». Quant au général de Poilvé, on l'avait enterré la veille : il était mort d'un calembour, qui lui était demeuré en travers du gosier comme une arête…

Julia n'écoutait pas : que venait-elle donc lui conter, la folle ? Elle se souciait bien, en vérité, de savoir que Mme Mazarski, « cette lionne », avait emporté son volage époux au fond des steppes, que Mme de Sorlin… que Barine… et les autres… De guerre lasse, la princesse avait quitté la place avec un rire très dépité. Le lendemain, l'écuyère comprit ce qu'il y avait de fiel dans ce rire.

Elle rêvait, assise contre la fenêtre, les mains affairées, jouant avec ses bagues, un peu lasse de ces rangements de babioles précieusement entassées dans des boîtes de peluche gainées, galopée par des rages de partir. Pour tuer le temps, cette chose à la vie si dure parfois, elle s'absorbait dans le spectacle de l'avenue, ce déroulement continu de chenille, dont les anneaux, dessoudés un moment, roulaient vite pour se ressouder plus loin, dans une halte. On frappa à la porte : elle tourna la tête sans répondre.

— Mme de Martigues ! fit la voix traînarde de Lottche.

Dieu puissant ! La mère de Gaston !… Sans doute avertie par la princesse !

Une navrante chose, ce passionné duel de femmes. La mère, froide et rassise, debout, dressant sa haute taille, avec un je ne sais quoi qui forçait le respect, dans ses cheveux cendrés, dans son regard rougi, dans le fin tuyauté de ses rides, dans ce voile de crêpe qui faisait plus hautain le port de tête, et plus mystérieuses les paroles. Puis, cap-à-cap, celle qui serait l'épouse tout à l'heure, angoissée, les yeux sabrés de fauves éclairs, la bouche grimaçante, le corps ramassé comme une chatte.

1. C'est-à-dire chez les religieuses de la Visitation, ordre fondé en 1610 par François de Sales.

— Vous l'emmenez? commença la mère. — Et sa voix s'amollissait, pétrie avec des larmes.

— Je l'aime! dit Julia.

— Je ne l'aime donc pas, moi?

Et, se courbant, cassée par une mortelle douleur, Mme de Martigues suppliait :

— Je n'ai que lui! je n'ai que lui! Et s'il revient jamais, je serai morte : laissez-le-moi jusque-là!... Je n'ai que lui!

Ah! qu'il fut superbe de méprisante et souveraine pitié, le sourire, qui tordit le coin des lèvres de l'écuyère, quand elle fit :

— Et moi, en ai-je donc un autre?

C'était vrai! Elle était la mère, avait des droits acquis plus anciens en date, quelque chose comme une charte de famille, tout entière écrite de son sang. Mais, elle aussi, elle avait pleuré et souffert; elle aussi, elle en avait, des titres, et paraphés de cette encre de vie. Elle l'aimait aussi, elle! elle avait cet amour dans sa peau, à même sa chair. Pourquoi? Elle ne l'aurait su dire : parce que c'était lui, parce que c'était elle. Et elle n'avait que lui! Son amour, pour être plus jeune, était-il moins profond? Gaston était tout pour elle; son orgueil renaissant, ses fiertés retrouvées, sa vie même! Et pourquoi la mère ne l'avait-elle pas su garder? Pourquoi n'avait-elle pas noué à ses pieds des entraves si lourdes de tendresses, qu'il fût à jamais retenu captif dans ses jupes? Aussi bien, à lui de décider entre elles deux, et l'issue n'était pas douteuse; il l'aimait plus que sa mère, puisqu'il partait.

— Je n'ai que lui! répéta la vieille femme. Et voyez, je n'ai pas pour longtemps de vie dans les moelles. Patience! vous avez le temps, vous! Quand je ne serai plus, vous le prendrez!

Et toujours davantage, comme sous l'écrasement lent d'une meule, elle s'abaissait; enfin, agenouillée, mouillant les mains de Julia d'une averse plus chaude de larmes, elle râla :

— Par pitié! laissez-le-moi!... Je n'ai que lui.

Julia ferma les yeux. Une suprême douleur la poignait; le cœur lui battait jusqu'à la gorge. Le fantôme éteint des souvenirs se dressait, lui jetant à la face ses hontes. Avait-elle bien pu croire à cette magie du bonheur proche? Ah! sa mémoire était courte : elle, la femme tombée, rêvait de rénovation; elle se voyait déjà relevée de ce lit de boue, où cet homme là-bas l'avait

couchée! Et le cœur ne lui avait pas manqué à l'idée d'une union dépareillée à ce point? Lui, candide, un enfant presque; elle, l'écuyère, dont les journaux avaient conté la chute et ressassé les turpitudes! Et cette mère se taisait de ces choses! La cause pourtant valait qu'on la plaidât!... C'était grand, cela; c'était beau!... Pouah! elle en avait assez, de ces bassesses. Pour déshonorée qu'elle fût, il lui restait à l'âme ce sacré flambeau de vertu et d'honneur, qui met aux yeux le reflet luisant d'une vie sans tache et le vernis des pensées; et cette lumière, allumée au sanctuaire de son cœur, éclairait au loin sa route comme un phare. Alors, s'abattant par terre à son tour, elle sanglota :

— Je partirai seule, madame [1]!

IX

L'écuyère

Quand, le soir, elle monta dans le coupé du « rapide », qui devait les emporter au Havre, elle se forçait à sourire, avec d'étranges flamboiements de prunelles.

— Tu es heureuse? lui demandait Gaston. Bien vrai? heureuse… heureuse?

— Oh! oui! répondait-elle.

Et, attendrie, elle l'embrassait, se pendant à son cou d'un mouvement de faune alangui.

Puis, les yeux clos, retirée dans son coin, feignant de dormir, elle regarda la vie promise face à face. Non, vrai, cela ne valait pas les pleurs que ça coûtait. Une lassitude la prenait, aux ressouvenirs de ses luttes. Quoi! était-ce possible? certains s'y cramponnaient, qui eussent payé d'une monnaie honteuse quelconque un jour, une heure, à grossir leur congé! Le vrai congé, c'était la fin, la paix sereine de l'éternel dormir. Que laisserait-elle derrière elle? Lui, Gaston. Il l'aimait; mais logeait-il sa vie en la sienne? Peut-être. Et ce n'était qu'un homme!… Ses chevaux? Bah! le père les aurait avec le reste. Son existence caracolante et fiévreuse d'amazone, d'enfant gâtée des foules? Bah! bah! c'était d'un goût si fade à la longue. Et, engourdie par ce hochement du train jeté à toute vapeur, son esprit battait l'estrade, envolé au pays de Finlande. L'hiver y avait étalé son

1. Comment ne pas penser à la visite du père Duval, dans *La Dame aux camélias,* de Dumas fils? Ou dans *La Traviata,* de Verdi : le sacrifice de la femme est un thème classique dans l'opéra.

suaire, glacé la jaserie des cascatelles, durci la croûte des lacs bleus. Là-bas, dans quelque coin perdu, non loin du *Paeijaenne,* dans l'ombre alourdie des mélèzes, sous la neigeuse chevelure des bouleaux effeuillés, le père, en la salle basse du *gäard,* fumait sa pipe, à la chaleur du poêle qui ronflait. Au faîte du lit, en forme d'armoire peinte, des poules dormaient, perchées. Le rouet bruissait en mesure, manié par la petite sœur Lisa-Maria, la benjamine, qui devait être grandelette à présent, tandis qu'autour de la table en sapin frères et sœurs travaillaient à la lampe, qui cousant une chemise de toile bise, qui remmaillant un filet, qui taillant des sébiles, qui tressant des paniers de jonc, qui brodant une *touloupe* à peau rose. Le soufflement des bêtes ébranlait la cloison de bois mince, qui séparait la salle de l'étable. Jamais elle ne les reverrait, ces chers aimés; jamais plus elle n'entendrait les fouettements du vent dans les pins, les grelots de la *telega* du *kronslänsman* du bailliage en tournée; jamais elle ne fendrait plus l'étoffe lisse des eaux, dans une barque longue, arlequinée — le dimanche, attifée pour le prêche —, avec les lourds paniers de beurre, le grain, le poisson salé, la viande, salaire du pasteur-maître-d'école. Jamais elle ne vivrait plus ces longues journées de juin, où le soleil, sitôt couché, rebondit à l'horizon comme une balle. Plus jamais elle n'aurait la petite mort, à la veillée, écoutant l'épopée sanglante des *Vikings,* les strophes rauques, essoufflées du *Kalevala.* Et elle eut un branlement de la tête, un salut qu'elle envoyait au loin, comme un adieu.

Quand le train faisait halte aux stations, elle s'éveillait. Cette paix brusque lui bourdonnait aux oreilles, ainsi qu'on voit, dans le brouhaha confus d'une usine en marche, le silence d'un métier qui meurt faire tapage. Elle se penchait alors sur Gaston, l'enlaçait pour reprendre de nouvelles forces et repartait de plus belle dans ses rêves. Elle songeait à ce voyage de Bretagne, après sa chute de cheval : qu'elle se sentait le cœur dispos, l'âme allègre! Elle l'aimait, et il lui semblait que là-bas, au bord de l'Océan, elle n'aurait qu'à tendre la main, que le bonheur y allait tomber comme un fruit mûr. Dieu n'avait pas voulu, ce Dieu qui a tant soif de nos larmes. Oh! que tout cela était loin!... Et un frisson la glaça, à la pensée de ce lâche, qui, de nuit, ainsi qu'une bête puante, avait fondu sur elle et arraché la fleur de son corps.

Par cette blessure tout s'était écoulé, tout avait fui, ses joies, ses fiertés, ses forces, sa vie même. Seule, la honte était demeurée, mêlée comme un venin à son sang. Mais c'était fini maintenant. Elle le savait, le moyen de guérir : et elle relevait la tête, sa tête que la mort prochaine étoilait du nimbe retrouvé des vierges, sous le lustre effacé de ses puretés, qui luisait ainsi que jadis superbe.

L'aube crevait lorsqu'ils débarquèrent au Havre, transis par le froid de la nuit. Et, de nouveau, retrempée de courage, elle s'était fait un masque de complète joie. Lui jouissait pleinement, lâché dans de sereines gaîtés d'enfant à la veille d'une fête. C'est qu'aussi ce départ rendait la noce prochaine; et au-delà de la haute mer il entr'apercevait dans le ciel les fumées de clochetons du temple qui les devait lier à jamais. De singuliers chatouillements de désirs commençaient à lui limer la peau. Ces froideurs sages le harassaient à la fin, et il sentait des cinglons de coups de fouet dans sa chair excitée. Il l'aimait, et ce n'était pas assez de le lui dire; la chaleur de ses vingt-deux ans lui montait, et de fameux bouillons de sang lui assautaient les tempes. Julia!... quelle froideur était donc la sienne? Oh! pas une fois elle ne s'était oubliée, pas une fois la chaleur des caresses n'avait endormi sa raison, qui veillait, sentinelle implacable, aux surprises.

C'était un de ces tièdes matins d'automne, glanures oubliées de l'été, que la Saint-Martin économe ramasse; un clair soleil, tamisé par des voiles de nuée qui s'effiloquaient en mousselines, s'élargissait dans un ciel du bleu gris changeant des tourterelles. Bras dessus, bras dessous, cédant à la camaraderie plus molle du voyage, ils allèrent à la jetée, qui, pareille à une langue grisâtre, s'allongeait dans le flot d'huile, à peine ridé par des brises. Tout au bout, à genoux sur les bancs de granit, elle battit des mains, secouée d'un rire qui irisait ses prunelles de chatte agrandies. Elle était sincère en ce délicieux moment d'oubli, prise à ces piperies d'espérance, qui miroitaient au loin à fleur d'eau. En rade, pareille à un voile d'amazone, une fumée de « Transatlantique » fouettait la brume lilas de l'horizon. Et elle pensait : « Là-bas, la terre de promission, le bonheur aisé, sans luttes, les palmes d'or bien gagnées des vierges martyres et les splendeurs d'apothéose. » Que fallait-il pour cela? Se taire, voilà

tout! Se taire! Et demain, tous deux rajeunis, ayant dépouillé ces vêtements souillés par la fange des chemins, secouant au rivage les poussières rappeleuses de leurs sandales, ils s'embarqueraient, assurés des lendemains si longtemps pétris dans leurs rêves. Et il n'y aurait plus de méchantes gens pour les séparer l'un de l'autre : la mère même serait oubliée, et, comme jadis, heureuse, dans sa robe d'épousée, elle « marcherait entre les lis ».

Ils revinrent au quai d'embarquement prendre possession de leur cabine retenue : le pont du *Labrador* en partance était grouillant, pas moins qu'un champ de foire; la grue gémissait, mise en branle par le hoquet précipité des machines. Et ce furent des étonnements bêtes, des gaîtés naïves, un plaisir ébaubi de fiancée visitant la chambre nuptiale. Elle allait et venait, de sa couchette à la porte à coulisses, hochant la lampe du plafond, déplaçant les pièces de toilette gainées, ouvrant le hublot, les mains curieuses.

Ils déjeunèrent à Frascati, baignés dans le plein jour des terrasses. Et c'était vraiment fête au ciel, où le soleil, comme pour les noces prochaines, allumait tous ses cierges. Après, les poches pleines de sucre, elle alla visiter ses chevaux, de la veille installés à l'aise dans l'écurie déserte de l'hôtel; même, ayant soulevé à deux mains le couvercle du coffre à avoine, elle leur en jeta des poignées. Et une envie soudaine, gourmande, la prit, un besoin fougueux de galopades.

— Hein! veux-tu? dit-elle, câline, coulant son bras sous le sien. Autant cela que rester en ville à rien faire!

Et quatre à quatre elle grimpa à sa chambre. Quand elle redescendit, parée comme pour le cirque, la taille amincie encore par le juste de drap rouge à longues basques, d'où les seins saillaient, avec des profils rudes de bastions, le chapeau bas sur le front et une rose fichée dans le trèfle d'or de ses nattes, elle souriait de ce même sourire attirant et mortel de succube [1], dont le coup de faux n'avait pas sur sa route laissé un seul cœur debout. Gaston tressaillit, étranglé par une peur. Dieu! cet uni-

1. Cette nouvelle métaphore l'assimile à un démon, à un vampire, et l'amour qu'elle inspire à une possession démoniaque. On retrouvera ces thèmes dans *Le Calvaire*.

forme joli de combat! Était-elle revenue, l'écuyère, avec ses belles indifférences et ses fiertés implacables? Assagie, foulant aux pieds ses faiblesses présentes, s'allait-elle revancher en le chassant?

— C'est mon costume… dis? fit-elle. Bah! on ne nous connaît pas! Viens!

Sitôt en selle, une fièvre lui empourpra les joues : elle riait, flattant de la main son alezan. Comme ils gravissaient la côte d'Ingouville, elle devint tout à coup bavarde; et, s'arrêtant, tournée sur sa selle, elle lui montrait du bras la rade étalée à leurs pieds en demi-lune, où les mâts montaient comme des fumées.

— Demain! dit-elle.

Sur la terrasse largement sablée d'une villa, un homme jeune, une jeune femme, qui marchaient, enlacés, au long d'une allée de roses, s'arrêtèrent pour les voir passer; et, accordés par des pensées pareilles, ceux de l'allée sourirent à ceux de la route.

Ils avançaient au pas, botte à botte, causant, dans un entre-chien-et-loup exquis de veille de noces; ils n'étaient pas époux encore et n'étaient déjà plus fiancés. Dès en rase campagne, il se pencha et effleura de ses lèvres l'oreille de Julia, où une boucle de cheveux d'or pendait, pareille à un bijou de filigrane. Alors, comme si ce baiser lui eût donné des ailes, elle s'élança. Devant eux le chemin d'Étretat — virant au bord des falaises, dont les croupes herbues s'arrondissaient, mamelonnées ci et là sur la gauche, avec parfois des coupes d'océan qui bleuissaient ainsi qu'un pan de ciel surbaissé — se déroulait au loin, de même qu'un fleuve d'argent immobile. Et, dans la paix recueillie des terres fraîchement retournées qui fumaient, où des bandes de corbeaux piochaient du bec effrontément, le trot des chevaux claquait en sabotière. Ils allèrent longtemps en silence. Au quitter de Sauvie, ils se jetèrent dans une sente, qui courait à travers champs vers la mer. Essoufflés enfin, ils ralentirent à la lisière d'un bouquet de bois, accroché au revers de la pente, un coin exquis, avec des senteurs résineuses, formé un vent de large, et tiède, et secret à plaisir pour un confessionnal attendri d'amoureux. En un creux feutré de grasses verdures, où les aiguilles des pins s'étaient plantées comme des peignes dans les

chevelures des mousses emmêlées, une source pleurait goutte à goutte.

— J'ai soif ! dit Julia.

Elle sauta à bas de cheval et tendait ses mains, arrondies en écuelle, d'où l'eau suintait en filets ; et, fermant les yeux, elle but goulûment. Gaston avait mis pied à terre ; il s'agenouilla.

— Et moi ? fit-il, avec un clappement des lèvres.

Elle puisa de nouveau, et, se retournant, d'un geste de reine, elle lui posa à la bouche la vase tiède de ses mains. Alors, les jambes molles, pâmées, elle s'abattit dans ses bras.

— M'aimes-tu bien ? dit-elle, mordant ses lèvres de baisers gluants.

— Oh ! oui, Julia ! Oh ! oui, je t'aime bien, bien.

Sa voix profonde et chaude avait des essoufflements d'orgue.

— Sais-tu, reprit-il, que c'est dans dix jours, chérie, que vous serez ma femme ? Voyons, riez un peu, pour voir !... Je t'adore, ma Julia ! ma vie !... Mariés, penses-tu cela ? Mariés, et seuls dans un coin ignoré du monde ! Sera-ce pas le paradis ?... Dieu est bon, qui nous fait ces riantes destinées. Je t'aime tant !

— Et tu m'aimeras... toujours ?

— Méchante ! Ne te les ai-je pas ouvertes, les caisses profondes de mon cœur ? N'y as-tu pas vu, entassées, d'infinies épargnes ? Va ! tu peux y puiser à deux mains, sans compter : elles sont inépuisables !

— Tiens ! dit-elle, dégrafant son corsage, connais-tu cela ?... Ces fleurs séchées, c'est ton bouquet, Gaston, celui que tu m'as jeté, le premier soir. Embrasse-le : c'est une relique sacrée.

Une pensée sombre embrunit ses traits, qu'une détente amollissait. Ses paupières battaient, et deux plis, à chaque angle, comme deux cordes, hâlaient sur sa lèvre, encore troussée par un rire d'abandonnée confiance.

— Allons ! fit-elle à voix basse.

Elle se leva, avec une piaffe dépitée de la tête. Une seconde fois elle fut lâche et s'écroula de tout son long dans la mousse.

— Je t'aime, Gaston ! je t'aime.

Il l'assit sur ses genoux, la berçant ; elle, pendue à son cou, les lèvres collées à son oreille, répétait, comme insensée :

— Je t'aime !... je t'aime !... je t'aime !

Puis, très bas :

— Est-ce que tu aurais du chagrin si je venais à mourir?

— Mourir? quelle folie! Julia, ma Julia, tu es folle… Mourir!

Elle frissonna.

— Marchons! dit-elle.

Elle prit son bras, qu'elle serra.

— Dis? tu m'aimes? Répète-le-moi encore, mais bien, bien, comme tu sais?…

— Je t'aime!

— Jure-le?

— Sur ma mère…

— Non! pas cela! fit-elle, mordillant ses lèvres.

— Une larme roulait sur sa joue; elle l'écrasa d'un doigt. — Embrasse-moi bien fort.

Il l'enleva et l'étrangla à demi d'une furieuse caresse.

— Merci! dit-elle. Je suis heureuse… À cheval! à cheval!

Et, comme, pour l'aider au montoir, il étalait son avant-main en marchepied :

— Non, monsieur, fit-elle avec un geste en défi de la tête, nous ne sommes pas une femme du monde, nous!

Elle bondit en selle, accrocha sa jambe à la fourche, et, sabrant son cheval d'un coup de cravache, elle partit à fond de train sur la route. Il la suivit à toute course, distancé toujours, appelant :

— Julia!… Julia!… Il faut rentrer… il est tard!

Elle se retourna à demi et lui jeta un baiser dans sa main ouverte. Puis, brusquement, elle tourna sur la gauche, gravit au galop la pente. Gaston accourait, criant :

— Tu es folle!… C'est dangereux… Reviens, reviens!

Ils rentrèrent par la route de Sainte-Adresse, rendus muets soudain par des choses. Julia, rassise et comme assagie par la course, la peau molle, songeait, paupières closes. Et rien ne vivait plus en elle que son cœur, qui donnait du bec à grands coups contre l'étroite prison du corsage, ainsi qu'un oiseau farouche enfermé. Oh! être à ce point aveulie, désâmée! Elle était partie, ce tantôt, pleinement résolue à mourir, à se précipiter en quelque trou de mer béant, hospitalier aux misères. Ah bien! cette promenade, qui devait être la dernière! Voici qu'elle revenait à présent, ayant caponné, plus lâche qu'une enfant

devant cette tombe humide entrouverte ! Pourquoi aussi l'avait-il appelée, *lui* ? Pourquoi ? Il eût fallu se boucher les oreilles : car cette chère voix griffante, adorée, lui enfonçait ses crocs dans la chair. Alors c'était fini, ses fiertés; c'était fini, ses dégoûts : elle avait la bouche faite désormais à l'amertume de sa honte, et elle avait promis pourtant !... Bah ! un parjure, peu de chose, dessus ce tas de boues accumulées dans son cœur !... Oh ! Dieu ! comme elle l'aimait !... Des pensées d'avenir s'allumaient au fond d'elle comme des lampes. Demain, pas plus tard que demain, ils s'embarquaient, et... vogue la galère ! Rien, non, rien ne pourrait plus jamais désentrelacer leurs tendresses. Rien, que la mémoire de cet homme là-bas... qui... Oh ! oh ! elle aurait beau ajouter les distances aux distances, mettre entre-deux l'espace, entasser les années et vieillir, la tache des baisers de ce larron d'honneur se lirait encore dans ses rides [1]. Innocente, sans doute, mais tombée ! Quoi ! vivre, avec ces revenez-y de fange, comme un hoquet persistant de chose forte ! Vivre avec cette souillure à l'âme !... Il n'y a que la mort qui efface.

Parfois, d'un glissement de prunelles elle regardait Gaston, frissonnante. Dieu ! s'en aller, entrer dans le froid inconnu de la tombe, ignorante encore de ces adorées délices d'étreintes chaudes, essoufflées, de chairs fondues, palpitantes et moites ! Puis son bras, comme un ressort lâché, partait, fouaillant le cheval, qui galopait trois pas et s'arrêtait, lassé, le poitrail fouetté d'un chapelet de bave.

Gaston suivait, les nerfs crispés à fleur de peau, très ému à l'idée du départ, qui faisait le bonheur proche. C'était plus fort que lui, cette joie, qui lui chauffait le cœur, mettait une rosée à ses yeux; et le grelottement des cuisantes jouissances entrevues le hochait maladivement.

1. De même Sébastien Roch après son viol : « La pensée d'être maintenant obsédé par cette présence continue, par l'image persécutrice et sans cesse vivante, et à toute minute évoquée de sa souillure, la certitude de ne plus jamais se soustraire à cette hantise, [...] tout cela l'accabla ». L'expression de « larron d'honneur » a déjà été employée; le marquis violeur est un voleur, mais son vol va entraîner la mort de sa victime. Le jésuite violeur de *Sébastien Roch* sera, lui, présenté comme un assassin (« meurtre d'une âme d'enfant »), mais sa victime survivra quelques années.

Sur une place coupée en croix de deux boulevards, un cirque de foire, en planches jointives, ainsi qu'une mue énorme à volailles, d'un ton fauve, éclaboussé d'affiches rouges, leur égratigna la vue comme ils passaient. Aux deux côtés de la porte des écuries ouverte, la foule en haie grouillante attendait, barrant la chaussée. Une rumeur emplit la place soudain, trouant le silence : le cirque Marulaz sortait en calvacade. D'abord les trompettes, en hérauts d'armes, bottés, éperonnés, sonnant, sur des percherons gris pommelés, des hommes-affiches à pied, en *sandwichs :* « Ce soir, représentation extraordinaire, au bénéfice de… », etc., etc.; puis le défilé criard des voitures, réchampies de clair, à huit chevaux, berlines, calèches, tintinnabulantes d'orchestres debout aux impériales, casqués, en habits rouges d'*Engliches.* Sur les flancs c'était un carnaval d'écuyers, d'écuyères piaffant, décolletées, la peau rouge et grumelée sous la bise, tandis que, derrière, dompteur en tête — un faux nègre, vêtu d'un maillot jaune, cravache au poing, qui grimaçait —, le char grillé des lions phtisiques s'avançait, avec un bruit grelottant de casserole.

Julia, clouée sur place, regardait. Une fièvre faisait entrechoquer ses dents, baller ses mains, où les rênes lâches claquaient. Un tremblement de vieillard la secouait toute, transie; il lui semblait que son cœur gelé s'arrêtait de battre, et que le sang de ses veines en paquet lui souffletait les joues. Rêvait-elle? Était-ce pas sa jeunesse, qui défilait ainsi devant elle, dans le galopement sonore de ce cirque forain en parade? Elle les reconnaissait : c'étaient leurs sourires, leurs clins d'yeux, leurs coups de mollet vainqueurs et leurs ronds de bras triomphants; elle les reconnaissait, ses camarades d'autrefois, au temps qu'elle débutait à Wilna, si maigre, si maigre, et peureuse, perdue dans une amazone trop large, craquée et suante aux entournures, qui puait le patchouli et le fumier. Oh! Dieu! le cirque Rowley, avec ses éclairages sinistres, sa guirlande de lampions au pétrole, ses charpentes rouge sang numérotées, ses caisses peintes, où dormaient, empilés, les costumes, et la loge commune, où s'habillait la troupe, si froide sous son mur de toile reprisé, où les gamins, pour voir, perçaient de petites lunettes! Oh! la danseuse de corde, cette bohémienne ridée, aux jambes fortes en manches de veste; le « Léotard » un *moujyck* barbu et noueux; les clowns

allemands, si lourds et si bêtes ! Il y en avait un, ancien soldat, un vieux, à la trogne bourgeonneuse d'un ton carminé de homard cuit; il était perclus de rhumatismes. Alors, chaque fois qu'il faisait la roue, il geignait. Même après encore, de grosses larmes lui brouillaient les yeux, quand son fils — un bambin disloqué, désossé, sans rival au trapèze — le frictionnait doucement avec des jus d'herbes. Et la famille du directeur donc ! Rowley (Jonathan), cet Américain glabre, la figure mince, mince; lorsqu'il vous embrassait (et c'était un furieux embrasseur), on avait toujours envie de piquer un bouchon dans son nez, crainte de coupure. Et sa femme, l'écuyère, une rousse, qui se grisait abominablement, et ses sœurs, et ses frères, et ses filles, un clan, une tribu, vivant pêle-mêle, comme des chiens, en des coucheries de rencontre !... C'était dans ce troupeau qu'elle avait vécu trois années, trois belles années claires et sereines. Non qu'il ne fallût des fois batailler, cravacher celui-ci, celui-là, garer sa vertu dans ses jupes !... Elle en était sortie pure cependant, pure, « marchant entre les lis » !

Elle regardait... Que ne pouvait-elle enjamber ces dix ans, rentrer là comme jadis ! — Mais non, c'était fait de ses candeurs, fait de ses belles propretés de jeunesse : Julia, la Julia d'antan, était Dieu savait où, et il ne restait plus aujourd'hui qu'une Julia veule, abâtardie, violée, une femme pâle et blèche, sans honneur. Pour un peu, elle eût pleuré. Elle se mordit la lèvre au sang, rengaina ses sanglots, qui battaient de l'aile dans sa gorge. Oh ! cette honte !

Juste à cet instant une blondinette en travesti passait, à chevauchons sur un poney de Shetland, elle lui rit, comme à sa jeunesse morte.

L'écuyère de la troupe, une femme osseuse et roide, flottant dans une amazone en velours pourpre très chauve, fermait la marche, flanquée de quatre clowns enfarinés, le toupet menaçant. Quand elle fut à hauteur, Julia mit un sursaut de tout son corps, et une lueur jaillit de ses yeux éblouis, qui clignaient à ces clartés de ressouvenirs. Alors, rendant la main à son cheval impatient, qui mâchait son mors et pétaradait, mis en gaîté par ces sautillants airs de cirque, elle fit, se tournant vers Gaston :

— Rentrons vite; j'ai grand froid !

Un temps de trot les mit à Frascati. Il lui prit le poignet et le serra en la posant à terre.

— À tout à l'heure! dit-il. Je reviens tout de suite.

Et il gagna d'un bon pas son hôtel; car, soit crainte du monde ou d'elle-même, cinglée peut-être par de soudains et lancinants désirs, elle avait décidé qu'ils ne coucheraient pas sous le même toit. Seule, elle monta à sa chambre, renvoya Lottche, sans se dévêtir, ouvrit son buvard de voyage et, debout, tremblant un peu, elle écrivit un court billet; puis, drapée dans une pelisse en peluche sombre, elle redescendit et traversa la cour des écuries d'une haleine. Edward, le palefrenier, sifflotait en bouchonnant les bêtes fumantes; elle s'approcha, et, lui tendant l'enveloppe grisâtre, timbrée d'un fer à cheval bronzé ton sur ton, elle lui parla à voix très basse. Lui tordait sa casquette, les yeux en boules, branlant le cou, ahuri.

— Tout de suite! acheva-t-elle, tout de suite!

Et elle entra à l'écurie, appelant : « Freya! Freya!... Prrrou... prrrou! »

Comme elle revenait sur ses pas, M. de Martigues accourait, débotté; et du plus loin elle lui fit fête, la figure en joie, comme pavoisée.

Ils dînèrent au restaurant, en cabinet, tête-à-tête, mangeant à peine du bout des lèvres, envolés dans des rêves. Il lui prenait la main parfois silencieusement, et elle, sans voir, occupée, croquait des crevettes, les doigts agiles, déshabillant ces corps rosés, dont les pattes en bouquet semblaient encore bondir. Sur la fin il dit :

— Si nous buvions un peu de champagne? Veux-tu?... pour trinquer à nos fiançailles!

Elle fit *oui* des paupières, croquant toujours, l'esprit ailleurs. Quand le bouchon partit en hoquet, elle eut peur, puis tendit son verre, et but, renversée, le coude haut. Les coupes choquées vibraient. Et, comme si elle eût attendu cela, pris l'accord à ce diapason fragile, un peu grise, l'œil en feu, elle se lança dans des racontars. C'était à pareille époque, dans les premiers jours de l'automne soixante-douze ou treize... elle ne savait plus bien... qu'elle avait, pour la première fois à Pétersbourg, monté en haute-école au cirque Rowley, installé pour la saison aux « Îles ». Une belle soirée, oui!... une belle soirée!... En vérité, oui, une

belle soirée!… — Elle cherchait ses mots, ayant du mal à les cueillir, ainsi que des fruits verts qui tiennent encore aux branches. — Une belle soirée!… Il y avait au premier rang un archiduc… lequel?… Sa casquette blanche avait des airs de fromage… de fromage…

Elle fut prise d'un fou rire; elle dansait en mesure sur sa chaise, gloussant. Il y eut un silence. Et, brusquement, elle fondit en larmes. Gaston l'embrassait, pleurant, lui aussi.

— Tu m'aimes donc?… Vrai, bien vrai? fit-elle, entre deux sanglots.

Il l'étreignit plus fort, à l'étouffer, froissant sa chair. Il bégayait :

— Sommes-nous bêtes!… sommes-nous bêtes!

Elle se mit debout, apaisée, sécha ses joues d'un revers de paume, et, empoignant la tête de son fiancé à deux mains, elle le mira, l'air farouche, et, d'une voix dure, elle dit :

— Je t'aime, Gaston… Tu me crois bien, n'est-ce pas? Je t'aime!… Et jamais que toi, entends-tu? jamais!… Je suis une honnête femme!… Je t'aime!

Et sa bouche tomba sur sa bouche, pareille à une fleur pourpre effeuillée. Puis, tout de suite, craintive, se reprenant, de peur d'une lâcheté des sens :

— Allons au cirque, dis?… Ce sera drôle!

Elle répéta : « Ce sera drôle! » très bas, comme se parlant à elle-même.

Les bras liés, traînant le pied, ils s'en allaient au long des boulevards déserts, que le feu des becs de gaz fouettait de taches jaunes et pointues, qui se déplaçaient à mesure; la nuit était claire, presque tiède. Le vent de mer leur soufflait aux yeux d'aveuglantes poussières, et elle se garait dans son épaule, avec de jolis gestes rapides, des plongeons comiques de sarcelle. On eût dit d'un homme, à voir son chapeau de soie de forme haute, dont les bords gondolaient à peine, son long habit de peluche foncée, sa jupe courte, troussée dans son poing gauche, et ses bottes, ses grandes bottes vernies, qui luisaient parfois jusqu'au mollet. Aux saccades de la marche, qui les faisaient souvent rouler l'un contre l'autre, un même frisson les secouait.

Sur la place, c'était une bousculade. Aux portes du cirque, plein déjà à craquer, qui flambaient, la foule se ruait, menant

tapage, et la buraliste, une grosse en jupe rouge, le corsage de velours noir échancré, debout sur la table, serrant dans ses bras la caisse, pérorait, flanquée de deux *Engliches* moustachus, qui ci et là distribuaient des bourrades. Aux parois lisses des charpentes, des garçons en grappes étaient collés, guettant un trou, une fente, enragés de voir. Des bandes s'en allaient, dépitées, puis revenaient tâter la buraliste : c'était vexant, manquer une représentation à sons de caisse annoncée depuis huit jours, au bénéfice de « Mlle Virginie Marulaz, propre fille du directeur, l'étoile de la troupe, avec le concours de M…, de Mme… » L'affiche en avait long de ça !

… Ils erraient, à l'aguet d'une entrée.

— Les écuries !… les écuries !… dit Julia.

Et ils se faufilèrent dans l'entre-deux d'un huis de toile, qui se referma sur eux avec un bruit de voile à l'abattée. Ils étaient dans la place. On n'y voyait goutte, par exemple : là-bas, tout là-bas, une lanterne virait au bout d'une corde. Des relents tièdes et poivrés leur piquaient la gorge et les yeux. Un tournant les jeta à la lumière. Sous le jour trembloté des quinquets, de longues files de chevaux s'alignaient, serrées, avec parfois une paire de bat-flancs, pour isoler une jument, un mordeur. Dans le couloir plein de fumier, coupé d'un ruisseau de purin par le travers, un monde singulier d'acrobates attendait, grelottant, un tricot noué au cou par les manches.

— Hein ?… quoi ? D'où qu'ils viennent, ces particuliers-là ?

C'était M. Marulaz, sévère, un hercule gras avec des *rouflaquettes.* Sur un mot de Julia il s'adoucit, et, portant la main au ruban de ses cheveux :

— *Mamselle* Julia… commença-t-il, effaré.

— Chut ! dit l'écuyère.

Et, très humble, il les conduisit à la « loge », où deux chaises restaient vides, la place des « autorités ». La salle ronflait, grisée applaudissant « Virginie », qui, debout, écartelée, sur deux chevaux galopants, menait d'un train fou six autres bêtes couplées en « goguette ». Elle rentra dans une grêle de bravos, si fendue, qu'on l'eût dite assise et tronquée. Et Julia claqua dans ses mains à toute force, le cœur en fête et capricant. On les regardait beaucoup, sans doute à cause qu'ils occupaient la loge des « pouvoirs » ; et il y avait une pointe de respect attendri dans ces

lorgnades de bourgeois endimanchés, de commères en cornettes, de femmes chapeautées de haut, de campagnards, en blouses, avec des casquettes de soie qui pyramidaient.

C'était l'entracte. Des valets, en souquenilles Louis XIII galonnées, ratissaient la piste à grands coups, pendant que des garçons voletaient de-ci de-là, avec leur phrase courte en refrain : « Des suçons, des croquets, des oranges! » et que les femmes de la troupe, attifées, harcelaient les gradins, secouant des bourses de soie profondes comme des résilles. Quand vint leur tour d'être quêtés, Gaston se pencha, une pièce dans les doigts; mais elle, le retenant :

— Non, tout à l'heure! fit-elle Vous me donnerez à moi… Vous verrez… tu verras, je te dis!

Et, preste, elle quitta sa place et gagna l'écurie. Il la suivait sans comprendre. Alors :

— Je t'en prie, dit-elle, laisse-moi! Tu verras… c'est une surprise!

Il revint s'asseoir à regret, mâchonnant sa moustache, fâché. Devenait-elle insensée ou maniaque? Quel était ce caprice encore? Allait-elle pas peut-être frayer avec ces saltimbanques? Pour le coup…

Il tressauta sur sa chaise : quelle vision folle était-ce là? Julia!…. Non : pas une vision si folle, pas un songe! C'était bien elle, cette femme blonde, l'air crâne, qui venait d'entrer dans l'arène, les reins souples, les épaules basses, assise à l'aise sur la selle, la jupe lourde, bouillonnée à petits plis, immobile, comme sculptée en plein bois. Et ce cheval fin, aux yeux de feu en cabochons, qui faisait du pas espagnol sur ce rythme lent de l'orchestre, c'était bien Freya, la jument cerise des débuts à Paris, une bête ardente de sept ans, croisée de barbe et d'Orloff.

Un épouvantement l'écrasait, ainsi qu'un poids lourd aux épaules, inerte, claquant des dents, imbécile. C'était elle, l'écuyère, non plus cette Julia, que l'amour hier avait voulue sereine et douce et domptée, mais l'autre, la Julia de jadis, la dompteuse, au rire cruel de sirène.

Le chapeau à fleur de front lui maquillait la peau d'ombres rousses, où le regard clair avait des limpidités élargies de ciel bleu, le nez frémissant, les lèvres mobiles, relevées de biais par une joie de fauve; et elle semblait nue jusqu'aux hanches, tant ce

juste rouge lui collait de partout!... comme un transparent de gaze moulé à même la chair.

Un « hou-hou » monta de la salle; car il y avait chez cette femme un je ne sais quoi qui criait : « Regardez-moi! Je suis quelqu'un! » Et l'on regardait : pas un de ces rustres en bras de chemise, pas un de ces ouvriers de port goguenards, pas un de ces matelots soûlés, qui ne fût empoigné par cette grâce dure, ce charme sévère, ces braveries. Même un murmure courut, pareil à un cordon de gaz allumé, des « ah! » des « oh! », quelques coups de cannes et de battoirs, tôt arrêtés par les « chut ». Elle avait fait halte au centre et saluait, virant sur place, lentement, avec des airs souverains de vierge nimbée, sous la flambante couronne du petit lustre au pétrole qui descendait des frises. Soudain, sur un motif de galop, elle se lança, bellement, tournant au ras de la banquette d'enceinte. Le cheval s'allongeait, ensellé, la tête tirée comme une langue, un peu déjeté vers le centre, nageant. Le mors sonnait, les cuirs geignaient, et le soufflement de la bête en action semblait un coup d'archet cadencé, dont elle battait d'ahan la mesure à l'orchestre. On tapait des mains ferme. Julia valsait à présent; puis, s'étant reculée, elle se jeta dans la piste follement, en un cavalier seul échevelé de « clodoche ». Elle s'arrêtait pour bondir, pétaradait, pointait toute droite en chandelle, et, retombant, envoyait ci une ruade, là un coup de poitrail si furieux, que la jument déplacée en tremblait, mal d'aplomb sur ses jambes. Une bête généreuse et superbe pourtant, mais nerveuse ce soir-là, affolée, comme grise. Vrai! cet Edward était un homme sûr et ponctuel; Julia lui avait dit : « Donnez du champagne à boire à la jument, avant de la mener au cirque Marulaz, avec cette lettre! » Il avait bien fait les choses, en conscience.

L'écuyère rentrait aux écuries, les reins fouettés par des hourrahs en rafale. C'était du délire, un coup de folie, qui menaçait de ruine la baraque; et le directeur, hypnotisé dans un coin, insensible à ses bancs, à ses charpentes, qui craquaient, se voulait mal de mort de n'avoir point ce soir-là quadruplé le prix des « locations ». Mais comment prévoir cette aubaine, une écuyère de Paris, une vraie, qui... ? Parole d'honneur, c'était à s'arracher les cheveux!...

Elle reparut avec une bourse de velours fixée en pêchette à la pointe d'un long manche; et la quête commença, une quête folle, cabriolante, semée d'à-coups, de piaffes, de tête-à-queue, de voiles, de pirouettes et de caracoles. Aux « premières », un armateur la reconnut : il fit à demi-voix :

— Julia Forsell… Parbleu oui! c'est Julia!

Le mot rebondit de banc en banc comme une balle. Quoi! Julia Forsell cette Julia Forsell qui… que…! Des gens hâblaient, qui ne l'avaient jamais vue, pas même entendu parler d'elle, et les pièces tombaient en averse dans la bourse. Alors, furieusement, sans raison, on se leva debout, clamant : « Bravo! bravo! Hourrah!… Bravo, Julia Forsell! » Les chapeaux frétillaient! au-dessus des crânes nus; les cannes, les grosses bottes battaient le plancher en trémolo. C'était un déchaînement, un chœur puissant de peuple allumé, une phrase profonde, répétée, d'océan.

Quand l'écuyère vint à hauteur de Gaston, le cheval, dressé, s'abattit dans le sable sur les genoux. Et elle souriait doucement à son fiancé, comme heureuse, avec des clins d'yeux presque humbles, attendris.

— Je t'aime! fit-elle à fleur de lèvres, imperceptiblement.

Il vida sa bourse, hébété. Elle repartit au galop et jeta l'escarcelle sonore à un clown, assis par terre en grenouille.

Un écuyer entrait avec des chevaux de main, suivi d'autres, puis d'autres encore. À mesure ils s'espaçaient en obstacles, les bêtes par deux côte à côte, au long de la piste, en travers. Julia fit le tour au petit trot, souriant toujours, les joues allumées d'une joie. Et soudain elle partit au galop. L'éperon, cette lame affilée en alêne, piquait à fond; la cravache sifflait, et à chaque fois la jument s'enlevait des quatre fers, les genoux ployés, et d'un coup de reins superbe bondissait, les jambes droites, planant, levrettée. On criait : « Assez! assez! » tambourinant des pieds, braillant.

Les chevaux d'obstacle avaient été changés : il y en avait dix à présent, flanc contre flanc, tête-bêche, barrant l'arène d'un mur vivant qui chatoyait.

— Assez! assez!

On clamait toujours. Gaston s'était levé, lui aussi. Il venait d'enjamber la barrière et accourait, les bras hauts, l'œil vide, fouaillé par une peur, râlant : « Arrêtez! arrêtez! »

Trop tard. Elle s'était reculée, prenant du champ. Elle porta ses doigts à ses lèvres, envoya un baiser à l'espace, et tout d'un coup se jeta d'un furieux élan sur l'obstacle. Ses prunelles agrandies luisaient, avec des reflets éclatants de soleil, et sa lèvre riait, tirée de biais par un crâne sourire de bravade. À trois pas, son bras s'abattit, cinglant la bête à l'épaule, et l'éperon jaillit d'estoc sous la jupe. Freya bondit avec un long soufflement d'épouvante.

Il y eut une seconde atroce d'angoisse.

… La jument, les reins cassés, avait fait panache, lançant Julia sous les pieds des chevaux affolés, qui la piétinaient.

Quand on la releva, l'écuyère, il ne restait d'elle qu'un corps écrasé, en bouillie. Seule, la face était inviolée, sans blessures; et, dans l'éclair des yeux où la vie s'éteignait, dans le retroussis vainqueur [1] de la lèvre, il y avait comme un rayonnement des sérénités reconquises.

1. La mort est donc son triomphe : à ses yeux, son sacrifice, qui peut paraître inutile et absurde, comme celui de la princesse de Clèves, est, non seulement une forme d'héroïsme, mais aussi un martyre librement choisi, qui assure sa rédemption et lui ouvre la voie du salut. Suivant le conseil donné par le janséniste Pascal au libertin, qu'il convainc par un calcul des probabilités, elle parie pour l'infini contre le fini, pour la vie éternelle contre le bonheur terrestre qui lui fait peur : à ses yeux, c'est donc une bonne « épargne ».

Repères bibliographiques

Sur L'Écuyère

— Herzfeld, Claude, compte rendu de *L'Écuyère, Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 266-268.
— Ledru, Philippe, « Genèse d'une poétique de la corruption », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 11, Angers, 2004, pp. 4-26.
— Michel, Pierre, « Quand Mirbeau faisait le "nègre" », *in* Actes du *Colloque Octave Mirbeau* du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, pp. 81-101.
— Michel, Pierre, « Introduction » à *L'Écuyère, in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, 2001, tome I, pp. 773-783.
— Michel, Pierre, « Mirbeau & la négritude », Éditions du Boucher, Paris, 2004, pp. 4-39, disponible en libre téléchargement (www.leboucher.com).

La Maréchale

Mœurs parisiennes

La Maréchale : au-delà d'Alphonse Daudet

Pour un prolétaire des lettres contraint de gagner sa pitance quotidienne en écrivant des livres pour le compte de négriers fortunés et avides de gloriole littéraire, le plus simple, pour rentabiliser au mieux son travail en le menant au plus vite à son terme, c'est d'adopter un modèle qui a fait ses preuves et de suivre des règles de composition et d'écriture qui fixent d'entrée de jeu un cadre sécurisant. C'est évidemment plus facile que d'avoir à tâtonner pour trouver sa propre voie, au risque de s'égarer ou de n'être pas compris. On comprend donc aisément qu'Octave Mirbeau, quand il entame un nouveau roman pour le compte d'un de ses commanditaires, prenne appui sur des œuvres antérieures ou utilise des procédés déjà bien rodés dans le passé [1]. Dans *La Belle Madame Le Vassart,* par exemple, il entreprend de réécrire à sa façon *La Curée* d'Émile Zola; dans *La Duchesse Ghislaine,* il tente de retrouver le *style sec* de Stendhal [2]; et dans *La Maréchale,* qui paraît chez Ollendorff au printemps 1883 sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne [3], il pastiche ouver-

1. *V. supra* p. 3 notre préface « Mirbeau & la négritude ».

2. Ces deux romans sont recueillis en annexe de mon édition critique des tomes II et III de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau (Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris, 2001), et sont également disponibles sur le site des Éditions du Boucher.

3. D'après Otto Lorenz, dans son *Catalogue de la librairie française* de 1885, Alain Bauquenne est le pseudonyme d'André Bertera, dont nous ne savons rien par ailleurs. Mais Lorenz précise aussi que c'est également le pseudonyme de « M...... », offrant ainsi aux lecteurs curieux une chance de retrouver le nom du « nègre ».

tement la manière d'Alphonse Daudet. Il s'en cache d'autant moins que le volume s'ouvre précisément sur une lettre-préface de Daudet, qui, après s'être fendu de quelques compliments ô combien justifiés, ne manque pas de conseiller à son protégé [1] de ne plus lire et d'oublier ses admirations et ses lectures : *in cauda venenum* [2]... De fait, l'excessive innutrition littéraire et les admirations trop visibles d'un romancier qui continue de faire ses gammes sans avoir à signer sa copie pourraient, à terme, risquer de nuire à son originalité et l'empêcher de prendre son essor. Aussi bien, quand il se décidera à voler de ses propres ailes, avec *Le Calvaire,* qui paraîtra en novembre 1886, tout en inscrivant son roman dans une longue tradition et en y subissant des influences nombreuses, de *Manon Lescaut* à Dostoïevski en passant par Edgar Poe et Barbey d'Aurevilly, Mirbeau parviendra-t-il néanmoins à faire entendre sa propre voix et à creuser son propre sillon [3]. Mais il aura dû ahaner seize mois sur sa copie, au lieu d'en venir à bout en un mois ou deux quand il écrivait pour d'autres : la différence est sensible, et les avantages économiques de la négritude n'en sont que plus évidents !

Conformément au modèle qu'il s'est choisi, le romancier a tempéré son habituel pessimisme, en essayant de concilier le réalisme social du tableau de « mœurs parisiennes », sous-titre du roman qui définit d'entrée de jeu un genre bien codifié, et la fantaisie, qui, chez Daudet, exprime un refus d'« une vision trop

1. André Bertera étant complètement inconnu des spécialistes de Daudet, nous ignorons dans quelles conditions il a bien pu obtenir une préface de l'auteur du *Nabab.*

2. Il n'est pas du tout impossible que cette vacherie finale ait contribué à l'hostilité de Mirbeau pour Daudet dans les trois années qui vont suivre : lui retournant le compliment, il l'accusera notamment d'avoir un talent « pillard » et de chercher son inspiration chez Dickens, Goncourt, Zola et beaucoup d'autres, à commencer par Paul Arène, auteur principal des *Lettres de leur moulin,* comme il l'écrira plaisamment dans ses *Grimaces*... Il finira cependant par se réconcilier avec lui par l'entremise de leur ami commun Paul Hervieu. Sur ce sujet, voir l'article de Pierre Michel, « Les "Palinodies" de Mirbeau ? À propos de Mirbeau et de Daudet », *Cahiers naturalistes,* n° 62, 1988, pp. 116-126. Voir aussi les *Combats littéraires* de Mirbeau (à paraître), textes n° 28, 33, 38 et 64.

3. Voir nos introductions au *Calvaire,* dans le tome I de l'*Œuvre romanesque* et sur le site des Éditions du Boucher.

cruelle de l'existence »[1]. Certaines des convergences criantes que l'on peut relever sont purement formelles : comme Daudet dans *Le Nabab,* Mirbeau donne des titres à tous les chapitres; le récit est discontinu et passe d'un personnage à un autre, non sans ménager des ellipses; anticipant un procédé qu'il reprendra dans *Sébastien Roch,* il introduit, dans un récit apparemment objectif rédigé à la troisième personne, deux chapitres subjectifs écrits à la première personne, sous la forme d'un improbable « journal » tenu par un cocher[2]; enfin, il met en œuvre une espèce d'animisme poétique en donnant la parole à des éléments naturels[3]. Plus significative encore apparaît la parenté du ton adopté : à l'instar du père de Tartarin, mais à la notable différence de Zola, il fait en permanence sentir sa présence et se plaît notamment à interpeller le lecteur; son humour contribue constamment à atténuer le caractère impitoyable de sa lucidité; et il pratique lui aussi ce que Daudet appelle « un singulier mélange de fantaisie et de réalité »[4], qui lui permet d'atteindre, selon Bornecque, « le point de fusion entre le réalisme et le rêve, entre la mystérieuse beauté de la vie et sa crue vérité »[5]. On peut même noter une certaine convergence idéologique entre les deux écrivains : le dernier chapitre de *La Maréchale,* dont l'optimisme ne manque pas de

1. J.-H. Bornecque, *Les Années d'apprentissage d'Alphonse Daudet,* Nizet, 1951, p. 224.

2. Tout aussi improbable sera celui de la chambrière Célestine du *Journal d'une femme de chambre* de 1900 (tome II de l'*Œuvre romanesque*; disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher). En donnant ainsi la parole à des gens de peu, à de vulgaires prolétaires, Mirbeau fait un coup double : d'une part, il subvertit les normes sociales, selon lesquelles seuls les gens bien nés, bien fortunés et bien élevés seraient en mesure de manier la plume; d'autre part, il porte atteinte à la « vraisemblance » que tentent de respecter les romans de la mouvance naturaliste qui prétendent au réalisme. Voir notre préface « Mirbeau romancier » dans le tome I de l'*Œuvre romanesque.*

3. Mirbeau recourra de nouveau à des prosopopées de la nature dans les *Lettres de ma chaumière* de 1885, dans son roman « nègre » *Dans la vieille rue* (1885) et dans le premier roman signé de son nom, *Le Calvaire* (1886).

4. La formule est de Daudet dans ses *Notes sur la vie* (cité par Bornecque, *op. cit.*, p. 513).

5. Bornecque, *op. cit.*, p. 513. Le 3 novembre 1884, dans un article du *Gaulois* intitulé « Le Rêve », Mirbeau critiquera précisément le naturalisme et adoptera des jugements qui le rapprocheront quelque peu de Daudet (article recueilli dans ses *Combats littéraires*).

surprendre, nous y reviendrons, laisse en effet entendre que le vrai bonheur n'est ni dans la *piaffe,* ni dans la possession des biens matériels, ni dans la satisfaction de désirs pervers, mais dans une vie honnête, modeste et paisible, dans une affection conjugale partagée et dans le strict respect de ses devoirs familiaux et sociaux.

Il ne suffirait cependant pas de pasticher la manière d'un auteur à succès pour nourrir son œuvre, fût-elle rédigée rondement. Encore faut-il, pour accoucher d'un roman qui ait un tant soit peu d'intérêt, trouver un sujet qui accroche, des personnages qui vivent et un milieu où tout ne sonne pas faux. Par bonheur, au cours des douze années où le jeune Mirbeau a dû faire ses preuves et ses armes dans la presse parisienne, dans *L'Ordre de Paris, Le Gaulois, Paris-Journal* et *L'Illustration* [1], il a abondamment rempli son « herbier humain », comme il dira dans *Un gentilhomme* [2], il a rencontré nombre de gens passionnants à observer, pour un entomologiste des mœurs humaines, et il a collecté sur le « monde » des quantités d'anecdotes révélatrices et toutes prêtes à servir. Il a eu de surcroît, de l'automne 1879 à la fin 1881, cette chance d'être chargé, par son patron Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, d'une rubrique quotidienne de reportages sur la société parisienne, rubrique signée Tout-Paris [3] et intitulée « La Journée parisienne ». À l'affût du *scoop,* il a alors pénétré dans les milieux les plus divers et entrepris une véritable ethnographie de la vie parisienne. Il a également publié sous sa propre signature une autre série d'articles sur les « mœurs parisiennes » intitulée *Paris déshabillé* [4], où figure notamment « Miss Zaeo », qui lui a fourni le thème central de *L'Écuyère* [5]. Ce ne sont donc ni les sujets, ni les observations sociologiques

1. Il faudrait y ajouter *L'Ariégeois,* en 1878, et, en 1883, donc après l'achèvement de *La Maréchale*, *Paris Midi-Paris Minuit* et *Les Grimaces.*

2. Roman inachevé, disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher.

3. La signature est collective et tous les articles parus sous ce pseudonyme ne sont évidemment pas de Mirbeau. Mais il en a assumé la responsabilité pendant deux ans.

4. Jean-François Nivet et moi l'avons publiée en 1989 aux Éditions de l'Échoppe, Caen.

5. Roman de 1882, recueilli en annexe du tome I de l'*Œuvre romanesque* et également disponible sur le site des Éditions du Boucher.

précieuses, ni les personnages hauts en couleurs, qui risquaient de lui manquer.

Dans *La Maréchale,* Mirbeau met précisément à profit un fait divers pathétique à souhait sur lequel il a enquêté pour le compte du *Gaulois* et qui lui a permis de découvrir un personnage exceptionnel, shakespearien même, modèle de l'héroïne éponyme. Dans sa « Journée parisienne » du 11 février 1881, il a en effet laissé un impressionnant portrait de la princesse de la Moskova (1803-1881), fille du banquier Jacques Laffitte — qui fut ministre des Finances sous la Monarchie de Juillet —, et épouse du fils aîné du maréchal Ney, dont elle a été tôt séparée et à qui elle a voué une haine durable. Depuis plus de vingt ans, elle vivait embusquée dans un petit entresol de cinq pièces, à l'intérieur du somptueux hôtel de son père, rue Laffitte, qu'elle préférait louer « à beaux deniers comptants », comme l'écrit le reporter. En dépit d'une fortune patrimoniale colossale — outre l'hôtel Laffitte, évalué à cinq millions et demi de francs [1], elle possédait sept immeubles de haut standing rue La Fayette —, elle s'était obstinément refusée à venir en aide à son unique petite-fille, endettée jusqu'au cou, Mme Friedman, et, sous prétexte, disait-elle, de lui donner « une bonne leçon », elle l'avait laissée incarcérer pour dettes à Saint-Lazare, d'où la malheureuse, mère de deux enfants, n'avait pu sortir qu'à la mort inattendue de la vieille sorcière, au début du mois de février 1881 [2].

Pour Mirbeau, ce fait divers est l'occasion rêvée pour montrer que, dans une société mercantile où tout se vend et s'achète, où tout est tarifé ou mis à l'encan, la liberté aussi a un prix; et que, dans un univers qui est un « crime » [3] et où règne la loi du plus fort, c'est-à-dire du plus riche en l'occurrence, l'innocence doit

1. Soit environ seize millions et demi de nos euros, voire le double, si on veut tenir compte de l'équivalent en termes de pouvoir d'achat…

2. Mirbeau met également à profit une connaissance acquise en fréquentant le gratin : celle de Khalil-Bey, ambassadeur de Turquie, qui lui a inspiré le personnage de Varon-Bey. C'est ce Khalil-Bey qui, à destination de son musée secret, avait commandé à Gustave Courbet le tableau connu sous le titre de *L'Origine du monde* et qui, après avoir appartenu à Lacan, se trouve maintenant au musée d'Orsay.

3. La formule, « ce crime, l'univers », apparaîtra neuf ans plus tard dans *Dans le ciel* (tome II de l'*Œuvre romanesque*; disponible sur le site des Éditions du Boucher).

être inéluctablement sacrifiée à l'injustice établie. Comme l'était Julia Forsell dans *L'Écuyère,* comme le sera Geneviève Mahoul de *Dans la vieille rue* — et comme le seront aussi la duchesse Ghislaine et Sébastien Roch des romans homonymes —, c'est ici la jeune, pétulante et naïve Chantal de Varèse qui est sur le point d'être sacrifiée, tel Isaac par son père Abraham, à cause de sa grand-mère la maréchale qui, pour se venger du père exécré, refuse obstinément de payer les dettes du fils [1]. Bien que, par certains aspects, elle apparaisse comme une jeune fille moderne, relativement émancipée [2], qui ne se laisse pas duper par les convenances sociales, elle est victime de son imprégnation religieuse, comme Julia, Ghislaine et Sébastien : elle est en effet toute prête à marcher vers l'autel du sacrifice rédempteur avec une exaltation certes émouvante, mais des plus suspectes, puisqu'elle résulte d'une aliénation chrétienne contre-nature. Cette « vierge à vendre » [3] est symptomatique d'une société de décadence, en voie de pourrissement sur pied, qui a perdu toute notion de moralité, où la religion des nantis n'est plus qu'une *grimace* et où la seule valeur reconnue, respectée, adorée même, est le Veau d'or, incarné ici par Varon-Bey, auquel l'adolescente va s'offrir en toute ingénuité, dans l'espoir qu'il voudra bien, en échange de ce don d'elle-même, sauver son père, le « beau duc », séduisant certes, mais sans foi ni honneur, dilapidateur de

1. La vieille maréchale de Varèse apparaît comme doublement emblématique : d'une part, de cette classe parasitaire, ignominieuse et impitoyable, qui capitalise sans scrupules et en toute bonne conscience aux dépens des plus démunis; et, d'autre part, plus généralement, de cette société bourgeoise déshumanisée où, nonobstant la prétendue République qui se proclame abusivement égalitaire et fraternelle, les appétits sont déchaînés, et où la seule « morale » est celle du plus fort ou du plus crapuleux. Gobseck en jupons, araignée tapie dans sa soupente de pauvresse, elle tend patiemment sa toile où s'engluent les pauvres mouches innocentes, et accumule des millions dont elle n'a rien à faire, d'autant plus encline à thésauriser que son fils gaspille davantage, et que, dans sa haine contre-nature, elle sait qu'un jour ou l'autre il sera réduit à quia et qu'elle connaîtra alors l'ineffable volupté de l'égorger impunément.

2. Elle se situe dans la continuité de l'héroïne éponyme de *Renée Mauperin,* roman des frères Goncourt.

3. Il est à noter que le patronyme de l'écuyère du roman de 1882, Forsell, qui n'a rien de finlandais, signifie précisément « à vendre » en anglais : *for sale.* Il est douteux que ce ne soit qu'une simple coïncidence.

fortunes qu'il n'a pas gagnées et prédateur de la vertu et de la dignité des fillettes qu'il achète sans la moindre honte.

L'inutile sacrifice de la vierge permet au romancier de mettre d'autant plus en lumière, par contraste, la sordide pourriture des classes dominantes qui vont à l'égout, comme il l'a déjà fait dans *L'Écuyère* et comme il le fera derechef, par le truchement de la vengeresse Célestine, dans *Le Journal d'une femme de chambre*. Sous son masque de respectabilité, le « monde » apparaît comme un repaire de débauchés sans scrupules, qui amassent des millions grâce à de louches spéculations et de pendables trafics, et les jettent par la fenêtre dans des activités dérisoires et de coûteuses représentations, où règne l'hypocrisie. Les sentiments humains y sont considérés comme une faiblesse ridicule, qu'on aurait garde de jamais avouer; les mariages n'y sont que des maquignonnages [1]; la presse est toujours vénale, et n'est même bien souvent qu'un instrument de chantage [2]; la dévotion, ou prétendue telle, n'est que tartufferie; et la charité n'est qu'un fructueux *business,* thème que notre justicier développera lors d'une longue campagne de presse, durant l'automne 1884, et plus encore dans sa scandaleuse comédie de mœurs, *Le Foyer,* en 1908 [3].

Mais, par-delà sa dénonciation de la pourriture sociale, il est bien possible que Mirbeau profite aussi du sacrifice de la vierge Chantal pour régler des comptes personnels avec son père, comme il le fera de nouveau dans *Sébastien Roch*. Certes, à la différence du roman de 1890, ce n'est pas ici un garçon qui est immolé à la vanité paternelle; et Chantal de Varèse, avatar de la figure d'Iphigénie selon Claude Herzfeld [4], échappe miraculeusement au viol auquel sera condamné Sébastien. Mais il n'en reste pas moins vrai, d'une part, que c'est le père d'Octave, le docteur Ladislas Mirbeau, qui a sacrifié son fils unique en l'expé-

1. Mirbeau en donnera une nouvelle illustration dans sa grande comédie de 1903, *Les affaires sont les affaires* (tome I de son *Théâtre complet* — Eurédit, 2003).

2. Mirbeau consacrera à cette presse deux chroniques précisément intitulées « Le Chantage », dans *Les Grimaces* du 29 septembre 1883 et dans *La France* du 12 février 1885 (articles recueillis dans notre édition de ses *Combats littéraires*).

3. Pièce recueillie dans le tome III du *Théâtre complet* de Mirbeau.

4. Claude Herzfeld, « Chantal et Else promises au sacrifice », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 11, Angers, 2004, p. 27.

diant au collège de Vannes, où sa vie a été « un véritable enfer » [1] et où il pourrait bien avoir servi lui aussi à assouvir les appétits d'un pédophile ensoutané, comme le sera Sébastien, avant d'être chassé comme un malpropre; et que, d'autre part, c'est au sacrifice d'Isaac par Abraham, et non à celui d'Iphigénie par Agamemnon, que le romancier compare explicitement l'immolation imposée par le dieu de Chantal. Comme dans *L'Écuyère,* où le viol de Julia préfigure celui de Sébastien, le changement du sexe de la victime n'est pas suffisant pour camoufler le caractère cathartique d'un récit nourri du traumatisme de l'adolescence.

Robert Ziegler va même au-delà du simple constat de ce parallélisme éclairant : en effet, la négritude d'un romancier qui avance masqué lui apparaît également comme un moyen, pour Mirbeau, de se venger de son père en refusant son nom et ce qu'il représente : « Même si le mobile de Mirbeau était bien d'abord un besoin d'argent, le recours à un pseudonyme était aussi, sans aucun doute, inspiré par le fantasme œdipien de tuer son père en rejetant son nom. En s'acoquinant avec les jésuites auxquels il avait confié son fils, Ladislas Mirbeau avait perpétré le meurtre d'une âme ("abus sexuel de la part de parents [...] ou de substituts des parents", selon Shengold [2]), dont la transcription sera faite plus tard dans *Sébastien Roch.* Tel Isaac entre les mains de son père Abraham, Mirbeau avait été un innocent sacrifié à la vanité de son père et s'était assimilé à son pendant féminin, Chantal de Varèse, "vierge à vendre", sans que se soit jamais produit pour lui le sauvetage de la onzième heure. Mais, comme les circonstances avaient changé et que Mirbeau avait mûri en tant qu'artiste, il s'est mis à écrire sous son propre nom, a ressuscité un père discrédité, et a rétabli le lien avec son passé familial. » [3] Ainsi se trouve établi le fil rouge qui relie les romans

1. Lettre du jeune Octave Mirbeau, alors âgé de quatorze ans, à son confident Alfred Bansard des Bois, 6 mars 1862 (*Correspondance générale, loc. cit.*, tome I, p. 45).

2. Leonard Shengold, « Child Abuse and Deprivation : Soul Murder », *Journal of Psychoanalytic Association,* 27.3 (1979), p. 534.

3. Robert Ziegler, « Pseudonyme, agression et jeu dans *La Maréchale* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, Angers, 2002, p. 13. Cette analyse rejoint celle de Philippe Ledru à propos de *L'Écuyère* (« Genèse d'une poétique de la corruption », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 11, Angers, 2004, pp. 4-26).

écrits comme « nègre » dans le cadre de son apprentissage littéraire et les romans avoués et signés de la maturité de l'écrivain : le découplage du style et de l'identité dans les romans « nègres » est une étape dans la maturation du romancier [1].

À la différence de celui de Sébastien Roch, le sacrifice expiatoire projeté par l'héroïque Chantal de Varèse n'aura finalement pas lieu. Dieu tout-puissant dans sa création comme le dieu des chrétiens dans la sienne, le romancier a eu pitié de l'innocente jeune fille et a carrément imaginé trois miracles successifs pour lui sauver la mise : d'abord, le libidineux Varon-Bey est foudroyé par une providentielle rupture d'anévrisme avant même d'avoir pu goûter à sa nouvelle proie; ensuite, l'odieuse et avaricieuse maréchale est foudroyée à son tour par une attaque cérébrale au cours d'une scène shakespearienne [2], laissant à son fils détesté des millions certes mal acquis, mais largement suffisants pour payer ses dettes, sauver l'honneur de la famille et, du même coup, l'amour et le bonheur de la charmante jeune fille; et enfin le duc, qui s'est vautré toute sa vie dans la crapule [3], et qui a été sauvé *in extremis* par sa fille, touché par une sorte de Grâce divine, est supposé avoir retrouvé le chemin de la vertu, de l'économie familiale et de l'amour conjugal…

Comment expliquer cette accumulation de coups de théâtre, qui constituent autant d'interventions d'une Providence à laquelle Mirbeau ne croit évidemment pas — et pour cause ! Au premier niveau d'explication, il n'est pas exclu d'y voir une concession imposée par le négrier, soucieux d'un *happy end* qui sauvegarde la morale et les convenances sociales en même temps qu'il épargne la sensibilité des lecteurs et préserve les grosses ventes qui s'ensuivent [4]. Mais, s'il en était ainsi, force serait d'en

1. Robert Ziegler, *loc. cit.*, p. 11.

2. Nombre de critiques dramatiques qualifieront de « shakespearien » un autre dénouement : celui de *Les affaires sont les affaires*.

3. Si, malgré tout, le lecteur est prêt à conserver pour lui une petite dose de sympathie, c'est uniquement parce que ceux qui sont acharnés à la perte de cet inconscient sont encore bien pires que lui… Il en allait de même dans *Le Nabab*, d'Alphonse Daudet.

4. Peut-être André Bertera-Alain Bauquenne est-il également soucieux de ne pas déplaire à Alphonse Daudet, dont il espère les bonnes grâces et qui l'a gratifié d'une courte lettre-préface.

conclure que le « nègre » s'est bien payé la tête de son employeur, car il multiplie les transgressions des règles de la vraisemblance et piétine allègrement la crédibilité romanesque [1], comme s'il prenait plaisir à scandaliser son public en sortant du cadre générique d'un roman de mœurs parisiennes qu'attend le lecteur sur la foi du sous-titre. On peut aussi voir dans tous ces miracles à la chaîne autant de clins d'œil nous incitant à conclure que, dans la réalité, les choses se fussent terminées tout autrement [2], que l'innocente aurait été bel et bien sacrifiée, et la méchanceté de la baronne Simier et de la maréchale dûment récompensée, comme dans l'univers du Divin Marquis, où toutes les normes morales et sociales se trouvent inversées. En faisant apparaître l'arbitraire du dénouement imposé au drame contre toute logique, le romancier se libère aussi de tout souci de réalisme, souligne l'artifice de toute littérature en tournant en dérision son propre texte [3], et suscite chez le lecteur un trouble, une inquiétude, un questionnement, sans lesquels aucun choc pédagogique ni aucune conscientisation ne sont possibles. Paradoxalement, c'est en tournant le dos aux conventions du réalisme qu'il a le plus de chances de frapper et d'interroger un lectorat pas trop crétinisé, le seul qui l'intéresse… On est alors bien au-delà des « tartarinades » que stigmatisera Mirbeau [4], parce qu'il n'y verra que frivolité destinée à plaire à un lectorat anesthésié prometteur de profits bien juteux [5].

1. Mirbeau ne cessera de contester le principe même de la vraisemblance et de la crédibilité romanesque, qui lui apparaissent comme autant de lits de Procuste. Voir notre préface « Mirbeau romancier », *loc. cit.*, pp. 63-64.

2. C'est ce qu'a également fait Molière au dénouement de *Tartuffe,* où l'intervention du roi qui voit tout et ne laisse rien passer tient clairement du miracle.

3. On trouve un procédé comparable dans le dénouement de *La Belle Madame Le Vassart,* théâtralisé à l'excès au point d'en apparaître comme parodique.

4. « Tartarinades », *Le Matin*, 25 décembre 1885 (article recueilli dans les *Combats littéraires*).

5. Quoique lié d'amitié avec Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt était aussi très critique sur son industrialisme.

S'il a été rédigé en hommage à Alphonse Daudet et sous son influence, et s'il comporte également des réminiscences des frères Goncourt [1], le roman n'en est donc pas moins typiquement mirbellien par la virulence de la dénonciation sociale, fût-elle mâtinée d'humour, et la transgression des codes du roman réaliste. Il l'est aussi grâce à un « style » qui, selon Mirbeau, n'est autre que « l'affirmation de la personnalité » [2]. On y assiste en effet à un étonnant festival, où cohabitent cocassement les registres les plus divers (du registre savant au populaire en passant par le dialectal et l'humoristique), où l'on rencontre à toutes les pages des néologismes plaisants, des raretés lexicologiques, des formules brillantes et inattendues, des rapprochements incongrus, voire des pastiches et des parodies. L'humour est omniprésent. On peut y voir une protection efficace contre une réalité décidément trop cruelle, puisqu'il nous permet de rire ou de sourire de ce qui devrait nous émouvoir ou nous bouleverser. Mais, ce faisant, il contribue aussi à distancier notre esprit et à lui permettre d'exercice sa liberté de jugement [3], beaucoup mieux que ne le ferait le recours au *pathos.* Enfin, il nous aide à comprendre que, dans une œuvre d'art telle qu'un roman, ce qui est dit importe moins que la manière de le dire : la littérature ne se contente pas d'être une *mimesis* de la vie, elle la transfigure en la faisant passer par le filtre d'un artiste magicien qui sait accommoder les mots.

Caractéristique de Mirbeau est également la théâtralisation du genre romanesque, contribuant du même coup à effacer les frontières génériques. C'est ainsi que tout le chapitre premier, qui sert à exposer la situation de départ et à présenter les personnages tels qu'ils apparaissent réfractés par la conscience de témoins, constitue en fait un acte de théâtre, où les échanges de

1. Chantal, on l'a vu, est la petite sœur de Renée Mauperin ; et le « déjeuner à Éleusis », au chapitre IX, n'est pas sans rappeler le déjeuner chez Athenassiadis, au chapitre III de *La Faustin,* comme Daudet le reproche au romancier dans sa vacharde lettre-préface.

2. « Vincent Van Gogh », *L'Écho de Paris,* 31 mars 1891 (recueilli dans les *Combats esthétiques* de Mirbeau, Librairie Séguier, 1993, tome I, p. 443).

3. C'est ce que Mirbeau fera dans ses *Farces et moralités* (recueillies dans le tome IV de son *Théâtre complet*). Mais c'est aussi ce qu'il fait depuis des années dans ses articles de polémique.

répliques sont abondamment coupées de ces points de suspension si typiques de l'écriture mirbellienne. Quant à l'avant-dernier chapitre, qui lui fait symétriquement écho, il nous présente le dénouement émietté à travers les répliques des figurants. Comme de surcroît, au début, ces figurants nous sont inconnus et qu'on ne sait pas exactement d'où viennent les voix qu'on entend, tout se passe comme s'il s'agissait d'une parole collective, à l'instar du chœur des mondains dans *L'Écuyère* [1].

Comme il le fera toujours dans ses récits et, à plus forte raison, dans son théâtre, Mirbeau tente aussi, avec succès, de reproduire le langage réellement parlé par les gens, en respectant leurs tics, leur registre linguistique, leurs habitudes lexicales, voire leur prononciation défectueuse, leurs balbutiements ou leurs pataquès. Deux personnages secondaires, guignolesques à souhait, sont de ce point de vue significatifs : le général Salmon, aux répliques de vieille ganache bornée, quoique honnête; et le cocher Godefroy qui, tout en se piquant de bien parler, multiplie les à-peu-près et les confusions, à l'instar du directeur de l'hôtel de Balbec, dans *À la recherche du temps perdu.* L'objectif n'est pas seulement de faire rire les lecteurs à la faveur de jeux de mots gratuits ou tirés par les cheveux, ni d'enregistrer passivement les propos réellement tenus comme le ferait un phonographe, afin de « faire vrai » comme les naturalistes dont se gausse Mirbeau. Car ce qui lui importe au premier chef, c'est, d'une part, tout ce que ces mots nous révèlent du caractère, de la culture, de la position sociale et de la vision du monde de celui qui parle, comme chez Balzac, et, d'autre part, la transmutation originale qu'ils font subir aux événements rapportés, tels qu'ils sont filtrés à travers la subjectivité du locuteur. Dans un récit à la troisième personne, ce qui lui confère donc une apparence d'« objectivité », le dialogue est un des moyens qui permettent de redonner à la subjectivité, sans laquelle il ne saurait y avoir d'œuvre d'art, l'importance qu'elle mérite. On sait que toute l'œuvre de Mirbeau, tant journalistique que littéraire, est éminemment subjective [2] et se différencie très

1. Sur ce point, voir l'article cité de Robert Ziegler, *loc. cit.*, p. 11.

2. Tous les romans qu'il signera seront écrits à la première personne, sauf la première partie de *Sébastien Roch,* où le traumatisme du viol, relevant de l'indicible, ne pourra pas être rapporté par le pauvre Sébastien.

nettement du courant réaliste-naturaliste, pour qui l'objectivité est considérée comme une garantie de sérieux et confère une apparence de scientificité, et donc de respectabilité, à un genre qui n'est pourtant qu'une fiction et qui, à ce titre, était encore largement méprisé et jugé vulgaire par les esprits rassis.

Mirbeau ne se contente donc pas de nous livrer un séduisant pastiche de Daudet. S'il s'inspire d'un personnage réel, élevé au rang d'un type balzacien [1], et s'il enracine son récit dans sa riche expérience de reporter qui s'introduit partout [2], ce qui donne au roman des garanties d'authenticité, il jette sur la réalité sociale un regard beaucoup plus critique et se sert de l'humour et de la fantaisie, non seulement pour atténuer la cruauté du réel dans la perception qu'en aura la sensibilité des lecteurs, mais aussi et surtout pour mieux toucher leur intelligence critique. Il va donc bien au-delà du modèle qu'il a choisi, ou qui lui a été imposé, et, tout en faisant de l'auteur du *Nabab* sa source principale d'inspiration littéraire, il n'en trouve pas moins le moyen d'exprimer sa personnalité propre, de stigmatiser une société de décadence et de pourriture, et de révéler un beau tempérament d'artiste qui transfigure toutes choses par la magie des mots.

Pierre Michel

1. C'est à l'usurier Gobseck qu'elle fait le plus penser.

2. Il en sera de même de la défroque du diablotin aux pieds fourchus des *Chroniques du Diable* de 1885 : tel l'Asmodée de Lesage, dans son picaresque *Diable boiteux,* il est en mesure de soulever les toits des maisons et de voir ce qui est d'ordinaire soigneusement caché. Nous en avons publié une anthologie en 1995, dans les Annales littéraires de l'Université de Besançon.

À Alphonse Daudet
hommage de l'admiration la plus profonde
et du plus reconnaissant respect

Lettre-préface

Cher Monsieur,

Vos épreuves lues avec soin, voici très sincèrement ce que je pense de votre livre.

Avant tout, je crois au succès : une fable amusante et terrible, avec la pointe de carry qui va maintenant dans toutes nos sauces, — la figure de votre maréchale, un Shylock femelle dont Balzac et Dickens vous auraient envié la rencontre, grande dame redescendue aux vilenies de l'instinct, entassant à poignées dans ses vieux bas les actes notariés, les baux, les obligations, les pièces d'or et les billets de banque — une action rapide courant sur des phrases délicatement peintes, puis de l'esprit, beaucoup d'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour la fortune d'un volume.

J'aime votre petite Chantal au joli prénom aristo et catholique, gardant son charme évaporé de naturel et de jeunesse malgré le souvenir de Renée Mauperin.

Par exemple, je lui en veux de l'omelette qu'elle va faire chez le Grec Baccaris. Ces œufs-là ne sont plus frais. Relisez La Faustin *et vous pourrez vous en convaincre.*

Ou plutôt non, ne lisez plus rien, mon camarade. Tâchez au contraire d'oublier vos admirations et vos lectures; elles seules me gâtent votre joli roman.

Alphonse Daudet

I

Un mardi aux Français !

… On claqua des mains : le rideau tombait, prenant des temps, comme si, lui aussi, il eût été sociétaire. Et l'orchestre se rua à la queue leu leu des couloirs. Seuls, des vieux à calottes demeuraient, des étrangers, en costumes de voyage, qui, debout, le nez en l'air, lorgnaient les allégories peintes du plafond. Les beaux, les belles au théâtre dormant, se secouaient, cherchaient leur monde, puis, après un petit signe aux intimes, une œillade à l'unique loge vide aux *premières,* presque vis-à-vis l'avant-scène d'Andilly, se remettaient à caqueter, même à coqueter quelquefois.

Aux passages du balcon, pris d'assaut, les jumelles braquées tiraient à feux plongeants dans les baignoires [1] : des portes battaient dans le promenoir, plein d'allées, de venues, d'hommes en fracs, les mains aux poches, les coudes en dehors comme des anses. Et, parmi la bourdonnante symphonie des parlottes, le cri des marchands de programmes détonnait.

L'air sévère, l'huissier du foyer des artistes venait de se rasseoir, après une courbette, lorsque quelqu'un, qui s'approchait, le jeta debout, très humble, l'échine ployée, et un petit jeune homme, blond fade, prétentieusement étriqué dans sa mise, la

1. Le 8 février 1881, Mirbeau a consacré sa « Journée parisienne » du *Gaulois* à « l'art de lorgner ». Il y expliquait notamment que le comportement des femmes avait changé et que désormais c'étaient les spectateurs, et non plus les acteurs, qu'elles lorgnaient.

moustache poisseuse troussée brin par brin à l'antique, demanda de son peu de voix :

— Le duc est là?

— Monsieur le général Jarry, duc de Varèse? fit l'huissier, détachant ses mots. Non, monsieur le vicomte.

— Ah! monsieur de Ronserolles, vous allez pouvoir me dire… Le blondin se retourna :

— Tiens! cher, bonsoir! — Puis, ayant chaussé son binocle : « Pardon, ah! Pardon, amiral, je vous prenais pour… »

Et il aventura sa main nue comme à regret entre les larges doigts spatulés d'un grand homme solennel et grisonnant, sans moustache, les favoris en brosse, une rosette rouge au revers de l'habit.

— Madame de Quéroignes va bien? ajouta le vicomte.

— Mais oui, merci!… C'est-à-dire non : toujours bien souffrante, vous savez? Cette année, on l'a envoyée à Cannes… C'est pénible… très pénible… Je ne puis pas l'accompagner, moi, avec mes travaux, mon Institut. Et ce cher duc?… Avez-vous des nouvelles?

— Des nouvelles?… Mais, j'allais vous en demander, des nouvelles. Hein? quel *potin*! Vous avez lu, ce matin, dans *Le Moustique*? « La main droite et la main gauche d'un de nos plus jeunes et plus brillants stratèges *(stratêgos)*… etc., etc. » — C'est limpide?

— Mais oui, il paraîtrait que… quoique… cependant… Et qui est-ce, la… « main gauche »?

— Comment! Qui est-ce?… Vous voulez me faire poser!… Non?… Votre parole?… C'est beau, l'innocence!… Hé! Tout Paris connaît la baronne Simier, amiral!

— En vérité?… Madame la baronne Simier? Celle… qui s'occupe de bonnes œuvres? Une blonde… superbe, n'est-il pas vrai, que j'ai eu l'honneur de rencontrer chez madame la duchesse de Varèse… son amie… je crois?

— Amie de pension, parfaitement… à tu, à toi! Et il faut que la duchesse soit myope comme… elle est… pour n'avoir rien vu… C'est le secret de polichinelle.

— Ah! bah! vraiment? de… polichinelle?… Mais cette scène, dont parle le journal, ces…?

— Ces calottes de main droite à main gauche?... Dame! Je... ne les ai pas reçues.

— J'ai peine à admettre, pour ma part, qu'une personne aussi comme il faut que la duchesse ait pu se laisser emporter à... de pareilles extrémités. Alors ce serait à la suite de ce... drame domestique, que la duchesse aurait déposé une demande en séparation?

— D'après *Le Moustique,* oui!... Moi, je ne sais rien, dit Ronserolles. Pas faute d'avoir couru!... Tel que vous me voyez, amiral, j'ai fait mes quatre cercles avant de venir, ce soir... Inutile de chercher la quadrature. La voilà, la quadrature! *Eurêka!* Je vous autorise à en instruire l'Académie des Sciences... Savez-vous ce qu'ils m'ont répondu au cercle? « Tiens! à propos! le duc! C'est vrai qu'il plaide en séparation?... » Voilà pourtant comme ils sont renseignés, ces crétins-là!... J'entrais au foyer... Mais *zut*! Du moment que le duc n'y est pas! Pour me trouver avec son hippopotame de Préville...

— Ah! est-ce que...?

— Oui! il n'a pas encore assez de la baronne... sans compter les passades : il vient de se recoller avec Préville, retour de Russie... Oh! pour la pose seulement; il *casque,* mais il ne couche pas... D'abord il n'y aurait pas la place : avec une poitrine pareille!... Une poitrine pour six? *boum!...* C'est la rédaction du *Moustique* qui couche... en se fractionnant... à tour de rôle... Tiens! Mais j'y pense! Est-ce que...? — Voulez-vous venir par là, amiral?... Nous serons peut-être moins carambolés qu'ici.

Le vicomte Ubald de Ronserolles passa son bras sous celui de M. de Quéroignes, et l'entraîna dans la galerie.

— Merci, non! dit-il à l'amiral, qui lui tendait son étui à cigarettes. Cristi! Vous voulez sortir sur le balcon?... Il fait un froid de chien, vous savez!

— Oh! dans le cas où vous craignez...! Vraiment, vous ne fumez pas?... Est-ce que vous auriez les bronches...?

— Oui, les bronches, un peu...

— Comme madame de Quéroignes. Elle aussi, ce sont les bronches! soupira l'amiral. Vous n'avez jamais essayé de Cannes?... C'est très bon, je vous assure!... Vous devriez essayer... Madame de Quéroignes serait ravie de... Pour en

revenir au duc, on assure qu'il est très... gêné... depuis le krach...

— Gêné, le duc? Oh! non!... C'est ratissé qu'il est, et raide! repartit Ronserolles, en se rapprochant de la grande cheminée, où des charbons s'écroulaient dans un poudroiement d'étincelles. Mais pas la faute du *krach* [1]! La baronne avait de l'*Union,* elle; lui pas, allez! Il n'a même plus d'*Union,* le beau duc. Dame! au train dont il va! En couvrant d'or... Cristi! Que ce feu est chaud!... En couvrant d'or les femmes! Ah! j'en sais long... Mais vous, amiral, vos travaux? Ça va toujours?... J'ai aperçu quelque chose de vous dans la *Revue*... Je n'ai pas lu, parce que je ne lis jamais ces choses-là... c'est trop fort!... La marine cochinchinoise, hein?... Il était question de sirènes, là-dedans?

— De trirèmes, permettez, de trirèmes... hum!... carthaginoises...! Alors c'est votre idée que le duc...? Sa mère est fort riche cependant?

— La maréchale?... Je vous crois! Mais raide à la détente, elle, oh! bigre!... J'ai l'œil, moi, voyez-vous...! Un pari qu'il *bazarde* sa galerie et tout avant six mois?... Je tiens mon Vélasquez! Un Vélasquez *épatant,* que je guigne depuis que le duc l'a acheté à la vente d'Albe... Ah! pardon, amiral, *Machin* qui passe là!... Il sait peut-être quelque chose, lui... [2]

Et, sa canne sous le bras, le vicomte de Ronserolles s'élança dans le couloir.

On commençait à rentrer : l'escalier s'emplissait d'un flot de monde. En faction, devant la porte des artistes, l'huissier sommeillait sur sa chaise.

— Dites donc, mon ami, vous n'auriez pas vu par hasard le duc de Varèse? fit une voix bourrue derrière lui.

1. Allusion au krack de l'Union Générale, fin janvier 1882.

2. Dès l'entrée en matière, Mirbeau recourt au dialogue et transforme le chapitre en une scène de théâtre, avec force points de suspension, caractéristiques de son écriture, et une multiplicité d'indications scéniques. Pierre Gobin verra dans cette théâtralisation du roman une atténuation de « la distinction des genres », qui « peut nous amener à repenser l'esthétique des genres littéraires » (Pierre Gobin, « Un "Code" des postures dans les romans de Mirbeau », *in* Mitterand et Falkoner, *Lecture socio-critique du texte romanesque,* Toronto, Hakkert, 1975, pp. 202-203).

Il allait se mettre droit, quand, tordant son cou maigre, il se trouva nez à nez avec un petit homme sec, rouge de peau, blanc de moustache et de cheveux, sanglé dans une redingote montante. Alors, sans achever le mouvement pour cette figure quelconque, il répéta :

— Mon-sieur le gé-né-ral Jar-ry, duc de Va-rèse ?

— Oui, je vous dis, le général de Varèse… Je suis le général Salmon, son parrain, le général de division d'artillerie en retraite Salmon… de Metz… sénateur… ancien ministre… Ça vous est égal ?… Je comprends ça ! Enfin, l'avez-vous vu, sacredié ?… Oui ? Non ?… Non ?… Eh bien ! On répond non, voilà ! Est-ce que je vous demande une conférence, moi ?

Et, sur un contre-dégagé de sa canne, le général furieux fit demi-tour par principes, et disparut, sacrant, dans le promenoir, tandis que l'huissier, perplexe, songeait :

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous, ce soir, après monsieur le général duc ?

— Auguste, le duc est-il arrivé ? dit quelqu'un.

L'huissier se leva, cette fois, devant un gros homme roux, à mine de quaker, dont les yeux pochés, la bouche largement fendue, surmontée d'un nez rouge en bec d'aigle qui saignait comme une plaie dans la pâleur farineuse et glabre du visage, étaient bien connus de « ces dames »[1]. Et ce fut avec son sourire des grands jours qu'il répondit :

— Non, monsieur Varon-Bey, pas encore…

— Ah !

— Monsieur Varon-Bey a vu dans la salle ?

Mais, sans répondre, anhélant et soucieux, le gros homme regagnait le foyer du public, où tintait la sonnette d'entracte. Il tourna dans le couloir, et, arrivé au bout, fit un signe à l'ouvreuse, qui courut lui ouvrir l'avant-scène.

1. Varon-Bey est visiblement inspiré de Khalil-Bey, ancien ambassadeur de Turquie à Saint-Pétersbourg, venu s'installer à Paris sous le Second Empire. Immensément riche et très laid, lui aussi, il possédait l'ancien hôtel Lauraguais, au coin de la rue Taitbout et du boulevard des Italiens. Il était très porté sur « ces dames » et dépensait énormément d'argent pour elles. Collectionneur d'*erotica*, il possédait aussi un « musée secret » (*v. infra* la note 1, p. 295).

Un coin tiède et parfumé, ce fond de loge, dans le demi-jour opalin de ses globes, plein de rires, de jacasseries, de frous-frous. Pas d'autres femmes que la comtesse d'Andilly — pimpante vieille, en robe puce!, et des diamants partout, une dentelle jetée sur ses cheveux blancs à la diable —, et sa fille, Mlle Sabine, une brune, en rose, décolletée à outrance, l'air d'un garçon avec sa petite tête falote, ébouriffée à la Titus, toutes deux noyées parmi une douzaine d'habits noirs. — La comtesse avait toujours eu un joli faible pour les hommes, ses maris exceptés, comme de juste : pauvres gens, auxquels elle avait fait voir du pays, le premier en date, un marin, malade à la mer, et qui s'y était vu à vie condamné, le second, un maniaque, de l'Académie des Inscriptions, mort très avant dans l'intimité des momies. Veuve, et l'âge venu, qui lui commandait la sagesse, elle se consolait en donnant à dîner et plus encore à bavarder dans son hôtel de la rue de Varennes, avec un parfait dessouci des vingt-huit ans de Mlle Sabine, qu'elle croyait fille du maniaque, sans en être plus sûre que cela.

Aussi loin qu'elle aperçut Varon-Bey, elle battit des mains, faisant l'enfant.

— Ubald, dit-elle au vicomte de Ronserolles, son neveu, assis près d'elle sur le divan, vite une place au plus vertueux des amis!... C'est ça qui est bien de penser aux vieux débris!... Vous venez purger votre purgatoire, cher monsieur? C'est comme cela qu'on gagne le ciel... Parions que vous avez commencé par l'enfer!... Vous arrivez des coulisses, ne le niez pas?

— Mais non, je vous assure... Votre santé est bonne, ce soir, madame la comtesse?

— Oui, oui, bon pied, bon œil... bonne langue surtout. Vous tombez bien. Je suis dans mon jour d'œuvre-pie : ce que nous allons jaboter!... Tenez! Mettez-vous là que je vous confesse.

Puis, plus bas, elle ajouta :

— Quelles nouvelles?

— Mais... Du *krach*?

— Non. Vous savez bien que je ne tripote pas... Que dit-on de ce canard du journal? Je suis d'une mortelle inquiétude... Oh! n'ayez peur, on n'en meurt pas!... Ce matin, dès patron-minette, j'ai volé chez la maréchale... Elle ne savait rien!... Quant à tirer les vers du nez à Honorine, on aurait plutôt fait de

les tirer à la Vénus de Milo… sans comparaison… La duchesse sortie avec ça!… J'y suis retournée trois fois… Couleur de renseignements à prendre… Oh! J'étais d'une colère!… Rester ainsi toute une journée le bec dans l'eau, et dans de l'eau trouble encore!… Enfin, plaident-ils?

— Je ne le crois pas, répondit Varon-Bey. Pourquoi plaideraient-ils?

— Eh bien! et cette scène avec la baronne…? Sans compter les autres…

— Bah! la duchesse doit être habituée, depuis le temps…

— Il paraît que non, puisqu'elle se rebiffe… Et ses dettes donc! Il a des montagnes de dettes…

— Le duc?… Il en a toujours eu, comtesse. Cela fait partie du train, cela : on a des dettes comme on a des chevaux!

— Pauvre petite duchesse!… Hein! les amies intimes!… Non, restez, ce n'est rien, c'est l'amiral… Est-ce que vous ne le trouvez pas tout bonnement effrayant, ce beau duc, avec ses maîtresses… par paire?… Cependant je n'ai jamais ouï dire que…

Elle finit bas sa phrase, puis reprit dans le plein de la voix :

— Et vous?… en votre double qualité d'oriental et de débauché?… Non plus?

— Je plains du plus profond de mon cœur cette infortunée petite duchesse, intervint l'amiral.

— Bravo! Vous êtes toujours du côté des femmes, à ce qu'il paraît… Oh! pas de la vôtre, entendons-nous. Vous préférez le ménage à longue portée… comme les canons… Avez-vous vu les boutons d'oreille de cette Préville? C'est de l'obscénité!… Un cadeau du beau duc?

— Oui! dit Varon-Bey! Ci : trente-cinq mille francs à la vente Blanc.

— Trente-cinq mille! Peste!… Ah! comme il n'est pas le fils de sa maman! Pauvre Clémentine… elle, si… si peu… Et on prétend que les garçons tiennent de leur mère!… Encore une illusion qui tombe. Amiral, vous devriez bien mettre cela au prochain concours de l'Académie des Sciences : une pommade hygiénique contre la chute des…

— Chut! chut!

Un grand silence tomba : l'acte commençait.

— Comtesse… ! fit Varon-Bey, qui saluait pour sortir.

— Ah ! vous partez ? Bonsoir et merci. Quand me montrez-vous votre musée secret [1] ?

— Je suis à vos ordres…

— Vous dites cela… Et puis si on vous prenait au mot… ! — Et, se penchant, elle lui souffla à l'oreille :

— Vous êtes toujours amoureux de Chantal ?

Il fit « oui » des paupières, soufflant très fort, et du sang lui monta aux oreilles.

— Allons ! adieu et… bonne chance !

Il y eut un chassé-croisé dans la loge, où entrait un bel homme blond, la barbe en éventail.

— Pstt !… Marquis ?

La comtesse lui indiqua un fauteuil près d'elle, dans l'angle opposé à la scène.

— Là ! Et ne causez pas trop fort : le paradis vous jetterait des oranges, tout marquis de Boisgelais que vous êtes. La marquise… ?

— Va bien, madame, je vous remercie !… Vous savez qu'elle ne met jamais les pieds au théâtre.

— Jamais ? Oh ! c'est sublime, une foi pareille.

Et, à son tour, elle lui donna la question, longuement, à demi-mots entêtés. Lui se défendait avec de grands bras, des hochements de tête, parfois une main à plat sur son plastron, dans une pantomime cocasse de vertu outragée.

— Enfin vous ne voulez rien dire ? Le duc est votre beau-frère : ça se comprend… Quoique pourtant dans les familles… ajouta-t-elle, avec un petit clignement qui soulignait des brouilles intestines. — Maintenant je vous permets de lorgner Préville… S'est-elle assez arrondie ! Vous la rappelez-vous dans le *Caprice* ? Elle était tout en côtes — comme le chemin du

1. Dans le « musée secret » de Khalil-Bey figuraient notamment le *Bain turc,* d'Ingres (acheté 20 000 francs en 1865), le scandaleux *Sommeil,* de Courbet, également connu sous le titre *Les Deux Amies,* et, également de Courbet, le fameux tableau commandé par lui en 1866 et intitulé *L'Origine du monde,* qui montre en gros plan le sexe d'une femme sans visage ; il se trouvait dans le cabinet de toilette de Khalil-Bey et était caché derrière un panneau représentant une église de village.

Paradis… Oh! ce n'est pas de moi. C'est de Breux… Hein, de Breux?

— Parfaitement, dit celui-ci, sans entendre.

C'était un joli brun, la moustache assassine, qui, assis derrière Mlle d'Andilly, d'une mine très froide, l'air en bois, lui contait des choses lestes. Celle-ci, tout en croquant des fruits frappés, riait à petits coups sous l'éventail. Comme il s'arrêtait au fin bord d'une plaisanterie plus risquée, elle l'encouragea :

— Allons donc! dites toujours! Qu'est-ce que ça fait? Moi, je suis si mal élevée!

De la scène des bribes de phrases montaient, dans un goutte à goutte de chantepleure, ponctuées de toux, de chuchoteries, de bravos grêles.

— N'est-ce pas? poursuivit la comtesse. Préville est très bien, très bien… Votre beau-frère a de la chance : il quitte un œuf, on lui rend un bœuf, et gras encore… Elle joue presque à présent… À peine si elle zézaye un tout petit peu… Ubald prétend que c'est un Grand-Duc, là-bas, en Russie, qui lui a donné des leçons… à coups de pieds… Et il lui a enlevé ça… comme avec la main… Quel homme charmant que votre beau-frère! Un grand cœur, trop grand même… un peu… omnibus : il met du monde jusque sur l'impériale… C'est égal, ils devraient bien arriver… J'en ai des palpitations. C'est agaçant, cette loge vide. Connaissez-vous le nom de cet acteur qui fait Dorante? Demandez à de Breux, un confrère, il doit connaître… Mais oui, vous ne savez donc pas? Ce petit, il va débuter au Gymnase. Une toquade… Sa mère est folle de chagrin.

— Je crois que c'est Laroche, madame.

— Avez-vous jamais rien vu de si crispant que cette loge vide?… Ils le font exprès de ne pas venir… Il est trop tard maintenant… Voulez-vous gager qu'ils ne viendront plus?… Oh! dites-moi donc comment s'appelle cette belle petite… là… au balcon… près de ce monsieur chauve… qui se mouche! Belle petite ou grande laide, si vous aimez mieux!… Sabine m'a demandé son nom, tantôt, au Bois, et je n'ai pas su… C'est humiliant, vous comprenez, pour une mère… Réveillez donc l'amiral, il se croit à l'Académie… Quelle voix pointue, cette Jouassain! J'ai les oreilles qui saignent… Là, quand je vous disais qu'ils viendraient, moi!

Il y eut un frémissement dans la salle. Le balcon se bougeait, lorgnant de côté, pendant que l'orchestre, lui, se retournait carrément [1].

La petite duchesse de Varèse arrivait, en tulle mauve, sans un bijou, avec son amie, la baronne Simier, une blonde, royalement belle, habillée de satin feu et diamantée jusque-là. Derrière, au-dessus de la fine tête brune de la duchesse, la mâle et souriante figure du duc apparaissait, ses cheveux courts frisottants d'un noir bleu, sa moustache forte, retroussée d'un long pointu qui s'accrochait aux joues.

De-ci de-là on se penchait dans les loges, la jumelle haut, guettant ses moindres gestes, ses battus de paupières aux intimes et son salut régence avec trois doigts. Vrai coup de fouet que cette arrivée, qui ressuscitait la salle morte. Cependant il y avait de la déception dans les regards. Pur racontar, alors, cet article du *Moustique*? Tant pis! L'histoire était charmante, qui disait que, la veille, à son « cinq heures », la duchesse de Varèse avait ni plus ni moins fait jeter dehors son amie, après explication de vive... main; on parlait de pierreries achetées à une vente fameuse et offertes par le duc à sa maîtresse avec le bordereau acquitté d'une forte différence de Bourse. D'où scandale et instance en séparation. Et voici qu'ils venaient ensemble au spectacle. Tard, c'est vrai. À peine pour le dernier acte : et la duchesse était pâle et la baronne rayonnait...

Préville enrageait sur la scène : quoi! ensemble, la femme et la maîtresse? Elle augurait mieux de cet article de journal. Un peu son œuvre, en effet, ce cancan du *Moustique,* où la comédienne comptait à tout le moins un amant. Mise en goût par le renouveau de passion du « beau duc » — une passion qui valait une mine d'or —, le partage de cette mine taquinait tous ses principes d'économie bourgeoise, et elle l'eût souhaité à elle — sans baronne. Quoi de mieux pour cela que de jeter du drame dans le ménage? Et rien : pas le plus petit éclat! Mais quelle femme était-ce donc que cette duchesse?

1. Dans sa « Journée parisienne » du 22 avril 1881, dans *Le Gaulois,* Mirbeau/Tout-Paris montrait que le public allait au théâtre pour des quantités de raisons — s'exhiber, potiner, lorgner, etc. — qui n'avaient rien à voir avec l'art dramatique.

Une des premières, elle avait aperçu le duc, l'avait salué d'un clin d'œil, et, sans comprendre, elle épluchait ses rivales, tout en distillant ses répliques.

Pas un effet ne portait. Araminte? Dorante? Marton [1]? Qui s'en souciait? La duchesse de Varèse, à la bonne heure! Et le balcon, les loges, l'orchestre, de potiner à qui mieux sur l'extraordinaire de la chose, absence de parures chez la femme, pluie de diamants chez les maîtresses et si parfaite harmonie entre deux. — Quelques-uns guettaient un éclat.

De loin en loin, une phrase du rôle, perfidement accentuée, était soulignée d'un murmure.

Et à chaque fois on lorgnait la duchesse, immobile et sereine dans son beau calme de statue.

… On commençait à partir. Juste dans le plein d'une tirade à passion, le « numéro 36! » appelé fort d'un vestiaire, excita un fou rire dans la salle. Et ce fut un sauve-qui-peut. Dehors on se hâtait, curieux d'entrevoir le duc à la sortie, flanqué de « ses femmes ». Des couples se massèrent en haut sur l'escalier, tandis que d'autres s'échelonnaient jusqu'au vestibule.

Soudain, sur une toux en signal, on se rangea, faisant la haie : c'étaient eux. Le duc d'abord, superbe, dans sa belle prestance d'ex-Cent-Gardes, le collet de loutre de sa pelisse largement rabattu aux épaules, donnant le bras à la baronne Simier; la duchesse suivait, avec le général Salmon, petite et frêle, mais très crâne sous le feu de tous ces regards allumés.

On se taisait.

Alors quelqu'un se précipita, demi-prosterné, soufflant des :

— Madame la duchesse… ! Madame la baronne… ! Mon cher duc… !

C'était Varon-Bey.

— Bonsoir… bonsoir, mon cher! fit le duc, bon garçon toujours, mais souriant de haut, sans s'arrêter.

Le Bey, lui, s'accrochait à ses mains. Oh! comme il les serrait, ces chères mains aristocratiques! — Elles étaient vides cependant.

1. Personnages des *Fausses confidences* de Marivaux.

Ils passèrent enfin, salués très bas presque à chaque marche : connaissances de cercle, de rue ou de boudoir, très jalouses de ce fameux coup de chapeau du général Jarry, duc de Varèse, qui suffisait à vous sacrer *Tout-Paris.*

Au fond, dans le petit vestibule battu par le vent des doubles portes, la comtesse d'Andilly et sa fille, emmitouflées, attendaient leur voiture, tenant à elles seules une banquette.

— Eh! Mon cher François; bonsoir! s'écria-t-elle, sitôt qu'elle aperçut le duc. Ça va bien, ma belle?

Elle tendit la main à la baronne. Puis, venant à la duchesse :

— Bonsoir, mignonne. Les enfants se portent bien? Chantal? François? Toute la maisonnée?… Que je vous explique pourquoi je vous ai relancée trois fois chez vous aujourd'hui… C'était pour un renseignement… un… petit valet de pied… qui a été chez vous… Mais c'est inutile, j'ai trouvé mon affaire… Dieu! êtes-vous arrivés assez tard!… On n'avait d'yeux que pour votre loge.

— J'avais un peu de migraine… commença la duchesse.

— Ah! la migraine… seulement? Pauvre petite!… C'est passé, hein? Préville faisait un nez! Dame! Débarquer de Russie, pour jouer devant la mer de glace… N'est-ce pas? comme elle est engraissée? ajouta-t-elle, en se tournant vers le duc. Je ne l'aurais pas reconnue… et vous?

— Je vous confie ces dames, dit-il sans répondre. Les gens sont en retard, ou nous en avance, je ne sais pas.

Il sortit, héla un gavroche :

— Appelle le cocher Pierre de la rue Barbet de Jouy, et Godefroy de la rue de Grenelle!

Il alluma une cigarette et se mit à arpenter la galerie, où des hommes engoncés se tenaient droits, montant la garde devant la porte des artistes.

Un grand bruit d'eau venait de la chaussée, fouettée par une subite averse : et c'était dans la nuit une galopade d'ombres agrandies de parapluies énormes, un roulis de voitures, des lumières qui filaient, des cris, des portières claquées.

Puis, comme les valets de pied accouraient, le caoutchouc ruisselant, le pardessus troussé comme une robe, il rentra.

— Vous savez, mon cher! fit la comtesse d'Andilly en se levant, si mes chevaux ont une fluxion de poitrine, je vous

enverrai la note, comptez-y!... Adieu! adieu! Embrassez votre maman pour moi!... Vrai? Vous ne voulez pas que je vous reconduise, amiral? Vous allez fondre, je vous préviens!... Viens-tu, Sabine? Il doit être une heure indue.

Elles traversèrent le trottoir, dans une envolée de pelisses et de mantilles.

— Bonne nuit, ma chérie! dit la baronne, qui montait en voiture, avec un joli merci des yeux à son amant qui l'aidait.

— Bonne nuit! répliqua la duchesse. — Elle la baisa au front par la portière. — Couvre-toi bien!

Et Ronserolles, qui s'en allait à pied avec l'amiral, se haussa pour lui jeter dans l'oreille :

— Hein? Elle est roide! Les voilà qui se *bécotent* à présent!... Qu'est-ce qu'il chantait donc alors, cet idiot de journal?

II

La soupente de l'hôtel de Varèse [1]

— C'est Casimir! fit Honorine, de sa voix rude et traînée de Lorraine, en introduisant un petit homme chafouin en lunettes.

— Madame la maréchale, j'ai bien l'honneur…

— Bonjour, dit la vieille femme, sans quitter sa bergère près de la fenêtre. J'ai fini… Suis à vous… Honorine!

Elle tendit à la bonne un poêlon de faïence, où fumait un reste de panade.

M. Casimir tournait sans bruit dans la chambre, de son pas menu chaussé d'étoffe : il alla quérir tout au fond un guéridon de mosaïque, le planta sur son pied devant la maréchale et, s'installant, son chapeau glissé sous une chaise, sa serviette d'homme d'affaires ouverte, il envoya une grimace avec un « merci, ma tante! » à Honorine, qui lui apportait l'encrier, et ressortait, le poêlon dans les bras, ployant sous la porte sa haute carrure de gendarme.

— Si madame la maréchale veut bien me faire l'honneur…? dit-il.

D'une tape elle rentra une mèche blanche, qui pointait sous son bonnet de tulle noir, et, prenant la plume, le corps droit, la tête seulement un peu versée sur l'épaule, elle commença à signer les quittances « Hussenot Jarry Varèse », sans titre, d'une

1. Dans son article, « La Mort d'une princesse » (*Le Gaulois,* 11 février 1881), Mirbeau précisait que la princesse de la Moskova « s'était réfugiée dans un petit entresol, comprenant deux pièces, située dans l'aile droite de l'hôtel [l'hôtel Laffitte, sis au 27 de la rue Laffitte], et auquel on arrivait par un escalier de service ».

grande écriture commerciale à peine tremblée, barrée en dessous d'un parafe. M. Casimir lui passait les feuilles à mesure, les biaisant d'abord contre ses lunettes pour les lire, puis, séchées à la sciure, il les empilait par tas, avec des fiches roses pour séparer les immeubles. Entre-temps il donnait des détails, prenait des notes, non sans discourir très vite, d'un timbre grêle semblable à un grignotement. — Le bail de la rue du Temple, renouvelé, enfin! Pas sans peine. Le principal locataire voulait du papier dans les chambres, l'eau, le gaz, *cætera... cætera.* Le portier, un finaud (il lui avait fait la leçon), avait promis sans promettre. Et voilà! un boni de 1275 francs et des centimes... Congé à l'établissement de bains, d'après les ordres de madame la maréchale, et, vu le défaut d'état de lieux, exigé 1 700 francs d'indemnité de réparations locatives, *cætera... cætera...* Pas pour plus de cent écus de dépense... Boulevard Beaumarchais, le dentiste s'en allait : bon débarras! Un éventailliste prenait la suite, Zingler et neveu, gens sûrs...

Puis ce furent les maisons de la rue de la Roquette, de Bondy, des hôtels au Marais, une moitié de Montmartre — vraies casernes, avec des liasses de petits loyers : les passages enfin, et les gros morceaux des quartiers de la Madeleine et Malesherbes. Il entrelardait ses résumés d'affaires de racontars, de cancans de concierges, panachés de mots crus. — Rue Duphot, la comtesse Rosetti s'était encore fait pincer dans une sale affaire de mineures : les locataires réclamaient. La nuit, c'étaient des bacchanales, *cætera... cætera...* Mais elle payait bien et d'avance, et puis... protégée par le gouvernement!... Le vieux, rue d'Astorg, ramenait toujours ses *traînées, cætera... cætera.* Mis l'écriteau boulevard Malesherbes : le jeune ménage se séparait décidément...

Ici ou là il glissait une réclamation : le « premier » de la rue de Téhéran demandait une chambre de domestique en sus; peut-être que... Le tapis du 80 s'effilochait... peut-être que...

À chaque « peut-être », la maréchale relevait sa longue face blafarde, hérissée, et lui fermait la bouche d'un seul regard de ses yeux gris terribles. Cependant elle signait toujours, impassible, additionnant chaque terme de souvenir, donnait ses ordres d'un geste, d'un coup de paupières, la main ouverte ou fermée, suppléant aux lacunes par un bout de phrase télégraphique :

— Loge au soldat… préférence… Deux cent soixante et chauffé… Travaux au printemps… Voir devis de l'architecte… Bail, trois, six, neuf… Rien ne lui échappait, l'esprit présent aux impositions, aux abonnements d'eau, au balayage, avec une mémoire singulière des noms, des métiers de tout ce peuple de locataires. Et quelles colères pour un délai accordé, une moitié de terme en retard, un défaut de poursuite !

— À la rue, à la rue, les mauvaises payes !

Lui n'insistait point et filait doux sans trompette.

Ah ! il la connaissait bien, depuis plus de vingt ans qu'il soignait ses affaires, de clerc d'avoué passé factotum et conseil, caressant ses manies au fil du poil, raffinant sur sa lésine, habile à faire suer l'argent. À ce point que, seul avec Honorine, sa tante, il savait flairer les nuances, noter mille finesses de langue dans ces doigtés de sourde et muette, cette sténographie de paroles, où les enfants de la maréchale eux-mêmes n'entendaient mot.

Les quittances finies, il s'embarqua dans des comptes, *primes dont dix sous,* ferme, reports, liquidation, glissant le bordereau à l'appui, un doigt posé sur le total ; puis, d'un calcul bien net, en deux temps, il inscrivait les différences.

— Bien ! faisait la maréchale. Après ?… après ?

Et la pointe de son nez en lame de serpe semblait tailler à chaque mot dans sa bouche molle, que le vide des dents crevassait.

Un moment elle roula très fort son cou d'épaule à épaule, et, comme il poursuivait, jeté à l'élan d'une addition de neuf chiffres, elle l'arrêta net d'un grand coup de poing sur la table.

— Et je retiens 3… et je retiens 3… C'est cependant bien un 3, madame la maréchale… Tiens ! que je suis bête ! Madame la maréchale a raison. Et je retiens 4… Je sais fichtre ! pas où j'avais la tête… Si madame la maréchale veut bien me faire l'honneur de mettre ici : *Bon pour transfert,* on vendra au premier cours. J'ai idée qu'on viendra en Bourse sous l'impression de ces affaires d'Égypte… En même temps on déposera en compte courant à la Banque les *francs : 176 634,85.* — Belle liquidation pour une liquidation de krach, madame la maréchale… Hein J'étais dans le vrai pour l'*Union* ?

Il ramassa ses paperasses en paquet et demanda :

— Madame la maréchale n'a pas d'autres ordres à me donner ? Acheter 300 *Suez* et 45 000 de *trois*... ? On reparle de conversion : madame la maréchale a le nez creux... Ah ! volontiers !... Madame la maréchale me gâte !

Et, se baissant, il fourra deux doigts dans la tabatière de corne, que la vieille femme lui tendait, puis s'en alla, très humble, à reculons.

— J'oubliais, fit-il en se retournant, j'oubliais de dire à madame la maréchale qu'elle se trouve propriétaire du dernier immeuble de M. le duc, rue de Rivoli, 246 *bis*, acheté hier en sous-main par maître Magrimod pour la somme de *francs : 975 000*, sans les frais — *900*, sur l'acte — à charge de madame la maréchale de purger les hypothèques... Ça va pas, les affaires de M. le duc : pas plus tard que lundi M. le duc a encore emprunté dans les cinquante mille sur sa terre de Belœil... Je connais le prêteur... C'est Spitzer, madame la maréchale connaît que ça...

— Ah ! dit-elle seulement

Et ses yeux gris, lourds de haine, s'en allèrent souffleter le portrait du maréchal.

La porte s'était refermée, mettant un silence dans la chambre, une pièce étroite et longue en soupente, mal éclairée par les petites vitres verdâtres de la fenêtre qui ouvrait sur la cour d'honneur de l'hôtel. Point de tapis sur le carreau : peu de meubles et de pauvre mine, une paire de chaises en paille de style Louis XVI à la lyre, un bureau à cylindre, et, devant le feu de coke, qui rosissait à peine entre les cendres, une causeuse Empire et un mignon siège d'enfant, couvert d'une soie passée [1].

Face à la cheminée, garnie d'une pendule en biscuit sous globe, flanquée de massifs chandeliers d'argent sans bougies, un portrait peint du feu maréchal duc de Varèse le représentait en

1. Le 11 février 1881 (*Le Gaulois, loc. cit.*), Mirbeau évoquait ainsi la pièce où la princesse de la Moskova l'avait reçu quelques instants : « Figurez-vous une salle à manger-salon avec une pauvre petite table de noyer à quatre pieds valant bien 25 francs, et, au-dessus, une suspension étriquée, laide, une suspension de pauvre, un fauteuil, une chaise-longue couverte de velours rouge ; quatre chaises cannées et un piano tout simple, qui paraissait cependant un objet de luxe dans ce milieu modeste. »

costume, sa grosse tête de luron bon enfant, élargie d'un collier de barbe, comme empalée sur son col carcan d'uniforme, avec, au-dessus, dans la bordure du cadre, les armoiries « écartelées de gueules au lion de sable passant », et la devise : *J'en ris,* enrubannant la couronne. Au fond l'alcôve béante laissait voir le lit défait, un édredon de coton rouge écroulé, des châles, des linges en tapon.

Il était loin, le temps que la belle Clémentine, fille unique de Clément Hussenot, banquier [1], rue Fournirue, à Metz, donnait la *tournise* à tous les fils de famille, la jaunisse à toutes les mamans. De chairs fermes et de santé robuste, passant de la tête les artilleurs de l'école, elle rappelait ces gaillardes flamandes, que Rubens a mises nues dans ses toiles, le regard dur et la lèvre entêtée. Fine avec cela, entendue aux affaires, sans grand embarras de piété ni de tendresse, lorsque, à quatorze ans, après la mort de sa mère, elle prit les écritures, elle savait déjà comme pas un *rouler* les escompteurs, fermiers, maîtres de forges ou verriers.

— Quel dommage, disait le père Hussenot, que ma Tine ne soit pas un garçon ! Elle aurait révolutionné toute la banque.

Elle ne révolutionna que la ville. À dix-huit ans, elle en avait déjà refusé la moitié, tant les nobles de la place Saint-Martin, que les bourgeois du quartier du Fort-Moselle. Cela lui disait : le tripot de la caisse, le pelotage des écus, les roueries de l'escompte et le corps à corps de l'agio. Cela lui disait, la *tremblote* des veilles d'échéance, l'agenouillement des petits, voire des gros bonnets, aux heures étranglées des crises. Et pas de doute qu'elle n'eût succédé à son père (de Clément à Clémentine il y a juste l'épaisseur d'un cheveu de femme), si le maréchal Jarry, duc de Varèse, boudant Louis XVIII, ne s'était venu, l'année même de la mort de l'empereur, retirer à Metz, sa ville natale, lui, son majorat hypothéqué, ses titres dévernis, ses dix-sept campagnes et quatorze blessures.

1. Le père d'Albine de la Moskova n'était autre que le célèbre banquier Jacques Laffitte (1767-1844), qui fut un temps ministre des Finances de Louis-Philippe, et qui conserva, grâce à une grande souscription, son somptueux hôtel de la rue Laffitte, estimé 5 millions et demi en 1881 (soit 16,5 millions d'euros…).

Un beau jour pour la rue d'Asfeld, dont les vieux hôtels mitoyens en eurent comme un regain de jeunesse.

Fils d'un tonnelier de la rue Saint-Clément, François-Eugène Jarry avait un à un emporté d'assaut tous ses grades. Distingué à l'armée du Midi, général à vingt-quatre ans sous Bonaparte, la bataille de Varèse, qu'il gagna, lui fit un titre et un bâton. Il s'était marié à cheval sur deux campagnes, et, resté veuf sans enfants, c'était vers 1826 un beau diable, droit comme un *peuple,* bien connu à l'Esplanade, qu'il arpentait chaque après-dînée, au revenir du café du *Heaume.* Et dame! il usait son chapeau à force de rendre les saluts, tant un chacun se montrait fier de la connaissance de « M. le Maréchal-Duc ».

Comment il s'amouracha de Mlle Hussenot, ce n'est pas merveille : il avait le cœur bien planté, et ne crachait point sur les filles — pas plus que sur les « napoléons ». Le drôle fut qu'elle l'accepta pour époux : il y a loin d'un duché à une banque, à peu près autant que de la bourgeoise rue Fournirue à l'aristocratique rue d'Asfeld. Peut-être qu'avec son bel appétit de Lorraine elle vit un gain dans cette couronne — un gain que l'escompte ne donne pas.

Mal lui en prit. Il la rossa comme plâtre, au retour des bamboches quotidiennes. — Il y a du stradiot et du reître dans la peau de ces vieux chefs d'armée. — Clémentine, bâtie pour la lutte, ne laissa pas de venir à la riposte, et ils firent, pas qu'une fois, le coup de poing comme des charretiers.

Cependant le père Hussenot mourait, éclaté d'orgueil d'avoir armorié sa *Tine* : ci : quatre millions et demi. De ce jour la duchesse, qui avait tâté du monde, et trouvait l'adulation coûteuse et les respects sans profit, se jura de défendre ses écus, qui commençaient à danser la farandole. Rude besogne, dont elle garda toute sa vie une sorte d'ampoule à l'âme. Ayant beaucoup pleuré, il ne lui restait point de larmes; beaucoup haï, il ne lui restait plus que de la haine. Les larmes tarissent : la haine — non.

Et pourtant, dans cette bataille de sa vie, il était une heure de trêve, que longtemps elle avait aimé à remâcher de mémoire, une page d'amour déchirée, dont nul jamais n'avait connu le héros. Non que chacun n'eût dit son mot, celui-ci penchant pour un noble, celui-là pour un piqueur du duc. Une manière d'affec-

tion reconnaissante lui en était demeurée au cœur pour l'enfant qui en était née — sa fille, Mathilde : et, lorsque aujourd'hui encore ses yeux venaient à tomber sur ce fauteuil bas de tout petit, la colère de son regard fondait.

Après le coup d'État, las des beautés de province, accrochées à son nom comme sa pipe en tous les mauvais lieux, le maréchal, chatouillé à ce revif des gloires anciennes, et entrevoyant peut-être de nouveaux et plus délicats plaisirs, s'imagina de partir pour Paris. Les maisons de Metz vendues, on s'établit magnifiquement rue de Grenelle–Saint-Germain, dans un de ces palais, le porche balustré de colonnes, avec, au fond d'une cour large comme un préau, la demeure spacieuse et blanche au fronton grec enguirlandé : présent du grand empereur, mais, depuis, branlant d'hypothèques.

Les Tuileries firent accueil au maréchal, et les millions, cette fois, dansèrent la parisienne. Heureusement pour la duchesse, il mourut en pleine partie fine, trop fine à ses quatre-vingts ans.

C'est alors qu'elle se rua dans de vraies fureurs d'économie, avare d'argent, avare de paroles, acharnée à reconstruire cette fortune aux trois quarts écroulée. Adieu le duché ! Adieu la morgue et le grand train ! Le deuil couvrait tout. La maréchale avait fait maison nette, ne gardant, outre un concierge marié, que la nourrice de sa fille, Honorine, une Lorraine aussi, elle, qui, au marché, bataillait deux heures pour deux sous et donnait à rire de son patois, où la laitue se prononçait *pommée* et *chicon* la romaine. Cependant, redevenue banquière, elle battait le pavé par la crotte, spéculant sur ceci, sur cela, achetant terrains, valeurs ou marchandises, habile à jouer de son nom pour s'ouvrir une porte ou une affaire.

Vers 1869, une attaque d'hémiplégie tua ses jambes : murée alors dans sa soupente, elle se refusa tout, vécut de verdure et de panade, qu'Honorine lui montait aux heures d'autrefois, et continua de tripoter comme devant — par entremise, de prêter, dit-on, à la petite semaine. Elle prêta si bien qu'au bout de vingt-six ans, ses enfants mariés et dotés, elle se trouvait quelque trente fois millionnaire.

Dire sa moue aussi, quand sa fille, Mathilde, fraîche émoulue du Sacré-Cœur, se toqua d'un bellâtre, marquis de Boisgelais, de grand nom, mais de petite fortune, celui-là même que la com-

tesse d'Andilly portraiturait ainsi : « Un paon, qui fait la roue avec sa barbe. » Et ce fut un crève-cœur que ces trois cent mille francs, tirés de sa caisse ric-à-ric. Pour son fils, le capitaine de Varèse, sorti de Saint-Cyr, elle s'en tira à meilleur compte : n'épousait-il pas, lui, une riche héritière, fille unique du banquier grec Baccaris ? En conséquence elle ne lui donna rien par-delà son majorat, fait d'une rente assez courte et de l'hôtel de la rue de Grenelle, préalablement dégrevé, où elle garda gratis sa soupente.

Dès lors on eût juré le maréchal revenu : le jeune duc, qui avait hérité de son père de voluptueuses et débordées façons de fermier général, menait grand train, grand bruit, grande dépense. De prime face ce manège amusa la maréchale. Mais elle se lassa vite de ce rayon de soleil, que la petite duchesse voiturait aux retroussis de ses jupes à la mode, de cette mascarade de chapeaux, de ces fêtes, de ces lumières, de ces piaffes : et, en supputant le prix de revient, ce vacarme de ruine lui leva le cœur. Lui, ah ! c'était bien le double de son père. Mais elle, fille de banquier, quelle femme était-elle donc, qui connaissait si mal la valeur de cette rare denrée, l'argent ? Désormais cette promiscuité de désordre, ce gaspillage porte à porte la précipita davantage dans ses colères d'avarice, devenues de vrais trésors de crasserie : et ce fut de la haine qu'elle voua à ce joli couple de croqueurs de millions; haine fouettée encore par le ressouvenir exécré du maréchal et par les rages envieuses de sa fille, la marquise, sa fille d'élection, celle-là, une dévote à tous crins, qui, sans enfants, sans beauté, sans fortune, jalousait sa belle-sœur triplement.

Le jour baissait : il y avait comme des fumées aux entours de la pendule, dont les blancs de biscuit s'effaçaient dans la glace. Au fond l'édredon ne faisait plus qu'un petit tas presque noir : seul, le fauteuil de bébé gardait sa pâleur d'étoffe vieille.

Le feu de coke se vidait dans la grille : parfois une lueur plus vive battait d'une clarté de vie le portrait. Et ces belles carnations de héros, le large rire de ces lèvres, et les orfrois des broderies semblaient une moquerie à la détresse de la chambre et à ce reste falot de maréchale et de duchesse retombée aux écritures de sa banque.

Honorine rentra avec une petite lampe à demi-lumière, et, s'asseyant, elle prit un torchon dans une pile. Elle le reprisait, sans causer, tandis que la maréchale faisait des chiffres sur une ardoise.

Une voix demanda « la porte » de la rue ; sous la fenêtre deux coups de timbre éclatèrent, puis un clair bruit de roues, dans le sable de la cour.

— C'est la *Grecque* ! dit Honorine, debout, le nez contre la vitre. *En'na'core* un chapeau *neu*.

— Ah !

Et la maréchale eut une façon de sourire, qui se plissa dans la blancheur molle des joues.

Alors, comme on grattait à la porte, Honorine tourna son grand cou :

— Qui là ? demanda-t-elle.

— Moi !... Chantal ! dit une voix. Honorine, ouvre donc ! Je viens dire bonsoir à maman *Tine*.

La maréchale ne répondit que par un « non, non » de la tête, le nez toujours dans ses comptes. Et Honorine, haussant le ton, sans ouvrir :

— Votre bonne maman se sent comme un peu *hodée*... à *c't'*heure... Ça sera pour demain, est-ce pas donc ?

— Bonsoir, maman *Tine* ! fit la voix, dont les claires notes chantantes allèrent mourant dans l'escalier.

III

Five o'clock

Comme chaque soir, à partir de cinq heures, la petite duchesse de Varèse recevait.

Sur le perron deux laquais, cariatides, se tenaient raides et gelés. Au vestibule, un huissier attendait — assis à une table à écrire —, puis, gravement, prenait la tête à travers l'enfilade des salons. Il y en avait cinq, dans le goût du dernier siècle, hauts ainsi que des cathédrales, solennels et guindés, les meubles en place, prêts à défiler la parade. À chaque porte, d'autres grands laquais, debout, en jalonneurs. Puis, au seuil d'un boudoir vieil or, l'huissier, ouvrant un large bec, laissait tomber un nom qui ronflait.

Pas solennel ni guindé, le boudoir : au contraire, avec sa douce odeur de violette, hospitalier et souriant, à l'égal de cette jolie femme, aux grands yeux un peu vagues de myope, qui, sans artifice de demi-jour, y trônait dans sa marquise. C'était partout un amusant drapé d'étoffes, des fauteuils ployants, et qui ployaient, des tables volantes, et qui volaient, toute une gamme chromatique de soies et de lumière. Ci et là un livre, une vieille reliure aux armes tirait l'œil, une bonbonnière de Saxe, des jardinières du Japon, où des palmiers montaient en parasols.

Ce soir-là, la duchesse était rentrée plus tôt qu'à son heure ordinaire, l'âme croulée par cet article de journal, qu'une main *amie* lui avait fait tenir le matin. Très simple, en robe courte de faille sombre, elle rêvassait au coin du feu, la proie d'un chagrin noir. Certes, cette trahison n'était pas la première. Mais oh!

combien plus douloureuse, celle-ci, qui salissait son foyer, presque son cœur!

Il y a des contresens de vie comme de mots : exemple, Hélène Baccaris, duchesse de Varèse. Femme d'intérieur et de frêle santé, le mariage avait fait d'elle une femme à la mode. — Le destin aime à rire [1], qui déguise en arlequines nombre de petites sœurs de vocation. — Le destin, cette fois, était duc de Varèse et capitaine aux Cent-Gardes : Hélène Baccaris l'aima, et ce fut tant pis. Depuis dix-huit ans qu'elle était sur la brèche, toujours par fêtes et par chemins, armée de pied en cap, afin de lutter pour le moins contre ces beautés ennemies, curieuses d'emporter chacune un petit morceau de son duc, elle y avait perdu son peu de santé, mais non ses robustes confiances. Silencieuse et douce, elle attendait son heure et son duc; sinon lui tout entier, au pire, une parcelle. « Et s'il n'en restait qu'une », elle aurait celle-là.

Comme il ne venait point de visites, elle alla au piano, plaqua quelques accords, sonna, envoya prier « Mademoiselle » de descendre, aperçut son fils au jardin, un blondin de dix ans, qui courait avec un abbé aux joues couleur de groseille : et, lui ayant jeté un baiser de la fenêtre, elle revint s'asseoir, souriante et résignée.

— Il n'y a personne?... Bien sûr, il n'y a personne?

Et Chantal fit un pas dans le boudoir, un pas de biche effarouchée. Puis, prenant son élan, en quatre sauts elle fut au cou de sa mère. Elle l'embrassait partout, follement, à la diable, et la duchesse avait peine à défendre ses plissés.

— Mais finis donc, Chantal! Tu me chiffonnes... tu me... grande enfant, va!... Voyons, regarde-moi! dit-elle en la tenant aux épaules. Tu as pleuré?

Elle, sans répondre, avait glissé à genoux sur la peau d'ours blanc du foyer, et, effaçant deux larmes d'un coup de doigt :

— Quel amour de pied vous avez, ma mère chérie!... Mais il ne faut pas le cacher pour cela... Voulez-vous bien...! Un bis-

1. C'est ce que Mirbeau appelle « l'ironie de la vie ».

cuit, un tout petit biscuit! Vous avez peur que je vous le mange?... Dame! Il y aurait juste une bouchée.

— Mais laisse donc mon pied tranquille!... Tu me chatouilles... C'est insupportable! Chantal! voyons!... tu as pleuré, je te dis. Lève-toi donc!... Si on venait!... Pourquoi avez-vous pleuré, mademoiselle? Est-ce que *Miss*... ?

— *Miss* est la meilleure des *Misses*... un peu peureuse et coquette, ça...! Mais pourquoi voulez-vous qu'elle me fasse pleurer?... Est-ce que je ne suis pas sage comme une image?

— Si! Si!... Sage comme une image. Ah! je sais, tu es montée...

Sérieuse, elle s'arrêtait. Alors doucement Chantal secoua la tête. Ses yeux bleus, lavés d'eau, avaient d'exquises pâleurs de violette; des veines se gonflaient à son front, dans le clair fouillis de ses bouclettes brunes à reflets de loutre, et, sur toute sa petite figure fine et blanche, qui faisait songer aux statuettes de Tanagre, un frisson envolé passa.

— On m'a renvoyée encore! dit-elle.

Et, debout, tapant du pied, elle poursuivit :

— Renvoyée... comme hier!... Elle devrait pourtant m'aimer, maman *Tine*!... Je suis sa petite-fille, est-ce pas?... C'est drôle, une bonne maman, qui n'est pas bonne!... Dites, ma mère chérie...?

— Chut! on a sonné!... Sauve-toi vite. Si on te trouvait avec ta méchante petite robe de *Saint-Vincent de Paul*...

— Bon! quand on aime les gens, on les aime aussi avec leur méchante petite robe de *Saint-Vincent de Paul*... Et puis, elle n'est donc pas jolie, ma robe?... Elle a beau être en petit lainage...

— Mais monte donc!... Mets ton costume de Pinga, si tu veux : celui avec du pékin, tu sais?

— Pour vous alors, la *prise de pékin,* ma mère chérie!... Ah! ah! ah!... La *prise de pékin*...! Ah!... Ah!

Et, revenue à ses gaietés coutumières, Chantal disparut sous une draperie.

— Madame de Longueval!... Madame la comtesse de Vieuxmaison! Mesdemoiselles de Vieuxmaison! fit l'huissier de sa belle voix grasse.

Du monde arrivait, de ces amies comme on en remue à la pelle, pour si peu qu'on donne à danser.

Bientôt ce fut une cohue.

L'article d'hier du *Moustique* a porté fleurs et fruits : on accourt à cette bonne odeur de scandale, on accourt à l'espoir de voir pleurer ces beaux yeux de duchesse, trop beaux, trop secs jusqu'ici. Dans l'air, dans l'accent, il y a un je ne sais quoi qui crie la pitié, une pitié éclatante et ravie. Est-il question d'un bal, d'une fête de charité, chiffon, Nice, ou pièce nouvelle, vite une pointe, confite en sous-entendus. Faut-il pas montrer qu'on sait tout, mais, là, tout ?

— Madame la princesse de Santis !... Madame la générale Pavin !... Monsieur l'amiral de Quéroignes !

Des domestiques entraient avec des lampes, et les tentures s'allumèrent de longues flammes. Et, toujours, avec une abondance de fleuve, les traînes éployées claquaient, à se croire dans les salons d'un ministère, au lendemain d'une crise de cabinet.

— Madame la marquise de Zevallos ! Madame Street !... Monsieur le colonel de Vaudoyer !... Madame Psicari !

C'est un défilé, le « faubourg » en demi-toilette, par genre, la Finance, l'étranger, superbe et travesti ; puis les femmes d'officiers, avec leur fumet de province, leurs petites robes et petit maintien, pincé ou bénissant, selon le grade.

— Madame la comtesse d'Andilly ! Mademoiselle d'Andilly ! Monsieur de Breux !

Madame d'Andilly pensa se pâmer entre les bras de la duchesse, et, s'installant dans le feu :

— Vous permettez que je me chauffe les pieds ? dit-elle. Pardon, madame ! Désolée de vous déranger... Tiens ! amiral, vous êtes là ?... Mais c'est une poursuite !... Je ne peux plus faire un pas... Tantôt, chez la marquise... tout à l'heure, à l'ambassade d'Espagne... Vous voulez donc me compromettre ?... Oui ! merci ! le coussin, là !... Je suis transie... Êtes-vous sortie, mignonne ?... Il fait un froid noir !... Imaginez-vous que j'ai depuis deux heures une carafe frappée sous les pieds... À la lettre !... Est-ce que vous pouvez obtenir une boule d'eau chaude, qui soit chaude, vous ?

— Mais... oui, je crois...

— Tant mieux pour vous !... Voilà le septième valet de pied que je fais... je veux dire... enfin vous me comprenez ?... Eh bien ! impossible !... La carafe à perpétuité !... Le duc va bien ?... Je sors de chez votre belle-mère. Cette pauvre Clémentine, comme elle baisse !... Vous ne trouvez pas ?... Heureusement qu'elle a Honorine... une fille sûre... qui vous aime beaucoup... Elle me disait encore à l'instant...

— Monsieur le général Salmon, de Metz ! annonça l'huissier.

— Bonsoir, général !... Je vous demande pardon...

La duchesse s'était levée, reconduisant du monde.

— Votre santé est bonne, madame la comtesse ?

— Mais oui, général... Et celle du ministère ?... L'avez-vous sabré, cette fois ? fit madame d'Andilly.

— J'en arrive, répondit le général en s'asseyant. Je suis mort de fatigue...

— Est-ce que vous avez parlé ?

— Moi ? non. Je ne parle jamais. Ça n'est pas mon métier. Je tape du poing, voilà !

— Et... cela fait tomber les ministères !

— Oui, quelquefois !... Ils sont si *pagnotes,* aujourd'hui !

— Tenez, général, voulez-vous vous chauffer ?... Moi aussi, je suis morte. J'ai les jambes qui me rentrent... Aussi bien elles sont tant sorties...

La comtesse se pencha pour lui dire à l'oreille :

— Alors, ce n'est pas vrai, cette histoire du *Moustique* ?

— Quelle histoire, madame ? Demande mille pardons, mais ne comprends pas les rébus, moi... Ça n'est pas mon métier !

— Mais... vous ne savez donc rien ?

— Je ne sais rien !... Ça n'est pas mon métier... Je ne suis pas de la police secrète, moi !

Il profita d'une entrée pour partir, sacrant entre ses dents, et n'ayant rien compris.

Les pieds chauds, madame d'Andilly changeait de place : en passant près de sa fille, qui feuilletait avec de Breux des albums à la table, elle lui dit :

— Tu ne montes donc pas chez Chantal ?

— Oh ! elle va descendre, intervint la duchesse. Elle est rentrée un peu tard de sa leçon de piano.

Juste à ce moment Chantal parut, la taille à rire dans la bouffissure des paniers, un brin de lilas au corsage, les cheveux noués derrière en catogan. Elle fit le tour du cercle, les yeux papillotants, comme éblouie, cherchant des figures, avec de courts saluts, de petites piaffes de la tête, puis s'en revint à la table, où Sabine l'appelait.

— Avez-vous été au Gymnase, comtesse? dit l'amiral. On assure que c'est très… très…

— Oui, nous y étions samedi avec Sabine…

— Quoi? Sabine aussi? fit la duchesse, surprise.

— Qu'est-ce que vous voulez? elle est si mal élevée!… Je vous conseille de voir cela : c'est curieux!… Il y a un rôle superbe : celui du revolver [1]! Rien qu'un mot à dire, mais quel mot : *pan!* Ça y est… Je vais vous apprendre un mariage… Cherchez un peu… Une brune piquante… Non? Vous ne devinez pas? La petite Valentine de Comminges… Elle ne piquera plus; elle épouse le vicomte de Ker… Ker… un nom en Ker… qui l'emmène au fin fond du Finistère. À propos, avez-vous vu Varon-Bey, mignonne?

— M. Varon-Bey? Mais non! Je ne le vois guère. Il aime la solitude, je crois; n'est-il pas un peu… ours? Cela se comprend, un vieux garçon!

— Hé! Hé! solitude! C'est un solitaire, qui ne demanderait qu'à être… deux, comme les boutons d'oreilles… Alors vous ne savez rien de la Bourse d'aujourd'hui? On parle de désastres… Ces juifs sont bien forts!… Adieu, amiral!… Sans rancune… Bon souvenir à madame de Quéroignes… Mais décidément mes bronches ne vont pas mal et je n'irai pas la retrouver…

— Madame la marquise de Boisgelais! cria l'huissier.

1. Allusion à *Serge Panine,* de Georges Ohnet, créé au théâtre du Gymnase le 5 janvier 1882 et qui est une adaptation du roman homonyme. Le « revolver » dont il est question est celui qui, tenu par une meunière, abat le séducteur russe Serge Panine, qui a épousé une de ses filles, séduit une seconde fille, dilapidé la dot et commis un faux. Dans ses fameuses *Grimaces* de 1883, Mirbeau évoquera sarcastiquement ce dénouement : « Enfin, quand le diable dramatique que M. Georges Ohnet a laissé imprudemment échapper de la boîte et qu'il n'est pas de taille à y remettre, va, vient dans la pièce, menaçant de tout casser, l'auteur lâche alors son fameux moyen : celui de tuer cet hôte dangereux d'un coup de pistolet. Voilà le dénouement de *Serge Panine* et du *Maître de forges* »…

Une grande femme, très régulièrement laide, habillée de noir jusqu'aux pieds, entra, larmoyant à mi-voix sous son voile. Elle embrassa sur les deux joues la duchesse, et, s'asseyant près d'elle, au petit bord d'une causeuse :

— Chère Hélène! dit-elle. Tu vas bien?… Il y a un siècle que je ne t'ai vue… Mon jubilé, tu sais, et ma quête, qui me prend tout mon temps [1]… avec maman… Chantal…? Ah! je ne la voyais pas… Bonjour, petite. Tu es bien, aujourd'hui?… Est-elle jolie! Maman me donne bien du tourment. Elle baisse… Vous trouvez, n'est-ce pas, madame?… Il lui faudrait un si grand calme… La moindre émotion suffit…

— Tu es contente de ta quête? demanda la duchesse, distraite.

— Oui, assez!… Tu comprends, on n'est pas trop généreux avec ces malheureuses affaires de bourse… Ah! ce n'est pas faute que je monte des étages… Enfin! Je fais pour le mieux, n'est-ce pas?… Dieu nous voit.

— Prendrez-vous quelque chose, ma tante? dit Chantal, qui allait et venait de la cheminée à la fenêtre, où, dans une table en laque creuse, drapée d'un napperon d'Albanie, la théière, à large poignée d'ivoire, bouillonnait sur son réchaud d'argent.

— Merci! Tu sais, je ne prends jamais rien.

Chantal offrait des beurrées de pain russe à la ronde, des sandwichs au caviar, versait aux hommes du vin de Sicile ou d'Espagne dans d'épais verres bleus à pointes de diamant.

— Oh! pas de thé, un doigt d'Alicante! fit Sabine. Je suis un garçon, moi!

Et, comme l'huissier annonçait : « Monsieur de Chalain! », elle ajouta :

— C'est le nouvel aide de camp de ton père, dis?

Chantal n'eut pas l'air d'entendre. Un peu de rouge lui vint à fleur de peau, et, le plus naturellement du monde, elle répondit :

— M. de Quéroignes?… Il y a beau temps qu'il est parti.

1. Mirbeau/Tout-Paris a consacré sa « Journée parisienne » du 29 mars 1881 aux « quêteuses à domicile » qui, pour la bonne cause, celle des pauvres de la paroisse, s'introduisent dans les maisons, observent et enregistrent tout ce qu'elles voient. Il évoquera de nouveau ces quêtes plus que suspectes au premier acte de sa comédie *Le Foyer* (1908).

Cependant les conversations s'échauffaient, lancées à des tirades émues sur le *krach*.

— La baronne Simier est très, très atteinte ! dit quelqu'un.

— Ah ! est-ce qu'elle boursicotait ?

— Vous ne savez donc pas ? Elle était à la tête de la croisade…

— Une croisée, qui n'a plus qu'à se jeter par la fenêtre, alors ? interrompit la comtesse.

— C'est une honte que le gouvernement…

Cette phrase mit le feu aux poudres : ce qui se passait était un scandale… Mais qu'est-ce qui n'était pas un scandale aujourd'hui ? Le ministre des Finances favorisait ouvertement les banques Israélites [1].

— Naturellement, un protestant !

Des femmes très parées causaient Bourse, versements du quart, et « déport », à faire rougir un coulissier. Puis de la politique, après quelques phrases mouillées sur la guerre, on parla du « panorama » nouveau.

— Je crois que vous vous occupez aussi de peinture, monsieur ? dit la duchesse à M. de Chalain, l'aide de camp du duc, un grand beau lieutenant de dragons, en redingote, blond et rose, l'air timide et l'œil noyé. — Oui ? n'est-ce pas ?… Que je suis sotte ! C'est vous qui avez la bonté de travailler avec mon père à son ouvrage sur les fouilles d'Éleusis.

Madame d'Andilly se levait :

— Sabine ! Vite, allons retrouver notre carafe… Au revoir, mignonne… Comment donc va-t-il, votre père ? Toujours à Passy… dans ses collections ?… Quelle drôle d'idée !… On doit assassiner par là…

— Madame la baronne Simier ! fit l'huissier.

Il y eut un silence.

Celle-ci, en toilette foncée, soutachée d'or, entra sans tapage, un fin sourire à demi-bouche, sûre de l'effet. Elle tendit la main à la duchesse, qui n'avait pas bronché.

— Bonjour, tu vas bien ?… Ton mari aussi ?

1. La banque de l'Union Générale voulait collecter l'argent des milieux catholiques. « On » accusait les Rothschild de l'avoir acculée au krach.

Et elle se mit à causer sans effort, d'une voix claire d'oiseau, sautant d'un sujet à l'autre avec un joli dédain des transitions. La première elle parla de la crise :

— Oh! nous sommes plus satisfaites aujourd'hui. Il y a eu du déport. Gare aux vendeurs!... Quand on a Dieu pour soi!... J'arrive de chez Yvonne, tu sais?... Yvonne, qui a épousé... tu sais bien?... Croirais-tu qu'elle a failli, cet été, louer la maison qui a servi au crime de Ville-d'Avray!... Hein? Quelle horrible femme!... Je n'en dors plus... Et Yvonne donc! Elle est comme folle, tu penses!... Qu'est-ce que vous dites, vous, comtesse, de ce crime de Ville-d'Avray?

— Oh! la gueuse! fit madame d'Andilly qui venait de se rasseoir, de peur de rien perdre de la scène. — Mon journal assure qu'elle a le nez retroussé!... Comprend-on cela? Poignarder deux hommes avec un nez retroussé?

— Ce sont les pauvres enfants qui sont à plaindre!... J'ai eu idée d'une souscription... Mais ça tombe juste dans ma quête pour les victimes de la *Land-League*... Enfin, peut-être pourrai-je faire quelque chose...

— Tu es donc toujours dans les bonnes œuvres? interrompit la duchesse, qui se forçait pour parler.

— Plus que jamais!

— Prends-tu du thé?... Chantal, vite, une tasse.

La marquise de Boisgelais s'en allait fort mécontente. Qu'est-ce que cela signifiait? Sa belle-sœur n'avait donc pas reçu le journal, qu'elle-même avait eu l'attention d'envoyer? Dans le doute, elle résolut de risquer un mot de bon avis. Elle prit sur la porte les mains de la duchesse, et, la fixant dans les yeux, d'une voix blanche :

— Tu as tort de recevoir cette femme! soupira-t-elle. Je n'ai pas de conseil à te...

— Merci! ah!... Je sais! repartit du même ton la duchesse, qui souriait tristement.

— Quoi?... tu sais...? Pauvre petite!... Et tu n'as pas de religion, toi!

Entre-temps, Chantal servait le thé. Arrivée devant la baronne, un tremblement la secoua, et la tasse s'échappa de ses mains.

— Oh! qu'est-ce que tu as fait? dit sa mère, revenant. Peut-on être maladroite!… Y en a-t-il sur ta robe?… Mais à quoi penses-tu, Chantal?… Sonne donc, pour qu'on vienne enlever ces débris.

Elle s'empressait, véritablement désolée, tandis que la baronne Simier s'excusait : elle seule était coupable, elle avait avancé le bras et…

Madame d'Andilly prenait congé : pour de bon cette fois, non sans regret. Car sûr, elles s'allaient éborgner. Quel guignon! Partir au bon moment! Mais qu'y faire? À moins de coloniser à l'hôtel de Varèse!…

— Alors, ce pauvre monsieur Varon-Bey, tu le trouves toujours aussi affreux? demanda Sabine d'Andilly à Chantal, qui l'accompagnait au vestibule.

— Mais oui, affreux, tout ce qu'il y a de plus affreux!… Tu le trouves peut-être beau, toi?

— Il ne s'agit pas de moi… Il t'adore!… C'est bien décidé, tu ne veux pas de lui?… Il en devient bête, le pauvre homme!

— J'aimerais mieux mourir! répondit Chantal, sérieuse.

… Dans le boudoir les parlottes chômaient, mal à l'aise entre les deux femmes.

— Est-ce que tu viens ce soir à l'Hôtel Continental? dit la baronne. Il le faut absolument… C'est une charité!

— Non! Le général a quelque chose… je crois… fit la duchesse, gênée de mettre son mari entre elles deux.

Elle la reconduisit jusqu'au seuil, et, baissant un peu la voix :

— Adieu! dit-elle, sans prendre la main que la baronne lui tendait.

— Comment!… *Adieu*?

— Oui!… Ne viens plus!… C'est mieux : tu comprends?…

— Tu me chasses?… Prends garde!

— À quoi? fit-elle, souriant toujours. Je n'ai plus rien… que mes enfants! Oh! Dieu!… Est-ce que tu voudrais…?

La baronne lui mit la pointe de son regard dans les yeux, puis, tournant les talons, très calme, elle répéta : « Prends garde! » de son même joli ton câlin d'oiseau rare et de femme à la mode.

IV

Une fleur dans les ruines

C'est tout là-bas, au diable vauvert, boulevard Beauséjour, à Passy, une petite maison blanche et rose, si rose, si blanche, qu'on dirait sous son paletot de lierre, de la chair, de la chair nue, qui grelotte. Soir et matin, matin et soir, le vent y joue des castagnettes. Et qu'est-ce qu'elles chantent, ces castagnettes? Elles chantent : « C'est ici que perche un grand, un très grand collectionneur!... »

Grand, pour cela oui, M. Constantin Baccaris l'était, et collectionneur encore par surcroît : tout en jambes, une tête d'échassier assortie, des yeux comme des raisins de Corinthe et de grosses moustaches blanches tombantes, il avait toujours l'air d'être grimpé sur quelque chose, à ce point que ceux qui avaient affaire à lui, fatigués de lever le cou à ces hauteurs, se retenaient à quatre pour ne lui pas dire :

— Mais descendez donc de là, s'il vous plaît!

Coiffé d'un fez à mouchet bleu, des babouches aux pieds, le gilet débraillé, la redingote flottante, il ne tenait pas en place, courait sans cesse de la cave au grenier, du « musée » au « capharnaüm », faisant juste deux bouchées d'un étage, la plume à l'oreille, ni plus ni moins qu'un clerc d'huissier ou qu'un Indien Comanche.

Il y avait de l'Indien Comanche dans M. Baccaris : sa plume d'abord, puis son silence entêté. Quand il parlait, par fortune, c'était tout bas, tout bas : il n'eût pas parlé autrement s'il eût suivi la piste de guerre. Et il la suivait, en effet, armé d'un pot à

colle et d'un paquet de fiches à catalogues. Car c'était aux ruines qu'il en avait, aux ruines du temple d'Éleusis.

Né à Élefsina, au bord du golfe de Saroniquel, et débarqué très jeune à Marseille, il y avait cueilli des millions dans les blés, comme on cueille des bleuets, par bottes; puis, retiré du négoce, ayant épousé une Française, il avait fait voile pour Paris, où trois ans lui suffirent à acheter — de beaux dîners comptants — ses lettres de grande naturalisation Tout-Parisienne.

Sa fille Hélène mariée, sa femme morte, M. Baccaris, qui s'était par passe-temps lancé dans l'antiquaille, vendit son hôtel du parc Monceau, dont les plafonds dorés pesaient à ses épaules d'Hellène, amoureux de plein air, et s'en vint, lui et ses amours fragiles, bronzes, marbres et terres cuites, camper en pleine province de Passy.

Camper est le mot, toujours à la veille de partir et ne partant jamais. Le moyen avec sa fille et Chantal et François, trois paires de bras, qui le tenaient ferme par le col?

Mais là-bas aussi il y en avait, de beaux bras tendus de bronze ou de pierre, et des bras de déesses, s'il vous plaît. Pour arranger les choses, il demeura, quitte à faire venir les déesses, ses chères déesses, dont il rêvait. Et lui, ce vieux, qui n'avait jamais lu autre chose que ses connaissements ou ses traites, se rua en de vraies débauches de lectures; mal préparé qu'il était à l'archéologie par la banque et le commerce des grains, il prit des maîtres, parti en guerre d'un beau feu pour cette chevalerie à la mode, qui, peut-être, quelque trois cents ans plus tôt, lui eût mérité le surnom de Don Quichotte… d'Éleusis.

Quelle joie aussi, lorsque de lourds camions stoppaient à sa porte, avec les massifs revenus des fouilles à grands frais pratiquées parmi ces blonds émiettements de marbre à fleur de sol, qui furent les propylées du temple de Cérès, et où, tout petit, il se souvenait d'avoir galopiné; quelle joie, quand des êtres bizarres, aux profils de bandits, sortaient de leur nid d'ouate, qui, une statuette, qui, une poterie, qui, une médaille!

De loin en loin, si sa fille tardait à le venir voir, M. Baccaris s'habillait en chrétien, et, ganté, prenait le chemin de fer, afin d'apercevoir à tout le moins sa duchesse, tournant son tour du Bois quotidien. — Un timide, ce Palikare : le monde et son gendre l'épeuraient.

Une fois la semaine, le dimanche, la maison faisait toilette M. Baccaris coiffait sa calotte neuve, chaussait ses babouches à houppettes et fermait son gilet de deux, rarement de quatre boutons. Sa « gouvernante » balayait le *mousée,* comme il disait, enfilait ses fustanelles à tuyaux et cosmétiquait ses moustaches.

Car elle avait des moustaches, la « gouvernante » de M. Baccaris. C'était un gros réjoui, du nom de Spiridion, ancien matelot de *sacolève,* bavard à rendre des points à une cigale, et qui, assis en tailleur dans sa petite cuisine malpropre, monologuait en tricotant, tricotait en monologuant, entre son chat Périclès et son rossignol Athina.

Dès une heure, par tous les temps, M. Baccaris s'installe à sa fenêtre, et les voisins de se dire :

— Voilà le monsieur Grec qui attend sa petite-fille !

Un trot de postières sur le boulevard, et l'omnibus des enfants débouche, un cerceau pendu à la lanterne.

M. Baccaris a fermé sa croisée, et, par farce, s'en est allé se cacher sous une portière. Mademoiselle Chantal descend avec sa « Miss », M. François avec « l'abbé » : et c'est à qui des deux arrivera bon premier ! À peine s'ils ont rendu le bonjour à Spiridion, qui, à l'affût d'un bout de causette, tricote depuis des années le même bas sur sa porte. Quels rires aussi, quand, derrière son rideau, on prend en flagrant délit le grand-père ! Lui ne se tient plus d'éclater : et crac ! crac ! un bouton saute au gilet, puis un autre, puis un autre encore — de vrais *boutons* de Panurge. Et adieu les frais de toilette !

Mais, dans le *mousée,* défense de courir. François se sent tôt des fourmis aux jambes; M. l'abbé, lui, baisse les yeux, crainte d'entrapercevoir un morceau pas trop habillé de sculpture : on embrasse « bon papa », qui met une pièce d'or dans la bourse, et, sur un : « *Adiou, mossou* l'abbé ! » — « À l'honneur, monsieur Baccaris !... », on s'en va au Bois faire le diable.

Miss partie (car pour son lot de paradis *Miss* ne serait restée livrée en proie au Spiridion, dont elle avait une peur !...), M. Baccaris et Chantal demeuraient seuls.

Il l'asseyait sur ses genoux, la berçait de « *Nanna, nanna, aggelaki mou !* » — ce « dodo, l'enfant do » des mammas grecques —, la reluquait, la pelotait en connaisseur, comme si elle arrivait tout droit d'Éleusis. Et, de fait, on lui aurait donné à choisir

entre sa petite-fille et sa Koré de marbre de Paros, presque intacte, à l'exception d'un bras ou deux, d'une jambe et quelque peu de l'oreille gauche, il eût sans barguigner donné la préférence à Chantal, à qui ne manquait rien cependant. Mais n'était-ce pas aussi une Hellène, et par les traits, par le sang, la propre sœur de ses Tanagriennes ?

Leurs goûts étaient pareils et pareilles leurs joies. Car lui-même il s'était plu à l'instruire, à la frotter de cet encens d'Olympe disparu elle y avait mordu vite et raffolait d'Éleusis, et savait les mystères, l'initiation des *Mystes* et des *Époptes,* et pleurait de plaisir pour une lampe d'argile, un fragment de statue, un *tétradrachme,* un lacrymatoire, une *fibule.* Lui l'appelait son *grammateus,* ayant encore au bout de la langue des revenez-y du parler de là-bas. — Pas une vaine épithète que ce mot, et pas un *grammateus* pour rire. Sous sa dictée, Chantal cataloguait, s'interrompant pour demander :

— Comment ça s'écrit-il, déjà, *opisthodomos* ? *p-i,* par un *i* ou un *y* ?… Et *alabastron* ? Y a-t-il deux *n* à *alabastron* ?

Parfois, quittant la plume, elle songeait tout à coup :

— Il faut que je donne à boire à mes arbres.

Et, un petit arrosoir dans une main, elle allait des orangers aux myrtes, dont les grosses boules pâlottes flanquaient ci et là le large divan de cuir rouge planté au fin milieu du *mousée.*

C'étaient de vraies heures fées qu'ils passaient là, tête-à-tête, dans la tiédeur toujours pareille du poêle immense et ronflant, parmi leurs claires amies, les vitrines, dressées aux murailles, et qui, sous la tombée de lumière du vitrail, semblaient fuir tout autour comme de l'eau.

Cependant le grand ouvrage — *Les Fouilles d'Éleusis* — avançait, grâce à Chantal, grâce aussi à certain collaborateur bénévole, que la duchesse, innocemment, avait depuis peu procuré à son père.

Celui-ci n'était autre qu'André de Chalain — l'aide de camp du général duc de Varèse —, un passionné de l'art grec, encore que lieutenant de dragons, maniant gentiment l'aquarelle, et, qui faute de mieux, étant réduit à ses deux cent quatorze francs de solde mensuelle, collectionnait — en effigie. De prime saut il avait conquis M. Baccaris, dont il copiait les « numéros »

inédits, vases, stèles ou statuettes, qui avaient l'honneur de la gravure.

Un silencieux aussi, cet André de Chalain, et timide à pouffer : fort savant d'ailleurs en ces matières, doublé qu'il était d'un sien oncle, conservateur des antiques au Louvre. Son service lui en laissait-il le loisir, vite il galopait au boulevard Beauséjour, le dimanche excepté, qu'il passait à Versailles, où sa mère, veuve, habitait.

Mais il était écrit quelque part, peut-être sur la porte du *mousée* (il y avait du grec sur cette porte), que les dimanches ne seraient plus à Chantal toute seule.

Un samedi, qu'il reconduisait le dragon antiquaire, M. Baccaris lui dit : « À demain ! » par mégarde. Or rien de plus exact qu'un dragon, si ce n'est peut-être un antiquaire. Et, pour une fois, le duo se changea en trio, non sans force coups de soleil de celui-ci, force lippes de celle-là, et, brochant sur le tout, force ricanements du grand-père. La glace rompue pourtant, on s'était mis au travail, lui, à ses copies, elle, à son catalogue, avec un joli — je vous en réponds ! — chassé-croisé d'œillades.

André parti, Chantal avait sauté sur son dessin, une *Aphrodite Anadyomène,* rehaussée d'une pointe de sanguine. Et M. Baccaris, qui regardait aussi par-dessus son épaule, avait fait soudain entre ses dents :

— Par *Hercoule* ! Ce n'est pas *Vénouss, çà,* c'est *Çantal* !

Et c'était Chantal en effet.

Jamais elle n'en voulut convenir, et *Miss,* qui, chaque soir, d'habitude, attendait Mademoiselle des trois quarts d'heure à l'antichambre, en proie à de mortelles frayeurs, n'eut pas le temps d'avoir peur, ce soir-là.

Le dimanche d'après, point de dragon.

Au bout d'une quinzaine de duo, Chantal dit au grand-père :

— Tu sais, bon papa, si tu as absolument… mais là absolument besoin de ton monsieur de Chalain… il ne faut pas que ce soit moi qui t'empêche…

Et désormais le dimanche on fut trois.

Cela durait depuis… depuis…, à croire que cela durait depuis toujours. On en était aux « Monsieur André », « Mademoiselle Chantal », et le petit œil du Palikare se mouillait des fois qu'il

mirait ses enfants. Oui, en vérité, ses enfants, ses chers enfants en Éleusis.

De gêne? Plus question. Chantal tournait, virait, sa plume aux doigts, grimpait sans honte sur l'escabelle, afin d'atteindre une pièce pas encore cataloguée; puis prrtt!… en bas, elle manœuvrait pour passer derrière l'aquarelliste, assis à sa table, la petite boîte à couleurs dans le pouce gauche; et se penchait, se penchait sur son épaule.

Puis, se relevant, elle critiquait, histoire de rire :

— Est-ce que vous ne lui faites pas le nez un peu… un peu… ? disait-elle.

Lui, neuf fois sur dix, commençait par rougir, et, trempant son petit pinceau dans son verre, il barbotait, barbotait, avec des :

— Mais, mademoiselle… je ne crois pas… Vraiment? Un peu… ? Vous croyez?…

C'étaient de continuels frôlements de leurs mains, dans le va-et-vient des bronzes, le voyage des terres cuites de la table aux vitrines. Une description hésitante, le vague d'un attribut, faisaient presque se toucher leurs deux têtes. Et, sans aider l'occasion, ils se donnaient de garde de la fuir. À propos de rien, avec des transitions — non, ces transitions! — Chantal se dérobait, en filant une idée, qui la menait à pied d'œuvre impossible d'en sortir à moins d'escalader d'élémentaires discrétions. Et elle escaladait. André en devenait écarlate pour elle.

C'est ainsi que de fil en aiguille elle avait pris pied dans sa vie, très secrète pourtant : car à peine si, en dehors du service, il paraissait rue de Grenelle à quelques dîners çà et là. Chaque dimanche elle l'accueillait par ces mots : « Madame votre mère va bien? », sans la plus connaître que de ces bribes de phrases, à grand mal glanées chez cet amoureux de silence. Elle la savait pauvre, réduite à la pension des veuves militaires, et démêlait, non sans plaisir, dans la sévère existence du fils, dans ce souci des menues dépenses, la joie d'épargner pour sa mère le prix d'un ouvrage délicat ou bien d'un bouquet de roses.

Petit à petit, sous ombre d'avancer « Éleusis », on avait mis le jeudi de renfort au dimanche, qu'André passait presque tout au *mousée,* partant plus tard pour Versailles. Et ce qu'on se désolait,

quand par malheur une affaire de service retenait l'aide de camp près de son chef!

— Mais, papa, faisait Chantal, comment voulez-vous… ? Si vous nous prenez tout le temps monsieur de Chalain?… Un rapport?… Eh bien? Quoi? un rapport?… Il était donc bien pressé, ce rapport?… Et *Éleusis* alors?… *Éleusis*?

Lui absent, rien ne marchait :

— Ah! si monsieur André était là, il nous dirait ça, lui… Si… ! Si… ! Car il savait tout, M. André, le grec ancien, le grec moderne, et les styles, l'Éginétique et le Pélasgique, et puis encore les rites du culte Cabirique — même pas mal d'orthographe, vraiment.

Et jamais *Miss* n'attendait, ces jours-là.

Un jeudi de janvier, que M. Baccaris s'était plus que d'habitude oublié dans le *capharnaüm* — cabinet de toilette et d'orthopédie tout ensemble, où recoller les jambes et maquiller les patines —, occupé qu'il était à reconstruire certain char de triomphe, arrivé tout frais d'Éleusis et dont il restait juste une roue, l'amorce du joug, une boîte d'essieu et quelques plaques de bronze, Chantal, qui se trouvait en avance, entra sur la pointe du pied dans le musée, sans faire le moindre bruit, pas le moindre, et, retenant bien fort son haleine, s'arrêta derrière M. André, en train de copier une amphore, qui portait peinte sur sa panse l'histoire de Myrtile et de la princesse Hippodamie.

Précisément il en était à la princesse, casquée crânement et court vêtue, et lui ombrait gentiment les narines de petites hachures fines, fines, qui se quadrillaient comme une gaze.

— C'est trop fort! fit-elle soudain, éclatant. Oh! oui! Pour le coup c'est trop fort!… Je le dirai à papa, vous savez?… Et il vous mettra aux arrêts, papa… aux arrêts de rigueur… avec une sentinelle… un escadron, s'il faut, un escadron?… Alors, c'est encore moi, la princesse Hippodamie!… Mais oui, vous avez beau secouer les épaules… C'est mon portrait!… Vous voulez donc m'afficher, me… me… ? Si encore vous allongiez la tunique!

Elle partit d'un clair rire. Puis, se mordant les lèvres :

— Vous me prenez toujours pour une petite fille… Vous ne savez donc pas que j'ai eu dix-huit ans… hier?

Le dragon avait piqué sa tête dans son *block*, et le pinceau barbotait, barbotait.

— Je suis sûre, reprit-elle, que vous ne me feriez pas en princesse Hippodamie, si j'avais seulement… vingt ans !… Vous n'oseriez pas… Non, vous n'oseriez pas !… Eh bien ! Vous croyez, n'est-ce pas ?… J'ai l'air enfant parce que je chante, que je ris, que je… Mais je dissimule… Voilà… Je dissimule… comme Brutus. Au fond, je suis d'une nature très triste… Ah ! ah ! ah !… ah ! ah ! ah ! J'aurais parié que vous vous retourneriez !… Et, en vous retournant, vous vous êtes mis du carmin au sourcil… Dieu ! que vous êtes drôle !… Ça vous va excessivement bien… Ne me regardez donc pas tant que cela !… On croirait que vous voulez me manger.

— Mais non, mademoiselle… Oh ! je vous assure que…

Et le pinceau gazouillait dans le verre, avec un joli bruit très doux d'harmonica.

— Là !… C'est bien fait !… Vous avez éclaboussé tout partout. Cela vous apprendra, monsieur… Tenez ! poursuivit-elle, en prenant son petit plumeau à épousseter les Tanagriennes, puisque bon papa est attelé à son char, voulez-vous que nous causions… sérieusement ?

Et, au lieu d'épousseter les Tanagriennes, elle s'était assise sur la borne-divan, à l'ombre d'un oranger, dont les feuilles vernies découpaient du soleil dans ses cheveux. Puis, continuant :

— Je suis sûre que vous me trouvez trop… gaie pour mon âge… Là !… Franchement ? Trop… en l'air ? Trop… comme ça enfin ? — Et, d'un geste envolé de son plumeau, elle montra au dragon ce qu'elle entendait par « comme ça ». — C'est que vous êtes sévère, vous ! Jamais vous ne riez !… Mais aussi vous êtes bien, bien… plus âgé…

— Bon ! mademoiselle, dites tout de suite… tout de suite… que je suis un vieux grognard.

— Oh !… grognard !… Vous allez trop loin. Vous allez beaucoup trop loin… Grognard ! *Primo !* Je ne vous ai jamais entendu… grogner… *Secundo*… Non ! ça vous ferait trop rougir si je vous le disais, le *secundo*… Voyons ! Vous devez bien avoir dans les… vingt-six ans !

— Oh ! Oh ! fit André.

— Plus ?... ou moins ?... Vingt-sept... vingt-huit... vingt-neuf ?... Dites-moi donc si je brûle !... Que je suis sotte ! Papa a raconté, l'autre soir, à table, que vous étiez sorti de Saumur à vingt-trois ans... sorti le septième... Ne faites donc pas toujours « non, non » avec votre tête... C'est impatientant !... Puisque c'est papa... Il a même ajouté, papa... — c'est papa qui parle... vous comprenez ?... — que vous étiez un... officier... d'avenir...

Cette fois le petit pinceau barbota si bien qu'il fit la culbute pardessus bord.

— Mais, mademoiselle... mademoiselle... balbutiait le dragon, très rouge.

— Mademoiselle... qui ?... Est-ce que vous n'aimez pas mon nom, que vous m'appelez toujours « mademoiselle » ?... Comme *Miss*... Oui, vous dites « mademoiselle » à *Miss*... Même elle en est d'un flatté... ! Chantal, ce n'est pas si vilain cependant, quoique un peu... un peu... Chut !... Bon papa !

C'était, en effet, M. Baccaris qui rentrait en coup de vent, et ce fut vraiment dommage ; car M. André, qui avait sa riposte au bout de la langue — une riposte très, très sentie —, dut la garder par force au bout de la langue.

Mais sitôt le dragon dehors, Chantal dit au grand-père :

— Est-ce que tu ne crois pas, bon papa, que, depuis quelque temps, monsieur de Chalain a dans la tête une idée... comment dirai-je ?... Pour faire toujours mon portrait comme cela ?... Franchement, tu trouves ça naturel, toi ?

Et M. Baccaris, qui se retenait pour ne pas éclater, répondit en écho :

— Oh ! non, pour *soure,* ça n'est pas *natourel.*

V

Journal du premier cocher [1]

… *Ce 22 de janvier 188.* — Il y avait pas loin de trente-cinq bonnes minutes d'horloge que j'étais en place sur mon siège, le fouet à la cuisse, les épaules effacées, l'œil à quinze pas entre les oreilles de mes chevaux — une paire de grands carrossiers bai clair, mesurant 1 m 70 au garrot, des jeunes bêtes, dont c'était la première attelée —, et je commençais à faire mes réflexions. L'inexactitude, je ne l'ignore pas, après trente-deux ans passés dessus les premiers sièges des premières familles de la capitale, l'inexactitude, je ne l'ignore pas, est un vice féminin, ce qu'on appelle. Mais trente-cinq bonnes minutes d'horloge, ce n'est plus de l'inexactitude, mais un véritable oubli de toutes les convenances.

Je suis juste. Madame la duchesse ne m'avait pas habitué… !

Théophile, en tenue, guettait vers l'hôtel, prêt à me faire signe d'avancer, et je commençais à sentir dans le bout, tout à fait le bout de ma botte gauche, de certains petits *picots* : car j'ai beau l'observer à M. Bystnwski — ou quel que soit son nom, qui n'importe pas — il s'*ostine* à me tenir la gauche une bonne demi-ligne plus courte que la droite. — Peu de chose, si vous voulez ; ça n'en est pas moins sensible.

1. En 1889, Mirbeau publiera *Cocher de maître* (réédition, À l'Écart, Reims, 1990), pour souligner les aberrations d'une société où de vulgaires cochers tiennent le haut du pavé ; il en reprendra de larges extraits dans *Le Journal d'une femme de chambre* (chapitre XVI). Dans *Le Nabab,* Daudet avait à quatre reprises inséré, dans le cours du récit, des extraits de « Mémoires d'un garçon de bureau ».

La demie de trois heures sonna : bim ! Théophile ne me faisait toujours pas signe.

Alors le petit Victor, qui était à la tête de mes chevaux, s'approcha respectueusement, et, retirant sa toque écossaise — ou quel que soit son nom — me dit comme ça :

— Excusez, monsieur le *premier,* elle vous fait *rien* poser aujourd'hui, la patronne !

Je cite textuel, afin de bien montrer comme il est *voyou,* ce petit Victor, et que les siècles futurs se trouvent par cela même renseignés dessus la valetaille d'à présent.

C'est le style qui manque chez nous : et *le style, c'est l'homme même* — l'homme de cheval principalement. Je le lisais encore, ce matin, sur mon journal *L'Union.* Eh bien ! le petit Victor n'en a pas le moindrement de style, pas plus que de ventre d'ailleurs. Et, si le style c'est l'homme même, le ventre, c'est la beauté du cocher, pas vrai ? Il verra, il verra, quand il sera pour se placer seul.

Pour en revenir je n'avais pas répondu, à cause que ça n'est pas dans mes principes de me commettre avec la domesticité, et je continuais à faire mes réflexions, quand tout à coup voilà Théophile qui raccourt, avec une figure hilare, si toutefois j'ose m'exprimer ainsi.

— Faut dételer ! qu'il dit. Madame la duchesse ne sort pas.

Le petit Victor me donne la main pour descendre et houf ! me voilà en bas, assez *embistrouillé,* ce qu'on appelle.

Comme par un fait exprès, le temps était de toute beauté : un de ces jolis petits froids secs, qui donnent du cœur aux chevaux, à l'instar des individus. Or si la promenade, c'est la santé des animaux, c'est aussi *la celle* du cocher conséquemment.

Justement que je me promettais d'*épater* MM. les Anglais avec ma jeune paire. Un cocher a son amour-propre, n'est-ce pas ? Moi je les abomine, ces buveurs de bière, qui sont si fiers de leur nation, de leur chic anglais, de leur feu anglais, de leurs chevaux anglais, etc., etc. Dirait-on pas qu'ils les ont inventés, les chevaux ? N'empêche que je *leur* défie de me sortir un ventre comme le mien, qui ne soit pas rembourré avec du postiche !

Bref, pour en revenir, sans me permettre de récriminer, je remontai dans ma chambre reprendre mes habits de citoyen.

Moi, ce qui me sauve, c'est le respect des maîtres [1]. Car enfin donner des ordres pour trois heures, et puis, en fin de compte, au bout de trente-cinq bonnes minutes d'attelée, envoyer prévenir qu'on ne sort pas, je vous demande si c'est un procédé. Allez ! Si j'étais maître… Mais les femmes seront toujours les femmes, n'est-ce pas ? Dame ! Je faisais toujours mes réflexions, parce que jamais le respect des maîtres n'a empêché un homme libre de faire ses réflexions.

— Toc ! Toc !

C'était le petit Victor qui venait me tirer mes bottes.

Il est gentil, le petit Victor, et il aime à se rendre utile. C'est fichant que ça ait tant de vice, et que ça soit si communard.

— Probable que monsieur le *premier* sait les raisons que la patronne ne sort pas ! me dit-il, tout en faisant son effort sur la botte droite.

J'eus l'air d'avoir l'air de ne pas entendre, à cause que ce n'est pas dans mes principes de me commettre. Et il se met à m'en défiler, et je te défile et je te défile, sur Monsieur le duc, qui est un ci, Madame la duchesse qui est une *l'autre*.

Je le laissais marcher, moi, histoire de voir jusqu'où il irait comme ça, non sans déplorer en mon intérieur l'esprit de dénigrement qui règne chez la domesticité d'aujourd'hui, par la chose de la République.

Quand il a eu fini, j'ai pris ma dignité pour lui dire :

— Prenez garde, petit Victor ! Vous n'avez point de ventre, point de style, si vous n'avez pas non plus le respect des maîtres, alors… !

Il a compris qu'il avait été trop loin et m'a demandé excuse, par la raison qu'étant un enfant de l'amour, il n'a pas reçu les bienfaits d'une bonne éducation.

Paraîtrait (le petit Victor le tient de la première femme de chambre, pour laquelle il a un attachement), qu'au sortir de table, ce tantôt, Monsieur le duc et Madame la duchesse se sont, si j'ose m'exprimer ainsi, empoignés, ce qui s'appelle empoignés, rapport à une affaire de maîtresse Madame la baronne Simier — une personne très recommandable pourtant, fourrée dans toutes

1. Il en sera de même de Joseph, dans *Le Journal d'une femme de chambre*.

les souscriptions pour une chose ou pour une autre — que Madame la duchesse, a priée poliment d'avoir à ne plus *ficher* les pieds chez elle. Monsieur le duc a pris le parti de sa passion, cela a occasionné de la *mistoufle,* selon le mot du petit Victor; et Madame la duchesse s'est trouvée indisposée du saisissement qu'elle a eu.

Est-ce curieux que, dans la haute, tout à fait la haute, une épouse ne leur suffise pas!

Ça me rappelle toujours que, pendant les onze ans que je suis resté attaché à la personne de Monsieur le sénateur comte du Ludre de Grandperré — une bonne petite famille du Poitou, qui, dans les époques reculées, a eu l'honneur de fournir une maîtresse à la couronne de France, mais qui, depuis, s'est ralliée à la *RF* sur la question de l'enseignement laïque, ce qui m'a forcé par cela même à démissionner (moi, les principes...!) — ça me rappelle toujours, dis-je, que j'ai connu à Monsieur le comte entre dix-sept et dix-huit attachements en ville. — Je dis dix-sept à dix-huit, parce qu'il y en a un qui n'a été qu'un *demi-collage,* ce qu'on appelle [1]. Mais que ce soit dix-sept ou dix-huit, le chiffre n'importe pas, c'est trop, beaucoup trop. Encore, Madame la comtesse étant excessivement souffrante d'une affection de *varice,* ou quel que soit son nom, il y avait, si j'ose dire, de la circonstance atténuante dedans le dévergondage amoureux de Monsieur le comte. Tandis que Monsieur le duc, lui...

Car il faut être juste, si Madame la duchesse a de l'inexactitude dans le caractère, cela n'empêche pas les qualités du cœur et de l'esprit.

Certes, je suis le premier à comprendre qu'un homme, vigoureux, comme l'est Monsieur le duc, aye besoin de temps en temps de placer quelque part le trop plein de ses affections à rien faire. Moi-même, depuis que j'ai eu le malheur de perdre ma brave et digne femme, j'ai dû me chercher quelque chose de convenable, une petite veuve, avec des économies, de la tenue et de l'orthographe. Ça, c'est la nature. Mais de là à... Car il *couraille,* Monsieur le duc, il *courcaille.* C'est Madame la baronne

1. Tic de langage qui sera également prêté au père de Sébastien Roch.

primo, secundo, la Préville, une *acteuse* — comme appelle le petit Victor —, qui lève la jambe plus haut que mes steppers russes — (je parle au figuré). Et les caprices donc, et les orgies! Le petit Victor en sait long là-dessus, par la raison que c'est lui qui fait le service de nuit de Monsieur le duc.

Ça me rappelle toujours la dernière parole de défunt mon père, ancien piqueur de SAR Monseigneur le duc d'Orléans :

— « *Fiston,* prends toujours ta droite! »

Monsieur le duc prend sa gauche, lui.

. . . .

Ce 1er de février. — Pas encore aujourd'hui que *j'épaterai* MM. les Anglais.

Madame la duchesse est de plus en plus indisposée. Ça doit être grave, vu qu'elle ne mange rien, quand on dit rien. Et, depuis dix-sept mois que j'ai l'honneur de diriger les écuries de Monsieur le duc, voilà la première fois que je vois Mademoiselle Chantal et Monsieur François ne pas venir porter du sucre à leurs *ponies,* ensuite de leur déjeuner.

Elle n'est pas fière, Mademoiselle Chantal, et elle se connaît en chevaux. Jamais, au grand jamais, elle ne me rencontre, qu'elle ne me dise d'abord : « Bonjour, monsieur Godefroy! », ainsi que la politesse l'exige, et après :

— Vous penserez à faire donner un barbotage à Polly... ou une mâche, ou une *purge* — selon les époques.

. . . .

Ce 3 de février. — Toujours pas d'attelée. Heureusement que j'ai ma paire de *cobs* à travailler sur la barre gauche.

Ce soir, à mon café-restaurant, nous avons joué une petite partie d'écarté avec le nouveau suisse. C'est un homme superbe que M. Stahlman : superbe, pour un suisse. Car il n'a pas plus de ventre que sa hallebarde. Pas plus suisse que moi, d'ailleurs, à preuve qu'il est né à Colmar, ancien tambour-major aux grenadiers de la garde, trois médailles et une certaine éducation.

Tout en jouant, il m'a vidé son sac, si je puis m'exprimer ainsi : et il en a un, de sac, M. Stahlman, depuis seulement trois, quatre semaines qu'il est préposé à la porte de Monsieur le duc.

Oh! ces grandes familles!

Je n'étais pas sans avoir remarqué que Monsieur le duc, pas plus que Madame la duchesse ne se trouvait par trop porté pour Madame la Maréchale — la *vieille,* comme on dit à l'office : ils montent une fois le jour, histoire de lui présenter leurs civilités, et ça ne traîne pas, non.

Mais aussi quelle originalité, lorsqu'on se nomme Madame la Maréchale Jarry, duchesse de Varèse, un nom illustré dans les histoires — si je ne suis pas bonapartiste, ce qu'on appelle, je n'en ai pas moins le respect des gloires et des traditions — quelle originalité de se loger dans une soupente, avec rien qu'une bonne à tout faire, Mlle Honorine, un gendarme, et encore pas trop bien éduqué !

Eh bien ! c'est comme deux camps, censé : d'un côté Madame la Maréchale et sa domestique, et Madame la marquise de Boisgelais, sa fille, une femme, que la *bisque* a jetée dedans les excès de piété, rapport à ce qu'elle n'a point d'enfant, ni guère plus de rente (ça roule un mauvais coupé de *locatis* !) ; de l'autre, Monsieur le duc et Madame la duchesse, qui ne sont pas chauds, chauds, depuis leur histoire avec Madame la baronne. Et M. Stahlman dit comme ça que celles de la soupente donneraient bien de leurs poches pour que Madame la duchesse aye encore plus de misère qu'elle n'en a.

Moi, l'émotion me coupait en deux (je parle au figuré) : est-ce que je n'en oubliais pas de marquer le roi ? Et M. Stahlman a beau être un homme d'une certaine éducation, il ne connaît que le jeu, et c'est passé, c'est passé.

Les voilà pourtant, les grandes familles !

Ça me rappelle toujours défunt mon père, que ça vexait de s'appeler Godefroy tout court et qui s'est mangé bien de l'argent à faire rechercher dans les *cahiasses* s'il ne descendrait pas quelquefois des Bouillons, de ceux qui ont travaillé dans les croisades.

C'est moi qui l'ai bu le *bouillon* !... Ah ! malheur ! S'il avait su, le pauvre cher et digne homme !

. . . .

Ce 10 de février. — Il est venu hier un drôle de particulier pour voir Madame la duchesse : un grand *sécaud,* pas trop bien boutonné, qui a la touche d'un vieux brigand.

Et je suis toujours rentier!

Allons! Je m'en vais faire abiller mes alezans et les trotter une heure jusqu'au Bois.

Ce 11 de février. — Il paraît que le vieux brigand, pas trop bien boutonné, était un médecin plus fort que les autres. Car, ce matin, en venant aux ordres, M. Valentin, le maître d'hôtel, m'a répondu :

— Le dorsay, en gala, pour 11 heures 40.

Madame la duchesse s'en allait avec Monsieur le duc à un mariage, dans le grand, tout à fait le grand, à la Madeleine.

C'est MM. les Anglais qui marronnaient.

En rentrant le petit Victor, qui était monté me tirer mes mollets, m'a dit comme ça en son argot :

— Eh bien! monsieur le *premier,* ils sont donc *rabobichonnés,* les patrons?

Ce 12 de février. — Ce matin, par extraordinaire, Monsieur le duc n'est pas sorti à cheval avec son aide de camp, un grand, qui ne manque pas d'un certain petit prestige sur son hongrois croisé d'arabe. Le mail était commandé pour 9 heures ¾ avec l'attelage d'anglo-normands.

Monsieur le duc a pris les guides, à côté de lui Mademoiselle Chantal et Monsieur François et l'abbé, qui n'avait pas trop l'air d'aplomb là-dessus.

Mon Dieu! ce n'est pas que je craigne, si vous voulez; n'empêche que je les ai regardés partir avec un mélange de plaisir et de satisfaction. Ils étaient très en l'air, ce matin, mes anglo-normands; Monsieur le duc a la main un peu lourde et un accident est si vite arrivé.

Ce même jour, midi. — Monsieur le duc n'a accroché qu'une petite fois.

. . . .

Ce 14 de février. — Cette nuit, nous ne sommes rentrés qu'à passé deux heures : c'était un bal à l'ambassade d'Autriche [1].

1. Le 11 mai 1881, dans sa « Journée parisienne » du *Gaulois,* Mirbeau/Tout-Paris a évoqué une réception organisée par la colonie autrichienne de Paris à l'occasion du mariage de l'archiduc Rodolphe.

En attendant, sous la neige, on bavardait entre cochers. Tout à coup, à propos de rien, est-ce qu'ils ne se sont pas mis trois après moi, qui tenais mon rang, en faisant mes réflexions, parce que ça n'est pas dans mes principes de me commettre ? C'est le *premier* de M. Varon-Bey, qui a attaché le grelot (je parle au figuré) : il ne devrait pourtant pas être si fier, son maître passe pour un fameux saligaud. — C'est à moitié Turc, n'est-ce pas ?

— Ohé ! Varèse ! a-t-il fait. C'est-y vrai qu'il bat la dèche, ton duc ?

J'ai gardé ma dignité, moi, sans répondre.

Alors si vous aviez entendu ces cris, ces rires, toute cette gaieté malpropre, un scandale, un véritable scandale, qui attroupait du monde ! Car ils sont comme des enragés après moi, rapport à mon ventre, à la belle tenue de mes équipages, rapport aussi à mon respect des maîtres et à mes principes de piété.

— Comme ça, il est *vidé,* ton *badingue* ? que s'en allait le cocher du président de la Chambre, un mauvais renégat, qui est resté piqueur dix ans chez SM l'empereur.

Mais le pire, c'était l'Anglais de Madame la princesse de Santis, qui a une pique contre moi depuis le dernier Concours, où je lui ai soufflé avec mes alezans le prix de la troisième classe. Il envoyait des coups de fouet dans ma caisse, braillant avec son accent de vache espagnole enrhumée :

— Kss ! Kss ! *Sir Bottom !* Ton *diouke,* il *été frite, my dear !*

Heureusement que Théophile m'a crié d'avancer : c'était comme si *qu'*on m'avait tiré un poids de cinq cents de dessus la poitrine.

Dans la surprise bien naturelle, où m'a plongé cette lâche agression, et aussi l'emploi de cet argot de faubourg, que je me fais un honneur d'ignorer, je n'y ai vu que du bleu, si toutefois j'ose m'exprimer ainsi.

Comment ! Comment ! *panné,* Monsieur le duc ? Et voilà qu'à présent que j'y réfléchis, dans le silence du cabinet, ce qu'on appelle… Aïe ! Aïe ! Aïe ! Eh bien ! Et mon traitement ? Et mes petites fournitures ? Malgré qu'on n'*aye* que soi à penser, n'est-ce pas, encore faut-il…

Je parlerai ce soir à M. Stahlman.

Ce même jour, minuit. — C'est décidément un homme précieux que M. Stahlman, et je m'applaudis tous les jours d'avoir

rencontré dans ma condition une personne d'aussi bon conseil, allié aux qualités essentielles et à une certaine éducation.

Monsieur le duc donnait ce soir son premier grand bal de l'hiver. Tout était éclairé à *journaux.* Vers neuf heures — en sortant de voir ma jument russe, qui s'est attrapé un chaud et froid — je suis entré dans la loge. *Tanée* dans son fauteuil, la brave et digne Mme Stahlman *piquait son chien,* ce qu'on appelle, et son époux, en attendant les voitures, tirait l'aiguille, comme Pénélope attendant le retour *du lys.* — Je crois pouvoir me permettre cette pointe, à cause de nos opinions communes à M. Stahlman et à moi. — Car c'est un de ces hommes de l'ancien régime, dont les principes sont purs à l'instar des mœurs, et qui a gardé, intact, dans son cœur, le souvenir des bienfaits de cette royauté qu'il n'a pas connue.

Sitôt qu'il m'a aperçu, il a ôté sa calotte par respect, m'a versé un petit verre de cassis, et, reprenant sa tapisserie — une paire de pantoufles pour la fête de sa sainte épouse —, il m'a dit :

— *Monsir li brémière,* à quoi *tois-che l'hônnerre...* ?

Alors je me suis déboutonné, moi (je parle au figuré).

— Tel que vous me voyez, monsieur Stahlman, j'ai deux mois de traitement en retard. Et vous savez si j'ai besoin de perdre, après mes malheurs sur l'*Union Générale.*

Et, sans lui demander précisément un conseil, je l'ai prié de me dire son avis.

Il avait retroussé ses lunettes jusque dans ses cheveux et me regardait d'un air de profondeur. — Il y a de la profondeur dans le regard de M. Stahlman.

Puis, élevant son verre :

— À la *fôtre* ! a-t-il fait en véritable gentilhomme.

Il s'est essuyé la barbe au revers de sa tapisserie et a causé un bon petit quart d'heure. Or voici la chose en *gros mots* : la fortune personnelle de Madame la duchesse est, selon l'expression de M. Stahlman, *vrigodée* depuis belle heure. Et c'est son père (le vieux brigand pas boutonné de l'autre jour, c'était le père de Madame la duchesse : fiez-vous donc aux apparences !), monsieur Baccaris, ou *rigue* — ou quel que soit son nom, qui n'importe pas —, qui entretient, censé, Madame sa fille. Monsieur le duc, lui, ne possède plus guère que des dettes, énormément de dettes, par exemple : jusqu'à son majorat qui est

hypothéqué, si j'ose m'exprimer ainsi. Dame! n'est-ce pas, avec des baronne et des Préville, sans compter les *ceusse* qu'on ne connaît point. — Paraîtrait qu'elle a tripoté à la Bourse, Madame la baronne, dans les affaires de l'*Union,* et puisque j'ai bien perdu, moi, qui ne tripotais pas, elle, qui tripotait, vous pensez!… Pour lors, Monsieur le duc, il a fallu qu'il *éclaire.*

M. Stahlman tient ça du neveu de Mlle Honorine, M. Casimir — un malin — qu'il honore de sa confiance dans le placement judicieux de ses économies.

Malheur! Et moi qui ne voyais rien! Je l'avoue, je suis un homme simple; un de ces hommes de l'ancien régime. — Pour ce qui est de croire que Madame la Maréchale aidera Monsieur son fils seulement de cinq centimes, un sou, M. Stahlman ne le croit pas.

— Mais mon traitement? ai-je fait. Et mes petites fournitures?

Alors M. Stahlman a levé les yeux au plafond, et, comme les voitures commençaient à arriver pour le bal, il a piqué son aiguille, roulé sa tapisserie et prononcé ces mots avec une grande profondeur :

— *Monsir li brémière,* nous *tansons sir une folgan* [1] !…

1. Ce chapitre est fort original. D'abord, parce qu'il est écrit sous la forme d'un journal, procédé que Mirbeau réutilisera dans la deuxième partie de *Sébastien Roch* et dans *Le Journal d'une femme de chambre,* ce qui implique subjectivité et discontinuité. Ensuite, parce qu'en introduisant un « je » dans un récit à la troisième personne, Mirbeau inaugure une technique du multiple point de vue, qu'il emploiera de nouveau dans *Sébastien Roch, Dans le ciel* et *Le Jardin des supplices.* Enfin, parce qu'il établit une rupture de ton et facilite la distanciation du lecteur, au même titre que l'humour et l'ironie du narrateur anonyme.

VI

Amours séniles

— Non, non, n'en parlons plus, mon cher monsieur, je ne mettrai pas le nez dans votre mariage! dit la comtesse d'Andilly à Varon-Bey, assis en face d'elle au coin du feu, dans ce qu'elle appelait son *bavardoir,* un petit salon sans style, mais confortable et bien clos de paravents, de doubles rideaux, de doubles fenêtres, derrière lesquelles un maigriot soleil d'hiver grelottait. — Non, non et non!… J'ai juré de ne plus me risquer dans de *justes noces*… Je n'en ai jamais fait que deux dans ma vie — les miennes — et, la main sur la conscience, ça ne me donne pas envie de recommencer!… Merci bien! Pour que vous me veniez chanter pouille après!… Un mariage, est-ce qu'on sait jamais comme ça tourne?… Une vraie roulette, rouge, noir — quelquefois jaune!… Chantal est gentille, d'accord… mais bêtasse…, mais… hurluberlu…, mais… Ça n'est point votre affaire!… Quand on a vécu vingt-cinq années de sa vie en Égypte, habitué à changer de femmes comme de…

— Oh! permettez; comtesse, permettez!…

— Enfin, avez-vous vécu vingt-cinq ans en Égypte?

— Parfaitement, mais…

— Ta! ta! ta! La preuve en est la maladie que vous avez… un cœur, qui vous joue de ces tours… Je n'invente rien : est-ce que vous n'êtes point tombé ici, l'autre soir, sans connaissance? J'ai même eu une fière peur!… Ce n'est pas à vôtre âge… Votre âge vous choque?… À nos âges, si vous voulez! Ah! pardon! Depuis que j'ai pris mes soixante ans, je crois toujours que les autres ont

fait comme moi… Je n'ai pas tout pris, allez ! Il en reste. Enfin à quarante…

— Cinquante-huit, comtesse !

— Comme vous avez raison d'en escamoter !

— Mais, comtesse, je ne…

— Les années, voyez-vous, c'est encore ce qu'on a inventé de mieux pour vieillir les gens. Et ça n'est pas gai !… Bon ! J'exagère. Si on n'a plus le plaisir, on a le reflet, l'ombre…

… L'ombre d'un carrosse
Avec que l'ombre d'une brosse…

Vous savez ?… Dame ! Pas brillant, le carrosse, et je vous avoue que de temps en temps je m'accommoderais assez bien d'un… petit fiacre, pour si peu qu'il fût de chair et d'os… Enfin !… Je vous conseille de vous contenter de l'ombre de Mlle Chantal de Varèse… Non ? L'ombre ne vous suffit pas ?… Mes compliments !… C'est donc vrai, alors, que les Orientaux ont de ces pilules extraordinaires… ? Oh ! contez-moi ça !… J'ai la folie des malpropretés.

— Pure légende !… Je vous donne ma parole…

— Croiriez-vous qu'à dix-huit ans je rêvais d'épouser un Turc ?… J'ai épousé deux imbéciles et voilà !

— Enfin, comtesse, pourquoi pensez-vous que Mlle Chantal… ?

— Mazette ! Vous y tenez !… Voulez-vous un bon avis ? Achetez une esclave… une négresse… Je lisais tout à l'heure, dans la *Revue,* un article sur Le Caire… On assure qu'il y en a de superbes, du *Barbedienne* tout pur…

— Comtesse, je vous supplie… rien n'est plus sérieux : j'ai la tête perdue…

— Faites-la afficher, avec récompense honnête…

— Je suis au supplice…

— Le supplice de… *Chantal* ! Ah ! Ah ! Ah !

— Je me connais : je ne suis pas beau, mais j'ai quelques millions…

— On dit dix-sept ?… Moi, je trouve de la physionomie à dix-sept millions et… si Sabine m'en croit… Mais voilà ! C'est une

petite personne qui me fait l'effet d'être aussi romanesque que Mlle Chantal… Sans compter qu'il y a là un aide de camp…

— Monsieur de Chalain ? Il n'a pas un sou…

— Eh ! Justement ! Chantal sera riche après la mort de la maréchale, et elle peut se payer…

— Mais il n'est même pas si joli que ça, ce monsieur…

— D'accord, une tête de mouton frisé, montée sur un *alpenstock* !… Les demoiselles aiment ça, les moutons frisés ; on leur met une faveur au cou et on les promène avec une petite clochette qui fait *ding! ding!*… Moi d'abord, les hommes si grands que cela… Ne trouvez-vous pas ? C'est insupportable : il n'y a jamais moyen d'aimer tout le même jour…

— Alors votre idée est que le de Chalain… ?

— Je n'ai pas d'idée !… Si Sabine était là, elle nous dirait… Est-ce vrai que le duc a rompu avec Préville ?

— Non, comtesse.

— Aussi, ça m'étonnait, une action sensée venant d'un fou pareil !… Et la baronne s'arrange de cela ?… Moi je ne l'ai pas vue depuis son histoire… et vous ?… Oui ! Oui ! Je m'informerai, c'est entendu, si le Chalain…

— Je vous serai éternellement reconnaissant !… Et si vous consentiez à dire un mot — rien qu'un — à madame la maréchale de Varèse, je parierais…

— Ne pariez pas. C'est perdu d'avance !… Vous voulez que je parle à Clémentine, moi ?

— N'êtes-vous pas des amies d'enfance ?

— Comment donc ! Nous avons joué au *tataï* ensemble, à la pension, quand nous n'étions pas plus hautes que ça… Avez-vous joué au *tataï,* vous ?… Non, n'est-ce pas ? Il n'y a qu'à Metz. Ah ! le *tataï* !… Et au *missitaterre* ?… Non plus ? Et vous voulez épouser Chantal ! Je suis sûre qu'elle joue encore au *missitaterre*… Mais pour ce qui est de Clémentine, mon cher monsieur, si vous vous imaginez que j'aie sur elle gros comme ça d'influence… vous vous trompez joliment. Elle m'a toujours traitée un peu en… toquée, cette bonne Clémentine. Même autrefois, je me rappelle, au *tataï*… elle prenait avec moi de petits airs… à cause que je me ruinais en *croquantes* et que je lui demandais des sous… Qu'elle me prêtait à dix pour cent. Car elle était déjà banquière, allez ! et… ficelle, entre nous… Il

suffira que je mette le nez dans votre mariage, pour qu'elle nous fasse de l'opposition… Vous ne la connaissez pas! Joint que ce n'est pas une de ces grand-mamans tendres… tendres… et qu'elle se soucie de sa petite-fille à peu près autant que d'une *croquante*… À propos, vous avez donc vendu votre musée secret?… Et moi qui ne l'avais pas visité! Comme c'est agréable!… quand vous vous en paierez un autre, vous me préviendrez, s'il vous plaît?

— Vous pouvez être tranquille!… Comtesse… fit Varon-Bey, qui prenait congé.

— Allons! Adieu!… Mais, croyez-moi, achetez une négresse.

Et, ayant reconduit le bey jusqu'à son troisième paravent, une limite qu'elle ne dépassait que pour les gens tant soit peu nés, madame d'Andilly revint à sa *Revue des Deux Mondes,* vieille lady très pudibonde, avec laquelle, faute de mieux, elle ne laissait pas de tailler des bavettes.

— Hein? Quel homme surprenant!… Il a des pilules, n'est-ce pas? lui dit-elle à mi-voix.

Et, comme la pudeur de la vieille *lady,* suffoquée, tardait un peu à lui répondre, elle se fit elle-même la réponse :

— C'est convenu : il a des pilules!

Varon-Bey n'avait point de pilules, il n'avait qu'une furieuse passion. Rien de pis que le feu dans une vieille grange, sinon l'amour chez un vieil homme. Tous les pompiers de la terre n'en viendraient pas à bout et quel merveilleux pompier que la comtesse!

Suisse d'origine et protestant, sans patrimoine et sans famille, l'ingénieur Varon-Bey — Varon tout court à l'époque — s'était embarqué à vingt ans pour l'Égypte, au temps que l'Orient s'occidentalisait. Il mit la main à la pâte et la pâte leva, non sans bataille : pas une heure accordée au plaisir : une chasteté farouche de quaker.

La fortune étant venue avec l'âge, le quaker avait jeté le froc aux… palmiers et joué les Salomon dans son palais du Caire. Repu à vomir après vingt-cinq ans de séjour, et le cœur bel et bien hypertrophié, sur l'avis de son médecin, il se rembarqua pour Paris, où ses millions trouvèrent bon accueil. Afin de tuer le temps, il s'y était replongé dans les affaires, spéculations de

Bourse ou d'industrie, promenant sa corpulence dans le monde, aux foyers des théâtres, partout. Nul ne lui en voulait de ses manières un peu frustes et de ses façons parvenues. Et plus d'un, même, lui savait gré de ne se point moucher avec les doigts. — Arrivez de Pontoise, on vous honnit : on vous bénit, pour si peu que vous arriviez des Moluques.

Son titre lui donnait du ragoût, ses débauches aussi. Sur son hôtel moresque de l'avenue d'Iéna il courait des légendes. Le duc de Varèse ne pouvait manquer de se prendre d'un beau zèle pour un si vilain homme. Il n'y manqua pas, en effet. Certaines petites fêtes croustillantes et quelques services d'argent scellèrent à jamais leur amitié.

Et l'amitié, cette fois, servit d'entremetteuse à l'amour.

Varon-Bey aperçut Chantal et l'aima, comme on aime à cet âge. Car ce Salomon sur le retour était aussi vierge de cœur qu'il l'était peu du reste.

Depuis quatre ans il la voyait grandir et son désir grandissait, appareillé à ce jaillissement de sève, à cette lente et continue floraison de beauté qui s'épanouissait feuille à feuille. Avec des yeux de mère jalouse, il l'épiait, jeté dans des extases, après quelques jours d'absence, pour un méplat affermi, une fossette plus creuse, un bout d'épaule plus plein, le fondu de la chair ou le verni de la peau. Et ce n'était pas cette seule pureté de la forme qu'il adorait en elle, cette fleur de grâce archaïque, ce galbe antique de statue, dont le profil gardait le flou des meilleurs coins de médailles, mais ce poli d'âme sereine, inviolée, cette blancheur de pensée, la friande harmonie de son rire. Sa gaieté, ses bavards en dehors de jeunesse l'enchantaient, lui l'Oriental, blasé de silence : le ravissaient encore je ne sais quoi d'étrange, de plante transplantée, ces inconnues senteurs de là-bas, dont le sang mi-hellène de sa mère lui avait comme parfumé les veines. Et de tout l'emportement de son cœur battant neuf, de toute la fièvre de ses longues années laborieuses et vides — où, dans le tas de ses plaisirs veules d'esclaves, pas un amour de femme n'avait mis la douceur d'un souvenir —, il la voulait.

Le printemps d'avant, à l'hôtel de Varèse, un soir, après dîner, qu'ils étaient seuls au jardin, Chantal lui faisant d'abondance les honneurs d'une serre d'orchidées géantes, il avait saisi sa main, dans un coup de passion : elle l'avait retirée bien vite avec un

rire peureux qui tremblait, et le voyant essoufflé, du sang aux yeux et de l'écume à la bouche, elle s'était sauvée avec un cri.

Depuis, elle l'évitait, sans comprendre. Envoyait-il une loge, des billets de concert, elle restait, sous ombre de migraine, d'instinct, l'âme nette, même pas salie d'un soupçon. Aussi n'allait-il plus rue de Grenelle, de crainte de s'en fermer la porte à jamais par quelque inoubliable échappée. À peine s'il l'entrevoyait deçà de-là, au sortir de Sainte-Clotilde, le dimanche, au Bois, le matin, le soir, au bal. Souvent, caché dans un fiacre, il guettait ses sorties : rapides visions, qui le remuaient jusqu'à la pointe des cheveux. Après quoi, il était du temps à retrouver ses aplombs.

Pour l'avoir, il eût donné la moitié des années qui lui restaient à vivre. Comme jadis en Égypte, une visée unique le tenait en arrêt, immobile et tendu : ce n'était plus la fortune — une femme malaisée à vaincre cependant —, mais quelque chose de plus subtil qu'une femme, une vierge, défendue par ses candeurs mêmes.

Une seule fois, il s'en était ouvert au duc, qui l'avait rembarré et de quel air!

— Eh! mon cher, très flatté... Parole d'honneur!... Très flatté... Mais vous n'y pensez pas.

Et comme il riait, le général Jarry duc de Varèse, comme il riait de cette bouffonne idée : Varon-Bey, son gendre, Varon-Bey, mari de Chantal, lui, son compagnon de plaisirs et de quels plaisirs!

Aussi bien il était protestant, et Chantal catholique zélée.

Peu de chose : de quelle âme légère il eût abjuré au besoin! Mais pour cela il fallait que Chantal dît « oui ».

Oh! si elle avait voulu, la fleur d'existence, il [la] lui aurait modelée au creux de ses souhaits! Des amours de Dieu, prévoyantes et sereines et quelle joie de lui épépiner la vie comme on épépine aux tout-petits les groseilles! Elle n'avait qu'à venir, son appartement l'attendait : trois pièces qu'il s'était plu à décorer pour elle, au rez-de-chaussée de son hôtel, un bijou de sculpture, rapporté du Caire, pierre à pierre, et colonne à colonne.

Il avait renoncé au monde, aux affaires — à celles du duc exceptées, car il s'était abuté à le prendre dans le circuit toujours

plus étroit de ses bienfaits —, vendu ses collections fameuses à un Anglais solennel et grivois, et passait des heures, dans cette chambre nuptiale toute prête, écrasé d'amour au pied d'un portrait de Chantal.

La nuit, tantôt il la possédait en rêve, se fondait tout entier dans les blondeurs de ce corps en des embrassements de faune compliqués, tantôt, mains jointes, il l'adorait, anéanti, pâmé dans un prosternement mystique de fakir.

Aux hasards des visites dont il accablait la comtesse, Mlle Sabine était passée sa confidente en titre. Confidente et quelque chose de plus. Non gratis toutefois : elle cotait haut ses complaisances, charités d'indiscrétion, médisances pieuses, qui faisaient en somme un heureux. Certain jour qu'elle « vendait » pour les *Jeunes Aveugles,* elle lui tendit un verre où Chantal avait bu.

— C'est cinq cents francs ! dit-elle, avec un petit rire de fille point innocente.

Depuis, c'étaient entre eux des échanges, tout un commerce de reliques clandestin, des fleurs, des photographies, des rubans, dont elle demandait de bons prix, amusée par ce frottement d'aventure.

Le gain allait aux *Jeunes Aveugles,* qui, eux, n'y voyaient pas de mal.

Lui achetait tout de confiance, trop heureux de ces prétextes à parler de Chantal. Rien que cela lui suffisait : et ce nom, il le mâchait, ainsi qu'une délicate et parfumée pastille.

… Comme chaque après-midi, par hygiène, Varon-Bey montait les Champs-Élysées d'un pas pensant, la tête basse, ployant sous ce nouveau poids qu'il sentait aux épaules : la terreur que la comtesse eût dit vrai et que Chantal aimât M. de Chalain. — C'était donc pour cela qu'elle le fuyait et se garait de lui, affichant ces peureux dégoûts, cet effroi d'avare, les poches pleines ? Pas les poches, mais le cœur plein, et ce trésor d'amour, qu'elle y cachait jalousement, voilà donc ce qui la rendait si poltronne, et la mettait si fort en garde coutre les amoureux de grand chemin ?

Puis ses mépris de parvenu pour un beau fils sans le sou le chauffaient d'un espoir. — On n'épouse pas un de Chalain, tout de Chalain et dragon qu'il soit. Elle, la fille du duc de Varèse !

— Eh! justement, Chantal était-elle à vendre?… Des millions? Qu'avait-elle affaire de millions? Elle serait riche, sinon aujourd'hui, du moins plus tard, la maréchale morte. C'était, cet héritage, un trop gros morceau à avaler, si grand mangeur que fût le général. Et alors, puisque l'argent ne pèserait de rien dans la balance…

Mais il avait beau ressasser ces choses, en de courtes éclaircies de raison, sa chair en rut se gendarmait contre cette logique. — Ses dégoûts? Et que lui faisaient ses dégoûts? — Elle aimait ailleurs? — Qu'importe! Si l'autre était plus jeune, est-ce qu'il l'adorait mieux? Plus jeune Quoi? plus jeune! Existe-t-il une limite d'âge à l'amour? Et il la sentait si chaude au-dedans de lui, cette passion, si brûlante et gonflée dans le moule trop étroit de ses veines, que cela seulement, ces ardeurs qui le mordaient, cette fièvre qui griffait ses sens, lui semblaient comme une jouvence — folle plus que pas une, plus que pas une débordante.

… Il montait, le cœur broyé entre deux roues contraires d'effarements, d'espérances; et des colères de vieux le secouaient contre l'urgence des ans : l'autre pouvait attendre, mais lui…? Outre cette menace du cœur, dont deux crises déjà l'avaient couché par terre à demi mort, il les voyait venir, ces phalanges d'années, qui l'allaient écraser sous leur nombre. Et cela encore fouaillait ses désirs jusqu'au sang.

Quelque chose soudain fit de l'ombre au bord du trottoir. Il releva la tête, et ébloui par l'émiettement de soleil qui enflait l'avenue, les poussières blondes du *retour,* il ne reconnut pas d'abord la baronne Simier, qui lui souriait du fond de sa victoria.

— Eh bien! dit-elle. Qu'est-ce qu'il vous prend?… On vous salue et vous ne bronchez? L'amour est aveugle, ça se voit, mon beau monsieur.

— Je vous demande pardon, baronne! répondit-il en soulevant son chapeau. Mais en vérité je ne vous avais pas…

— Voulez-vous monter un peu? poursuivit-elle. Et, d'un joli geste attirant, elle troussait un coin de sa peau de loutre argentée.

— Merci! Je marche par ordonnance…

— Bah! montez donc! Je vous descendrai à l'entrée du Bois et nous piétinerons de compagnie… si toutefois ma compa-

gnie… Allons!… Vous me conterez vos amours, et cela me distraira de ces maudites affaires de Bourse…

Le valet de pied raccrocha la petite barrière d'étoffe et la voiture rebroussa chemin vers l'Arc de l'Étoile, au trot de deux demi-sang bien ensemble.

— C'est toujours Mlle C. de V. qui vous tracasse? dit-elle.

Et, incrustant à son œil un monocle d'or à long manche, la baronne regarda en face Varon-Bey, qui, gêné, faisait une figure entre figue et raisin.

— Quel drôle de goût! reprit-elle. Un paquet d'os… assez proprement enveloppé, je veux bien… Bon! bon! Ne touchons pas à la Reine… Cela vous étonne que je sois si au courant?

— Mais… un peu… Je…

— Est-ce que ce n'est pas mon métier de connaître toutes les misères? Faites bien attention… à ce que je vais vous dire! — Que donneriez-vous à la personne qui mettrait dans votre main la… menotte de Mlle Chantal?

— Mais tout, baronne, ma vie…

— Hum! Ce n'est pas beaucoup… Et puis quoi encore?

— Est-ce sérieux… ce que vous me dites là? demanda-t-il d'une voix rauque, où la passion tremblait.

— Parfaitement sérieux… Ah! ah! Vous ne regrettez plus d'être monté, je parie!… Voilà : imaginez-vous que tout à l'heure je me suis fourré en tête de faire votre bonheur… comme cela… en vous apercevant… Le coup de foudre! Vous aviez l'air si à plaindre… mais si à plaindre!… Ce sera mon étrenne aujourd'hui. Car depuis hier croiriez-vous que je n'ai pas eu *ça* d'infortune à me mettre sous la dent [1]?… Je meurs de faim, à la lettre! Toutes les rivières débordées sont rentrées dans leurs lits… Pas le plus petit inondé à recueillir… pas de guerre… pas de grève… pas de famine… Une journée manquée, quoi!… Mon cher bey, c'est Dieu qui vous envoie. Enfin! voici donc un incendie à éteindre!

1. À l'automne 1884, Mirbeau mènera toute une campagne contre la charité cabotine qui permet aux femmes du monde de « jouer de la grosse caisse sur le dos des victimes » et qui « s'est faite, non pas la guérisseuse, mais l'exploiteuse des misères humaines » (*Le Gaulois,* 6 octobre 1884).

— Vous vous moquez de moi, baronne!… Est-ce de la charité, cela?

— Plus que vous ne pensez!… Voulez-vous m'écouter?… La demoiselle est à vous.

— Alors, c'est une affaire que vous me proposez?

— Oui.

— Combien? dit-il, tout bas, comme honteux.

— Rien… L'honneur!

Et la baronne souligna ce mot — « l'honneur » — d'un petit rire de chatte à dents nues.

VII

En famille

— François, vous savez combien cela me coûte... Il le faut pourtant!

Elle répéta : « Il le faut! » et, faisant un pas vers le duc, qui, renversé dans sa chauffeuse, distraitement, du bout des yeux, grignotait les dernières « tendresses » de *La Vie parisienne* :

— Cela ne peut pas toujours durer, continua-t-elle. Je ne parle pas pour moi... Ah! s'il n'y avait que moi...! — Elle garda un moment le silence, souriant à quelque espoir caressé : — Mais les gens se plaignent... Il y a des fournisseurs impatients... J'ai honte, car moi aussi, j'ai... des dettes... Si vous vouliez...! — Et elle le mirait avec comme une pitié dans le regard. — Savez-vous que ma femme de chambre m'a manqué, ce matin?

— Il fallait la chasser! dit le duc, en se levant, le teint allumé, l'œil fiévreux.

Les mains dans les poches de son *matin* de laine claire, il piétait dans le fumoir, rythmant son pas d'un soufflement, tandis que, paisible à son ordinaire, ayant de sa maladie récente gardé seulement de plus diaphanes pâleurs, la duchesse, debout à la cheminée, le regardait.

— Je vous en prie, dit-elle... du calme!... Tout peut s'arranger. Un mot de vous et... Mais tout de suite, tout de suite!... Songez aux enfants... à Chantal, qui peut se marier d'un jour à l'autre, est-ce qu'on sait?... À François, qui, lui, portera votre nom... le nom de votre père...

Le duc s'était arrêté à l'évocation de cette figure : il lui semblait le revoir, cet homme qui le caressait si rudement, cet

homme, qui faisait trembler sa mère, et il se sentait petit garçon devant lui. Puis ce langage de raison le troublait, dans la bouche de cette femme, qu'il s'était plu à croire futile et ignorante, sous ses pimpants dehors de poupée. Alors, lui prenant la main, il murmura mi-triste, mi-galant :

— Pauvre petite !

— Chut ! fit-elle, un doigt sur sa bouche. Pourtant ! Si vous vouliez bien, mais bien… bien, comme vous savez vouloir, en campagne… tenez, en pleine bataille… Vous avez le coup d'œil prompt, alors, et la décision rapide… L'autre jour, quelqu'un me contait qu'il vous avait vu à Rézonville… Ne sommes-nous pas un peu à Rézonville ? Allons ! mon général, du courage ! Papa me répétait encore hier qu'en enrayant…

— Enrayer !… Jamais !

Son orgueil éclatait. Avoir été le premier peut-être, l'un des enfants gâtés de ce Tout-Paris, qui copiait ses modes, ses attelages, et jusqu'à ses débauches, pour dégringoler à la risée du monde, en proie aux apitoiements des journaux ! Ah ! comme ils l'auraient belle à se revancher de leur bassesse, et que de bonnes vraies pierres ils lui jetteraient pêle-mêle avec leurs larmes menteuses !

Il s'était remis à marcher dans le fumoir, une pièce rutilante et fragile comme lui, l'œil amusé par les verreries arabes, le moucharabieh de la fenêtre et les panoplies des murailles, souvenirs de ses campagnes d'Afrique. Il faudrait vendre cela peut-être, vendre tout, quitter Paris, et tomber au garni d'une subdivision de province.

— Oui, reprit-il, enrayer !… C'est commode, enrayer… Faut-il aller vivre au boulevard Beauséjour, et collectionner des tessons ?

— François ! Ne vous moquez pas de mon pauvre père… Si vous saviez ce qu'il fait, lui !

Il eut un geste d'ennui, presque de colère : puis, l'ayant regardée — elle était charmante, ce jour-là, dans sa matinée de sicilienne, tout enguirlandée de dentelles —, il l'attira sur une causeuse, et s'assit à côté.

Était-ce la tiédeur de ce corps, ou le parfum oublié de ces cheveux qui le grisait ? Il avait pris sa main, qu'il battait à petits coups dans la sienne, penché sur ses bagues, calmé. Alors,

fermant les yeux, elle put se croire au temps, pas encore bien lointain, qu'il lui faisait sa cour, au parc Monceau, dans l'hôtel, si beau dans son fin habit tuyauté de Cent-Gardes : et, machinalement, elle gara sa jupe comme jadis, crainte d'accrocs de ses éperons dorés.

— Vrai ? dit-il. Vous consentiriez à abandonner le monde ?... à abdiquer, Hélène ?... Car tu sais, tu es toujours une des... trois ou quatre plus jolies femmes de Paris... C'est convenu, alors : je demande un commandement au diable... dans un trou de Préfecture... et tu prendras une couturière à façon, qui te ratera tes corsages. Pff... Ah ! ah ! ah ! Ah ! ah ! ah ! ah ! Et vous seriez heureuse, Hélène ?

— Oui ! répondit-elle très bas.

Il mit un baiser sur le bout de ses doigts. Sa gaieté lui revenait au ridicule de ces choses : en province, lui, le général Jarry, duc de Varèse ! Il oubliait les sévérités de l'heure présente, cette fortune écroulée, ces courtes scènes de lui à elle, à cause de la baronne chassée ; il oubliait les paroles blessantes, les pleurs. — Aussi bien, les paroles n'avaient blessé qu'elle, et les pleurs, ce n'était pas lui qui les avait pleurés.

— C'est gentil, cette collerette !... Est-ce du Malines... de l'Alençon ? Elle souriait.

— Oh ! pour un élégant comme vous, monsieur le duc... Ça s'appelle du point d'esprit. Cela vous plaît ?

— Oui, oui, vous êtes à croquer...

— Eh bien !... que décidez-vous ?

— Ah ! les affaires, c'est vrai ! Vous disiez que les gens... ?

— Ne sont pas payés depuis trois mois ; quelques acomptes, peu de chose... Je ne parle pas des écuries qui ne me regardent point...

— Et vos petites dettes, à vous ?

— Oh ! c'est affreux : tout à l'heure encore je comptais... Je rougis d'avoir mis sur moi tant d'argent, lorsqu'il y a des pauvres...

— Les pauvres ont eu leur part, je sais...

— Non !... Non !... Ah ! si vous me permettiez de ne plus porter que de la laine !... Mais voilà, vous ne l'aimez pas !... Que vous a-t-elle fait, cette pauvre laine ?

— C'est donc pour moi... ?

— Ingrat !

— Tiens ! je t'adore, toi ! dit-il en l'embrassant.

— Si *on* vous entendait !

— Qui ?… *on* !

— Mais… Que sais-je ?… Alors nous quittons Paris ?… Quel bonheur !

— Comme vous y allez !… S'il y avait un moyen cependant, un moyen de…

— Peut-être, en parlant à votre mère, mais…

Elle eut un roulis du cou, qui marquait peu de confiance.

— À maman ? Oui, j'y pensais. C'est la première fois que je lui demanderai un service… Simple prêt d'ailleurs… Et au moyen de quelques réformes… Parbleu ! j'y vais de ce pas.

— Au revoir et bonne chance !… On vous verra à dîner ?

— Oui, j'espère, dit le duc.

Elle se retourna sur le seuil et lui jeta un adieu de la main.

Il sonna son valet de chambre et se fit habiller. Puis, coquet, le chapeau à la crâne, la pelisse à taille haut boutonnée, il descendit. Sur l'étroit palier de l'entresol, une porte ouverte laissait partir des vocalises : il écouta, puis, passant la tête, il entrevit Chantal au piano.

Elle l'avait aperçu dans la glace.

— Papa ?… Papa ? dit-elle entre deux roulades. Entrez donc !… Est-ce *Miss* qui vous fait peur ?… Vous voyez, *Miss,* vous faites peur à papa !…

Comme elle se renversait, il la baisa au front.

— Vous êtes de bonne humeur ?… Oui ? Alors je suis contente… Quand montez-vous à cheval avec moi ?… Demain ?

— Demain… après-demain… le jour que tu voudras !

— Quel gentil papa vous êtes !… Bien vrai ?

— Parole de duc, petite fille !

— Je vous ai vu, ce matin, avec monsieur de Chalain. Son cheval dansait joliment… Est-ce qu'il n'est pas un peu vicieux ?

— Qui ça ? Chalain ?

— Oh ! papa !… Vous partez ? Vous ne voudriez pas me faire une commission, me rapporter… ?

— Quoi ?… Je suis pressé.

— Me rapporter… Sa Grâce le duc de Varèse bien vite !… Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut… mi, fa, sol, la, si… si… si…

Et, tandis qu'elle repartait dans ses gammes chantées, lui s'en fut, sifflotant un air d'opérette.

La cour traversée de biais, il poussa une porte et entra dans la galerie. Il sifflait toujours, pour se donner du cœur au ventre, encore qu'il n'en eût guère envie. Il se savait pas très en odeur de sainteté là-haut, et connaissait sa mère : de si loin qu'il se ressouvînt, il ne se rappelait pas une caresse. Un grand respect le tenait à la gêne devant elle et, chaque jour, au sortir de la soupente, il se sentait un froid dans tous les membres, à courir pour se réchauffer.

Le duc monta l'escalier au galop, et lança un gai « bonjour ! » à Honorine, qui reprisait un bas, debout, dans le couloir, en faction.

— Est-ce qu'il y a du monde ? dit-il.

— Madame la maréchale est en affaires…

— Avec ton neveu, je parie !…

— Oh ! n'y a point de cachotterie… Monsieur le duc peut *ben* entrer ! fit-elle en entrebâillant la porte de mauvaise grâce.

La maréchale, qui écrivait près de la fenêtre, dans cette place où elle semblait incrustée, leva la tête au bruit, et, reconnaissant son fils, elle jeta son mouchoir pour cacher les paperasses étalées devant elle, M. Casimir saluait, déjà sa serviette sous le bras ; et, pendant que le duc se penchait afin d'embrasser sa mère, il sortit à la muette.

— Ça va bien, maman ?… Non ?… Mal dormi ? Mais tu as une mine superbe !

Il causait, s'accordant un répit de quelques minutes avant de monter à l'assaut. L'horloge de la cour sonna la demie d'une heure ; et, comme si c'eût été un signal :

— Maman, commença-t-il, je suis un peu gêné depuis quelques mois… Honorine a dû te dire… Ce sont de ces choses qu'il est difficile de tenir secrètes dans une maison… De petites dettes criardes et qui crient ferme… Nous avons été… j'ai été peut-être un peu vite, cette année. Tu sais, j'ai fait des… travaux à… Belœil…

Quelle peine il avait à décoller ses mots, qui lui gelaient aux lèvres sous le regard sans chaleur de sa mère !

— Mais nous allons réformer tout cela… Je vends la moitié de mes chevaux, ne garde qu'un jour par quinzaine… Enfin tu

verras! Nous nous arrangeons une de ces petites vies… Tu n'en reviendras pas toi-même… Sais-tu que tu avais joliment raison?… Je me rappelle, dans les premiers temps de mon mariage, tu me disais : « Vous allez trop vite!… » Mais on est jeune, qu'est-ce que tu veux? On se laisse *emballer*!… Il me faudrait 280 à 300 000 francs. Veux-tu me les prêter?

Elle fit « non » d'un branle de tête.

— Ah! tu as peur que je ne te les rende pas?… Oui, oui, je vois, tu as peur. Ah! ah! ah! La bonne folie!… Mais je te signerai des billets, je te servirai l'intérêt à… Voyons! Combien me prendras-tu? ajouta le duc en riant d'un gros rire… Non, je ne plaisante pas. Dis?… Tu me donneras ça en valeurs… Ça m'est égal, ce qui te sera commode… Je ne connais rien à tes affaires, moi!…

Puis, voyant qu'elle ne répondait rien, il poursuivit :

— Je ne suis pas si bas que tu penses… Belœil vaut 400 000 francs comme un sou. Je le vendrais bien : mais, tu sais, on vend mal, quand on a l'air si pressé… C'est dit, hein?

— Et Mathilde! fit la maréchale, qui l'épiait du coin de l'œil.

— Comment! Mathilde… Puisque c'est un prêt! Ça ne lui ôte rien… Enfin! Tu ne veux pas, voilà!… N'en parlons plus! Je ne suis, parbleu! pas embarrassé.

Honorine entrait avec le poêlon de soupe.

— Adieu, maman! dit le duc, en se mettant droit. — Il l'embrassa au front : — Je ne t'en veux pas, va!

Sur la porte, il se croisa avec sa sœur, en grand deuil à son habitude; elle devait avoir écouté, car, le tirant dans le couloir, elle l'entreprit de sa voix pleurarde :

— Vois-tu, il ne faut pas la tracasser, cette pauvre maman!… Tu as vu? Elle n'est pas bien… Elle baisse beaucoup… Si tu avais besoin de quelque chose, nous nous ferions un devoir…

— Je n'ai besoin de rien, interrompit le duc.

Puis, revenant, il se pencha à l'oreille de sa mère. Mais celle-ci le repoussait du bras, le regard noir, avec des « non! non! » appuyés d'un hochement de tout son corps.

— François, finis donc! gémit la marquise de Boisgelais. Tu la fatigues.

Elle le suivit sur le palier, geignant :

— Ah ! vous me la ferez mourir !… Mais je suis là… Je vous empêcherai. Il faudra que vous me passiez sur le corps… sur le corps… ! C'est mal, Dieu vous punira.

— Mais veux-tu te taire ! dit le duc.

— Oui, oui, je sais… Je suis dans le même sac avec maman et Honorine… Et si vous n'aviez pas peur pour l'héritage, il y a longtemps que nous serions brouillés !… Ah ! je vois clair, moi !

Il remonta pour lui demander : — Quoi ? qu'est-ce que tu vois ?

— Mathilde ? appela la voix de la maréchale. Mathilde ?

— Madame *Mathilde* ? fit la bonne, qui montra son large visage aplati dans le clair-obscur de la porte.

Le duc lui jeta un gros mot et descendit, très agacé. Son cocher attendait dans la cour : il donna l'adresse et monta.

Et, tandis que le coupé filait au trot d'un double-poney râblé de haute allure, des pensées pas drôles battaient dans sa belle tête vide de *fêteur* ? Cette sœur, cette mère, jolie famille ! Celle-ci, qui avait peur pour sa bourse, celle-là qui soignait l'héritage : l'une figée dans sa lésine, l'autre, crevant de bigoterie jalouse.

— Allons voir chez les amis ! se dit-il.

Il alluma un cigare et abaissa les deux glaces. C'était une belle journée de février, limpide, avec un soleil comme soufflé, qui allumait d'une mèche de feu les bourgeons des arbres du boulevard. Les trottoirs d'un joli gris bleuté luisaient.

Place de l'Opéra, quelqu'un, qui traversait à pied, se retourna : un petit homme brun frisé, en paletot clair, en gants jaunes.

— Misérable ! fit le duc entre ses dents.

Et une folle envie le mordait de passer sur celui-ci sa colère : une dette à payer en même temps. Car c'était le même homme, qui, le mois d'avant, dans *Le Moustique,* son journal, avait eu le front de le mettre en scène, lui, le général de Varèse, entre sa femme et sa maîtresse. Ma foi ! puisque le hasard l'amenait sur son chemin…

Il tira le cordon d'arrêt d'une saccade, et, sautant de voiture, il alla sus au journaliste, la canne haut. Il le rejoignit sur un refuge et lui effleura la figure d'un coup de taille ; puis, le drôle en fuite, il ralluma tranquillement son cigare et remonta.

Cette détente lui avait rendu ses habituelles gaietés toutes rembourrées d'obstinées confiances. Parbleu! ce serait bien le diable s'il ne trouvait pas quelques milliers de louis sur sa signature chez les Rahn — des Messins comme lui — ou chez Varon-Bey, cet excellent Varon-Bey, qui n'avait qu'un travers : celui d'être amoureux de Chantal. L'imbécile!

— Varon-Bey! Mais je le verrai ce soir, au Cercle de l'Épée, pensa-t-il.

Donc pas besoin de perdre toute son après-dînée à lui courir après. La duchesse... ? Eh! la duchesse attendrait! Il attendait bien, lui.

Alors le dégoûté qu'il était, le grand seigneur, que ces choses d'argent écœuraient, choisit un petit flacon dans l'écrin de voiture pour chasser cette mauvaise odeur qui régnait. Et adieu les soucis, adieu les belles promesses de réforme, noyées, oh! si noyées parmi les capiteuses senteurs de l'essence! Dès le bouchon parti, plus rien.

Il avait levé le miroir de devant, donné un coup d'œil à sa tenue, puis, satisfait, ses gants mis, la mémoire lisse et l'âme parfumée, le tendre époux, presque repentant de tout à l'heure — sorti des projets d'épargne et de ménagères amours plein ses poches —, se rappela à propos certain « plat du jour » inédit, que la comtesse Rosetti, aimable femme de sa connaissance, qui aimait à s'entremettre, à seule fin d'obliger les gens, lui avait dû commander de la veille. Et, guilleret, se sentant de soudains appétits — hélas! et c'était vous peut-être, pauvre petite duchesse de Varèse, qui aviez aiguisé cette faim-là au fil de vos claires œillades! — il dit au cocher :

— Rue Duphot [1]!

1. Dans un de ses « Journée parisienne », Mirbeau/Tout-Paris évoquait une entremetteuse du nom d'Eppinger, née Lambon, qui se faisait passer pour « une personne très honorable », Mme Leroy, et qui tenait rue Duphot, précisément, « un hôtel servant à des rendez-vous galants » : là « se donnaient libre carrière » « les lubricités d'une société corrompue, les liaisons vénales, les orgies immondes » et « les amours adultères » (« Encore la rue Duphot », *Le Gaulois,* 4 mars 1881).

VIII

La « première » du Cercle de l'Épée [1]

Il était huit heures.

Dans la rue de Rivoli, que doraient sur tranche les lignes enjambées des réverbères, une double file de voitures allait le pas, comme aux beaux soirs de l'Élysée, pivotant autour d'un cordon de gardiens de la paix encapuchonnés sous la bise. Coupées par escouades, elles passaient à mesure sous la voûte illuminée d'une maison, pour ressortir au petit trot par la seconde porte. Et c'était dans la cour — vrai jardin d'hiver, planté de palmiers géants et de camélias en fleurs, où des globes électriques mettaient d'argentines clartés de pleine lune — un ininterrompu vient-et-va de foule bavarde en toilette.

Sous le vestibule, garni de tapisseries de Bruges à fond d'or, la livrée faisait la haie, poudrée, culottée, magnifique; à droite et à gauche, quatre vestiaires, où de jolies soubrettes papillonnaient. Puis, à travers la galerie, qui s'allongeait comme un boulevard entre ses murs carrelés de tableaux, des commissaires, choisis parmi les plus fringants, conduisaient les femmes par le bras jusqu'à la salle de spectacle, une merveille, copiée sur l'Opéra de Versailles, avec deux rangs de loges et un amphithéâtre surélevé, des fleurs partout, une féerie de lustres et de girandoles.

1. En octobre-novembre 1884, dans *Le Gaulois,* Mirbeau mènera campagne contre les cercles et les tripots, qui, en dépit des grands noms qui les fréquentent ou les protègent, sont des lieux où l'on se fait truander aussi sûrement qu'au coin d'un bois.

On inaugurait le *Cercle de l'Épée* — ou *Fencing-Club* — nouveau-né sous le ciel parisien, dont le président, le général Jarry, duc de Varèse, une fine lame et un grand nom, était un transfuge des grands cercles. Depuis un mois on en parlait. Des journaux du matin avaient lancé la chose en quelques lignes piquantes et secrètes : l'architecte devait être Blassel, le grand Blassel, de l'Institut, — le décorateur, Marsoulin, — le metteur en scène, Gintrac, l'inimitable Gintrac, ex-directeur de l'Opéra, avec, pour lieutenants, Arnold Meyer, du *Figaro,* et M. le vicomte Ubald de Ronserolles, celui-ci « plus spécialement chargé du côté mondain et artistique ». Le général président, avec Mimiague et Pons neveu, se réservait l'escrime. Car il y avait de tout dans cette fête : concert, revue de l'année, jouée par les membres du cercle et « plusieurs de nos plus jolies actrices », assauts de sabre et de fleuret, danses de caractère, souper et défilé Louis XV. Aussi quelle chasse aux invitations! Tout Paris se remuait pour en avoir : les femmes surtout, avec leur habituelle fringale de lieux fermés, de livres saisis, de musées secrets. Et, comme, en dépit du krach, on ne pouvait y aller nue, les couturiers à la mode ne savaient où donner de la tête ni de l'aiguille.

Cependant, avant la « grande partie », MM. les *clubmen* ne se gênaient pas pour *débiner* le programme, vexés au fond de cet éclat, qui mettrait au second plan les vieux cercles; même il y eut des jaloux, qui consignèrent la fête à leurs belles amies des Bouffes ou de l'Opéra. De là de folles courses au clocher pour boucher les trous imprévus. Jamais liste ministérielle ne fut tant de fois remaniée que l'affiche. Fallait-il pas de la *vedette* à toutes ces jolies petites femmes? Le vicomte de Ronserolles, qui avait les bronches... vous savez? en devint aphone du coup.

Mais baste! l'essentiel était d'être de la pièce : et il en était, le vicomte. Combien n'en étaient pas, qui pourtant le laissaient entendre! Bref, de l'avenue de Villiers au boulevard Saint-Germain, ce fut une rage, une frénésie : il y eut trafic des cartes « les plus rigoureusement personnelles ». On raconte même qu'une invitation donnée décida d'un mariage, et que, faute d'une invitation, un mariage manqua.

Debout, à l'entrée de la salle, comme à son poste de défilé, le général de Varèse accueillait son monde : de fière mine, tout de blanc cravaté, la boutonnière fleurie d'une brochette et la bouche pavoisée du sourire des beaux jours, il coulait aux femmes de très tendres œillades, un mot aimable pour chacune, parfois un baiser sur le gant. Il ne tenait pas à terre, ce soir-là, le général : d'un entrain, d'une piaffe, suant le plaisir à pleins pores! Ah! la comtesse Rosetti était une femme de parole : son « plat du jour » était d'un croquant, d'un croquant… ! Il avait bien dîné par là-dessus chez la baronne, dont le chef, ex-cuisinier de Monseigneur de Beauvais, avait le chic pour les « laitances de carpes », le chic pour les « fondues au fromage ». Puis, en guise de dessert, Varon-Bey lui venait d'offrir vingt mille louis, au lieu de dix qu'il demandait timidement. La crème d'homme, ce Varon-Bey!

À quelques privilégiées il offrait le bras pour les mener à leurs loges. Et que de contremarches alors dans les couloirs tapissés, que de doubles emplois, que d'erreurs, tandis que, derrière, Ronserolles, contrôleur et ouvreuse à la fois, galopait, en nage, sa liste en main, la mémoire moins perdue que la voix! — Car c'était cela, le « côté mondain et artistique », contrôler et ouvrir, ouvrir et contrôler. Les femmes casées, le vicomte repartait à la recherche d'un petit banc, d'un programme, une dentelle ou une pelisse sur l'épaule, et le duc, lui, revenait se poster en bataille, l'esprit présent aux choses de mise en scène, s'échappant de-ci de-là par la porte — côté *cour* — des coulisses.

Une porte qui ne chômait guère. Il ne se passait point de minute que le duc ou Ronserolles ne s'y engouffrât, affairé, mâchonnant quelque recommandation essentielle : « Dire à Gintrac pour la figuration du *deux*… à Malvina de ne pas lever la jambe si haut qu'à la répétition, à cause des familles… Faire la coupure au *trois*… etc., etc. »

— Eh! Ronserolles… ?

— Pstt! vicomte?

— Ubald, ohé?

— Écoutez donc, monsieur de Ronserolles?

Écouter! Ah bien oui! Il avait d'autres chats à fouetter, le vicomte, qui traversait le théâtre au galop, poussé de hue à dia, de gazier en machiniste, d'arroseur en pompier, et, crainte

d'oubli, s'en allait répétant les commissions données comme un rôle

— Le blanc gras pour la petite Claudine et le rouge pour la grosse Blanche… La grosse Blanche pour la petite Claudine et le rouge pour le blanc gras… Le rouge… Le blanc gras… Le rouge…

Il disparut par un couloir, puis, revenant sur ses pas, après avoir tourné trois fois sur place, en vrai toton, il se jeta dans une porte qu'il ouvrit d'un coup de poing.

— Non! On n'entre pas! dit une voix… Je suis en chemise… !

Mais il était lancé, le vicomte.

— Le blanc gras… La grosse Blanche…

Et, marmonnant sans fin son aide-mémoire, il commença de virer dans la pièce, où, devant sa glace, une femme blonde — pis que nue — se maquillait à petits coups, les bras hauts.

— Mais je ne l'ai pas, moi, votre blanc gras… Allez-vous me ficher la paix? dit-elle.

Alors ce fut une poussée de petits cris, des rires, qui partaient de vingt endroits. Ici on appelait : « Monsieur de Ronserolles! » Là : « Mon Ubald chéri, *s'te* plaît? » Et des « Mon chat! » par-ci, des « Ma biche! » par-là.

— Ma patte de lièvre, au nom du ciel?

— Pour l'amour de Dieu, monsieur de Ronserolles, rien qu'un tout petit peu de blanc de perles!

— Tu viens pas me lacer, vicomte?

Lui tournait, effaré, bégayant toujours, la voix morte.

— Quand vous aurez fini d'oursonner comme un idiot! dit la femme. Sans répondre, il empoigna un pot de fard, une demi-douzaine de flacons, et disparut sous une portière, puis sous une autre, sous une autre encore, salué chaque fois d'une volée de « oh! » de « ah! » plus effarouchants qu'effarouchés, mais qui n'effarouchaient personne.

Une idée de Ronserolles, ce grand vestiaire commun, que des tentures flottantes morcelaient — une idée funeste pour ses malheureuses bronches : car Dieu sait ce qu'il fallait crier pour se faire entendre à travers le clair vacarme de cette chambrée d'*acteuses,* qui tenait assez bien le milieu entre un quartier de cavalerie et un pensionnat de demoiselles. Les quatre loges des

premiers sujets étant prises, il avait bien fallu nicher quelque part les « petites femmes ». C'est pourquoi, au moyen de tapisseries, de cloisons volantes et d'un nombre de becs de gaz incalculable — fabuleux, ce qu'il faut de becs à ces petites femmes! — on avait disposé, découpé une douzaine de cabinets de toilette, les plus mignons, les plus folichons du monde. Cela jacassait, cela gloussait, cela piaulait. Et des coquericos et des roulades, un bout de couplet, une ritournelle au piano.

On y entendait des phrases comme celles-ci :

— La personne, qui a eu la chose de me faire ma veloutine, aurait-elle la chose de me la retourner?… Dans le coin, tout au fond, sous la fenêtre,

Là-bas, là-bas, tout près du Luxembourg!

— Ohé! l'habilleuse?

— Elle est en lectu-ure!

— Ce que je vous ai un de ces tracs!

— Laïtou-la-la! Tra-ri-ra!

— Zing! Zing! Patapoum!

— *Flûte!* Mon maillot qui craque.

— Fais voir?

Quand tu verras
La petite Hélène,
Tu lui diras
Que je l'emmène (bis)…

— On demande Monsieur de Ronserolles à *l'as*!

— Boum!

— Monsieur de Ronserolles, et ma patte?

— Et ma culo-otte?

— Pstt! Ubald, dis donc, mon loup, viens-t'en un peu me faire répéter… Je n'ai que trois mots à dire… je les sais déjà plus… Ubald? Est-ce que t'es mort?… Ohé? si t'es mort, faut le dire!

— Non, m'embrassez pas! Ça marquerait!… Oui, plus bas si vous voulez!

Le petit foyer — côté *jardin* — une bonbonnière toute en glaces, avec un grand feu qui flambait, était bondé de membres du cercle, montés un instant avant le spectacle pour « dire bonsoir aux actrices », et qui ne s'en allaient plus. Il en arrivait toujours, des amis, des journalistes, les *messieurs* de ces dames qui jouaient, fort mécontents des rôles.

Au fond, le dos à une psyché, Varon-Bey, épouffé à son ordinaire, discourait très haut dans un groupe.

— Un succès inouï! disait-il, inouï! C'est le *Jockey* qui n'est pas fier! Ils filent tous pour venir ici. — Ce sera une affaire magnifique.

Et il spécifiait, citait des noms, des chiffres, battant la caisse, ayant retrouvé pour un soir son ancien bagou de lanceur. Dès à présent on pouvait compter sur deux têtes couronnées et quelques Altesses Royales. Oh! on serait excessivement sévère : il faudrait toutes boules blanches à l'entrée; pas d'ajournements, pas de renvois aux commissions. Et ses petits yeux jetaient feu et flammes, son nez, ses oreilles saignaient aux fulgurations entrevues de ces couronnes, peut-être aussi de l'apothéose finale, de la palme promise à son succès : la main de Chantal rivée à jamais dans la sienne. Plus qu'il n'en fallait, certes, pour donner des jambes à ses cinquante-huit ans, du piquant à ses désirs, du foyer à son verbe un peu rassis d'Oriental. La baronne Simier lui avait dit seulement : « Aidez le duc, je vous aiderai! » Et, renonçant à ses fureurs de solitude jalouse, ouvrant la porte à ses chagrins renfermés, il s'était repris d'espoir, relancé d'un bel élan dans le monde, pour emporter d'assaut, à la pointe de l'*Épée,* cette redoute si hermétiquement close : la reconnaissance d'un duc. C'était celui-ci qui avait eu l'idée première du cercle, mais Varon-Bey s'était jeté dessus, en avait fait ni plus ni moins sa chose, l'avait bâtie de toutes pièces, grâce à ses amitiés puissantes dans la finance étrangère, dans la presse, au « faubourg », partout. À lui encore on devait la collaboration de Blassel et de Gintrac, le plan, l'enseigne, les statuts, copiés sur le *Reform-Club* de Londres. Et quelle merveille, cette campagne de réclame, menée à coups d'or, à coups de gueule, dans les salons et les journaux!

Un gros homme barbu et bas sur jambes entra, le chapeau sur la tête, brandissant sa canne :

— Voyons ! Tonnerre de Dieu ! Y êtes-vous, à la fin ? cria-t-il à Ronserolles, qui reprenait sa course, les bras empêtrés d'accessoires.

— Comment ! Si j'y suis ?… Cristi ! non ! Je n'y suis pas… Et Préville qui n'est pas arrivée !

Le mot rebondit de bouche en bouche. Quoi ! pas arrivée, Préville, la nouvelle sociétaire de la Comédie, le *clou* de la soirée ! Mais c'était épouvantable. Il fallait envoyer chez elle, avenue du Bois de Boulogne.

— Arrangez-vous ! Moi, j'en ai plein le dos… Je m'*esbigne* !

Et, furieux, Gintrac s'en allait, quand le duc parut, épanoui. L'une après l'autre il venait de conduire sa femme et sa maîtresse à leurs places, souriantes et belles toutes deux, la duchesse avec une parure neuve de saphirs, la baronne fraîchement diadémée de perles et de rubis. Et il n'aurait su dire, en conscience, quel était le plus doux, du *shake-hands* de celle-ci, du merci de celle-là. Car voyez un peu le grand fou que c'était que ce duc. Comme il sortait de la rue Duphot de bonne humeur, il avait tout soudain songé à ses deux femmes — car déjà lui pesait à la poche cet argent qu'il allait emprunter — et, faisant la part égale (brune ou blonde, pour peu qu'elle fût présente, était la préférée), il avait envoyé à chacune un souvenir.

— Monsieur le président sait… ? commença Gintrac, qui se contenait.

— Quoi donc ? quoi donc ?… Quelle tête vous faites !… Mais Préville va arriver, ne vous inquiétez donc pas !… Tiens ! mon général, vous êtes monté aussi, vous… dans ce foyer de ?… Vous n'avez pas peur du feu, ça se voit.

Le général Salmon se dégagea d'entre deux grosses femmes court vêtues, et, soufflant :

— Sacredié ! petit, ça chauffe, ça chauffe ! dit-il. Elles ont une rage de vous marcher sur les pieds, ces b……… là ! Pas mon métier pourtant !

— Vous permettez que je dise un mot à… ?

— Aïe ! Sacredié ! Madame, faites donc attention ! Je suis le général Salmon… de Metz… sénateur… ancien ministre… Ça vous est égal ?… Je comprends ça ! Mais je n'aime pas qu'on me manque… pas qu'on me manque…

— Hein ? quoi ? Qu'est-ce qu'il te manque, mon petit père ? fit un travesti, qui riait.

— Oui, va, on le sait, ce qui te manque ! reprit une *mouche d'or* [1].

Il se retourna, sans comprendre, très en colère et bougonnant.

— Allons ! ne poussez donc pas comme ça ! Avez-vous bientôt fini de pousser, b… d'animal ! ?… Ah ! pardon, monsieur le marquis… j'ai bien l'honneur…

— Bonsoir, général. Ça va bien ?… Si cela vous est égal, ne dites pas que vous m'avez rencontré, hein ?… Je suis à la Société d'Agriculture.

Et, très digne, le marquis de Boisgelais rentra dans le couloir des loges.

— Avez-vous vu le président ?… Le président est-il là ?

C'était le souffleur, qui accourait, aux cent coups, la brochure de la pièce sous le bras. Il aperçut le duc, qui lutinait dans un coin une brunette costumée en *drapeau national.*

— Monsieur le président, ils s'impatientent… là-bas, dans la salle… Ils font un *chahut* !

— Mademoiselle Préville est-elle arrivée ? demanda le duc… Voyez donc, s'il vous plaît, monsieur de Grandsaignes !… Ou plutôt non, tenez, j'y vais moi-même.

Il tapa d'une chiquenaude trois doigts de poudre de riz, qu'il avait imprimés sur sa manche, et, dans le plein de sa voix de commandement, fit :

— Messieurs, messieurs, je vous en prie !… On va commencer.

Une huée bonne enfant accueillit sa phrase. Bah ! on avait le temps de descendre. Puis, Gintrac ayant eu l'idée de sonner de la cloche dans le corridor, le foyer se vida peu à peu.

Il ne restait plus guère que des maillots, la *Gazette grivoise, Mabille,* la *Timbale Bontoux,* la *Carte télégramme* et le *Chalet de nécessité.* Devant une glace, de Breux, en *pornographe,* la cotte flottante et la casquette de soie ballonnant sur l'oreille virgulée

1. C'était le pseudonyme d'une célèbre acrobate, qui faillit intenter un procès à une concurrente, Helena, qui se faisait appeler la Mouche d'argent (cf. « La Journée parisienne » du 2 septembre 1881, dans *Le Gaulois*). La Nana de Zola, dans le roman homonyme paru trois ans plus tôt, était aussi qualifiée de « mouche d'or ».

d'accroche-cœurs, travaillait ses gestes sérieusement, en homme du métier, s'arrêtant pour demander des conseils aux petites femmes :

— Hein ! est-ce comme ça ? — « *Oh ! mince, alorss !* » — Non ? Pas encore ? — « *Oh ! mince, alorss !* » — Dis donc ? Ça y est, cette fois-ci ?... Hein ? Est-ce assez attrapé ?

Le compère, un député de la droite, interrupteur fameux, d'une faconde éprouvée, posait le torse en costume Directoire, pendant que les « Théâtres de l'année » — des hommes grotesquement juponnés — piochaient leurs « imitations » dans un gros d'habits noirs, qui criaient : « Très chic ! » à chaque mot. Derrière, les poings sur les hanches, la grosse Blanche Mirette, des Variétés, braillait un refrain de café-concert :

C'est Ferdinand
Qu'a gagné l'lapin d'garenne !
C'est Ferdinand
Qu'a gagné l'lapin blanc !

qu'un vieux monsieur, assis au piano, lui accompagnait gravement à contre-mesure.

Des gaietés de bastringue montaient, fouettées de champagne, avec d'âcres relents de chairs suantes et nues, où se fondait l'odeur grasse des fards, le fin piquant des veloutines.

— Préville n'est pas là ? fit des lèvres Ronserolles, complètement aphone, dont le profil émergeait d'une portière.

Comme on ne l'entendait pas, il brandit désespérément ses listes, ses fameuses listes de contrôleur mondain et artistique.

— C'est Préville que vous demandez ?... Eh bien ! pas la moindre, mon bon ! répondit de Breux. Est-ce roide de vous faire poser comme ça !... Quelle rosse !... Parce que c'est sociétaire... et que ça donne à têter au *Moustique*... C'est moi qui te la...

Il se tut : le duc revenait, très excité, avec des estafilades de blanc gras sur le col.

— Eh bien ! Ubald, est-ce pour demain ?

— Mais... mademoiselle Préville...

— Laissez donc ! Elle arrivera toujours... Eh ! pstt ! là-bas, faites attaquer l'ouverture !... S'il faut, on coupera sa réplique au

premier acte… Ah! dites donc? à propos… pour l'assaut? Caïn contre qui déjà?

— Mais contre vous!

— Oh! non, je ne tire pas. Je suis rouillé, merci.

— Rouillé! Vous appelez ça, rouillé?… Eh bien! Et l'autre jour, chez *chose,* avec *machin…* Cristi! en a-t-il eu, une de ces culottes de boutons!… Je crois qu'il aurait préféré des boutons de culotte.

— Non! Ah! ah!… non!… non! Parole d'honneur! Je ne suis pas en forme. Coupez l'assaut. Ils auront bien assez du Sicilien! — Sale comme un peigne, le Sicilien, mais… il tient de la place… Le défilé a-t-il mieux marché ce soir?… Voyez donc pour les hallebardiers. Si elles ne savent pas se culotter, ces petites femmes, on ira les aider, parbleu!

Tout à coup le duc aperçut son beau-frère, qui filait en tapinois par le couloir, sortant de la loge de Claudine.

— Hep! cria-t-il, Boisgelais!… D'où venez-vous donc comme ça?… Ah! vous passez sous les fourches… Claudine [1], vous? Eh bien! je raconterai ça à Mathilde… Vous n'avez pas honte?… Une femme qui pourrait être votre mère!

— Moi, je les préfère majeures, fit le marquis, en retournant sur ses pas. — Au moins comme ça, on sait ce qu'on risque, ajouta-t-il avec un petit rire distingué à fleur de bouche.

Puis, se penchant, il lui glissa dans l'oreille :

— Mon cher, pas un mot à Mathilde : je suis à la Société d'Agriculture.

— Moi je dirais de *la grue culture*! soupira Ronserolles, qui repartait.

Mais tout de suite il revint, amenant par le bras l'amiral, qu'il avait ramassé dans le couloir, complètement égaré et rougissant.

— Pas possible!… Comment! vous, amiral, vous avez perdu le nord?

1. Jeu de mots sur les « fourches caudines » (allusion aux Romains qui durent passer sous le joug, à Caudium, en 321 av. J.-C.). La réplique du beau-frère confirme que le duc est porté sur la chair fraîche d'adolescentes, comme le seront M. Lanlaire, dans *Le Journal d'une femme de chambre,* le vieux magistrat de *Vieux ménages* et les messieurs si « respectables » du *Foyer.*

— Non… c'est-à-dire… Enfin, c'est un enfer, que votre club… un véritable enfer! Et vous-même, monsieur de Ronserolles, il me semble que vous y avez bien perdu… la voix… Hein! Dites donc? si vous m'aviez écouté… pour vos bronches… vous seriez à Cannes, avec madame de…

Puis, apercevant le duc, M. de Quéroignes se précipita dans le foyer, les yeux baissés, l'air pudique :

— Ah! mon cher duc!… mon cher duc!… Que j'ai donc eu de mal à vous trouver!… Je tenais tant à vous faire mon compliment… La fête est d'un goût… Mon Dieu! Et j'entrais toujours où il ne fallait pas… Aussi pourquoi ne pas mettre le verrou, surtout lorsqu'on est si…, si peu…

— Vous avez de bonnes nouvelles de Cannes? demanda le duc, qui pensait à autre chose.

— Bien tristes, toujours bien…

— Dis donc, *m'sieu*?… Tu veux, dis? me rattacher mon chausson?… Oui! toi, qui as l'air bête! fit derrière eux la voix de Silly Première, de l'Opéra, qui avait posé un pied sur une banquette.

— Allez donc, amiral!… Mais allez donc! C'est vous qu'elle veut, la jeune personne… Puisque madame de Quéroignes est à Cannes!

Des phrases d'orchestre arrivaient, coupées de silences.

Soudain il y eut un grand bruit dans le couloir. C'était Préville.

— Eh bien! quoi? dit-elle au duc, qui, toujours de belle humeur, lui venait en rencontre, tirant de sa poche écrin préparé. Gintrac qui me flanque un *abatage*!… Si on n'a plus le droit de faire poser les grues, quand on est sociétaire!…

Et elle jeta la porte de sa loge en sacrant.

— Au théâtre! Au théâtre! cria du seuil Gintrac, qui branlait une grosse cloche.

Ce fut une débandade, un ruissellement de frous-frous et de grelots, tout un chœur qui s'éleva de petits cris, de petits rires, puis s'éteignit peu à peu dans le tapage diminué des petites bottes.

Alors, comme l'ouverture finissait, très joliment applaudie, sans claque, Varon-Bey, l'air mystérieux et confit, accrochant le

bras du duc pour rentrer dans la salle, lui souffla dans le cou, très humble et suppliant :

— Là! Êtes-vous content, mon cher duc?... Êtes-vous content... ?

Et, sous ce bout de phrase bon enfant répété, sous cette camaraderie prenante, pointaient le même marchandage attendri, les mêmes caresses du geste et de l'accent dont, jadis, à Boulaq, au bord du Nil, ce vieux sultan blasé, en rupture de harem, embobelinait l'avarice des fellahs, pères de ces fraîches statues aux chairs blondes, couleur de *sorgho* grillé, qui, de toutes les promesses de leur *milayeh* pendant, de leur robe bleue ouverte, avaient désengourdi son désir. — Mais, aujourd'hui, le fellah s'appelait le duc de Varèse, et c'était Chantal — la fellahine!

IX

Un déjeuner à Éleusis

Parbleu! oui, il était content le « beau duc ». Cet espérandieu entêté, de cœur verni, d'esprit lisse — sans prise à l'inquiétude seulement, et qui, de même qu'en campagne, au bruit des fusillades d'avant-postes, ne dormait jamais mieux, disait-il, qu'au bercement des soucis domestiques —, quelques dettes payées, d'autres à peine reculées, avait repris ses belles habitudes de dépense. À peine s'il se souvenait de cette heure mauvaise : il avait la mémoire clémente, qui passait les jadis au crible et n'en gardait que les joies. De cette brouillerie de femme et de maîtresse, de ce refus tout sec de sa mère, de la marquise et de ses flux de bile haineux, de ce passager malaise d'argent, plus trace. Le billet signé, l'or en poche, de quelle main large ouverte il l'avait semé aux quatre vents de son caprice! À chacun sa part : car, ordonné dans son désordre, il n'oubliait personne — pas même lui.

Les petites bourses de Chantal, de François, avaient eu de quoi crever de ses largesses. Il n'était jusqu'à ses gens, valets et ordonnances, qui n'eussent récolté des miettes de l'aubaine. Bien mieux, après une de ces visites par surprise, comme il aimait à en faire aux quartiers de ses dragons, goûtant la soupe, débouchant les mousquetons, présent à la *botte,* aux écoles, il avait, tant ses humeurs étaient riantes, levé toutes les punitions, et, de sa poche, payé un quart de vin aux hommes.

Et nargue de ses cinquante-trois hivers, et quels hivers cependant! Il se sentait vingt ans au cœur et partout : ses maîtresses, sa femme luttaient entre elles pour lui plaire. Heureux au bac-

cara, heureux en amour, heureux en guerre : beau tireur « à cinq », beau tireur à l'épée, cavalier superbe, sans façons et sans peur, général adoré de sa brigade, dont il était à coup sûr, sinon le meilleur, au moins le meilleur garçon; le premier parmi les braves, le premier aussi parmi les fous : un Dieu, qu'il trouvait bon diable, filait à point ses destinées. L'homme avait son étoile et son étoile le soldat, qui déjà voyait luire les cinq pointes d'or du divisionnaire. — Oui, parbleu! le duc était content.

La duchesse; elle, renfermait ses tristesses, faisant belle mine à ce mari prodigue, qui tardait tant à lui revenir. La pensée de son père, toujours présente, mettait une sérénité dans ses effarements de mondaine, un coin de paix attendrie dans son chemin de croix d'épouse : elle le savait heureux là-bas et reposé, parmi ses chères amoureuses de pierre, l'allait voir rarement, de peur de lui mal celer ses angoisses et entendait de loin ses plaisirs, dont, le jeudi et le dimanche, Chantal lui rapportait un écho. Lui — le vieux Palikare — la jugeait sur l'écorce et la croyait sans soucis, encore que gênée parfois. Et, chaque premier du mois, lorsqu'il envoyait un chèque à *sa* duchesse, il ne se pouvait défendre de songer que ses autres filles en Éleusis lui coûtaient moins cher de robes et de chapeaux.

Pour Chantal, elle avait eu ses larmes, et, dans la maladie de sa mère, deviné bien des peines secrètes. Puis, la santé, le calme revenus, elle était retournée à ses pures gaietés de petite fille. — À cet âge le plus noir chagrin ne tache pas.

C'était un matin d'avril. Chantal étrennait un panier, attelé de deux poneys de Finlande. Très droite, et *Miss* à côté d'elle, une cape de feutre gris en tête, relevée devant à la Condé, les épaules élargies d'une pèlerine à fronces, elle menait bellement, gantée jusqu'au coude. Une flamme sortait de ses yeux, à travers les plis du voile rouge, où l'ambre de sa peau piquait comme des paillettes. Et dame! elle s'appliquait de toute sa force, les lèvres un peu pincées, avec de petits clic-clac de langues pas trop malhabiles, vraiment!… Son père, à cheval, l'escortait, avec M. de Chalain, éperonné, botté, aiguilleté, montant un arabe de sang, qui se dépensait en caracoles.

Dans le ciel gris de lin, à peine bleuté, le soleil ne faisait guère plus qu'une pâleur. Il y avait du vert au bout des branches,

partout un gazouillis d'oiseaux : et gaiement, dans l'avenue, le trot des *ponies* claquait quatre à quatre.

Déjà Chantal souriait au fez du grand-père, que ce bruit de galopade avait tiré à sa fenêtre, et arraché à son char — qui, lui, n'était pas près de galoper. Elle rassembla ses rênes à distance, se préparant pour stopper bien net devant la porte, quand, derrière, tout à coup, un train, qui débouchait de Passy, gronda, et les *ponies* s'emballèrent.

Le panier zigzaguait de trottoir à trottoir : le groom, qui se penchait, fut renversé d'un à-coup. Pensez si *Miss* piaulait !... Et personne sur le boulevard qu'un cantonnier qui se gara !

Dès le premier instant, l'aide de camp avait enfilé une ruelle, qui biaisait sur la gauche, avec l'espoir de couper par un retour les bêtes emportées, qu'un galop à la suite eût sûrement affolées davantage. L'arabe courait à toute allure, le nez dans la poussière. Puis, tournant court par la rue Pierre, il revint d'un élan fou au boulevard. M. de Chalain eut juste assez de temps pour descendre, placer son cheval en travers, prêt à bondir à la tête des *ponies,* qui arrivaient dans une nuée de poudre.

Il y eut un choc. Les chevaux culbutèrent contre l'obstacle et le dragon put sauter sur les rênes qui flottaient.

Cependant des maisons voisines on était venu à l'aide : un valet de chambre, des hommes d'écurie, qui se pendirent aux mors de tout leur poids. Chantal était déjà à terre, avec *Miss,* dont les dents claquaient; et, le rire déjà revenu, tendant sa main au dragon :

— Ah ! vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une jolie peur ! lui dit-elle... Je ne vous reconnaissais pas, moi !... Vrai ! j'ai cru que vous alliez me demander la bourse ou la vie... Vous me l'avez donnée au contraire... la vie !

Lui s'en défendait, rougissant très fort :

— Mais non, je vous assure, mademoiselle, ça n'est pas moi... C'est Leila... ma jument !

— Si ! si ! C'est vous ! J'ai bien vu... Vous en avez même perdu votre képi — Et, se tournant vers son père, qui arrivait au grand trot, la mine défaite : — Papa, je vous présente mon sauveur. Sans lui, j'étais piétinée... écrasée... en marmelade... Ah ! ah ! ah ! ah !...

Son rire se noya dans un sanglot.

— Oui! J'ai eu un peu peur… Vous entendez, ma bonne *Miss*? Il n'y a pas que vous… vous voyez!… Est-ce que les chevaux sont blessés?… Et Charles…? Non plus?… Ah! tant mieux! Pauvre garçon!

Elle marcha quelques pas, soutenue par son père : puis, comme M. Baccaris accourait, le gilet flottant, au hasard de son débraillé d'intérieur, elle tomba, pâmée, dans ses bras. Il l'emporta, toujours courant. Et, elle, ranimée par les fouettements de l'air, fermait les yeux, jalouse de prolonger ce plaisir : car c'était exquis, cette envolée, dans la tiédeur de cette poitrine.

Quand elle rouvrit les paupières, elle se retrouva dans le *mousée,* demi-couchée sur le divan : quelque chose comme une musique lointaine lui chantait aux oreilles. De toutes les vitrines, ses amies, les statuettes, lui riaient. Le duc et M. de Chalain étaient là, aussi, qui guettaient son réveil. Alors, ayant voulu reprendre sa main qui la brûlait, elle vit son grand-père à genoux près d'elle, larmoyant. Et elle eût bien aimé dormir longtemps ainsi.

— Chantal, il faut rentrer! fit le duc. Le fiacre est en bas…

Partir! Ah!… Déjà! Si l'on restait? Peut-être le grand-père ne demanderait-il pas mieux.

— N'est-ce pas que tu veux bien me garder, bon papa? dit-elle.

Lui, ravi, l'embrassait, s'excusant :

— C'est que, pour déjeuner, je n'ai rien de ce que *tou* aimes!… Et, la gouvernante, il ne sait pas beaucoup de *couisine*!

— Bah! nous ne serons pas difficiles!… Papa, c'est entendu, moi, je reste… Et vous?

— Oh! moi! pas moyen! J'ai à faire… Venez-vous, Chalain?

— Comment! dit Chantal, vous nous emmenez monsieur de Chalain?… Mais bon papa a absolument besoin de lui; n'est-ce pas, bon papa?… Et *Éleusis* donc?… Ça vous est égal, à vous, Éleusis… et le char triomphal aussi? Je suis sûre que vous préférez votre *drag*! Bon papa, tu entends? Quelle hérésie!… Allons! adieu, cher papa!… Voulez-vous être assez gentil pour me renvoyer *Miss* à cinq heures? Pas avant!… Ne parlez pas de l'accident à ma mère chérie. Non!… n'est-ce pas? Elle aurait trop peur!

Elle lui coula ses bras autour du cou, l'embrassant, le câlinant, avec comme un besoin de câliner, d'embrasser quelque chose.

— Dites donc, Chalain, fit le duc un peu moqueur, il paraît que vous êtes indispensable ici ?… Bon ! bon ! Mais ne piquez donc pas des feux pour ça !… On ramènera votre jument… Au revoir ! Vous penserez au classement pour demain ?

— Oui, mon général !… Mais, mon général…

Il s'excusait, le dragon. Il lui était impossible en conscience… Il s'excusait encore que le duc était déjà loin.

— Voyons ! mademoiselle… Voyons ! monsieur Baccaris ! Là, sérieusement… j'ai du travail en retard… ma parole !

— Oh ! dit Chantal, si vous donnez votre parole, ça n'est plus pour rire…

Et elle pouffait, en retirant son chapeau devant une vitrine.

— C'est bien décidé ?… Vous ne voulez pas ? dit-elle encore. Mais regardez donc bon papa, comme il a envie que vous restiez !… Il n'ose pas insister, ce pauvre bon papa, parce qu'il est d'une discrétion !… Mais s'il osait !… Et tout ça que vous avez à dessiner !… On attend pour les *chromos,* on attend… Vous pensez bien que s'il n'y avait que moi… Et pourtant ! Ce serait d'une impolitesse, après m'avoir sauvé la vie… Et puis enfin, quoi ? C'est tout bonnement pour vous faire prier… Puisqu'on a ramené votre jument !

— Mais, mademoiselle, si mon général après…

— Pff ! Il ne vous mangera pas, votre général !… Vous êtes bien trop grand d'abord ! Ah ! ah ! ah !… Oui ? Non ? Déjeunez-vous ? Faut-il mettre vos œufs ?… Oui ? Vite alors !… Spiridion ! Spiridion !

Entrée de Spiridion.

— Avez-vous des œufs, mon bon Spiro ? du beurre ? du sucre ? du sel ?

À chaque question Spiridion de rire plus haut et de se dandiner plus bas et de se gratter la tête, un doigt passé sous son tarbouch. Et il baragouine du grec, toujours du grec, avec, de temps en temps, ainsi qu'une petite lanterne, un mot presque français, mais qui n'éclaire pas beaucoup.

— Vous n'avez rien ? Allons ! C'est parfait… Alors, mon bon Spiro, prenez vos jambes à votre cou… Non, pas comme ça !… Est-il drôle, ce Spiro ! Si vous prenez tout ce que je vous dis au

pied de la lettre!... Dépêchez-vous, voilà!... Des œufs... Combien d'œufs?... Est-ce que vous avez très faim, monsieur André?... Toi, bon papa?... C'est que, je vous préviens, moi, je vais dévorer. Il m'en faudra au moins... au moins... un!... Je crois qu'avec une omelette de six œufs... Vous savez ce que c'est, une omelette, Spiro?... Non? Comme ça se trouve! Moi non plus... Encore si c'étaient des œufs à la coque!... Avec un bon chronomètre... Explique-lui, bon papa!... Il faut du beurre, on tourne, on retourne... et des fines herbes... Pas d'huile surtout! Bon papa, recommande-lui, pas d'huile!... Un *arni* [1] à la Palikare... Qu'est-ce que c'est, ça, *arni*?... Un agneau?... Oh! Spiro, c'est bien trop gros; pourquoi pas un bœuf à la Palikare alors?... Des olives... si vous voulez... Un poulet? Va pour un poulet?... *Diavourti*? Vous dites du *diavourti*?... C'est grec, ça? Bravo!... Puis du miel, des confitures de roses — des *glyka,* hein? — et du *loukoum* et du vin de là-bas... Nous serons comme des dieux : n'est-ce pas, monsieur André?... Mais si vous me laissez tout faire, je ne vous donnerai rien à manger... À la table maintenant, la *trapèza*!... Dis, bon papa, est-ce gentil d'avoir une petite fille qui parle grec comme... comme... Démosthène?... Une idée! Si nous mangions au jardin! Il fait doux, doux... Veux-tu, bon papa?

... Elle courait de-ci de-là, une serviette épinglée à la taille, avec des tressauts de joie pour une nappe brodée de soies vives, des dépits drôles pour une assiette qui manquait.

— Tenez, monsieur André!

Et, prudemment, elle lui emplissait les bras de vaisselle, qu'il descendait à tout petits pas, gêné par sa culotte juste et ses bottes d'ordonnance.

— Là!... Vous pouvez vous en aller. Je n'ai plus besoin de vous!... Vous aussi... monsieur André!

La table mise, elle remonta pour dire gravement :

— Ces messieurs sont servis!

Et, la serviette sous le bras, prise d'un fou rire, elle resta en arrière afin de juger de l'effet.

1. *Arni* : agneau, en grec moderne. Dans sa « Journée parisienne » du 16 mars 1881, intitulée « La Colonie grecque à Paris », Mirbeau/Tout-Paris énumérait toute une série de plats grecs.

À peindre, ce couvert. Sous une tonnelle de vigne, dont les sarments qui verdoient à peine semblent des câbles emmêlés : la nappe semée de feuilles de lierre et de lilas en fleurs, qui font aux plats comme des couronnes. L'eau rafraîchit dans des amphores, et l'omelette — M. Baccaris en frémit — trône, blonde et mousseuse, dans une *patère* antique.

En guise de sièges, trois stèles de marbre renversées. La scénerie du jardin s'allonge au fond en perspective : rien qu'une pelouse, avec une vasque en Paros, où, à l'ombre d'un cyprès, qui y secoue ses panaches, un petit jet d'eau sanglote avec un joli bruit.

Au loin le mur s'en va, peint en trompe-l'œil de tout un horizon de mer bleue : une fantaisie de M. Baccaris, qui, pour se croire au pays, n'a qu'à ouvrir sa croisée. Là c'est la côte de Mégare, et les cimes des monts Géraniens : ici, au pied du Parnès, la plaine ensoleillée de Thria, chère à Cérès, Éleusis, où les théories des Panathénées s'enroulent comme un blanc vol de colombes, enfin, là-bas, émergeant de l'azur, Salamine et ses roches d'un ton de sucre candi. Et cela est si trompeur, ce trompe-l'œil, cela continue si juste la pente du jardin, les réalités archaïques de la tonnelle, qu'on croit entendre, qu'on entend le clapotis des flots, le *tic-tac* des cigales, le chant des conques et des syrinx, que l'on croit sentir, que l'on sent l'odeur des myrtes et des roses.

Un silence se fit au milieu du repas, chacun envolé dans son rêve. Chantal, assise entre eux deux, les servait, rendue grave soudain par quelque chose qui battait plus fort au-dedans d'elle. André la regardait parfois longuement : ce vin de Grèce, à goût de résine, avait fait presque brave ce timide. L'air était comme sucré : le chat ronronnait sous la table, à l'aguet des nourritures tombées, tandis que, suspendu à la treille, le rossignol aveugle, gavé de viande crue, vocalisait.

Spiridion parut, portant le poulet frit, qui nageait dans de l'huile. Pour le coup Chantal éclata :

— Mais, mon bon Spiro, vous n'avez donc pas compris ?… Il n'a pas compris !… Bon papa, tu vois, il n'a pas compris ! Ah ! ah ! ah ! ah !

Elle s'était levée afin de changer les assiettes : et ils se querellèrent longtemps, elle, pour la lui prendre, lui, pour ne la donner

pas, heureux de ces prolongés frôlements de leurs mains. Elle se fâcha à la fin :

— Bon papa ! Voyons ! Fais-le finir… S'il croit qu'il est ici pour s'amuser !

Au dessert, M. Baccaris porta un toast au sauveur de Chantal.

— Ah ! quelle idée ! dit-elle. À la santé de mon sauveur !

Et elle trinqua malgré lui, qui répétait :

— Mais ce n'est pas moi, mademoiselle, c'est Leïla… ma jument ! Spiridion revenait avec le café, dans de petites cafetières jaunes à longs manches. Et il resta là, tricotant son bas dans les intervalles du service, et donnant carrière à sa langue.

— Pouah ! que c'est mauvais ! dit Chantal.

Et elle jeta loin la cigarette du grand-père, dont elle avait tiré deux bouffées.

Puis, sérieuse, elle ôta le couvert, avec des gestes légers du bout des doigts, un peu honteuse en son par-dedans de ses gaietés primesautières. De la fontaine à la table elle allait, trottinant, les mains pleines, essuyait les précieuses poteries une par une, les patères d'argent, les kanthares, les lagènes et les œnochoès de bronze couleur de pré, avec des regards vainqueurs au grand-père, de l'air de dire :

— Tu vois comme j'en ai soin ?

… Dans le musée tout reluisant de vitrines, que le jour d'en haut arc-en-ciéle ainsi que des *panagia* d'émail, on travaille ferme à présent. La plume gratte, gratte, et le pinceau barbote, barbote. De-ci, de-là, sort une phrase en sourdine :

— Bon papa, le numéro 1197 ?… 1197 ?… Où se cache-t-il donc, ce coquin de 1197 ?… Ah ! *Un trépied… Ruines du temple de Cérès,* à Éleusis… Tu sais ! il lui manque une patte… Ça ne fait rien ! C'est un trépied tout de même !… À la vitrine H maintenant !

Quel drôle de chemin elle prend, Mlle Chantal, pour arriver à cette vitrine H ! Chemin des écoliers, chemin des amoureux.

En passant derrière le dragon, qui peint, assis à sa petite table, elle pense :

— Voyons si c'est toujours moi qu'il portraicture !

Justement M. Baccaris, l'air inspiré, vient de descendre au Capharnaüm. Très, très inspiré même : le char triomphal n'a qu'à bien se tenir.

Elle se penche alors pour mieux voir, se penche : mais non, ce n'est pas elle, cette fois. Et Chantal sent un frisson par tout son corps, à l'idée que peut-être il ne l'aime plus.

Là, aussi, je vous demande, pour ne pas trouver le moindre petit bout de ressemblance entre elle et ce gros père Silène accroupi… ! Certainement qu'il est affreux, ce père Silène, ventru, rien qu'en bouche, avec des oreilles d'âne. Certainement que son œil est fendu en tirelire et qu'il a perdu le nez à la bataille des ans. Mais, quand on aime bien… bien, est-ce qu'on ne trouve pas toujours des ressemblances ?

Cependant le dragon s'arrête de peindre. Frisant des yeux, en tapinois, il a quitté sa boîte à couleur, mis son pinceau à tremper dans l'eau rose ; et, traîtreusement (comme c'est traître, un dragon, mon Dieu ! Sûr, c'est ce vin de Grèce qui lui tape à la tête !), il glisse un bras derrière son dos ; puis, crac ! est-ce qu'il ne vient pas de cueillir la main de Chantal ? Et ça a une telle poigne, ces dragons, une telle poigne, ces antiquaires, qu'il n'y a plus moyen… plus moyen… encore qu'elle la secoue tant qu'elle peut.

— Voulez-vous bien… Voulez-vous bien… ! Gare, ou j'app… j'appelle bon… papa !…

Ah ! je t'en défie, petite Chantal, alors qu'une voix douce, douce — une voix de dragon pourtant — murmure bas à ton oreille :

— Je vous aime !… Oh ! je vous aime… Le voulez-vous, mademoiselle Chantal ?

— Mais, monsieur André… Voyons !… Monsieur… Monsieur ! Relevez-vous !… Re… le… vez…-vous !… Oh ! mon Dieu ! je… Mais du tout… je… ne… Et… bon papa…, monsieur…, bon… pa… pa… !

Il était tombé à deux genoux, et marmottait ses chantantes paroles, vraies litanies de vierge qu'une vierge entendait, tenant toujours sa main captive.

— Vous le voulez ? faisait-il en sourdine, vous le voulez… dites ? que je vous aime, ô ma chère… ma chère… petite… Chantal…, si charmante…, si belle…, si bonne… ?

Elle ne se défendait plus, ensorcelée par ces prières fées qu'il priait, le cœur pris comme une mouche à ce miel d'amour que distillaient ses lèvres.

— Je vous aime…, ô ma petite… mon adorée Chantal…, vous qui êtes si douce… si douce… et si… et si [1]…

… Un bonheur que M. Baccaris soit remonté : car des si comme cela, il en aurait défilé jusqu'à demain. — Quand une fois c'est lancé, un dragon… !

1. Ces phrases inachevées et entrecoupées de points de suspension, sortant de la bouche d'un amoureux, annoncent la farce de Mirbeau *Amants* (1901).

X

Ministère de la charité publique (département des belles relations extérieures)

On raconte que Momus se récria de l'homme que Vulcain avait fait :

— Que ne lui mettiez-vous une petite fenêtre au cœur, afin que par là l'on pût voir ses pensées !

Pas plus que femme au monde, la baronne Simier n'avait au cœur de petite fenêtre : et c'était tant mieux, car elle n'aurait eu rien de bon à montrer, ou force lui eût été d'y poser des volets. Un peu la faute du destin, qui avait fait naître Clairet Lièvremont dans le puant vacarme des grandes Halles, sur l'étal squameux d'une poissonnerie. — Fille d'une poissarde : voilà de ces coups du sort que les Claire Lièvremont ne pardonnent pas au monde, passent-elles baronnes au choix ou bien à l'ancienneté. — Parmi les pratiques du carré Lièvremont il en était une fameuse, le *ménistre,* comme l'appelaient ces « dames », qui, câlines, lui donnaient du tu et toi, s'efforçant de le *crocher* au passage.

— Et te faut-il rien aujourd'hui, mon petit *ménistre* ?… Allons ! Dis ton prix, gros vilain !

Ministre, il ne l'était plus que pour ces dames, mais l'avait été pour de bon : et les douairières du carreau se souvenaient de l'avoir vu — combien de fois ! — faire son marché en personne, au sortir du Sénat ou de la Chambre, promenant de la halle au beurre à la halle au poisson sa gourmandise de Corrézien économe, qui, sans fausse honte, après avoir bien marchandé, fourrait, entre deux projets de lois, dans son portefeuille du

« Commerce, » soit une petite barbue, soit une douzaine d'écrevisses.

Une mine de matou grognon, tout en col, des manies de vieux garçon demeuré rustique et pas fier, jabotant avec celle-ci ou celle-là; tel était, vers 1860, le sénateur baron Simier, ancien et futur ministre du Commerce.

Or, cet amateur de marée était aussi friand de filles fraîches : Claire eut l'heur de lui plaire à la prime fleur de ses quinze ans. Contre prix débattu — la maman étant mal alors en ses affaires —, elle devint sa chose. Il la sortit des viviers, et, toujours fringant — d'idées pour le moins —, il se la fit nourrir en brochette. Au couvent, sous un nom supposé, petitement mise, endurant les mépris de ses compagnes plus nobles ou plus riches [1] — une seule exceptée, cette même Hélène Baccaris, dont, un jour venu, elle devait si cruellement payer les bons offices —, Claire se hâta d'avaler les classes doubles, avec un bel appétit de revanche. Au bout de deux années, son maître l'en tira, frottée de tout, vernie à miracle, et, sans vergogne, le vieux drôle lui laissa à choisir entre son lit de garçon et l'étal maternel.

Ah! elle n'hésita pas une seconde, ayant gardé des grandes Halles de haineuses et fétides rancunes. Peut-être rêvait-elle mariage et n'abandonnait-elle son corps qu'en avance d'hoirie! Qui le sait? Lui la tint d'abord sous le boisseau. Ce n'était pas là son compte, et elle se résolut à frapper un grand coup. Le cabinet du 15 janvier venait de rendre au baron son portefeuille du Commerces. Or, un soir de petit bal aux Tuileries, l'huissier de service annonça :

— Madame la baronne Simier!

Ce fut un terrible scandale. On le savait ministre-garçon. Aussi, dès le lendemain, après le conseil, l'empereur happa le baron à la sortie, et lui jeta ces mots au travers du bleu nuage de sa cigarette

— Mon cher baron, je vous donne quinze jours pour épouser la baronne.

1. Mirbeau développera ce thème dans *Sébastien Roch*.

Pris au piège, le vieux garçon fit publier ses bans en province, et, soit chagrin, soit peur du mariage et de ses suites, mourut d'apoplexie le propre jour de ses noces. Claire restait seule maîtresse de ses vingt-quatre ans, sans sou ni maille, il est vrai — le baron s'en étant allé intestat —, mais déjà grimpée d'un échelon, battant son plein de beauté, et ayant de l'âme tout juste assez pour prendre la fortune à la gorge.

Dûment recommandée, apostillée par son amie de couvent, Hélène Baccaris, devenue duchesse de Varèse (il sert quelquefois d'avoir des amies de couvent), elle s'en fut à Rome, obtint audience du Saint-Père, lui fit présent d'une barrette en échange de la sienne et revint avec à Paris.

Tout chemin mène à Rome, a-t-on dit; d'autres disent, et la baronne était du nombre : Rome est le chemin qui mène à tout. Elle ne se trompait pas de beaucoup : sa barrette papale lui ouvrit l'entrée du « faubourg », qu'elle visait. — Ô puissance d'une calotte!

La seule chose que Claire Lièvremont eût héritée de son père, petit placier-homme d'affaires de la rue Montorgueil, qui signait volontiers *de* Lièvremont, c'était sa fringale de noblesse. Elle n'avait pas que celle-là, mais encore une terrible soif de paraître. La charité, bonne mère, lui donna en même temps de quoi boire à sa soif et manger à sa faim. La baronne en prit le monopole. Point d'œuvres pies, quête, bénéfice, kermesse ou cavalcade, qui ne fût sous son « haut patronage ». Ayant la religion souriante, comme d'autres l'ont renfrognée, elle y trônait en apparat, nippée par le meilleur faiseur. Impossible d'ouvrir un journal, un journal *honnête,* cela va de soi, sans y voir une baronne Simier à la tête d'une loterie, d'une souscription d'inondés, d'incendiés, écoles libres, tabernacles, refuges ou fourneaux. Elle avait un pied dans toutes les misères, et ce pied ne laissait pas d'être fort bien chaussé.

Son train passait 100 000 francs et nul ne s'en étonnait. Comment soupçonner la coiffeuse en titre du Saint-Père? — Car elle continuait son trafic de barrettes, et les distribuait habilement.

Un vrai petit ministère, son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy : ce qu'il s'y brassait de demandes, de suppliques, ce n'est pas croyable. Y entrait qui voulait, pour si peu qu'on fût digne de pitié chrétienne, la main tendue, qui, pour son église en ruines,

qui, pour son terme impayé, celui-ci pour sa congrégation, celui-là pour lui-même. Il se distribuait là depuis des « chemins de croix » jusqu'à des places de concierges. Aussi ne rêvait-elle que plaies et bosses — pour les autres; car elle en écrémait les profits. Renseignements pris, quand le jeu, comme on dit, en valait la chandelle, la baronne lançait « ses lettres » et l'argent de pleuvoir.

Si elle quêtait sans trêve, en revanche elle ne quêtait pas sans merci elle avait la reconnaissance de la bourse et payait ses fidèles d'un ruban étranger, d'un article de journal, d'invitations chez les princes ou d'avancement dans les grades. — Voyez-vous ça, cette petite Lièvremont! Aussi bien la maman était morte. Qui se serait avisé de ressusciter cette poissarde? — Entre-temps elle boursicotait et n'y était pas malheureuse.

Chaque jeudi, l'hôtel recevait à dîner une douzaine de grands noms du « faubourg », panachés de diplomatie, et de *monsignori* de passage, une Altesse, le Nonce, parfois. Décolletée très bas, avec deux ou trois cordons d'ordres en sautoir — galants souvenirs de catastrophes lointaines —, elle caquetait avec l'un, avec l'autre, si indulgente au prochain que le prochain lui était indulgent. — Seule, la marquise de Boisgelais, sa rivale en charité, qui jalousait son « chiffre d'affaires » [1], soupirait à bouche fermée :

— Moi, je ne comprends pas la religion comme cela!

De vrai, la baronne ne caquetait pas seulement : et, si longtemps l'on ne put mettre un nom sur une figure, ni même une figure sur un nom, elle n'en avait pas moins des amants pour cela — des amants très armoriés. Femme de sens elle était, mais de sens éclectiques, qui, pour or du monde, n'eût aimé plus bas qu'un baron. Au demeurant la plus charmante et la plus dépravée des baronnes, qui, dans ce diable de commerce, ou mieux dans ce commerce du diable, avait trouvé manière de vivre largement, après avoir végété.

1. Mirbeau développera cette critique de la « charité-*business* » dans sa grande comédie de 1908, *Le Foyer* (tome III de son *Théâtre complet,* Eurédit, Cazaubon, 2003)

Or un jour, jour béni, le duc tomba amoureux d'elle, qui le guignait depuis longtemps, cantonnée dans de très ragoûtantes et calculées froideurs. C'était un désirable vainqueur, ce prodigue, aussi dépensier de passion que passionné de dépense. Et la baronne, sans trop haïr l'amour gratis, ne détestait pas le payant; outre qu'il était « comme il faut » dans son monde d'avoir eu, serait-ce qu'une heure, le « beau duc » pour amant.

Un jour donc de l'avant-dernier printemps, qu'adorablement chiffonnée en magicienne de féerie, elle vendait la bonne aventure en pleine kermesse du concert Besselièvre, au profit des inondés de Catalogne [1], le général de Varèse, l'air très émoustillé, était monté dans sa baraque.

— Madame, combien le grand jeu? dit-il en s'asseyant.

— Cent louis... parce que c'est vous!

— Et si ce n'était pas moi...?

— Ce serait cent... sous.

— Vous me traitez par trop de haut en bas!

— C'est le traitement qui convient au « beau duc »...

— Une médecine de cheval! Bon! Je m'en passerais bien...

— Nous allons voir! Coupez, s'il vous plaît!

— Voici! Mais, je vous préviens, je ne coupe pas là-dedans, moi...

— *As de cœur... trois de pique... six de carreau... dame de cœur...* Une femme blonde!... Gare à la femme blonde!

— Au diable! Elle n'est pas blonde, elle est...

— Bleue?

— Non, mouchetée. C'est un tigre... La connaissez-vous?

— Attendez! Les cartes vont...

— Non! Non! Laissez là votre tarot... Pourquoi, l'autre soir, à la fête de l'*Hospitalité,* m'avez-vous taxé à mille francs ce que vous faisiez payer cinq louis à tout le monde : un baiser sur votre adorable épaule?

— Plaignez-vous donc!... Le tarif des princes du sang!

1. Souvenir des inondations de Murcie, que Mirbeau, comme reporter du *Gaulois,* est allé couvrir en novembre 1879. Deux millions avaient été collectés lors de la grande fête de charité organisée en décembre par la presse parisienne.

— Justement, je m'en plains. C'est toujours cent sous pour les autres et pour moi… Tenez ! Vous m'avez en horreur, je vois ça !

— Où prenez-vous… ?

— Enfin, répondez ! Vous m'avez en horreur ?

— Mais non : je ne vous ai en rien du tout. Vous m'êtes indifférent… comme…

— Comme ?

— Comme… comme…

— Comme le grand Turc, avouez-le ! Eh bien ! moi, madame, je me sens pour vous inondé d'amour… inondé, vous entendez ?

Sur ce, ayant fermé la porte d'un coup de pied, dans son trouble — ce qui, pour un trouble, n'était point par trop bête —, le duc s'était jeté aux pieds de la baronne et… et… ce qui était écrit arriva. Dame un inondé ! La baronne pouvait-elle mettre un inondé à la porte ?

Leur liaison fut secrète huit mois. Il la combla de cadeaux ; elle se laissa combler. Une fière revanche qu'elle prenait là, la pauvre petite Claire Liévremont, de sa très millionnaire amie Hélène Baccaris, couronnée duchesse de Varèse. Si fière et si bonne, cette revanche, que la baronne, oublieuse de ses habituelles prudences, au bras du duc, s'afficha carrément.

Vint ce pétard du *Moustique,* qui, un beau jour, lui éclata dans les jambes. Ah ! ces journalistes, mon Dieu ! Cela ne respecte rien de ce qui est respectable. La baronne composa sa mine et tint tête à l'orage, bien loin de penser que jamais cette bonne pâte de duchesse…

Tout de même elle l'avait chassée, cette bonne pâte ! Le bruit en fut vite répandu et la médisance eut beau jeu. Peu s'en fallut qu'on ne mît en doute les souscriptions, en doute les barrettes papales. Cela tombait en plein *krach* ; la baronne y avait perdu de ses plumes : à l'entendre c'était tout qu'elle perdait. Le bel air l'exigeait ainsi. Pendant deux mois, cette année-là, au « faubourg » il fut très chic de se dire ruiné peu ou prou.

Elle eut peur pour sa place, et, jouant son va-tout, elle envoya promener le duc et ses offres d'argent, avança d'un mois le voyage qu'elle faisait à Rome, chaque hiver, et en revint comtesse romaine. Il ne lui en coûta pas davantage, plus un grand bal Louis XVI au profit du *Rosier de Marie,* et deux dîners, où le Nonce parut avec une reine qui en vaut quatre… pour la taille.

Mais elle n'était pas femme à oublier cette injure, qui aurait pu tourner à ruine, et, devant Dieu, devant le *Rosier de Marie,* elle avait juré de s'en venger.

Dès ce jour le duc lui devint un ennemi, moins par sa nonchalance à exiger de la duchesse qu'elle vînt lui apporter ses excuses, qu'à cause même de ce nom qu'il portait. Varèse — c'était assez à mériter sa haine. Elle feignit de vouloir rompre : le duc, qui ne l'aimait pas, commença de l'aimer tout de bon. Il lâcha bruyamment Préville, et, de ce jour, mit, sinon plus de retenue, du moins plus de mystère en ses amourettes de passage. Elle, sous couleur de repentante, lui tint la dragée haute, celant avec soin ses rancunes sous un masque d'austère piété. De loin en loin elle s'abandonnait bien encore, l'amusait de courtes échappées de passion, qu'il imaginait sincères, ravi de ce semblant de lutte entre la religion et l'amour, où la religion rendait parfois les armes.

Elle l'enserrait, petit à petit, en des habitudes de servage, le tenait de court sous une domination croissante, qui avait un œil dans sa vie, dans ses embarras de fortune, dans sa famille, jusque dans ses secrets plaisirs d'infidèle, de maîtresse qu'elle était passée maître. Lui, avec son ordinaire souci de hausser ses conquêtes, afin de se hausser d'autant, la regardait comme une femme supérieure, qu'elle était peut-être en effet, déshabillait devant elle ses ennuis, lui demandait conseil en ses crises pécuniaires, acceptait des services, qui le mettaient davantage dans sa main, dans sa belle main grasse de blonde, si molle et si ferme à la fois.

— Ma chère, lui disait-il, que pensez-vous de ceci…, de cela… de cette vente… de cet emprunt… de cette affaire ?

Entre-temps, bien que chassée de l'hôtel de Varèse, la baronne n'en continuait pas moins de voir la marquise de Boisgelais, qui paraissait revenue sur son compte, et, en exécration de sa belle-sœur, l'accueillait. Ainsi de la maréchale, qui lui faisait bon visage. C'était plaisir que cet air de fureur qu'on respirait ici et là. Certes, si le duc était jamais en détresse, pas plus sa mère que sa sœur ne serait femme à le sauver. — Au contraire.

Rassurée de ce côté et flairant la ruine prochaine, la baronne la voulut plus prochaine encore. C'était tentant d'y donner son coup de griffe, sinon chrétien : elle le donna. Non qu'elle dût en

tirer pied ou aile : elle avait, par prudence, renoncé aux bénéfices de sa charge, et n'acceptait rien du duc, qui, aux yeux du monde, n'était plus son amant. Mais la vengeance est un mets délicat, que goûtent fort les âmes chrétiennes. Des gens à elle dévoués (elle en avait à revendre, qui lui devaient, l'un sa femme, l'autre son manipuler, celui-ci, son pain, celui-là son ruban), eurent mission d'effaroucher les créanciers du duc, de les pousser à une action d'ensemble.

— La maréchale n'a point envie de mourir, s'en allaient-ils répétant. Prenez garde!… Puis est-elle si riche qu'on dit?… Monsieur le duc, son fils, ne tient pas l'héritage… Qui sait s'il le tiendra jamais?… Si j'étais vous, je… etc., etc.

C'est en ces conjonctures que la baronne avait rencontré Varon-Bey. Marier celui-ci à Chantal, cela servait au mieux sa vengeance. Et pas une seconde elle ne douta qu'elle en viendrait à bout. Le duc renâcla pourtant : en dépit de ses faiblesses grandes, le monstrueux de cette union lui leva le cœur, si peu qu'il lui en restât. Elle se garda bien d'insister, sûre qu'un jour viendrait que Chantal, ruinée, pis peut-être, serait encore trop heureuse de s'appeler madame Varon-Bey. — Et il ne dirait pas « non », ce jour-là, le beau duc!

Un soir de mai, la baronne Simier donne audience dans son bureau chinois chinoisant, une pièce claire et de bonne humeur, sans pareille à dérouiller les langues et dégeler les timidités quémandeuses. Assise devant une petite table, dans le rond de clarté blonde d'une lampe, elle écrit sur un mignon registre à serrure d'argent, dont les frères ou cousins pour le moins s'alignent en bataille dessus un cabinet de laque à portée de sa main.

Elle a une idée épaissie, la baronne : c'est là le danger de sa beauté robuste de blonde et la menace de ses trente-six ans. Fraîche, et les chairs reposées du carême, qu'elle a fait, cette année-là, au scrupule, malgré le duc et ses assauts de passion, le buste cuirassé de jais bleu, coiffée haut, sans bijoux, elle sourit à certain rêve de mariage entrevu, sitôt réglé son compte avec l'hôtel de Varèse. Près d'elle, posée au fin bord d'un fauteuil en bois de fer, une sœur de Saint Vincent-de-Paul attend, les yeux morts et les bras glissés dans ses manches.

— Là! dit la baronne, en fermant son registre. Je pense qu'avec cela... Monsieur Maturel, au *Figaro* [1], vous savez?

Et elle tendit à la bonne sœur une enveloppe cachetée à ses armes, qu'elle venait de griffonner, l'esprit ailleurs.

— Ah! merci bien, madame la baronne. Dieu vous...

— Non! reprit-elle, sans lui laisser le temps de finir. Ne me remerciez pas... Après, nous verrons, quand la souscription aura donné... Alors ils ne sont pas même tous couchés, vos pauvres petits?

— Hélas! non, madame la baronne... Ils sont tant, pensez!... Hier encore, quatorze d'un tas...

— Patience! Nous les coucherons... dites bien, je vous prie, ma sœur, à la mère Doctrové que tout ce que nous pourrons, avec l'aide de Dieu...

Elle mit une petite somme enveloppée dans le cabas d'étoffe noire de la religieuse; celle-ci, debout sur la porte, gémissait de dolentes histoires, que la baronne entrecoupait de « mon Dieu! », d'« Est-ce possible! », comme des répons de litanies.

— Au revoir, ma sœur! Ne m'oubliez pas dans vos prières! dit-elle en se prosternant aux pieds de la sainte femme, pour baiser le crucifix qui pendait dans sa jupe.

Un valet, à mine de sacristain, entra, qui remit à la baronne une carte sur un plateau. Elle braqua son monocle et ne put tenir un petit « Ah! ». Puis, se mordant la lèvre

— Priez cette personne d'attendre. Et introduisez monsieur de Roquemadour.

Celui-ci, victime des décrets, officier de gendarmerie démissionnaire, cherchait femme à sa baronnie sans le sou mais pas sans rhumatismes. La baronne l'expédia par la promesse d'une héritière orpheline et passa à un autre, père capucin, qui quêtait pour son ordre.

Alors ce fut une procession, des domestiques sans places, recommandés par Sœur Marie-des-Anges, par M. le curé de

1. En faisant du *Figaro* l'instrument des tripots et de la fausse charité, Mirbeau règle des comptes, qu'il poursuivra peu après dans *Les Grimaces* : il a été chassé du *Figaro* avec perte et fracas à la fin octobre 1882, à la suite de son pamphlet contre la cabotinocratie que lui avait pourtant commandé Francis Magnard.

Saint-Thomas ou madame la princesse de Santis, des incendiés piteux, des repenties, des émigrants, qui baragouinaient, tendant des passeports gras timbrés par l'ambassade, un missionnaire barbu, une femme du monde en déconfiture, des *reporters* à l'affût d'un coup de réclame charitable. Et, à chaque fois, comme si elle eût attendu quelqu'un d'autre, la baronne dévisageait l'arrivant; puis, vexée, avec un demi-bâillement d'ennui, se remettait à feuilleter ses petits registres, à tripoter ses petits tiroirs étiquetés à toutes les misères : — charmant meuble de charité, ce cabinet chinois! À celui-ci elle offrait un emploi, à cet autre de l'argent, des bons de pain, écrivait à la hâte une adresse, un nom, qu'elle faisait répéter, l'oreille ouverte à d'insipides histoires, odyssées d'alcôves ou de ruisseaux, qui mettaient dans le boudoir des relents de garni et de chien mouillé.

— Monsieur Casimir! annonça enfin le valet d'une voix pâle, soufflée, sans éclat.

C'était lui, l'homme d'affaires de la maréchale, le neveu très puissant de très puissante Honorine : personnage louche, de cœur étroit, de conscience large et d'ambitions assorties, qui, sa fortune presque faite de *gratte* et de pots-de-vin, rêvait de fonder une banque catholique, la *Banque des Congrégations,* avec l'apostille de Rome. Pour cela il lui fallait l'appui de la baronne, qui, elle, ne demandait pas mieux de s'associer pareil allié et si rare. Puisqu'aussi bien elle avait besoin d'une police, quel meilleur policier que celui-là, très au courant des secrets de la maison de Varèse, des embarras du duc et de sa vie? Joint que M. Casimir détestait celui-ci, par respect des haines de sa tante Honorine, qui trouvait son compte à haïr ceux que la maréchale haïssait — à cause encore de certaine aventure, dont il avait aux reins gardé de cuisants souvenirs. Le duc, l'ayant, un jour de terme, rencontré rue Duphot, chez le concierge de cette comtesse Rosetti, qu'il fréquentait, sans savoir qu'elle était locataire de sa mère, s'était cru espionné, et M. Casimir, venu là innocemment pour toucher des loyers, avait, par surcroît, emboursé des coups de canne. — Le traité fut vite conclu de l'homme d'affaires à la femme d'affaires. Et, depuis trois mois à ses gages, il guettait pour elle une bien savoureuse vengeance, sans que ce vilain mot « vengeance » eût été jamais prononcé.

Il entra de son pas glissé, le corps en deux, souriant et malpropre, encore qu'il eût fait peau neuve et fût vêtu comme le banquier qu'il allait être tout à l'heure. Elle l'assit presque de force dans le fauteuil près de la table; et à une question des yeux il répondit par un « oui » des paupières.

— Je vous écoute ! dit-elle.

Et machinalement (telle est la force de l'habitude !) elle envoyait la main vers les mignons registres à serrure, cherchant à la lettre *V* — vengeance. Mais il n'y avait pas de registre à ce nom-là.

Cependant M. Casimir tapotait sa serviette, posée à plat sur ses genoux.

— Eh bien ?

Il tapotait toujours, comme si cette musique, ainsi qu'un flageolet de charmeur, suffisait à faire jaillir de là-dedans le petit aspic enfermé.

La baronne, impatientée, regarda en face l'homme d'affaires, puis sa serviette, puis l'homme d'affaires, puis encore la serviette, d'où pas la queue d'une vipère ne sortait.

— Madame la baronne oublie… commença-t-il. Pas étonnant, avec la quantité d'entreprises, que madame la baronne…

— Ah ! vous voulez… avant ?

— Les bons comptes font les bons… ennemis ! murmura-t-il, avec une grimace aimable.

Elle sourit. Et, ayant levé les yeux, elle aperçut les magots sur leurs étagères, les Chinoises en promenade aux ventres des potiches et les bouddhas de bronze qui riaient. Sans doute un encouragement pour elle à ouvrir un tiroir — le tiroir des *Frais de vengeance*. Mais, c'est drôle, à cette rubrique, pas plus que de petit registre il n'y avait de petit tiroir. Alors, quittant son fauteuil, elle prit, dans une caisse cachée sous la tenture, une enveloppe qu'elle tendit à M. Casimir.

— Voici ! dit-elle, je n'ai qu'une parole. Et vous ?

— Eh ! madame la baronne, est-ce qu'on peut jamais répondre de ces choses-là ?

Il retournait la lettre dans ses doigts, en inspectait les sceaux, frais émoulus de la daterie papale. Satisfait enfin, il continua :

— Madame la baronne sera contente. L'affaire est dans le sac ; il y en a même deux, dans le sac… Oh ! pur hasard, madame

la baronne, pur hasard [1]… Mais procédons par ordre : le cercle de l'Épée, dit *Fencing-Club,* est en faillite ou peu s'en faut : les actionnaires crient comme des ânes qu'on les a trompés, volés… *cætera, cætera*… Madame la baronne a lu les feuilles… *Le Moustique* principalement? Il est comme un enragé, à cause de… suffit. Enfin madame la baronne me comprend… Faillite de deux millions cinq cent mille… Et je serais à la place de monsieur le duc, moi, de monsieur le duc qui est président, madame la baronne ignore pas, je flanquerais ma démission et plus vite que ça! Ah! il y en a assez pour vous faire arriver bien des désagréments, allez! — Et d'une. Ensuite… Mais je sais pas si j'ose… Il est d'un délicat, cet *ensuite*!… Que madame la baronne me pardonne si je laisse échapper un mot pour un autre… Madame la baronne va peut-être regretter…

— Mais dites donc vite! Qu'est-ce que je regretterai?

— La chose dont madame la baronne a daigné me charger, en ce qui concerne les petites affaires particulières à monsieur le duc…

— Lesquelles? Voyons! Parlez!

— Je parle, madame la baronne, je parle. Voilà à peu près six semaines que monsieur le duc est un habitué du 27 *bis* de la rue Duphot. Le cocher de monsieur le duc, un nommé Victor, un garçon rempli de moyens, mais bavard!… connaît plus que ça, la rue Duphot. — Rue Duphot! Duphot *for ever,* comme dit cet autre. C'est chez une certaine comtesse Rosetti, de son vrai nom Bérénice Coquart, ex-grande cocotte… pardon de l'expression! Pas pour cette personne que monsieur le duc fréquente la maison, non, mais pour demoiselle mineure, Mélanie Carpentier, dont le père, parfait honnête homme, expéditionnaire au ministère de l'Intérieur, *cætera, cætera,* déposera une plainte au premier signe de madame la baronne… Ci-joint un mot d'écrit du sieur Carpentier… Je me permettrais pas de donner un conseil à madame la baronne, je crois pourtant de mon devoir de

1. Casimir parle exactement comme Célestin Lerible dans *Le Foyer* (1908). La situation du duc de Varèse est d'ailleurs, par bien des aspects, comparable à celle du baron Courtin : tous deux sont victimes d'un chantage, et le cercle de l'Épée joue ici le rôle que jouera le Foyer dans la comédie.

lui remontrer qu'une machine comme ça peut aller jusqu'aux travaux à temps — article 354 du Code pénal et suivants.

— Bien! dit-elle, en lui rendant la lettre qu'elle venait de dévorer d'un regard. Il faut le menacer d'abord… Vous entendez?… Le menacer…

— Du chantage! Bien! Bien! Et quand ça, madame la baronne?

— Mais tout de suite… demain! Vous reviendrez me dire…

— J'y manquerai pas, fit M. Casimir, qui se levait. — Et, saluant :

— Madame la baronne peut compter que demain, à l'heure de l'absinthe, monsieur le duc aura le poulet.

… La baronne était seule, qui souriait, la langue un peu glissée dans les dents.

— Il est temps de lâcher Varon-Bey, n'est-ce pas? dit-elle à ses amis, les bouddhas de bronze.

Puis, contente de la réponse, elle rendit aux magots leur risette et, claquant des doigts :

— Allons! fit-elle, saute, Varèse!

XI

Matin en fleurs, midi en pleurs

Ce samedi-là, 31 mai, dès la fine pointe du jour, le ciel avait mis sa robe des dimanches, une belle robe de soie bleu marine, relevée de volants couleur de rose, mais si transparents, si légers, à peine une poussière de pastel. À travers les acacias en fleurs, le soleil, au saut du lit, s'amusait à tirer ses petites flèches d'or; et il visait si juste, le soleil, que, comme jadis l'archer de Philippe, et du premier coup, autant dire, l'un des traits, filant entre deux lames de persienne, vint frapper Chantal à l'œil droit.

Et Chantal s'éveilla doucement.

Un charmant réduit, l'appartement de Chantal : deux pièces à l'entresol de l'hôtel, ayant gardé pimpante la grâce mièvre de leur rococo d'autrefois : et si basses de plafond, si basses, que, quand le duc y entre par hasard, il n'en sort pas à moins d'une bosse ou deux. La chambre est une vraie boîte à poudre avec ses boiseries blanches ajourées, ses glaces, ses panneaux peints, qui jouent dans la dentelle du bois. Ci et là un trumeau d'attributs rustiques, un paysage Watteau de nuances tendres, où des couples jolis se pavanent amoureusement. Pompadour le meuble, pompadour la tenture : et telle est la contagion de ce style que pompadour aussi sont les rêves qu'on y fait.

Le lit s'allonge au fond, guère plus large qu'une banquette, dessous son dais empanaché.

Sur la cheminée, galamment drapée en autel, il y a debout une Sainte Vierge d'ivoire, et, dans une vitrine, vis-à-vis, une toute mignonne flûtiste en terre cuite de Tanagre, du rose aux joues, de l'or aux cheveux et du lilas à la tunique : et — ce que

c'est pourtant! — elle est si charmante, la petite païenne, que la Sainte Vierge lui rit en lui tendant les bras.

La fenêtre ouverte au large, c'est partout une pluie de rayons. Chantal tombe à genoux, mains jointes, en prière; l'on jurerait, à la voir si mince — la taille affinée encore par le peignoir de soie pâle, la tête un peu penchée sous le nimbe de lumière, les bras grêles moulés dans leurs manches collantes — quelque martyre des primitifs, quelque reine Anne de missel tendrement agenouillée devant l'agneau.

— Bonjour, Bombyca! dit-elle en se relevant à sa blonde amie de terre cuite.

Cependant le jardin s'éveille : d'abord les ramiers préludent; puis c'est le *tutti* des buissons. Et Chantal, vexée d'être la seule à se taire, jette son chant dans la mêlée :

Nous marchions, cette nuit, égarés dans les bois…

Alors, accoudée à la rampe, glissant au fil d'un songe commencé, ses yeux se vident et son âme s'envole, s'envole tout là-bas, au diable vauvert, boulevard Beauséjour, à Passy. Ô le mieux nommé des boulevards! La porte bâille, et, debout, sur le seuil, Spiridion tricote entre Périclès, qui ronronne, et Athina qui vocalise, pendant qu'à triple tour enfermé dans le *capharnaoum,* M. Baccaris se mesure, la cigarette au bec, avec son char triomphal, et qu'en haut, dans le plein jour du *mousée,* un dragon peint à l'aquarelle. — Un dragon! Mais pas celui des Hespérides!

Ah! taisez-vous, ramiers! Ne jasez pas si fort, pierrots, mes camarades, et toi aussi, assez flûté, Bombyca! C'est si gentil, voyager en idée, entrapercevoir qui l'on aime!

Car *il* l'aime : il le lui a dit. Mais avait-il besoin de le lui dire? Étaient-ce pour rien, ces rougeurs, ce drapeau qui flottait à ses joues? En tous pays, cela se prononce : « La voie est barrée. Prenez garde! » Et par qui barrée? Par l'amour.

Il l'aime!… Et involontairement elle frissonne à cette pensée. Elle le revoit, le jeudi d'avant, plus timide encore qu'à l'habitude, lui montrant les bonnes feuilles d'*Éleusis* : une merveille, avec son portrait presque à chaque page, en taille-douce — oh!

très douce! — en phototypie, en *chromo*!... Tais-toi! tais-toi, Bombyca!

... Elle rouvrit les yeux : de la sérénité du parterre, éclatant de fleurs et de soleil, une fraîcheur d'aube alanguie montait : les arbres faisaient sur les pelouses de larges trous d'ombre arrondis; les taillis chantaient. Et tout, ciel et jardin, était si bien apparié aux couleurs de son rêve, que deux larmes coulèrent de ses yeux.

Huit heures sonnèrent à l'horloge : elle rentra, tremblant un peu à l'idée que demain était jour d'*Éleusis*; et elle s'habillait plus vite, comme si cette hâte même devait avancer le lendemain. Seule, les mains prestes, elle boutonnait son amazone, riant d'avance à cette joie d'aller surprendre son père, prête avant lui sans femme de chambre. C'était une partie de longtemps promise, arrangée de la veille, une promenade à cheval lointaine, suivie d'un déjeuner au cabaret, rien qu'eux deux, en garçons : une fête!

— Vite! dit elle. Je parie qu'il dort encore.

En quatre sauts elle gagna l'étage, le pan de sa jupe au poing, faisant siffler sa cravache. Elle tourna à droite dans le couloir, qui fuyait entre ses murs blancs comme un cloître, et, s'arrêtant à une porte, elle frappa, l'oreille tendue, la main au bouton pour ouvrir. Soit plaisir, soit montée trop prompte, elle respirait court et son corsage se creusait.

— Eh bien! C'est du beau! Il dort : je m'en doutais! Elle eut une petite piaffe sur place. Puis :

— Attendez, mon général, on va vous battre le réveil en campagne! dit-elle.

Et, lâchant sa robe, de ses deux poings fermés elle se mit à tambouriner dans la porte.

Rien ne bougeait toujours : alors un dépit fronça trois plis sur son front, entre les sourcils presque joints en une fossette, et, piétinant, elle attendit encore une minute. Rasséréné par une idée qui lui venait, elle prit sa course, écarta brusquement une portière, et s'élança dans le fumoir, avec ces mots :

— Vous ne direz pas que je ne suis pas la première? Ah! ah!

Personne. Et sa voix lui fit peur, qui sonnait dans cette pièce vide.

La chambre était ouverte : elle s'y aventura, appelant sans regarder :

— Papa ?… Est-ce que vous dormez ?… Papa ?

Point de réponse. Un frisson lui courut à la peau : et, revenue au couloir, elle songeait, marchant à très petits pas. Son père était sorti, voilà. Pourtant, sorti si matin !… Et la partie de cheval, alors ?

— Oh ! le méchant ! dit-elle entre ses dents. Il aura oublié… Bien la peine de… Ah !

Elle venait d'apercevoir le valet de chambre du duc, qui montait des lettres, des papiers.

— Félicien, mon père est sorti ?

Le valet se redressa d'un coup d'épaules, et, guindé, répondit :

— Je n'ai pas encore vu Monsieur le duc, Mademoiselle.

— Comment ! vous ne l'avez pas vu ? L'avez-vous habillé, ce matin ?

— N… on, Mademoiselle. Je n'ai pas…

— Enfin vous devez bien savoir si mon père est sorti… à cheval ? Ayez la bonté de vous informer aux écuries… Non. Tenez ! Je descends.

Elle ne vit pas le demi-sourire du valet : déjà elle trottait dans la cour, un soupçon d'angoisse à la gorge. Quelque chose l'inquiétait, qu'elle ne savait pas définir : l'absence de son père, pas si matineux d'habitude, les hésitations de Félicien, un je ne sais quoi d'inhabité là-haut.

La veille, entre eux, cela avait été cependant bien convenu. Elle se rappelait à merveille : le duc dînait dehors. Lorsqu'il était descendu vers sept heures, il avait entendu son piano et était entré pour lui souhaiter le bonsoir. Il semblait un peu préoccupé, rien de plus. Mais tout de suite un air qu'elle chantait l'avait remis de belle humeur :

Quel di ché te go visto,
Quel di ché te ma piaso [1]…

1. C'est de l'italien de cuisine : « Le jour où je t'aime, le jour où tu m'as plus. »

— Pour ta peine, nous ferons demain notre promenade, notre fameuse promenade! lui avait-il dit. Rendez-vous dans la cour, à huit heures trois quarts. Heure militaire, mademoiselle!

Là-dessus il était sorti, baissant la tête, crainte des bosses, et, sur la porte, il l'avait embrassée fort, fort, comme les jours qu'il partait aux manœuvres. Même elle se souvenait de lui avoir renoué sa cravate blanche, qui avait une idée [1] souffert de l'embrassade.

… Arrivée sous la voûte, qui conduisait de la cour d'honneur aux communs, Chantal entendit Victor, le second cocher, qui causait très haut dans un groupe d'ordonnances; et ce mot : « Le duc! Le duc! » lui vint plusieurs fois aux oreilles. Mais on se tut aussitôt qu'elle passa. Son *pony* était là, tout bridé, avec le cheval d'armes du général, un dragon entre deux.

— Mon père est déjà sorti? fut-elle sur le point de demander à Godefroy, le *premier,* en train de mettre au point la gourmette de « ses russes » attelés aux *quatre-roues* d'essai.

Elle se retint. À quoi bon? Du moment que son cheval… Puis, pensant qu'il en avait pris un autre peut-être, elle fit — et sa voix tremblait un petit peu

— Godefroy, est-ce que mon père est déjà… monté, ce matin?

Il se retourna, chapeau bas, la mine embarrassée : et, pour un homme comme lui, qui se piquait de beau langage, il entortilla une drôle de phrase, où il parlait de ses « principes », de son « respect pour les maîtres », mais sans répondre à la question.

Elle répéta :

— Je vous demande s'il est monté… à cheval?

Alors le petit Victor, qui s'était approché, dit :

— Monsieur le duc peut pas être sorti, par la raison que Monsieur le duc…

Godefroy lui coupa la parole, l'air furieux de quelqu'un à qui on a manqué.

— Ça n'est la chose de personne ici de suspecter les affaires de Monsieur le duc. Et je peux certifier à Mademoiselle…

1. « Une idée », c'est-à-dire un peu.

Chantal n'entendait plus : la tête lui brûlait, du sang battait à ses oreilles, elle sentait comme de l'eau glacée qui lui aurait coulé entre les épaules continuellement; et d'un tel poids, cette eau, que pour ne pas tomber, elle dut s'appuyer au mur.

— Vous pouvez desseller! fit-elle.

Et ce que cela lui coûta, ces trois mots!

Enfin, se mordant la lèvre afin de réveiller ses esprits, elle revint, en chancelant, sur ses pas. Immense, cette cour à traverser sous le feu croisé des regards de ces hommes. Elle aurait couru si elle s'était cru la force de courir. Lorsqu'elle mit le pied sur le perron, elle soufflait.

Et lentement, un à un, elle gravit les degrés, prise d'une terreur de savoir, d'avancer plus avant dans l'inconnu de cette absence, où elle ne voyait rien encore, sauf cela que ce *rien* l'épeurait. Quel il était, ce malheur, qui planait au-dessus d'elle, elle l'ignorait : mais elle sentait le vent de ses ailes, et ce devait être cela qui lui faisait si froid. Mais quoi aussi, il y avait de l'injustice à être si heureuse. Fallait-il pas acquitter sa dette? Est-ce qu'il existe de ces bonheurs excellents, qui, libres d'impôts, constants et superbes, passent partout en franchise? Où sont-elles, ces vies sans douanes? Où, ces joies, qui n'ont pas payé leur entrée?

Elle se recordait son rêve du matin, le rêvait à nouveau d'ensemble, si radieux, si beau, auréolé d'apothéose, qu'elle en fut une seconde éblouie. C'était fini : elle ne *le* verrait plus. Car la dette, c'était cela, sans doute : un gouffre ouvert entre elle et *lui*. Elle fit adieu de la tête à ces choses, à Éleusis, aux statuettes, à ce char triomphal, qui, reconstruit, eût roulé si gentiment, les portant tous les deux embrassés; et, l'âme raffermie, les yeux seulement voilés d'un petit brouillard de larmes, elle se jeta, résolue, dans l'escalier.

À mesure qu'elle montait, sa mémoire s'éclairait, ouvrait des jours dans sa pensée : son père était parti, voilà! Pourquoi? Ah! Pourquoi?... Pourquoi est-ce que l'on part? Et elle pensa à sa mère, qui ne se doutait pas...

— Pauvre chérie! dit-elle, comme elle eût dit d'une petite sœur.

Elle était si frêle, cette mère-là! Point de santé, partant point de courage. Il y aurait de quoi la tuer. Si on pouvait lui cacher ce départ… Oui! lui cacher!

Et, le cœur plus léger, Chantal rentra dans son appartement. Elle en tira les persiennes, avec le souci de faire de l'ombre et de mettre du deuil sur les choses, et, sans femme de chambre, crainte de se trahir, elle se dévêtit. Comme elle dégrafait sa jupe, un morceau de sucre roula sur le tapis : elle l'avait pris pour son *pony,* avant de descendre, et l'avait oublié dans sa main.

Après une courte prière à sa Vierge, elle remonta au premier, simplement habillée de laine écossaise à fond noir, un voile épais sur les yeux. Sa mère dormait et ne s'inquiéterait pas, au courant qu'elle était de la partie de cheval : son frère, sans soupçonner rien, travaillait avec l'abbé dans la salle d'études. Pour ramener l'absent, elle avait donc devant elle une journée. — Et, sérieuse, elle pénétra chez son père.

Le lit était encore préparé pour la nuit. Dans le fumoir, sur une grande table d'ébène incrustée d'ivoire, il y avait des piles de paperasses, d'enveloppes non défaites : mais pas une lettre d'adieu, rien de cette mise en ordre, de cette solennité d'apprêts avant-coureurs des suprêmes partis. Alors il reviendrait… Il n'était pas loin peut-être. Et elle savait bien où elle l'irait chercher.

XII

L'aïeule

Elle piétinait toujours dans la chambre, à l'aguet d'une trace, d'une brisée, qui la pût mettre dans la voie. Tout son père était là, au poli des glaces familières, en ces vêtements jetés aux dossiers des chaises, parmi ces débandades de menus ustensiles de toilette, flacons débouchés, polissoirs, brosses fines, qui çà et là traînaient, dans ce fouillis des vide-poches, ces éperons d'or, ces billets parfumés, les cartes, les gants, les souvenirs. Et à cet éparpillement de lui elle raccrochait à mesure ses espoirs de jeune et robuste santé. Pas une place du fumoir qui ne le lui montrât vivant de sa vie journalière, et les panoplies des murs, cet éblouissant ostensoir d'épées, et les boîtes à cigares ouvertes, ces Revues militaires sous bandes, ces atlas, l'Annuaire, des théories. C'était comme un livre où elle aurait lu ses années, depuis ce petit canon de cuivre encore attelé de ses chevaux de carton, joujou de jadis, et ce portrait d'enfant blond au pastel, jusqu'à ces trophées d'Afrique écartelés en soleil autour d'une toile de Bastien-Lepage, un chef-d'œuvre, où le général était debout, le poing à la hanche, botté, le képi sur l'oreille à la crâne : en pendant, la duchesse, peinte par Henner, lui souriait de son calme sourire de statue.

Et, fermant les yeux, Chantal retournait en arrière, marchait à reculons sa jeunesse : elle se revoyait sur ses genoux, galopant, tandis qu'il lui chantait une fanfare.

— Taratati, taratata, ta, ta!

Sa mère était là, toujours sereine. Puis des vides : les guerres, où sa mère pleurait son père parti loin dans les batailles. Encore

des vides, des vides : puisqu'il n'y avait plus de batailles, où était-il donc, lui ?

Sa raison mûrie allumait ces souvenirs, soufflait les brumes, comblait les trous, déchirait les silences, et elle comprenait que, sous ce père si bon, qui la faisait galoper, en sifflant : *Taratati, taratata !* il y avait un époux sans conscience, et que cette femme, qui souriait, pleurait en dedans : voilà tout.

Alors, s'approchant du portrait de sa mère, Chantal mit un baiser sur le cadre, et lui demanda pardon de ses gaietés, pardon de n'avoir pas vu ses larmes.

Elle était revenue à la table, où ces piles de papiers l'attiraient, arlequinés par les vitraux de la fenêtre, bandes soyeuses et bleuâtres, striées de griffes, barrées de traits noirs, et maculées de doigts sales, cahiers de factures épinglées, commandements sur timbre d'un ton bis, qui, au souffle accourci de son haleine, s'envolaient avec des crépitements de feuilles mortes. Son voile troussé, elle les brassait dans ses mains. Peut-être qu'il était là-dedans, le secret de la fuite de son père. Et les arcanes de ces nombres, ce papillotage de paperasses, dont le sens lui était fermé, ces timbres, qui la fixaient de leurs prunelles rondes immobiles, tout ce mystère chauffait son épouvante. Pour sûr la catastrophe était là, inconnue, mais certaine. Que pouvait-on en effet contre ces colonnes de chiffres, ces billets tachés de rouge, ce menaçant appareil d'écritures ? — C'étaient ces papiers qui l'avaient fait partir !

Le corps penché sous l'appesantissement d'une terreur qui s'alourdissait petit à petit, écœurée de ces odeurs de chanci qui montaient, elle se remémorait des choses, deux visites du grand-père à l'hôtel : on l'avait renvoyée sous un prétexte, et il était resté seul avec sa mère ; puis des on-dit glanés ci et là, parfois, en ces derniers jours, des tapages de voix à l'antichambre, à l'office, une espèce de sans-gêne chez les gens, de moins recherchées politesses, une phrase d'Honorine, la veille, comme elle sortait de la soupente, les migraines de sa mère plus fréquentes et plus secrètes aussi. M. Baccaris (voici qu'elle s'en souvenait tout à coup), depuis trois mois ne recevait rien des fouilles : toujours on attendait un arrivage. Et il n'arrivait jamais, cet arrivage. Tantôt c'étaient les vents contraires, tantôt des avaries, un naufrage. Enfin il y avait six grandes semaines que son Mercure *crio-*

phore, la perle de la collection, était soi-disant chez le photographe.

Brutalement, à coups d'ongles, elle feuilletait les factures, crevait les liasses, égratignait les protêts. C'était la ruine : tout ceci le criait assez. La ruine : quelque chose de plus peut-être, puisqu'il était parti. Elle s'arrêta : un petit portrait d'elle gisait, culbuté, sous une pile. Oui, cette gamine ébouriffée, aux cheveux déjà couleur de loutre, en robe blanche, les bras au cou d'un griffon, c'était elle, Chantal, à six ans. Et cet enfouissement d'elle-même parmi ces décombres de fortune lui broya le cœur en sanglots.

Elle revint dans la chambre : car cela la déchirait de quitter ces lieux familiers, qu'il lui semblait que des fils liaient à sa peau même. Enfin, d'un gros effort, ayant glissé dans sa poche une bague de son père, elle redescendit à l'entresol.

Il fallait prévenir *Miss* et mentir. Par chance, celle-ci, une vieille à bésicles, sans malice, habituée de longtemps à l'obéissance passive, mit son chapeau sans répondre. Mais il n'en finissait pas, ce chapeau : pour âgée qu'on soit, *Miss* on est, *Miss* on reste, et *Miss* à prétentions par surcroît.

Chantal trépignait d'impatience.

— Ma bonne *Miss,* je vous en supplie !

Et l'Anglaise flegmatique de répondre du haut de son cant révolté :

— Aôh ! *miss* Chantal, seulement *teux minoutes* !... *Vôs* même, *yesterday,* n'avez-*vôs* pas *prétendiou* que *jé été coffée* comme *une* caniche... Oh ! *jé mé* rappelle *perféttément* bien ! *Vôs* avez dit *une* caniche !... *Shall I take my umbrella ?*

— Prenez un parapluie, deux parapl...

— Aôh ! *miss* Chantal, *jé croyé vôs* un petit peu *cross,* ce matin !

— Mais pas du tout !... *Cross* ? Moi ?... Où avez-vous pris... ? Tenez ! attendez-moi en bas dans la galerie, je monte un instant chez maman *Tine* !

Et Chantal dévala grand train l'escalier, traversa la cour et ne s'arrêta qu'en haut, à la soupente, une main sur son cœur qui battait.

Peut-être qu'elle savait, maman *Tine*...

Elle entra et d'un bel élan vint tomber aux genoux de sa grand-mère, toujours occupée à faire des chiffres sur l'ardoise.

Assise près d'elle, la marquise mâchait des prières, tandis que, debout, au fond de la chambre, Honorine reprisait un torchon, la figure gelée, impassible.

— Papa… ? cria Chantal. Maman *Tine,* vous savez où il est, n'est-ce pas ? Oh ! dites, dites ! Vous le savez ?

— Non !… Sais rien ! répliqua la vielle femme, qui branlait la tête, le regard dur, tout en dégageant sa jupe où Chantal s'agrippait.

— Oh ! je vous en supplie, maman *Tine* !… Je vous en supplie ! Où ça ? Où ?… Nous vous bénirons ! acheva-t-elle dans l'essoufflement d'un sanglot.

— Voyons ! relève-toi donc ! intervint la marquise. C'est ridicule de se mettre dans des états pareils. Puisque nous ne savons pas… pas plus que toi… Est-ce qu'il est parti ?… Oh ! le malheureux !

Honorine s'était avancée, et, empoignant par un bras la jeune fille, elle l'avait redressée de vive force. Mais elle lui échappa, du feu aux yeux, criant, dans un sursaut de colère :

— Laissez-moi, vous !… Je ne veux pas que vous me touchiez. Oh ! Je vous hais !

Puis, reculée dans l'angle de la fenêtre, la maréchale entre elles deux, Chantal retomba agenouillée. Elle pleurait :

— Maman *Tine* ! Si vous ne savez pas, au moins vous pouvez… pouvez… le sauver ! Vous le sauverez ? Oh ! oui ! Il faut le sauver !… C'est votre fils… Oh ! oh !… le fils de bon papa… le maréchal ! Son nom ne doit pas… ne doit pas… Par pitié ! Nous vous aimerons tant !… Il en mourra, s'il…

La maréchale eut un geste insoucieux des épaules.

— Oh ! vous ne voudriez pas ! Vous ne… voudriez pas !… Maman *Tine* ! C'est votre… enfant !… Oh !… Oh !… C'est… C'est… papa !

Désespérément, de toutes ses forces, elle se collait contre ces genoux glacés de vieille femme, comme si elle eût espéré fondre en elle sa chaleur. Et c'était lamentable, ce corps à corps de famille, l'assaut jamais lassé de l'enfant, le retirement toujours plus haineux de l'aïeule.

— C'est une honte !… geignait la marquise, qui faisait effort pour la relever. Dieu vous punira !… Honorine ! Mais empêchez-la donc, la malheureuse ! Elle va tuer maman. Honorine !

À bout de souffle, elle se renversa sur sa chaise, avec des mouvements secoués d'épileptique, sanglotant des bouts de phrases sans suite :

— Épouvantable... Mon frère nous déshonore... Dieu est juste!... Maman ne peut rien... il est trop tard... Bu le calice jusqu'à la lie... Abreuvées d'iniquités... Homme sans foi... Maman a du cœur... Moi, j'ai du cœur... Mon frère n'a pas de cœur... Seigneur, que votre sainte volonté soit faite!... Jésus! Famille déshonorée... en mourrons!

Elle se remit droite dans un coup de colère :

— N'est-ce pas que tu en as assez, maman, et que tu ne veux plus qu'on t'ennuie avec ces affaires? Si François doit de l'argent partout, à monsieur Varon-Bey et aux autres, qu'est-ce que maman y peut?

— Oui! qu'elle s'en aille!... Peux rien!

— Seulement prêter!... prêter!... maman *Tine*! Papa vous le rendra...

— Oui! fit la maréchale, avec mon argent, quand serai morte!

— En voilà assez! Pourquoi ne va-t-elle pas trouver monsieur Varon-Bey, puisqu'il l'adore?... N'est-ce pas, maman?

— Oui, Mathilde a raison... Monsieur Varon-Bey est riche... Peut rien te refuser... Va-t'en! Va!

Sur un signe de la maréchale, Honorine saisit Chantal aux épaules et la poussa dehors, tandis que la marquise larmoyait :

— Hors d'ici, petite malheureuse!... Va dire à ceux qui t'ont envoyée que je suis là... qu'on me tuera avant de tuer maman...

Et, joignant les mains, elle priait :

— Doux cœur de Jésus, soyez mon amour, doux cœur de Marie, soyez mon salut!...

— Vous le regretterez! dit Chantal, les yeux séchés subitement.

Elle descendit. Ses dents claquaient : une suée froide lui plaquait les cheveux sur le front, et le cœur lui sautait jusqu'à la gorge. Dans la galerie, elle trouva *Miss* encore en train de renouer coquettement son voile bleu devant une glace : et sans un mot elle l'entraîna. Puis, allant au suisse, qui, sur le pas de sa loge, répondait à des garçons de banques en bicorne, elle l'avertit que le duc était absent pour deux jours.

— Qu'on revienne lundi à la même heure! fit-elle, retenant à grand-peine ses larmes.

Elle sortit vite et monta dans un fiacre qui passait.

— Rue de Babylone, 104! dit-elle au cocher… Allons! *Miss*, dépêchez-vous!

— Mais, *miss* Chantal, ce n'*été* donc pas à Passy… ?

— Non, ma bonne *Miss*… Asseyez-vous! Bon! Fermez cette portière!… Là! Est-ce que vous avez déjà peur?… C'est pour le bien, je vous promets!

Elle avait rabattu son voile, ayant la honte de ses yeux rougis; et, laissant l'Anglaise discourir sur une foule de dangers imaginaires, elle pensait, le menton dans sa main.

Comment n'était-elle pas morte, tout à l'heure, morte de dégoût, morte de rage? Mais non, bien au contraire, cette colère, qui bouillait dans ses veines, décuplait ses forces et endormait ses pudeurs. Quelle revanche, si elle ramenait son père, le sauvait, malgré lui, malgré cette mère et cette sœur sans entrailles, malgré cette conspiration de haines, qu'elle entredevinait acharnées à sa perte! Oui! oui! il était vivant, puisqu'elle ne pleurait plus. Il y a de certains deuils qui abîment le cœur en poudre; et le sien, elle le sentait entier.

Et pourtant, à chaque tour de roue, un peu de sa crânerie s'en va. Ah! c'est mal, ce qu'elle fait. Mais, bah! en toutes choses c'est le but seul qui importe. Et *Miss* a beau dire, rouler ses gros yeux de chat sous ses bésicles, et remuer son petit nez de lapin, *Miss* a beau rabaisser son voile bleu d'un geste pudique, et à tout hasard brandir son parapluie contre des fantômes de périls, Chantal sent qu'elle est fille avant d'être jeune fille.

… Le fiacre s'arrêta :

— Venez, s'il vous plaît, *Miss*?

Elle sauta de voiture, la première, et avisant une femme qui balayait sous le porche

— Monsieur de Chalain? dit-elle.

— Au quatrième, la porte à gauche!

Déjà elle montait l'escalier. Car elle le savait bien que c'était au quatrième; et ce n'était pas pour l'apprendre qu'elle l'avait demandé. L'institutrice suivait, dévidant toujours sa harangue sur « les dangers que court une jeune *miss* en… en… ». Et à

chaque étage il fallait batailler contre le nez, batailler contre les bésicles, batailler contre le parapluie.

— Aôh ! *miss* Chantal, *miss* Chantal ! Quand *médéme lé diouchesse*… Et c'était si *shocking,* ce qu'elle faisait là, *miss* Chantal, si *shocking,* que le voile bleu, lui-même, en rougissait.

En haut elle tira la sonnette. Ce fut un dragon, en tablier jusque-là, qui ouvrit.

— Monsieur de Chalain ? Est-ce que je pourrais le voir ?

— Pour sûr, oui, mademoiselle !… Pour sûr, non ! que je veux dire… Il dort, mon lieutenant.

Et le dragon enfila une histoire d'un style cocasse de caserne : son officier s'était battu au sabre le matin, pour ceci ou pour cela qu'il ne pouvait pas dire, par la raison qu'il l'ignorait. Mais dame ! ce qu'il savait bien, c'est qu'il était revenu blessé. Oh ! une *graffignure,* rien qu'une *graffignure* !

— Le général n'est pas venu, par hasard ? eut-elle encore la force de demander.

— Non, mademoiselle.

Le fiacre repartit, et, quelques minutes après, il stoppait, rue Barbet-de-Jouy, devant un coquet petit hôtel dont les grilles fermées découpaient seulement un toit à l'italienne.

— *Miss,* dit Chantal, sans descendre, est-ce que vous voudriez bien voir si la baronne… ? — Elle s'arrêta : ce nom, en vérité, lui déchirait la langue. — Puis, reprenant : — Vous voulez bien… voir si la baronne est chez elle ?… La baronne Simier ?… Vous voulez bien ?… Ma bonne *Miss,* je vous aime !… Il n'y a pas de danger ! ajouta-t-elle avec une espèce de sourire.

Le voile bleu ne rougit point, cette fois : il se redressa crânement comme une crête, et ce fut d'une allure très convenable qu'il s'achemina vers la grille.

— Madame la baronne est souffrante ! répondit le concierge, un bel homme, ancien suisse d'église, dont la prestance fit reculer d'effroi l'institutrice. — Si c'est pour des secours, revenez dans la soirée !

La grille se referma avec un bruit sec de capsule, et Chantal, qui avait entendu, frissonna. Certes, cela lui eût bien coûté de s'abaisser devant cette femme, de lui redemander son père à genoux : mais c'était un dernier espoir. Et cet espoir lui-même s'envolait en fumée.

— Allons prévenir le général Salmon, puis bon papa! pensa-t-elle. Et, après, il faudra bien dire à ma chérie…

Le fiacre s'ébranlait, trottinant sous lui, cahin-caha. Alors, pendant que *Miss* s'endormait à cette allure de berceuse, Chantal fit en son cœur cette prière :

— Ô mon Dieu, qui m'avez toujours exaucée dans mes joies, exaucez-moi aujourd'hui dans mes larmes. Il est au monde deux vies, plus chères mille fois que la mienne : Seigneur, épargnez-les toutes deux! Conservez mon père à ma mère, et à sa mère, à *lui,* cet autre que vous savez bien. Et si votre justice demande une victime, s'il vous plaît, mon Dieu, prenez-moi [1]!

1. Comme Sébastien Roch, comme Geneviève Mahoul de *Dans la vieille rue,* Chantal va être sacrifiée à la « justice » de Dieu, et, comme eux, elle est trop aliénée par le christianisme pour ne pas y consentir.

XIII

Un scandale parisien

C'était le 30 mai : le duc, qui était d'un repas de corps chez Voisin, se fit conduire avant rue Barbet-de-Jouy.

Un peu plus que préoccupé, ce soir-là, le « beau duc », et, comme il l'avait pour habitude depuis qu'il perdait ses aplombs, il s'en allait chez sa baronne Égérie chercher conseil et appui contre ses créanciers, qui, tous, fondaient sur lui à la fois : Varon-Bey d'abord (son ami Varon-Bey!), qui charitablement l'avisait que son premier billet de dix mille louis venait le lendemain à échéance. Ainsi des autres, fournisseurs, usuriers, escompteurs, qui annonçaient d'un mot sec leurs visites. En dire le nombre il n'aurait pu, les chiffres et lui n'ayant jamais été camarades.

Avec cela le *Fencing* ne battait plus que d'une aile : à peine au sortir de l'enfance, attaqué dans ses œuvres vives par l'escampativos d'un gérant infidèle, certain coup de banque fameux — qui coûtait trois millions et la vie à un jeune fils de famille pour redorer de pied en cap un commandeur italien soupçonné de quelque chevalerie de surcroît — l'avait, en dépit du nom de Varèse, et la jalousie des grands cercles aidant, rangé ni plus ni moins que parmi les tripots. Double et nauséeuse histoire, que *Le Moustique,* payé par les clubs, payé par la Préville — il n'est pire ennemie qu'une maîtresse quittée — exploitait à ciel ouvert comme une mine, en maître chanteur de race et prenant de toutes mains.

Nul doute que Varon-Bey n'eût remis à flot le *Fencing* : mais la baronne avait conquis son abstention par traité, acheté de

belles promesses son silence; et, par ordre, le triste amoureux de Chantal faisait le mort, ayant foi au proverbe de la pêche en eau trouble. Lui absent, tout allait donc à vau-l'eau : on démissionnait à force, et les actionnaires de se plaindre, de clabauder même, quelques-uns. — Déjà l'on parlait de poursuites pour infraction à la loi sur les sociétés.

Était-ce tout? Non, pas encore. Pour comble — car il semblait vraiment que cette haute chance inviolée du « beau duc » eût le don aujourd'hui d'attirer toutes les foudres —, il fallait que ses amours clandestines, si royalement sereines et clémentes jusqu'ici, le jouassent, et de quel tour cruel! Par une courte et menaçante épître, arrivée le jour même rue de Grenelle, le père de sa dernière *tendresse* — une fillette, rencontrée depuis peu chez la Rosetti — lui réclamait d'un ton de complainte — quoi? Une bagatelle : cinq cents billets de mille, sous peine de dénonciation au parquet. Certes, la petite ne manquait pas de ragoût avec sa frimousse de chatte mal débarbouillée et ses doigts tachés d'encre; mais diable! Un demi-million! Et où le prendre?... La cour d'assises alors?... Allons donc!... Ah! son beau-frère était dans le vrai, l'autre soir.

— Moi, je les préfère majeures! disait-il, en peignant sa barbe à deux mains d'un beau geste lent familier. — Majeures, au moins comme cela on sait ce qu'on risque!

Lorsqu'il descendit au perron, cravaté de blanc, la moustache en crochets, la poitrine élargie sous le linge, droit et superbe, cachant ses angoisses dans sa belle tenue de sabreur, la baronne était encore « en affaires ».

— Si monsieur le duc veut se donner la peine d'entrer? lui dit le valet-sacristain. Je vais prévenir madame la baronne.

Et il le fit passer par un couloir de service, la galerie étant, à l'en croire, pleine de monde.

Seul, au milieu du grand salon vide, dans un demi-jour qui poussait au noir la pourpre des tentures, le général Jarry, duc de Varèse, attendait, debout, la mine très longue et l'haleine très courte. Ah! il était loin, le dragon de Solferino, le cuirassier de Reichshoffen qui, toute sa vie, n'avait rien fait autre chose que charger, sabre au poing, bride aux dents, que ce fût sur un carré ennemi, une banque *rasoir,* une jolie femme. Il était loin, le fou, qui, un soir de fête à Neuilly, par farce, s'était mis nu pour

tomber l'Hercule et l'avait tombé en effet; qui, capitaine aux Cent-Gardes alors, avait parié qu'en plein jour, un dimanche, il monterait avec son cheval dessus l'Arc de Triomphe, et y était monté en effet; qui, en Afrique, chassait le lion au *mekhala,* et, une nuit, après boire, aidé d'un seul spahi, avait ramené une tribu de Grandes-Tentes prisonnière. Il était loin celui dont les prouesses couraient le monde en anecdotes, aventures de femmes ou d'épée, et, qui, depuis tantôt cinquante-trois ans, allait son train, sans un accroc, sans une blessure, jamais touché et comme cuirassé dans sa chance.

Est-ce que sa devise n'était pas : *J'en ris*? Il ne riait plus cependant. Cette attente le tuait. Il n'avait pas compté sur ces retards : avec ses accoutumées confiances, il était accouru, sûr que d'un mot elle saurait le tirer de cette impasse.

Et ce mot tardait bien.

La baronne ne venait toujours pas, et, impatienté, mal à l'aise, il piétinait de long en large, portant beau, encore qu'une fièvre lui séchât le sang dans les veines. Pour la première fois de sa vie peut-être, il trouvait l'heure lente à couler, et volontiers il eût donné un coup de pouce à l'aiguille. Odieux, ce tête-à-tête de lui-même avec sa peur!

— Oui bien, sa peur!

Il se regarda dans une glace, et, se redressant, il fit d'une voix qui ne passait pas la gorge

— Non, pardieu! je n'ai pas peur!...

À mesure pourtant, ses airs de braverie s'écaillaient comme un fard, l'œil perdait de sa flamme, la peau s'allumait de rougeurs çà et là, et la poitrine vidée remontait en bosse aux épaules. Cet espoir reculé l'effarait, et, étant revenu au miroir. Il tressaillit de se voir si cassé, vieilli de dix ans en dix minutes.

Fini, le bel homme. Crevassé de plaisirs et de vie folle, il se lézardait tout à coup, âme et corps : cela éclatait brusquement, sans ces désastres précurseurs, cet effritement des vieux, dont l'existence fut saine. Et elles en disaient long, ces rides, elles en disaient long, ces crevasses, sur de raffinées délices de jouisseur, buvant plus sec, aimant plus vert; long sur d'étranges et de malpropres trafics, des courses honteuses dans la banlieue, où déterrer les escompteurs, honnêtes chrétiens, qui s'israëlitaient

pour lui rendre service; long sur les fringales d'argent et de primeurs.

— Mais elle n'en finira donc pas avec sa séquelle de mendiants? dit-il haut, avec un juron de caserne.

Et, tout en pelotant des bibelots dans ses mains qui tremblaient, il songeait que, lui aussi, il en était, de cette séquelle, gueux plus que pas un, et plus que pas un misérable. Puis, les jambes lasses, il s'assit sur une chaise, et, appuyé au dossier, il tâchait d'y aligner sa taille par un effort furieux de volonté. Mais le pli était pris, l'affaissement continu, comme tassé par une main invisible et puissante; et, lorsque, au bout d'un quart d'heure, la baronne Simier parut à la porte, son monocle incrusté dans l'œil gauche, dès à l'aperçue de cette ruine, son ouvrage, elle eut un sourire triomphant.

Elle l'emmena dans le boudoir chinois, feignant une désolation grande.

— Pauvre cher, dit-elle. J'étais sur des charbons de vous sentir si près… Encore a-t-il fallu renvoyer plus de quinze personnes… Oui, plus de quinze, monsieur le duc, dont un Camérier de Sa Sainteté!

Elle mentait : et les bouddhas d'étagères pensèrent s'en crever de rire. Parfaitement seule, elle l'avait fait exprès attendre, pour lui donner le temps de bien recuire ses craintes. Et elles s'étaient recuites, en effet.

— Mais quelle figure vous avez! reprit-elle. Que se passe-t-il?… Parlez!… Je suis folle d'inquiétude.

— Rien! Rien! repartit le duc, qui se reprenait un peu. Si ce n'est que je viens vous quêter, aussi, moi… Avez-vous un million, demain, à mon service? ajouta-t-il d'un ton gaillard, mal d'accord avec le sérieux de sa bouche et le désordre de sa mine.

— Un million!… Vous savez bien que le *krach* m'a ruinée, mon pauvre ami, et que j'ai juste, à présent, en viager, 10 000 francs et cet hôtel… N'importe, le très peu que je possède est à vous…

— Merci, Claire! fit le duc en lui prenant la main. Je sais que vous m'aimez et que s'il ne dépendait que de vous seule…

— Oh! oui! Je vous aime!… Dites! Dites! Qu'y a-t-il encore?

Rapidement alors, à voix basse, il lui raconta tout ce qu'elle savait de reste : cette meute de créanciers aboyant à ses trousses, son ami, Varon-Bey, à leur tête, un lâche coquin, qui ne lui pardonnait point ses refus, et se vengeait sur le père du dépit de n'épouser pas la fille; ce bruit de poursuites dans l'air contre le *Fencing-Club*; enfin, une malpropre histoire de chantage, où il lui demandait permission de ne point insister, mais qui, pour malpropre qu'elle fût, n'en voulait pas moins de l'argent, et beaucoup, et sur l'heure.

— Je parierais, moi, qu'il y a du Varon-Bey là-dedans! dit-il en finissant. Hein? Quelle canaille!... Mais il ne s'agit pas de lui, et nous aurons beau l'appeler « canaille » jusqu'à demain... Que me conseillez-vous? Voyons!

La baronne avait écouté sans sonner mot, faisant parfois : « Oui! Oui! » de la tête, les traits convulsés, les prunelles agrandies par de croissantes et fort bien jouées alarmes.

— Je vous conseille de partir! lui dit-elle après un silence. Le général duc de Varèse n'a pas le droit de se laisser poursuivre... arrêter... qui sait?

— Partir? Allons donc!

— Il y va de l'honneur de votre nom!

— Un Varèse ne f... pas le camp devant l'ennemi! cria-t-il en son parler rude de soldat.

— Devant l'ennemi, certes! Mais la calomnie... mais le scandale... Il s'était levé et arpentait le boudoir, fouetté d'un reste de colère, clamant :

— Non... Ça n'est pas possible... Un Varèse!... Allons donc!... Partir?... Non! Pardieu! Non!... Qu'ils viennent donc! Qu'ils viennent...! Je les recevrai...

Et sa grande ombre, frappée en reflet par les dernières et rougeâtres clartés du jour qui tombait, semblait courir sur les tentures, ainsi qu'une ombre de géant affolée.

Elle l'arrêta, et, l'ayant assis près d'elle, elle lui parla, les yeux dans les yeux. La situation était celle-ci : il devait 400 000 francs à Varon-Bey, dont 200 payables dès demain. Les avait-il? Était-il en mesure? Non! Aux autres, le triple ou plus même. Par-dessus cela, cette affaire du cercle de l'Épée! Président du club et inattaquable en droit, en fait n'était-il point attaquable? Les actionnaires assignaient le conseil; mais se contenteraient-ils du

conseil? Laisseraient-ils le président indemne, indemne le général Jarry, duc de Varèse, dont la mère possédait des millions? Pas si bêtes! Ils crieraient fort, payeraient des journalistes — *Le Moustique* déjà leur était vendu [1] —, et ne se lasseraient pas de répéter que le seul nom de Varèse les avait engagés à souscrire et que, ce nom, on l'avait acheté. — C'était le bruit du jour. Tout à l'heure quelqu'un lui en parlait à mots couverts, — quelqu'un du *Figaro,* venu par hasard pour s'entendre avec elle au sujet de la loterie des Israëlites russes.

Or, cette gêne, en ces conjonctures, ces dettes, ne seraient-elles pas exploitées contre lui? On savait ses opinions mal au diapason du jour une occasion non pareille à traîner dans la boue un grand nom de l'Empire. Et le ministère aux abois s'en lécherait les babines, exigerait sa démission, pis peut-être. Le moyen d'y remédier? — Forcer la maréchale à payer, par respect du nom. Pour cela il fallait partir et tout de suite. — À moins qu'il n'eût encore l'espoir d'obtenir d'elle... Mais non, il connaissait sa mère : jamais on n'en arracherait rien que le couteau sous la gorge. — Il ne manquait pas de prétexte à une absence de quelques jours : le surlendemain était justement un dimanche. Entre-temps elle serait là, elle, pour harceler la maréchale, défendre pied à pied son honneur, agir, parler, écrire, employer ses amis du dedans et du dehors. Puis, les créanciers payés, les actionnaires réduits au silence, l'oubli complet, il reviendrait et il n'en serait que cela. — Quant à la tentative de chantage, quel qu'en fût l'objet, que d'ailleurs il lui répugnait de connaître, inutile de s'en préoccuper.

— Avertissez la police! dit-elle.

La police! À ce seul mot le duc sentit un froid lui glisser dans la chair. — Inutile de s'en préoccuper, disait-elle. Ah! Dieu! si! Au contraire. Et cela seulement importait qu'une honte l'empêchait d'avouer. Si elle avait su, est-ce qu'elle eût parlé de police?

1. Le 29 septembre 1883, dans un article des *Grimaces* au titre éloquent, « Le Chantage », Mirbeau écrira que « la déloyauté et le chantage sont monnaie courante dans cette belle institution qu'est la presse parisienne », contaminée par « les mœurs figaristes » : « le chantage s'y est au grand jour installé, et il y règne en maître ». Daudet abordait aussi ce thème dans *Le Nabab.*

Alors elle changea de tactique, contente de l'effet produit par cette dernière phrase, venimeuse en perfection. Après tout, ce départ, était-ce si indispensable? Peut-être voyait-elle en noir. Mon Dieu! En cherchant bien, elle se faisait fort de lui trouver le lendemain le quart de la somme, de titres, de bijoux vendus, d'argent emprunté de droite et de gauche. Aussi bien Varon-Bey n'était pas un Gobseck : pourquoi ne pas tenter une démarche auprès de lui, qui tenait dans ses mains l'affaire du *Fencing-Club*?

Ça de moins, le reste était peu de chose…

— Mais oui, acheva-t-elle. Pour quelle raison n'iriez-vous pas? ou moi?… Vraiment, j'étais folle… On le serait à moins, mon pauvre François!… Tenez! Vous êtes bien persuadé que je vous aime, n'est-ce pas? Que votre honneur est mien, et que je donnerais de bon cœur ma vie pour vous, après vous avoir tout donné? Eh bien! ayez confiance! C'est un mauvais pas… Allez-vous-en tout gentiment à votre dîner; n'ayez l'air de rien et, demain, c'est moi qui…

— C'est vous qui supplierez Varon-Bey? Vous, qui demanderez grâce? Vous, Claire, aux genoux de ce coquin?… Mais jamais, entendez-vous? Jamais! Vous êtes une sainte femme, que j'aime et que je vénère… Oui! Je vous aime… et c'est parce que je vous aime… Non! pardieu! Ce serait par trop bas… Je refuse, et…

— Et?

— Et… je pars, te laissant mon honneur en garde… Je t'adore!

Il s'était abattu à ses pieds, et, sanglotant, embrassait ses genoux à travers le satin de la robe. Et, lui, le casse-cou, lui, le gagneur de batailles, il était là, par terre, écroulé, la tête enfouie dans ses jupes, en proie à des affres mortelles, qui étranglaient jusqu'à ses volontés.

Cependant elle le suppliait de ne point partir, l'enguirlandant d'un étroit filet de paroles et de caresses; ces larmes mêmes, qu'elle versait, fondaient son cœur comme un sable. Mais plus elle le priait, plus il s'entêtait à fuir : à croire que le seul vent de son haleine attisât encore ses terreurs. C'étaient des effusions d'enfantines tendresses, toute une comédie de larmes et de dévouements bêtas.

— Toi… m'aimer toujours? dis? bégayait-il. Oh! moi… t'aime… Tu me crois, n'est-ce pas?… T'aime… Toi, bonne, toi, une sainte vierge!

Jamais les magots de porcelaine ni les mandarins des tentures n'avaient vu quémandeur si pleurard ni si tendre, et ils se tenaient les côtes de rire, les magots, tandis que la baronne, triomphante mais harassée de ce rôle qu'elle jouait, regardait l'heure à la pendule.

— Et votre dîner? Vous n'y pensez plus?… Allez-y! Il faut y aller!

C'était vrai : il l'avait oublié. Quant à s'y rendre, oh! cela, non, il n'en avait plus le courage. Il voulait partir dans l'instant.

Et ce fut un déluge, à cette minute tranchante du départ : il eût souhaité l'emmener avec lui dans sa fuite, se sentant terriblement seul, l'esprit perdu, détraqué de partout, et il l'implorait. Elle dut promettre de lui faire la conduite à la gare, mais jamais il ne voulut entendre à retourner rue de Grenelle, afin d'écrire les lettres indispensables, sa démission du *Fencing-Club,* un mot pour son aide de camp, pour sa mère, pour sa femme, et changer de vêtements, prendre du linge, un nécessaire.

— À quoi bon? disait-il. Puisque je vais chez moi, à Belœil!… J'y resterai jusqu'à ce qu'un mot de vous me rappelle…

Ce qu'il taisait, c'était la crainte, s'il retournait à l'hôtel, d'y trouver déjà des gens pour l'arrêter.

— Alors vous dînerez ici? Envoyez au moins prévenir qu'on ne vous attende pas au restaurant Voisin! Donnez une excuse… n'importe quoi…

La lettre partie, elle l'entraîna dans la salle, où il ne mangea pas, stupide, la regardant dévorer d'un bel appétit de vainqueur soupant sur le champ de bataille.

Habillée pour sortir et triplement voilée, elle lui laissa de l'avance, et suivit en fiacre sa voiture. Car, afin de dépister, on s'était donné rendez-vous devant la Chambre : puis là, son coupé congédié, il monta avec elle.

— À la gare Saint-Lazare! dit-il tout bas au cocher, de peur qu'on n'entendît.

… Stores baissés, ils roulaient en silence, lui, grelottant la fièvre, sans force, sans idée, sans vie. Parfois une sorte de déses-

pérance le jetait larmoyant à son cou; il l'étreignait à deux bras, en bébé, le front à son épaule et suppliait :

— Ne m'abandonne pas!... Je suis perdu!... perdu!...

— Pauvre cher!... Pauvre cher!... Allons! du courage! Je suis là.

Et elle le câlinait de petites tapes sur les joues, de baisers, de phrases attendries, délicieusement chatouillée au fond d'elle par cette exquise, cette inespérée vengeance. Demain tout Paris saurait — car en ce joli métier qu'elle faisait, point de secret professionnel —, tout Paris saurait que le général Jarry, duc de Varèse, sous le coup d'une double poursuite, avait levé le pied comme un caissier.

XIV

La fin d'un duc

Le fiacre s'arrêta rue d'Amsterdam. Il n'y avait de train qu'après neuf heures. Pour tuer le temps, ils se firent voiturer aux boulevards, lui, se rencognant, crainte d'être reconnu, et secoué de tels frissons qu'il ne pouvait parler, elle, remerciant Dieu tout bas de sa victoire : c'était un Dieu pratique que le sien, un Dieu à l'usage des baronnes qui ont des injures à venger.

Revenu à la gare, il la supplia de descendre la première, afin de s'assurer qu'il n'y avait pas d'agents. Alors ce furent de déchirants adieux, à croire qu'il la quittait pour toujours.

— Je vous tiendrai au courant, lui dit-elle, au seuil de la salle d'attente. Château de Belœil, par Trouville-sur-Mer... C'est bien comme cela ?

Et, ayant vidé sa bourse dans la sienne, car il était à peu près sans argent, elle le laissa, sitôt les portes ouvertes.

— Adieu !... Adieu !

Le duc se retournait; et, quand le petit panache rosé de son chapeau eut disparu au tournant du couloir, il se sentit un vide à la place du cœur.

Seul, dans un coupé, le rideau tiré sur la lampe, le collet de son pardessus monté jusqu'aux oreilles, un mouchoir sur les yeux, il grelotta de peur jusqu'au départ. Dès le train en marche, abîmé de fatigue, il s'endormit d'un sommeil fiévreux, coupé de cauchemars, les bras battants, avec des gestes étroits, un recroquevillement de vieux, des sueurs froides.

Au petit jour il s'éveilla, l'esprit comme ankylosé, sans mémoire. Où donc allait-il ? Qu'est-ce que cela signifiait ? — Il

ne se souvenait de rien, et une stupeur l'immobilisait sur place. Puis, son regard étant tombé sur une couverture de voyage, que la baronne lui avait donnée pour la nuit, il se rappela que c'était elle… et balbutia son nom :

— Claire !… Claire !

Cependant on approchait de Trouville : soudain, dans l'envolée d'une station paysanne — un joujou de briques et de bois, ébouriffé de glycine —, il aperçut les culottes rouges d'un soldat en congé, qui attendait un train, un petit paquet au bout d'une canne sur l'épaule. Et tout d'un coup sa raison se ralluma.

— Arrêtez !… arrêtez ! criait-il. Je veux descendre… Ma place est là-bas… Mille tonnerres ! un Varèse ne f… pas le camp !

Il s'était levé et marchait dans le wagon d'un pas furieux de bête enfermée, gesticulant, tapant du pied dans les portières. Et, s'étant vu dans une vitre, il fut remué d'un grand rire : voilà donc ce qui restait du général de Varèse ? Une chose blême et vidée en tenue de bal.

Alors, il arracha sa rosette de la Légion d'honneur, clamant :

— Tu n'as plus le droit de porter ça, canaille !

Il retomba sur la banquette, et sanglotait des phrases courtes, cinglantes, une débâcle de mots crus dont il se flagellait. Pourquoi donc s'était-il sauvé ? Pourquoi ? Il n'avait donc plus de sang dans les veines ? Plus rien ?…. Plus rien ? Lui ! le fils d'un maréchal, il avait déserté !… Lâche ! lâche !… Fils d'un maréchal, lui, allons donc ! — Un banqueroutier, un coureur de petites filles, soldat sans honneur, mari sans foi et père sans conscience.

Mais qui donc l'avait fait partir ?

Et, la réponse à fleur de lèvres, il tressauta, le cœur soulevé de dégoût en pensant que, cet être ennemi, c'était cette maîtresse, en qui il avait mis ses confiances. Mais quelle créature était-ce donc, qui voulait de la boue sur celui qu'elle aimait ?

Et, pleurant, la tête dans ses mains, il avait peur de comprendre.

On entrait en gare : il sauta dehors et s'informa du premier train pour Paris.

— Vous en avez un à six heures quinze ! lui répondit l'employé, qui, d'un air ahuri, considéra un moment cet étrange voyageur en cravate blanche.

C'était près de trois heures à attendre. Car il n'irait pas à Belœil, et reviendrait sans retard à son poste de combat. Il se mit à marcher à l'aventure.

Il faisait à peine jour : un de ces petits matins de printemps mal débarbouillés. Du brouillard tombait, que le vent lui chassait au visage. Un cocher le héla :

— Monsieur cherche un hôtel ?

Il continua d'avancer vers le port, où la mer battait son plein : il se sentait attiré par le clapotis de ces flots courts sans écume, le poli de cette eau que les grisailles du ciel étamaient.

Un coup de vent le repoussa en arrière; et il s'enfuit, craignant de se laisser aller à cette soif qui lui brûlait les entrailles, à cette fatigue, à ce dégoût de tout lui-même, qui lui faisait à cette heure comme un immense besoin de repos. — Mourir ! Est-ce qu'il avait le droit de mourir là ?

On le regardait : les gens du marché aux poissons, des boutiquiers, des pêcheurs formaient la haie pour le voir. Transi de froid, il entra dans un café et le verre d'eau qu'il y but lui déchira la gorge.

Un rude voyage, ce voyage de retour en troisième, sa place à grand-peine payée de toute la raclure de ses poches : car l'argent de la baronne, il l'avait jeté à la mer, avec sa couverture, des lettres d'elle retrouvées, et un *esclavage* d'or rouge et de platine, qu'il portait au poignet gauche depuis le commencement de leur liaison. Immobile derrière un journal, qu'il ne pouvait pas lire, les yeux brouillés par des larmes, il avait des souleurs, à l'idée d'être reconnu, rencontré. Oh ! arriver à temps pour la bataille, il n'en souhaitait pas plus et que sa fuite restât secrète. Alors toute sa jeunesse lui remonta en hoquets d'amertume, maladivement secoué aux ressouvenirs de ses gloires. Oh ! oui ! parbleu ! ses gloires ! Où étaient-elles à présent ? Il songea à sa femme, à ses enfants, à sa mère. Et l'involontaire pensée que la mort de celle-ci le sauvait lui mit partout un gros frisson.

À Paris, se sentant faible à mourir, il acheta un petit pain et le croqua à l'abri, dans le fiacre qui le menait rue de Grenelle. Dès l'arrivée pourtant il se retrouvait : était-ce ce soleil parisien qui réchauffait ses esprits ? Le vieil homme perçait sous ces ruines, et une espèce de fierté lui flamba dans les yeux.

À mesure qu'il approchait, sous les cinglons de ces brises familières, ses craintes s'envolaient, une par une, comme au souffle d'un enfant s'envole la graine en duvet des chardons. Machinalement il avait ouvert un journal du matin — *Le Moustique,* pris en descendant de la gare tout à l'heure, avec cette gourmandise drôle de l'homme public à se voir imprimé, qui lui fait goûter de certaines douceurs jusque dans le plat le plus épicé de critique —, et il le parcourait d'un œil fou, bondissant de colonne en colonne. Tout à coup ses doigts se fermèrent, griffant la page en chiffon.

— Oh! fit-il. Oh!... les misérables!

Sa fuite était là, commentée et salie. La cause? — Une banqueroute, compliquée de détournement de mineure. — Le but? Passer la frontière, afin d'échapper moins au scandale qu'à la police. Pas de nom sans doute mais est-ce qu'à chaque ligne ce nom ne sautait point aux yeux? — Voilà donc pourquoi on avait voulu qu'il partît? pourquoi la baronne le pressait si fort? Infamie! Ainsi c'était elle qui...

— La salope!

Un embarras de voitures arrêta le coupé au pont de la Concorde, que l'entrée de la Chambre encombrait. Sur le trottoir de droite, un petit monsieur brun, musqué, en gants jaunes et le monocle à l'œil, pérorait dans un groupe. Le duc, en l'apercevant, rabattit le store d'un coup sec. Quelle pitié! C'était ce même homme, que cinq mois avant, il avait cravaché en pleine rue, l'auteur de l'article du *Moustique* et de toute cette campagne de chantage menée depuis quatre mois contre lui, peut-être aussi du récit de sa fuite, la veille, l'amant gagé de Préville enfin. Et voilà qu'aujourd'hui il avait peur de ce drôle! Il ferma les yeux, et mesura en pensée toute la profondeur de sa chute.

Quand il arriva rue de Grenelle, le suisse était debout sur la porte, magnifique et luisant, depuis ses boutons aux armes jusqu'aux orfrois de son col et de ses manches : et une honte lui cassa les jambes en passant devant ce valet, qui lui ôtait sa casquette, à lui, le découronné.

Il avait croisé les revers de son paletot, afin de masquer son plastron en bouillie, sa cravate blanche en corde, et, malgré lui, il se retournait vers la soupente, d'où le seul espoir de salut pouvait encore venir. Mais non! Aucun secours à attendre de sa

mère. Et puis quand même… ! Est-ce qu'il n'était pas trop tard ? Est-ce que la bataille n'était pas perdue ? Rien qu'un parti s'ouvrait — la tombe.

Et, bien définitivement vaincu, courbant la tête sous l'implacable regard d'Honorine, qui, debout, guettait à la croisée, il s'élança dans l'escalier, filant sans bruit comme un voleur.

À l'entresol, il tendit l'oreille. Rien ! Chantal n'était plus au piano, à cette place où, la veille, il l'avait embrassée, avec de certaines terreurs pressenties. Et il pensa :

— Peut-être qu'elle est morte… Et c'est moi qui l'ai tuée !

Il monta d'un trait le reste de l'étage, et s'enferma dans le fumoir.

— Allons ! dit-il, préparons-nous pour partir au galop !

Assis à sa table, il écrivait vite, vite, sans se relire. Et le grattis de sa plume sonnait lugubrement comme un râle. Les adresses mises — *S. E. Monsieur le Ministre de la Guerre, Monsieur le général Salmon, Madame la Maréchale duchesse douairière de Varèse, Madame la duchesse de Varèse, Madame la baronne Simier, Monsieur Varon-Bey* — rien qu'une ligne, celles-ci, mais quel coup de cravache ! —, il prit le portrait de Chantal et le baisa longuement, battant à peine d'une œillade ces liasses de commandements, de papiers, de factures, qui faisaient sur la table une jonchée.

Puis il passa dans sa chambre. Par une coquetterie de joli homme et de soldat il entendait défiler en tenue la parade. Et, presque pimpant sous l'uniforme, coiffé du képi à feuilles d'or, les épaules comme redressées par le dolman à taille, il rangea ses croix dans une boîte, alluma une cigarette au feu d'un paquet de lettres parfumées et de souvenirs, et entra dans le fumoir en sifflant le refrain de sa brigade !

— Pardieu ! dit-il. On va leur faire voir comme ça meurt, un Varèse.

Il leva son képi devant le portrait de la duchesse, et, décrochant un revolver aux panoplies du mur, il l'armait, quand une petite main se posa sur son bras, et que ce mot sangloté lui coula jusqu'au cœur :

— Papa !

XV

Chantal

— Oh ! ne pleure pas, je t'en prie !… Je suis si malheureux !

Il bégayait, agenouillé près d'elle, l'embrassant.

— Chérie ! Non, je ne m'en irai pas… je te promets !… Tais-toi !… oh ! tais-toi !… Oui, je t'aime bien, je vous aime bien !… J'étais fou… C'est vrai ! Vous étiez là… je ne savais plus… je…

Chantal se souleva du divan où elle était tombée.

— Vous resterez ? dit-elle. Bien vrai ?… Votre parole ?

Et un grelottement lui entrechoquait les dents, à la pensée que, sans elle, si on ne sait quel miracle [1] d'attirance ne l'avait rappelée dans ce fumoir — sitôt revenue de Passy avec le grand-père —, c'était fini à présent du « beau duc ».

— Dites : je le jure ! fit-elle encore. Ah ! dites donc… par pitié ?

Debout maintenant, elle se baissait à sa taille, lui nouait au cou ses deux bras, et, ravalant ses sanglots, le choyait, le câlinait, le traitait en tout petit.

— Je… le… jure !

— Dites : je le jure sur le Christ… qui est mort… pour nos péchés… sur ma mère…, sur mon père, qui m'entend là-haut.

Lui, soumis, sans force devant cette volonté, répétait en écho :

1. Ce mot est révélateur de la distance prise par le romancier à l'égard de son récit.

— Je le jure sur le Christ… qui est mort… pour nos péchés…, sur ma mère…, sur mon père…, qui m'entend là-haut.

— Bien! Levez-vous!… Papa, vous entendez, levez-vous!

Son respect se mourait, à le voir si déjeté, si veule, et, sans connaître le pourquoi de son anéantissement, elle jugeait que c'était irréparable.

— Allons! papa… Mais levez-vous donc! Et ne pleurez plus!… Moi, voyez, je ne pleure plus… Puisque vous êtes là… Tout va bien!… Bah! Voilà-t-il pas une belle affaire, parce que nous serons un peu moins riches!… Vite, allons retrouver maman!… Ah! elle a eu joliment peur. Vous parti, il est venu des tas de gens qui criaient… Elle est là, dans le petit salon du haut, avec bon papa!… Mais, d'abord, il faut que vous me promettiez une chose… Oh! vous me devez bien cela! dit-elle, en se forçant à sourire dans ses larmes. Promettez-moi de ne plus dire non, si monsieur Varon-Bey…

— Ça, jamais! cria-t-il. Jamais!

Il s'était mis droit, grandi et comme ressuscité : et ce fut d'une voix terrible et claironnante qu'il lança ces trois mots soulignés d'un beau geste.

Mais elle :

— Je sais, il m'aime toujours et moi aussi je l'…

Elle n'alla pas plus loin. À quoi bon? Aurait-il été dupe de ce mensonge?

— Je vous en prie! continua-t-elle. Je vous en prie bien… bien… — Et plus bas, appuyant sa phrase d'une étreinte, comme si elle avait voulu prendre ses volontés, elle ajouta : — Il le faut!… Il le faut!…

Il répéta : « Jamais! » et détourna les yeux, gêné par ce regard de poix qui lui collait à la peau.

— Ah! taisez-vous! dit-elle, en lui plaquant sa main sur la bouche.

Et involontairement elle se retournait, frissonnant de la peur que quelqu'un l'eût entendu.

Puis, sans plus insister, sûre d'elle, elle lui montra sa chambre :

— Habillez-vous, dit-elle. À moins que vous ne vouliez rester si beau que cela…!

Prudente, elle demeura contre la porte, aux aguets. Et, s'étant souvenue d'une autre entrée sur le couloir, elle y courut, et d'ici là se mit à faire la navette, d'un pas posé de sentinelle. Des larmes tremblotaient encore parmi l'ébouriffement de ses cheveux, qui flottaient à son front ainsi qu'une gaze fine diamantée, et, sous le juste de drap à gros plis, sa poitrine haletait, comme si cela la navrait, ce refus, et que, fiancée promise, tout son cœur bondissait vers le fiancé éconduit.

Le duc revint en bourgeois, rapetissé, défait, méconnaissable; de la peau ballait à ses joues, des cordons de chair lui pendaient sous le menton, et, dans la rougeur échauffée du visage, entre l'écheveau de rides des yeux, la prunelle étroite et dépolie semblait une piécette d'argent vieux.

Ils allèrent côte à côte au long du corridor, lui, traînant les pieds, près de tomber à chaque pas. Au bout, comme elle l'entraînait, des pleurs lui montèrent, à sentir le bras de Chantal sous son bras.

— Mais c'est ici! Vous ne vous reconnaissez pas?

Non, il ne se reconnaissait pas.

Dans le petit salon, qui tenait à sa chambre, la duchesse attendait, angoissée, consolant son père qui pleurait. — Oui, il pleurait, le Palikare, si ganté, si boutonné, si verni, qu'on l'eût juré de noce ou d'enterrement pour le moins. Seulement il pleurait dans son chapeau car il eût fait beau voir un Palikare…

À l'entrée du duc, sa femme se leva, et, souriante, sans un reproche même des yeux :

— Vous êtes bon d'être revenu! lui dit-elle.

Il ne put répondre et cherchait une phrase attendrie, quelque chose qui fût à la hauteur de ces indulgences sereines. Enfin, ayant ramassé sa mémoire, il poussa Chantal entre deux, sanglotant :

— Embrassez-la… embrassez-la!

Après un bref salut à M. Baccaris, il s'écroula dans un fauteuil, d'où il ne bougea plus que pour ouvrir ses bras à François, que Chantal amenait, pensant qu'à plusieurs on se défendrait mieux. Et, comme s'il eût compris ce qu'on attendait de lui, l'enfant demeura pendu au cou de son père.

D'instant en instant un valet entrait avec des papiers, des cartes de condoléances curieuses, qui s'étaient venues cogner le

nez contre la porte défendue. La duchesse lisait le nom à voix haute, puis chacun reprenait ses pensées.

Après le dîner silencieux et pesant, le marquis de Boisgelais arriva, la barbe en soleil sur la poitrine, épinglé et morne, dans sa belle apparence comme il faut. Il excusa sa femme, qui, sûrement l'aurait accompagné, si elle n'avait été retenue près de la maréchale très souffrante depuis qu'elle avait appris le « malheur ». Et il s'apitoyait, délayant des périodes d'oraisons funèbres, froides, vides et pompeuses comme lui.

M. Baccaris était sorti à l'anglaise, glacé par la présence de son gendre, qui, encore que tombé, lui en imposait. Afin de parer au plus urgent, il laissait à sa fille un chèque de cent mille francs sur son banquier, juste la moitié de ce qu'il lui restait de fortune, en dehors de ses collections. — Car ce n'était pas la première fois qu'il payait les dettes de son gendre.

Entre-temps, le général Salmon fit une entrée de projectile. D'une humeur de dogue, ce vieux : toute la journée, à la recherche du « petit », il avait battu le pavé inutilement. Nul ne savait où le duc était passé; et la seule personne peut-être, qui ne l'ignorât pas, la baronne, avait eu l'air, lui présent, « d'arriver de Chaillot », comme il disait.

— Ah! S… brigand! cria-t-il de la porte. Comment! f…! on te croit *ad patres* et tu te permets d'exister?… Demande mille pardons, madame, mais on ne se moque pas comme ça du général de division d'artillerie Salmon, de Metz, sénateur… ancien ministre!… M'avoir fait courir à la Morgue pour rien… S… mille millions de tonnerre de b… D…!

Et, s'asseyant sans voir le marquis, il ajouta d'une voix menaçante :

— Tu me dois 17 francs 85 centimes de voiture… Ah! Monsieur le marquis, bonsoir! Demande mille pardons… Je ne vous avais pas reconnu.

Après un baiser à Chantal et une taloche à François, il tira un fauteuil près du duc et lui parla longtemps à voix basse, prenant des notes dans un portefeuille grand comme lui.

Le marquis s'en allait sur une phrase bien redondante d'espoir : les affaires s'arrangeraient, il ne doutait pas que la maréchale…

— Et moi j'en doute, intervint le général Salmon. J'en doute, monsieur le marquis, et ne parierais pas un fichtre… sacredié non ! pas un fichtre… Mais, ayez pas peur ! Me charge de la secouer, moi !

— Veuillez croire, mon cher, continua le marquis, que, pas plus que personne, je n'ai cru un mot de ces abominations du journal… L'honneur est sauf…

— En êtes-vous bien sûr, monsieur le marquis ?

— Mais…

Et, roulant des épaules, M. de Boisgelais se tourna vers sa belle-sœur et lui dit entre bas et haut :

— Vous savez qu'*il* l'aime toujours et que… si Chantal voulait…

— Oh ! fit la duchesse.

Et elle regarda son mari et Chantal, qui, silencieuse dans son coin, écoutait.

— Vous voulez parler du sieur Varon-Bey, monsieur le marquis ? dit le général Salmon. Eh bien ! vrai ! n'êtes pas dégoûté de parler de ça ici… En voilà un, qui, s'il me tombe jamais sous la patte… avec sa baronne, aussi vrai que je m'appelle Salmon, de Metz…

— Allons donc ! mon général ! interrompit le duc qui écrivait à une table, vous savez bien que jamais de la vie je ne donnerai Chantal à ce coquin…

Sa voix avait repris le timbre des anciens jours, calmé, dans cette atmosphère de famille, ce coude à coude très doux d'intérieur, dont tout l'horizon tenait à l'étroit rond de clarté d'une lampe.

— Bonsoir, cher ! Amitiés à Mathilde ! dit-il au marquis qui sortait.

Alors, pendant que la duchesse, un peu lasse, d'une nuit sans sommeil, s'endormait au bercement de ces bavardages d'affaires, Chantal se retira sans bruit, avec un long regard triste à ses chers aimés.

Elle renvoya sa femme de chambre, et, ouvrant sa fenêtre, s'accouda à cette même place où elle s'était accoudée le matin. Le jardin, assoupi dans une paix chaude d'orage, paraissait, grandi par l'ombre, s'enfoncer aux murailles indéfiniment reculées. Les arbres dressaient par places leurs larges ombrelles

noires, immobiles, sur les pelouses ceinturées d'allées claires; plus loin il y avait des murs qui se dégradaient dans une gamme pâle de crépuscule, tandis qu'en haut le ciel était couleur de mauve, semé de nuages sales en paquets, qu'un reflet de lune frangeait comme d'une mousse.

Juste au-dessus, dans une orbite béante entre les nuées, une petite étoile tremblait.

Des voix lointaines faisaient un bruit pareil à celui d'un grand vase, qui se serait empli et vidé continuellement : parfois un coup de vent dans les acacias du jardin déjuchait des oiseaux endormis qui piaillaient.

Où étaient-ils, ses espoirs du matin, si roses et si bleus, ce concert de joies, cette symphonie du ciel et de sa pensée? Fête au jardin, fête partout, fête au boulevard Beauséjour, où le char triomphal ressuscité leur tendait ses bras de bronze pour les mener à l'église. Entendait-elle point déjà le cri des orgues qui s'élevait? — Et, mêlant les pompes chrétiennes aux pompes païennes d'autrefois, est-ce qu'il ne lui semblait pas apercevoir déjà l'hiérophante, vêtu de lin, qui attendait devant le temple, parmi les prêtres en robe d'hyacinthe? La flamme, fleur de pourpre, montait d'entre les guirlandes de l'autel, et les colombes, qui s'envolaient, le frémissement des palmes et des rameaux d'olives faisaient comme une brise très douce, tandis que se déroulait sous le ciel bleu la procession des vierges, jetant pêle-mêle des chants avec des roses.

— Ô Hymen! ô Hyménée!

Et voici que tout à coup le temple s'effondrait : un vent s'était levé, qui avait soufflé sur les roses, soufflé sur les théories. Et c'était fini d'Éleusis, fini du char triomphal, fini des Tanagriennes. Plus jamais elle ne les reverrait, ses sœurs de terre cuite dorée, plus jamais il ne barboterait, le petit pinceau d'aquarelle.

— Adieu, chères Tanagriennes, adieu!

Il leur faudrait aller en esclavage dans la boutique noire des marchands. Et cela suffirait-il même à racheter l'honneur de son père?

— Pauvre bon papa! dit-elle. Il est capable d'en mourir.

Elle mit ses mains à plat sur sa figure : entre ses doigts les cils pointaient, à peine désenfilés des dernières larmes; et, malgré ce

bandeau qu'elle avait, elle le voyait, lui, ce jour qu'enhardi après l'avoir sauvée il lui avait dit : « Je vous aime ! »

Alors, éperdue, elle se jeta à genoux devant sa Vierge, et s'enfonça les doigts dans les oreilles, où sa voix murmurait encore : « Je vous aime ! » parmi les vocalises d'Athina, les ronrons de Périclès et les *pizzicati* légers de la fontaine. Mais elle avait beau faire l'odeur même de ces lilas d'avril, le musc des lierres la grisait : et maintenant — si intime et vivante était en elle la mémoire de ce déjeuner à Éleusis, où l'amour était venu, qui n'était pas invité — il lui fallait se débattre contre ces délices rappeleuses, secouer ses jupes, ses cheveux, qui en avaient gardé le parfum.

Elle retourna à la fenêtre, ayant soif de plein air ; mais là aussi c'étaient de pareils effluves, des tiédeurs qui l'amollissaient.

L'orage arrivait au galop et les premiers coussins de nuages se posaient au faîte des maisons. Un coup de tonnerre éclata, loin, qui roula longtemps pour finir en un ronron de chatte ou de tourterelle.

Oh ! pourquoi l'aimait-elle encore ? C'était mal : mais qu'y faire ? Alors qu'elle aurait eu tant besoin de courage, de quel droit avait-il pris son cœur, le méchant ?

— Oh ! rends-le-moi ! dit-elle tout haut à l'étoile.

Et l'étoile ne sut pas si c'était *lui* qu'elle voulait dire, ou son cœur.

L'ingrat, qui s'était battu en duel ! Est-ce qu'on se bat quand on aime bien ? Lui, si doux, timide presque — un dragon, c'est drôle, si timide !… — et rangé, ne sortant jamais de ses livres de théories, de tactique, de sa pipe… Oui, de sa pipe… Oh ! dame ! plus tard, la pipe, on aurait vu, n'est-ce pas ?… Comment est-ce qu'il avait pu trouver l'occasion de se battre ? Il n'était d'aucun cercle, mangeait au café d'Orsay, en pension, avec deux camarades, pas batailleurs non plus, eux. Quoi alors ? L'avait-on provoqué ?… Pas à cause d'elle, bien sûr !… Vilain, qui se battait sans permission… sans lui dire adieu seulement ! Lorsqu'on part, sait-on jamais si l'on reviendra ?

Elle ne se défendait plus d'y penser, et se laissait aller à cette pente, qui si gentiment l'entraînait. Oh ! oui, elle l'aimait, et, malgré ce duel, sa confiance en lui demeurait entière. Eh ! mon Dieu ! Un duel ! Il n'y avait peut-être pas de sa faute. On vous

insulte et puis après… force est d'aller sur le terrain, à moins d'être lâche. Et dame!… un lâche et lui… ça faisait deux.

Soudain l'idée qu'elle ne le verrait plus s'abattit sur elle lourdement. Non, jamais plus! Puisqu'elle en épousait un autre. Et quel autre? Varon-Bey. Ne fallait-il pas sauver son père, son père, qui ne voulait pas être sauvé et que cela humiliait de devoir l'honneur à sa fille, à une petite Chantal de rien? — Un général c'est fier! — Bah! Elle saurait bien l'y forcer.

— Oui! soupira-t-elle, en regardant l'étoile dont la paupière de nuées se fermait, oui… il le faut! Maman *Tine* l'a dit, ce matin.

Et le son de sa voix la remua toute, comme si quelqu'un d'autre eût parlé qui lui commandait ce sacrifice.

Déjà c'était fait de ces petitesses de regrets : un grand coup d'ailes de mystique l'emporta, éclatante de foi, transfigurée. Sans doute que Dieu, qui lui rendait son père, exigeait l'échange de sa vie, qu'elle-même lui avait offerte le matin.

— Je suis prête! dit-elle. Prenez-la, Seigneur!

Malgré tout, ses jeunes confiances lui restaient : qui sait si, comme jadis sur la montagne, le bûcher déjà allumé, le glaive nu, l'ange ne crierait pas : « Abraham! Abraham! » Et une ombre de sourire effleura sa bouche, à cette sereine vision de séraphin blond et rose, qui ressemblait à André.

L'orage s'épandait maintenant et le cercle de l'horizon se fermait, ainsi que s'était fermé l'œil de l'étoile. Le vent accourut, et d'estoc et de taille il sabrait les branches, hachait les buissons, qui, s'entrouvrant, laissaient voir le ruban plus pâle des allées. Les oiseaux piaulaient, les feuilles crépitaient; et jusqu'au tonnerre lointain, tout faisait un bruit de bataille. Alors, à un battement d'éclair, qui creusa d'un trou de feu les pelouses, Chantal se pencha, pensant que c'était l'ange qui venait.

Elle était revenue à sa Vierge, demi-pâmée dans un coup de prière, balbutiant

— Sainte Marie, mère de Dieu… Sainte Marie, mère de Dieu…

Puis, assagie, debout à la fenêtre, elle pesa sa vie à la balance de sa raison. Qu'était-ce, sinon de perpétuelles misères? Où donc les joies certaines, où les journées fuyant toutes pareilles et blanches, comme un troupeau d'agneaux dans un chemin? Pas

sa mère ni son père, qui les avaient eues en partage. Que de larmes secrètes parmi les années heureuses! — Et, de nouveau, d'une saccade de pensée elle eut un envolement de martyre, mâchant par avance ces félicités savoureuses d'oubli, de renoncement : relever son père, rendre à ce nom de Varèse son poli rayonnant d'épée, tels seraient désormais ses plaisirs. Ce nom même n'était pas à son père tout seul : mais en partie, sa chose à elle, et son bien. Qu'importaient les baisers de cet homme, l'abandon de sa chair, puisque cela seulement serait l'honneur de son père, et que ce frottement de passion lui rendrait le vernis d'autrefois! Enfin, si la force manquait à ses épaules de vierge, est-ce que, sa tâche accomplie, la mort n'était pas là — la mort, où l'on se retrouve?

La demie d'onze heures sonna à l'horloge de la cour.

— Vite! dit-elle. Peut-être que demain déjà serait trop tard.

Elle ferma sa fenêtre et s'habilla, les bougies allumées. Et ce furent de recherchées et subtiles coquetteries, des raffinements de courtisane. Il fallait bien plaire à cet homme! Ses yeux d'abord : elle avait tant pleuré; puis ses joues : elle y mit un peu de rouge, et, les bras levés en cariatide, devant sa glace, elle se coiffait, essayant des sourires et des poses. Les mains à la taille, elle tournait sur elle-même, l'œil aux faux plis, battant sa robe de petites tapes tout autour.

Et rien n'était navrant comme cette toilette de victime, ce harnachement de combat, qui n'avait pas même au bout le coup de fouet d'une chance de victoire.

Elle se regarda longtemps, moulée dans son corsage à basques de soie bleue, fin boutonné d'argent, sur la tête une capote de paille, où dansaient des mandarines. — S'il allait ne plus vouloir d'elle? Un court frisson lui pinça la peau à cette idée. Puis, s'étant agenouillée une fois encore, elle envoya un baiser à la petite joueuse de double flûte, qui modulait doucement comme pour l'appeler, et sortit.

Dans l'escalier sans lumière, elle montait à tâtons, tremblant d'être surprise. Arrivée devant la porte de son père, elle s'arrêta et l'entendit qui marchait. Rassurée, elle descendit au jardin, se défilant aux passages d'ombre. Elle avait pris la clé d'une petite grille, qui donnait au bout, rue de Varennes, et fut plus d'un quart d'heure à l'ouvrir, défaillante et la main tordue. Oh!

échouer contre ce misérable obstacle! — Enfin, bandant ses efforts, elle arracha le pêne rouillé.

Dehors elle se mit à courir. L'orage avait fui, chassé vers l'est en tempête : et au fond de son orbite de nuages la petite étoile tremblait comme une prunelle. Arrivée au coin de la rue de Bellechasse, Chantal tourna la tête, et, jetant un baiser en l'air :

— Adieu! dit-elle à l'étoile.

XVI

Vierge à vendre [1]

Chantal se hâte vers le fiancé de son choix. — Sur le trottoir sonore des rues mortes son pas fait un petit bruit haché, cadencé. L'âme lisse désormais et cuirassée, elle va, les yeux secs sous son voile, les bras en croix sur la poitrine. Elle va, ayant une à une semé les tristesses rappeleuses, où comme un glas tintaient les joies quittées; elle va, et secoue ses épaules, où pèsent des regrets encore; elle va; et chaque enjambée, qui la rapproche, fait son regard plus clair, plus claire sa pensée. — Chantal se hâte vers le fiancé de son choix.

Chantal se hâte vers le fiancé de son choix. — La nuit est sereine comme elle : entre ses marges blanches, piquées de petites flammes, la Seine écailleuse chatoie, et la lune, là-bas, sur l'*i* blafard de l'obélisque, s'arrondit pareille à un point d'or. De délicates écharpes de brumes se balancent doucement à fleur d'eau. Il y a du rose, du lilas aux façades de pierre, aux quais de granit du lilas, du rose. Et, le cœur haut, vidé ainsi qu'une tire-lire, la mémoire dégagée, libre, sans une idée arrière —, Chantal se hâte vers le fiancé de son choix.

1. Geneviève Mahoul, de *Dans la vieille rue,* sera aussi une « vierge à vendre ». Et l'écuyère du roman homonyme s'appelait Forsell (« for sale », en anglais, signifie « à vendre »). Khalil-Bey, modèle de Varon-Bey, était un acheteur à toutes chairs : ainsi, à en croire Daudet, il aurait expédié à une dame respectable une lettre, que le romancier prétend avoir vue, pour lui demander « cyniquement le prix du pucelage de son *culo* », écrit Goncourt dans son *Journal* (tome III, Robert Laffont, coll. Bouquins, p. 659), à la date du 31 janvier 1892.

Chantal se hâte vers le fiancé de son choix. — Sur le pont de la Concorde une voiture attardée, qui passe, la fait retourner, frissonnante, comme si elle avait peur d'être suivie. Et c'est d'une allure plus vive qu'elle traverse. À droite, à gauche, les Champs-Élysées fourmillent et bourdonnent : dans le feuillage courent des cordons de feu, et, parmi la chaussée, des lanternes voltigent, semblables à des lucioles. Elle s'efface, elle se recroqueville au profond des marronniers, l'haleine égale, le pied sûr, la gorge un peu sèche seulement. De-ci de-là des ombres filent, des bancs s'animent, des chaises bavardent : elle va, elle va... Plus elle monte et plus elle se sent légère : à croire que l'air est plus pur, qu'elle respire, les odeurs du chemin plus subtiles. — Cela sent si bon, le chemin qui mène où l'on aime ! — Et peu à peu, à la cadence de sa fièvre ; elle presse la mesure comme à la sonnerie d'un pas redoublé — belle et crâne sonnerie d'*allegro,* vibrant, qui donne des jambes, qui donne des ailes : le clairon de sa conscience martyre, poussée d'un superbe en avant — Où court-elle donc si vite, si vite, la jolie fille ? se demandent les passants surpris. — Chantal se hâte vers le fiancé de son choix.

Arrivée à l'Étoile, elle tourna dans l'avenue d'Iéna, hésitant, pas trop sûre de sa route. Encore quelques pas et elle se trouva en face d'une maison basse, d'architecture sarrazine. Elle dut se recueillir un moment. C'était là : un jour qu'elle revenait des courses avec sa mère et Sabine celle-ci s'était penchée à son oreille pour lui dire :

— Tiens ! Vois-tu ? Là, à droite... le palais de ton amoureux !

Elle passa son mouchoir sous son voile, afin d'éponger un peu de sueur qu'elle avait, et, rassemblant en paquet son courage, son chapeau remis droit, son mantelet rajusté, elle traversa le trottoir. Trois portes en ogive trouaient la façade sans croisées. Pas une lumière. Elle sonna — songeant tout à coup : — Que ferait-elle s'il n'était pas rentré ? Alors sa crânerie tomba. L'attendre ? Mais voudrait-on la recevoir ?

Elle leva la tête, aperçut l'étoile qui lui riait, et la confiance rentra dans son cœur. Il y eut un petit bruit de détente : la porte bâillait : elle entra.

— Monsieur Varon-Bey ? dit-elle.

Le concierge, en train d'éteindre sous le porche, se retourna, l'air effarouché. Puis, comme s'il venait soudain de comprendre, il demanda, clignant des yeux :

— Est-ce que Monsieur sait ?

— Non !

— Mais, Mad… Mademoiselle, je crois bien que Monsieur doit être couché à c't'heure !… Vous pensez… si Monsieur n'était pas prévenu !

— Prévenez-le ! dit-elle. Je tiens beaucoup à le voir… C'est pressé. Je vous en prie…

Et malgré elle, d'un geste tremblé, sur ses yeux elle épaississait sa voilette.

— En ce cas, si vous voulez entrer par ici ?

Il était revenu à sa loge pour sonner. Puis, aucun domestique ne venant, il l'emmena dans un vestibule.

— À présent, si Mademoiselle veut me dire son nom ?

Elle répondit bien haut :

— Chantal de Varèse.

Après cet éclat, force serait bien à son père de dire « oui », sous peine de la perdre d'honneur aussi, elle.

Le concierge avait ouvert de grands yeux ; et, béant, il disparut par un couloir.

Debout devant une glace, Chantal se mirait, sans voile : c'était l'inspection suprême, la revue d'armes. Voyons ! Est-ce qu'elle avait bien tout de pied en cap ? Ses cheveux étaient-ils à leur place ? Y avait-il assez d'éclairs dans son œil, assez de provocation dans son sourire ? Vite sur un doigt allongé en bâton elle roula une ou deux boucles folles, et, plantant son chapeau un peu bas sur le front, ainsi qu'elle l'avait vu faire à des filles, elle attendit.

Des pas sonnèrent sur le marbre. Et une peur lui amollit les jambes. S'il allait ne plus l'aimer… l'aimer moins… trouver trop cher le prix qu'elle mettait à se vendre ? D'un dernier regard elle pesa sa beauté en balance avec l'honneur de son père… Son père ! Ce serait aussi son père, à lui !…

Mais soudain une douleur aiguë lui fit mal : peut-être qu'il ne voudrait plus d'elle pour femme !

Pour… quoi, alors ?…

— Si mademoiselle veut prendre la peine… ? bredouilla le concierge, qui étouffait un bâillement. — Et, entre ses dents, il mâchonna : — Une drôle d'heure, tout de même !

Il marchait en avant, une lampe dans la main, qui éclairait mal de larges galeries de cloître en arcades, autour d'un jardin à ciel ouvert, où de l'eau dégouttait d'une fontaine. Chantal suivait, insensible aux choses, les prunelles fixes : ainsi c'était fait d'elle, cette fois ! L'ange n'était pas venu.

À la traversée du parterre, elle entrevit l'étoile, et l'ardeur du sacrifice de nouveau la brûla, et le clairon sonna qu'elle avait au-dedans d'elle. Loin, loin, sous des draperies retroussées, une lumière pointait par-delà les galeries. Et une envie de courir la prit, de se jeter à l'assaut d'un élan fou. Cela n'en finissait pas, ce chemin de croix, et cet homme qui la précédait si lentement, d'un pas solennel et gourmé de suisse d'église ! Enfin, soulevant une tapisserie :

— Monsieur va venir ! dit-il.

Et, ayant glissé sa lampe dans une gaine d'albâtre, il se retira.

Chantal était seule dans un petit salon Louis XVI, tendu de satin changeant couleur d'aurore, aux meubles fin jambés, depuis les bonheur-du-jour en laque de Chine jusqu'à la cheminée, de marbre rose, avec des carquois délicatement noués d'orfèvreries. Elle avait caché sa figure dans ses mains et priait, songeant tout à coup à ces histoires qui avaient couru sur Varon-Bey : d'affreuses, d'incompréhensibles légendes de débauches, d'épouvantables amours de pacha encadrées dans un musée secret. Elle se souvenait bien que Sabine lui avait dit que ce diable s'était fait ermite. Mais, malgré cela, un peu de peur lui venait, à elle, qui de sa vie n'avait imaginé ce que pouvait être avoir peur.

Cependant, enhardie par ce silence qui régnait, elle regarda. Et c'était si rose, si souriant, ce logis, que cela remit presque une paix dans son âme. Sur une table à ouvrage il y avait une tapisserie commencée, un dé à sa taille, des pelotons de laine assortis, puis ses livres anglais familiers, un flacon à odeurs, les bonbons qu'elle aimait dans une bonbonnière d'écaille blonde. Une vitrine à fond de glace lui renvoyait des statuettes de Tanagre, rieuses, l'air espiègle, demi-nues. Et, s'étant retournée, elle aperçut son portrait au-dessus d'un petit bureau de bois de

violette. — C'était donc vrai ce que Sabine…? Quoi? elle régnait à ce point dans ce cœur de vieil homme?

Elle se leva, attirée vers une baie à demi fermée par des portières chambre était là, toute blanche, le lit d'argent mat rehaussé de guillochures d'or, les meubles pareils, et son chiffre — deux *C* — fleuris d'entrelacs aux dossiers. À côté, une porte entrouverte laissait deviner l'oratoire éclairé d'une lampe qui pendait, avec un banc gothique, et, devant, un coussin de peluche allongé pour les genoux.

Rougissante, elle recula dans le salon. Oh! comme il l'aimait! — Et pensant à cet autre qu'elle adorait et qu'elle ne reverrait plus, elle pleura à l'idée qu'il allait pleurer.

Mais un bruit de pas, qui grandissait peu à peu, la rappela à la dure réalité des choses. Elle essuya ses larmes; et un long frisson, qui lui coupa les jambes, l'assit de force sur une chaise, le front dans ses deux mains.

— Mon Dieu! dit-elle. Mon Dieu!

Elle se sentait soudain désarmée. Qu'est-ce donc qu'il exigerait d'elle? Il y eut à la porte comme un soufflement de grand fauve. — Il était là; elle le sentait à quelque chose de chaud qui l'enveloppait de partout.

Alors, victime souriante et parée, elle attendit, les yeux levés en haut pour voir si l'ange ne venait pas [1]…

1. Étonnante ellipse au moment où le *suspense* est à son paroxysme. Mirbeau en donnera de nombreux autres exemples : six années de la vie de l'abbé Jules resteront en blanc; le viol de Sébastien Roch ne sera pas évoqué; il ne nous sera rien dit des amours de Clara et du narrateur anonyme du *Jardin des supplices*; et nous ne connaîtrons pas avec certitude le nom du violeur et de l'assassin de la petite Claire dans *Le Journal d'une femme de chambre*.

XVII

La maréchale

— Ah ! ma pauvre Clémentine, fit la comtesse d'Andilly en se levant, le monde n'est pas gai. Mais va ! Chacun a ses misères. Croirais-tu que Sabine s'est amourachée de ce petit de Breux, qui doit débuter au théâtre, et qui n'a pas un patard ? Et ça me fait des sommations… oh ! respectueuses, tout ce qu'il y a de plus respectueuses. Où le respect va-t-il se nicher ? Que veux-tu ? Elle était si mal élevée, cette Sabine !… Et puis trop bon garçon… tiens ! dans le genre du duc. Très dangereux, les bons garçons ! Comme les bons mots, ce sont de bonnes gens qui vous assassinent pour rire… Il ne faut pas se laisser assassiner… Oui ! Oui ! Je sais, tu n'as pas voulu te mêler des affaires. Je comprends cela joliment !… Point à ton âge que… Et puis enfin, pour Mathilde… À quoi ça aurait-il servi d'ailleurs, avec un pareil panier percé ? Quand c'est à ce point-là, il n'y a même plus de panier du tout… Adieu ! Je reviendrai te voir. Va ! ça s'arrangera ! Tout s'arrange… mal, c'est vrai, enfin… ! J'ai toujours eu idée que Chantal épouserait Varon-Bey !… Ah ! si elle voulait !… Il est si riche, ce bonhomme-là !

Elle se pencha pour embrasser la maréchale, qui, assise dans sa bergère, près de la fenêtre, droite et sans une parole, lui tendait son grand front fouetté de mèches blanches sous le bonnet noir troussé comme une visière de casque.

— Adieu ! dit celle-ci. Et merci d'être venue, ma petite !

— Il n'y a pas de quoi ! Si ça te distrait, je reviendrai. Quand ce ne serait que pour savoir… Moi, il faut que je sache !… Je serais venue hier sans cette affaire des assises : mais le verdict

n'a été rendu qu'à passé neuf heures. Sabine ne voulait pas s'en aller. Tu sais comme elle est mal élevée, cette Sabine!... Un empoisonnement, ma chère, à l'arsenic! Quatre victimes, rien que cela! C'était d'un passionnant!... Aussi, ce matin, je me suis levée exprès dès patron-minette... D'aussi vieilles amies que nous sommes, n'est-ce pas? Te rappelles-tu, à Metz, la rue Fournirue... et la pension... et Madame Perrin-Hozé, la pâtissière, qui vendait de si bonnes *croquantes* et les *flans tout chauds, tout bouillants*?

La maréchale fit « oui » de la tête, la face éclairée d'un sourire qui courut en frisson dans ses rides.

— Non, merci! dit la comtesse en repoussant du bras la tabatière qu'elle lui tendait. Je n'en suis pas encore là. Tu es mon aînée, tu sais! Allons! adieu!... Du courage!

Elle s'arrêta devant la glace, pour tapoter le nœud de son chapeau — une capote de satin d'ancienne mode — et réépingler sa « visite » en Chantilly.

— Je n'ai pas seulement pris le temps de m'habiller!... On va rire de moi à l'église. Comment! Déjà huit heures? Je me sauve!

Puis, se décidant à partir, madame d'Andilly, guillerette à son ordinaire, encore qu'un peu dépitée au fond d'avoir appris le retour du duc, ce qui rendait le scandale infiniment moins scandaleux, prit la porte avec ces mots à la marquise de Boisgelais qui ne quittait plus sa mère :

— Non, restez près de votre maman. Je connais le chemin, ma belle!

C'était le lendemain de la fuite, pas encore connue, de Chantal, un dimanche. Dans la pénombre de la soupente sans soleil, la marquise, sous son voile abaissé en pleureuse, lisait des lèvres un paroissien, tandis que la maréchale tricotait, comptant ses mailles : une façon de chiffrer, sans rompre le repos du dimanche.

Elle n'avait pas changé, la maréchale. Sur sa face d'un ton de cire pas une ride de plus, pas une larme : aussi gris, aussi terribles étaient ses terribles yeux gris.

La catastrophe, où son fils sombrait, n'avait point arraché un soupir à ce corps de vieille cristallisé dans sa haine. D'un trait de plume elle pouvait le sauver : mais où sa revanche alors? la

revanche de ses trente années d'esclavage, la revanche de ce rude champ clos d'épousailles, des pleurs versés, des hontes bues, de sa prime jeunesse flétrie à ce dégradant contact de soudard ? Elle n'avait rien oublié du gaspillage de son bien, des retours d'orgies, des bourrades, et, de même que son livre de dépense, elle avait tenu son compte de rancunes. Pas plus la marquise de Boisgelais qu'Honorine n'avait pesé dans ses conseils. La haine du père, elle la reportait sur l'enfant, voilà, sur l'enfant, qui le continuait si bien. Son crime, cela, d'être né du maréchal, d'avoir hérité ses traits et son bel appétit de *noceur* ! Son fils, à elle ? Allons donc ! D'où est-ce qu'il lui ressemblait ? Et, ne se souvenant plus que ses flancs l'avaient porté, elle trouvait un plaisir de justice à se payer sur le petit de la dette du grand.

Sous son masque impassible, momifié, une joie la brûlait en dedans, à l'idée de cette fange répandue sur le nom de Varèse exécré : car elle, elle restait Hussenot, Husenot, tout court, Hussenot — *banquière*. Et, sans peut-être avoir trempé dans le complot de la baronne, il n'était pas très sûr qu'elle ne l'eût pas connu.

— Comment es-tu, maman ? dit la marquise.

Et, ayant approché sa chaise, elle lui tâtait le front, les mains, la couvait du regard, obstinée à la voir souffrante.

Il y eut dehors un tumulte de voix. Honorine entrouvrit la porte et dit :

— C'est monsieur le général Salmon, de Metz !

Celui-ci se précipita, bousculant la femme de charge. Arrivé devant la maréchale, il fléchit le dos respectueusement. Puis, ayant fait demi-tour, il alla saluer le portrait, en soldat, le corps d'aplomb, les talons sur la même ligne. Ce ne fut qu'en se retournant qu'il aperçut la marquise, et, l'air bourru pis qu'à son ordinaire :

— Demande mille pardons, madame, dit-il. Votre santé est bonne ?… Demande mille pardons !

Il avait tiré un large foulard rouge à dessins, dont il se tamponnait les yeux, sanglotant :

— Sacredié de sacredié ! Quel malheur !… Un coup pareil ! Ça vous démolit… démolit…

— Général, asseyez-vous donc ! gémit madame de Boisgelais.

— Merci… Demande mille pardons… pas mon métier!… C'est plus fort que moi! Sacredié!… De si vieux amis!… Ah! le pauvre grand, s'il n'était pas mort… il en mourrait… mourrait! — Et, envoyant une œillade au maréchal qui souriait bellement dans son cadre : — Oui, mon vieux, tu as bien fait de mourir… tu as bien fait!

Enfin, la voix nettoyée d'un crachement, il fourra son foulard dans sa poche, et, soudain calmé, il commença d'un ton de tragédie :

— Madame la maréchale, je viens pour le petit… J'ai pris mes informations… On peut nettoyer l'affaire avec une pièce de quelque mille francs. Il n'y a pas à plaisanter, vous savez?… pas à plaisanter!… Me permets de vous dire ça, hein? Quand on se connaît depuis… depuis, enfin, n'importe. Le petit est jeune, léger, pas mauvais au fond… Il ne recommencera pas… M'a donné sa parole d'honneur… parole d'honneur! Et ça n'est pas pour une fichtre question de gros sous que vous voudriez laisser traîner le nom de Varèse… qui sait?… sacredié! peut-être en justice!… Avez-vous vu la pauvre petite duchesse?… Elle fait de la peine… fait de la peine! Et Chantal? Et François, le pauvre *gachenet*?… Voyons! madame la maréchale… s'agit de les tirer de là, pas vrai?

Il s'arrêta, épongeant son front chauve; la marquise murmurait toujours ses *ave,* comme enfermée dans ses prières, et la maréchale indifférente tricotait.

Il reprit :

— Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis?

— Non! répondit-elle. Qu'ils se débrouillent!

Et le cliquetis plus sec des aiguilles appuyait ce « non » furieusement.

Le général sursauta.

— Allons donc! dit-il… Allons donc!

Il ne put achever : une toux lui montait à la gorge, et, la figure cramoisie, il fut un bon moment à étrangler dans son foulard.

— Ça n'est pas votre… votre… hum! hum!… oh!… votre dernier mot… dernier mot?

— Si, le dernier. Non, c'est non!

— Voyons! Voyons! Madame la maréchale, vous ne me ferez pas accroire, à moi, que le nom de mon vieil ami, le maréchal…

ce nom, qui reluit, sacredié! comme un *bancal,* ne vous est pas plus cher que… que… hum! hum!… qu'une *pochée* de cent sous?… Compris! ah! ah! ah!… compris!… C'est un non pour un oui! Histoire de flanquer la *venette* au petit… Bonne idée! Ça sera une leçon… une leçon! D'abord je lui ai donné ma parole : s'il recommence, je lui f… fiche des calottes… Et le général de division d'artillerie en retraite, Salmon… de Metz… sénateur… ancien ministre… n'a qu'une parole… sacredié! qu'une parole!… Tout de même, il n'y a pas trop le temps de muser. Le compère Varon-Bey poursuit… Les feuilles de ce matin reparlent du cercle de l'*Épée* et de cette s… *blague* de chantage… Ah! les coquins, ces journalistes! Vous savez que Chalain s'est battu avec un de ces polissons-là?… Bon petit garçon, ce Chalain… Trop grand à cheval, beaucoup trop grand, une asperge… enfin, n'importe… bon petit garçon tout de même!… Bref, demande pardon de mettre les pieds, comme on dit, dans le plat… mais là, voyons! pour quand est-ce, madame la maréchale?

Elle le fixa dans les yeux, et, tricotant toujours, de sa même voix blanche sans éclat, elle répondit :

— Je n'y peux rien.

— Comment! Vous n'y pouvez rien?… Il y a un malentendu : je me serai mal expliqué… Demande mille pardons… Vous savez ce que c'est?… Pas mon métier!… Voici en deux mots, madame la maréchale, vous demande ce que vous comptez faire pour le petit, qui a des masses de dettes, pas le sou et une sale affaire sur les bras. Et quand un général français, un Varèse a une sale affaire sur les bras, il ne va pas chercher midi à quatorze heures, il se fait sauter le caisson… pardon de l'expression! Mais c'est ça!… Hier, sans Chantal, ça y était… Faut pas qu'il recommence, sacredié!… Voyons, madame la maréchale!… Non?… Rien?… Ah! S… tonnerre!

Il s'était mis debout et gesticulait derrière sa chaise. Madame de Boisgelais le tira par sa redingote :

— Général, je vous en prie! dit-elle. Pas de scène devant maman! Elle n'a pas besoin de cela… Ce malheur l'a assez bouleversée…

— Et avec un soupir, elle ajouta : — Mon pauvre frère! C'est le bon Dieu, qui… !

— Eh! laissez le bon Dieu où il est, madame! Il s'agit de l'honneur du nom, le nom de votre papa…

— Je vous en supplie! reprit-elle, des hoquets dans la voix. Vous la tuez… Vous voyez bien que vous la tuez… C'est mal! un vieil ami de la famille!…

— Mais c'est justement pour ça, sacredié!… Ah! si le maréchal était là, qu'est-ce qu'il dirait, le pauvre vieux?… Encore un coup…

— Inutile, général. S'il n'avait tenu qu'à moi de rendre l'honneur à mon frère, Dieu m'est témoin que j'aurais tout donné… tout… Hélas! il est trop tard!… Dieu…

— Mais vous n'avez donc rien là? fit-il en éclatant. — Et il se tapait de grands coups dans la poitrine. — Rien?… Rien?… Ah! sacredié! vous allez le laisser mourir alors… comme un chien?… déshonoré par-dessus le marché? Le général Jarry, fils du vainqueur de Varèse, déshonoré! — C'est à crever de rire! Quand tout le monde sait qu'il a une maman est-ce que je sais combien de fois millionnaire?… Si je pouvais quelque chose, moi, parbleu!… Mais ce n'est pas avec mes *quat'* sous de retraite et de Sénat…! Madame la maréchale, par pitié!… Au nom de mon cher et grand ami!… Voyons! c'est votre fils, pourtant, votre *petiot*…

— Non! dit la maréchale.

— Comment? non?… C'est cependant pas celui du Grand Turc!… Et s'il crève, alors, s'il se fait sauter… pour de bon?

— Je m'en moque!

Et, lâchant son tricot, la maréchale jeta en l'air ses deux bras d'un geste d'ennui qui soulignait ces trois mots épouvantablement.

Le général lui tourna le dos, et, apostrophant le portrait :

— Ah! mon pauvre vieux, on t'oublie fichtrement ici! dit-il.

Une fois encore il revint à elle, et, comme il l'implorait, courbé en deux, avec de grosses larmes qui coulaient sur sa peau rude et couturée de soldat, la marquise l'emmena vers la porte, geignant.

— Général, général!… Assez!… C'est affreux, ce que vous faites là!… Vous en rendrez compte au bon Dieu!… Vous la tuez, je vous dis… vous la tuez!… Ma pauvre maman!… Ce

sont eux qui vous envoient, n'est-ce pas ?… Les misérables ! Je sais : ils voudraient la voir morte…

— Ah ! sacredié ! oui ! fit-il en se retournant.

Et un gros vacarme de bottes et de jurons sonna dans l'escalier, tandis que la marquise s'empressait, avec des câlineries moites de bonne sœur.

— Va ! maman, tant que je serai là…

Et ce furent des recherches de petits soins : elle la redressait dans sa bergère, lui calait les reins, remettait droit son bonnet, avec des « Jésus ! », des yeux au ciel, un babil de chapelet, sous le regard gelé d'Honorine, qui, debout, sur la porte ouverte, montait sa faction en reprisant un bas.

Juste comme neuf heures sonnaient à l'horloge de la cour, le duc se jeta dans la chambre, en veston, sans chapeau, les yeux rouges, effaré, appelant :

— Chantal ?… Chantal ?… Elle est ici, n'est-ce pas ?… Mais répondez donc !… Je t'en prie, maman, dis-moi quelque chose !…. Tu ne l'as pas vue… hier soir… cette nuit ? Je ne sais plus… je ne sais plus !… Oh ! Dieu !… Dieu !… C'est trop !

Il pleurait, les mains à plat sur la figure et de l'eau suintait comme d'un filtre au travers de ses doigts.

— C'est bien vrai que vous ne l'avez pas vue ?… Ce n'est pas possible !… Oh ! tout perdre en même temps… tout perdre !… Elle n'a pas couché à l'hôtel… cette nuit… Oh ! mon enfant ! ma pauvre enfant !

Il avança d'un pas vers sa mère, qui continuait à tricoter, insensible il lui prit le bras, et clamait :

— C'est ta faute, tu entends ?… ta faute !… Si tu avais fait ton devoir… oui, ton devoir !… Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Ma pauvre enfant !… Chantal ?… Mais où est-elle ?… Chantal ?… Tu le sais, je suis sûr que tu le sais !… Elle est venue ici hier ? Que lui as-tu dit ?… quoi ? quoi ?… Mais réponds donc !

La marquise le tirait par-derrière, l'implorant :

— François, je t'en supplie !… Maman n'est pas bien… tu la tues !… Puisque nous ne savons pas où est Chantal !… Voyons ! Elle ne peut pas être perdue : tu la retrouveras !… Elle est sortie, voilà… elle va revenir… Va-t'en, je te dis !… Ça fait mal à maman… cette pauvre maman… Le bon Dieu te voit, tu sais…

Le duc lui cracha une injure, et, la repoussant :

— Oui, je m'en vais ! Tu as peur que je lui demande de l'argent ?... Pff... ! Il n'y a pas de danger que maman lâche ses écus... Tu es là d'ailleurs pour l'empêcher, hein ?... Tu parles de ta religion, de ton Dieu !... Je la connais, ta religion, je le connais, ton Dieu. C'est lui, qui t'enseigne la haine... malheureuse !

Puis, marchant sur la maréchale, qui, apeurée, les bras en défense, se reculait, il la saisit aux épaules, et la secouait, dans un coup de folie :

— Qu'as-tu fait de ma fille ? criait-il... Qu'en as-tu fait ?... Réponds ! Alors elle se dressa tout debout, suant la haine ; et, les yeux dans ses yeux, terrible, elle dit seulement :

— Oui, tu es bien le fils de ton père !

Et, en proie à une soudaine attaque, les bras battants, les prunelles pétrifiées, la bouche tordue, elle s'abîma de son long sur le carreau, tandis que la marquise appelait : « Au secours ! » et qu'Honorine, l'air dur, montrait la porte au duc, avec ces mots cinglés d'une voix âpre :

— Allez-vous-en !... Allez-vous-en, parricide !

XVIII

Journal d'un premier cocher (suite) [1]

Ce premier de juin, midi. — Comme je partais, ce matin, sur mon grand *break* avec le petit Victor pour promener ma jeune paire, — la même dont le piqueur de Mme Delphine de Bravoure m'a encore offert, la semaine passée, 1 500 louis comptant (mais plus souvent ! Est-ce que ça a été créé et mis au monde pour traîner la *cocotterie,* des bêtes pareilles ?), Monsieur le duc m'a fait l'honneur de m'appeler

— Godefroy !... Godefroy !... S'il vous plaît, Godefroy ?

Il faut être juste : malgré qu'il ne remonte point, ce qui s'appelle, aux Croisades, Monsieur le duc a du monde, énormément de monde, et il sait les égards qu'on doit aux personnes élevées. — Et qu'est-ce qu'il y a de plus élevé qu'un premier cocher, n'est-ce pas ?

Je passe les guides au petit Victor et je descends si vite que je peux. — Moi, avec des égards, on me ferait aller au Kamchatka, ou quel que soit son nom, qui n'importe pas.

1. Nouvelle ellipse dans le récit. Le retour au journal du cocher, après la scène dramatique qui clôt le chapitre XVII, établit une rupture de ton, crée la distance qui empêche de prendre le récit au premier degré.

Monsieur le duc avait, si j'ose m'exprimer ainsi, la figure de quelqu'un à qui qu'on a vendu des pois qui ne veulent pas cuire.

— Godefroy, qu'il me dit, vous n'auriez pas vu des fois mademoiselle Chantal?

Il perdait la carte positivement (je dis la carte, au figuré) : car, je vous demande [1], est-ce que c'est dans les attributions d'un premier cocher de garder les jeunes demoiselles?

— Non, Monsieur le duc! ai-je fait. J'ai eu l'honneur de dire quatre paroles à Mademoiselle, hier, au matin, sur les neuf heures, neuf heures moins le quart. Mademoiselle cherchait après Monsieur le duc.

— Je vous remercie, Godefroy!

Et le voilà parti, sacrant des *n... de D...* entre ses dents, parce qu'un homme aussi distingué que Monsieur le duc ne se croit pas permis de sacrer des *n... de D...* autre part qu'entre ses dents.

Je remonte sur mon siège et en route! Mais vous pensez si je faisais mes réflexions et si je me remâchais la phrase de M. Stahlman :

— *Monsir li brémière,* nous *tansons sir une folgan!*

Le petit, lui, Victor, gardait son quant-à-soi : il commence à se former, le petit Victor. — Ma fréquentation, n'est-ce pas? Seulement il caressait ses favoris. Règle générale : quand le petit Victor a idée de causer et qu'il n'ose point, rapport au respect, vous le voyez caresser ses favoris, ce qu'il appelle, de simples pattes de lièvre, de simples pattes. Alors, du bout de mon fouet je lui fis signe qu'il pouvait marcher. Et en avant, le voilà qui se met à taper sur les maîtres.

J'en avais la chair de poule (je parle au figuré), et mon cheval de gauche en profitait pour tirer en renard, le brigand! Car, si doux que je lui mette un mors, un *pelham* de rien comme à une

1. Cette interpellation du lecteur confirme qu'il ne s'agit pas d'un véritable journal : le romancier ne joue pas le jeu, ne respecte pas le contrat tacite passé avec son lectorat sur la foi du titre du chapitre. Il en sera de même du journal de Célestine.

demoiselle, au bout d'une petite heure d'attelée, sa bouche s'échauffe, et va te promener!

Le petit Victor s'emballait aussi, lui. Et je te cause, et je te cause, mais avec son voleur d'argot j'en perdais la moitié. Quel *voyou,* hein? Ça n'a pas 25 ans et ça parle déjà argot comme père et mère!

Bref, voici la chose en bon français. C'est la débâcle, la *grande culotte,* comme appelle le petit Victor. — Car il a toujours été grand, Monsieur le duc : je l'ai vu me donner des vingt louis par étrenne de voiture. Et tel pour la donne, tel pour la dette. Aussi le petit Victor, à qui *qu'*il est redû six mois de gages — le même qu'aux autres — ne se gêne pas pour le traiter de *grand filou.* Qu'est-ce que vous voulez? Ça n'a point de ventre, point de style, ça ne peut pas avoir le respect de l'infortune.

Pour ma part je n'ai point trop à me plaindre; grâce à M. Stahlman, mes petites précautions étaient prises et mes petites fournitures payées.

Donc, toute la journée d'hier, il a plu du papier timbré, si j'ose dire. M. Stahlman ne savait plus où se fourrer, lui, qui a la sainte horreur du désordre : il a fini par mettre sa brave et digne femme pour répondre, et, de honte, il s'est enfermé en face, au café de *Mulhouse.* Monsieur le duc sorti avec ça, comme par un fait exprès, Madame la duchesse souffrante — une *frime*! — et Mademoiselle Chantal partie en fiacre! En fiacre, je vous demande un peu, quand on a des douze chevaux à rien faire! C'est insultant pour un cocher, ça! — Même Monsieur le duc avait comme oublié de rentrer la veille. Si bien que le petit Victor — qui l'a conduit vers les sept heures chez sa bonne amie, Madame la baronne Simier —, disait déjà qu'il avait levé le pied avec sa… Malgré tout mon respect pour les mots historiques textuels, je me vois contraint et forcé de le remplacer, celui-ci, par des points. — Autant de mauvais points, censé, pour Madame la baronne. Sur les midi, Mademoiselle Chantal a *rappliqué,* ramenant Monsieur son grand-père; puis monsieur le duc est revenu, à son tour, avec une de ces mines à se faire enfermer. — Enfin ne voilà-t-il pas que, cette nuit, Mademoiselle Chantal a *décanillé* chez un amant, à ce que prétend le petit Victor?

Ça me rappelle toujours le mot de défunt mon père, qui s'y connaissait, ayant été marié trois fois — je dis trois fois.

— Des femmes, vois-tu, *fiston,* la meilleure ne vaut pas les quatre fers d'un chien [1] !

Même jour, 4 heures. — Monsieur le duc vient de rapporter Mademoiselle en voiture — en *sapin* — de je ne sais pas trop où, avec une fièvre de cheval.

Pas d'ordres. — Seulement, le matin, la balade des chevaux. Moi, ça ne me va pas, ces existences-là ; on se perd la main. Sans compter que je ne dîne point de bon cœur quand je n'ai pas fait au moins une petite fois aller et revenir mon *persil* dans l'allée des Acacias, et un petit peu *épaté* MM. les Anglais. Parole sacrée, si je ne considérais pas cela comme un manque d'égards vis-à-vis Monsieur le duc, qui a toujours eu de la politesse avec moi, je lui enverrais ma démission et raide. Mais ce serait un manque d'égards. Et ça n'est pas au moment qu'il n'y a plus de principes, et que le respect s'en va, si j'ose dire, en poussière, que je voudrais mettre un homme d'une aussi grande famille dans le pétrin.

Ce 2 de juin. — Ce soir, vers les six heures de relevée, nous avons eu le malheur de perdre d'un coup de sang Madame la Maréchale Jarry, duchesse douairière de Varèse, née Eugénie-Chantal-Clémentine Hussenot. — Hussenot de quoi ? Hussenot de rien. Je m'étais toujours méfié que ce n'était que de la noblesse de raccroc, si toutefois j'ose m'exprimer ainsi touchant une personne défunte et qui ne m'a jamais fait de mal, ni de bien non plus, il faut être juste.

C'est à mon restaurant, tout à l'heure, que j'en ai eu la première nouvelle. J'avais fini mon modeste repas, et, sur le coin de la table, en buvant ma demi-tasse, je faisais un cent de piquet avec M. Vassal (Jean-Joseph), le patron de l'établissement, un homme convenable, qui jouit de bons petits principes de cuisine et de politique aussi.

Je dis :

— Sept trèfles, qui valent 66, bon ! Quinte majeure, bon ! Et quatorze de dames, encore *rebon* !

1. Dans un conte de 1886, « Pauvre Tom », Mirbeau opposera la fidélité du chien au sadisme de la femme : bien que le narrateur aime son vieux chien et n'aime pas sa jeune épouse, il finit par sacrifier son brave compagnon à sa cruelle compagne (*Contes cruels,* tome II, Librairie Séguier, Paris, 1990, pp. 38-45).

Je gagnais, sans compter le capot peut-être bien, quand ne voilà-t-il pas l'Anglais de madame la princesse de Santis, qui entre dans le café comme un boulet de canon sans éducation qu'il est et se tordant de rire. Et pan! il *fiche* un grand coup de poing dans la table, au point que les cartes en volèrent (je n'ai jamais rien vu de si dégoûtant que cet animal-là!) et il me crie en son patois

— *Aôh! Sir Bottom! Le vieille diouchesse, il avé cassé son pipe!*

C'est M. Vassal qui jubilait! Ça lui sauvait son capot, à cet homme, et sa demi-tasse. Et son défaut (à chacun le sien, n'est-ce pas?) son défaut serait d'être une idée regardant.

J'étais dans une colère!... Ça n'est pas pour la chose de l'argent : je suis au-dessus de ces petitesses. Mais le manque d'égards, la gaieté obscène de ce mangeur de *pudding,* qui, exprès, à cause qu'il sait que le tabac me tourne sur le cœur, m'envoyait dans le nez de grosses bouffées de *son* pipe, m'avait mis dehors de mes gonds. Et je m'apprêtais à le rappeler à l'observation des convenances et des règlements, qui interdisent de fumer de six à sept dans la petite salle, où j'ai mes habitudes, lorsque son ami, le cocher de Madame la comtesse d'Andilly, un vieux pourtant, qui a l'air bien vénérable (ça ne l'empêche pas d'être pire que les autres), a commencé à m'entreprendre sur ce qu'on racontait dans le quartier, ceci, *ce l'autre,* que Monsieur le duc aurait empoisonné Madame sa mère, histoire d'hériter et de se sauver de la justice, rapport à ses affaires du *Consigne-Club,* ou quel que soit son nom, qui n'importe pas, et aussi d'une saloperie d'histoire de mœurs.

Moi, on ne m'ôtera pas de l'idée que dans tout ça il y a de la politique... Je m'entends.

Pensez si je vous l'ai *remouché,* ce vieux, avec ses menteries, qui se permettait de cracher sur mes maîtres! Avec ça qu'il a le droit de tant se redresser! Sa comtesse, en voilà une farceuse! Et sa fille donc! M. Stahlman m'affirmait ce tantôt que la demoiselle s'était fait enlever, la veille, par un sans-le-sou, qui l'a détournée de ses devoirs. Et comme ça ils sont partis pour Londres, bras dessus bras dessous. Parce que c'est à Londres qu'on va, dans ces occasions-là. — Ces Anglais sont si canailles!

N'importe : cela m'avait tout retourné sens devant derrière, de telle façon que je me suis *carapaté* sans seulement finir mon gloria.

— Bon ! Voilà que je parle argot, moi, à présent !

Ce 3 de juin, minuit. — Ce soir, j'avais invité M. Stahlman à partager mon petit ordinaire, plus deux bouteilles de *cacheté,* parce qu'un homme de six pieds comme lui, ancien tambour-major aux grenadiers de la garde, a droit à de très grands égards.

Le dîner était à six heures pour le quart. Il s'est excusé d'arriver cinq, six minutes après, à cause de la quantité de faire-part, qu'il venait de mettre à la boîte en passant.

Paraîtrait qu'il y a du grabuge, excessivement de grabuge : on se chamaille dur et longtemps à la soupente sur le cadavre encore palpitant, si j'ose dire, de feue Madame la maréchale. Madame la marquise de Boisgelais, elle, elle n'y va pas par quatre chemins : est-ce qu'elle n'accuse pas Monsieur le duc d'avoir assassiné Madame sa mère, du saisissement qu'il lui a donné ?

Il est de fait que son attaque lui a pris après une *bigre* de scène avec Monsieur le duc, qui lui reprochait d'être la cause que Mademoiselle avait filé.

M. Stahlman, en me *débagoulant* tout ça, ne perdait pas un coup de fourchette. Et c'en est une jolie, de fourchette ! De temps en temps il vidait son verre, et, claquant de la langue, il faisait, avec son accent de suisse de Colmar :

— Hein ? *Guelle vamile !... Guelle vamile !*

Je mangeais déjà mes pruneaux qu'il n'en était encore qu'au rôti, à cause des suppléments. Car, sitôt que le garçon avait l'air de vouloir lui tirer son assiette

— *Adandez !* disait M. Stahlman. *Adandez ! Foilà le blus vort !*

Et, pour entendre le *blus vort,* je commandais un supplément. — Je m'en suis fait pour mes quinze francs, sans le pourboire et je ne les regrette pas, parole sacrée.

— *Guelle vamile !*

Au septième supplément, M. Stahlman était un peu pompette, ce qu'on appelle, et j'ai dû lui donner mon bras jusqu'à sa loge, où il s'est rentré en chantant des abominations de la *baronne de Follebique,* ou *biche,* ou quel que soit son nom, qui n'importe pas.

Le sûr, c'est que la brave et digne Mme Stahlman, qui est une femme excessivement chaste, a failli en tomber là d'apoplexie.

Ce 3 de juin, 10 heures. — C'est demain qu'on porte en terre Madame la maréchale. Sans avoir aucun grief précisément personnel contre la défunte, je ne suis pas trop fâché qu'elle aye passé l'arme à gauche, si toutefois j'ose m'exprimer ainsi. Je m'en vas donc figurer dans une *première classe* ! Je n'en avais pas encore eu la chance depuis le temps que je suis attaché à Monsieur le duc. Et ça flatte toujours l'amour-propre d'un cocher, n'est-il pas vrai ? Avec mon *dorsay,* frais verni à deux couches, et ma paire d'alezans dorés, ils vont voir un peu, MM. les Anglais, si le *chic* français n'est pas le vrai *chic* !

Ici toute la valetaille est à la noce (je parle au figuré), à cause qu'on est sûr de ne rien perdre. Même, hier soir, à l'office, le chef, en chose de réjouissance, leur avait cuisiné un *estra* dans le grand, tout à fait le grand. Et le petit Victor — il avait son *jeune homme,* le petit Victor — s'est vanté moi présent, d'avoir, à lui tout seul, sifflé trois bouteilles de Moët.

Petit *voyou,* va !

Même jour, après dîner. — Comme je rentrais voilà une heure, de chez M. Sutton, essayer mes culottes de deuil, M. Stahlman a eu l'honneur de m'appeler.

Il était dans sa loge, occupé d'une tapisserie — un voltaire qu'il se fait au petit point pour ses vieux jours. Sa brave et digne épouse *fafouillait* dans sa cuisine, d'où venait une certaine odeur de choucroute… (Mme Stahlman a le pompon pour la choucroute !)

— Assiez fous ! qu'il me dit. Et *laisez le borte !… Fous* allez en entendre des *joueddes* !

Et du bout de son aiguille il me montrait la fenêtre de la soupente.

Je m'installe, moi : parce que, sans être curieux, ce qu'on appelle, je ne déteste pas de savoir les affaires — des familles de la haute principalement. Quand on écrit l'histoire, n'est-ce pas ?… La grande histoire, qu'est-ce que c'est ? Un ramassis de petits *potins.*

Monsieur le duc avait des raisons avec Madame la marquise, sa sœur. Et ils se traitaient gentiment d'« assassin » et de « voleuse », à cause que Madame la marquise, en veillant

Madame sa défunte mère, l'autre nuit, a cru devoir emporter pas mal d'affaires, en souvenir, qu'elle dit.

Et Madame la marquise s'en allait :

— Hélas! mon Dieu! Dire que si ma pauvre maman est morte… morte sans les sacrements, c'est lui… lui… Seigneur!… Va! Tu verras… tu verras, au jour du jugement… assassin!

— Mais veux-tu bien te taire! répondait Monsieur le duc… Te tairas-tu, s… b…! Tu n'as pas honte… ?

Là-dessus, Monsieur le marquis s'est amené : un bel homme et distingué. Le petit Victor dit comme ça qu'il « n'a pas inventé le fil à couper le beurre ». Mais pourquoi, je vous le demande, un homme aussi distingué se commettrait-il à des inventions pareilles?

Alors il a essayé de les calmer. Mais cela l'aurait autant avancé de siffler dans un carafon, si j'ose dire. On les entendait de la rue. Et le monsieur prêtre, qui était là, et les bonnes sœurs voulaient à toute force s'en aller.

Les voilà bien, les grandes familles!

Même jour, avant de souffler ma chandelle. — Le petit Victor, en m'apportant mes bottes cirées à l'œuf pour demain, m'a renseigné sur le testament. Mademoiselle Honorine hérite 3 000 francs de rente et 3 000 aussi, M. Casimir — un malin — qui s'est bien ramassé quatre fois autant avec la confiance de Madame la maréchale. Madame la marquise est avantagée : et pas monsieur le duc, conséquemment, par la raison que Madame la marquise serait le fruit d'un attachement de Madame la maréchale, à ce que rapporte le petit Victor, mais sous les plus *estrêmes* réserves. Car il n'y a plus de *vieille,* à présent, plus de *grand filou* : le respect est rentré avec l'argent. Le petit Victor va jusqu'à convenir que *Le Moustique,* une feuille vendue aux mauvaises passions, a été beaucoup trop loin en piétinant dessus l'honneur de Monsieur le duc.

Quant à Mademoiselle Chantal, elle ne va pas du tout, mais là du tout. Elle *déménage,* selon le mot du petit Victor.

Allons! Je m'en vas toujours me mettre dans le lit, afin de m'avoir une belle mine, demain, sur mon siège, et d'*épater* — numéro un! — MM. les Anglais…

XIX

Où l'on va au pas

Sous le porche haut drapé en chapelle, parmi les grêles colonnades des cierges, dont les flammes ruisselaient en larmes d'or aux tentures, le catafalque, énorme, se dressait, tout caparaçonné de velours, dans un écroulement de bouquets et de couronnes. Au fond, un prêtre assis priait entre deux sœurs de Bon Secours, de Troyes, agenouillées.

Dehors les voitures roulaient continuellement, fendant le gros de foule amassé.

Des hommes arrivaient, tête nue, des femmes, long voilées, jupes traînantes, qui se signaient, inclinées, et avec l'aspersoir d'argent cinglaient la bière d'une pluie fine, pendant que des valets de pied, les mains gourdes dans le gant, empilaient sur l'estrade des bottes de roses, des croix de pensées et de reines-marguerites. Les draperies soulevées, on se hâtait vers l'hôtel, à travers la cour d'honneur sableuse, largement étendue comme une grève. Dans le vestibule, où la livrée, debout, en grand deuil, mettait une bordure de crêpe dessus la blancheur éclatante des murailles, on s'inscrivait au galop sur des tables, pour filer l'un derrière l'autre, gourmant son air, et poissant son pas vers la pénombre recueillie des salons.

À l'entrée, le général Jarry, duc de Varèse, en tenue, sa croix de commandeur au cou, le bicorne sous le bras, un nœud noir à l'épée, pleurait, lamentablement piteux, abêti, effondré. Et c'étaient alors de longues poignées de mains en saccades, qui ployaient sa haute taille, des condoléances chuchotées, de larmoyants mercis, parfois l'embrassade furieuse de quelque ami

de longtemps reconnu. À sa gauche, son fils, un bambin frisottant, le col arrondi sur la veste, se tenait, curieux et raide, flanqué du marquis de Boisgelais, très digne, la barbe étalée sur le plastron sans pli.

Dans les coins, aux embrasures des portes, on se massait en lignes profondes, ronronnantes, et l'ombre de toutes ces têtes moutonnait étrangement, éclairée de place en place du luisant de bille d'un crâne. Ci et là un gémissement sortait de ce chœur en bourdon, un craquement de bottine, des cliquetis de sabre. On entrait toujours à la queue : et un tassement se faisait à mesure, qui comblait les vides, chacun prenant sa place, les gros, les petits, encastrés, sans tumulte, devant, derrière, dos contre dos, épaule contre épaule.

Tout à coup le demi-jour s'alluma d'un rayon fuselé de lumière blonde, qui, entre deux averses, filtrait par les persiennes. Et ce fut comme un lever de rideau : le décor s'éclaira de toutes ses dorures, moulées en rinceaux, en cadres, en dessus de portes; et, dans le champ des glaces soudain déshabillées d'ombre, les appliques, les poires des lustres, le luisant d'un chapeau, l'acier d'un casque, éclatèrent à la fois en fusées.

Fouetté peut-être par ce réveil de clarté, le murmure des voix allait montant. On causait de ses affaires : les curiosités satisfaites, la mort, les questions d'héritage vidées, on se groupait par connaissances, par métiers, les militaires ensemble, ensemble les *clubmen,* les fonctionnaires civils, les étrangers des ambassades, la famille. Ces groupes mêmes se fractionnaient par tas de grades pareils, généraux en bourgeois, officiers en uniformes, financiers, magistrats, noblesse d'empire ou de croisades. On saluait en le nommant celui-ci, celui-là, le vieux maréchal Y***, un nabot, avec des cheveux roulés sur le col, le Nonce, le prince Z***, avec un bandeau noir sur l'œil, M. K***, de l'Institut, un fervent de l'épée, petit et falot comme sa plume, « toutes les célébrités du monde et de l'armée », vieux habits, vieux galons, cette vieille garde de la mort, qui sort de sa tombe ces jours-là.

Le soleil se voila de nouveau : la nuit retomba comme un couvercle.

Alors le maître des cérémonies, un bel homme rasé, parut sur le seuil, et, retirant la jambe, le chapeau sur le cour, s'inclina dans un large éploiement de son manteau.

— Messieurs, nous avons l'honneur de vous annoncer le départ pour l'église Sainte-Clotilde.

Il vira sur la pointe du talon, et, se couvrant, sa badine en main, il ouvrait la marche, d'un pas rythmé de procession. Derrière le duc, on s'ébranlait par files, à la six-quatre-deux, bavardant, s'appelant loin d'un moulinet de parapluie, d'un coup de chapeau. Puis, dehors, on se forma à peu près en colonne, et le char empanaché s'ébranla.

La pluie s'était remise à tomber, passée au crible de nuages clairs, bouclés, d'un ton d'encre, que du bleu crevait par endroits, tout flambant d'une promesse de soleil. Et ce fut un vacarme de cris, de carrossiers qui pétaradaient en tournant, un ruissellement de foule empressée et houleuse.

Rue Casimir-Périer il y eut une station de cinq minutes, tant la haie était profonde, des voitures attendant sur la place. Cependant on s'abritait à la marge des maisons, jabotant, sans souci du corbillard en panne. Certains, réfugiés sous l'auvent d'une boutique, riaient très fort, et hélaient les autres restés sur la chaussée.

On se remit en marche pour n'arrêter plus qu'à l'église.

Alors, le char pris d'assaut, le poêle troussé, les fleurs mises en paquets, la bière s'avança lentement, comme un grand insecte noir, lamé d'argent, à mille pattes. Et le tonnerre des orgues éclata, battant la mesure au défilé. Au loin, entre les murs de la nef, que les tentures sombres resserraient, écartelées d'armoiries peintes, le catafalque, flanqué de statues aux quatre angles, pyramidait parmi les lampadaires et les cierges.

Le service commença, un susurrement de voix, des *tin-tin* de clochette : l'orgue s'était tu, et il y eut comme un grand souffle qui passa dans l'église.

Tout Paris était là, mis en appétit de scandale. Car s'agissait-il de spectacle, soit messe, soit théâtre, soit revue, le nom de Varèse faisait réclame. Que de femmes il passionnait, ce bel Alcibiade en bottes pointues, qui, chaque jour, rognait un bout de queue à son chien ! Quelles plénières et sereines indulgences on gardait à ce d'Artagnan en habit noir ! — Les femmes, comme la fortune, sont douces aux casse-cou, aux casse-cœurs. — Aussi la tentative de chantage brochant sur la déconfiture du cercle, avait mis le

feu aux poudres — aux poudres de riz, s'entend. Ce bon garçon, ce chanceux, les hommes le jalousaient trop pour s'affliger de le voir à la mer. Mais voici que, juste à point, la maréchale était morte, et le duc repêché. Et ceux-là qui se frottaient le plus les mains tout à l'heure accouraient des premiers saluer le soleil, et applaudir l'apothéose. Ah! le beau cinquième acte de drame [1], en effet, corsé de fuite, de retour, de suicide avorté, puis de l'escapade de la fille! Et quoi d'étonnant à ce que les invitations eussent fait prime? On remplit une cathédrale à moins.

La messe finissait dans un remue-ménage de chaises, des poussées de *seul-homme,* des parlottes. Pendant que la famille filait par l'étroit couloir tapissé, on se bousculait à l'eau bénite. Quelques-uns renonçaient, et, après quatre pas dans la mêlée, revenaient saluer le duc et son beau-frère, qui fondaient en eau, tous les deux, énervés par la pompe frissonnante et suraiguë des hymnes, celui-là ravagé, les yeux petits, méconnaissable, celui-ci, au contraire, gardant sa froideur comme il faut dans ses larmes. La marquise, vis-à-vis, sanglotait entre deux cousines. Une crampe de désespoir la tordait sous son voile : des dents claquées, des abois, des yeux blancs, toute une mise en scène de dévote, abîmée d'un furieux chagrin dans cette mort, qui sauvait l'honneur à son frère.

Le cortège se reforma à la diable, réduit de moitié. D'abord les gens du duc, les seuls corrects et point débraillés dans cette foule, puis des sœurs, deux files de repenties, des orphelines, très petites, habillées pareilles, avec une médaille au bout d'un ruban clair, affiches vivantes des œuvres-pies de la marquise; à distance, enfin, le duc et M. de Boisgelais, qui ruisselaient sous l'averse. Loin, derrière la colonne, le dorsay du duc, lanternes allumées, avec des crêpes qui pendaient comme des ailes, allait le pas, suivi des berlines de deuil, de coupés, de victorias, vides pour la plupart, faisant nombre.

1. Nouvelle preuve de la distance ironique prise par le romancier : le dénouement est du théâtre.

Comme on débouchait rue Royale, la pluie cessa et un coup de soleil s'abattit dans les fleurs du char, sur les panaches aigrettés d'eau, qui grelottaient. Des uniformes sortirent pimpants des houppelandes, les parapluies se fermèrent : et, coude à coude, les dévoués s'installèrent, choisissant leurs places, pendant qu'à mesure, au tournant des rues, les autres se défilaient. Parfois il y avait des à-coups dans la marche : les voitures refoulaient les piétons, dont les rangs battaient l'un contre l'autre ainsi que des soufflets d'accordéon.

Sur les boulevards, des attroupements se formèrent : on se penchait aux fenêtres, on grimpait sur les bancs, enragé de voir : parisiens, badauds et demi, toujours pris à ces piperies d'uniformes.

À quelques pas en arrière du duc, le général Salmon causait avec l'amiral de Quéroignes.

— Ah ! vous la regrettez, vous, sacredié ! Vous avez le toupet de dire que vous la regrettez ?

— Mais, général, permettez ! Je la regrette… je la regrette… Elle ne m'a jamais rien fait, à moi !

— Alors ne dites pas que vous la regrettez !… Pas mon métier de polker sur les cadavres, mais je veux que le diable me *patafiole* si…

— Voilà mon Vélasquez flambé ! intervint le vicomte de Ronserolles, qui arrivait, retroussant ses culottes. Cristi ! Je n'ai pas la veine, moi, cette année. Le duc hérite et ne *bazarde* plus sa galerie. Et d'un !… Puis mon Goya, un goutteux, condamné par M. *Salicylate* lui-même, qui en réchappe. Et de deux !… J'avais toujours été élevé dans le respect de la goutte, qui remonte… et vous, général ?

— Parfaitement, parfaitement… Pas plaisanter avec ces choses-là ! Ça remonte… comme les rosiers… les rosiers !

— Eh bien ! pas du tout ! puisque mon Goya…

La goutte humaine descend… *et ne remonte pas !*

Il y a un vers comme ça dans ces rasoirs d'*Ouvriers*… Ça va bien, amiral ? Vous avez de bonnes nouvelles de madame de Quéroignes ?

— Oui, merci… C'est-à-dire non… Vous savez ? toujours très doucement… Ma pauvre femme se trouve bien, bien seule là-bas dans sa terre de Bretagne… Moi, il m'est de toute impossibilité d'y aller, à cause de mes travaux… de mon Institut… Vous ne connaissez pas la Bretagne, monsieur de Ronserolles ?… Excellent climat pour les bronches…

Le général Salmon lui coupa la parole, et, comme la pluie retombait, s'accrochant à son bras :

— Amiral, fais mon compliment ! dit-il. Lu un machin de votre façon dans la *Revue*… la bataille d'*Aegos* — je ne sais pas quoi, hein ?… Une bataille navale ?… Est-ce que vous aviez le mal de mer, vous ? Car, sacredié, s'il m'avait fallu me battre là-dessus, moi, ç'aurait été du propre… Moi, qui n'ai jamais pu monter sur une *mouche* sans rendre tous les tonnerres de D… !

— Et cette épouvantable affaire de chantage, où en est-elle ? Savez-vous ? demanda M. de Quéroignes, sans répondre que par un petit mouvement d'épaules très méprisant.

— Le chantage ?… Une affreuse *blague* ! fit Ronserolles. La jeune personne est mineure comme moi… C'est égal, la Rosetti est *blackboulée* de ce coup-là !… Elle qui avait la spécialité… Merci ! Des mineures de conserves [1] !

— Et le *Fencing-Club,* c'est arrangé alors ?

— Oui, Varon-Bey a fait arrêter les poursuites.

— Alors, c'est vrai que cette pauvre demoiselle Chantal… ?

— Chantal est une Romaine, oui, une Romaine, vous entendez ? dit le général. C'est plus beau que l'antique, ce qu'elle a fait là, *c'te petiote*…

— Est-ce qu'elle est revenue de chez le bey… tout entière ? insinua Ronserolles.

— Mais oui, tout entière ! Qu'est-ce que vous entendez par là, sacredié ?… Pas mon métier de deviner les rébus… Tout

1. Ce qui nuit donc à la réputation de l'entremetteuse, pseudo-comtesse, ce n'est pas qu'elle prostitue des « mineures », puisque, sur le marché des femmes, il existe une demande émanant de fortunés amateurs de chairs fraîches, mais c'est que les mineures proposées n'en soient pas vraiment… Cela en dit long sur la pourriture des « honnêtes gens », que Mirbeau ne cessera plus de démasquer, notamment dans *Le Journal d'une femme de chambre.*

entière ?... Puisque Varon-Bey est tombé d'un anévrisme, quand il l'a vue, paf !... Il n'en est pas mort, malheureusement [1]...

— Pas possible. Comment ! Mon Terburg ? Il a eu un anévrisme, mon Terburg !

— Quoi ? votre Terburg ? quoi ?... Encore un rébus !

— Mademoiselle Chantal est-elle mieux aujourd'hui ? interrompit l'amiral.

— Mieux ? Ah *ben* oui !... N'en a pas pour vingt-quatre heures, à ce que dit le médecin. S... b... d'animal, va !... Pas mon métier de polker sur les cadavres, mais enfin, ça n'empêche, sacredié, que si la maréchale avait fait son devoir... Voyons, voyons ! Est-ce que c'est exprès que vous me flanquez votre parapluie dans le cou ?

L'amiral se pencha à l'oreille de Ronserolles, et à demi-voix lui demanda :

— Avez-vous des nouvelles de Londres ?... Cette infortunée comtesse !... Quel tourment !

— Oui, répondit le vicomte, elle est sévère, celle-là ! Ils ont trouvé que les sommations respectueuses... c'était trop respectueux.

— Sont-ils mariés ?

— Hum ! C'est tout comme !... De Breux appelle ça débuter, lui !... Mais elle était si mal élevée, cette Sabine !... À propos, vous savez, pour la baronne Simier... ?

— Quoi donc ?

— Elle épouse le comte Theodory, un garde-noble... C'était ce matin dans *Le Figaro*...

— Eh bien ! qu'il la garde, sacredié ! qu'il la garde !... En voilà encore une que je ne regretterai pas ! dit le général, en tapant du pied dans une flaque, qui fusa sur le groupe en étoiles de boue.

La pluie recommença à la montée de la rue de la Roquette. Les pantalons relevés, on pataugeait dans la crotte, avec un beau mépris du cortège ; certains se garaient en files aux trottoirs. Et, n'eût été ce char de deuil, dont les plumets, bien loin en avant,

1. C'est donc très tardivement, par la bande, et d'une façon oblique et on ne peut plus elliptique qu'on apprend comment s'est achevée la visite de Chantal chez Varon-Bey, qui aurait dû, selon les règles narratives en usage, constituer le point culminant de l'action.

tremblotaient, et cet effeuillement par terre de couronnes, on aurait dit d'une promenade de « compagnons » en goguette, le jour de la fête du Saint, après une petite ribote.

La cloche du cimetière tinta. Le corbillard grimpait en circuit la pente raide, où des ruisseaux faisaient des cascatelles; on l'apercevait de profil maintenant, précédé à vingt pas de la berline du prêtre. Et c'était navrant, ces panaches défrisés, ces franges larmoyantes, ces rigoles, qui dévalaient des chapeaux galonnés aux grandes bottes. Les housses des chevaux pleuraient, les galeries à raies de cœur, les écussons, les couronnes, les roues boitées d'argent, tout pleurait. Et, sous le fouettement de l'averse, les bêtes échauffées disparaissaient dans une vapeur d'étuve, la tête dans les jambes, soufflant.

Derrière, le duc, hypnotisé, suivait toujours nu-tête, une capote militaire agrafée aux épaules, à côté du marquis de Boisgelais déconfit, qui, mal abrité par son parapluie de femme, contemplait mélancoliquement sa belle barbe, dont le blond vénitien déteignait sur son plastron crevé.

Le char fit halte enfin. Les hommes noirs remontèrent à l'assaut parmi les couronnes fripées et les croix défleuries; la bière roula. Puis, lentement, ligotée de chaque bout, elle descendit, battant les murs avec un bruit profond. Et un grand vent s'éleva, qui secoua dans la tombe ouverte le goupillon des cyprès lourds de pluie.

Alors le duc, s'éveillant, prit l'aspersoir des mains du prêtre, et, furieusement, les prunelles agrandies par de suprêmes colères, de toute la détente de son bras il en flagella le cercueil.

XX

Où l'on va au trot

C'est tout là-bas, au diable vauvert, boulevard Beauséjour, à Passy, par une claire après-midi de fin juin, ravigotée d'une petite brise qui batifole dans les platanes. Le ciel a mis sa robe pompadour, vous savez, sa robe à volants roses comme soufflés sur un dessous bleu marine.

— Celle qu'il avait le mois passé ?

— Non pas ! Le ciel est un coquet, qui ne met jamais deux fois la même robe.

Sur la chaussée qui s'allonge au soleil, ainsi qu'une longue, longue tresse blonde, un tout petit fiacre fait une toute petite ombre : un coupé à caisse jaune, attelé d'un cheval blanc, qui trotte. Non, de mémoire de cheval blanc, onc ne fut tant trotté. Clic ! Clac !

Et le vent, qui aime à savoir les choses, questionne ses bons amis les platanes [1].

— Hou ! Hou ! dites donc ! Comme ils se dépêchent ! Où diable peuvent-ils aller si vite ? J'en suis époumoné, moi, de leur courir après !

— Heu ! Heu ! opinent du bonnet les platanes. Heu ! Heu !

Car ce sont platanes d'âge, platanes d'expérience, et qui ne répondent pas en l'air.

1. Exemple d'« animisme poétique » qui traduit une nouvelle fois l'influence de Daudet. Mirbeau fera de nouveau parler les arbres dans *Dans la vieille rue,* les *Lettres de ma chaumière* et *Le Calvaire.*

— Heu! Heu!… Rien ne nous serait plus aisé que de le voir à leurs figures. Mais avec ces maudits stores, le moyen?

— Les stores? Parbleu! Vous allez rire!

Aussitôt dit, le vent fait rage : il siffle, il souffle, il bat en brèche les pauvres stores, qui n'en peuvent mais, et se ballonnent et puis se creusent, comme les joues d'une première flûte. Tant et tant que tous deux cèdent à la fin. — Brrrttt…!

— À la bonne heure! soupirent les platanes.

Et, se penchant :

— Il y a dans le fond une jolie demoiselle.

— Hou! Hou!… Je n'aperçois, moi, qu'une vieille *lady*!

— Voilée de noir!

— Voilée de bleu. Hou!…

— Brune, à reflets de loutre…

— Rousse, à reflets de… carotte, avec une paire de bésicles sur le nez!

— Des yeux énormes, couleur de violette, et pas de bésicles, monsieur le vent, pas de bésicles!

— Que signifie…?

— Regardez à droite!

— Regardez à gauche!

Tout s'explique : il y a une jeunesse et une… vieillesse (Chut! si *Miss* nous entendait!), l'une en grand deuil et l'autre pas.

— Cela ne me dit point où elles vont.

— Belle malice!… À l'enterrement.

— Pourquoi pas à la noce? rétorque le vent, qui est de tête légère.

— Nous gageons, nous, pour l'enterrement!

— Je parie, moi, pour la noce!

— Je parie pour l'amour! fit une fauvette, qui écoutait.

Cependant le fiacre a rangé le trottoir et le cheval blanc s'est arrêté devant une petite maison blanche et rose, si rose, si blanche, qu'on dirait sous son paletot de lierre de la chair, de la chair nue qui grelotte. Le cocher nu-tête, a ouvert la portière — un bon gros de bonne humeur, qui, afin d'être plus à la fraîche, a coiffé sa lanterne avec son chapeau gris. C'est *Miss* qui descend la première, puis Chantal, un paquet dans les bras. Qui? Chantal? — Oui, Chantal, voilée de crêpe anglais, et si pâle, là-dessous, si pâle, que, n'étaient ses petites veines couleur de

pervenche, on la jurerait en marbre pentélique et tout droit débarquée d'Éleusis.

Mais bah ! si grand que soit le deuil qu'elle porte, elle a le cœur en dedans pavoisé, pavoisé de bleu, pavoisé de rose, à la livrée bleue et rose du ciel. — C'est fini, les angoisses ; fini ; les larmes : l'ange est venu [1]. Chantal avait bien raison de l'attendre.

Comment il était venu : cela, elle n'aurait pas trop su le dire. Dans son souvenir il y avait comme des trous. Elle se rappelait seulement qu'elle avait eu grand-peur, qu'elle avait parlé de son père à cet homme, et que, soudain, il était tombé là, à ses pieds. Puis des cris, des allées et venues dans les couloirs ; et plus rien qu'un terrible silence, où, seule, dans une fièvre ininterrompue de neuf jours et de neuf nuits, elle avait battu et rebattu la campagne. Et pas une de ces rabâcheries du délire, pas un de ces refrains bêtes, entêtés, pas une rime en sa mémoire ne s'était accrochée de cette folle chanson. Du vide à l'âme, voilà ! Après, dame ! cela ronflait drôlement dans ses oreilles, au point qu'elle y avait mis la main, pour voir si elle n'y avait pas par hasard quelqu'une de ces coquilles, dont les spires nacrées gardent l'écho des océans. Mais non, c'était le réveil, la vie, qui rouvrait ses ailes et le cœur qui chantait *coquerico* ! Et, dépliant avec un peu de mal ses paupières, où quelque chose de lourd pesait, elle avait aperçu dans une espèce de brouillard sa mère et puis son père, qui lui souriaient, béatifiés.

Ce fut exquis alors, ces retrouvailles : à toutes petites bouchées on s'embrassait, crainte de fatigue, faisant à mesure les parts plus copieuses. Oh ! comme cela sucrait — sucreras-tu — les lèvres, encore amères des pleurs versés ! Ses rêves, ses plaisirs d'antan, elle avait peine à les reconnaître, peine à reconnaître ses objets familiers, sa Sainte Vierge d'ivoire, les amoureuses en paniers des trumeaux, Bombyca, sa joueuse de double flûte. Et de relier commerce ensemble.

— Tiens ! vous voilà ?… Je vous trouve un peu changées !

1. Façon de reconnaître que le dénouement tient du miracle, que, sans le coup de pouce du romancier-destin, tout était perdu, même l'honneur, et que, dans la réalité, les choses se seraient terminées tout autrement. On peut y voir un clin d'œil au lecteur.

De vrai, c'était elle qu'elle ne retrouvait pas. Ses cheveux nattés court, sa pâleur, les gracilités de son buste aminci, jusqu'à ses trous de fossettes qui s'étaient faits fossettes et demie, rien qui ne fût matière à surprises. Il fallait tout remettre en place, les fleurs, les bijoux, les livres et les pensées aussi, qui ne s'emboîtaient plus si net au cadre. Et c'était charmant, ce jeu de patience, prendre ses rêves par les ailes pour les repiquer un à un dans leur nid.

— Ah! c'est toi, Éleusis?… C'est toi, *Dionysos*?… Toi, André?

Car elle lui disait « toi » — en rêve.

Chaque jour amenait sa découverte, un mot, un geste, une saynète à deux, qui embaumait le déjà vu. Çà et là quelques pleurs s'y mêlaient, restes des heures mauvaises, vite séchées aux feux clairs de ces joies. — Oui, des joies! Car son père semblait heureux et sa mère, revenue à la sérénité des espoirs, lui, assagi de partout, rapetissé à sa maigrelette santé, presque à sa taille, à elle. Il y avait des projets en l'air : on devait démissionner, quitter Paris, emmener « bon papa » et son pensionnat de demoiselles de pierre, aller loin, en province, plus loin, peut-être en Algérie; et l'on serait sages désormais comme des images, comme des images, éternellement unis. — Puis, quand la vue de sa mère en deuil lui remettait en idée la maréchale morte, elle avait honte, songeant qu'elle partie, la paix était rentrée; et elle pleurait de ne pouvoir la pleurer davantage.

Chantal entra.

— Oui, c'est moi, mon bon Spiro! Bonjour, Spiridion! *Kaliora*!

Et, sans attendre le discours que la « gouvernante » depuis un mois capitalise, elle disparaît dans l'escalier, envoyant de haut à *Miss* cet avis très essentiel :

— Surtout pas avant cinq heures!

Elle montait à petits pas étouffés, le cœur sautant. Huit grands jours qu'elle guettait, chaque matin, le soleil. — Car pas de soleil, pas de sortie. C'était un terrible homme que le docteur! Et le baromètre qui était toujours à « tempête »! Sûr, ils devaient s'entendre tous les deux. — À la fin des fins le soleil était venu, qui avait fait la nique au docteur, la nique au baro-

mètre. Et, bien gentiment, dans un petit fiacre, parce qu'on n'avait plus trente-six cochers aujourd'hui, on était parti avec *Miss* et le Mercure *Criophore* enveloppé, le fameux Mercure, que d'abord elle avait couru racheter chez le « photographe ». — Et on n'a pas idée de ce que c'est cher, un *Criophore* ! Sans *Miss*, jamais elle n'aurait eu assez. — Bon papa ne s'attendait à rien. Et, tout en grimpant, Chantal riait de la surprise du grand-père et de la… et de la… Car il ne serait pas seul, le grand-père. Aujourd'hui jeudi, jour d'*Éleusis* ! Oh ! par hasard, allez ! Le soleil avait choisi le jeudi. — En avait-il, un nez, ce soleil ?

Mais voici qu'en haut, devant la porte du *mousée* ouverte, Chantal se met à trembler comme la feuille. Et jamais, non, jamais elle ne serait entrée, si, juste dans l'instant (il y a de ces bonheurs !) M. de Chalain, en tenue de cheval et botté jusque-là, ne fût sorti, portant dans ses bras un torse de déesse.

Chantal se recula un peu, et lui, l'ayant reconnue, fit un grand « Mademoiselle ! » et du coup laissa choir la déesse, qui en dégringola tout l'étage.

Au bruit M. Baccaris accourut, son vieux *tarbouch* sur l'oreille, et le gilet déboutonné.

— Eh bien ?… Eh bien ?… mon cher ami ? *Ohimé !* qu'est-ce que *tou* fais ?…

Puis, apercevant Chantal, il l'enleva de terre et, secoué d'un fou rire, l'emporta comme une proie dans le musée.

— Toi ! c'est toi, *kartidza mou* ?… mon petit cœur ! Toi… *duô mou matia*… mes deux yeux !… Et *tou* ne préviens pas… ? Et *tou* rapportes le *Mercoure* ?…

Il ne savait plus ce qu'il disait, le Palikare, et, de l'eau plein les yeux, broyant du grec entre ses dents, il dévorait Chantal à la lettre.

Celle-ci se débattait, criant :

— Mais, bon papa… bon papa !… Voyons ! Tu n'en auras plus… si tu… si tu manges… tout… le même jour !… Sans compter que tu vas… casser… casser ton *Criophore* !

M. de Chalain rentrait avec la déesse intacte.

— Elle ne s'est rien brisé ? dit Chantal.

— Oh ! non !… au contraire !… répondit le dragon, qui rougissait. Elle est d'une solide complexion… de marbre…

— Et puis, dame ! sans bras ni jambes, il lui en aurait fallu, de la bonne volonté, pour se… Eh bien ! Ça marche-t-il, *Éleusis,* ça marche-t-il ? poursuivit Chantal. L'arrivage est-il arrivé décidément ?… Et le char, bon papa, le char triomphal ?… Tiens ! Où s'est-il sauvé ?… Bon papa ?… Bon papa ?

Elle reposa l'Hermès à sa place, et, se tournant vers André :

— Vous m'avez donc reconnue ? dit-elle.

— Mais, mademoiselle, ce n'est pas à moi qu'il faut demander cela… C'est à la déesse… à l'infortunée déesse, qui en a… qui en a…

— Oh ! comme vous êtes devenu malin ! C'est donc ce duel qui… ?

— Vous savez ?

— Si je sais !… Alors vous seriez parti comme ça… sans me rien dire ?

— J'avais laissé une lettre, fit André, qui baissait les yeux, une lettre pour…

— Une lettre… pour ?… pour moi ?

Il fit « oui » de la tête, la voix lui manquant tout à coup.

Elle continua :

— Et vous êtes guéri ?

— Oh ! je n'ai jamais été bien malade.

— Mais si… mais si… La *graffignure*… la *graffignure* !… Papa me donnait des nouvelles…

— Tiens ! à moi aussi ! interrompit André.

— Oh ! le cachottier, qui ne me l'a jamais dit !… C'est qu'il vous aime joliment, papa. Et maman, donc !… Si vous les entendiez ! « Un héros, c'est un héros !… » Voilà encore que vous devenez *solferino*… Il n'y a pas de quoi ! C'est très beau, ce que vous avez fait là, vous battre comme cela pour mon père… Parce que c'était le… mien, dites ?

Il répondit : « Houi ! » dans un sanglot.

— Jamais je ne l'oublierai ! reprit-elle après un silence.

Et, posant sa main dans sa main, qu'il lui tendait large ouverte, elle répéta plus bas :

— Jamais !

Très rouge, et les prunelles éclaircies d'un peu d'eau, il s'était agenouillé devant elle et baisait ses doigts qu'il tenait prisonniers.

— Je vous salue, Chantal… pleine de grâces… Vous êtes bénie entre toutes les vierges… Chère adorable petite martyre, je le connais, moi, aussi, votre secret… Je vous aime ! murmurait-il doucement essoufflé. Je vous aime !…

Et il était à croquer, ce grand dragon, qui se faisait tout petit aux pieds de cette fillette, mettait une sourdine à sa voix puissante de soldat, et, courbant sa tête blonde parmi ses blondes aiguillettes, semblait un Saint-Georges à genoux devant la fille du roi.

Elle ressaisit sa main d'une saccade et le relevait, grondant :

— Chut ! Chut !… Voulez-vous bien vous taire !… Est-ce que c'est permis… d'aimer sans permission ?… Fi ! Monsieur. C'est comme ça que vous la savez, votre théorie, monsieur ?… Et la hiérarchie, monsieur ? Qu'est-ce que vous en faites, monsieur, de la hiérarchie ?… Vous vous agenouillez dessus… dites ? Si papa…

— Le général sait… commença-t-il. Ma mère aussi…

Elle lui mit un doigt sur la bouche.

— Allons revoir nos amies d'Éleusis ! dit-elle.

Elle avait secoué ce malaise de tout son être, cette gêne d'amour, qui empesait ses gaietés, et se dégourdissait l'âme et les jambes et la voix, vagabondant par la chambre, une ariette aux lèvres, avec des saluts aux vitrines retrouvées.

— Bonjour, toi, monsieur l'Éphèbe ! Et toi, bonjour, la dame à l'urne ! *Kalimera,* Éros, *Kalimera* !… *Koré,* ma belle, comment ça va ?… Tu n'as pas eu la fièvre, toi ?… Une chance ! Car comment aurait-on fait pour te tâter le pouls ?

Elles aussi, les petites Tanagriennes, avaient connu les mauvais jours combien s'étaient vendues pour sauver la maison de Varèse ! Et elles étaient de la famille, aujourd'hui de la famille, les dieux, de la famille, les déesses, les bronzes, les stèles, les poteries. Chantal n'oubliait personne ; de l'une à l'autre elle allait, un sourire pour les belles, un sourire pour les laides, s'arrêtant davantage auprès des éclopées. Ce fut, après, le tour des plantes, du jasmin, des myrtes, des orangers en caisses. De temps en temps, attirée, elle revenait à la table, où le dragon dessinait. Quand ce fut fini de sa tournée, elle s'approcha, et mécontente :

— Mais ce n'est pas ressemblant… dit-elle. Mais du tout!… du tout! je n'ai jamais eu un nez en trompette!… Si? je l'ai en tromp… ? C'est trop fort!

Et, comme M. Baccaris rentrait avec son tarbouch des dimanches et son gilet plus d'aux trois quarts boutonné :

— Bon papa! poursuivit-elle. Est-ce que tu trouves ça, toi, que j'ai le nez en tromp… Ah! ah! en tromp… ette?… Non? est-ce pas?… Voilà pourtant monsieur, qui a la malhonnêteté de prétendre… Ah! ah! ah! Ce n'est pas une raison, parce qu'on est dans la cavalerie, pour voir des trompettes partout!… Et le char, bon papa, le char?

— Tout à l'heure… *Oun* peu de patience! répondit le Palikare, qui riait d'un air de mystère, avec de petits clins d'yeux très éloquents.

… Vers quatre heures on descendit manger les *glyka* au jardin, où l'ombre du cyprès commençait à se faire longue sur la pelouse. La fontaine s'égouttait doucement, Périclès ronronnait et, pendu sous la treille, Athina à bouche-que-veux-tu rossignolait. Pas de bruit que parfois, de l'autre côté du boulevard, un convoi galopant à gros coups de soufflet, qui, passé, rendait plus profondes les retombées de paix et de silence. La vigne en fleur et les jasmins tremblaient en légers frissons sur la table, et, comme ce jour qu'ils déjeunaient tous trois à cette même place, ils se taisaient, les yeux perdus aux horizons du mur : la mer bleue, les roches blondes, monts, ciel et ruines s'effaçaient en de lointaines grisailles, où chacun, ainsi qu'en un miroir, regardait vivre sa pensée. L'un — c'était le Palikare — y voyait Éleusis; l'autre — c'était Chantal — y souriait à André; l'autre — c'était André — y souriait à Chantal.

Une brise s'éleva et les jasmins de Grèce neigèrent en rose sur leurs têtes.

— Allons voir le char! dit Chantal, qui se mit debout la première. Enfermé dans sa boîte de glace, au milieu du capharnaüm, fraîchement tendu de velours rouge, le *pteron arma* restauré se dressait dessus ses quatre roues de bronze garnies d'ailes, comme les sandales de Mercure. Sur le panneau de devant, d'une belle patine vert-de-grisée (on restaurait jusqu'aux patines dans ce diable de *capharnaoum*), l'*Enlèvement d'Europe* sculpté s'arrondissait en demi-relief. L'amorce du timon était

faite d'un masque de flûtiste, bouche bée; et, dans le fin treillage ajouré des galeries, à l'endroit où devaient passer les rênes, il y avait deux colombes bec à bec.

Dès en entrant, Chantal sentit quelque chose de tiède qui coulait de son cœur à ses yeux; ses jambes la quittaient et elle serait sûrement tombée si André n'eût été là pour lui donner la main.

Alors, derrière eux, la voix de M. Baccaris fit :

— Hé! hé! ce sera votre *voitoure* de noce!

Puis, les prenant dans ses bras tous les deux, un brin goguenard :

— Embrasse-la! dit-il au dragon. Mais pas là… pas là… Dans la *figoure*!… Eh! mon bon *Diou*! *As-tou* peur que sa barbe te pique?

Et cette fois ce fut Chantal qui rougit.

Repères bibliographiques

Sur La Maréchale

— Herzfeld, Claude, compte rendu de *La Maréchale, Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 268-269.
— Herzfeld, Claude, « Chantal et Else promises au sacrifice », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 11, Angers, 2004, pp. 27-33.
— Michel, Pierre, « Quand Mirbeau faisait le “nègre” », *in* Actes du *Colloque Octave Mirbeau* du Prieuré Saint-Michel, juin 1991, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, pp. 81-111.
— Michel, Pierre, « *La Maréchale* de Mirbeau-Bauquenne », *in Les Romans à clefs,* Actes du colloque des Invalides de décembre 1999, Le Lérot, Tusson, juin 2000, pp. 73-76.
— Michel, Pierre, « Introduction », *in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, 2000, tome I, pp. 971-980.
— Michel, Pierre, « Mirbeau & la négritude », Éditions du Boucher, Paris, 2004, pp. 4-39, disponible en libre téléchargement (www.leboucher.com).
— Ziegler, Robert, « Pseudonyme, agression et jeu dans *La Maréchale* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 4-16.

La Belle Madame Le Vassart

La Belle Madame Le Vassart ou Zola revisité

Négritude, parricide & inceste

Dans les romans de Mirbeau, la relation père-fils se révèle éminemment problématique, comme elle l'a visiblement été dans la vie du romancier lui-même. Ainsi, s'il a souhaité dédier à son père le premier roman signé de son nom, *Le Calvaire,* paru en novembre 1886, c'est justement, avoue-t-il, pour « atténuer l'effet » que pourraient produire sur le docteur Ladislas Mirbeau les « duretés » du volume à son encontre, ou plutôt à celui du père du héros, Jean Mintié, auquel il a sans doute fourni à son insu quelques traits [1]. Ce sentiment de culpabilité, il le prête au narrateur, Jean lui-même, qui exprime ses tardifs regrets de n'avoir pas su aimer son père et se reproche de ne lui avoir expédié que des billets secs, avant de retrouver, à son retour de la guerre, la maison vide et son père mort [2]. Mais on peut remonter encore un peu dans le temps pour retrouver la trace du conflit intergénérationnel. C'est ainsi que l'universitaire américain Robert Ziegler, à la lumière de la psychanalyse, voit dans la « négritude » de Mirbeau [3], au début de sa carrière littéraire, un moyen de régler ses comptes avec un père peu estimé en refusant de porter son nom et tout ce qu'il représente, avant de pouvoir

1. Lettre d'Octave Mirbeau à Paul Hervieu du 18 novembre 1886 (*Correspondance générale*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003, tome I, p. 612). L'image du père sera de nouveau mise à mal dans *Sébastien Roch* (1890).

2. *Le Calvaire*, chapitre III (*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris, 2000, tome I, p. 183).

3. Sur ce sujet, *v. supra* p. 3 notre préface « Mirbeau & la négritude ».

enfin voler de ses propres ailes et construire tardivement sa propre identité : « Chaque création sous pseudonyme constitue un acte d'agression œdipienne. En rejetant une identité paternelle qui exige d'être honorée et perpétuée, l'auteur qui écrit sous un nom emprunté cherche à se libérer de toute responsabilité à l'égard du passé. » En revanche, « quand l'auteur qui proclame sa paternité met sa signature à une œuvre, il l'authentifie et la reconnaît comme son propre enfant. Plus que le marqueur généalogique qui relie un père à sa progéniture, la signature indique la provenance d'un texte qui est l'identité de l'auteur transformée en objet. Ainsi, la création artistique est une façon de s'engendrer soi-même. Dans son œuvre, un auteur, qui n'a pas eu le droit de choisir ses propres parents, a du moins le droit de se refaire lui-même en même temps que le projet qui l'a inspiré, comme une idée qui chercherait à s'exprimer, comme un enfant qui demanderait à venir au monde » [1]. Une illustration de ce parricide symbolique préludant à l'émancipation filiale lui semble apportée par *La Maréchale*, roman « nègre » de 1883 [2] : « Même si le mobile de Mirbeau était bien d'abord un besoin d'argent, le recours à un pseudonyme était aussi, sans aucun doute, inspiré par le fantasme œdipien de tuer son père en rejetant son nom. » [3] Et pourquoi pareille haine du père et cette vengeance tardive? Parce que, rappelle Robert Ziegler, « c'est l'égoïsme d'un père "tout prêt à sacrifier son fils" qui pourrait bien avoir inspiré le projet de parricide qui est au cœur de *Sébastien Roch* [4] et de *La Maréchale*. Indirectement responsable du meurtre de l'âme que le jeune Mirbeau pourrait bien avoir subi à Vannes [5], Ladislas pourrait être déshonoré que son fils renie son

1. Robert Ziegler, « Pseudonyme, agression et jeu dans *La Maréchale* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, Angers, mars 2002, p. 4.

2. Roman reproduit en annexe du tome I de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, et également disponible sur le site des Éditions du Boucher.

3. Robert Ziegler, article cité, p. 13.

4. Roman de 1890, reproduit dans le tome I de l'*Œuvre romanesque,* et accessible gratuitement sur le site Internet des Éditions du Boucher.

5. Sur cet épisode du viol plausible du jeune Mirbeau au collège des jésuites de Vannes, voir nos introductions à *Sébastien Roch,* dans les deux éditions citées note 4, et le chapitre II de la biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, Pierre Michel et Jean-François Nivet, Librairie Séguier, Paris, 1990.

nom. Car la décision d'envoyer son fils en exil dans la prestigieuse institution des jésuites avait pour but de magnifier le nom de père au détriment de celui de son fils. » [1] Comme quoi, décidément, le patronyme semble bien avoir une importance déterminante.

C'est encore une relation œdipienne que l'on retrouve au cœur de *La Belle Madame Le Vassart* [2], important roman, qui paraît avec un vif succès [3] chez Paul Ollendorff en juillet 1884, après le retour de Mirbeau de son exil audiernois, sous la signature, une nouvelle fois, d'Alain Bauquenne, *alias* André Bertera [4]. Et cette fois le « parricide » est double : il n'a pas seulement lieu dans la confection même d'un nouveau roman paru sous un pseudonyme permettant d'éliminer symboliquement le père, mais aussi dans la trame romanesque elle-même. Et ce parricide, indirect et involontaire, est l'effet d'un amour contrarié et d'autant plus dévastateur, comme toujours chez Mirbeau, que la société le considère comme doublement coupable, d'inceste compliqué d'adultère : en effet, le tendre sentiment qui a grandi et s'est insinué chez les deux amoureux à leur insu et contre leur gré, et qui les a surpris alors qu'il était trop tard pour revenir en arrière, attache désormais vigoureusement l'un à l'autre une jeune et séduisante belle-mère, « la belle Madame Le Vassart » du titre, et son beau-fils, le charmant et talentueux compositeur Daniel Le Vassart. Placé ainsi « sous le signe de Phèdre », ce roman constitue aussi une flagrante tentative pour réécrire *La*

1. Robert Ziegler, article cité, p. 7.

2. C'est aussi l'avis de l'universitaire hongrois Sándor Kálai, dans son article « Sous le signe de Phèdre : *La Belle Madame Le Vassart* et *La Curée* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10, Angers, 2003, pp. 12-30 : « Le roman de Mirbeau joue sur les possibilités du complexe d'Œdipe pour mieux en détruire les structures figées. Au début de l'histoire, Daniel peut être considéré comme un Œdipe en puissance. Il est responsable de la disparition de son père, mais la mort de ce dernier n'efface pas l'image paternelle, au contraire, elle reste présente dans la vie de son fils incarnant la loi paternelle à laquelle Daniel obéit plus que jamais » (p. 21).

3. Dix éditions ont été écoulées en trois mois.

4. Rappelons que c'est le bibliographe Otto Lorenz qui identifie Bauquenne et Bertera et qui précise que Bauquenne est le « pseudonyme de M…… ».

Curée d'Émile Zola [1], comme l'atteste le titre, qui fait naturellement écho à « la belle Madame Saccard ».

Mais *La Belle Madame Le Vassart* ne nous présente pas seulement un nouvel exemple de parricide, en lien avec le problème récurrent du nom et de l'identité, et une nouvelle illustration de la tragédie de l'amour aux prises avec les préjugés socioculturels, conformément à l'analyse mirbellienne. On y retrouve aussi, une fois de plus, le thème du sacrifice d'un innocent qui, comme dans *L'Écuyère, La Maréchale, Dans la vieille rue, La Duchesse Ghislaine* et *Sébastien Roch,* n'aura finalement servi à rien. Il apparaîtra par conséquent comme le comble de l'absurde et de l'injustice, permettant du même coup, comme toujours chez notre réfractaire, de mettre carrément la société en accusation. De Bauquenne et Forsan [2] à Mirbeau, il y a décidément un fil rouge qui relie toutes ces œuvres, où le romancier, que ce soit à visage découvert ou sous le masque de noms d'emprunt, ressasse inlassablement les mêmes thèmes, liés de toute évidence à ses traumatismes de jeunesse, et qu'il lui est sans doute plus facile de traiter quand il ne s'expose pas encore publiquement.

Mirbeau & Zola

Une première question se pose, à la lecture de *La Belle Madame Le Vassart* : pourquoi entreprendre une espèce de *remake* d'un roman de Zola ? On peut, bien sûr, donner des explications générales, valables pour tous les romans parus sous pseudonyme : quand on n'écrit pas pour son propre compte et que ce n'est pas la recherche de l'originalité qui prime, il est

1. Sur ce sujet, voir l'article cité de Sándor Kálai. Concernant le titre du roman de Mirbeau-Bauquenne, il note : « Le titre fait également allusion à la problématique de la maternité et du nom de la mère. Jane prenant le rôle de la mère, ce dernier se dédouble puisque la première mère de Daniel, la Chérie, a également rempli la fonction maternelle, et, dans l'optique de Daniel qui est très attaché à elle, c'est la Chérie qui peut seule posséder le nom de la mère. Ce nom, à son tour, implique forcément le nom du père, ce dernier incarnant la Loi. Par là, toute l'histoire de ces trois protagonistes se place sous l'égide du nom » (pp. 12-13).

2. C'est sous le pseudonyme de Forsan qu'ont été publiés *Dans la vieille rue* (1885) et *La Duchesse Ghislaine* (1886), tous deux recueillis en annexe de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, et également disponibles sur le site des Éditions du Boucher.

évidemment plus facile, donc plus rapide et plus rentable financièrement, pour un prolétaire de la plume qui n'a pas à signer sa copie, de se servir d'un modèle préexistant et de respecter des codes éprouvés, qui sont autant de balises rassurantes ; la négritude permet de surcroît, on l'a vu, de tuer symboliquement le père et d'exorciser, ou de « catharsiser », un passé qui ne passe pas, sans avoir pour autant à courir le risque de s'exposer [1] ; elle présente enfin, pour l'écrivain en formation, l'énorme avantage de pouvoir faire ses gammes, s'essayer à divers styles, multiplier sans danger les expériences littéraires prometteuses, adopter ludiquement des identités multiples et enrichissantes, comme le préconise Baudelaire [2], en attendant le moment de frayer sa propre voie — et aussi de faire entendre sa propre voix, sous son propre nom ! Mais, en l'occurrence, d'autres raisons plus spécifiques ont probablement joué tout autant. Car Mirbeau est extrêmement critique à l'égard de Zola et de sa doctrine naturaliste, et on comprend qu'il ait pu avoir envie de rivaliser, non sans quelque présomption, avec le nouveau maître du roman.

On pourrait être tenté d'objecter que, aux côtés de cinq autres jeunes écrivains désireux de prendre place avantageusement dans le champ littéraire [3], Mirbeau a participé au fameux dîner

1. Voir sur ce point la pénétrante analyse de Philippe Ledru, à propos de *L'Écuyère*, dans son article « Genèse d'une poétique de la corruption », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 11, Angers, 2004, pp. 4-26.

2. Dans un de ses *Petits poèmes en prose,* « Les Foules », Baudelaire écrit en effet que, dans « un bain de multitude », « le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut être lui-même et autrui. [...] Le promeneur solitaire et pensif tire une singulière ivresse de cette universelle communion. [...] Il adopte comme siennes toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance lui présente. » Et Baudelaire qualifie de « sainte prostitution de l'âme » cette capacité à se donner tout entier à l'imprévu au milieu des foules (Flammarion, coll. Librio, Paris, 1997, p. 21). Force est de reconnaître qu'il en va de même du « nègre », ouvert à tous les styles et qui se prostitue saintement en les faisant siens l'espace d'un roman.

3. Les cinq autres débutants étaient Paul Alexis, Henry Céard, Guy de Maupassant, Léon Hennique et Joris-Karl Huysmans. Mais tous avaient déjà publié des œuvres, ou s'apprêtaient à le faire, et seul Mirbeau semblait arriver les mains vides. Cette apparente incongruité semble signifier qu'il était déjà connu de ses pairs comme écrivain à part entière parce qu'il devait déjà faire le « nègre », et donc avoir à son actif des œuvres dont il ne pouvait proclamer la paternité. Voir notre préface « Mirbeau & la négritude », *loc. cit.,* p. 3.

chez Trapp, donné le 16 avril 1877 en l'honneur de Flaubert, Goncourt et Zola, et souvent considéré, par les historiens de la littérature, comme le baptême de la nouvelle école naturaliste — encore que le mot eût fait horreur à Flaubert et à Goncourt. Mais il est clair que cet hommage — qui allait d'ailleurs beaucoup plus aux auteurs de *L'Éducation sentimentale* et de *La Fille Élisa* [1] qu'à celui de *L'Assommoir* [2] — ne constituait en aucune manière un embrigadement sous la bannière du naturalisme zolien. Mirbeau est trop avide de liberté, trop *endehors* [3], pour envisager de jamais s'enrôler, fût-ce dans un groupe anarchiste, *a fortiori* dans une de ces écoles littéraires autoproclamées qui ne lui inspirent que sarcasmes; et il est trop sceptique, trop dialecticien, et trop réfractaire au scientisme mécaniste pour adopter des dogmes esthétiques qu'il juge mortifères, aussi bien en littérature que dans le domaine des arts plastiques, parce qu'ils induisent une vision par trop schématique et réductrice des êtres humains et des phénomènes sociaux. Évidemment, il ne peut qu'approuver une réaction saine contre l'idéalisme romantique et contre la littérature à l'eau de rose des Feuillet et autres Theuriet, dont il ne cessera de se gausser [4], mais il voit paradoxalement dans le naturalisme une tendance tout aussi fausse, morne, ennuyeuse et nauséeuse que les berquinades de ces somnifères académiciens, et il renvoie plaisamment dos à dos les deux extrêmes, qui ne sont opposés qu'en apparence [5]…

1. Disponible sur le site des Éditions du Boucher.

2. Mirbeau a signé un article très critique sur *L'Assommoir* dans *L'Ordre de Paris* bonapartiste, le 10 octobre 1876 (article recueilli dans ses *Combats littéraires*, à paraître).

3. *L'Endehors* sera le titre d'un journal anarchiste dirigé par Zo d'Axa et auquel Mirbeau fournira un article sur Ravachol, le 1er mai 1892.

4. Voir par exemple « La Puissance des lumières », *L'Écho de Paris,* 28 décembre 1888 (article recueilli dans ses *Combats littéraires*).

5. Voir sa « Chronique du Diable » intitulée « Littérature infernale », parue dans *L'Événement* du 22 mars 1885 et recueillie dans les *Combats littéraires*. Sur sa critique du Zola et du naturalisme, voir les deux articles de Pierre Michel : « Mirbeau et Zola : entre mépris et vénération », *Cahiers naturalistes,* n° 64, 1990, pp. 47-77; et « Mirbeau et Zola : de nouveaux documents », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 1, Angers, 1994, pp. 140-150.

Rappelons brièvement ce qu'il critique, dans les thèses zoliennes : les dérisoires prétentions à la scientificité et à l'expérimentation, dans le cadre d'un roman, n'y voyant qu'une vaste fumisterie; la foi naïve en « l'objectivité » proclamée du romancier, alors que toute véritable création artistique — et un roman est évidemment une création qui relève de l'art, et non de la recherche scientifique — porte nécessairement l'empreinte du « tempérament » de l'artiste [1]; la « myopie » consistant à accorder une importance démesurée au prétendu « petit fait vrai » arbitrairement doté de toutes les vertus, mais qui risque de laisser échapper l'ensemble au profit du détail (ce qu'il appelle, en manière de dérision, « le bouton de guêtres »); son irrémédiable impuissance à dépasser le monde des apparences superficielles pour atteindre « l'âme » des choses et en dégager « l'essence » [2], non pas au sens des Idées platoniciennes, bien sûr, mais dans l'acception courante du mot, c'est-à-dire « la nature profonde d'une chose », inaccessible au *profanum vulgus.*

Concernant Zola romancier, Mirbeau est certes sensible à sa puissance créatrice et décèle en lui un poète épique, pas naturaliste pour trois sous, capable de s'élever jusqu'au symbole et à la synthèse, et dont la forte personnalité et la riche imagination se moquent bien d'une doctrine « absurde », tout juste bonne pour des disciples frappés de myopie. Mais il n'en voit pas moins en lui « une force qui va » [3], inhumaine, qui emporte tout sur son

1. Dans son roman sur la tragédie de l'artiste, *Dans le ciel* (tome II de l'*Œuvre romanesque*; disponible sur le site des Éditions du Boucher), il en arrive même à prêter au peintre Lucien, inspiré de Van Gogh, une profession idéaliste, au sens berkeleyen du terme : « Tu t'imagines qu'il y a des arbres. [...] il n'y a rien de tout cela... tout cela est en toi... [...] Un paysage, c'est un état de ton esprit, comme la colère, comme l'amour, comme le désespoir » (chapitre XVI, p. 83).

2. Chantre des peintres impressionnistes, et particulièrement de Claude Monet et de Camille Pissarro, Mirbeau a toujours pris grand soin d'opposer l'impressionnisme au naturalisme et de souligner que les toiles de Monet, par exemple, permettent d'accéder à l'essence des choses. Voir ses *Combats esthétiques,* Librairie Séguier, Paris, 1993.

3. L'expression, empruntée à *Hernani,* rapproche Zola de Victor Hugo. Voir l'article de Pierre Michel, « Victor Hugo vu par Octave Mirbeau », *Revue de philologie,* Université de Belgrade, 2002, n° 2, pp. 37-45.

passage, en roulant « pêle-mêle l'or pur et les gravats » [1], et il le juge dépourvu de finesse, d'intuition et de sensibilité. Cette force peut être précieuse quand il s'agit, comme dans *Germinal,* que Mirbeau admire sincèrement [2], d'évoquer la terrible condition ouvrière, qui lui rappelle *L'Enfer* de Dante, la houle des mineurs en furie et la germination des révoltes futures. Mais l'absence d'intuition et de délicatesse le rend inapte à la psychologie, que le doctrinaire romancier souhaite réduire abusivement à un déterminisme socio-physiologique. C'est justement à propos de la médiocre pièce tirée par Zola de *La Curée* que Mirbeau observera trois ans plus tard : « Sa main puissante, qui remue les foules dans un magnifique grouillement de vie, est trop rude pour manœuvrer les légers et délicats instruments des passions intimes. » [3]

Cette critique permet de comprendre, rétrospectivement, qu'il ait souhaité se mesurer au maître en s'attaquant à un sujet déjà traité par Zola et qui, nous venons de le voir, lui tient triplement à cœur, mais en les manœuvrant d'une main délicate qui, selon lui, avait fait défaut à *La Curée.* Au lieu de personnages soumis à des impulsions élémentaires et à des déterminismes simplistes, il s'emploiera à mettre en scène des êtres vraiment vivants, c'est-à-dire complexes, contradictoires et fluctuants. Et, de fait, on ne peut qu'être saisi par la mobilité et la complexité de la vie affective des deux personnages principaux, confrontés à la tragédie de l'amour, comme l'étaient déjà ceux de *L'Écuyère* [4]. Une fois pris à leur tour au piège d'un amour interdit par les conventions sociales, ils se débattent désespérément, allant d'illusions en déceptions, de malentendus en affrontements douloureux, et constamment aveuglés chaque fois qu'ils s'imagi-

1. Voir notamment « Quelques opinions d'un Allemand », *Le Figaro,* 4 novembre 1889 (recueilli dans *Combats littéraires*).

2. Voir notamment « Émile Zola et le naturalisme », *La France,* 11 mars 1885, et « Émile Zola », *Le Matin,* 6 novembre 1885 (articles recueillis dans les *Combats littéraires* de Mirbeau).

3. « Le Public et le théâtre », *Le Gaulois,* 20 avril 1887.

4. Voir nos introductions à ce roman de 1882, dans les deux éditions citées.

nent naïvement obéir à la voix de la Raison [1]. Au-delà de cette sensible différence dans le maniement de l'analyse psychologique, il convient de dégager les divergences de fond entre les deux romanciers.

Au-delà de la réécriture

La première est d'ordre politique. À lire la présentation qu'il fait de son roman dans *La Cloche* du 8 novembre 1871, il est clair que le républicain Zola a entendu stigmatiser le Second Empire qui vient de s'effondrer [2] et en lequel il voit un « effroyable bourbier », fauteur de « monstruosités sociales ». Il attend donc de la toute nouvelle République qu'elle s'empresse de nettoyer les écuries d'Augias. Il ne manquera pas d'être cruellement déçu par la République conservatrice, mais, quand il compose son roman, il espère encore que les républicains accompliront une œuvre de salubrité publique. Octave Mirbeau, lui, rédige son roman treize ans plus tard et il en situe l'action sous la Troisième République, de 1879 à 1883. Il ne partage pas du tout les illusions de Zola, et il ne les a même jamais entretenues. Bien au contraire, il n'a cessé de dénoncer le règne du « pot-de-vinat », comme il dit plaisamment dans ses *Grimaces* de 1883, et le pouvoir ce cette « bande de joyeux escarpes » — il veut parler de Gambetta et des opportunistes — qu'il accuse inlassablement

1. Il en ira de même du jeune Sébastien Roch, dans le roman de 1890 : au lieu d'écouter son « instinct » qui l'incite à se méfier du prédateur père de Kern, il fait confiance à une voix qu'il croit être celle de la Raison et se laisse ainsi anesthésier et séduire jusqu'au viol de son corps d'adolescent.

2. Zola écrit en effet : « *La Curée,* c'est la plante malsaine poussée sur le fumier impérial, c'est l'inceste grandi dans le terreau des millions. J'ai voulu, dans cette nouvelle Phèdre, montrer à quel effroyable écroulement on en arrive, lorsque les mœurs sont pourries et que les liens de la famille n'existent plus. Ma Renée, c'est la Parisienne affolée, jetée au crime par le luxe et la vie à outrance; mon Maxime, c'est le produit d'une société épuisée, l'homme-femme, la chair inerte, qui accepte les dernières infamies; mon Aristide, c'est le spéculateur né des bouleversements de Paris, l'enrichi impudent, qui joue à la Bourse avec tout ce qui lui tombe sous la main, femmes, enfants, honneur, pavés, conscience… Et j'ai essayé, avec ces trois monstruosités sociales, de donner une idée de l'effroyable bourbier dans lequel la France se noyait. »

d'avoir fait main basse sur la France et de crocheter impunément les caisses de l'État. Ces politiciens sont d'autant moins excusables qu'ils accusaient l'Empire de tous les maux [1] et que leurs malversations sont bien pires encore. Pour notre imprécateur, la République ne mérite donc absolument pas son nom, puisque, au lieu d'être la « chose du peuple » comme elle le proclame abusivement, histoire de duper les naïfs électeurs, elle est en réalité l'apanage de quelques heureux coquins. Quant au système politique qui se prétend « démocratique », sous prétexte qu'il propose au bon peuple d'électeurs moutonniers de voter pour le boucher qui les tuera et pour le bourgeois qui les mangera [2], il n'est en réalité que la perpétuation du brigandage du Second Empire sous d'autres formes légales plus présentables [3]. La valse des millions se poursuit; la démagogie, la corruption, le clientélisme et l'affairisme atteignent de nouveaux sommets; et le mercantilisme gangrène toute la vie sociale, avilissant ignominieusement les talents et les consciences. L'irrésistible ascension de Le Vassart, millionnaire et futur député, comme le sera celle d'Isidore Lechat, dans *Les affaires sont les affaires,* avec lequel il présente d'ailleurs nombre de ressemblances [4], est un symptôme parmi beaucoup d'autres de la pourriture d'une société mori-

1. Il rappelle ainsi que les ripoux de la République « n'avaient pas assez d'insultes à jeter à l'Empire, osaient parler de sa corruption, de ses coups de Bourse, de ses fortunes inexpliquées, et ne craignaient pas de flageller, du haut de la tribune française avilie par eux, la cupidité de ses créatures, la vénalité de ses fonctionnaires » (« Pots-de-vin », *Les Grimaces,* 4 août 1883). Dans *Les Grimaces,* hebdomadaire de combat anti-opportuniste, il s'emploie à faire éclater les scandales politico-financiers.

2. Voir « La Grève des électeurs », *Le Figaro,* 28 novembre 1888 (article recueilli dans les *Combats politiques* de Mirbeau, Librairie Séguier, Paris, 1990, pp. 109-114). Cet article sera très abondamment diffusé par les groupes anarchistes, en France et à l'étranger.

3. Pour l'anarchiste Mirbeau, les formes légales ne sont que des *grimaces* qui servent à justifier l'écrasement des faibles par les forts et l'exploitation des pauvres par les riches. Aussi renvoie-t-il dos à dos tous les régimes, qui se ressemblent beaucoup plus qu'ils ne s'opposent.

4. Le Vassart annonce également un autre personnage de Mirbeau, le père Roch de *Sébastien Roch.*

bonde [1]. Pour que nul n'en ignore, Mirbeau-Bauquenne recourt de nouveau à des clefs [2] qui, pour les contemporains, étaient transparentes : ils identifiaient sans mal la patriotarde Juliette Adam, égérie de Gambetta, derrière la caricaturale Mme Hervé (de la Moselle), la républicaine *Nouvelle revue,* où paraîtra *Le Calvaire* amputé du chapitre II par où le scandale arrivera, sous la couverture de la *Revue lorraine,* le ministre Agénor Bardoux, ancêtre de Giscard d'Estaing, sous la défroque de Doucerin, et, sous le pseudonyme de prince de Chypre, le libertin et débauché prince de Galles, futur roi d'Angleterre sous le nom d'Édouard VII, qui vient régulièrement dans la France républicaine afin d'y satisfaire impunément ses coûteuses et nauséabondes fantaisies [3]. Rien de nouveau, donc, sous le soleil…

Une deuxième différence est d'ordre philosophique. Bien sûr, les deux romanciers se disent également matérialistes [4]. Mais Zola n'en proclame pas moins des intentions moralisatrices suspectes de finalisme aux yeux de Mirbeau, et il semble même croire en une justice immanente, puisque ses trois personnages sont punis, selon lui, par où ils ont péché — « J'ai voulu, dans cette nouvelle Phèdre, montrer à quel effroyable écroulement on en arrive, lorsque les mœurs sont pourries et que les liens de la famille n'existent plus » — et que leur « écroulement » est l'annonciateur de celui de l'Empire. Mirbeau ne se satisfait pas

1. Cette pourriture était déjà abondamment traitée dans *L'Écuyère* et le sera de nouveau dans la première partie du *Jardin des supplices,* qui paraîtra en 1899 (tome II de l'*Œuvre romanesque* ; disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher). Dans les deux romans est d'ailleurs filée la même métaphore de « la boue ».

2. *La Maréchale* était déjà un roman à clefs. Voir nos deux introductions au roman, dans les éditions citées.

3. Il est possible aussi que, pour imaginer Jane Le Vassart, le romancier ait emprunté des traits à Mme Gautereau, femme de banquier, dont le portrait par John Sargent, jugé trop décolleté, a fait scandale au Salon de 1884, soit au moment même où le roman a dû être rédigé.

4. Mais le matérialisme scientiste de Zola est mécaniste, alors que celui de Mirbeau, extrêmement sensible aux contradictions qui sont dans les êtres et les choses et qui sont le moteur de toute évolution, mérite d'être qualifié de dialectique. Voir notre article, « Le Matérialisme de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 292-312.

de cette vision naïvement manichéenne, certes consolante, mais peu conforme à la réalité des êtres et des sociétés. Pour lui, la « loi du meurtre » domine la société bourgeoise comme elle règne dans toute la nature [1], et seuls les plus forts, les plus riches, les plus rusés, les moins scrupuleux, sont armés pour tirer leur épingle du jeu, à l'instar de Le Vassart et d'Isidore Lechat. Dans un univers livré au chaos, où rien ne rime à rien, aucune finalité n'est à l'œuvre, qui puisse garantir le triomphe de la justice, le châtiment des coupables et le bonheur des innocents. C'est même très généralement le contraire qui se passe car, dans une société foncièrement inégalitaire et où règne la lutte pour la vie, la vertu constitue un handicap insurmontable, comme l'illustrait déjà l'univers romanesque de Balzac [2].

Dans *La Belle Madame Le Vassart* — comme ce sera de nouveau le cas dans *Sébastien Roch* —, le vertueux voué au sacrifice est le fils [3], Daniel Le Vassart, qui dispose pourtant, semble-t-il, de toutes les faveurs de la Providence : il est jeune, libre, beau et riche, et surtout il possède un génie potentiel qui ne demande qu'à croître et embellir et que la société, par exception, est même toute prête à lui reconnaître [4]. Et pourtant il est pris dans un fatal engrenage, piégé par sa propre vertu. Car, s'il gâche ses chances de bonheur et son talent créateur [5], s'il finit même par commettre un crime avant de trouver dans la mort un apaisement que la vie lui interdit, au terme d'une inexorable déchéance physique et morale, c'est justement parce qu'il est trop fidèle et trop tendre-

1. Il développera notamment cette analyse dans le « Frontispice » du *Jardin des supplices* (1899).

2. Dans *Le Père Goriot* (1835), Vautrin parlait des « langes tachés de vertu » de Rastignac pour lui signifier qu'il devait impérativement se débarrasser au plus vite de son encombrante innocence native pour faire son chemin dans le « monde ». Et il considérait comme tout juste bons à être écrasés ceux qu'il appelait avec mépris « la confrérie des savates du bon Dieu »…

3. Dans *La Maréchale,* c'était la fille, Chantal de Varèse, mais le romancier comparait son sacrifice à celui d'Isaac par son père Abraham, comme pour montrer que le sexe de la victime, en l'occurrence, importe peu. Sans doute le romancier pensait-il déjà à son propre sacrifice, qu'il transposera dans *Sébastien Roch.*

4. Non pas à cause de ses mérites artistiques, convient-il de préciser, mais surtout parce qu'il est le fils de son père…

5. Il en sera de même de Jean Mintié, dans *Le Calvaire.*

ment attaché à sa mère décédée et qu'il manifeste un respect excessif à son père, qui n'en mérite certes pas tant, mais dont il a malheureusement intériorisé la loi sacralisée [1]. On comprend dès lors qu'en tirant un bilan de sa déplorable existence, il en arrive, mais bien trop tardivement, à se demander s'il n'a pas fait fausse route, « si ce n'était pas un crime parfois que le devoir, et s'il n'eût pas mieux valu jadis acheter au prix d'une faute ce monceau d'horreurs et ce tas d'infamies ». Comme dans l'univers du Divin Marquis, seul paye le crime, et la vertu est toujours punie…

Autre différence majeure d'avec *La Curée* : les deux jeunes gens que tout rapproche, pourtant, et qui s'aiment d'un amour tendre et innocent, quoi qu'en dise la loi du père, ne consomment pas l'inceste, n'écoutent pas les besoins de leurs corps, de leurs esprits et de leurs cœurs, et les sacrifient à de prétendus devoirs que rien ne saurait justifier. Pourquoi, en effet, Jane devrait-elle sacrifier sa vie à un homme qui a jadis essayé de la violer, qui l'a achetée comme si elle était une femme galante, qui l'affiche goujatement comme un signe extérieur de richesse [2], qui la trompe effrontément, et qui exploite cyniquement son éclatante beauté pour éveiller des concupiscences dont il entend bien tirer profit [3]? Quant au brillant compositeur à l'avenir sans nuages, pourquoi devrait-il renoncer à tout par respect pour un homme qui a fait le malheur de la mère bien-aimée et qui ne voit dans le talent de son fils, auquel il n'entend rien, qu'un moyen de se mettre en valeur dans les hautes sphères de la société?

Les conséquences de cette non-consommation de l'inceste différencient nettement *La Belle Madame Le Vassart* de *La Curée*.

1. Cette intériorisation et cette sacralisation de la loi, loi religieuse et/ou loi sociale, constituent, pour Mirbeau, une dangereuse aliénation, dont sont également victimes l'écuyère Julia Forsell, Chantal de Varèse, dans *La Maréchale,* Geneviève Mahoul, de *Dans la vieille rue,* et la duchesse Ghislaine et Sébastien Roch, dans les romans homonymes.

2. Isidore Lechat, dans *Les affaires sont les affaires,* se servira de même de son fils et de sa fille comme de signes extérieurs de richesse fort utiles dans ses affaires.

3. Ainsi fera aussi, à un autre niveau, l'ex-jardinier-cocher des Lanlaire, Joseph, dans le dernier chapitre du *Journal d'une femme de chambre,* après avoir épousé Célestine et acheté le petit café de Cherbourg.

Dans le roman de Zola, après le trivial passage à l'acte dans un cabinet particulier des grands boulevards, le faible et efféminé Maxime se lasse aussitôt d'une liaison qui lui pèse et n'attend plus que l'occasion qui le débarrassera enfin de « cette maîtresse gênante », sa jeune belle-mère Renée Saccard. Le « péché » de la transgression, si tant est que péché il y ait bien, n'est donc en réalité qu'une peccadille, et l'on comprend que Saccard, nonobstant la permanente prohibition de l'inceste et les impérieuses règles de l'honneur conjugal encore en vigueur à l'époque, n'y voie qu'une péripétie sans conséquence, d'autant qu'il y trouve largement son compte : chez lui, le souci du profit commercial l'emporte largement sur toute autre considération d'ordre prétendument « moral ». Il n'en va pas du tout de même dans *La Belle Madame Le Vassart.* C'est précisément parce qu'il n'y a pas eu transgression, pas eu de passage à l'acte ni de plaisir incestueux, que les deux innocents doivent payer au prix fort… Cela s'explique aisément. La continence obligée ne peut en effet qu'enfiévrer les désirs, détraquer les sens et aveugler l'esprit [1], alors que l'assouvissement ramène toutes choses à de plus justes proportions, dessille les yeux sur l'objet du désir, et peut même conduire à la satiété, qui confine au dégoût. Il est donc plus sain, voire plus hygiénique, à tous les points de vue !… Il n'advient malheureusement rien de tel pour Daniel ou Jane qui, en l'absence d'assouvissement, ne peuvent faire l'expérience de la décristallisation [2] qui les libérerait du piège où ils sont englués. Plus Daniel se sent coupable à l'égard de son père et plus se renforce sa résistance à ses pulsions, plus se consolide, parallèlement, le lien mortel qui l'attache à Jane [3], et moins ils ont de

1. L'abbé Jules, du roman homonyme de 1888, fera l'amère expérience de ce refoulement contre-nature, qui ne peut qu'exacerber les désirs frustrés et alimenter ses phantasmes.

2. C'est Stendhal, récemment redécouvert et pour qui Mirbeau professe la plus vive admiration, qui a comparé la naissance de l'amour à la cristallisation, dans son essai *De l'amour. La Duchesse Ghislaine,* écrit à la manière de Stendhal, présentera précisément un exemple de décristallisation consécutif à l'assouvissement du désir sexuel de l'homme.

3. Sándor Kálai observe pour sa part : « Dans le roman de Mirbeau, l'impossibilité de l'inceste renforce paradoxalement le lien entre les deux protagonistes » (article cité, p. 23).

chances d'échapper à l'étau qui va les broyer inexorablement, comme Julia et Gaston dans *L'Écuyère*.

La conclusion qui s'impose est donc diamétralement opposée à celle que Zola espérait faire passer. Ce n'est pas la disparition des « liens de famille » qui se révèle lourde de conséquences tragiques, ce sont au contraire la force de ces liens et leur persistance, par-delà la mort des parents, qui conduisent inéluctablement les deux amoureux à leur perte. C'est parce que Daniel n'a pas fait son deuil de l'image idéalisée de sa mère, c'est parce qu'il a intériorisé et sacralisé ses devoirs filiaux, certes conformes à la morale patriarcale, mais dont ses observations auraient dû lui révéler la vanité [1], qu'il se sent obstinément coupable, qu'il refuse suicidairement le bonheur qui passe à portée de main et qu'il s'enferme dans les marécages de l'adolescence, au lieu de tenter de s'affranchir, en adulte, des conditionnements socioculturels, et de choisir de vivre enfin pour lui-même — à l'instar de l'écrivain qui passe de la négritude de ses débuts à la création d'œuvres dont il endosse tardivement la paternité.

À ces divergences idéologiques, il conviendrait d'ajouter des divergences d'ordre littéraire. Cependant que le roman de Zola, conformément à la vulgate naturaliste, respecte les règles de la crédibilité romanesque et préserve soigneusement son caractère sérieux, qui exclut l'humour et la dérision, histoire d'entretenir l'illusion réaliste et de donner au roman, genre décrié, ses lettres de noblesse, Mirbeau-Bauquenne, au contraire, prend ses distances par rapport à son propre récit : ce n'est que de la littéra-

1. Cette incapacité à accorder son comportement aux données de l'expérience et à s'adapter au monde tel qu'il est, et non pas tel que le conditionnement socioculturel nous le présente, Mirbeau la prêtera au narrateur de *Dans le ciel* (1892) : « J'ai aimé mon père, j'ai aimé ma mère. Je les ai aimés jusque dans leurs ridicules, jusque dans leur malfaisance pour moi. [...] Je ne les rends responsables ni des misères qui me vinrent d'eux, ni de la destinée — indicible — que leur parfaite et si honnête inintelligence m'imposa. Ils ont été ce que sont tous les parents, et je ne puis oublier qu'eux-mêmes souffrirent, enfants, sans doute, ce qu'ils m'ont fait souffrir. Legs fatal que nous nous transmettons les uns aux autres, avec une constante et inaltérable vertu. Toute la faute en est à la société, qui n'a rien trouvé de mieux, pour légitimer ses vols et consacrer son suprême pouvoir, surtout pour contenir l'homme dans un état d'imbécillité complète et de complète servitude, que d'instituer ce mécanisme admirable de gouvernement : la famille » (*Œuvre romanesque,* tome II, *loc. cit.*, pp. 51-52).

ture, et non de la vie. Signe incontestable de modernité, constate à juste titre Sándor Kálai [1], alors que Zola reste attaché aux codes romanesques en vigueur. Outre l'habituelle tendance de Mirbeau à la caricature et à la mise en lumière du grotesque des fantoches humains, qui interdit bien souvent une lecture au premier degré [2], ce qui brise le plus scandaleusement l'illusion réaliste, c'est le côté théâtral avoué du dernier chapitre [3] et le dénouement, que l'on pourrait presque qualifier de frénétique. Le lecteur, habitué aux conventions romanesques en usage, se retrouve alors dans la situation inconfortable, dont rêvait Flaubert, de ne pas savoir sur quel pied danser [4] : doit-il se montrer bon public, jouer le jeu et s'émouvoir, ou au contraire s'indigner de ce que le romancier, peut-être, est en train de « se payer sa tête »? Cruelle énigme, comme eût dit Paul Bourget!…

Cette modernité n'est pas seulement formelle : on la retrouve aussi dans le traitement des personnages, qui, une nouvelle fois, distingue les deux romanciers. Pour Zola, les trois protagonistes centraux ne sont que des « produits », résultant de la combinaison de leur hérédité, de leur milieu et de leur époque, et il entend, à travers eux, symboliser diverses « monstruosités » de la société de l'Empire. Ainsi Renée est-elle, selon lui, « la Parisienne affolée, jetée au crime par le luxe et la vie à outrance », une « écervelée », une « détraquée », qui s'ennuie à mort et qui voit dans l'inceste « une nécessité de son ennui » [5], cependant que Maxime est « l'homme-femme », rejeton émasculé d'une « société épuisée », dépourvu, non seulement de toute moralité, mais aussi de volonté, d'intelligence critique, et même de désirs propres; quant à Saccard, il est l'incarnation de la spéculation

1. Sándor Kálai, article cité, p. 28.

2. Elle apparaît notamment dans les discours qu'il prête au père Le Vassart, et qui annoncent ceux du père de Sébastien Roch, ou dans le portrait-charge de l'immortel auteur de *Doris*, père de Jane, ou dans l'évocation burlesque de la *Revue lorraine*, frappée de sénilité congénitale, et de sa revancharde patronne au verbe fleuri.

3. « Attendez la cinquième acte, sacristi », s'écrie Jane, comme une actrice s'adressant à des spectateurs impatients…

4. Il en sera de même, mais à une tout autre échelle, dans le paroxystique *Jardin des supplices*, où se succèderont des chapitres encore plus farcesques et des épisodes carrément grand-guignolesques. Voir nos introductions à ce roman dans le tome II de l'*Œuvre romanesque* et sur le site des Éditions du Boucher.

5. *La Curée*, Livre de Poche, Paris, 1972, p. 244.

immobilière sans frein, qui a triomphé grâce aux grands travaux d'Haussmann et qui fait fi de tout scrupule, bien sûr, mais aussi de tout sentiment (il n'est ni père, ni époux). Fort différent est le trio mis en scène par Mirbeau-Bauquenne.

Loin d'être une parasite, une détraquée et une blasée, Jane Le Vassart est une musicienne accomplie, tout à fait équilibrée à l'origine, parfaitement saine de corps et d'esprit. Mais, à cause de la condition imposée aux femmes et aux artistes — comme le jeune Mirbeau, condamné à prostituer son talent et à vendre sa plume aux « marchands de cervelles humaines », elle est une prolétaire [1] —, elle a été contrainte de vendre une richesse beaucoup mieux cotée que le talent, sur le marché des femmes : sa beauté [2]. Elle est donc, elle aussi, plus à plaindre qu'à blâmer, d'autant que, comme le romancier lui-même, elle est dotée d'une conscience qui la taraude et qu'elle aspire à se racheter [3]. Mais cette rédemption par l'amour, dont elle rêve, se heurte au dévastateur sentiment de culpabilité de celui qu'elle aime et qui se refuse absurdement.

Daniel Le Vassart, de son côté, n'est en rien un être émasculé, mi-homme mi-femme, comme Maxime. S'il est vrai qu'il porte en lui des tendances que l'on pourrait qualifier de féminines, comme Jean Mintié du *Calvaire* et l'anonyme narrateur du *Jardin des supplices* [4], c'est tout simplement parce qu'il est doté d'un

1. Mirbeau employait l'expression de « prolétaire de lettres » dans *Les Grimaces* du 15 décembre 1883 (article recueilli dans ses *Combats littéraires*).

2. Pour Mirbeau, le mariage bourgeois n'est qu'une forme légale de la prostitution. Voir notre édition de son *Amour de la femme vénale*, Indigo & Côté Femmes, 1994.

3. Après *Le Calvaire,* Mirbeau envisageait de rédiger une suite qui se serait appelée *La Rédemption.* Mais elle ne sera jamais écrite. En revanche, à défaut de celle de Jean Mintié, il a bel et bien entrepris sa propre rédemption par la plume après son retour d'Audierne, où il a précisément composé *La Belle Madame Le Vassart.*

4. Voir la communication de Pierre Michel, « Les Rôles sexuels à travers les dialogues du *Calvaire* et du *Jardin des supplices,* d'Octave Mirbeau », *in* Actes du colloque de Beyrouth *Aux frontières des deux genres,* sous la direction de Carmen Boustani, Karthala, Paris, novembre 2003, pp. 381-399. Pour sa part, Sándor Kálai écrit : « Dans *La Belle Madame Le Vassart* il n'est pas question de l'inversion totale de sexes, mais on y constate également le renversement des rôles traditionnels. Il suffit de penser à la métaphore de Diane pour évoquer l'ambiguïté de la conduite de Jane. Daniel, à son tour, possède également quelques traits féminins » (article cité, p. 20).

tempérament d'artiste qui n'exclut pas, bien au contraire, une forte personnalité. C'est en effet en toute conscience qu'il opte pour la douloureuse voie du renoncement, sans pour autant parvenir à éteindre le désir ni à extirper l'amour refoulé, puis pour celle de l'expiation, et que, nonobstant ses déchirements et son amertume, en *âme forte* qu'il est, il parvient tant bien que mal à maintenir le cap et à rester fidèle aux valeurs qu'il a faites siennes. Jusqu'à ce que mort s'ensuive…

Quant à Le Vassart, il ne se réduit pas, comme Saccard, à la figure du parvenu et du spéculateur rusé à la mine chafouine qui s'est « enrichi impudemment » et qui joue « avec tout ce qui lui tombe sous la main », à commencer par sa femme et son fils, pour satisfaire sa *libido dominandi* et sa soif de respectabilité. Tel Isidore Lechat [1], il est également un homme, un père et un époux, il aime — ou croit aimer, ce qui est tout un — femme et enfant, il souffre de la trahison de l'une et de l'éloignement de l'autre, et il en meurt. Tout n'est donc pas seulement calcul chez lui : il y a aussi une faconde spontanée, un plaisir exhibitionniste à être en représentation, à donner la réplique et à épater la galerie, que l'on retrouvera, amplifiés, chez Isidore Lechat. Et, comme Lechat, s'il est retors en diable [2] dans les affaires, dans sa vie privée, il se montre au contraire borné et aveugle : la bêtise chez eux, comme chez le père Roch d'ailleurs [3], fait bon ménage avec la roublardise.

Mirbeau-Bauquenne a visiblement souhaité conférer aux trois protagonistes de son roman une épaisseur et une charge d'humanité que, selon lui, le dogmatisme et le manichéisme de Zola lui interdisaient de donner aux siens. On ne saurait cependant réduire *La Belle Madame Le Vassart* à une simple réécriture de *La Curée.* Car si Mirbeau a pu le rédiger d'une traite dans son refuge d'Audierne, au sortir de sa dévastatrice liaison avec une créature

1. Voir notre introduction à *Les affaires sont les affaires,* dans le tome II de notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau (Eurédit, Cazaubon, 2003).

2. Lechat sera considéré comme une figure du Diable par les deux ingénieurs qu'il va gruger.

3. Voir l'article de Bernard Gallina, « Monsieur Roch : un personnage en clair-obscur », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, Angers, mars 2002, pp. 113-125.

à la cervelle d'oiseau et à la cuisse légère, Judith Vimmer, rebaptisée Juliette Roux dans *Le Calvaire,* c'est parce qu'il peut l'enraciner dans une douloureuse expérience personnelle dont il commence seulement à émerger [1]. Avant de le faire sans masque dans *Le Calvaire,* il y exprime de nouveau, deux ans après *L'Écuyère,* sa conception tragique de l'amour et des relations entre les sexes.

De la tragédie de l'amour à la mise en accusation de la société

Pour Mirbeau comme pour son ami, le peintre Félicien Rops, l'amour tel qu'il l'a expérimenté dans sa chair n'a rien à voir avec « l'amour idéalisé, qui voltige parmi les fleurs » : « C'est l'amour avec son masque satanique, qui vous terrasse, vous étreint de ses genoux de fer, vous écrase de ses ruts qui déchirent, vous ride le cœur, le cerveau, les moelles, et vous laisse brisés, anéantis, souillés. » [2] Il est une obsession, une angoisse, une dépossession de soi, il est fait de souffrances qui laissent pantelant, et, comme nous l'avons vu à propos de *L'Écuyère,* le dénouement tragique est inscrit dans « le premier baiser, qui n'a l'air de rien, qui rit, qui joue, qui blague », mais qui « est le premier chaînon d'une chaîne qui va souvent jusqu'au crime, jusqu'au suicide, à travers le dégoût, le désespoir et les larmes » [3]. Loin d'apporter à cette terrifiante maladie qu'est l'amour les remèdes que les progrès de la médecine pourraient laisser espérer, la civilisation, ou prétendue telle, ne fait au contraire qu'envenimer les choses : « Chez les peuples civilisés, l'amour se complique de tout le mécanisme des lois sociales, de tous les préjugés moraux, et, dans la lutte ouverte qu'engage l'amour contre ces préjugés et ces lois [en l'occurrence, il s'agit de la prohibition de l'inceste et de la réprobation unanime de la femme adultère], il est d'expérience

1. Sur cette liaison, voir le chapitre VIII de notre biographie d'*Octave Mirbeau* et les lettres n° 161 à 182 du tome I de la *Correspondance générale* de Mirbeau.

2. Octave Mirbeau, « Félicien Rops », *Le Matin,* 19 février 1886 (*Combats esthétiques*, Librairie Séguier, Paris, 1993, tome I, p. 242).

3. Octave Mirbeau, « Roland », *La France,* 8 mai 1885 (article recueilli dans les *Combats littéraires*).

que c'est le premier qui succombe. [...] L'amour moderne ne marche qu'accompagné de deuils, de folies, de trahisons, de dégoûts, de révoltes, de toutes les passions funestes de l'esprit. Et toujours, trivial ou sublime, il y a du sang au dénouement. » [1]

Dans ces conditions, la sagesse voudrait que les êtres lucides se satisfassent de la vie rangée que mènent Bérose et Blanche et que Daniel Le Vassart épouse banalement sa cousine Cécile, « la délaissée » et la dévote, comme il en est tenté un moment, poussé par « cette sorte d'amour, fait de beaucoup de pitié, qu'allume en nous une détresse innocente », et comme le voudraient les pratiques bourgeoises en usage, qui font fi des sentiments quand il s'agit de mariage et de patrimoine. Mais il est incapable de se contenter d'une vie médiocre et sans véritable charme, de ce faux bonheur pot-au-feu bien en peine d'apaiser l'angoisse existentielle dont sont tenaillés les êtres dotés de réflexion. Pour Mirbeau, lecteur de Pascal, l'homme est impuissant à trouver en lui-même la sérénité à laquelle il prétend aspirer, mais qui lui est en réalité insupportable, et il préfère se jeter dans une agitation frénétique qui présente le précieux avantage de l'empêcher de songer à sa misère [2], mais qui s'avère être la plus grande de ses misères, puisque cela lui interdit précisément de chercher les véritables solutions : c'est ce que Pascal appelait le « divertissement ». Bien sûr, l'athée et matérialiste Mirbeau ne croit pas au remède avancé par le prosélyte janséniste, qui propose au lecteur libertin de parier pour l'existence de Dieu, de se jeter au pied des autels et de s'abêtir consciencieusement en attendant la très hypothétique grâce divine [3] : il ne voit

1. Octave Mirbeau, « Roland », *loc. cit.*

2. Le jeune Octave Mirbeau, au cours de ses premiers séjours parisiens, tentait ainsi désespérément de noyer dans l'ivresse de la vie frénétique son indéracinable mal-être existentiel. Voir ses lettres de jeunesse à l'ami Alfred Bansard, dans le tome I de sa *Correspondance générale*.

3. L'« abêtissez-vous » de Pascal au libertin, au terme du fameux « Pari », est le corollaire de son « qui veut faire l'ange fait la bête » : c'est en « faisant la bête », en humiliant son orgueil qui fait obstacle à sa conversion et en faisant comme s'il croyait, que l'agnostique aura quelque chance de « faire l'ange », pourvu que Dieu lui accorde sa grâce.

là qu'une grossière mystification par laquelle les prêtres, ces « pétrisseurs d'âmes », s'assurent à bon compte la maîtrise des malléables cerveaux de leurs ouailles. Pour lui, le seul remède véritable serait l'extinction des désirs prônée par les bouddhistes et l'anéantissement de la conscience préconisé par l'abbé Jules [1], et ce n'est évidemment pas un hasard s'il signe du pseudonyme de Nirvana ses *Lettres de l'Inde* [2], rédigées quelques mois à peine après la publication de *La Belle Madame Le Vassart.* Mais seuls quelques privilégiés y parviennent, au terme d'une difficile ascèse que, pour sa part, le trop passionné Mirbeau, comme le frénétique abbé Jules, a toujours été impuissant à entreprendre [3].

Daniel Le Vassart, lui, tente bien l'aventure, mais il est tout aussi incapable de parvenir au total détachement, et s'il finit par choisir la voie du renoncement définitif qui met un terme à sa misère en même temps qu'à sa vie [4], c'est la preuve patente de son échec; et c'est de toute façon beaucoup trop tard, après le dénouement de la tragédie. Dans l'attente de son exécution [5], dont il choisira lui-même la date, il est pour longtemps entraîné dans le plus efficace des « divertissements », qui se révèle, dans la pratique, être aussi la plus insupportable des tortures : ce qu'on a accoutumé d'appeler « l'amour », c'est-à-dire un piège dressé par la Nature aux desseins impénétrable, selon l'analyse de Schopenhauer à laquelle Mirbeau s'est rallié [6]. Pour faire

1. *L'Abbé Jules,* chapitre III de la deuxième partie (*Œuvre romanesque*, tome I, pp. 470-471).

2. J'en ai publié une édition critique en 1991 aux Éditions de l'Échoppe, Caen.

3. Ce qui a sauvé Mirbeau de sa durable neurasthénie, comme on disait à l'époque, c'est, d'une part, la jouissance esthétique, et, d'autre part, son engagement d'intellectuel libertaire.

4. Sur ce que représente le suicide aux yeux du romancier, voir la communication de Pierre Michel, « Mirbeau, Camus et la mort volontaire », *in* Actes du colloque de Lorient sur *Les Représentations de la mort,* Presses universitaires de Rennes, novembre 2002, pp. 197-212.

5. C'est Pascal qui compare l'homme à un condamné à mort emprisonné en attendant son exécution et qui passerait son temps à jouer aux cartes. Pour Mirbeau, c'est la vie qui est un « jardin des supplices » où, à tout instant, ont lieu de monstrueuses mises à mort.

6. Voir notre introduction à *L'Écuyère,* sur le site des Éditions du Boucher.

tomber les proies humaines dans ce piège et assurer la perpétuation de l'espèce, la Nature a doté les femmes de tous les appas (et appâts) indispensables, au premier chef la beauté [1]. C'est cette conception pessimiste de l'éternel malentendu entre les sexes [2], de la torture de l'amour et de la mission imposée aux femmes par la marâtre Nature, qui est illustrée dans *La Belle Madame Le Vassart* comme elle l'était déjà dans *L'Écuyère.* De fait, pour tous les hommes qu'elle attire dans ses rets, Jane est un piège mortel, comme l'était déjà la sirène Julia Forsell : « un vieillard libertin, qu'elle a ruiné, qu'elle a chassé, un soir s'est tué sous ses fenêtres »; « un petit lieutenant de hussards, très jaloux, s'étant battu pour elle, a eu la poitrine trouée »; le baron Stein, qu'elle traite comme un chien après s'être fait offrir un hôtel particulier, a de bonnes chances de connaître prochainement la même fin; quant au pauvre compositeur qui se permet de la repousser, alors qu'elle juge leur amour totalement innocent et

1. Dans son article « Lilith » (*Le Journal,* 20 novembre 1892), Mirbeau écrira que « l'homme, dans l'immense besoin d'aimer qui est en lui, l'homme dépositaire de l'humanité future endormie en lui, accepte l'inconscience de la femme, son insensibilité devant la souffrance, son incompréhensible mobilité, les soubresauts de ses humeurs, son absence totale de bonté, son absence de sens moral, et tout cet apparent désordre, tout ce mystère, tout ce malentendu, qui, loin de les séparer l'un et l'autre de toute la distance d'un infranchissable abîme, les rapproche de toute l'étreinte d'un baiser. Il accepte tout cela, à cause de sa beauté » (article recueilli dans les *Combats littéraires*).

2. Pour Mirbeau, entre l'homme et la femme, il ne saurait y avoir d'histoire d'amour : seul existe un abîme d'incompréhension et de malentendus. La cristallisation amoureuse n'est qu'une illusion fluctuante et rarement réciproque. Chacun se trompe soi-même et s'emploie à tromper l'autre : ainsi, à aucun moment Daniel ni Jane n'arrivent à y voir clair en eux-mêmes ni chez l'autre, d'où leurs incessantes erreurs. Les amants ne sont jamais sur la même longueur d'onde, ne parlent pas le même langage, sont murés dans une solitude irrémédiable. Bien sûr, il arrive parfois que les trajectoires se croisent et qu'ils connaissent alors des émotions d'une grande intensité, comme Daniel et Jane au chapitre V. Mais c'est accidentel et cela ne saurait durer. Chacun est condamné à remâcher son amertume dans son coin, avec d'autant plus de dépit et de rancune — ou de remords — que le bonheur semble avoir été à la portée de la main. Hommes et femmes vivent sur des planètes séparées par des années-lumière, et s'imaginent pourtant, dans leur naïveté criminelle, qu'ils pourront jeter un pont par-dessus l'abîme et se retrouver… Vain espoir : la seule chose qu'ils aient en commun, c'est la souffrance. Et la mort.

qu'elle pense avoir sur lui des droits, elle le blesse mortellement, d'abord par son entreprise de séduction qui le terrorise et renforce d'autant plus son sentiment de culpabilité qu'il est davantage attiré, ensuite par l'acharnement avec lequel, à l'instar de la duchesse de Sierra-Leone des *Diaboliques,* de Barbey d'Aurevilly, elle poursuit une vengeance en forme de déchéance ardemment souhaitée et d'autodestruction assumée, histoire de souiller à jamais le nom détesté qui lui a été imposé [1] : « On se venge comme on peut. Tant pis s'il y a de la casse »...

Ce qu'il y a de particulièrement significatif dans la trajectoire de Jane, c'est que, même si elle a accompli à son insu les desseins de Dame Nature tels que les interprète Schopenhauer, en fait c'est bien la société patriarcale et mercantile de l'époque qui porte la responsabilité entière de ce que je serais tenté d'appeler sa « passion » : d'abord, on l'a vu, en la contraignant à un mariage qui n'est qu'un maquignonnage; ensuite, en lui faisant mener une « vie à outrance » dans le rôle de *la belle Madame Le Vassart* imposé par son seigneur et maître; enfin, en opposant, à son pur amour pour un artiste beau et jeune comme elle, des obstacles « moraux » et religieux d'autant plus insurmontables que le sentiment de culpabilité, chevillé à l'âme de Daniel par toute son éducation, les rend plus prégnants et corrosifs. De cette artiste assoiffée de beauté et de pureté, qui aurait pu, toute sa vie, se contenter sagement de plaisirs simples et sains, la société a fait, en quelques années, une femme hystérique [2], vindicative, méchante, sadique même, et « tout entière à sa proie attachée », qui, après avoir vainement tenté de réaliser l'absolu

1. Cette déchéance a en effet pour objectif de salir publiquement le nom des deux hommes dont elle aspire à se venger, le père et le fils, comme l'a bien vu Sándor Kálai : « Le choix de Jane est conséquent : c'est ce nom qui a façonné son identité, c'est ce nom, et par là Le Vassart, le mari, qui lui a infligé le rôle de "la belle Madame Le Vassart" avec ses désirs et ses passions, une vie qui se déroule devant les yeux de tout le monde. Si elle veut rester elle-même, elle doit porter ce nom jusqu'à la fin de sa vie » (article cité, p. 27).

2. Il est à noter que, de tous les personnages hystériques des romans de Mirbeau, elle est la seule à être ainsi caractérisée. Voir notre article sur « Les hystériques de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 20-21.

dans l'amour [1], s'est résignée à le chercher dans la vengeance [2]. Si Jane Le Vassart est devenue, à la fin du roman, un cas pathologique exceptionnel, il est intéressant en ce que, dans son paroxysme même, d'une théâtralité avouée, et qui annonce celui de l'abbé Jules, elle illustre éloquemment les effets dévastateurs d'une morale sociale hypocrite et compressive contre laquelle elle se révolte jusqu'à ses conséquences extrêmes. On ne peut guère imaginer plus virulente mise en accusation d'une société aliénante, misogyne, mercantile et criminelle, que de voir une victime pitoyable se transmuer de la sorte en bourreau impitoyable [3].

*

* *

Ainsi, *La Belle Madame Le Vassart* va bien au-delà de Zola, comme *La Maréchale,* un an plus tôt, allait bien au-delà de Daudet. Loin de n'être qu'une œuvre de commande bâclée dans l'indifférence, comme on aurait pu le craindre, c'est un roman foisonnant et fascinant, nourri des traumatismes et des phantasmes mirbelliens, et qui brasse avec maestria des thèmes d'une étonnante modernité. Conception tragique de la condition humaine qui annonce l'existentialisme et où convergent les influences de Pascal, de Darwin et de Schopenhauer; psychologie novatrice, qui voit dans l'homme un être contradictoire,

1. Germaine Lechat, dans *Les affaires sont les affaires,* cherchera aussi à réaliser l'absolu dans l'amour, et son amant Lucien Garreau, qui a l'expérience de la vie, la mettra en garde contre les dangers d'un tel absolutisme. *L'Écuyère* et *La Duchesse Ghislaine* illustrent aussi les dangers de la recherche de l'absolu.

2. Seul cet absolu donne du prix à sa vie. Plus elle se dégrade et s'avilit, plus elle se laisse emprisonner, comme Lorenzaccio, dans un rôle qui finit par lui coller à la peau, mais qui est la seule chose qui la rattache à son passé et qui puisse livrer le sens d'une déchéance incompréhensible à tous, si ce n'est à Daniel : « Et ma vengeance dans tout ça ? » Dérisoire et pathétique cri de souffrance, qui fait écho aux lamentations du Lorenzo de Musset.

3. Dans *Le Journal d'une femme de chambre,* l'évolution de Célestine sera un peu comparable : après avoir pesté inlassablement contre ses maîtres et exprimé sa révolte d'esclave contre le statut des domestiques, elle se retrouve, dans le dernier chapitre, dans le rôle d'une maîtresse qui aime à se faire servir et qui peste contre ses bonnes…

fluctuant, en devenir, et non pas seulement un « produit » de son hérédité et de son milieu; incommunicabilité entre les êtres et malentendu permanent entre les sexes qui rend illusoire tout rapprochement et tragique tout « amour » [1]; mise en cause du patriarcat et des valeurs familiales sacro-saintes et variations cathartiques sur le complexe d'Œdipe; dénonciation de la société française qui, sous la Troisième République, est tout aussi inégalitaire, compressive, hypocrite et pourrie par le culte du Veau d'or que sous le Second Empire; mélange des tons et des registres et distanciation ironique, qui contribuent à déstabiliser le lecteur et à détruire l'illusion réaliste, sans même parler de l'imaginaire mirbellien, placé comme il se doit sous le signe de Méduse [2], et du style, aussi remarquable par sa justesse et sa couleur que par sa diversité et par la richesse « artiste » du vocabulaire : face à tant de richesses, et si diverses, nous aurions grand tort de bouder notre plaisir!

PIERRE MICHEL

1. Plutôt que du côté de Zola, il serait sans doute plus judicieux de regarder du côté de Marcel Proust. Car les « intermittences du cœur », l'amour comme maladie, obsession et exigence d'absolu, la torture de la jalousie, la décomposition du sentiment amoureux en une succession d'amours éphémères et diverses, la radicale étrangeté des sexes, ce sont autant de thèmes pré-proustiens. On les retrouvera dans *La Duchesse Ghislaine* (voir nos introductions à ce roman, dans les deux éditions citées).

2. Selon Claude Herzfeld, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, Angers, 2002, p. 275. Rappelons que Claude Herzfeld voit précisément dans la figure de Méduse une clef de l'imaginaire mirbellien. Voir son essai sur *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau,* Nizet, Paris, 1992.

I

Le fiacre, au petit trot de son cheval blanc qui boitait, traversa la place Saint-Augustin déserte. Comme il enfilait le boulevard Malesherbes, Daniel, qui depuis la gare de Lyon semblait dormir, passa la tête à la portière et demanda :

— Où allez-vous ? Je vous ai dit rue Malesherbes… Vous n'avez donc pas compris ?

Le cocher tourna sur place, grommelant dans son cache-nez : « Pas compris… pas compris !… Pourquoi aussi qu'il dit pas rue d'g'ral Foy ? » Et, d'un furieux coup de mèche, il jeta sa bête à la montée de l'avenue Portalis, dont le macadam luisait, glacé de givre, entre ses réverbères allumés que le brouillard empaquetait. Presque à chaque pas le cheval manquait du devant, patinait, parfois s'agenouillait d'un genou, et, relevé, ne bougeait plus, fumant des naseaux, pointant des oreilles, tout le poil hérissé d'un frisson : alors c'étaient des cris, des claquements de fouet, des ruades, un vacarme de lutte qui lugubrement déchirait le silence de cette heure du soir apaisée où Paris mange.

Daniel n'avait pas refermé la vitre : cédant à l'attirance qu'ont les lieux déjà vus, à cette espèce de parenté qui lie notre vie aux vies familières des choses, et peut-être loge ces inoffensives dans le meilleur coin de notre cœur, il regardait, fouillait l'ombre et la brume, et, malgré la brume, malgré l'ombre — tant sont clairvoyants les yeux qui se souviennent —, il retrouvait le square, où il avait joué enfant, le chemin qu'il suivait pour aller au collège, en s'arrêtant devant la caserne, la grande rose épanouie au-dessus du porche de l'église, une enseigne d'or sur un balcon.

La demie de huit heures sonna à Saint-Augustin son *bim-boum* espacé, profond, d'une harmonie ancienne et larmoyante.

— Oui, je te reconnais, murmura Daniel.

Puis il songea : « Je vais les surprendre à table. » Et cette idée l'enveloppa, lui fit chaud, si grelottant qu'il fût, après une nuit et deux jours de voyage, sous son maigre paletot de « Romain » déshabitué de l'hiver. Il ne se sentait plus le même maintenant qu'il arrivait : aucune pensée amère ne se mêlait à la pure joie de ce retour impromptu. La cause même, il l'oubliait, n'y voulait plus croire. Un amant, elle… ?

Il y eut un arrêt brusque, suivi d'un bruit de chute, d'une secousse et le tapage recommença :

— Qu'est-ce qu'il y a encore? dit Daniel.

— Y a qu'mon carcan peut p'u avancer.

— C'est bon; je descends.

Il ouvrit la portière, paya sa course grassement, reçut sa monnaie en poignée avec une belle insouciance d'artiste, et, ayant happé sa valise sur le siège, il s'en fut d'un pas allègre le long de l'église. Peu à peu, malgré lui, il ralentissait, s'attardait en des jadis. C'était là qu'enfant, puis jeune homme, il venait à la messe, le dimanche, donnant la main, puis le bras à sa mère; on arrivait par la porte de derrière, et, l'aumône faite aux vieilles toujours assises dans l'allée, secouant des pièces, leurs doigts se touchaient contre le bénitier en coquille. Comme tout cela était loin, la messe, les vieilles, le bénitier et cette chère petite main, qui lui tendait l'eau bénite et qui jamais ne lui en tendrait plus! Elle était morte, la petite main, et remplacée par une autre, une main de sirène [1], celle-là, qui avait pris le cœur de son père.

Arrivé au coin de la rue de Madrid, il hésita avant de sonner : cette grille si neuve, si dorée, si haute, le déroutait. Et lorsque le pêne claqua hors de la gâche, il n'entra pas tout de suite, rêvant, insensible à l'âpre bise de janvier qui lui fouettait les reins. Le concierge, qui dînait, se leva de table pour crier :

— Monsieur demande… ?

— Monsieur Le Vassart? dit Daniel.

1. Julia Forsell, dans *L'Écuyère,* était déjà une « sirène ».

L'autre du fond de son col répéta : « Monsieur Le Vassart ? » Et, dressé sur ses pointes, il le toisait.

— Oui, mon père.

— Ah ! monsieur est monsieur Daniel ? Je demande bien pardon à monsieur de ne pas l'avoir remis ; je suis nouveau dans la maison.

Et, subitement rapetissé, l'échine souple, il quitta sa serviette, qu'il avait conservée sous le bras, tira par deux fois le cordon du timbre, puis s'offrit à porter la valise.

— Merci ! fit Daniel. Je la monterai bien.

Mais le portier s'entêtait maintenant, se dépensait en gestes, en paroles.

— Que monsieur me donne au moins son portemanteau… son sac de nuit…

— Non, c'est inutile.

Dans la cour il pressa le pas, battant d'un regard effaré la blanche façade agrandie de l'hôtel, ses tourelles d'angles flanquées de galeries de retour aux baies largement percées et son double escalier de pierre planté de lampadaires de bronze. Tout lui était nouveau, tout le glaçait, l'épeurait, et cette odeur de plâtre frais que gardaient les murs, et ce valet de pied en culottes de panne bleue, des aiguillettes panachées de jaune à l'épaule, qui, venu aux coups de timbre, attendait, debout et figé, sous le toit de verre de la marquise.

— Monsieur désire… ?

— Mon père. Il est là ?

— Non, monsieur, fit le valet, en prenant les bagages. Monsieur se trouve à Gerville.

— Depuis quand ?

— Depuis hier, monsieur.

— Et M… ?

Il avait voulu dire : « Et madame ? » Et, bien que, ce mot, il ne l'eût pas prononcé, la voix tuée tout à coup par une angoisse, souhaitant et craignant à la fois qu'elle fût là, le valet répondit :

— Madame dîne en ville.

— Ah ! respira Daniel.

Et ce « ah ! » était presque de la joie.

D'une marche plus ferme alors il pénétra dans le vestibule qu'un lustre flamand éclairait. Mais sa peur s'accrut à la solen-

nité de cette pièce haute, arrondie en coupole, sur laquelle les deux étages de l'hôtel ouvraient comme des loggias garnies de rampes et de balustres. Où était-elle, la petite antichambre d'autrefois, où le meuble de chêne blond, les bougeoirs de porcelaine, et les rideaux en drap de soldat, qu'il revoyait si loin qu'il pût revoir, et qui, lorsque, la fortune venue, on avait, pour un gentil *home* fait de mesure, rue Malesherbes, quitté la rue des Jeûneurs et son entresol sans jour au-dessus des magasins de blanc, s'étaient à peine embellis de portières et de cache-pot de Delft bleu avec des Aralias solides? Son père lui avait bien parlé de « quelques changements » dans ses lettres; mais ce n'étaient pas des « changements », cela.

Il essaya d'accrocher son chapeau derrière la porte au champignon d'antan, ce grand arbre biscornu où poussaient des frondaisons de paletots et de casquettes. Mais point : la même main sacrilège l'avait chassé, qui avait chassé les Aralias et les bougeoirs de porcelaine. À présent il n'osait plus, restait là, gauche et seul et dépaysé, parmi ces meubles neufs, ces lambrequins de peluche, ces statues, ces armures debout à l'entrée d'un *hall* aperçu dans l'ombre, et ces peintures flambantes, et ces murailles reculées. Il fut du temps à chercher sur le mur la place du baromètre de jadis : ce vide le choquait douloureusement. Puis, s'étant vu tout entier dans une glace, lui et son complet de voyage, son col mâché, son feutre bossué et sa cravate défaite, un chagrin lui creusa la poitrine et il aurait pleuré, si le valet, cachant un sourire sous ses doigts, ne l'avait sorti de cette crise d'âme en lui disant :

— Monsieur veut-il venir par ici?

— Ah!... oui! fit Daniel.

Et il le suivit dans l'escalier, pareillement transformé, élargi, avec ses marches tapissées de rouge, sa rampe de bois plein, ses panneaux sculptés et ses négresses porte-lampes en marbres de couleurs.

Arrivé au premier étage, un souffle épaissi d'asthmatique lui fit lever la tête : c'était Joseph [1], le valet de chambre, qui,

1. Ce sera aussi le prénom du jardinier-cocher du *Journal d'une femme de chambre.*

penché, le dévisageait du second, sans le reconnaître. La faute de sa barbe blonde : car à peine ses dix-neuf ans avaient-ils des moustaches lorsque, trois années et quelques mois plus tôt, il était parti dans le feu de son prix de Rome et la haine du remariage de son père. Depuis il n'était pas revenu.

— C'est vous, Joseph?… Bonsoir!

À cette voix l'autre dévala tout l'étage au galop de ses escarpins vernis.

— Tiens! monsieur Daniel! Ç'en est, une affaire!… Monsieur n'est pas indisposé, au moins?

— Non, merci!… Et vous, Joseph, ça va bien?

— Mais tout doucement, je remercie bien monsieur, tout doucement… Monsieur s'en revient comme ça?… Allons! tant mieux!… Monsieur a fait un bon voyage?

Et pendant le trajet du palier au couloir des chambres, ce fut une cascade de questions, questions discrètes, questions poussives, qui, sans attendre de réponses, s'enjambaient, se bousculaient entre deux haleines. Daniel allait devant d'une allure reposée. Le large sourire, le bavardage de ce gros homme lui causaient un plaisir délicat, qui se fondait en chaleur dans ses veines. Un ancien, lui, contemporain de sa mère. Depuis que Joseph était là, il ne se sentait plus seul, et se dirigeait de mémoire à travers des pièces de service, restées dans leur physionomie d'autrefois. Son enfance se levait de quelques coins retrouvés, lui faisait la conduite, le tirait par la manche, pour lui montrer, ici, l'entrée d'un cabinet, d'une armoire, qui longtemps à ses farces de gamin avait été une cachette, là, un passage qui menait chez la « Chérie ».

— On ne dira toujours pas que monsieur a engraissé, continua Joseph, ni qu'il se rapporte une belle mine. Mâtis! Voilà pourtant ce qu'on s'en va chercher dans ces voleurs de pays! — Et il conclut : « Il n'y a encore que *la sienne,* allez, monsieur Daniel! »

Puis, le voyant arrêté au seuil d'une porte lourdement drapée de verdures, il prit le trot :

— Mais non, cria-t-il, monsieur n'est plus là… Monsieur ne sait donc point les çangements? C'est le cabinet de toilette de madame. On a mis monsieur dans l'aile *neuf*… Je m'en vais faire voir à monsieur.

Alors il le précéda de son allure de bête grasse, que le petit battement précipité de son asthme rythmait. De-ci, de-là, il se retournait avec un geste :

— Ça, c'est la nouvelle salle de bains… ça, la salle de massage et de gymnastique… Monsieur sait que depuis que monsieur s'est mis à engraisser… ? Ça, la salle d'armes… Monsieur sait que depuis que monsieur s'est mis dans la politique… ? Et la serre, monsieur ne connaît pas… et le boudoir… et le jardin… et les ci et les l'autres ?… Ah ! il y en a, des *ç*angements, depuis madame ! ajouta-t-il d'un ton de vieux domestique aigri par l'entrée d'une jeune femme dans la maison.

Daniel suivait sans une parole : ainsi on l'avait exilé, lui aussi, comme les bougeoirs de porcelaine. Sa chambre, on la lui avait reprise, cette chambre que la Chérie avait choisie exprès voisine de la sienne afin de pouvoir mieux veiller sur son précieux sommeil d'enfant tard venu et partant plus aimé…

Lorsqu'ils eurent atteint le bout du corridor, qui raccordait l'ancienne construction à la nouvelle, le valet de chambre dit :

— C'est ici l'appartement de monsieur.

Et il introduisit Daniel, s'excusant : « *Elle* n'est seulement pas faite ! »

Puis, ayant allumé des bougies, il sortit pour ordonner au valet de pied, qui apportait les bagages :

— Ernest, va-t'en me chercher une Carcel… Et tu préviendras à la cuisine !… Car monsieur n'a bien sûr pas mangé à c't'heure ! demanda-t-il en rentrant.

— Si, répondit Daniel, qui piétinait de-ci, de-là et ne se sentait plus faim dans cette maison vide. J'ai dîné au buffet de la gare.

— Comme monsieur voudra, observa le domestique d'un ton de respect diminué cette fois d'un peu d'ironie.

Il s'agenouilla dans le foyer, releva la trappe et se mit à faire le feu, causant toujours : c'était bien dommage que M. Daniel ne se fût pas annoncé par un petit mot d'écrit seulement un jour d'avance ; ça aurait permis d'enlever le plus gros, et, en guise d'arriver dans un taudion pareil, M. Daniel trouvait sa couverture prête.

— Sans compter que, s'ils avaient su, monsieur ne serait pas allé pour sa mairie à Gerville, et que madame, elle…

Il traîna les dernières syllabes et, d'un air finaud, considéra Daniel qui s'était retourné, une question dans les yeux.

Mais le valet de pied rentra, portant la lampe.

— Et le bois ? dit Joseph. Vous n'avez oublié que le bois ?

Comme l'autre lui soutenait qu'il n'en avait pas demandé, il le traita de « faignant », prit M. Daniel à témoin, finalement le renvoya quérir un margotin ou deux et une grosse bûche à mettre derrière.

La porte fermée, il éclata :

— Hou ! mâtis ! On en a aujourd'hui, de la misère, avec les domestiques ! Tout de la *chenillerie,* monsieur, tout de la *chenillerie !* — Et, retournant à ses questions : « Comme ça, monsieur a fini, là-bas, son temps de musique ?... C'est là que le pape est pris prisonnier ?... Monsieur Daniel m'excusera si je me mêle de ce qui ne me regarde point, mais pourquoi que les artistes primés, on les y envoie, là-bas [1] ? C'est-il pour leur *s*-y faire voir *NS* le pape en récompense ? »

« Oui... non... » répondait Daniel, distrait, en se promenant par la chambre, une grande pièce gaie, tendue de cretonne, où ses meubles d'autrefois semblaient perdus. Il les distinguait mal à ces places de hasard qu'ils occupaient maintenant. Ce n'étaient plus eux : le reflet des murs, un jeu d'ombre, en faisaient presque des étrangers.

— Monsieur a vu qu'il avait son salon à côté ? dit Joseph, qui, le feu flambant, s'était remis debout. Après une pause, il ajouta : « Monsieur n'a rien besoin, avant que je redescende ? »

— Merci, Joseph, non, rien !

— Et ici, monsieur a vu son cabinet de toilette ? Il n'y a qu'à tourner pour l'eau. Monsieur sait ?

— Bien, oui... merci !

— Je vas envoyer ma'm'selle Amélie pour la couverture, à moins que monsieur ne ressorte. En ce cas... Monsieur sait que c'est ce soir le premier bal de l'Élysée ?

1. Mirbeau trouvait absurdes l'institution académique des prix de Rome et l'envoi des jeunes artistes primés à la Villa Médicis. Il aimait à citer le mot de Courbet : « Pourquoi envoie-t-on ces pauvres bougres là-bas ? Ils ne sont donc nés nulle part ? » Voir son *interview* dans *L'Aurore,* le 18 avril 1903 (*Combats esthétiques,* tome II, Librairie Séguier, Paris, 1993, p. 343).

— L'Élysée! murmura Daniel, comme s'il se parlait à lui-même.

Et il secoua la tête, avec un geste de refuser.

— Oui, monsieur, l'Élysée, reprit Joseph. Il y a l'invitation du père de monsieur qui ne fait rien... Monsieur ne la voudrait point quelquefois?... Monsieur retrouverait sans faute madame.

Ne recevant pas de réponse, il finit :

— Si quelquefois monsieur avait besoin, il n'aurait qu'à me sonner deux coups... Le bouton est là, vers la cheminée, à main droite... Monsieur voit?

Et il resta un grand moment, planté de guingois sur une jambe, se travaillant l'esprit afin de trouver prétexte à prolonger sa causette. Soudain il se frappa le front :

— Hou! mâtis! le verre d'eau... Ernest n'a oublié que le verre d'eau... Je lui avais cependant bien observé...

Et il repartit à la recherche du verre d'eau, qu'il rapporta quelques minutes après, soufflant par petites fois.

L'ayant posé sur la commode, il s'excusa longuement de donner à M. Daniel une carafe sans bouchon : c'était ce « malagauche » d'Ernest qui l'avait cassé en l'emplissant.

— Tout de la *chenillerie,* je le dis à monsieur, tout de la *chenillerie!*... Et comme ça, monsieur n'a rien besoin? répéta-t-il encore. Si monsieur avait besoin, la sonnette est là... vers la cheminée... à main droite...

Il revint baisser le verre de la lampe, et sortit, époussetant du revers de sa manche un coin de table.

Quand le bruit de ses escarpins qui craquaient fut mort dans le couloir, Daniel poussa le verrou, et, seul, à petits pas, il refit le tour de la chambre. Une belle flamme de bois sec papillonnait en languettes claires sur les meubles; et, l'œil raccoutumé, il les feuilletait un par un, y lisant de souvenir les années vécues, allant de son lit étroit de palissandre, garni d'un couvre-pied que sa mère avait fait, à son étagère d'enfant pleine de trésors rapportés de la mer ou d'une fête de village — un galet peint, des coquillages, un caniche de porcelaine, un petit bateau d'ivoire. Et il était si accueillant, si parfumé, si tiède, le sourire de tous ces vieux camarades muets de son jeune temps, que Daniel oubliait le froid de glace de l'entrée, l'odeur de plâtre neuf, et les

tristesses, les effarements de ce retour par surprise au foyer de famille transformé.

Le salon, une main amie l'avait meublé de l'ancien boudoir de sa mère : ici son bureau Louis XVI, sa bibliothèque basse en bois de rose, le « Pleyel », où elle l'avait commencé, un peu partout des paniers, des bronzes, des faïences; là sa chauffeuse, dont le dossier de peluche gardait encore le creux de ses reins comme un moule, les portières brodées par elle, la lanterne chinoise à pendeloques et le lion d'or de la pendule; le grand tableau d'Yvon enfin, qui la représentait, blanche et blonde, assise dans leur jardin de Ville-d'Avray, son Daniel en robe sur les genoux.

Il demeura un moment sous ce portrait. Puis un gros livre rouge à fermoirs d'argent l'attira d'une table où il était posé; et, s'asseyant, il l'ouvrit d'un coup de pouce. Une odeur d'iris en sortit, qui lui mouilla les yeux.

— Encore moi, dit-il, quand j'étais gamin.

Il tourna des pages : c'était lui toujours, les cheveux long bouclés, habillé en petite fille. Sous chaque photographie il y avait une légende d'une écriture mince et pâle, l'écriture de la Chérie : *Daniel à quinze mois, Daniel à deux ans,* à 3, à 4, à 5, à 6, avec la date. Venaient ensuite des Daniel en culottes — mais très courtes —, en blouses — mais très bouffantes —, comme des jupes, pieuses tricheries de maman trompée dans son espoir et qui, tant qu'elle pouvait, prolongeait sa petite fille, féminisant jusqu'à son nom parfois — Danielle. Le garçon, le vrai, n'apparaissait que ses dix ans sonnés. Finies les robes désormais, finies les boucles. On était un homme, un monsieur. Et brusquement cela s'arrêtait. Ensuite il y avait des feuilles blanches, la place des portraits d'avenir restée vide, celle qui les emplissait n'étant plus là. La famille suivait : la mère, en crinoline, le père, alors qu'il était blond et n'avait qu'une fleur de ventre, comme si, pour le compléter, il eût attendu d'être riche; les grands-parents morts, coiffés de chapeaux cocasses; puis, flanqué de sa femme, l'oncle Eugène, le médecin, en habit, avec toutes ses croix, terrorisant ses filles, deux premières communiantes chétives, auxquelles il semblait crier son sempiternel : « Psstt! droites, mesdemoiselles! »

Daniel se hâtait à présent, claquait les lourds feuillets l'un sur l'autre, les cueillant du regard à la volée. C'étaient les cousins, les connaissances, un colonel du génie, un abbé, trois collégiens à la file, un sous-préfet en costume, des jeunes femmes de province, qui se pavanaient, un livre à la main, dans un parc, d'autres en profils perdus, en bustes, dégradés, l'œil aux étoiles, un sénateur, la boutonnière fleurie d'un insigne. Vers la fin il ralentit : à mesure qu'il approchait, le cœur lui sautait dans la poitrine et l'album vacillait entre ses doigts. Même à un moment il s'arrêta, respira fort, avant de tourner, et, fermant les yeux, il glissa l'index, tâta la page; mais les petites fenêtres de carton y étaient toutes béantes.

— Qu'est-ce donc qu'il est devenu? dit-il en jetant le livre sur la table. Il était là, pourtant… Ah! oui, je sais…!

Il venait de se rappeler que le matin de mai, près de quatre ans plus tôt, où son père lui avait annoncé qu'il se remariait, l'ingrat! qu'il épousait « mademoiselle » — mademoiselle Jane Félizas (avait-on idée de cela?), cette si jolie maîtresse, qui, pendant un été à Ville-d'Avray, lui avait donné des leçons de piano, jadis, quand la Chérie s'était sentie trop malade —, il avait arraché son portrait de l'album, et de rage l'avait déchiqueté, mis en miettes.

Alors il eut un grand geste las d'impuissance, comme s'il s'avouait vaincu dans une lutte et cédait à quelque entraînement nécessaire, et, étant rentré dans sa chambre, il commença de déboucler sa valise si vite et d'une main si tremblante qu'il se piqua aux ardillons des courroies et tâtonna un peu de temps autour de la serrure.

Lorsque le frac de soirée fut dehors, avec la cravate blanche, le linge frais et les souliers vernis, Daniel regarda l'heure à la pendule, et, matant sa fièvre d'un violent effort de vouloir, il s'habilla lentement, coquettement, se parfuma la barbe et les cheveux. Tout prêt, il ne descendit pas encore, mais usa dix minutes à se polir les ongles, sans quitter des yeux le cadran. Quand la demie de neuf heures sonna, il sortit.

— Monsieur ne désirerait pas des fois une voiture? lui demanda le concierge, qui se leva de sa loge comme il passait.

Il ne parut pas entendre et continua son chemin. Cette idée, qui l'avait fait revenir, le galopait tout à coup — la revoir, l'épier,

fouiller ses yeux, fouiller sa vie, savoir si c'était vrai qu'elle eût un amant, la belle madame Le Vassart, la femme de son père. Et pas demain, non, ce soir. Attendre une nuit? Rester toute une nuit seul tête-à-tête avec cette pensée, qu'il portait déjà depuis trois mortels jours, cette pensée, presque une peur maintenant, grossie de riens, de circonstances, qui, la solitude aidant, prenaient une importance de preuves —, cela était au-dessus de ses forces.

Sur la place il se consulta. Où était-ce déjà, l'Élysée?

— Que je suis bête! Il n'y a qu'à suivre la rue… la rue… là en face…

Et, tandis qu'il marchait, il remuait des noms dans son souvenir d'exilé : « Roquépine, Penthièvre… Miromesnil… » rayant chaque mot d'un : « Ce n'est pas ça! »

Il essaya de le lire sur une plaque, mais, n'y étant point parvenu dans le brouillard qui enveloppait l'ombre d'un pardessus de fumée, il continua de se secouer la mémoire, et ce ne fut qu'en débouchant au faubourg Saint-Honoré qu'il s'écria :

— D'Astorg, parbleu! C'est drôle comme on oublie!

Avenue Marigny il y avait déjà double file de voitures : ça et là de petits postes de gardiens de la paix, de gardes à cheval, dont les casques et les boutons s'allumaient aux lanternes, enfoncées loin dans le noir sur deux lignes qui au bout paraissaient se joindre et balayaient d'ombres vives la chaussée. À un signal le cortège s'ébranlait, s'épanchait avec une rumeur de marée, les ombres vives marchaient, et des tronçons s'en détachaient pour plonger vite dans le trou de lumière de la porte. Puis un nouveau signal commandait l'arrêt et le silence. On n'entendait plus rien que des piaffes par-ci, par-là égayées d'un *tin-tin* de mors ou d'attelles, le bruit d'un équipage d'Excellence qui se hâtait après avoir exhibé son coupe-file, la voix grasse d'un cocher qui s'impatientait, un coup de fouet, des pétarades, des parlottes, qui sonnaient clair dans l'air gelé.

Daniel avait fait halte près du porche, au milieu d'un gros de peuple, qui, formant haie de chaque côté des ifs de gaz, barrait le trottoir; et, à toute voiture, qui s'engouffrait, il se penchait en avant : c'était peut-être elle, qui sait? cette femme enveloppée, dont le profil s'embuait de la vapeur en gouttelettes des glaces… ou cette autre… ou cette autre… Il lui semblait que, de la voir

seulement, cela lui apprendrait… Quelqu'un dit l'heure devant lui et il pensa : « Elle ne peut pas encore arriver, puisqu'elle dîne en ville! »

Alors, dans un besoin de locomotion et de fatigue, il poussa jusqu'aux Champs-Élysées. Ses angoisses lui étaient revenues, une fièvre lui battait le sang, les mêmes angoisses, la même fièvre que, trois jours auparavant, au théâtre de l'*Apollo,* à Rome, il avait ressenties en entendant parler de sa belle-mère. C'était dans l'entracte : deux officiers causaient tout haut des amours de la *bellissima signora* Le Vassart avec l'attaché militaire hongrois, le comte Aranyi, qui, disaient-ils, avait quitté pour elle l'autre beauté rivale, mais une beauté déjà sur le retour, madame Street. L'un d'eux, un *bersagliere,* qui, l'automne d'avant, assistait aux manœuvres du 3e corps, en France, assurait les avoir rencontrés ensemble à Deauville, puis à Paris, et rien n'était plus certain. Lui crier qu'il en avait menti, c'était le crier à toute la salle. Il l'avait donc guetté, après le spectacle, et, lui ayant écrasé le pied comme par mégarde, on en était venu vite aux mots, aux soufflets : le lendemain matin on échangeait *via Appia* deux balles inutiles. Il avait quitté Rome aussitôt, sans croire certes que le misérable eût dit vrai, mais enfin avec un doute affreux. Oh! ce voyage, ce voyage, qu'il revivait à présent, la joie du retour passé, ces affres d'inquiétude et de colère : un amant, elle, elle, qui portait le nom de la Chérie, ce pur nom d'honnête femme et de mère de choix!… En approchant, une sorte de paix rassurée avait endormi ses méfiances : coupable, « mademoiselle »; allons donc! Des apparences de vie lui faisaient des apparences de faute, voilà. Et cependant… il se la rappelait si coquette, si belle!…

Et un souvenir se leva dans sa pensée, net à croire que c'était d'hier. Un jeudi d'août, à Ville-d'Avray. La leçon de piano finie, en attendant l'heure du train, sa mère, afin de faire plaisir à « mademoiselle » (elle la gâtait beaucoup, émue de ces pauvres petits vingt ans qui couraient le cachet), lui avait descendu ses écrins : des bottes longues et plates de cuir ou de velours, demeurées dans leur neuf, car jamais elles n'avaient servi, autant dire, la Chérie n'allant qu'où son Daniel allait. Et il lui semblait les entendre, ces « ah! », ces « oh »! toute cette joie bruyante d'enfant pauvre qui n'a jamais rien vu.

— Que c'est beau! Mon Dieu! que c'est donc beau!... Non, cette rivière... ! Non, ces étoiles... ! Et ce petit mignon bracelet-là, ah! ah! ah! Vous permettez, madame?

— Si je permets!

Puis, les joyaux sortis, éparpillés en gouttes claires au bord d'une table, par farce, à eux deux, ils l'en avaient parée. Et c'était joliment amusant, voltiger autour de « mademoiselle », assise bas, la tête bien droite, joliment amusant, piquer les épingles dans ces nattes profondes, nouer à son cou la rivière, accrocher les pendeloques à ses oreilles et les porte-bonheur à ses bras. Aussi ne se dépêchait-il point, trouvant un plaisir à promener ses mains d'adolescent le long de cette chair pelucheuse qui sentait bon la verveine. Elle bondissait sous ces chatouilles, son corps souple se tordait avec des craquements d'étoffes, des bruits de dessous mystérieux, et la Chérie fâchée disait :

— Mademoiselle... mademoiselle... un peu de patience! Si vous remuez tout le temps, comment voulez-vous... ?

— Mais! ripostait « mademoiselle », étouffant une violente gaieté. Ce n'est pas moi, madame : c'est monsieur Dani qui me... qui me...

— Qui vous... ?

— Qui me...

Et elle partait d'un grand rire.

— Oh! bien! si vous riez à présent... Nous sommes gentils... Dani! Eh bien! eh! bien! Dani, quand tu auras fini de taquiner mademoiselle? — Enfin le dernier bijou attaché : « Vois donc, Dani. Est-elle jolie!... Est-elle assez jolie! Non, il n'est pas permis d'être jolie comme cela. Allez vous admirer, mademoiselle! »

Elle ne se l'était pas fait répéter. Courant à la glace, elle s'était campée devant, superbe, les cheveux pendant jusqu'aux hanches, les bras nus, les épaules nues sous le corsage de grenadine transparente, et, toute ruisselante de pierreries, pareille à une brune Amphitrite fraîche sortie de la mer, elle avait battu un trille fou, et, d'une voix qui lui donnait encore la chair de poule bien qu'il y eût neuf ans de cela — entonné l'air de Marguerite :

Ah! Je ris de me voir,
Si belle en ce miroir...

— *Brava! brava!* fit quelqu'un derrière Daniel, qui venait de chanter sans s'en apercevoir.

Il tourna la tête et entrevit dans le rayon de clarté d'un réverbère quelqu'un qui lui tendait les deux mains.

— C'est toi, Le Vassart? Je parie un louis que c'est toi... Un baryton, qui roucoule des tendresses à la lune, ce ne peut être que « ce cancre de Le Vassart »... Allons! dis donc que c'est toi et que ça finisse!

— Et vous? demanda Daniel, que ces bravos avaient éveillé comme d'un rêve. Et toi?

— Moi, Bérose, Edgar, secrétaire de la rédaction de la *Revue Lorraine* [1] et ton ancien copain à Condorcet. Y es-tu? Faut-il te parler du père Vintéjol, notre professeur de *mat'*? *« L'V'ssart, vous s't'un'cancr'. All'à ot'plac'! M'c'p'rez vingt fois l't'h'orèm's'tant'quat'! »* Ah! il ne te gobait pas beaucoup, Vintéjol, depuis ce fameux jour que tu lui avais servi une équation du second degré en musique... avec sept bémols à la clé! Quel potin, messeigneurs! Tu te rappelles? — *« L'V'ssart, 'xpliquez-moi c'q'c's'nifient c'bêtises?* — Mais, monsieur, ce sont des bémols! — *C'bêtises?* » Tu avais beau lui répéter que c'étaient des bémols, ah! houat!... Mais sais-tu que tu es changé? Voilà dix minutes que je te suis... Et sans ta manie de rossignoler, le diable m'emporte... *Mince* de barbe en pointe!... Ah! monsieur fait son Henri III? Épatant de ressemblance, d'ailleurs. Il ne te manque que les perles aux oreilles. Penses-y [2]!... Et qu'est-ce que tu deviens, mon beau ténébreux?

— J'arrive de Rome, répondit Daniel en serrant pour la seconde ou troisième fois les mains du journaliste.

— Tiens, c'est vrai! Tu es un prix de Rome... Eh! bien! je t'assure que tout à l'heure tu avais plutôt la touche d'un pris de vin.

— Tu les aimes donc toujours?

1. Allusion transparente à de la *Nouvelle Revue,* fondée précisément en 1879 et dirigée par Juliette Adam, dont l'axe était la Revanche et la récupération de l'Alsace et de la Lorraine. C'est là que Mirbeau prépubliera *Le Calvaire,* amputé du scandaleux chapitre II, pendant l'automne 1886.

2. L'abondance des points de suspension, surtout dans les dialogues, est une des caractéristiques de l'écriture mirbellienne.

— Non, pas toujours, le soir seulement. Mes calembours ne se risquent qu'à la brune comme les chauves-souris… Et que nous rapportes-tu de là-bas ?… La fièvre intermittente ?

— Non.

— Quoi, alors ?

— Un opéra-comique.

— Fichtre ! C'est une maladie aiguë, ça. Combien d'actes ?

— Un.

— Merci !

— En deux tableaux.

— Malfaiteur !… Ça s'appelle ?

— *La Nautchni.*

— Dieu te bénisse !

— La bayadère, si tu aimes mieux, *Nautchni* en hindoustan…

— Tu veux dire en éternuant. Et ta première visite a été pour Roumiguière naturellement ?

— Sera, si tu veux bien.

— Comment ?

— Je débarque.

— Je me disais aussi… Ce qu'il va te recaler, mon cher, cet ami des jeunes !

— Tu crois ?

— J'en suis sûr, je connais le pèlerin… Je l'ai éreinté…

— Où cela ?

— Dans *La France.*

— Tu y écris ?

— J'y ai fait pendant six mois la Chronique musicale.

— Bah ! Tu entends donc quelque chose à la musique maintenant ?

— *Sancta simplicitas !* Est-ce que je l'aurais faite si j'y avais entendu quelque chose ? C'était pour m'instruire… De même que, l'an dernier, lorsque je traitais la question d'Égypte aux *Débats*…

— Toi, rédacteur des *Débats !*

— Est-ce que je n'en ai pas l'air ?

— Pas trop.

— Parce que devant toi je me dégrafe… Laisse donc ! J'ai l'air agrafé quand il faut. Veux-tu que je le prenne, mon air *Débats* ?

À moins que tu n'aimes mieux mon air *Revue Lorraine,* ou mon air… ?

— Tu en as tant que cela ?

— Autant qu'une tabatière à musique.

— Alors tu as quitté les petits journaux ?

— Après la mort de mon père… Les grands, c'est plus deuil… Qu'est-ce que tu veux ? il faut bien vivre !… Où allais-tu ?… à la Tour de Nesle ?

— Pas si loin, à l'Élysée. Et toi ?

— Moi aussi, mais avant j'ai une apparition à faire chez la princesse Vedrowitch [1].

Ils marchèrent quelque temps dans l'avenue, causant de choses d'autrefois. Arrivés devant les jardins de l'hôtel Rothschild :

— Bonsoir, fit Daniel. Enchanté de t'avoir rencontré.

Et il s'apprêtait à traverser la chaussée où les voitures s'espaçaient, lorsque Bérose, le retenant :

— Ça ne te serait pas égal de venir d'abord chez la princesse ?

— Je ne la connais pas, ta princesse.

— Oh ! elle l'est si peu. Moitié fil… moitié goton… maison très bien, d'ailleurs, salon d'académiciens… C'est à deux pas : rue du Cirque… Je te présenterais… Non ?… J'ai envie de lâcher d'un cran la princesse… Hebdomadaire, elle, tandis que toi… Vrai ! ça me fait du bien de te retrouver, ça me retape… Il me semble qu'on m'ôte quarante ans…

— Quarante ans !

— Parfaitement ! On n'a que l'âge que l'on paraît : mais quand par métier on est forcé d'en paraître soixante et quelques… C'est le minimum à la *Revue Lorraine.* Et les fausses rides, vois-tu, c'est comme les fausses dents : ça laisse des trous… Ah ! ma foi ! tant pis ! Je ne te quitte plus. Nous allons rire, hein ? et dire des bêtises gaies gratis… Ça me changera des tristes qu'on me paie dix sous la ligne. Croirais-tu que voilà trois ans que je n'ai pas mis une cravate de couleur… au propre et au figuré ! *Le croque-mort malgré lui…* joli titre de pièce… Après,

1. Ce personnage apparaissait déjà dans *L'Écuyère.*

nous irons souper avec des demoiselles, comme du temps que tu étais au Conservatoire, et moi au *Tintamarre*... Ça te va-t-il?

Et, prenant le bras de Daniel, qui ne trouvait que des « oui! oui! » à répondre, il l'entraîna. Sous le porche il lui demanda :

— Tu as ton invitation?

— Mon invitation! fit Daniel sourdement. — Et un peu de sueur lui vint au front; car, dans sa hâte de sortir, il avait oublié celle que Joseph lui offrait.

— Attends! je dois avoir celle de mon citoyen frère, qui, par principe, ne met jamais les pieds dans ces endroits-là. Il est au *Prolétaire,* tu comprends, un anarchiste... On l'appelle Bérouge, pour nous distinguer. Tiens!

Et, ayant fouillé dans sa pelisse, Bérose tendit un carton à Daniel.

— Allons! continua-t-il. Il s'agit de mettre ses vingt-trois ans au vestiaire et de repincer son air *Débats.*

Et il fit comme il disait : sa jolie figure brune sans barbe se plissa de rides sourcilleuses, tandis que, tête basse, le plastron et les épaules rentrés, il se déjetait, se voûtait avec des allures grognonnes et chiffonnées de vieux coq.

Ils montèrent le perron dans une poussée de monde s'écrasant entre la double haie des gardes de Paris, l'arme au pied, en bottes, immobiles, qui, sur le fond de verdure illuminé, se détachaient, pareils aux personnages géants d'une tapisserie ancienne. Et tout de suite après avoir passé le vestibule des gens, jeté un salut au président debout, son grand cordon en écharpe, un courant de foule les porta des salons déjà combles jusqu'à la galerie presque vide.

C'était comme un repos, un silence dans le tumulte des arrivées, un coin de fête *selected,* où rien n'éclatait que les lumières, où c'était un bruit que le tintement d'un ferret d'aiguillette, et le froufrou d'une robe un vacarme. Le long des murs quelques groupes assis, des habitués venus tôt afin de se bien placer et d'éviter la cohue. Çà et là des fonctionnaires, des étrangers, l'air morne; du petit monde parfois, passant vite pour tout voir, et causant bas par respect des tentures, et marchant haut par respect des tapis.

— Qu'est-ce que tu veux faire? dit Bérose.

— Mais... promenons-nous!

— Ici ? Tu ne trouves pas qu'on gèle ? Il fait des économies de chauffage, le président. Si nous montions au premier ? Il y a peut-être un Chouberski…

— C'est que…

— C'est que… ? Tu attends quelqu'un ?… Non ? Quelqu'une alors ?

— Pas le moins du monde.

— Ah ! scélérat, j'y suis : celle en l'honneur de qui tu sérénadais tout à l'heure… la lune… Mais je te préviens : elle ne s'aventure pas ici… crainte des trous. Bon ! L'invasion des Huns qui commence. Quelles toilettes, oh ! là ! là ! messeigneurs ! Et cette redingote municipale ! Fichtre ! Laissons les roses aux rosiers et… la Belle Jardinière aux beaux jardiniers !… Ah ! Barral, un confrère… bonapartiste, mais un confrère… Tu permets que j'aille lui serrer la pince ?

Il s'éloigna un moment, puis revint, ayant distribué des poignées de mains de droite et de gauche, accueilli partout et fêté des vieux, des jeunes, des rouges, des blancs ; car ce n'était pas seulement lui qu'on fêtait, lui qu'on accueillait, mais le secrétaire de la rédaction de *La Revue Lorraine,* et l'aide de camp de sa directrice, celle qu'on appelait la « Grande Française », madame Hervé (de la Moselle) [1].

La scène changeait : quelques minutes avaient suffi à combler la galerie, dont le tapis se noyait de jupes claires, d'habits noirs, panachés d'uniformes : peu à peu les tentures des bas-côtés, les lignes des sièges disparaissaient, et le flot sans cesse élargi montait dans une clameur puissante de fleuve débordé. Aux deux bouts il y avait des haltes subites parfois : la tête ou la queue tournant, le centre flottait, en panne, puis, le mouvement achevé, reprenait son rang d'une marche ralentie, crevé de-ci, de-là par l'afflux d'une porte latérale, qui, d'abord repoussé, s'infiltrait, se mêlait à la masse comme de l'eau. Et telle était la

1. Allusion transparente et ironique à « la mère Adam », née Juliette Lamber (1836-1936). Elle était la veuve d'Edmond Adam, le commanditaire de la presse républicaine, et était très liée à Gambetta et aux opportunistes. Elle dirigeait la revancharde *Nouvelle Revue* et tenait un salon très couru par les politiciens au pouvoir, ce qui lui conférait une grande influence. Elle recevait le vendredi, deux fois par mois.

presse maintenant, que, de loin, sous la nuée rousse des poussières planant au ras des lustres, on ne distinguait plus qu'une nappe de têtes ondoyante et sans corps qui roulait processionnellement.

— Ça t'amuse beaucoup d'être bousculé? dit Bérose. Ah! on s'en aperçoit, que tu arrives de Rome! Tu es d'un *gaga*… ! S'il y avait du monde bien, seulement! Mais houat! Rien que des robes reteintes et des rafistolages. Pas une femme propre… Allons voir chez les diplomates!

— Allons! répéta Daniel, que ce changement arrangeait.

Ils retournèrent au salon près de l'entrée, et, après un coup d'œil jeté de biais dans le boudoir des ambassades, devant la porte duquel un huissier se tenait, le journaliste offrit à Daniel de s'asseoir.

— À moins que tu n'aies fait vœu d'attendre debout la dame en question, dit-il, surpris de l'air contraint de Daniel.

Mais deux chaises libres, il n'y en avait plus maintenant contre le mur, parmi les tas de gens assis serrés comme au théâtre. Enfin, un couple s'étant levé pour sortir, ils s'installèrent à sa place.

— Nous sommes aux premières loges, dit Bérose. Ainsi, tu ne pourras pas la manquer.

Daniel haussa les épaules.

— Tu y tiens?… Rends-moi donc plutôt le service de me nommer les gens qui passent. Je ne connais plus personne, moi… Cette grande belle dame brune, en rouge Véronèse, qui a un sourire de reine outragée?

— C'est madame Street, la belle madame Street… Tu as bien lu son nom dans les journaux?… spécialité pour Altesses de passage… ce que nous appelions aux *Débats* un demi-castor, parce que… pas le moindre Pollux… légitime, s'entend… Oh! des autres… Toujours en Amérique, le légitime, fabrique des machines à coudre, je crois… Son contrat en a besoin… Elle est bête comme un Premier-Paris, mais très riche, très reçue… Le plus bel hôtel et le plus beau flanc des Champs-Élysées, un flanc… aux pommes!

— Tu le connais?

— Approximativement!… Nous sommes d'une chasteté à la *Revue Lorraine*!

— Même toi ?

— Même moi.

— Hum ! vous autres journalistes…

— Quoi ? nous autres journalistes ! C'était bon autrefois ; autrefois nous faisions la fête : nous faisons des reports aujourd'hui. C'est meilleur pour la santé.

— Et le ménage qui suit ? demanda Daniel, qui, l'esprit loin, d'un regard anxieux dévisageait les femmes à mesure qu'elles défilaient, ayant gardé aux lèvres un peu de leur souriant salut d'arrivée.

— Le petit chauve et la grande majestueuse ?… Comte et comtesse d'Audibert, sénateur centre-gauche, ex-ministre sous Thiers, pas le sou, fourrent leur titre et leur particule dans leur poche, pour le redevenir, ministre. Mais ça ne prend pas. Il nous faut à présent de la démocratie de premier choix, de la démocratie de derrière les… cagots, dirait mon cher petit sans-culotte de frère… Tiens ! Voilà justement Roumiguière et sa béquille. Veux-tu que je lui parle de toi ?

— À quoi bon ?

— Je t'assure qu'il m'adore depuis que je l'ai bêché… Il prétend que j'ai la bêch… amel… pardon, à miel… Fichtre ! si la patronne m'entendait !… Que diable Roumiguière vient-il chercher ici ? Des rossignols ?… Le fait est… Oh ! regarde donc, non, regarde-moi donc ce pot de groseille !… On en mangerait… Et ces gants à deux boutons ! Petite folle, va ! A-t-on idée de jeter ainsi les boutons par les fenêtres ? Comme si un n'aurait pas suffi !… Mais ce n'est pas pour rien qu'on est la femme d'Agénor Doucerin, député de Gerville, ministre de l'Instruction publique [1].

— C'est lui, ce petit homme glabre, avec des cheveux plats et des lunettes ?

1. Allusion transparente, une nouvelle fois, à Agénor Bardoux (1829-1897), avocat, député centre-gauche du Puy-de-Dôme, ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Dufaure, du 14 décembre 1877 au 4 février 1879, après avoir été, en 1875, secrétaire d'État à la Justice. Il sera nommé sénateur inamovible en 1882. Flaubert, qui le connaissait, voyait en lui un « khon »… C'est l'arrière-grand-père de Valéry Giscard d'Estaing.

— Oui, un myope, mais un roublard, mon cher, cette Excellence à tout faire, qui, après avoir été un peu avocat, un peu ministre du Commerce, un peu ministre de la Justice, trouve moyen de rester onze mois à l'Instruction. C'est effrayant, onze mois! Ce n'est pas de l'Instruction, ça, c'est de l'incrustation… Il attend pour s'en aller d'avoir un siège au Sénat… Il l'aura… celui de Prévost-Leclerc, qui est mort tout exprès l'autre semaine… Le criquet blond, qui l'escorte et qui a ce petit air Mazarin, c'est Marcellin Panel, son sous-secrétaire d'État, le joli Marcellin, l'ami des femmes…

Entre-temps, Bérose se levait, l'air très digne, marchait trois pas vers les personnes désignées, puis, s'étant incliné d'un geste mécanique, il semait encore quelques *shake-hands* dans la foule, et, venant se rasseoir, il reprenait son rôle de cicérone.

— Le chevelu, là, c'est Mautin, le romancier…

— Qui imite Daudet?

— Oui, tu vois, il a déjà le monocle. Ici, Stevens… M. de Lesseps… Madame Scheren, celle qui a le salon politique… la concurrence au nôtre… Le docteur Fournier, l'auteur du fameux amendement… Ah! le comte Aranyi Andor, le beau des beaux, attaché à l'ambassade de Hongrie… Ils se fâchent, les Hongrois, quand on dit l'ambassade d'Autriche.

Bérose s'arrêta court, en voyant faire un sursaut à Daniel; puis il murmura à part lui : « Quelle gaffe! » Mais, pas démonté pour si peu de son solide aplomb de journaliste, il regarda encore Daniel, qui paraissait absorbé dans une contemplation soucieuse du Hongrois, et il s'en allait poursuivre, lorsqu'il aperçut dans la foule, qui refluait de la galerie, une petite femme blonde, pas belle, très grasse, très pétulante, et le nez très en l'air, des diamants, des fleurs fichés par paquets le long de sa robe de soie verte garnie de dentelles noires. Elle s'approchait, on se remuant beaucoup, au bras d'un long personnage rousseau, de tournure anglicane, une plaque d'ordre sur le côté de l'habit.

— Tiens! dit-il. La patronne avec le baron Jolly! — La patronne, tu permets…? Il se mit debout, heureux de cette diversion.

— Comment donc!

— Alors, au plaisir… Viens donc me voir à *La Revue,* quai Voltaire ; j'y suis tous les jours, de quatre à sept.

Là-dessus, s'étant vieilli encore et voûté davantage, il alla retrouver sa directrice, qui l'accueillit par ces mots criés d'une grande voix turbulente :

— Vous n'avez pas vu Orloff ? Voilà une heure que nous courons après…

Daniel aussi s'était levé, mordu au vif par cette annonce fortuite, cette espèce de présentation soudaine de l'homme qu'on donnait pour amant à la femme de son père. Et maintenant qu'on le lui avait annoncé, maintenant qu'il l'avait vu, avec sa fière mine, sa moustache d'un blond ardent, augmentée de favoris à la mode de l'empereur-roi, maintenant qu'il croyait se rappeler quelque chose de malin dans l'accent de Bérose, une terreur l'environnait.

— Tu mens, ce n'est pas vrai ! bégaya-t-il, les poings si fermés que les ongles lui entraient dans la chair.

Pourtant un doute lui restait et il s'y attacha. Bérose n'avait rien dit, enfin, et, bien qu'il se répétât que le journaliste ne pouvait parler devant lui, tout de même ce rien lui paraissait une sorte d'espoir.

— J'aurais dû lui demander, pensa-t-il.

Oui, lui demander : peut-être était-il encore temps. Il s'élança, mais sans hâte, et comme avec la peur de le revoir. Puis, machinalement, il regarda du côté par où le comte était parti, lorsque Bérose le lui avait montré. Et, l'ayant vu arrêté au milieu de la galerie, l'idée lui vint de le suivre : le suivre était encore un moyen de savoir… D'un pas hardi il se jeta dans la mêlée, jouant des coudes, les yeux fixés sur le Hongrois, dont le dolman clair paraissait et disparaissait parmi les fracs et les robes. Un instant il le manqua, le comte s'étant englouti dans une porte. Alors il se lança comme un fou, bousculant les gens. Une femme qu'il piétinait se retourna :

— Mais, monsieur, je vous en prie… Vous êtes sur moi !

Un officier lui cria :

— Faites donc un peu attention, s'il vous plaît !

Il n'entendait rien, tout à cette envie, cette envie brutale qui le poussait en avant : le rejoindre. Il n'en était plus qu'à quelques enjambées, séparé seulement par une ligne somptueuse

d'officiers exotiques, quand il se sentit happé au bouton, et une voix de roquet, hargneuse et pointue, fit à son oreille :

— Eh bien, mon neveu, est-ce qu'on ne se connaît plus? Parce que nous sommes brouillés avec ton père, ce n'est pas une raison…

Il se retourna : c'était son oncle, un grand homme rasé, avec un teint jaune d'hépatite et des cheveux gris roulés, le ruban vert du Lion et du Soleil de Perse sous la cravate, et aussi raide, aussi luisant, aussi sec que la brochette de croix qui étoilait son revers d'habit.

— Ta tante est là-bas, poursuivit le médecin, après quelques froids compliments débités d'un air pion qui ne le quittait jamais. Là-bas, dans le petit salon, à côté des salles de danse. Je vais t'y conduire.

Et, de vive force accrochant le bras de Daniel, il commença à le questionner.

— Alors te voici revenu?… On ne peut pas dire que tu nous aies accablés de visites en trois ans. Tu étais donc bien occupé?… Mais quel air as-tu, Petit Mozart? continua-t-il, employant un sobriquet qu'avaient valu à Daniel ses premiers succès d'enfant doué. Toujours tes névralgies faciales?

Daniel répondit un « oui » tremblant de colère, car il venait de perdre de vue le Hongrois; puis il se laissa emmener. Cependant son oncle s'informait, poussait des mines. Pourquoi donc avait-il prolongé son séjour à l'Académie? Les musiciens n'y faisaient que deux ans, d'habitude. Est-ce que ce ne serait pas par hasard à cause de sa belle-mère? Ils avaient pensé cela depuis, ne le voyant pas revenir. Certes, comme beau-frère, il ne se permettrait pas de médire de Jane, mais enfin, une chose certaine, c'est qu'elle n'était pas de leur monde et que ç'avait été un coup que son entrée dans la famille.

— Ça marche-t-il, le ménage? dit-il en conclusion. — Et, Daniel ne répondant pas, il finit : « Oui, je sais, couci-couci! Après tout, Ferdinand l'a voulu, ça le regarde. »

Ils étaient fâchés depuis le mariage, à propos de rien, une question de places au dîner de contrat, qui avait fini par une discussion politique. La vraie cause, c'était le dépit de M. Eugène, le cadet. Médecin du shah de Perse et de plusieurs autres souverains sur ses cartes, en fait pauvre petit consultant de la rive

gauche, auteur de traités pathologiques sur les maladies des femmes, qui ne lui rapportaient rien que des rubans, la mort de sa belle-sœur lui avait donné un violent espoir de fortune; il se voyait déjà ouvrir rue de la Paix un cabinet de spécialiste, avec voiture, campagne, etc., conduire aux eaux de Marienbad madame Eugène, à qui elles étaient conseillées, marier ses filles enfin dans la noblesse, où il ne laissait pas d'avoir des prétentions, ayant épousé une demoiselle Le Tanné de Pontblain et changeant volontiers l'article de son nom en particule : autant de rêves anciens, dont il assaisonnait l'austérité de sa vie présente, et que réaliserait un jour « l'héritage de Ferdinand », héritage certain, vu l'âge et la complexion goutteuse de celui-ci, la santé précaire de Daniel, fils d'une mère phtisique et que personne ne pouvait songer à marier. D'ailleurs il y veillait, colportant partout, en les exagérant, ses malaises : — « Le pauvre garçon, il a des tubercules dans la tête, vous savez! » — Et il concluait : « C'est toujours héréditaire, malheureusement! » Aussi sa fureur fut-elle grande lorsqu'il apprit que ce frère convolait à un âge où l'on a des enfants, c'est fatal. Il essaya d'y mettre le holà, s'efforçant de persuader son aîné que les vingt-six ans de la belle Jane Félizas n'étaient point le fait d'un sexagénaire, pas plus que la fille naturelle d'une chanteuse — la Kreutzer — reconnue, il est vrai, par l'union de celle-ci avec le sculpteur Félizas, l'auteur de *Doris*, n'était digne d'un « notable », ancien juge consulaire, fondateur et président du conseil de la société des *Filatures et tissages de Gerville.* Ce n'était même peut-être point sans raison que le négociant avait cru reconnaître la main de son frère dans certaine lettre anonyme, où le passé de sa future femme, ce passé de misère, mais de misère portée haut et droit, était si odieusement sali et calomnié. Rien n'y fit, et la noce eut lieu. Depuis, les enfants n'étant pas venus et Daniel n'étant pas mort, à la honte de son diagnostic, le médecin avait changé ses batteries, et, se relâchant pour une fois des sévérités coutumières d'une méthode d'éducation puritaine, il avait autorisé sa fille aînée Cécile à correspondre avec son cousin, dans une idée de rapprochement — et pourquoi non? — de mariage.

Ils traversèrent sans causer une salle de danse toute blanche, tendue d'un vélum bas, où, surveillés par des mères qui

bâillaient au bord de banquettes à crépines, de maigres quadrilles glissaient sur la mesure relevée d'un orchestre militaire.

Arrivé à la porte du salon tapissé de Gobelins d'une fine couleur d'amarante, le médecin fit, un peu gêné :

— Cela doit te surprendre de me voir ici ?… Tu connais mes opinions…

Puis, d'un ton amer, il s'excusa :

— Mais, que veux-tu ? Quand on a des filles à marier… et pas les millions de ton père !… Ah ! les voilà ! ajouta-t-il avec un geste du bout de son claque.

Et Daniel aperçut sa tante, une petite femme souffreteuse et blèche, aussi fripée, aussi noire que le velours de sa robe, et qu'un grand nez de race sauvait seul de l'effacement. Elle était assise entre ses filles, Cécile et Blanche, deux blondines, pas jolies, mais charmantes, mises pareilles en tulle bleu, l'aînée plus échancrée d'un doigt que la cadette, et portant au col un petit médaillon d'or comme signe distinctif de l'aînesse. À la vue de leur cousin, leur visage pâlot de fleurs d'ombre se colora d'une rougeur ; elles se levèrent ensemble d'un grand bond de joie, et allaient se jeter à sa rencontre, lorsqu'un coup de menton de leur père les changea en statues.

— Dieu ! quelle mine tu as, mon pauvre enfant ! remarqua, sitôt les bienvenues échangées, madame Eugène, qui, dolente, était restée dans son fauteuil, un reste de couches laborieuses l'empêchant de se tenir debout.

Mais, son mari l'ayant fixée, elle rentra sous terre, et demeura muette, se demandant quelle bêtise lui était échappée.

— Je te permets d'inviter Cécile, fit le docteur.

Et celle-ci envoya à son cousin un tel sourire des yeux — de ses jolis yeux couleur de campanule, que des cheveux cendrés, coiffés en sages bandeaux, ne parvenaient pas à laidir —, qu'il se résigna et l'emmena dans la salle de danse, où la famille les suivit. L'orchestre jouait une mazurka.

— Veux-tu la valser ? demanda Daniel.

— Oh ! non, papa nous le défend. C'est déjà bien joli, la mazourka ! dit-elle d'une voix timide.

Mais lorsqu'ils furent partis, mêlés aux couples qui tournaient dans la salle plus pleine, elle s'enhardit, l'interrogea. Était-ce beau, Rome ? Et la Villa Médicis ? Avait-il bien travaillé pendant

ces trois ans et trois mois ? — Car elle savait les mois, et, si elle l'eût osé, aurait dit le nombre de jours et de semaines. — Rapportait-il beaucoup de compositions ?… Ensuite elle lui conta qu'elle s'était mise à adorer Mendelssohn sur ses conseils. Et elle s'enflammait non sans esprit ni gaieté, lorsqu'elle était bien loin, bien loin des terribles coups de menton paternels, vantant l'ouverture de *Ruy Blas,* la symphonie en *la,* le *Rondo Capricioso.* Daniel, qui d'abord avait répondu tout juste, se laissait reprendre petit à petit par ce charme doux de cousinage. Ils s'étaient beaucoup vus autrefois, du temps que la Chérie vivait, et des souvenirs communs faisaient de communes pensées. Puis elle paraissait si heureuse de danser cette mazourka ! Quand il lui demandait : « Veux-tu t'arrêter ? — Oh ! non, à moins que tu ne sois fatigué ! » répliquait-elle. Et de se renvoler, jamais lasse, d'un vol craintif d'oiseau habitué à la cage.

Comme ils passaient devant une glace, Daniel y entrevit le Hongrois qui valsait avec une grande femme d'un blond de feu, dont il n'apercevait que la nuque haut coiffée à la grecque et un bout d'épaules laiteuses sortant d'un long habit Directoire. Un vertige le prit : il faillit tomber.

— Qu'est-ce que tu as ? dit Cécile. Est-ce que tu veux te reposer ?… On voit bien que tu peux danser tant que cela te plaît, toi ! ajouta-t-elle avec un fin petit rire.

Ils s'adossèrent à la balustrade de l'orchestre et demeurèrent silencieux. Mais elle, ayant suivi le circuit de ses yeux par la salle, fit tout à coup :

— Tiens ! ma tante, qui valse là-bas… Est-ce que tu l'avais vue avant de venir ?

— Non, dit Daniel, j'arrive.

— Et tu es accouru à l'Élysée vite et vite ?… C'est drôle ! — Et étourdiment, elle lâcha : « Tu savais donc que nous y étions ? »

Il ne répondit pas. Alors elle reprit :

— C'est bien ennuyeux que papa soit fâché avec mon oncle ; nous n'allons plus nous voir maintenant.

— Ce n'est pas une raison, fit Daniel, l'esprit comme le regard au bout de la salle, où un seul couple tournoyait.

Les autres s'étaient arrêtés, lui laissant la place libre. Autour, un cercle s'était formé ; des salons voisins, de partout, on était

accouru à ce mot qui avait rebondi de bouche en bouche : « C'est la belle madame Le Vassart qui valse avec le comte Aranyi. » Et c'était un charme que ce duo dansé d'une grâce fière, dans une admirable harmonie de mesure, de mouvement, de pensée, par ces deux êtres rayonnants d'une splendeur de jeunesse et si assortis de taille et de figure et de couleur — elle sans bijoux, parée de sa chair seulement, lui, moulé par le dolman liseré d'or, où s'agrafait une peau de léopard en sautoir —, qu'on eût dit d'un groupe fait d'idée par quelque artiste dieu. Peu s'en fallut qu'on n'applaudît, lorsque, se voyant regardés, ils finirent et regagnèrent la galerie lentement, traversant les groupes avec la majesté sereine d'un couple royal acclamé.

— Tu la trouves bien belle, n'est-ce pas? dit Cécile, qui avait perdu un peu de ses couleurs.

Daniel, sans répondre, balbutia quelque chose comme : « Pardon, Cécile… Il faut, vois-tu, il faut… ! » et disparut à leur suite.

Toute songeuse, elle revint à ses parents, et inventa une histoire afin de décharger son cousin : il l'avait priée de l'excuser près d'eux; il avait dû partir, ne se sentant pas bien.

— Toujours ses névralgies faciales, observa le médecin.

Et, la petite Blanche s'étant affaissée de chagrin, prête à fondre, il lui claqua une chiquenaude dans le dos avec un : « Droite! mademoiselle! », ce qui, du coup, fit jaillir ses larmes.

Cependant Daniel avait gagné la galerie derrière sa belle-mère, la suivant pas à pas, dans le sillon de froufrous et d'odeur qu'elle laissait. Près de la sortie, le Hongrois la quitta pour demander sa voiture et elle resta seule debout, au milieu du salon vide, mettant son reflet de statue au fond de chacune des glaces.

Daniel, tapi dans une porte, la regardait. Elle n'avait pas changé : sauf la couleur de ses cheveux, qu'elle teignait en fauve aujourd'hui, c'était toujours « mademoiselle », sa petite tête de Victoire antique, sa même coiffure, son bandeau unique et crêpelé, pareil à une aile d'oiseau, balayant de biais le sourcil, largement peint sur des yeux veloutés verts; c'étaient toujours ses mêmes triomphantes épaules et son corps prestigieux de chasseresse, que la redingote couleur de chair, la double bandoulière

d'œillets naturels entrecroisée sous les seins, le tablier tendu au ventre et dessinant les cuisses, faisaient nu.

Ce ne fut qu'un instant : il entra du monde, un personnage de la nonciature, en bas violets, son chapeau sous les bras, piquant et fringant, qui s'arrêta devant elle; et, tandis qu'il la saluait, il se balançait sur ses pointes, plongeant dans la décolleture. D'autres hommes vinrent lui présenter leurs hommages, un, qu'elle appela « monseigneur », un autre « monsieur le ministre », des généraux, des députés, un cercle, une cour, où elle trônait, à son aise et souriante, d'une telle hauteur de beauté, qu'elle semblait plutôt quelque divinité de l'Olympe tombée parmi ces fantoches terrestres.

La foule s'ouvrit : c'était le président qui s'approchait avec un capitaine de sa maison. Il lui baisa la main.

— Madame, dit-il, incliné.

Et, se relevant :

— Quoi? vous partez déjà?

— Je suis un peu souffrante, fit-elle. Je n'ai même pas eu le courage d'attendre les amis qui m'ont amenée.

— Est-ce que vos gens ne sont pas là?... Voyez donc, mon cher Guillaumet, dit-il à l'officier demeuré un peu en arrière.

Juste à ce moment, Aranyi parut, précédant un valet de pied qui portait une pelisse de loutre et des dentelles. Elle se tourna alors, salua d'un beau coup de tête assoupli le président et tout le monde, puis elle sortit lentement au bras du comte, tandis que le myope M. Doucerin, ministre de l'Instruction publique, se penchant vers un huissier de service, qu'il prenait pour son sous-secrétaire d'État, lui demandait non sans mélancolie — « si ça tenait toujours, le collage? »

II

— Ah ! vous voilà ?

Elle sortait de table par le *hall,* et, de loin, dans l'ogive de la porte, elle l'avait aperçu qui rentrait, traversant le vestibule, son chapeau sur la tête. Daniel s'arrêta, brûlé jusqu'aux moelles par la chaleur reconnue de cette voix ; puis, très pâle, il vint au-devant de sa belle-mère, et, la saluant :

— Madame… ! commença-t-il, sans prendre la main qu'elle lui tendait, une petite main grasse aux doigts courts, tout capitonnés de fossettes.

— Oh ! « madame »… Est-ce que vous allez m'appeler « madame » ? C'est bien sérieux, cela, « madame » ! Appelez-moi donc « mademoiselle », comme autrefois.

Elle rougit un peu, voyant qu'il ne répondait pas.

— Après tout, comme vous voudrez ! finit-elle. Depuis quand êtes-vous ici ?

— Depuis hier soir.

— Pourquoi n'avoir pas prévenu ?

— Je n'étais pas décidé à revenir.

— Ah ! Et qui vous a décidé ?

— Le désir de revoir mon père.

— Un désir qui ne fleurit pas tous les ans, à ce qu'il paraît… Et justement votre père est à Gerville !

— Pour trois jours.

— Trois jours ! On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que la politique !… Et aurons-nous l'honneur de vous posséder longtemps ?

— Cela dépendra…
— De quoi ?
— De mille choses.
— Tant que cela ! Oh ! alors… Mais, j'y pense, je vous retiens là… Vous n'avez pas déjeuné ?
— Je vous demande pardon.
— Dehors ?
— Oui.
— Pourquoi pas avec moi ?
— J'avais affaire.
— Une des mille choses ?
— Oui, madame.
— Madame… vous y tenez !… Et vous n'étiez pas fâché, n'est-il pas vrai ? d'éviter un tête-à-tête… comment dirai-je bien ?… Est-ce que je vous ferais peur, par hasard ?
— Non.
— Bien vrai ?… Ah ! tant mieux ! J'aurais cru… Comme vous ne veniez pas nous voir, et que vous prolongiez votre séjour là-bas…
— Je travaillais, dit Daniel.

Ils restèrent quelque temps sans parler, piétinant côte à côte parmi les taches arlequinées de soleil dont les vitraux des fenêtres parsemaient le tapis. Leurs pas faisaient un petit bruit sec, qui piquait d'une cadence le continuel frôlement de la robe de Jane et l'aspiration crépitante d'un grand feu allumé au fond sous le manteau de bois d'une cheminée gothique.

— Vous ne connaissiez pas… ? reprit-elle.

Et d'un regard en demi-cercle elle montrait à Daniel les profondeurs du *hall* qui fuyait entre ses murailles rapprochées, toutes caracolantes de chasses et de tournois. De chaque côté, au-dessous des tapisseries, il y avait des crédences anciennes, des bahuts, des vitrines, où s'étalait un pêle-mêle précieux d'ivoires, d'émaux, de faïences, achetés par genre en bloc avec le meuble. Çà et là des bustes de bronze ou de marbre, sur des piédouches assortis, rompaient la monotonie des lignes, tandis que du plafond réglé de poutres peintes une pluie de lustres tombait.

Mais Daniel engourdi dans une vraie souffrance de pensée ne releva point la phrase et Jane, qu'une contagion de froid glaçait, ne la répéta pas. Quelque chose était entre eux qui les attirait et

les repoussait en même temps. Pas plus l'un que l'autre ne se sentait de courage à rompre l'entretien : rompre, c'eût été vouloir, et cela passait leurs forces, capables seulement d'une passivité d'inertie. Et ils continuèrent à marcher, sentant peser sur eux ce silence qui s'augmentait à mesure des minutes vécues. Lorsqu'ils eurent atteint la cheminée :

— Vous n'avez pas froid ? murmura Jane, en épelant presque, comme si elle avait dû former chacun de ces mots lettre par lettre.

— Non, je vous remercie.

Alors, à bout de paroles, elle laissa tomber un de ses gants, que d'un geste machinal elle battait dans sa paume nue.

— Pardon ! fit-elle, quand Daniel le lui rendit.

Il leva les yeux. Pour la première fois il osait la regarder en face. Elle était debout devant lui dans la clarté : une large goutte de soleil ruisselait à travers ses cheveux coiffés lâches ; d'autres, plus petites, léchaient d'une ombre lilas l'ovale de la figure, qu'une haute collerette Médicis encadrait, puis allaient s'égrenant tout le long de la robe comme des boutons de lumière.

Avant de se refermer, les paupières de Daniel eurent un court frisson, et, flairant sa main, où le gant avait laissé de son odeur :

— Vous aimez toujours la verveine ? dit-il à voix très basse.

Elle sourit tristement et murmura : — « Oui, toujours : je suis fidèle, moi. »

Il ne répondit point, et elle continua : « Si vous avez encore à faire, ne vous croyez pas obligé… »

Daniel secoua la tête, en proie à un tel spasme de douleur qu'un peu d'eau lui vint au coin des yeux.

— Non ?… Voulez-vous une tasse de thé, alors ?… J'en ai là-haut qui m'attend… du thé noir… J'en bois après mes repas… Ça me calme… je suis un peu nerveuse. Voulez-vous ?… Oui ?… Puisque vous ne m'offrez pas votre bras, vous permettez que je vous offre le mien ?… Pas par là !… À gauche ! C'est vrai, vous ne connaissez pas mon *retiro* : un bijou… vous verrez !

Petit à petit elle se ramassait, se retrouvait avec ses gaietés à fleur de gorge, ses ironies à fleur de lèvres, ses sourires à fleur de peau, tout le papotage, toute la gaminerie aimable, dont elle l'avait accueilli de prime abord, cachant sous ce joli masque de Parisienne et de mondaine l'angoisse d'une nuit blanche passée

à se demander pourquoi Daniel revenait. Lui avait eu un mouvement de recul lorsque le bras de Jane s'était glissé sous le sien : et quand l'étroit d'un passage la força d'aller devant, il put mal retenir un petit « ah ! » soulagé. Une question lui agaçait les dents : Est-ce vrai que vous êtes sa maîtresse ? Car, la veille, il avait quitté le bal sans rien apprendre davantage ; le comte Aranyi étant rentré, sitôt Jane en voiture, il n'avait pu les suivre, comme il s'y préparait. Et ce matin-là encore, après avoir été jusqu'à la porte de Bérose, qu'une sorte de lâche pudeur lui avait barrée, après avoir cherché, après avoir trouvé l'adresse du comte, il en était presque encore au point de départ : des médisances, qui sait ? des calomnies !

— Je vous montre le chemin, dit Jane.

Et elle monta, la première, d'une allure harmonieuse et droite de statue qui marcherait, sa traîne balayant les degrés, pareille à un manteau royal. Sur le palier, elle se retourna :

— Mais, que je vous prévienne, c'est de mon invention… n'allez pas m'en dire du mal !… Tenez ! ajouta-t-elle, en ouvrant une porte habillée d'un rideau double à cannelures soyeuses. C'est gentillet, n'est-ce pas ? Je gage que vous ne regrettez pas d'être venu !

Puis, comme Daniel, resté dehors, paraissait indécis, elle l'encouragea : « Allons ! Est-ce que vous avez peur ? Il n'y a pas la moindre trappe, je vous promets. »

— Ni d'escalier dérobé ? demanda-t-il avec un rictus qui finit en un grelottement de lèvres.

— Ah ! quant à l'escalier… il y a celui qui mène en bas, dans la serre… Mais nous n'en sommes pas encore aux petites entrées, acheva-t-elle dans une minauderie charmante de tout son être.

Leurs yeux se rencontrèrent, se tâtèrent une seconde, et, vaincu par la grâce apitoyée de ce regard, il entra.

La pièce, logée dans une des tourelles d'angle de l'hôtel, était parfaitement ronde ainsi qu'un écrin de médaille et revêtue partout de peluche d'un nacarat ancien qui chatoyait. Des jardinières de céladon lie-de-vin, posées bas sur le tapis, en faisaient le tour et garnissaient la moitié des murs d'un frissonnement d'azalées et de camélias pourpres. Dans le milieu une borne, avec un socle vide au sommet. Pas d'autre meuble que cette

borne, et, occupant un panneau, à la place où aurait été la cheminée, un grand lit chinois de laque rouge, en forme de fer à cheval debout, qui, privé de ses barres et entrefermé de portières, s'ouvrait comme une alcôve. Une seule baie vis-à-vis, mais très large, versait du jour rose à travers un store de *pungee*.

— J'ai l'honneur de vous présenter mon boudoir, fit-elle. — Et doucement elle poussait Daniel vers le grand lit chinois. — C'est ici que je me retire quand je ne suis pas de service. Ici je me reprends, je m'appartiens. — Elle appuya sur ce mot avec une profondeur de tristesse. — Est-ce de votre goût, mon beau monsieur?

— C'est exquis! dit Daniel, du ton dont il aurait dit : « C'est affreux! »

Sous les portières retroussées, l'alcôve venait d'apparaître, baignée dans un crépuscule de chapelle. C'était une pièce dans la pièce, un nid dans un nid, plus étroit, plus tiède, plus mystérieux. Et là aussi tout était rouge, rouge le divan, qui courait autour, rouges les draperies du piano, rouge la lampe juive qui pendait du ciel froncé de soie rouge, rouge la table de laque où un samovar d'or rouge chantait. Sur des étagères, des cabinets assortis, il y avait des partitions et des livres en petit nombre et, au-dessus du piano, un portrait de Jane, rien que la tête et un bout de corsage, à peine frotté, mais vivant.

— C'est moi à seize ans, dit-elle en faisant asseoir Daniel. Du temps que j'étais brune. — Et, avec un geste de sa main à ses cheveux, elle poursuivit : « Est-ce que vous m'auriez reconnue en blonde? »

— Je crois que oui.

— Vous aimez cela?

— Oh! non! fit-il d'un ton de colère.

— Vous aimez les cheveux noirs?

— Beaucoup!

— Passionnément?

— Passionnément!

— Vous n'êtes guère aimable... Mais plaignez-vous à votre père. Car c'est lui... Moi aussi, je crois que je vous aurais reconnu... malgré votre barbe. Est-ce que c'est d'ordonnance à la Villa Médicis?

— Non, madame.

— Cela vous va bien, d'ailleurs.

— Vous aimez la barbe?

— Beaucoup!

— Passionnément?

— Oh! non! dit-elle dans un rire. Mais j'oubliais… j'ai encore une présentation à vous faire… mon singe, un amour… tenez! là, dans le coin. — Et du doigt elle lui indiquait un ouistiti du Brésil, qui, assis sur une maisonnette de paille d'or, tout en haut d'une colonne, les regardait de son petit œil de vieux clignotant. — Viens, Léo!… Tu vois bien monsieur? Il faudra être gentil avec lui. C'est un ami… N'est-ce pas? Vous êtes un ami?

— Si vous voulez! répondit Daniel, en la regardant.

Était-ce la chaleur resserrée de ce tête-à-tête qui l'enhardissait, cette odeur de verveine respirée de plus près? Il ne la quittait point des yeux, belle à rendre fou, dans cet écrin de pourpre qui mettait en vigueur les pâleurs crémeuses de sa peau délicatement nuancée du rose éteint des perles mortes.

Lorsque l'eau fut bouillante et l'infusion à point, elle en remplit une tasse, et, la tendant à Daniel :

— Tenez! dit-elle. Il est excellent. C'est du péko à fleurs blanches, que le frère d'un de mes amis, qui est à la légation d'Autriche, à Pékin, m'envoie au prix des plus grands sacr…

Elle ne put finir, la voix coupée soudain par l'œillade tranchante de Daniel. Comme il n'y avait qu'une tasse et qu'elle ne se souciait point d'appeler, elle alla quérir dans sa chambre un gobelet de Bohême émaillé d'or, où elle but lentement, assise sur le divan, son singe à l'épaule. Puis, impatientée, elle le chassa :

— Assez! Tu m'ennuies aujourd'hui. Le voulez-vous?

— Non, merci!

— Oh! il ne vous mordrait pas. — Voyant son regard se promener en dehors de l'alcôve, vers le socle vide au haut de la borne, elle continua : « C'est une Diane, que mon père m'a promise et pour laquelle j'ai posé un peu autrefois. Voilà deux ans que je l'attends… Est-ce ennuyeux! Il y a des jours où j'ai envie de m'y mettre… Vous n'avez pas froid? lui demanda-t-elle encore, avec la crainte de laisser retomber le silence. Vous qui êtes habitué aux soleils italiens… Venez que je vous montre ma cheminée! »

Elle sortit dans la pièce, et, ayant relevé le store de la baie, elle l'ouvrit au large : et ce fut comme une aube de lumière, de chaleur, de parfums.

— Cela donne sur la serre, vous voyez? dit-elle.

Et, s'accoudant près de lui, à la rampe, d'un mouvement arrondi de son autre main elle embrassait la haute nef de verre dont l'ardente haleine de tropiques les souffletait. Alors ils se turent tous les deux, absorbés dans la contemplation de ce fouillis vivant, qui s'élançait jusqu'à eux, de ces troncs squameux ou lisses, droits ou tordus, bulbeux ou tubuleux, qui partaient en fusées ou s'épandaient en chevelures, aux feuilles très grandes ou très petites, vernies, poilues ou glabres, ajourées, dentelées, barbelées, les unes pareilles à des coupes creuses, à des cornets, à des mains, les autres à des ailes de mouches transparentes, à des prunelles curieusement cerclées, à des soies, à des spatules, à des plumes. Pas un arbre qui ne fût tissé d'un réseau de lianes, pas une branche qui n'eût son parasite collé par des suçoirs comme une pieuvre. Il y avait des tiges qui ressemblaient à des racines, et des racines qui ressemblaient à des tiges, jetées ainsi que des ponts flexibles, s'enroulant, montant, descendant, d'une marche contorsionnée de siphons, de la terre au vitrage et du vitrage à la terre. Tel était l'enchevêtrement des feuillages que les allées paraissaient plus minces que des veines. Un arôme violent et tiède fait d'un accord d'odeurs — odeurs sucrées des fleurs, odeurs amères des sucs, odeurs âcres du sol fécondé — soufflait de partout à la fois, fort comme un son, savoureux comme un goût. Et le seul battement de vie qui troublât le silence était un murmure d'eaux éloigné par l'épaisseur des mousses.

Mais l'originalité de la serre consistait en sa couleur unique, le rouge, une gamme de rouges clairs ou foncés, damassés, satinés, veloutés, couleur de feu, couleur de sang, couleur de chair. Les fleurs étaient rouges, les feuillages rouges, rouge le sable des allées et la terre, dans le coup de soleil de midi que filtraient des stores rouges.

— Fait-il aussi chaud que cela à Rome? demanda Jane après un temps.

— Il y a trois jours nous avions 17 degrés à l'ombre au *bosco*…

— Le *bosco*?… Vous savez, moi, je suis une ignorante…

— C'est le bois de l'Académie de France, en italien *bosco*…

— On dit que c'est charmant, l'Académie?

— Charmant, oui.

— C'est là que vous travailliez?

— J'avais obtenu, par faveur, d'y conserver mon *studio*… pardon, l'habitude… mon atelier… un petit pavillon, où j'avais mon Pleyel.

— Vous préférez Pleyel à Érard?

— C'est plus doux.

— Vous aimez toujours ce qui est doux? Je me souviens qu'autrefois…

Elle parut songer un moment.

— Autrefois? répéta Daniel.

— Je ne sais plus… Mais vous, parlez-moi un peu de votre existence là-bas, voyons?

Et félinement elle l'interrogea, quêtant des détails, se coulant dans sa vie. Combien étaient-ils de musiciens, de peintres, de sculpteurs? Ah! aussi des graveurs? — Lui répondait, désengourdi peut-être par ce chaud capiteux qui venait de la serre et cette douceur de parfums qu'ont des souvenirs remués. — Et où mangeaient-ils? Vraiment, en commun? Et, le soir, que faisait-on? Allait-on dans le monde? au théâtre? Avait-il entendu la Bianca Donadio… Gayarre? Ah! à l'*Argentina*…? Et que jouait-on, maintenant…? Était-il toujours pour le classique?

— Non, j'adore Wagner [1] à présent, dit Daniel.

— Vous commenciez déjà, avec moi. Vous vous rappelez la marche du *Tannhäuser,* que nous jouions à quatre mains?… Moi, il ne me dit rien : c'est trop fort. L'hiver dernier, Colonne nous a donné presque tout *Lohengrin*… Eh bien! je n'y ai rien compris. Cela ne chante pas; moi, j'aime que cela chante.

— Mais justement, ça chante! fit Daniel.

Et il se lança dans un panégyrique, parla des *Niebelungen* entendus à Bayreuth, de *Parsifal,* dont il avait lu la partition au piano.

1. Mirbeau était un des premiers chantres de Wagner; voir ses *Chroniques musicales,* Librairie Séguier, Paris, 2000.

— Tenez ! à la fin du premier acte, il y a ce chœur du « Saint-Graal » et au second ce merveilleux temps de valse des « fleurs animées »…

— Jouez-le moi.

Encore dans l'élan de sa plaidoirie il marchait au piano, quand, Jane l'ayant excité d'un : « Allons ! vous me direz ce que vous pensez de mon Érard », un point de lumière fit ses prunelles plus creuses, et, revenant à la fenêtre :

— Je ne me souviens plus, dit-il froidement.

— Alors autre chose… de vous… Cela me ferait plaisir de voir si vous n'avez pas perdu vos doigts… Amour-propre de professeur… Voyons ! un peu de courage, monsieur Dani.

Et elle prolongea ce mot comme une note tenue dans la pleine tonalité de sa voix d'or.

— Non ! répondit Daniel, qui, ayant abandonné la fenêtre, sentait bouillir au-dedans de lui toute une colère d'idées et de souvenirs. — Non, excusez-moi !

Alors elle :

— Comment, « Non » !… Mais c'est un mot qu'on ne me dit jamais.

Et il y avait de la crainte, de la prière sous ce badinage de paroles.

— Je serai le premier ! fit-il durement, avec un mauvais regard.

Jane reçut la pointe de cette phrase droit au cœur, et, défaillante, l'émail de son masque se brisant tout à coup, elle balbutia :

— Vous me détestez donc bien ?

— Ah ! Dieu ! dit-il

Et, l'ayant saluée d'une piaffe de tête qui était une menace autant qu'un salut, il sortit à grands pas.

Jane l'écouta partir : puis, quand la porte se fut refermée, que rien de lui ne resta plus dans le boudoir que le bruit de ses pas qui petit à petit mourait, elle fut tentée de le rejoindre, de s'aller jeter à ses genoux, de l'implorer, de lui dire, de lui dire… pas même tout, non, seulement qu'il n'y avait pas de sa faute, qu'elle n'en voulait pas, de ce mariage. Dieu lui était témoin qu'elle n'en voulait pas. Une pensée l'arrêta : à quoi bon ? L'en haïrait-il moins ? Ce n'était pas elle qu'il exécrait — elle, il n'y avait pas de

raison —, non, pas elle, mais la femme qui avait pris la place de sa mère.

Elle se laissa tomber sur la borne du milieu : un doux espoir s'en allait d'elle, cet espoir de pardon, que, la veille, en rentrant de l'Élysée, à la nouvelle que Daniel était là, elle avait échafaudé de toute son opiniâtre tendresse. Le coup d'émoi calmé, sitôt son âme reprise (lui, Daniel, sous son toit, lui, qu'elle s'était presque habituée à ne revoir jamais!), ce besoin si humain d'apercevoir du clair dans du sombre et de se maquiller pour soi-même les catastrophes lui avait fait chercher une cause à ce retour, une cause qui lui fût propice. Il lui avait pardonné, il ne la détestait plus… puisqu'il revenait! En vain la raison lui disait que son temps d'absence était depuis beau jour dépassé, qu'il ne pouvait demeurer éternellement à Rome, que cela — cela seulement — le ramenait; en vain se rappelait-elle les silences hautains de ses lettres à son père, et cette ironie d'« hommages respectueux » dont il y faisait chaque fois l'aumône à ses « amitiés » mendiantes, c'était pour elle une telle idée fixe, ce pardon, cet oubli, qu'au petit jour, elle s'était endormie quelques minutes et avait rêvé qu'il l'appelait, comme autrefois, « mademoiselle » et que, comme autrefois, elle le baisait au front.

Puis, le matin, elle l'avait vu sortir, aux aguets derrière son rideau, le cœur en fête d'une joie de maman, la bouche pleine de ces paroles de bienvenue qui cueillent les larmes, et ne s'était résignée à descendre que longtemps, longtemps après le coup de cloche du déjeuner, sans rancune encore de ce retard à la venir saluer, pensant : « Il aime ses amis mieux que moi. Est-ce que ce n'est pas naturel? » Et c'était un maternel plaisir qu'elle avait goûté après, en retrouvant un homme au lieu de l'enfant resté sans barbe dans son rêve. Plaisir chèrement acheté par la cérémonie de son accueil. Certes, elle ne comptait point sur des effusions de tendresses, mais pas tant de haine enfin, un peu plus de pitié. Une phrase lui coula des lèvres, qui disait tout son crève-cœur :

— Méchant, qui as refusé ma main… Méchant, qui ne veux pas de moi pour ta mère!

Puis une soudaine pensée la frappa comme la foudre. Sa mère! Est-ce qu'elle pouvait aujourd'hui? Est-ce qu'elle en était digne à présent, d'être sa mère?

Et, pétrifiée dans une immobilité rigide, avec parfois des frissons qui l'enroulaient à de certains souvenirs, parfois des mots bégayés, des palpitations de narines et de profonds éclairs de regards, elle redescendait de mémoire ses années de femme et de mondaine, ces années mauvaises, qui avaient précédé, qui avaient préparé sa chute, depuis ce mariage à Saint-Augustin par dispense (elle habitait la rue Denfert en ce temps-là), une messe de midi d'une coquetterie printanière, où tout Paris, politique, haut commerce et finance, avait défilé, paradé; pas pour elle, ah! Dieu! non : de son côté, le côté de l'art, outre son père et « Ninise », sa demi-sœur, ils étaient bien une vingtaine, et fagotés... quelques amies, quelques élèves pas riches, le reste sculpteurs ou peintres de la rive gauche; — il y avait même un modèle, un vieux, pas trop propre, qu'on nommait le « père éternel »; depuis cette lune de miel — cette lune de miel! — à Gerville, une terre normande, avec un château Louis XIII haut coiffé d'ardoises, que, par politique, Le Vassart, qui visait la succession d'Agénor Doucerin à la Chambre, venait d'acquérir au flanc de la vallée de la Touques, non loin de ses filatures.

C'est là qu'avaient commencé les déboires : elle n'était pas bien ambitieuse, pourtant. Que demandait-elle? Rien que des sentiments d'échange : point d'amour, car elle n'en avait pas, mais de l'amitié, de la confiance, un peu de respect aussi. Au lieu de cela, qu'avait-elle trouvé? La nuit, un amant brutal, qui la possédait violemment, laborieusement, traitant son corps de vierge en bête de fatigue comme une chose sienne et qu'il avait payée. Le jour, un commerçant parvenu, d'un orgueil masculin, d'une bonhomie redondante, qui ne lui permettait pas une pensée, pas une parole sérieuse, l'excluait du ménage qu'il dirigeait seul, en satrape, et, si elle parlait affaires, lui répondait chiffons — heureuse lorsqu'il ne lui jetait point soit son père, soit sa mère, soit sa pauvreté à la tête. Toujours dehors, aussi bien, soigneux de son élection future, de ses fabriques, de sa mairie, qu'il appelait son « hôtel de ville », mais ne négligeant point pour cela ses plaisirs.

Un matin elle l'avait trouvé avec une fille de chambre; et, le premier haut-le-cœur ravalé, elle en avait été presque heureuse, parce que cela lui permettait de se reprendre, de s'enfermer dans un rêve ancien, le rêve d'une maternité improbable. Puisqu'elle ne pouvait être femme, elle serait mère. Et lorsque des mois stériles lui avaient tué même cette espérance, elle s'était accrochée par l'idée à ce fils qui n'était pas d'elle et qu'elle aimait déjà. Du temps qu'elle lui donnait des leçons, elle s'y était attachée, et, bien qu'elle ne l'eût guère revu depuis qu'il était devenu grand garçon, il était un peu cause qu'elle eût dit « oui » enfin, quand pour la troisième fois, après l'avoir en vain des années poursuivie de sa passion de vieux beau libertine et tenace, Le Vassart lui avait fait offrir son nom et ses cinquante-huit ans, dont il avouait seulement cinquante-quatre. Cela aussi cependant lui avait manqué; cette affection de soutien, où elle comptait, s'était retournée contre elle : au lieu d'un enfant, un ennemi, qui la traitait en ennemie, et, presque au lendemain du mariage, longtemps avant la rentrée de l'École, partait pour Rome sans même lui dire adieu. C'est alors que, dans un espoir d'oubli, et son mari l'y poussant, elle s'était laissée aller à cette existence de dehors et de tumulte.

— Tu es très belle, j'entends que tu sois la plus belle, et qu'on parle de toi, cré coquin! de tes robes, de tes voitures, de tes soirées! lui avait dit Le Vassart, lorsqu'au commencement de l'automne ils étaient rentrés à Paris. Ça coûtera ce que ça coûtera, je m'en moque... Mes moyens me le permettent... As-tu assez de sept mille francs par mois pour ta toilette, bijoutier à part?... Bah! mettons-en dix et n'en parlons plus!... Seulement, je te préviens, il m'en faut pour mon argent... On n'est pas depuis quarante ans dans le commerce... Tu as suffisamment de goût : je n'ai donc pas de conseils à te donner... Ah! seulement deux petites recommandations : point de dettes! Les dettes, vois-tu, ça mange une maison... Enfin, la dernière : sois aimable! Ça ne coûte rien, l'amabilité, et ça rapporte...

Le nouveau de cette vie l'avait amusée au début : cette course de coquetterie, ce *steeple* de toilettes, cette fièvre de femme en vue et de gagneuse de batailles l'avait distraite et grisée. Mais à la longue... Oh! la fatigue des nuits debout, écrasée de parures et de sourires! Jamais de repos; à peine de sommeil [1]. Le matin

un courrier de ministre : des fournisseurs offrant leurs services gratis pour l'honneur de chausser, de ganter, de corseter « la belle madame Le Vassart » et de le dire, des inventeurs envoyant à l'essai un « blanc de lys », ou un « rouge du sérail », un photographe implorant une visite; les journaux, qui citent la dernière robe de bal ou le dernier chapeau de « première » et adressent en soulignant la facture. — « Très admirée hier, aux courses du Bois, la belle madame Le Vassart... Hier, soirée de quinzaine chez la belle madame Le Vassart... Dans une loge de face, aperçu la belle madame Le Vassart... Cette nuit, à l'Ambassade d'Espagne, l'entrée de la belle madame Le Vassart... » — Combien d'invitations, par là-dessus, et de toutes sortes! Puis, c'est un mariage, un enterrement, où il est politique de paraître, des séances chez le couturier, chez le peintre à la mode, le Bois, les ventes de charité, les visites. Et toujours en tenue, toujours de belle humeur, toujours droite! Lasse? Est-ce qu'elle en avait le droit? Malade? Est-ce qu'elle en avait le temps? Était-elle pas à tout le monde, au même titre qu'une statue sur une place? Des hommages, oh! à vomir! Des « je vous aime » à la pelle, des « je vous veux » par tas. Pas une amie; en revanche — des rivalités ou des dédains (les amitiés d'autrefois, celles qui n'étaient point du monde ne lui étant plus permises); pas un ami — des désirs ou des rancunes. Et personne où se confier, s'appuyer, que ce mari, qui l'arborait comme un drapeau, et qui en dehors de cela la trompait avec une régularité tranquille de veuf ou de vieux garçon; que ce père, qui n'était pas son père et qui vivait d'elle après avoir vécu de sa mère; que Ninise, sa demi-sœur, qui, dans sa naïveté de petite fille, lui demandait : « Mais enfin, là, qu'est-ce qu'il te manque? »

Ce qu'il lui manquait, c'était Daniel. L'espace de deux ans elle avait espéré qu'il reviendrait, et, l'époque de son retour passée, elle l'avait encore attendu, lui conservant entière sa maternelle affection de souvenir. Et cela même avait été sa ressource, le petit roman intime qui peuplait sa solitude, la raison d'être de sa vie, sa sauvegarde. Comme l'autre madame Le Vas-

1. Mirbeau a évoqué cette existence surmenée de grande « nerveuse », qui n'a pas le droit d'être malade, dans une chronique parue le 22 juin 1880 dans *Le Gaulois,* « Les Nerveux » (*Paris déshabillé,* p. 21 sq.).

sart, la première, dont la sereine figure de vertu s'était cristallisée dans sa mémoire, elle était mère, uniquement mère, et se voulait garder pure pour le fils de son cœur, sinon de ses entrailles. Et lorsque, parfois, dans l'inquiet travail d'un commencement de névrose, de vagues envies s'éveillaient au plus profond, au plus intime de sa chair, lorsqu'une tentante vision d'homme jeune rencontré faisait sourdre en elle de ces bouillons de sang qui battent les volontés et les emportent, la seule pensée de Daniel, un seul regard du petit portrait qu'elle avait de lui, la préservait. À la fin pourtant il lui était venu des doutes : reviendrait-il un jour? Lui pardonnerait-il? Et lentement — non pas que les années eussent bu sa tendresse, demeurée pareille, mais plus enfoncée peut-être et comme plus lointaine, ainsi qu'une chose lourde tombée au fond d'un vase — elle s'était accoutumée à cette absence, accoutumée à cette haine, et, de fatigue, laissée tomber dans les bras du Hongrois.

C'était le printemps d'avant — elle s'en souvenait bien, le 13 mai — un soir, au bal de l'*Hospitalité*. Elle valsait avec Aranyi, qui, las de sa belle madame Street, depuis quelque temps déjà l'entourait de ses grâces câlines d'homme à femmes, quand une subite faiblesse, un doux anéantissement d'être l'avait ployée contre sa poitrine.

— Emmenez-moi! Emmenez-moi! avait-elle murmuré dans une fièvre.

Puis elle s'était évanouie. Il l'avait emportée dehors sur une terrasse déserte, ranimée d'un peu d'eau et d'un charmant murmure de paroles qu'elle ne comprenait pas, mais qui la berçaient si doucement! Il était à ses pieds lorsqu'elle avait repris connaissance.

Se levant alors : « Désirez-vous… ? » commençait-il, très respectueux soudain.

Mais elle l'avait interrompu : « Votre bras seulement pour rentrer! »

La voyant encore grelottante, il lui avait dit : « Vous souffrez? »

— Oh! non! s'était-elle hâtée de répondre.

Et elle n'avait eu que bien juste le temps de cacher sous son doigt une larme qui tombait.

C'était elle qui lui avait écrit le lendemain à son cercle, rien qu'une ligne : « S'il vous plaît, venez; je suis seule. » Leur liaison datait de là : elle s'était donnée toute, d'une fureur de passion qui l'avait dérouté, lui et son flegme oriental de magnat, toujours botté, aigretté, boutonné, même au lit. D'abord ils s'étaient vus peu, comme en courant, dans un hôtel meublé derrière la Madeleine, puis presque chaque jour, trouvant encore moyen de se parler, de se toucher la main, au bal, ou au théâtre. Et ce n'était pas assez : ils s'écrivaient; elle avait voulu qu'il lui donnât un anneau d'or, qu'elle mettait au doigt d'où elle avait enlevé son alliance et que d'un geste imperceptible elle baisait souvent. L'été ne les avait pas séparés : au contraire. Le comte était venu la rejoindre à Deauville, où elle était, seule, son mari toujours occupé de politique et d'affaires. Et ils avaient vécu là deux mois presque ensemble dans une camaraderie permise de bains de mer. Au retour, après un automne de jeûne et de périssant ennui à Gerville, des curiosités d'émotions et de sens aiguisés l'avaient poussée chez lui rue de Bellechasse. Jamais elle n'y était entrée avant : et il lui semblait voir encore cette espèce de joie terrifiée du comte en la reconnaissant, ce fameux soir qu'avant de se rendre dans un raout politique, elle était montée en toilette à son entresol de garçon.

— J'ai voulu que tu aies l'étrenne de ma robe! lui avait-elle dit, comme il la grondait.

Et depuis, malgré le comte, c'étaient des fantaisies périlleuses, une folie d'aventures, de bravades : un matin, le rencontrant dans la rue, elle lui envoyait un baiser de sa voiture, une autre fois — au bal — l'embrassait entre deux portes, déjeunait avec lui à « Madrid », l'allait voir en plein jour, se servait ouvertement d'un éventail à son chiffre et portait des cravates qu'il avait portées.

Besoin de fouetter sa vie, tout cela, besoin de l'emplir, de s'ôter le temps de penser et de mettre tant d'idées, de sensations neuves en elle, que ce qui était au fond — les anciennes — en fût noyé; mais plus encore besoin de répondre à l'absence de celui-ci, aux maîtresses de celui-là, à la haine de l'un, au « sois aimable! » de l'autre. Sois aimable! Lui avait-il dit jusqu'où? N'était-ce pas leur œuvre, tout cela? Ne l'avaient-ils pas voulu, lui, qui était parti, et lui, qui l'avait jetée dans ce tourbillon du

monde, parée pour être la plus belle et la plus désirable, et qui, effaçant de l'hôtel rajeuni les pures traces d'exemple de sa première femme, avait par ambition fait, de la seconde, la « belle madame Le Vassart »? Jamais elle ne serait tombée — madame Le Vassart tout court; jamais elle n'aurait eu un amant si elle avait eu un fils à chérir.

— Méchant! dit-elle encore. Méchant! ç'aurait été si gentil!...

Elle retourna s'accouder à la fenêtre, comme si elle eût voulu rafraîchir dans un air nouveau ces idées nouvelles et se purifier l'âme avant de penser à lui.

Le soleil avait tourné; une pénombre enveloppait la serre, rose et douce ainsi qu'une tombée de jour d'automne. Des brins de rayons couraient encore à la surface des vitrages, mais sans force pour traverser la soie rouge des stores qui noircissait un peu. Un souffle parti d'on ne sait où agitait les feuillages, qui crépitaient avec un bruit sec de cigales lointaines; les eaux cachées sanglotaient leur même sanglot plaintif et les haleines des fleurs de terres chaudes s'endormaient, comme lasses. Très haut, sous la coupole, il y avait un tronc de bananier clair et tordu, qui faisait une raie pâle parmi les remuements sombres des plantes; et cela lui rappela un vieux charme bossu et serpentin, dont les serpents et les bosses s'étaient enroulés, emboîtés au fond d'elle. C'était à Ville-d'Avray, dans le « rond », où, la leçon finie, l'on goûtait, du temps qu'elle était « mademoiselle » et Daniel « M. Dani ».

Alors, la mélancolie des choses la gagnant, un chagrin lui monta du cœur et elle pleura. C'était la détente de ses nerfs, qui seuls avaient porté le poids de ce rôle joué tout à l'heure devant Daniel, de cette indifférence feinte, de cette gaie escrime de paroles dont elle avait voulu réchauffer ses froideurs, décadenasser sa haine comme son retour fermé. Peu à peu elle s'assoupit dans une somnolence rappeleuse, remâchant de très anciennes miettes de vie que la distance et son chagrin présent lui sucraient. Pourquoi donc avait-elle épousé cet homme? En vain elle repassait ses années une par une, son enfance gamine dans un petit hôtel très loin, elle ne savait plus bien, chez cette folle maman qui riait toujours et qui sentait si bon; la longue période de paix et de silence vécue ensuite parmi les bonnes

sœurs de l'Assomption d'Auteuil, où elle avait beaucoup pensé à prendre la voile; les jours de bohème et de misère enfin, quand sa mère (pauvre mère, en huit ans elle l'était venue voir juste trois fois), était morte à Londres, où elle chantait, et qu'un homme, qu'elle ne connaissait pas et qui était son père, disait-il, l'avait sortie du couvent, afin que, tirant parti du petit talent de musique qu'elle avait, elle fît pour lui ce que l'autre ne pouvait plus faire — eh bien! non, elle n'y retrouvait pas une tristesse pareille.

Puis, s'éveillant, elle sentit à son doigt la bague du comte, et, l'ayant retirée brusquement, elle la jeta dans la serre.

— Peut-être qu'il l'a vue, dit-elle.

Et sa voix, si bas qu'elle eût parlé, lui frissonna par tout le corps. Lui, Daniel, lui, son fils!... Oh! non! Elle ne voulait pas. Les autres, cela lui était bien égal. Mais lui, l'enfant de madame Le Vassart!...

Elle recula dans l'ombre de l'alcôve : car cette sainte figure évoquée lui causait de la peur et de la honte. Et, tassée sur le divan, les mains crispées aux plis de l'étoffe qui criait sous l'égratignure de ses ongles, elle se sentit coupable pour la première fois. Ce n'était plus la faute de son mari, qui l'avait dévoyée, de Daniel, qui n'était pas revenu. Non, la sienne. Mais il était temps encore : elle n'était pas tombée au point de ne se pouvoir relever. Avec Daniel, c'était le devoir qui rentrait. Il fallait rompre, changer de conduite, redevenir ce qu'elle était avant d'avoir connu cet homme.

Cette pensée de rupture l'abîma. Quoi? le quitter? ne plus le revoir, son Andor? Et qui le remplacerait? Qui? Quel amour d'appui aurait-elle? quelle compensation de tendresse? quelle amitié, quelle confiance, quel bras où se tenir? Aucun, puisque Daniel la haïssait toujours.

Elle avait pris au fond d'une boîte fermée un petit émail du comte, et, les yeux perdus dans ce beau visage souriant, dont le sourire même, fleurissant d'une espèce de vie les mois d'ivresse parcourus, en rendait plus cruel le sacrifice, elle lui parlait, lui disait de ces mots bambins qui vous reviennent à l'heure des départs, comme si d'avance elle avait voulu s'accoutumer les lèvres et se tremper le cœur pour des adieux prochains, quand, soudain, l'embrassant avec un geste de frayeur :

— Je te quitterais, toi ? sanglota-t-elle.

Cri de sa chair en détresse, aussitôt effacé par cette phrase sereine, dite d'un accent profond, où battait peut-être un reste d'espérance ! « Dani est là maintenant : il faut bien être sage ! »

III

Le reste de la semaine, Daniel évita soigneusement sa belle-mère. Il travaillait chez lui le matin, sous couleur d'affaires déjeunait seul avant elle, sortait ensuite toute la journée, dînait dehors, sauf les jours où, elle partie, il savait n'avoir pas à redouter sa présence. Après il allait au théâtre, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, avec d'anciens camarades de Conservatoire ou de collège, rentrait tard et s'installait à son piano jusque bien loin dans la nuit. Un soir pourtant elle le rencontra par hasard en visite : il se leva dès qu'il l'aperçut sans lui faire qu'un salut correct. Une autre fois qu'ayant un mariage de bonne heure, elle s'était mise à table plus tôt que de coutume, il entra et, en la voyant, fit un mouvement de retraite.

— Faut-il que je m'en aille? dit-elle et d'une voix si cinglée qu'il ne répondit point, devint pâle, et, s'étant décidé à s'asseoir en face d'elle, se montra poli, presque aimable, peut-être à cause des domestiques, s'informant d'une migraine qui l'avait empêchée la veille de sortir.

Au premier mot d'ailleurs elle l'interrompit :

— Comment savez-vous… ?

Cette question parut l'embarrasser. Puis, l'air contraint, il s'embarqua dans une phrase; ses fenêtres donnant sur la cour, il l'entendait monter en voiture et… comme il était fort empêtré, elle vint à son secours, et, souriant de cette explication qui n'expliquait rien, de ce ton d'ironie qu'elle réservait aux person-

nages (car elle était humble et douce aux petits [1], se souvenant qu'elle avait été l'un et l'autre) :

— Cela vous intéresse donc, ma santé? lui dit-elle.

— Mais… sans doute! fit Daniel. — Et il ajouta : « Mon piano ne vous a pas gênée? »

— Non, je ne l'entends pas… Nous sommes très loin… heureusement!

Il répéta : « Oui, heureusement! » et la saluait. Mais elle le rappela :

— Est-ce que vous aimez le théâtre?

— Comme tout le monde.

— Si vous désiriez des places, des billets… j'en ai souvent, on m'en envoie… aussi pour les expositions, les concerts. Voulez-vous?

— Je vous remercie beaucoup… je n'ai besoin de rien.

Et il sortit. Mais elle fut lâche et le retint encore, soucieuse de connaître jusqu'où iraient ses refus :

— Me ferez-vous le plaisir de dîner avec moi, ce soir? J'ai quelques personnes… Oh! en tout petit comité… des intimes…

— C'est que je suis déjà engagé… Je regrette infiniment…

— Et moi donc!

Et, claquant la porte, elle sortit la première pour remonter chez elle pleurer des pleurs de rage. Un parti-pris décidément. Il était implacable. Alors pourquoi revenir? Puisqu'il la détestait, puisqu'il le lui avait dit et que son silence le criait, et cette glace de manières, et ces « non » entêtés et cette obstination à la fuir. C'était cela, le doux M. Dani, « la petite fille », qui si gentiment lui tendait son front autrefois lorsqu'elle arrivait le jeudi et le dimanche et qui faisait la grosse voix afin de renvoyer Bobèche, un Saint-Bernard terrible, gardien de la villa! Et dire que plus de deux ans elle l'avait attendu, plus de deux ans pour lui, rien que pour lui elle s'était tenue haute et seule, comme une femme de marbre sur son piédestal de beauté, sacrifiant la fleur de sa vie — à quoi? Au fragile espoir d'une maternité incertaine. La sotte!

1. Sous ce titre caractéristique de sa pitié pour les humbles, « Les Petits », Mirbeau publiera quelques mois plus tard, le 16 mars 1885, une chronique du *Gaulois*.

— Bah ! N'y pensons plus ! fit-elle, essuyant ses larmes.

Cela serait trop bête de se donner des tourments, de se rendre malade peut-être et de jouer son bonheur présent, les délices d'une passion ardente contre la chance d'une affection tiède. Daniel la haïssait ! Eh ! que lui importait sa tendresse ou sa haine ? Daniel ? qui donc cela, Daniel ? Est-ce qu'il était son enfant ?

Alors, les nerfs assagis, elle édifia des projets : elle effaçait Daniel de son cœur, l'oubliait, agissait dorénavant comme s'il n'était pas revenu et ne devait jamais revenir. Point de colère ; cela marquerait du dépit. Et quel dépit pouvait-elle avoir ? Il ne l'aimait pas ! Quel mal cela lui faisait-il ? S'en portait-elle moins bien ? Pourvu que l'autre l'aimât, le reste, ah !... Froide avec lui, rien de plus, une politesse hautaine... Désormais elle n'entendait plus s'immoler. Chacun pour soi : telle serait sa morale, celle du monde, après tout. Eh ! mon Dieu ! La vie était-elle si longue et si bonne qu'il fallût l'accourcir d'ennuis, l'empoisonner de vétilles ? Le beau malheur en vérité, cette haine de gamin ! Aussi bien, quand même il eût désarmé, il était trop tard, puisque son cœur était plein, ah ! oui, plein et débordant d'amour. — Un reste de scrupules lui venant, elle les raya à grands traits de pensées : est-ce qu'elle était coupable d'avoir un amant ? Combien à côté d'elle, et non des moins vertueuses, ne s'en tenaient pas là ? Pourquoi aussi l'avait-on délaissée, livrée à ses seules défenses, et offerte, et promenée ? Elle n'avait pas eu de mère, elle, ou si peu — et de si pauvre exemple ! Rien d'étonnant donc à ce qu'elle ne fût pas meilleure que les autres : pas pire non plus, en somme.

Pour bien marquer sa volte-face de conduite, elle descendit à la serre afin d'y chercher son anneau qu'elle y avait oublié. Quoiqu'elle n'eût rien trouvé, elle fredonnait, en remontant :

— Ah ! vous me détestez, mon beau monsieur ! La ! la ! la !... la !... la ! la !... la ! la !... C'est cela qui m'est égal, par exemple... !

Comme trois heures sonnaient, elle passa dans sa chambre, s'habilla vite avec une extraordinaire volubilité de paroles, un luxe d'ordres et de contre-ordres et un entrain de gaieté qui étonnèrent ses femmes, habituées à une maîtresse plus en dedans. Mais son vis-à-vis au perron, la portière ouverte, un désir fou lui

traversa l'esprit. Le pavé était sec et le ciel était clair : elle renvoya sa voiture, remonta changer de robe, puis, court-vêtue et long-voilée, se donnant congé d'une « vente », de son tour de Bois quotidien, de ses courses et de ses *five-o'-clock,* elle s'en fut à pied rue de Bellechasse surprendre son amant qui ne l'attendait pas.

Le Vassart ne rentra qu'au commencement de l'autre semaine. Il n'avait pas appris de sang-froid la brusque arrivée de Daniel, qu'il savait des plus mal disposés à l'égard de Jane. Lui aussi, il s'était accoutumé à cette absence, qui, après tout, lui était commode et lui épargnait des soucis d'intérieur. Jamais il ne s'était plaint de ce retour sans cesse et périodiquement reculé que des quelques banalités attendries dont il avait coutume quatre fois par mois de terminer ses courts billets paternels — abrégés et ponctuels comme des circulaires commerciales. Une dépêche qu'il reçut de Daniel le renversa de surprise : Daniel était à Paris, Daniel était rue Malesherbes. Il y répondit par l'annonce de son arrivée prochaine, mais résolut de voir venir et en conséquence retarda de quelques jours son départ. Puis, un matin, à l'heure du déjeuner, comme il revenait du Bas-Gerville — le Gerville des filatures — où l'appelaient les travaux d'œuvre d'une cité ouvrière, dont il avait depuis peu décidé la création par pur intérêt politique, une lettre arriva, très pressante, celle-ci, dans laquelle le nom de Jane n'était point prononcé.

— Hum! Ça n'a pas l'air chaud, chaud! dit-il, en la parcourant de loin au travers de son lorgnon de presbyte. Il est temps que je m'en mêle.

Cinq heures plus tard il frappait à la porte du boudoir de sa femme, et, sans attendre la réponse, entrait droit avec son aplomb de seigneur et maître. Elle se défaisait à côté, et, entendant du bruit, dépêcha sa femme de chambre afin de voir qui c'était.

— C'est moi! dit-il alors de sa voix ordinaire, qui était haute, comme s'il eût voulu par là racheter l'exiguïté de sa taille, tandis que d'un geste polisson il chassait la camériste.

— Vous me donnerez bien cinq minutes! fit Jane de chez elle.

— Oui, oui, dépêche-toi!

Et, pour tuer ces cinq minutes — car, n'étant pas homme de pensée, il ne savait rester oisif de ses membres —, il visita la pièce en maître de maison entêté d'ordre et de symétrie, replaçant les meubles, coupant de l'ongle les fleurs fanées des jardinières et raccrochant les embrasses. Lorsque Jane parut, il laissa le store dont il vérifiait les cordons, et, très galant, après s'être regardé dans une glace, il vint lui baiser le poignet.

— Comment se porte la belle madame Le Vassart ? dit-il.

Et ce petit homme toujours soigneusement musqué et verni de la pointe de ses bottines à ses accroche-cœurs en hameçons sur des favoris teints d'un noir bleu, se cambrait, s'étalait si fort qu'il en paraissait grand.

— Mais… assez bien, je vous remercie.

— Je sais… je sais… Les journaux m'ont tenu au courant. Hein ! Succès complet à l'Élysée ?… Je regrette bien de n'être pas venu… mais j'avais des mariages. Sans parler de ma Cité qui n'en finit pas… Et le président ?

— Aimable comme toujours.

— Et ma reine ?

— Aussi comme toujours, dit-elle, étouffant un bâillement sous sa main.

— Une robe de Félix ? interrogea Le Vassart.

Puis, continuant en style de journal de modes, il lui demanda quelques détails de toilette. — Y avait-il des paniers… un pouf… une tunique ? De quelle façon relevée ?… Combien de mètres de queue ?… Et madame Street, comment était-elle mise ? — de l'air profond d'un banquier qui tâte le fort et le faible d'une affaire.

Elles cachaient bien une affaire, en effet, ces parades continuelles, ces batailles de beauté et de tapage chaque jour livrées, chaque jour gagnées depuis trois ans, affaire dont Le Vassart allait bientôt toucher les bénéfices — ce siège à la Chambre, où il rêvait de décrasser ses millions.

Et peut-être n'y avait-il pas moins de passion politique que de passion charnelle sous l'apparente sottise de ce mariage, dont le monde ne s'était pas fait faute de médire, à l'exception pourtant de madame Hervé (de la Moselle), dont il était un peu l'ouvrage, puisque entre le père de Jane, Mario Félizas, l'auteur de *Doris,* vieil habitué de ses « jeudis », et le futur homme

public, qui y fréquentait seulement depuis la chute de l'Empire, c'était elle qui avait servi d'intermédiaire.

— Et Doucerin ? reprit Le Vassart. Tu l'as vu ? T'a-t-il dit quelque chose ? Son élection au Sénat… ?

— À la fin du mois prochain ou au commencement de l'autre, repartit Jane distraite.

— Bravo ! Regarde-moi un peu… Toujours splendide… Seulement une idée bas, les cheveux !

— C'est la mode.

— Il n'y a pas de mode pour toi qui la fais, cré coquin ! Ah ! si je n'étais pas là ! Les femmes, ça ne sait jamais ce qui leur va… *Qué* que c'est que ce machin-là ? ajouta-t-il, poursuivant d'un œil expert l'inspection de sa mine. — Et il posait le doigt sur son corsage lâche à l'enfant qui lui bouffait la taille. — Tu dînes donc ici ?

— Oui, je n'ai rien… Oh ! il ne faut pas me le reprocher.

— Rien ! Comment ! Rien ?

— Avant onze heures, non… La belle madame Le Vassart a congé, dit-elle avec un soupir las.

— C'est égal… c'est égal ! tu sais que je n'aime pas les négligés, pas plus dans mon hôtel qu'ailleurs.

Il y eut un silence. Le Vassart aurait bien voulu que, la première, elle lui parlât de Daniel : sujet délicat, autour duquel il tournait depuis un gros quart d'heure, et dont il n'osait pas commencer l'attaque. Car il n'était plus le satrape d'autrefois ; et cette femme regardée de haut jadis, aujourd'hui parée, grandie de ses victoires mondaines, de cette royauté de mode, de beauté et d'esprit qu'elle avait su d'emblée conquérir, lui imposait un peu. Outre qu'il ne pouvait guère se trouver seul avec elle, sentir peser sur lui ce grand regard velouté, qu'il ne se rappelât deux lointaines, deux malpropres aventures, où il n'avait pas joué précisément le beau rôle : — l'une en wagon (Jane donnait encore des leçons à Daniel ; après par exemple, cela avait été fini), certain jeudi d'été que, revenant de Ville-d'Avray ensemble, il avait, dans la nuit d'un tunnel, tenté de lui faire violence. L'autre, l'hiver suivant, rue Denfert, un matin que, vêtue seulement d'une sorte de péplum, elle posait dans l'atelier de son père. Les mesures étaient bien prises, cette fois : Félizas, complice, était sorti sous un prétexte, les laissant seuls tête-à-tête ; mais avant

que sa main de vieux faune eût effleuré cette gorge nue, Jane l'avait chassé, oui, chassé. Et ce souvenir, quand il lui remontait, le faisait assez petit garçon devant elle.

Comme elle se taisait toujours, il se résigna à parler. Et, pinçant entre ses doigts un petit fil égaré sur la manche de Jane :

— Mais, s'exclama-t-il brusquement, tu ne me dis pas… il y a quelqu'un d'arrivé depuis que je suis parti. Daniel est revenu…

— Sans doute. Vous ne le saviez pas ?

Au lieu de répondre, il essaya d'attraper son regard, comme s'il eût souhaité d'y lire ce qu'elle ne disait point. Et, sans y parvenir, poursuivant sa période dans un rire bonhomme qui lui hochait les épaules : — « Ah çà ! J'espère que vous serez bons amis ? » fit-il.

— Cela dépendra de lui, repartit Jane d'un ton froid.

De quelque façon qu'il la retournât ensuite, quelques phrases qu'il lui tendît en traquenard, avec de malins retours de questions, il ne put rien tirer d'elle autre chose. Et lorsque la cloche du dîner le chassa, il s'en fut, pestant contre les femmes, qui mettent « un bœuf sur leur langue ». Car s'il n'était pas bachelier, n'ayant poussé ses classes que jusqu'en quatrième, il aimait à le faire croire aux autres et à lui-même, et rhabillait volontiers de citations qu'il entendait très mal jusqu'à ses marchés d'affaires qu'il entendait très bien.

— Monsieur Daniel est chez lui ? demanda-t-il à Joseph, qui l'attendait dans sa chambre, en train de préparer avec une minutie de serviteur ancien le linge et les vêtements de son maître.

— Je ne pourrais pas dire à monsieur, souffla le gros homme.

— Eh bien ! allez-y voir, et envoyez-le-moi s'il y est, continua-t-il, résistant — crainte de n'apprendre rien de bon — à une manie familière qu'il avait d'interroger ses gens sur les menus faits arrivés en son absence.

Peu de minutes après, des pas coururent à travers le couloir, et Le Vassart étant sorti reçut de tout son élan Daniel sur sa poitrine. Entrevue poignante pour ces deux hommes, qui s'aimaient, celui-ci d'un amour violent et nerveux, où il y avait l'outrance de repentirs et de chagrins silencieux, celui-là de cette affection amoindrie qu'on jette aux êtres inférieurs, mais de l'affection enfin, et qui, chacun, avaient à se faire pardonner

quelque chose, l'un son mariage, l'autre son absence. Et ce fut un feu roulant, crépitant d'embrassades, des bouts de mots étranglés : — « Papa ! » — « Mon Daniel ! » — puis des étreintes geignantes, des rires qui sanglotaient, des sanglots qui riaient [1].

— Cré coquin ! comme nous avons embelli ! dit le père, qui se remit le premier. Et moi, ajouta-t-il, se plantant de plein face en une pose à photographier, est-ce que tu me trouves très… très… décati ?

— Mais non, tu n'as pas changé du tout.

Se prenant par le bras, ils descendirent ; et ils devisaient doucement de Rome et de Gerville, les yeux brillants et encore quelques hoquets dans la voix. Comme ils traversaient le *hall* et n'étaient plus séparés de la salle que par une double portière, ils firent halte en même temps, et, de même que quelques minutes avant dans le boudoir de Jane, un silence les tint debout, immobiles, gênés. Là aussi ce fut Le Vassart qui parla. Il eut un geste du cou vers la porte, et, sans désigner sa femme autrement, retrouvant juste à point dans sa tête la phrase qui lui avait servi pour elle :

— Ah çà ! dit-il, j'espère que vous serez bons amis ?

Daniel, lui, espaça un peu sa réponse : « Je ne demande pas mieux ! » fit-il en chevrotant beaucoup.

Le dîner fut morne, cérémonieux et vide, encore que Le Vassart s'efforçât de l'emplir de tout son bagou d'ancien vendeur de la maison de « blanc » Maheu frères. — Car ses débuts avaient été modestes. — Aussi bien il ne se permit pas une remarque aux « monsieur », aux « madame », que Daniel et Jane échangeaient avec une raideur d'estocs. Mais dès le café servi dans le billard, un « merci, madame » lancé haut par Daniel en refus de la tasse que sa belle-mère lui offrait, lui servit de préambule ; et, après un carambolage de digestion, s'asseyant sur ses jambes écartées d'un petit roulis de hanches qui lui était habituel, un doigt passé dans l'entournure du gilet, tandis que de son autre main il s'appuyait sur sa queue :

1. Antithèses typiquement mirbelliennes. On en retrouvera de la même farine dans la dédicace du *Journal d'une femme de chambre* : «… tristesse qui fait rire, comique qui fait pleurer »…

— Halte-là! fit-il. J'en ai assez, moi, de vos *monsieur, vous, madame, vous*! Est-ce que vous plaisantez? Monsieur, madame… croirait-on pas…? Pff! Toi, Jane, comment l'appelais-tu avant? Réponds?

— Monsieur Dani, dit-elle en riant d'un petit rire gelé.

— Eh bien! supprime le vous et le monsieur… ça sera parfait. Et comment l'appelais-tu, toi, monsieur Dani?

— Mademoiselle, prononça Daniel gravement.

— Mademoiselle! Ah! cré coquin! Mademoiselle!… Bah! appelle-la Jane… ou ne l'appelle pas, si Jane tout court te semble trop… — Il chercha un moment quelque adjectif de position à mettre comme une cale sous sa phrase boiteuse; mais en guise d'adjectif, ce fut une idée qui lui vint : — « À présent, qu'on s'embrasse! » dit-il. — Et, croyant décocher un mot très drôle, dont il rit par avance : « Tant que ça n'est pas signé, il n'y a rien de fait. *Verba volant, scripta manent*! »

Séance tenante, malgré leurs répugnances réciproques, il exigea que Daniel baisât Jane sur les joues.

— Allons! Voyons! Est-ce que ça n'est pas la petite mère, *mater familias*? Monsieur ne la trouve pas à son goût?… Cré coquin! On t'en donnera… La plus belle femme de Paris!

Désormais on se vit aux repas : après on faisait un tour de serre en causant, et, le soir, assez souvent, on se retrouvait dehors.

Le premier soin de Le Vassart, à son débotté de Gerville, avait été de présenter Daniel dans son monde, qui n'était plus son monde d'autrefois, la beauté éclatante de Jane lui ayant ouvert d'autre portes. Il en était fier au fond, de ce Prix de Rome, dont il riait, qu'il traitait du haut de son mépris commerçant pour l'art et ceux qui tâchent d'en vivre, pas loin de croire qu'un croque-note était un être de dessous et qu'on se faisait musicien par incapacité de mieux. Cela colorait sa raison sociale d'un petit vernis artiste qui ne laissait pas de lui régaler les oreilles; près de certains, cela rehaussait ses millions négociants, lui donnait pied — de droit — au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, où il avait affaire depuis qu'il guignait l'héritage politique de Doucerin, lui valait des saluts, des questions : « Eh bien! votre Prix de Rome? » Aussi cette tournée de visites eut-elle quelque peu l'allure d'un triomphe. —

« Je vous présente mon Prix de Rome ! » criait-il dès l'entrée. Et si fort et d'un tel ton d'assurance comique, avec le besoin de bruit et de réclame qu'il avait, que plus d'un se levait, pipé par cette annonce, comme s'il eût dit : « La cour, messieurs ! » — ou : « Le roi ! »

Entre-temps il ne négligeait rien pour rapprocher Jane de Daniel. Leur persistante froideur, la cérémonie de leurs rapports, cette réserve mêlée d'ironie et de respects le blessaient ainsi qu'un meuble hors de sa place. Outre que son prévoyant égoïsme y lisait une pépinière d'ennuis pour l'avenir. Qu'ils s'aimassent, peu lui importait : ce qu'il voulait, c'était la paix chez lui, l'ordre, enfin ce qu'en son langage de commerce il nommait « la bonne règle ». D'abord il s'astreignit à ne les pas laisser seuls, encore que cela dût lui coûter ses habitudes de plaisirs, à être là toujours en tiers, pendant, après les repas, et boute-en-train, et bonhomme, exagérant sa rondeur, rompant la glace à grand renfort de gaieté.

— Voyons ! est-ce qu'elle n'est pas gentille ? disait-il en poussant son fils vers sa femme.

Et il faisait l'article, la détaillait par le menu, avec le même cynisme d'audaces qu'il promenait dans le monde, par une sorte de manie vantarde et marchande [1] : « Hein ! cette attache de cou ? Est-ce grec, ça, oui ou non ?… Et si tu voyais sa jambe ! » ajoutait-il plus bas dans l'oreille de Daniel.

Jane en rougissait de colère et parfois vidait la place.

Le lendemain, il se rattrapait sur ses qualités morales : « Va, elle n'est pas méchante… un peu bébête, comme toutes les femmes, mais pas méchante pour deux sous ! »

Daniel avait aussi son tour de panégyrique : c'était un brave enfant que le Petit Mozart, un cœur d'or, sa mère tout craché d'ailleurs, le même tempérament lymphatico-nerveux. Pas fumeur, par exemple, et d'un mazette au billard… ! Mais la perfection était-elle de ce monde ? Et il finissait : « Tiens, ma reine, embrasse-le, montre-lui que tu ne lui en veux pas d'être parti si

1. Dans *Les affaires sont les affaires* (*Théâtre complet,* tome II, Eurédit, Cazaubon, 2003), Isidore Lechat aura lui aussi cette « manie vantarde et marchande » et fera « l'article » pour sa fille Germaine.

longtemps! Et toi aussi, que tu ne lui en veux plus d'être la femme de ton papa! »

De force alors, il les prenait chacun par une main; puis, les ayant mis bec à bec, il s'amusait beaucoup de leurs reculs effarés.

Tantôt c'étaient des histoires qu'il leur contait à tous deux, échos de son cercle des « Ganaches », potins de coulisses de théâtre ou de couloirs politiques. — La petite Chose, du deuxième quadrille à l'Opéra, celle qui avait de si jolis mollets, avait lâché son vieux; elle était maintenant avec le grand un tel. Madame de Tançay avait un amant, Martin-Roy, le député. Ah! le proverbe disait vrai : heureux au jeu… La veille, au cercle, Tançay lui avait gagné au whist soixante-quatre fiches. Et, regardant Jane : « Voilà pourtant ce que ça me coûte d'avoir une bonne femme! » achevait-il dans un ricanement très niais. — Tantôt c'étaient des parties qu'il improvisait, un spectacle ensemble; tantôt après dîner une poule au billard, « un mort », s'ingéniant à les placer l'un près de l'autre, pouffant de rire lorsque Daniel ou Jane, s'oubliant, se donnaient des « monsieur » et « madame », ou que, leurs mains s'étant frôlées, un même frisson de colère les repoussait. Les mots aigres-doux, les piquantes réponses, il se hâtait de les raturer sous des remarques obligeantes, dont l'obligeant était de son cru souvent : — « Quel chapeau avais-tu donc hier au mariage Labaumelle? Daniel m'a dit qu'il t'allait divinement. C'est qu'il s'y connaît, tu sais, le coquin! » — ou — « Il paraît, Petit Mozart, que nous pianotons toujours comme un ange? C'est Jane qui parle, ce n'est pas moi. »

Cela le conduisit à se déclarer fou de musique et à se plaindre qu'on ne lui en fît jamais.

— C'est un peu fort, dit-il. Comment! J'ai deux pianistes dans mon hôtel… Pourquoi ne joueriez-vous pas quelque chose à quatre mains?

— C'est que je n'ai pas de musique, repartit Jane. Mais votre fils en a peut-être.

— À quatre mains… je ne crois pas, intervint Daniel.

Le lendemain Le Vassart en fit envoyer un ballot. — « Là, cette fois… Je vais dire qu'on allume dans le grand salon, hein? »

Et, bien que la musique ne lui fût rien moins qu'agréable, il ne manqua pas toute une semaine d'en réclamer chaque soir, ajoutant d'un air fin cette citation de grammaire : « *Musica me juvat, me delectat* » C'était *sopit* qu'il aurait dû dire; car elle l'endormait régulièrement.

Mais là où avait échoué l'épais badinage de Le Vassart, l'esprit ailé de Haydn et de Mendelssohn réussit. Des monosyllabes urgents — une mesure à compter, une reprise à faire — on en vint vite à des phrases plus longues. C'était maintenant entre Jane et Daniel un va-et-vient de pensées, des discussions de métier, ou d'art. Ils débutaient par un : « Ne trouvez-vous pas… ? » et en avaient pour une heure à remuer des idées, à rompre des lances en faveur, celle-là, de la vieille, celui-ci de la jeune école. — « Ah ! Wagner ! » Il s'arrêtait de jouer; et, tandis qu'elle écoutait, pensive, un coude sur le clavier qui sonnait de loin en loin, virgulant d'une note douce les improvisations de Daniel, lui partait en guerre, célébrait le « maître », diminuait, débrouillait son chaos d'harmonies afin de le mettre à hauteur d'une intelligence rebelle, donnait des exemples d'une main, discourait des doigts après avoir discouru de la langue, reprenait sa phrase, la montait jusqu'au dithyrambe et, à court de mots souvent, fermait sa péroraison par une marche, une strette, un chœur, un acte tout entier. Parfois, quand le piano se taisait. Le Vassart, éveillé en sursaut, grognait un : « Eh bien ! qu'est-ce que vous trafiquez donc ? »

— C'est votre fils qui refait mon éducation, répondait Jane. Dormez ! Dormez ! Ce n'est pas pour vous.

Sortis de là, par exemple, ils retrouvaient leurs rancunes : pas plus d'intimité qu'avant, pas moins de politesse et pas moins de respects. Ils n'étaient « Daniel » et « Jane », « tu » et « toi », qu'en présence de Le Vassart. Même alors ils évitaient de prononcer leurs noms, cherchaient des phrases, se parlaient à la troisième personne ou utilisaient son entremise : « Votre fils… Ta femme… » Ce qui n'empêcha point que celui-ci ne les crût remis ou, sinon, en bonne voie, et, pensant accélérer les choses au moyen de quelques tête-à-tête ménagés, il s'arrangea pour les laisser seuls, sans se douter que, lui pas plus tôt parti, le tête-à-tête se dénouait et chacun allait retrouver sa solitude.

Il fit mieux : un mardi il les envoya aux Français dans sa loge, prétextant un rendez-vous d'affaires. Quoiqu'il eût promis de les y aller rejoindre, il ne parut pas au théâtre et le lendemain ne s'excusa point, mais se contenta de cette remarque : « Eh bien! Je vois que vous ne vous êtes pas dévorés. » Une autre fois, étant empêché de sortir par un peu de goutte qu'il avait, il pria Daniel d'accompagner au bal sa belle-mère. Bientôt ce fut une habitude : tout ce qui n'était pas strictement politique, « électif », comme il disait, toutes les soirées de « chic », de « premières », où sa femme, prise dans l'engrenage du monde, était presque forcée de paraître, il s'en remit à Daniel du soin de l'y conduire. — « Tu veux bien te charger de Jane? » lui disait-il après dîner. « Moi, j'ai affaire. » — ou la goutte, moins même, un cigare à finir. Et il ajoutait : « Ça vous fera faire connaissance. »

Puis il supprima les prétextes, et confiait Jane à son fils avec ces mots : « Je te délègue tous mes pouvoirs. Et si elle n'est pas sage... » achevant sa phrase d'un éclat de grosse gaieté satisfaite, tandis que le coupé filait, qui les comportait tous les deux. De temps en temps il les prenait à part, elle ou lui.

— Eh bien! Commençons-nous à nous entendre?

« Mais oui! » répondait Daniel du bout des dents. « Mais oui! » faisait Jane de même. Et lui de se frotter les mains : « Les voilà rabobinés », pensait-il.

« Rabobinés », ils ne l'étaient pas tant qu'il se l'imaginait. Certes, au bout d'un mois de ces frottements quotidiens, leurs angles s'étaient émoussés; l'accoutumance d'une vie côte à côte avait diminué les distances, où l'un et l'autre se retranchaient. Mais dans le demi-abandon de leurs rapports, dans cette familiarité d'apparat, on devinait des susceptibilités sur leurs gardes. Et, souvent, à travers des banalités de paroles, leurs yeux s'aiguisaient encore et leurs regards croisaient le fer.

Puis cela même sembla s'effacer : tout s'use à la meule des jours et rien n'est si tendre que de jeunes colères. Une espèce de camaraderie de bon voisinage les rapprocha peu à peu. Lorsqu'ils étaient ensemble en voiture, ils se rencognaient moins, garaient moins leurs jambes, avec ces frissons retirés qu'ils avaient les premiers soirs, ne reculaient plus leurs gestes s'ils se rencontraient au hasard d'un jeu, d'un service. Vint un

moment que cette existence à deux, qu'ils avaient acceptée, lui solennellement, d'une grâce un peu sérieuse, elle rageusement et non sans de sourdes révoltes, leur parut assez douce. Il n'était jusqu'à ce rôle que lui remplissait près d'elle — moitié subrogé tuteur et moitié frère aîné — qui, éveillant en eux le rire de leurs vingt ans, ne désemparât parfois ce qui leur restait encore de raideur.

— Est-ce que vous me permettez le cotillon ? lui demandait-elle tout bas entre deux portes. Non ? Quel bonheur !

Et, remontés en voiture, elle s'informait : « Où me conduisez-vous maintenant, monseigneur ? »

— Au ministère…

— Ah ! oui ! c'est vrai… Vous y tenez beaucoup à aller au ministère ?

— Mais c'est mon père, lui-même, qui…

— Si nous rentrions, dites ? Moi je me contenterais parfaitement de deux bals… Et vous ? — Quelquefois même elle disait « toi », jusqu'à tant qu'elle le dît toujours.

— Si vous voulez ! répondait-il. — Et, abaissant la glace, il changeait l'ordre : « À l'hôtel ! »

Un soir, à l'ambassade d'Autriche, on les prit pour mari et femme, et l'huissier annonça de tout son aboi :

— Monsieur et madame Le Vassart !

Après, en revenant, cela les fit beaucoup rire.

Ils ne se quittaient guère aujourd'hui, tant leur vie mondaine était entrelacée. Le jour, ils se retrouvaient en visites, aux ventes, aux concerts. Il ne se levait plus lorsqu'il la voyait entrer quelque part : même elle le ramenait souvent. — « Allez-vous du côté des Champs-Élysées ? » Ensuite le Bois était si près ! Une fois, elle le chargea d'organiser une matinée musicale au profit d'une école, et tout le petit tintouin des lettres, des répétitions, des programmes, les rendit encore mieux camarades. L'ayant rencontrée par hasard aux « Mirlitons », elle laissa des amis avec qui elle était, et, coulant son bras sous le sien d'un gentil geste familier : — « Je suis sûre que vous vous y connaissez, en peinture ! lui dit-elle. Voyons ! Y a-t-il quelque chose de beau ici ? Ah ! Carolus Duran… ? Mon peintre ordinaire, je vous préviens… Vous verrez le portrait blanc qu'il fait de moi pour le Salon… Bastien-Lepage… un Van Eyck… ? Vraiment, au

Louvre…? Mais je n'y ai jamais mis les pieds, moi, au Louvre… Je suis une ignorante, moi. Ah! si j'osais…

Elle osa, et il l'y conduisit le lendemain.

Ses heures étaient si pleines maintenant qu'il ne restait plus de place pour l'amour, ce vieil amour de huit mois, que le retour de Daniel avait comme fouetté de revif. Jane avait été d'abord tout fièvre, tout désirs. Désirs timides pourtant et fièvre précautionneuse : malgré elle, et par une sorte d'effarement de nerfs, de frayeur inconsciente et de sensibilité d'épiderme, où sa volonté n'était pour rien, elle s'était observée dans le monde, avait renoncé aux imprudences, aux baisers furtifs, aux rendez-vous parés, aux escapades de nuit et de jour, à tout ce qui affichait — faisant mystère de ses sorties, allant chez le comte à pied ou en fiacre, regardant derrière elle avant que d'y entrer, ne s'attardant pas et galopant l'entrevue. Puis cette flamme de Saint-Martin s'apaisa. Elle arrivait bien encore, rue de Bellechasse avec les fringales d'antan, la même hâte de jouissances, les mêmes nervosités fougueuses, les mêmes grelottements d'hystérie; mais, sitôt liés l'un à l'autre, la bouche dans la bouche et les chairs mêlées, des vides emplissaient son âme distraite et lui tuaient son plaisir — ce plaisir de la femme, si fuyant et subtil qu'un rien, une idée qui passe, une mouche qui vole, l'effarouche. Et lorsqu'ils s'embrassaient au seuil de cette chambre toute suante et toute frémissante de leurs premières amours, ce n'étaient déjà plus les « à-revoir », qui avaient l'angoisse craintive d'éternels adieux.

Peu à peu elle se désaccoutuma de cette passion rien que physique; — moins satisfaite, la friandise de ses sens s'éteignit au tourbillonnement de vitesse d'une existence nouvelle que Daniel semblait prendre à tâche de remplir.

Un après-midi qu'elle se rendait rue de Bellechasse, elle croisa son beau-fils sur le quai et rebroussa chemin. Une autre fois qu'elle avait accordé au comte quelques tours de *boston* dans un bal, Daniel, en rentrant, lui dit de son air sérieux un peu triste :

— Il ne danse guère en mesure, votre beau monsieur Aranyi.

Ce « votre » lui donna à penser : désormais elle s'abstint de danser avec lui, finit même par éviter les maisons où il fréquentait d'habitude; tant cela la troublait aujourd'hui de voir son

amant et son beau-fils en présence — sorte de peur honteuse, que jamais devant son mari elle n'avait éprouvée; et, en dépit des suppliants billets du comte, elle ne retourna chez lui qu'un jour tard, parce qu'il était malade, et cinq minutes seulement, après un quart d'heure de station à Sainte-Clotilde, encore que sa piété de couvent fût très refroidie, presque morte.

Car si solides qu'elle eût bâti ses desseins, si épais qu'elle se fût cuirassé le cœur, il y avait une inquiétude dans sa vie. Une chose à laquelle, en un autre temps, elle n'aurait pas accordé une heure de pensée — la perte de sa bague, jetée sottement dans la serre, — la poursuivait de craintes tatillonnes. Elle l'avait cherchée en vain, piétinant les plates-bandes, s'écorchant les mains aux feuilles épineuses ou coupantes, d'abord avec le seul regret du bijou, qui était à ses yeux un symbole, mieux même, un porte-bonheur, un palladium — ayant gardé des milieux d'autrefois de certaines superstitions de fille —, puis avec de secrètes terreurs qu'un autre qu'elle ne le trouvât et ses compromettantes initiales *J. A.* — Jane, Andor —, gravées à l'intérieur de l'anneau.

Jamais entre elle et Daniel il n'avait été question du passé, de ce passé, qui, malgré eux, malgré leurs silences réfléchis, les enveloppait. Souvent des mots leur étaient venus aux lèvres, parfois même un : « Tu te souviens… ? » — « C'est comme le jour… ! » — fruits hâtifs trop tôt tombés et qu'on ne ramassait pas.

Certain soir, à l'Opéra, pendant l'air des « Bijoux », au troisième acte de *Faust,* une même pensée les remua. Ils étaient seuls, rien qu'eux deux, dans leur grande loge d'entrecolonnes, elle, assise sur le devant, lui, debout derrière elle, très près, si près qu'elle entendit piaffer son cœur. Alors, tournant la tête, elle fit :

— Cela te rappelle… ?

Elle n'acheva pas, la voix fauchée par le regard de Daniel, un de ces regards affilés des premiers jours, qui se promenait froidement sur sa peau diamantée. Et une rougeur lui sauta aux joues; elle venait de songer tout à coup que, ces pierreries, qu'elle avait, c'étaient peut-être en partie celles-là dont, une après-dînée d'août, à Ville d'Avray, neuf ans plus tôt, lui et sa mère, par farce, avaient paré « mademoiselle » et que depuis…

Elle dormit mal, cette nuit-là. Le lendemain sa résolution était prise : elle parlerait. Depuis longtemps déjà elle aurait dû le faire; les dehors régayés de Daniel, ses manières douces, la quasi-intimité de leurs rapports présents l'en avaient seuls détournée. Comment croire que sa rancune fût vivante sous ce vernis d'amitié? Oui, certes, elle parlerait, elle se laverait de cette tache. Sa haine, passe! Mais son mépris… oh! non.

C'était un matin de février, lourd de neige. Le silence de la rue l'avait éveillée vers dix heures, alors qu'un engourdissement de sommeil la reprenait. S'étant levée vite, la proie d'une fièvre de rêve qui lui palpitait encore dans le sang, elle courut à son cabinet de toilette, une pièce rose, de style Empire comme la chambre, qui était, elle, couleur de vieil or, et dont les meubles grecs, la psyché à masques de sphinx, la baignoire d'argent posée sur des griffes de lion, les robinets en forme de dauphins à la queue tordue, les draperies droites, encadraient bien sa beauté d'un galbe antique. Son bain était prêt; elle s'y plongea, puis, fraîche et le corps parfumé, à l'aise dans une flottante matinée de sicilienne garnie de martre, elle revint à sa chambre, sonna afin qu'on vînt ouvrir, et, s'asseyant devant un bonheur-du-jour, elle en tira une boîte profonde de cuir rouge, chiffré d'un grand *S* double, sous lequel sa fière ou mélancolique devise était bizarrement écrite dans un ruban de platine — TOUJOURS PLUS.

La clé était à la serrure; elle ouvrit, et un coup de lumière lui éclaira la face. Tous ses bijoux étaient là, luisants, chatoyants, miroitants; et, un à un, elle les touchait, les inventoriait, cherchait à se souvenir. Celui-ci avait appartenu à madame Le Vassart; celui-là, non. Mais elle s'embrouilla, remit tout.

— Comment faire pour reconnaître… ? dit-elle.

Lorsque son mari les lui avait donnés dans sa corbeille de noces, et, après, au cours de leurs années ensemble, elle n'avait pas soupçonné que quelques-uns pussent venir de l'autre, tant les pierres semblaient neuves dans leurs montures rajeunies. Et c'était seulement ce regard de Daniel, la veille, qui avait allumé en elle cette idée : les diamants, qu'elle portait, étaient à lui, puisque c'étaient ceux de sa mère; et Le Vassart n'avait pas le droit d'en disposer, de ceux-là.

— Si je lui demandais… ! pensa-t-elle.

Refermant l'écrin, elle traça quelques mots à la hâte sur une carte, et, ayant sonné :

— Ceci à monsieur, dit-elle à la femme de chambre. Il y a une réponse.

Afin d'occuper les minutes vides de l'attente, elle fit des rangements, bouleversa des tiroirs, lisant d'anciennes lettres, qu'elle déchirait à mesure — offres d'engagement ou de fortune, déclarations brutales ou troublantes, reçues du temps qu'elle courait le cachet et chantait souvent aux jeudis de madame Hervé (de la Moselle), et conservées avec un vague plaisir, encore que jamais répondues. Au hasard d'un coffret, parmi des souvenirs d'autrefois — une petite montre d'or fleurie d'une poudre de diamants, la seule chose qui lui restât de sa mère, un diplôme du Conservatoire, où elle avait été deux ans, dans la classe Marmontel, son livre de première communion et des images, beaucoup d'images, données par les bonnes sœurs — un billet de Daniel lui tomba sous les yeux. Il était vieux, ce billet, d'une main pas encore formée, sur du papier paille peint dans le coin d'une hirondelle; les premières lignes droites, les dernières titubantes, avec des fautes d'orthographe et un pâté à la signature, qui avait éclaboussé d'une pluie d'encre le nœud vainqueur du patarafe. Cela commençait ainsi :

Ville-d'Avray, ce 23 septembre.

Mademoiselle,

Je vous écris pour vous dire que vous ne veniez pas jeudi, parce que je ne pourrais pas prendre ma leçon de piano, parce que maman est un peu malade…

Et finissait :

Adieu, mademoiselle, je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre élève respectueux et affectionné,

Dani.

Elle l'avait toujours conservée, cette lettre, la seule qu'il lui eût jamais écrite, peu de jours avant cet odieux assaut de son père en wagon, qui avait tout d'un coup rompu leurs bons rap-

ports. Elle s'en souvenait, il devait y avoir dans l'enveloppe une petite feuille de citronnelle, parce que Daniel savait qu'elle aimait bien cette odeur-là.

— Oui, la voici! dit-elle.

Et une larme glissa de ses yeux sur cette petite chose jaunie, racornie, croquante, dont le parfum s'en était allé avec les « mademoiselle » et les « je vous embrasse ».

Comme on frappait à la porte, elle rangea tout devant que de dire : « Entrez! »

C'était la femme de chambre, qui lui rapportait son billet : Monsieur était déjà sorti.

— Puisque c'est comme cela, je vais tout lui rendre, pensa Jane, dans un de ces besoins de dépouillement bêtas qui viennent après des douleurs nerveuses.

Elle vida les diamants pêle-mêle dans un sac de voyage, ayant mis de côté seulement ceux qu'elle se rappelait bien à elle; et, gagnant le couloir, elle écouta. Daniel était chez lui; elle entendait son piano, qui tantôt roulait ses ondes sonores jusqu'à elle et tantôt se taisait. Mais un domestique qui passa la fit rentrer; par un étrange caprice de pudeur, cela l'ennuyait d'être rencontrée là. Le chemin libre enfin, elle partit. Arrivée à sa porte, elle écouta encore : un doute la poignait. Comment la recevrait-il? C'était la première fois qu'elle se risquait dans son appartement — non sans avoir eu souvent l'idée curieuse de l'y aller surprendre. Elle se donna une minute pour apaiser les soubresauts de son cœur, et, ayant choisi un intervalle de silence, elle jeta deux petits coups timides que la portière amortit. Rien ne bougea; elle cogna plus fort.

Et maintenant qu'il avait répondu, elle hésitait. Peut-être même s'en serait-elle retournée, si Daniel n'était venu ouvrir. Il eut une exclamation sourde : « Vous! » et recula d'un pas, tandis que d'une main maladroite et tremblante il rattachait les brandebourgs de son veston du matin.

— Pardon… je viens… pour affaire, dit-elle — Et il y avait comme des trous dans sa voix. — Il s'agit d'une… restitution… Voulez-vous… veux-tu m'accorder deux minutes?

— Je suis à vos ordres, murmura Daniel, les lèvres grelottantes, comme s'il avait très froid.

Il referma la porte, et, débarrassant un fauteuil des feuilles de musique fraîche dont il était couvert : « Tenez ! » essaya-t-il de dire. Mais ce mot s'étrangla dans sa gorge.

— Merci… ne dérange rien : j'en ai pour deux minutes… Écoute… c'est quelque chose que je voulais… que j'aurais dû depuis longtemps te… Peut-être… après… tu me… détesteras moins.

Alors, le regard collé aux palmes du tapis, la tête un peu versée sur une épaule, elle raconta d'une voix à peine haute son mariage, se taisant seulement des essais de violence qui l'avaient précédé : les poursuites, les prières de l'un, les colères, les rabâcheries de l'autre, son père, à lui, parlant d'amour, son père, à elle, de devoir : « Si ça n'est pas pour toi, fais-le au moins pour ton pauvre père et pour ta pauvre sœur ! » Ninise elle-même lui répétant : « Épouse-le donc, grosse bête, puisqu'il est si riche… Tu nous donneras ce que tu auras en trop. » Et madame Hervé (de la Moselle) venant à la rescousse et parlant aussi de devoir, de devoir patriotique, elle : « La République manque de jolies femmes, chère belle. Et ce ne serait pas d'une bonne Française… » Le monde enfin, déchaîné après sa jeunesse mûrissante, des propositions de galanterie, de théâtre, et sa vertu piégée, et son corps à l'encan. Tandis que, cela, c'était l'honneur; et ce devait être si bon, être une femme, une mère et qu'on respecte ! Deux fois elle avait dit « non », pourtant… Il fallait se mettre à sa place.

Elle finit dans une explosion de dégoût :

— Alors tu as cru que, ces diamants, que ta pauvre maman m'avait prêtés une heure… tu te souviens ?… m'avaient donné envie, et que, pour les avoir à moi, j'avais manœuvré… pour avoir le nom, l'argent, l'hôtel, que sais-je ? Tu as cru que c'était moi qui avais fait la cour à ton père… moi, qui l'avais circonvenu… épousé de vive force et l'amour sur la gorge ?… Tu as cru… tu as cru… ? Ah ! — Et de sa main libre elle s'essuyait les lèvres, comme si ces mots, rien que ces mots, les eussent souillées. — « Tiens ! les voilà, les diamants ! »

Ayant d'un coup d'ongle ouvert le sac, que jusque-là elle avait tenu caché dans sa jupe, elle prit les bijoux à poignées, puis commença de les répandre sur la table, sur les sièges, sur le clavier,

partout. Et c'était comme une pluie, qui, en tombant, sonnait, flamboyait.

— Tiens! faisait-elle à chaque fois que d'un grand geste son poing crachait sa mitraille de gemmes. Tiens! les colliers!... Tiens! les bracelets!... Tiens! les bagues... les diadèmes!

Et, à mesure, sa voix montait d'un ton et sa taille grandissait, belle d'une beauté de bacchante ivre, le feu de toutes ces pierres dans les yeux, de toutes ces pierres abhorrées qui étaient une des causes de sa chute, puisant toujours à mains pleines, insensible aux piqûres des boucles, aux morsures des fermoirs, avec du sang en billes rouges à la pointe des doigts. Quand le sac fut vide, elle dévissa deux perles noires qu'elle avait encore aux oreilles : — « Tiens! » — puis retira un rubis qu'elle avait à la main : — « Tiens! Que ne puis-je aussi bien te rendre tout... tout ce que ton père m'a donné en même temps que le nom de ta mère! »

Elle se tut alors et regarda Daniel, attendant qu'il parlât à son tour. Il était pâle, écrasé de stupeur, et semblait incapable de faire un mouvement, de prononcer une parole.

— Est-ce que ce n'est pas cela que tu voulais? dit-elle d'un ton d'humilité tendre en s'approchant de lui.

Il eut un frémissement des épaules. Elle lui tendit la main.

— Adieu!... Tu ne m'en veux plus?

Il parut sortir d'une espèce de sommeil, et, la parole lui étant rendue, il lui dit qu'elle était folle : est-ce qu'il se souciait de ces joyaux?

— Mais ils sont à toi.

— Mon père vous les a donnés... Gardez-les!

— Il ne le pouvait pas.

— Ceux de ma mère peut-être... Mais où sont-ils, puisqu'il les a démarqués? dit-il, comme à bout de force, en tombant assis devant son piano ouvert.

Jane était déjà près de la porte; elle revint, attendrie de pitié. Et, se penchant sur Daniel qui pleurait, la tête dans ses mains, les coudes sur le clavier :

— Pauvre petit! murmura-t-elle doucement. C'est moi qui t'ai fait de la peine... Dis, Dani, est-ce que c'est moi?

Il lui semblait redevenu enfant maintenant qu'il sanglotait de son même timbre mince et hoqueté de jadis. Cela lui rappelait

une fois qu'il était dégringolé d'une échelle à Ville d'Avray, un dimanche, après sa leçon, en cueillant des cerises. C'était elle qui l'avait relevé, emporté dans ses bras; même elle se souvenait d'avoir baisé ses yeux, où de grosses larmes massives coulaient, pareilles à des pleurs de mercure. Et, reprise d'une sorte de maternité de mémoire, elle lui parlait câlinement, lui disait de ces mots diminués qu'on dit aux tout petits : « Mon Dani, pou'quoi tu pleures? Est-ce c'est moi?... Dani! 'ponds-moi! »

Puis, comme il sanglotait toujours sans paroles, d'elle-même, sa bouche fraîche tomba sur son front brûlant. Ce fut un coup de foudre : il se redressa avec un cri terrible, eut un recul épeuré vers la fenêtre, d'où il lui fit signe de partir. Et il y avait une telle folie de colère dans son regard que Jane épouvantée se sauva.

Cette scène rompit du coup leurs habitudes; et leur vie se dénoua.

À deux jours de là, un après-midi que Jane était au salon, ayant eu fantaisie de jouer sur le piano de concert, son beau-fils entra, cherchant une partition oubliée.

— Tu vois?... Je suis dans Wagner jusqu'au cou... Et je m'enfonce, Daniel, je m'enfonce... Tu devrais bien venir me repêcher, lui dit-elle d'un air qui n'était gai que de surface.

— Excusez-moi, répondit-il, on m'attend.

— Viendras-tu au ministère, ce soir?

Il trouva encore un prétexte — une suite d'orchestre à finir pour « Pasdeloup ».

Seule encore une fois et abandonnée à elle-même, Jane se retourna d'abord vers Ninise — la seule enfant née du mariage de la Kreutzer avec l'auteur de *Doris,* pendant le peu de mois qu'avait duré cette union singulière d'un jeune sculpteur à la mode et d'une chanteuse cosmopolite à chevrons. Elle était alors, cette Ninise, une grande fille rousse, riche en couleur, la peau mangée de petite vérole, mais les traits fins et de larges yeux de bête très bons. Forte pour son âge, paraissant vingt ans plutôt que quinze, elle était restée courte d'idées, avait — dans l'affaissement de mémoire que lui causaient des crises fréquentes de haut mal —, oublié jusqu'à ses lettres, serinées jadis par Jane, et, vêtue presque en petite bonne, sans vouloir accepter l'aide d'une servante, elle faisait seule le ménage de son père, qui ne s'en plaignait point. Bien souvent sa sœur avait

tenté de l'attirer chez elle; toujours en vain. Elle se disait utile rue Denfert, avait peur de ce que son pauvre esprit appelait « le monde riche », et, dans quatre ans, avait peut-être dîné trois fois rue Malesherbes, en compagnie de Félizas, que Le Vassart n'aimait pas à recevoir, craignant sa bohème sans tenue et ses besoins d'argent.

Quoi qu'il en fût, Jane l'alla prendre un jour, et, l'ayant habillée d'une de ses robes, elle la promena dans sa voiture. Toute une semaine Ninise dut lui servir de poupée : elle la nippait, la chapeautait à la mode, et c'étaient des parties ensemble, au Bois ou au théâtre. Mais force lui fut à la fin de reconnaître que Ninise s'ennuyait, regrettait sa cuisine, son train-train de raccommodages et de lessives.

— Qu'est-ce tu veux, *seu*sœur? Je me plais mieux chez nous, faisait-elle de cet air doux, un peu niaisot, où allait bien son nom bébé de Ninise. Faut point m'en vouloir; je suis qu'une bête, moi, tu sais bien!

Et Jane revint au comte, qui se plaignait longuement, ardemment, par lettres de six pages — dont jadis la fine écriture hongroise en broussaille avait causé rue Malesherbes bien des joies de découverte, lorsqu'après mille peines, autant du cœur que des yeux on faisait lever de là-dessous une jolie phrase toute chamarrée d'orient —, et qu'aujourd'hui on ne décachetait même plus.

— Vous m'aimez donc encore un peu, chère? lui dit-il, la première fois qu'ils se rencontrèrent de nouveau.

Et dans son air et dans sa voix perçait quelque dépit d'homme à succès, d'enfant gâté des femmes, accoutumé de donner, non de recevoir congé, lorsque, lui ayant baisé la main avec sa galanterie d'étiquette, il ajouta, souriant :

— Je croyais que vous ne m'aimiez plus du tout… du tout…

— Moi, ne plus t'aimer! Moi… moi…!

Ce fut un vrai désespoir : elle n'adorait que lui, ne possédait que lui au monde; et, s'il lui manquait jamais, elle n'aurait qu'à mourir. Mais il n'était pas question de mourir : puisqu'elle l'aimait et lui aussi… Lui aussi, n'est-ce pas?

— Jure-moi que tu m'aimes comme avant! dit-elle.

Elle ne se doutait pas qu'il ne pensait qu'à rompre, et que, sans fortune personnelle, las de cette vie de « beau des beaux »,

menée depuis dix ans dans beaucoup de capitales, il avait chargé un sien parent du comitat d'Unghvar de brasser pour lui là-bas quelque riche mariage en même temps que son changement de résidence. Aussi bien le comte avait des coquetteries de rupture — ses lettres le prouvaient de reste —, et Jane eut tous les serments qu'elle souhaitait, serments de rassasié, proches cousins des serments d'ivrogne. Il fut d'ailleurs bon prince jusqu'au bout : il avait aimé Jane, en somme, à fleur d'âme sans doute, et comme sont capables d'aimer ces beaux semeurs de passion, mais autant qu'il pouvait — n'avait-il pas quitté madame Street pour elle ? — et, de même que Platon les poètes à la porte de sa République, il avait l'habitude de reconduire ses maîtresses chargées de couronnes à la porte de son cœur.

Ils revinrent donc aux hôtels meublés derrière la Madeleine : car Jane avait gardé ses superstitions de frayeur et n'osait plus s'aventurer rue de Bellechasse. Un soir qu'elle descendait de l'un d'eux, elle se trouva nez à nez avec Daniel. Il la reconnut sous son voile et lui fouetta un salut d'une politesse tragique. Alors ils changèrent de quartier, choisirent une petite maison de la rue Mozart, une voie morte, à quelques pas du Ranelagh, où ils s'attendaient souvent, rassurés par le silence du quartier et sa demi-solitude prudente. Mais Daniel les dépista encore. Une fois, à dîner, devant son père, il demanda à Jane :

— Eh bien ! as-tu fait une bonne promenade ?

Et, comme elle se taisait, croyant que c'était à son père que s'adressait la question, il continua, en la fixant :

— Est-ce que ce n'est pas toi que j'ai vue tantôt ?

— Où cela ? dit-elle.

— Mais au Ranelagh, vers quatre heures.

Elle répondit sec : « Je n'y mets jamais les pieds. »

Mais elle avait compris : il la suivait ; et elle n'eut plus qu'une envie — dérouter sa police, annonçant haut la veille qu'elle irait là et là, puis filant dès le matin, traversant des églises, des maisons à deux issues, des magasins, descendant de sa voiture pour monter dans un fiacre, changeant de costume chez des fournisseurs complaisants, s'établissant partout des alibis, allant rue Denfert recommander à Ninise : « Tu sais, si on te demande, tu diras que je suis venue et que je suis restée jusqu'à sept heures. »

Cette année-là, la seconde moitié de février fut très douce, un avant-goût de printemps, qui faisait éclater les bourgeons, bâtir les nids et piailler les ménages de l'air. Cela lui donna des idées de campagne : et, dans un inassouvissement pressé, une boulimie de jouissances, qui semblait avoir le flair du terme proche, elle fatigua le comte de rendez-vous presque quotidiens, soit en un cabaret de banlieue, soit en un hôtel de province, où elle arrivait de son côté, après avoir parcouru plusieurs voies, gagné des embranchements de ceinture, s'efforçant, par des complications d'aventures et de mystères, de rendre un peu de vernis à cet amour qui montrait la corde, un peu de ragoût à cette passion qui sentait le rance. Elle n'en continuait pas moins sa vie mondaine, réalisant des prodiges de santé et de tactique, des audaces et des vitesses de mouvement qui stupéfiaient Daniel et le mettaient en défaut.

— Tiens! Je croyais que tu travaillais, lui dit-elle d'un ton de souveraine hauteur, une nuit qu'elle le rencontra au bal.

— Pas pour le moment, répliqua-t-il.

Sur ces entrefaites, Aranyi fut rappelé à Pesth par la maladie d'un oncle, palatin supérieur et conseiller intime, dont il était l'héritier unique. Excellente occasion de rompre, qu'il n'eut garde de manquer. Esquivant des adieux, que, dans l'état passionnel de Jane, il soupçonnait devoir être dramatiques, lâchement, sans la revoir, il partit un matin, et se contenta d'envoyer de là-bas une de ces lettres infinies, comme il savait les écrire; en un style somptueux, qui ornementait jusqu'au désespoir, il y annonçait sa nomination d'aide de camp de l'empereur et y laissait pressentir son mariage : double résultat, disait-il, d'une machination de famille dont il était la première victime. — Pour un peu il eût demandé des prières publiques.

Au reçu de cette nouvelle, Jane fut bien près de devenir folle. Elle songea à le suivre; une nuit, même, elle prépara son départ, brûla des lettres, des comptes, des factures, écrivit un petit état de ses dettes en retard, emplit un sac de quelques objets de prix qui lui appartenaient. Puis, le matin venu, elle pleura beaucoup — et resta.

IV

Quand le prince de Chypre [1] parut à l'extrémité du premier salon, suivi de Joviac et du capitaine Fitzroy, son officier d'ordonnance, le poète bouclé, qui lisait, enveloppa d'un regard bigle la longue traîne frétillante de madame Hervé (de la Moselle), qui s'était levée aussitôt, et, fendant la presse des femmes assises, des hommes debout, de tout l'effort de ses petites jambes se hâtait au devant de l'Altesse Royale. Entre chaque porte elle fit une révérence de cour, les genoux fléchis, le cou plié, et, à deux pas du prince, s'étant une dernière fois renversée dans ses jupes, elle entama le *speech* préparé :

— Monseigneur, c'est un immense honneur pour la *Revue Lorraine* et pour moi…

Mais le prince l'arrêta net d'un vigoureux *shake-hand.* Puis d'une phrase cordiale, modulée sur un ton clair avec cette petite pointe d'accent qu'il conservait par pur patriotisme et savait

1. Visiblement inspiré du Prince de Galles, fils de la reine Victoria et futur Édouard VII (1841-1910), qui fut célèbre pour ses dissipations, mais n'en jouera pas moins un rôle éminent dans les relations internationales. Francophile, il était une figure familière de la vie parisienne. Quelques mois plus tôt, dans ses *Grimaces* du 22 septembre 1883, Mirbeau évoquait « le Prince de Galles, ce futur roi d'Angleterre, qui fait l'apprentissage de sa royauté en se grisant de fine champagne et en traînant son habit noir dans tous les bouges de France »…

perdre, les soirs de « vastes fêtes », au *Grand Seize* [1] ou ailleurs, il la mit à l'aise, l'assurant de son admiration sincère et du vif désir où il était depuis longtemps de se la faire présenter.

— Vous le savez, madame, continua-t-il d'un air de comédie souriante, dans notre métier on ne fait pas toujours ce qui vous plaît. — Il ajouta, se tournant vers Joviac, qui ricanait : « Pas toujours, mais quelquefois. Et lorsque, ce matin, le marquis s'est offert à me servir d'introducteur auprès de vous, j'ai répondu : « avec plaisir! » et retardé d'un jour mon départ, trop heureux de cette occasion, madame, de saluer en vous celle qu'on nomme à si bon titre la Grande Française, notre plus charmante et fidèle alliée. »

— Monseigneur... commença madame Hervé, émue aux larmes.

Alors Joviac se pencha à son oreille, et de sa voix canaille d'ancien lancier de l'Impératrice et de soupeur, lui dit :

— B'en! cet incognito?... Appelez-le Popol... déteste pas ça... Comte de Deal [2] pour les autres. — Il finit plus bas : « Suis de parole... hein?... très zèbre! »

Elle le remercia des paupières, et, glissant son bras ganté sous le bras que lui ouvrait l'Altesse, elle fit avec lui son entrée dans les salons.

Il y en avait trois d'enfilade, de cette architecture étoffée qui distingue les vieux hôtels du quai Voltaire, et que les besoins d'une civilisation rétrécie découpent aujourd'hui en tranches et demi-tranches. Les deux premiers, où l'on dansait le jeudi soir, très vastes et très froids; pas de tapis, des murs blancs à peine égayés de trumeaux en camaïeu, des bonnes grâces de soie vert d'eau, des chaises et des banquettes pareilles; sur une estrade un piano à queue, une harpe, une contrebasse, des pupitres; un

1. Salon du Café Anglais, fondé en 1815, et situé au coin du boulevard des Italiens et de la rue Marivaux. Mirbeau/Tout-Paris l'évoquait ainsi dans sa « Journée parisienne » du 11 janvier 1880, dans *Le Gaulois* : « Il va rouvrir la nuit, le Grand-Seize, ce cabinet redouté des mères, comme dit Meilhac; cette effrayante manufacture de conseils judiciaires, comme dit mon notaire, le Grand Seize, le plus vaste cabinet du Café Anglais, celui qui peut réunir à la fois une trentaine de convives, hommes et femmes, si on se serre un peu, et Dieu sait si on ne demande pas mieux que de se serrer! »

2. « Deal » signifie « affaire », « transaction » en anglais.

vase de Sèvres énorme — donné par souscription, — faisant milieu de cheminée; et partout une floraison de lustres et de girandoles.

On se tenait, le mardi, jour de réception, dans le troisième, vrai salon de dentiste, Aubusson et bois doré, hurlant de japonaiseries de mauvais goût et de bronzes de mauvais choix, mais si gentiment meublé de jolies femmes en toilettes de ville, assises au hasard des poufs, des fauteuils, des causeuses, si habillé de robes, si fleuri de chapeaux, que tout ce clinquant, tout ce luisant, tout ce dentiste, et les japonaiseries, et les bronzes, et le bois doré, et l'Aubusson, prenaient une petite mine allumée et coquette sous la large tombée de soleil des fenêtres.

Madame Hervé partie, il y avait eu un commencement de déroute : on s'était groupé par monde, par coteries, par quartiers, art et diplomatie, lettres et finance étrangère, banque et politique parisienne, qui, à force de potins, de babils, de frou-frous, se rattrapaient de presque une heure de drame en vers shakespearien. Des hommes s'étaient infiltrés parmi les jupes, et l'on apercevait des redingotes aimables courbées sur des « guérites Ligueurs » ou des « capotes Greenaway », pendant que, seul, derrière sa table et faisant quarantaine, le poète bouclé froissait son manuscrit et grinçait des yeux. Soudain ce mot éclata : « Le prince de Chypre ! » Et tout rentra dans l'ordre : les redingotes aimables, s'allèrent aplatir de nouveaux embrasures des portes; les « gué-rites Ligueurs », les « capotes Greenaway », regagnèrent leurs poufs, leurs fauteuils, leurs causeuses; l'art se panacha de politique, et de diplomatie la finance; et, hors le clair petit bruit des dos qui se redressaient, avantageant les poitrines, des doigts fébriles qui renouaient un ruban, des pieds audacieux qui passaient le bout du nez, il s'établit quelque chose qui ressemblait à du silence.

— Le voilà ! dit entre haut et bas à sa voisine, la majestueuse comtesse d'Audibert, madame Street, qui, demandant un rapide conseil au miroir en face d'elle, inclina sur l'oreille son « Charles IX » à plume rouge et accentua sa moue de reine outragée.

Le prince entrait, reconnu aussitôt, tant elle était du Tout-Paris, sa belle prestance, un peu replète aujourd'hui, de *horse-guard,* pincée dans un *riding-coat* de Poole à petits revers, du

Tout-Paris sa barbe pâle, ses yeux gais et son sourire de présomptif; autant pour le moins que la moustache rousse de son aide de camp, Fitzroy, et la figure blafarde, le monocle, l'immense corps boudiné de son compagnon de fêtes ordinaire, Joviac, surnommé Gueule-de-Velours, qui, après avoir perdu au baccara une demi-douzaine de millions, s'était fait à trente-huit ans républicain par besoin, et percepteur par nécessité.

Il y eut une minute d'hésitation : fallait-il se lever, ne le fallait-il pas? Puis, madame Street ayant donné l'exemple, en femme qui voulait se faire remarquer, on se mit debout dans un tumulte empressé, malgré les signaux de détresse de madame Hervé (de la Moselle), gardienne sévère de l'incognito.

Ce fut Bérose qui sauva la situation; il avait compris, lui, les signaux de détresse, et, sans avoir l'air de rien, il allait de groupe en groupe murmurant : « Assis, mesdames! Assis, mesdames, s'il vous plaît! »

L'instant d'après il n'y eut plus que la belle Américaine, qui se tînt droite, les prunelles flambantes et le buste en avant d'un geste qui s'offrait.

— Monsieur le comte, dit madame Hervé très haut, afin d'être entendue, il y a là-bas au premier rang un fauteuil… Si vous daigniez…

Mais le prince s'excusa, craignant de déranger ces dames : « Non, non, je vous assure, je serai parfaitement ici… là, n'importe où. »

Comme Bérose, avec un salut vieillot, lui apportait un siège, il refusa en termes exquis : il préférait rester dans ce coin, où il était certain de ne gêner personne.

— Je vous en prie, madame, ne vous inquiétez pas de moi… Vous me feriez regretter… Je vous assure… je suis parfaitement… parfaitement.

Et il força madame Hervé (de la Moselle) à s'occuper de sa lecture, qu'il était au désespoir d'avoir interrompue. Des vers? Il les adorait… d'un peu loin… comme la musique.

— Je vous en prie, dit-il en insistant.

— Puisque Votre Altesse nous l'ordonne, fit-elle *mezza voce.*

Elle le salua encore et revint au poète.

— Allons! marchez, vous, maintenant! — Elle prit une chaise derrière lui, et, sans répondre aux petites questions chuchotées,

que les femmes lui jetaient : « Je vous demande pardon, poursuivit-elle. Vous savez qui c'est ? » — Il la regarda, ahuri. — « Non ? Vous ne savez pas ? » — Elle fut sur le point de lui nommer l'Altesse ; puis, se rappelant l'incognito, elle ajouta seulement : « Je vous engage à soigner votre débit : vous avez un auditeur illustre. »

Mais lui ne l'écoutait pas, tout à son affaire, et, insoucieux de l'auditeur illustre, il but un grand verre d'eau, toussa deux fois, et, la voix posée, reprit du commencement de la scène :

Scène IV.
Le Roi Lear, le Fou, Cornouailles, Régane,
Glocester — puis Goneril.

Tout d'une haleine il lut une quinzaine de vers, puis, s'arrêtant, il faucha d'un coup d'œil de mépris le premier rang des femmes, qui s'étaient mises à babiller, à potiner, à rire, chatouillées au bon endroit par l'arrivée du prince, dont le dernier scandale était encore tout chaud — un mari jaloux, tombant au cabaret du *Bras d'Or,* et la belle, une Israélite de la très haute banque, obligée de se blottir dans les *WC.*

— Chut ! Chut ! fit madame Hervé. — Elle donna une petite tape d'encouragement au liseur. — « Allons ! marchez donc… mais marchez donc ! »

Alors, foudroyant les murmures, la voix du poète bouclé repartit, une voix de Lorraine, pesante et déchirée, qui cassait les mots comme des pierres.

— Dites donc, Popol, trouvez ça zèbre [1], vous ?

C'était le marquis de Joviac, qui filait à la muette, emmenant le prince de Chypre par la pièce du fond — une salle à manger bourgeoise avec une tenture de velours et des meubles d'acajou très sculptés de fleurs et de fruits. Devant le buffet, dressé dans la largeur pour le *lunch,* deux hommes causaient debout, un verre de Tokay au poing : l'un, petit et léché, ayant l'air d'un nain auprès de l'autre, véritable géant crépu, barbu, lippu, dont

1. Mirbeau écrira un conte, « Un Zèbre » (le 23 juillet 1899 dans *Le Journal*), où un personnage du nom de Pierre Barque met des « zèbre » dans toutes ses répliques, comme Joviac. Il le fera reparaître au chapitre XII de *Dingo.*

la carrure d'Hercule Farnèse et le creux de voix solennellement gascon remplissaient presque à eux seuls la solitude de la pièce. C'était, celui-ci, Mario Félizas, « le beau Mario », comme disaient encore ces demoiselles de Bullier, « le sculpteur de l'avenir, le maître à tous », comme on avait dit longtemps À la Jeune Gascogne, sa brasserie d'adoption, avant qu'il ne fût « l'auteur de *Doris* ».

Une curieuse et bien parisienne histoire, celle de ce Bordelais médiocre, qui, dans toute sa déjà longue carrière n'avait eu autre chose qu'une distraction de talent et n'en était pas moins une manière de grand homme. — Fils d'un vigneron du bas Médoc, la façon drôlette dont ses douze ans d'enfant prodige charbonnaient les murailles et modelaient la mie de pain lui ayant acquis la protection d'un propriétaire d'alentour, il était venu avec une bourse à Paris, n'avait que traversé l'École, et, se posant en révolutionnaire, « pourfendeur de toutes les tyrani*ll*es — Dieu, l'emp*peu*reur, l'Institut*e*, les calotain*gnes,* les bourgeois, ce tas de mufles » —, une certaine éloquence de café, un bagou bon garçon, trinqueur, tout ensoleillé de midi, au service d'un magistral orgueil, d'une ignorance sereine et de théories outrancières, lui avaient assez vite formé sur la rive gauche une église, où, sans avoir rien créé, il était Dieu le père. Aussi quel *tollé,* on s'en souvient, parmi les ateliers dévots, quand son œuvre de début — cette jolie figure de femme nue, très pure et très vraie en son immodestie provocante, qui, d'abord *Liberté* dans la pensée première de l'auteur (une pensée mûrie par dix ans de paresse), puis *Doris*, mère des Néréides, suivant le conseil d'un praticien lettré, est devenue la *Jeune Fille au Coquillage* de par la renommée et la reproduction — s'était vu pour cause d'impudeur, selon les uns, de politique, selon les autres, fermer au nez le Salon de 1865! Bienheureuse mesure cependant, qui, plus que toutes les médailles du monde, avait servi la fortune de l'artiste. C'était bien un peu à elle en effet — la gloire n'est pas si prompte d'ordinaire —, au bruit mené par la presse opposante autour de son nom de victime et de sa statue exposée chez Goupil, que le sculpteur devait cette foudre de popularité, qui, le faisant célèbre soudain, lui avait ouvert le monde, valu des succès, des conquêtes, une entre autres dont il sut tirer mieux que de l'amour (les affaires de cœur ayant toujours été pour lui

des affaires) : — celle de la Kreutzer, dont les émeraudes n'étaient pas moins fameuses alors que les toquades. Il la croyait plus riche qu'elle n'était. Et, lorsque, après quinze mois d'union, sur lesquels on était demeuré juste un et demi ensemble, non sans se tromper à qui plus, la chanteuse était morte de la scarlatine en Angleterre, ses créanciers avaient d'un tel soin regretté l'héritage que Mario se serait trouvé gros Jean comme devant, s'il ne lui était resté deux engins de fortune : Jane d'abord, cette fille de hasard, dont la loi l'avait fait père, puis cette double palme d'artiste et de martyr, qui, soigneusement entretenue, grossie par sa méridionale faconde, allait, en intéressant à son sort tout ce que les ennemis de l'Empire comptaient d'âmes sensibles, lui permettre d'attendre, dans une oisiveté majestueuse, l'heure de l'affranchissement de l'art et de la liberté du génie. Elle était venue enfin, cette heure de délivrance, mais non les honneurs, non les commandes, que l'auteur de *Doris* espérait de ses amis au pouvoir. Acheter *Doris.* Qui ça, *Doris*? De l'histoire ancienne, *Doris.* Et le martyr et la légende, à peine s'en souvenait-on maintenant. Après avoir en vain patienté dans son coin et accusé de cette « cochonneri*ll*e l'Institut*e*, ces mufles de bourgeois », boudé cette République ingrate, qu'il n'était pas loin de croire un peu son ouvrage — car enfin *Doris,* elle avait « joué le tour » à l'Empire, *Doris,* elle avait « embêté » l'Empire, *Doris,* et de là [à] dire qu'elle l'avait tombé… — après avoir vu honorer du ruban ou du jardin public un tas de « paloignons » et de réactionnaires, la folie de la croix, la folie du square s'était emparée de lui ; et, bien renté par son gendre, ne manquant de rien que d'honneurs, il la courtisait aujourd'hui, cette République ingrate, il les caressait, ces « mufles de bourgeois » ; sa crinière blanchissante était maintenant de tous les bals de ministères, de tous les salons influents sa redingote à parements de velours, ses pantalons sacs et ses bottes vernies. Et si, dans ce moment même, il développait avec tant de feu, devant le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, certaine « grande idée de fontaine monoumen*thâ*le », qu'il « potassait » depuis vingt ans, disait-il, cette débauche de gestes, de poses, de paroles n'avaient pas d'autre but que de faire fleurir sa boutonnière et acheter sa *Doris* par le gouvernement.

Reconnaissant l'Altesse, Marcellin Panel, qui était amateur de cordons étrangers, se redressa, roula d'un tour de doigts ses moustaches mazarines et s'avança de biais, afin d'aborder Joviac par le flanc.

— C'est le prince de Chypre, n'est-ce pas, marquis? murmura-t-il à l'épaule de celui-ci, son peu de stature ne lui permettant point d'atteindre son oreille. Voudriez-vous être assez bon pour me présenter à Son Altesse?

— ... incognito! fit Joviac de même.

— Bah! Présentez-moi incognito.

Le marquis marmotta : « Quel zèbre! » et haussa les épaules. Puis, ayant sifflé : « Phutt! » une manière d'avertir le prince en train de se faire servir un verre de Moselle, il lui dit à la bonne franquette : « Panel... savez bien... Panel... Marcellin... sous-Beaux-Arts. » Le prince s'étant retourné, il acheva la présentation par ces mots bredouillés du fond de sa gorge raboteuse : « Comte de Deal. »

L'Altesse tendit la main au sous-secrétaire d'État :

— Je suis ravi, monsieur...

— Si je pouvais être bon à Votre Altesse pendant son séjour à Paris, je supplie Votre Altesse... dit Panel empressé.

Tout à coup il se sentit halé par derrière, et la voix de Félizas ronfla dans son oreille :

— Une Altesse!... Présentez-moi donc!

Comme il ne répondait que par un tortillement malheureux des épaules, le sculpteur marchant, paume ouverte, sur le prince et le saluant d'un coup de crinière léonin, s'annonça lui-même :

— Mario Félizas, l'auteur de *Doris.* — Poseur, va! ajouta-t-il dans le dos de l'Altesse, qui, n'ayant pas entendu ou pas voulu entendre, sortait au bras de Joviac épanoui de gaieté.

— En voilà des raseurs! s'écria le prince, s'oubliant lorsqu'il fut hors de voix dans la solitude d'une large galerie de tableaux qui menait au cabinet de la direction. Et c'est ça que vous appelez une femme, Joviac? Vous m'aviez promis une femme... Je ne la vois pas, moi, votre femme... Si j'avais su... *the devil*!

— Un peu de patience... n'est que trois heures... Va arriver, la femme zèbre. Et puis, si n'arrive pas, aurez toujours vu le papa... Comme ça, perdez pas tout.

— Le papa? qui ça, le papa?

— Mais le zèbre, là, l'artiste, l'auteur de… machine !

— Vous blaguez, Joviac ?

— Blague jamais.

— Allons !… Ce grand barbu serait le papa de la belle madame Le Vassart ?

— Son papa légal… oui, le zèbre ! Puisque l'a reconnue, en épousant la Kreutzer. Rappelez Rosina, Rosina Kreutzer… une zèbre ?… Rappelez pas ? Mais nom d'une bûche, avez couché avec !

— Je ne me souviens pas, dit le prince, très digne, après avoir cherché une minute.

— Si, si, avez couché, rappelle très bien… Tiens ! mais alors le père nature…

Le marquis partit d'un éclat de rire ; puis, reprenant son sérieux, il ajouta : « Seulement auriez guère eu que neuf ans… Rare ! Très rare, mais très zèbre ! »

— Joviac ! fit l'Altesse d'un air de reproche, vous êtes d'une indécence…

— Privilège de mes cheveux blancs, monseigneur… Venez là ! continua-t-il, serons mieux pour guetter la femme zèbre.

Et il fit entrer le prince dans le cabinet directorial.

C'était une très grande pièce, sévèrement meublée de vieux chêne : au milieu, une table-bureau de carrure ministérielle, surchargée de journaux, d'épreuves et de brochures, que des débris de pierres, des éclats d'obus étiquetés pressaient. Sur un on lisait — *Mars-La-Tour, 16 août 1870* ; sur un autre — *Sedan, 3 septembre 1870* ; ici — *Siège de Bitche* ; là — *Siège de Paris* ; plus loin — *Bazeilles, Strasbourg, Châteaudun*. Et c'était comme une saignante chronique de la défaite, écrite avec des pleurs de fer et des larmes de murailles. Une moitié de bombe servait d'encrier ; la plume, d'or massif, dernier présent de la rédaction, figurait un chassepot garni de sa baïonnette. Pas un objet qui ne fût un souvenir ou bien une espérance ; et le buste de marbre qui occupait la cheminée — celui du député Hervé (de la Moselle), mort l'année de la guerre, après qu'il venait de fonder la *Revue* —, et la *Lorraine en deuil,* de Henner, pendue en face, et les aquarelles de Neuville et de Detaille, et les panoplies des murs, jusqu'à ces cartes pavoisées de petits drapeaux vainqueurs, jusqu'à ce sapin d'un vert noir, rapporté dans de la terre de là-bas, comme un

symbole vivant. Des vitrines plates contenaient les cadeaux, les envois, hommages de compatriotes rapprochés ou lointains, de ceux qui étaient restés, de ceux qui étaient partis. Il y en avait d'Amérique, d'Asie, de partout, ceux-ci curieux et riches — des pépites d'or, une urne d'argent; ceux-là comiques — une noix de coco sculptée, une peau de bison; et des médailles, et des diplômes, et des couronnes, avec la croix brisée de Lorraine, et, dessus, en exergue, le vieux cri de province : *G'nam po tojo*; les uns portant cette dédicace : *À la Grande Française les Lorrains de… reconnaissants;* les autres : *À l'ange de la revanche*; soit encore un seul mot : *Délivrance* — ou — *J'attends.*

On respirait là une odeur de poudre, un parfum de bataille. Et c'était bien, en effet, une revue guerrière que cette « Revue Lilas », cette *Revue Lorraine,* dont les dix années déjà s'alignaient par files pâles sur les tablettes des étagères, au-dessous du portrait de sa directrice, ce bon gros garçon réjoui, qu'on eût bien étonné à coup sûr, si, quelque trente-cinq ans auparavant, lorsqu'il sortait du couvent de Sainte-Chrétienne de Metz, on lui avait prédit que la fille de son père, petit notaire campagnard, craignant Dieu et le roi, épouserait un jour Hervé (de la Moselle), son républicanisme ardent et sa libre-pensée, fonderait avec lui un salon d'abord, un périodique ensuite, puis, veuve, veuve deux fois, comme femme et comme Lorraine, prendrait sa place à la tête du jeune recueil patriote, et, en ce Paris de peu de mémoire, porterait, crâne et seule, le drapeau de la revanche [1].

— Dites donc, Joviac, remarqua le prince après une tournée d'inspection dans la pièce, ce n'est pas un bureau, cela, c'est un arsenal.

Et, sans respect de ces choses grandes et saintes, il continua à haute voix, promenant son rire saxon et ses pointes parisiennes des toiles militaires aux souvenirs belliqueux.

— Oh! le sapin de la revanche, Joviac… est-ce que c'est une allusion?

1. L'ironie féroce de Mirbeau sur le revanchisme de la « mère Adam » éclatera de nouveau dans ses lettres à Paul Hervieu de l'été et de l'automne 1886, quand elle lui imposera la mutilation de son roman, *Le Calvaire* (voir sa *Correspondance générale,* tome I, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003).

— Oui, répondit le marquis, étendu sur un canapé.

— Et, bâillant, il ajouta : « Voudriez pas tailler un petit bac en attendant… ? »

— La revanche ?

— Popol, ferai expulser du territoire, si continuez… Non, la zèbre… Le Vassart… Arrive pas, cette rosse-là !

Le prince ne répondit point : il venait de tomber en arrêt devant une aquarelle de Neuville — une demi-douzaine de uhlans, qu'un peloton de mobiles ramenait prisonniers. Alors, se retournant vers le marquis, du ton d'un gamin qui fait l'école buissonnière, il dit en anglais :

— Si jamais le Premier apprend que vous m'avez mené ici, Joviac, savez-vous que je recevrai un joli poil, moi ? On n'a pas l'air d'y adorer mon cousin d'Allemagne… Est-ce qu'on ne pourrait pas empêcher les journaux… ? Soyez donc assez aimable, Joviac, pour dire à Fitzroy que, dans le cas où il verrait monsieur Kolish, du *Times*, il le prévienne…

— Me déguise en cerf, fit Joviac. Doit être là, Kolish… un habitué… Mais, après, taillerons un petit bac, hein ?

— Et des cartes ?

— Toujours sur moi, dit Joviac, qui se levait.

Il marcha quelques pas dans la galerie et rencontra Bérose, que madame Hervé, inquiète de l'absence du prince, avait envoyé à sa recherche. Mis au courant, le journaliste promit le silence pour son compte.

— Dès l'instant que c'est le désir de monsieur le comte de Deal ! prononça-t-il de son air le plus gourmé. Quant aux autres, je ferai mon possible. Si vous voulez que je parle à Kolish ?… Oui ?… Eh bien ! c'est entendu !

Et, après un salut d'académicien, il repartit de son pas volontairement traîné.

— B'en ! ce bac ? réclama le marquis, sitôt revenu, et qui déjà mêlait les cartes.

Mais le prince le rembarra. Il était debout à la porte de la galerie, qu'une baie en face ouvrait sur les salons de danse, et lorgnait les femmes d'un joli regard connaisseur.

— Vous n'êtes donc pas capable de vous passer de jouer cinq minutes ?

— Cinq minutes!… Vous trouve zèbre… cinq minutes! Mais jamais… entendez bien, jamais… Jouerais plutôt tout seul.

— Eh bien! jouez!

— Non, me connais, me flanquerais une culotte. Quand joue seul, ai une de ces veines…! T'en prie, monseigneur… rien qu'une petite banque des familles… Tenez! cinq louis. Banco?… Non! voulez pas? Alors un lansqu'?… Non?… Pair ou impair… rouge ou noir?… Ah! rouge ou noir… Zèbre, ça, rouge ou noir? Aimez trop les femmes, Popol… périrez par les femmes. Là! Voyons! Rouge ou noir? Blonde ou brune alors?… femmes qui entrent… comprenez? Zèbre, ça… femmes qui entrent?… Cinq louis à la noire!

Et, rajustant son monocle, Joviac vint se planter dans la porte, un crayon aux doigts, prêt à marquer les coups.

Du monde entrait ou ressortait; et c'était sur les parquets, mosaïqués d'étoiles claires à l'ancienne mode, un incessant va-et-vient de traînes éployées, des piétinements de petites bottes, talonnées haut, qui sabotaient en mesure, des bruits de pendeloques, des caquets, des rires — sorte de farandole lente, qui, à la lueur rallumée du jour à son déclin, se déroulait, suivie d'ombres géantes, d'un pas rythmé de polonaise ou de pavane. Des hommes passaient plus vite, sautillant de-ci de-là, parmi les jupes longues, se hâtant d'arriver ou de sortir. Et chaque fois qu'un silence se faisait, une accalmie après une poussée de foule, des bonjours ou des adieux échangés, la voix du poète bouclé résonnait avec des accents rompus de trombone catarrheux.

— Perdu! dit Joviac… Perds toujours, moi, quand joue pas seul… Cinq louis à la rouge… Reperdu! Encore cinq louis à la rouge… Joue la série à présent.

Soudain le prince, qui se contentait de répondre et ne quittait pas des yeux les salons, s'écria : « *Ho! splendid!* »

Joviac, qui écrivait son passif au dos d'une carte de visite, ayant d'un coup de doigt distingué fait tomber son monocle, demanda, sans lever la tête : « Qui ça, splendide? »

— Cette blonde, qui passe là… en vert florentin… Vous ne trouvez pas?

— Oh! savez, moi, les femmes, quand ont plus de dix ans... maximum [1]!

Le prince lui jeta une injure drôle en anglais, et, le forçant à regarder : « Qui est-ce? » interrogea-t-il d'une voix qui tremblait de désirs.

Le marquis braqua son rond de verre.

— Chapeau à plumes flamant rose? dit-il. Mais, Popol, est justement...

— La belle madame Le Vassart, acheva le baron Jolly derrière eux.

Et, comme le prince se retournait, la main ouverte — ayant reconnu le nasillement du célèbre banquier protestant, qu'il rencontrait parfois : « Monseigneur... » continua celui-ci, cassant jusqu'à terre sa haute taille.

Le prince le releva sans façon. Et, après les premières paroles de *welcome* :

— Vous connaissez donc cette belle dame, mon cher baron? lui demanda-t-il.

— Baron les connaît toutes, toutes! intervint Joviac, goguenard.

— Oui, Altesse, je la connais.

— Elle est de vos... ?

— Amies.

— Baron, jamais que des amies, fit Joviac du même ton.

— Et à la disposition de Votre Altesse, reprit le banquier.

— En vérité?

— Est-ce que Votre Altesse ne la connaissait pas?

— De nom, pas davantage... C'est vous, Joviac, qui m'avez dit qu'elle était avec le comte Aranyi?

— Le Beau des Beaux?... Elle n'y est plus, déclara le baron. Ils ont rompu.

— Depuis quand?

1. Mirbeau a souvent évoqué le goût d'adultes riches pour des fillettes et des adolescentes réduites à la prostitution par la misère — et parfois aussi par les parents —, notamment dans *La Maréchale* et *Le Foyer*, accessoirement dans *Le Journal d'une femme de chambre* et *Vieux ménages*.

— Depuis la semaine dernière. Aranyi est parti brusquement pour Pesth… Je sais bien qu'il avait un oncle à l'agonie… Mais lorsqu'on est très amoureux, on n'a…

— Pas d'oncles, finit Joviac, rien que des…

Il dit le mot crûment, ce qui déchaîna le rire de l'Altesse, sans que la figure du banquier frissonnât d'un seul pli, ni que ses favoris roux perdissent leur bel ordre. Puis, bas à l'oreille du prince, le marquis ajouta :

— Et, savez, pour celle-là, inutile expédier Fitzroy en éclaireur… Pas le moindre danger… Pouvez y aller à fond… Connais Aranyi.

— Dans le cas où Votre Altesse se déciderait, dit le baron, qui tenait à son idée, la présentation pourrait avoir lieu… chez moi, par exemple, à Beauplaisir… un de ces jours, si Votre Altesse daignait…

— Oh ! impossible ! Je pars demain.

Mais le banquier s'offrit à arranger cela le soir même : c'était la chose la plus simple du monde : il y avait une « première » au Gymnase, et il se chargeait d'y amener la belle madame Le Vassart, avec ou sans son mari. Oh ! celui-ci n'était pas gênant ; et le prince n'aurait qu'à s'y trouver par hasard. Avant qu'il y eût rien d'arrêté, il fut interrompu par madame Hervé (de la Moselle), qui s'approchait du prince dans un extrême déploiement de grâces et de courbettes.

— Oserai-je supplier Votre Altesse, lui dit-elle, pendant que Joviac et le baron s'éloignaient discrètement, de m'accorder la faveur d'un court entretien politique ?

— Comme il vous plaira, soupira le prince résigné.

Madame Hervé inspecta d'un coup d'œil la solitude de la pièce, ferma la porte au verrou, s'assit en face du prince, après une révérence, et, les sourcils buissonneux, le front chargé d'orages, s'efforçant de rendre colère le sourire de ses joues flottantes, terrible le retroussis de son petit nez à l'évent, elle commença d'une voix sibylline :

— Ce serait bien mal reconnaître l'honneur que Votre Altesse a fait à la *Revue Lorraine* et à moi que de ne pas mettre cet honneur à profit pour…

S'animant alors, soit le contact de cet éclat d'obus que ses gros doigts pelotaient en parlant, soit les chauds regards de la

Lorraine, qui la fixait du haut de sa toile, peut-être aussi les murmures guerriers des trophées, des envois, des diplômes, elle finit sur une phrase ronflante, pendant que, dehors, dans la galerie, on entendait le pas cadencé de Bérose, qui, gardien des secrets d'État et de la politique de la revanche, comme il était déjà courrier de cabinet, factotum, aide de camp et secrétaire, se promenait en sentinelle.

— On n'entre pas ! cria-t-il soudain à quelqu'un qui s'avançait et dont la pénombre du corridor ne lui permettait point de distinguer le visage. — Voyant qu'on ne s'était pas arrêté, il répéta : « On ne passe pas, je vous dis ! »

— La raison ? fit une voix qu'il reconnut être celle de Daniel.

— Tiens ! c'est toi ! Il y a longtemps que tu es ici ?

— Non, j'arrive et je te cherchais.

Depuis le retour de Daniel une amitié forte était née entre eux deux, celui-ci étant trop loyal pour en vouloir à celui-là de ce qui était à peine un lapsus de langue, celui-là trop carré et droit au fond sous les dehors fous parfois, dont il se revanchait de ses obligations d'âge et de sagesse, pour tenir rigueur à celui-ci de sa propre sottise. Au contraire, cette fâcheuse présentation du Hongrois, encore qu'elle eût abrégé leur rencontre le soir du bal de l'Élysée, avait scellé leur liaison d'une sorte de mystérieux ciment. Ils ne s'en étaient jamais éclaircis et ce silence même les rapprochait, comme rapproche un secret qu'on n'est que deux à connaître.

— Qu'est-ce que tu fais là ? dit Daniel.

— Tu vois, je monte la garde.

— Pourquoi, la garde ? C'est la caisse de *La Revue* qui est enfermée là ?

— Non, c'est le prince de Chypre avec la patronne.

— Est-ce que… ils conjuguent le verbe aimer ?

— Oh ! fichtre non ! Elle n'est pas pour le *conjugo,* la patronne. Pas de sens, la patronne… que le sens politique… Celui-là, par exemple… Non, ils ne conjuguent pas, ils conspirent, ajouta tout bas le journaliste. Nous sommes… Mais chut ! c'est un secret d'état… ne va pas le vendre, hein ? Jure-moi que tu n'iras pas le vendre à Bismarck ! Allons, jure !

— Je jure, dit Daniel en riant.

— Eh bien! mon petit, nous sommes en train de chauffer l'alliance anglaise, persuadés que, seule, l'Angleterre est en posture aujourd'hui de nous faire rendre la Lorraine. *Sancta simplicitas!* Nous avons déjà été persuadés de cela pour l'alliance russe... tu sais, l'autre printemps? Une alliance roublarde, l'alliance russe... Mais comme elle nous a claqué dans la main, alors nous allons tâter des Anglais, d'après le proverbe qui dit que faute de grives, on mange du... *plum-pudding*... Tu l'as vu, le prince de Chypre?

— Non, puisque j'arrive; je n'ai vu que son officier d'ordonnance.

— *Captain* Fitzroy? Ce n'est pas un officier d'ordonnance, c'est un échanson.

— Ah!

— Comment! Tu ne sais donc pas que c'est lui qui est chargé de... c'est assez difficile à dire proprement... de faire l'épreuve des amours de sa *Highness*... celles qui sont sujettes à... potions. Oh! c'est un garçon sûr... Si bien que, l'année dernière, il s'est adressé, par ordre, à une coupe empoisonnée... une coupe, qui appartenait au théâtre du... Mais non, il ne faut décourager personne... Et la chronique raconte que l'éprouvette a été très éprouvée. Ça sert à quelque chose, tu vois, les officiers d'ordonnance. Quand ce ne serait qu'à éviter celles de la Faculté!... Et ton opéra-comique? Où en es-tu?

— Roumiguière est introuvable. Mais il a un secrétaire charmant, qui, tous les huit jours, me dit de revenir la semaine prochaine.

— Parbleu!... Mais ne reste pas ici : on dirait que tu mouchardes l'alliance anglaise. Je te reverrai?

— Certainement!

Daniel rentra dans le salon, qu'un flot de nouvelles figures emplissait, crevant jusqu'aux embrasures des portes barricadées de chaises comme des couloirs de théâtre. Lorsqu'il parut, le poète bouclé se levait, furieusement applaudi de bravos soulagés, et s'en allait à côté se rafraîchir, suivi de quelques hommes dévoués et de quelques femmes amies qui l'épongeaient et le congratulaient.

Celui-ci, en chemin, fut arrêté par madame Street qui revenait bredouille du buffet, interrogeant chacun sur la fugue inexpliquée de Son Altesse.

— Vous ne savez pas, monsieur? lui dit-elle d'une voix pincée d'un peu d'accent.

Il n'eut pas l'air de comprendre et passa sans répondre autrement que par un froncement de sourcils.

— Et vous, monsieur, est-ce que vous savez? demanda-t-elle alors au sous-secrétaire d'État, qui s'était enfin débarrassé de Félizas au profit du chauve M. d'Audibert, et accourait se remettre de cette « grande idée de fontaine mon*o*ument*thâ*le » par quelque petit essai de flirtation étrangère.

— Madame, Son Altesse est en mains, répondit Panel, cloué sur place par un sourire qui ne semblait rien moins qu'intraitable.

— Oh! Pure affaire politique, n'est-ce pas?... Cette bonne madame Hervé!... Toujours Lorraine avant d'être femme!

— Et vous, madame, toujours femme avant d'être... la reine! finit galamment le sous-secrétaire.

— Oh! charmant! minauda l'Américaine, très flattée. Si encore on vous avait eu tout à l'heure, cher monsieur! Mais non, rien que ce poète... Moi, voyez-vous, les vers, ça me crispe... Sans compter qu'ils sont affreusement cagneux.

— Qui, ses vers?

— Non, ses genoux. Vous n'avez pas remarqué? C'est si rare aujourd'hui, un homme bien fait!

— Mais... sans doute! appuya Panel, qui regardait ses jambes.

— Vous avez vu le chapeau de la belle madame Le Vassart? continua l'Américaine, accentuant le mot « belle » d'une façon d'ironie, où se devinaient des rancunes de beauté en graine pour la beauté en fleur qui l'avait rangée à la seconde place et lui avait pris son amant. Est-ce assez laid, ce machin rien qu'en plumes! Elle a l'air d'une oie là-dessous... Vous ne trouvez pas?

— C'est si rare aujourd'hui, un chapeau bien fait!

— Mais... sans doute!

Et, ayant pris le bras du sous-secrétaire, après une langoureuse œillade à la glace, elle s'en fut avec lui coqueter dans un coin.

— Monsieur Joanny ! Monsieur Joanny !

— Il y a une chaise là ; venez donc !

— Monsieur Joanny… Joanny !

C'était un jeune premier du Gymnase, un brun, délicieusement pommadé, qui entrait, hélé de vingt endroits, provoquant une manière d'émeute. Des femmes se serraient afin de lui faire place ; et toutes les *misses* folles de la colonie étrangère, toutes les lourdes mamans créoles ou levantines, les Parisiennes de lettres, de politique ou de finance, qui peuplaient ce salon cosmopolite et chauvin miaulaient à la fois : « Monsieur Joanny ! Monsieur Joanny ! »

À la fin il se décida pour un clan sérieux, d'où des Israélites, surchargées de bijoux et de toilette, lui décochaient de petits signes, et, après sa ronde de saluts terminée, il vint s'asseoir au milieu d'elles, souriant et muet comme un grand lama.

Près de la cheminée un cercle s'était formé autour de madame Le Vassart, cercle fin, celui-là, et de causerie alerte, que la belle Jane conduisait du bout de la langue, toute triste et songeuse qu'elle fût, à peine remise encore du départ d'Aranyi.

— … Comment avez-vous vu que c'était moi ? dit-elle à un auteur dramatique en renom. Je n'étais pas le seul domino flamme-de-punch.

— Je ne l'ai pas vu, je l'ai deviné.

— À quoi ?

— Ah ! cela, c'est mon secret.

— Je vais vous le dire, moi, madame, fit un « rastaquouère », dont on ne voyait que la rosette épanouie en soleil. C'est à votre port de reine…

— Qui n'est pas un port de salut, interrompit un jeune général très galant.

Elle se retourna vers un gros homme barbu, qui venait, en béquillant, lui présenter ses devoirs : « Eh bien ! monsieur Roumiguière, c'est comme cela que vous lisez l'opéra-comique de mon beau-fils ? »

Le nouveau venu se récria avec un fort accent de Canebière :

— Quoi ! madame, monsieur Daniel Le Vassart serait… ?

— Ne faites donc pas l'étonné !

— Je vous donne ma parole…

— Vous me la donnez, parce que vous êtes sûr que je ne la prendrai pas.

— Non, non, si j'avais su… !

— Vous ne l'auriez pas lu davantage.

— Oh !

— Il n'y a pas de « oh ! ».

— Monsieur le directeur de l'Opéra-Comique est tellement… vaste, chuchota quelqu'un, que, pour peu que le manuscrit soit dans sa poche de derrière, il lui faut plusieurs jours avant d'y arriver.

— Tiens ! il y a une pièce à faire, intervint l'auteur dramatique : *Le Tour de Roumiguière en 80…*

Il y eut un peu de bousculade à la porte du salon de danse. Le ministre de l'Instruction publique traversait en saluant la double file des hommes collés droits aux chambranles. Sur le seuil il s'arrêta, et, ayant chaussé des besicles par-dessus ses fortes lunettes d'or, il fouilla de cette épaisseur de verres ce que sa myopie ne lui montrait que comme un bariolage ; puis, faisant un pas brusque, il s'inclina devant une statue de *Jeanne d'Arc entendant les voix,* qui occupait un des angles de la pièce, et lui dit :

— Votre serviteur très humble, madame la directrice.

Quelques petits rires éclatèrent. Alors Le Vassart, qui causait dans un groupe à l'entrée du buffet, s'élança, respectueux et confit, au secours du ministre, qu'il mena tout de suite à sa femme. Là, il ne le quitta pas encore, se penchant à son oreille pour lui souffler sa remarque d'habitude : — « Hein ? cette attache de cou ! Est-ce grec, ça, mon cher ministre ? »

À l'arrivée de M. Doucerin, Jane avait eu un moment de gaieté. Elle le trouvait drôle, ce vieux soupirant de province, que sa femme gardait de près, le croyant irrésistible, avec ses redingotes prêtre, ses souliers à cordons et ses ongles en deuil de petit avocat de clocher — et, faute de mieux, s'amusait parfois de ses déclarations qui sentaient un peu la paperasse.

— Est-ce que nous n'aurons pas le plaisir de voir madame Doucerin ? demanda-t-elle d'un ton de regret.

— Non, madame, vous n'aurez pas ce plaisir ; madame Doucerin a sa sciatique.

S'étant assis, les genoux dans les genoux de Jane, il parut réfléchir. Son veuvage d'un jour le troublait un peu, bien qu'il en

marquât une joie grande. Ayant assemblé de tête quelques bouquets à Chloris, il n'en offrit aucun, et, timide, quoi qu'il fît, devant cette admirable femme aux manières royales et ce mari par trop complaisant, il accoucha seulement de cette question :

— Je n'ai pas rêvé, madame, que M. votre beau-fils avait quelque chose à l'Opéra-Comique ?

— Mais oui, répliqua Jane. Je disais précisément à M. Roumiguière…

— Est-ce qu'il est là ?

— Oui, monsieur le ministre, j'ai cet honneur.

— Eh bien ! voyons ! pourquoi ne le jouez-vous pas, ce jeune homme ? C'est un jeune.

— Hum ! un Prix de Rome…

— À moins de vous les donner au biberon !… Votre cahier des charges, que diantre ! mon cher directeur, votre cahier des charges !… Prenez-y garde ! Cette année, j'ai l'intention d'être féroce…

— Si vous êtes, monsieur le ministre ! ricana le gros homme, avec son bel aplomb marseillais.

Entre-temps on avait recommencé à appeler « Monsieur Joanny ! », que les cercles rivaux, qui ne le possédaient pas, s'étaient mis en tête d'enlever au clan des banques juives, où le jeune premier trônait toujours, muet comme une carpe et verni comme une botte. La même phrase voltigeait de très jolies bouches en très laides, assaisonnée de toutes sortes d'accents et de toutes sortes de rires :

— Monsieur Joanny, dites-nous quelque chose !

— Je vous en prie, monsieur Joanny !

C'était une habitude du lieu de tirer parti des talents en visites et de ravigoter de vers et de musique les banalités chiffonnantes ou politiques des mardis de réception. À la fin, les supplications demeurant sans effet, une jolie Mexicaine d'allure décidée s'enhardit à prendre Joanny par le bras, et, l'ayant conduit de force au milieu du salon, elle l'installa derrière la table encore toute vibrante du drame shakespearien :

— *Çai* qu*ai* vous voud*rais,* monsieur Joanny.

— Mais, mademoiselle… je ne veux rien.

— *Çai* qu*ai* vous voud*rais*… *Çai* qu*ai* vous voud*rais*… pou*rr*vu qu*ai çai* soit t*r*ès amoureux !

Et, inondant l'acteur d'un torrent d'œillades sans réplique, la jeune fille regagna sa place avec un gentil coup de hanche de *meneo* voluptueux, qu'un grand homme glabre, de tournure ecclésiastique — le plus mondain et le plus décoré des membres de l'Académie des Sciences —, qui faisait devant de cheminée, traduisit aussitôt en une équation de mouvement, dont la formule quelque peu gauloise, répandue à mi-voix dans le salon, sema beaucoup de rires et beaucoup de rougeurs.

— *Une bonne fortune!* prononça Joanny, en montrant ses dents.

À la faveur du petit remous tumultueux qui suivit, Félizas s'approcha de sa fille. Comme elle ne l'avait pas vu, occupée du ministre, qui, Le Vassart parti, s'échauffait jusqu'à des compliments, il lui toucha l'épaule du fond de son chapeau à grands bords — tout ce qui restait du révolutionnaire.

— Ah! c'est vous? — Et son front se fripa de deux en trois rides. — Vous allez bien? Je ne vous avais pas aperçu en entrant… Et Ninise?

Mais il se souciait bien de Ninise! Il avait reconnu Doucerin, et, se précipitant, il lui disait d'un ton amer :

— Monsieur le ministre, l'auteur de *Doris* vous salue.

— Ah! mon cher maître! s'exclama le député de Gerville.

Il serra les deux mains de l'artiste et lui débita une de ces phrases mi-jésuites, mi-normandes, dont il était coutumier, qui promettaient tout sans rien compromettre. Puis, Joanny déclamant, il se retourna de son côté.

Le sculpteur revint à Jane.

— J'ai à te parler, lui marmotta-t-il dans le cou.

— Tout à l'heure, au buffet, si vous voulez.

— Je t'attends, répondit Félizas, qui enjamba le salon d'un grand pas d'homme célèbre, dans une tempête de « chut » indignés.

À la porte il s'arrangea pour se faire présenter au prince, qui rentrait avec la directrice et qui, cette fois, l'accueillit et le félicita.

Ce retour de l'Altesse faillit encore occasionner une déroute. Les uns se levaient, les autres criaient : « Assis! » Joanny, dépité, s'était tu au beau milieu d'une strophe. Enlevé de sa table par un essaim de jeunes femmes, il alla terminer sa pièce à demi-voix

dans un coin, tandis que madame Hervé (de la Moselle) accourait embrasser Jane et se confondre en repentirs.

— Ah ! chère belle, je vous demande un million de pardons… Je n'ai qu'une excuse : c'était pour la France. Maintenant vous allez nous chanter quelque chose. Le comte de Deal, ajouta-t-elle, avec un clin d'yeux éloquent, meurt d'envie de vous entendre. — Elle finit moins haut : « Car il m'a parlé de vous… Il vous trouve splendide ».

— C'est que je ne sais vraiment rien par cœur, fit Jane. Non, vrai, il y a des siècles que je n'ai…

— Bah ! nous avons de la musique… Je vais dire à Bérose.

Elle courut à celui-ci, qui, sa faction terminée, avait été retrouver Daniel dans l'angle de porte où il se tenait, et, l'ayant envoyé vers une armoire connue, elle revint à Jane, que le ministre et tout le monde suppliaient :

— Mais si, mais si… vous savez… Vous ne nous ferez pas croire…

— Madame !

— Chère madame !

— Je vous en prie, pour moi ! murmura Doucerin, qui devenait audacieux.

— Offrez-lui donc votre bras, mon cher ministre ! dit madame Hervé. Allons ! qui m'aime me suive !

Et, la première, elle passa dans la salle où était le piano, appelant de sa grande voix : « Bérose ! Bérose ! »

Le journaliste arriva presque aussitôt, chargé de musique. Il alluma les bougies, puis attendit les ordres, toujours d'une raideur solennelle de vieil huissier à chaîne.

— Faut-il ouvrir ? interrogea madame Hervé (de la Moselle), quand Jane fut assise. Bérose, ouvrez donc !

— Non, merci !… Merci, monsieur !

Elle s'était dégantée et, après de petits mouvements de mains envolés, préludait sans musique.

— Vous n'avez donc pas trouvé votre vie là-dedans ? fit encore madame Hervé, indiquant du doigt le paquet de morceaux.

— Il m'est venu quelque chose.

— Alors je vous laisse, vous permettez ? Le comte est seul… Mesdames, mesdames, s'il vous plaît, on chante ! continua-t-elle

plus haut pour apaiser les parlottes et le brouhaha des chaises remuées de place en place dans la salle envahie.

Le bruit ne cessa que lorsque Jane eut attaqué l'air de Simone, des *Saisons,*

Ô mon Pierre, ô mon bien-aimé,
C'en est fait, ton cœur m'est fermé…

avec toute la fougue d'une voix d'âme, dont les profondeurs, les veloutés de passion, s'infiltraient comme de l'eau, chatouillaient comme des doigts. À un moment elle aperçut Daniel, qui la regardait d'un angle de fenêtre, et trouva de vrais sanglots qu'on applaudit de même que des sanglots de théâtre. Puis le sourire du prince lui changea les idées : elle l'avait deviné plutôt que reconnu au premier rang de la foule, entre madame Street et le baron, qui venait de présenter la belle Américaine ; et il y eut du défi dans la façon dont elle sonna, dont elle prolongea le *mi* dièse en point d'orgue de la fin.

Les bravos partirent au signal de l'Altesse ; et ce furent des claquements de mains infinis, des murmures, des hoquets d'enthousiasme.

— Vous avez chanté divinement… divinement… C'est divin… Vous êtes divine ! fit madame Hervé, attendrie, qui avait fondu sur l'estrade. Son Altesse est au septième ciel… Voulez-vous que je vous présente ? Elle serait ravie de vous complimenter, chère belle.

— Mais je serai très flattée, dit Jane.

Alors elle se souvint que Félizas l'attendait, et, laissant madame Hervé « chauffer l'alliance anglaise » et le ministre féliciter le tabouret de piano, elle gagna le buffet.

— Encore des affaires d'argent, n'est-ce pas ? dit-elle bas au sculpteur. Vous êtes insupportable.

Il l'interrompit d'un geste à peindre et commença de se lamenter. Le Vassart était un pingre : après lui avoir promis douze mille balles de pension, il lui en donnait six et bien juste. Croirait-elle qu'il venait de lui refuser trois cents malheureux francs dont il avait besoin pour retenir un modèle extraordinaire ?

— Ah! ces mufles de bourgeois... ! finit-il. Va! tu as joliment raison de le... — Il noya le reste de sa phrase dans un éclat de rire tempétueux, et, devenu soudain très paternel : « Voyons! ma petite, tu as bien quelques pépettes sur toi, dis? Aboule-les alors? Ninise et moi, nous sommes dans une de ces pannes!... »

D'un mouvement habile il escamota dans sa poche la bourse qu'elle lui tendait et poursuivit : « Si tu voulais dire un mot au ministre pour ma statue et ma croix... Il t'adore, le min... »

Mais déjà elle lui avait tourné le dos. Lorsqu'elle passa devant son mari, celui-ci, qui la guettait, tout en causant avec Roumiguière, dont il était actionnaire et auquel il recommandait un jeune second prix du Conservatoire, mademoiselle Félicie Berthoud — « une artiste d'avenir, cré coquin! Accordez-lui seulement une audition! Vous verrez ça! » —, l'arrêta par un pan de son mantelet, et, se haussant, il lui souffla à l'oreille :

— Surtout, sois aimable avec Doucerin! Tu sais qu'à présent mon élection ne dépend plus que de lui.

Elle ne répondit pas et revint dans le salon.

— Êtes-vous disposée maintenant? lui demanda madame Hervé (de la Moselle), qui accourait à sa rencontre, ayant laissé le prince aux prises avec l'Américaine. Je n'ai pas besoin de vous dire d'être gracieuse... C'est une question de patriotisme, chère belle!... L'alliance anglaise est entre vos petites menottes, ajouta-t-elle avec de certaines malices de femme froide qui ne détestait pas les incendies chez les autres.

Et, prenant Jane par la main, elle la conduisit au prince et la présenta avec une révérence :

— Monsieur le comte, la belle madame Le Vassart.

— Madame, commença l'Altesse, je suis bien heureux de pouvoir vous dire toute mon admiration. Il est extraordinaire de voir tant de talent allié à tant de beauté...

Il lui donna son bras pour la mener au buffet, et continua de la complimenter d'un ton câlin de prince à bonnes fortunes. Arrivé là, il se fit servir deux verres de vin de Porto, lui offrit l'un, garda l'autre, qu'il vida plusieurs fois, en beau buveur qu'il était comme le reste, et demeura debout près d'elle, aimable et conquérant.

Cependant la pièce s'était meublée de foule et de lumière; des valets à la livrée de la *Revue* — lilas, à galons tricolores —

avaient apporté des bouts de table et des lampes; et c'était un joli coup d'œil autant qu'un joli bruit que celui de ces couples d'hommes et de femmes en toilettes, qui, à la clarté d'or des lampes, panachée de quelques rougeurs de couchant, cuillerotaient, grignotaient, jacassaient, dans une note douce où le respect mettait quelque sourdine.

Toutes ne lunchaient pas, pourtant : madame Street, jalouse d'être distancée après un petit début plein de promesses, se tenait droite à l'écart, sans faim et sans paroles, écoutant d'une oreille lointaine les passionnées tirades du sous-secrétaire d'État; une dame brune, fort peinte, qui signait « Pompon » dans un grand journal du matin, croquait d'un coin de porte quelques toilettes riches à cinq sous la ligne, et Daniel, accoudé au desservant, dévorait d'un regard fou sa belle-mère, qui, soit qu'elle le sût là, soit qu'elle fût de vrai séduite par ces royales avances, les rendait au prince en belles monnaies parisiennes de charme, d'esprit et de sourires.

Alors, comme l'entretien se prolongeait, que les distances s'effaçaient, que les voix se faisaient basses et les gestes tendres, Joviac, montrant au baron Jolly l'Altesse qui flirtait dans le petit espace vide ménagé autour d'elle par convenance, Joviac, le marquis de Joviac, surnommé Gueule-de-Velours, fit presque haut, de sa voix déchiquetée et râpeuse :

— Hein?... pincé, monseigneur?

V

— Eh bien! nous avons donc fait la conquête de l'Angleterre? Cré coquin! Tu as lu l'article de Pompon?

— Vous savez bien, dit Jane après un temps, que je ne les lis jamais. Vous, qui les payez [1], cela se comprend…

Et le silence de nouveau s'appesantit, un silence de sacristie matinale, égayée de quelques tintements de burettes et de clochettes.

Tous les deux — Daniel n'étant pas rentré du Cirque d'Hiver, où l'on répétait, ce matin-là, une sérénade de lui pour le concert prochain —, ils déjeunaient vis-à-vis, l'air un peu perdu dans la vaste salle à manger pompéienne, dont les peintures claires, les dressoirs rehaussés de bronzes et de pierres dures, le couvert et ses argenteries, ses porcelaines — toutes marquées de la devise du maître : *labor improbus omnia vincit* —, s'animaient, s'astiquaient des courts émiettements d'un soleil lavé d'eau.

Le Vassart, en mangeant, parcourait ses journaux; il en recevait une masse, tant de Paris que de provinces, chatouillé au vif chaque fois qu'il y voyait son nom imprimé, sa femme ou sa candidature mise aux nues, encore que ce ne fût pas gratis. Par-ci par-là, entre deux colonnes, entre deux pages, il décochait à Jane

1. Mirbeau n'a cessé de dénoncer la vénalité de la presse et de proclamer — à sa décharge! : « Le journaliste se vend à qui le paye. » Dans ces conditions, nombre d'échos et de pseudo-informations ne sont en réalité que des « réclames », comme il est dit quelques lignes plus loin.

de petits hameçons de paroles, qu'il ramenait vides le plus souvent, puis, avec un naïf plaisir commerçant, il se replongeait dans ses réclames.

— Tu as tort; tu devrais les lire, reprit-il, la bouche empâtée de nourriture.

Il finit sa bouchée, but un verre de sauternes, et, le ton éclairci, après une remarque gourmande sur l'excellence d'un épigramme d'agneau, ajouta : « D'abord elle a un très joli style, Pompon. » — Puis, recommençant à mastiquer : « Sais-tu comment elle t'appelle, ce matin?… *L'Olympienne beauté*! C'est gentil, Olympienne… Il faudra que je l'invite à dîner. »

Il continua ainsi jusqu'au dessert, qu'il fit durer, comme il en avait l'habitude, s'exclamant fort — d'une surprise quasi vraie tant elle était naturelle —, sur un article de *L'Indépendant de Gerville,* qui lui donnait de la louange pour son argent, et, le dernier petit-four croqué, ayant pris le bras de sa femme, il l'emmena dans la serre, avec ces mots appuyés d'un rire gaillard, qui ne sonnait pas très franc : « Est-ce que nous sommes remontée à notre Olympe, madame l'Olympienne beauté? »

— Mais non. Vous avez à me parler? demanda-t-elle après un intervalle de silence.

— Oui.

— À me parler sérieusement?

— À te parler sérieusement.

— Oh! pas aujourd'hui, j'ai une migraine horrible. Cela me bat dans la tête…

— Bah! *hodie mihi, cras…* non, *cras tibi, hodie…* c'est-à-dire… — Mais il s'empêtra dans sa citation, et, sans répondre à Jane, qui, un peu méchamment, lui en demandait le sens, il se dépêcha de renfourcher sa langue, où il était mieux à cheval : « Ça ne sera pas long! » dit-il.

— Faites vite!

Elle s'assit sur une borne de porcelaine et mit son menton dans sa main en une pose attentive. Le Vassart alors cala ses jambes au moyen du tic de hanches dont il avait habitude, et fit précéder d'un petit sifflement crâne cette phrase qu'il prononça des dents :

— Il s'agit de Daniel.

— Ah! Est-ce que vous voudriez le marier, par hasard?

— Non.
— Tant pis!
— Pourquoi?
— Parce qu'on le verrait peut-être moins.
— Ça ne va donc plus avec lui?
— Est-ce que cela a jamais été?
— Mais au début, pas déjà si mal!
— Vous n'êtes pas difficile...
— Encore des bisbilles? Voyons! Conte-moi cela! Je voulais justement... Les bons contes font les bons amis, acheva-t-il, en riant tout seul de sa pointe.
— Je n'entends rien au calcul. Demandez-lui cela, à lui... L'arithmétique, la division surtout, c'est son fort... Il pourra même vous mettre cela en musique. Ce sera charmant.
— Voyons! Voyons! Parlons peu et parlons bien! dit Le Vassart, dont le gros bon sens s'égarait dans ses chinoiseries. Qu'est-ce qu'il t'a fait?
— Ce qu'il m'a fait? Mais rien! Il ne m'a rien fait; que voulez-vous qu'il me fasse, grand Dieu?... qu'il m'assassine?... Cela viendra peut-être.
— Enfin, est-ce qu'il n'est pas... convenable?
Elle éclata d'un rire strident et répéta :
— Convenable... Convenable!... ah! ah! ah!... Dieu! si... Oh! vous êtes bon, là, avec votre convenable. Nous n'avons pas la moindre envie de jouer *Phèdre,* je vous jure! dit-elle d'une voix qui sifflait. Il me déteste... je le lui rends... nous sommes quittes. Et, tant qu'il ne m'aura pas assassinée... ce dont je ne désespère pas, pourtant... ses petites vilenies me seront aussi indifférentes... — Elle chercha un peu; puis, s'étant levée d'une saccade : « que les articles de madame Pompon, finit-elle. Vous pouvez le lui dire de ma part. »
Là-dessus, malgré les instances de Le Vassart, qui eût voulu la retenir et la confesser, elle sortit lentement, frôlant les feuillages qui s'ouvraient, puis se refermaient derrière elle, et gardèrent, longtemps après qu'elle eut passé, comme un grand sillon de vie et de lumière.
Le soir même, Daniel, à qui son père avait fait la leçon sous forme d'une harangue pompeuse et pavoisée de latin, qu'il aurait pu intituler : *Des devoirs d'un beau-fils envers sa belle-mère*

— car il s'accoutumait à manier le discours en prévision de la tribune prochaine —, Daniel, s'étant approché de Jane, lui dit ces seuls mots :

— Madame, si je vous ai offensée, je vous en demande pardon.

C'était dans le *hall,* éclairé de tous ses lustres pour une réception de quinzaine; un appel de danse l'avait vidé, chassant la foule vers les deux grands salons, qu'on ouvrait, ces jours-là, avec la serre, et Daniel y était entré si doucement que Jane, qui, droite sur le seuil, attendait ses derniers hôtes, ne l'avait pas entendu venir. Cette voix profonde et triste, mais d'une belle ampleur grave qui la faisait reconnaître, lui causa d'abord un petit émoi frissonnant. Ayant levé les yeux, elle le souffleta d'un regard en coup de fouet :

— C'est ton père qui t'envoie? lui dit-elle.

— Je vous demande pardon…

— Quel luxe de pardons! Prends garde d'user tout le même jour : il ne t'en restera plus.

— Mon père s'est borné à m'exposer…

— Quoi?

— Vos griefs.

— Contre qui?

— Contre moi.

— Je n'en ai pas.

— Il m'a pourtant…

— Il t'a trompé.

— Madame!

— Il s'est trompé, si tu aimes mieux. Je ne lui en ai pas ouvert la bouche. Des griefs? Et lesquels? Est-ce que tu n'as pas toujours été charmant pour moi, pétri d'attentions, bon, aimable, exquis enfin, poussant la sollicitude… filiale jusqu'à me suivre dans la rue, lorsque, par hasard, nous ne sortions pas ensemble?… Je ne vois vraiment pas, mon cher, en quoi tu as pu m'offenser!… Ah! si! ta passion pour Wagner… Oui, j'avoue que cela m'est sensible… Mais franchement… les opinions sont libres et… par bonheur les affections aussi… Bonsoir! Tu m'excuseras… Si je suis maîtresse de mes affections, je suis aussi maîtresse de maison… C'est moins drôle.

De toute la semaine ils ne se parlèrent pas, se virent peu et jamais seuls, Le Vassart ayant soin de se tenir entre eux deux, afin d'amortir les chocs possibles. Ils ne se rencontraient guère que le soir dans le monde, où Daniel, qui ne l'aimait pas pourtant, était de nouveau assidu. Une fois qu'elle l'avait vu polker, contre son ordinaire — car il n'avait pas plus le goût de la danse que du monde —, elle l'alla trouver dans une porte, où il était retourné, après avoir reconduit sa danseuse à sa place, et, d'un ton cassant, elle lui dit :

— Tu danses donc à présent? Alors, demande-moi une valse… Cela vaudra mieux que des pardons

— Excusez-moi, je ne la sais point, répondit-il.

Et, quelques instants plus tard, la barrette de son soulier de bal s'étant défaite, comme, du même air hautain, son pied déjà posé sur le divan, où il était assis, elle lui ordonnait de le lui rattacher :

— Voulez-vous me permettre d'appeler mon père? lui dit-il froidement.

Et il se leva en effet pour l'aller chercher, laissant Jane sans voix, sans pensée, avec, aux joues, aux yeux, une fureur de sang et de larmes.

Car, en dépit de ses indifférences feintes et de ses beaux projets laborieusement bâtis, la rancune de Daniel lui était une souffrance, d'autant plus sensible aujourd'hui qu'elle était seule et comme désemparée, ayant perdu son amant, c'est-à-dire tout ce qui était repos, chaleur, appui, dans la steppe gelée de son existence vide. Sitôt pleurés les premiers désespoirs, elle avait retrouvé, surnageant, d'anciennes tendresses entêtées. Et un aiguillon singulier la poussait vers Daniel, une incompréhensible ardeur, peut-être seulement la curiosité de connaître ce qu'il y avait dessous cette croûte de haine, dont les piquants mêmes la tentaient, ainsi qu'une écorce rude où l'on s'acharne. C'était à présent une possession, une envie, qu'égratignaient encore certains mystères inexpliqués : son retour d'abord. — Pour quelle raison était-il revenu, puisqu'il la détestait tout autant que lorsqu'il était parti? Pour quelle raison, si Paris était nécessaire à sa position, à son amour filial, à ses amitiés, s'était-il logé rue Malesherbes? Son père le laissait libre, et la pension très large qu'il lui faisait, jointe à la petite fortune qui lui venait de sa

mère, était une liberté de plus. Rien ni personne ne le forçait donc d'habiter avec elle. Il n'aurait tenu qu'à lui d'éviter ces coudoiements fâcheux, ce ferraillement d'œillades et de paroles, ces rencontres, qui étaient bien des rencontres en effet, dans le sens de duels. — Puis cette surveillance, dont il l'avait enveloppée dès les premiers jours. Pourquoi avait-il épié ses sorties et traversé ses amours ? — Afin de se venger d'une marâtre et de la faire chasser ? Mais alors il eût tout dit à son père.

Cela devint une obsession, le rêve de ses nuits, le refrain de ses journées. Elle questionna son mari, les domestiques, sur les habitudes de Daniel, le suivit elle-même deux ou trois fois en voiture, enragée de ce secret qui la rongeait comme un mal. Mais rien de mystérieux maintenant dans sa vie : des jours réglés, travailleurs, à peine dissipés, des nuits reposantes, où pas une femme n'entrait; il paraissait avoir renoncé à l'espionnage du début. Le seul fait qui pût prêter aux conjectures, c'étaient les visites fréquentes qu'il rendait à son oncle, avec lequel son père était toujours brouillé. Alors, se rappelant que, le soir qu'il avait dansé contre son ordinaire, sa danseuse d'exception était sa cousine Cécile, Jane songea :

— Mais il l'aime ! C'est pour cela qu'il est revenu.

Et une phrase lui trotta tout un jour dans l'esprit. — « Si je les mariais ! » — Cette idée l'enchanta : c'était de quoi occuper ses heures creuses, et puis, Daniel marié, c'était Daniel parti. Elle en était arrivée à un état d'éréthisme tel que de le voir seulement l'effrénait et qu'elle se persuadait que, désempêtrée de lui et de son irritante énigme d'existence, sa vie à elle reprendrait ses quiétudes d'autrefois, cette paix d'âme dont sa mémoire, dépouillant les années comme un filtre, lui représentait les douceurs un peu grises. Et avec une véritable folie de repos, doublée d'une gourmandise de femme à tripoter de l'amour, elle se jeta dans ce roman qu'elle s'entêta de conclure.

Pour cela il fallait raccommoder les deux familles. Elle n'y était pas opposée, quant à elle, n'ayant ni affection ni haine envers ces gens qu'elle connaissait à peine, et ignorante qu'elle était des manœuvres au moyen desquelles le médecin, son beau-frère, avait voulu obstruer son mariage. Dès les premiers mots qu'elle en dit à Le Vassart, celui-ci se cabra, se cambra et déclara bien haut que « jamais il ne ferait un pas de leur côté ».

— Je n'aime pas les ingrats, dit-il sentencieusement.

Au fond il en pétillait d'envie. Non qu'il eût une passion bien forte pour ce frère, que ses succès de collège, puis de clinique, avaient fait jadis le préféré de la maison paternelle — la compensation brillante au chagrin honteux pour une famille de petits fonctionnaires de voir l'aîné entrer dans le commerce —, et dont plus tard la hargneuse superbe d'homme de science resté pauvre avait choqué ses fiertés bonhommes de commerçant enrichi. Mais cette brouille, qui n'était pas venue de lui, taquinait ses manies de bonne règle et de chaque chose à sa place : c'était un principe chez Le Vassart d'éviter les fâcheries, et son dicton préféré était qu'il faut être bien avec tout le monde. N'y avait-il pas d'autre raison ? Si, une autre, inconsciente peut-être et guère présentable, bien qu'elle pèse son poids dans l'humaine sottise : le désir d'écraser — le mot est un peu fort —, d'étonner celui qu'il appelait quelquefois par dérision « M. le comte *de* Vassart », ou « le mari de mademoiselle Le Panné de Pontblain », en lui montrant sa femme — cette roturière, cette artiste, dont le médecin lui avait écrit pis que pendre, et qui, à sa propre estime, ne lui avait donné que plaisir et honneur —, puis son train de maison décuplé, son hôtel agrandi, son… son… tout ce luxe enfin, qui ne remontait guère qu'au mariage et à la brouille par conséquent. Car c'était alors que, piqué de la tarentule politique [1], il avait mis ses filatures en actions et s'était, ainsi qu'il disait, « payé une femme magnifique » afin « d'élargir ses horizons ». Son frère ne connaissait rien de cela que par les journaux et encore ; avec ses opinions, lisait-il seulement ceux où il était parlé de la belle madame Le Vassart ?

Ç'avait été le petit déboire de ses dernières années, de ses récents succès — son Prix de Rome, sa croix d'officier après l'Exposition —, le petit chagrin de ses embellissements intérieurs — lorsqu'il avait acheté son premier huit-ressorts, la première rivière de Jane, meublé son *hall* avec la collection Stankiewitch, bâti sa serre et ouvert ses salons —, de penser : « Il ne verra pas ça. Il ne saura pas ça. » Et peu de choses lui

1. Mirbeau reprendra cette expression de « tarentule politique » dans une de ses *Chroniques du Diable* de *L'Événement*, le 23 janvier 1886, à propos de Meissonier (*Combats esthétiques*, tome I, *op. cit.*, p. 234).

étaient plus agréables que cette phrase de Jane, quand elle rentrait, le soir :

— J'ai rencontré votre frère — ou : votre belle-sœur.

— Quelle robe avais-tu ? lui demandait-il aussitôt. Quelle robe avait-elle ? Dans quelle voiture étais-tu ? avec quels chevaux ? T'ont-ils vue ? Étaient-ils à pied ?

Si elle répondait : « Oui, ils allaient monter en omnibus… Elle avait son même vieux chapeau… Il était crotté jusque-là ! », c'étaient des rires sonores, aiguisés des mille petites blessures d'amour-propre du négociant, ministériel de nature, regardé de haut jadis par ce frère légitimiste et docteur, qui — en retour des réceptions, des dîners, en retour des étrennes vaniteuses dont lui, Le Vassart, payait les quelques conseils de santé qu'il demandait par pure condescendance (ayant un autre et plus grand médecin) —, ne lui avait épargné ni lardons, ni coups de patte, et avait su être piquant jusque dans la façon dont il prononçait : « La Rouge »[1] — ou — « Le *kk*… *h*ommerce. »

Jane ne se tint pas pour battue. Le lendemain elle revenait à la charge, et, cette fois, obtenait en réponse une phrase qui était presque un consentement, malgré l'ultimatum de sa forme : « D'abord, c'est à lui de venir, puisqu'il est le plus jeune. » Ceci en poche, les autres sondés à l'avance par des amis communs, elle se rendit un jour rue Cassette, où ils habitaient un cinquième délabré, et demanda à voir sa belle-sœur.

Madame Eugène l'accueillit tièdement, selon les recommandations du médecin, qui avait passé une semaine à lui apprendre son rôle. Mais c'était une femme tout cœur et de premier mouvement. Jane ne fut pas plutôt assise dans le salon de velours grenat, devant un petit feu de briquettes économiques, qu'elle bondit de son fauteuil, et, lui sautant au cou, pensa la noyer de ses larmes. Blanche, voyant pleurer sa mère, se dépêcha de suivre un si bon exemple et ce ne fut pas trop de la belle gaieté de Cécile pour sécher ces inondations.

M. Eugène avait posé les bases d'un traité de paix. Lui aussi, après avoir déclaré que « jamais il ne ferait un pas vers son frère, un ingrat, que, pendant vingt-cinq ans, il avait soigné gratis »,

1. C'est-à-dire la République.

s'était laissé allé à dire cette fameuse phrase, que son orgueil retournait ainsi : « D'abord c'est à lui de venir, puisqu'il est l'aîné. »

En son for intérieur, il la souhaitait aussi, cette réconciliation, qui devait servir ses projets de mariage entre Daniel et Cécile.

La situation au surplus avait bien changé depuis quatre ans : les écarts de conduite de Jane, dont le bruit diminué était venu jusqu'à lui, bien qu'il ne lût ni feuilles rouges, ni feuilles à scandales et ne s'aventurât que le moins possible dans les salons mal pensants, avaient presque égalisé les niveaux entre ce qu'il appelait « l'impudente fortune de Ferdinand » et son injuste malchance. Tant qu'elle était restée « impudente », cette fortune, il s'était tenu volontiers à l'écart, se bouchant les oreilles et les yeux lorsque, aux hasards de ses courses médicales, il croisait sa belle-sœur en voiture ou passait non loin de leur hôtel. Mais, aujourd'hui que cette fortune avait du plomb dans l'aile et clochait enfin par quelque endroit, il n'était pas fâché de la voir de plus près et de se gaudir en son à-part des misères fraternelles. — Il y a bien du féroce et du carnassier souvent au fond de ces petites brouilles de famille.

Aussi l'on eut vite fait de signer les préliminaires et d'arrêter le cérémonial des premières visites, celle de Jane devant être passée sous silence, comme un coup d'essai qui ne pouvait pas compter. Afin de ne point heurter de front des susceptibilités en éveil, on convint de laisser au sort le soin de décider celui qui commencerait. Le docteur fut désigné, et il eut à ce propos un mot cruel, que, dans le paroxysme aigri d'une mauvaise chance acharnée, il lâcha en présence de ses filles, quoique le mot, pour être du grand siècle, ne fît pas partie de sa méthode enseignante.

Les visites échangées, comme des visites de souverains, à trois heures d'intervalle, deux invitations lancées à la même minute arrivèrent, l'une, rue Cassette — un petit carton de chez Stern, gravé de la formule officielle : *M. et madame Ferdinand Le Vassart ont l'honneur de...* etc., etc., au-dessous d'un *Labor improbus...* enrubanné d'argent mat —, l'autre, rue Malesherbes — deux pages d'une écriture modèle de petite fille qui s'applique sur du papier anglais provenant du *Bon Marché.* Madame Eugène, en une langue châtiée qui sentait le brouillon revu et corrigé par un mari solennel, y priait « son cher frère et

sa chère sœur, ainsi que Daniel », de leur faire le plaisir de venir dîner chez eux, si toutefois la perspective de leurs cinq étages et d'un repas modeste, quoique offert de bon cœur, ne les effrayait pas trop, eux qui étaient accoutumés à tous les raffinements. Après avoir regretté en cinq lignes de ne pouvoir donner mieux, elle finissait par cette phrase, où se devinait le bistouri du docteur : « Malheureusement, par le temps qui court, la science n'est pas millionnaire. »

Le sort ayant favorisé d'abord la rue Malesherbes, il avait été entendu, cette fois, que la rue Cassette débuterait.

C'est pourquoi il y eut un peu de panique, un soir du commencement de mars, au cinquième étage d'une maison vieillotte avec un air de province, lorsque deux jeunes filles, pimpantes dans des robes roses pareilles, dont elles avaient débagué les plissés à l'instant et recueilli un par un les faux-fils, ayant entendu le fracas rapproché d'un landau, firent en même temps :

— Les voilà !

Madame Eugène, accroupie devant le feu du salon qui fumait, se releva vite afin d'avertir Virginie, la bonne ; et le médecin, qui, par politesse, n'avait rhabillé que d'une simple rosette d'ordres son frac et sa cravate blanche immuables, s'en fut à la salle à manger veiller aux vins et aux places.

Le coup de sonnette ramena tout le monde à son poste ; mais alors madame Eugène se ressouvint qu'elle n'avait pas dit « pour l'ordre des plats » et elle s'en allait y courir, quand d'un coup de menton son mari la réincrusta dans sa chaise, où elle fut bien près de fondre en larmes. Cependant, assez de force lui resta encore pour remonter les deux lampes et faire signe à Blanche de fermer la fenêtre laissée ouverte, crainte de la fumée. À ce moment un petit brouhaha de voix et de froufrous arriva de l'antichambre et le bouton de porte remua dans la main du serveur.

— Droites, mesdemoiselles ! recommanda le médecin, dans cette minute tragique qui précéda l'entrée.

L'abord des deux frères, qui ne s'étaient point rencontrés encore, les visites d'hommes s'étant bornées à un échange de cartes, faillit compromettre un peu le raccommodement. La faute du cérémonial, qui avait omis de régler ce point très

essentiel : lequel des deux, du cadet ou de l'aîné, tendrait la main à l'autre? L'aîné penchait pour le cadet, le cadet pour l'aîné, et si Daniel et Cécile, en leur belle fougue de jeunesse, n'avaient pris chacun son oncle par le cou, si la fumée, qui, faisant diversion, n'avait nécessité la réouverture des deux fenêtres, il est douteux que, ce dîner, on l'eût mangé ensemble.

— Madame est servie, cria fort à propos un serveur à moustaches.

Et l'on passa bras dessus bras dessous dans la petite salle mesquine, dont la suspension de cuivre à bougies affichait les pauvretés luisantes, le papier velours, les natures-mortes, le meuble de vieux chêne et la savante symétrie d'un couvert de rencontre, avec des réchauds prêtés et des fleurs chlorotiques.

Les débuts furent pénibles, encore que Le Vassart, de parti-pris, déclarât tout très bon, et que Jane, en noir et sans bijoux, malgré son mari qui l'eût voulue plus « belle », se montrât très gracieuse entre Cécile et le docteur. Celui-ci, qui ne s'était assis comme sa femme et ses filles, qu'après la muette oraison du *Benedicite,* ne desserrait pas les dents; ayant remarqué que son frère rendait à chaque plat sa fourchette, une inquiétude colère le tenait : y aurait-il la rechange jusqu'au bout? Tandis que sa femme naïvement interrogeait tout le monde sur la qualité des mets ou le degré de cuisson, chatouillée aux larmes par les « parfait! parfait! » de son beau-frère et les compliments, d'une charité plus délicate, de Jane et de Daniel, qui l'un et l'autre affichaient des apparences de gaieté.

Le champagne, bien qu'on l'eût servi mal à sa place, au rôti, désengourdit un peu le médecin qui aborda l'épidémie régnante et le dernier bulletin de la mortalité.

— Moi, je soigne mes fièvres typhoïdes par les bains froids, dit-il. Sur vingt cas, dans ma clientèle, j'ai eu dix-neuf guérisons, entre autres, la fille de la marquise de Barban. Tu en as entendu parler? finit-il en fixant son frère, qui évita de répondre.

Juste comme on attaquait un sujet moins funèbre et qu'une phrase de Cécile : « Eh bien! Daniel, *La Nautchni,* l'a-t-il lue enfin, ce monstre de monsieur Roumiguière? » allait peut-être échauffer les conversations, M. Eugène fit des yeux à sa femme et un silence tomba. Les légumes — des petits pois conservés — sentaient le rance.

— Je les prends pourtant chez Potin... C'est drôle, ils sont toujours si bons! fit madame Eugène, qui, se tournant vers sa belle-sœur, ajouta : « Et vous, où les prenez-vous? »

— Mais... je ne sais pas, dit Jane, qui, à la vue du regard fâché du médecin, se hâta de parler d'autre chose.

Le dîner s'acheva sans accroc, hors un peu d'entracte entre le pâté de foie gras et le parfait; et, après les Grâces murmurées *in petto* par la branche cadette, on revint au salon refroidi à une température de glacière par les deux fenêtres battantes.

— Je crois que tu es fumeur? demanda le médecin à son frère.

— Oui... Et toi?

— Moi... Oh! non! comme médecin et membre de la Société contre l'abus du tabac... Tu n'as donc pas lu ma brochure sur les ravages de la nicotine?... Je te la donnerai, tu verras. On ne saurait croire le nombre de maladies qui ont pour principes...

Il l'emmena à côté dans un étroit cabinet de consultation sans tapis et sans feu, qui gardait une odeur phéniquée de chambre de mort; et, lui ayant offert un cigare, acheté spécialement le jour même et installé sur l'Hippocrate de la pendule entre un speculum et une trousse à injections morphiques, il s'assit, plus bilieux, plus jaune encore que de coutume sous le tremblotement de lumière des deux bougies de la cheminée, en face de son frère qui fumait, transi, regardant blanchir sa cendre. Ils restèrent là une heure, causant à peine, séparés par leurs années de fâcherie, éprouvant la gêne de deux hommes qui se seraient parlé de loin par-dessus un grand mur, sans se voir.

Un prélude en sourdine, dont les notes affaiblies firent vibrer la cloison, les rappela, alors que, de guerre lasse et tous les autres sujets généraux épuisés, ils allaient à leurs risques et périls aborder les questions religieuses ou politiques. Lorsqu'ils rentrèrent, Cécile était au piano avec sa sœur et jouait à quatre mains l'ouverture de *La Gazza* [1], apprise pour la circonstance.

1. C'est-à-dire *La Pie voleuse,* de Rossini.

Daniel debout tournait les pages. Cela marchait très bien dans une jolie teinte claire d'épinette; mais la brusque arrivée de son père émotionna tellement Blanche, qui faisait la basse, qu'elle brouilla un trait, perdit deux mesures, s'abîma en fausses notes et, sur un sévère : « Qu'est-ce qu'il vous prend, mademoiselle? », se mit à sangloter.

Dans le code impitoyable du médecin, cette grave infraction à l'harmonie et aux convenances entraînait le bannissement. Et il fallut l'intervention de Jane pour que son beau-frère consentît, par exception, à ne pas appliquer ce qu'il appelait son « tarif proportionnel » et commuât la peine en une petite pénitence enfantine — se tenir droite dans un angle derrière un rempart de sièges retournés.

— Allez remercier votre tante, mademoiselle, et qu'on ne vous entende plus!

Cependant Jane avait pris Cécile à part.

— Alors, comme cela, vous vous aimez? lui dit-elle tout bas à l'oreille. — Et, la jeune fille hésitant à répondre, les yeux glissés de coin vers Daniel et son rire ordinaire figé dans une rougeur, elle ajouta : « N'ayez pas peur, il vous aime et… »

Mais elle n'eut pas le temps de finir, si vite arriva la riposte : « Oh! vous croyez, ma tante? Vrai, vous croyez? »

Et il y avait tant d'amour, de bon, de chaud, de loyal amour dans ces petits mots courts jetés à voix perdue, que Jane en ressentit comme une chaleur en retour.

— Veux-tu faire un whist? interrogea le médecin.

Son frère lui ayant répondu : « Mais volontiers! », il donna du menton un ordre à Cécile, qui, dans les allées et venues des cartes à préparer, de la table à ouvrir, s'arrangea pour glisser en cachette un bonbon à sa sœur prisonnière. Madame Eugène y aurait bien voulu joindre un baiser ou deux, et, sous prétexte d'allumer les bougies, elle passa très près de sa pauvre Blanche; mais, son mari s'étant tout à coup retourné, elle eut un mouvement de retraite si brusque que le chandelier qu'elle tenait lui échappa des mains.

— Vous ne savez donc pas tenir un flambeau à votre âge? aboya le médecin. — Puis, d'un ton de commandement : « Cécile, on vous attend, mademoiselle! »

— Au moins, viens me conseiller! dit la jeune fille, qui se voyait contrainte de quitter la causeuse, où, son petit ménage fini, elle s'était assise avec Daniel.

— Je ne demande pas mieux; mais le whist et moi, tu sais, nous ne sommes pas cousins.

— Puisque nous le sommes, nous! murmura-t-elle, en s'installant vis-à-vis de son oncle qui tirait la donne.

À peine Daniel eut-il pris place que le médecin, qui se piquait de musique, demanda :

— Est-ce que nous n'entendrons pas le Petit Mozart, ce soir?

— Si cela ne vous gêne pas, je veux bien, dit Daniel, qui alla s'asseoir au piano.

— Quelque chose de toi, n'est-ce pas?

Alors, mettant la pédale sourde et s'accompagnant de quelques accords légers qu'une petite phrase répétée et plaintive éclairait parfois, Daniel commença d'une voix pâle ce rondeau d'un vieux poète :

Le voulez-vous
Que vôtre sois ? [1]

Jane était au coin du feu près de sa belle-sœur, qui, depuis le dîner, lui contait ses ennuis de ménage, trois bonnes renvoyées en six semaines et les exigences de la nouvelle.

— Croiriez-vous que je donne quarante francs aujourd'hui… sans le vin?

— Ah! dit Jane distraite.

— C'est comme cela. Et encore, il faut voir le service. Eugène prétend que c'est la Rouge.

Ensuite elle parla de ses bobos; elle ne pouvait pas rester cinq minutes debout sans avoir des douleurs terribles; et quand on avait des filles à conduire dans le monde… puis de ses généalogies de famille : elle était alliée aux marquis de La Maisonneuve

1. Il s'agit du refrain d'un rondeau de treize vers de Charles d'Orléans (1394-1465). Il a été publié, avec le numéro LXXI, par Pierre Champion dans un recueil de *Chansons,* dans la collection des Classiques français du Moyen Âge, tome I, Librairie Honoré Champion, Paris, p. 246. L'orthographe originelle est « soie », « sois » étant une graphie moderne.

et descendait de cette fameuse Gabrielle, qui, sous Henri IV… ou sous Henri V, non, plutôt Henri IV…

Jane faisait « oui » seulement de la tête, et n'écoutait que Daniel. C'était maintenant comme une prière douce qui montait du soupir des notes, avec une mélancolie de chant lointain qu'on entendrait sur l'eau. Et toujours la petite phrase lumineuse, toujours les accords légers, qui en semblaient la trame, et ces câlins mots d'amour répétés de la même voix pâle à la ritournelle :

Le voulez-vous
Que vôtre sois ?

Elle regarda le chanteur et ne le reconnut pas d'abord, tant il y avait d'apaisement dans ses traits, de bonté sereine dans ses lèvres entrouvertes et dans ses paupières mi-fermées, qu'une clarté de lampe, adoucie par un abat-jour rose, faisait presque diaphanes. Une poussière de sourire était comme répandue parmi les bouclettes plus blondes de sa barbe ; et, à un moment, ses yeux noirs s'étant levés avec sa voix qui s'enflait, une sorte de rayonnement de feu en jaillit dont elle demeura troublée.

Le voulez-vous
Que vôtre sois ?

Jamais elle ne l'avait vu ainsi — peut-être parce que jamais elle ne l'avait ainsi regardé ; et elle le trouvait beau, d'une beauté grêle et forte pourtant de page d'autrefois : une toque aurait bien fait sur ses cheveux sans raie, coupés courts, une fraise autour de son cou aussi blanc qu'un cou de femme. Et alors, oubliant ses rancunes, elle songea qu'elle aurait bien voulu être la femme qu'il aimerait.

Le voulez-vous
Que vôtre sois ?

Il chantait toujours et, peu à peu, emportée au vol de cette voix, Jane perdait pied, s'en allait loin, loin de ce salon bourgeois, des changements de bonnes et des généalogies de famille, de ces gens qui jouaient, de ce petit tric-trac de jetons et de

paroles, et montait dans quelque chose de bleu, d'immensément bleu, d'éternellement bleu.

Une dispute, qui s'éleva, la fit choir de son rêve.

Elle leva la tête, et, ayant aperçu Cécile honteuse, que son père grondait à cause d'une renonce, elle eut comme un grand froid en pensant que c'était elle qu'il aimait.

La porte s'ouvrit : c'était le thé qui entrait, dans les bras du serveur à moustaches, suivi de Virginie, une grosse, coiffée d'un bonnet à rubans, qui avait quitté son tablier et, de ses mains violettes, portait la brioche comme un Saint-Sacrement.

Celle-ci ressortit la première; presque aussitôt un coup de sonnette éclata dans l'antichambre. Il y eut un petit parlement à voix basse et Virginie, revenant, dit :

— On demande monsieur chez madame la comtesse de Lamotte, rue Madame.

Le médecin fit un air accablé; et, levant les épaules, il s'emporta contre un métier de galérien qui ne lui permettait pas même de recevoir tranquillement sa famille.

— Bah! nous pouvons bien finir la partie, acheva-t-il, sans se déranger autrement pour cette malade de convention et de parade complotée d'avance avec la bonne.

Sur un signe de son père, Blanche, quittant son coin, commençait à offrir alternativement du thé et de la brioche. Daniel, qui venait de finir, l'aidait, tenant le sucrier et la crème. Lorsqu'il vint à Jane, elle refusa des yeux sans lui rien dire et il la vit qui buvait son thé où il n'y avait pas de sucre, l'air étrange et comme un peu grise.

— Ah! que c'est beau ce que tu as chanté là! fit Cécile, quand il passa près d'elle.

— Oui, pas mal… pas mal… En quel ton est-ce, mademoiselle? demanda le médecin. Répondez tout bas! Bien!… Toi, Blanche, en quel ton?

Daniel lui souffla : « Ré bémol! » Mais elle entendit de travers et soupira : « Ré dièze! » Heureusement la partie finissait, et le médecin s'absorba dans les comptes. Ayant achevé l'addition au crayon sur un coin de journal, il fit :

— Je perds vingt-sept fiches.

Ce fut le signal du départ. Le gagnant empocha ses vingt-sept sous, accompagnés de cette réflexion aigre-douce de son frère :

« Tu dois le jouer à vingt francs à ton cercle… Voilà ce que c'est, mon cher, que de dîner chez un homme de science. »

— Oh ! oh ! vingt francs… cré coquin ! Vingt sous, oui ! C'est bien assez, repartit Le Vassart dans un spasme de rire étranglé.

Son orgueil en largeur se brisait contre le coupant de cette fierté mince et tout en hauteur comme une lame.

— Voulez-vous qu'on aille vous chercher une voiture ? interrogea madame Eugène, qui n'avait pas beaucoup de tête.

Mais son mari lui décocha un regard si noir que les jambes lui manquèrent et qu'elle retomba dans son fauteuil, sans oser embrasser sa belle-sœur, regardée de bas d'abord comme une statue placée très haut, mais dont les façons simples l'avaient prise. Lui se hâta de corriger cette question imbécile en un : « Vous avez votre landau ? »

À l'exception de ceux de Daniel et de Cécile, les adieux furent de glace. Cette voiture avait déséquilibré les niveaux, rétabli les sommets.

Dehors, Le Vassart éclata :

— Hein ! quelle sauce, le poisson, cré coquin ! — Puis, lâchant la bonde à sa gaieté contenue, il partit d'un rire gras, d'un rire colère : « J'aime encore mieux, dit-il, le beurre du *kk… h*ommerce et de la Rouge. »

Comme ils arrivaient à l'entresol, en haut, sur le palier du cinquième, un fin soprano chanta :

Le voulez-vous
Que vôtre sois ?

Mais, une voix de roquet ayant crié aussitôt : « Cécile ?… Eh bien ! Voyons ! mademoiselle ? » il fallut bien dire : « Oui, papa ! » fermer la porte et rentrer sans réponse.

Trois jours après, le dîner eut lieu rue Malesherbes. On avait ouvert un salon, allumé le *hall*, le billard et la serre et Le Vassart, avait, suivant son habitude, « pioché » le menu avec son chef de cuisine. Je tiens à leur montrer comment on reçoit dans le commerce, avait-il dit. — Et, à Jane : « Tu mettras des diamants, je le veux, cré coquin ! Ce n'est pas une raison parce qu'ils sont gueux… S'il avait travaillé comme moi, monsieur mon frère… *Labor improbus,* je ne connais que ça. »

Le repas fut « écrasant », selon le mot de madame Eugène. Bonne femme, elle ne goûta point d'un mets sans en faire des : « Hein, Cécile? Hein, Blanche? Hein, Eugène? », ce qui, joint à la belle ordonnance du service, aux culottes et aux aiguillettes des valets, à la haute mine du maître d'hôtel, à l'excellence des vins, aux éblouissements de la vaisselle plate et à un extraordinaire assemblage de primeurs de choix, enragea si fort le médecin, que, crevant de bile au dessert, il se jeta dans la politique et cribla d'ironies et de sarcasmes « ce ministère d'infâmes libres-penseurs, ou plutôt libres-malfaiteurs », qui, non contents d'avoir bouleversé tout, prétendaient tout détruire, après les institutions, les croyances, après les symboles, Dieu lui-même. Aussi bien celui-ci ne s'en portait pas plus mal et cela ne l'empêchait pas de se manifester à Lourdes. — Encore deux miracles, cette semaine : une cataracte et un polype du nez, guéris par simple immersion. — Quant au gouvernement, Dieu merci! c'était le commencement de la fin : il y avait des prodromes; tout le monde se plaignait, rien n'allait.

— La Rouge est bien malade, continua-t-il, et ce ne sont pas les sous-vétérinaires de la Chambre qui la tireront de là. — Il finit d'un air d'augure : « Le roi sera à Paris avant peu. »

Partout ailleurs qu'en son hôtel, Le Vassart se serait regimbé. Comme ancien impérialiste, ancien catholique pratiquant, il avait très sensible cette peau républicaine poussée sur le vieil épiderme et en cachait soigneusement le neuf sous des outrances de fureur contre la « calotte » et la « réaction ». Mais il était chez lui, décidé à éviter les brouilles; il se contenta donc de quelques ripostes goguenardes à l'adresse d'une superstition qu'il ne se permettait pas de qualifier et d'une monarchie aussi démodée que fossile.

— Ce sera pourtant un jour le salut de la France, dit le médecin toujours agressif.

— Oui, le salut… des gladiateurs avant de mourir : *Ave, Caesar…*

Son frère alors se lança dans une digression historique, rappela Louis XIV et le traité de Nimègue — 1678 —, panachant ses phrases de dates justes, de faits précis et tranchants comme des coups de scalpel; et Le Vassart, épouvanté de cette érudition, craignant au surplus d'y perdre de ses avantages de fortune,

préféra battre en retraite et convenir que la « monarchie avait fait de grandes choses ».

Les derniers spectacles servirent de transition.

— Avez-vous été au Gymnase? demanda Jane.

— Non, répondit madame Eugène. Nous n'allons qu'à l'Opéra-Comique.

Et, comme on causait des actrices : « Qui donc, dit Le Vassart, fait la maîtresse... cette belle blonde qui s'habille si bien? Marie... Marie... »

Cécile intervint étourdiment :

— Marie Magnier! acheva-t-elle de toute sa jolie voix.

Mais aussitôt elle devint très rouge sous le regard courroucé de son père.

— Comment connaissez-vous cette personne, mademoiselle? Répondez! Voyons! Comment connaissez-vous... ?

Et il demanda cela d'un tel air que, devant même que sa sœur eût expliqué la chose par la lecture d'une affiche et une rencontre à la caisse 1 du *Bon Marché,* Blanche en fondit dans son assiette. Par chance on se levait de table au moment, et elle échappa les rigueurs paternelles grâce aux cérémonies de va-et-vient des bras à offrir pour passer dans la serre.

— Allons! Venez que je vous montre mon Cluny! dit Le Vassart, dès qu'on eut pris le café.

Et, ayant emmené tout son monde dans le *hall,* il ne lui fit pas grâce d'une pièce de la collection Stankiewitch, enchanté des admirations bavardes de celle-ci, des indignations refrognées de celui-là, qui, accentuant encore sa froideur comme-il-faut pour mieux marquer le commun parvenu de son frère, se bornait à répondre aux : « Est-ce beau, ça? est-ce de l'époque, ça? » par un très froid : « C'est possible, je ne m'y connais pas. »

De retour au salon, tandis que les hommes faisaient une partie de billard, Jane s'occupa d'organiser des jeux; mais, après avoir pris place à la table, on s'aperçut qu'on n'avait point d'argent.

— Attendez! je vais en demander à ces messieurs, dit-elle, en traversant le salon pour gagner le billard.

Debout près de la porte, Daniel marquait les points au tableau. Lorsqu'il vit sa belle-mère, il vint au-devant d'elle.

— Vous voulez quelque chose? demanda-t-il d'un ton très doux qu'elle ne lui connaissait pas.

— Oui, des petites pièces… À nous quatre, là-bas, nous avons juste dix sous… Tu n'en aurais pas quelques-unes, des petites pièces?

— Mais… si. Vous en faut-il beaucoup?

Lorsqu'il tira sa bourse, quelque chose qui brillait tomba de sa poche en même temps. Il le ramassa aussitôt; puis, son regard s'étant croisé par terre avec celui de Jane, il pâlit un peu, et, l'air embarrassé, fit :

— Je crois que cela vous appartient. — Et il lui tendait son anneau d'or. — C'est Joseph qui me l'a remis hier… j'avais oublié…

Il traîna les derniers mots, car il savait mal mentir; et ce n'était pas la veille, mais bien six semaines avant, que, rencontrant Joseph dans la serre, celui-ci lui avait donné le bijou, qu'un jardinier venait de trouver sous des mousses : « J'allais le monter à monsieur, avait dit le valet de chambre. Mais dès l'instant que monsieur Daniel… » Et il avait accompagné ces mots d'un petit gloussement satisfait.

Jane eut une secousse intérieure en recevant dans sa main cette bague qu'elle avait bien reconnue. Elle ne broncha pas pourtant, et, la lui ayant rendue, de sa voix lente d'une hauteur calculée, elle répondit :

— Je ne sais ce que c'est.

— Pourtant… fit Daniel.

— Pourtant… quoi?

Ils se fouillèrent des yeux un moment.

— Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? interrogea Le Vassart, qui s'approchait, surpris de leur silence et de leur attitude.

Jane eut très peur : un froid de mort lui coula dans les veines et son cœur s'arrêta.

— Vous ressemblez à deux petits coqs en colère, continua Le Vassart. Daniel, veux-tu répondre?… Qu'est-ce qu'il y a?

— Mais… rien! fit-il en cachant l'anneau dans sa bourse.

Jane ne vit pas le mouvement, mais elle le devina : et, rassérénée soudain, elle eut une attaque de rire nerveux, douloureux, cassé : « Ah! ah! ah! que vous êtes amusant, mon ami! Croyiez-

vous pas que nous allions nous battre?... Je demandais à Daniel des petites pièces. Nous en manquons absolument. »

La soirée s'acheva mieux que rue Cassette. M. Eugène, que le billard ne favorisa pas plus que le whist, se vengea de sa malchance en éblouissant son frère avec le récit d'un bal, rue de Babylone, dans le somptueux hôtel de la duchesse de Grandvaux, dont la fille était devenue par mariage une petite cousine de sa femme, et en lui décochant, après, quelques flèches médicales dans le goût de celles-ci :

— Tu devrais modifier ton alimentation... C'est malsain d'être millionnaire... On mange trop et trop bien... Moi, comme médecin...

Et il prononça une ordonnance sévère, un régime à suivre, basé sur la constitution sanguine de Le Vassart, travaillée de goutte et d'échauffement.

— Tiens! fais comme moi, n'aie qu'un plat à ton dîner et mouille ton vin! Lève-toi de bonne heure et couche-toi tôt; sors peu en voiture, beaucoup à pied! Un peu moins de plaisirs... tu me comprends? un peu plus d'exercice... Et tu m'en diras des nouvelles! Est-ce que j'ai la goutte, moi? Est-ce que je suis échauffé, moi? Je sais bien que nous n'avons pas le même tempérament... Toi, tu as pris celui de notre père, qui était parvenu cependant à attraper la soixantaine... Mais comme il se surveillait aussi!

Grâce à ce petit nivellement féroce, qui remit le millionnaire à l'égalité de la mort, le docteur était presque souriant lorsqu'il demanda une voiture.

— Qu'on prévienne le cocher que c'est pour aller au faubourg Saint-Germain! dit-il. — Car il avait la prétention d'habiter le faubourg. Et il ajouta : « Trouve-t-on seulement des voitures dans ton diable de quartier?... C'est moi qui ne voudrais pas habiter si loin de tout! »

Le lendemain, pendant le déjeuner, on apporta à Le Vassart un large carton sous enveloppe.

— De la part de monsieur le baron Jolly, dit le valet en présentant le plateau.

L'ayant décacheté, Le Vassart lut rapidement : puis, la figure épanouie, après un : « Écoute ça, ma reine! » il recommença à haute voix : « Château de Beauplaisir — par Triel — Seine-

et-Oise. Au nom de S. A. R. I. monseigneur le prince de Chypre… »

Il s'arrêta, afin de juger de l'effet. Et, quittant son lorgnon : « C'est pour jeudi… une invitation de chasse… J'espère que tu vas te faire belle!… La Street en est, je crois, et le ministre probablement. Ainsi, attention!… Tiens! mais. Et le Petit Mozart? On l'a oublié. »

— Oh! dit Daniel, on sait que je ne suis pas chasseur.

— N'importe, si tu voulais, j'écrirais un mot au baron.

— Merci! J'ai justement quelque chose, ce jour-là.

Jane n'avait pas rencontré le prince depuis la matinée de madame Hervé (de la Moselle), et la pensée de le revoir la laissa parfaitement calme. Non qu'elle fût aussi indifférente qu'elle le voulait paraître à ce que son mari appelait « la conquête de l'Angleterre »; les femmes — même les plus vertueuses — ne font jamais fi des conquêtes, de celles-là surtout. Mais elle était en un de ces jours de dégoût, de flottement, où son âme tombait après des secousses de pensée. Elle alla sans plaisir commander son costume, se demandant même si elle l'utiliserait.

— Cela dépendra du temps, se dit-elle.

Puis, la veille de la chasse, comme elle descendait de chez elle, ayant à sortir de bonne heure pour une douche qu'elle prenait maintenant afin d'apaiser ses nerfs, elle trouva Daniel dans le vestibule, où il avait l'air d'attendre.

— Est-ce que vous irez demain? dit-il après l'avoir saluée.

— Mais… je pense. Pourquoi cette question?

— Pour rien… Pour savoir.

— Cela te déplaît?

— Nullement.

— Alors tu me donnes la permission?

— Je n'ai pas de permission à vous donner.

Il répondit cela d'un ton qui la blessa. Que signifiait cet interrogatoire? Quel droit avait-il donc sur sa vie?

— Drôle de garçon! pensa-t-elle. C'est parce qu'il n'est pas invité.

Cela donna du piquant à la chose : une coquetterie lui vint pour ce beau prince si galant. Et, ayant trouvé affreux son costume commandé, elle s'en fit faire un autre dès le matin sur une idée à elle, de toute la journée ne songea qu'à cet habit de

chasse, revint trois fois l'essayer, courut le Palais-Royal et la rue de la Paix afin de découvrir des boutons, des bijoux assortis; le soir venu, cette fièvre tomba, et Daniel lui aurait dit : « N'y allez pas! », qui sait ce qu'elle eût répondu?

VI

L'express passa, croulant la voie, où s'éleva un petit tourbillon de poussière. Alors, sur la porte du bureau, une casquette brodée d'argent appela : « Fusier ! Fusier ! » L'employé, qui, grelottant, un mouchoir autour du cou, écrivait l'heure au tableau, tendit la tête pour demander :

— S'il vous plaît, chef ?

— Le tapis. Allons ! dépêchons-nous !

Et le battant claqua avec un fracas de vitre.

— Le tapis !... Il me laissera bien transmettre, avant, la dépêche du 15 *bis*.

Et, après un coup d'œil à l'horloge, lentement, de son pas tordu de pied-bot, Fusier rentra dans la salle des bagages, où le carillon du télégraphe tintait.

Au bout de deux minutes, la porte du bureau se rouvrit et la casquette brodée d'argent reparut, puis une moustache grognonne, puis un petit ventre en poire de chef de gare de banlieue, sanglé dans sa tenue des dimanches. Il donna un tour de clé, et, tapant au carreau voisin :

— Fusier ! Fusier ! Eh bien ! ce tapis ? Est-ce pour demain ? Fusier !... En v'là un service ! Fusier ! Crénom de nom ! Fusier !

— Je transmets la dépêche du 15 *bis,* fit une voix.

— Envoyez Puyproux !

— Il est en manœuvre au garage.

— Nicot alors !

— Il est au signal.

— Cré nom de nom ! En v'là un service !

Et, les mains derrière le dos, sonnant ses clés furieusement, le chef promena sur le quai sa colère.

De temps en temps il roulait un regard piteux de l'autre côté de la voie vers le hangar de sortie pavoisé, dont les guirlandes de lierre, les plumets de houx, les panaches de sapin et tous les frais trophées aux couleurs de France et d'Angleterre, lamentablement s'égouttaient sous la fine tombée de brouillard d'un matin de mars glacial.

Soudain il porta une main à sa bonne oreille, l'arrondit en cornet acoustique : non, rien. C'était le vent, qui ronflait dans les poteaux du télégraphe. Puis il marcha au cadran, lut haut : « 10 heures 4 » et de nouveau appela : « Fusier! Cré nom de nom! Fusier! »

Comme on ne lui répondait pas, il jeta un coup de poing dans le carreau; car il venait d'entendre, cette fois, la clameur rapprochée du train spécial, qui accourait de Paris à toute vapeur.

— Le tapis! Cré nom de nom!... Ah! c'est pas malheureux! dit-il en apercevant l'employé qui sortait avec un rouleau de moquette rouge sur l'épaule.

Il traversa vite, puis, de l'autre côté, cria :

— Allons dépêchez-vous de passer!

— Bon! La foire n'est pas sur le pont, répondit gaiement Fusier, qui se retourna pour jeter au travers du treillage de bordure un « bonjour, la mère! » à sa jeune femme, la femme de la poste, qui s'en allait, son sac en bandoulière.

— Eh bien! Voyons! Fusier!

— On y va, chef.

Et il posait le pied entre les premiers rails — ce pied, qui ressemblait à un sabot de cheval —, lorsque le train spécial déboucha du pont encore à grande vitesse.

— Traversez pas! clama le chef de gare. Traversez pas, je vous dis!

Mais l'employé était lancé maintenant : il courait cahin-caha, fouetté par les grondements de la chaudière toute proche. Juste au milieu de la voie, il buta contre une traverse, et tomba, lâchant le tapis qui alla rouler loin en arrière. Il eut vite fait de se relever, et, sans le rouleau de moquette, il aurait pu encore éviter la machine. Il se crut le temps de le ravoir et revint sur ses pas, sourd aux appels du chef de gare et du mécanicien. La locomo-

tive approchait; et, quand pour la seconde fois il voulut passer, le chasse-pierre le cueillit et l'abattit sous les roues.

Cela fit un peu de tort à l'étiquette d'arrivée : le chef de gare, au lieu de se précipiter à la portière du wagon-salon, afin d'aider S. A. R. I. monseigneur le prince de Chypre à descendre, se démenait, se dépitait, se désolait, ordonnant au mécanicien : « Reculez! cré nom de nom! Reculez!... En voilà un service!... Je vous dis que Fusier est dessous », appelant au secours, en proie à un désespoir comique d'homme-consigne et de bon cœur.

Cependant de la station on était venu aux cris : des employés, des plâtriers, qui déchargeaient des sacs au garage, le cocher de l'omnibus de Triel, des paysans, un soldat, la femme de la poste revenue pour voir avec les autres.

La machine siffla, s'ébranla.

— Stop! commanda le chef de gare.

Alors ce fut un spectacle horrible. Fusier était là, sans vie, dans une flaque rouge, qui noyait l'entrevoie tout entière : rien que le tronc; les jambes traînaient loin, l'une, coupée à mi-cuisse, encore prise sous les roues de devant, l'autre, celle du pied-bot, couchée comme une vieille botte au revers de la voie montante. On le relevait quand le prince parut, suivi de son aide de camp et du baron Jolly très contrarié.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur Michelin? demanda le banquier.

Mais il ne reçut pas de réponse du chef de gare qui s'arrachait les cheveux sous sa casquette, en répétant : « Cré nom de nom! en v'là un service! En v'là un service! » Et ce fut une femme qui le renseigna :

— C'est quelqu'un de mort, quelqu'un du chemin de fer, dit-elle. Tenez! l'homme à la factrice... qu'a la sacoche... qui marche derrière comme si qu'elle était soûle.

— Ah! merci! fit le baron du même ton distingué dont il eût remercié un passant qui lui aurait dit son chemin. — Et, revenant au prince : « Monseigneur, lui dit-il, ce n'est rien... c'est un homme du chemin de fer. »

Et il voulut l'entraîner. Mais l'Altesse :

— Non, non, mon cher baron... non, non. Peut-être reste-t-il quelque chose à faire.

— Puisque Votre Altesse me le permet, je vais donner des ordres, accepta le banquier, qui s'en fut à la petite porte particulière devant laquelle ses gens attendaient.

En chemin il croisa Jane et son mari, madame Street et madame Hervé (de la Moselle), qui s'avançaient curieusement, flanqués du ministre et de sa femme, auxquels Joviac faisait escorte; et, de peur que la vue du sang ne pâlit le teint clair de ses belles invitées ou ne soufflât leur bonne humeur, il les força de rétrograder avec lui. Seul, le ministre crut devoir résister. Mais sur une exclamation de sa femme : « Agénor, tu sais bien que tu ne peux pas voir le sang! », appuyée de cette remarque à voix plus basse : « Puisque ce n'est pas ta circonscription! » [1], il rebroussa chemin en compagnie des autres.

Entre-temps on avait transporté le corps dans la salle d'attente, qu'une foule bourdonnante encombrait. Fusier était sans connaissance et sa femme agenouillée lavait ses plaies, ayant encore aux reins sa sacoche. La cuisson de l'eau salée lui fit rouvrir les yeux : il lâcha un juron, puis, se souvenant tout à coup, il pleura.

Alors le prince, qui, avec son aide de camp, avait suivi le cortège, s'approcha.

— Du courage, mon ami! dit-il en serrant cette pauvre main qui grelottait. Du courage!

Fusier leva son regard vers cette haute figure, qu'il ne connaissait pas, mais dont le sourire lui disait, et, trouvant du réconfort à se plaindre, il commença d'une voix balayée d'abois et de sanglots :

— C'est rapport à mes gosses… que ça m'… ah! ah!… que ça m'… embête… J'en ai six, moi… ah! ah!… tel que vous me voyez… deux… filles… le reste… ah!… garçons… et la mère n'est pas guère forte, la pauv'… ah! ah!…

À ce mot, sa femme éclata; jusque-là elle n'avait pas faibli, mais cette voix chère, qui la nommait, qui la regrettait, et qui avait des larmes en parlant d'elle, cela lui creva le cœur tout à coup.

1. Réplique d'une férocité typiquement mirbellienne. De même « ce n'est rien », un peu plus haut, p. 617.

— Emmenez-la! dit quelqu'un.

Un gendarme, qui venait d'entrer, s'en chargea : il fallut lutter; elle poussait des cris déchirants, que la mémoire éteinte du moribond l'empêcha de reconnaître.

— Comment qu'ils vont faire… tous les sept, continua-t-il, à présent que je serai… ah! ah!… que je serai… ? Si encore la crapule ne m'avait chopé que ma… que ma mauvaise jambe!… C'est jeune tout de même pour… fiche son camp! — Et, comme le prince lui parlait de guérir : « Guéri', dit-il. Et à quoi que ça me servirait de guéri' ?… P'i'que je n'aurais point de pain à leur donner… Ah! ah!… Bien sûr qu'ils ne voudraient plus de moi, au chemin de fer… Ils ne m'aimaient déjà pas trop… rapport à mon pied… Ah! ah! »

Puis une lueur lui vint; cet homme de grande mine, cette foule, qui se tenait à distance; et, débrouillant le personnage sous son négligé de chasse, il dit avec une manière de gaieté :

— Tout ça, c'est pourtant la faute… la faute à votre b… de tapis.

Une gorgée de sang enveloppa ces derniers mots, qui clapotèrent affreusement. Le baron, qui rentrait, nasilla : « On est parti chercher le médecin. »

— C'était pas la peine de le déranger, fît un homme de la gare. Fusier est…

L'agonie commença aussitôt, comme si cette phrase en eût été le signal. Elle dura quelques minutes. Vers la fin, la mémoire du malheureux eut l'air de se rallumer. Il appelait sa femme, ses enfants : « Caroline… Caroline!… Oh! mes pauv'tits gosses! mes pauv'tits gosses! »

— Je m'en charge, dit le prince, se penchant sur cette chose qui n'était déjà plus un corps et n'était pas encore un cadavre. Vous entendez, mon ami? Je m'en charge.

Cette grande parole lui fut payée comptant. Car, s'étant relevé, il entrevit Jane, qui était venue seule derrière le baron, moins attirée peut-être par le pauvre diable que par l'Altesse Royale, et, qui, prise à cette majesté d'action et de présence, au travers de la porte ouverte, lui donnait l'étrenne de ses beaux yeux mouillés.

Un train montant, dont le glissement ralenti ébranla les vitres de la salle d'attente, sembla ranimer le mourant; il prononça

quelques mots : « Caroline… la poste… en retard… le 15 *bis*… » Le reste fut étouffé par l'appel bourru du chef de gare : « Les voyageurs pour Poissy, Achères, Maisons, Paris… Il n'y a pas de voyageurs pour Poissy, Achères, Maisons, Paris ? » Voyant que personne ne se dérangeait, l'homme-consigne finit dans sa moustache : « Cré nom de nom ! En v'là un service ! »

Le médecin arriva peu après.

— Est-il transportable, docteur ? lui demanda le banquier.

— Oui, monsieur le baron, parce qu'il est mort.

On sortit en silence, Jane d'abord avec le prince, le baron suivant avec Fitzroy. Il fallut attendre le départ du train pour franchir la voie encore sanglante malgré les seaux d'eau jetés et la bruine qui tombait.

Lorsque la toque de loutre, aigrettée d'une aile de *grouse,* et la longue pelisse à taille de la belle madame Le Vassart parurent en dehors des barrières, madame Hervé (de la Moselle), qui était occupée à abriter ses rondeurs sous les acacias sans feuilles du tourne-bride, s'écria, oubliant la présence de l'Altesse :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous arrive ? Vous nous faites tremper, chère belle.

— Allons tailler un petit bac, intervint le marquis.

— Moi, remarqua madame Street, furieuse de s'être laissée vaincre en courtisanerie, je ne comprends pas qu'on aille voir ces choses-là quand on n'y est pas forcé. — Et elle finit presque haut en plongeant les yeux dans les yeux du prince : « Cette femme-là n'a pas de cœur. »

— Est-ce qu'il est mort ? demanda madame Doucerin.

Elle s'était retroussée jusqu'à mi-jambes, et, serrée entre le parapluie de Le Vassart et le parapluie du ministre, on n'apercevait d'elle que de forts bas blancs mouchetés de boue.

Le banquier, toujours soucieux de la gaieté de ses hôtes, fit : « Mais du tout, du tout ! Il y a de l'espoir. » Et il s'empressa de rejoindre le prince et Jane, qui, dépassant la grande berline à cinq glaces, arrêtée devant la porte de sortie, se dirigeaient vers un *drag* au repos derrière, les valets de pied, descendus, à la tête des chevaux.

— Est-ce que Votre Altesse préfère conduire ? dit-il.

— Oui, je préfère. Il pleut à peine. — Puis, se tournant vers Jane, qu'il n'avait pas quittée, le prince ajouta d'un ton de cour-

toisie charmante : « J'aurai l'honneur de vous conduire, si le vous permettez, madame. »

Il l'aida lui-même à monter, fit de même pour madame Hervé (de la Moselle), empoigna les rênes et le fouet que le baron lui tendait, et, bien d'aplomb, un fin sourire flottant dans sa barbe pâle, le premier *coachman* d'Angleterre enleva d'un clair coup de langue les quatre alezans dorés.

— Allons! Joviac! dit-il après quelques pas. Un peu de musique!

Le marquis tira la trompe de son fourreau de cuir et le *drag* n'était pas au bout de l'avenue que ces notes régayées de fanfare, le trot musical des bêtes, la petite pluie, qu'un vent d'est chassait en poussière piquante, avaient si bien dissipé, nettoyé les mélancolies du débarquement, qu'on eût demandé à ces gens ce qui les avait mis en retard, plus d'un peut-être aurait dit : Quoi donc?

Il y avait à peine trois kilomètres de la station au château de Beauplaisir, Beauplaisir-les-Princes, comme on disait dans le pays. Car il n'était guère de princerie, que le baron n'y eût logée, grisée de vin, de chasse ou d'amour. Et rien n'était si curieux à feuilleter que le livre d'hôtes à fermoirs précieux, dans lequel les Altesses, ravies d'une hospitalité magnifique, signaient de leurs prénoms, parfois, un mot d'impression reconnaissante. Vrai livre d'or, où le banquier étalait avec orgueil la griffe coufique du shah de Perse (Beauplaisir savait flatter jusqu'aux caprices orientaux), les paraphes de l'empereur du Brésil, du roi de Grèce et de bien d'autres, outre soixante grands-ducs, princes régnants ou présidents de républiques lointaines, non compris le fretin des ministres. Vrai livre d'or, d'où venaient au banquier les meilleurs profits de sa banque, ses mines de Primélaïeff, dans l'Oural, ses lignes de chemin de fer en Perse, en Grèce, en Portugal, au Brésil, et son soufre de Sicile, et son mercure d'Espagne, et son emprunt chilien, et ses *steam navigation mail* et le reste. Aux très intimes il montrait mieux encore : la chambre où Sa Majesté… avait passé une nuit avec… Et il citait tout bas une belle fille, parisienne ou étrangère, que des fournisseurs spéciaux draguaient pour lui et discrètement expédiaient à Beauplaisir avec des poissons rares, des fruits, des gibiers exotiques. S'il se taisait du nom, il y avait gros à parier que la personne était

du monde; — car il n'avait point de parti-pris et servait chacun suivant ses préférences, avec les sereines impudeurs d'un vieux garçon et le désintéressement hautain d'un Évangéliste, sans autre passion que son église et sa banque, et la haine du juif concurrent.

Les alezans trottaient, bien en main; déjà l'on apercevait dans la grisaille des branches les toitures effilées de tourelles moyen-âge. À un tournant du chemin, l'énorme grille frottée d'or éclata entre des barrières blanches, que deux lignes de gardes-chasses, en uniformes bleus et rouges — les couleurs de Chypre — jalonnaient. Quand le *drag* passa devant eux, ils lancèrent trois hourrahs, ce qui excita les chevaux et les jeta d'une allure plus vive dans le large quinconce de tilleuls menant à la cour d'honneur. Là un peloton de piqueurs se tenait, la trompe aux lèvres, qui, d'ensemble, sitôt la voiture en vue, sonnèrent une « royale ». Le prince descendit d'abord, pour tendre le poing à Jane; et il n'avait pas mis le pied sur la première marche du perron, où le baron, déjà en bas, l'attendait au milieu de sa livrée, que le drapeau anglais flottait à la pointe des deux tours.

— Mon cher baron, c'est comme cela que vous respectez mon incognito? dit le prince en souriant, avec une menace des doigts.

— Votre Altesse est ici chez elle, fit le banquier, s'excusant, mais trop fier pour recevoir un « Chypre » sans le crier aux voisins.

Ayant remis les femmes aux mains de valets qui devaient les conduire à des appartements désignés, lui-même il guida le prince par la salle des gardes jusqu'à une vaste pièce, que des tapisseries de Windsor décoraient.

Le laissant entre Fitzroy et Joviac, il revint en hâte recevoir le ministre que la berline amenait d'un trot exprès ralenti. Chacun casé, il retourna prendre les ordres de l'Altesse : sur l'assurance de celle-ci qu'elle était prête et avait une faim « considérable », il envoya un valet faire sonner la cloche, et s'en fut guetter ses hôtes sur le seuil du salon, les saluant chacun d'une phrase aimable à mesure qu'ils arrivaient dans leur accoutrement de *hunting,* le ministre extrêmement botté et fourré, Panel en élégant de magasin de confections, Le Vassart très gêné dans sa culotte neuve de Geiger. Quant à lui, il avait gardé son complet

de cheviot sombre et ses fortes bottines anglaises, ayant l'habitude seulement d'y joindre un petit collet et un chapeau gris, en chasseur fantaisiste pour qui la chasse était un pur agent d'affaires.

Les femmes en revanche — hormis celle du ministre et madame Hervé (de la Moselle), qui comptaient suivre seulement en voiture — avaient fait assaut de crânerie et de petits « ah! ah! » murmurée accueillirent madame Street, les mollets nus sous sa courte jupe à l'Écossaise, Jane enfin dans son travesti de drap beige, haut guêtrée sur des culottes bouffantes, et le buste moulé par un jersey de loutre.

Aussitôt que le prince parut avec Fitzroy et Joviac, tous trois en *knickerbockers* à carreaux d'une correction britannique, la porte de la salle à manger s'ouvrit et un maître d'hôtel très gros cria :

— Monseigneur est servi.

L'Altesse fit d'abord un mouvement vers Jane, puis, sa politesse d'étiquette reprenant le dessus, ce fut madame Doucerin qu'il conduisit à table, ce dont madame Street le remercia avec un sourire de Junon.

Le déjeuner n'eut pas l'allure pimpante d'un repas de chasse, bien que la chère fût royale et royalement offerte par un peuple de valets dans de la vaisselle plate aux armes de Chypre accotées d'Angleterre, sous un plafond du Tiepolo, encadré de boiseries de Capo Ferrato, de Bergame. Mais le voisinage de cette aigre-douce madame Doucerin, qui, traitant de puissance à puissance, répondait aux avances de l'Altesse par des « oui, prince », familiers, avait de quoi refroidir, piquer même de moins chatouilleux. Le ministre eut beau lancer, dès le Xérès, une tirade filante sur le parlementarisme modèle, que l'Europe enviait à la Grande-Bretagne [1], et qu'il demandait la permission de nommer le *cricket-ball* raisonné d'une opposition sympathique; Joviac, plus d'à moitié gris au Château-Larose, eut beau rajeunir d'une langue ou d'un accent spécial quelques nouvelles à la main [2] de

1. Agénor Bardoux était en effet un admirateur de la monarchie anglaise. Voir le *Journal* des Goncourt, coll. Bouquins, Robert Laffont, Paris, tome II, p. 675.

2. Brèves histoires drôles, ou supposées telles, dont les journaux étaient friands, notamment le *Gil Blas*.

la veille; madame Hervé établir un savant parallèle entre les alliances nécessaires et les alliances naturelles; Le Vassart attaquer la louange des chambres de commerce anglaises; madame Street pindariser des impressions de voyage aux lacs du Cumberland, et Panel timidement tenter une aventure de chasse en Écosse — « bien que, disait-il, il fût plutôt pour l'art qui fait, que pour l'art qui défait » —, la conversation eut tout le temps les somnolentes allures d'un repas officiel. Et lorsque, après les fraises et le Johannisberg, monseigneur se leva, monseigneur se « crevait ». C'est ainsi du moins que Joviac interpréta son mouvement de retraite.

Cette fois, par exemple, la politesse eut tort, et au lieu de madame Doucerin ou de madame Hervé (de la Moselle), dont les puissants corsages l'embastionnaient de droite et de gauche, ce fut Jane qu'il emmena au fumoir, où le café attendait sur une large table de malachite, témoignage monnayé d'une satisfaction grand-ducale.

— Ils sont mortels avec leur politique… Ne trouvez-vous pas? lui dit-il, ne se souvenant plus que son mari en était, de ces politiqueurs à outrance.

— Vous n'aimez donc pas la politique, monseigneur? fît Jane, qui, du déjeuner, n'avait pas dit une parole.

— Oh! non.

— Pourquoi? dit-elle, insoucieuse plus qu'ignorante des protocoles d'étiquette.

— Vous aimez peut-être à parler cuisine, vous?

— Oh! non.

— Eh bien! La politique, c'est comme la cuisine; j'en mange, mais je n'en parle pas. À quoi bon, quand il y a tant de sujets exquis à traiter? — Et, en disant cela, ses clairs yeux de libertin la croquaient.

— Ah! Et lesquels, par exemple? fit Jane d'un ton de petite fille gourmande.

— Mais… les arts, les… femmes…

— Vous aimez à en parler, monseigneur, des femmes?

— Oui, j'en parle, mais je n'en mange pas.

— Vous êtes bien sûr?

Leurs regards se touchèrent une seconde; mais madame Street, qui les épiait, les sépara d'un mot acide :

— Vous accaparez Son Altesse, ma chère.

— Je n'accapare personne, riposta Jane, qui, sous un prétexte, alla rejoindre son mari.

Le prince, un peu piqué de cette retraite, se mit à ferrailler en anglais avec la belle Américaine, qui exprès rendait le fer et se fendait à fond. Un instant elle put espérer avoir le prix du tournoi; le prince lui ayant demandé de quel clan d'Écosse faisait partie le gentil *Highlander* qu'elle représentait, elle répondit crûment :

— *Cyprus.*

— Ah! dit-il.

Et il allait poursuivre, la bouche déjà mielleuse du compliment tout prêt, lorsque le baron, s'approchant, proposa de partir et de profiter du soupçon de soleil qui filtrait à point entre des nuées éclaircies.

— Allons! mon cher baron! dit le prince.

Et l'on passa dans l'armurerie, dont les hauts placards de chêne clair contenaient les râteliers d'armes.

— Monseigneur, prononça le banquier, voici des compatriotes. Je me permets de les recommander à Votre Altesse. Elles sont de Roberts de Londres.

— Non, non, répondit gaiement le prince, que ce voisinage de beautés faisait de belle humeur. Je veux une Parisienne... Rien ne vaut une Parisienne.

L'équipement du ministre acheva de rompre la glace. Quand le baron lui tendit un *choke-bored,* madame Doucerin se précipita, suppliant son mari de ne pas le prendre :

— Tu n'as jamais tiré, Agénor! — Puis, comme il insistait, désireux de se revancher devant Jane du rôle secondaire où la présence de l'Altesse le rangeait, elle se tourna vers le baron, et, des pleurs dans la voix : « Au moins, dit-elle, ne lui donnez pas de cartouches! »

Cela plut à rire et madame Hervé (de la Moselle), brandissant l'arme du ministre, dans un bel élan de chauvinisme arrosé de vins belliqueux, entonna : « Allons, enfants de la patrie! »

— En voulez-vous une, madame? offrit le banquier.

— Oh! non, merci! Je suis maladroite comme une pie borgne. Je serais sûre de rapporter mon rabatteur.

Seules, « les deux belles », ainsi que madame Hervé les appelait, s'armèrent de miniatures à crosses d'ébène, dont les joues étaient capitonnées. Tout le monde garni, on monta dans deux breaks menés en poste pour gagner le rendez-vous.

C'était à une étoile de ces quatre cents hectares de forêt, clos de murs, qui permettaient en toute saison la chasse — c'est-à-dire les affaires. Les gardes étaient là, porte-carniers et valets de chiens et les charrettes à gibier attelées de poneys corses. Le baron posta son monde en trois groupes, occupant chacun une des allées parallèles, largement percées parmi des bois de jeune coupe : d'abord le ministre, madame Street et Le Vassart; puis Joviac, Panel et Fitzroy; Jane enfin, entre le prince et lui.

— Là! vous y êtes? cria-t-il, lorsque chacun eut sa place.

Et il donna le signal au garde-chef, qui jeta un long « ohé! » auquel les rabatteurs répondirent. Les trois groupes s'ébranlèrent, salués de la main par mesdames Hervé (de la Moselle) et Doucerin, dont l'une tremblait pour son mari, l'autre pour son alliance. Et aussitôt une clameur lointaine embrassa le taillis d'un tonnerre d'abois qui allaient s'approchant : la chasse commençait. Vraie promenade au début et promenade charmante; la broussaille nue, frappée d'un sucre de givre, flambait dans le soleil de midi tout rond et tout rouge, comme une tache de sang au milieu d'un ciel verdâtre; l'air calmé prolongeait les bruits en ondes harmonieuses; l'herbe craquait sous les pieds, avec des petits brisements de coquilles, et des tas de feuilles humides, emmêlées aux cheveux roux des bruyères, montait une bonne odeur d'oronge.

Jane marchait à côté du prince — le baron se tenant un peu derrière, le fusil à la bretelle, suivi des porte-carniers, qui rechargeaient les armes, et des deux valets de chiens, qui, leurs braques lâchés, criaient, à chaque bête qui passait : « Faisan à droite, monseigneur!… Lapin à gauche, monseigneur!… Chevreuil sous bois, monseigneur! », parfois un appel à la ligne de rabat.

Cependant des coups de feu éclataient au loin, des vols lourds crépitaient dans le taillis. Le prince tirait peu, très occupé de Jane, à peine de-ci de-là lorsqu'une pièce lui partait trop belle, tentant son adresse de roi qui a chassé tout petit.

— Mais vous ne manquez donc jamais? dit-elle après un joli coup.

— Oh! si, quelquefois. Mais j'ai assez de chance aujourd'hui. Je suis… Nous avons un mot qui explique… Est-ce que vous savez l'anglais?

— Assez pour demander du pain.

— C'est qu'en français… Enfin je vais essayer : je suis… enchanté.

— Cela veut-il dire ravi?

— Oui, et autre chose encore. Votre présence me…

Elle changea le sujet, qui lui semblait périlleux, et, par un caprice bien femme, lui demanda :

— Comment trouvez-vous madame Street, monseigneur?

— Je ne la trouve pas. On ne trouve que ce qu'on cherche…

Un hoquet furieux de coq faisan, qui traversait l'allée, la queue en panache inondée de soleil, lui jeta le fusil à l'épaule. Mais, désarmant, il dit : « Tirez donc!… Tirez donc!… » — « Bravo! » ajouta-t-il en voyant l'oiseau baisser sous le plomb, puis choir par petites saccades encore vivantes.

Ce succès mit Jane en goût; et pendant quelques minutes elle sema sa poudre au hasard, sans épauler seulement, riant d'un frais rire lorsque le prince se moquait de ses bredouilles.

— Attendez que je vous montre… Vous ne tenez pas bien votre fusil.

Et, lui plaçant la crosse à l'épaule, il l'enveloppait de ses bras. Mais ce jeu lui déplut, lui fit peur peut-être, et elle sembla un moment ne songer plus qu'à la chasse.

C'était maintenant sous bois un continuel galop de petites pattes fines sur les feuilles craquantes, des envolements sonores, qui secouaient les cépées, à mesure que le cercle du rabat se resserrait, qu'on approchait de l'enceinte fermée loin par des papillotements de banderoles. Le prince, gagné à cette ivresse de bêtes qui fuient, de poudre qui parle, lâchait ses coups au jugé, reprenait une arme prête, la déchargeait et toujours, amoncelant un carnage, une boucherie, qui faisait dans l'herbe une rosée de sang. Soudain le vent s'éleva; un long rideau de nuées, courant sur le soleil, balaya d'ombre toute l'allée, et la pluie tomba en averse.

— Eh! dit le prince. Voilà qui n'est pas du programme… Vous avez un manteau?

— Pas le moindre, monseigneur.

— Voulez-vous le mien?

— Mille grâces.

— Arrêtons-nous, au moins!

— Bon! pour une ondée…

Ils continuèrent quelques pas; mais, comme l'averse augmentait, le prince, se retournant, fit :

— Mon cher baron, ne pourriez-vous… ?

Il n'alla pas plus loin, car il venait de s'apercevoir que c'était aux gardes qu'il parlait.

Alors un d'eux, ôtant sa bombe galonnée de rouge, dit :

— Monseigneur, M. le baron s'est blessé au pied; conséquemment M. le baron…

— Ah! interrompit le prince, qui eut comme un petit froid à la peau.

— Si monseigneur désire se mettre à couvert, il y a pas loin au pavillon, qu'on appelle. C'est ici bien proche, à demi-portée de fusil, sur votre main droite.

— Voulez-vous? demanda le prince à Jane, qui poursuivait sa marche, narguant la pluie. — Et sa voix était très caressante et la lumière de ses yeux suppliait.

Elle ne répondit pas tout de suite, hésitante et peureuse au bord de cette faute qui s'ouvrait là, brutalement, et dont les facilités mêmes la troublaient. Puis au fond d'elle, à l'horizon de sa pensée, il lui sembla voir passer la figure haineuse de Daniel; et ce fut avec une sorte de colère qu'elle consentit.

— Vous voulez bien? Oh! que vous êtes gentille et que je vous…

Il allait dire « je vous aime » et, ce mot, qui lui resta à la gorge, elle l'entendit pourtant. Dès lors il s'enhardit. Prenant son propre manteau des mains d'un garde, il s'entêta à le lui arranger aux épaules : c'était un mac-farlane à carrick, qui la grandissait presque à sa taille. Rapprochés par l'averse, ils marchaient vite maintenant, côte à côte, se frôlant de l'épaule, de la hanche parfois. Et il y avait entre eux des silences plus ardents que des paroles.

Le tapage du rabat s'éloignait sur la gauche, suivant la courbure de l'allée, que traversaient encore ci et là un lapin lancé du taillis comme par une fronde, quelques poules faisanes échappées des dernières mues, de temps en temps une bécasse, qui montait droit dans la broussaille, secouant en pluie l'eau de ses ailes. Une seule fois encore, un chevreuil, qui bondit du fourré, et, mutin, s'arrêta au milieu, allongeant son mufle humide et fauve, donna envie au prince, qui l'ajusta. Mais Jane eut pitié, et, comme si elle se fût déjà sentie en droit de lui demander quelque chose, elle dit :

— Non, il est trop joli ; ne le tuez pas !

— Pour vous, oui, répondit-il.

Et le cadeau de cette vie fut entre eux comme les arrhes d'un marché.

Sur le point de tourner dans un chemin qui croisait, le prince s'informa du geste :

— Oui, monseigneur, fit un garde. Le pavillon est droit dans le bout.

Ils regardèrent en même temps. C'était un rendez-vous de style Louis XVI, large et bas, avec de hautes fenêtres. Et, involontairement ils ralentirent le pas, lui assuré de son plaisir et le savourant par avance, elle tâtant son peu de force, et soucieuse de prolonger l'espèce de joie inquiète qui la tenait et dont les frissonnements n'étaient pas sans douceur.

Mais, s'étant retournée, surprise tout soudain du silence de l'avenue, elle vit que les gardes les avaient laissés. Ce fut pour elle une lumière : ce baron, qui était resté derrière, se disant blessé, ces gens, qui partaient à leur tour, suivant quelque ordre reçu… Mais alors sa faute n'était plus sa faute : on la donnait ; elle ne se donnait pas. Et cette pensée lui fit honte, que ces gens étaient dans son secret, qu'elle ne tomberait pas par sa seule faiblesse, et que cet abandon d'elle-même, les étapes de sa chute, et ses combats et ses soupirs, d'autres les avaient préparés.

D'un coup d'œil elle cingla l'Altesse, qui continuait à se distiller en phrases courtoises, respectueuses jusqu'en leur manque de respect. Elle eut envie de lui crier : « Je sais tout. Vous êtes un lâche », puis de s'enfuir. Mais elle n'en eut pas le temps : le perron était là avec les blanches tentations de ses degrés de marbre, l'attirance de sa porte entrouverte, par laquelle on aper-

cevait un cabinet de glaces, des trumeaux gais, des meubles souples, couverts d'un damas riant à bouquets, un lunch enfin servi auprès d'un feu flambant. Et la pluie qui se faisait du complot, et les nuages qui s'égouttaient tout à coup, comme pressés à la fois par une main puissante.

— Allons! dit le prince, s'effaçant sur le seuil.

Et, la bête qui est en l'homme s'étant cabrée au dedans de lui, ce fut d'une main presque rude qu'il la poussa à l'intérieur.

Elle ne se révolta point, amollie dès l'entrée par une chaleur de bien-être. Et lorsque ses yeux de prince l'appelèrent, elle vit que de cet éclair de dépit, qui lui avait levé le cœur sur le chemin, quand elle s'était sentie seule et livrée, rien de tout cela n'avait passé la porte et qu'elle était à lui, qu'il n'avait qu'à la prendre.

— Approchez-vous donc du feu!… Est-ce que vous n'avez pas froid? dit-il.

Elle vint à la cheminée et y demeura droite, tandis qu'il lui ôtait son manteau, avec des gestes d'une lenteur savante, qui s'arrêtaient davantage aux boutons de la gorge, et, descendus, s'éternisaient en promenades chatouilleuses sur ce corps qui vibrait. Alors elle eut conscience d'être dévêtue sous son travesti masculin et ne sut que faire de ses jambes; elle éprouvait une gêne à les savoir nues dans leurs guêtres de daim. Lui restait debout près d'elle, mal à l'aise au dernier moment; sa main dégantée semblait chercher le long de la taille de Jane une place où fixer son étreinte, sans que sa fierté habituée aux avances osât affronter un refus. Puis, comme elle se recoiffait, les bras hauts, repiquant une natte sous sa toque, il en profita pour la saisir à deux bras avec ces mots :

— Que vous êtes belle!

Mais elle se dégagea, et, blottie dans un fauteuil, les genoux retirés sous sa demi-jupe, riposta par cette suprême défense de son ironie en détresse :

— Vous me trouvez belle?… C'est la première fois qu'on me le dit.

Il partit d'un rire aigu, qui rappelait la hennissement d'une bête en amour, et, allant prendre sur la table une assiette de sandwichs, il revint la lui présenter à genoux.

— Je vous adore, fit-il tout à coup, étranglé d'un désir violent.

— Voilà un mot, en revanche, que vous ne dites pas pour la première fois !

— Si, je vous jure… jamais comme maintenant… jamais !

— Eh bien ! mettons que vous m'adoriez ! Après ?

— Après ?

— Oui, après ? — Effrayée de sa propre attaque, elle la corrigea aussitôt : « Vous m'étouffez avec vos sandwichs… Ne sauriez-vous m'adorer d'une façon moins… bourrante ? »

Il se releva, et, ayant été verser d'un vin d'Espagne dans un haut verre de Venise, il le garda dans sa main.

— À une condition ! dit-il, en se ragenouillant.

— Oh ! oh ! des conditions !… Mais, écoutez donc ! Est-ce qu'on n'a pas marché dans l'allée ?

Il courut à une fenêtre, et, après un rapide coup d'œil d'homme coutumier des surprises, il alla fermer la porte au verrou.

— Non, non, dit Jane. Si on venait… cela ferait croire…

— Quoi ?

— Ce qui n'est pas, répondit-elle d'un ton qui s'effarait à mesure au souffle chaud de ses sens éveillés.

Il retomba devant elle sur un genou, sa bouche à hauteur de ses cheveux, où une goutte de pluie tremblotait.

— Vous avez donc juré de me faire mourir de soif ?

— Voici ! Mais, en échange, vous me permettrez de boire cette jolie perle d'eau qui frissonne ici… à votre petite oreille.

Jane, sans répondre, tendit la main. Et elle fermait les yeux, s'abandonnant, déjà vaincue, et des envies lui courant par la chair, lorsqu'un coup frappé à la porte les jeta debout tous les deux, pétrifiés et muets.

Elle retrouva d'abord la parole et sa première pensée fut pour lui, pour ce monseigneur en goguette, ce bel amoureux expert aux escampativos.

— Sauvez-vous ! lui dit-elle à voix basse. Laissez-moi !… Qu'on ne vous trouve pas… — Voyant qu'il ne bougeait point, collé au sol par une peur, elle se risqua à une croisée, tourna l'espagnolette, écarta les battants, et, la lui ayant montrée : « Par là ! fit-elle. Vite ! »

Mais le ridicule de cette fuite lui sauta à l'esprit.

— Non, dit-il. Je ne vous quitterai pas. Il n'y a rien dans notre tête-à-tête qui puisse…

— Si… le verrou! râla-t-elle, le bras vers la porte, que du dehors on essayait d'ouvrir.

Un silence s'abattit entre eux, et, d'instinct, ils se reculèrent l'un de l'autre, écrasés, sans paroles.

Encore une fois, du geste elle lui montra la fenêtre et il s'y dirigeait quand, soudain, une figure d'homme dépassa le balcon, grandit à la taille d'un corps, et, sous ses habits souillés, sous son feutre ruisselant, Jane reconnut Daniel. Il était venu de Paris après eux, les suivait depuis le commencement de la chasse, en plein bois, au risque de se faire tuer, et c'était lui que tout à l'heure elle avait entendu marcher dans l'allée, guettant l'heure de paraître.

Elle hurla un cri rauque : « Toi! » et épaula son fusil ramassé derrière elle sur la table. Mais le prince le lui arracha des mains. Et, ayant retrouvé son aplomb sous la menace d'un danger :

— Qui êtes-vous? demanda-t-il, très calme en apparence, à Daniel, qui avait sauté dans l'intérieur et avait couru déverrouiller la porte.

Avant que celui-ci eût pu répondre, Jane, se jetant entre deux, cria — et ses yeux avaient des pleurs de rage et sa voix des fouettements d'épée :

— Monseigneur, je vous présente le fils de mon mari… Comme il est bien dressé, n'est-ce pas?

Le prince s'inclina, et, affilant son sourire : « Est-ce qu'il rapporte? » dit-il.

Daniel fit un mouvement pour s'élancer. Mais Jane l'arrêta d'un regard, et, claquant des dents de fureur, de tout près, les yeux enfoncés dans les yeux, elle lui cracha ces mots :

— Oh! Je te déteste… je te déteste… Si tu savais comme je te déteste!… C'est infâme, ce que tu as fait là!… Tiens! Va-t'en!… Va-t'en! Mais va-t'en donc! Je te tuerais! Je te…

Et, sans le toucher, elle le poussait, le reculait, comme fasciné par ces diaboliques œillades. Arrivé au perron, il enveloppa le prince d'un regard menaçant, puis, la tête dans ses mains, il disparut au profond du taillis.

Daniel parti, Jane eut une crise de nerfs, qui se noya vite en un torrent de pleurs. Elle se sentait amoindrie, dégradée. On

l'avait insultée, et devant qui ? Devant l'homme qu'elle aimait. Car elle l'aimait maintenant qu'on l'en avait voulu séparer : son excuse, cet amour, sa revanche contre le misérable qui l'avait sauvée lorsqu'elle ne le voulait pas. Après, elle s'abîma en d'infinis pardons, en des protestations vibrantes.

— Je suis sûre que vous ne m'aimez plus… plus du tout… Oh ! que je suis donc malheureuse !

Comme le prince, sensiblement refroidi par cette scène de famille, et l'ayant consolée de son mieux quoique sans chaleur, se préparait à partir, elle eut un désespoir, se jetant à ses genoux, l'embrassant, le touchant, dans une offre violente d'elle-même. Alors elle eût donné sa vie pour qu'il la possédât.

Il voulut bien rester jusqu'à la fin de l'averse ; et ils vécurent là ensemble une heure éternelle, lui, son envie passée, se battant l'âme afin de faire du bruit à défaut d'autre chose, et s'ennuyant au point que, s'il avait eu des cartes, il lui en aurait peut-être proposé une partie, elle, se désolant sur un plaisir perdu, escompté, comme un enfant qu'une pluie force à garder la maison.

Au baisser du jour, des grelots de postiers tintèrent dans l'avenue : c'était le baron qui arrivait en landau à la recherche de ses hôtes. Et admirable fut sa surprise en les rencontrant là.

— Nous avons fouillé tout le bois… Nous pensions Votre Altesse égarée. J'avoue que l'idée ne m'était pas venue… Ce sont toujours les choses les plus simples à quoi l'on songe en dernier, dit-il, avec son flegme anglican, sous lequel perçait une fièvre de joie.

Mais il déchanta vite au retour : l'air de fatigue du prince et ses bâillements d'ennui, mal dissimulés par une petite main gantée de chevreau blanc à côtes noires, les yeux rouges de Jane et ce reste de hoquets qui lui sifflaient par-ci par-là dans la gorge, lui firent craindre pour une certaine grande concession de *railways* cypriotes, qui ne devait guère à son estime coûter qu'une petite, toute petite concession de vertu.

Le piquant de cette rentrée, qui prêtait un peu bien le flanc aux commentaires, passa inaperçu, grâce à une histoire que le banquier inventa, personne que les gardes et les intéressés n'ayant eu vent ni de sa fugue ni de sa blessure : — on s'était mis ensemble à l'abri, pendant qu'un valet de chien allait faire atteler

une voiture. Seule, madame Hervé (de la Moselle) conçut quelque soupçon et comprit aux figures que l'alliance anglaise, non plus que la concession, n'avait avancé d'un demi-pas.

— Combien de pièces, chère belle? demanda-t-elle à Jane, lorsqu'on fut réuni autour du grand feu clair de la salle des gardes.

— Dix-sept ou dix-huit, je crois, d'après mon compte-gibier… Onze lapins et…

— Pas de grosse bête? interrompit madame Street, très jalouse de n'avoir eu à croquer qu'une Excellence.

M. Doucerin, qui n'avait eu, lui, qu'une Américaine à vaincre, se consolait de cette facile victoire, en courtisant Jane que l'Altesse délaissait.

— Et vous, monsieur le ministre, qu'est-ce que vous avez tué? lui dit-elle méchamment, avec le flair de quelque maladresse.

— Quatre faisans et… un chien, répondit-il un peu confus.

Mais Le Vassart, qui, pendant toute la chasse, n'avait fait autre chose qu'appuyer les coups du ministre, en réclama sa part d'un ton de courtisan :

— Oh! mon cher ministre, vous êtes trop modeste. Le chien, avouez au moins qu'il est indivis… C'est vrai, dans la bruyère, on aurait juré un chevreuil.

— La voiture de monseigneur! cria du seuil un laquais de grande mine.

Ce ne fut qu'alors qu'on s'aperçut de l'absence de Joviac, qui ne rejoignit qu'à la station, fort débraillé, ayant perdu sa montre, son épingle de cravate, jusqu'à ses boutons de manchettes, au lansquenet contre son porte-carnier, dans un kiosque du bois.

— Hein? très zèbre! dit-il, en narrant sa « culotte » au baron, qui, tout ému, s'informait s'il n'avait pas été victime de quelque rabatteur de grand chemin. Croiriez pas?… Jamais voulu jouer sur parole, ce rossard-là!

VII

— … *Le second, c'est d'être fidèle à la pensée, à la doctrine, à la politique de ce grand cœur, qui n'a jamais battu que pour la France, de ce grand esprit, qui n'a jamais… que pour la France, de ce grand… qui n'a jamais… que pour la France, de ce grand… qui n'a jamais… que pour la France…* Comment trouves-tu le mouvement de phrase ?

La voix de Le Vassart, cette voix grossie de petit homme, où éclataient encore ci et là les coups de gueule de l'ancien commis de la maison Maheu frères, emplissait d'un écho de tribune le cabinet bourgeois aux meubles cossus, dont les cuivres s'endormaient dans un commencement de nuit. Debout, le dos au feu, mâchant avec ses queues de mots son cigare éteint, il feignait de la lire loin, à portée de son lorgnon d'écaille, cette profession de foi, qu'il savait par cœur depuis quatre ans qu'elle était faite et que la nomination de M. Doucerin au Sénat venait enfin de sortir du tiroir.

Il ralluma son cigare et reprit :

— Voyons ! franchement, comment trouves-tu… ?

— Mais, très bien, dit Daniel qui n'écoutait pas.

— Oui, je crois qu'elle marchera comme ça : — Et, continuant : Ma péroraison à présent ! Tu vas voir : elle n'est pas mal. Je passe mon programme… *me-me-me-me… suppression de l'exemption militaire des séminaristes…, du budget des cultes…, du service de cinq ans…, suppression… suppression… me-me-me-me… qui sont le minimum de nos revendications politiques et sociales…* J'arrive tout de suite à ma péroraison. Hum ! — Et, ayant posé

son cigare à cheval sur un cendrier, remis droit un flambeau qui n'était point à sa place, puis toussé, puis craché, il poursuivit, soignant ses gestes, que les vitres de la bibliothèque lui renvoyaient vis-à-vis : — *En conséquence…* hum!… *En conséquence, mes chers concitoyens, j'accepte la candidature, que vous m'avez spontanément…* Ça n'est pas tout à fait exact, mais tu sais, c'est la formule consacrée… Je reprends… *que vous m'avez spontanément offerte dans l'arrondissement de Gerville, et, sans nourrir l'ambitieux espoir…* — Il répéta, en changeant le ton : — *Sans nourrir l'ambitieux espoir…* On dit bien « nourrir l'espoir »?… *de remplacer jamais l'homme supérieur qui vous a représentés dix ans, l'éminent député d'hier, le sénateur éminent d'aujourd'hui, le ministre enfin, qui a attaché son nom à tant de magistrales réformes…* Ce n'est pas non plus tout à fait exact, mais, tu sais, c'est la formule… *j'ai la ferme… j'ai la ferme conviction que…*

La porte s'entrebâilla et Jane, passant la tête, fit : « Daniel! »

— Nous travaillons, cria Le Vassart. — Il eut un haussement furieux des épaules et ajouta entre ses dents : « Pas moyen avec les femmes d'avoir une minute de tranquillité! »

— Ah! pardon, je ne savais pas… dit Jane. Eh bien! quand vous aurez fini, prêtez-moi Daniel pour cinq minutes, voulez-vous?… J'ai un petit service à lui demander.

Elle n'attendit pas de réponse, ferma la porte et retourna lentement à son boudoir, l'âme si ensommeillée, les sens si morts, qu'elle dépassa l'entrée et dut revenir sur ses pas. Toutes ses veines palpitaient lorsqu'elle s'assit au fond du lit chinois, ouaté d'une ombre gris-perle que l'or de la lampe trouait seulement d'un point clair. Et elle se sentait lasse, lasse comme après un mois de fièvre : il n'y avait pourtant qu'une nuit et quelques heures de jour depuis hier. Quelle nuit! Du sommeil, mais harassé, vécu, pire — oh! cent fois — qu'une insomnie, et des rêves, un tourbillon de rêves, suivis de sursautants éveils, et des peurs, de ces peurs de songe qui tuent : l'aventure de la veille au pavillon de chasse s'augmentant de tout un imbroglio de cauchemars; son mari survenant, averti par Daniel; alors une lutte, un massacre, beaucoup de sang versé… Lequel? elle ne savait plus. Mais elle s'entendait encore hurler : « Assassin… assassin! »

Oui, ce cri, elle en gardait l'écho dans les profondeurs de son âme et, rien que d'y penser, elle frissonnait. C'était cela qui l'avait éveillée, le matin, juste au moment que sa femme de chambre entrait. Et cette fille avait des manques dans la voix en lui demandant :

— Est-ce que madame est malade ?

Malade, non, elle ne l'était pas; et le petit jour ombré, qui, les rideaux ouverts, s'était éparpillé sur les draps de son lit, avait chassé tous ces fantômes. Il ne lui était resté qu'une sorte de courbature d'âme et de corps douloureuse à pleurer; elle s'était mise au bain et y avait dormi très doucement, rêvant qu'elle était morte et ne s'éveillerait plus. Le réveil était venu pourtant, et, avec lui, un cruel éblouissement de souvenirs — sa journée de la veille se dressant d'une netteté de vie au fond de sa mémoire, et une crainte montant en elle peu à peu, comme si elle s'était enfoncée dans de l'eau. Daniel avait parlé, cette fois, et son mari savait...

Jusqu'au déjeuner elle l'avait attendu, tremblant de peur à chaque pas qui ébranlait le couloir. Le Vassart serait entré en ce moment qu'elle n'aurait pas trouvé, pas cherché même un mot de défense. Au coup de cloche, elle avait envoyé prévenir qu'un peu souffrante elle ne descendrait pas, ne pouvant soutenir seulement l'idée d'une rencontre avec Daniel. Le temps avait marché : et toujours personne. Vers une heure enfin, alors que déjà elle commençait à désespérer de le voir — car cette indifférence maintenant la cuisait comme une injure —, son mari avait paru, plus musqué, plus souriant, plus épanoui que jamais.

— Eh bien ! ma reine, nous avons donc nos nerfs ? avait-il dit en lui baisant la main. Il faut soigner ça; tu sais que ce soir tu as deux bals importants.

Et, comme il était habillé pour sa promenade de digestion quotidienne et que rien au monde — à peine son ministre — ne la lui aurait fait retarder de cinq minutes, il était parti après s'être informé de la robe qu'elle mettrait, répétant son éternel : « Tâchons d'être belle et aimable ! »

Elle avait été bien près de le rappeler, de lui crier : « Daniel ne vous a donc pas dit... ? » Mais la voix lui avait manqué et le courage.

Seule, un grand dépit lui était descendu dans l'âme : quel homme était-il donc, qui, sachant ce qu'il savait, gardait le silence et lui faisait bon visage? Il la méprisait donc bien, qu'une faute d'elle — ce ne pouvait être que cela aux yeux de Daniel —, une éclaboussure à son honneur d'époux ne l'émût pas même autant qu'une tache à son habit! Alors pourquoi cet espionnage? Puisque, après, il ne lui faisait pas même l'aumône de sa colère, pas un cri, pas une larme, rien qui marquât enfin qu'elle lui fût de quelque chose.

Des heures avaient passé sur cette plaie d'âme, et un besoin de lumière était né au travers de l'obsédante ritournelle de ces pourquoi; elle avait couru dans sa chambre afin d'y guetter Daniel sorti dès le matin, l'avait vu revenir en compagnie de Le Vassart, et, ayant sonné pour savoir où ils étaient tous deux, elle s'était enhardie jusqu'à l'aller appeler elle-même, certaine que, devant son père, il n'oserait pas dire non. Et maintenant elle l'attendait avec une impatience crispée, un malaise de désir.

Elle sauta sur ses pieds et bondit vers la porte. Elle avait cru entendre qu'on venait. Trois fois un bruit, qui était en elle, la fit retourner au couloir. Enfin elle perçut un petit craquement cadencé de bottines, qui devenait plus clair peu à peu et on n'avait pas frappé qu'elle criait : « Entrez! »

— Vous désirez me parler? dit Daniel, en restant debout, les mains basses, contre la porte, qu'il avait refermée lentement.

Elle marcha sur lui, frémissante. Toute sa fureur, éteinte dans l'effondrement de son être, lui remontait au cœur; et ce fut d'une voix affilée comme une lame qu'elle lui poussa ces mots en plein visage :

— Combien te paie-t-on pour le métier que tu fais?

— Je ne comprends pas, dit Daniel sourdement.

— Attends! tu vas comprendre.

Et, s'approchant de lui à le claquer du vent de sa bouche, elle lança la suite d'un ton bref, galopant, ainsi qu'un couplet de théâtre.

— Il était une fois un roi et une reine… Tu vois, ça débute comme *Peau d'âne,* mais ça finit moins bien. Un jour le roi, qui était vieux, conçut des soupçons sur la conduite de la reine, qui était jeune. Il avait un fils du premier lit — appelons-le le Prince Noir, veux-tu? Il n'avait pas vu de bon œil, le Prince Noir, son

père convoler et boudait, en conséquence, loin de la cour. Que fait le roi ? Il rappelle le Prince Noir, le nomme chef de sa police secrète, aux appointements de… combien ?

— Je ne comprends pas, répéta Daniel, qui était d'une pâleur de mort.

— Peu importe, du reste ! Il le nomme donc, lui donnant mission de… filer… la reine, je crois, cela s'appelle ?… oh ! discrètement, en gentilhomme… de police. Le Prince Noir accepte naturellement : l'occasion est trop belle pour se venger d'une marâtre… D'abord il bat froid à celle-ci, puis, changeant de tactique, il lui fait des avances, la cajole, afin d'endormir ses méfiances, devient son chevalier servant, mieux même, son ami, jusqu'à ce qu'il devienne son espion… Comprends-tu à présent ? dit-elle à un mouvement qu'elle lui vit faire. Mais tout passe, tout lasse, tout casse. Un jour, la reine outragée — quel style hein ? mais c'est celui de l'emploi — ira trouver le roi et lui déclarer que cette vie n'est plus tenable, qu'on se dégoûte de tout, même de la police, même du policier, qu'elle sortira ou lui de l'hôtel… pardon, du royaume, et qu'il ait à choisir entre son fils ou sa femme. — Et, ayant croisé les bras d'un geste hautain qui donnait plus de fouet encore à ses mépris : « Je suis curieuse de savoir, acheva-t-elle, ce que tu répondrais à la place du roi ? »

— Je ne suis pas… le roi, bégaya Daniel, dont les mains battaient le vide, cherchant un point d'appui.

— Voyons ! qui choisirais-tu, de la reine ou du Prince Noir ?

— Madame, prononça Daniel d'une voix pétrie de larmes, vous ne le croyez pas, ce que vous avez dit là ? Vous savez bien que jamais…

— Jamais… ?

— Jamais mon père ne… — Il ne put pas finir ; mais, portant ses deux poings à son front dans un coup de désespoir, il sanglota : « Oh ! Dieu ! Dieu ! » Puis, les joues fouettées d'eau, il releva la tête : « Et vous avez pu penser que c'était mon père… ? fit-il en éclatant. Mais il ne m'a rien dit, mais je ne lui ai rien dit… »

— Jure-le donc que tu n'as pas parlé à ton père en rentrant de Beauplaisir ?

— Je le jure, dit-il.

— Jure-le donc que tu ne lui parleras pas, à ton père ?

— Je le jure.
— Sur quoi ?
— Sur quoi voulez-vous que je jure ?
— Sur ta mère, dit-elle. Je t'en défie !
— Eh bien ! fit Daniel, en étendant la main, les yeux profondément clairs jusqu'à l'âme. Je le jure sur ce que j'ai de plus sacré au monde, le souvenir de ma mère !

Jane recula, frappée d'une vision, balbutiant : « C'est vrai ?… C'est bien vrai ? Il ne t'a pas parlé ?… Tu ne lui as pas parlé ? Tu ne lui parleras pas ? Mais alors… alors… » — Et elle se rapprochait d'un petit glissement des talons insensible. « Alors pourquoi es-tu revenu ?… Pourquoi m'as-tu suivie ?… Cela te fait donc de la peine qu'on m'aime et qu'on me le dise ?… Je n'en ai pourtant pas tant… » — Et sa voix se déchirait, s'en allait par lambeaux. « Ce n'est pas ton père, ce n'est pas toi… Je n'ai personne… n'est-ce pas ?… Personne ne m'aime, moi. »

— C'est vrai, fit Daniel, comme un écho lointain, personne ! — Et disant cela, avec ses dents, avec ses ongles il déchiquetait son mouchoir.

— Alors pourquoi ?

— Vous êtes la femme de mon père, dit-il. Et ce qu'il ne voit pas, lui… ce qu'il ne fait pas, lui…

Elle eut encore une dernière piaffe de colère : « Ton père est d'âge à se défendre tout seul. »

— Vous portez le nom de maman, bégaya-t-il très bas.

Elle eut une sorte de génuflexion lente, affaissée, et, pleurant : « C'était pour cela ? » dit-elle.

Il fit « oui » de la tête et lui aussi fléchissait, lui aussi pleurait. Et le même mot leur tomba de la bouche en même temps : « Pardon ! »

Elle se redressa la première, et, lui prenant le bras :

— Si tu avais voulu, dit-elle, je n'aurais pas demandé mieux, moi, que d'être une… femme comme ta mère. Mais il ne fallait pas m'abandonner… Je t'ai attendu deux ans. — Elle se cacha le visage dans son épaule. — « Et c'est un peu par ta faute que je ne le suis pas ».

Ils marchèrent quelque temps sans se parler qu'avec des larmes. Puis elle releva son beau front, et, ayant mis tout son cœur dans un regard, elle murmura, sa bouche presque à sa

bouche : « Il est encore un peu temps, dis ? Tu m'aideras ?... Tu m'aimeras ?... Moi, il faut qu'on m'aime. » — Sentant son bras se détacher du sien, elle poursuivit : « Là ! tu vois bien !... Tu me fuis déjà... Alors comment veux-tu que je fasse... moi... toute seule ? Me promets-tu au moins de ne plus être... méchant ?... Car tu as été très méchant... Dani ! vilain Dani !... Toi, tu ne te rappelles pas. Il n'y a que moi qui me souvienne, parce que... il n'y a... que moi... » — Elle attendit pour finir qu'ils eussent atteint la fenêtre, et, l'ayant ouverte, comme si elle eût voulu prendre des témoins de ce qu'elle allait dire, doucement elle laissa couler sa phrase qui semblait l'haleine même des fleurs pâmées dans l'ombre rose de la serre : « Il n'y a que moi qui t'aime. »

Daniel la contemplait en silence, buvant à longs yeux sa beauté. Lorsqu'elle eut dit, il secoua la tête avec le sourire triste d'un espoir qui s'en va. Mais elle :

— Tu ne m'aimes pas... je sais bien... Aussi tu n'as jamais essayé... Tu m'as détestée de parti-pris... parce que... parce que, enfin... Si tu voulais essayer seulement ! Je t'assure, je ne suis pas si mauvaise que tu crois... non, pas si mauvaise... Essaie, reprit-elle, d'un ton plus câlin encore. Essayer, cela ne coûte rien... Dis : j'essayerai.

— J'essayerai, répéta Daniel, la voix cueillie par ce doux accent de prière.

— Dis : j'essayerai d'aimer un peu ma petite mère.

— J'essayerai d'aimer un peu ma petite mère.

— Là ! donne-moi la main à présent. — Il la donna.

— Je te promets, à dater d'aujourd'hui, d'être toujours une bonne mère et une bonne femme. Mais il faut que, toi, tu me promettes d'être mon fils... mon ami... Allons ! dis !

— Je promets... commença Daniel.

Mais, ayant retiré sa main tout à coup, il fit : « Non, cela, je ne peux pas... je ne peux pas. » Et il sortit en courant, sans que Jane, immobilisée de stupeur, trouvât pour le retenir, un mot, un cri, un son même dans l'étranglement de sa gorge.

VIII

Ninise allait et venait dans sa cuisine. Derrière elle, picorant des miettes, une petite poule coquetait, toute blonde au milieu du blond ruisseau de soleil, que la porte ouverte et les deux demi-croisées versaient sur le carreau couleur de cire. Accrochés au mur, près d'un coucou de Hollande dont la gaine de noyer éloignait les battements, un canari sifflait, couvrant les bouts de chansons des ateliers en face et le lent tapotement d'un ciseau à sculpter : dehors, des moineaux se querellaient, des enfants jouaient avec des cris minces d'hirondelles et parfois un couvent voisin tintait des choses douces, qui vibraient longtemps dans l'air immobile.

Soudain une voix gasconne appela : « Ninise!… Ninise, nom de D…! »

— Oui, père.

Elle descendit la marche, mit une main à son front, et, ayant aperçu le sculpteur, en pourpoint de velours et en toque Rembrandt, debout au seuil de l'atelier noir d'ombre, elle traversa vite le jardin et le passage de cour.

— Quoi? qu'est-ce tu veux?

— Tu n'as pas vu ta sœur?

— Non, père.

— C'est un peu fort…

Il rentra alors, des jurons plein la bouche; et un grand bruit de rires et de paroles remua le large vitrail de la baie lorsque d'une poussée il eut jeté la porte après lui.

— Puisque me voilà, autant que j'aille chercher mon lait, dit tout haut Ninise.

Elle revint à sa cuisine, prit un bol de porcelaine à fleurs d'or au fond d'un buffet bas. Comme ses doigts avaient marqué sur le poli du battant, elle le frotta longuement d'un chiffon de laine qu'elle tira exprès d'un tiroir. Ensuite elle disparut pour faire un peu de toilette dans sa chambre, une pièce blanche, avec des rideaux de mousseline et une Vierge de plâtre en guise de pendule; puis, une fanchon nouée sur ses cheveux rouges, du rouge florissant de ses joues, elle ferma la porte à deux tours, cacha la clé sous du lierre qui montait le long du chambranle, et, tranquille, s'en fut, suivie de sa poule blonde.

Mais, dans le jardin, cette question, lancée d'une cadence bordelaise, l'arrêta :

— Le papa, il est là, mignonne?

— Tiens! c'est vous, monsieur Lorieu? dit-elle, reconnaissant dans le menu vieillard capricant et propret, dont le vaste chapeau provincial venait de surgir au-dessus du treillage, un pays, un créancier de son père — l'une de ces âmes sensibles, qui, jadis, après la mort de la Kreutzer, s'étaient intéressées au sort de l'auteur victimé de *Doris.*

Celui-là avait connu Mario à La Jeune Gascogne, où, sa journée finie de payeur au Comptoir d'escompte, le brave homme, chaque soir, en vieux garçon ponctuel, venait lire *Le Temps,* qu'on lui mettait de côté avec sa pipe d'écume et un bock d'une forme particulière contenant juste un demi-moss; empaumé par la chaleur de ce verbe, de cet accent compatriotes, séduit par ces théories outrancières, « pourfendeuses de toutes les tyrani*ll*es », il avait, en haine de « l'homme de décembre », prêté tout son pauvre argent d'économie — quelque trois mille francs — au martyr, qui s'était gardé de lui rien rendre, et depuis la chute de l'Empire le remettait, pour l'acquit de sa dette, au prochain ministère, dont le premier soin sans faute serait de lui faire une commande ou de lui acheter sa statue. — « Bon! bon! ça ne presse pas! » répondait le crédule employé, qui, outré de la conduite des ministres — des m*a*onstres d'ingratitude —, tentait de son côté des démarches auprès d'un personnage du Comptoir, devenu sénateur. Aussi bien il était créancier commode et peu quêteur d'argent, au contraire, ouvrant sa bourse à

l'occasion, trop heureux de ce prétexte pour fréquenter chez un artiste, un célèbre, aux heures vides, que la retraite lui faisait; et au fond, tout au fond, son rêve — un rêve, qu'il n'avait jamais encore osé produire au grand jour, — c'eût été de toucher sa créance en nature et d'avoir son buste par l'auteur de *Doris*.

Le bonhomme renouvela sa question, agrémentée d'une petite tape au menton de Ninise.

— Oui, père est là, répliqua-t-elle. Mais vous pouvez pas rentrer. — Et, moins haut, elle finit : « Il y a des monseigneurs. »

— Des monseigneurs!... Pour une commande?

— Moi, je sais pas, monsieur Lorieu.

— Oui, oui, c'est la commande... la commande...

Et M. Lorieu rétrograda, la face illuminée d'espérance.

Ninise sortit du jardin derrière lui. Mais elle n'était pas arrivée au bout de la première cour, s'étant à grand mal dépêtrée des enfants accourus dans ses jupes, qu'elle s'arrêtait, clouée de surprise : elle avait reconnu Jane débouchant de l'allée.

— Tiens! *seu*sœur... Comment donc que t'es venue? Je vois pas ta voiture, fit-elle de sa voix surette, une voix de mue, qui se fêlait au milieu des mots.

Elle posa son bol pour embrasser Jane, qui, retroussant son voile, souriante de l'étonnement qu'elle causait, lui disait de son ton reposé :

— Oui, c'est moi. Bonjour, ma chérie. Cela va bien?

Sans répondre, Ninise répéta : « Comment donc que t'es venue? »

— Moitié à pied, moitié en tramway, dit Jane.

C'était une partie qu'elle faisait souvent, de courir comme jadis le pavé, seule, en grisette, pas fâchée des admirations peuples, des : « Cristi! la chouette femme! » ouvriers; goûtant des plaisirs à de certaines rencontres, des hommes qui la suivaient et peureusement l'appelaient : « Mademoiselle... Dites donc, mademoiselle...? » et qu'elle s'amusait à promener, à confondre, lorsqu'elle retrouvait quelque part sa voiture ou rentrait d'un air de maîtresse à son hôtel. Un mot, reçu de son père le matin, l'avait invitée à venir voir la « terre » de sa *Diane,* cette *Diane* depuis des ans sur le chantier; et, sitôt après le déjeuner, habillée court d'une redingote de fourrures, coiffée d'un petit feutre rond, qu'une gaze à pois de satin enveloppait beaucoup,

elle était partie pour la rue Denfert, heureuse de s'échapper d'un jour maussade et de distraire sa tristesse.

— En tram'! Ah! bien! excusez, quand on a des équipages!...

Et, prenant du champ afin de la regarder d'ensemble, Ninise gronda sa sœur. C'était donc à cause de cela qu'elle était torchée?

— Tu sais bien que je t'aime pas si t'es mal mise!... Et qu'est-ce qu'on va penser dans le quartier? finit-elle avec une moue de dépit.

— Je ne suis pas assez belle comme cela? fit Jane après un silence.

Car jamais elle ne pouvait revoir d'un regard sec, d'un cœur rassis, ces lieux, où, parmi toute une colonie de sculpteurs et de peintres, elle avait traîné un peu de sa bohème, la maison aux murailles craquelées, dont le rez-de-chaussée avait logé un morceau de sa vie, cette longue cour toute barbue de folle herbe, cette claire-voie peinte d'une couleur chocolat par laquelle on entrapercevait — vis-à-vis le mur vibrant d'angelus des Dames du Bon Pasteur — la rose enfilade des ateliers, sorte de remises plates rien qu'en fenêtres et en portes, augmentés chacun d'une languette de jardin, puis, formant le fond, les marronniers de l'Observatoire et ses toits de mosquées d'une blancheur crue d'Orient.

— Belle... avec pas de queue, merci!... Père t'a donc pas écrit, ce matin? dit Ninise.

— Mais si.

— Alors il t'a pas dit...?

— Quoi?

— Ah! quoi? — La jeune fille fit une mine prudente et plus bas elle ajouta : « C'est qu'il m'a dit de pas le dire. »

— C'est donc un secret?

— Je sais pas.

— Allons! qu'est-ce que c'est?

— Non, non : père bougonnerait... Mais dépêche-toi donc!... Il y a déjà un bon bout de temps qu'ils sont là.

— Qui, « ils »?

— Les monseigneurs, pardine!

Et drôlement Ninise mit un doigt sur ses lèvres, comme si elle avait voulu, bien que trop tard, se prescrire le silence.

— Les « monseigneurs »?… Qu'est-ce que cela veut dire?

— Ça veut dire qu'on t'attend… Mais vas-y donc, grosse bête!… C'est-y à cause que t'es pas bien mise que t'as peur de rentrer?

— Non, répondit Jane, qui venait de comprendre enfin.

— C'est que, moi, j'ai le goûter de mes petits… Voilà le soleil dessus l'Observatoire. Ça veut dire que trois heures vont bientôt sonner au Bon-Pasteur… Tiens! Écoute-les, les matins, la vie qu'ils font?

Elles avaient dépassé la claire-voie, se trouvaient maintenant dans la petite rue pavée qui séparait les ateliers des jardins; et déjà depuis quelques minutes des cris d'enfants venaient de la cour d'entrée : « Ninise! Ninise!… Aïse! » ceux-ci colères, suppliants ceux-là, d'autres à peine prononcés par une bouche sans dents.

— Voulez-vous vous taire! fit-elle, se retournant, la main en porte-voix. — Et, ayant poussé la porte du jardinet : « Tu peux venir si ça t'amuse », dit-elle à Jane qui l'avait suivie.

Alors elle sortit la clé de dessous sa cachette de feuilles et ouvrit la cuisine, dont l'intérieur luisant se ralluma d'une clarté qui remit en goût de chanter le canari dans sa cage.

— Je ferme toujours, expliqua-t-elle à cause qu'il y a des voleurs ici. L'autre mois, on m'a chipé du sucre… une demi-livre de cassé… Mais oui, tâche à présent!

Elle posa son bol vide sur le petit fourneau, dont les cuivres, les faïences s'animaient de lumière, et tira du buffet bas une miche qu'elle se mit à tailler. Lorsqu'il y eut quatre belles tranches bien pareilles, elle les beurra mince, les saupoudra de sel blanc, puis, portant sa clé à ses lèvres, elle siffla.

Tout aussitôt un bruit de galopades et de miaulements accourut, et le jardin fut envahi de marmaille. Ils étaient trois, se tenant par la main, faisant le panier à deux anses, deux très petites filles en bonnets, guère solides encore sur leurs galoches, et, au milieu, un gros père mal peigné, en culotte et en blouse bien propres, qui marchait, les jambes écartées, roulant des yeux louches sous des mèches chanvreuses. Derrière, venait un grand de douze ans, avec une veste boutonneuse de taches, et qui tirait

la langue, l’air idiot. À la vue de Jane, tout ce menu monde s’était renfrogné, resserré les uns dans les autres, et, se taisant soudain, ils avançaient, tête basse, les pieds lents, comme s’ils avaient de la glu aux semelles. Même, près de la porte, le gros père recula, et ce furent les petites qui passèrent d’abord, sans lâcher ses mains, qu’il essayait de reprendre, pris d’une peur de sauvage devant cette belle dame.

Quand Ninise eut fait le partage, avec des recommandations à chacun : « Tiens, Sidore, et mange pas si vite qu’hier, pour pas te faire mal au ventre !… Vous, chipies, que je vous revoie pas l*i*cher votre beurre le premier, hein ?… Et toi, grand Jojo, chipe pas celui des autres ! Tu sais qu’ils vont en enfer, les chipeurs ? », elle les assit à la file sur le banc, dehors, au soleil; puis, passant devant eux, elle les moucha l’un après l’autre gravement.

— Hein ? sont-ils sages ! dit-elle.

Jane fit « oui », l’âme ailleurs. Cette infamie nouvelle de son père l’avait comme abêtie : ainsi c’était un piège, cette lettre; il l’avait fait venir pour la livrer au prince, de même que jadis à Le Vassart. Et sans Ninise, qui sait… ? elle aurait succombé peut-être, cette fois, à cet amour bandit.

— Ah ! que je t’aime, toi ! fit-elle, éclatant.

Et, passionnément, gloutonnement, elle embrassait Ninise. Mais l’autre eut un rire niais, et, se détachant de ses bras : « Qué que t’as donc ? dit-elle. Est-ce que tu deviens folle ?… Tu rentres pas, décidément ? C’est pas pour dire, ajouta-t-elle avec une gaieté enfantine, mais tu le fais poser, ton monseigneur ! »

— Il n’a pas fini, murmura Jane.

Et ce mot, qu’elle dit presque au hasard, ouvrit en elle une idée. Au lieu de partir, comme elle y avait pensé d’abord, dans la première fièvre peureuse et colère où ce voisinage l’avait jetée, elle resterait, ce serait plus drôle; et elle s’amusa beaucoup par avance de leur mine, lorsqu’ils apprendraient le soir par Ninise qu’elle avait passé son après-midi là, narguant leur embuscade vaine et leur piège inutile.

— Tu veux pas venir au salon, ma belle madame ? demanda Ninise. J’ai le temps aujourd’hui… Non ? Alors dans ma chambre ? — Et, comme sa sœur refusait encore, elle finit : « Au moins assi’s-toi… Attends ! je vais te chercher une chaise. »

D'un revers du tablier blanc, qu'elle avait renoué par-dessus sa robe d'alpaga sans tunique, elle chassa la poule perchée au bord de l'assise de paille; puis, ayant une autre pensée, elle courut à sa chambre, et, revenant avec un petit fauteuil de velours bleu : « Veux-tu dehors? » dit-elle.

— Oui, il fait si doux! Là, sous le berceau, je serai très bien… Et personne ne pourra nous voir.

C'était une tonnelle de treillage, couverte de vigne vierge, dont les cordages grisâtres commençaient à verdir. Devant, le jardin s'allongeait entre ses haies de lilas bordées d'herbe; une large bande de soleil, tombant des toits en face, le chauffait; et les petites feuilles naissantes, qui semblaient rousses dans la clarté, prenaient des finesses de dentelles anciennes sur le transparent d'ombre des ateliers, où quelques vitres, quelques numéros, peints au minium sur les portes, luisaient seulement, éclaboussés de lumière. Le ciel au-dessus avait des profondeurs de miroir; rien que des boules de nuages pâles y flottaient, d'un ton de perles nageant dans une eau qui serait bleue. Et c'était délicieux, cette paix qu'on respirait là, cette odeur d'avant-printemps, cette harmonie de silence, où les bruits de la ville n'arrivaient qu'en notes musicales, pareilles à des voix de foule tout en haut d'un clocher.

Ninise causait de sa cuisine, venant voir parfois ses enfants, qui mangeaient bien sages en balançant leurs jambes.

Mais Jane n'écoutait pas. Elle baignait doucement dans du souvenir. Pas un grain de sable de l'allée qui ne lui parlât d'autrefois : ce banc, Ninise l'avait fabriqué, elle se le rappelait bien, avec deux bûches et une planche, qu'un voisin, un peintre, M. Georges, qui avait son atelier au 9, s'était amusé à peindre d'un beau vert végétal; et, il y a de ces choses qu'on n'oublie pas, ce barbouillage avait été cause d'un malheur : une certaine robe en popeline bleue — une robe neuve, achetée sur l'argent de ses premières leçons — qui, malgré toutes les benzines, toutes les térébenthines du monde, était restée verte à jamais pour s'être assise trop tôt sur la couleur pas sèche.

— Sidore! dit Ninise.

Elle s'était installée sur la porte, une serviette aux genoux, et, sérieuse, elle épluchait de la salade, interrompant son bavardage pour régler le repas de ses petits d'un geste ou d'un mot, et

grignoter elle-même des friandises, une pomme, un morceau de sucre, un croûton, qu'elle sortait de sa poche et qu'après elle refourrait précieusement. Puis, comme se rappelant, elle demanda des nouvelles de Daniel — Daniel tout court, une habitude d'enfant prise autrefois, les dimanches que, sur l'invitation de madame Le Vassart, sa sœur l'emmenait à Ville-d'Avray avec elle.

— Mais il se porte très bien, fit Jane au bout de quelques secondes qu'elle mit à revenir de son petit voyage de mémoire.

— Ça lui va bien, sa barbe, pas?… C'est un monsieur à présent… Il est venu samedi dans la journée… il t'a pas dit?

— Non, il ne m'a pas dit, répéta Jane intéressée. Il vient donc te voir?

— Mais oui… souvent. C'est drôle qu'il t'ait pas dit. J'étais dans mon savonnage, avec du savon jusqu'au nez… Il m'a embrassée tout de même.

— Il t'embrasse donc? fit Jane, en regardant sa sœur.

— Mais oui. Est-ce qu'il y a du mal?… Il dit que je te ressemble, ajouta Ninise, qui prit un air flatté.

Elle envoya une tape à l'idiot, qui, sans parler, tordait les bras d'une des petites parce que celle-ci ne voulait pas lui donner son reste de tartine.

— Tu sais, si tu recommences, gare! — Puis son papillonnant esprit d'innocente changea de route : « C'est une chance que ça soit pas mon jour de pot-au-feu », dit-elle.

Et elle expliqua qu'elle le mettait le lundi et le jeudi, deux livres de bœuf dans la culotte, qui lui donnaient du bouillon pour trois jours, à cause que son père l'aimait bien.

— Aujourd'hui j'ai qu'un réchauffage à faire. Père dîne en ville… Tiens! ça me fait penser qu'il faut que je lui repasse une cravate blanche… C'est cette nuit que j'ai eu de l'ouvrage! continua-t-elle.

Et ce furent des doléances de maîtresse de maison soigneuse. Son père était rentré un peu parti avec une mauvaise femme qui avait dégobillé partout; elle avait dû se relever, les soigner. Lui, passe, mais des traînées pareilles! Est-ce que celle-ci ne lui avait pas donné des coups de pied, en l'appelant « poison! » à cause qu'elle ne trouvait pas assez sucrée sa tisane? Puis avec l'argent il n'était pas raisonnable, gardait le magot et voulait être nourri à

l'œil. Si ç'avait été pour payer M. Lorieu et les autres, qui venaient censé tous les jours réclamer leur dû, à la bonne heure ! Mais non, il s'en allait faire la noce, se rendre malade. Encore la semaine dernière elle avait dû emprunter trois francs au père Chéradame.

— Ah ! la vie n'est pas toujours farce, conclut-elle, en se levant afin de battre sa salade.

Les petits jouaient maintenant avec une vieille caisse roulant sur des bobines ; il en tenait trois dedans, et l'idiot, qui les traînait, s'amusait à courir très fort, puis, s'arrêtant, il les culbutait. Et de crier, le gros père, et de rire, les fillettes, qui montraient leur derrière sans culotte, jusqu'à ce qu'elles s'en vinssent larmoyer dans les jupes de Ninise :

— Dites-y qu'y recommence plus ! Y nous fiche tout le temps par terre.

Ninise, à bout, confisqua le chariot.

— Je vais te renvoyer chez ta mère, tu entends !… A-t-on jamais vu un garnement… ? Ah ! si t'étais à moi, va, grand Jojo ! — Et, se tournant vers Jane : « Vois-tu, les jeunes, c'est comme les vieux, faut que ça se fasse des misères. »

Alors, longuement, elle lui dit ce qu'ils étaient, d'où ils venaient. L'aîné, l'idiot, c'était le fils de la concierge, madame Gacon ; la pauvre femme, qui avait eu son mari fusillé après la Commune, était restée seule avec cinq moutards, deux au pays à dix francs par mois, les autres en demi-pension chez les sœurs, et se tuait d'ouvrage à piquer de la couture pour un tailleur de la rue de Vaugirard. Mais elle avait du mal à joindre les deux bouts ; l'idiot la mangeait et ne pouvait seulement pas l'aider à balayer sa cour ; sans compter les niches encore ! L'autre jour, est-ce qu'il ne lui avait pas démoli sa machine ? Et les sous qu'il lui volait, et une pièce de drap, du drap à douze francs le mètre, qu'il lui avait déchiquetée à coups de ciseaux ! Eh bien ! cela n'empêchait pas qu'il ne fût son chouchou. — « Ce n'est pas sa faute s'il est venu bête », disait-elle. — Ah bien ! à sa place… ! Les deux petites étaient les filles du père Chéradame, qui avait son atelier au numéro 6, et son logement aussi, par misère. Il avait été riche autrefois, le père Chéradame : à preuve qu'il avait encore, accrochée après son mur, une belle affaire pour marquer le temps, en doré, belle, non, c'était quelque chose… ! Mais une

gueuse, qu'il avait épousée déjà vieux, lui avait tout fricoté avec ses fras-fras. Quand il n'avait plus eu ça, elle était partie faire la vie, de l'autre côté de l'eau. Et lui, le pauvre vieux, un ancien Prix de Rome, qui avait un groupe sur l'Opéra, en était réduit à mouler des Bons Dieux et des Bonnes Vierges (celle de sa chambre venait de lui), pour une maison de la place Saint-Sulpice. Quant au gros père, c'était l'enfant d'une repasseuse du sixième, qui allait en journées; elle l'avait eu d'un peintre, M. Maurice. Elle devait bien se rappeler, M. Maurice, celui de l'atelier 13, qui était si coureur? Eh bien! il s'était marié l'an passé en province, ce grand lâche-là!

— Moi, ça m'amuse de les avoir, acheva-t-elle. C'est comme mes pépées, la même chose.

Cependant elle tournait, virait, ouvrant, fermant des armoires, fourbissant ici, rangeant là, toujours causant, toujours croquant, avec des coups de jupe à la poule, aux petits, qui lui couraient dans les jambes. Un moment, ayant entendu un bruit frais qui cinglait le carrelage, elle se retourna très en colère : c'était l'idiot, qui avait lâché le robinet du filtre et riait de voir l'eau couler.

— Attends que j'aille t'aider, toi, là-bas! — Comme il ne finissait point, elle lui envoya une claque pas bien méchante et fit d'un ton radouci, où on sentait l'indulgence du préféré : « Grand Jojo, va! »

Mais, s'étant accroupie afin de tourner la clé, soudain ses yeux s'en allèrent, un peu d'écume savonneuse lui moussa aux lèvres, et, le corps croulé d'un vent d'épilepsie, elle se renversa de tout son long dans la flaque.

Cela fit sauver les petites et le gros père. Seul l'idiot demeura, et quand Jane, accourue aussitôt, eut relevé et dégrafé sa sœur, la soignant avec des gestes tremblés, ayant peur malgré elle de ces crises, qu'elle connaissait bien pourtant, il allongea le cou pour voir les petits seins de chatte de Ninise, qui pointaient hors du corsage entrouvert.

Celle-ci revint vite à elle, et moins rouge seulement, elle recommença de parler et d'agir de son même air affairé, ne se rappelant rien.

Jane avait pris sur elle le gros père et l'amusait en lui coulant des bagues dans ses petits doigts mous, songeant au plaisir qu'elle aurait si cet enfant était sien.

— Attends que je te mette une serviette ! Il te cochonnerait ta robe, dit Ninise, qui l'aperçut de sa cuisine.

Elle descendit au galop, et avant de glisser la couche, elle tâta longtemps la robe de sa sœur : « Ça doit bien coûter dans les quatre francs cinquante, ce lainage-là… J'ai acheté, l'autre jour, un petit damier comme ça pour me faire un caraco. »

Elle rentrait souffler son feu de braise, lorsqu'un vieil homme à barbe d'apôtre, vêtu d'une blouse tachée de glaise qui lui descendait aux talons, sortit d'un atelier et vint s'accouder au treillage.

— Vous voulez quelque chose, monsieur Chéradame ? dit Ninise.

— Oui, du feu pour ma pipe. J'ai flambé ma dernière allumette.

— Entrez donc !

La vieux pénétra dans le jardin. Ayant aperçu Jane, il retira un fez qu'il avait et fit un mouvement en arrière. Mais Ninise :

— C'est ma sœur, vous savez bien ?

Toujours nu-tête, il avança jusqu'à ses filles en train de couper de l'herbe dans une tasse.

— Vous êtes sages, mes bijoux chéris ? leur dit-il en se penchant afin de les embrasser. Vous n'ennuyez pas votre petite maman ?

— Mais non, bien sûr ! répondit Ninise.

Alors il s'en retourna avec un grand salut, oubliant le feu qu'il était venu chercher.

Quelques minutes après, la porte de l'atelier en face s'ouvrit et Mario appela : « Ninise !… Ninise ! Nom de D… ! » Puis, d'une voix déjà trébuchante d'ivresse, il ordonna :

— Va-t-en me chercher du champagne ! Il fait soif. Et du chenu, tu sais, pour une gueule d'Altesse !

Il referma le battant de toute sa force et on entendit un grand fracas de plâtres décrochés qui s'écrasaient dans un tonnerre de rires.

— Du champagne ! répéta Ninise suffoquée. J'y en ai déjà acheté, ce matin, quatre bouteilles. — Elle regarda Jane, qui,

d'instinct, s'était reculée au plus profond du berceau : « Oui, croirais-tu ? Ils en ont déjà sifflé quatre. Avec ça j'ai plus le sou… ric et rac de quoi finir mon mois »

— Tiens ! dit Jane en lui donnant sa bourse. Va vite !

— Oui. Je prendrai mon lait… c'est sur le chemin. Tu veux bien garder mes mioches et voir à ma casserole, ajouta-t-elle. Si ça bouillait trop fort, tu la retirerais du feu.

Et après un : « Soyez gentils, vous autres ! » elle se lança d'un galop de chèvre à travers les deux cours.

Jane, restée seule, rêvait de ce que Ninise lui avait dit de Daniel, tandis que les enfants, debout en cercle autour d'elle, l'environnaient d'une curiosité silencieuse. Soudain, quelqu'un ayant appelé : « Ninise ! », un pas cria dans le jardin et par les losanges du treillage elle entrevit de jolies moustaches brunes largement étalées sous un grand feutre plat. L'homme, en l'apercevant à son tour, s'était arrêté interdit, et, jetant sa cigarette;

— Pardon, mad… mad… mademoiselle ! bégaya-t-il. Je croyais… yais que Ni… nise…

— Elle va revenir, repartit Jane, amusée du trouble où était le grand feutre plat, qui ne savait plus quelle contenance faire, ôté, remis, puis encore ôté, puis encore remis par une main timide.

Enfin il se décida à quitter la tête, qu'il couvrait. Et l'artiste, ayant d'un geste un peu gauche tendu à Jane une orange, ajouta sans bégayer, cette fois :

— C'était pour lui donner ça.

— Je lui remettrai. Si vous voulez.

Il se consulta un moment; puis, cette belle commissionnaire lui inspirant confiance, il répondit :

— Je veux bien. Vous direz que c'est de la part de M. Georges.

Elle ne put retenir un : « Ah ! vous êtes M. Georges ? »

— Oui, vous me connaissez ? dit-il, devenant cramoisi.

Elle hésita avant de dire : « Un peu ! », ayant revu tout à coup dans une bouffée de mémoire de certaines attentions qu'il avait autrefois, des fleurs qu'il lui donnait, un bout de portrait qu'il avait fait d'elle. Mais, sitôt embarquée, elle poursuivit, avec la gaieté de ce souvenir qui lui était revenu tout à l'heure : « C'est bien vous qui aviez votre atelier au 9 ?… Vous qui avez peint, le

banc… là… en vert végétal… ? et aussi… et aussi… » — Un accès de rire lui coupa la parole.

— Et aussi ?

— Et aussi… ma robe de popeline bleue ?

— Quoi !… vous seriez… ? — Il rougit plus fort. — Vous seriez… ? dit-il en tortillant son feutre.

Et il fut bien heureux du retour de Ninise, qui lui offrit, sinon le prétexte, du moins l'occasion d'une retraite.

— Je suis un peu pressé, fit-il avec force saluts.

Ninise n'eut pas l'air de le voir. Elle sortait de l'atelier de son père, hagarde et déchevelée, ayant perdu moitié de son lait en route.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Jane.

Alors d'affilée elle déversa son chagrin, en phrases courtes, hachées de sanglots : ils étaient pafs tous les trois, quand elle leur avait porté le champagne, et ils chantaient, et ils rigolaient.

— T'as rien entendu ? dit-elle. C'est drôle.

Il y en avait un, le monseigneur, est-ce qu'il ne s'était pas avisé de coiffer *Doris* avec son tuyau de poële ? L'autre, le marquis, jouait aux cartes, tout seul comme madame Gacon, quand elle faisait sa patience. Et voilà qu'en ressortant elle avait senti quelque chose de chaud dans son cou ; c'était le marquis, plus paf que tout le monde ensemble, qui…

— Qui… ?

— Qui… m'embrassait. Hein ? a-t-on idée d'être cochon comme ça ! dit-elle. — Et tout son petit corps tremblait de peur et de colère.

Mais, Jane lui ayant donné l'orange de M. Georges, cela la calma aussitôt.

— Il m'aime, non, c'est quelque chose… ! fit-elle dans la naïve fierté de ses quinze ans, prenant pour elle ce qui n'était peut-être qu'une affection à côté, comme les baisers de Daniel. Et, le jour que je saurai lire enfin, il m'écrira des lettres, parce que, quand on s'aime, on s'écrit… Sûr et certain, il me l'a dit… Aussi je m'apprends, finit-elle.

Et pieusement, d'un geste de prêtre, elle tira de sa poche un almanach liégeois.

Lorsque Jane partit, oubliant exprès une de ses bagues, la plus précieuse, au gros doigt de Sidore et sa bourse sur la table de

Ninise, embrassée longtemps avec une ardeur fiévreuse, le soleil avait depuis une grande heure déjà versé derrière les toits; et la bande de clarté remontait, remontait ainsi qu'un flotteur clair, comme poussée d'en bas par l'ombre, qui emplissait peu à peu le mur de la maison. Une même teinte d'eau noyait tout, fondait et liquéfiait les détails; les vitres et les numéros au minium s'effaçaient; plus de petites feuilles aux lilas, plus de dentelles; on eût dit maintenant des paquets brouillés sans transparence. Il n'y avait que l'allée qui gardait encore une sorte de couleur. Les bruits mêmes allaient diminuant dans la gamme du reste : le canari se taisait; la poule blonde, blottie en un trou de sable, les plumes soufflées, dormait; les moineaux, juchés, avaient fini leurs querelles, fini leurs chansons les ateliers, et le ciseau à sculpter fini son tapotement.

Toute la vie, toute la lumière semblait réfugiée en haut dans le ciel pâle, sillonné d'une armada de grandes nuées pourpres, que les enfants, assis sur le banc vert, suivaient des yeux sans causer, tétant chacun son quartier de l'orange de M. Georges. Parfois une porte claquait, un artiste, un modèle sortait, sa journée faite, en sifflant un air tendre : « Ô mon Fernand! » — ou bien — « *Deh vieni alla finestra!* » et s'interrompant pour dire : « Bonsoir, Ninise! » quand il passait à hauteur du jardin. Parfois un couvent voisin tintait des choses douces. Ninise allait et venait dans sa cuisine.

IX

C'était le soir, aux Français, dans un entracte du *Chandelier*. Jane et madame Hervé (de la Moselle) occupaient les deux fauteuils d'angle de l'avant-scène du ministère, tandis qu'au fond, sur le divan, Le Vassart causait de son élection prochaine avec M. Doucerin, le nouveau sénateur. Bérose entra, et, tendant à Jane une boîte de fruits frappés, il lui dit de son ton d'ancien régime :

— Madame, voulez-vous me permettre… ?

— Je vous permets, monsieur, répondit-elle, le remerciant d'un petit vol de paupières. Soyez donc assez aimable en échange pour m'envoyer mon beau-fils… Il est là, je crois, à l'orchestre. — Et, souriante, elle ajouta : « Voilà, monsieur, ce qu'il en coûte de me demander des permissions, à moi. On les paye. »

— Ça se gagne donc, le commerce, chère belle? fit madame Hervé *sotto voce*.

— Mais oui… comme le choléra.

— Oh!

— Avec cette différence qu'on n'en meurt pas, vous voyez… Je deviens d'un pratique… !

— Non pratiquant… c'est dans mon genre.

— Du tout! du tout! Je ne donne plus rien pour rien.

— Pas même une orange glacée?

— Pas même une orange glacée.

— Vendez-m'en, alors. Je meurs littéralement de faim, chère belle. J'ai si mal dîné à ce banquet!... Figurez-vous... rien que des plats lorrains... de la *potée*... des horreurs!

— Une patriote comme vous...!

— Mon estomac ne l'est pas... Combien ce petit quartier? poursuivit madame Hervé (de la Moselle) qui, du bout d'une pincette d'or, tripotait dans la boîte ouverte.

— Vous appelez cela un petit quartier... un arrondissement!

— Combien l'arrondissement, alors?

— Prenez donc!... Vous voyez bien que je plaisante! dit Jane.

Et violemment elle releva l'écran de son côté, afin de s'abriter derrière des coups de jumelles de la salle, lorgnant qui sa beauté, très en action, ce soir-là, qui son chapeau, simple guirlande d'orchidées, dont les fleurs vivantes, tigrées de pourpre et d'or, lui faisaient une coiffure étrange d'hamadryade.

Madame Hervé (de la Moselle) finit tranquillement son petit repas d'oranges; puis, touchant le bras de Jane du bout de son éventail, elle reprit :

— Regardez-moi un peu! Qu'est-ce donc que vous avez, chère belle?... Je ne vous ai jamais vue si émoustillée... C'est cette prose capiteuse?

— Peut-être!... Cela donne envie de commettre des péchés... capitaux, vous ne trouvez pas?... Et puis je viens de passer une journée adorable... tête-à-tête avec ma petite sœur, là-bas, rue Denfert. Il faisait un temps...!

— Le maître va bien?

— Oui, merci. Croiriez-vous qu'il a un élève maintenant?... Un élève, c'est un comble. — Et, regardant madame Hervé bien en face, elle claqua cette phrase : « C'est le prince de Chypre... Ils se donnent mutuellement des leçons de champagne. »

— Sûr, vous avez quelque chose, chère belle, fit la directrice de *La Revue Lorraine,* que ce coup droit atteignit dans ses tendresses politiques.

Le rideau se levait sur le dernier acte quand Daniel parut, précédant Bérose. Après les saluts d'arrivée, Jane lui indiqua un siège un peu en arrière du sien, et, s'étant penchée pendant une tirade de Clavaroche, elle lui murmura sous l'éventail :

— Je sais pourquoi tu me suivais, pourquoi tu m'espionnais… C'est parce que…

Il tressaillit et ses yeux allèrent chercher son père au fond de la loge. Jane attendit que son regard fût revenu; puis d'un air de bravade :

— Parce que tu m'aimes, acheva-t-elle. Pas pour autre chose.

Après quoi, le laissant comme hypnotisé à sa place, elle écouta la pièce et ne sortit de son inquiétant silence que sur la fin, lorsque Jacqueline, conquise, dit à Fortunio : « Sais-tu que je t'aime, enfant que tu es? Qu'il faut que tu me pardonnes ou que je meure; et que je te le demande à genoux? »

— Quel glaçon que cette actrice! observa-t-elle alors. Il me semble que je jouerais cela mieux, moi… — Et, demi-tournée vers Daniel, d'une voix de fièvre, singulièrement basse et troublante, elle prononça la phrase de Jacqueline : « Sais-tu que je t'aime, enfant que tu es? Qu'il faut que tu me pardonnes ou que je meure; et que je te le demande à genoux? »

— Bravo, chère belle! c'est d'un senti…! On jurerait que c'est arrivé, dit madame Hervé (de la Moselle), avec un petit clin d'yeux confit en réticences.

Comme le rideau tombait, Jane congédia son beau-fils par ces mots : « Tu peux t'en aller maintenant, je n'ai plus besoin de toi… Vous lui permettez, n'est-il pas vrai? ajouta-t-elle plus haut pour la directrice de *La Revue Lorraine.* Vous savez quel ours cela fait que mon beau-fils? »

Daniel prit congé, et, ayant répondu tant bien que mal à quelques questions de madame Hervé (de la Moselle) et du ministre qui s'informaient de l'époque où passerait son opéra, il sortit.

— Toujours pas aimable, ta belle-mère? lui dit Bérose, qui l'avait accompagné dans le couloir.

— Non, repartit Daniel, en homme qui ne veut pas causer.

Ils descendirent sans parler à l'orchestre.

— Tiens! tu t'en vas? dit le journaliste, qui vit Daniel prendre son pardessus au vestiaire.

— Oui.

— Bonsoir alors!

— Bonsoir! fit Daniel qui se précipita dans l'escalier.

Lorsqu'il fut dehors sur la place, il ouvrit son paletot et respira profondément. Il étouffait. C'était comme un rappel de vie

après une syncope; et cette gorgée d'air le pénétra d'une telle extase de jouissance que sa pensée s'arrêta. Mais un souvenir l'étreignit aussitôt : Jane l'avait appelé dans sa loge et il y était monté. Des mots qu'elle avait dits, de ses réponses, de ses gestes, des gens qui étaient là, nulle conscience. C'était un vide d'inconnu, où il n'apercevait que cela — un vide. Comment il était sorti, il ne se l'expliquait pas. Son pardessus, qu'il avait, l'étonna. Il l'avait donc pris? Il ne se le rappelait point. Encore halluciné, il fit le tour de la place, ne songeant à rien qu'à marcher, à vivre, à boire cette fraîcheur de nuit qui lui paraissait savoureuse. Peu à peu la mémoire rentrait par bribes, comme si la nature eût pensé que trop à la fois l'aurait tué. Ce qui lui revint d'abord, ce fut le couplet de Jacqueline; et il se mit à le répéter sans en saisir le sens.

— *Sais-tu que je t'aime, enfant que tu es? Qu'il faut que tu me pardonnes ou que je meure; et que je te le demande à genoux?*

Qui donc avait dit cela?... Une actrice? — Non, Jane!

Et, le reste ayant suivi, un immense désir de se cacher, de disparaître, de s'évanouir dans de l'ombre, le poussa vers une rue noire en face de lui. Ainsi, elle croyait qu'il l'aimait! Et cela ne la fâchait point, et il y avait du feu dans ses yeux quand elle avait parié, du feu dans sa voix quand elle avait déclamé, du feu partout, jusqu'en ces fleurs de terres chaudes dont la forte odeur de vanille le grisait encore de souvenir.

Ce flot de mémoire lui noya l'âme une seconde fois.

— Oh! dit-il, tâchant de se ressaisir.

Son front brûlait; il ôta son chapeau et demeura nu-tête sous la pluie qui tombait.

— Oh!

Qu'est-ce donc qui pouvait lui faire croire... ?

Il dut s'accoter de l'épaule contre une boutique; ses jambes se dérobaient sous ce poids de pensées : elle l'aimait, et elle s'imaginait que, lui aussi...

— Oh! fit-il encore, avec l'ahan d'un homme foudroyé.

De nouveau son esprit se dévoya; et, stupide, il resta des minutes à regarder dans l'intérieur du magasin qui lui servait de soutien. Puis, un garçon qui fermait l'ayant heurté par mégarde, cela lui fit l'impression d'un réveil, et il s'en fut d'un trait jusqu'au quai.

La pluie avait cessé. De grandes loques de nuages voguaient bas sous le ciel, entremêlées d'étoiles, qui papillotaient très loin, à des distances que le rapprochement des nuées grandissait. Des rafales de vent fouaillaient les réverbères, et c'était presque comique, cet effarement de lumières, qui fuyaient en tous sens, comme pourchassées et donnaient à la longue file luisante des parapets, le même branle creusé de petits flots et d'embruns de clartés qu'avait le fleuve grondant au milieu dans le silence de la nuit.

Cette haleine plus piquante et plus saine, ces bruits de dehors plus doux et reposants, rendirent à Daniel la possession, la clairvoyance de lui-même. Rapidement alors, tandis que d'une allure d'aveugle il allait, suivant le garde-fou de pierre qui réglait sa marche et où parfois il se cognait — car il ne voyait, ne regardait qu'en lui —, cet honnête homme scruta sa conscience, éplucha sa vie depuis le jour où Jane y était entrée. À Ville-d'Avray, l'été qu'elle lui donnait des leçons : il avait treize ans. Si une pente de nature l'avait poussé vers elle en ce temps-là, s'il avait eu du plaisir à frôler ses doigts sur le piano, à baiser ses joues, quand elle arrivait, quand elle partait, à toucher sa robe, ses cheveux, quelque chose d'elle, ce n'était pas de l'amour enfin. Pas de l'amour non plus, le peu de paroles timides qu'il lui avait dites, le peu de froides poignées de mains qu'il lui avait données, après, dans le sauvagerie de son âge d'homme, les rares fois qu'il l'avait revue avant la mort de la Chérie; pas de l'amour, la rage muette, dont il avait accueilli celle que son père lui avait un soir présentée : « Ta future petite mère, Daniel! » Pas de l'amour, sa fuite à Rome, sitôt cet exécrable mariage consommé. — Oh! non! Il la détestait au contraire, cette femme sans mémoire, qui, oubliant comme la Chérie l'avait accueillie jadis, lui procurant des élèves, lui faisant de petits cadeaux par surcroît des cachets, elle morte, lui volait sa place encore tiède. C'eût été une étrangère, il l'aurait moins haïe : mais elle, qui avait été de la maison, presque de la famille! Cela lui semblait une espèce de crime, cela, remplacer le cher trésor de tendresse, qui n'avait vécu que pour lui, et, le père toujours loin, en affaires, en plaisirs, s'était rattrapé sur sa « petite fille », poussant l'exagération de sa maternité peureuse jusqu'à apprendre du grec et du latin afin de reculer d'autant le collège, et, au lieu d'un maître de piano, lui

donnait une maîtresse. Et c'était cette maman-là… ? Oh ! non ! pas de l'amour. — Et ensuite à Rome, lorsque, frémissant de colère et de honte, il dévorait les journaux de Paris toujours pleins d'elle, est-ce que c'était de l'amour qu'il ressentait pour cette publique, qui secouait et souillait dans une existence courtisane ce nom de sainte qu'avait porté la Chérie, pour cette célèbre, qui lui faisait comme une renommée dégradante : le beau-fils de la belle madame Le Vassart ? De l'amour, lorsqu'il s'était battu le lendemain de cette aventure du théâtre *Apollo* ? De l'amour, lorsqu'il était revenu, lorsqu'il avait reconnu que c'était vrai qu'elle avait un amant, la misérable ? De l'amour, lorsque, dans une idée de devoir, il les avait suivis tous les deux, espionnés, accablés d'une présence implacable, passant d'atroces heures devant un hôtel louche à interroger des fenêtres, à se demander lesquelles étaient les leurs, quels rideaux les cachaient ? De l'amour, lorsque — et combien de fois ! — il avait été sur le point de tout dire à son père, à ce père aveugle, qui ne voyait rien, n'entendait rien, sur le point de provoquer le Hongrois sous un prétexte, mais retenu par la crainte d'un scandale plus bruyant ?

Il allait toujours, poussé en avant d'une ardeur de fuite. Quand il avait fini, quand il avait tout revécu, tout resondé, les paroles de Jane et les siennes, son accueil à lui, son accueil à elle, les moindres circonstances des jours et des soirs en commun, les alternatives nombreuses de leur vie camarade ou hostile — selon qu'il espérait ou désespérait de cette tâche de relèvement qu'il avait entreprise —, il repassait chaque chose, la rebroyait entre de nouvelles mâchoires de pensées, avec le fiévreux désir d'en extraire cette phrase, ce geste, ce regard qui lui avait fait croire… Voyons ! Était-ce cette fois qu'il l'avait chassée, après ce baiser qu'elle lui avait mis sur le front ? Était-ce cette fois qu'il s'était jeté entre le prince et elle ? Ou, plus récemment encore, cette fois qu'elle lui faisait l'aveu de ses tendresses en apparence alors maternelles, et qu'il s'était sauvé, ne voulant pas, ne pouvant pas promettre ce qu'elle lui demandait — d'être son ami, son fils ? Non : pas un mot, pas un acte qui ne lui fût ennemi. Et cela était si vrai que tout le monde était au courant de leurs rancunes et qu'on en plaisantait, son père, son oncle, Bérose, même des étrangers, même des domestiques.

— Alors quoi ? dit-il. Quoi ?

Et ce son, qui sortit de sa bouche, fut comme un éveil d'âme. Quoi ? — Son retour d'abord, son séjour ensuite. C'était cela, ce ne pouvait être que cela.

Eh bien ! Il fallait repartir.

— Puisqu'elle m'aime ! fit-il haut avec un grand frisson.

Comme pour mieux se convaincre, il se répéta plusieurs fois cette petite phrase, dont les syllabes lui tombaient une à une dans les veines ainsi que des gouttes d'eau qui le glaçaient et le brûlaient en même temps. Oui, il fallait, il fallait…

Tout à coup une idée l'écrasa. S'il partait, Jane était seule et libre : rien ne l'arrêterait plus, rien ne la retiendrait plus, ni personne, et elle pourrait se ruer à de nouvelles amours, traîner dans des aventures nouvelles le nom sacré de la Chérie.

Il s'accouda au parapet, essayant de se redresser, de se revoir. Des choses très lourdes l'enveloppaient, le garrottaient; il respirait avec peine. Et, le vent d'ouest lui ayant craché de la pluie au visage, il lui sembla que ses os s'écoulaient de sa chair et son courage de sa pensée. Partir ! La laisser, l'abandonner en proie à cette vie mauvaise, qui était la grande coupable de sa chute, à cette vie, que son père avait voulue pour elle, l'imprudent ! — Mais d'autre part, s'il restait… Était-il bien sûr du métal de sa haine ?

Alors, étant descendu très loin au fond de lui-même, une immense peur lui vint de la sentir comme plier.

Longtemps il demeura à cette place, pesant l'un après l'autre les deux leviers de ce dilemme, palpant en idée ces deux routes où il devait choisir, et mettant toute la clarté de droiture dont il était capable, tout l'acharnement de vertu et de courage qu'il possédait encore dans ce suprême conseil qui allait décider de sa vie. Puis, exténué de ce labeur, n'y voyant plus, ne sachant plus même ce qui était, ce qui n'était pas, s'il l'aimait vraiment, ou s'il ne l'aimait point, l'esprit autant désemparé que le corps, il éleva la voix et le geste :

— Oh ! conseille-moi ! dit-il à sa mère, qu'il devinait inquiète et penchée quelque part, là-haut, sur ses jeunes douleurs.

Il eut l'air d'attendre une réponse. Et soudain, quittant le parapet, dont le ruissellement lui avait percé les coudes, il se remit à marcher d'un pas crâne, comme rappuyé d'une résolu-

tion forte. Il tourna sur le pont de l'Alma, et, s'étant approché du garde-fou, il regarda le fleuve, qui bruyamment s'écoulait, troué de fentes de lumière, entre ses quais flambants, que la distance et la nuit resserraient.

Cette eau, c'était une façon de partir, une façon aisée et sans retour, celle-là. La mort ne lui faisait pas peur : bien que l'âme démaillotée des croyances d'autrefois, il avait le pressentiment d'un au-delà, l'espoir d'un Dieu clément à ceux qui ont souffert. — De ceux-là, il en était. — Et puis mourir, c'était dormir, ne plus être, ne plus sentir, ne plus penser; mourir, c'était redevenir enfant, là-haut, près de la Chérie; mourir enfin, c'était l'honneur sûr, au lieu que vivre, qui sait… ?

— Non, dit-il, il faut, vois-tu, il faut!

Il s'absorba encore quelques minutes dans une pensée grave, que son père et la mémoire de sa mère se partagèrent seuls; ayant fait ensuite le mouvement de tirer de sa poche la bague qui appartenait à Jane, cette bague, qui l'accusait et qu'il avait conservée, il eut une moue superbe, un grandissement de moribond devant l'infini proche, et, sans la regarder même, il la laissa aller au fleuve d'un beau geste détaché, qui avait une ampleur de pardon.

Mais, au moment de se précipiter, une faiblesse, peut-être la dernière révolte de la vie aux abois, tira son regard vers la nue un peu déshabillée de brumes. Au fond d'un cirque de nuages un essaim d'étoiles y tremblait. Et, comme il les contemplait dans une idée d'adieu, un souvenir ternit ses yeux d'une espèce de buée. C'était jadis pour sa mère et pour lui une superstition pieuse de croire qu'après la mort les âmes montaient habiter ces îles claires; alors, dans les sereines nuits d'été, à Ville-d'Avray, sur la terrasse, ils avaient fait choix d'une, une très petite, une très blonde, qui, chaque soir, revenait planer ainsi qu'une luciole juste au-dessus du *Wellingtonia*. Ne sachant pas son nom, ils l'appelaient « notre étoile », comme ils disaient « notre maison », maison céleste, où ils se donnaient rendez-vous. Et voici qu'il s'imaginait la reconnaître : oui, c'était bien elle qu'il apercevait là-bas, voltigeant, sur la pâle fusée d'une des tours du Trocadéro, presque en face. La Chérie était là; elle le voyait, elle, la sainte, qui, un jour qu'on racontait devant eux l'inexpli-

cable suicide d'un vieux parent de province, lui avait dit tout bas dans l'horreur de sa foi :

— Le malheureux ! Dani ! Il n'avait donc personne qui l'attendait chez les étoiles ?

Et un doute descendit en lui, avec la peur de ne pas aller la retrouver, celle qui l'attendait dans ce petit palais de lumière, et aussi le chagrin de se tuer là, sous ses yeux, de lui faire de la peine.

— Maman ! murmura-t-il en joignant les mains. Maman !

Ce fut comme un mot magique qui le parcourut d'une grande douceur de pensées, de ces pensées à quoi ses vingt ans n'avaient pas songé lorsqu'ils voulaient mourir. Une sorte de panorama de souvenirs passa dans son esprit, un beau coucher de soleil sur le Tibre, une aumône largement faite et dignement à des émigrants d'Alsace rencontrés, un air de son opéra, celui qu'il préférait — son Benjamin. Même cette fatale passion, qui l'avait conduit là, lui paraissait à présent moins fatale. Était-ce bien sûr qu'elle l'aimait ? Elle ne le lui avait pas dit. Quelle preuve en avait-il ? — Une phrase de théâtre ! — Non. Pas plus que lui ne l'aimait, pas plus qu'il ne pouvait l'aimer, elle ne l'aimait pas, elle ne pouvait pas l'aimer.

Alors, à demi vaincu, une idée bien humaine lui vint de faire le hasard juge. Un pas rapide arpentait le quai derrière lui.

— S'il traverse, pensa-t-il, c'est qu'elle m'aime.

Et, le bruit ayant dépassé le pont, il revint rue Malesherbes.

Le lendemain il était rentré dans son courage. Il y avait même une pointe de fièvre et de bravade en la manière froide, dont, après une nuit de bon sommeil, il considérait les dangers d'avenir d'un amour possible, en somme, s'il n'était point partagé. Résolu à l'écraser, dût-il écraser la cœur avec, il se traça un plan de vie dont il fit l'épreuve dès le soir même, en témoignant à Jane une indifférence aimable, une politesse gaie qui parut la surprendre, la blesser presque. Comme c'était jeudi, que son père était retourné à Gerville, et qu'il avait résolu de ne paraître ni se retirer, ni s'offrir, lorsque Jane se leva de table, il lui dit simplement :

— Aurez-vous besoin de moi demain, pour l'Opéra ?

Elle lui asséna un regard lourd et repartit très sec :

— Je n'ai besoin de personne.

Les jours suivants elle se guinda encore davantage, répondit à peine aux galanteries en demi-teinte et aux attentions correctes de Daniel, finit même par manger seule, sortir seule, et l'éviter de toutes manières. Ce fut pour lui une mortelle semaine. Son plan de vie déjà lui pesait, outre que des essais de marivaudage tentés rageusement près de Cécile exaspéraient quelque chose au fond de lui.

Par bonheur Roumiguière lui imposa du travail. Séduit à la fois par le ragoût de cette musique neuve, toute bouillante de jeunesse, et les recommandations puissantes qu'elle avait, il venait de recevoir *La Nautchni,* et, lecture faite au piano, lui avait promis de la jouer, moyennant l'adjonction d'un court ballet — « trois ou quatre airs de jambes », disait-il. Daniel s'y donna aussitôt, passant ses journées et ses nuits à noircir des portées, à se battre l'esprit comme un van, à trier des sons et des rythmes, recommençant toujours, jamais content de rien ; imbécile parfois jusqu'à ne plus savoir ses notes, jusqu'à mêler l'harmonie, les accords et les tons, éprouvant de tels vides de pensée qu'il en pleurait et se demandait si, le reste, c'était bien lui, lui, l'incapable, lui, l'ignare d'à présent, qui l'avait composé ; puis c'étaient des envies de larmes fréquentes, des fatigues d'âme, des couleurs pour une porte fermée fort, une lumière trop vive. Un soir, ayant entendu Jane qui montait en voiture, il courut à sa fenêtre afin de la voir partir. Après, il eut honte de ce retour du vieil homme, de ce manquement à son programme d'existence qui avait rayé l'espionnage et n'avait pu rayer l'inquiétude, se jura d'être sage, et recommença le lendemain.

C'était cela qui le rongeait, savoir Jane absente et ignorer où, chez qui, avec qui. Son père était à Gerville et y serait longtemps : donc liberté complète. À quoi l'employait-elle, cette liberté ? À vivre comme jadis ? Avec un comte Aranyi peut-être ? Des comtes Aranyi, elle n'avait qu'à se baisser pour en cueillir, dans ce parterre d'hommages qui fleurissait sous chacun de ses pas. Elle lui avait bien promis d'être une bonne femme, une bonne mère ; mais est-ce qu'elle ne l'avait pas déjà juré à son père en se mariant ?

Il devenait injuste, oubliait, dans une exacerbation de colère, ce qui auparavant atténuait, excusait presque cette faute unique même à ses propres yeux — cette vie dont elle n'était pas cause

et que son père avait faite, puis pas d'enfant, pas de mari, pas de famille, et si assaillie d'amour!

Ses soupçons se matérialisèrent tout à coup. Une après-dînée qu'il rentrait à l'hôtel, il croisa M. Doucerin sur le perron. Il se remit aux aguets. Plusieurs jours de suite, Jane, grippée, ayant gardé la maison le ministre lui rendit visite. Elle fermait sa porte à tout le monde et le recevait au boudoir, chose qu'elle ne faisait pour personne d'étranger, pas même jadis pour le comte; et, une fois qu'elle le reconduisait, Daniel, du couloir de sa chambre, les entendit chuchoter longuement, tendrement.

Un matin qu'il travaillait, Joseph lui apporta une lettre.

— On attend la réponse, dit le valet avec un singulier sourire, tandis que, son plateau sur le ventre, il se reculait, soufflant d'avoir monté vite.

Avant que de la décacheter, Daniel regarda l'enveloppe. Il y avait dessus seulement : *Madame Le Vassart,* d'une grande écriture malpropre qu'il ne connaissait pas, et, en haut, dans le coin, ces trois mots gravés — *cabinet du ministre.* Ce fut une seconde de tentation violente; et, si Joseph n'eût été là, peut-être n'aurait-il pas pu s'empêcher de l'ouvrir, cette lettre, tant c'était poignant et brûlant, ce secret, qui lui touchait la peau, fermé par un peu de cire. Il la renvoya intacte cependant.

— Tenez! Joseph! Vous vous trompez, ce n'est pas pour moi.

— Hou! mâtis! fit le valet en lisant la suscription à son tour. Je demande bien pardon à monsieur.

Et, après avoir rejeté tous les torts sur le petit Ernest qui lui avait remis la lettre, il sortit, très contrarié, mâchonnant son refrain ordinaire : « Tout de la chenillerie, tout de la chenillerie! »

Daniel n'écoutait pas : il songeait à ce billet qu'il avait tenu dans sa main, à ce billet qui puait l'adultère. Ah! certes, pas n'était besoin de le lire. Ce qu'il disait, il le savait bien : qu'elle était sa maîtresse, parbleu!

Toute la journée il fit le guet derrière son rideau. Jane resta à l'hôtel et M. Doucerin ne parut pas. Il ne dîna point afin de n'avoir pas à bouger de son observatoire. Aux environs de huit heures, n'ayant rien vu venir, il pensa que le ministre avait pu pénétrer par une petite porte de derrière, qui, pour faciliter l'entretien des fleurs et des allées, mettait en communication

directe la serre et le bout de jardin qui la précédait avec la rue de Madrid.

Il alla tendre l'oreille contre l'entrée du boudoir : n'entendant point de voix, il descendit et resta une heure dissimulé au profond d'un massif.

Deux coups de timbre le rappelèrent dans sa chambre : c'était M. Doucerin qui arrivait, sans se cacher, par la cour. Alors, d'un pas étouffé, il gagna la galerie blanche sur laquelle ouvrait le boudoir, et, tapi sous une portière, il écouta.

Lorsque le valet de pied introduisit le ministre — tout droit comme une personne qu'on attend —, il y eut des paroles prononcées; mais son cœur battait trop fort : elles ne parvinrent pas jusqu'à lui. Aussi bien des mots dits devant un tiers… C'était maintenant qu'il aurait fallu entendre, dans le boudoir.

Et soudain il se sentit attiré de là où il était par une force, quelque chose d'irrésistible, ainsi qu'une main de fer griffée dans sa peau profondément.

Arrivé devant la porte, il retroussa les draperies et demeura un moment, l'oreille collée contre le bois.

Une haleine geignante, qui souffla de l'escalier, le remit debout d'instinct; ce choc lui rendit conscience de ce qu'il faisait là. Et il allait en partir, lorsqu'un craquement de souliers vernis et neufs l'immobilisa à sa place.

C'était Joseph, qui venait rôder aux alentours du boudoir avec son mauvais sourire de domestique aigri. Il en voulait à Jane d'avoir épousé son maître et « perdu la place » par le surcroît de veille et de besogne que sa présence avait introduit à l'hôtel; outre qu'il avait contre cette « artiste », cette « sans-le-sou », des mépris de laquais ancien dans une maison riche, qui compte son respect au chiffre des millions. Et ce n'était point par erreur, comme il l'avait dit, que — ayant flairé chez Daniel des sentiments pareils, et espéré se servir de lui pour perdre une maîtresse détestée, dont son zèle écouteur et fureteur lui avait vite appris les écarts —, il lui avait remis d'abord cette bague, puis cette lettre, qui, tombant en d'autres mains, pouvaient devenir des armes terribles.

Quand il aperçut Daniel, il ne se troubla point, mais s'arrêta sous un lustre à gaz et en régla une à une les lumières avec cette réflexion :

— Hou! chenillerie, va! Faut que ça lève les becs si haut que ça peut.

Puis, s'étant avancé, il feignit de croire que Daniel allait chez sa belle-mère, prit un air mystérieux et dit :

— Que monsieur ne rentre pas, surtout! Madame a bien recommandé… — Et il enfonça davantage encore son mensonge par cette exclamation bredouillée, mais distincte : « Hou mâtis! Elle en ferait, une vie! »

— Ah! je ne savais pas, balbutia Daniel.

Et, sans répondre au monologue du valet de chambre qui continuait à feindre d'inspecter l'éclairage des couloirs, il s'en revint chez lui, fou de terreur. Jane avait défendu sa porte, Jane était là, seule, enfermée, peut-être. La douleur lui arracha des larmes. Il essaya de se mettre à son piano. En vain; cette unique pensée le possédait. Et, écrasant le clavier d'un coup de poing, il se leva et sortit de nouveau dans le corridor.

La serre… il y avait la serre!

La même force le reprit, qui tout à l'heure l'avait poussé aux écoutes. Ayant atteint le pied de l'escalier sans rencontre, frôlant un valet qui dormait sur une banquette, il s'y glissa par le *hall* et se blottit doucement au plus près dans les feuillage. La nuit le protégeait et le craquètement des branches hochées par le courant des eaux avec ce bruit de becs que font les cigognes. Pendant une minute, il se ferma de force les paupières; puis, vaincu, il regarda. La fenêtre était grande ouverte et, dans la longue raie de lumière qu'une lampe intérieure envoyait, il y avait deux ombres énormes, coupées au bout par le vitrait, et dont les têtes, sortant du plan du corps, montaient à angle droit dans la paroi en face où elles se mélangeaient.

Daniel se boucha les yeux avec ses poings. Il voulut crier, son cri mourut au fond de sa gorge; il voulut bondir, l'élan qu'il prit planta ses pieds dans la terre grasse. Passant sa main dans sa poitrine, il se griffa au sang. Est-ce qu'il rêvait?

— Oh! oui, n'est-ce pas? Ce n'est pas vrai, murmura-t-il, appuyant des deux mains sur ses paupières closes. — Car, encore qu'il ne regardât plus, ces deux ombres, qui paraissaient enlacées, l'aveuglaient. — N'est-ce pas? Je rêve? Elle ne l'aime pas?

Mais il n'entendait point et il fallait entendre. Alors, ayant rampé longtemps pour se rapprocher de la fenêtre, il crut percevoir le petit bruit mouillé que font des lèvres qui se touchent, et ce bout de dialogue, filtré par les feuilles au-dessus de lui, coula en gouttes ardentes à son cœur :

— … demain, avant dîner?

— Si vous voulez.

— Je veux toujours.

— Si vous pouvez alors.

— Je peux toujours.

— Bonsoir! Je ne vous reconduis pas; vous savez le chemin.

Les voix s'éloignaient peu à peu et les ombres; puis rien ne partagea plus la grande raie de clarté qui, seule, traversa la nuit comme un pont de lumière.

Daniel cria cette fois; un rauquement s'échappa de lui qui fit vibrer les vitres :

— La misérable!

Il quitta la serre, franchit le *hall* à toute course et vint s'embusquer derrière une tapisserie au seuil du vestibule. Il avait saisi un escabeau et le brandissait, le cœur secoué à mourir. Oh! le tuer! le tuer!

Des pas descendirent pesamment.

Mais à mesure qu'ils devenaient plus distincts, le bras levé de Daniel baissait comme sous un poids plus lourd. Avait-il le droit de tuer cet homme? Qui était-il, pour s'ériger en vengeur de cette cause?

Les pas approchaient toujours; il lâcha l'escabeau, et, tombant à genoux, se battant la tête au mur, il essaya de penser. Non, ce droit de justice appartenait à un autre, et cet autre était loin. Eh bien! Il le rappellerait; voilà!

— Oui, il faut qu'il vienne! dit-il. Il faut lui écrire. Eh! Je m'en moque, moi, qu'il y ait de l'infamie à cela. C'est mon père… Tant pis!

Le bruit de sa voix, un bruit sec, qui sonnait la fièvre, fut étouffé par les piétinements du valet réveillé en train de mettre son paletot au ministre.

Celui-ci dehors, Daniel remonta dans sa chambre, où il se promena jusqu'à l'aube, la poitrine crevée de rires féroces, en songeant que son père allait les massacrer. Le jour tardait à

venir; il ouvrit sa fenêtre et resta là deux heures comme mort, le cœur glacé au froid piquant d'un petit matin tout clair de gelée blanche.

Avant huit heures il descendit, et, d'une marche décidée, s'en alla jusqu'au télégraphe. Mais, une fois là, cette dépêche, à laquelle il n'avait pas songé, lui donna une chaleur d'angoisse, tandis qu'en vain il gâchait des formules, raturait, raturait et se tachait les doigts sur la tablette noire du bureau : que devait-il lui dire, à son père, afin de le faire revenir?

Un valet de chambre, qui attendait la plume, lui demanda d'un ton gouailleur :

— Est-ce que monsieur en a encore pour bien longtemps?

Ce fut bien pis; cette phrase, l'urgence de cet homme qui s'impatientait dans son dos, lui brouilla si fort les idées qu'à partir de ce moment il ne trouva plus un mot, oubliant jusqu'à l'adresse :

— Gerville… par quoi donc déjà? Par…?

Il préféra sortir, descendre à l'autre bureau, près de la Madeleine, où il arriva avec sa dépêche dans l'esprit, se la répétant encore, crainte d'un manque de mémoire : *Reviens tout de suite; Jane est malade.*

Le télégramme envoyé, il se sentit plus calme; et, cédant à un besoin de mouvement et de fatigue, il s'en alla au Bois user l'heure dans des sentiers lointains, inquiet et frissonnant pour un cri d'oiseau, une frôlée de branche. La pensée de Jane rentrait en lui peu à peu, s'emparait de tout son être. Ses yeux verts le miraient de derrière chaque buisson, couraient devant lui, le narguaient avec des clartés de feu follet, des rires d'Elfe. Puis ce fut la figure de son père qui le pourchassa à son tour : elle le suppliait de se taire, de ne rien lui dire. Ce mirage devint si net, si nette cette voix qui l'implorait, qu'une phrase de réponse lui partit de la gorge :

— Alors, ça t'est bien égal à toi, l'honneur?

Ces mots prononcés fort comme une défense l'apaisèrent un moment dans une tranquillité de devoir accompli. Mais, un picvert ayant lâché son ricanement au-dessus de sa tête, il tressaillit, et, se ramassant d'un geste frileux, il entendit très loin à la fois et très près un écho de conscience qui riait, lui aussi : Ah! ah! ah! Est-ce que c'était l'honneur! Il s'en souciait bien, de l'honneur!

Pour se sauver de ce rire, il chanta très haut, essaya de se perdre, de se fuir, en courant, en cueillant des violettes, en s'absorbant à des contemplations, un jeu de soleil sur une goutte de rosée, une araignée tissant sa toile d'argent dans de la lumière.

Il était environ midi lorsqu'il arriva par hasard à la Cascade, sans faim, mais si altéré, si brûlant, qu'il entra. Après avoir bu, un peu gris, et ses souvenirs le quittant, il s'endormit, la tête enfoncée dans ses mains. Une heure, qui sonna à l'horloge du café, l'éveilla. Et la pensée de son père qui recevait la dépêche.

— Aura-t-il eu le temps de déjeuner? Aura-t-il pu?

Un jour, pendant le dîner, il y avait bien longtemps, et le tremblement de ses mains en l'ouvrant, le coup de chaleur de ses jours, la raideur crispée de son front où se tortillaient des rides, puis son sourire et son haussement d'épaules après lecture — il revoyait tout cela maintenant. Malgré qu'il n'y eût pas là-dedans de mauvaises nouvelles (le numéro d'une loge que des amis envoyaient), la Chérie n'avait pas pu manger, tant cela la bouleversait toujours, ces petites enveloppes bleues, habituelles courrières de la mort. Et il eut un repentir enfantin, à l'idée que sa dépêche avait pu troubler son père pareillement.

Ce ne fut qu'ensuite que l'effroyable vision de ce qui arriverait le soir lui déchira le cœur.

— Malheureux! malheureux! dit-il presque à voix haute. Oh! malheureux!

Mais peut-être était-il encore temps d'empêcher…

— De quoi écrire! clama-t-il furieusement, comme s'il appelait au secours.

Et d'un seul jet il fit un second télégramme à son père : Jane avait été très malade la nuit et la matin; croyant qu'elle allait mourir, il l'avait rappelé, mais elle était bien mieux, et le priait de ne pas avancer son retour.

Lorsqu'il se fut relu plusieurs fois, un bondissement de gaieté lui sauta dans l'âme. Il aurait chanté s'il eût été seul. Et, refusant l'offre du garçon qui lui proposait de porter sa dépêche à Boulogne, il sortit. Mais dehors, ayant regardé l'heure à sa montre, il eut une plainte sourde en voyant qu'il était trop tard, que son père devait être déjà parti. Son papier dans la main, il restait là, anéanti, sans haleine. Puis un espoir le releva : il y avait un train

à 2 heures 54. Peut-être son père n'aurait-il pris que celui-là. S'il n'était pas rentré par hasard, s'il avait déjeuné autre part que chez lui!

Il revint au café et demanda l'indicateur. Oui, il existait bien un train à 2 heures 54. Ce n'était pas le seul. Il y en avait après à 5… à 7… et la nuit.

Un fiacre s'en retournait à vide vers Paris; Daniel y monta, avec cet ordre, où transpirait de la joie :

— Au télégraphe… vite!

La dépêche envoyée, loin d'avoir le repos sur lequel il comptait, de nouvelles et de plus cuisantes terreurs l'envahirent. Il le sentait bien maintenant, c'était trop tard, son père était en route; et, calculant l'heure et le chemin :

— Il doit être à Évreux, dit-il.

Et une honte, un dégoût, le firent pleurer sur lui, sur cette action lâche qui allait causer des morts, emplir la maison, celle de la Chérie, de boue, de deuil, de sang [1].

— Oh! malheureux! malheureux!

Il avait quitté sa voiture et errait sans but par des rues neuves, dont la solitude l'attirait. Pourquoi donc ne s'était-il pas tué, cette nuit que Jane lui avait laissé entendre qu'elle l'aimait? Ce serait si bon, ne plus être! Et puis rien ne serait arrivé de tout cela.

— Oh! malheureux! malheureux!

Il pensa à aller attendre son père dans la gare, à l'arrêter, à le retarder, et qui sait? à l'empêcher de venir. Il y courut d'un galop de voleur qu'on poursuit, et jusqu'à quatre heures demeura dans une hébétude lasse, debout contre la balustrade, secoué par l'entrée des trains en gare, cette débâcle de gens que crachaient sans cesse les sorties, entendant battre l'aiguille de l'horloge dont les petites saccades lentes lui sciaient la chair à chaque fois. Des filles rôdaient autour de sa mise d'une mode un peu sérieuse, mais égayée de notes personnelles, un cordon de moire agrafé d'un bijou ancien en guise de chaîne, un coulant de cravate d'un travail précieux. Il ne les voyait pas, n'entendait pas

1. L'amour est toujours, chez Mirbeau, associé à la « boue » et au « sang », voir notamment « Le Colporteur » de 1886 : « De la bêtise et de la folie, beaucoup de boue et beaucoup de sang : c'est ça l'amour » (*Contes cruels,* tome I, p. 314).

leurs murmures. Une pourtant, qui le toucha cyniquement, le fit reculer, et il songea tout à coup que jamais il n'oserait affronter son père. Lui expliquer? Le retenir? L'empêcher de courir à l'hôtel? Est-ce qu'il saurait, est-ce qu'il pourrait, en l'état moribond où étaient ses sens et jusqu'à ses pensées? Que faire alors? Il ne laisserait pas pourtant ces choses s'accomplir. Oh! non!

Il monta la rue au hasard, prit à gauche, et, sur, le pont de l'Europe, ayant aperçu, deviné plutôt, l'encoignure blanche de l'hôtel à l'angle de la rue de Madrid, cela lui causa une telle frayeur que, trop las pour s'enfuir, il alla s'accouder au garde-fou et tâcha de s'absorber dans le déchiffrement des petites lignes de fer qui réglaient la voie comme des portées de musique. Par un singulier travail de folie, il y lisait des notes que les wagons, les signaux figuraient. Puis une locomotive siffla, s'arrêta : il crut reconnaître le train de Gerville, à sa place, la plus près du quai des marchandise. Alors, pris d'une panique, et obéissant à un appel qui, depuis quelque temps déjà, le harcelait, il se jeta de toutes ses forces dans la direction de l'hôtel.

Comme on tardait un peu à répondre au coup de sonnette, il cria : « Mais ouvrez donc! » Dès que le pêne eut claqué, il s'élança vers le perron, et, sans demander rien au valet de pied debout, effaré de le voir courir, il enjamba l'escalier et se précipita dans le boudoir.

M. Doucerin n'était pas là encore : seulement Jane assise au piano.

Au bruit, elle tourna la tête, et, l'ayant vu sur le seuil, comme ivre, les habits en désordre, elle eut un petit sursaut et dit : « Ah! c'est toi? Mon Dieu! que tu m'as donc fait peur! » — Puis, d'un ton âpre, elle ajouta : « Qu'est-ce qu'il y a pour ton service? »

Il ne répondit point, fouilla d'un large coup d'œil le boudoir et murmura : « Couchez-vous!... couchez-vous »

Elle crut qu'il devenait fou, et, s'étant levée, elle s'approcha de lui :

— Qu'est-ce que tu as donc, Daniel? Tu es malade? — Il secoua la tête. — Mais si, mais si! Tu as quelque chose. — Et, soudain gagnée à la terreur de son air : « Il y a un malheur! cria-t-elle. Dis vite... Parle! Parle donc! »

Comme il répétait toujours : « Couchez-vous!... Couchez-vous! » en une sorte de marmonnement de très vieux ou de très

petit, elle le saisit par les bras, et, le secouant : « Mais dis donc! Tu me fais mourir! »

Il eut un ravalement pénible, et, du geste autant que de la voix, il lui expliqua qu'elle devait fermer sa porte au ministre et se mettre au lit, parce que son père allait venir.

— Au lit?... Ton père?... Qu'est-ce que cela signifie? Es-tu drôle!... J'ai reçu une lettre, ce matin... il ne me parlait pas de son retour.

— Si, si! Il va venir, répéta Daniel. Et il finit très bas : « Couchez-vous... Qu'il croie que... vous êtes mal... »

Un spasme de sanglots l'étrangla, et, de grosses billes de larmes arrêtées dans les yeux, il répéta encore : « Il va venir. »

Alors elle eut l'instinct d'une surprise, d'une trahison qu'il savait, où il avait trempé.

— C'est toi qui l'as appelé? reprit-elle en se penchant sur lui. Il fit un mouvement bas, sans que rien pût sortir de sa bouche. Dis! C'est toi? — Et elle tordait ses poignets, qu'elle n'avait pas lâchés, le retenant malgré lui, qui se retirait, se reculait, dans une défense suprême. — Réponds! Mais réponds donc! — Et son accent s'étouffait, s'attendrissait jusqu'à un ton de prière, tandis que la colère de ses yeux s'éteignait dans une espèce de brouillard. — C'est toi? dis! Dani, c'est toi?... Parce que tu m'aimes... Tu vois bien! Tu m'aimes... tu vois bien!... Ah! je suis heureuse... heureuse!...

Ils étaient presque agenouillés maintenant l'un devant l'autre, avec des bras tremblants qui se cherchaient mais n'osaient pas se prendre, si près qu'il avait des larmes d'elle dans sa moustache, qu'elle avait aux joues des pleurs de lui, si près, que, malgré eux, se mêlaient leurs haleines.

Et plus qu'un baiser de chair ce baiser de vent les fiança.

X

Le mois qui suivit fut délicieux, quelque chose comme un revif entre amoureux qui se sont boudés la veille.

— Tu seras mon frère. Et, moi, je serai ta sœur, comprends-tu ?

Cela suffit à la sérénité de leurs jeunes confiances. Désormais leur vie s'emboîta par des joints si justes qu'il ne resta plus de place pour rien d'autre, ni personne. Le Vassart, à Gerville, et en plein coup de feu électoral, n'avait pas le loisir de leur imposer des sorties : à peine le temps de-ci de-là, par de courts billets collectifs — « mes chers amis, j'ai le plaisir… » (parfois, s'oubliant, il écrivait « l'honneur ») —, de leur « confirmer » sa satisfaction vive de ce qu'avec sa pompe latine accoutumée il nommait leur « nouveau *modus vivendi* ». Aussi renoncèrent-ils au monde, s'en donnant de la solitude à deux, s'appelant « mon frère », « ma sœur », tout haut ou tout bas selon le lieu, mais s'entendant toujours, et grâce à ce talisman, à ce gri-gri, à ce sésame capable au bon moment d'ouvrir et de désentrelacer les caresses, goûtant des jouissances permises, des plaisirs rassurés. Ce fut une camaraderie sans sexe, un mariage de tendresses silencieuses, où, seules, les âmes et les mains se touchaient. Ils s'adorèrent et ne se le dirent pas, ayant d'un muet accord, dans leur commune haine du banal, banni d'eux ces friperies de mots parlés par d'autres lèvres, et ces phrases-haillons usées par d'autres bouches. Leur union se lia par des choses plus que par des paroles, un mélange de pensées, une harmonie de rêves, des désirs pareils et de pareilles joies. Il y eut entre eux un incessant

va-et-vient de prévenances, une lutte, sans apparence même de lutte, à qui se coulerait le mieux dans le moule de l'autre, à qui marquerait plus l'amour au dépouillement de soi. Ils avaient tant à réparer, tant à rattraper, tant à panser de cicatrices béantes et de rancunes à vif.

— Hein ? m'as-tu assez détestée, vilain ! dit-elle le lendemain de leurs accordailles.

— Et toi donc ! répondit-il. — Car il fallait bien que le frère dît « toi » à sa sœur.

— Étions-nous bêtes ! Non ! mais étions-nous assez bêtes !

— Oh ! oui !

Et là-dessus des éclats de rire et des pardons sans fin, des gaietés idiotes, mais exquises.

À compter de ce moment ils eurent une foi profonde l'un dans l'autre. Sa faute, à elle, il l'oublia, comme elle oublia son espionnage, à lui. Et lorsqu'un jour, au hasard de leurs ressouvenirs, Daniel parla d'une fois qu'il l'avait rencontrée, elle lui dit d'un ton de malice câline :

— Vous me suiviez donc, monsieur ? Eh bien ! c'est du joli ! — Puis, baissant la voix, elle ajouta : « Moi aussi, mais ne le dis pas ! »

Quant au ministre, dont elle lui montra, non sans rire, trois déclarations en beau style de grand maître de l'Université, un mot en fit prompte justice :

— C'était pour te rendre jaloux, bêta !

Jamais ils ne redescendirent plus avant dans leurs haines anciennes, jamais ne retournèrent davantage en arrière et ne remuèrent ces choses où des lambeaux d'eux étaient restés. Ce fut comme un clos gardé par de sévères prudences, des haies inquiètes et hautes, par-dessus lesquelles il était défendu même de voir, sous certaines peines convenues — une discrétion, un gage —, avec ces belles revanches de gaietés dont les colères de vingt ans sont suivies.

De tout ce mois ils ne se quittèrent qu'aux heures de sommeil, et le plus tard possible, après des reconduites sans fin par la galerie blanche où leurs ombres grandies marchaient à côté d'eux.

C'était le temps des projets, le temps des arrangements de parties, des itinéraires de promenades; et ils raffinaient trop

l'amour pour se priver de cette joie — faire de l'avenir à deux : prétexte à rêver l'un de l'autre, lien de pensées qui enjambait la nuit et, par-dessus la séparation du dormir, nouait leur âme de la veille à leur âme du lendemain.

— *Primo,* le matin ? disait-il, ou disait-elle.

Car, crainte de perdre une minute d'eux-mêmes, ils commençaient leurs jours presque avec l'aube, soit au Bois, dans un phaéton léger attelé de deux cobs d'Irlande d'une jolie allure bien pareille, que Le Vassart, avec sa préoccupation de paraître, avait mis aux ordres de Daniel et que celui-ci avait à peine mené jusque-là, laissant bêtes et gens au détour d'une allée pour piétiner côte à côte le long des sentiers verts qui sentaient bon, qui sonnaient gai l'avril, et dont l'étroit les forçait de se donner le bras ; soit à une répétition de concert, dans un fond de loge, sur des fauteuils jumeaux, qui faisaient se toucher leurs frissons. Après un déjeuner rapide, on repartait ensemble ici ou là, visiter un musée, une exposition d'art, parfois une église, un coin de ce vieux Paris, que les Parisiens connaîtraient s'il fallait pour cela passer des mers. C'était d'elle qu'elles venaient, ces offres toutes sérieuses. Et, encore qu'il eût refusé d'abord, par peur d'effaroucher ses répugnances de mondaine et ses pudeurs d'ignorante, il n'était qu'un homme, et, dans cette joute de renoncement, la femme avait triomphé comme toujours. — « Si nous allions à la Sainte-Chapelle ! — Pourquoi ? — Mais parce que je le désire. » Et sous ce « je » appuyé le « tu » se devinait. Que lui importait Carnavalet ou Cluny, le Louvre ou les Aquarellistes, puisqu'elle n'y voyait que cela — Daniel ? Lui, ravi, la guidait, l'enseignait, l'enflammait dans une ardeur artiste que chauffait sa passion. Et il était si charmant, le cicérone aimé, avec ses enthousiasmes frais, ses points d'admiration naïfs, les floraisons fécondes d'un esprit de nature renfermé et qui s'épanouissaient, qu'elle finit par mordre à tout et de toutes ses dents — tant il est vrai que la liqueur qu'on boit est fonction du vase et que ce sont les plus belles coupes qui font les meilleurs vins.

Ensuite ils redevenaient mondains pour une heure, goûtaient chez le pâtissier à la mode, rendaient quelques visites obligées et rentraient dîner vite, afin d'avoir une soirée bien longue.

La crème de leurs jours, ces heures d'ombre, qui les resserraient mieux. C'était le théâtre, Opéra ou Français, souvent une

partie folle, au cabaret d'abord, puis en quelque spectacle à rire, dans une baignoire grillée, qui relevait d'un piment de fredaine le train-train toujours recommencé de leur tête-à-tête. S'ils restaient à l'hôtel, c'étaient des promenades voluptueuses parmi le rose crépuscule de la serre, dont les brûlantes senteurs les assemblaient dans un même bain d'effluves, dont les feuillages tendus à travers les allées les rapprochaient comme des mains complices; et alors des admirations bavardes, repétries, ramassées, leur journée qu'il revivaient, un tableau qu'ils se rappelaient : — « Tu te souviens, la femme de Stevens, celle qui a les mains… » — Puis des aventures, une fille de magasin, qui, parlant de Daniel, avait dit à Jane. — « Monsieur votre mari. » — Des rencontres : — « Est-ce qu'elle te plaît à toi, madame de Buffières? » — Ou bien ils s'asseyaient au bord d'un petit bassin plein d'herbes grasses, d'où s'enfuyaient de minces ruisselets de faïence, avec des *piou-piou* de poussins sous une mue, lui, lisant haut une belle page de quelque auteur favori, elle, écoutant, suspendue à sa voix qui savait rendre les choses harmonieuses; et parfois, lorsque de trop dangereux rapports de pensées leur montaient aux lèvres, des silences passionnés tombaient.

Alors, sentant le besoin de mettre entre leurs amours attirées l'agitation d'une besogne et le rempart d'une matière, ils faisaient allumer un des salons, et, refroidis, intimidés peut-être par la sévérité des meubles, la hauteur des plafonds, l'abondance des lumières, les glaces qui les reflétaient, les bergères et les bergers des Gobelins qui leur tenaient compagnie, ils attaquaient au piano quelque symphonie, quelque polonaise à quatre mains, des plus laborieuses, celles de Brahms, de Bach ou de Schumann, qui appliquaient leur esprit, le détachaient du reste.

Le boudoir, c'était pour les jours de pluie, les soirs paisibles, où l'angoisse de la chair les taquinait moins. Car ce nid leur semblait un péril de plus avec son kiosque alcôve, son divan bas, sa pénombre de *sélamlik,* le capitonnage parfumé et tiède d'un lieu consacré à l'amour. Ils y étaient venus beaucoup les premiers temps; c'était là, dessus le Pleyel, acheté pour lui, que Daniel, soit qu'il les dît lui-même, soit qu'il les lui accompagnât seulement, donnait à Jane la primeur des petites pièces composées la nuit pour elle. Cette sérénité de leur vie présente lui ayant désengourdi l'âme, il s'était mis, son ballet achevé, à écrire, sous

le titre de *Canzone,* de courts poèmes de notes sur des poèmes de mots, vers ou prose, qui tous, ainsi que de doux chemins variés et cependant parallèles, aboutissaient à ce refrain — qu'il l'aimait.

Une fois, il chantait en sourdine ces stances de Heine, qu'il avait phrasées le matin : « J'ai pleuré en rêve : je rêvais que tu étais morte… », lorsqu'il sentit soudain ruisseler des gouttes chaudes dans ses cheveux. Et si, à ce moment même, le ouistiti n'avait pas branlé sa chaîne d'or, si tous deux, s'étant retournés, n'avaient pas aperçu, les épiant, son petit œil de vieillard, le crime, dont alors ils avaient aussi peur l'un que l'autre, peut-être bien qu'ils l'auraient commis là.

Mais leur vraie sauvegarde fut le souvenir, grand et cher à tous deux, de madame Le Vassart. Un jour, au Louvre, devant ce tableau de femme âgée d'un charme si profond qui flanque à droite le *Gilles* de Watteau dans la galerie Lacaze :

— Tiens! le portrait de maman! dit Daniel, se rappelant la prédilection de la Chérie pour ce bijou anonyme qui lui ressemblait sans les cheveux blancs.

Cette petite phrase amena une autre petite phrase de Jane, puis encore de Daniel, puis de Jane encore, et de ricochets en ricochets, de petites phrases en petite phrases, à dater de cet après-midi l'âme blanche de la morte plana sur eux, entre eux, refrénant les piqûres de leurs sens et consolidant l'espèce de barrière idéale qui tenait à distance leurs embrassements. Ils ne disaient pas : « Elle nous voit! », mais le pensaient tout bas. Et cela mit une gêne délicieuse dans leur fraternité, une crainte de défendu qui en doublait le prix et du moindre frôlement faisait une erreur. Mais, en les éloignant, ce souvenir les rapprocha par des contacts de pensées, de mémoire; ils entrèrent mieux dans l'intime l'un de l'autre, s'apprécièrent plus haut, s'aimèrent plus à fond. Ils en vinrent à se tout raconter d'autrefois, sans autre exception que ce terrain prohibé de la faute et les secrets d'infamie qui n'étaient pas leurs seulement. Et elles ne se peuvent dire, ces jouissances de surprise, lorsque, lui ou elle, durent reconnaître tout bas qu'ils s'étaient toujours adorés.

— Comment! Tu t'es battu? s'exclama-t-elle, un soir qu'elle lui arrachait mot par mot le récit de son duel à Rome.

Et, si soigneusement qu'il en eût caché la cause, elle pensa : « C'était pour moi qu'il se battait. »

— Comment ! C'est toi qui as fait mettre dans mon salon les meubles de maman ? C'est toi qui soignais sa chapelle au Père Lachaise ? se récria-t-il une autre fois ;

— Ah !

— Ah !

Et ces cris d'âme valaient des étreintes et le frémissement de leurs lèvres des baisers.

Vers le milieu d'avril, par de clairs soleils, ils s'en allèrent à la campagne, soit Marly, soit Saint-Germain, soit Versailles, rêvant ensemble des projets, des voyages de fiancé.

— Je ne connais rien, moi, disait-elle dans une petite moue drôle. Je suis d'une bêtise… !

Un matin, en phaéton, par hasard, ils poussèrent jusqu'à Ville-d'Avray.

— Si nous déjeunions là et qu'après…

— Après… ?

La même idée leur était venue en même temps, un pèlerinage à la villa, où ils avaient fait connaissance et qui, depuis, après la mort de la Chérie, avait été vendue.

On rit plus qu'on ne déjeuna à la Chaumière, dessous une tonnelle qui prenait vue sur les étangs — un fond de saules gris, où des coups de vent marchaient comme de lourds passants, dont on n'aurait vu que les pas. Et, aussitôt payées les fritures, les serviettes humides, le poulet mal cuit, le service mal fait, on s'en fut à pied par le bois jusqu'au débouché du chemin de la Justice. Là, Jane prit un peu le mors aux dents, battant des mains de se retrouver, parce qu'elle avait cru ne se retrouver jamais.

— Depuis si longtemps, tu penses… !

Et il fallait voir galoper ses fins petits souliers à guêtres blanches, galoper sa jupe courte de satin changeant, galoper le panache clair de son feutre.

Daniel suivait, les yeux poissés et le cœur flageolant. Il n'était pas rentré là depuis certain matin de septembre qu'une voiture noire en avait emmené la Chérie. Et des tas de choses anciennes s'entre-heurtaient dans sa tête.

Une cloche gaie tinta, éveillant les abois d'un chien de garde. Jane avait sonné à la grille, et, se tournant vers Daniel, elle l'appelait avec de grands bras.

— Arrive donc! Moi, j'ai peur, dit-elle lorsqu'il se fut rapproché. C'est comme autrefois Bobèche, tu te rappelles? — Sérieuse, elle ajouta : « Mais sinon, il ne me dévorerait plus, à présent que j'ai des belles robes : il n'était dur qu'aux pauvres, Bobèche. »

Et, elle aussi, elle eut un chagrin de retour à la mémoire de ces six francs que, chaque jeudi, chaque dimanche, elle venait gagner là, grimpant la Côte d'Argent au soleil dans des bottines à trous et des jupes à taches.

— Je crois qu'il n'y a personne, reprit-elle.

Mais presque aussitôt des sabots claquèrent sur le sable et une vieille figure revêche, enveloppée d'un madras, pointa de la petite grille ouverte.

— Qu*ai* q'voul*ais*? On v'site plus? C'*ai* lou*ai* d'van'hi*é*r.

Daniel se taisait; alors Jane, plus brave, demanda la permission d'entrer.

— Piq'j'ous dis qu'c'*ai* lou*ai*!

Mais comme Jane tenait bon, éclairant ses phrases d'une pièce d'or, la jardinière consentit enfin. La bouche vers le jardin, elle cria : « H*aï*! Glaude? » Puis, Daniel ayant dit : « Non, n'appelez pas! C'est inutile; nous connaissons », sans plus s'occuper d'eux, la femme les laissa.

— Elle n'est pas si aimable qu'était la mère Caillou, fit Jane, à travers une forte envie de rire. Tu te souviens quelle bavarde c'était?

Ils firent quelques pas, et, s'arrêtant, ils contemplèrent d'un regard perdu le petit jardin triste sans soleil, avec ses massifs grêles, son allée de vernis encore chauves, tournant autour d'une pelouse ronde comme un carton de tir, trouée au milieu d'un bassin noir, où un saule nabot faisait son possible pour pleurer. Derrière, le chalet, très historié de pignons et d'auvents, paraissait, sous le suintement sale d'un lierre gelé qui mangeait la rocaille rose des murs, quelque vieux joujou de l'été d'avant, qu'on n'aurait pas rentré. Une mélancolie d'abandon tombait des croisées béantes. Et dans tout cela il n'y avait de gai à l'œil qu'un bout de pigeonnier, filant clair sur la droite entre des mar-

ronniers en fleurs, qui ne laissaient voir du reste des communs qu'un dos de toiture bleuâtre, pareille à un grand poisson glacé d'une belle lumière.

Comment! c'était elle, cette villa, qui avait tant d'espace et de soleil dans leur mémoire! Ils restaient navrés de trouver cela si laid, si étriqué, si pauvre. Sur le perron, dont les marches déjointes étaient piquées de petites brosses d'herbe, ils firent le même geste vide vers la verveine en caisse qui n'était plus là; puis ils entrèrent, désappointés.

L'intérieur n'avait pas changé, et Daniel eut comme une renaissance d'y rencontrer des objets d'autrefois, un peu moins neufs et moins propres, mais eux enfin. Lentement il monta l'escalier, savourant la douceur de ces retrouvailles; les degrés de bois lui riaient et les baguettes du tapis absent lui souhaitaient la bienvenue — « Oui, disaient-elles en leur langage, nous t'avons vu presque de notre taille, et tes petites bottes ne nous ont guère épargnées. — Te souviens-tu, faisait la rampe, que de fois tu m'as descendue à cheval? Ta maman te le défendait, vilain! »

À l'instant de pénétrer dans « la chambre », les jambes manquèrent un peu à Daniel et une taie de larmes lui voila le regard. C'était une grande pièce très lumineuse, qui sur l'autre partie du jardin faisait, avec ses trois croisées ouvertes, un gros repas de soleil. Point de rideaux; mais le meuble était le même, et, quand les pleurs tombés lui eurent éclairci les yeux, Daniel le reconnut bien, ce lit de bois laqué blanc à filets pâles, d'où l'âme de la Chérie s'en était allée vers l'étoile. En s'envolant, il se le rappelait, elle avait effeuillé sur le drap — était-ce elle ou le vent d'automne? — une rose qui passait par la fenêtre. Où donc était-il, ce rosier-là?

L'un après l'autre, marchant sur la pointe du pied, comme on marche dans une chambre de mort, il inspecta le dehors des murailles; mais toutes étaient nues maintenant; et de rosier il n'y avait pas plus que de verveine. Alors il s'accouda au pied du lit et demeura longtemps à regarder loin.

— Viens, Dani! Viens! cela fait du mal… tant que cela. Viens!

C'était Jane qui, restée dans le couloir, l'appelait. Ils descendirent, silencieux, à la salle d'études, dont le papier gardait encore par places des fleurs de décalcomanie, ensuite au salon,

où le carré du piano était marqué en clair dans la tenture, à la salle, au fumoir, et sous la véranda; puis, sortant, ils gagnèrent le rond et s'assirent avec d'infinis « te rappelles-tu? »

Ce côté-là du jardin avait beaucoup poussé; les charmes montaient aujourd'hui presque aussi haut que la petite tourelle en clocher du chalet, et si le dernier gel avait tué le beau *Wellingtonia* de l'école, les sapins survivants avaient grandi, grossi, rapetissant les allées, les gazons, cachant les clôtures et les maisons voisines derrière leurs grands bras étoffés de manches larges. Devant, c'était comme un petit parc : deux avenues de marronniers, dont les pompons flambaient au soleil, conduisaient à un potager tellement en pente qu'on ne voyait qu'un tapis blanc, d'un blanc de porcelaine, sauf par-ci par-là le point rose d'un pêcher de plein vent : tout de suite après, la vallée commençait, des prairies hérissées de treillages, les pins et les acacias du chemin de fer, Chaville et ses blanchisseries, où le papillotement des linges continuait la floraison des arbres, le fond de bois enfin qui remontait et hachait l'horizon du ciel comme une claire-voie d'ombre, où du bleu transparaissait par endroits. Et autant la partie du nord était triste et froide, autant ce midi était riant et chaud, déjà prêt pour les noces de mai avec avril. Un peu de brise promenait des chants et des parfums dans l'air, dont pas une brume ne troublait le cristal; des oiseaux se cherchaient en sautillant sur les pelouses; et il y avait comme un frisson d'amour qui hochait les buissons.

Ils s'étaient levés, et sa main à elle posée sur son épaule à lui, ne parlaient plus, rendus muets par ce grand souffle de désirs qui montait des choses. Et un couple de mésanges étant venu aimer devant eux à mi-branches d'un cytise, ensemble ils détournèrent les yeux et sortirent du rond sans se donner le bras.

— Mène-moi à ton jardin, tu sais? ton petit, dit Jane.

Et elle le précéda, trottant dans l'herbe des allées; pas bien loin, car le jardinier se leva d'une corbeille, un petit homme noiraud, qui suçait un bout de pipe. Comme elle revenait sur son pas, il la rappela :

— Madame, faut pas que j'ous géni*ons*! P'vez b'en d'scend'e, si l'cœur 'z en dit. Salut b'en, monsieur, madame!

Il les regarda s'éloigner, et, frappé d'une idée, les rejoignit.

— J'pourr*ions* t'même b'en 'ous *s*'pliquer l'point d'vue, si ça 'ous f's*é* pl*é*si'. — Il répéta sa question; mais, n'ayant obtenu en réponse qu'un « non, merci bien! », il essaya d'autre chose : « Madame a point so*ue*f, des fois?... J'*ons* du cidre et puis... c'est ça! », acheva-t-il en se baisant le pouce avec bruit.

— Merci, merci! Nous ne voulons rien, dit Jane.

Alors, sans perdre son idée de commerce, il cueillit une branche de pommier bien fleurie et alla les attendre en travers de la grille, à l'affût d'une seconde pièce.

Lorsqu'ils passèrent devant la maison, Daniel y rentra, traînant Jane par la main.

— Que je te montre... !

Il venait de se rappeler des marques au crayon que sa mère faisait chaque an le long d'une porte.

— Tiens! regarde! dit-il, tout fier d'avoir trouvé la place.

Mais elle n'eut pas l'air de voir; et il y avait un peu d'amer dans sa voix quand elle répondit mi-haut, comme se parlant à elle-même :

— Moi, jamais on ne m'a mesurée.

Le retour fut silencieux et vite. Ils semblaient avoir hâte d'étouffer leurs désirs sous du monde, sous du bruit. Avenue du Bois de Boulogne, madame Hervé (de la Moselle), qu'ils croisèrent, arrêta son coupé au mois pour les saluer de ces mots :

— Eh bien! Vous êtes donc mariés à présent? Est-ce à cause de cela qu'on ne vous voit plus?

Phrase pointue dessous son apparente rondeur, qu'un petit rire méchant de madame Street, qui se trouvait avec la directrice de *La Revue Lorraine,* accentua encore.

Le lendemain, Daniel reçut de l'Opéra-Comique son premier billet de répétition — à midi, pour le quart, au petit foyer. Roumiguière étant pressé et par la fin de saison et par l'envie de faire sa cour au ministre, on expédia les commencements si bien que, l'œuvre en place, on répétait les ensembles à l'orchestre. Dès lors Jane, un moment délaissée, put accompagner son beau-fils au théâtre. Elle y arrivait, très voilée, presque en cachette, comme à un rendez-vous, ayant quitté sa voiture au boulevard; Daniel l'attendait sur les premières marches, et c'était fou, grimper l'un après l'autre dans le noir, respirer cet air cabotin, suivre en se tenant par la main les couloirs mal éclairés et puants,

emplis d'un grouillement de foule qui s'interpellait : — « Ugène ! — Eulalie ! — M. Chicouaneau ! — Mademoiselle Clara ! » —, battait un trille, roulait une gamme, bousculés à tout instant par un régisseur, un garçon agitant des clés ou des paperasses. Il fallait traverser la scène par la porte de fer des coulisses, gagner la salle et son clair-obscur de bouge. Et, dissimulée dans les profondeurs d'une baignoire, que Roumiguière très galant avait donné ordre qu'on lui ouvrît chaque fois, Jane passait là des heures paradisantes, enlevée si haut et dans de tels éthers d'enthousiasmes par cette musique où palpitait de l'amour que, de tous les vacarmes, de tous les relents, de toutes les malpropretés de cette cuisine de théâtre, elle ne voyait rien, ne sentait rien, n'entendait rien.

Daniel, assis à l'avant-scène devant un pupitre éclairé d'une servante, lui faisait de continuelles visites du regard. Pendant les repos il descendait vite la retrouver par la passerelle de l'orchestre ; et alors c'étaient des serrements de mains nerveux pour appuyer un : « Superbe, la rentrée des flûtes ! » — ou un : « Il va très bien aujourd'hui, le *terzetto* ! » une passion de gestes qui se voulaient et se fuyaient à la fois, et des causeries ardentes et des silences bouillants. Car cette musique toute chaude d'amour et de soleil, le livret même, avec sa poésie pas neuve d'idylle orientale, trouvait le chemin de leurs sens, les enveloppait, les chatouillait, et, bien souvent, sans attendre le : « Voyons ! nom d'un chien ! Reprenons ça ! » de Roumiguière et son appel de béquille, ils se quittaient, n'en pouvant plus de désirs. Un jour même elle le renvoya d'un : « Va-t'en ! » farouche, et deux après-dînées la baignoire resta vide.

Jamais encore, dans les courtes échappées parisiennes que lui permettaient les soins de son élocution, Le Vassart n'avait paru au théâtre, malgré ce double attrait : son fils d'abord, l'auteur de la pièce en répétition, sa maîtresse ensuite, le soprano qu'il avait obtenu d'y faire débuter. Mais, quelque intérêt qu'il portât d'une part à son Prix de Rome, d'autre part à « son Prix de Conser-vatoire » — c'était ainsi que ses habitudes de parler possessives appelaient mademoiselle Félicie Berthoud, fille mineure de madame veuve Berthoud, jadis concierge, rue des Jeûneurs, au dépôt des Filatures de Gerville, et devenue mère d'étoile par la grâce d'une protection puissante —, la politique l'absorbait

trop pour qu'il eût le loisir de le leur témoigner; outre que sa manie de bonne règle et son souci des apparences lui commandaient une certaine réserve entre les devoirs du père et ceux du protecteur.

Un après-midi pourtant, arrivé du matin à Paris, uniquement afin de s'entendre avec le ministre sur la cérémonie d'inauguration de sa cité ouvrière, que celui-ci avait promis de présider — façon habile d'enlever à la pointe d'un discours une élection, que deux concurrents de la dernière heure, un propriétaire orléaniste et un médecin radical, mettaient quelque peu en péril —, il eut l'idée, ayant une heure à perdre avant que de repartir, d'entrer à l'Opéra-Comique.

C'était pendant un repos : les musiciens partis, les artistes au foyer, Daniel avait été rejoindre Jane dans sa baignoire. Seul, Roumiguière arpentait la scène, béquillant fort, à côté du librettiste, un petit jeune homme timide, dont le pince-nez bleu et les manches vernies sentaient l'employé de ministère.

— Bonjour! dit de confiance Le Vassart, qui entendait marcher sans que ses yeux éblouis pussent distinguer rien que de l'ombre.

Roumiguière s'arrêta : « Qu'est-ce que vous venez fiche ici, vous? » — Puis il parut se souvenir et appela vers le foyer : « Félicie! »

Mais Le Vassart lui fit : « Pchutt! » d'un air scandalisé. C'était son fils qu'il voulait voir. Est-ce qu'il n'était pas là? Roumiguière le fixa de son fin regard marseillais.

— Si, là-bas! dit-il.

— Et il jetait le bras vers la baignoire, où deux têtes faisaient une pâleur.

— Daniel! appela Le Vassart à toute voix, ce qui causa quelque émoi parmi les pendeloques du lustre. — Et, se retournant vers Roumiguière, il lui demanda assez haut pour être entendu de Daniel qui accourait : « Avec qui est-il donc?... Sa maîtresse, hein?... Ah! le gaillard! » acheva-t-il en riant, tandis que le directeur grommelait quelque chose dans sa barbe.

Ce mot tomba comme la foudre sur Daniel et l'arracha de cette extase de rêve où il vivait depuis des semaines. Comme s'il se fût déjà senti coupable et honteux, il n'osa pas détromper son père, ni lui dire quelle était cette femme avec qui il se cachait.

Désormais un doute affreux prit possession de lui. Certes, rien de plus pur jusqu'ici que leur liaison, rien de plus chaste en fait. Mais cela durerait-il toujours? Viendrait-il pas un moment où l'honneur s'en irait à la dérive des sens et qu'il serait trop tard alors pour s'arrêter? La phrase de madame Hervé (de la Moselle) et ce ton presque railleur dont elle l'avait prononcée, le rire de madame Street, un vilain regard de Joseph entrant sans frapper au boudoir, un soir qu'ils y étaient, lui revinrent en mémoire; et aussi un mot de Bérose, se plaignant de sa « rareté, qui sentait la femme », disait-il, une invitation pressante et un peu goguenarde de son oncle, qui lui demandait de venir dîner, « si toutefois ses nombreuses occupations le lui permettaient », et que maladroitement il avait déclinée; d'autres choses encore, des bribes de conversations, entendues çà et là, qui commentaient l'éclipse de la belle madame Le Vassart; et, comprenant le besoin de revenir au monde qui causait, ce monde si sévère pour ceux qui se passent de lui, il essaya d'y amener Jane d'elle-même. Ne craignait-elle pas que trop de solitude ne lui pesât à la longue? Car, la vraie raison, il n'osait pas l'avouer.

Elle ne prit pas le change et lui opposa d'abord une de ces résistances de femme, larmoyantes et molles, qui, mieux que de rudes colères, savent rompre l'assaut d'une volonté.

— Non, non, je t'en prie! Nous sommes si heureux!… Tu t'ennuies donc avec moi? Cependant, si cela te fait plaisir… Je ne veux que ce que tu veux, moi, tu sais bien, Dani!

Comme il revenait à la charge, elle eut une inquiétude, pensa qu'il l'aimait moins, ou resongeait à sa cousine Cécile, cette petite blondinette, dont elle avait presque oublié l'existence, dans les hauteurs sereines de sa beauté sûre d'elle. Alors son caractère changea; elle devint coquette, s'informant de lui si telle forme de robe était de son goût, telle coiffure; jalouse à son tour, elle interdit à Daniel la maison de son oncle. — « Pourquoi? — Parce que! » répondit-elle avec un pincement de bouche et un méchant éclair de prunelles.

Puis, un jour que Daniel insistait pour la mener chez le ministre, elle céda enfin; et, sous ombre de faire oublier ses froideurs, ce grand mois vécu en dehors du monde, sa porte constamment fermée — toutes choses dont Le Vassart commençait à se plaindre dans ses lettres —, elle assiégea M. Doucerin de sou-

rires et d'œillades, pensa le rendre fou, rendre folle sa femme du transparent manège de ses agaceries. Mais, en voiture, une crise la jeta aux pieds de Daniel; elle embrassait ses mains, l'implorait de « pardon! » sanglotés; et elle ne consentit à se rasseoir qu'après qu'il lui eut juré qu'il ne lui en voulait pas.

À quelques soirs de là, dans un bal, quittant un groupe d'hommes et coupant les danses, elle marcha droit sur Daniel, qui était seul entre deux portes; et de tout près, lui posant ses petites mains griffantes aux épaules, elle lui chanta d'une voix essoufflée de désirs :

— *Le voulez-vous que vôtre sois ?*

Avant qu'il eût pu répondre, quelqu'un s'était entre eux élancé qui leur criait : « Prenez garde! » Et ils demeurèrent stupides en reconnaissant dans le petit nuage de mousseline rose, déjà perdu au milieu d'un quadrille — Cécile.

Alors Daniel tâcha de se déprendre, sans partir encore cependant, si croché était cet amour en ses moelles, si chevillée sa confiance, si pauvre son énergie de raison sous cette passion maîtresse. Mais les timides essais qu'il tenta eurent un effet précisément contraire. Jane, dont l'appétit charnel avait trouvé quelque apaisement dans la certitude d'une présence et d'une possession, qu'elle croyait pouvoir asservir à son heure, s'effréna dès qu'elle les sentit fuyantes. Mise en chasse par ces retirements mêmes, elle fut ombrageuse, exigeante; à mesure qu'il se détachait d'elle, elle se serrait contre lui davantage, ne le quittant plus, lui défendant tout travail, toute sortie, où elle n'eût pas sa part et son rôle marqués, jusqu'au jour que l'hystérie, qui la travaillait depuis des mois, ayant éclaté soudain, la jeta en d'effroyables audaces d'impudeur. Elle guettait Daniel dans des coins, bondissait sur lui quand il passait, l'enlaçait de tendresses affamées. Une nuit, elle vint cogner à la porte de sa chambre; comme il n'ouvrait pas, elle s'acharna à grand bruit contre le battant, la serrure, emplissant l'hôtel de ses cris de détresse :

— Daniel, je meurs!… Je meurs, Daniel!

Il dut se lever, la rejoindre, et, après lui avoir vainement ordonné de partir, engager une lutte horrible avec elle, qui répétait toujours : « Je meurs, Daniel!… Par pitié! Je m…eurs! » et, haletante, les yeux morts, l'embrassait, l'enveloppait de caresses dévorantes. Il la saisit enfin et la porta de vive force à son

appartement; puis, l'ayant placée sur son lit, demi-nue, se tordant, râlant en des spasmes, en des fureurs d'amour, tout le bas du corps remué de tressauts voluptueux, il sonna ses femmes et s'enfuit, harassé aussi, lui, de fièvre et de désirs.

Il avait quitté l'hôtel depuis quelques heures, et sans idée de retour, lorsque son oncle, M. Eugène, y entra, demandant si madame recevait. Le valet de pied, auquel le concierge l'adressa, lui répondit qu'il allait voir, et, l'ayant introduit dans le *hall,* il monta chez Jane, qu'il trouva arpentant le boudoir comme une lionne encagée, avec des prunelles sanglantes et de grands gestes de massacre.

— Madame veut-elle recevoir M. le docteur Le Vassart? fit-il, passant la tête après avoir frappé des minutes.

Elle renoua les cordelières de sa robe flottante, marmotta quelquefois mots au travers de son mouchoir en corde, puis reprit sa promenade à longs pas félins qui claquaient dans les plis de brocart de sa jupe. Avait-elle dit oui ou non? Elle ne le savait pas elle-même. Et ce fut pourtant sans surprise qu'elle accueillit son beau-frère.

— Je ne vous dérangerai pas longtemps, lui dit-il après l'échange des bonjours. Vous avez l'air souffrant?... Névrose, n'est-ce pas?... la malade des jolies femmes!

— Oui, les nerfs : quelle triste invention! — Elle essaya de rire, mais ne put rendre qu'une sorte de râlement. — J'ai une boule là, et dans la tête une espèce de clou qui entre... qui entre... Cela m'empêche même de parler.

— Moi, comme médecin... commença-t-il, se servant de sa phrase d'habitude.

Il lui donna quelques conseils techniques; puis, froidement, il exposa l'objet de sa visite en peu de mots plantés ainsi que des coups de lancette. Se trouvant par hasard dans le quartier pour une consultation, il avait eu l'idée d'entrer, afin de causer un peu de Daniel et de Cécile. À quand la noce, décidément? Ces deux enfants s'aimaient depuis des années et leur intérêt à tous deux, intérêt de santé, de bonheur, était qu'on se hâtât.

— Vous voyez la mine qu'a Daniel? dit-il en finissant. Cécile aussi, d'ailleurs. Ils ont besoin de se marier, ces petits-là.

Jane, aux premiers mots, avait eu un bondissement sur place et des frissons de lumière avaient battu dans ses yeux.

— Les marier! répéta-t-elle. — Ramassant toutes ses forces, elle ajouta avec un sourire : « Quelle drôle d'idée de me parler de cela à moi! Écrivez à Ferdinand!... Cela ne me regarde pas, moi, vous savez bien. »

Alors le médecin, se levant comme pour prendre congé, fit d'un ton sec :

— Pardonnez-moi, cela vous regarde beaucoup. — Et le menaçant acier de son regard entra jusqu'au cœur de Jane, ce cœur éperdu d'angoisse, qui se débattait dans sa prison.

Elle comprit tout de suite qu'il savait quelque chose, soit qu'ils eussent été trahis par leur longue absence du monde, soit quelque indiscrétion de domestiques, et, très crâne, soulevée par une de ces audaces d'amour qui grandissent :

— Je ne pense pas qu'il ait envie de se marier pour l'instant, dit-elle de tout ce qu'elle put de voix.

— Est-ce bien lui qui n'a pas envie?

Cette fois, il lui fut impossible de répondre, la gorge obstruée de cette boule de chair qu'elle sentait monter. Il attendit une minute, puis, très aimable :

— Excusez-moi donc de vous avoir dérangée pour rien, dit-il.

Et, afin de délayer ses soupçons, il parla d'autre chose, avec des phrases de livre d'une sécheresse de papier, de l'élection prochaine de son frère, de *La Nautchni,* dont la répétition générale avait lieu le lendemain, d'un phlegmon diffus dont il venait d'opérer, ici près, la vicomtesse de Faubert, la propre nièce de l'ancien lieutenant général, chevalier de Saint-Louis, etc., etc. Est-ce qu'elle ne la connaissait pas? Elles étaient voisines, à deux portes.

— À demain, n'est-ce pas? dit-il en la saluant.

Elle répéta : « Oui, à demain! » et, la porte fermée, s'écroula de tout son long dans une rigidité de cadavre.

XI

Rue Favart, un vendredi de la fin de mai, moitié pluie, moitié vent, et entre deux des frisures de soleil. Une heure sonnait à l'horloge de l'Opéra-Comique; et, bien que la répétition générale ne fût annoncée que pour la demie, il se faisait déjà un grand va-et-vient de voitures, coupés de maître, à peine étoilés d'éclaboussures, arrivant d'un joli trot qui sonnait creux dans les flaques, locatis sans chiffres qu'une couronne ou une bête héraldique, fiacres dégingandés, si boueux qu'ils semblaient peints à neuf d'une couleur mastic qui pâlissait en séchant. Tous stoppaient un peu avant le guichet des artistes et de l'administration, envahi loin par l'énorme carcasse branlante d'un chariot à décors, que des machinistes chargeaient après l'avoir vidé. C'étaient alors des courses de parapluies, des claques de portières, des piétinements, des ordres, des pétarades; puis fendant le groupe bavard des musiciens, debout, la cigarette au bec, sur la porte, des femmes en chapeaux clairs, très retroussées — de ce pas galopant, de cette mine alléchée qu'elles ont lorsqu'il s'agit d'une primeur, soit sermon, soit amour, soit spectacle —, filaient queue à queue dans l'escalier sale.

Les hommes suivaient, d'une allure moins gourmande, pestant contre la pluie, contre l'usure des marches, le sombre et l'étroit de l'entrée, l'heure presque matinale, un repas avalé, un cigare pas fini, une digestion laborieuse. Car on n'avait pas pris le temps de manger, tant c'était un mets de haut goût pour les rares élus — Roumiguière étant là-dessus d'une férocité incroyable — que cette petite première *selected,* à huis-clos, d'un

opéra mondain, dont l'auteur, un prix de Rome [1], très jeune et très charmant (c'était à ne pas croire) avait ce piquant attrait d'être le propre beau-fils de la belle madame Le Vassart.

Et ce fut un véritable assaut, une montée furieuse et bruyante en seul homme, sous la poussée de la foule qui grossissait toujours dans la rue et des musiciens qui se décidaient à entrer.

En haut, la pénombre et la malodorante solitude des couloirs fi[ren]t hésiter un peu. Mais, un journaliste ayant pris la tête, on se lança à sa suite avec des cris : « Attention ! il y a des marches ! — À gauche ! — À droite ! », des appels, des lazzis, une joie turbulente d'école lâchée au plein air d'un préau. Jusque-là on y voyait encore ; de loin en loin un bec de gaz éclatait comme un phare et permettait de se diriger. Soudain, après des escaliers montés et descendus à travers une obscurité silencieuse et moite de catacombe ou d'égout, on tomba dans la nuit du corridor de l'orchestre, où la bande s'arrêta, désorientée, perdue. Des voix de femmes épeurées s'élevaient : « Y a-t-il quelqu'un ? — C'est scandaleux ! » Des gens, qui s'étaient séparés, se hélaient ; d'autres, qui ne se connaissaient pas, échangeaient leurs colères ; d'autres tapaient contre les murs, jetaient des coups de pieds aux portes. Les hommes surtout grognaient ; même un monsieur se fâcha et se mit à invectiver l'administration, le directeur, le menaçant d'écrire une lettre à son journal. Il finit :

— C'est abominable. Ça ne se voit qu'en France, ces choses-là !

Tandis que deux critiques gamins, arrivés par hasard en avance, braillaient sur l'air des *Lampions* : « Rou-mi-guière ! Rou-mi-guière ! » et que, sous prétexte qu'il y avait des actrices égarées parmi ces mondaines authentiques, des jeunes gens audacieux décochaient au hasard de l'ombre quelques chatouilles anonymes, dont certaines, se trompant d'adresse, soulevèrent des clameurs indignées. Puis, un loustic ayant raconté

1. Il est à noter que Georges Bizet a été aussi prix de Rome, qu'il a passé à la Villa Médicis les deux années réglementaires, qu'il en est revenu avec un opéra-comique oriental, *La Guzla de l'Émir,* et que ses *Pêcheurs de perles* se situent à Ceylan. Il se trouve par ailleurs qu'au printemps 1883, époque à laquelle ce chapitre est censé se situer, si l'on se réfère au chapitre IX, l'Opéra-Comique a repris *Carmen,* le 21 avril, et a créé un opéra à sujet indien, la célèbre *Lakmé,* de Delibes.

sérieusement que le théâtre fourmillait de rats énormes et d'une férocité que la parcimonie fameuse du directeur exaspérait, un même frisson fit frou-frou dans les robes et aussitôt circulèrent tout bas d'épouvantables histoires de personnes dévorées. Enfin un fumeur eut l'idée de flamber une allumette; c'était le salut. Grâce à cette petite étoile tremblotante, on put s'orienter, revenir sur ses pas, gagner l'escalier, le couloir des premières, qu'on allumait et où la troupe, joyeuse de revoir la lumière, se répandit avec des « Haa! » de gens enfouis qu'on vient d'arracher à la mort.

La salle dormait, assoupie dans l'entre-chien-et-loup de son lustre à demi-feux; de-çà, de-là, une raie de jour, soleillée maintenant, filait par les hublots des loges, trouant de paillettes claires les contrebasses droites à l'orchestre et le velours des rampes encore habillées de housses grises par endroits. Au fond, la scène, coupée en deux par le rideau mi-baissé, faisait un trou noir de cheminée géante, dont la toile figurait la trappe et le cadre d'or les montants. Des ombres s'y mouvaient, des lanternes spectrales, qui avaient l'air de se pénétrer, de se mêler sans autre apparence qu'un fourmillement, sans autre tumulte qu'une sorte de houle profonde.

Subitement cet arrivage de bruits et de couleurs éveilla tout, éclaira tout. Le balcon, le rang des premières loges se garnit, s'enflamma comme une couronne de gaz, et la scène elle-même en eut une sorte de clarté de reflet.

Entre-temps, on continuait à entrer; le murmure des voix allait croissant de minute en minute; on s'installait, les jumelles sortaient des étuis, les bustes des manteaux.

En haut, les secondes, à peine peuplées de fournisseurs, de familles du théâtre, épluchaient déjà des oranges, largement accoudées aux rebords et plongeant, tandis qu'à l'orchestre, derrière les musiciens qui essayaient des gammes, quelques hommes lorgnaient debout, et que d'autres, des critiques refroidis, le chapeau sur la tête et le collet remonté, causaient de l'auteur : — « Ah!… beau-fils…? C'est insuffisant. — … Prix de Rome… — Vieux, alors? — Non… jeune. — Pas possible!… Ah! le ministre!… très bien… tour de faveur… assez belle pour ça. »

Il y eut un commandement : « Chargez ! » Le rideau s'en alla vers les frises, envoyant dans la salle une bouffée caverneuse, et le décor parut — une place à Oudeypour, ombragée de banians ; au côté cour — une entrée de palais d'une architecture monstrueuse ; au côté jardin — un péristyle de temple, dont les colonnes fuyaient, portées par des lions accroupis, et au fond, la ville indienne, toute blanche avec ses toits en calottes, qui faisait amphithéâtre sur le bord d'un grand lac bleu. Des machinistes traversaient, plantant des tuyaux de gaz qui prenaient dans la pénombre de vivantes figures de reptiles ; un ouvrier décorateur barbouillait un dessus de porte ; un garçon d'accessoires clouait un banc ; deux pompiers se promenaient, les mains aux poches, pendant que, tout contre la logette du souffleur, des messieurs, tournant le dos, causaient parmi des Hindous en costumes. Et rien n'était singulier comme ce mélange de chapeaux de soie et de turbans de mousseline, de parapluies et de *tarwars* recourbés.

Puis une voix cria de l'intérieur du foyer : « Monsieur Coutant, faites baisser la toile ! » Et le rideau tomba avec un bruit de roulettes.

Cependant la salle commençait à s'impatienter, à s'ennuyer, à s'enrhumer. Après avoir longuement savouré le nouveau de cette triture de coulisses, cette âcre odeur de gaz et de poussières humides que la scène soufflait, lorgné depuis le timbalier jusqu'aux contrebassistes, croqué des bonbons, médit de l'auteur et de sa belle-mère, après les avoir vingt fois cherchés, vingt fois trouvés, et s'être aperçus en fin de compte qu'ils n'étaient pas là, il avait bien fallu reconnaître qu'on gelait dans ce théâtre, et se renvelopper et se remmitoufler. C'était fini des murmures, fini des parlottes : on ne parlait plus, on toussait ; on ne murmurait, plus, on éternuait ; quelques-uns même, qui avaient le courage de leur opinion, battaient carrément la semelle ; et tout le monde pensait à part soi que, pour le confortable, une répétition ne vaut pas une représentation.

Si l'on gelait dans la salle, en revanche on étouffait au foyer, une petite pièce basse, imprégnée de fards rances, qu'un feu de coke et quatre becs de gaz chauffaient, rideaux fermée, à une atmosphère de fournaise.

Assis au piano, Daniel accompagnait une dernière fois l'air du *Boulboul* à mademoiselle Félicie Berthoud — une assez belle

fille brune, vêtue d'un *sari* très court et très pailleté, et les seins pris par un corselet d'or —, qui, debout, derrière lui, les mains à ses épaules, chantait en posant des mines dans la glace au-dessus. À côté, la mère, madame veuve Berthoud, une petite femme fluette et proprette, tricotait un bas, son grand chapeau de giroflée sur l'oreille.

Par-ci par-là, des artistes entraient, l'air soucieux occupés de leurs costumes, se regardant, se drapant, avec des gestes de modèles, sans une parole, parfois une note d'essai, une roulade, s'arrêtaient près d'une console pour y boire une verre d'eau, ou chatouiller un vieux grime pansu, qui, n'étant pas de la pièce, ronflait au fond d'un canapé, puis s'en retournaient à longs pas majestueux vers la scène, dont le tapage couvrait presque la pointe de voix de la chanteuse.

Sous les li-a-nes serpen-ti-i-i-nes,
Où le so-leil n'en-en-tre pas-as.

— Là! Êtes-vous content? dit-elle en revenant s'asseoir.

— Oui, mademoiselle, je vous remercie. C'est tout à fait cela, repartit Daniel, d'un ton vide de pensée.

— Et mon costume? N'est-ce pas qu'il est chic?… On a repris sous les bras, vous avez vu?… et raccourci la jupe? minauda l'actrice, qui, d'un petit mouvement coquet, rentra sous sa chaise ses fortes jambes cerclées, chacune, au-dessus des chevilles, d'un bracelet de grelots d'or.

Daniel, resté au piano, les mains sur les touches, comme abattu par un coup de fatigue, répéta : « Oui, repris… raccourci… »

— C'est tout ça que vous me dites?… B'en! vrai! Vous êtes aimable, vous… je vous retiens, par exemple! S'pas, m'an?

Elle se leva d'un bond qui envola sa robe jusqu'au ventre, et, d'un air gamin lui ayant tiré la langue sur le seuil, elle sortit, sa mère dans ses pas, en fredonnant la ritournelle :

Sous les li-a-nes ser-penti-i-i-nes,
Où le so-leil n'en-en-tre pas-as.

Daniel parut songer un instant; sa mémoire lui échappait et il ne parvenait à l'arracher que miette par miette. N'avait-il rien oublié? La romance de mademoiselle Berthoud, reprise du ténor, le 6/8 de la basse et son point d'orgue dans le quatuor? Il feuilleta vite un cahier de musique posé devant lui sur le piano. Puis sa pensée dévia, ses doigts ralentirent. Bah! à quoi bon? Cela le laissait si indifférent aujourd'hui, le succès de cette œuvre amoureusement écrite pendant ses premiers mois de Rome, alors que sommeillait sa passion au fond de lui, la nuit, dans son petit *studio* du jardin. Que c'était bon — pour se reposer de la besogne officielle, de la « scène lyrique » d'envoi —, que c'était bon de les rêver là, ces airs d'Orient, de les dire à la lune et de voir pleurer, dans la broderie des chênes-lièges et la dentelle des grands pins, la pluie blanche de ses larmes! Maintenant un immense dégoût, un chagrin profond, infini, lui noyait l'âme. Il lui semblait être en un abîme de détresse d'où rien ne pourrait le tirer jamais. Et c'était une faiblesse, une lâcheté telle qu'il lui avait fallu se combattre pour ne pas retourner rue Malesherbes, pour s'enfermer dans la chambre d'hôtel, où il avait réfugié la veille ses sens éperdus, sa chair à bout, incapable de prolonger la lutte, et que le matin, il avait écrit à Bérose de venir, de ne pas le quitter, de l'accompagner au théâtre, dans la terreur qu'il avait de lui-même et de son corps comme son cœur délabré.

De la scène, une claire voix marseillaise appela : « Le Vassart! Le Vassart! Arrivez donc, nom d'un chien!… Le Vassart »

Puis un terrible coup de béquille ébranla les planches.

— Jeune homme! fit l'acteur pansu, réveillé en sursaut. Jeune homme! — Et, comme Daniel ne bougeait pas, amicalement il vint lui taper sur le ventre : « Eh bien! jeune homme, nous avons le trac? » — Par politesse, il lui tendit sa tabatière ouverte, prisa avec bruit, et, de son fausset comique de vieux grime de province : « Voulez-vous me permettre de vous raconter un souvenir personnel? » dit-il.

Mais il n'avait pas commencé le récit du « souvenir personnel » que Roumiguière, la figure violette, et béquillant avec rage, paraissait avec le librettiste à la porte du foyer.

— Arrivez donc, nom d'un chien!

Il prit ses auteurs chacun par un bras et entama une question qui lui tenait au cœur, une coupure avant le ballet, trente-sept mesures et une demi-page de dialogue entre le brahmane et la nourrice. Daniel disait « oui », lorsque le parolier se récria timidement :

— Mais… je crois… je vous assure… permettez-moi de vous… monsieur le directeur… C'est ce qu'il y a de moins… c'est ce qu'il y a de plus…

Et il s'appliqua à en démontrer les beautés, jusqu'au moment où, la béquille ayant battu un menaçant trémolo par terre, il consentit, à condition qu'on lui garderait son mot de la fin — « le seul mot drôle de la pièce ».

— Et justement ! S'il n'y en a qu'un… ça jurerait ! s'exclama d'un ton victorieux Roumiguière.

Daniel les laissa pour monter chez le baryton qui s'habillait; comme il traversait les chœurs afin de gagner l'escalier des loges, le contralto, madame Lataste — une grosse femme sans âge, très en poitrine —, qui descendait, une fanchon jetée sur le toquet pyramidal de sa coiffure de nourrice indienne, lui sauta au cou, dans une camaraderie de coulisses.

— Ah ! mon petit auteur, que je suis donc contente de vous rencontrer ! fit-elle en grasseyant. Le *terzetto,* je ne sais jamais; est-ce la-la-la-mi… ou bien la, la, la, mi ? Faut-il piquer ou ne faut-il pas piquer ?

Et Daniel dut s'arrêter cinq minutes, dire la phrase lui-même à cette aimable femme, qui déjà, quelque quatre ans plus tôt, lui avait chanté sa cantate de tout son petit reste de voix.

— Bon ! bon ! J'y suis à présent… N'ayez pas peur ! Ça sera un succès.

Elle l'embrassa encore et s'en fut, après s'être informée s'il n'avait pas vu au foyer son mari, M. Lataste. Daniel enleva l'étage d'une baleine.

— La loge de M. Pontaillac ? demanda-t-il à l'avertisseur qui passait.

— Au numéro 6, monsieur.

— Bonjour, toi ! fit le baryton, un grand Toulousain barbu et familier, qui vint ouvrir en caleçon lorsque Daniel eut frappé.

Puis, tranquillement, il retourna se faire la figure devant une glace éclairée d'un papillon de gaz.

— Je suis venu pour vous rappeler le petit trait que nous avons ajouté hier, dit Daniel. Vous vous souvenez, à la reprise du chœur ?… Si-do-si-mi, si-do-si-fa… sol… sol…

Mais l'autre lui coupa la parole, et, ayant tapé deux fois par terre ses bottines de peau jaune qui le gênaient :

— Ah ! mon vieux, tu tombes à pic. J'ai un mal aux pieds, f… de D… !

Il entrebâilla la porte, ce qui jeta dans la petite loge aux murs gris une odeur de latrines, et, appelant dans le couloir : « Isidor ! Isidor ! F… de D… !… Isidor ! mon agrafe de turban !… Celle-ci est infecte… Allez m'en chercher une autre au magasin, une pierre bleue, si vous pouvez ! » Hein ? suis-je f… là-dedans ? continua-t-il, s'adressant à Daniel, après qu'il eut revêtu son costume, une tunique de velours bleu picotée de perles sur une robe courte de satin plus pâle. C'est Roumiguière qui a voulu… Ah ! le salaud !

Et, étant revenu se noircir le dessous des yeux à la glace, il continua de récriminer contre la crasserie de son directeur, qui l'obligeait à porter d'anciens décrochez-moi-ça du *Premier jour de bonheur*.

Au foyer, Daniel retrouva madame Lataste qui embrassait son mari, l'acteur pansu, dans un coin.

— Eh bien ! jeune homme, nous avons de plus en plus le trac ? fit le vieux grime, comme il rentrait.

Ayant aspiré une forte prise, il ajouta : « Faut pas, jeune homme ! Si vous voulez me permettre de vous raconter un souvenir personnel… » — Mais la femme l'interrompit net : « Assez ! assez ! monsieur Lataste, tu nous l'as déjà faite au souvenir personnel ! » — Et il ne put que soupirer d'un ton de voix augural :

— Il n'est pas d'exemple, jeune homme, qu'une pièce où chante madame Lataste soit tombée… pas d'exemple.

— Je crois bien, c'est un contrepoids ! murmura Bérose, qui entrait.

Il emmena Daniel dehors sur la scène et lui demanda : « Eh bien ! Ça va-t-il, mon beau ténébreux ? »

— Pas trop. Est-ce que… ?

— Quoi ?

Daniel mâcha un instant sa fin de phrase; puis, ayant honte de mettre à nu son cœur, ce veule et lâche cœur dont Jane était toujours maîtresse, il changea ainsi sa question : « Y a-t-il du monde dans la salle? »

— Des masses, répondit Bérose. La patronne vient d'arriver avec madame Street. Tu peux les voir par la lunette. Elles sont dans l'avant-scène de droite… Savais-tu qu'elle eût l'étoile, madame Street?

— Quelle étoile?

— L'étoile de Chypre.

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Comment! Tu ne connais pas…? C'est l'ordre — panaché saphirs et rubis — que le prince envoie, en les quittant, à chacune de ses tendresses… l'étoile du berger. Une étoile… filante… Il y a plusieurs modules selon le rang… Mais le sens reste le même : « Rien ne va plus! » Voilà dix ans qu'elle pétitionne pour ça, madame Street… Enfin elle la tient. — Et il finit d'un air sacerdotal : « La vertu est toujours récompensée. »

— Alors, l'alliance anglaise…?

— Heu! heu! Tu comprends, huit jours d'Américaine mûre comme une nèfle et bête comme ses pieds… Ce n'est pas avec cela… Un demi-collage, tout au plus!… Tu n'as pas besoin de moi?

— Non, merci!

— Allons! du courage! Ça sera un succès, que diable! J'ai vu les critiques, ils sont d'une humeur de chiens… Excellent, cela!

Daniel eut un haussement d'épaules : « Si tu savais comme cela m'est égal! » dit-il.

— J'ai salué, tout à l'heure, quelqu'un à qui ça ne sera pas si égal, je t'assure.

— Qui? râla Daniel, qu'une angoisse étranglait.

— Tes cousines. Elles sont en face, dans une loge… Ah! les gentilles petites créatures! Le père est un peu bien… *rhu*barbatif… Mais elles… Ah! fichtre! Si j'avais seulement vingt ans de moins… Figure-toi, mon cher, elles ont déjà retiré leurs gants, pour que ça fasse plus de bruit… Adieu! Tu ne veux pas que je reste avec toi?

— Merci, non, Excuse-moi, n'est-ce pas? près de tout le monde. Je suis incapable de…

— Oui, oui. Du courage, fichtre de fichtre!

Daniel l'accompagna jusqu'à la porte de la salle, d'où montait maintenant un peu de vacarme, des sifflets, des trépignements, des : « La toile! », et revint se blottir, après, derrière un portant, non loin de la petite niche sombre du gazier à son poste de combat. Le théâtre s'était nettoyé : outre la figuration et les chœurs, en place pour le lever de rideau — une Fête des Serpents d'une jolie palette de couleurs, dont les rutilances faisaient un brasier au milieu du clair-obscur de scène —, il ne restait plus que Roumiguière, escorté de ses seconds, qui, d'un air de généralissime, passait la revue de ses troupes et leur recommandait, de la voix et de la béquille : « Secouez-vous, nom d'un chien! Secouez-vous! »

Et sur un signal, l'ouverture commença.

Un machiniste avait apporté une chaise à Daniel, qui s'y était assis dans une sorte de sommeil. Puis un éveil de désir le poussa vers le trou du rideau : il y alla sans hâte, d'une allure nécessaire, et la première femme qu'il aperçut, ce fut Jane, seule, derrière le treillage d'or d'une baignoire d'avant-scène. Il fallait être lui pour l'avoir reconnue; car on ne voyait d'elle qu'un bout de chapeau de paille avec des pompons de fruits clairs, un coin de profil perdu, pareil à une goutte de lait au fond d'un vase noir. Il serait resté là longtemps, rivé à cette petite lucarne, découpant la salle ainsi qu'un verre de lorgnette et où cependant il ne distinguait qu'elle, son œil vert, qui, grandi à la mesure de ce cadre, le dévorait comme si elle y eût deviné sa présence. Mais, Roumiguière lui ayant crié : « Fichez-moi donc le camp, vous; s'il vous plaît!... Est-ce que vous êtes de la pièce? » il s'en retourna à son portant.

Juste au moment qu'il y arrivait, la toile se leva et des applaudissement saluèrent le décor. Il ne les entendit pas : une terreur lui était entrée tout à coup dans les chairs, comme un sang chaud et froid qui suait et glaçait alternativement chacune de ses veines, à croire que l'autre — le sang de vie — lui fût sorti du corps. Il aurait été seul au milieu du théâtre devant cette salle pleine, il n'aurait pas eu plus peur. Mais cette musique, qui ne frappait son oreille que comme un crépitement d'averse lointaine, est-ce que ce n'était pas de lui, un peu de sa pensée, un peu de son amour? Jamais il n'avait éprouvé cela, ni à l'Institut,

le jour qu'avait été exécutée sa cantate, ni à Pasdeloup, ce dimanche qu'on avait joué sa sérénade entre la symphonie en *la* de Beethoven et *La Damnation* de Berlioz. C'était une sensation si jalouse et si forte que tout le reste disparaissait, le souvenir de Jane, ses angoisses de passion, son existence brisée par cette fuite sans retour possible. Il aurait voulu se cacher mieux, s'ensevelir, s'abîmer. Est-ce que, là où il était, on ne pouvait pas le voir? Une crainte de tout petit l'envahissait; il se recroquevillait, se diminuait, se voilait la figure de ses mains, les coudes serrés sur les genoux. Madame Lataste manqua son entrée, mademoiselle Barthoud sauta une mesure, il ne l'en douta pas : rien qu'un ronflement lui emplissait l'ouïe, rien qu'un éblouissement lui emplissait la vue. Puis il eut un retour de mémoire; il se rappela une frayeur d'enfant, certaine nuit d'orage, à la mer, qu'il avait cru que le toit du chalet s'envolait comme une aile, et qu'il restait nu en face du tonnerre. C'était presque cela qu'il éprouvait maintenant. Le voisinage du gazier, quelques mots d'encouragement que cet homme lui dit : « Ça boulotte, monsieur Le Vassart, ça boulotte! », le petit rire content du pompier, derrière lui, pendant le défilé des femmes portant leurs offrandes au Dieu Krishna, tout l'inquiétait. Alors il rentra au foyer, où le vieux grime continuait son sommeil, rêvant haut des bouts de rôles : « Pre-nez gar-de… La dam-e blan-che… Valenti-ne… La maî-tres-se du roi… » Et, s'étant enfoncé dans un angle, il pleura.

— Eh bien! jeune… homme… nous avons le… tra…a…c? bâilla l'acteur, réveillé par une tempête de bravos. — Puis il se rendormit en soufflant ces mots comme des pois : « Souvenir personnel… grand théâtre… Bordeaux… rrr… rrr… »

Des artistes entraient ou ressortaient en silence selon les besoins de leurs rôles, avertis par le régisseur de la scène, qui appelait : « Monsieur Dalibert! » Près de la porte, madame Berthoud tricotait, les yeux vers la scène, où sa fille chantait. À un moment elle se leva pour remettre du coke sur le feu, bien que la chaleur fût énorme, d'une moiteur d'étuve, avec des buées en rideaux dégouttant des glaces et des murs. Et, comme Daniel, suffoqué, entrebâillait une fenêtre, elle s'exclama : « C'est pour s'attraper du mal! », puis s'en alla guetter la sortie de sa fille, un tartan sur les bras.

Daniel resta quelques minutes accoudé à la rampe, regardant avec une curiosité idiote la pluie qui tombait, hachant le jour glauque. Cela le reposait, de respirer de l'air, tout chargé qu'il fût d'une fadeur de boue; cela le rassurait, le rafraîchissait, cette vraie lumière, qui n'était pas du gaz, cette vie de la rue, ces passants. Pas très loin, dans un magasin, un piano mécanique joua le *Carnaval de Venise,* et il l'écouta voluptueusement. Mais une clameur qui vint de la salle l'arracha de sa fenêtre. On applaudissait; il crut qu'on sifflait, et allait s'enfuir encore, peut-être quitter le théâtre, lorsque, la toile étant tombée sur le chœur de sortie du premier tableau, le baryton, qui rentrait, l'arrêta :

— Eh bien! qu'est ce que tu as, f… de D…? Ça marche supérieurement. Tu m'as entendu? Hein? un succès bœuf!

Et, pirouettant sur lui-même devant une glace, il accentua : « C'était pour Pontaillac, les battoirs : il a chanté comme un petit ange, Pontaillac. »

— Oui, dit Daniel, qui ne trouvait pas de compliments dans sa pauvre tête vide. Oui… je vous remercie bien!

— Il n'y a pas de quoi, répondit l'acteur en saluant des reins. Et si tu avais eu quelque chose d'un peu propre à la place de ce lavement de Félicie et de cette foireuse de Lataste… — Plus bas il ajouta : « Non! croirais-tu? c'te vieille-là, elle a la foire… C'est la seconde fois qu'elle rate son entrée! »

Il s'interrompit pour crier : « F… de D…! que mes bottines me font mal! » — Puis, s'étant assis, il les retira; et, sans s'occuper du soprano qui rentrait avec sa mère, de la basse, un grand, très sec, et du ténor, un petit à tête de renardeau, qui, mécontents de leurs rôles, mécontents du peu de félicitations que Daniel leur adressait, s'épongeaient d'un air féroce sur la porte, jusqu'au moment de son retour en scène il resta en chaussettes.

— Félicie! appela du dehors la voix de Roumiguière.

Le soprano, maigrement complimenté par Daniel, boudait dans un coin et n'eut pas l'air d'entendre.

— Félicie, nom d'un chien! répéta Roumiguière.

Elle ne se dérangea même pas pour Le Vassart. Celui-ci arrivait, cambré, verni, parfumé, grandi de ce double orgueil du père et de l'amant.

— Eh bien! Bichette...? commença-t-il d'un ton gaillard, avec une petite claque sous le menton de la chanteuse. — Mais, apercevant son fils, il corrigea son geste et sa phrase : « Mademoiselle, je vous fais mon sincère compliment. »

Ce ne fut qu'après qu'il courut embrasser Daniel.

— Ah! mon cher enfant!... mon cher enfant! balbutia-t-il, comme s'il était trop ému pour trouver autre chose.

Ce qui ne l'empêcha point cependant, lorsqu'il lui lâcha le cou, d'apercevoir et d'enlever d'une chiquenaude un grain de poudre de riz que Daniel avait sur la manche.

— Hein? Qu'est-ce que vous en dites, vous, de mon *maestro*? continua-t-il, tourné vers la porte, où Félizas venait d'apparaître en compagnie de Bérose.

Ils se donnèrent la main froidement : car ils avaient des mépris pareils l'un pour l'autre et s'exécraient depuis le mariage, celui-là reprochant à celui-ci son orgueil, son mauvais genre artiste impossible à recevoir, sa vie de panier percé sans cesse réduit aux emprunts et aux « carottes », celui-ci reprochant à celui-là sa superbe parvenue, sa chicheté, le parti-pris qu'il avait de ne l'inviter jamais que seul, de très loin en très loin, comme s'il avait honte de lui.

Le sculpteur s'approcha de Daniel, et, lui serrant la main :

— Petit, dit-il, l'auteur de *Doris* est heureux de te toucher la patte. C'est chouette. Pas de la musique de mufles, ça, nom de D...!

— Est-ce que Ninise est là! demanda Daniel, qui avait envoyé deux billets rue Denfert.

La sculpteur, sans répondre, s'informa de Jane, s'étonnant très haut de ne l'avoir pas vue dans la salle.

— Elle n'a pas pu venir. Elle a la migraine, expliqua Le Vassart. Je l'ai trouvée dans son lit, il y a deux heures, en arrivant de Gerville.

Ils sortirent tous ensemble sur la scène, et se séparèrent aussitôt, le sculpteur ayant pris son gendre à part afin de lui soutirer un emprunt sous un prétexte. Comme celui-ci regimbait, ne croyant plus à des histoires qui avaient beaucoup servi, Félizas donna sa parole que c'était pour acheter du Carrare, un bloc splendide dont un de ses amis n'avait pas l'emploi.

Il continua : « J'ai écrit deux fois à Jane. Mais houat ! Les femmes, ça n'a pas dix centimes de cœur. Ah ! finit-il en clignant de l'œil vers le foyer, vous avez b… raison de la… »

Et il acheva sa phrase avec un éclat de rire qui secoua longtemps sa barbe de vieux fleuve.

— Tenez ! voilà vingt francs, dit Le Vassart. C'est tout ce que j'ai sur moi. Ça me gêne même beaucoup.

Et, lui aussi, il donna sa parole — parole de bourgeois qui valait celle du bohème.

Entre-temps Bérose se promenait au bras de Daniel dans le tohu-bohu des plantations qu'on changeait

— Non, mon cher, si tu avais vu tes cousines !…. J'étais monté proposer au docteur de lui faire les honneurs des coulisses… fichtre ! ce qu'il m'a recalé ! — « Comme médecin, monsieur… » — tu l'entends d'ici !… Tout le monde du reste a applaudi. Même les petits camarades du Conservatoire… Pas drôle pourtant, le libretto.

— Prends garde ! L'auteur est derrière toi.

— Pas drôle pourtant, la musique !… Attrape !… Est-ce qu'il y aura des raccords après la répétition ?

— Oui, je pense.

— À quand alors ?

— Viens demain matin, si tu peux !

— Je ne peux pas, mais je ferai comme si je pouvais. — Puis, cosmétiquant son air et blanchissant sa voix : « Est-ce que vous rentrez, mon cher maître ? » demande-t-il à Félizas qui ressortait du foyer avec son gendre.

Au moment où ils allaient redescendre dans la salle, une ouvreuse en chapeau apporta une lettre à Daniel.

— Une déclaration… déjà ! fit Le Vassart, se retournant, très allumé, vers son fils.

— Eh ! Eh ! Il va bien, le petit ! ricana Félizas.

Seul, Bérose eut un regard de profonde pitié : car il pressentait, lui, que le billet devait venir de la baignoire grillée, où il avait bien cru reconnaître la belle madame Le Vassart.

— Allons ! Adieu !… Du courage ! dit-il en serrant la main de Daniel hébété, qui ne songeait pas à lire.

L'ouvreuse eut un clignement de duègne et fit à mi-voix :

— Il y a une réponse.

Alors il s'enfonça derrière le manteau d'arlequin et, ayant regardé l'adresse, il vit qu'elle était de l'écriture de Jane. Oh ! il n'en avait pas douté une seconde, et c'était pour cela qu'il tremblait si fort et qu'il avait si froid. Elle avait dû apporter le billet de chez elle, car il était à l'encre sur un petit carton timbré de deux ors à sa devise — rien qu'un mot : « Viens ».

Un brouillard lui obscurcit les yeux; deux paquets de sang chaud lui battaient aux tempes.

Et l'ouvreuse dut le toucher, lui dire : « Monsieur ! » plusieurs fois, avant qu'il pût répondre : « Oui, j'y vais ! » et la suivre d'un pas de rêve, des vides à l'âme, et de la sueur plein le front.

Tout à coup, dans l'hiatus d'une porte, il devina un regard aux aguets, et se rejeta en arrière. Mais, l'ouvreuse l'ayant poussé, l'hiatus s'étant élargi, il se sentit attiré par deux bras puissants, et il crut mourir dans un étouffement de délices. Cette sensation de jouissance douloureuse lui rendit la pensée. Il tâcha de délier l'étreinte qui le retenait en saisissant Jane aux poignets, en la repoussant par saccades, violemment; mais elle revenait toujours, s'attachait, se collait contre lui d'une pression telle que parfois ils ne semblaient plus faire qu'un.

Pas un mot ne sortait de leurs bouches qu'une sorte de « han ! » qui ponctuait les bruits d'étoffes et les froissures de chair. Le rideau s'était relevé après un court prélude; et c'était sinistre, ces deux ombres, qui, séparées de la salle par un treillage d'or, luttaient dans la nuit sur un air de ballet languide, qu'on eût dit fait seulement pour accompagner de molles amours.

Une dernière fois elle put approcher ses lèvres et lui jeter un coup de lèvres bestial; puis, harassée de l'effort; elle se renversa contre un fauteuil, bégayant :

— Assez ! assez... ! J'ai mal.

Il crut l'avoir blessée et n'osa point partir.

— Où cela vous ai-je fait mal ? demanda-t-il, presque tendre.

— Oh ! Tu m'as dit « vous » — Elle s'était abattue à ses pieds, et, toute sanglotante et meurtrie, elle cherchait à prendre ses mains que lui retirait peureusement. — C'est donc fini ? Tu ne m'...

Il l'interrompit durement :

— Où avez-vous mal?

Elle montra son cœur, puis son corps, tout son corps par petits gestes nerveux, qui allaient, qui allaient. Comme il rouvrait la porte, elle s'élança en travers :

— Non, tu ne t'en iras pas, dit-elle. Tu ne t'en iras pas ainsi!… J'ai à te parler. Voyons! Écoute… Reste… assieds-toi… Tu me détestes, soit! Mais enfin, je suis… je suis Jane… Ce n'est pas une raison parce que je t'adore, parce que je te veux… pour me… pour me brutaliser, enfin!… Je t'en supplie, je t'en supplie… Oui, je te promets, Dani, je serai sage… je te promets…

Elle l'implorait, la voix déchiquetée de sanglots, qui faisaient vibrer ses lèvres. Mais à un mouvement de Daniel, s'étant imaginée qu'il allait lui passer sur le corps, elle bondit vers le devant de la baignoire et s'appuya au treillage, le menaçant de crier, d'appeler, s'il sortait. Crainte de scandale, il se résigna à s'asseoir. Alors, ayant tiré un fauteuil en face du sien, elle se mit à lui parler d'un ton bas, presque calme, d'une douceur d'agonie, où quelques hoquets s'accrochaient encore de-ci delà? Elle lui offrait de partir, de s'enfuir ensemble si loin qu'on ne pourrait les trouver, si loin que ce ne serait plus mal.

— Tiens! là! dit-elle, s'arrêtant pour écouter un chant d'amour qui arrivait de la scène et sortait, doux et clair, du ronflement des danses :

Sous les lianes serpentines,
Où le soleil n'entre pas.

Et c'était si prenant, sa voix, que Daniel se taisait, demeurait immobile, presque hésitant, en face de cette liberté de bonheur qu'elle lui faisait entrevoir.

Jane le crut gagné, et, s'avançant davantage, elle lui souffla dans les lèvres :

— Dis? tu veux bien? Oh! nous serons heureux, va, heureux… ah!

— Non, répondit-il, tandis qu'au profond de lui-même un autre disait « oui »

— Pourquoi non?

— Et mon père! fit-il en se mettant debout sans pouvoir dire davantage.

— Lui! Ah! si tu savais!

Il lui appuya une main sur la bouche : « C'est mon père. » [1]

— Et si… commença-t-elle de tout près, s'étant levée à son tour. Si… ? — Et tout son air disait de reste l'horrible sens de cette phrase suspendue.

— Oh!… oh!… fit-il seulement.

Et, se bouchant les yeux d'un geste de dégoût, il reculait vers la porte. Elle eut peur de le perdre, et, renonçant aux menaces, elle se rejeta sur les prières. Au moins qu'il revînt à l'hôtel. Ce n'était pas possible qu'elle vécût sans lui.

— Jure-moi que tu reviendras! dit-elle. Et moi, je te jure d'être… ce que tu voudras que je sois, ta sœur, ta mère… ta maîtresse, finit-elle, d'une voix si basse qu'il devina ce mot plus qu'il ne l'entendit. N'est-ce pas? Tu vas revenir… Dani?

— Jamais.

Elle se dressa et gronda : « Ah! prends garde! Je suis une bohème, moi! Prends garde [2]! »

Mais le rugissement qu'elle poussa, lorsqu'il s'élança de la loge, fut englouti dans les bravos de la salle.

Dehors, Daniel rencontra Roumiguière tempêtant de la voix et de la béquille, entre le parolier et un critique chauve, engoncé dans une pelisse. Était-ce croyable? Deux entrées qu'elle ratait, cette vieille nom d'un chien de Lataste! Ça se permettait d'avoir la colique, comme si ça sortait du Conservatoire. Et ça roulait sa bosse depuis quarante et des années.

— Attends, va! vieille nom d'un chien! Je te m'en va t'en fiche, du bismuth! finit-il. — Et, Daniel s'en allant, il ajouta : « Eh bien! vous ne dites rien?… ça n'a pas déjà si mal marché. »

— Non, répliqua Daniel qui ne songeait qu'à s'enfuir.

1. C'est donc bien l'intériorisation de la loi, incarnée par le père, même indigne, même ignoble, qui interdit le passage à l'acte transgressif : tout le drame vient de là. Dans *Les affaires sont les affaires,* Germaine Lechat, elle, aura la force de bafouer la loi paternelle et de choisir la liberté.

2. Réminiscence de *Carmen,* de Georges Bizet, que Mirbeau appréciait vivement. Jane apparaît comme l'équivalent de la gitane-bohémienne : comme elle avec José, elle se joue de Daniel, elle l'affole et le conduit à sa perte.

Mais l'autre le rappela :

— Vous restez, n'est-ce pas, pour le raccord?... J'ai envie de couper le ballet.

— Le ballet! dit Daniel.

— Le ballet! répéta le parolier abasourdi.

— Oui, le ballet : il fait longueur.

Un flot de monde, qui coula de l'orchestre et les sépara, permit à Daniel de gagner les coulisses. Comme il y rentrait, ayant seulement le souci d'être seul, d'être loin, un grosse main lui claqua une tape sur le ventre, et le fausset du vieux grime siffla, dans un petit reniflement béat de priseur :

— Eh bien! jeune homme, nous n'avons plus le trac?

XII

Les pires, les plus creux désespoirs ont comme des ressauts d'apaisement, où les débilités de l'âme humaine se ramassent. Daniel avait pris pied sur un de ces échelons lorsqu'il quitta le théâtre, après la besogne faite des mains serrées, des compliments subis, des raccords, des coupures, arrêtés en commun avec la direction, le parolier, l'orchestre et les artistes. À la descente de l'escalier noir, il demeura un instant ébloui du plein jour, commença par tourner le dos au boulevard dont la clarté et le bruit effarouchaient le deuil de ses pensées; puis, attiré, il s'y laissa revenir. Et, maintenant qu'il y était, déjà un peu rassuré, distrait par l'urgence appliquée de ce travail de manœuvre, il ne goûtait pas seulement cette joie qu'on éprouve à se retrouver debout et intact ensuite d'une catastrophe, mais encore cette jouissance de vie que cause une sereine fin d'après-dînée printanière, alors que le vent, rafraîchi d'averses récentes, a une saveur de vert et que le soleil sent bon.

Ce ne fut qu'un court répit : un rappel de mémoire, et il perdait pied de nouveau. Il revoyait Jane l'étreignant, le mordant; il entendait ce bruit ardent que son haleine faisait, il en sentait le vent parfumé sur sa peau, dans sa peau? Les paroles qu'elle avait dites lui bourdonnaient aux oreilles. D'abord elle l'avait supplié, puis menacé… menacé! De quoi?

Et une atroce idée lui retourna le cœur dans la poitrine — une seule, son égoïsme de passion lui emprisonnait trop l'âme pour qu'il pût rien percevoir de ce qui ne le touchait pas —, mais une de ces idées pressenties qui appellent les rencontres ou les devi-

nent. Car, ayant levé la tête, place de l'Opéra, il reconnut M. Doucerin, qui revenait de la Chambre, et traversait à pied, son portefeuille sous le bras.

Le soupirant d'hier, peut-être l'amant de demain! Oui, ce devait être cela que signifiait ce : « Prends garde! » Prends garde! c'est-à-dire : si tu ne veux pas de moi, je me donnerai à un autre qui ne me refusera pas.

— Non, pas ça! fit une voix au dedans de lui. Tue-moi plutôt!

Ah! qu'elle savait bien ce qu'elle faisait en disant cela! Qu'elle savait bien que, de penser seulement aujourd'hui qu'un homme pourrait la posséder, lui était une torture insoutenable! Et si jamais elle mettait son honneur à lui en balance avec son honneur à elle, que n'obtiendrait-elle pas de cet amour avare, qui avait tout juste assez de force pour ne la prendre pas, mais trop peu pour la voir prendre à d'autres?

Il changea de trottoir, afin de promener, de divertir cette pensée affreuse, qui lui collait à l'esprit comme un vêtement de poix vive, et s'en alla flâner au ras des boutiques, dont les vitrines saignaient, éclaboussées de couchant. Un joaillier l'arrêta d'abord dans une contemplation idiote; puis ce furent des photographies, des gravures; mais un portrait du prince de Chypre, qu'il vit, le repoussa plus loin devant un chemisier, où la même cravate — bleue rayée de rouge — était accrochée à l'infini sur les triangles d'or de la montre. Et là encore une étiquette — *nœud prince de Chypre* —, répétée autant de fois qu'il y avait de cravates, avec le prix en dessous, lui fit passer son chemin. Il en rencontrerait donc partout, de ces menaçants amoureux de la belle madame Le Vassart? Quand ce n'était pas le ministre, c'était le prince. Puis une folie lui tomba dans l'âme. Chaque homme qu'il croisait, il pensait : « C'est peut-être lui qu'elle aimera, lui qui sera son amant. » Et il n'osa plus regarder; les yeux fichés aux pointes de ses bottines, il se sauva à son hôtel, rue Pasquier.

C'était par hasard qu'il y était venu, la veille, sans même un sac de nuit, après s'être enfui de la rue Malesherbes, et le matin, il avait écrit à Joseph de lui apporter là le nécessaire.

Lorsqu'il fut dans sa chambre, il soupira d'aise. Enfin, il était donc seul, à l'abri des douloureuses visions de tout à l'heure. Ce

repos, ce demi-jour, ce silence, l'emplissaient d'un bien-être. Il vivrait là sa soirée, se ferait monter son repas, tâcherait de dormir. Tant de nuits qu'il ne dormait plus ! La pendule sonna, une cloche en bas répondit.

— Seulement six heures ! dit-il.

Et tout à coup la longueur du soir s'étendit ainsi qu'une route droite, sans rien. Il envoya un coup d'œil autour de son exil ; puis, glacé par la banale sécheresse des meubles, les plis étrangers des rideaux, le vide trop poli et trop neuf de cette chambre de passant, il frissonna.

— Non, je ne pourrai jamais.

Aussi quelle idée il avait eue de remettre Bérose au lendemain ! Le matin, l'après-midi, il était là, Bérose, et son affection gaie l'avait distrait de lui. Tandis que ce soir…

— Que faire ?

Et en disant « que faire ? » il s'habillait pour sortir, changeait son linge mâché par la répétition, et, avec cette coquetterie plus raffinée de l'homme qui aime et qu'on aime, donnait quelques minutes à sa barbe, à ses mains.

— Où aller ? s'interrogea-t-il, son chapeau sur la tête. — Où aller ? répéta-t-il en bas, dans le salon de l'hôtel, devant le piano ouvert où il promenait ses doigts.

Rejoindre son père au cercle où il dînait sans doute ? Mais, outre qu'il n'y avait jamais eu entre eux de cette camaraderie d'abandon qui l'y autorisât, que peut-être il gênerait ses plaisirs, un secret terrible les séparait aujourd'hui. Et il ne se sentait point de force à soutenir les questions qu'il lui ferait sur les causes de sa fuite ; car maintenant il devait la connaître…

Alors une phrase de Bérose lui revint, une phrase, que celui-ci avait dite à la répétition, en lui rapportant la joie de ses cousines, en lui rendant comme l'écho de leurs battements de mains : « Gentilles petites créatures ! » Et ce compliment, qui était d'un autre, chatouilla en lui plus qu'une idée, presque un goût de les voir.

— Si je leur demandais à dîner ? pensa-t-il. Mon oncle m'a invité plusieurs fois.

Rarement il avait accepté, crainte de les induire en dépense. Mais, comme cela, impromptu, le temps manquerait pour en faire, de la dépense.

Enchanté de son projet, qui allait lui permettre, sinon de ne pas penser, du moins de penser ailleurs, il prit une voiture et tout le long du chemin, bercé par le calme de l'heure, les brises déjà sommeillante du soir, il rêva que Cécile l'aimait, et qu'il l'aimait aussi, et qu'on les mariait.

La conscience du réel rentra en lui sitôt dans l'escalier humide de la vieille maison, cet escalier de pierre sonore, qui avait comme un écho d'autrefois. Cécile l'aimait : oui, de cela il était sûr —, elle l'aimait d'un amour, qui, pour être silencieux, n'en était pas moins profond. — Et quelque part dans son souvenir il aperçut un petit lac bleu, à la corne d'un passage : point de vagues, point de bruit, à peine des rides, et le fond se perdait aux entrailles de la roche. — Héroïque avec cela ! À présent qu'il y songeait, cette tendresse sacrifiée avait des hauteurs d'alpe, comme elle en possédait les candeurs. Elle aussi, lui avait crié de prendre garde. Oh ! pas une menace dans sa bouche. Est-ce qu'elle aurait su menacer, Cécile ? Non, un signal, un cri d'aide, sous lequel transpiraient des souffrances. Avait-elle donc deviné leur secret, percé le mystère de cet effroyable amour ? Elle, la petite rieuse ! — Cette idée lui remuait le cœur maintenant. — Eh bien ! C'était une martyre, cette petite rieuse ! Elle l'aimait, et, sans rancune, elle les avait avertis, sauvés. La sainte, la grande, la sublime !

Et, à mesure qu'il montait, une tristesse le pénétrait partout : il la plaignait, il se plaignait, s'en voulait de ne pas l'adorer à genoux, se méprisait d'avoir choisi l'autre — une tombée — au lieu de cette droite —, une nerveuse, une détraqué, une folle — au lieu de cette sereine. Oh ! Il était injuste et mauvais, ce roi de colère, Dieu ou hasard, qui avait fait ces choses. Si simple était qu'ils s'aimassent tous les deux. Il s'en souvenait à présent : jadis, très jadis, la Chérie avait son idée là-dessus. — « Embrasse ta petite femme ! » lui disait-elle, en poussant vers Cécile le gamin timide qu'il était. Mais non, il fallait que l'ironie des destinées liât les deux seuls êtres au monde qui n'eussent pas le droit d'être liés, mît d'accord les deux seuls cœurs qui n'eussent pas le droit d'être d'accord. Et un regret lui tomba des lèvres :

— Quel dommage !

Sur le palier du cinquième, tout à coup, il eut un frisson de honte; il ne l'avait pas revue, la pauvre petite, depuis ce bal! Comment oserait-il l'aborder maintenant? Mais le vague besoin d'entour, qu'il ressentait, ce soir-là, lui fit passer outre et il s'en allait sonner, lorsqu'il aperçut qu'il avait les mains vides.

— Tiens! J'ai oublié de prendre des fleurs, dit-il.

C'était une habitude qu'il avait, chaque fois qu'il les venait voir, d'apporter à chacune un bouquet selon son goût, des roses pour Cécile, des violettes pour Blanche. Elles les aimaient tant, les fleurs, l'une et l'autre, et leur pauvre petit budget leur en donnait si peu. Il redescendit au galop, courut tout le quartier avant de rencontrer un fleuriste. À la fin il en découvrit un rue Bonaparte, et, se rappelant une parole échappée à Cécile, le dernier jour qu'il y avait été, en avril (quoi! pas depuis avril?) — : « Oh! Si elles avaient seulement gros comme ça de racines, tes belles roses! » —, en sus des violettes, il acheta un rosier blanc et le fit porter rue Cassette.

Sous le porche, il le prit lui-même dans ses bras, riant d'avance du rire de Cécile et de la belle place d'extra qu'elle choisirait à l'arbuste dans ce que sa pauvreté de bonne humeur appelait gentiment « notre campagne » — une douzaine de caisses sur un morceau de balcon.

En haut le cordon de sonnette dans la main, il hésita. Un clair vacarme de cuillers en manœuvre venait de la salle à manger.

— Comment! Déjà à table, aujourd'hui vendredi! Il n'est pourtant que sept heures, dit-il en tirant sa montre.

Les jours impairs, c'était bien plus tard qu'ils dînaient, à cause — prétendait le docteur, — de ses consultations, qui n'en finissaient pas. Mais, son rosier lui ayant donné confiance, il se décida à secouer le vieux cordon bleu de ciel, devenu roux, tant on l'avait consulté, lui aussi.

Le coup de cloche arrêta net les cuillers. Puis il y eut comme un éveil de souris, des marmottements, qui ressemblaient à des grignotements, des petits trots effarés, un dialogue : « Qui ça peut-il bien être? — Un malade! » (Ici quelques rires incrédules provoqués par l'invraisemblance de cette supposition). — « N'ouvrez pas, Virginie! — Ouvrez donc, Virginie! — Nous y sommes. — Nous n'y sommes pas. — Je parie que c'est Daniel!

fit la voix de Cécile. » À quoi son père répondit : « Vous n'avez pas la parole, mademoiselle ! »

Lorsque Virginie eut ouvert, ce fut bien autre chose. L'odeur des fleurs avait annoncé Daniel. Et les marmottements de repartir : — « Est-ce qu'il vient pour dîner ? — Quelle bonne idée ! — Quelle inconvenance ! — On ne peut cependant pas le renvoyer. — Un jour maigre ! — … vite chercher des bouchées à la reine… faire un soufflé… » Et, pour finir, ce commandement du médecin : « Allez recevoir votre cousin, mademoiselle ! »

Daniel ôtait son pardessus quand Cécile entra. Elle avait pris le chemin des amoureuses, et, auparavant que d'« aller recevoir son cousin », avait été piquer quelque chose de bleu dans ses fins cheveux clairs afin de rhabiller d'autant sa robe grise de maison.

— Tu viens dîner, n'est-ce pas ? dit-elle tout en accrochant son paletot à la patère.

Il n'avait pas répondu qu'elle s'était déjà retournée vers la porte entrouverte et d'un accent de triomphe criait : « Maman, j'ai gagné, il dîne. »

Alors seulement elle l'embrassa bien fort sur les deux joues.

— Ça c'est pour toi ; ça, c'est pour *La Nautchni*.

Puis, s'ingéniant à le retenir, tandis que sa mère et Blanche faisaient un bout de toilette au couvert et que le médecin quittait son vieux paletot d'intérieur pour son frac de visites, elle continua très vite dans un rapide bredouillement qui n'était pas sans grâce :

— Tu sais que j'ai pleuré… moi qui ris toujours au spectacle… toujours… enfin, la seule fois que j'y ai été, à *La Dame Blanche*… Ah ! c'est que c'est autrement beau. Mazette ! Que c'est donc beau, la phrase tu sais… *ré, ré, ré — mi, ré*… et les autres… et tout ! Oui, Daniel, j'ai pleuré… Sauf papa, notre loge, si tu avait vu ça… c'était comme une baignoire… je veux dire… enfin, tu comprends… on aurait pu s'y baigner… Ah ! j'étais si heureuse ! Il me semblait que c'était moi qu'on applaudissait… et ça me faisait plaisir… oh ! mais, plaisir !… Croirais-tu qu'à côté de nous il y avait deux vieux, un monsieur et une dame, des nigaudinos, qui dormaient ? Blanche avait beau leur lancer des pépins d'orange — oui, Blanche ; oh ! il ne faut pas s'y fier, à ses petits airs… —, ils n'en ronflaient que de plus belle…

Je les aurais étranglés… Comment ! C'est pour moi ? ajouta-t-elle, épanouie d'un immense bonheur à la vue du rosier que Daniel lui tendait, après l'avoir déshabillé de son cornet de papier. Pour moi… ?

— Mais oui, pour qui veux-tu… ? Elles ont des racines, celles-là.

— Vrai ? reprit-elle. Pour moi… comme ça… tout… blanc ?… Oh !

Et elle était si émue devant ce bouquet de fiançailles qu'elle ne put rien trouver que ce « oh ! » à lui dire.

Mais, comme Daniel se taisait, embarrassé de cette joie, elle comprit que ces roses blanches étaient blanches par hasard, et elle lui fit un sourire résigné.

La brusque survenue de madame Eugène opéra une diversion heureuse. Elle accourait, aux cent coups, sa serviette encore accrochée — crainte des taches — par un petit système de bretelles ménagères. Ce convive impromptu déroutait tellement ses habitudes de maîtresse de maison pondérée, le train-train d'une vie de couvent qui pesait jusqu'au pain, réglait jusqu'au temps qu'on devait mettre à le manger, qu'elle n'y était plus, la pauvre femme, et se remuait, et se dépensait, cherchant ses clés qu'elle avait à la main, s'excusant, s'humiliant, appelant Daniel Virginie et lui demandant des nouvelles de sa tante.

— Tu nous aurais dit cela dans la journée ! acheva-t-elle.

Et sur un « tu permets ? », sans écouter les doléances de son neveu qui la suppliait de ne rien changer au repas, elle s'en fut à la cuisine dépêcher Virginie chez le pâtissier voisin.

— Surtout, Daniel, pas un mot de coulisses ! Tu connais papa… recommanda Cécile avant de pénétrer dans la salle.

Et elle passa la première, portant le rosier qui embauma la pièce.

Ces malencontreuses roses blanches trompèrent jusqu'au docteur, qui, lui aussi, pourvu du petit système de bretelles, se leva de table à demi pour saluer son neveu d'un presque cordial : « Bonsoir, Petit Mozart ! »

Mais la mine contrainte de celui-ci, le pâle sourire de celle-là, lui eurent tôt montré son erreur ; en conséquence il reboucha la bouteille de bordeaux, qu'il venait de tirer d'un placard, et ce fut d'un coup de menton furieux qu'il ordonna à Cécile de raccro-

cher sa bavette de famille, que, par coquetterie, afin de laisser voir un joli commencement de poitrine rose, où luisait le rond d'or du médaillon d'aînesse, elle avait eu l'audace de retirer.

Ce jeu de scène faillit être cause d'un déluge; Blanche, qui s'était mise droite pour faire accueil à son cousin, non sans avoir du regard demandé l'autorisation paternelle, avait mal compris la réponse, paraît-il, à travers cet échange compliqué de signaux, cette télégraphie de menton à prunelles; et un second coup plus furieux que le premier — celui-ci accompagné de musique, le tintement du couteau sur le verre — la recloua dans sa chaise, très rouge et les yeux bouillis. Elle ne pleura pas pourtant, de peur d'être envoyée dans le coin en pénitence; et, bien sage, à sa place, elle reçut le baiser de son cousin avec un petit bruit reniflé qui voulait aussi bien dire : « J'ai joliment du chagrin, va! » — que : — « Bonsoir, Daniel! »

— Eh bien! Tu dois être content, fit le docteur. J'ai vu ton père, il rayonnait… Il aime donc la musique maintenant? Je me souviens qu'autrefois… — Après un souvenir en coup de griffe, il ajouta : « Il n'a jamais été ce qui s'appelle doué sous le rapport artistique, ton père. Ta pauvre mère au contraire… »

De Jane, il affecta de ne rien dire, bien qu'à la répétition il eût remarqué son absence; ensuite il lança quelque phrases savantes sur *La Nautchni* : « Une œuvre, pleine de promesse, qui, tout en étant de la nouvelle école, appartenait à l'ancienne par… etc., etc. » —, critiqua le livret, platement versifié : « Du temps que je faisait des vers… Mais aujourd'hui, comme médecin… » —, fut impitoyable aux chanteuses : « Ah! si tu avais eu seulement la Grisi, l'Alboni…! » et termina ainsi son monologue :

— Tu ne t'attendais pas à nous trouver à table. Mais j'ai dû renvoyer mes consultations, à cause d'une cautérisation, que j'ai à faire, ce soir… la baronne de Mereuil, rue de Varenne. Tu en as entendu parler?… Un magnifique hôtel!

Cependant Cécile avait achevé la toilette de la table, dissimulant sous des compotiers habiles les reprises et les taches d'une nappe en train. Elle se tâta une seconde pour savoir si elle ne remplacerait pas la soupière vide au milieu par le rosier blanc, et finalement le laissa sur le buffet.

Lorsque ce fut fait, il y eut quelques minutes de silence. Le docteur inquiet tendait l'oreille vers la cuisine, d'où arrivait un

grand tapage de casseroles. Cécile guignait du coin de l'œil son cousin, qui semblait toujours mal à l'aise, tandis que Blanche, elle, le mirait de plein face à travers le blond pinceau de ses cils baissés.

Un bruit de porte claqua : c'était Virginie qui remontait; et madame Eugène reparut aussitôt avec une serviette blanche et deux assiette de dessert. Elle s'assit, n'en pouvant plus, les yeux tirés et la peau noircie par la course, dans l'angoisse essoufflée de son mal que la marche enrageait.

— Je te demande pardon, Daniel. Mais c'est que, vois-tu, quand on n'a qu'une bonne…

— Tu serais venu tout autre jour qu'un vendredi, corrigea le médecin, en médusant sa femme du regard. — Et il finit d'un ton acerbe : « Je parie que vous ne faites pas maigre chez vous. Mais nous ne sommes pas dans les eaux du jour, et je m'en vante!… Il n'y a d'ailleurs pas si longtemps que j'ai vu ton père… »

L'entrée du potage allongé d'eau tiède lui ferma la bouche. Daniel l'avala sans sourciller et répondit à sa tante qui s'informait s'il était assez chaud :

— Mais oui, merci. Il est très bon.

Tout de suite après, Virginie apporta les bouchées : — seulement quatre sur un grand plat du beau service, et, le docteur, ayant fait signe à Blanche qu'elle n'en devait pas manger, se mit à battre en brèche le dernier vote du Sénat.

— Reprends-en donc une, intervint Cécile au risque de se voir privée de quelque chose (mais pourvu qu'elle coupât court à ces abois politiques, qui la gênaient pour son cousin, elle s'en souciait bien, du quelque chose).

Et, cette bouchée, qu'elle n'avait pas prise exprès, elle la posa de force sur l'assiette de Daniel, appuyant son geste d'un : « Elles viennent de chez Moreau, elles ne doivent pas être trop mauvaises. »

— Nous avons heureusement un très bon pâtissier, renchérit madame Eugène, avec une idée de soupir (car elle venait de voir son mari se servir le dernier pâté, le sien, qu'elle destinait à Blanche). Ses bouchées maigres à quatre sous sont parfaites. — Et, se souvenant qu'elle était née de Pontblain, elle finit : « D'ailleurs il fournit toute la noblesse. »

De la raie au beurre noir suivit, puis un plat d'épinards, où, en l'honneur de la circonstance, Virginie avait planté des croûtons. Lorsque celle-ci passa les légumes, le médecin fit un signe à Blanche, qui ne les aimait pas, et il ne la perdit point de vue qu'elle ne s'en fût servi deux cuillers.

Le soufflé arriva ensuite, effondré et piteux, comme une loque noire au fond du gratin de métal.

— Que c'est donc vexant ! fit madame Eugène. Virginie les réussit d'habitude.

Elle était si humiliée, qu'elle tança la bonne, des larmes dans la voix. Il n'était même pas sucré. Où était donc passé tout le sucre qu'elle lui avait remis ?

— Tout le suc' ! tout le suc' ! Pardi ! C'est moi qui l'ai mangé, vot'suc' ! répondit la bonne d'un ton de rouleuse, et les poings sur les hanches.

Là-dessus elle sortit en tapant la porte et on l'entendit longtemps jurer dans sa cuisine.

— Vous n'avez jamais su tenir votre maison ! aboya le docteur avec un coup de menton terrible à sa femme. — Puis, se tournant vers Daniel, il demanda d'un air qui dictait la réponse : « Tu ne prends pas de café, je crois ? »

Lorsque Daniel eut remercié, il le félicita : cela empêchait de dormir, et, comme médecin, il se permettait de lui dire que pour ses névralgies faciales…

Après le dessert on se leva pour les Grâces et l'on passa dans le salon.

— Viens voir notre campagne ! dit Cécile, qui entraîna son cousin sur le balcon. Tu n'es pas fatigué ? ajouta-t-elle. Tu veux bien faire le tour du propriétaire ?

Alors elle le guida, à travers les caisses toutes verdissantes de gazon nouveau, toutes parfumées de violettes, dans de vraies avenues de ficus, de sapins, de fougères, que le rideau de lierre de la rampe abritait du vent du nord, lui nommant une à une les divisions du jardin :

— L'allée de maman… le banc de papa… et le labyrinthe de Blanche… Tu vois, ça tourne ! Nous avons même un potager, acheva-t-elle en lui montrant un petit pot où du cresson alénois frisait à fleur de terre. Là ! Viens t'asseoir maintenant !

Elle l'emmena dans son allée, et, ayant été quérir pour lui une chaise du salon, pour elle un coussin bas, ils devisèrent doucement de leurs années lointaines d'un cours de danse où ils allaient ensemble, d'une partie de campagne à Ville-d'Avray, le dimanche des joutes sur l'étang.

— Tu te souviens ? C'est le bleu qui a gagné.

Elle répéta : « Tu te souviens ? » Puis, Daniel n'ayant pas répondu, et sentant un chagrin la gagner, elle le quitta : « Je vais chercher le rosier. Tu me donneras un conseil pour la place. »

Un peu d'air doux flottait dans le jour finissant ; il n'y avait pas de bruits que des frissons de feuillage, pas d'odeurs que le musc léger des violettes, parfois l'haleine mielleuse d'un marronnier voisin. Assis le dos à la balustre du balcon, dont le lierre le parcourait d'une palpitation d'ailes, le regard allant d'une petite chambre virginale, entrevue, avec ses lits jumeaux, par les fenêtre ouvertes, à la chambre de famille, où Blanche travaillait dans les jupes de sa mère, Daniel pleurait. Il pleurait sur lui, il pleurait sur Cécile, sur ce bonheur cousin qu'il aurait pu goûter, si l'autre n'avait pas ravi son cœur, la voleuse. Et un grand amour le portait vers la délaissée — cette sorte d'amour, fait de beaucoup de pitié, qu'allume en nous une détresse innocente.

— Voilà ! dit Cécile, revenant presque gaie au bout de quelques minutes.

Presque gaie, de peur de mettre une peine, moins même, un regret dans la vie de cet ingrat cousin, qui ne serait que cela jamais — un cousin, quoique, jusqu'à ce bal où elle avait vu, de ses yeux vu, qu'il en aimait une autre, et tout à l'heure encore, avec ces fleurs menteuses (c'est sitôt fait de croire ce qu'on souhaite !), elle eût espéré mieux. Mais, comme ce n'était pas leur faute, aux pauvrettes, elle les planta en plein milieu de son allée, à la place d'honneur.

— Ce sera mon labyrinthe, à moi.

Daniel regarda son pâle visage éclairci d'une joie tranquille, reposée, qui avait pris son parti des choses, et jouissait de la minute présente avec l'économie friande d'un cœur qui ne mange pas tous les jours à sa faim. Une envie lui venait de la tromper, de lui dire qu'il n'aimait qu'elle et qu'il serait son mari, son Daniel, ce qu'elle voudrait, seulement afin de savourer ce

plaisir : faire rire ses yeux clairs, couleur de campanule — rire, à moins que ce ne fût pleurer.

— Si nous rentrions! demanda-t-elle après un silence. Tu me jouerais l'air du *Boulboul.* Je n'ai pas pu le retrouver… Suis-je bête, hein?… cependant pas faute d'avoir cherché!!… En même temps tu diras à Blanche le petit nom de ton ami… tu sais, M. Bérose.

Le salon était vide, éclairé seulement du triangle de lumière qu'une petite lampe versait de la chambre mitoyenne, où madame Eugène travaillait à une robe de bal déjà vieille dont elle rafraîchissait la tunique en y cousant des barbes de dentelles; Blanche, elle, coupait un corsage, et, par la porte qui bâillait, ses grands ciseaux faisaient sur la table comme un bruit de mâchoires. Entre-temps elles causaient gaiement, tendrement, et l'on sentait à leur air assuré, à l'abandon de leurs gestes, à leur voix qui se donnait, à quelque chose d'intime et de dégelé jusque dans les meubles, l'absence du pion, sorti sous prétexte de malades.

— Blanche! appela Cécile. Demande donc à Daniel ce que tu voulais…

Les ciseaux s'étant mis à mastiquer plus fort, elle alla dans la chambre et glissa ce nom : « Edgard! » à l'oreille de sa sœur, qui fut bien, bien près d'en mouiller son patron. Puis, à Daniel, en train de passer l'inspection de son casier de musique :

— Elle le trouve… mppff! ton ami, dit-elle avec un petit claquement de bouche. — Et, comme Daniel lui montrait un *Niebelungen* très battu, elle rougit un peu et fit, en manière d'excuse : « Oh! il n'y a pas longtemps que je l'aime. »

Ensuite ils s'installèrent au piano.

— Ah! mon Dieu! J'ai oublié de rentrer le vin, s'écria madame Eugène, pendant que sur les touches creuses, en rigoles, du vieux clavier de Herz, les mains galopaient à qui mieux mieux.

Et, son ouvrage par terre dans sa hâte de courir, elle gagna la salle à manger, tremblant que son mari ne revînt avant que ce fût fait. Elle partie, Blanche se trompa dans son ouvrage, les ciseaux se turent et les sanglots partirent, cette fois.

— Blanche, je vais te mettre dans le coin, gare! fit Cécile tout en jouant. Et Daniel le dira à quelqu'un qui a un nom en *ar.*

Ce fut comme un coup de vent après une giboulée. Le chagrin sécha aussitôt, et une façon de petit rire sortit de la chambre, où les mandibules d'acier recommençaient leur repas d'étoffe.

— À toi tout seul, maintenant! dit Cécile, dès le morceau à quatre mains terminé.

Alors Daniel replaça droit le tabouret, chercha un peu dans sa mémoire, et après des notes de prélude, entama ce même rondeau qu'il avait chanté quelque trois mois plus tôt, et qui, éveillant deux cœurs, en avait brisé au moins un :

Le voulez-vous
Que vôtre sois ?

Mais à la seconde mesure elle l'arrêta.

— Non, je t'en prie, Daniel, pas cela!... autre chose!

Voyant qu'il la contemplait, attendri, prêt à lui jurer que c'était bien pour elle, ce soir, et qu'il l'adorait, elle, elle toute seule, Cécile devint sérieuse; et deux larmes filèrent lentement comme deux petits rubans clairs sur ses joues, lorsque, répondant à ce qu'il n'avait pas osé dire, elle fit :

— Non, mon pauvre Daniel... non, mon pauvre Daniel!

Puis, les ayant effacées d'un coup de doigt, ces désobéissantes, ayant régayé d'un coup de force sa figure et sa voix : « Oh! s'écria-t-elle. Et moi qui ne t'ai pas offert de liqueur!... Je ne sais vraiment pas à quoi je pense. »

Quand elle revint de sa chambre, avec un petit plateau de poupée où étaient un flacon et un verre, elle souriait, la petite vaillante, et ce fut d'un ton de bengali qu'elle expliqua à Daniel que, son père n'achetant point de liqueur par raison, elle en avait, elle, qu'elle payait de sa poche, à l'intention des... cousins. Elle mit un intervalle entre ces deux mots et ajouta : « N'est-ce pas, tu aimes bien l'anisette ? »

— Je t'aime, ma petite Cécile! fit Daniel, en baisant le bout des doigts qui lui tendaient le verre.

Mais il le dit si bas qu'elle ne l'entendit point.

Un coup de sonnette hargneux glaça soudain l'appartement tout entier; les meubles reprirent leur air grognon, leur ordonnance sévère : madame Eugène se diminua, se rétrécit sur sa

chaise, Blanche s'appliqua mieux et se trompa davantage, et, un grand pas terrible ayant marché dans l'antichambre, le flacon d'anisette, le verre et le plateau de poupée eurent une telle frayeur qu'ils disparurent en courant.

— Il n'est pas venu de demandes ? fut la première parole du docteur, qui, après avoir crié à Blanche de se tenir droite, à Cécile de remonter la lampe, et débité des phrases sur des ombres de malades aussi titrés qu'imaginaires, emmena Daniel dans son cabinet dont il ferma la porte.

— J'ai à te parler, mon ami.

Il le fit asseoir sur son fauteuil machiné pour les maladies de femmes, de sa voix sans gestes aiguisée en scalpel, entama l'éloge de son aînée. Une bonne fille, qui serait une bonne femme. Pas de dot : mais est-ce que cela ne valait pas une dot, ce cœur, cette éducation, cette piété, et ce brevet de la Ville qui lui permettrait, le cas échéant, de se suffire à elle-même ? Ah ! celui qui l'épouserait ne serait pas malheureux. Aussi bien il s'en allait temps d'y songer. Comme médecin, il la trouvait moins en couleur, moins en gaieté depuis un mois.

— Est-ce que tu n'as pas remarqué ? dit-il.

— Mais… non, répondit Daniel, qu'un chagrin silencieux rongeait.

— Cela m'étonne, reprit le médecin. Il me semble cependant que c'est visible à l'œil nu… Mais peut-être est-ce seulement l'œil de la science. Je crois bien d'ailleurs qu'elle a une idée sur quelqu'un… quelqu'un qui n'est pas pressé… Enfin son état me préoccupe. Je suis content que tu ne te sois aperçu de rien. Je me trompe peut-être, ajouta-t-il. — Et ses yeux froids avaient des éclairs de sarcasmes en fouillant Daniel jusqu'à l'âme.

Puis il lança ses troupes de réserve : un parti se présentait pour elle, un jeune confrère, trente-trois ans, bien de sa personne, de la religion, de l'avenir, l'agrégation sûre, et une spécialité — le cancer de la matrice, une fortune.

— Comme je sais que tu t'intéresses à ta cousine, j'ai voulu… continua-t-il.

Et, content de l'effet produit, il changea de sujet, parla de sa santé personnelle qui l'inquiétait beaucoup. Il avait une maladie de foie et ne vivrait pas longtemps.

— J'aurais désiré la marier avant. Ta tante est si peu la femme qu'il faudrait…

Quelque temps encore il poursuivit sur ce ton demi-dolent, demi-moqueur, où il était aisé de lire des ouvertures de mariage. Puis, voyant Daniel très pâle, les yeux brillants d'une sueur de larmes, n'osant pas pousser sa contre-mine aussi loin avec lui qu'avec Jane, la veille (car c'était à son futur gendre qu'il croyait parler, et ne se souciait pas de lui laisser deviner qu'il connaissait son secret, ce monstrueux amour, que des indiscrétions de Joseph, payées en conseils gratuits et en remèdes pour son asthme, lui avaient fait entrevoir plus monstrueux qu'il n'était), le médecin leva la séance sur ces mots : « Ne dis rien de tout cela à ta cousine ! Elle ne sait pas encore… »

Aussitôt libre, Daniel alla rejoindre Cécile sur le balcon ; et ils finirent là leur soirée, causant de la « première » du lendemain.

— Ton ami, M. Bérose, prévoit un grand succès, ainsi. — Elle s'interrompit soudain, et, se penchant vers la rue ; « Tiens ! dit-elle, il y a un fiacre devant l'hôtel des de Perceval. » — Et, s'étant retournée, elle cria : « Maman, il y a un fiacre devant l'hôtel des de Perceval ! »

Cette voiture arrêtée, le soir, rue Cassette, devint un événement. Chacun vint la voir avec des réflexions, il y avait peut-être une soirée, une maladie, un mariage, à moins que ce ne fût le marin qu'on attendait.

À dix heures sonnant, Daniel, qui savait les habitudes du lieu, prit congé. Cécile le suivit à l'antichambre : et, la porte ouverte sur l'escalier, ils restèrent là sans s'embrasser, sans se rien dire, avec quelque chose entre eux d'irréparable. Puis Daniel descendit une marche.

— Bonne chance… demain ! fit Cécile d'une voix triste.

Car elle sentait bien qu'il n'était pas heureux.

Il s'arrêta.

— Vous viendrez ?

— Sûr, papa et moi… Maman et Blanche, je ne sais pas… Peut-être, s'il fait beau, parce que, ajouta-t-elle naïvement, avec elles il faut des voitures.

Elle ne renferma point la porte et le regarda descendre, croyant voir s'enfoncer là, dans ce puits noir de la cage, peu à peu sa joie et peu à peu sa vie.

— Bonne chance ! répéta-t-elle.

Du quatrième il se retourna encore.

— Veux-tu me donner ce petit nœud bleu que tu as dans les cheveux ? dit-il presque à voix basse, avec un geste doux.

— Pourquoi faire ? Es-tu fou !

— Ça me porterait bonheur, j'en suis sûr. Je sais que tu m'aimes bien, dit-il, en remontant de quelques marches. Et moi aussi, ma petite Cécile, et moi aussi, je t'aime…

— Bien, oui… je sais. — Et, pour elle seule, elle fait : « Que trop… bien. »

— Tu ne veux pas ?

— Si. Tiens !

Elle le dépiqua vite, et le lui ayant jeté, elle poussa fort la porte pour qu'il ne vît pas qu'elle pleurait.

Dehors, le fiacre était encore là, au repos, deux maisons plus loin, devant l'hôtel Perceval.

Daniel le regarda machinalement.

C'était un coupé de l'« Urbaine », dont les stores baissés faisaient deux trous foncés dans la pâleur de la caisse. Lorsqu'il prit la rue de Rennes, il lui sembla l'entendre qui démarrait ; et, malgré lui, il activa son allure, avec un pressentiment que cette voiture le suivait. Puis, le fracas des roues, le trot du cheval s'étant noyé parmi d'autres trots, d'autres fracas pareils, riant de sa folle tête d'imaginaire, il crut l'apercevoir et se jeta dans une voie déserte. Au bout de vingt pas le fiacre l'y rejoignait. Oh ! c'était bien lui : sans tourner la tête, il l'avait reconnu, à un certain bruit de ressorts qui lui était resté aux oreilles. Et cela le troublait affreusement, sentir ce cheval dans son dos. Au point qu'il se mit à courir vers le quai.

Le fiacre l'y rattrapa. Et, comme il traversait, une voix râla derrière l'étoffe du store :

— Daniel !… Daniel !

Alors il repartit, essayant de se cacher, de se perdre, allant, revenant, se coupant comme une bête chassée. Et toujours ce bruit de ressorts le poursuivait, toujours ce râle : « Daniel !… Daniel ! » Il entra dans un café : le fiacre stoppa devant la porte. Quand il en sortit, la voix appela : « Daniel !… Daniel ! » De guerre lasse, il monta dans un remise qui passait, pour se faire conduire à son hôtel ; et, les glaces fermées, le même bruit, le

même râle, l'accompagna jusqu'à la rue Pasquier, où le fiacre arriva en même temps. Avant de descendre, il paya sa course se rassembla, puis, se décidant, il ouvrit la portière et bondit au trottoir, où il sonna deux fois coup sur coup.

— Daniel! reprit la voix. Daniel!

Il n'osa pas se retourner, car il savait bien qui l'appelait. Et, la porte ayant bâillé soudain, il se précipita, repoussant de toutes ses forces le battant après lui.

Au bout d'un long temps le fiacre blanc s'ébranla d'un petit trot sur place de bête fatiguée et de cocher à l'heure. Arrivé au boulevard, il prit le pas, ayant l'air de chercher sa route, fit deux fois le tour de Saint-Augustin avant de s'engager dans la rue Malesherbes, où il dépassa exprès le numéro, afin d'avoir à tourner et de gagner ainsi des minutes. Comme personne ne descendait et qu'on ne lui avait pas dit d'attendre, le cocher tapa au carreau, et, ne recevant pas de réponse, bougonna :

— Qu*i* qu*é* fiche donc, ma bourgeoise?

Il enroula ses guides autour de son fouet, sauta du siège avec un grand bruit de sabots qui éclata dans le silence, et demanda par la portière :

— C'est-y pas là que vous allez?

— Ah!

Jane parut ressusciter d'une syncope. Son regard erra, puis, se fixant sur la grille de l'hôtel dont les barreaux d'or luisaient dans la nuit, elle se rappela et sortit de la voiture. Mais quand elle voulut régler, elle confondit les pièces, comptant haut :

— Vingt francs... vingt et un, vingt-deux... C'est bien vingt francs ou dix francs?... Huit heures à vingt francs... Non... Je ne sais plus... je ne sais plus, murmura-t-elle. — Et elle tendit sa bourse au cocher : « Tenez! Payez-vous! »

Il s'approcha d'une lanterne; et, maladroitement, de ses gros doigts lents et comme peureux, il fouillait les petites poches de cuir fin parfumé.

— Voyons! 's'avons dit *v*uit heures.

Cela le gênait un peu de se solder lui-même, son honnêteté de nature luttant contre un désir de rapine. Il tâtonna longtemps, remua des pièces, et, son compte fait, sa monnaie dans les dents, cet homme, qui eût braillé pour un franc de pourboire, se contenta de dix sous parce que c'était lui.

Jane attendait, comme, gelée, au bord du trottoir; mais, le cocher ayant sonné pour elle à la grille, ce tintement de cloche la détacha du sol et elle entra lentement.

— Est-ce que monsieur est là? demanda-t-elle d'une voix de rêve au valet de pied, que le coup de timbre avait appelé sur le perron.

— Non, madame, monsieur n'est pas encore…

Cette réponse sembla la contrarier. Elle monta d'une traite à sa chambre, se dévêtit seule avec des gestes arrachés (cette robe, ces gants, ce chapeau, qu'elle avait depuis midi lui étaient une souffrance, s'ajoutant aux souffrances de sa chair torturée par huit mortelles heures d'attente et de poursuite); et, à l'aise dans une blanche lévite d'intérieur, elle respira. Après, elle demanda du thé; car elle n'avait pas dîné — n'osant point descendre de cette voiture prise au sortir du théâtre afin d'y épier les mouvements de Daniel — et se sentait faible, très faible : puis se laissa tomber devant son secrétaire pour écrire.

Pour écrire quoi? à qui? Encore une fois sa pensée s'enfuyait. Lorsqu'on apporta le plateau, elle prononça. « Merci! » sans se rendre compte qu'elle parlait. Elle ne songeait plus au thé, elle regardait en dedans; et ce qu'elle y aperçut lui tira un grand cri. — Daniel ne l'aimait pas, Daniel en aimait une autre. — Car, ces excuses d'honneur, son père dressé entre eux, est-ce qu'elle y croyait? On n'a pas d'honneur quand on aime, on n'a pas de père quand on aime. Et c'était pour cela qu'il avait quitté l'hôtel, pour cela que tantôt, au théâtre, il l'avait si odieusement repoussée.

Elle allongea ses bras hors des manches : les doigts de Daniel y étaient imprimés en marques profondes et un de ses poignets avait une espèce d'esclavage d'un bleu de veine.

— Lâche! fit-elle, s'attendrissant sur sa peau meurtrie qu'elle baisa. Lâche!

Mais pourquoi alors l'avait-il trompée avec cette amitié feinte de toutes ces semaines côte à côte? Pourquoi, s'il ne lui avait jamais dit qu'il l'aimait, le lui avait-il crié par ses rudesses des premiers jours et ses tendresses des derniers, ses défiances et ses confiances, sa jalousie enfin, cette fureur, qui des mois l'avait poussé à la suivre à l'espionner pas par pas? Quelle comédie

indigne était-ce là? Quel mensonge de vie? Car sa vie, toute sa vie mentait, puisqu'à présent c'était Cécile…

Et il s'imaginait qu'elle allait les laisser se moquer d'elle ainsi, flirter tranquillement, puis s'épouser après? Allons donc! Elle saurait bien l'empêcher, ce mariage, elle saurait bien la rompre, cette amourette de romance, ce cousinage bêta qui lui faisait pitié! Pff! Une petite sotte, sans beauté, sans rien. Comment est-ce qu'il pouvait aimer cela? Comment? comment? comment? — Mais voilà, on l'avait attiré, circonvenu…

Soudain elle se rappela que c'était elle qui avait, la première, eu l'idée de cette chose, l'avait rendue possible en rapprochant les deux frères brouillés… Son œuvre : c'était son œuvre.

— Imbécile!

Mais ils s'aimaient avant : c'était une vieille histoire, qui, tôt ou tard, aurait eu ce même dénouement — des roses blanches.

— Eh bien! ça ne se fera pourtant pas! dit-elle, avec un coup de son petit poing nerveux sur la table du secrétaire.

Et, s'étant mise debout, elle piétina dans sa chambre d'un pas colère, appuyé, qui perçait le tapis, tandis que son grand reflet terriblement balayait les murailles.

Oh! faire souffrir ce menteur, qui l'avait réduite à cette extrémité d'amour vide, où elle se consumait : faire souffrir cette hypocrite, qui, sachant tout, du moins ayant tout soupçonné, lui enlevait son amoureux comme une fille; faire souffrir cet homme faux, qui, la veille, était venu la tâter, la menacer — de la part de Daniel!

Ainsi qu'il arrive aux instants fiévreux, où l'esprit se débauche, le vérité trop simple lui échappait sous des complications d'intrigues. C'était Daniel, qui, las d'elle, peut-être ayant peur d'un éclat, avait envoyé son oncle, avec mission de négocier une rupture sur ces bases : elle lui laisserait épouser sa cousine, moyennant quoi l'on ne dirait rien, sinon… Et ils étaient assez imbéciles tous les deux pour s'imaginer à ce prix acheter son consentement, son silence! Par la crainte de son mari?

Elle eut un rire en hoquet : son mari! Cet homme, qui l'avait empêchée d'être une femme, une mère comme l'autre! — Est-ce qu'on savait, n'est-ce pas? S'il ne l'avait pas épousée, peut-être eût-elle été aimée, choisie par un jeune, un loyal, qui l'aurait relevée au lieu de l'avilir. M. Georges se serait peut-être enhardi

à demander sa main. — Cet homme, qui, après avoir tenté deux fois de la prendre de force, avait fait d'elle la belle madame Le Vassart! cet homme, qui depuis le lendemain de son mariage, la trompait, et, cette nuit encore, était couché quelque part avec une maîtresse!

Et cela, cela la retiendrait! — Mais il eût été là, ce soir, qu'elle lui aurait tout dit.

Arrêtée maintenant contre une large armoire à trois glaces, elle se regardait, se dévorait. Pourquoi ne l'aimait-il pas? Elle n'était donc point assez belle? Tant d'hommes qui le lui avaient dit, tant d'hommes — et des plus hauts — qui, sur un mot, un signe d'elle, auraient tout quitté, tout renié, tout trahi!

Comme elle n'y voyait pas assez, elle alluma les bras de bronze, et, ayant ouvert les battants des côtés qui l'environnèrent de leur profondeur d'eau transparente, elle dénoua ses cheveux, ôta sa lévite, son linge, dont les plis, se couchant en rond autour d'elle, lui firent un clair piédestal, et continua la visite jalouse de son corps — ce corps de peu de prix qui n'avait pas su le tenter, le retenir. La vacillante clarté des bougies fouettait toute cette chair de flammes blondes, l'enroulait, l'entourait de spirales mouvantes, qui, donnant une palpitation de vie aux reflets nombreux des miroirs, aux ombres grandies des murs, du plafond, du plancher, peuplaient la chambre d'une fantasmagorie d'Olympe et d'une splendeur de harem.

Ensuite elle vira sur elle-même, cherchant des tares à sa beauté, des rides à sa peau; et ce fut comme une valse lente, un tournoiement de fantômes, une ronde de chevelures serpentines et de hanches ondoyantes, au-dessous desquelles beaucoup de jambes se mêlaient. Soudain, les ombres, les reflets restèrent immobiles et toutes ces têtes ensemble firent le geste de cracher sur toute ces poitrines nues.

Après cependant, lorsque, s'étant revêtue, sa fièvre un peu tombée, elle se regarda mieux de ses yeux assagis, un petit espoir rentra dans elle. Non, elle n'avait point de rides, non, elle n'avait point de tares, et elle était toujours « la belle », et Daniel l'aimait. Seulement il avait le sang trop glacé, l'âme trop haute. Jamais! C'était le mot dont il s'était servi. Jamais! Cela valait un serment. Et, elle le sentait bien, le fils de madame Le Vassart mourrait plutôt que de se parjurer.

— Jamais!

Elle se replia quelque temps dans un rêve d'avenir, s'acharnant à y voir, à y faire du bleu, et, fût-ce au prix d'un crime, rangeant les destinées, s'aplanissant la route. Puis, ayant bien tâté son impuissance, n'ayant aperçu que de l'ombre à l'horizon des années, elle eut un geste fatal de tout son bras jeté dans le vide, et sa fureur revenue, s'étant fouettée encore par cette phrase de réponse à quelque dernière clémence de son amour expirant : « Non!... non!... J'ai trop souffert », elle s'assit devant son secrétaire, écrivit deux lettres mystérieuses — l'une, sur du papier blanc sans chiffre et sans devise, l'autre, sur un carton vert pâle écartelé d'un TOUJOURS PLUS de métal. Avant de l'envelopper, celle-ci, elle la relut haut, s'interrompant pour se mirer dans une glace au-dessus d'elle et se persuader mieux d'un pouvoir de beauté dont son projet avait besoin. Puis, les ayant fermées, elle guetta le jour debout, piétinant d'impatience, les porta elle-même, le matin venu, la première à la poste, la seconde rue Pasquier; et, lorsqu'on lui demanda s'il y avait une réponse, ce fut d'un ton d'assurance étrangement hardie qu'elle répliqua :

— Non, il n'y en a pas.

XIII

— Hein, Bichette, pas mal, mon affiche?... Je crois qu'avec ça...

Et, s'étant calé sur ses jambes au moyen de son tic de hanches habituel, les bras crucifiés par l'énorme placard sang-de-bœuf qu'il avait la veille rapporté de Normandie, Le Vassart se mit à le relire d'une voix gaie, appuyant les passages en grosses lettres — *Commune de Gerville... Liberté, Égalité, Fraternité... Le dimanche 25 mai 188... Pour l'inauguration de la Cité Ouvrière...* — et faisant sonner ce mot « le ministre », chaque fois qu'il revenait — « *Arrivée du* Ministre... *Réception du* Ministre... *Discours du* Ministre » — du même ton aboyeur dont il lançait jadis, chez les clients de la maison Maheu frères, un calicot *shirting* ou un madapolam.

— Que ça de rigolades! Eh bien! vrai!... c'est tapé, observa d'un air de très distingué nonchaloir mademoiselle Félicie Berthoud, de l'Opéra-Comique, qui, allongée sur une chaise longue, en matinée de foulard bleu à grosses pastilles d'argent, cuillerotait son café, le petit doigt haut, et caressant des yeux son pied vaste, où dansait une mule sans quartier.

Madame veuve Berthoud acheva de fermer la cave à liqueurs, et l'emportant des deux mains par-dessus son tablier de bonne, dont un pan était troussé en triangle, elle fit avec onction :

— Monsieur lit si tellement bien!

— Vous trouvez? dit naïvement Le Vassart, qui ajouta : « Encore un peu de chartreuse, maman Berthoud! Vous nous avez flanqué un déjeuner... cré coquin! »

C'était rue Vézelay, au premier, dans un salon de fille, dont la soie pas fraîche à bouquets pompadour gardait le relent de musc et de veloutine de la précédente propriétaire, une vieille femme galante, qui, à la suite d'une rupture, avait dû « se resserrer », d'après madame Berthoud. Un joli jour clair folâtrait parmi des bibelots de rencontre, le petit fouillis concierge de la cheminée, les lampes très dorées du piano en Boule, les palmiers artificiels des jardinières. Et, était-ce cette flèche de soleil, qui passant au travers des rideaux roses à entre-deux de guipure, fleurissait de lumière le fond sale du tapis, était-ce la digestion agréable de ce « déjeuner... cré coquin! », commencé par des œufs aux truffes et fini par un aspic de homard, (madame veuve Berthoud, longtemps cordon-bleu d'un vieux garçon, n'avait pas sa pareille pour les œufs aux truffes et l'aspic de homard), était-ce l'approche de son élection fixée au dimanche de l'autre semaine, la promesse du ministre d'assister le soir même à la représentation de *La Nautchni,* le bonheur d'être le mari de la belle madame Le Vassart et le protecteur en titre de la belle mademoiselle Berthoud, ou les jouissances de ce tout combinées? jamais depuis quelque vingt mois qu'il avait découvert cette étoile et l'avait mise en ce meuble modeste — où, par une anomalie de son caractère boutiquier, il se sentait mieux, s'étalait mieux que dans les splendeurs de son hôtel, qui, comme sa femme, l'intimidaient un peu —, jamais ce satisfait, cet orgueilleux, ce solide ne s'était vu plus de santé, plus de piano, ni plus d'aise.

— Voyons! si nous répétions notre grand air, Bichette? dit-il en allant s'asseoir au piano, sur lequel d'un seul doigt — le commerce ne lui ayant pas permis d'en apprendre davantage —, il commença à tapoter la *Marseillaise.*

— Laissez-moi au moins finir mon *cafiot,* repartit la chanteuse, restée un tantet concierge de langage.

À ce moment, madame Berthoud rentra, après avoir frappé, en femme qui avait du monde; et elle tendit une lettre à Le Vassart.

— On l'apporte tout de suite de chez monsieur, dit-elle. — Car elle n'avait pu se défaire d'un certain tour domestique.

— Tu permets, Bichette?... Il y a « pressé » sur l'enveloppe.

Toujours au piano, il examina l'adresse, ne reconnut pas l'écriture — une sorte de griffonnage appliqué et pataud d'enfant ou de cuisinière, plein de fautes d'orthographe, jusqu'au nom de sa rue estropié; et, ayant ouvert, il eut un éblouissement. Un inconnu, qui signait d'un paraphe illisible, le prévenait que le soir, après son départ pour Gerville, sa femme devait recevoir chez elle un amant. On avait même ajouté en post-scriptum ce détail, qui prouvait une connaissance des lieux singulière : « À minuit, par la petite porte du jardin, celle qui donne rue de Madrid ».

— Qu'est-ce que c'est donc ? demanda la chanteuse, trouvant qu'il lisait bien longtemps.

Comme il ne répondait pas, elle répéta : « Qu'est-ce que c'est donc ? » Puis, étant allée à lui, elle le retourna, en le faisant d'un mouvement de bras virer sur le tabouret mobile et recula, saisie de le voir très rouge, d'un rouge bleu d'apoplexie, les yeux sortis de l'orbite, la lèvre inférieure déjetée, râlant des mots : « Pas vrai… menti… gredin… »

Il ne parut pas s'apercevoir de cette volte-face et continua à bégayer avec une sorte de bruit d'eau dans la gorge. Alors elle eut peur et cria. Sa mère accourut, suivie de la femme de chambre, qui était une jeune nièce de province — madame Berthoud étant aussi bonne tante que bonne mère.

— Ensauve-toi dans ta chambre… ensauve-toi, je te dis! ordonna-t-elle à sa fille par peur d'une catastrophe, dont la voix de la débutante aurait pu ne pas se trouver bien.

Cependant elle ouvrait les fenêtres décravatait Le Vassart, le couchait par terre et commandait à la provinciale ahurie de lui apporter la burette de vinaigre et de courir ensuite chercher le médecin. Mais déjà il reprenait connaissance, demandant où il était, ce qui était arrivé. Tout à coup une nausée lui vint et, avant que madame Berthoud eût le temps d'aller quérir la cuvette, il se soulagea sur le tapis, bruyamment.

— C'est rien, une fausse digestion! Et avec un bon verre de fleur d'orange… dit-elle. Mais c'est mon Aubusson qui est beau à présent! Ah! le vilain sagouinousse… le vilain sagouinousse!

Et, avant de lui donner de la fleur d'orange, elle commença par lessiver toute l'ordure.

Il n'en fut que cela et lorsque, deux heures après, Le Vassart lui cria de l'escalier : « À ce soir, maman! Et rien qu'un bouillon aux œufs pochés, vous entendez, que Félicie soit en voix! », il ne paraissait rien de ce petit accident, où il y avait autant d'aspic de homard que de lettre anonyme.

Celle-ci n'avait pas été retrouvée dans le nettoyage final. Aussi bien ses quelques lignes s'étaient gravées dans la mémoire de Le Vassart. Ce n'était pas la première fois cependant qu'il en recevait de semblables. Le mari de la belle Jane avait trop de jaloux, elle trop d'amants transis et de rivales, pour n'être pas le but même qu'il faut à de pareilles lâchetés. Depuis quatre ans, et non compris, peu avant son mariage, un billet venimeux, où il avait cru voir le coup de lancette fraternel, il en avait bien brûlé une demi-douzaine, dont un, la semaine précédente, de ces petits papiers, sans y attacher autrement d'importance. Non pas que chacun ne l'eût piqué au point sensible; mais son orgueil était si épais, si cuirassé d'un triple airain de confiance, il s'estimait si haut, il était si époux, si auteur, avait une telle paternité de passion et de respect pour lui et ce qui était à lui, avec un tel dédain des autres, qu'à peine l'extrême pointe lui avait-elle éraflé l'épiderme. Joint qu'il possédait de la vertu de Jane ce qu'il appelait un « criterium » infaillible — sa froideur de statue.

— Elle! comment voulez-vous? Un Mont Blanc! Je le connais bien peut-être, avait-il répondu un jour à madame Hervé (de la Moselle), qui, malignement, le raillait d'avoir « cessé de vivre avec la chère belle » et lui reprochait de l'abandonner beaucoup, ajoutant que toutes les femmes n'étaient pas de petits glaçons comme elle, qui aurait vu descendre Apollon de son belvédères sans qu'elle fît un pas au-devant de lui.

Un Mont Blanc! Il la connaissait bien en effet et renforçait encore ses quiétudes de citations, d'aphorismes dans le genre de ceux-ci : « Elle n'oserait pas. — Elle est trop en vue. La Vénus de Milo ne peut pas tomber. — Les femmes sont plus honnêtes qu'on ne pense. — La morale s'est réfugiée au sein de la haute bourgeoisie. »

Jamais il n'avait dit un mot à Jane de ces lettres; et, s'étant assuré que les deux premières étaient pures calomnies, cela même avait mieux établi son mépris des suivantes : mépris doublé de quelque vanité chatouilleuse, à l'idée qu'il fallait être

la belle madame Le Vassart pour semer de telles jalousies, faire lever de telles rancunes sous ses pas, et que jamais contre l'autre — madame Le Vassart tout court, cette créature d'intérieur d'une perfection effacée, qu'il avait rendue si complètement malheureuse —, personne n'avait songé à lui rien écrire de pareil.

C'est pourquoi, en sortant de la rue Vézelay, Le Vassart avait-il retrouvé toute sa piaffe et son aise.

Il descendit à pied le boulevard Malesherbes, s'arrêtant parfois, se déployant à la lisière du trottoir pour lorgner une femme ou un cheval, et repartant d'une allure large, redressée, exubérante, qui disait très haut : « C'est moi, le mari de la belle madame Le Vassart, le filateur millionnaire, le futur député de Gerville, l'homme rare content de son sort ».

Cela était si vrai qu'il murmura presque malgré lui ces trois mots que ses seuls favoris entendirent : « *Contentus sua sorte* ».

Arrivé à l'église, il hésita un peu; puis une envie — l'envie de se convaincre qu'on a rêvé après un vilain cauchemar —, le fit obliquer vers son hôtel. Il lui paraissait que rien que cela lui manquait à présent, voir sa femme, et qu'ensuite se dissiperait le souvenir même de cette lettre.

Le sort avare lui refusa cette satisfaction. Jane était sortie.

— En voiture?

— Oui, monsieur, répondit le valet interrogé.

— Il y a longtemps?

— Un petit quart d'heure, monsieur.

— Quelle voiture avait-elle? — Pour un peu il eût demandé : « Quelle robe? »

— La calèche, monsieur.

— Elle a déjeuné ici?

— Oui, monsieur.

Il fut tenté de dire : « Avec qui? » Mais son orgueil lui rentra cette phrase dans la gorge. Elle était sortie en calèche : qu'avait-il affaire d'en savoir davantage? Cette voiture donnait une forme tangible à sa pensée : c'était comme s'il avait aperçu Jane, il la distinguait, il la touchait, droite, au fond de la tremblante voiture en coquille. Cependant, sous ombre de remplir son porte-cigares et de prendre un paletot plus léger, il monta chez lui, se détourna pour passer devant le boudoir, y pénétra sans

bruit et le parcourut de l'œil depuis le singe sur sa maisonnette jusqu'au piano fermé. Un livre était ouvert au fond d'un siège : il en regarda le titre et ce titre — *Le Curé de campagne* — lui plut. Car il avait gardé certains scrupules de religion et, encore qu'il fît profession de haïr la « calotte », ne détestait pas que Jane suivît la messe d'une heure, chaque dimanche [1].

Sa manie d'ordre se trouva bien de l'harmonie qui régnait par hasard au boudoir : il se contenta de refermer le livre en y mettant une marque. Et, s'étant miré dans une glace, il murmura : « Cré coquin! qu'on est bête tout de même! »

Malgré cette boutade, il s'en fut écouter contre la porte de la chambre, crut entendre du bruit, ne s'y risqua point, enfin se décida à ressortir, oubliant cigares et pardessus. Dehors, il pensa à son fils, qu'il n'avait pas vu depuis la veille; il rentra pour demander : « M. Daniel est-il là? » Puis, sans remarquer l'air dont le concierge lui répondait : « Non, monsieur! », il héla une victoria qui passait, se répandit sur les coussins de toute son ampleur, et donna l'ordre : « Au Palais-Royal... galerie de Valois! »

Lorsqu'il y eut terminé, dans un de ces bazars publics dont le bon marché affriolait ses humeurs restées commerçantes, quelques emplette électorales destinées aux femmes d'un certain nombre de meneurs influents de sa circonscription, il entra chez Boucheron, choisit une bague pour Jane, comme s'il eût voulu l'enchaîner par là davantage et se rassurer lui-même par cette espèce d'entrave morale qu'il lui mettait, alla ensuite au Marais s'informer près d'un fabricant de gros, où il achetait seulement ses cadeaux illégitimes et qui le traitait en client d'importance, « si la parure indienne de mademoiselle Berthoud était prête », et, son cigare rallumé, se fit conduire au Bois.

Assez souvent, il s'y rendait ainsi — car il n'aimait pas à fatiguer ses chevaux lui-même —, ravi d'une joie propriétaire quand il venait à rencontrer la belle madame Le Vassart en vis-à-vis, en brougham, en calèche, attelée haut de deux carrossiers un peu

1. Il en sera de même d'Isidore Lechat, candidat qui fait profession d'anticléricalisme, mais qui n'en oblige pas moins sa femme et sa fille à aller à la messe dominicale.

massifs d'argenteries et d'allures, mais d'une correction anglaise, avec le *labor improbus* aux harnais, aux boutons, aux portières.

Rue de Rivoli, il croisa son frère à pied. Celui-ci, ayant d'un sec coup de parapluie arrêté la voiture, s'enquit beaucoup de Jane. Pourquoi donc ne l'avait-on pas vue à la répétition générale ? Était-elle souffrante ?

— Oui, la migraine… Elle était couchée, fit Le Vassart, qui répétait, un peu incrédule soudain, ce qu'il avait déjà dit, la veille, au sculpteur, et ce que la femme de chambre de Jane lui avait répondu, à son arrivée de Gerville, comme il frappait à la porte du boudoir.

— Couchée ! Tiens ! Il me semblait pourtant bien l'avoir rencontrée en fiacre, hier soir, dans notre faubourg Saint-Germain.

Son frère haussant les épaules, le médecin n'insista plus et demanda : « Ça ne va donc pas encore avec Daniel ? »

— Mais si… mais si ! Pourquoi donc ?

— Ah ! je croyais, finit le médecin. — Et un froid sourire courut dans ses mâchoires rasées. — Tu es donc toujours en voiture ? ajouta-t-il, après avoir regardé sa montre et dit qu'il n'avait que le temps d'arriver chez la marquise de Maujoyeux, où il était appelé en consultation avec Péan. Tu verras, ça te jouera un mauvais tour. Allons ! à ce soir, à l'Opéra-comique !

Le Vassart cria au cocher d'aller vite ; l'idée de Jane le harcelait maintenant. Il avait besoin de la voir pour se persuader qu'elle était là, qu'elle n'était pas partie. Il lui venait une espèce de frayeur vague qui lui galopait le cœur et le travaillait d'impatiences. Place de la Concorde, il pressa encore le cocher :

— Allons donc ! Cré coquin ! Vous avez donc un mauvais cheval ?… Ah ! un cheval blanc, ça ne m'étonne plus.

Entre-temps, son esprit repassait la dernière fois qu'il s'était trouvé avec sa femme : le matin, dans son boudoir, où, avant de retourner chez Félicie, après une toilette soigneuse, nécessitée par les fatigues d'une moitié de nuit d'amour, il était venu lui porter de l'argent ; elle rentrait justement de sa douche avec sa figure de tous les jours, peut-être les yeux un peu cernés. Ayant cherché à se souvenir de ce qu'elle avait dit, de la voix, de la robe qu'elle avait, il se rappela que, quand il lui avait demandé des nouvelles de sa migraine, elle était tombée des nues : « Ma

migraine ?… J'ai donc eu la migraine ?… Ah ! oui, vous avez raison, j'ai eu la migraine. »

Mais alors, ce qu'avait dit son frère tout à l'heure, cette rencontre au faubourg Saint-Germain, en fiacre ?… Une sueur froide lui glaça le corps. Où donc pouvait-elle aller, le soir, et pas dans sa voiture ? Qui donc connaissait-elle par là ? Et le premier nom qui lui sauta dans la mémoire fut celui de Doucerin, le ministre. Il le prononça haut et ces trois syllabes lui furent désagréables à dire.

— Cré coquin, qu'on est bête tout de même ! répéta-t-il encore. — Et il finit par deux de ses aphorismes familiers : « Elle n'oserait pas… La morale… au sein de la haute bourgeoisie », sans y trouver, cette fois, le coup d'assurance qu'il en recevait d'habitude.

Une inquiétude l'envahissait. Il jeta son cigare, se sentant la bouche sèche, et respira fort. Des bruits, des silences, des indices, un article ambigu d'un journal conservateur au sujet de la « candidature ministérielle de Gerville », la dépêche de Daniel, deux mois auparavant, cette dépêche bizarre, pas très bien expliquée par une maladie subite de Jane qui s'était levée le lendemain, la question de son frère, tout à l'heure, à propos d'eux, s'amalgamaient, se grossissaient l'un l'autre, jusqu'à former un tout qui l'étonnait. Trompé, lui ! Cette chose, jamais entrevue, l'agaçait en le rapetissant à ses yeux. Maintenant, il s'en voulait presque d'avoir été si confiant, d'avoir tant recommandé à Jane d'être belle, d'être aimable, d'avoir tant vanté cette chair qui lui appartenait. Est-ce qu'elle serait trop aimable aujourd'hui, elle qui ne l'était pas assez ? Et il avait beau se dire qu'il en avait tiré profit, son esprit d'affaires se gendarmait contre l'imbécile balance de ce marché. Faire sonner la pièce, bon ! La donner, pas si bête [1] ! — Jane l'aurait-elle donnée, pourtant ?

1. Sa conception du commerce et des échanges vaut bien celle d'Isidore Lechat, ou celle du père du narrateur du *Jardin des supplices* : il s'agit de recevoir, en ne donnant en échange que des promesses fallacieuses ou de la camelote. Pour Mirbeau, c'est du vol, comme il le démontrera dans sa farce *Scrupules* (1902 ; recueillie dans son *Théâtre complet*, Eurédit, Cazaubon, 2003).

Cela l'absorbait à ce point qu'il ne rendait pas les saluts jetés très loin et en foule au mari de la belle madame Le Vassart, qu'il ne voyait rien des Champs-Élysées pleins de monde, balayés de soleil et de poussière, n'entendait rien des *tac-tac* de moulin des tourniquets du Salon, de la rumeur caverneuse qui montait de la chaussée sans cesse parcourue par un roulement de voitures. Et plus il allait au fond, plus il menuisait ses craintes, plus elles lui paraissaient sérieuses et redoutables. Les lettres anonymes de jadis, celle de la semaine précédente même, n'étaient point à beaucoup près aussi claires : des avis voilés, des conseils de prudence, pas davantage; tandis que celle-ci…

— Qu'est-ce donc que j'en ai fait? dit-il en fouillant ses poches une à une.

Il aurait désiré la relire, scruter mieux l'écriture, qu'il croyait à présent déguisée, chercher un indice enfin où appuyer ses soupçons. Mais à quoi bon? La netteté de ces lignes, qu'il épelait de mémoire, en disait assez long : ce soir, lui parti, quelqu'un viendrait chez Jane.

Si encore il l'eût rencontrée!

— Non, à droite, dans l'allée des Acacias! cria-t-il au cocher qui filait vers les lacs. — Et par un mouvement de joueur superstitieux, il jeta dix sous — en fétiche — dans le chapeau d'un pauvre homme.

À l'entrée il descendit; et la fraîcheur de paix tombant des verdures neuves, le calme du lieu où les voitures n'allaient qu'au pas, lui refroidit le sang, la pensée. Un peu après le Tir aux Pigeons, une femme en bleu, seule dans sa calèche à huit-ressorts, lui tira de la poitrine un soupir épais. C'était elle. Des gens s'arrêtaient ou se hâtaient pour la voir; d'autres lui sabraient de larges coups de chapeaux : et les chuchotements de toute cette foule en action faisaient le même refrain : « C'est la belle madame Le Vassart. »

Il resta un instant à savourer cette gloire : et, soudain rassuré, comme un bambin à qui l'on montre, de jour, le vêtement qui, de nuit, avait pris une ressemblance de personne, le vantard d'antan ne put s'empêcher de dire à un ami rencontré :

— Hein? mon cher, cette attache de cou!

S'accrochant à ce bras qui le sauvait de lui-même, il suivit sa femme quelque temps, s'en délecta les yeux jusqu'à ce que la

voiture eût tourné. Alors il remonta dans la sienne, se fit mener au cercle, donna trois sous de pourboire au cocher (car il liardait quand cela ne se voyait pas), gagna au whist deux robs, dans un schlem, puis, après être passé chez son fleuriste afin d'y commander des bouquets destinés à la débutante, s'être miré complaisamment dans toutes les colonnes Morris où ces mots — « Première représentation de *La Nautchni* » — éclataient, il rentra rue Malesherbes.

Son premier mot fut pour s'y informer de Daniel, cette nouvelle brouille étant le seul point sombre qui lui noircît encore la pensée [1]. Comme Joseph lui répondait que « M. Daniel n'était pas là, vu que, depuis la veille… », il le congédia, sans le laisser finir, avec une lâcheté de jouisseur, qui, venant d'échapper un péril, remet à plus tard d'approfondir les autres ; et, ayant apaisé ses dernières inquiétudes au moyen de cette réflexion : « Parbleu ! Puisque c'est sa première… il doit coucher au théâtre », il dîna gaiement en face de sa femme.

— Ah ! voilà qui est galant ! lui dit Jane, lorsqu'il lui remit le petit écrin qu'on apportait du Palais Royal. — Avec un rire nerveux d'une sonorité métallique, elle acheva : « N'est-ce pas ? Ce sont les… dommages et intérêts pour les gracieusetés de votre charmant fils ? »

Il demanda — et sa voix n'avait pas sa hauteur habituelle : « Qu'est-ce donc qu'il a fait encore ? »

— Oh ! Du moment que vous payez l'amende…

Tout aussitôt, elle monta dans sa chambre en ajoutant :

— Le ministre est des nôtres, ne l'oubliez pas ! Sans sa femme, par exemple ; j'ai le regret de vous annoncer que c'est son jour de sciatique. Je tiens le renseignement de son mari, que j'ai rencontré tantôt à la Présidence… Est-ce ennuyeux, n'est-ce pas ? Elle est si aimable, madame Doucerin, et elle s'habille si bien !

Entre-temps, par acquit de conscience, Le Vassart s'en fut examiner la porte du jardin ; la clé était à la serrure, et, en la fai-

1. Isidore Lechat aimera aussi à se mirer « complaisamment », devant son portrait par Bonnat ; et, pas plus que Le Vassart face à sa femme et à son fils, il ne soupçonnera que sa fille puisse tromper ses espérances et avoir un amant. Lechat et Le Vassart sont aveuglés par leur *libido dominandi* et par leur vanité.

sant jouer, il crut s'apercevoir qu'on y avait mis de l'huile depuis peu. Mais quoi! Cela prouvait-il…? Le jardinier, qui y entrait deux ou trois fois la semaine, l'avait graissée, voilà tout.

Quand Jane redescendit de sa chambre, exactement sculptée par une sorte de fourreau de jais, un fleuve de diamants au cou et rien qu'une aigrette noire dans les cheveux, Le Vassart se récria :

— Cré coquin! ma reine, que nous sommes donc belle!

— Il faut bien enlever votre élection, dit-elle avec un étrange sourire.

Il fit le crâne et repartit : « Le diable m'emporte si Doucerin se tire de là! »

Pendant le court trajet de la rue Malesherbes à la place Boieldieu, Jane ne cessa de causer d'une voix éclatante parfois, parfois si rauque, si grelottée, que Le Vassart glissait les yeux, croyant qu'elle pleurait. Il n'était plus aussi sûr de lui ni d'elle : cette exaltation, ce délire de paroles le troublait, et peu à peu ses soupçons se matérialisaient, prenaient une vie, un nom, que sa pensée n'osait pas lire et qui pourtant bourdonnait au fond de lui. Des froids, des chaleurs brusques le parcouraient de la tête aux pieds. Il les attribua à son indisposition du matin. Mais, malgré qu'il se refusât d'en convenir — cet homme avait de l'orgueil jusque devant lui-même —, de vraies affres l'essoufflaient tout à coup.

— Comme vous avez l'air préoccupé!… Est-ce que cela ne va pas, l'élection? lui dit Jane lorsqu'ils entrèrent dans l'avant-scène encore vide, au milieu de la petite émotion houleuse qui précède le lever du rideau sur une « première » parisienne.

Madame Hervé (de la Moselle) les y rejoignit quelques minutes plus tard, donnant le bras à Bérose, et Le Vassart en profita pour gagner les coulisses.

— Si vous voyez Daniel, rappelez-lui donc que je l'attends!… Il saura ce que cela veut dire, fit Jane, comme il s'en allait.

Ne trouvant personne au foyer que madame Lataste très émue, en train d'embrasser son mari sur le front, il se hâta de monter chez Félicie et n'y arriva qu'après avoir subi un furieux assaut de Roumiguière, qui, sans la saluer autrement que d'un trémolo de béquille, lui demanda ce qu'il avait « fichu de son nom d'un chien de fils ».

La chanteuse n'était pas de plus sereine humeur lorsqu'il pénétra dans la petite pièce moite, tendue d'un modeste papier bambou, où elle s'habillait, derrière un paravent en loques, que, par prudence, madame Berthoud tenait à deux mains. La parure indienne n'était du goût ni de la mère ni de la fille. Celle-là ayant pesé le bijou en connaisseuse et dit que ça devait aller dans les douze cents et encore, celle-ci le déclara infect. Jamais elle ne se collerait sur la peau de la camelote pareille, prise au rabais dans quelque sale fabrique.

Puis ce furent des larmes, des trépignements, suivis d'une espèce d'attaque de nerfs, qui autorisa cette phrase de madame Berthoud indignée :

— Vous serez content que quand vous me l'aurez périe !

Revenue à elle, Félicie exigea qu'on fît une annonce, étant incapable de chanter, assurait-elle. En vain son amant la suppliait-il à genoux, la voix gâchée de sanglots, elle répétait toujours avec un entêtement de maniaque : « Non ! non ! qu'on fasse une annonce !... Je veux qu'on fasse une annonce ! » Il fallut l'intervention de sa mère et la promesse écrite de l'achat d'une petite maison de campagne à Bois-Colombes, où elle rêvait de jouer la fermière, pour obtenir qu'elle recommençât son maquillage et revêtît son costume.

Le Vassart s'empressa alors de redescendre. Sur la scène il rencontra Daniel, qui, enfin arrivé, d'un air de fièvre donnait un mouvement au baryton. Et cela l'émut tant de le voir qu'il faillit pleurer en lui demandant :

— Eh bien ! tu as donc encore une pique avec la petite mère ?... N'aie pas peur ! ajouta-t-il tout de suite, crainte de réponse mauvaise. À mon retour nous arrangerons ça.

Ils piétinèrent un peu en silence, ayant tous deux aux lèvres des mots qu'ils n'osaient pas prononcer, puis se quittèrent, s'étant serré les mains des minutes, comme s'il y avait entre eux quelque grande et secrète douleur.

— Tu viendras, n'est-ce pas, pendant le changement de décors ? Jane t'attend : elle m'a chargé de te le dire... Et je m'en vais après, tu sais, je prends le train de 10 heures 15 pour Gerville, fit Le Vassart en manière d'adieu.

Il était déjà loin lorsque Daniel le rappela. Mais il eut peur de quelque désagréable confidence ; et, fouetté par l'idée que peut-

être le ministre était là, il se contenta d'envoyer un petit salut de la main à son fils.

— Vous avez fait ma commission? lui demanda Jane, au moment où il rentrait. Il viendra?

— Mais certainement, c'est entendu

M. Doucerin parut peu de temps après.

— Bonsoir, mon cher député!

— Mon cher ministre... !

À peine si l'on eut le temps d'échanger quelques phrases sur la cérémonie du lendemain, l'ouverture commença; et Jane, s'étant emparée de M. Doucerin, se mit à causer bat avec lui, tendis que Le Vassart, debout derrière eux, les surveillait sans pouvoir entendre leurs paroles dans le vacarme de l'orchestre. Mais à quoi bon? Il ne doutait plus à présent. L'amant de sa femme, celui qu'elle recevrait tout à l'heure, c'était le ministre. Ce bavardage tendre à demi-mot, cette entente de petits gestes, de petits rires, de petits silences, ces clins d'yeux cachés par-dessous l'éventail, cela valait un flagrant délit.

Et des souvenirs lui revenaient, un conciliabule surpris entre eux, à une soirée, rue de Grenelle, un à-parté dans une porte, à un dîner d'hommes, rue Malesherbes; des grâces accordées à lui-même, et que, par une sorte d'hallucination, il rapportait à Jane aujourd'hui — les salons du ministère prêtés gracieusement pour une vente au profit de l'école laïque de Gerville, une croix, des palmes, des médailles; ce siège de député, enfin, cette succession ouverte à son profit, et ce discours du lendemain, cet appui moral, ces influences de fonctionnaires, qui depuis le premier jour avaient fait de sa candidature une vraie candidature officielle. Qu'avait-il à dire? Ne l'avait-t-il pas voulu? Était-ce pas lui qui avait poussé Jane dans ses bras avec ses : « Sois aimable! »?

Aucun bruit de la scène, aucun spectacle ne lui venait; il ne voyait qu'eux, n'entendait qu'eux, leurs chuchoteries, leurs gestes, que son esprit en déroute lui colorait d'une apparence de complot. Il souffrait beaucoup. Madame Hervé lui adresse la parole, il ne répondit point; des personnes amies entrèrent dans la loge, il parut tout juste les reconnaître.

— C'est un succès! lui cria madame Hervé, au second tableau

Il entendit mais ne put répondre, tant il était occupé par cette question : que faire? qui venait de l'envahir soudain. Que faire? Besoin était de se décider sur l'heure; et cette urgence même lui broyait les tempes, lui aplatissait la pensée : que faire?

Un instant il eut envie de marcher sur eux, de les arracher l'un de l'autre et de le chasser, lui. Mais cet esclandre, c'était la fête du lendemain, peut-être son élection compromise. Et il se tordait l'âme à chercher quelque chose qui conciliât en même temps sa colère d'époux et son intérêt politique. Puis, n'en trouvant pas, se battant dans un désert d'idées, un creux de folie qui lui vidait le crâne, il songea qu'il serait mieux, seul, dehors, pour prendre un parti; et, un peu avant la fin, prétextant l'heure, il s'en alla, le cœur traversé par le souriant « bon voyage! » de Jane et l'« à demain! » joyeux du ministre.

— Ah! les gredins! murmura-t-il. Les gredins!

Comme ils étaient sûrs d'eux — la femme de l'un malade, le mari de l'autre absent! Comme ils devaient se moquer de lui!

Cette idée qu'il était ridicule, qu'on le traitait en Cassandre, lui, un ancien beau, qui avait eu des succès, lui qui en avait trompé, des maris, échauffa si fort sa fureur que sur l'escalier il lança un coup de canne dans le vide et dit tout haut, cette fois :

— Non, coquins, je ne m'en irai pas!

Le second cocher l'attendait sur la place avec un coupé de nuit. Il y monta, et, dans le trajet du théâtre à la rue d'Amsterdam, il combina tout un plan : il embarquerait Joseph, qu'il emmenait avec lui, ce soir-là, et qui devait se trouver à la gare, puis reviendrait guetter devant la petite porte.

Mais au moment de prendre les billets, une suprême hésitation mit un flottement dans sa pensée. S'il restait, c'était la fête du lendemain manquée : point d'inauguration, point de discours, point de ministre, cette inauguration, ce discours, ce ministre affichés, tambourinés partout depuis deux semaine. Car Doucerin viendrait-il après cela? Même au cas où il l'épargnerait, se contenterait de le jeter dehors de chez lui… non, Doucerin ne viendrait pas. Il le comprenait bien, maintenant cela lui semblait tout simple, une sorte d'affaire tacite arrangée : donnant, donnant, pas de femme, pas de discours. Et, son esprit trotté de fièvre sautant par-dessus les heures, il apercevait, il entendait, il lisait l'indignation de Gerville, les rires concurrents,

les sarcasmes ennemis, les journaux bafouant à la fois le candidat déçu et le mari trompé. Car le scandale éclaterait ; qui sait même si Doucerin, pour se venger, ne patronnerait pas un rival, le médecin par exemple, qui n'était radical que parce que lui, Le Vassart, ne l'était pas, et ne demanderait pas mieux que de passer à son tour candidat officiel ! En huit jours il avait bien le temps. Et ce serait fini à jamais de sa carrière politique : une occasion pareille ne se retrouverait pas. Au lieu que s'il partait… Et d'une voix bredouillée, où l'on sentait encore des défenses, il demanda :

— Deux premières Gerville.

Ayant remis son billet à Joseph, il le regarda monter l'étage des salles d'attente, soufflant, deux sacs de nuit dans les mains ; c'était bien décidé à présent, il restait. Mais lorsqu'il le vit en haut, la tentation fut trop forte et d'une haleine il escalada toutes les marches.

Sur le palier il dut s'adosser au mur, il chancelait et ne savait plus. Qu'est-ce donc qu'il faisait là ? Le bruit des perles qu'on ouvrait le rappela à lui ; il traversa les salles lentement et s'installa dans un wagon du milieu. Le coup de sifflet d'une locomotive en manœuvre parut le réveiller encore ; il descendit très vite sans répondre au chef de train qui lui criait : « Monsieur, vous ne partez pas ? » Renonçant même à une lâche idée qui le poursuivait d'interroger le valet de chambre et de lui demander conseil, il se mit à courir comme un fou. Dans la rue, il pensa que l'heure n'était pas venue d'aller s'embusquer, puisque la lettre disait seulement minuit. Comme il avait très chaud, que son cœur n'en pouvait plus de battre, il entra dans un café pour attendre, assis.

— Donnez-moi un bock et un journal ! dit-il au garçon.

Le calme de l'endroit, où, seuls, deux habitués jouaient aux dominos sans parler, l'air frais, mouillé d'un peu de pluie, qui balançait les portes ouvertes, furent sains à sa fièvre. Un doute s'infiltrait en lui, pendant qu'il essayait de lire son journal retourné. Comment pouvait-elle aimer le ministre ? Toujours elle en avait ri, le trouvant provincial, presque ridicule avec sa tournure prêtre, son aménité poisseuse et sa crasse de séminaire. Et lui, comment s'était-il ainsi emballé sur une lettre anonyme, plate vengeance d'un domestique congédié ?

— Parbleu oui ! C'est du petit Ernest, murmura-t-il, se souvenant que Joseph avait fait renvoyer le second valet de pied, huit jours avant, à cause qu'il se grisait. — Plus haut, il ajouta avec un soupir content cette phrase, qui déjà plusieurs fois avait ressuyé ses alarmes : « Cré coquin ! qu'on est bête tout de même ! »

Presque entièrement rassuré, il demanda l'indicateur afin de voir s'il ne restait pas un train qu'il pût prendre. Mais il n'avait pas tourné la première page que l'impitoyable conscience du logique, du vrai, l'éblouit. Et, s'étreignant lui-même des deux mains aux revers de son paletot, il dit à l'ambitieux qui se débattait en lui : « Gredin, tu partirais pourtant ! »

Lorsqu'onze heures sonnèrent il s'achemina vers la rue de Madrid. Devant la porte, il s'arrêta. La rue était déserte ; mais il y avait, non loin, sur le même trottoir, un réverbère dont la clarté le gênait. Il tenta de se défiler derrière. Du monde passa ; il dut s'éloigner, arpenter un grand nombre de fois le bout de rue jusqu'au pont, dans une faction sévère, le corps en sueur, le cœur croulé, quand un piétinement rapide, un roulement de voiture arrivait d'une voie proche ou du boulevard. Pour s'ôter l'esprit de cette perpétuelle inquiétude, il compta haut des pas ; comme sa tête travaillait toujours, il se livra à une vraie gymnastique de mémoire, se récitant des souvenirs anciens, des morceaux appris par cœur au collège ; puis il additionna des chiffres d'affaires en cours, un achat de coton au Havre, un report de bourse. Mais ses lèvres seules remuaient, sa pensée devenait la proie d'une douleur aiguë, faite de mille piqûres. Plus même une lueur de peut-être : rien que l'évidence aveuglante, écrasante, que chaque minute de vie allumait, alourdissait d'une certitude nouvelle. Il n'était jusqu'à cette hostilité presque constante de Daniel contre Jane qui n'accusât celle-ci — une âme si droite ne pouvait haïr qu'à bon escient ; — jusqu'à ce schlem gagné avant le dîner, au cercle, et dont la petite preuve risible et grossière venait faire nombre, faire tas sur le reste.

Une averse qui tomba le contraignit à s'adosser au rentrant d'une porte-cochère ; s'y étant incrusté, il tira sa montre.

— Encore dix-sept minutes ! fit-il, angoissé soudain de ce que cette heure si longue eût coulé si vite ;

Le ronflement d'un équipage léger, qui montait la rue Malesherbes, lui jeta dans la tête un flot de sang qui l'étourdit,

pas assez pour qu'il ne reconnût point le brougham de Jane, à la robe gris-rouan des cheveux de nuit, au profil gras du cocher. Alors il vit qu'elle lui était dans l'âme, dans la peau, et partout, et qu'il aimait non pas seulement la femme, mais sa femme, à la colère qui bondit en lui lorsqu'elle passa, à ces reproches, à ces injures dont il la souffleta en idée, la traitant d'ingrate fille de rue qu'il avait ramassée, de coureuse de cachet, de bohème, de gueuse, de bâtarde.

La grille tourna sans qu'on l'eût demandée et il entendit le bruit fin des bêtes sur le pavé de la cour; puis les allées et venues du dételage; après, rien. L'hôtel, le quartier semblaient morts et les courts moments qu'il passa dans ce silence et cette immobilité lui parurent infinis. Il ne se rappelait qu'une seule attente pareille, il y avait très longtemps, quand il était commis dans la maison Maheu frères — une nuit qu'il guettait un signal à la fenêtre d'une femme mariée dont il était amant. Et ce souvenir, l'interversion tragique des rôles, lui arracha une espèce de rire ou de sanglot.

Tout à coup la rue s'emplit du fracas d'une voiture qui arrivait au petit trot.

— C'est lui! bégaya-t-il à travers les secousses de son cœur.

Et l'espoir de sa vie s'écroulant lui poussa comme un brouillard sur les yeux.

Il serra fortement sa canne dans sa main, mâcha ses dents à les briser et attendit.

Cela lui parut encore énorme, ce peu de secondes, que la fiacre mit pour tourner rue de Madrid et s'arrêter au coin. Enfin la portière tomba. Et un homme, dont il ne put distinguer que la grande ombre par terre, en descendit d'une allure inquiète et traversa le trottoir, tandis que le cocher, payé d'avance, s'éloignait grand train.

Le Vassart lui laissa le temps d'atteindre la porte du jardin qui venait de s'ouvrir avec un vagissement, et, s'élançant d'un bond d'assassin par derrière, il le saisit aux épaules, juste à l'instant qu'il posait le pied sur la marche du seuil, en haut de quoi une forme pâle était debout.

— Gredin! fit-il d'une voix essoufflée, en l'amenant à reculons sous la réverbère.

Là il regarda l'homme, et, ayant reconnu Daniel, il eut un épouvantable hoquet : « Ho! ho!... Ho!... Ho! ho! », la prise de ses mains se desserra et il s'abattit sur les genoux comme un bœuf assommé.

Jane, droite à l'entrée du jardin, n'avait pas bougé. Terrifiée d'abord par l'inattendu de ce dénouement, une atroce joie, dont elle n'était pas maîtresse, quelque chose d'énorme et de pesant, mais très doux, lui emplissait maintenant la poitrine et l'étouffait un peu. Libres, ils étaient libres, et il l'aimait puisqu'il était venu. L'espace d'un moment — un court, un délicieux moment —, elle contempla de tout son regard, de tout son être, ce cadavre fluent et mou, que Daniel s'acharnait à redresser, à retenir, lui baisant le visage, lui parlant, lui disant des mots brefs, précipités, dont elle ne distinguait que l'horrible et câline angoisse de prière.

C'était effroyable pourtant, dans le silence de la rue déserte, le combat de ces deux hommes, celui-ci qui avait l'air d'attaquer, celui-là de se dérober, de fuir comme s'il avait eu peur. Soudain renversés ils tombèrent l'un sur l'autre. Jane crut que celui qu'elle aimait, lui aussi, était mort, et, s'étant élancée dans la rue, elle l'appela :

— Daniel!... Daniel!... — Et, en même temps, elle lui touchait les mains, la figure, ayant besoin de se rassurer par la chaleur de sa peau. — Daniel!... Daniel!

Il leva la tête, d'un geste insensé, navrant, lui montra son père, puis se recouchait dessus lorsqu'elle lui saisit le bras, et, retrouvant, dans la prévoyante ardeur de sa passion, le calme et la logique d'esprit nécessaires en cette conjoncture, lui fit comprendre qu'il ne pouvait rester là; il fallait appeler du secours, un médecin.

— Ah! oui! un médecin... un médecin tout de suite! répéta-t-il, jeté debout par la secousse d'espoir que ce mot renfermait.

Et, sans savoir où en quérir à pareille heure, dans le désarroi de pensée où cette foudroyante douleur l'avait mis, il prenait déjà sa course. Mais elle le retint.

— Non! Avant, que je t'explique...

L'ayant attiré dans la porte, brièvement, d'une voix basse, elle lui indiqua la conduite à tenir, afin qu'il n'y eût pas de mauvais bruits autour de cette mort : pendant qu'elle remonterait dans sa

chambre, il sonnerait à la grille de l'hôtel, réveillerait le concierge, les domestiques, ferait transporter le corps, ensuite l'enverrait prévenir, elle, comme si elle ignorait tout. Quant à la façon dont il devait raconter la malheur, voici : lorsqu'il rentrait du théâtre, il avait rencontré son père, qui, se sentant malade, avait remis son départ, et c'était en l'accompagnant…

— Ce que j'en dis c'est pour la mémoire de ton pauvre père ! finit-elle, colorant de ce prétexte la crainte qu'elle avait du scandale, qui, seul, dans son idée, pouvait les séparer aujourd'hui.

XIV

Il y a de certaines cruelles heures en la vie qui font à l'âme des cassures d'années. — Tels les deux jours et les deux nuits que Daniel passa debout auprès de son père mort. Il voulut y être seul, et ce fut la première manifestation d'être qu'il donna après que, sans résistance aucune et comme passivement, il eut suivi les recommandations de sa belle-mère. Hors son oncle, qui, mandé aussitôt, ne put que constater la fin, il ne consentit à voir personne, ni Bérose, ni Cécile, ni Jane même, bien qu'il ne soupçonnât rien de la part qui lui revenait dans la catastrophe, et demeura tout ce temps tête-à-tête avec ce cadavre, dont la face éclatée d'apoplexie, ravagée d'épouvante, avait une hideur d'assassiné.

Debout au pied du lit, grave et morne, il la regardait, cette face, s'en châtiait les yeux, s'en suppliciait la conscience. Le même homme, qui avait eu cette défaillance de rester chez son père, quand il en aimait la femme et se savait aimé d'elle, le même homme, à la jalousie duquel Jane avait pu arracher ce dernier rendez-vous qui devait avoir des conséquences si terribles, se retrouvait fort et haut devant son parricide. Il le revendiquait entier, refusant même de se reconnaître des complices dans la provocation de sa belle-mère et ce qu'il croyait une fatalité effroyable; il le jugeait froidement, l'inventoriait curieusement, haineusement, ainsi que le crime d'un autre et d'un autre ennemi, et n'y trouvait pas, malgré des recherches implacables, de châtiment pire que de vivre avec ce cadavre vivant et dévorant au fond de lui. Aussi s'en remplissait-il le regard; il le tou-

chait, le respirait, s'efforçant, non pas de le graver dans sa seule mémoire, mais de se l'entrer, de se l'incorporer dans la peau. Un remords, c'était trop peu; il entendait que tout en lui fût remords, et que son sang comme sa pensée charriât cette douleur toujours.

Parfois cependant regimbait la nature, cette nature veule, qui est l'homme même et que les rigueurs du juge étaient impuissantes à durcir. Penché sur le lit, il saisissait à deux mains cette pauvre tête glacée, et, imprimant ses lèvres dans ce front, qui avait déjà l'odeur croupie des chairs sans âme et des eaux sans courant, il implorait ce rien qui gardait l'aspect de son père, lui demandait pardon et désespérément criait dans ses oreilles sourdes :

— Ne le crois pas! Oh! ne le crois pas! Je t'en supplie… Ce n'est pas vrai.

Alors c'étaient des prières vibrantes, des superstitions qui lui revenaient avec des mots, des mouvements d'autrefois; il se mettait à genoux, battait sa faute, s'accusait de son péché dans sa langue d'enfant pieux — son péché, c'est-à-dire sa vie depuis son retour, ce mois surtout qu'il avait vécu côte à côte avec Jane, ses moindres erreurs de pensées, jusqu'à des rêves qu'il se rappelait. Puis des apostrophes colères au maître des choses, qui avait eu cette cruauté de lui faire tuer son père, à lui qui n'était guère coupable que d'aveuglement et de faiblesse :

— Oh! réveillez-le, par pitié, réveillez-le… rien qu'une minute… que je lui dise…!

La dernière nuit, il eut une hallucination causée par le jeûne où il s'était condamné et le vertige d'une perpétuelle ronde d'idées pareilles autour du même objet. Son père était debout devant lui et d'une voix dure lui ordonnait : « Allons! Défends-toi! Je t'écoute. » Et lui avait beau se défendre, plaider sa cause, l'étaler, la développer, avouer même cet amour jaloux qui l'avait jeté à l'appel de Jane sous cette menace que, s'il n'y allait pas, un autre — et, cet autre, il le savait bien, quoiqu'elle ne l'eût pas nommé —, y viendrait au lieu de lui, beau jurer que cet amour avait toujours été respectueux et chaste malgré les apparences, la voix dure répétait après chaque argument, après chaque serment; « Je ne te crois pas… je ne te crois pas. »

Sitôt les funérailles — où la moitié de Paris assista, se chuchotant à l'oreille les très mystérieuses circonstances de cette mort, qui n'étaient, bien entendu, mystérieuses pour personne, chacun ayant la prétention de les avoir percées —, Daniel prit congé de sa belle-mère, avec le ferme dessein de ne la revoir jamais : congé d'une politesse soucieuse, sans beaucoup de paroles, durant lequel pas un n'osa dire le fond de sa pensée, ni elle l'« à bientôt » que lui soufflait son espoir, ni lui, l'« adieu » que sa conscience lui dictait.

Son premier soin, dès qu'il eut quitté la rue Malesherbes, fut de régler son existence sur sa nouvelle position. De l'héritage — le tiers de la fortune paternelle, Jane ayant l'usufruit du reste, sous condition qu'elle ne se remarierait pas —, il entendait ne rien garder, éprouvant une rancune, un dégoût de meurtrier contre ces millions qui lui coûtaient son père. En conséquence, il arrêta son budget d'après la petite fortune qui lui venait de sa mère — un peu plus de deux cent mille francs. C'était environ le nécessaire, sauf à ne plus raffiner ni paraître. Mais peu lui importait. Ce dont il souffrit davantage, lui, l'artiste aisé, qui toute sa vie avait traité de haut l'argent, ce fut de cette contrainte de lui parler chapeau bas, de le compter, de le toucher, de s'en salir l'esprit et les mains. Il s'y astreignit pourtant, exagéra même ce respect, ce calcul, dont d'autres que lui devaient profiter, et goûta dans ces menus sacrifices cette sorte de plaisir douloureux qu'on éprouve à se priver, à se meurtrir ensuite d'une grande faute ou d'un grand chagrin [1].

Un appartement se trouva libre dans la maison qu'habitaient Bérose et son frère, rue Jean-Bart; il s'y installa, lui et ses chers meubles de souvenir, et prit pour tout faire une certaine Gertrude, à lui recommandée par son oncle, qui avait soigné et enterré le Directeur sulpicien qu'elle servait : vieille Mulhousienne de tournure et d'accent comiques, tendrement bigote et grognonne, qui le divertit parfois avec ses catéchisations entê-

1. Mirbeau parle en connaissance de cause : rongé par la culpabilité, il a fui à Audierne pour expier, et il y a entamé une longue rédemption. En 1881, il a probablement rédigé un roman paru sans nom d'auteur, dont le titre est évocateur : *Expiation*. Fin 1886, il songera à donner au *Calvaire* une suite intitulée *La Rédemption*. Tous ces titres sont hautement révélateurs de la logique à l'œuvre.

tées, les « maigres » féroces où elle le condamnait, par la raison, disait-elle, que, n'allant jamais à l'église, il lui fallait au moins « *ch*eûner *en* gon*zega*nce ».

Puis, les primes bourrasques d'âme calmées, lorsque sa douleur, de même qu'une lie, se fut logée, déposée, dans le profond de lui-même, il se remit au travail. Ayant renoncé aux œuvres légères, décliné les offres des éditeurs, des directeurs de concerts ou de théâtres, que le joli succès de son opéra-comique lui valut, tâtonné longtemps autour d'un oratorio biblique dont l'odeur de siècles, la poésie de nature, le tentaient, il s'arrêta au choix d'une messe funèbre, qui aviverait mieux cette cicatrice d'âme qu'il ne voulait pas guérir. Et ce fut comme un calice, un vêtement de morsures qui ne le quitta plus, la tragédie de son crime qu'il notait, qu'il vivait avec des jouissances cruelles de sectaire. La nuit, il en rêvait les morceaux à sa fenêtre, ouverte sur le jardin d'un hôtel proche, dans cette douceur de penser que la Chérie était là, le voyait, l'approuvait, de son étoile.

Les premiers jours, il ne s'était pas hasardé à lever les yeux vers elle, dans l'affaissement de honte et la désespérance basse où il gisait, terrassé; il ne l'osa que petit à petit après des semaines de purifiantes épreuves, lorsque, à force de s'être détaché l'esprit de ce misérable amour, nettoyé la mémoire de toutes ces souillures de souvenirs, d'avoir enfin rajeuni, renouvelé l'étoffe même de ses pensées, il se crut le droit de regarder en haut. Et ce petit point de feu, qu'il avait retrouvé en s'orientant comme jadis et qui chaque soir revenait se poser à la place de la veille, devint un être idéal qui le dirigeait, le punissait, le récompensait, étant en même temps la direction, la punition, la récompense. Le vieil homme faisait-il mine de reparaître, une pente d'idée l'emportait-elle vers les choses défendues, il se disait à lui-même : « Tu seras privé d'étoile. Prends garde ! » Et s'il y avait des nuages au ciel et que la petite île de lumière fût cachée, il pensait que quelque chose, qu'il ne se rappelait pas, lui avait mérité cette absence.

Le matin, il écrivait ses rêves de la nuit, l'après-dînée, les orchestrait à mesure, sans bouger de sa chambre, s'imaginant que, quand il aurait fini, la cuisante mémoire de son père en serait désarmée et qu'il lui pardonnerait.

Le monde n'existait plus pour lui et sa seule compagnie était les grogneries théologiques, les « al*ô*rs *gô*m'e za, mon*z*ieur est *b*ad*é*e en *go*n*z*e*ga*nce ? » de Gertrude et les *ran-plan-plan* de Bérose, dont le cabinet de travail n'était séparé du sien que par une mince cloison, et qui lui tambourinait dans le mur des bonjours; sa seule distraction, les visites de Bérose, qui ne sortait, ne rentrait pas une fois qu'il ne vînt voir celui qu'il nommait gentiment « son malade ».

Daniel lui avait tout confessé — tout, du moins ce qui lui appartenait du secret malfaisant de sa vie —, dans un besoin très humain d'absolution et de pitié. La pitié lui était acquise d'avance, le journaliste étant de vue trop claire et de métier trop perçant pour n'avoir pas deviné depuis bel âge ce que Daniel croyait bien enseveli sous de durs silences. Mais cette marque d'ouverte amitié fondit davantage leur liaison. — Rien ne rapproche mieux que l'aveu d'une faiblesse : se faire petit devant une haute nature, c'est la pencher vers soi. — Et désormais à l'affection profonde de Bérose s'ajouta comme une maternité.

Son coup de sonnette était le signal de la pause. Ayant essuyé sur le tapis de l'entrée ses airs d'ancêtre avec ses bottines sérieuses, il arrivait chez Daniel, du rire et de la jeunesse plein les poches, toutes les économies d'une nuit ou d'une journée solennelle.

— Voyons, Petit Mozart, disait-il, assez pianoté comme ça! Ferme ton Pleyel!... Je ne peux pas voir ça ouvert sans penser tout de suite à une vieille Anglaise qui m'a beaucoup aimé... Une bouche comme ça, avec un clavier... dedans... brrr! Ferme ton Pleyel, *milady,* ferme ton Pleyel!... Et amène la dextre que je te tâte le pouls!

Puis, gravement, ayant consulté l'artère, examiné la langue et fait à son malade les questions les plus saugrenues du monde, il ordonnait une cuillerée de « sirop de calembour » à prendre avant le repas, quelques « grains de folie » qu'il appelait des grains de santé, ou tout autre remède comique qu'étant l'apothicaire comme il était le médecin, il se chargeait d'administrer lui-même, allongé en sultan sur un canapé, une pipe de bois aux lèvres — pipe très mystérieuse, qu'il ne fumait que seul chez lui ou chez Daniel et que, par prudence, de peur que sa respectabilité n'en pâtit, il renfermait ensuite, de même qu'il renfermait

ses vingt-trois ans. Force était bien alors de se mettre à l'unisson de cette gaieté plantureuse, de se dérider, de s'épanouir à ce soleil de vie, de blague, de mousse parisienne, qu'il apportait du dehors.

Quelquefois il parvenait à débaucher Daniel, à le sortir, l'emmenant au Bois, aux champs, dans un but d'hygiène qu'il habillait d'une raison de service personnel, disant : « Tu ne voudrais pas m'accompagner aujourd'hui ? Tous les camar*o*s m'ont planté là. Je suis seul avec mon déshonneur. » Lorsque ses besognes nombreuses de secrétaire-maître Jacques le retenaient quai Voltaire, il chargeait son frère de l'intérim et l'envoyait promener Daniel à sa place.

Une figure, ce Bérouge : des yeux de myope illuminé dans un long visage blême à profil de médaille ; point de barbe, mais des tempêtes de cheveux noirs, un corps aiguisé et par là-dessus un grand paletot noisette, paletot de tous mois, non plus d'été que d'hiver, mais qui habillait de telles ardeurs de sang et de telles flammes de pensées qu'hiver ou été il flottait comme un vieux drapeau autour d'une hampe mince. Il parlait peu, d'une voix douce qui jurait avec des férocités de langue jacobine, lisait et écrivait beaucoup en revanche, faisant presque à lui seul deux journaux — *La Plèbe* et *Le Drapeau noir* —, sans compter les feuilles de province, où il correspondait dans un style implacable, lui, fils de bourgeois, contre les bourgeois ; gagnait gros à ce métier, mais donnait tout aux grèves, aux comités, ou aux fédérations, et aurait vécu en Diogène si Bérose n'eût été là.

Mais il était là, Bérose : c'était lui, comme aîné, qui ordonnait le ménage, lui, qui comptait avec la bonne, lui, qui commandait les repas. Et il fallait voir ces ruses qu'il avait pour rompre les jeûnes spartiates de son « sans-culotte », mettre de la viande dans ses légumes et du vin dans son eau, ajouter une couverture à son lit, une doublure d'étoffe chaude au pardessus noisette, et troquer les bottines à trous contre des bottines neuves. Tout passait, d'ordinaire, grâce à la myopie et aux distractions du cadet, toujours un peu dans les espaces. Parfois cependant il s'apercevait de quelque chose, et c'étaient des chamailleries à pouffer, celui-ci accusant celui-là de le vouloir « enbourgeoiser » comme lui — vil capitaliste, qui avait des obligations dans son tiroir… pouah ! Mais patience ! Il rendrait gorge un jour.

— J'espère bien que non, ripostait Bérose.

Et Bérouge de l'appeler « vendu », « mangeur de peuple », et Bérose de répondre par un joyeux défilé de noms en *iste* : « Collectiviste… nihiliste… terroriste… herboriste… ! »

— Je te ferai guillotiner, tu sais ! finissait le cadet, que ces lazzis piquaient dans le vif de sa belle foi d'apôtre.

— J'y compte bien, répondait l'aîné. Mais, en attendant, citoyen frère, c'est nous qui *sons* les princesses… et les mamans ! ajoutait-il en lui sautant au cou — ce qui avait le don d'exaspérer Bérouge, dont les tendretés d'âme s'enveloppaient jalousement d'une cuirasse de doctrine.

Telle était pourtant cette généreuse nature qu'il ne se révoltait point quand son frère le priait d'accompagner Daniel — un rentier, double cause de haine ou de mépris : car dans sa république, à lui, république idéale et bestiale, sorte de ferme immense sous l'état fermier, point n'entraient de ces non-valeurs.

— Il faut aller balader ton bourgeois ? disait-il. Bon ! On y va.

Et il y allait, hélant Daniel de la porte ; car cet intérieur à bibelots lui levait le cœur.

— Allons ! arrivez, vous ! faisait-il. — Allons ! marchez, vous !

Et Daniel, qui avait une idée peur du sans-culotte, arrivait, marchait, sans sonner le mot, trouvant tout de même un profit de santé à respirer de l'air du dehors aux côtés de ce garde-chiourme, qui, par dédain, ne lui adressait pas la parole, et, de retour, se contentait de dire à son frère :

— Voilà ton bourgeois remisé !

Une fois la semaine, Daniel se rendait rue Cassette, habituellement le soir après dîner. On faisait un peu de musique, on causait un peu sur le balcon, parmi les géraniums et les pétunias de « notre campagne », qui, l'été aidant, étaient venus fleurir les plantes d'hiver ; de temps en temps on descendait ensemble au Luxembourg et ici ou là, à dix heures tapant, on était sûr de voir apparaître Bérose, qui, sous couleur de ramener son ami, s'en venait rôdailler autour de Blanche. Alors celle-ci devenait rouge, rouge, avait comme des envies de pleurer, ne pleurait pas et regardait tant qu'elle pouvait derrière les petites plumes sournoises de ses cils. On se rasseyait encore quelques minutes. Si c'était à la maison, M. Eugène commandait :

— Mesdemoiselles, offrez donc du thé à monsieur!

Phrase jésuite qui signifiait : « Offrez donc à monsieur l'occasion de refuser le thé qui n'est pas fait et qu'on n'a nulle envie de faire. »

Il disait aussi souvent « mademoiselle ». Mais que ce fût au pluriel ou au singulier qu'il parlât, c'était toujours Blanche qui se levait la première.

— Prendrez-vous une tasse de thé, monsieur?

Quoiqu'elle connût bien la réplique, elle ne la manquait jamais, cette question, pour avoir le plaisir de lui entendre répondre :

— Je vous remercie, non, mademoiselle!

Il avait une façon de prononcer cela!...

Après avoir bavardé de la pluie et du beau temps, on se souhaitait le bonsoir, et tandis que, dans l'escalier, Bérose murmurait à l'oreille de Daniel : « Qu'elle est gentille, ta petite cousine! », à l'antichambre, Blanche soupirait dans les cheveux fous de Cécile : « Qu'il est distingué, ce M. Bérose! » Distingué : ô pouvoir des principes paternels!

C'était d'ailleurs le sentiment général : on le trouvait distingué, rue Cassette, M. Bérose — celle-ci parce qu'il soignait « tellement » bien Daniel, celle-là parce qu'il était « homme de ménage ». Celle-ci, c'était Cécile; celle-là, madame Eugène, enchantée de lui voir connaître le prix du beurre et des poulets. Le médecin, même, ne lui faisait pas trop grise mine et convenait qu'il n'eût pas été dans la Rouge et secrétaire de cette infâme *Revue Lorraine,* mon Dieu! à la rigueur... et puisqu'il avait des économies...

Aussi bien, depuis la mort de son frère, M. Eugène avait un air déridé, mal d'accord avec le crêpe fort large qu'il portait au chapeau. Mais elle était survenue trop juste, cette mort, pour qu'il fût possible de lui en vouloir beaucoup. La cause, il croyait la connaître comme tout le monde, mieux que tout le monde : peu lui importait, au surplus, dès l'instant qu'il n'y avait pas eu de scandale. Ce qui le déridait, c'était la séparation de Jane et de Daniel, c'était l'héritage de Daniel, c'était le mariage de Daniel — avec Cécile naturellement. Lorsqu'il avait vu son neveu quitter la rue Malesherbes et sans idée de retour, sa satisfaction avait transpiré dans cette phrase presque aimable :

— Je te prie, mon cher enfant, de considérer désormais ma maison comme la tienne.

Ce « cher enfant », il l'espérait bien, ne serait pas une vaine condoléance. Et, à partir de ce moment, il fit tout pour que Daniel le devînt en effet, l'invitant, le choyant, et ne reculant pas même devant la commande d'un plat fin chez un pâtissier cher, quand, au bout de quelques semaines, Daniel accepta d'y venir dîner par-ci par-là.

Ce n'était pas le gendre qu'il câlinait seulement, mais le prêteur, l'homme-fée, qui, sitôt devenu son fils, moyennant une avance de fonds, que jamais sa fierté n'était descendue à emprunter de son frère, allait lui permettre de réaliser ses ambitions anciennes, d'ouvrir rue de la Paix son fameux grand cabinet de consultations pour les maladies de femmes, et, grâce aux bénéfices énormes et certains, de transformer sa vie, d'avoir voiture et campagne, de conduire madame Eugène aux eaux dont elle avait besoin depuis vingt ans, de marier enfin sa seconde fille dans la noblesse. Les projets de jadis avaient été tirés des armoires, époussetés, battus, mis à l'air, De-ci de-là des mots partaient, tout poudroyants de cet avenir fabuleux. Vers le milieu de juin, qui avait été très humide, le papier du salon ayant souffert d'une infiltration d'eau dans la muraille, le médecin remarqua qu'il « pouvait encore aller ».

— Qui sait si l'on finira le bail! ajouta-t-il dans un sourire qui le savait fort bien.

Une autre fois que madame Eugène déclarait « qu'il n'y avait vraiment plus moyen avec une seule bonne », parce qu'étant seule chez elle, l'après-midi, Virginie au marché, elle avait dû ouvrir elle-même la porte à S. G. monseigneur de Chaylus, évêque de Tyr, un cousin éloigné, dont les visites étaient aussi rares qu'honorables, le médecin l'interrompit en ces termes :

— Patience! ça ne durera pas éternellement.

Cet épanouissement du maître avait répandu partout une sérénité surprenante. Madame Eugène avait des extases profondes, béatifiées, en regardant des choses loin dans elle. Le tarif proportionnel s'était sensiblement abaissé : l'espace d'un mois il n'y eut qu'une seule privation de dessert et rien que quatre heures — en deux fois — de pénitence dans le coin. Même, un soir que Bérose dînait, Bérose, qu'on continuait

d'accueillir comme une manière de futur gendre en cas ou de doublure, Blanche s'étant oubliée jusqu'à redemander tout haut pour lui de la mousse au chocolat, son père se borna à la punir d'un simple coup de menton. Aussi ne pleurait-elle presque plus, Blanche; elle disait des petits mots qu'on entendait, qu'on distinguait à ne s'y pas tromper, à ne plus confondre comme avant : « Dieu vous bénisse! » avec : « Je n'aime pas les épinards. » Si elle ne riait pas encore, il y avait de la pente : elle souriait.

Était-ce cela? Oui, ce ne pouvait être que cela, qui influait sur l'âge et le sérieux de Bérose. Il était en pleine mue, Bérose, en pleine métamorphose; à ne pas le reconnaître, tant il perdait chaque jour, presque chaque heure, de ses soixante ans, de ses « airs *Débats* ». Une fois, il risqua une cravate bleue — bleu très foncé, mais bleu enfin —, ce qui pensa faire sangloter Blanche de plaisir. Quelque temps après (il ne paraissait déjà plus guère que trente-cinq ans, et encore), ne s'oublia-t-il point jusqu'à lâcher un petit calembour — un très petit, mais un calembour enfin —, que Blanche ne comprit pas, dont elle sourit quand même, et que le médecin, lui, n'entendit point, par bonheur, car ses sévères principes s'en fussent hérissés. Cela alla si loin que madame Hervé (de la Moselle), scandalisée de ses façons, de ses vestons, dut lui dire, et pas seulement lui dire, mais lui répéter :

— Faites attention, Bérose! Vous rajeunissez, mon ami.

— Bah! observa le journaliste, en rapportant le mot à Daniel. Après tout, je ne suis pas marié avec *La Revue Lorraine,* moi. Et c'est une veine, fichtre de fichtre! parce qu'à moins d'être bigame, et, ça, je ne le voudrais pas, jamais je ne-*e-e-e-e*... Suffit, je me comprends.

Rue Cassette maintenant il n'y avait que Cécile qui fût deuil; celle que Daniel appelait la petite rieuse; Cécile, qui ne riait plus, qui ne causait plus, et plus jamais dans ses fins cheveux cendrés n'allait piquer quelque chose. Cela datait du jour de l'enterrement et d'une certaine mauvaise, ah! bien mauvaise parole de Daniel, lorsque — lui voyant un chagrin si tragique et si sec, un regard si fou, un air si terrassé, devant ce trou béant qui avait englouti son père —, au mépris des convenances, elle avait couru l'embrasser et lui faire très bas dans l'oreille : « Courage, mon Dani! »

— Non, je suis trop malheureux, avait-il répondu. — Et, en proie, à l'insoucieux affaissement, à la déplaisance de tout qui accompagnent les particulières catastrophes, il avait ajouté, l'ingrat : « Il ne me reste rien, Cécile… Il ne me reste rien. »

« Et moi! » était le premier mot qui lui fût monté aux lèvres. C'était pourtant : « Et nous! » qu'elle avait prononcé, ayant pressenti soudain de l'horrible et de l'irréparable au fond de cette mort, mise en regard de cet affreux amour, dont elle doutait encore après l'avoir surpris. Avant cette phrase, elle espérait encore, Cécile; pas beaucoup, mais elle espérait, enfin. — Il en faut un si petit sachet, d'espoir, pour parfumer une petite âme de vingt ans. — Ensuite, non. Et l'aspect de Daniel, ce masque de chagrin qui ne le quittait pas, son mutisme lourd, cette désappétissance des choses, qui outrait les bornes de la douleur humaine, n'était pas de quoi lui rendre ses gaietés d'antan. Daniel était malheureux; le moyen d'être heureuse, puisque, le consoler, une voix secrète lui disait qu'elle ne le pouvait plus?

Du temps passa. Un soir du mois de juillet que, Daniel étant venu dîner, on attendait le vol-au-vent qui n'arrivait pas, madame Eugène, toujours un peu courte de vue, fit, en se tournant vers son neveu :

— Mais tu es donc fâché avec ta belle-mère? — Sans apercevoir le coup de menton de son mari, elle continua très vite, dans une volubilité de femme qui ne cause pas souvent : « Nous avons été lui rendre visite aujourd'hui, elle se plaint que… »

— Si vous envoyiez Virginie au lieu de parler pour ne rien dire! interrompit le médecin de son air pion d'autrefois. Il ne viendra pas tout seul, ce vol-au-vent, que vous avez soi-disant commandé.

Elle ne comprit pas encore, et, auparavant que d'« envoyer Virginie », ajouta : « La pauvre femme! tu n'as pas idée de ce qu'elle a maigri. »

Depuis la mort de M. Ferdinand Le Vassart, c'était la première fois qu'il était question de Jane en présence de Daniel. Suivant une consigne sévère, elle semblait n'exister plus. Elle existait pourtant, mais combien brisée par l'impitoyable silence de son beau-fils! Lorsqu'il était parti, elle n'avait pas pu le retenir. Cette séparation s'imposait pour le monde; que leur amour eût transpiré ou non, l'âge qu'ils avaient tous les deux

rendait la vie en commun désormais impossible; elle l'avait bien reconnu et s'y était résignée, très loin de croire qu'il ne reviendrait pas, mettant au contraire dans l'avenir un acharnement de confiance incroyable. De dures journées avaient suivi; seule avec elle-même, son âme droite par nature, que la passion avait gauchie, qu'elle gauchirait encore [1], s'était comme redressée dans l'horreur de cette mort, dont elle s'accusait plus justement que Daniel. Pendant des semaines elle était restée anéantie de honte, sinon de chagrin, ne recevant personne, endurant un vrai martyre de conscience, au ressouvenir du guet-apens qui était son œuvre, de ce guet-apens qui avait frappé un autre que ceux qu'il visait et de l'abominable et involontaire joie qu'elle avait ressentie en voyant tomber celui qui ne devait pas tomber seul. Un moment même, cette vie, où elle ne comptait pas, que le hasard d'une apoplexie lui avait laissée, lui était apparue comme une espèce de vol; et découragée, plus aussi sûre de Daniel qu'elle l'était les premiers jours, elle avait essayé de la reprendre. Mais c'est moins facile qu'on ne pense de mourir; le corps résiste, l'âme se raccroche, il faut lutter contre ces deux réunis, et il est rare que lui ou elle ne trouvent pas sur ce bord qu'ils voulaient quitter ensemble une raison quelconque de ne le quitter pas.

La raison, ce fut Daniel; elle patienta encore. Puis, comme il ne venait pas et que les désirs d'avant, cette petite armée fourmillante et cuisante, s'étaient de nouveau remis en route dans ses veines, un matin de la fin de juillet, elle se décida à écrire. Le jour suivant, sa lettre lui revenait pas ouverte. Alors la bête luxurieuse et folle, qui la possédait, rompit sa chaîne : deux nuits elle tenta de s'introduire rue Jean-Bart, l'une en achetant Gertrude, dont les scrupules religieux se révoltèrent, et qui la dénonça, l'autre en crochetant la porte. Bérose, qui rentrait, l'obligea de redescendre. Il n'eut qu'à paraître, d'ailleurs; elle se laissa conduire en bas comme une enfant, sans répliquer que par des

1. Dans la mesure où la « passion » en question est le produit des conditions dans lesquelles Jane a été achetée par Le Vassart, il apparaît bien que c'est la société qui a perverti une « nature » qualifiée de « droite » : thème rousseauiste, que Mirbeau reprendra dans *Sébastien Roch*.

larmes aux : « Je vous en prie, madame ! Je vous en prie, madame ! » du journaliste.

À quelques jours de là, étant allé rue Cassette, Daniel trouva la maison en émoi : madame Eugène ne tenait pas sur place, se levait les yeux rouges par hasard, semblait guetter quelqu'un ou quelque chose, puis revenait s'asseoir, puis repartait encore, et c'étaient des soupirs, des yeux au ciel, des « mon Dieu ! », Cécile, même, cette petite créature d'équilibre, qui, dans sa pardonnante tendresse, afin que Daniel n'eût pas encore à souffrir de la voir souffrir, recommençait de se maquiller d'un peu de bonne humeur et d'entrain, n'était point du tout aux questions que son cousin lui faisait sur ce qui les agitait si fort, elle si calme d'habitude. On eût dit qu'elle écoutait ailleurs des voix d'esprit, un Ariel mystérieux, qu'elle était seule à entendre.

— C'est papa que nous attendons, répliqua-t-elle enfin, après bon nombre de quiproquos plus ou moins involontaires.

— Est-ce que mon oncle est malade ?

— Non, pas lui.

Il eut envie de demander : « Qui donc, alors ? » Mais tout à coup, d'un tas de petits indices, lumineux parce qu'ils étaient rassemblés, une lueur sortit : cette malade, qu'on ne nommait point, c'était Jane. Et il fut surpris lui-même, presque honteux, du trouble que cela jeta dans son être.

Lorsque, vers dix heures, le médecin n'étant pas rentré, Daniel, qui l'attendait avec une anxiété poignante sans qu'il osât pourtant adresser d'autres questions, souhaita le bonsoir à sa tante, celle-ci, n'en pouvant plus de silence, lui dit entre bas et haut :

— C'est ta belle-mère… Tu savais ? Elle est très malade.

Et cette phrase l'attendrit si fort qu'elle embrassa, qu'elle inonda son neveu, ce qu'elle ne faisait qu'aux grandes occasions.

Dehors, Daniel eut un violent désir d'aller s'informer rue Malesherbes ; il poussa même jusqu'au quai, et, pour se punir de cette faiblesse, encore que le ciel fût clair, cette nuit-là, il se priva d'étoile. Mais, dès le matin, une fièvre d'angoisse changea en besoin le désir de la veille et il retourna chez son oncle, n'osant point réfléchir à ce dont il serait capable s'il ne le rencontrait pas. Ce fut Cécile qui vint ouvrir, Virginie ayant donné ses huit jours.

— Ah! c'est toi? dit-elle lui tendait la main, — Car depuis bien longtemps, elle ne lui tendait plus la joue.

— Mon oncle est là?

— Oui, papa rentre à la minute. — Et après un silence, elle ajouta : « Ma tante n'est pas bien… Elle voudrait te voir. »

— Me voir! répéta Daniel, qui sentit soudain un grand froid lui parcourir le sang.

— Oui… avant de mourir.

— Mourir?

Il regarda Cécile, l'air insensé. Et il prononça encore : « Mourir! » ne paraissant pas comprendre toute la valeur de ce mot.

Puis il eut un tremblement et demanda d'une voix qui avait peur :

— Est-ce qu'il faut… vraiment… il faut…?

Elle répondit fort, comme si elle avait craint qu'il n'entendît autre chose — les bonds de son pauvre cœur révolté : « Oui, Daniel, il faut. Papa va t'expliquer… », acheva-t-elle, en lui prenant le bras pour le mener chez son père.

M. Eugène, assis à son bureau, prenait des notes d'après un Formulaire Magistral. Il se leva aussitôt, et, ayant caché note et Formulaire sous un journal de médecine, renvoyé sa fille d'un coup de menton, il secoua presque chaleureusement les mains de son neveu. Puis en phrases de manuel, il le mit au courant. Jane avait une fièvre typhoïde, qui légèrement prise au début par son médecin ordinaire, le docteur Blavier, de l'Hôtel-Dieu, « un vrai âne, comme les quatre cinquièmes de ces grands médecins », n'avait plus tardé à revêtir un caractère alarmant. C'était seulement la veille au soir que Joseph était venu l'appeler de la part de sa maîtresse. Le temps de renvoyer ses consultations et d'y courir, Jane était au plus bas. Il ne lui en avait pas moins, d'accord avec son confrère, administré un grand bain froid. Malheureusement c'était déjà le huitième Jour; après une première réaction salutaire, les accidents dothiénentériques s'étaient reproduits, accompagnés d'ataxie, météorisme, hémorragie intestinale, phlegmasia, etc., bref il redoutait un dénouement fatal. Aussi avait-il prévenu M. Félizas, installé deux sœurs de Bon Secours; peut-être même ferait-il veiller sa femme, la nuit prochaine.

— Ah! mon confrère est bien coupable, dit-il pour finir. — Et, Daniel l'interrogeant du regard sans pouvoir articuler un mot, il répondit : « Oui, comme médecin, je t'engage à y aller. Nous irons ensemble, si tu veux, puisqu'il faut que j'y retourne. Après tout, je ne te force pas », ajouta-t-il en se frottant les mains, extrêmement flatté au fond que Jane l'eût fait chercher.

Daniel hésita le reste de l'après-midi. Vers le soir, Bérose, consulté, lui ayant dit : « Va! », il s'y achemina lentement et le cœur mal tranquille. Mais, arrivé au coin de la rue de Madrid, la vue de cette petite porte, devant laquelle il n'était jamais passé depuis que son père y était mort, lui donna une secousse telle que peu s'en fallut qu'il ne revînt sur ses pas. Tout ce qu'il put faire, ce fut de traverser vite le lit de paille fraîche répandue au carrefour et de s'appuyer contre la grille en pleurant : car cette paille lui disait que Jane allait mourir.

C'était une soirée d'août si ardente que le ciel, embrasé d'astres, fumait; un silence d'épidémie enveloppait le quartier vide, et les moindres rumeurs de l'hôtel prenaient une valeur de bruits. Des portes, des fenêtre battaient; il y avait des appels, des pas qui traversaient la cour, des galops qui montaient les escaliers, avec cette hâte affairée et chuchotante des dernières heures. Au travers des volets de fonte Daniel ne distinguait rien que des clartés qui allaient, allumant, puis éteignant des fenêtres. Et ce vol de lumières, ces venues, ces murmures le hochaient comme un grand vent.

La revoir ainsi, lui montrer ses larmes, lui faire toucher son angoisse, autant d'outrages encore à la mémoire de son père, non, ce n'était pas possible.

Un domestique étant sorti en courant, il profita de l'entrebâillement de la porte pour glisser un peu de son regard vers les fenêtres de Jane; celle de droite était ouverte et dans l'une des deux ombres qui causaient, accoudées au balcon, il reconnut son oncle. Quand le valet revint au bout de quelques minutes, portant de la glace sur une assiette, Daniel voulut lui demander des nouvelles. Mais le temps qu'il mit à construire sa question dans sa tête, la porte était déjà refermée. Alors il pensa à entrer. Puisqu'elle allait mourir…

Et, ayant épongé ses yeux, il allongeait la main vers le bouton de sonnette, quand son oncle parut.

— Non, pas maintenant, fit-il. Elle dort… elle est un peu mieux.

Et il lui conta que jusqu'à neuf heures elle l'avait attendu, assez calme — entre 36 et 37 degrés au thermomètre; puis la chaleur de peau s'était sensiblement accrue, il s'était produit une sorte de métastase, avec tétanos, délire, etc., elle s'était mise à appeler : « Daniel! Daniel! », disant qu'elle l'entendait marcher dans la rue.

— Effectivement, continua le médecin, j'ai regardé… je t'ai vu. C'est un cas remarquable de cette acuité perceptive, qui, lorsque j'étais interne à la Pitié…

— Est-ce que ma tante est là ? interrompit Daniel.

— Oui, elle passera la nuit avec mademoiselle Ninise. M. Félizas, lui, est parti tout de suite quand il a vu les bonnes sœurs… Ah! ces libres-penseurs! quelle race!… Mais je crois plutôt qu'il avait peur d'attraper la maladie.

Le lendemain soir, lorsque son neveu arriva rue Cassette le médecin l'accueillit par ces mots triomphants : « Elle est hors de danger. Ah! elle me doit un fameux cierge; car avec mon âne de confrère… »

La nouvelle de cette guérison imprévue fut un coup de foudre pour Daniel; il s'était presque habitué à l'idée rassurante de cette mort. Sans la désirer, certes, il n'y répugnait pas, tant il doutait encore de lui-même. Et cela l'épouvanta de savoir Jane vivante, Jane, que ces derniers jours, uniquement remplis d'elle, avaient enfoncée plus avant que jamais dans les profondeurs de sa faiblesse. Dès lors ce fut fini du travail, fini de ce repos de conscience qu'il commençait à goûter, fini des regards en haut vers l'étoile. Un sentiment, mal défini, mais fort, mais jaloux, mais implacable, l'occupa. C'était comme une peau qui le couvrait exactement, une autre âme qui enveloppait son âme. Il voyait Jane partout; les cellules de son corps, les recoins de son esprit semblaient autant de miroirs qui la réverbéraient; pas un de ses sens, pas une de ses pensées qui ne vibrât d'elle, des inflexions de sa voix, de son odeur de verveine, de l'attouchement pelucheux de ses mains; des manières, des tournures de phrases qu'elle avait, lui chatouillaient sans répit la mémoire. Puis vinrent des tentations obsédantes et des peurs, les peurs jalouses de jadis, qui s'exaspéraient davantage dans le silence de

consigne encore une fois chez le médecin. Elle avait un amant, des amants… et lui ne pouvait rien, puisque son père n'était plus.

Alors il s'attaqua à sa chair, la combattit avec des armes d'ascète, des cruautés de stylite, jeûnant et veillant des semaines, la tuant de privations et de fatigues, malgré Bérose, malgré Gertrude, dont il savait tromper les vigilances attentives.

Celle-ci, un matin qu'elle le voyait pleurer à table, insensible aux odorantes séductions d'une friture, digne des gourmandises du sulpicien, son feu maître, se récria longuement dans sa langue cocasse : est-ce que cela avait du bon sens de ne vouloir rien avaler et de se faire des chagrins pareils parce que son père était mort? Elle aussi, elle avait perdu son père, le pauvre cher homme. Elle n'en avait pas moins, le lendemain, dormi et mangé son content, encore qu'elle l'aimât bien et qu'il lui eût juste laissé les deux yeux pour pleurer. Cela lui avait même coûté bien des cent francs pour le mettre en terre, à cause que c'était prussien aujourd'hui par chez eux et qu'il avait fallu ramener le corps dans le pays de sa mère, une Meusienne. À quoi cela servait-il de se désoler? Puisqu'on se retrouvait, n'est-ce pas? au paradis de Notre-Seigneur. Mais voilà, monsieur n'y croyait pas, lui, au paradis de Notre-Seigneur. — Et, après deux ou trois morceaux d'Évangile, elle finit :

— En *gonzega*nce, mon*z*ieur a *d*ort *t*e ne *b*as *'f*oir *tu* *ré*li*ch*ion!… *Zi* mon*z*ieur il *h*aurait *tu* *ré*li*ch*ion…!

La religion! pensa Daniel. Celle de la Chérie, celle de Cécile. Toute l'après-dînée, cette idée le hanta, et le soir il entra dans une église, mais la foi lui manquait, et il en sortit plus vide, comme si ce vain essai l'eût encore diminué

L'aumône lui fut d'un meilleur secours. Il y donna ses journées, glanant par les rues des misères, allant de préférence aux très petits, à ces guenilles blondes qui courent pieds nus dans la boue de la vie et la crotte des chemins. C'étaient les plus indignes, les plus tombés qui l'attiraient davantage; il les confessait, s'informait d'eux ensuite, et, les ayant sortis du ruisseau, il les plaçait dans des maisons de refuge, où il allait les voir, comme s'ils étaient ses enfants. Puis cela aussi le lassa — l'homme est fait d'une si vile matière qu'il se fatigue de même du bien. — Il essaya de se reprendre à son art, de renouer commerce avec ses

anciens amis, les chefs-d'œuvre, et cet autre, éternel et serein — la nature — qui les enveloppe et les dépasse [1]. Mais Jane était partout et son souvenir l'emprisonnait.

Ce fut à cette époque qu'il rencontra Joseph, et que, le croyant resté rue Malesherbes, il l'arrêta lâchement. Comme il s'informait de sa belle-mère, le valet de chambre s'exclama : monsieur ne savait donc pas qu'il en avait quitté ? Pas pour de mauvaises raisons ; c'était rapport à son asthme ; il s'était retiré du service et mangeait au jour d'aujourd'hui ses quatre sous à rien faire qu'un petit estra par-ci par-l'autre. Mais il regrettait bien la maison.

— Hou ! mâtis ! acheva-t-il, une fière place, chez la belle-mère de monsieur ! Mon remplaçant ne se plaint pas. Madame ne sort pas ; madame ne reçoit pas… Dommage qu'elle soit tombée sur de la chenillerie… Ce n'est pas parce que, je le connais, mais je peux certifier à monsieur que celui qui me remplace, ça n'est pas autre chose que de la chenillerie… D'ailleurs il n'y a plus que de ça à présent. Et je ne voudrais pas être maître, non.

Vers la fin d'août, Bérose, qui prenait quinze jours de congé, et, sous prétexte qu'il avait besoin des bains de mer, y emmenait son sans-culotte, auquel on les ordonnait, tenta vainement d'y entraîner son malade.

— Ça te fera du bien, je te dis ! lui répétait-il. C'est ruisselant d'inouïsme, l'Océan. On part maigre comme un coucou et on revient gras comme une sardine… à l'huile !

— Non, répondit Daniel, je gênerais.

La maison lui sembla alors terriblement solitaire, sans ces bonjours à travers la cloison, ce bruyant entre-sort de visites, cette chaleur d'entour dont les deux frères l'environnaient. Heureusement que la besogne des notaires achevée lui donna quelque répit, en l'arrachant à lui-même. Il s'agissait de déterminer l'emploi de sa part d'héritage. Ce fut vite fait : trois millions servirent à fonder dans la banlieue parisienne une maison de retraite pour les hommes sous le titre de — *Hospice Le Vassart*. Le reste alla enrichir d'autres œuvres, sauf une rente des-

1. Cette phrase constitue un bon résumé de l'esthétique mirbellienne, en même temps qu'elle annonce la voie de sa propre rédemption : le culte de l'art et la communion avec la nature.

tinée aux Prix de Rome besogneux et une dot de 100 000 francs pour chacune de ses cousines.

Lorsqu'il apporta rue Cassette les deux titres au nom de Cécile et de Blanche, comme un fidéicommis d'intention oublié dans le testament de son père, le médecin lui ouvrit ses grands bras, mais, toujours sec et pion jusqu'en ses rares accès de tendresse, il garda haut la tête, et, seul, Daniel effleura de sa bouche les poils rudes d'une barbe de la veille. Puis, se rasseyant après lecture des pièces, M. Eugène fit :

— Mais comment ! Comment ! Il y en a donc deux ?... Blanche, je comprends ; mais Cécile... à quoi bon, puisque vous allez vous marier ? Car tu attends la fin de ton deuil, n'est-ce pas ?

Mais, Daniel ayant dit l'usage de sa fortune et terminé par ces mots : « Il me reste une dizaine de mille livres de rente [1] ; je crois que Cécile peut trouver mieux », son oncle prit un air très froid pour répondre : « Ah ! Je ne savais pas... C'est très beau, ce que tu as fait là... très beau ! Trois millions un hôpital, peste ! » — Et, d'un ton vipérin, il finit par cette petite phrase toute barbelée des colères d'un furieux mécompte : « Laïque probablement ? »

À l'opposé des effusions de fontaine de Blanche et de sa mère, qui firent toutes deux la plus singulière salade de rires et de sanglots, Cécile eut la reconnaissance sérieuse, presque solennelle. Elle emmena Daniel dans son allée, qui avait maintenant un berceau de capucines, et, lui prenant les deux mains d'un joli geste qui les mit face à face, elle dit :

— Merci, Daniel ! Merci pour papa et pour maman ! Car, moi, tu comprends, je n'ai plus besoin de dot.

Et deux petites perles tremblèrent à la pointe de ses cils abaissés.

Il ne répondit rien. Qu'aurait-il répondu en effet ? Avant la mort de son père, il aurait pu l'épouser, il y avait même songé un instant, rêvant de la faire heureuse, elle du moins. Mais aujourd'hui qu'eût-il donc donné de lui qui en valût la peine ? — Et il se contenta de serrer ses doigts bien fort, mettant tous ses regrets, toute sa pitié dans cette étreinte muette.

1. Soit un capital de 600 000 euros.

Lentement alors elle secoua les épaules et murmura :

— Qu'est-ce que tu veux? Qu'est-ce que tu veux?

À partir de ce jour, les attentions de M. Eugène cessèrent brusquement. « S'il fallait se gêner avec son neveu! » devint une sorte de ritournelle dans ses phrases. Aussi ne se gênait-il plus, parlant sans cesse de Jane, qu'il continuait de soigner, ayant pour elle des prévenances de tante à héritage, l'appelant sa « belle malade », ou sa « chère belle-sœur » d'une voix confite en indulgents respects, rendant justice à la parfaite convenance de son deuil, et ce qu'il appelait ses « sentiments profondément religieux », depuis que, sur ses instances (il oubliait volontiers de bien autres instances, celle de la mort, la grande convertisseuse), elle avait reçu — avec quelle foi! — les sacrements derniers.

— Pauvre femme! Si elle a été quelquefois un peu... inconséquente, elle est plus à plaindre qu'à blâmer, disait-il. Ferdinand l'a rendue si malheureuse!

Il invitait bien encore de loin en loin Daniel, mais c'était sans cérémonie, à la fortune du pot. Et, lorsque sa femme s'excusait d'un beurre fort ou d'un rôti manqué, il la faisait taire d'un coup de menton, ajoutant que le Petit Mozart n'avait plus le moyen d'être si difficile. Eh! Mon Dieu! mangeait-il si bien que cela chez lui à présent?

Un soir, s'adressant à son neveu, il annonça :

— J'envoie ta belle-mère à Biarritz pour la remettre; elle quitte Paris la semaine prochaine.

Daniel fut atterré. Il n'avait pas pensé qu'elle pourrait partir; la savoir là, près de lui, le rassurait un peu, s'imaginant même que sa présence était une garantie, qu'elle n'oserait pas mal faire, en cette ville qu'il habitait avec elle, en cette maison toute chaude de souvenirs. Il lui était loisible de la surveiller au besoin; il y avait quelque temps déjà qu'il rôdait des journées autour de la rue Malesherbes, dans une conviction de devoir respectable à force d'être vraie, persuadé d'accomplir une mission, que son père approuvait, son père, dont il croyait garder l'honneur, quand il ne gardait que son amour jaloux. Tandis que là-bas... Il pensa à la suivre et eut une telle frayeur de ne pouvoir être fort contre cet assaut d'envie, qu'afin de s'en ôter les moyens il plaça sur la tête de ses enfants le peu qui lui restait d'argent libre. Puis, remparé par cette misère, il se donna per-

mission de la revoir une fois. Trois jours de suite il s'en fut la guetter rue Denfert : comme elle n'y vint pas, le quatrième, il se décida à entrer pour l'attendre : Jane s'embarquait le lendemain, il le savait par son oncle, force lui était donc de faire ses adieux.

C'était par une soirée de septembre, immobile et terne, avec un chaos de nuages couleur de rouille suspendus, à ce point menaçants et lourds qu'involontairement on pensait : s'ils allaient tomber ! Dans le petit jardin, dont les lilas étaient déjà grillés, les quatre enfants goûtaient, assis par rang de taille sur le banc vert, et à travers la porte de la cuisine ouverte venait un broiement juteux de lessive. Daniel, qui s'était accoudé au treillage, rêvait, le cœur imbibé de souvenirs. Depuis sa rupture avec Jane, crainte de l'y rencontrer ou des odeurs d'elle, il n'était pas venu là, il n'avait pas aperçu ce petit tableau d'Ostade que l'automne prochain blondissait : rien que du blond, blondes les murailles, blonds les feuillages et les gazons et les allées et les bambins. Il n'était jusqu'à la lumière, jusqu'aux bruits — l'écrasement du linge savonneux, parfois un *cling-clang* de cloches, une voix d'artiste chantant, les recommençantes roulades du canari dans sa cage, le *bin-bin* d'un ciseau à sculpter —, jusqu'aux parfums d'herbes et de roses qui n'eussent cet aspect d'être blonds.

Et puis elle avait grandi là, elle y avait laissé comme une traînée de sa vie ; c'était sa sœur qu'il entendait là-dedans ; et elle allait venir.

— Ninise ! appela soudain l'une des petites filles. Un monsieur qu'est là !

Ce fut la poule qui sortit la première, avec des *crr-crr* rageurs d'être dérangée d'un festin d'épluchures, puis la voix de Ninise disant : « Qui c'est, Mélie ? », puis Ninise elle-même, jupe troussée, bras nus et gantée jusqu'aux épaules d'une mousse blanche. Elle mit sa main sur ses yeux, et, reconnaissant Daniel, vite, elle rentra pour reparaître sans retroussis, sans bras nus, sans mousse blanche.

— Vous le faites donc exprès de choisir le jour que je savonne ? dit-elle, l'accueillant comme s'il était venu la veille.

Elle lui proposa d'entrer au salon ; Daniel ayant refusé, ils se promenèrent dans l'allée, autour du massif très haut planté de roses trémières.

— Et Jane ? demanda-t-elle. Pourquoi donc que vous êtes pas venu avec ? Elle a écrit à père qu'elle viendrait nous dire à revoir, ce tantôt…

Daniel se taisait; alors sa vagabonde cervelle d'innocente s'envola vers un autre idée :

— Hein ? vous trouvez pas qu'elle a une drôle de mine ?

Et mystérieusement elle lui confia que sa sœur avait de l'amitié pour quelqu'un qui lui cherchait des misères. Elle termina sa confidence par ces mots augmentés d'un geste de silence :

— Mais faut pas le dire surtout.

— Et vous, Ninise ? interrogea Daniel, qui se sentait mollir.

Elle ! oh ! cela boulottait toujours à peu près. De l'un et de l'autre, mais plus de pain que de beurre comme dans tout. — Puis, au hasard de ses pensées, elle lui raconta que, M. Chéradame étant mort, elle avait dû adopter les petiotes, ce qui lui donnait joliment de l'ouvrage. Père avait crié. Tant pis ! Il était enragé pour lui faire prendre une bonne; mais elle aimait mieux être seule.

— Chacun son idée, est-ce pas ? On sait ce qu'on a, on sait pas ce qu'on prend. Bah ! en se levant matin…

Seulement, dame ! la lecture, ça n'allait pas raide : elle en était toujours sur le fin, et M. Georges qui ne voulait pas lui écrire avant qu'elle ne connût sa petite lettre sur le bout de l'ongle !

Elle s'interrompit pour crier : « Que je te voie cueillir mes roses, grand Jojo ! » Et, ayant tiré de sa poche un sucre d'orge enveloppé, elle en offrit à Daniel.

— C'est M. Georges qui me l'a fait cadeau, dit-elle avec une petite flamme d'orgueil qui creusa ses yeux bons.

Comme il la remerciait, elle en cassa dans ses dents pour chacun de ses marmots, donna le reste au plus grand et se contenta, elle, de lécher longtemps le bout de ses doigts et ses lèvres.

— Au revoir, Ninise ! fit Daniel, désespérant de voir Jane encore ce jour-là.

— Vous vous en retournez déjà ?… Père est à sa brasserie… il aura bien du regret.

Elle lui offrit ses joues qu'il n'osa point refuser. Au même moment un pas léger traversa la cour et une longue forme noire parut derrière la claire-voie :

— C'est *seu*sœur, dit tout bas Ninise. Hein? Est-elle belle comme ça en deuil? Non, c'est quelque chose… ! — Une idée farce lui vint : « Attendez que je me cache! Vous direz que Ninise est à la campagne. »

Et elle se sauva dans la maison, suivie de sa petite poule.

En apercevant Daniel, Jane s'était arrêtée derrière la haie de lilas, qui ne laissait voir d'elle que sa tête pâle, coiffée de la capote à passe blanche des veuves, sous le voile de crêpe pendant par gros plis lourds. Et c'était un charme de plus, ce rideau noir, qui blanchissait sa peau d'une lueur d'apparition.

Elle le releva et ses yeux verts, qui avaient l'insoutenable éclat d'un glacier au soleil, fondirent sur Daniel cloué sur place et frissonnant.

Ce furent d'abord des œillades colères; puis une pitié mouilla son regard lorsque, dans ce visage limé, décoloré, avec des luisants d'usure et des poches d'encre sous les orbites, elle eut compté, comme dans un miroir, les blessures que ces derniers mois lui avaient faites, à elle-même. Et, étant sortie de derrière la haie, ce qui parut la grandir, elle marcha vers Daniel.

Lui n'avait pas fait un mouvement : il l'admirait, il l'adorait. Cela éclatait tellement qu'elle le crut conquis, et, s'approchant :

— Veux-tu revenir maintenant, Dani? lui dit-elle.

Il secoua la tête et se retira d'un grand pas en arrière. Elle avança d'autant et continua d'un ton haché, fiévreux :

— Non… ne me réponds pas ce soir… Je te donne jusqu'à demain… Tu sais que je pars… je vais à Biarritz… On t'a dit… ?… Mais si demain… avant sept heures… tu n'es pas rue Malesherbes… tu le regretteras, je te jure! — Puis, d'une voix mauvaise, éclairée d'un inquiétant sourire : « Ne l'oublie pas, je suis fille de la Kreutzser et de père inconnu! », finit-elle, tandis que lui se sauvait d'une marche ondoyante d'homme ivre, ce qui amusa beaucoup les petites filles.

Si la somme, si la grandeur des dangers est quelque part mise en balance avec la somme, avec la grandeur des chutes, le surpoids d'épreuves, que cet homme porta dans la nuit qui suivit, doit laisser loin le chiffre de ses défaites. Il le porta sans

faiblir, et quand sonna le lendemain l'heure du départ de Jane, sa chair put crier, son cœur battre, sa droite pensée n'eut pas une défaillance, encore qu'il sût bien pourquoi elle partait.

D'ailleurs elle eut soin qu'il ne l'ignorât pas. Moins de quinze jours après, Daniel recevait de Biarritz une *Gazette de la Plage,* qui, entre le rendu-compte d'une fête au Casino et le procès-verbal d'une rencontre à l'épée sur la frontière d'Espagne, annonçait que le *steam-yacht Naïada,* appartenant à M. R. de T. B., avait quitté la veille au soir le port de Bayonne. Une main haineuse avait souligné d'un grand trait rouge ces derniers mots de l'article : « *Passagère — la belle Madame Le Vassart. Destination probable — Cythère.* » Et, en guise de signature, un large cachet de cire, écartelé d'un TOUJOURS PLUS, que Daniel connaissait bien.

L'automne s'écoula sans qu'on entendît parler de la *Naïada* ni de celle qu'elle avait à son bord. Elle semblait morte pour le monde, la belle madame Le Vassart; de tout ce temps, son nom — ce nom si éclatant hier, déjà presque oublié — ne parut pas une fois dans les *Échos,* dans les *Carnets Parisiens,* que, quatre années durant, elle avait remplis de ses chatoyantes conquêtes, et où maintenant la belle madame Street trônait seule en vedette, jusqu'au jour que la jeune étoile se lèverait qui enverrait cet astre à son dernier quartier rejoindre les vieilles lunes et les grâces anciennes. — Les beautés vont vite, comme dit l'autre.

L'hôtel de la rue Malesherbes était clos et vide, sauf un concierge qui ne savait ou ne voulait rien savoir que ce qu'un écriteau disait au sommet de la grille : *Hôtel à vendre.* Ni comme médecin, ni comme beau-frère, M. Eugène n'avait de nouvelles de Jane; et, particulièrement vexé du dédaigneux silence de sa belle malade et de sa chère belle-sœur, il n'en ouvrait plus la bouche. Aussi bien il avait d'autres affaires en tête : le grand cabinet de consultations pour les maladies de femmes venait de s'établir au premier, rue de la Paix, espérant tirer profit du voisinage d'un grand cabinet rival. Le meuble et les annonces avaient déjà mangé la dot de Cécile et quelque chose avec, quand, un matin du mois de décembre que Daniel travaillait au piano, entra Gertrude qui lui remit une lettre.

Elle portait le timbre de Nice, et il n'en reconnut pas d'abord l'écriture. Mais, comme il la maniait, une certaine odeur de verveine lui pénétra les narines. Froidement alors il la jeta au feu.

Ce fut une règle désormais : il brûla sans les ouvrir lettres et journaux de provenance suspecte. Et, lorsque, deux mois plus tard, une grande feuille du matin lança, sous la signature célèbre de Pompon, l'entrefilet suivant : « *Ridete veneres, cupidinesque!* Nous apprenons que le merveilleux hôtel Basileff vient d'être acquis par une de nos plus jolies mondaines, dont la disparition etc., etc. Nous avons nommé la belle madame Le Vassart, qui est en train d'y dépenser des sommes folles afin de le rendre digne d'enchâsser, au printemps prochain, Sa Magnificence. Ce sera, dit-on… princier », l'éloquence de ces trois points mit tout Paris — sauf M. Eugène, qui ne lisait que *Le Monde,* et Daniel qui ne lisait rien — au fait de la liaison déjà fameuse à Nice de S. A. R. I. monseigneur le prince de Chypre avec celle qu'on appellerait bientôt — « la Le Vassart ».

XV

Un matin gris-bleu, d'une jolie lumière enveloppée, très loin dans la plaine Monceau, rue Ampère — une rue toute neuve et toute poudrée encore d'une veloutine de plâtre, qu'un grand vent d'octobre secoue comme une étoffe. La porte d'un des plus petits hôtels vient de s'ouvrir et quelqu'un qui sort cause avec quelqu'un qui reste.

— … Tu crois ça, toi, qu'ils s'adorent ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûre. Et quand on s'adore, on est bien près…

— De s'aimer ? Jacques de Chabannes, seigneur de la Palice, maréchal de France, l'a dit avant toi.

— Si tu me laissais parler au lieu de dire des bêtises !

— Blanche !

— Edgard !

— Madame, vous perdez le respect !

— Il est difficile, monsieur, de perdre ce qu'on n'a p… ah ! ah ! ah !

— Mais a-t-on jamais vu ? Prends garde que je te fourre dans le petit coin !

— Je t'en défie.

— Tu m'en défies ?

— Oui, je t'en défie, je t'en défie, je t'en défie.

— Ayez donc été élevé suivant les sévères principes de la méthode Le Vassart (Eugène), par un persicaire, un per…

— Veux-tu bien ne pas te moquer de papa ?

— Moi, je me suis moq… ?

— Tu l'appelles persicaire.

— Eh bien ! c'est une moquerie, cela ?

— Dame ! Je ne comprends pas le latin, mais je suis sûre que c'est très laid.

— Persic… ?

— Ne le répète pas, ou je pleure !

— Je t'en défie !

— Parbleu ! tu ne sais seulement plus comment on fait.

— Si on peut dire !

— La preuve, c'est qu'il y a eu hier sept mois que nous sommes mariés et que pas une fois en tout ce temps-là…

— Ce n'est pas l'envie qui m…

— Menteuse !… Veux-tu parier que je viendrais à mourir demain, tu ne serais seulement pas capable de trouver une larme, une seule ?… il te faudrait en acheter d'occas'.

— Menteur !

Ici un petit commencement d'averse aussitôt séché par cette phrase : « Blanche, je vais te priver de dessert, gare à toi !… Fichtre ! Dix heures qui sonnent ! Je n'ai que le temps d'arriver… en retard. Mais, comme dit Saint-Simon, l'inexactitude est la politesse des chefs de bureau. Adieu, mon cœur chéri ! »

— Et Cécile alors, nous n'en parlons plus ?

— Mais…

— Elle l'adore, je te dis !

— Et Daniel ?

— Aussi, naturellement.

— Pourquoi naturellement ?

— Est-ce que tu as jamais vu d'homme assez malhonnête pour ne pas adorer une femme qui l'adore ?

— Eh ! eh !

— Et quand on s'adore…

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On se marie, donc.

— Pas toujours.

— Eh bien ! Et nous !… Ça m'ennuie, vois-tu, d'être heureuse toute seule.

— Cœur chéri, va ! Attends au moins qu'il soit guéri, Daniel !

— Cécile le guérirait... Tu ne m'embrasses qu'une fois? Maintenant que je suis... deux!

— Tiens! voilà pour l'enfant! À ce soir!

— N'oublie pas au *Louvre* mes gants 5 et ½!

— Non! non!

— Et ma laine à l'Abeille *n*° 30 *C. F.*!

— Non! non!

— Et mon velours ottoman!... Seulement, que ce soit collé! Si ce n'est pas collé...

— Oui! oui!

— Et ma musique chez Flaxland... Et... Et...

Heureusement que Bérose est déjà loin; sans cela sa serviette de chef de bureau à la « Marine », Direction de la Presse (emploi créé), risquerait fort d'éclater au retour, tant il en pleut, de ces commissions.

Tout de clair habillé, tout de bleu cravaté, pimpant, et guilleret, il file d'un bon pas vers le tramway de la place Pereire, non sans rire en son par-dedans d'un certain Edgard Bérose, qu'il a connu jadis à *La Revue Lorraine,* un jeune, qui ne voulait pas être jeune, un fou, qui ne voulait pas être fou, et n'osait pas aimer, se croyant trop mûr, et n'osait pas se marier, se croyant trop vieux. Un beau jour cependant une petite fontaine s'était rencontrée, la plus gentille petite fontaine du monde, qui n'avait eu qu'à couler, voilà le vieillard rajeuni. — Bien sûr, la fontaine de Jouvence. — Tant il y a qu'on s'était adoré, qu'on s'était épousé et qu'au retour d'un gai voyage de noces aux lacs d'Italie, jamais madame Hervé (de la Moselle) n'avait consenti à reconnaître dans ce Bérose-là son Bérose, et, le trouvant trop amoureux, trop mirliflore — madame Hervé (de la Moselle) avait dit « mirliflore » — pour continuer d'être secrétaire de la revanche et chevalier servant de la Grande Française, l'avait, en puissante femme qu'elle était, casé à la Marine, Direction de la Presse (emploi créé), avec permission d'être jeune, d'être fou, de porter des habits à la mode et des cravates de couleurs, amour et calembour à discrétion.

Alors on avait quitté le faubourg Saint-Germain; et, sous prétexte de se rapprocher du bureau, mais un peu aussi afin de mettre une honnête distance entre une petite femme très impressionnable et le tarif proportionnel, on s'était logé rue

Ampère, où il n'y avait point de tarif proportionnel, mais beaucoup de tendresse et de belle humeur, malgré les quelques accrocs de vie nécessaires : d'abord le grand cabinet de consultations, rue de la Paix, redevenu très petit, rue Cassette, faute de clientèle; l'affaire de deux ans, pas davantage, deux ans de lutte contre le grand cabinet rival, qui prenait tout, disait M. Eugène, ne lui pardonnant pas son déboire, qui arrangeait tout, disait Bérose, lui pardonnant très bien son mariage, dont le grand cabinet rival avait été l'instrument; car jamais, jamais, sans le grand cabinet rival, le médecin n'eût donné sa fille à un roturier, à un rouge. Aussi il n'y aurait eu que cet accroc-là…

Mais il y en avait d'autres : Bérouge, le sans-culotte, auquel la rue Ampère offrait sa chambre d'ami, avait refusé ces bourgeoises avances, et, commis-voyageur en anarchie, battait depuis des mois province, n'envoyant que de rares nouvelles — un mot daté du… *vendémiaire, an 92,* qu'il commençait par « citoyen frère » et finissait par « salut et fraternité » —, révolutionnant moins la France à coup sûr que Bérose, toujours dans les transes de quelque périlleuse bagarre, où sa crânerie d'apôtre payerait pour la prudence des faiseurs; Daniel enfin s'en allait d'une phtisie lente, qui peu à peu l'usait, sans qu'il voulût rien faire, et, lorsqu'on lui parlait des eaux ou du Midi, se bornait à répondre qu'il n'avait pas le moyen, ses petits pauvres absorbant au-delà de son revenu.

— Eh bien! Le voilà qui file… Stt! Stt!

Et Bérose prend le galop derrière la voiture qui trotte. Mais il n'a pas couru vingt pas qu'il s'arrête : l'écriteau « complet » vient de paraître au-dessous du petit toit en coquille de la plateforme.

— Il ne pouvait donc pas le dire plus tôt!… Encore cinq minutes de perdues. Fichtre de fichtre!

Afin de les employer, ces cinq minutes, l'heureux mari de mademoiselle Blanche Le Vassart s'en va bayer aux affiches du jour. Justement les murs en sont couverts, de ces fleurs matinales; il y en a des rouges, des jaunes, des bleues, des chiens perdus, des romans-feuilletons, des expositions et des ventes. Et, comme si ce n'était pas assez, un afficheur, debout sur son pot à colle, en barbouille encore une énorme tricolore. Bérose ne l'aperçoit qu'à l'envers, celle-là; mais la couleur l'intrigue, et,

tout en cherchant, une rime à un sonnet qu'il fait pour l'anniversaire de sa femme — il guigne du coin de l'œil le grand placard patriote.

— Tiens! dit-il, lorsque d'un dernier coup de pinceau le colleur a étalé son affiche. C'est l'affaire de la patronne aux Tuileries. — Et il continue sa lecture à voix basse : ... AU PROFIT DES VICTIMES DE LA CATASTROPHE DE METZ... LE DIMANCHE 14 OCTOBRE 1883... GRANDE FÊTE FORAINE [1] SOUS LE PATRONAGE DE MADAME HERVÉ (DE LA MOSELLE)... JEUX, SPECTACLES, VARIÉTÉS... ASCENSION DU BALLON FRANCE... FESTIVAL DE FANFARES... CAFÉ-CONCERT AVEC LE GRACIEUX CONCOURS DE MESDAMES JUDIC, GRANIER... LE SOIR, RETRAITE AUX FLAMBEAUX... LE JARDIN SERA ILLUMINÉ AU MOYEN DE LAMPES ÉLECTRIQUES, SYSTÈMES B. SWAN... À 9 HEURES REPAS DES ANIMAUX FÉROCES DE LA MÉNAGERIE BOUGNOL... À 10 HEURES LA BELLE MADAME LE VASSART ENTRERA DANS LA CAGE DES LIONS...

Non, il n'a pas rêvé; c'est écrit là en toutes lettres, en lettres géantes. Et il répète haut, comme s'il ne comprenait point :

— À dix heures, la belle madame Le Vassart... — Puis, d'un estoc de sa canne égratignant ce nom qui l'aveugle, ce nom qui le soufflette, ce nom qui le fait rougir, il s'écrie : « Mais c'est impossible! Mais c'est grotesque!... Qui diable se permet d'afficher ça? »

Les *ding-ding* du tramway en partance ont beau l'appeler de tous leurs carillons, il ne les entend pas, et reste cloué au trottoir par cette horrible légende, que sa balafre souligne encore davantage.

— Misérable!

Car, après un court travail de pensée et de souvenir, il songe soudain que l'affiche dit vrai et, que dimanche soir, à dix heures, sous la blanche pluie de lumière des lampes électriques, devant tout Paris rassemblé, la belle-mère de Daniel...

— Misérable!

1. Dans un article du *Gaulois,* sur « Les Fêtes de charité », Mirbeau écrira quelques mois plus tard (6 octobre 1884) qu'elles se composent « de journalistes et de petites actrices, de chansons gaillardes et de costumes qui font rêver, de flirts et de soupers », et qu'on y trouve « toute la défroque puante des spectacles forains ».

Oui, misérable, misérable! Car, il le sent, elle dit vrai, l'affiche. C'est le couronnement, cela, le drapeau battant au faîte de cet échafaud de scandales que la Le Vassart bâtit depuis son retour de Nice, avec une espèce de fureur : cette installation tapageuse d'abord, avenue du Bois de Boulogne, dans l'hôtel Basileff, inauguré par une redoute vénitienne, où le prince de Chypre a paru, pour laquelle dix mille cartes avaient été lancées et dont les journaux ont célébré à l'envi les féeries de conte bleu, le souper de quatre cents petites tables sous une forêt d'orangers et de magnolias en fleurs; ce fracas de réceptions, d'attelages, de toilettes; cette impudence à se proclamer maîtresse du prince, à arborer ses couleurs, impudence telle qu'en moins de six semaines elle a été (ce qu'elle voulait sans doute) retranchée de sa famille et du monde et rangée parmi les créatures; — créature : c'est le propre terme dont s'est servie madame Street; et elle n'a pas le droit pourtant d'être bien difficile, madame Street; peut-être aussi y a-t-il eu quelque revanche de femme dans son cas, lorsque, la première, elle lui a retourné une invitation de bal —; ensuite cette rupture avec le prince au lendemain d'une aventure bruyante où un chanteur s'est trouvé mêlé; puis cette vente l'hiver d'après, cette exposition courtisane, à laquelle Paris s'est empressé huit jours, dans son habituel appétit de fond de tiroirs et de fonds d'alcôves, se délectant le regard du grand lit d'argent mat, fleuri d'une couronne fermée, de la baignoire de rose antique, du trône royal léopardé d'or, dont le dais de velours à crépines tenait un panneau entier de la salle des fêtes. Cette existence prostituée enfin des derniers mois, cette chute profonde presque aux rangs des publiques.

— Misérable!

Et, ce disant, Bérose ne pense pas à lui, pas à Blanche, pas au médecin, son beau-père, dont les principes autant que l'avarice ont pâti de cette éclaboussante débâcle, et qui, ayant essayé près de Jane de la prière et de la menace, de l'envoi d'un prêtre puis d'un avoué, de guerre lasse et n'obtenant rien, l'a rayée de sa mémoire et de son livre d'adresses. Non : Bérose ne songe qu'à ce martyr là-bas, à Daniel, qui a souffert tout ce qu'on peut souffrir et que ce dernier coup de scandale peut tuer aussi sûrement qu'un coup de couteau.

— Pauvre petit, va! — Il continua à haute voix, avec un fouettement de canne décidé : « Mais je ne veux pas qu'on me l'abîme, moi… à présent surtout que Blanche veut le marier. Merci!… Dans trois ou quatre ans, je ne dis pas, quand Cécile

s'en sera fourré, fourré, fourré jusque-là ! »

Et, sa gaie nature ayant repris le dessus, Bérose acheva sa phrase sur un air d'Offenbach.

Il se donna encore l'enfantin plaisir d'écorcher du bout de sa canne une demi-douzaine d'affiches; puis, hélant une voiture, il cria au cocher : « Quai Voltaire… à *La Revue Lorraine*… et roide! » pendant qu'*a parte* il pensait : « Ça vaut bien une course de fiacre, ça, fichtre de fichtre! On a beau avoir une famille et un garçon en route. »

L'idée de ce petit Bérose lui tint compagnie le long du chemin.

— Monsieur mon fils, dit-il, comme il descendait de voiture, à cet être de pensée qu'il portait depuis quelques mois avec lui, nous allons tâcher de supprimer madame votre tante.

Il entra par les bureaux, en habitué, sans demander rien au garçon qui le salua d'un : « Bonjour, monsieur Bérose! » et se dépêcha de monter au cabinet par un petit escalier intérieur qu'il savait bien. Le vestibule étant déjà comble et comble la galerie, il fit passer sa carte par l'huissier de planton à la porte et s'en fut attendre dans un coin. Quelques minutes après, son successeur, un vrai vieillard, celui-ci, l'air d'un commandant retraité, qui avait de bonnes rides authentiques, le conduisait à un boudoir intime au travers des haillons émigrants parqués à l'antichambre où sonnait un rude accent de Lorraine, et de la foule silencieuse des journalistes et des auteurs, des attachés d'ambassade et des lanceurs d'affaires, qui, eux, parfumaient la galerie d'une odeur distinguée.

Madame Hervé (de la Moselle) parut presque aussitôt en peignoir de dentelle et en fontange, pétulante et bruyante à l'ordinaire.

— Qu'est-ce que vous demandez, vous?… Une concession en Algérie?

— Non, madame, infiniment plus près… au jardin des Tuileries.

Alors, debout, rapidement, il lui expliqua les causes de cette visite matineuse. Il fallait empêcher une exhibition malséante, indigne de l'œuvre, et qui la salirait. Ce qu'il en disait, c'était moins pour lui, pour la famille de sa femme, que pour un brave garçon, très capable d'en mourir.

— Qui cela ?

— Permettez-moi de ne pas vous le nommer.

Elle le regarda dans les yeux et dit de sa grande voix : « Son beau-fils, n'est-ce pas ?… Au fait, qu'est-ce donc qu'il devient ? »

— Il devient… rien… il s'en va, voilà !… Phtisie… tubercules… hémorragies… est-ce je sais ? Je voudrais avoir autant de mille livres de rente qu'il a de maladies mortelles… Et je ne compte pas sa belle-mère.

— Comment ! C'est à ce point-là ? fit-elle — Et son petit nez se trémoussait drôlement, comme pour flairer la forte odeur d'amour qui se dégageait de tout cela.

— Oui.

— Ma foi ! mon petit Bérose, ça serait bien volontiers. Mais les affiches… qui est-ce qui me remboursera ?

— Nous.

— Et l'argent, que cette *great attraction* en moins coûtera à mes pauvres Messins !… Savez-vous que cet accident de chemin de fer a fait pas loin de deux cents victimes ? Vous entendez ? deux cents ! Et je n'étais pas fâchée de montrer à Manteuffel…

— Combien estimez-vous la perte ?

— Cinq mille francs… parce que c'est vous.

— Nous payerons.

— Si c'est comme cela !… Vous vous chargez de décommander la dame en question ?… Puisque c'est votre tante !… Et je ne la vois plus, moi, vous pensez bien ! Je ne sais seulement pas son adresse. Elle est venue l'autre jour me proposer cela… J'avoue que j'ai été empoignée et je lui ai dit : « Vous êtes une bonne Française, vous… bravo ! »

— Elle se soucie bien de la France, grommela Bérose.

— Attendez que je vous accrédite !

Elle alla à son secrétaire, y griffonna quelques lignes sur une carte, et, la lui remettant sous enveloppe : « Je vous nomme du

comité pour la circonstance » dit-elle. — Puis, moqueuse, elle ajouta : « Et les amours, ça va-t-il ? »

— Lesquelles, madame ?

— Mais… pas les miennes, j'imagine ! — Et elle le montrait au doigt.

— Ah ! assez bien, je vous remercie.

— Petit serpent, va, que j'ai réchauffé dans mon sein !

— Dites refroidi.

— Il n'y paraît pas… Oh ! jamais je n'aurais cru ça de vous, Bérose.

— Mon Dieu ! madame, à chacun son alliance. Vous êtes pour l'alliance anglaise, moi…

— L'alliance anglaise ! Mais d'où sortez-vous, mon cher ? Comment ! Voilà huit mois que je me tue de prêcher l'alliance latine, la seule qui soit en même temps naturelle et nécessaire… Vous ne lisez donc pas *La Revue* ?

— Pardon, mais c'est ma femme, qui… Alors ça me donne des…

— Distractions ?… Petit misérable ! Vous n'avez pas honte d'être amoureux… à votre âge ?

Et, avec un salut moitié figue moitié raisin, elle disparut en frétillant dans la galerie.

Dehors, Bérose songea que, lui aussi, il ignorait le nouveau gîte de la Le Vassart, qui avait dû en changer depuis sa vente. Ayant couru au Ministère demander la permission de la journée, il allait prendre l'omnibus pour gagner la rue Denfert, où on devait la savoir, cette adresse, lorsque, à vingt pas du bureau de la Madeleine, il aperçut Joviac qui remontait le boulevard en *suit* matinal.

— Le marquis connaît tous les mauvais lieux. Il me dira ça, pensa-t-il.

Et il s'empressa de le rattraper

— Pardon… suis très pressé… vais au bureau, fit Joviac, médiocrement flatté d'être vu à Paris quand Paris n'y était pas.

— Mais, monsieur le marquis, permettez-moi de vous dire… Vous y tournez le dos, au bureau… À moins que ce ne soit plus la perception du XVIe !

— Non… m'ont changé de quartier… quartier zèbre… Changent tout à présent… Quelque chose à me demander?… Vite alors?

Et de sa voix râpeuse, qui sautait des mots comme un vieil orgue des notes, le marquis de Joviac, surnommé Gueule-de-Velours, raconta qu'il arrivait d'Écosse, où il chassait avec Popol et qu'avant de repartir pour Monte-Carlo, il s'était arrêté un jour afin de donner un petit coup d'œil à sa perception qu'en son absence le caissier gérait seul.

— … Pris un bancal, continua-t-il. Plus sûr. Mais… zèbre tout de même… Toujours la frousse passe la frontière, ce rossard-là.

— Un simple renseignement, fit Bérose, qui s'impatientait — Et, chassant avec la pensée de Daniel l'espèce de fausse honte, qui, au moment de les dire, lui collait ses mots au fond de la gorge, il lâcha sa question tout d'une haleine.

Joviac se mit à rire.

— Hein?… Avez vu l'affiche?… Très zèbre, entrer dans la cage!

Mais, quant à ce qui était du domicile actuel de madame Le Vassart, Popol ayant cessé de la voir, il l'ignorait complètement. Aussi bien en s'adressant à Cyprien, l'ancien chasseur du Café Anglais, maintenant au *Bras d'Or,* un zèbre, dit l'Almanach des 25 000… tendresses, il y avait des chances…

— … Coûtera un louis.

Et, sur ce dernier mot, le marquis tourna les talons, avec un petit bonjour protecteur du bout de son monocle.

L'hôtel, où Bérose sonnait une demi-heure plus tard, n'avait point l'aspect fille ordinaire à ces petites maisons. Situé dans un quartier honorable, au coin de l'avenue Montaigne et de la rue François Ier, ses deux portes, vernies comme des panneaux de voiture, son mur blanc rustiqué entre deux et le morceau de construction Renaissance, qu'on apercevait au-dessus, étaient d'une richesse tranquille et d'une sobre élégance.

— Madame Le Vassart?

— Je ne sais pas si madame reçoit, fit un concierge replet de bonne mine. Que monsieur prenne la peine de voir au perron! — Et il donna un coup de timbre afin d'annoncer la visite.

— Madame Le Vassart? répéta Bérose, quand, après avoir traversé une cour en longueur, dont le sable bien ratissé poudroyait, il atteignit le haut d'un degré de pierre blanche à demi-vêtu d'un tapis propre.

Ce fut un grand domestique en frac qui l'accueillit, au seuil d'une antichambre sombre meublée de cuir de Cordoue et de bahuts anciens.

— Madame est à table. Mais si monsieur veut bien me remettre sa carte? dit-il

L'ayant introduit dans une sorte d'atelier haut et clair, d'une installation orientale, le valet ressortit par une porte qui, restant entrouverte sous sa tapisserie de Kaboul retombée, laissa filtrer des bruits de voix et de fourchettes.

— Et moi qui la croyais à la côte! Fichtre! On se verrait bien ici, murmura Bérose, avec un coup d'œil en rond dans la pièce.

Mais, s'étant approché d'une large fenêtre, qui prenait jour sur une cour de derrière, où deux hommes d'écurie lavaient une daumont à train jaune, il fit :

— Aïe! ça m'étonnait aussi… Je ne voyais pas d'écriteau. Le voilà, l'écriteau! Sans compter qu'en cherchant bien…

Alors, comme personne ne venait, il s'amusa à relever une par une les incorrections de cet intérieur correct : l'exagération des portraits, des bustes de la maîtresses du lieu, l'excès de peaux d'ours et de carpettes jetées devant des divans trop bas sous des palmiers trop gros; les coins trop mystérieux fermés de glaces trop complaisantes et que des statues trop légères habitaient seules pour l'instant; enfin l'abondance de poussière et de parfums.

— … Pacha, Lord…, Duc de…, *de l'Académie Française,* le général…, commandant le… corps d'armée…, … ministre…, … secrétaire de l'ambassade de… Ah! Joanny, du *Gymnase* et Ducos, du *Figaro*… Un tant soit peu mêlé… C'est égal, elle a de chics connaissances, ma tante! dit tout haut Bérose, qui venait de s'arrêter contre un grand bac de porcelaine de Chine rempli de cartes jusqu'aux bords.

Il cessa de lire. Le bruit des voix montait à côté et devenait distinct : il y en avait deux, deux voix de femmes, levées à un ton de dispute — l'une, chevaline, qui hennissait de colère, l'autre, musicale et profonde, qui paraissait supplier. La seconde,

Bérose la reconnut bien; c'était celle de la Le Vassart, cette singulière tante par alliance, qu'il n'avait pas revue depuis qu'elle l'était.

Des mots à présent, des bouts de phrases trouaient la portière; il s'agissait d'une note de lingerie en retard, pour laquelle Jane offrait un acompte de cent louis que la marchande refusait. Il se recula afin de ne pas entendre. Mais le vacarme augmentait à mesure; c'était maintenant un bruit de lutte, des glissements du pied, des chaises chavirées, des cris, où revenaient souvent ces deux mots clamés d'un autre ton : « … Canaille! — … Voleuse! — … Voleuse! — … Voleuse! — … Canaille! » Puis cet ordre de la voix profonde : « Sortez! Je vous dis de sortir! » Enfin un fracas de vaisselle, le carillon d'une sonnette qui bêlait sa note grêle très loin, une porte jetée fort, à faire vibrer la muraille…

Bérose s'élançait, lorsque, une petite main blanche ayant soulevé la tapisserie, Jane entra.

Elle était toujours belle, madame Le Vassart, mais d'une beauté autre et comme mieux remplie, depuis sa petite tête de Victoire antique, qu'un peu de fard maintenant avivait, jusqu'à son corps de chasseresse, dont l'ampleur, étoffée d'une matinée de vieux point sur un transparent feu, avait la sensualité d'embonpoint d'un fruit parfaitement mûr, pendant cette courte minute que la chair n'est plus verte et n'est pas blette encore.

— Que me voulez-vous? demanda-t-elle, sans le faire asseoir, d'une voix où haletaient des angoisses récentes.

Bérose lui tendit sa lettre d'introduction. Elle la lut d'un regard, et, la froissant dans son poing :

— Si c'est pour ça… commença-t-elle. — Et la flamme de ses yeux, creusés de koheul, s'aiguisait, et un haineux sourire effaçait le double pli d'une grâce un peu fille aujourd'hui de sa bouche.

— Vous refusez?

— Ah! mais, un peu!… J'y suis, j'y reste.

— Et si l'on vous offrait…

— De l'argent? cria-t-elle avec une fureur de hoquets dans la gorge, tandis qu'un voile de sang lui enveloppait les joues.

— Oui, de l'argent! répéta Bérose.

Elle fit le geste de le chasser. Puis, avec un éclat de rire :

— Ah! ça! voyons! reprit-elle. J'ai donc l'air bien pannée?... Et quand cela serait? Est-ce que je vous demande quelque chose, moi, que vous vous permettiez...? On jurerait vraiment que je suis vidée, finie... Mais, de l'argent, entendez-vous, j'en gagnerai quand ça me plaira... Il pleut de l'amour ici, mon cher... Et des offres d'engagement au théâtre, donc!... Encore cette semaine, j'en ai refusé un superbe pour l'*Alhambra,* de Londres... mille francs par soirée, rien que ça... et je ne dis pas qu'un jour...

Alors, lui, plus bas, d'un ton qui implorait :

— Mon intention n'était pas de vous offenser, madame. Et si dans ce que j'ai dit, ou dans ce que je vais dire, un mot dépassait ma pensée, je vous en demande pardon. Mais Daniel se meurt, vous le savez peut-être? Et vous savez aussi que cette... chose suffirait à hâter... bien inutilement, bien cruellement, sa fin... C'est pourquoi je suis venu... Par pitié, madame, laissez-le achever, sinon en paix, au moins sans de pires douleurs, ce qui lui reste de vie... Vrai! il a assez souffert... Et puisqu'il meurt enfin, que vous faut-il davantage?

Elle ne répondit pas tout de suite; elle semblait rêver, le regard perdu, et il y avait de l'autrefois dans la moue désenchantée de ses lèvres. Mais, se reprenant :

— Qu'il vienne me le demander lui-même! dit-elle. Et je verrai ce que j'ai à faire.

— C'est votre dernier mot?

— Oui.

— Vous êtes implacable.

— On l'a été pour moi.

Avant que de la saluer, il la contempla longuement, comme s'il avait tenu à lui laisser le temps de réfléchir. Alors elle eut un mouvement de reins qui fit saillir sa gorge, et, le fixant à son tour, elle ricana :

— Dites donc, vous, est-ce que vous auriez des intentions?... Je vous préviens : j'ai beau battre la dèche, je vaux encore très cher... Et il n'y a pas de prix de famille.

Puis, Bérose déjà dans le vestibule, elle feignit un enrouement de « vieille-garde », et, gouailleuse, lui cria :

— Bonjour à Blanche!

— Gueuse! fit Bérose en aspirant l'air de la rue. Mais fichtre! Quand je devrais aller jusqu'au pape!...

Ayant fini son idée d'un coup de canne, il se mit à galoper vers une station d'omnibus, déjeuna en chemin d'une corne et d'un verre d'eau — « autant de gagné pour le môme! », pensa-t-il, devenant plus bourgeois à mesure qu'il devenait plus père — et s'en fut tâter d'abord Félizas. Jane était sa fille après tout; peut-être qu'il pourrait quelque chose. Et, auparavant que d'employer les grands moyens, de s'adresser à la police ou à Daniel, dernière ressource, celle-ci, où il répugnait fort, rien ne coûtait d'essayer de la conciliation.

Quand il arriva rue Denfert, Ninise causait de son jardin avec M. Lorieu — M. Lorieu, le payeur du Comptoir d'Escompte, l'habitué vieux garçon de la Jeune Gascogne, l'âme sensible, qui, jadis, sous la « tyrani*ll*e », et depuis, combien de fois, avait obligé de sa bourse l'auteur de *Doris* : créancier bon diable, aplati d'admiration et de respect devant celui qu'il nommait, d'une certaine fierté bienfaitrice, « son artiste », « son grand homme », et que celui-ci d'année en année avait toujours remis au temps prochain qu'un ministère de progrès et de justice — pas des « mufles », pas des « m*a*onstres » d'ingratitude comme maintenant —, lui ferait une commande ou lui achèverait sa statue. Or, à force de l'attendre, il était venu, ce ministère de progrès et de justice; il y avait quinze mois environ (cela datait de l'avant-dernière Fête Nationale), que l'auteur de *Doris* était enfin décoré, quinze mois que *Doris,* elle-même, trônait aux Tuileries — le jardin du tyran. Réparation éclatante, où le sous-caissier prétendait voir la main du tout-puissant sénateur du Comptoir, sans se douter qu'une main de femme en était seule capable, et qui avait si fort retrempé le courage de ce timide que le rêve anciennement caressé — avoir son buste par l'auteur de *Doris* — lui était parti du cœur dès le lendemain, se déclarant à ce prix payé et satisfait.

Mais au ton piteux du bonhomme, à ses coupe d'épaule larmoyants, à la façon comique dont ses vieilles mains battaient le treillage où il était appuyé, aux consolations neutres de Ninise, répétant d'une voix encore poissée des bonbons que le vieux lui donnait dans un espoir d'alliance : « Puisque père veut pas, monsieur Lorieu! Puisque père veut pas! Qu*é* que j'y peux,

moi ? » — il ne paraissait point que ce mode d'acquit fût au goût de Mario.

— M. Félizas, je vous prie, mademoiselle? dit Bérose, qui montra tant de hâte pour entretenir l'auteur de *Doris* que M. Lorieu, toujours prompt à l'espérance, lui demanda d'un ton de respect, le saluant jusque par terre, s'il n'était pas « le monsieur du gouvernement, chargé de faire la comm*i*nde » et que Ninise, escortée de sa poule, traversa le jardin au galop afin de prévenir le sculpteur, « en train de blaguer chez M. Georges ».

— Voilà père! dit-elle, revenant, ses quatre petits accrochés dans ses jupes.

Bérose, s'étant retourné, aperçut le sculpteur, qui, la pipe à la bouche, un large ruban rouge au revers de son pourpoint, s'avançait d'une allure de dieu en traînant ses pantoufles.

— Bonjour, mon cher maître!

— Bonjour, petit!

Il écrasa d'un regard M. Lorieu, qui le saluait, et poussa Bérose dans l'atelier, disant :

— Ça! ça voudrait que je lui f… sa gueule en carrare pour f… sur sa commode! Hein? c'*t*e gueule-là, l'auteur de *Doris*!… Ah! bien! nom de D…!

La porte fermée, il se posa contre le plâtre roussi et poussiéreux de la *Jeune Fille au Coquillage,* cette statue toujours unique, qui, par un caprice de fortune, avait pourtant doté ce médiocre d'une sorte de gloire viagère, de célébrité d'usufruit, et, indiquant du bout de sa pipe à Bérose une selle, où quelque chose qui avait la forme d'un corps s'allongeait dessous un linge mouillé, il fit avec un sourire qui promena une clarté dans sa barbe de vieux fleuve :

— Je potasse une grande idée, petit… je te dis que ça!

Mais sa figure se rembrunit aux premiers mots de Bérose. Quoi! Parce que Jane voulait entrer dans la cage des fauves? Eh! qu'y avait-il là de si criminel? Une grande idée, une idée artiste! Jamais du temps de son mufle, elle n'en aurait eu de pareille.

— Allez! finit-il, oubliant sa paternité de raccroc dans le coup d'une admiration d'auteur responsable. Elle n'est pas ma fille pour des prunes, nom de D…!

Parler de Daniel à ce misérable, c'était peine perdue, Bérose ne l'essaya point; et, devant que de gagner la préfecture de police, où il avait des amis, il s'en fut rue Jean-Bart. La pensée lui était venue tout à coup que, par ce tiède soleil, Daniel — qui ne bougeait cependant plus guère de chez lui, depuis certain dimanche du dernier printemps que, traversant les Champs-Élysées, il y avait croisé sa belle-mère revenant des courses à grand fracas — aurait peut-être des idées de dehors.

— Ah! bien! Pour qu'il voie l'affiche… ce serait du gentil! Et moi qui n'y avais pas songé… Idiot, va!

Et en trois bonds il escalada l'entresol.

— Ça marche-t-il ici? demanda-t-il à Gertrude, qui vint ouvrir, un chapelet aux doigts.

— *Gôm'zi, gôm'za*? répondit-elle.

— On n'est pas sorti?

— *Zordi*! Monsieur n'y pensait pas… *Zordi M'in Gott!*

Elle tenta de le retenir afin de lui communiquer par le menu ses alarmes et le désir qui la démangeait — en *gonzegance* — d'appeler M. le curé d'Zaint *Z'blize.* Mais Bérose ne fit qu'un saut jusque dans le salon.

— Eh bien! Petit Mozart! Comment allons-nous depuis hier?

Daniel était assis au piano, les mains mortes sur les touches, si inerte, si cassé, si flottant en sa simple vareuse d'intérieur, qu'on aurait pu le croire tombé là pour ne se relever plus. Lentement, au bruit de cette voix, il tourna la tête, une pauvre tête très belle encore, mais de cette creuse et extatique beauté qu'ont les moines de Cano ou de Berruguete [1], et où les yeux seulement gardaient une couleur de vie. Lorsqu'il eut reconnu Bérose, un frisson l'agita; et, souriant de ses lèvres blêmes, il feignit d'être très gai au diapason de ce jeune cousin qui était un vieil ami.

— Ah! c'est gentil, cela… Tu n'as donc pas bureau aujourd'hui?

— J'en ai séché la moitié en ton honneur.

— Mon honneur te remercie.

1. Alonso Cano (1601-1667), sculpteur et peintre andalou, d'inspiration mystique. Alonso Berruguete (*circa* 1490-1561), sculpteur et peintre castillan, caractérisé par une tension et un goût du paroxysme annonciateurs de l'expressionnisme et qui ne pouvaient qu'intéresser Mirbeau.

— Et cette santé ?

— Gertrude, ne t'a donc pas dit… ? J'ai mangé comme un loup, tantôt, deux œufs… deux côtelettes… je ne sais plus quoi encore… un déjeuner pour quatre… Et ça m'a donné des forces… Il me semble que j'irais… j'irais…

Il s'informa de Cécile et de son père, que, malgré leurs promesses, il avait attendu vainement le matin : — mais ce serait probablement pour le soir, son oncle ayant un malade dans la rue ; — de sa tante, qui, conduite aux eaux une seule fois, s'en était mal trouvée. Heureusement que le grand cabinet rival y avait mis bon ordre ; sans cela, elle aurait très bien pu en mourir, cette pauvre tante.

— On s'imagine comme ça que les eaux…

Et Blanche ? Il y aurait demain juste un mois qu'elle n'était venue, la paresseuse. Oh ! il comprenait, dans son état…

Puis une idée triste lui voila les yeux d'un peu de brume ; il serra la main de Bérose et finit :

— Cela m'aurait fait plaisir d'être parrain de votre bébé… Mais, vois-tu, je crois bien que jamais je ne pourrai aller jusque-là… Il ne faudra pas m'en vouloir… Ce ne sera pas ma faute, va !

Aussitôt d'ailleurs son entrain se redonna carrière.

— Voyons ! Parle-moi des amis !

Et il eut l'air de s'intéresser à des gens, à des choses qu'il ne connaissait plus : un mariage, une opérette, jouée la veille et dont l'auteur était un ancien Prix de Rome — « un lâcheur », disait-il.

— Pas comme toi, Petit Mozart ! Toujours fidèle au grand art des doubles croches et aux doubles croches du grand art !… Où en est ta *Galiléenne* ?

— Ça marche… ça marche : j'orchestre ma seconde partie, dit Daniel, indiquant du doigt sur son pupitre la musique d'un oratorio, œuvre des derniers temps. Et qu'est-ce qui m'empêcherait, après, de faire mon opérette, moi aussi ?

C'était si excessif, si mal à sa place, tout cela, que Bérose en avait peur maintenant, et que, devenu sérieux, il contemplait ce martyr, ce mourant, et l'épiait, tâchant de découvrir quel terrible secret ces rires et ces folies avaient mission de cacher. Mais

puisqu'il ne sortait plus, puisqu'il ne lisait plus, il ne pouvait pas savoir…

Il savait pourtant : l'affiche avait parlé, l'affiche tricolore, l'affiche infâme, apportée le matin sous enveloppe par une main à gages, et, que, moins fort, cette fois, contre une curiosité soudaine, dernière révolte d'une passion vaincue mais pas guérie peut-être, Daniel avait lue au lieu de la détruire comme toujours. Lue et relue; car lorsque, Bérose parti, il la tira de l'endroit où l'avait fait rentrer le coup de sonnette, elle apparut très froissée, très maniés, avec des bavures d'encre et des stries pâles dans la couleur, à croire qu'elle avait reçu de la pluie. Il le regarda encore longuement. Puis, haussant son regard vers deux portraits pendus en face à la muraille, celui de son père et celui de la Chérie, sa « petite fille » sur les genoux, il sembla leur parler, leur demander conseil.

— N'est-ce pas? C'est trop… c'est trop…! murmura-t-il, après avoir lentement déchiré le placard.

Il alla s'asseoir devant son secrétaire et en sortit un papier qu'il relut, s'assurant qu'il n'y avait rien oublié ni personne. Quand ce fut fait, il le scella d'un cachet noir, écrivit l'adresse — *Pour mademoiselle Cécile Le Vassart* — et le posa bien en vue sur la première tablette intérieure.

Ensuite, il s'occupa de vider des tiroirs : là étaient toutes les épaves, toutes les poussières, toutes les reliques parmi lesquelles il s'était réfugié depuis trois ans. — Paquets de lettres jaunis, noués de faveurs roses, petits portraits, petits carnets bouclés dans les coins, vieux ouvrages, qui sentez l'amour, le pur amour des mères, vieux bijoux, qui sentez l'autrefois, quels amis vous êtes et qu'ils sont charmants, les contes que vous faites avec vos petites voix d'iris ou de benjoin! — De-ci de-là, il parcourait une page, baisait un nom signé au bas, puis jetait, jetait au foyer vide.

Lorsque le jour commença de tomber, il mit le feu à ce tas de choses, qui avaient été de la tendresse, et qui brûlèrent vite en parfumant la chambre.

Cécile vint, peu de temps après, lui faire sa visite quotidienne. D'abord, elle aussi, elle avait tenté de convertir Daniel, avec de câlines façons de dévote amoureuse, de petites médailles à porter, qu'il portait, de petites prières à dire, qu'il disait, seulement pour la rendre contente. Très fine, elle ne s'y était pas

laissée prendre, et, confiante, pensant que le bon Dieu, puisqu'il était si bon, ne voudrait pas damner un pauvre être dont le seul crime consistait à ne pas croire, elle se contentait aujourd'hui d'apporter rue Jean-Bart tout ce que sa résignation sereine épargnait en cette intention d'alerte et d'envolé rue Cassette.

Ce jour-là, M. Eugène ayant été voir son malade, ils demeurèrent seuls quelques instants. Comme elle babillait beaucoup, l'air radieux de ce déjeuner d'ogre qu'il lui avait conté — « Deux côtelettes! Mais il fallait m'inviter, méchant! Je serais bien venue, va… D'autant que nous avions du ragoût de mouton, tout ce que je déteste » —, Daniel prit sa main, et, regardant sa petite figure fanée, qu'une apparence de joie parvenait mal à refleurir, il lui dit :

— J'ai été bien méchant pour toi, ma pauvre Cécile… Pardonne-moi, dis?… Dis-moi que tu me pardonnes!

Il ne lui fut pas possible de répondre, la voix noyée par les sanglots.

Alors il reprit : « Veux-tu me permettre de t'embrasser… pour la dernière fois? », ajouta-t-il bien bas.

Elle eut une plainte : « Oh! » et lui donna son front, si profondément remuée qu'elle ne trouvait rien de consolant à lui dire.

— Tiens! tu garderas cela, continua-t-il, lui remettant une botte précieuse, où étaient des cheveux, des souvenirs de la Chérie, qu'il n'avait pas eu le courage de brûler.

Il lui fit quelques recommandations touchant sa musique, ses pauvres. Mais elle s'était enfin ramassée, et, l'interrompant, elle demanda :

— Pourquoi me parles-tu de tout cela aujourd'hui?

— Est-ce qu'on sait? répondit-il.

L'arrivée de M. Eugène changea la conversation. Il devait avoir vu l'affiche, mais il n'en parla point. Prétendant avoir un accouchement, il ne resta qu'une minute, juste le temps de tâter le pouls de Daniel, d'écrire une ordonnance, et, avec une voix que ses derniers malheurs avaient encore glacée, de lui décocher cette question, qui lui tenait fort au cœur : « C'est bien décidé, tu ne veux pas voir un prêtre? »

Seul, Daniel courut à sa chambre, où il s'habilla avec des gestes de fièvre, des ploiement malhabiles, des coquetteries

moribondes qui ne savaient plus, tâtonnaient devant une manche, autour d'une boutonnière et suaient de fatigue pour un mouvement de doigts. Comme il laçait ses bottines, le corps plié en deux, il eut une hémorragie, perdit beaucoup de sang, et, croyant que c'était la fin, une angoisse affreuse lui vint de mourir là avant d'avoir fait ce qu'il avait encore à faire. Tout prêt, il se regarda, souriant, les joues moins vides, moins pâles, gonflées et rougies par ce labeur de toilette, et une de ses mains alla chercher les pointes de ses moustaches; mais elle tremblait beaucoup et ne put que les éparpiller davantage.

Alors, embrassant d'un regard doux, camarade, le piano, les portraits, les choses, qui, pendant ces dernières années, l'avaient aidé à vivre, il descendit sans tapage, tandis que, dans sa cuisine, dame Gertrude, paisiblement, patoisait son chemin de croix.

XVI

Droit au milieu d'un cabinet de toilette tout en glaces, très garni, très drapé de rideaux de peluche d'un vieux bleu qui y découpaient comme beaucoup de croisées, Jane essayait son costume de dompteuse; s'échappant parfois des mains de sa femme de chambre pour courir à la fenêtre, et, après un coup d'œil rapide envoyé dans l'avenue, où le soir commençait, revenir d'un pas plus lent avec des regards de crime.

Cela se faisait sans bruit, sans paroles : un piétinement léger, des cris fins d'étoffes neuves et de jupes s'affaissant, parmi lesquels battait la forte haleine régulière d'un homme, allongé devant le feu sur une causeuse — une espèce d'hercule, en tenue de soirée, la boutonnière fleurie d'un gardénia [1], des diamants au petit doigt et au plastron de chemise, — qui dormait, le visage entièrement caché par un journal à images.

— Si madame veut passer l'autre manche à présent?... L'autre manche... si madame veut...?

Jane rêvait maintenant, les yeux partis vers la fenêtre; et lorsque ce mot « la manche », répété longtemps de la même voix dolente, lui entra enfin dans la pensée, elle ne la comprit

1. En 1882, c'est du pseudonyme de Gardéniac que Mirbeau a signé ses *Petits poèmes parisiens* (Éditions À l'Écart, Reims, 1994). Un peu plus loin il sera question d'un pianiste du nom de Cardenac.

pas tout de suite et demanda : « Quoi! la manche?… Quelle manche? » Puis, ayant vu ce bras de velours qui pendait, elle dit sérieusement : « Ah! oui, ma bonne Édith, c'est vrai… Je pense à quelque chose, vois-tu! » Et elle finit de se vêtir d'un air las, désintéressé de ce costume, de cette chambre, où se trouvaient pourtant rassemblés les deux êtres qui aujourd'hui, avec Mario, tenaient le plus de place dans sa vie : Édith, une grande fille maigre et rousse, dont le dévouement béat, la tranquille affection de bête flamande l'avaient suivie d'autrefois jusqu'en ses dernière chutes, et Désiré Bougnol, le dompteur, cet amour de débauche et de revanche ramassé depuis peu à une foire de faubourg.

— Là! Fais-moi les cartes, veux-tu? — Mais de clairs coups de timbre ayant vibré dans la cour : « Non, va voir qui c'est!… J'aime mieux… » — reprit-elle d'un ton bref où il y avait de l'émoi, presque de la peur. S'adressant ensuite à Bougnol : « Faites-les moi, vous! » dit-elle. Comme il ne répondait point et que rien ne bougeait de ce tas de chair vautrée, elle lança une jambe et le poussa rudement du bout de sa botte vernie.

Alors une tête noire, luisante, apparut — tête d'écuyer de cirque ou de ténor de province, le col ouvert très bas, les bandeaux bien peignés —, et une voix grasse, à goût de ruisseau, bâilla :

— Qu'est-ce c'est que tu veux?

— Faites-moi les cartes!

— Dis donc, tu sais, j'suis pas ton larbin… En voilà des manières!

Et la tête rentra derrière son journal, tandis qu'une paire de pieds larges, chaussés de bottines pointues, commodément s'installaient sur la tablette de cheminée

— Rosse! murmura Jane avec un geste de menace.

Mais des pas qui montaient l'escalier l'appelèrent à la porte. C'était Édith, qui revenait, portant une carte dans un petit plat d'or précieusement niellé. Jane s'en saisit comme d'une proie.

— Chivry! dit-elle, lisant tout haut le nom d'un jeune duc à la mode, qui, depuis le dernier printemps la poursuivait de son amour bien vêtu, et qu'avec un cruel plaisir elle remettait sans cesse, encore qu'il eût bonne mine et beaucoup de millions, et que — rare mérite, dont les femmes sont friandes —, une comé-

dienne se fût suicidée pour lui [1]. — Puis, d'un accent hautain : « Non, je n'y suis pas... Va! mais va donc! Qu'est-ce que tu attends? »

— Madame sait que M. Stein est toujours en bas dans l'atelier?

Jane eut un soubresaut de rage. Dans l'atelier ce vieux sale juif!... Pourquoi l'avait-on reçu! Pourquoi?... Eh bien! On le renverrait, tant pis! Cela lui apprendrait à l'assommer tout le temps... Est-ce que c'était une raison parce que, l'an passé, ils avaient été trois semaines ensemble et qu'il lui avait fait construire cet hôtel?... Sacristi! Elle l'avait payé assez cher... Ils étaient quittes. Et elle ajouta d'une voix âpre, furieuse : « Je ne veux plus. J'en ai plein le dos... voilà! Tu peux lui dire... »

Impassible et les bras ballants, la femme de chambre écoutait. Quand Jane eut fini de parler, elle se contenta de faire « oui » de son grand cou, puis du même ton : « Est-ce que madame le garde, son costume? demanda-t-elle. Madame ne veut pas que j'allume avant de descendre? » Deux questions, qui restèrent sans réponse; car ce n'en était pas une que ces mots bégayés à dents jointes de l'angle de fenêtre où Jane était retournée : « Mais il ne viendra donc pas? Mais il ne viendra donc pas? »

Debout, le front contre la vitre, une main griffée dans la soie du rideau, elle plongeait dehors avec tout son être, avec toute sa pensée. Pourquoi ne venait-il pas enfin? Il avait dû la recevoir pourtant, cette affiche, et Bérose, son cousin Bérose, avait dû lui dire... Alors quoi? Ce nouvel et pire esclandre le laissait dédaigneux et froid comme les autres?... Ah! quel homme était-il? Quel pauvre sang gelé croupissait dans ses veines?... Cela eût été si bon, le voir là à ses genoux, humble et bas, la chair pétrie de sanglots et de prières.

1. Allusion d'actualité : en septembre 1882, une jeune comédienne, M[lle] Feyghine, pensionnaire de la Comédie-Française, s'était suicidée d'un coup de revolver dans le cœur, et Mirbeau, dans *Le Figaro* du 13, avait mis en cause son amant, le jeune duc Charles de Morny, qui s'apprêtait à l'abandonner après l'avoir entretenue six mois et l'avoir initiée à tous les plaisirs mortifères du « monde ». Elle est « morte de la *gomme* », écrivait-il, d'amour sans doute, mais surtout de dégoût « de cette vie à outrance qui ne veut que le plaisir ».

— Mais il ne viendra donc pas? — Et son regard s'effilait, s'éparpillait entre les mailles de guipures, explorant l'avenue déserte, qu'une bourrasque d'automne parcourait d'un tourbillon de feuilles et de poussières. — Mais il ne viendra donc pas?

Elle ouvrit la fenêtre : ce remuement d'idées et de colères, cette ardeur d'impatience dans la tiédeur plus lourde d'un premier feu d'arrière-saison, l'enveloppaient d'un vêtement de sueur. Et, s'accoudant au balcon, les yeux vagues et la pensée absente, elle y fut longtemps immobile.

La nuit avait déjà presque égalisé les couleurs sous une même teinte cendreuse, où la petite flamme en ciseaux des réverbères ne faisait pas d'ombre encore. Le vent galopait au milieu en grandes écharpes claires, qui voituraient des graviers, des débris. Cela passait vite avec un bruit strident de galets roulés sur une grève, puis s'apaisait, s'endormait, pour mourir et renaître, ainsi qu'une course de chars dans un cirque très grand.

— Mais il ne viendra donc pas? balbutia Jane, qu'engourdissaient peu à peu cette fixité d'attente et ce continuel bercement de circuits et de rumeurs.

Et, tout à coup alanguie en une extase de rêve, où l'agitation de l'air met comme une palpitation de fantômes, elle croit voir, elle croit entendre, elle croit sentir les visages, les voix, les caresses de cette foule d'hommes qui l'ont possédée. Ils défilent dans le vent, les vieux, les jeunes, les immondes, les superbes : d'abord le propriétaire de la *Naïada,* le premier auquel elle s'est vendue, lorsque, repoussée, bien définitivement repoussée, elle est arrivée à Biarritz avec cette seule envie — se venger, se salir. — Maurice, il s'appelait; il était de l'âge de Daniel, de la taille de Daniel, avait la même barbe et ses yeux noirs aussi. C'était pour cela peut-être qu'elle s'était laissée aller dans ses bras, qu'il n'osait pas lui ouvrir, étant timide — timide comme Daniel; pour cela que ces trois mois de voyage au long des rives d'Espagne et de Provence avaient passé ainsi qu'un rêve doux, si étrangement doux qu'elle aurait voulu longtemps pouvoir se venger ainsi. — Le prince de Chypre après, rencontré à Nice; c'était le baron Jolly, toujours complaisant, qui avait négocié l'affaire. Puis Agénor Doucerin, le nouveau ministre de l'Intérieur; puis Marcellin Panel, le nouveau ministre des Beaux-

Arts; par faiblesse envers son père, ceux-ci, afin qu'il ait la croix et *Doris* son jardin. Puis d'autres, tant d'autres, jusqu'à ce que ce soit tout le monde et que la frénésie de ses sens, lui soufflant l'âme ainsi qu'un vent de folie, l'ait enfoncée en une vie rien que charnelle et ait fait d'elle une sorte de malade, qui prend sans choisir, boit de l'amour comme on boit du vin dans un but d'ivresse et n'a pas moins soif d'hommes que de boue [1].

Il y en a qu'elle ne reconnaît pas, et qui pourtant lui jettent au passage des détails de son corps, des cris, des manières d'elle et forcent sa mémoire avec ces souvenirs honteux. Oh! eux aussi! eux aussi!

Alors, fermant les yeux, elle essaie de se soustraire à ce mirage horrible, qui a l'infini, l'attachant d'un cauchemar. Mais si elle ne voit plus, elle entend, elle sent comme des clameurs de rue, comme des chatouillements d'ailes. Et, le vent ayant fraîchi dans une averse, il lui semble que ce sont des mains mortes qui la frôlent, des voix mortes qui lui parlent : celles d'un petit lieutenant de hussards très jaloux, dont elle a été quelque temps la maîtresse, et, qui s'étant battu pour elle, a eu la poitrine traversée; celles d'un vieillard libertin, qu'elle a ruiné, qu'elle a chassé, et qui, un soir, s'est tué sous ses fenêtres.

Et soudain, l'idée lui étant tombée dans l'âme que tout ce sang versé, toute cette honte bue l'avait été en vain, puisque Daniel ne venait pas, que pas une fois il n'était sorti de son silence, pas une fois n'avait marqué par une plainte, par un signe quelconque, qu'elle avait frappé juste et que ces choses le touchaient, un grand sanglot lui monta des entrailles.

Quand elle rouvrit les yeux, la bourrasque était partie loin activer d'autres feuilles, brasser d'autres poussières. Une pluie drue cinglait le trottoir et liquéfiait la chaussée, qui, dans la nuit profonde maintenant, barrée de raies d'ombres alternant avec des raies de clarté, semblait couler, d'une vitesse d'écluse.

Au lieu des bruits stridents qui tout à l'heure galopaient, une plainte monotone d'eau continuellement fuyante; les écharpes claires — noyées; les visions — dispersées. Il ne restait plus là-

1. De la même façon, dans *Le Calvaire,* Mirbeau parlera de « l'alcoolisme de l'amour ». Quant à la métaphore de la boue, on sait qu'elle sera souvent filée par Mirbeau.

haut, parmi les nuées boueuses, qu'un pur profil d'archange en prière. Jane le reconnut bien, celui-là : c'était le tout premier qui l'eût fait rêver, petite-fille, un blond aumônier de l'Assomption chargé du catéchisme; et sa bouillante foi d'alors n'avait peut-être point d'autre cause. Un jour qu'il avait oublié sa barrette sur la table de communion dans la chapelle, sournoise, elle était allée couper un peu de la soie du pompon, qu'elle avait porté six mois comme des cheveux au fond d'un médaillon de cornaline. Et elle se revoyait encore sanglotant, lorsqu'un matin sœur Marie-Joseph, ayant aperçu ce trésor sous sa chemisette, avait tout jeté au feu en l'appelant : « Malheureuse ! »

— Tes rien réchauffée ! fit Bougnol, que le froid réveillait. Boucle donc ça… On gèle, bon Dious !

Elle tourna la tête; et si lourde fut la chute du bel archange là-haut à cette laideur vicieuse, qu'elle en demeura un instant désâmée.

— Tiens ! reprit le dompteur, nous sommes donc un 'tit homme à présent ?

Il s'était mis debout, avait allumé des bougies, et, les rideaux tirés, dans le bain de lumière des glaces, il regardait Jane, riant de la voir travestie, l'air d'un *Bursh* d'Iéna ou de Giessen, avec son habit de velours vert collant jusqu'à moitié cuisses, sa culotte de peau blanche, ses hautes bottes plissées et ses cheveux d'un blond de cuivre frisés court.

— Oui, mais trop de nichons à la clé ! Ça gode… Te faudrait des œufs au plat comme Bibi ! ajouta-t-il, étalant sa poitrine en façade.

D'un geste peuple, il jeta deux doigts dans sa poche de côté, tira une blague de soie ornée de son chiffre en perles, et, s'étant assis, il roula vite une cigarette, ses rondes prunelles levées vers le collant de Jane.

— Allons ! dit-il. — Et, clignant d'un œil, il claquait sur sa cuisse.

Elle y vint lentement. Et lui, de ses larges mains activées par une chaleur de désir, le palpait, la maniait, s'amusant de sentir sous cet habit masculin rebondir une chair de femme. Jane se laissait faire, sans goût, l'esprit toujours ailleurs; parfois seulement lorsque ces chatouilles brutales la blessaient, un cri lui sor-

tait des lèvres, qui secouait des joies énormes dans ce corps d'athlète excité. Entre-temps il fumait, le petit doigt haut, montrant sa bague. Puis une idée cocasse lui épanouit le regard.

— Savez pas il ferait, le joli garçon, si, un amour? dit-il d'un ton d'enfant câlin, pendant qu'une de ses mains s'insinuait dans une caresse plus profonde. Eh bien! balancerait papa Mario et les autres, quand viendraient pour dîner, et resterait avec son 'tit frère… tout seul… D'abord, je crève de faim et de soif, bon Dious! continua-t-il de son accent ordinaire. Voilà qu'il est sept heures bientôt… Pourquoi qu'ils viennent pas?… Ils nous enquiquinent à la fin du compte… C'est jamais fichu d'arriver exact. — Et, lui plantant un gras baiser sur la bouche : « T'as pas envie de sucer du madère, toi, mon loup?… Moi, si, faut que j'en suce… Ici, pas…? Ça sera très v'lan… avec des biscuits. »

— Oui, répondit-elle tout bas d'une voix ardente. Ce que tu voudras. — Et, devenue très chatte au contact de cette envie robuste, elle se faisait un nid de sa poitrine.

Quand il se leva pour sonner, il la coucha par terre sur une peau d'ours blanc mise là comme foyer. Elle y paraissait toute petite et mignonne ainsi qu'un page gamin pris de sommeil en attendant sa maîtresse, les jambes ramenées, une main sous sa tête qui reposait contre cette autre tête au poil rude.

— Voilà comme tu seras dimanche, censément! dit-il, sauf que mes cocos à moi, c'est des lions de l'Atlas et en vie, bon Dious! et qui te mangeront si t'es pas sage… Quelle turne! ajouta-t-il parce qu'on ne venait pas aussitôt.

Ayant sonné plusieurs coups de suite furieusement, il alla attendre sur la porte en se curant les ongles avec un petit poignard indien, à manche de jade, trouvé dans un vide-poches parmi d'autre bibelots curieux. Puis, l'ordre crié enfin : « Deux madère… deux… et *Le Pays* de ce soir, que je voie ce que font mes Suez! » il revint à Jane, pâmée, qui l'appelait doucement.

Mais alors une voix puissante, agrémentée de trilles gascons, éclata :

— Eh bien! ne vous gênez point!… Faut-il que je m'en aille?

C'était Mario, qui avait entrebâillé la portière, et, la chapeau sur la tête, le collet de sa pelisse retroussé, les contemplait du haut de son rire de géant.

Depuis que Jane s'était, comme il disait, « désemmuflée », depuis surtout qu'elle lui avait fait avoir cette croix et ce jardin dont il était si fier, quoique sachant bien ce que cela avait coûté, il était au mieux avec elle, avait pénétré dans sa vie — sa vie creuse de demi-mondaine, plus assez femme pour les femmes, pas assez fille pour les filles —, en la flattant, en l'amusant, en lui rendant des services : soit des amis qu'il lui présentait (Bougnol était du nombre), soit des courses qu'il galopait pour elle, emplettes d'art ou de ménage, commandes de vin ou de statues, factotum et intermédiaire sans scrupules, agent secret des liaisons, des ruptures, toujours de bonne humeur dès l'instant qu'il y avait profit; si utile au demeurant, si généreux de son temps, de sa gaieté, de sa blague, que Jane en était arrivée à ne se pouvoir passer de lui. Était-elle seule? Il lui tenait compagnie ou lui offrait son bras; recevait-elle? il présidait sa table, très goûté de ce monde facile, où l'auteur de *Doris* conservait des admirateurs (chacun possédant plus ou moins une réduction, bronze ou terre cuite, de la *Jeune Fille au Coquillage*), et qui trouvait une certaine lionnerie artiste dans son décousu de manières, dans son bagou de midi, jusque dans ses théori*ll*es, redevenues par pure jactance — étant bien décoré, bien pensionné aujourd'hui —, ce qu'elles étaient jadis À LA JEUNE GASCOGNE, mais qu'il savait prudemment accommoder aux milieux. Cette réciprocité de bons soins avait mis entre eux beaucoup de liant et d'aise : ils se traitaient maintenant de camarades; elle le tutoyait, l'appelait Mario tout court; lui, entrait chez elle sans frapper, la venait voir, fût-elle au bain, au lit, de sorte que les domestiques les croyaient « ensemble » et que l'une de ces dames du Persil, mal au courant de leur parenté, avait, une nuit, à la *Maison d'Or,* refusé de s'asseoir en face de la Le Vassart, disant qu'elle comprenait toutes les cochonneries, excepté qu'on couchât avec son père.

Mais, cette fois, l'auteur de *Doris* tombait mal. Jane s'était relevée d'un bond, et, les nerfs fouettés, pantelante et bégayante encore, elle lui montrait la porte. De quel droit se permettait-il de s'introduire ainsi sans dire gare? Est-ce que c'était un moulin que son cabinet de toilette?

Comme il s'excusait en riant d'avoir dérangé leur conversation criminelle — « Mais on s'enfermait dans ces cas-là, nom de

D… ! » —, elle l'accabla d'injures, le chassant sous une pluie de mots bohèmes, de ces mots oubliés qu'elle avait tôt rappris, clamant que si elle était une p…, elle ne l'était pas, ne le serait jamais pour lui qui vivait d'elle après avoir vécu de bien d'autres, à commencer par sa mère. Et d'un coup elle lui vida son cœur, dans la rancune de son plaisir troublé, où s'ajoutait un dégoût colère d'elle-même et le ressaut furieux de la femme déchue, qui, plus bas, a plus souci de respect, plus besoin de politesse.

Mario était redescendu qu'elle l'invectivait encore et menait un tel tapage que Bougnol, qui d'abord avait fait chorus, dut lui mettre la main sur la bouche pour la forcer de se taire.

— C'est bête ! Les sergots vont monter, observa-t-il d'un air d'inquiétude, qui en disait long touchant sa vie d'autrefois.

Cependant le sculpteur filait doux sans répondre. Arrivé en bas, il dit seulement : « Tu sais qu'Angèle et son mari sont là… Cardenac aussi avec sa princesse. »

Alors elle courut au palier lui cracher cette phrase :

— Je me f… d'eux, tu entends, comme de toi !

Et elle ne fut contente que quand elle eut réprimandé le valet qui avait introduit, lui défendant à l'avenir de laisser monter seul ce monsieur.

— C'est pas malheureux ! dit Bougnol, sitôt le domestique congédié.

Il se versa à boire, puis, son verre dans la main, fut s'asseoir sur le coin d'une toilette-duchesse, bousculant les fins ustensiles de vermeil, et commença de tremper des biscuits. Mais, ayant ouvert le journal qu'on venait d'apporter avec le reste, il jura : « Bon Dious ! Encore ce cochon de Suez qui fiche le camp ! » Et il fallut l'article de « Cassagnac »[1] pour lui faire oublier ce nouvel échec à son vice de joueur malchanceux. D'un ton d'enfant qui récite, il lut la première colonne et finit :

— Hein ? c'est envoyé, ça !

Jane n'écoutait pas ; elle boudait, accroupie devant le feu, les genoux écartés.

— T'as donc ni soif, ni faim ? reprit Bougnol, qui en était à son sixième verre et à son onzième biscuit.

1. Politicien et journaliste bonarpatiste, ultra-réactionnaire et clérical.

Prenant le dernier dans ses dents, il venait l'offrir à Jane lorsque le timbre de nouveau résonna.

— Voyez qui c'est? demanda-t-elle, se levant, si défaillante soudain, et si veule qu'elle dut se retenir à la cheminée.

Le dompteur se dirigea vers la fenêtre.

— Qui? répéta-t-elle.

— Un type… je sais pas… Il est déjà au perron. Paraît que ça presse.

— Allez-vous en, ordonna Jane, devinant que c'était Daniel à quelque chose qui lui sautait dans le sang.

— Où donc ça faut que j'aille?

— En bas… à l'atelier… leur tenir compagnie.

— C'est moi que je joue les parades alors? — Il lui fourra le biscuit entre les lèvres et ajouta : « Si je te la faisais à la jalousie, hein? On l'aime donc plus, son D'siré? »

Elle eut un haut-le-corps, et tapant du pied : « Mais allez-vous en donc! Mais allez-vous en donc!… Non… par là! dit-elle, le bras étendu vers une petite porte intérieure. Mettez-vous toujours à table… je vous rejoindrai… j'en ai pour une minute… Je sais, c'est une affaire. »

— Que ça ne traîne pas! répliqua-t-il, la menaçant d'un poing dont elle connaissait la pesanteur. — Il acheva son geste en pitre et conclut : « Ou gare!… Je fais la princesse, moi ».

Presque immédiatement après qu'il fut sorti, la femme de chambre annonça :

— M. Daniel.

Jane serra ses deux poings sur son cœur dont les coups violents l'ébranlaient comme des coups de cognée et répondit « oui » des paupières.

— Ce monsieur n'avait pas de cartes, expliqua Edith, qui s'informait où il fallait recevoir.

— Ici, dit Jane, d'un ton comme égaré, tandis que, de la main, elle donnait l'ordre d'enlever un chapeau d'homme, du linge, des vêtements, çà et là répandus.

Trois bougies flambaient sur la cheminée; elle en souffla une, puis la ralluma et toutes celles des torchères. Elle passa ensuite dans sa chambre et commença de se défaire. Son juste était déboutonné aux trois quarts, quand elle se ravisa, rattacha les brandebourgs et vint écouter contre la porte. Des pas marchè-

rent à côté; puis un murmure de voix, des pas encore et le silence. Alors, cette femme tant rabaissée, mais dont le rabais même avait quelque hauteur, eut un mouvement singulier : elle s'agenouilla et, si c'était sûrement de la peur que le frisson de son corps, le grelottement de ses lèvres pouvait bien être une prière.

Quelques minutes après, la chair rassise et l'âme raffermie, elle pénétrait dans le cabinet de toilette. Daniel était là, debout, sans gestes et sans regards. En apercevant Jane, une fleur de sang lui éclaircit les joues; il parut revivre, puis, reculant, se secouer, se raidir. Et, l'ayant saluée d'un lent coup de tête, il posa sur elle toute la lumière et aussi toute la pitié de ses yeux.

Elle répondit par un battement de prunelles, lourd à assommer s'il eût été moins court. Mais la vue de cet homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle haïssait tant aujourd'hui, lui avait mis le cœur tellement à vif, avait déchaîné dans tout son être une telle fureur de souffrance, que, crainte d'en mourir, elle dut laisser retomber ses paupières et se refaire l'âme en l'aveuglant. S'étant reprise enfin, elle retourna une chaise, et, l'enfourchant avec une intention d'impudeur :

— Tu peux t'asseoir, c'est le même prix, dit-elle d'une voix glaçante, où il y avait un dessein d'ironie comme dans la phrase une recherche de bassesse.

Il la remercia de la main, et, toujours droit, ôtant son regard de dessus elle, le voilant, le renfermant, afin qu'il ne fût pas blessé davantage par l'effronterie de ce costume et de cette pose, ces cuisses, ces genoux audacieusement nus qui le provoquaient de leur blancheur de chair étalée, il commença d'un ton qui paraissait lointain :

— Vous m'attendiez?

Elle ne voulut pas avouer son impatience et répondit très bref :

— Où prends-tu ça?

— Cependant…

— Cependant… on t'a mal renseigné. Voilà ce que c'est que de ne pas faire ses affaires soi-même. Si, au lieu de m'expédier un ambassadeur…

— Moi!

— Ce n'est pas toi qui m'as dépêché, ce matin…?

— Qui cela?

— Ton cousin.

— Bérose!… Il est venu?

— Tu m'étonnes beaucoup avec tes étonnements. Enfin! Mettons!… Oui, ce monsieur est venu tout gentiment m'offrir une forte somme pour que je m'abstienne, dimanche, de cravacher les lions de Bougnol aux Tuileries… J'ai cru que c'était de ta part et le procédé m'a paru… léger, je l'avoue. Lorsqu'on a du linge sale… Le blanchisseur était de trop, quoi, tout cousin qu'il est… Je l'ai d'ailleurs parfaitement bien reçu, parfaitement bien éconduit, en lui disant… Mais tu me fais poser, tu sais ça mieux que moi!

— Je vous donne ma parole…

Elle l'interrompit : « Veux-tu » — Et elle lui tendait un porte-cigarettes d'argent, qu'elle avait tiré de sa poche.

— Non, merci! bégaya Daniel, que la moquerie de l'accent autant que celle des mots, l'aisance agressive des gestes, et le petit battement de talons dont Jane les rythmait, rendait haletant.

Elle passa une jambe pour allumer sa cigarette au feu d'une des torchères, et, s'étant replacée à cheval, les coudes sur le dossier de sa chaise, lentement, elle poussa une auréole bleuâtre, qu'elle suivit des yeux en son vol éployé. Puis :

— Tu ne fumes toujours pas?… Moi, je m'y suis mise… C'est très reçu dans mon monde… Ça et la morphine [1]… Tu connais? Mais je préfère la morphine… Si tu as jamais des embêtements, je te la recommande. On se pique au bras, ou au sein, et ça vous procure des rêves… oh! mais des rêves…! Voyons! continua-t-elle. Puisque tu es là, c'est que tu as quelque chose à me dire… Eh bien! Vas-y!… Si tu as dîné, moi pas… et j'ai du monde… tu es prévenu… Tiens! une idée! Tu ne voudrais pas être des nôtres? J'ai Bougnol, le dompteur, tu sais? et puis Mario, le peintre impressionniste Evans et sa femmes, la grosse Angèle, une bonne pâte, qui a posé l'ensemble, dans le temps, rue Den-

1. Mirbeau a consacré à la morphine un article paru dans *Le Gaulois* le 29 octobre 1880 et recueilli dans *Paris déshabillé.* Il y voyait « la maladie incurable du siècle », l'expression de « la vanité de tout » : « l'idéal à peine entrevu éclaire notre abîme d'ennui et de dégoût ».

fert, Rosélia, des Bouffes, une ancienne élève à moi… Qui encore ? Nous sommes dix-huit… Ah ! Cardenac, le pianiste, avec sa princesse, le comte d'Amboignes, celui qui fait courir… enfin du monde très bien… Non ? Ça ne te dit pas ?… Cause alors, acheva-t-elle dans un grand jet de fumée, qui, s'éparpillant, l'enveloppa d'un brouillard.

Daniel croisa les bras, et, ayant retenu son haleine un moment, comme s'il avait voulu assoupir faute d'air le tumulte de son cœur :

— Il s'agit, dit-il, de cette affiche que vous m'avez envoyée… et je vous en remercie. Sans vous, je serais le seul à ignorer encore…

— Ah ! tu l'as reçue ? J'avais peur… Et elle t'embête, je parierais, mon affiche !… Entre nous, c'est un peu pour cela que je l'ai fait.

— Oui, je sais… je sais que c'est contre moi… uniquement contre moi. Mais, poursuivit-il d'une voix que les coups de sa fièvre saccadaient et déchiraient, pourquoi alors vous attaquer à d'autres ? Pourquoi ne pas épargner ce nom qui n'est pas mien seulement, ce nom que d'autres portent… que d'autres ont porté ?

— Oh ! là ! là ! Croirait-on pas que vous êtes tous des Montmorency !

— L'honneur sans particule est encore l'honneur.

— L'honneur ?… Connais pas.

— Vous l'avez connu.

— Il y a si longtemps que nous ne nous saluons plus… En tout cas, ce n'est pas toi qui devrais me le rappeler, dit-elle, avec quelque chose de farouche dans le visage. — Et, ricanant : « Que ceux qui le portent, ce fameux nom, s'en prennent à toi, mon cher. On se venge comme on peut… Tant pis s'il y a de la casse [1]… Quant à ceux qui l'*ont* porté, ce qu'ils s'en fichent à présent ! »

— Oh ! taisez-vous !… taisez-vous !

— À condition que tu parleras, oui… Tu es là depuis dix minutes et je suis encore à me demander ce qui me vaut…

— Voici !

Elle aplatit ses coudes au dossier de sa chaise, et, le menton sur ses deux mains jointes, elle fit encore :

— Ça ne te serait pas égal de t'asseoir?... C'est extraordinaire ce que ça m'agace de te voir debout comme ça!

— Je ne vous agacerai pas longtemps.

Et très vite, en peu de mots d'une politesse et d'une précision calculée, il lui dit que cet extrême scandale, qu'elle préparait, demandait une mesure extrême, et que, non pour lui, qui n'était plus de ce monde, mais pour ceux qui restaient, pour ceux qui étaient morts, il était résolu à faire du silence autour de la maison des uns et de la tombe des autres.

— Bah! Et par quel moyen? Je serais curieuse...

— Au moyen d'un marché.

— Entre qui?

— Entre nous.

— Voyons le marché? Est-ce que tu aurais la prétention de m'acheter aussi, toi?

— Non, pas vous, votre nom et...

— Comme ça se trouve! Il n'y a que cela ici qui ne soit pas à vendre.

— Vous ne savez pas ce que j'offre en échange.

— Combien donc?

— Ma vie.

— Ce n'est guère, dit-elle durement. — Et elle semblait poser dans un coup d'œil son peu de force et son peu de santé.

— Oui, ce n'est guère, vous avez raison, ce n'est guère. Et je m'en veux de n'y avoir pas songé plus tôt... Plus tôt, ç'aurait été quelques jours davantage; et ceux qui me restent sont comptés, je le sais... Mais je ne puis vous donner ce que je n'ai pas, enfin?

Et sa voix, son geste étaient si misérables, tant d'angoisse lui soufflait de la poitrine que Jane en fut remuée.

Il s'était un peu penché vers elle et continuait de l'implorer, d'un ton toujours plus bas, plus enveloppant, où passait parfois

1. La vengeance mijotée par Jane n'est pas sans rappeler celle de la duchesse de Sierra-Leone, dans « La Vengeance d'une femme », de Jules Barbey d'Aurevilly (recueilli dans *Les Diaboliques,* 1874) : pour se venger de son mari, un grand d'Espagne, qui a fait dévorer par les chiens le cœur de son amant, elle se dégrade volontairement et finit par se prostituer, pour être bien sûre de déshonorer publiquement son nom, alors qu'il place l'honneur au-dessus de tout. À l'époque, Mirbeau fréquente Barbey et professe pour lui une vive admiration, dont témoignent maints articles (recueillis dans ses *Combats littéraires,* à paraître, 2005).

comme un grand vent de sanglots. — Puisque c'était lui seul que poursuivait sa haine, lui mort, sa haine mourait et sa vengeance était faite. Que lui importait alors ce nom ou un autre, n'ayant désormais rien à venger, rien à haïr? Il n'était pas exigeant, voyons! Ce n'était pas sa vie qu'il lui demandait de changer. Son nom seulement. Et, pour cela, une courte absence suffisait. N'avait-elle pas l'habitude d'aller l'hiver dans le Midi? Eh bien! il n'en fallait pas plus. Et elle serait au retour ce qu'il lui plairait d'être… même la femme de jadis… pourquoi non? Du moment qu'il n'y aurait plus personne à faire souffrir.

— Vous acceptez? finit-il. Ah! je serais bien content de mourir si vous me promettiez cela… Dites… dites… par pitié!… Et demain, à l'heure que s'endorment les étoiles, je dormirai aussi, et je l'aurai bien gagné.

Il y eut un moment de silence tragique. Jane s'était levée et regardait Daniel, pas très loin de le répondre, ce mot qu'il attendait. Il la crut touchée et ajouta d'un ton de prière où tremblait un avant-goût des reposantes jouissances de la mort :

— N'est-ce pas?… vous voulez bien?

Cette phrase, l'accent surtout dont il la prononça, ralluma toute sa colère.

— Vraiment! fit-elle, en crachant au foyer sa cigarette éteinte. C'est pour cela que tu es venu?… Tu avais assez de moi, alors tu t'es dit : Je vais la supplier de partir, et elle partira. Trop heureuse!… Tu avais assez de boue, de scandale, et tu t'es dit : Je vais aller la supplier de finir, et elle finira. Trop heureuse! Ah! ah!… C'est comme ce monsieur de tantôt, avec cette différence que lui m'offrait de l'argent, au lieu que, toi, c'est un cadavre… Merci! Je n'en tiens pas.

— Et, croisant les bras, elle reprit d'une voix qui se démontait à mesure : « Je vous trouve épatants, vous autres! Et ma vengeance dans tout ça [1]? Qu'en faites-vous?… N'en faut plus, de la vengeance!… Parce que vous avez votre compte, ce n'est

1. Sa vengeance est la seule chose qui rattache la Le Vassart déchue à « la belle Mme Le Vassart », et elle s'y accroche dérisoirement — comme le Lorenzaccio de Musset s'accroche au meurtre du duc, qui seul peut donner un sens à sa déchéance —, lors même que la mort prochaine de Daniel rend cette vengeance aussi inutile que la mort du duc de Florence.

pas une raison pour que je l'aie, moi! C'est moi que ça regarde, peut-être, et ce sont mes affaires… Savez-vous si j'en ai assez, moi, si je suis disposée à partir, moi, à finir, moi?… Partir! Finir!… Non! Mais ils sont impayables, tous les deux! Quand ça commence à devenir intéressant… Attendez la cinquième acte, sacristi!… Oui, je comprends, le marché était avantageux… Et tu n'aurais pas été fâché de te tuer à ce prix-là… Car tu souffres… car tu meurs… Va! tu n'es pas au bout… Ah! tu t'imaginais que j'allais te débarrasser d'une vie embêtante, te procurer une bonne petite mort bien tranquille, en te promettant des tas de choses, de m'appeler le restant de mes jours madame Durand ou Duval… de m'établir bigote dans un sale trou de province… où on n'entendrait plus jamais parler de moi? »

Terrible, le corps démonté comme la voix, elle avait marché sur lui par petits pas bondissants et ce fut en pleine figure qu'elle lui jeta ceci : « Pas de ça, Lisette!… Et je te jure bien que la Le Vassart fera encore du bruit dans Landerneau. »

— Malheureuse! gémit Daniel, qui se retira avec un tremblement. — Car cette haleine ardente lui chauffait la peau comme un vent d'incendie.

Elle releva le mot : « Malheureuse!… Heureuse, tu veux dire. Oh! oui, bien heureuse de te voir si bas, toi qui étais si haut, de te voir si moribond, toi qui étais si vivant!… Tu étais beau, tu es devenu hideux… Regarde-toi plutôt… Je t'ai menti tout à l'heure. Si, je t'attendais… il y a belle heure que je t'attends… Et tu as été bien inspiré de venir, parce qu'un moment pareil à celui-ci… ça efface tout, vois-tu, tant ça contient de bonheur… Ah! je te hais, poursuivit-elle, le menaçant de ses bras décroisés. Je te hais… Tu souffres?… Tant mieux! Crois-tu que je n'ai pas souffert, moi?… Et tu parlais de pitié!… Misérable!

La voix lui mollit un peu, comme si des pleurs volontairement retenus l'imbibaient, et elle demeura un instant immobile, sans autre mouvement qu'un petit geste tremblé de ses mains à son front : « De pitié… toi… toi, qui m'as faite ce que je suis… la maîtresse d'un Bougnol! »

Daniel eut une espèce de haut-le-cœur : « Oh! » Il ferma les yeux; et, songeant qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'empêcher ces choses, un doute aigu lui creva l'âme : il se demandait si ce

n'était pas un crime parfois que le devoir, et s'il n'eût pas mieux valu jadis acheter au prix d'une faute ce monceau d'horreurs et ce tas d'infamies [1].

— De quoi te plains-tu ? reprit-elle. C'est ton œuvre. Est-ce que j'en serais là sans toi ?... Au fond, je n'étais pas si mauvaise... Qu'est-ce que je voulais ? T'aimer, me faire aimer de toi... C'était donc bien mal ?... À cause de ton père, hein ?... Bah ! l'amour est enfant de Bohème, les lois ne sont pas faites pour lui... Et puis avec ça qu'il avait le droit d'être difficile, ton père ! Avec ça qu'il se gênait pour me tromper, pour...

— Assez ! assez ! supplia Daniel.

— ... m'étaler, pour m'offrir et battre la caisse avec ma beauté [2] !... Sais-tu qu'il avait essayé de m'avoir avant que je sois sa femme ?... Et par deux fois, s'il te plaît !... Voilà l'homme, mon cher, à qui tu m'as sacrifiée... Et j'admets encore avant... Mais après, puisqu'il était mort, puisque je l'avais... Car c'est moi... tu ne t'en es jamais douté ?... C'est moi qui l'avais prévenu par une lettre anonyme... oh ! sans te nommer... Je ne pensais alors qu'à mourir avec toi.

— Ah ! je vous en supplie, assez ! assez ! sanglota Daniel, qui eut un geste de retour effrayant, comme s'il allait bondir.

— Ça t'a bien avancé, du reste ? Tu ne voulais pas de tache sur ce nom, pas de boue sur cette mémoire... eh bien ! tu vois ce que j'en ai fait, de ce nom, tu vois ce que j'en ai fait, de cette mémoire ? J'ai commencé par un noble et par une Altesse... j'en suis à un dompteur. À qui le tour ? cria-t-elle en éclatant de rire, tandis que, frémissante et grandie, semblable à quelque Érynnie féroce déchaînée, elle fonçait sur Daniel qui rompait, les bras hauts, implorant du silence.

— Assez ! assez !

1. Hyperbole mélodramatique, comme est mélodramatique toute la scène. Le doute, tardif, de Daniel amène à remettre en question le devoir filial et la loi du père, auxquels il a, pour rien, sacrifié sa vie et celle de Jane. Mais il est trop tard, alors que Germaine Lechat, elle, aura la force morale et intellectuelle de s'émanciper plus tôt en transgressant tous ses pseudo-devoirs de fille.

2. Quelques mois plus tard, Mirbeau emploiera la même expression, « battre la caisse », à propos de la pseudo-charité : « Ses saltimbanques battent la grosse caisse sur la peau des victimes » (« Les Fêtes de charité », *Le Gaulois,* 6 octobre 1884).

— Non, pas assez! Jamais assez!… J'ai couché avec la rue, je coucherai avec le ruisseau… entends-tu?… Va te tuer maintenant, va! Je n'ai plus rien à te dire… À moins cependant que tu ne veuilles me faire honneur de dîner avec nous… sans cérémonie! Tu verrais quel bel homme c'est que mon amant… Aussi, je l'aime… et puis aimable… Je t'ai dit? Il met du vin dans son potage et il chante au dessert… Il faut l'entendre envoyer :

J'avais mon pompon…

On n'a pas été pour rien fort ténor au théâtre de Montp'lier… Eh! mon Dieu! Il n'en est pas plus fier… Tu ne serais pas à côté de lui depuis cinq minutes qu'il t'appellerait : « Ma vieille! »… N'aie pas peur! je trouverai au-dessous… en cherchant bien.

— Non! plus personne… personne! fit Daniel d'une voix sourde. — Et ses yeux, des yeux fous, démesurément ouverts, semblaient chercher quelque chose dans la pièce.

Alors il aperçut le petit poignard à manche de jade sur un meuble; il le saisit d'un geste violent, et, se retournant comme Jane venait au-devant de lui, la bouche fripée de son sourire de drôlesse, il le lui enfonça entre les seins.

Elle fit : « Ah! » et, sans bien comprendre, resta une seconde étourdie, les yeux fixes, pendant que lui reculait, reculait. Puis un flot noir ayant jailli soudain de la blessure, son visage entier prit un air d'épouvante; elle toussa ces mots pêle-mêle avec du sang : « Assass… assass…! » et, les deux mains crispées au manche qu'elle tâchait de ravoir, elle tourna deux fois sur elle-même. Au troisième, ses jambes fléchirent, et, d'un bloc, elle se renversa, comme fauchée, dessus la peau d'ours blanc.

Le bruit de ce corps écroulé qui beugla dans la chambre rendit l'être à Daniel. Il entrouvrit ses paupières qu'il avait tenues fermées pendant cet horrible tournoiement d'agonie, et, ayant vu Jane couchée sans mouvement de toute sa longueur, il tomba à genoux contre elle en poussant un grand cri. Puis, d'un ton creux, hoqueté, il prononça son nom : « Jane! » Et, penché sur cette morte dont l'aspect avait gardé une terreur de vie, il semblait dans l'anxiété d'une réponse.

Comme rien n'avait bougé, il lui redressa la tête à pleins bras, mit sa bouche plus près afin qu'elle entendît mieux, si elle pouvait entendre, et fit par deux fois : « Jane!... Jane! » laissant entre chaque appel un long et tremblant intervalle de silence.

Un filet rouge, coulé de la poitrine, s'était épanoui en flaque dans la fossette du menton, et, maintenant, à cause de la pente contraire, gouttait de chaque côté ainsi qu'une barbe de sang. Doucement avec son mouchoir il l'étancha, appela encore : « Jane! », mais d'une voix ferme, rassurée, qui n'avait plus de hoquets, qui n'avait pas de sanglots, et attendit, très calme, en un grand repos de conscience.

Alors se passa une chose étrange : cette belle figure effarée, labourée par les derniers spasmes, s'apaisa, redevint sereine; la bouche eut une espèce de sourire; et des yeux, qui parurent ranimés d'un pardonnant regard, deux larmes lentement glissèrent dans la pâleur des joues.

Daniel resta quelques minutes à se repaître de cet apaisement, de ce sourire, de ce pardon. Puis, comme il avait voulu que rien ne pût désormais souiller ces orbites immuablement ouverts, il replia sur eux les paupières déjà froides, et, reposant avec des mains ardentes cette tête alourdie par ce rien pesant qui est la mort, il sortit, de l'allure sérieuse d'un homme qui vient d'accomplir un grand devoir.

Une voiture passait devant la porte de l'hôtel; il y monta et donna ordre de le conduire à la gare Saint-Lazare. Une heure et demie plus tard il descendait de wagon à Ville-d'Avray et s'acheminait vers les étangs par un chemin qu'il avait fait souvent, mais jamais d'un pas si vite ni d'un cœur si léger. Quand il eut atteint la levée qui sépare les deux lacs, il s'arrêta, promena ses yeux tout autour et se recueillit dans une contemplation pieuse qui était une prière en même temps qu'un adieu à cette éternelle clémente nature, que son âme d'artiste avait beaucoup aimée, et à ce paisible horizon de nuit, où sa mémoire voyante apercevait les chers soleils d'autrefois.

C'était une belle heure et un bel endroit pour mourir. La lune dans son plein, mais enveloppée de nuages, avait une douceur de veilleuse brûlant au fond d'un vase de lait; il s'en détachait des draperies bleuâtres, qui mollement se balançaient parmi les boules floconneuses des saules et traversaient les roseaux d'une

sorte de route claire que des frissons chatoyants parcouraient. Il pleuvait un peu ; et le reste de vent qu'il faisait secouait dans l'eau tantôt des gouttes musicales, tantôt un froufrou de feuilles sèches qui voltigeaient longtemps comme des papillons de nuit. Et cela sentait très bon le bois humide.

Une chouette miaula loin par delà le Cordon du Sud. On eût dit que Daniel attendait ce signal. Ayant cherché la place où se tenait l'étoile d'habitude, il lui sourit, et, la tête toujours haute, marcha vers le bord.

… Le vieil étang [1], troué par cette chute soudaine, jeta une clameur profonde, qui se perdit dans le vent. Il y eut quelques remous, quelques bouillonnements ; beaucoup de cercles coururent en s'élargissant, en s'effaçant peu à peu ; et de la mort de cet homme il ne resta pas plus que du ricochet d'un enfant [2].

1. Ellipse : le suicide de Daniel n'est pas plus évoqué que celui de Lucien, de *Dans le ciel,* ou que le viol de Sébastien Roch ou celui de Julia Forsell, dans *L'Écuyère.* Dans la dernière des *Lettres de ma chaumière* de 1885, « Paysages d'automne », Henri, un amant trahi par celle qu'il aime, également nommée Jeanne, se suicide aussi en se noyant, mais là encore rien n'est raconté : « Et mourant et tout pâle, je suis parti vers la grande rivière… Adieu, petite Jeanne ; il n'y a plus de petit Henri » (Laurent, 1885, p. 432).

2. L'abbé Jules souhaitera mourir ainsi, « sans secousses » et sans laisser de traces, « pareil à ces jolis animaux des forêts dont on ne retrouve jamais la carcasse et qui disparaissent, volatilisés dans les choses » (chapitre III de la deuxième partie).

Repères bibliographiques

Sur La Belle Madame Le Vassart

— Herzfeld, Claude, compte rendu de *La Belle Madame Le Vassart, Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, Angers, 2002, pp. 272-276.

— Kálai, Sándor, « Sous le signe de Phèdre : *La Belle Madame Le Vassart* et *La Curée* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, 2003, pp. 12-30.

— Michel, Pierre, « Mirbeau et Zola : de nouveaux documents », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 1, Angers, 1994, pp. 140-150.

— Michel, Pierre, « Quand Mirbeau faisait le "nègre" », *in* Actes du *Colloque Octave Mirbeau* du Prieuré Saint-Michel, juin 1991, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, pp. 81-111.

— Michel, Pierre, « Introduction » à *La Belle Madame Le Vassart, in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, 2001, tome II, pp. 673-686.

— Michel, Pierre, « Les hystériques de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 17-38.

— Michel Pierre, « Mirbeau et l'hystérie », *in Écriture et maladie,* Actes du colloque d'Angers, Imago, Paris, 2002, pp. 71-84.

— Michel, Pierre, « Mirbeau, Camus et la mort volontaire », Actes du colloque de Lorient sur *Les Représentations de la mort,* Presses universitaires de Rennes, novembre 2002, pp. 197-212.

— Michel, Pierre, « Mirbeau & la négritude », Éditions du Boucher, Paris, 2004, pp. 4-32, disponible en libre téléchargement (www.leboucher.com).

Dans la vieille rue

Dans la vieille rue, ou le sacrifice inutile

« *La pourriture des milieux mondains* »

En 1891, à propos de *Flirt,* de son fidèle ami et complice Paul Hervieu, Mirbeau évoque avec un profond dégoût « la pourriture des milieux mondains » [1]. Quatre ans plus tard, à propos du nouvel *opus* de son confident, *L'Armature,* il récidive et précise : « M. Paul Hervieu, en étudiant son époque, ne peut s'abstraire de son époque. Et comme il a le don de voir [2], comme il a l'habitude de regarder, non en spectateur indifférent, que satisfait le premier mensonge venu, mais en philosophe passionné de vérité, l'être humain aux prises avec les engrenages de ses passions, de ses instincts, et les fatalités de son milieu social, il est bien évident qu'il a dû rendre l'homme ressemblant à lui-même, et nous montrer, à l'éclatante lumière de son merveilleux talent, ce petit cloaque de boue — rose et parfumé, mais de boue — qu'est le cœur des mondains. » [3] Or c'est précisément le programme que, pour sa part, Mirbeau a mis en œuvre dans les romans qu'il a rédigés comme « nègre », aussi bien dans *L'Écuyère* et *La Maréchale,* parus sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne, que dans un roman paru sous le pseudonyme de Forsan, *Dans la vieille rue,*

1. Octave Mirbeau, « Paul Hervieu », *L'Écho de Paris,* 18 août 1891 (article recueilli dans ses *Combats littéraires,* à paraître).

2. Mot important : le véritable écrivain est plus qu'un observateur : un « voyant ».

3. « *L'Armature* », *L'Écho de Paris,* 24 février 1895 (article recueilli dans les *Combats littéraires*).

publié une nouvelle fois par Paul Ollendorff, et mis en vente le 2 avril 1885 [1].

Forsan est le pseudonyme d'une écrivaine italienne et féministe avant la lettre, Dora Melegari, née à Lausanne le 27 juin 1846 et décédée, à Rome, le 2 août 1924. Elle est la fille du juriste piémontais Luigi-Amedeo Melegari (1807-1881), devenu, après l'achèvement de l'unité italienne, député, sénateur, et, pour finir, en 1876-1877, ministre des Affaires étrangères. Les romans qu'elle a commandés à Mirbeau [2] sont centrés autour de figures féminines, victimes de la société bourgeoise de la prétendue Belle Époque, où patriarcat, christianisme et mercantilisme conjuguent leurs efforts pour mieux écraser la femme. *Dans la vieille rue* est le récit, pathétique et bouleversant, d'un « sacrifice inutile », celui d'une jeune fille aussi innocente que le sera Sébastien Roch, et victime expiatoire de ce « petit cloaque de boue qu'est le cœur des mondains ». Pour que nul n'en ignore, le romancier a doté son héroïne du prénom fortement connoté de Geneviève, comme le sera cinq ans plus tard celui de Sébastien Roch [3]. Il rappelle tout à la fois la sainte catholique qui, selon la légende, aurait protégé Paris contre les Huns; Geneviève de Brabant, héroïne de la *Légende dorée,* de Jacques de Voragine, épouse fidèle, diffamée et sacrifiée; et l'héroïne éponyme du roman de Lamartine (1850), pauvre servante totalement dévouée et altruiste [4], qui se sacrifie au bonheur de sa sœur cadette, à laquelle elle sert de mère, comme Geneviève Mahoul se sacrifiera pour son frère.

1. C'est le premier des romans « nègres » que j'ai pu identifier, grâce à une lettre de Mirbeau à Ollendorff de mars 1885 (*Correspondance générale* de Mirbeau, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003, tome I, p. 373). Deux traductions en seront publiées (en italien et en espagnol).

2. Selon toute vraisemblance, Mirbeau a déjà rédigé pour elle trois romans : *Expiation*, petit volume dépouillé comme une épure, paru sans nom d'auteur en 1881 chez Calmann-Lévy, *Marthe de Thiennes* (1882) et *Les Incertitudes de Livia* (1883), publiés chez Ollendorff.

3. Voir sur ce point l'excellente introduction d'Ida Porfido à sa traduction italienne de *Sébastien Roch,* à paraître en 2005 aux Éditions Marsilio, Venise.

4. Dans *Le Journal d'une femme de chambre,* Mirbeau donnera une vision démystificatrice, totalement opposée à celle de Lamartine, des relations entre maîtres et domestiques.

Sa pitoyable destinée apparaît comme un réquisitoire contre une société profondément inégalitaire, organisée en castes, où les faibles et les innocents ne peuvent être qu'écrasés par une minorité de nantis. Les dominants sont en effet protégés par une homicide et inébranlable bonne conscience et par des préjugés de caste qui ne donnent aucune prise sur eux et qui, en les libérant de principes moraux tout juste bons pour les imbéciles, les pauvres et les faibles, sont bien armés pour l'emporter, dans la lutte impitoyable pour la vie. Ainsi en va-t-il de la comtesse de Crussolles, ou de Serge Lybine, qui ne cherchent qu'à s'amuser, à satisfaire leurs caprices de gens oisifs et blasés, et qui traitent les autres comme de simples objets à manipuler et à jeter après consommation. Au même titre que *L'Écuyère* et que *La Belle Madame Le Vassart, Dans la vieille rue* est donc une démystification en règle de la bonne société. Même le moins pourri de ces mondains, le capitaine de Briare, doté d'une bonne volonté qui tranche sur ses congénères, se révèle, dans l'épreuve, totalement incapable de se libérer des préjugés corrosifs accumulés au fil d'années de décervelage, dans la famille, au collège et maintenant à l'armée, corps aristocratique par excellence. À plus forte raison les autres, que ne tenaille pas la moindre morsure du doute…

Ce qui confère à ces gens leur trompeuse respectabilité, aux yeux des miséreux de ce monde, et leur garantit du même coup l'impunité, c'est, outre le prestige de la naissance, le pouvoir de l'argent. Dans une société darwinienne où seule est crainte et respectée la richesse, fût-elle particulièrement mal acquise [1], la pauvreté est en effet perçue comme un symptôme dégradant d'infériorité congénitale [2] et, partant, comme un signe de vulgarité digne de tous les mépris. Dans la société bourgeoise, les pauvres n'ont aucun poids, parce qu'il leur manque le sésame qui

1. Mirbeau en donnera une illustration particulièrement grotesque avec le respect usurpé dont bénéficient les Lanlaire, larves humaines dotées d'un patrimoine d'un million, dans *Le Journal d'une femme de chambre* (1900).

2. Mirbeau s'oppose aux thèses scientistes de Cesare Lombroso, annonciatrices de la sociobiologie états-unienne de ces dernières décennies, qui nient toute responsabilité de la société dans la délinquance, la prostitution et la misère, mises sur le compte de l'atavisme et de la dégénérescence. Voir Pierre Michel, « Mirbeau et Lombroso », à paraître en mars 2005 dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 12.

ouvre toutes les portes et qui permet de tout acheter : l'argent. Sous le règne du mercantilisme, que Mirbeau ne cessera plus de dénoncer, notamment dans sa célèbre comédie de 1903 *Les affaires sont les affaires* [1], tout est réduit à l'état de marchandise, la seule valeur qui compte est la valeur marchande, tout se vend et tout s'achète : il suffit d'y mettre « le juste prix ». Le pouvoir, le prestige, le succès, le talent, les honneurs… et aussi les femmes !

Car le patriarcat, vieux de quelques millénaires d'oppression du deuxième sexe, s'est adapté sans mal au règne de la bourgeoisie et au culte de l'argent, et les femmes continuent de n'y être qu'un cheptel à la disposition des mâles et soumis à l'inflexible loi de l'offre et de la demande. Et la demande est diverse… Aussi bien y en a-t-il pour tous les goûts et pour toutes les bourses, depuis celles qui se louent, au quart d'heure ou au mois, jusqu'à celles qui se vendent pour la vie, dans le cadre du mariage monogamique. Pour Mirbeau, les hommes « s'approprient » collectivement les femmes et ne voient en elles que des objets de possession à rentabiliser au mieux de leurs caprices ou de leurs intérêts, que ce soit pour leurs plaisirs ou pour leurs affaires, que ce soit dans les salons mondains où on pourra les exhiber, ou derrière un comptoir, dans l'attente du chaland, comme Joseph avec Célestine dans le dernier chapitre du *Journal d'une femme de chambre*. Le sacro-saint mariage, si respectable en apparence, et qui est au centre de stratégies matrimoniales abondamment illustrées par les romans et les pièces de théâtre du XIXe siècle, n'est, aux yeux du romancier, qu'un vulgaire et odieux maquignonnage, dont *Les affaires sont les affaires* nous présentera un nouvel exemple édifiant. Les négociations-marchandages se déroulent entre le père et le futur mari, les propriétaires successifs, et la femme-marchandise y est toujours sacrifiée à des considérations qui la dépassent et à des préjugés d'un autre âge. C'est ce prétendu « destin » de la femme que dénoncera avec dégoût Germaine Lechat, héroïne des *Affaires*, que son créateur dotera d'un fort caractère et qui proclamera les droits inaliénables de son sexe à l'indépendance économique,

1. Elle est recueillie dans le tome II de notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003.

affective et sexuelle, au grand scandale des critiques de théâtre — qui étaient tous des mâles, cela va sans dire… Les autres femmes, moins courageuses, moins lucides aussi, se soumettent à ce prétendu « destin », qui n'est pourtant nullement écrit dans leurs gènes, et vivent comme des étrangères aux côtés d'un inconnu auquel elles sont indifférentes, telle Lizzie de Crussolles — qui, tout en appartenant à la caste des exploiteurs sans scrupules, n'en est pas moins, à sa façon, une victime du patriarcat —, ou sont livrées à des promiscuités choquantes, telle Geneviève Mahoul, qui doit subir les désirs d'un mari qui lui répugne : espèce de viol conjugal, relevant de l'indicible, que Mirbeau réduira à une ligne de points, procédé déjà employé dans *L'Écuyère* et qu'il reprendra dans *Sébastien Roch.* On est bien loin de l'image idéalisée du mariage qui a cours dans la littérature aseptisée de l'époque…

Néanmoins, si vive que soit la critique de la société en général, et de la loi des Pères en particulier [1], le romancier ne cède pas pour autant à un manichéisme suspect. Les mondains qu'il met en scène sont, certes, rendus odieux par leur égoïsme et leur bonne conscience obtuse, mais ils ne sont pas individuellement responsables de ce qu'ils sont : simple produit de leur éducation et de leur milieu [2], ils reproduisent, comme dirait Bourdieu, et sans même en avoir une claire conscience, des valeurs et des comportements propres à leur classe et à leur sexe. Surtout, Mirbeau préserve leur complexité psychologique et crée des personnages véritablement humains, pétris de contradictions, comme le seront plus tard Isidore Lechat des *Affaires* ou le baron Courtin du *Foyer* [3], de sorte que, sans aller jusqu'à nous apitoyer sur leur compte quand il leur arrive à leur tour de souffrir, comme tout être humain, nous ne les détestons pas autant que certains de

1. Mirbeau dénoncera souvent le pouvoir du Père, et les déformations durables qui s'ensuivent, notamment dans *Le Calvaire, Sébastien Roch* et *Dans le ciel.*

2. Dans son roman *Dans le ciel,* de 1892-1893 (disponible sur le site des Éditions du Boucher), Mirbeau parlera à ce propos de « legs fatal ».

3. Comédie représentée en 1908 et recueillie dans le tome III du *Théâtre complet* de Mirbeau.

leurs actes pourraient nous y inciter. Par exemple, le séducteur professionnel qu'est Serge Lybine, tout prêt à sacrifier sans scrupules l'agneau innocent que le romancier-destin place sur sa route, n'en est pas moins, en même temps, accessible à la pitié pour sa victime et au remords de sa mauvaise conduite, et même capable d'actions désintéressées : cette dualité lui donne une profondeur dostoïevskienne. De même, le brave capitaine de Briare, qui se croit prêt à sacrifier ses préjugés nobiliaires et le qu'en dira-t-on ? à son amour pour une pauvresse, ce qui le rend *a priori* sympathique, est, en même temps, complètement indifférent au sort du frère de sa future, en qui il ne voit qu'un obstacle et qu'il tue mentalement sans le moindre scrupule. Il n'est pas jusqu'à la comtesse Lizzie de Crussolles qui, en dépit de ses yeux verts et de sa crinière rousse, attributs traditionnels de la femme fatale dont sera également dotée la Clara du *Jardin des supplices,* ne soit, malgré sa cruauté de femme capricieuse et sans cœur, capable aussi de délicatesse, voire de pitié, au moment même où elle vient d'accabler froidement la pauvre Geneviève d'ignominies blessantes.

Certes, on ne saurait encore parler de cette « psychologie des profondeurs » que Mirbeau ne mettra vraiment en œuvre que dans *Le Calvaire* et *L'Abbé Jules.* Reste que le goût de la complexité des âmes humaines, qui ne sauraient se ramener à un mécanisme régulier, traduit peut-être déjà l'influence des romanciers russes, et notamment de Dostoïevski, dont Mirbeau a pu lire *Humiliés et offensés* et *Crime et châtiment.* Méritoire est l'effort du romancier pour rompre avec la « psychologie en toc » de son ex-ami Paul Bourget, autant qu'avec le déterminisme psycho-physiologique d'Émile Zola, qui lui paraît par trop simpliste et réducteur. C'est ce qui confère aux personnages une charge d'humanité qui interdit de réduire *Dans la vieille rue* à un simple roman à thèse ou à un vulgaire pamphlet contre les Tartuffes du « beau monde ».

« Engrenages » & « fatalités »

Comme dans les romans précédents signés Bauquenne, et comme dans ceux de Paul Hervieu évoqués plus haut, Mirbeau a mis au point une « machine infernale », pour reprendre la formule de Cocteau, où se combinent les « engrenages » des

passions et des instincts, d'un côté, et les « fatalités » du milieu social, de l'autre. Une nouvelle fois nous avons affaire à un roman en forme de tragédie, qui se déroule en trois actes, auxquels correspondent les trois parties du récit : le premier présente le décor et les protagonistes et expose les données de la situation dramatique ; le deuxième noue le drame ; et le troisième le dénoue, pour le pire, comme il se doit. Extrêmement concentrée dans le temps (neuf mois seulement séparent le premier chapitre du dernier), elle respecte classiquement l'unité de lieu (tout le roman est situé à Hyères, qui n'est pourtant pas plus nommé que ne le sera Luchon dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*) et l'unité d'action : un conflit moral qui tenaille la pauvre Geneviève, déchirée entre l'imprescriptible droit au bonheur et une morale sacrificielle — ou, plus banalement, entre l'amour et le devoir.

L'impression de fatalité n'est pas le produit d'un déterminisme mécaniste, comme celui qui est à l'œuvre dans *Les Rougon-Macquart,* mais elle résulte de forces obscures qui agissent sur nous à notre insu et nous tirent à hue et à dia : « mélange de forces intérieures et d'impulsions extérieures qui dirigent notre destinée et que nous ne saurions ni définir, ni déterminer », comme le note le romancier, décidément mûr pour recevoir et mettre à profit la « révélation » de Dostoïevski, en totale rupture avec le scientisme dominant à l'époque, pour qui la science a le pouvoir de rendre compte de tout en ramenant le complexe à des déterminismes élémentaires — trop élémentaires pour n'être pas suspects, aux yeux de Mirbeau [1].

Ces « forces intérieures », ce sont en l'occurrence celles que la Nature aux desseins impénétrables a placées dans toutes les créatures sexuées, y compris les humains, pour assurer la perpétuation de l'espèce en poussant mâles et femelles à se rapprocher, selon la vulgate schopenhauerienne à laquelle s'est rallié Mirbeau, comme beaucoup d'autres écrivains de l'époque. Dans

1. Sur cette critique du scientisme, voir nos articles « Mirbeau et la raison », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, 1999, pp. 4-31, et « Mirbeau et le concept de modernité », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 11-32.

une prosopopée [1] éloquente à cet égard, et didactique autant que poétique, Geneviève se met à l'écoute de « la nature entière », qui proclame à qui mieux mieux le droit inaliénable au bonheur et le triomphe de l'amour; comme toutes les femmes, qui sont avant tout des êtres de nature selon Mirbeau [2], elle sent en elle une « complice » qui vient « de lui révéler une partie de ses mystères et de sa force »; et, dans l'ivresse qui la saisit, elle est toute prête à céder à ces pulsions incontrôlées, qui viennent de transmuer une jeune vierge candide en une femme désireuse d'accomplir sa mission. Mais grande est sa surprise de découvrir en elle ces « forces » insoupçonnées, et elle en éprouve une véritable « peur ».

Quant aux « forces extérieures », ce sont celles de la civilisation chrétienne contre-nature, qui « divinise la souffrance » et, depuis près de deux millénaires, sanctifie le sacrifice et exige son lot de victimes expiatoires. Elles s'incarnent dans le vieux cimetière chargé de siècles, dans l'Angélus — comme dans la célèbre toile de Millet —, et dans ce vieux curé vers lequel se tourne Geneviève en quête d'une aide spirituelle. Pour cette morale répressive, si contraire à l'éthique naturiste, « l'amour n'est qu'une chimère » [3] et « le sacrifice seul rachète l'éternité », parce qu'il est « d'essence divine » — comme chez les Aztèques, auxquels les *conquistadores* ont pu imposer d'autant plus facilement leur foi qu'elle reposait sur une logique similaire à la leur. Les lecteurs de Mirbeau reconnaîtront le ressort de ses romans à venir — notamment *L'Abbé Jules, Sébastien Roch, Le Jardin des supplices* et *Dingo* — dans ce conflit entre Nature et Culture, entre le

1. On retrouvera des prosopopées dans deux œuvres conçues la même année que *Dans la vieille rue* : les *Lettres de ma chaumière* (qui seront publiées en novembre 1885) et *Le Calvaire,* premier roman signé Mirbeau, qui paraîtra en novembre 1886, également chez Paul Ollendorff (il est disponible sur le site des Éditions du Boucher). On en trouvait déjà plusieurs, plus poétiques que didactiques, dans *La Maréchale*, roman paru en 1883 sous la signature d'Alain Bauquenne (et accessible sur le site des Éditions du Boucher).

2. Voir notamment le « Frontispice » du *Jardin des supplices,* dans le tome II de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris, 2001 (disponible également sur le site des Éditions du Boucher).

3. L'abbé Jules, du roman homonyme de 1888, parlera aussi de « chimère », mais à propos de Dieu.

paganisme, qui imprègne encore la terre provençale [1], et le christianisme, qui l'a supplanté — et qui, à vrai dire, fouaille les pauvres Bretons beaucoup plus que les Provençaux —, entre les instincts qui poussent droit et ne trompent pas [2] et la société qui déforme [3], mutile et aliène, entre le droit de l'individu au plaisir et à l'épanouissement, et son appropriation par la société au nom de valeurs transcendantes qui sont autant de mystifications (Dieu, la patrie, la civilisation, le progrès, etc.).

Pas plus que ne le sera Sébastien Roch, Geneviève Mahoul n'est en mesure de faire face à cet affrontement de forces contradictoires qui la dépassent. Comme l'*alter ego* du jeune Octave, elle n'a pas reçu l'éducation familiale et sociale qui aurait pu lui fournir, comme à d'autres, les armes intellectuelles ou les recettes pratiques grâce auxquelles il est possible de se défendre. À l'instar des adolescents du collège de Vannes offerts en pâture [4] aux appétits de prêtres violeurs d'âmes et de corps, elle est exposée sans protection aux désirs des mâles en quête de proies, que ce soit pour le mariage ou pour la consommation immédiate. Et, pas plus que le candide Sébastien, elle ne voit clair dans les pulsions obscures qui la travaillent à son insu, ni dans les désirs qu'elle éveille, incapable du même coup d'élaborer une tactique, de se construire une éthique personnelle, et de faire les choix qui seraient les plus judicieux pour elle. Elle subit donc de plein fouet les déchirements de dilemmes successifs, et, quelle que soit sa décision, elle est sûre de perdre, car, à la différence des héros cornéliens, qui étaient largement au-dessus de l'humanité moyenne [5], elle n'est qu'une femme ordinaire, hors d'état de dépasser les contradictions qui la broient. Elle est d'autant plus misérable et pitoyable que, pour avoir eu un moment l'illusion

1. Ce n'est sans doute pas un hasard si Mirbeau a situé son récit en Provence, dont le nom rappelle qu'elle était une province romaine bien avant le reste de la Gaule, plutôt que dans l'Ouest de la France, en Bretagne et en Normandie, comme dans nombre de ses contes et romans ultérieurs.

2. *Sébastien Roch* (1890) opposera, très rousseauistement, la raison qui trompe et l'instinct infaillible.

3. *Sébastien Roch* sera précisément le roman de la déformation.

4. L'image de la pâture est explicite dans *Sébastien Roch*.

5. C'est précisément ce que leur reproche Mirbeau, qui ne voit en eux que des héros en carton-pâte, et non des êtres humains dotés de chair et d'âme.

cornélienne d'être la seule maîtresse de ses choix [1], elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même : quoi qu'elle fasse, elle sera toujours coupable à ses propres yeux, et aussi aux yeux des autres, qui se feront un malin plaisir de le lui seriner.

Le choix de la forme du roman-tragédie n'est pas neutre. Non seulement parce que le dénouement tragique, où des innocents sont laminés, est bien de nature à susciter l'émotion — et accessoirement à assurer les recettes de l'éditeur, qui est partie prenante dans l'affaire [2] ! Mais aussi et surtout parce qu'elle constitue une bonne occasion de manifester l'ironie du romancier, comme ce sera de nouveau le cas dans *Sébastien Roch*. Car ce qu'on appelle « ironie du sort », que Mirbeau nomme plutôt « ironie de la vie », ce n'est jamais, dans une œuvre narrative, que l'expression de l'ironie du romancier qui tire les ficelles, qui place ses pièces sur l'échiquier du destin, qui manipule et piège à loisir ses personnages et, à l'instar du dieu de Rimbaud, semble prendre plaisir à les voir se débattre atrocement entre les mâchoires d'effrayants dilemmes, comme les Chinois suppliciés du *Jardin* qui se tordent sous l'œil fasciné de la voyeuriste Clara.

En l'occurrence, en quoi consiste cette « ironie de la vie » ? Pour l'essentiel, en ce que le sacrifice de son amour et de son bonheur que consent Geneviève Mahoul, dans l'espoir d'assurer le salut de son petit frère infirme, se révèle complètement inutile, comme si, dans un univers où tout, décidément, va à rebours des aspirations de l'homme à la justice, chaque bonne action devait aussitôt recevoir sa punition : au retour de son odieux voyage de noces, elle découvre en effet avec horreur que le petit Maximin vient de mourir, et, circonstance aggravante, sans qu'elle ait été présente pour lui apporter son aide au cours de son agonie ! Avec lui disparaît le sens qu'aurait pu avoir son sacrifice, devenu « absurde ». Et aussi la « récompense » que le vieux curé lui

1. C'était déjà le cas des deux héros de *L'Écuyère* (1882). Ce roman est recueilli dans le tome I de l'*Œuvre romanesque* et disponible sur le site des Éditions du Boucher.

2. Il résulte en effet de la lettre de Mirbeau à Ollendorff de mars 1885 (cf. note 1, p. 818) que l'éditeur est parfaitement au courant. Il est même vraisemblable que c'est lui qui lui a passé commande de *Jean Marcellin*. Voir Pierre Michel, « Le Mystère *Jean Marcellin* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 7, Angers, 2000, pp. 4-27.

avait laissé miroiter, sous prétexte que tout sacrifice la comporterait en lui-même… Elle aura donc été dupée de bout en bout, et l'ironie du romancier — où l'on peut aussi voir une très moderne auto-ironie, une distance par rapport à son propre récit, comme à la fin de *La Belle Madame Le Vassart* — met en lumière la mauvaise pioche de ceux qui ont eu le tort de parier pour un dieu qui, à l'expérience, se révèle absent, sadique, sourd ou impuissant.

Mais l'ironie du destin — et du romancier — ne se contente pas de ce coup de patte. Pour renforcer le caractère à la fois atroce et dérisoire du sort de l'innocente, voilà qu'un beau jour elle se remet à espérer, comme si le bonheur redevenait envisageable, alors qu'elle s'était résignée à son triste sort et qu'elle n'accomplissait plus que mécaniquement sa tâche, par la simple force d'inertie. Alors en effet reparaît le tentateur, le Russe Serge Lybine, qui lui fait entrevoir une vie d'aisance et de plaisir et luire l'espoir d'une véritable « délivrance ». Un moment elle est tentée par la perspective d'une vie de femme entretenue et adultère, qui, à défaut d'être respectable, lui ouvrirait du moins une issue de secours. Certes, elle l'écarte vite, au nom de la « conscience du bien et du mal » que lui a inculquée une imprégnation chrétienne et bourgeoise. Mais, si brève qu'ait été cette tentation de l'émancipation, elle est suffisante pour lui faire sentir plus douloureusement encore l'horreur de son emprisonnement à jamais dans une vie absurde et décolorée : « Les horizons entrevus se fermaient pour toujours… »

Ainsi, le romancier-destin joue avec la naïve Geneviève comme le chat avec la souris, et ne lui fait miroiter la liberté et le bonheur que pour mieux la condamner à l'esclavage conjugal et à la misère affective, sans la moindre lueur d'espoir, sans la moindre consolation dans une vie meilleure : « C'est ici bas que je souffre, c'est ici bas que je veux être consolée. » Dans un univers sans Dieu et sans finalité, le crime est décidément toujours récompensé, et la vertu toujours punie, comme dans l'univers romanesque du Divin Marquis…

Les illusions de l'amour

Comme dans ses précédents romans rédigés pour le compte d'André Bertera, et comme dans le premier roman signé de son nom, *Le Calvaire,* auquel il va s'atteler trois mois après la publi-

cation de *Dans la vieille rue,* Mirbeau s'emploie de nouveau à mettre en lumière les mortifères illusions de l'amour. Le lecteur est, un temps, incité à croire candidement, comme Geneviève, que l'amour existe, qu'il est tout-puissant, et par conséquent qu'un mariage reposant sur un amour partagé, qui ferait fi des différences de classes, appartient au domaine du possible. Mais c'est là une terrible erreur d'analyse ! Car nous ne sommes pas ici dans un conte de fées, ni dans un de ces romans fleurant bon l'eau de rose dont se gausse Mirbeau, et le romancier n'a évidemment cure de consoler les midinettes par de trompeuses perspectives. Car, à l'usage, le mariage dit « d'amour » n'est pas vraiment plus enviable que le mariage dit « de raison », parce que, conformément à l'analyse de Schopenhauer, ce que nous qualifions de ce mot passe-partout, et fort impropre, d'« amour », n'est en réalité qu'une duperie. Ce n'est, on l'a vu, qu'un « stratagème de la nature pour arriver à ses fins » [1].

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire comment sont évoquées les relations entre les deux fiancés supposés amoureux l'un de l'autre. Elles reposent en vérité sur une foule de non-dits, lourds de menaces, et fort peu propices à une union harmonieuse. Jamais ne s'établit entre eux la moindre communication digne de ce nom ; au contraire, on voit s'approfondir un abîme d'ignorance et d'incompréhension réciproques, car chacun n'est préoccupé que de soi et juge sa conception du monde si « naturelle » qu'elle devrait tout « naturellement » s'imposer à l'autre sans qu'il soit jamais besoin de s'en expliquer. Du coup, chaque embryon de dialogue est chargé de malentendus, qui ne sont jamais éclaircis, et comporte son lot de blessures difficiles à cicatriser, qu'elles soient d'amour ou d'amour-propre — car il y a décidément beaucoup trop d'amour-propre dans « l'amour », comme on l'a déjà vu dans *L'Écuyère*…

Cet abîme qui sépare les sexes de toute éternité est d'autant plus infranchissable qu'il se double ici de l'abîme qui sépare les classes. Les naïfs tourtereaux s'imaginent bien un moment que le mythique « amour » leur permettra miraculeusement d'abolir les distances et les préjugés de caste, et le lecteur de bonne compo-

1. Schopenhauer, *Métaphysique de l'amour,* UGE, coll. 10/18, Paris, 1980, p. 44.

sition serait tout prêt à y croire aussi, tant ce serait réconfortant… Mais le romancier a tôt fait de lui faire comprendre que semblable perspective est illusoire : si mariage « d'amour » il y avait eu, en effet, l'échec eût été inévitable. De fait, que se serait-il passé si, bravant les convenances et faisant passer le sentiment avant toute autre considération « morale » et sociale, Georges avait fini par épouser sa fiancée ? À coup sûr, Geneviève, dotée d'une conscience morale exigeante et élevée depuis des années dans la soumission aveugle à ses devoirs de sœur et de fille, ne se serait jamais pardonné d'avoir sacrifié son frère : son bonheur en eût été étouffé dans l'œuf. Quant au brave militaire, soumis à toutes les récriminations de sa famille et des gens de sa caste, comment aurait-il bien pu se pardonner cette mésalliance et s'empêcher de reporter sur sa jeune épouse la responsabilité de son amertume et de ses déconvenues ? Comment cette double rancune aurait-elle pu ne pas faire éclater le vernis superficiel de l'attrait réciproque ? Quant à la possession physique, en apaisant le désir qui aveugle, elle n'aurait pas tardé à laisser face à face deux étrangers sans illusions l'un sur l'autre, comme Mirbeau l'illustrera dans *Les Amants,* sur le mode grotesque, et dans *Vieux ménages,* sur le mode grinçant [1]. Bien vite, Georges n'aurait plus vu dans son épouse qu'une petite sotte sans manières et sans éducation, qui aurait nui irrémédiablement à sa carrière ; de son côté, elle aurait été perpétuellement blessée, dans ses délicatesses et ses valeurs, par ses manières carrées de soldat et par ses inflexibles préjugés aristocratiques… Comme l'écrit Schopenhauer, si l'illusion de l'amour disparaît « dès que le désir de l'espèce est comblé », dans le mariage, elle « laisse subsister une compagne de vie détestée » [2]…

Bien lourd, décidément, est « le prix à payer » — puisque tout s'achète et se paye et qu'il convient donc de payer « le juste prix » en échange des quelques moments d'apparent bonheur que notre humaine condition nous autorise, histoire sans doute d'entretenir la flamme afin de mieux l'éteindre sadiquement par la suite… Quant à « l'amour », il se révèle, à l'expérience, gros

1. Il s'agit de deux farces créées respectivement en 1901 et 1894 et recueillies dans le tome IV du *Théâtre complet* de Mirbeau.

2. Schopenhauer, *op. cit.*, p. 79.

de désillusions, de frustrations et de souffrances morales. Certes, selon l'Église romaine, « le sacrifice seul rachète l'éternité »... À défaut de se consoler dans la vie terrestre, on peut toujours rêver qu'on y parviendra dans une autre... à condition d'en payer le prix! Est-il besoin de préciser que, pour Mirbeau comme pour Geneviève, c'est là la pire des duperies?

*
**

Quoique souvent accusé de misogynie, Mirbeau écrit ici pour le compte d'une féministe, et il nous offre un émouvant roman-tragédie illustrant la douloureuse condition infligée aux femmes dans une société patriarcale profondément inégalitaire et hypocrite. Classique par sa facture et par sa structure, il est moderne par ses modalités : importance des dialogues — qui rapproche déjà le roman mirbellien du théâtre —, impressionnisme des descriptions, notamment dans le premier chapitre, nombreux exemples de style « artiste », abondance des points de suspension si caractéristiques de son écriture, et surtout mise en œuvre d'un point de vie ironique annonçant *Sébastien Roch*... Le récit se distingue par la complexité de la psychologie, révélant un romancier visiblement prêt à s'engager dans la voie que lui a révélée Dostoïevski, et par la portée de la critique sociale et des revendications implicites, qu'il ne cessera plus de développer. Sans jamais sombrer dans le mélodrame lacrymatoire, il amène ses lecteurs à s'interroger sur les fondements de l'ordre social, sur les valeurs, qu'ils croient naïvement « naturelles » et auxquelles ils souscrivent aveuglément, et, en particulier, sur les conséquences désastreuses du mariage monogamique, qui restera une des cibles majeures de l'écrivain devenu totalement maître de sa plume. Inutile et absurde du point de vue du personnage, le sacrifice de la pitoyable Geneviève ne l'est donc pas pour autant pour le romancier (ni pour sa commanditaire), puisqu'il peut contribuer à ouvrir les yeux de quelques « âmes naïves ».

PIERRE MICHEL

Première partie

I

La rue, saturée d'humidité, séchait peu à peu sous le rayonnement oblique d'un soleil brûlant, entre deux nuages lourds de pluie, tandis qu'un souffle de vent humide passait et repassait, s'efforçant d'entraîner, au-delà de la ville, les vapeurs grises qui attendaient la brise du nord pour se dissoudre ou s'enfuir au midi. Peu à peu cette brise s'éleva et dégagea en un instant tout un coin du ciel qui devint soudainement d'un bleu profond; puis elle fit volte-face, et ramena sur le même point toute une masse livide, dérobant encore le soleil. La rue s'obscurcit jusqu'au moment où, de nouveau éclairée, elle refléta dans ses flaques d'eau une large bande de firmament serein, s'étendant d'une teinte uniforme vers les horizons de la mer, pour s'y unir et s'y confondre.

Maintenant, des passants affairés, retardés par l'orage, sortaient des maisons, allaient et se croisaient, évitant, dans leur allure rapide, les pierres mouillées du dallage irrégulier. Les portes des magasins s'ouvraient avec un bruit sec de sonnettes; du fond des arrière-boutiques un murmure de voix sortait, monotone et continu. Dans cette partie élevée de la rue, des rires commençaient à sourdre; les filles de comptoir venaient respirer l'air frais du matin. Leurs jupes, à fond clair, balayaient les trottoirs noirs de boue, et l'eau de pluie, accumulée dans les gouttières circulaires des toits, trouait de taches grises la blancheur de leurs camisoles, à peine attachées sur la gorge, et mouillaient leurs coiffures à chignon bas. — Tandis qu'elles parlaient entre elles, très vite et très haut, avec des inflexions de

voix chantantes et sonores, leurs rires — dominant les cris aigres des marchands et le grincement bruyant des petites voitures de légumes ou de lait de brebis — montaient et s'arrêtaient avec une netteté extrême aux dernières croisées des hautes maisons noires, dont les balcons de fer, encombrés de giroflées jaunes et d'œillets pourpres, laissaient pendre des tiges capricieuses, qui, courant le long des gouttières, enlaçaient de leurs pousses nouvelles les corniches saillantes des étages inférieurs.

Mais dans la partie tout à fait basse de la rue, qui donnait accès dans la ville neuve, il y avait moins de laisser-aller, et toute conversation se noyait dans le bruit plus persistant et régulier des lieux fréquentés. Les bâtisses étaient moins ornées, et quelques-unes avaient un trottoir de la longueur de leur façade. On arrivait ainsi à la petite place de l'Église, plantée d'arbres grêles de distance en distance, et sur le bord de laquelle le trottoir se poursuivait jusqu'à la grande route Nationale qui était le centre de la ville [1], et où les habitations, tout à fait neuves cette fois, s'élevaient de leur coupe régulière dans un alignement parfait. Parallèlement à cette route fréquentée, et bien autrement opulent dans sa splendeur de dernier venu, le boulevard étendait sa voie spacieuse, garnie des deux côtés de palmiers verts et d'eucalyptus au feuillage pâle. Les élégants jardins des villas d'hiver mettaient sur le bleu foncé du ciel une tache vive de grenadiers et de lauriers-roses en pleine floraison. À gauche, le Casino tout blanc et neuf faisait une tache plus froide. Puis une petite montée ramenait à la place de la Rade, et, par un léger détour, à la rue étroite de l'ancien quartier. Au haut de celui-ci, une vieille église presque abandonnée, une tour en ruines; puis, toute régularité et toute symétrie s'interrompaient, la rue devenait chemin, et les bâtisses se distançaient dans la montée

1. Il s'agit de la route Toulon-Fréjus qui sépare la vieille ville d'Hyères, au nord, de la ville neuve, au sud. Bien que la localisation soit extrêmement précise, le nom d'Hyères n'est jamais cité, pas plus que ne le sera celui de Luchon dans *Les 21 jours d'un neurasthénique,* ce qui permet sans doute au romancier de s'affranchir d'un respect trop tatillon de la topographie : il tient à préserver sa liberté. Hyères, cité des palmiers et ville la plus ensoleillée de France, était alors une station d'hiver cosmopolite, essentiellement fréquentée par le beau monde.

caillouteuse, où l'eau de pluie s'était tracé un lit dans ses descentes.

Quelques pans de mur, formant clôture à des jardins en terrasse, quelques terrains incultes, coupés d'oliviers, faisaient une éclaircie sur les fenêtres d'une maison qui terminait la rue de son angle. D'une teinte uniforme, avec des lézardes dans sa partie supérieure et des taches d'humidité au ras du sol, celle-ci s'élevait un peu au-dessus du niveau des autres habitations. Des mansardes, la vue pouvait plonger sur la vaste étendue des terrains plats, plantés d'orangers, qui faisaient une ligne sèche de perspective jusqu'à la mer, et de la mer aux îles de la côte, terminant ainsi tout un côté de l'horizon. Mais aux étages inférieurs, le regard s'arrêtait, borné par l'église et par les cheminées des toits, et c'était une vue toute mélancolique que celle du chemin montant de la ville bruyante, qui, s'enfuyant à gauche et devenant tout à coup désert, allait d'une pente forte jusqu'à mi-coteau. Là il n'y avait plus que des degrés de pierre, taillés dans la roche même; puis la route s'interrompait pour reprendre un peu plus haut, courir cette fois en lacet étroit sur la crête de la colline, et disparaître sous les masses d'oliviers qui en garnissent le revers.

À cette heure de la journée, tandis que le soleil séchait rapidement l'eau de pluie, cette maison un peu solitaire était réveillée par le bruit des voix que la sonorité de la rue étroite renvoyait distinctement jusqu'aux fenêtres, qu'aucune plante trop vivace n'encombrait. Un seul pot de basilic, un peu desséché, une giroflée sauvage soigneusement transplantée, et c'était tout.

Mais maintenant une tête jeune se montrait, écartant de la main les persiennes et interrogeant l'horizon. Une tête petite et fine, avec des yeux noirs calmes et largement ouverts, une trace de fatigue aux paupières très bistrées, un front bas, envahi par des mèches de cheveux bruns, un teint chaud, et une belle bouche d'enfant, sérieuse et réfléchie, aux coins de laquelle se retrouvaient les signes de lassitude des paupières. Les cheveux étaient simplement relevés, et comme à la hâte; un fichu mal attaché entourait le cou blanc; la robe noire poussiéreuse n'avait pas de manchettes.

— L'orage est passé, Maximin, voici une fraîcheur qui va emporter tous les nuages. Tu auras une meilleure journée. Veux-tu que je roule ton lit vers la fenêtre?

C'était une voix un peu basse, au timbre sonore et musical qui résonna dans la tristesse de cette chambre de malade, puis une voix traînante et pleureuse reprit :

— Non, laisse-moi, tout me fatigue!

Un silence se fit. Les yeux lassés continuèrent pendant quelques instants encore à fixer l'horizon; ensuite la fenêtre fut refermée, les petits rideaux blancs retombèrent sur les vitres. Les murmures de la rue, à mesure que la chaleur devenait plus forte, ne faisaient plus qu'un bourdonnement autour de la maison silencieuse. Le bruit lointain de la ville et quelques cris d'hirondelle mêlaient confusément leurs sons divers sous la torpeur de cette heure brûlante. Peu à peu toute voix s'éteignit. Aux fenêtres des premiers étages des mains pressées tirèrent les stores, tandis qu'à l'horizon la mer, baignée de clarté, laissait miroiter ses ondes sous un perpétuel scintillement de soleil. Et dans la solitude du chemin désert ce ne fut plus bientôt qu'un chant persistant de cigales, bruissant dans les prés couverts sous l'ombre des oliviers; puis le timbre fêlé de la vieille horloge, sonnant ses quarts avec lenteur, pendant que la petite aiguille de son cadran s'arrêtait sur midi [1].

1. Ce premier chapitre, qui pose le décor, est remarquable par son impressionnisme descriptif et par sa technique pré-cinématographique du travelling.

II

— Geneviève, dit le docteur en se levant, il faudra retarder aujourd'hui l'heure du souper. Je vais à Barquerannes, et ne rentrerai que fort tard.

— Oui, père, répondit la jeune fille.

Le dîner de midi était terminé. Dans la chambre basse, d'aspect triste et pauvret sous son plafond à solives, la table était mise encore. Les plats avaient été enlevés, mais il restait des verres vides, et quelques miettes de pain couvraient la nappe grossière. Sur la dernière assiette que le docteur venait de repousser, un essaim de mouches s'était jeté avidement. Geneviève se leva, et, dispersant les insectes de sa main un peu grande et brune, mais admirablement modelée — la main d'une femme saine et calme —, elle emporta l'assiette; puis, s'approchant d'un petit buffet bas, peint en gris, qui servait de dressoir, la réunit aux autres, et les déposa en pile sur un cabaret verni. Elle ouvrit ensuite une porte voisine, et cria :

— Vincente!

Après un silence, on entendit dans le couloir un pas lent qui traînait, et une servante apparut sur le seuil de la chambre. Sa robe de percale, négligemment attachée et dont plusieurs lessives avaient brouillé dessin et couleur, pendait sur son corps malingre d'enfant mal venue; cette jupe, relevée haut sur les hanches, laissait apercevoir des jambes grêles et de larges pieds chaussés d'espadrilles qui battaient le sol d'un bruit régulier. La jeune fille tordait niaisement entre ses doigts un des coins de son tablier de toile bise; et, avant de prendre le plateau que sa maî-

tresse lui tendait, elle s'en essuya le front, transportant ainsi sur son visage maussade et maladif les zébrures noires dont le charbon l'avait marqué. Quand elle se fut éloignée, rejetant violemment derrière elle la porte du pied, Geneviève, sans tressaillir à ce bruit criard, sans faire d'observation, se rapprocha de son père. Habituée dès son enfance à la pauvreté, ayant les instincts engourdis encore, elle trouvait naturel ce service négligent et grossier; ses sens, qu'aucune recherche de vie n'avait affinés, ne se révoltaient point; elle vivait, sans presque s'apercevoir de la dégradante misère [1] de son logis. Posant sa main sur l'épaule du docteur, sur la trame usée de sa redingote noire professionnelle, aux contours blanchis, au col râpé, elle demanda placidement :

— Père, à quelle heure partez-vous?

Celui-ci, arrêté devant la fenêtre, considérait le baromètre d'un regard attentif. Il ne répondit rien, et, poussant les persiennes, mit sa tête au dehors.

— C'est le mistral qui souffle, s'écria-t-il, il ne faut pas que Maximin sorte.

En disant ces mots qui révélaient sa préoccupation constante, le docteur referma la croisée et revint vers la table où un garçon de dix ans, assis sur une chaise haute, les bras appuyés sur la nappe et le menton dans ses mains, suivait avec de grands yeux ardents les mouvements de son père. Ce visage maigre, aux longs traits jaunis, cette tête penchée de côté par un tic habituel, exerçaient sur lui une fascination. On aurait dit que l'enfant cherchait à découvrir dans cette attitude d'homme timide et malheureux le secret de leur destinée.

— Tu seras sage, dit le père, tu obéiras à ta sœur, n'est-ce pas, Maximin?

1. Idée mirbellienne : la misère bafoue la dignité humaine. Mirbeau développera cette idée dans nombre de chroniques et dans sa tragédie prolétarienne de 1897, *Les Mauvais Bergers* (*Théâtre complet,* Eurédit, Cazaubon, 2003).

Il s'était penché vers son fils et le regardait avec une intensité d'affection [1].

— Oui, papa.

Le docteur sortit sans rien dire à sa fille. Sa haute taille voûtée disparut à travers la porte. L'enfant soupira.

— Geneviève, appela-t-il.

Elle le rejoignit, et, comprenant ce qu'il voulait, le souleva dans ses bras robustes. Il passa les siens autour du cou de la jeune fille, et ainsi, attachés l'un à l'autre, le frère et la sœur traversèrent lentement la chambre. Avec des précautions infinies elle déposa son fardeau sur un petit lit bas, espèce de fauteuil allongé sur lequel Maximin s'étendit. Elle prit ensuite l'oreiller, le secoua, et, après quelques petits coups légers, le glissa, gonflé et rafraîchi, sous la tête de l'enfant. Le plus simple mouvement était pour celui-ci une cause de souffrance. Il ferma les yeux, et des gouttes de sueur perlèrent sur son large front blanc. Geneviève les essuya doucement, puis elle lissa ses cheveux, et couvrit ses pauvres membres difformes d'une couverture de laine usée dont la minceur attestait les longs services.

— Comment te sens-tu, petit? demanda-t-elle.

Une expression amère passa sur le visage de Maximin.

— Ouvre la fenêtre, dit-il impérieusement.

Elle allait et venait dans la chambre, rangeant, époussetant, et la présence de cette femme belle et forte faisait ressortir par un puissant contraste les mesquines proportions de ce qui l'entourait : les meubles presque sordides, l'unique fenêtre aux carreaux étroits, les rideaux de percale jaunie, les chaises de crin noir usé, tout cela imprégné de ce parfum des choses vieilles et pauvres, bien plus navrant encore sous cet aspect de décente médiocrité que dans la misère absolue [2], étalée au grand jour, hardiment et sans honte.

1. L'usage de l'article indéfini devant un substantif abstrait non qualifié est caractéristique de « l'écriture artiste » des Goncourt, admirés par Mirbeau. De même, on trouvera plus loin : « une pudeur », « une angoisse », « une honte » (et, dans le chapitre I, « un silence » et « une fraîcheur »)…

2. L'expression de « misère absolue » apparaît dans « Le Vieux Saltimbanque » de Baudelaire, poème en prose admiré de Mirbeau/Tout-Paris, qui le citait explicitement le 7 janvier 1881 dans un article du *Gaulois,* « Dernière baraque ».

Toutes les autres pièces de l'appartement avaient ce même caractère de vétusté et révélaient, dans chacun de leurs détails, l'existence chétive de ceux qui les occupaient. La meilleure chambre était celle de Maximin. La tapisserie plus fraîche avait été renouvelée, des rideaux de mousseline pendaient aux fenêtres; il y avait même quelque recherche dans la manière dont ils étaient relevés. Des nœuds de rubans attachaient au mur le petit miroir carré et une image coloriée de la Sainte Vierge. Le tapis de lit, en coton blanc crocheté, était d'un modèle savant, et le volant de mousseline plissée qui l'entourait représentait tous les efforts d'élégance de la maison. Mais, par un bizarre caprice de malade, l'enfant préférait à cette pièce, relativement gaie, la petite salle à manger sombre. C'était là qu'il passait la plus grande partie de la journée, traînant les heures, lisant quand il ne souffrait pas trop, étudiant dans les bons jours. Le reste du temps il s'amusait à découper des figures de papier, ou à suivre du regard le chemin pierreux qui montait le long de la côte. Il ne pouvait marcher : la paralysie, cette pieuvre effrayante qui guette tous les dégénérés de notre époque [1], venait d'attaquer les membres inférieurs. Né souffreteux, rachitique, il avait végété d'une convulsion à l'autre jusqu'à l'âge de sept ans. Arrivé à ce moment de transformation qui devait le guérir, la nature n'avait pu surmonter le mal. Après une crise plus violente que les autres, les jambes perdirent le mouvement; le reste du corps se développa, elles demeurèrent stationnaires, et c'était pitié de voir ces membres grêles, immobiles, enfantins, contrastant avec le développement des épaules et la profondeur du regard! Aucune espérance ne restait de le voir un jour marcher et courir comme les autres garçons de son âge. Le père avait tout essayé, tout ce que la science acquise peut inspirer. L'amour, ici, avait stimulé la médiocrité de l'intelligence, aiguisé la perspicacité, mais la guérison était impossible, on ne pouvait qu'enrayer

1. Mirbeau écrivait déjà le 12 juin 1880 : « La France, qui a été un peuple fort, ayant des muscles d'acier et des poils rudes sur le corps, tombe dans la pourriture physique et le rachitisme moral » (*Paris déshabillé,* L'Échoppe, Caen, 1989, p. 16). L'anémie et la morphine lui apparaissaient alors comme deux des symptômes de cette dégénérescence.

le mal, soutenir les forces, empêcher la paralysie d'attaquer les parties vitales.

L'enfant, lui, ne se savait pas incurable. Au contraire, il parlait sans cesse de rétablissement, et rapportait à cette délivrance toutes ses aspirations de plaisir. Il interrogeait sa sœur sur les endroits qu'il visiterait avec elle : il aimait à l'entendre causer des longues courses qu'ils entreprendraient ensemble.

— Nous irons très loin, n'est-ce pas, Geneviève, toujours plus loin?

— Oui, oui, répondait-elle.

Il ne s'apercevait pas qu'elle détournait le visage, il ne voyait pas les larmes qui gonflaient ses paupières baissées. De sa petite voix de crécelle, il continuait à énumérer ses projets joyeux, ses vastes désirs d'enfant. C'étaient les bons jours, ceux où il souffrait moins, où l'espérance différée n'abattait pas son courage, où toutes les figures de la maison perdaient leur expression morne.

C'est que dans cette demeure, dénuée de toute poésie, le petit malade était le point lumineux, le centre des sollicitudes de la famille. Le visage fatigué du père ne s'éclairait que près de lui, et les rares paroles qui sortaient de sa bouche étaient presque toujours adressées à Maximin.

Le docteur Mahoul appartenait à la race de ces êtres incomplets, malheureux, qui, dès leur naissance, sont prédestinés à l'insuccès [1]. Fils d'un petit bourgeois de la ville, élevé dans les tristesses d'une arrière-boutique par une mère mélancolique et maladive, étrangère au pays et mourant d'un mal de langueur [2], il garda toute sa vie l'empreinte des premières impressions qui avaient déprimé son enfance. Il avait hérité du côté maternel d'un sang pauvre, d'un tempérament incertain; du côté paternel quelque peu de l'imagination et de l'ambition méridionales,

1. Comme nombre de personnages de romans de Mirbeau, tels que Georges de *Dans le ciel* ou le narrateur des *Souvenirs d'un pauvre diable* (recueillis dans les *Contes cruels*). Cette prédestination, toute naturelle, est ici clairement rattachée à une forme d'incomplétude du caractère, comme celle dont souffrira l'abbé Jules.

2. Cette mère « maladive » et languissante fait penser à la mère de Jean Mintié, dans le premier chapitre du *Calvaire* (que Mirbeau commence à rédiger quatre mois seulement après avoir achevé *Dans la vieille rue*). L'expression « l'empreinte » reparaîtra dans *Sébastien Roch*.

mais sans la volonté et l'ardeur qui en font des armes efficaces. Il était enfant unique. Son père, qui avait amassé quelque argent, voulut le sortir des bornes étroites du petit négoce, lui donner une carrière libre. Dans les villes d'hiver du Midi, les médecins s'enrichissent, ils ont une saison profitable qui dure six mois au moins. Avec de l'audace, de l'entregent, on se fait une clientèle de bon rendement. Le père Mahoul regardait, avec des yeux gros de désirs, la maison du docteur Servieux, qui s'étalait en plein boulevard, coquette et neuve. Il voyait déjà son fils succédant au vieux médecin, quittant la ville haute pour les splendeurs en plâtre frais de la ville basse.

Le jeune homme fut envoyé à la Faculté de Montpellier. D'une intelligence médiocre, timide, sans activité, ses études furent longues; quand il eut pris son grade, les économies de la famille étaient depuis longtemps épuisées; impossible de faire des frais d'établissement. Il se fixa provisoirement dans la ville haute, et y resta toujours. Sa clientèle se composait de modestes rentiers, de petits marchands, de quelques paysans des environs, séduits par ses prix modiques. Jamais elle ne dépassa les bornes de la place de l'Église. Cet homme incertain, hésitant, à l'expression désappointée, n'attirait pas les malades riches qui veulent être rassurés par un aspect prospère. Ses parents morts, il se maria avec une belle fille de Collobrières [1] qui ne lui apporta que sa santé, ses yeux ardents, et un corps de déesse robuste, dont avait hérité Geneviève.

L'amour, un temps, le consola de l'insuccès, mais les enfants vinrent, les difficultés surgirent. Ce fut une lutte journalière contre la pauvreté envahissante. Il traversait des heures de découragement absolu, puis le tempérament paternel s'affirmait de nouveau, il se reprenait à espérer, à croire pour lui à la possibilité de la fortune. Il descendait dans la ville basse, cherchant du regard parmi les maisons neuves celle qu'il habiterait lorsque la chance serait venue. Cet homme, aux cheveux d'un blond triste, les épaules courbées sous le poids du problème du lendemain, remontait alors la vieille rue d'un pas alerte. Le soir il racontait à sa femme comment s'organiserait leur vie, il s'exaltait

1. Chef-lieu de canton des Maures, à une vingtaine de kilomètres d'Hyères.

en causant; de l'aisance il passait à la richesse. Il arrivait à parler de l'équipage et des toilettes brillantes qu'il saurait lui donner. Innocente et crédule, la pauvre femme l'écoutait en souriant. La nuit elle rêvait d'une maison au soleil, de chambres hautes avec des meubles clairs, pour retomber le lendemain dans les platitudes de l'existence misérable, dont son mari était incapable de la sortir. Modeste, véridique, scrupuleux, sans vigueur d'intelligence, sans initiative adroite ni volonté persévérante, ses qualités et ses défauts conspiraient également à le maintenir dans la médiocrité. Sous sa main malhabile toutes les entreprises avortaient; son esprit paresseux ne parvenait jamais à terminer les brochures scientifiques qui devaient le mettre en lumière [1].

Peu à peu, sauf Geneviève, tous les enfants moururent; la mère s'attrista et perdit sa beauté. La naissance de Maximin en fit une vieille femme. Elle végéta quelques années encore, puis s'en alla à son tour, sans regretter la vie, seulement recommandant avec ardeur le petit garçon infirme à son mari et à sa fille. Une fois la promesse accordée, elle ferma les yeux, se retourna vers la muraille et mourut de lassitude.

Après la mort de sa femme, le docteur se résigna définitivement à la mauvaise fortune. Sa nature molle et lourde se refusait aux luttes prolongées. Il ne s'occupa plus qu'à conjurer la misère complète, à arriver au bout de l'année sans dettes criardes et papier timbré. La sombre maison de la vieille rue, seul héritage paternel, se lézardait chaque jour davantage, les réparations devenaient urgentes, il ne s'en inquiétait pas. Endurci par l'habitude du malheur, il traversait son logis, sans apercevoir les tables boiteuses qu'on appuyait au mur, faute d'argent pour les réparer, ni les tapisseries que l'humidité faisait tomber en lambeaux et sur lesquelles Geneviève collait des bandes de papier grossier. À la longue, la défaite et l'insuccès, en détruisant toute espérance, avaient presque perdu leur amertume. Le seul sentiment qui troublât encore sa résignation morne était la pensée du petit infirme. Et quand, par hasard, aujourd'hui, le docteur Mahoul traversait dans ses habits râpés le boulevard extérieur, si

1. Il en sera de même des œuvres avortées de l'abbé Jules, qui souffrira des mêmes insuffisances que Mahoul.

un regret le prenait à la vue des maisons ensoleillées, des balcons remplis de fleurs, des équipages commodes, de tout cet étalage enfin de luxe et de confort, c'était uniquement pour l'enfant qu'il souffrait de n'avoir pas su acquérir ces choses.

Elle aussi, la sœur, ne voyait dans cet horizon borné, dans ce combat journalier et incessant contre la pauvreté, dans cette atmosphère étouffante de médiocrité, où tous les instincts s'amortissent, où le libre développement de l'être moral est desséché en sa croissance [1], qu'un seul but devant elle, qu'une préoccupation : le soulagement « du petit »!

Et, ainsi, leur existence s'écoulait à tous trois, isolée et chétive, les années passaient décolorées et monotones [2]. Et sans qu'ils s'en aperçussent, les murs s'écroulaient, le père devenait vieux, l'enfant s'affaiblissait, et, au milieu de ces débris, Geneviève croissait en force et en beauté, comme ces jeunes palmiers toujours verts [3] qui s'élèvent, élancés et robustes, sur les villes en ruine de l'antique Orient.

1. C'est cette « atmosphère étouffante de médiocrité » qu'évoqueront tous les romans à venir de Mirbeau, où « les instincts » seront également comprimés par le milieu ambiant. Anarchiste, il ne cessera de plaider au contraire pour « le libre développement de l'être moral » contre tout ce qui l'entrave et le dessèche.

2. Il sera question, dans *Le Calvaire,* d'« années mornes », « ennuyeuses et vides ».

3. Le jeune Sébastien Roch sera lui aussi comparé à de « jeunes arbustes », dont il aura « la viridité fringante » et « la grâce élastique ».

III

C'était une des premières journées de printemps. Un léger effort de brise, passant dans les champs d'orangers, faisait frissonner leurs feuilles luisantes et dégageait de leurs fleurs, surchauffées au soleil, un parfum plus vivace, qui arrivait en bouffées odorantes et tièdes jusqu'à la place des Palmiers. À ce moment elle était presque déserte. Sur les bancs espacés alentour, sous l'ombrage des grandes branches pennées, on ne voyait que des bonnes avec des enfants, ou des vieillards maladifs, exposant à la chaleur du jour des membres raidis que leur sang glacé ne réchauffait plus. De loin en loin un phtisique marchait, les yeux fixés sur l'ombre décharnée que son corps projetait sur le sable du terrain ; il se voyait mourir et ne s'en apercevait pas [1]. Dans le silence presque absolu de cette heure, sa toux rauque était le seul son discordant. On entendait bien, de temps à autre, les réprimandes discrètes des gouvernantes anglaises, des pleurs d'enfant vite étouffés, le bruit des cailloux tombant de petites mains trop pressées, mais c'était tout !… Aucune trace ne restait de la foule élégante du matin ; le tour brillant de l'après-midi ne venait que plus tard, lorsque la grande chaleur était passée.

1. Mirbeau développera ce thème dans « Le Poitrinaire » (*L'Écho de Paris*, 22 septembre 1890).

Tout à coup, un promeneur, débouchant du boulevard, troubla de son pas alerte la tranquillité morne de la place. Celui-là n'était pas un malade. Il n'avait ni les négligences de tenue, ni les épaules voûtées des souffreteux. D'une élégance très correcte, presque raffinée, de taille moyenne, un peu fort, il marchait de ce petit pas pressé que leur climat impose aux Russes, et qu'ils ne perdent jamais, même en vivant dans le Midi. Il portait trente-cinq ans et en avait quarante, peut-être davantage. Les traits petits dans un visage gras, brun de peau, avec des yeux clairs, il ne manquait cependant pas de distinction, et son regard comme son sourire avaient du charme. Nullement gêné par le public de la place, il ne dissimulait pas son expression qui était celle d'une attente agréable. Quelque temps il marcha de long en large, le nez au vent, humant l'air parfumé, s'assit de nouveau, alluma une cigarette, la fuma, la jeta, marcha encore. L'horloge de l'église sonna deux heures.

— C'est pourtant le moment, murmura-t-il avec impatience.

Ses yeux se fixèrent sur une maison, bâtie un peu au-delà de la place des Palmiers, une villa blanche tapissée de roses pâles. Son regard animé de volonté eut-il une influence magnétique? On aurait pu le croire, car, à cet instant, la grille dorée s'ouvrit. Deux femmes jeunes traversèrent le jardin, leurs robes claires tranchant sur le vert anglais de la pelouse. Après quelques mots d'adieu échangés, l'une d'elles referma la grille, l'autre sortit, et entra sous l'ombre des palmiers. C'était la comtesse Lizzie de Crussolles. Baptisée Élisabeth, le diminutif de son enfance lui était resté. Ses amis russes l'appelaient tout court « la comtesse Lise » et à Paris chacun comprenait. On commençait même à la désigner uniquement sous ce nom, laissant de côté celui du mari.

Elle avait à peine fait quelques pas sur la place lorsqu'elle fut arrêtée par le salut du promeneur. M[me] de Crussolles eut une surprise bien jouée. Comédienne de race, elle ne dédaignait aucun public.

— Ah! c'est vous, Lybine!... dit-elle. Puis elle ajouta, comme pour expliquer sa présence à cette heure, en ce lieu... J'ai déjeuné chez Marguerite de Santenac.

— Je le savais, répondit son interlocuteur.

Le Russe était trop adroit pour lui rappeler qu'elle-même l'en avait averti. Il se mit à marcher près d'elle, la frôlant de son bras, lui parlant de sa voix douce, un peu chantante. Toute son attitude était celle d'un respect exagéré, il avait des gestes d'esclave soumis que l'insistance de son regard démentait. Deux ou trois fois ils firent le tour de la place. L'accent de Lybine devenait de plus en plus persuasif. Elle riait toujours, sans paraître le moins du monde troublée; ce jeu l'amusait, voilà tout. Mais il la connaissait assez pour comprendre que c'était là le grand point. Cette gaieté intempestive ne parvenait pas à le déconcerter; les découragements faciles ne sont que le fait des jeunes et des inexpérimentés. Il avait persuadé à la comtesse de s'asseoir; ainsi, il pouvait mieux jouer du regard et de la voix.

— Vous ne savez pas ce que je souffre, disait-il, l'ennui que j'endure, à ne jamais pouvoir vous parler, seul à seul!

— Mais, il me semble, répliquait-elle de son petit accent bref, que vous usez largement de ce plaisir.

— Oui, observés par mille indiscrets, interrompus à chaque instant...

— Eh bien! c'est déjà beaucoup!

— Cela vous suffit?

— Parfaitement.

Lybine leva les mains avec une affectation du désespoir, puis il se pencha vers elle, et lui riant dans les yeux :

— C'est que vous ne savez pas... les choses que j'ai à vous dire.

— Mais, je les devine.

— Non, je vous assure. Voyons, consentez à ce que je vous demande, quelle importance cela a-t-il? Je comprends qu'on refuse un rendez-vous, mais une simple promenade! Ce serait d'une pruderie ridicule. D'autant que rien n'est plus facile. Vous savez, à gauche, après la montée de la vieille rue, on marche quelque temps dans les oliviers, puis on arrive à une petite porte verte...

— Qu'on ouvre avec une clef mystérieuse! C'est inutile, mon cher, je n'ai jamais su me débrouiller avec les serrures.

— Il n'y a pas de clef, c'est beaucoup plus simple. On pousse du doigt une poignée de cuivre et l'on se trouve dans un jardin abandonné au plus pittoresque désordre! myrtes, arbousiers,

genévriers, rosiers en débandade… Les fleurs ont mangé jusqu'aux anciens sentiers qu'elles encombrent de leurs bouquets. Dites que vous viendrez… C'est une étude à faire, je vous assure, sur la flore du Midi.

— Vous croyez ?… répondit Lizzie de cet air distrait, exaspérant pour les hommes, et qui chez elle était un calcul.

Les lèvres de Lybine se tordirent avec une expression méchante. Il n'aimait pas le persiflage, mais il n'était pas assez sincère pour se montrer mécontent. Au contraire, son sourire et sa voix se firent plus doux.

— Ne soyez pas méchante, venez demain… Nous deviserons ensemble sous les amandiers en fleurs. Ce jardin est exquis, vous verrez…

Mme de Crussolles haussa les épaules.

— Mais cela tourne à la manie ! s'écria-t-elle. Voici la dixième fois que vous m'en parlez !

— C'est que, dit-on, pour gagner une cause, il faut être importun.

— En ce cas, vous êtes sûr de la vôtre.

— Moqueuse ! murmura-t-il, essayant de lui prendre la main.

Personne ne pouvait les voir, abrités qu'ils étaient par l'ombre large des palmiers, mais elle était trop avisée pour permettre cette familiarité. Elle se leva :

— Il faut que je rentre. Adieu.

Il la suivit, continuant à supplier. Arrivée à l'extrémité de la place, elle le congédia. Lui insistait encore. Lassée, à demi curieuse, elle finit par dire :

— Qui sait ! peut-être… nous verrons ! Vous dites que c'est à gauche ?

Puis elle le quitta avec un sourire hautain, et, seule, enfila le bout de rue qui conduit à la route Nationale. Lybine la suivit d'un regard admiratif, railleur et satisfait.

Mme de Crussolles s'éloignait lentement, d'une démarche un peu traînante, dandinant les hanches avec mollesse. Le mouvement était imperceptible, mais il suffisait pour rendre sa tournure reconnaissable entre toutes, et lui donner un attrait de provocation qui faisait retourner les hommes. Elle portait avec cela la tête très droite, sur un cou mince et rond, sortant d'épaules larges. Ce port de tête hautain rachetait la langueur

voluptueuse de l'allure, et ce contraste déconcertant ajoutait la séduction de l'énigme [1] au charme de la femme. Maintenant elle était arrivée dans la rue Nationale et suivait la ligne des magasins. Apparemment inconsciente des regards allumés et curieux qui la suivaient, elle faisait quelques pas, puis s'arrêtait devant les étalages.

Habituée aux vraies élégances, rien ne pouvait lui plaire, semblait-il, dans ce luxe éclatant et vulgaire, mais elle était si féminine et frivole en ses goûts, que ce clinquant l'amusait. Elle regardait avec ses jolis yeux clairs de Parisienne, les confections ruisselantes de perles, les broderies trop vives. Un sourire retroussait sa bouche. Elle l'avait exquise dans son incorrection, avec des lèvres charnues, dont la supérieure, trop courte et relevée au milieu, laissait apercevoir des dents petites, serrées, d'une blancheur laiteuse. Légèrement penchée en avant, elle portait l'ombrelle renversée sur l'épaule; les reflets roses de la doublure coloraient le tissu blanc de sa robe, son petit visage de rousse pâle, son nez retroussé et fin que déparaient des taches de rousseur, son front bombé que les frisures courtes ne cachaient pas.

D'arrêt en arrêt, sans se presser, elle arriva ainsi à l'autre bout de la route, et, tournant sur le boulevard, s'arrêta devant une maison coquette. Une marquise avançait sur la rue; il y avait sous la porte des bégonias en fleurs, des plantes vertes. Le concierge souleva sa casquette galonnée; Mme de Crussolles, très altière, passa sans le voir, et gravit l'escalier jusqu'au premier étage. L'appartement où elle entra était le type des appartements meublés élégants des villes d'hiver : du damas de soie, quelques dorures, des consoles de marbre!... Par-ci, par-là, un ou deux fauteuils de jonc à l'anglaise, des tapis de peluche, des bibelots parisiens dénotaient l'individualité des habitants que le hasard jetait pour quelques mois dans ces demeures banales. Un feu que le soleil éteignait de sa flamme plus forte, brûlait dans la cheminée du salon. Malgré l'atmosphère étouffante, un homme

1. Encore un *topos* mirbellien : Juliette Roux, dans *Le Calvaire,* et Clara, dans *Le Jardin des supplices,* seront également des énigmes pour leurs amants. Voir aussi la farce *Les Amants,* dans son *Théâtre complet* (*op. cit.*).

jeune était assis à côté du foyer, ayant près de lui un guéridon chargé de livres.

— Mais on meurt ici! s'écria la comtesse en entrant. Et d'une main prompte elle ouvrit la fenêtre. En se retournant elle aperçut son mari.

— Je ne vous avais pas vu, Albert! je vous croyais au Casino, faisant votre whist.

— Non, je lisais. La partie n'a pu s'arranger, Lybine refuse de jouer à cette heure-ci.

— Et pourquoi? demanda-t-elle tranquillement.

— Il prétend que cela dérange sa promenade.

Mme de Crussolles eut un petit sourire amusé. Une expression railleuse passa dans ses yeux verts [1], dont le globe arrondi donnait au regard quelque chose de naïvement étonné ou d'insolemment moqueur.

— Il tient donc à sa promenade, ce pauvre Lybine! s'écria-t-elle avec un rire aigre. Espère-t-il maigrir?

— S'il vous entendait, ma chère, répondit M. de Crussolles, quel coup de massue pour lui! Serge se croit encore le but inavoué des jolies femmes en quête de mal faire. Elles commencent toutes par lui.

— Pas toutes! répliqua la comtesse d'une voix brève, en fronçant ses sourcils sombres, qu'un art savant brunissait chaque jour.

Son mari s'était levé.

— Ne vous fâchez pas, Lizzie. Je sais bien qu'il y a des femmes charmantes qui ne sont ni pour Lybine ni pour personne!… Et, faut-il vous l'avouer, ajouta-t-il plus bas, cette conviction me rend heureux.

En parlant, il avait touché la main de sa femme. Elle était gantée encore; il releva la peau de Suède qui couvrait le bras, et posa ses lèvres sur le poignet blanc. Elles y restèrent longtemps, mais il y avait tant de nonchalance dans l'attitude de l'homme qu'on ne pouvait deviner s'il obéissait à une ardeur réelle, ou

1. Traditionnellement, les yeux verts sont l'apanage des femmes fatales, ainsi que les chevelures rousses. Clara en sera dotée, dans *Le Jardin des supplices*; de même « la belle Madame Le Vassart ». De fait, la rencontre avec Lizzie de Crussolles, rousse aux yeux verts, sera fatale pour Geneviève.

simplement à un calcul de galanterie [1]… La comtesse Lise ne retira pas sa main, aucun des muscles de sa face ne tressaillit, elle continua à sourire sous cette caresse conjugale. Après un instant, M. de Crussolles dit :

— Je sors, chère amie, avez-vous des ordres à me donner ?

— Non, rien, seulement ne rentrez pas trop tard.

Elle mit un peu de coquetterie dans ces mots, et même, lorsqu'il fut parti, se pencha hors du balcon pour lui faire un geste d'adieu. Il s'en allait de son pas indolent, les épaules hautes sur un long corps maigre, la tête un peu penchée. Ce n'était pas un héros de roman, mais il avait de la race et de la distinction. Sa femme le suivit des yeux, assez longtemps, avec un regard qui semblait dire « Pourquoi ?… je n'en sais rien… il n'est pas plus mal que les autres ! »

Puis elle rentra, enleva son chapeau, ses gants, sa mantille et revint de nouveau s'accouder à la fenêtre. Il était trois heures. Sur le boulevard désert le soleil tombait en larges rayons obliques, l'asphalte poussiéreux renvoyait une brûlure sèche au gosier et à l'œil, les stores des balcons baissés jetaient une note vive sur la longue artère blanche. À travers les palmiers qui fermaient l'horizon, au-delà des champs d'orangers et de tamaris, on apercevait le miroitement de la mer. La comtesse regarda longuement de ce côté, jusqu'à ce que ses yeux ne pussent plus supporter le scintillement brillant du point bleu qui l'attirait. Alors elle dirigea ses paupières clignotantes vers la limite du boulevard, là où il tourne en chemin raide pour rejoindre la place de l'Église. Elle vit en imagination la vieille rue qui monte, à travers les maisons noires.

— C'est là, murmura-t-elle, tout en haut ! On prend à gauche, et, à travers les rocailles, on arrive à ce jardin abandonné. Très romantique, mais pas commode ! Je suis assez fantastique pour ce genre de sport ; ce qu'il y a de drôle là-dedans, c'est Lybine…

1. Les points de suspension sont, on le sait, la caractéristique majeure de la ponctuation mirbellienne ; il va y en avoir énormément dans la suite de l'œuvre. Dans ses premiers romans, on en trouve surtout dans les dialogues (comme dans la réplique du comte qui précède) ou dans les monologues intérieurs (tels que celui de la comtesse, qui suit), mais Mirbeau y a également recours dans les parties narratives, ce qui est plus original.

Elle s'arrêta, puis reprit :

— Il y a plus bizarre encore, c'est que j'aille à ce rendez-vous ! Serge ?... Jamais je n'aurais cru !... Il a plus de volonté que moi, voilà son secret, car au fond je ne l'aime pas. J'aime mieux Georges [1]... Pauvre Georges !... c'était lui l'an passé !...

Elle toucha le ruban de velours noir qui coupait de sa ligne sombre son poignet blanc. C'était le bras droit, celui que son mari n'avait pas embrassé. Les doigts de la jeune femme se posèrent avec un geste caressant sur le chiffre de diamants, bizarrement entrelacé, qui fermait le bracelet.

— Nous nous sommes bien aimés pourtant !... Est-ce ma faute si nous avons été séparés ?

Elle soupira.

— Je regrette maintenant d'avoir dit que j'irais demain... Georges, puis lui !... Qui sera-ce l'an prochain ?...

Elle eut un geste, une exclamation de dégoût rapide.

— Bah ! s'écria-t-elle en repoussant les mèches rousses qui chatouillaient son front. C'est la vie ! on change...

Soudain ses traits mobiles reflétèrent une expression nouvelle, triste et tendre. Elle se dit à elle-même doucement : « Il y a cependant des choses qui ne changent pas ! » Après quoi, quittant la fenêtre elle sortit du salon, parcourut le vestibule dans sa longueur, et alla frapper à une porte, placée à l'extrémité du couloir.

— Hatfield, puis-je entrer ?

On entendit un petit cri de joie, quelqu'un qui se levait.

— Oui, madame la comtesse, répondit une voix respectueuse, tandis que le battant s'ouvrait.

1. Prénom très souvent utilisé par Mirbeau, notamment dans *L'Abbé Jules*, *Dans le ciel* et *Le Journal d'une femme de chambre*.

IV

La chambre, où venait de pénétrer Mme de Crussolles, était vaste et spacieuse, éclairée par deux croisées, à travers lesquelles le soleil entrait largement. On voyait réuni dans cette pièce tout ce que le confort moderne a pu inventer pour le soulagement d'un malade, et l'amusement d'un enfant : des fauteuils de formes diverses, s'adaptant à toutes les postures du corps; des tables à vis, des pupitres destinés à soutenir les livres d'images; des jeux de mille sortes. Dans cet encombrement de jouets, rien ne manquait que le cheval de bois traditionnel, où les garçons font leurs premiers essais d'équitation. C'est qu'il n'aurait pu s'en servir, le pauvre petit être malade, auprès duquel Lizzie de Crussolles venait de s'agenouiller! Lui aussi, comme Maximin, était infirme. Une chute, arrivée quelques mois après sa naissance, avait occasionné une lésion à l'épine dorsale. Toutes les cures avaient été tentées, toutes les facultés d'Europe consultées. On le faisait vivre, à force de soins et de fortifiants; on le conduisait chaque hiver dans le Midi, mais les espérances que donnaient les sommités médicales à la mère impérieuse qui ne voulait pas se résigner, ne s'étaient pas réalisées encore.

— Lucien [1] guérira, il doit guérir, je veux qu'il guérisse! disait-elle, en regardant d'un air de défi les figures des médecins, dont l'expression sérieuse semblait présager un arrêt défavorable.

1. Le peintre de *Dans le ciel* se prénommera aussi Lucien.

Ils hochaient la tête, et évitaient de répondre. Cette femme rousse les effrayait, les empêchait d'être sincères.

Maintenant la mère et le fils se tenaient enlacés. Il y avait entre eux une ressemblance bizarre. On aurait dit le même petit visage, car l'ossature était identique. Seulement la femme avait les contours pleins, chez l'enfant ils étaient creux; la peau tirée rendait plus apparentes les taches de rousseur, les yeux ternes avaient une expression maussade. Il portait une large blouse de velours sombre qui dissimulait sa maigreur et la déviation de l'épaule. Sa mère ne voulait jamais le voir que vêtu de la sorte. Un jour, étant entrée dans la chambre tandis qu'on l'habillait, la vue de ce pauvre petit corps chétif l'avait jetée dans une crise si violente de désespoir et de colère que la bonne effrayée, par pitié pour l'enfant, s'était promis d'éviter semblable occurrence. Dorénavant, en effet, par un accord tacite, la porte de Lucien fut fermée à Mme de Crussolles aux heures où il n'était pas arrangé pour le regard. D'ailleurs elle ne restait jamais longtemps près de lui, mais en ces moments-là elle le couvrait de caresses passionnées, riait, jouait comme un enfant.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir aujourd'hui? demandait-elle toujours en arrivant. Y a-t-il quelque chose que tu désires? un nouveau jeu, un théâtre?

L'enfant branlait la tête, et jetait un regard blasé sur les jouets abandonnés [1], entassés sur les tables, et qu'à l'envi père et mère lui apportaient chaque jour.

— Alors, que veux-tu?

Plusieurs fois, il avait répondu : « Je voudrais marcher. » Mais comme sa mère pour toute réponse le serrait dans ses bras avec une violence qui le meurtrissait, il avait cessé d'exprimer ce désir. L'étreinte trop forte lui faisait mal. Il demandait autre chose, disant souvent :

— Laisse-moi jouer avec tes cheveux.

Elle secouait la tête, et les longues mèches se déroulaient, couvrant son visage, emprisonnant ses bras. Alors il poussait une exclamation joyeuse, ses doigts fluets plongeaient avec délices

1. On pense au jouet de l'enfant riche, qui gît abandonné, dans « Le Joujou du pauvre », des *Petits poèmes en prose* de Baudelaire.

dans cette masse rutilante. Et c'était entre eux des cascades de rires, des petits cris heureux! À travers le voile rouge les yeux de sa mère luisaient… Puis l'enfant changeait de jeu, il tournait autour de sa main les tresses dénouées.

— Vois-tu, je les enroule six fois.

Et il montrait son pauvre petit poignet, qui, serré dans sa manchette de vieille guipure, se courbait sous le poids trop lourd de ce cercle roux. Depuis que l'enfant avait pris goût à ce divertissement, la mère ne souffrait pas qu'on touchât ses cheveux; jamais elle ne les dénouait devant personne. Quand son mari soulevait une de ses boucles, elle repoussait sa main brusquement, son visage prenait une expression méchante. Pour ne pas avouer son vrai motif, elle affectait une délicatesse physique extrême, elle avait l'épiderme de la tête si sensible que le moindre attouchement la faisait souffrir. Il riait alors :

— C'est une maladie nouvelle! disait-il.

Habitué aux caprices de sa femme, M. de Crussolles ne s'en étonnait plus, et n'en cherchait pas l'explication. D'ailleurs il n'aurait pu deviner la raison de celui-ci, car jamais entre eux ils ne parlaient de l'enfant. D'un commun accord ils évitaient ce sujet qui avait été la cause première de leur désunion. Elle datait, en effet, de l'infirmité de Lucien.

Jusqu'à ce malheur, ils avaient vécu approximativement heureux, quoique leur mariage n'eût pas été un mariage de choix et d'inclination. Mais la beauté de Lizzie avait un charme trop irritant pour ne pas s'exercer, et au bout de peu de jours son mari était devenu très honnêtement amoureux d'elle. Elle, doucement, lui avait permis de l'adorer. Ce grand garçon indolent ne lui déplaisait pas, il lui racontait des histoires drôles qui l'amusaient, qui lui découvraient tout un coin de vie nouveau et ignoré. Ils vécurent ainsi deux ans, en amants et en camarades; lui, imprudemment, lâchant la bride aux caprices les plus hardis de sa femme; elle, prenant l'habitude de ne voir dans son mari que l'associé de ses plaisirs, le complice de ses fantaisies. La naissance de Lucien jeta, pour un instant, une note attendrie dans ce ménage trop extérieurement et trop bruyamment heureux, puis l'existence interrompue reprit de nouveau. Ils adoraient l'enfant, mais ne s'en occupaient pas. On lui avait donné pour nourrice la plus robuste des Bourguignonnes, que sur-

veillait une bonne anglaise de premier ordre. Elle venait d'élever les quatorze rejetons d'une maison ducale, et valait un capital! Que pouvait raisonnablement demander de plus un bébé de quelques mois [1]?

La mère avait cependant ses jours de passion maternelle. Sa nature mobile l'entraînait aux extrêmes. Alors elle s'amusait avec l'enfant des heures entières, mettant dans ses jeux la fougue impétueuse de son tempérament. C'est en vain que l'Anglaise osait intervenir, que M. de Crussolles lui prêchait la prudence… Elle riait de leurs craintes, repoussant les respectueuses recommandations de la gouvernante, se moquant des avertissements de son mari. Elle disait avec un orgueil enfantin :

— Je suis la mère, je sais ce que je fais.

Elle le savait si peu, qu'un jour, pour amuser l'enfant, elle se divertit à le jeter de ses bras dans ceux de sa nourrice. D'abord le jeu fut sans danger, les deux femmes étaient très près l'une de l'autre, aucun péril n'était possible. Le bébé agitait les mains joyeusement avec de petits rires convulsifs auxquels Mme de Crussolles se joignait. Mais le plaisir fut court. La Bourguignonne était sotte, insouciante; elle s'éloigna de sa maîtresse, sans comprendre son imprudence. Une dernière fois l'enfant fut jeté, mais la distance n'était plus la même, les bras de la mère ne furent pas assez prompts à le saisir, il tomba, son rire se changeant en cri…

On le releva, apparemment sans blessures, mais lorsqu'au bout de quelques jours — les gémissements que l'on attribuait au saisissement et à la peur n'ayant pas cessé — les médecins firent un examen plus complet, ils parlèrent de lésion possible, recommandèrent l'immobilité : « l'enfant devait rester étendu, peut-être l'épine dorsale était-elle endommagée! » Alors la mère

1. Fausse naïveté, qui exprime l'ironie de l'auteur, également sensible dans le décalage flagrant entre « ils adoraient l'enfant » et « ne s'en occupaient pas » et dans l'expression qui suit : « avait ses jours de passion maternelle ». Dans un de ses *Petits poèmes parisiens* de 1882, « Un Fait divers », il évoquait déjà les conséquences tragiques du désintérêt des parents, gens du monde fort occupés, pour leur petite fille de quatre ans (p. 81 sq. — texte disponible en libre téléchargement, sur le site des Éditions du Boucher, en annexe du *Journal d'une femme de chambre*).

s'accusa, elle demanda pardon à tout le monde, à son mari, à son fils. Ce fut un désespoir immodéré, sans résignation. Elle souffrait dans son cœur et dans l'orgueil immense qui était le trait le plus fort de son caractère. Une soudaine humilité lui était venue, elle implorait pour toutes choses maintenant l'avis de M. de Crussolles. Le malheur semblait avoir donné naissance à une femme nouvelle : douce, soumise, craintive. L'expression même de son visage s'était modifiée, une tristesse l'attendrissait. Sa tête, d'ordinaire si droite, apprenait à se courber. Ceci dura quelque temps, puis un jour une amie officieuse lui dit :

— Ma chère, ne vous faites donc pas de reproches, c'est une maladie de famille ! Tôt ou tard cela devait arriver.

— Qu'est-ce ?… Que voulez-vous dire ?… Je ne comprends pas !… Une maladie de famille ?

— Impossible qu'on vous l'ait caché ! continua l'indiscrète. Personne ne l'ignore. L'oncle de votre mari a passé vingt ans de sa vie étendu sur une chaise longue, et l'enfant que votre belle-sœur pleure encore et qu'elle a perdu avant votre mariage, n'avait jamais pu marcher ! Quelquefois ce mal-là saute une génération, mais à la seconde on est sûr de le voir reparaître. Il suffit d'un petit accident pour le développer… Souvent il se manifeste sans cause.

— Non, je ne le savais pas, répondit Mme de Crussolles, très pâle, les lèvres relevées par un sourire étrange et dur.

Elle se fit répéter plusieurs fois le récit des deux cas dont on lui parlait, comme si elle avait peur d'en oublier les détails, d'en perdre le sens accusateur. Puis, lorsqu'elle fut seule, elle murmura, avec une rancune profonde qui contenait tout un avenir de représailles :

— Et Albert a permis que je m'accuse ! que je m'humilie !… Et pourtant il savait… d'un mot sincère il pouvait calmer mon désespoir.

Une femme moins violente et plus expérimentée n'aurait pas condamné si promptement. Des doutes lui seraient venus, elle aurait interrogé les médecins de la famille, mais Lizzie de Crussolles trouvait trop de soulagement à dégager sa responsabilité pour ne pas accepter l'explication consolante qu'on venait de lui fournir. L'enfant souffrait d'un mal héréditaire que la chute avait peut-être déterminé, mais auquel il était destiné depuis sa

naissance. Certes, elle avait été imprudente, mais le vrai coupable était son mari. Non seulement il avait transmis à l'enfant ce legs fatal [1], mais encore il laissait peser sur elle l'accusation effrayante du malheur survenu. Au souvenir de ses pensées humbles, de ses paroles de repentir passionné, une rougeur d'indignation brûlait ses joues. Elle se rappelait les consolations protectrices d'Albert.

— Ma pauvre petite femme, ne vous tourmentez pas ainsi !

Et tout le temps il savait d'où venait le mal ! Froidement il avait savouré son humiliation de mère…

Dans le tumulte de sa colère, Mme de Crussolles aurait voulu courir chez son mari, lui jeter à la face une imputation de déloyauté. Mais il venait de partir, des affaires importantes l'avaient appelé hors de Paris. Elle pouvait écrire, ce fut son premier mouvement. Puis la réflexion la calma. Lizzie était de ces natures qui répugnent d'instinct aux explications sincères ; elle préférait dissimuler l'arme qu'elle tenait en main, afin de lui garder toute sa force. Elle n'avait à gagner en parlant que la satisfaction d'épancher sa rancune. Avec son amour-propre, Albert soutiendrait que l'enfant était né bien portant, que l'accident survenu était l'unique cause du mal… Pour se débarrasser de ses reproches, il lui rappellerait ses paroxysmes de remords, les mots par lesquels elle s'était accusée… Une science précoce avait appris à la jeune femme que la franchise est une faiblesse, que pour garder prise sur les hommes, il faut avoir à leur reprocher des torts qu'on n'articule pas. Elle se tut donc, chérissant ses griefs, s'aigrissant contre M. de Crussolles, perdant petit à petit le sentiment de la part qu'elle avait eue dans l'événement néfaste. Lorsque plus tard elle apprit la vérité, c'est-à-dire que le mal héréditaire n'était que l'interprétation malveillante de deux accidents arrivés dans la même famille, il était trop tard pour un rapprochement que peut-être, d'ailleurs, aucun des deux ne désirait plus.

1. Mirbeau reprendra cette expression de « legs fatal » dans *Dans le ciel,* pour parler des préjugés transmis de génération en génération par l'éducation familiale.

La crise de la maladie de Lucien avait naturellement et forcément interrompu la vie du jeune ménage. Elle recommença sur des bases différentes. La femme qu'Albert retrouva, au retour de son voyage, n'était plus l'amoureuse naïvement provocante des premiers jours, ni la mère désespérée dont il avait essuyé les larmes, mais une femme au regard insolent, aux caprices impérieux. Elle était devenue insaisissable, et ne se rendait qu'avec un sourire inquiétant sur sa lèvre retroussée. Il chercha une explication qu'elle s'obstina à refuser, se renfermant dans un silence maussade et ironique. Peut-être souffrit-il? mais son naturel indolent l'empêchait de s'acharner longtemps après une femme qui se dérobait. D'ailleurs, Lizzie ne lui faisait pas la vie dure. Elle avait le caractère gai et de brusques retours de coquetterie. Ces fugitives tendresses naissaient d'un calcul habile; elle était trop adroite pour consentir à perdre son influence au profit d'une inutile rancune.

Cependant, elle avait d'un coup net séparé leurs deux existences, s'assurant, dès le début, avec le sang-froid tranquille qu'elle tenait de la race anglaise de sa mère, une complète liberté d'allures.

— Vos plaisirs ne m'amusent plus, dit-elle à son mari, et vos compagnons, d'ailleurs, ne sont pas la meilleure société pour une jeune femme.

Il s'inclina devant ce scrupule de pruderie, dont il reconnaissait la justesse, et dès lors graduellement, sans choc, sans récriminations d'aucune sorte, chacun d'eux suivit sa voie. Elle, tout à fait indifférente; lui, encore vaguement amoureux, d'une façon intermittente, mais bien trop nonchalant pour s'imposer, trop faible pour réagir... Les coquetteries de sa femme l'ennuyaient, lorsqu'elles dépassaient la mesure, cependant il ne voyait pas au-delà. Ses ennemis prétendaient qu'il s'aveuglait volontairement, afin de ne pas déranger la quiétude de sa vie.

L'enfant, qui aurait dû les rapprocher, n'était entre eux qu'une cause de désunion. La mère ne permettait pas au père d'en parler. Un jour qu'il avait dit tristement : « Je crains bien que le pauvre petit ne se remette pas », elle le regarda avec des yeux si terribles, que jamais, par pitié pour elle, il n'osa revenir sur ce sujet. Il crut qu'elle s'accusait, et imposa silence à toute expression de regret qui aurait pu ressembler à un reproche.

Elle ne devina pas ce scrupule de délicatesse. Avec l'inconséquence des femmes de sa sorte qui n'ont d'autre guide que leur impressionnabilité nerveuse [1], elle embrassait son fils, disant avec une violence qui effrayait l'enfant.

— Personne ne t'aime que moi, personne !

1. Pour Mirbeau, comme pour Schopenhauer, la femme est un être de nature, un « être de sensations nerveuses et d'inconsciente pitié », incapable par conséquent de s'élever « jusqu'aux grands horizons » (« Séverine », *Le Journal*, 9 décembre 1894).

V

Cinq heures venaient de sonner au cadran de la vieille horloge.

Sur le boulevard le soleil plombait encore, mais dans la ville haute l'ombre tombait déjà, enveloppant d'une teinte plus noire les vieilles maisons aux corniches saillantes. Partout les stores se relevaient, on entendait le grincement des anneaux sur les tringles de fer. Geneviève, elle aussi, ouvrit sa fenêtre et jeta un regard distrait sur la descente de la rue. Elle vit ce qu'elle voyait toujours, les mêmes vulgarités banales : des passants affairés, des filles de comptoir échangeant leurs bavardages bruyants sur le seuil des boutiques. Elle allait se retirer et reprendre sa tâche interrompue, lorsque ses yeux accrochèrent contre la maison d'en face un point lumineux, une apparition blanche. Elle se pencha pour mieux voir.

— Que regardes-tu, Geneviève ? demanda Maximin.

Mais elle, impatiente, répondit :

— Laisse donc, je te dirai après.

De tous ses yeux elle contemplait la robe claire qui filait vis-à-vis d'elle, frôlant le mur sale avec un bruissement de soie et de batiste empesée. La femme s'arrêta devant la vieille église, hésita un instant, regarda de tous côtés, en bas, en haut, avec de jolis mouvements incertains, puis bravement s'engagea dans le sentier qui montait d'une pente forte vers le coteau. Quelque temps, le long des degrés de pierre, sa silhouette se détacha nette et claire sur le ciel bleu, puis elle disparut à un tournant de route, pour reparaître un instant après, comme un point noir

presque déjà imperceptible à l'œil. Alors, les paupières clignotantes, Geneviève se retourna vers la chambre sombre.

— Qu'as-tu vu, sœur? demanda l'enfant impatient.

Dans son existence monotone et terne, le moindre incident excitait une curiosité âpre.

— Si tu savais, petit! une si jolie dame!

— Comment était-elle? raconte vite!

— Toute blanche avec des cheveux d'or rouge!

— Comme la fée de mon livre d'images?... tu sais bien, s'écria Maximin très excité. Et où allait-elle? Il ne passe jamais de jolies dames dans notre rue.

Geneviève ne répondit pas; elle aussi se demandait où la dame pouvait bien se rendre.

— Que je voudrais la voir! continua le petit garçon avec un soupir de convoitise. Peut-être reviendra-t-elle? Dis, le crois-tu?

— Sans doute, je le crois, il n'y a pas d'autre chemin pour redescendre au boulevard, à moins de prendre les escaliers de la villa Lariseau.

— Alors, reste à veiller, et si tu l'aperçois de nouveau tu me pousseras vers la fenêtre.

Geneviève dut promettre et demeurer les yeux fixés sur le lacet blanc qui courait, entre deux champs d'oliviers, le long du revers de la colline. Lorsque, fatiguée de l'attente vaine, elle les détourna pour recommencer la reprise patiente des bas de la famille, Maximin s'en aperçut.

— Tu ne fais plus attention. Elle passera sans que tu le saches, et moi je ne la verrai pas!...

Ce regret plaintif toucha Geneviève. Elle reprit son poste d'observation. Après une heure écoulée, elle vit une ombre couper la régularité du sentier désert; au tournant, l'ombre prit une forme distincte, sur laquelle se drapaient des vêtements blancs.

— La voici! cria-t-elle.

Et rapidement elle roula vers la fenêtre la chaise de Maximin, et soulevant l'enfant dans ses bras, le maintint à l'appui de la croisée. La tête, soutenue par l'épaule de sa sœur, un bras autour de son cou, il se pencha pour regarder. La femme aux cheveux d'or rouge descendait le chemin; sa robe battait le sol, on entendait, à chacun de ses pas, rouler derrière elle les cailloux

du sentier que ses talons détachaient. Sous le parasol ouvert on ne voyait plus ses traits. Arrivée près de l'église, en face de l'ombre de la rue, elle le ferma, mais elle portait un de ces grands chapeaux évasés, au fond desquels le visage se dissimule. Maximin poussa une exclamation de désappointement. L'entendit-elle ? ou plutôt fut-ce l'intensité magnétique du désir de l'enfant? Elle leva les yeux vers les croisées de la maison d'en face. Dans un rapide coup d'œil, Geneviève et son frère aperçurent les traits de la comtesse Lise, que le mouvement de la course avait teintés d'une couleur rose. Elle aussi vit ces deux têtes brunes qui la contemplaient avec avidité : la beauté sérieuse de la sœur, le visage maladif du petit garçon, son pauvre corps infirme… Les traits de Mme de Crussolles perdirent leur expression railleuse, une tristesse les assombrit; elle baissa la tête, et, pressant le pas, descendit la vieille rue, s'en allant vers le bruit qui montait.

Aussi longtemps que Geneviève eut la force de le soutenir, Maximin suivit des yeux le chemin par lequel venait de disparaître l'apparition blanche, puis la jeune fille l'étendit sur sa couchette. Il se laissa faire en silence, l'œil rêveur, les lèvres serrées comme par une préoccupation absorbante.

— Eh bien! es-tu content maintenant? demanda la sœur. Tu l'as bien vue, il me semble. La trouves-tu jolie?

— Bien jolie! Même… plus jolie… que toi, dit l'enfant en hésitant.

Geneviève se mit à rire.

— On dirait que cela te contrarie!

— Oui, murmura-t-il, toujours avec cette même absorption dans le regard. Jusqu'à présent je n'avais jamais vu personne d'aussi joli que toi. Dis, Geneviève, ce sont peut-être ses vêtements?… Si tu étais habillée comme elle, avec une toilette blanche et des plumes sur ton chapeau, vous vous ressembleriez. Ne crois-tu pas?

— Toutes les plumes du monde ne nous rendraient pas semblables! Ne le comprends-tu pas, petit? Je n'ai pas ses cheveux…

— Oui, mais pourtant, qui sait, si tu ôtais cette chose noire, si triste…

Et il touchait de la main le bras de sa sœur, où l'étoffe usée avait la teinte roussâtre des vêtements trop longtemps portés. Geneviève, elle aussi, contempla ces signes de pauvreté; pour la première fois, à cause du petit, elle regretta la laideur de sa robe.

Dès lors, entre eux, la jolie dame inconnue devint un sujet préféré de causerie. Qui était-elle? La verraient-ils passer de nouveau? Et ils prirent l'habitude de la guetter. À une certaine heure Geneviève relevait les stores et plongeait le regard jusqu'au bas de la montée. Celle qu'ils attendaient revint quelquefois, à intervalles inégaux, mais toujours à peu près au même moment. L'espérance de la voir suffisait pour intéresser les journées de Maximin. Il l'examinait avec une curiosité passionnée, observait chacun des détails de ses vêtements, satisfaisant ainsi ses besoins d'enthousiasme. La vue de cette créature, élégante, raffinée, développait chez lui des instincts délicats, le goût du beau, inhérent aux imaginations ardentes, logées dans des corps difformes [1]. Les aventureuses princesses, les séduisantes héroïnes de ses lectures d'enfant revêtirent toutes désormais le même visage de rousse pâle. Il la connaissait bien maintenant, car chaque fois que la comtesse passait sous la maison noire, elle levait la tête, et ses yeux rencontraient ceux du petit malade, et plus loin, dans l'ombre, le regard sérieux de la sœur.

Où pouvait-elle bien aller ainsi, toute seule, par ce sentier désert? Cette inexplicable promenade qui avait pour Maximin l'attrait du mystère, préoccupait également Geneviève. Trop ignorante des hasards, où le désœuvrement jette les femmes, pour soupçonner les équipées de Mme de Crussolles, elle se perdait en mille conjectures dont aucune n'approchait de la réalité. Sa vie terne de petite provinciale l'avait préservée de toute expérience précoce; ses instincts endormis encore ne lui laissaient rien deviner.

Privée du contact d'autres jeunes filles, elle n'avait reçu aucune de ces confidences qui éclairent et corrompent. Jamais elle n'entendait chez son père de ces conversations d'homme à

1. Mirbeau développera souvent cette opposition entre le mental et le physique et peuplera ses contes et ses romans de personnages bossus ou « difformes ». « Le goût du beau » révèle chez Maximin une sensibilité « artiste », comme en auront Sébastien Roch et Georges, le narrateur de *Dans le ciel.*

homme qui entrouvrent des horizons; nul ne venait mettre un peu de mouvement dans leur existence morne. Le docteur Mahoul était sorti de sa classe, sans parvenir à entrer dans la sphère qu'il convoitait. Il vivait aux confins de deux mondes, ayant renié l'un par ambition, se voyant repoussé de l'autre [1]. Ses enfants portaient le fardeau d'isolement de ceux qui n'appartiennent à rien et à personne. Sauf quelques visites à Collobrières aux parents de sa mère, et de rares propos échangés avec ses voisines de maison, Geneviève ne parlait jamais, n'avait de rapport avec qui que ce soit. Le curé de l'église d'en face venait bien de temps en temps apporter un livre à Maximin; le cousin Randoce, le riche négociant en vins de la rue Nationale, envoyait régulièrement, aux quatre fêtes de l'année, un panier de Frontignan. Ces jours-là l'escalier craquait sous son pas robuste; son rire éclatant d'homme prospère ébranlait les murs de la vieille maison. Mais ces bruits de vie s'éteignaient vite et l'existence recommençait, solitaire et monotone, dans cette demeure silencieuse.

L'habitude de passer sa journée près de la fenêtre, inhérente aux petites villes du Midi, était l'unique distraction de Geneviève et de Maximin. Jamais presque ils ne descendaient sur le boulevard; par un reste d'orgueil le père l'avait défendu. L'apparition de la comtesse Lise rompit l'uniformité de leur perspective des choses extérieures et apporta un aliment à leur curiosité latente. Mais, chez eux, cette curiosité se satisfaisait d'hypothèses vagues, de suppositions romanesques. Jamais ils ne cherchèrent de moyens plus pratiques d'information. Ce fut le hasard qui les servit. Un jour que Geneviève, guettant le retour de l'inconnue, regardait les têtes grises des oliviers s'aligner sur la colline sablonneuse, elle vit deux silhouettes, au lieu d'une, descendre les degrés de pierre. Maximin dormait dans la chambre voisine, son absence lui causa un bizarre soulagement, elle était ainsi plus à l'aise pour voir et observer. Un homme marchait à côté de la femme rousse, il lui parlait près de l'oreille, très vite, semblait-il, avec des gestes suppliants et pourtant avec

1. Le domestique, tel que l'analysera Célestine dans *Le Journal d'une femme de chambre*, est aussi un être « hybride », qui « n'est plus du peuple d'où il sort », sans être pour autant « de la bourgeoisie où il vit et où il tend » (chapitre VIII).

une attitude familière. Elle, maussade, s'arrêtait de temps à autre dans sa marche, et haussait les épaules. On aurait dit alors qu'il insistait davantage. Ce jour-là, en passant sous la maison de l'angle, Mme de Crussolles ne leva pas la tête; cependant Geneviève put voir son visage méchant, sa bouche relevée par un sourire cruel. Elle aperçut aussi les yeux bleus de son compagnon qui faisaient une tache claire sur sa peau brune. D'un coup d'œil elle saisit son allure insolente, son sourire plein de choses. C'était la première fois qu'elle voyait un homme du monde; il y avait un je ne sais quoi dans cette désinvolture élégante qui la fascinait comme une révélation. Elle les regarda descendre la rue, mais aujourd'hui ce n'était pas la femme que son attention suivait. À un moment donné tous deux s'arrêtèrent. Geneviève vit une poignée de main furtive, puis l'inconnue ramassa ses jupes et s'éloigna d'un pas rapide, tenant le milieu de la chaussée. L'homme, au contraire, glissa contre les maisons, s'arrêtant devant chaque boutique. Lorsque la robe de Mme de Crussolles eut tourné le coin de la place, alors seulement il descendit, et s'enfonça à son tour dans la ville basse.

Ils avaient disparu tous deux depuis longtemps que Geneviève restait encore à sa fenêtre, avec une curiosité inassouvie dans le regard. Puisqu'ils suivaient le même chemin, pourquoi se séparer ainsi? Ne trouvant pas de réponse à sa question, elle songea à se demander quelle était l'intimité qui réunissait ces deux êtres. Son instinct l'avertissait [1] que le compagnon d'aujourd'hui n'était ni un mari ni un frère. Elle voyait passer, le dimanche, les honnêtes couples de la ville, et savait que ce n'était point là une attitude conjugale! Serait-ce un indifférent, rencontré par hasard? Mais alors on ne se parle pas ainsi, oreille contre oreille. Elle était assez intelligente pour le comprendre. Entre cet homme et cette femme, il y avait quelque chose qu'elle ne pouvait définir, qui était au-delà de son entendement. Malgré les efforts de sa pensée elle voyait toujours la solution lui

1. Sébastien Roch, doté d'une sensibilité féminine, sera lui aussi averti par son « instinct », qui s'opposera à sa raison dénaturée. Mais le mot « instinct » est plus souvent employé à propos des femmes : on peut y voir la marque de la conception schopenhauerienne, qui fait d'elles des êtres simplement chargés par la nature de perpétuer la vie.

échapper. La jeune fille, en général, communiquait toutes ses idées à Maximin; le petit garçon, très précoce, l'aidait efficacement dans ses voyages de découvertes intellectuelles, mais cette fois elle garda le silence sur sa préoccupation, elle ne lui raconta même pas ce qu'elle avait vu.

Seulement pour elle, depuis lors, un intérêt plus passionné s'attacha à la personnalité de la femme entrevue. Geneviève se demandait sans cesse avec un trouble singulier : Où va-t-elle ainsi par ce sentier désert? Une envie bizarre lui venait de la suivre, de savoir, d'apprendre… Elle rougissait en y pensant, et lorsque Maximin disait d'un ton plaintif : « La jolie dame vient bien rarement maintenant! » la jeune fille soupirait comme si cette disparition attristait son cœur, lui fermait un horizon entrevu. Elle avait perdu sa placidité d'autrefois. L'inconscience parfaite qui la rendait sereine se dissipait sous le souffle d'une curiosité nouvelle, elle pressentait des choses ignorées qui la faisaient craindre, trembler, palpiter…

Maintenant, souvent, à ses heures de liberté, Geneviève montait dans les mansardes de la maison. Là, embrassant d'un œil ardent les perspectives infinies de la mer, il lui semblait que des voiles se soulevaient, qu'elle apercevait confusément des terres lumineuses; ses yeux se perdaient dans un lointain de verdures humides, d'où surgissaient deux ombres, aux mains enlacées. Elle voyait des cheveux d'or rouge, puis un visage d'homme brun, avec des yeux pâles, et elle tombait dans de longues rêveries, qui la laissaient découragée et lasse, avec la sensation troublante, quoique vague et indéfinie encore, des choses qui lui manquaient [1].

1. On retrouvera ce type de « sensations troublantes » et « indéfinies » chez Sébastien Roch.

VI

La journée avait été chaude. Dans la vieille rue, au bord des balcons de fer forgé, les plantes pendaient languissantes et desséchées. Assise près de la fenêtre, Geneviève, qui raccommodait le linge de la maison pour le repassage du lendemain, relevait de temps à autre un œil de pitié sur les feuilles, blanches de poussière, de son pot de basilic, sur les pétales ridés de sa giroflée. Elle était seule dans sa petite chambre de jeune fille, voisine de la salle à manger; à travers la porte entrouverte elle entendait la respiration régulière de Maximin qui dormait. Sa main active courait sur le linge blanc; l'un après l'autre, elle pliait soigneusement chaque objet reprisé, puis recommençait sa besogne, chaque fois un peu plus pâle et lasse. Elle cousait ainsi depuis le matin dans la chaleur du jour. Enfin le dernier point fut achevé, et la pile de linge déposée. Mais avant de songer à se reposer elle-même, Geneviève se dirigea vers le fond de la chambre et, avec un mouvement d'une grâce robuste, soulevant la lourde cruche à eau, vint arroser les plantes de la fenêtre. Ses manches retroussées laissaient voir ses bras pleins, le grain fin et serré de sa peau dorée. Elle coupa les feuilles flétries, remua de l'ongle la terre humide; sous ses ciseaux quelques fleurs de giroflée se détachèrent. Alors, les pressant dans ses doigts pour en mieux exprimer l'odeur forte, elle les respira avidement. L'atmosphère lourde et le travail continu avaient fatigué sa tête, elle l'appuya contre le montant de la croisée, et resta là quelque temps, les yeux fermés. Tout à coup la brise de mer s'éleva et vint lui souffler au visage, lui donner un désir soudain de grand air, de

verdure, d'horizons larges. Rapidement elle rabaissa ses manches, rafraîchit son front, ses mains; puis ouvrant une armoire de noyer qui occupait toute une des parois de la chambre étroite, en tira un chapeau de paille noire, modestement garni, une petite écharpe de cachemire avec une frange nouée. Toque et fichu furent attachés sans aucune coquetterie. Ensuite, bien doucement, sur la pointe du pied, elle entra dans la salle à manger, regarda l'enfant endormi, chassa une mouche qui l'inquiétait, mit à sa portée une petite sonnette. Après quoi, fermant la porte, elle s'éloigna avec mille précautions, afin de ne pas l'éveiller.

— Ce serait dommage de troubler son sommeil! murmura-t-elle. D'ailleurs, il est trop tard pour le faire sortir.

Sur le palier, elle appela la jeune servante.

— Vincente, dit-elle, je vais à la bénédiction et ensuite au cimetière. Soyez bien attentive aux appels de Maximin, et si le souper ne risque pas de brûler, allez vous asseoir dans ma chambre.

Elle ne partit qu'après avoir reçu une promesse formelle. On pouvait espérer que Vincente n'y manquerait pas, car toutes les négligences étaient permises chez le docteur, sauf celles qui pouvaient faire souffrir l'enfant.

Geneviève descendit la rue de sa démarche un peu lente, mais elle hâta le pas en entendant sonner l'heure. Cependant elle arriva trop tard. Sur la place de la Rade, les fidèles sortaient déjà, et lorsqu'elle entra à Saint-Louis, l'église était vide.

La bénédiction venait d'être donnée, et l'odeur tiède, laissée par la foule, se mélangeait au parfum de l'encens dans la petite église bâtie en contrebas de la place. C'était une construction romane, obscure et basse, fouillée de sculptures sombres et noires du XIe siècle. À gauche de l'entrée, trois chapelles, prises dans l'épaisseur du mur; à droite une rangée de confessionnaux, et à leur suite la porte battante de la sacristie.

Geneviève, après s'être agenouillée un instant, se releva avec un signe de croix rapide, et, se dirigeant vers cette porte, pénétra dans l'intérieur, inoccupé à ce moment du jour. Elle ne s'y arrêta pas, et ressortit par une autre ouverture qui donnait accès dans la campagne. Quelques degrés de pierre usés conduisaient à une vieille terrasse, envahie par les acanthes et les pervenches

sauvages, et entourée de pans de murs, soutenant des terrains plantés d'oliviers. La jeune fille fit un bouquet qu'elle noua avec un brin d'herbe, puis elle gravit encore les marches croulantes d'un vieil escalier de bois, montant jusqu'à mi-coteau. L'endroit était désert; le soleil, à son déclin, n'y envoyait plus que des rayons furtifs, qui, s'arrêtant sur les cimes des chênes verts et des pins maritimes, y jetaient une poussière lumineuse. À un tournant, et sur une pente s'abaissant vers la partie opposée à celle que Geneviève venait de gravir, apparaissait un carré de murs grisâtres, au milieu duquel des croix, debout, mettaient leurs découpures blanches.

C'était le cimetière.

Quand la jeune fille accompagnait Maximin et sa chaise roulante, elle faisait le grand tour, et entrait par la grille qui donne sur la route carrossable. Mais le chemin de l'église était plus rapide, et en ouvrant une petite porte, enfoncée dans le mur, on se trouvait tout de suite dans l'enclos funèbre. De ce côté, les allées se perdaient sous l'envahissement des herbes; des renflements de terrains bossuaient le sol dans les espaces qu'aucun monument ne marquait; de vieilles dalles enterrées, mangées de mousse, dénotaient l'oubli des survivants. C'était la partie la plus ancienne du cimetière. Geneviève la dépassa, et arriva près des tombes fleuries des morts récents. Elle s'agenouilla devant un carré de pierre blanche que surmontait un haut rosier, dont les tiges s'élargissaient en grands bouquets de feuillage au-dessus de la croix. C'était le tombeau de sa mère; dans cet espace étroit la pauvre femme se reposait de ses espoirs déçus. La jeune fille baisa respectueusement le marbre, et déposa les pervenches cueillies en route. Puis, ce pieux devoir accompli, elle monta vers le haut du cimetière, d'où la vue s'étend jusqu'aux vastes horizons bleus de la mer. Là, les monuments sont plus somptueux, les emplacements plus larges. C'est le terrain des privilégiés. Geneviève s'appuya des épaules à une des colonnes brisées, symbole de ceux qui meurent trop tôt. Son jeune corps se détachait, comme une fine statuette noire, contre le marbre qui lui servait de soutien. Elle regarda autour d'elle. La tristesse du couchant était déjà tombée sur les choses; les fleurs se décoloraient, les pâles asphodèles se balançaient mélancoliquement sur leurs tiges, l'ombre des tamaris et des cyprès se faisait plus obscure,

les grandes anémones rouges avaient pris une teinte terne de grenat sombre, la lumière du monde n'était plus sur le ciel qu'un mince filet d'or jaune.

La jeune fille ferma les yeux et respira largement l'amertume saine du grand air. Elle se croyait seule; aussi tressaillit-elle en entendant une mince voix d'enfant qui disait :

— Non, maman, pas encore! Je voudrais d'abord aller jusque là-haut.

À quoi une voix de femme répondit :

— C'est impossible, tu aurais froid, il faut rentrer.

— Oh! maman, je t'en prie! Je me couvrirai bien. Vois-tu, comme cela, avec cet énorme châle.

La mère céda.

— Jean, dit-elle, poussez la chaise de monsieur Lucien.

Au tournant du sentier, Geneviève vit apparaître un grand valet de pied qui roulait un fauteuil, sur lequel un petit garçon pâle était étendu. Derrière lui marchait une femme que masquait à moitié la lourde carrure du laquais. Il lui sembla reconnaître ce froufrou de jupes, ce balancement des hanches… L'enfant appela sa mère. Celle-ci s'avança et montra à la jeune fille le visage de l'inconnue qui l'avait tant occupée. En se trouvant ainsi inopinément face à face, toutes deux tressaillirent de surprise; elles se reconnaissaient. Une expression d'intérêt ardent anima le visage de Geneviève, Mme de Crussolles eut un petit sourire. Elle examinait avec curiosité cette belle fille, pauvrement vêtue, autour de laquelle montait l'odeur des jasmins, et qui, inconsciente de sa pose plastique, restait appuyée au monument funèbre, déroulant au regard les lignes de son corps parfait. Lorsque la chaise de Lucien fut arrivée au niveau de Geneviève, celle-ci changea d'attitude et se pencha vers le petit malade avec des yeux remplis d'une pitié tendre. Cette comparaison irrita Mme de Crussolles. Elle ne voulait pas qu'on plaignît Lucien, qu'on s'aperçût de son infirmité! Elle supportait Lybine, parce que Serge, qui l'avait devinée, ne lui parlait jamais de son fils. Elle lança à la jeune fille imprudente un regard hautain, ses yeux verts eurent une lueur noire. Puis elle se souvint de l'enfant entrevu à la fenêtre, elle revit en pensée le grand front blanc, les épaules qu'on devait soutenir… Là aussi il y avait un malheur semblable au sien, et à ceux-là seuls qui souffraient de la même

infortune, elle reconnaissait le droit de la plaindre. Son expression s'adoucit, un caprice soudain lui donnait le désir de parler à Geneviève. Elle fit de la tête un signe léger, auquel la jeune fille répondit par une inclinaison grave.

La colonne, contre laquelle celle-ci était adossée, avait à la base une plante de jasmin, étoilée de fleurs suaves, Lucien les aperçut, et avec l'insistance d'un enfant gâté les demanda impérieusement. La comtesse Lise, croyant que la tombe appartenait à la famille de celle qui en occupait l'espace, répondit à son fils :

— Non, je ne puis pas t'en donner, il faudrait demander la permission à mademoiselle.

Geneviève, trop timide pour expliquer qu'elle n'avait sur ce terrain aucun droit spécial, se baissa et cueillit une touffe odorante qu'elle remit à l'enfant. Il la prit en silence, regardant avec étonnement celle qui la lui donnait. Enveloppé de châle jusqu'au menton, on ne voyait de lui que ses yeux ternes dans sa petite face souffreteuse.

— Tu oublies de remercier mademoiselle, dit Mme de Crussolles.

Il murmura quelques mots inintelligibles que la mère se chargea d'expliquer. Geneviève les écouta rougissante, puis la chaise recommença à rouler, grinçant des roues sur le gravier de l'avenue. La comtesse suivait lentement. Tout en bas, sur la route, devant la grande grille, un équipage attendait. Le groupe n'était pas arrivé au tournant du sentier qu'il s'arrêta : le domestique donnait des explications, il montrait le fauteuil, tout en cherchant autour de lui. La jeune fille comprit que quelque chose s'était gâté dans le mécanisme; elle aussi regarda le sol, et aperçut sur le sable de l'allée une grosse vis ronde. Évidemment, c'était cela qu'on cherchait. Elle la ramassa, et, se mettant à courir, rejoignit Mme de Crussolles. Celle-ci était consternée; la chaise ne voulait plus avancer, on la croyait cassée, il ne restait qu'un moyen : porter l'enfant jusqu'à la voiture, mais elle hésitait à le remettre aux bras d'un domestique inexpérimenté à ce genre de besogne; celui-ci d'ailleurs était un valet de pied nouveau dans la maison. Geneviève arriva au milieu de cette incertitude.

— Voici, madame, ce que vous avez perdu, dit-elle, c'est la vis de la roue, il n'y a qu'à la remettre.

Puis elle s'éloigna pour ne pas avoir l'air indiscret, mais elle fut promptement rappelée par un : « Je vous en prie, mademoiselle, revenez. » Personne ne savait revisser le clou! Geneviève, habituée à réparer les avaries du fauteuil de Maximin, comprit immédiatement ce qu'il fallait faire; elle donna au domestique les indications voulues et l'aida de ses propres mains. En quelques instants, la chaise put rouler de nouveau. La mère la remercia avec chaleur. Comment connaissait-elle tout cela? Qui le lui avait appris? Elle l'interrogeait par petites phrases impérieuses, auxquelles la jeune fille répondait simplement. Trop timide pour oser rompre l'entretien, elle marchait à côté de Mme de Crussolles, suivant le fauteuil de Lucien. Pressée de questions, elle raconta la maladie de son frère, laissant ingénument deviner leur vie. La comtesse fut très surprise d'apprendre qu'elle était la fille d'un médecin; l'apparence si pauvre ne l'avait pas préparée à cette profession lucrative. Elle pensa à son Esculape de Paris dont l'hôtel était deux fois plus vaste que le sien, puis ramena les yeux sur la petite robe étriquée qui faisait si chétive figure à côté des draperies flottantes de son costume à elle, sortant de chez le premier faiseur. Elle conclut de cet examen que le père de Geneviève devait être un piètre savant… Cependant cette médiocrité d'existence l'intéressait, comme quelque chose de nouveau. Depuis qu'elle savait ne pas avoir affaire à une petite ouvrière, sa curiosité se familiarisait. Elle continua ses questions, demandant des détails sur l'enfant malade, sur la manière dont on le soignait. Geneviève parla d'une amélioration introduite par son père dans le petit fauteuil où l'on roulait Maximin. Elle essaya d'expliquer, mais son interlocutrice ne saisissait pas.

— N'importe quel ouvrier vous ferait cela, disait la jeune fille, il suffirait de savoir le lui enseigner.

— Oui, répondit Mme de Crussolles, la bonne anglaise comprendrait immédiatement, mais moi je suis si maladroite en ces sortes de choses! Et vous dites que l'enfant est mieux couché?

— Beaucoup mieux, le dos lui fait moins mal.

— Je crains d'être indiscrète, dit très poliment la comtesse, mais c'est pour soulager mon petit garçon… Pourrais-je vous prier, mademoiselle, d'enseigner cela à Hatfield? C'est une fille

très intelligente. Si vous me donniez votre adresse, je l'enverrais chez vous.

Geneviève rougit. Une honte nouvelle lui était venue. L'idée de montrer la misère de son logis aux gens de cette femme, qui lui parlait comme à une égale, froissait sa fierté. Puis, que dirait son père de l'introduction de cette étrangère dans la maison ? Le docteur avait toute la sauvagerie ombrageuse des vaincus de la vie [1]. Elle craignait de le contrarier. Mme de Crussolles vit son embarras. Sans en comprendre nettement la cause, elle devina que la jeune fille craignait toute intrusion dans sa demeure. Immédiatement elle changea son plan. Cette difficulté à vaincre irritait son désir.

— Mais il y a mieux à faire, dit-elle de sa voix des jours où elle voulait ensorceler, pourquoi ne viendrez-vous pas me voir ? Vous expliquerez devant moi la chose à Hatfield. J'habite sur le boulevard, n° 5. Demandez Mme de Crussolles. Vous feriez une bonne action au profit de mon petit malade, et le bon Dieu en récompenserait le vôtre.

Geneviève hésitait, intimidée.

— Dites que vous viendrez, continua la comtesse Lise. Quelle heure préférez-vous ? Le matin, ou après le déjeuner ? Je ne sors jamais avant trois heures.

La jeune fille se souvint des promenades mystérieuses, elle revit tout à coup devant elle l'homme brun et pâle ! Une répugnance instinctive arrêtait son consentement. Mais elle pensa [2] au plaisir que cette visite ferait à Maximin, aux innombrables choses qu'elle aurait à lui raconter.

— Si vous le permettez, dit-elle, je viendrai un jour, avant trois heures.

Les deux femmes étaient arrivées devant la grille. L'enfant avait été étendu sur les coussins du fond ; la chaise pliée occupait le devant de la voiture. Mme de Crussolles monta à son tour.

— Au revoir ! cria-t-elle à la jeune fille.

1. Expression typiquement mirbellienne.

2. Opposition de type naturiste, entre l'instinct qui ne trompe pas, et la pensée source d'erreur. Si Geneviève avait écouté sa « répugnance instinctive », il n'y aurait pas eu de tragédie. Il en sera de même de Sébastien Roch face au père de Kern.

Les chevaux partirent, emportant dans un éblouissement de poussière la mère et l'enfant. Geneviève les suivit des yeux quelques secondes, puis se retourna vers l'avenue qui montait. Tout maintenant dans le champ des morts paraissait plus triste. Sous la pâleur du crépuscule, le marbre des tombes prenait des lividités de cadavre, un frisson courait à travers les cyprès et les ifs : on entendait dans les massifs un chuchotement infini de feuilles, des battements d'ailes… [1] Du fond des verdures, le cimetière tout entier semblait appeler la jeune fille de sa grande voix mystérieuse. Saisie d'une angoisse indéfinissable, elle prêta l'oreille à ces murmures, qui contenaient peut-être un avertissement ou une menace. Mais ce fut en vain qu'elle écouta, la brise garda son secret [2].

1. L'abondance des points de suspension est déjà révélatrice de l'écriture mirbellienne. Ils impliquent à la fois la discontinuité du réel, la suggestion, l'appel à l'imagination du lecteur.

2. Le paysage est transfiguré par la perception qu'en a Geneviève et prend un aspect inquiétant, voire fantastique : le procédé sera repris dans *Le Calvaire* et *L'Abbé Jules*. Quant aux « chuchotements » des feuilles, ils préparent la prosopopée de la fin.

VII

— C'est comme je vous le dis, affirmait la comtesse Lise. Vous la verrez d'ailleurs, une vraie merveille! Le visage de Mignon sur un corps robuste de nymphe épanouie. Tout cela emprisonné dans une méchante robe plate. Habillée avec art, cette fille-là serait exquise.

— Mais que vous prend-il, Lizzie? interrompit son mari, c'est la première fois que je surprends chez vous pareil enthousiasme! En général, vous n'êtes guère fanatique de votre sexe.

— Ah! certes non, mais, que voulez-vous, je m'ennuie tant!

Lybine qui fumait béatement sa cigarette au bord d'un divan turc, lança à la dérobée un regard de reproche à Mme de Crussolles.

— Et où verrons-nous ce phénomène? demanda-t-il.

— Ici même, elle doit m'apporter un renseignement.

La comtesse se garda bien de dire de quel genre il était. Elle continua :

— Je suis même sûre que ce sera aujourd'hui! Mes pressentiments ne me trompent jamais. Voici, d'ailleurs, plusieurs jours que je l'attends.

— Voulez-vous mon avis, chère amie, reprit M. de Crussolles, la jeune fille ne viendra pas. Naturellement vous l'aurez intimidée. Sans compter qu'elle a un père, lequel, s'il a du sens commun, ne la laissera pas courir, au hasard, chez des étrangers qu'elle rencontre à la promenade.

— Mais je lui ai dit qui j'étais! répliqua la comtesse Lise, en rapprochant ses sourcils. Même dans les petites choses elle ne

supportait pas d'être contrariée. — Vous parlez ainsi, continua-t-elle, parce qu'elle tarde à venir ! Rien n'est plus naturel ; il a plu toute la semaine, la pauvre fille ne pouvait arriver à travers ce déluge.

Le sujet de conversation changea. Les deux hommes causèrent ensemble, la comtesse se perdit dans la contemplation de ses ongles roses. Elle était maussade, elle aurait voulu que son mari sortît, la laissât seule avec Lybine. Non pour s'entendre dire des tendresses ou pour en murmurer elle-même, mais par besoin de lutte, goût de bravade, pour le plaisir de se mesurer avec une force de perversité [1] supérieure à la sienne. Elle éprouvait une volupté âpre à se maintenir à la hauteur de la ruse de Serge, à ne lui céder en rien. Quand elle parvenait à l'exaspérer, à le renvoyer irrité, frémissant, elle ressentait une jouissance très vive. Entre ces deux êtres il n'y avait pas un atome d'amour. Désir et habitude de galanterie de la part de l'homme ; chez la femme, ennui, curiosité, instinct d'intrigue.

Lybine était à la mode. Lorsqu'à Paris l'on demandait : « Où est Serge ? » et qu'on répondait : « À Hyères ou à Cannes à la suite de Mme X… », cela posait la femme pour laquelle il s'excitait ainsi. C'est pourquoi, en le voyant arriver dans le Midi quelques jours après elle, sous le prétexte d'un reste de bronchite à soigner, Mme de Crussolles l'avait accueilli avec un sourire rempli de promesses qu'elle était cependant bien décidée à ne pas tenir. Il allait lui aider à passer ses mois d'hiver, c'était une ressource qu'il ne fallait pas négliger, mais céder serait banal, un peu écœurant même… après tant d'autres !… Quant à lui signifier honnêtement son congé, au premier mot trop vif, elle aurait trouvé cela d'une pruderie vulgaire. Ces moyens-là n'étaient qu'à l'usage des peureuses et des faibles qui craignent les entraînements. Elle, Lizzie, était d'une trempe plus ferme, elle avait le pied assuré, et ne souffrait pas du vertige. D'ailleurs les ravins ne l'épouvantaient plus.

1. La « perversité » est caractéristique des personnages d'Edgar Poe. Rappelons qu'en 1882 Mirbeau, avec « La Chanson de Carmen », a donné un pastiche de Poe (recueilli dans les *Contes cruels,* tome I, *loc. cit.*, p. 259).

Elle se promenait avec Lybine dans le jardin solitaire, sur les sentiers mangés de mousse, sous le jour verdâtre qui tombait des branches, et n'éprouvait aucun trouble. Mais elle simulait avec art, travaillant à exciter chez lui quelque chose qui fût sincère. Quand elle avait réussi, elle le blessait dans sa vanité, puis le calmait d'un regard provocant de ses yeux moqueurs, ranimant l'espérance par une phrase qui semblait engager l'avenir. Jusqu'à présent dans la lutte, il avait eu le dessous, toujours. Son goût pour Mme de Crussolles était très vif, elle savait l'animer de désirs, l'ensorceler [1] par son charme irritant, et cette émotion qu'il subissait, diminuait la puissance de sa volonté, le rendait moins adroit, moins habile dans son rôle de séducteur. Sauf en de rapides échappées, il était resté doux, insinuant, très inférieur en somme à sa renommée. L'animal félin et dangereux n'avait pas paru encore.

C'était une déception pour la comtesse Lise. Elle avait attendu autre chose. Cette uniformité la lassait, la désappointait. Elle pensait à cela aujourd'hui en regardant Lybine, et l'expression de son visage ne présageait rien de bon pour lui. S'il y avait un tigre sous cette surface lisse, sous ce sourire suave, elle était décidée à l'éveiller et à le combattre.

Cependant, entre les deux hommes la conversation commençait à languir. Albert de Crussolles s'ennuyait : il voulait aller au cercle lire ses journaux, chercher un partenaire d'écarté. La séance lui paraissait longue. Il attendait pour partir que sa femme le déchargeât du soin d'entretenir leur visiteur.

Celle-ci, animée du même désir, mais rendue obtuse par son irritation, ne voyait pas la possibilité de faire ce qui, en un autre moment, lui aurait paru si aisé. Elle restait immobile dans son fauteuil, battant le sol de son pied nerveux. Le Russe souriait toujours, et jurait tout bas! C'était l'un de ces moments pénibles, vraie plaie de la vie mondaine, où personne n'ose se lever, et où chacun enrage. Un domestique qui entrait rompit le

1. Deuxième occurrence de ce verbe révélateur (il y en aura d'autres). Lizzie est décidément une femme fatale, une « sorcière », comme le seront Juliette Roux et Clara, et comme l'était Jane Le Vassart.

charme d'ennui qui les retenait captifs tous trois. Il venait avertir Mme de Crussolles qu'une jeune personne la demandait.

— C'est elle, certainement! s'écria Lizzie, oubliant du coup sa maussaderie. Restez, Albert, je veux que vous la voyiez; et vous aussi, Lybine.

Ils obéirent, et s'effacèrent dans un coin de la pièce; Geneviève entra. Un peu gauche et hésitante dans sa démarche, elle répondit cependant avec une dignité modeste aux paroles de bienvenue de la comtesse. Celle-ci la fit asseoir, lui demanda pourquoi elle n'était pas venue plus tôt. La jeune fille s'excusa, son frère avait été malade, puis la pluie l'avait retenue. Maintenant elle apportait les indications, même l'adresse du fabricant qui avait arrangé la chaise. Elle parlait de sa voix sonore, bien timbrée, qu'au début la timidité avait assourdie. Mme de Crussolles l'arrêta, elle ne voulait pas que son mari entendît.

— Venez avec moi chez l'enfant, vous expliquerez cela à Hatfield.

Pour sortir, elles passèrent devant les deux hommes, la comtesse les désigna du geste à la jeune fille.

— Mon mari; notre ami, M. de Lybine.

Ils s'inclinèrent, en l'examinant bien en face.

Geneviève d'abord n'aperçut que M. de Crussolles. Il lui parut bon et digne de confiance. Puis ses yeux se relevèrent sur Serge.

Elle reconnut immédiatement le compagnon de la comtesse, et sous ce regard d'un bleu pâle, persistant et familier, une impression de malaise la fit tressaillir. Elle se sentait pressée d'échapper à cette inspection insolente, à ces hommes qui la détaillaient. Une fois hors du salon, elle respira plus librement, comme délivrée d'une crainte.

Mme de Crussolles la conduisit chez Lucien. Elle vit la grande chambre claire, la bonne attentive et respectueuse, qui écoutait ses explications d'un air entendu et empressé, qui entourait l'enfant de soins intelligents. Son cœur se serra en pensant à Vincente. D'un œil ardemment intéressé, elle examinait chacun des objets appartenant au petit garçon, ceux qui devaient le soulager, et les autres, destinés à l'amuser. Elle voulait tout voir pour raconter à Maximin. Elle éprouvait une sorte d'angoisse à l'idée que quelques-uns des détails lui échapperaient. Cette pré-

occupation se lisait sur sa physionomie mobile. Devant de certains jouets, ses yeux eurent un sourire d'enfant ravi. Elle les touchait avec une admiration craintive qui divertissait Mme de Crussolles, et qui surprenait Lucien. Il regardait la jeune fille avec des yeux ébahis. C'était pourtant une grande personne. Quel étrange plaisir prenait-elle à ce qui, lui, petit garçon, ne l'amusait même plus ? La mère devina son étonnement, et dit :

— Mademoiselle Geneviève a un petit frère, à peu près de ton âge, il est malade comme toi ; elle pense à lui en regardant tes jouets. Tu devrais la prier d'en emporter quelques-uns, elle les lui donnerait de ta part.

— Qu'elle les prenne tous ! dit l'enfant avec un dédain immense de ses richesses. Il ne comprenait pas qu'on y attachât quelque valeur.

Mais Geneviève ne crut pas devoir accepter. Sa timidité l'en empêchait ; peut-être aussi un sentiment de fierté pour Maximin. Elle ne voulait pas avoir l'air d'être venue quêter un cadeau pour lui.

Cette réserve plut à Mme de Crussolles. Décidément la jeune fille l'intéressait. C'était un type nouveau ; elle résolut de l'exploiter pour cette après-midi d'ennui. Au lieu de la laisser partir, elle la ramena au salon. Lizzie avait entendu battre la porte d'entrée, elle croyait son visiteur parti. À sa vive surprise elle le trouva installé, l'attendant.

— Quoi ! vous êtes là ? s'écria-t-elle. Et seul ! Où est Albert ?

— Il est sorti, il avait un rendez-vous au cercle. Je lui ai dit que je restais pour prendre congé de vous…

— Cela se trouve à merveille ! vous m'aiderez à entretenir mademoiselle Geneviève. Nous allons bavarder autour d'une tasse de thé.

Et, résolue à séduire la jeune fille [1], elle lui fit mille chatteries, l'installa près d'elle, Lybine en face, la table à thé au milieu. D'abord elle l'interrogea gracieusement, puis ne voulant pas

1. Dans *L'Écuyère,* paru sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne en 1882, on voyait déjà des femmes essayer de « séduire » Julia Forsell.

l'effaroucher, parla d'elle-même, raconta des histoires qui firent rire Geneviève. Dans ces récits il y avait beaucoup de choses que celle-ci ne comprenait pas, mais elle riait de plaisir. Tout cela était si nouveau pour elle : la chambre ensoleillée, les meubles soyeux, les taches brillantes des tableaux sur les tentures de soie! L'atmosphère tiède, parfumée, lui donnait une sensation de bien-être exquis. Le thé, qu'elle buvait pour la première fois, l'enivrait doucement. Le canapé était étroit; à chaque instant les dentelles de M[me] de Crussolles frôlaient ses mains nues, et le contact de ces blancheurs odorantes lui causait un frisson délicieux. Le temps passait, elle oubliait de partir, une paresse l'engourdissait... Les yeux de Lybine ne la gênaient plus, elle s'habituait à ce regard impudent. Enfin, le souvenir de Maximin, qui l'attendait, la saisit comme un reproche. Vivement elle se leva. On voulut la retenir.

— Ne vous en allez pas, restez encore.

— Non, non, il faut que je parte tout de suite.

Et elle les quitta brusquement, comme une petite sauvage.

Au bas de l'escalier Serge la rejoignit, rapportant le parasol qu'elle avait oublié. En le lui rendant il serra ses doigts entre les siens. Il y avait dans cette pression quelque chose d'insinuant et de familier, qui, de nouveau, donna à Geneviève une sensation de malaise et de peur. Elle s'éloigna avec un salut sec, tandis que Lybine murmurait de sa voix traînante :

— Oui, vraiment, une merveille!

La jeune fille l'entendit, mais elle était trop préoccupée d'être en retard pour scruter cette parole. Elle marchait rapidement, hâtant toujours le pas, n'ayant qu'une pensée : celle d'arriver! Maximin l'avait ressaisie tout entière. Enfin, essoufflée, haletante, elle gravit l'escalier sombre, et tomba dans les bras de son frère. L'enfant l'accueillit avec un cri de joie profonde; ses yeux étaient rouges, la longue attente l'avait énervé.

— Tu as pleuré? s'écria Geneviève, remplie de remords.

— Non, non, je ne sais pas, j'ai oublié, maintenant que tu es là! Et avec un geste caressant il resserrait l'étreinte de ses mains autour du cou de sa sœur. — Dis-moi ce que tu as vu?

Et Geneviève raconta. Maximin l'écoutait avec un intérêt fiévreux. Tout l'excitait dans ce récit : l'arrivée, la chambre de Lucien, la bonne anglaise, les jeux divers! Et c'étaient des ques-

tions sans fin pour qu'elle précisât davantage. Lorsqu'elle vit ses yeux briller de convoitise à la description des jouets, elle regretta la timidité et l'orgueil qui l'avaient empêchée d'accepter l'offre d'en emporter pour lui. Elle aurait voulu retourner en arrière, aller les redemander.

— Et puis, interrogea Maximin, qu'as-tu fait? es-tu restée tout le temps dans la chambre du petit garçon?

— Non, j'ai été au salon avec la dame, nous avons pris du thé, des gâteaux...

De nouveau elle dut décrire tous les détails de l'appartement et de la table.

— Vous étiez seules? demanda-t-il encore, ou bien y avait-il quelqu'un avec vous?

— Oui, un monsieur russe qui s'appelle Lybine.

— Quel drôle de nom! dit l'enfant. Est-il jeune? Te plaît-il? Pourquoi rougis-tu, Geneviève?

Elle se mit à rire, répondit qu'elle ne savait pas, mais les souvenirs qu'elle évoquait la rendaient pensive. Elle revoyait la chambre chaude et brillante, le regard admiratif de Serge, les étoffes soyeuses qui habillaient M[me] de Crussolles. Elle avait rapporté dans ses yeux un éblouissement qui ne devait pas s'en effacer. Maximin continuait à l'interroger, avec une persistance d'enfant. Il tenait les bras de Geneviève enlacés aux siens, et soufflait légèrement sur ses mains nues, soulevant le duvet de sa peau blonde. Tout à coup il s'écria :

— Tu as rapporté dans tes vêtements une bonne odeur, une odeur que l'on n'a jamais chez nous! Sur tes doigts aussi. Sens toi-même...

Geneviève obéit. En effet, un parfum léger était resté attaché à son épiderme. Ce parfum l'énerva, lui donna une envie très douce de pleurer. Elle se détourna, ne voulant pas laisser voir ses larmes à Maximin. Mais il s'en aperçut, ce fut une révélation soudaine.

— Dis-moi, sœur, murmura-t-il tout bas, comme si une crainte mystérieuse l'agitait, dis-moi, tout cela est très différent de chez nous?

Elle se baissa sans parler, et l'embrassa avec une ferveur d'affection plus intense que de coutume. Alors il appuya sa

pauvre petite joue creuse contre l'ovale si pur du visage de la jeune fille :

— Oui, cela doit être différent, poursuivit-il d'une voix rêveuse, mais tout de même, n'est-ce pas, tu m'aimeras toujours ?

VIII

Mme de Crussolles avait le caractère fantasque et variable, et ses rapports avec Geneviève, malgré les protestations qu'elle lui avait faites, n'auraient point eu de lendemain, si la mémoire du fils n'était venue réveiller la mère de son oubli. Le petit garçon, semblait-il, n'avait prêté qu'une attention distraite et maussade à la mention de l'existence d'un autre enfant malade comme lui; mais le fait était resté cependant gravé dans son esprit, et il se précisa durant les longues heures de solitude et de silence auxquelles le condamnait son infirmité. Il connaissait par cœur les histoires de sa bonne, et ne voulait point d'amis! On lui avait amené un jour un compagnon de son âge, le fils de Marguerite de Santenac, l'amie de sa mère. Cette visite avait été suivie d'une crise de larmes. Ce gamin qui pouvait courir et grimper, qui l'avait assourdi du récit de ses prouesses, il le détestait, il lui ferait du mal si on le ramenait de nouveau. On dut promettre que Roger ne reviendrait pas. Mais sans camarades, l'existence est triste. Lucien s'ennuyait cruellement. Un jour, tandis qu'il regardait avec amertume des enfants droits et alertes cheminer en bande joyeuse sur le boulevard ensoleillé, il songea tout à coup à ce petit malade dont on lui avait parlé, qui ne possédait pas de jouets, et qui habitait une rue noire! Son intérêt s'éveilla, il interrogea l'Anglaise, mais Hatfield ne put le satisfaire. Il attendit le lendemain avec impatience pour questionner sa mère. Celle-ci raconta ce qu'elle savait. Sur ce récit son imagination travailla, et il lui vint une envie forte de voir ce garçon qui ne pouvait marcher.

— Maman, dit-il le lendemain, je sais ce que je désire aujourd'hui. Mais promets d'abord de me l'accorder ?

— Tout ce que tu voudras, chéri.

— Eh bien ! il faut aller chercher le frère malade de mademoiselle Geneviève.

— Cela te ferait plaisir ?

— Oui, mais je le veux tout de suite !

— Tu l'auras, répondit-elle, comme s'il se fût agi d'un objet à acheter.

Le jour même, chez le docteur, Vincente poussa la porte du pied, en criant à Geneviève de sa voix éraillée.

— Il y a une lettre pour vous.

— Qui l'a apportée ? demanda avec intérêt Maximin. Est-ce le facteur ?

Une lettre chez eux était une occurrence rare.

— Non, un homme en uniforme, avec des boutons qui ont une couronne dessus.

Geneviève se souvint des valets de pied qui remplissaient l'antichambre de Mme de Crussolles. Elle se croyait oubliée, et rougit de plaisir ; puis, d'une main qui tremblait légèrement, ouvrit le triangle parfumé, et lut les mots gracieux par lesquels la comtesse Lise l'invitait à venir le lendemain goûter chez elle avec son frère. Elle ajoutait : « C'est pour faire faire connaissance aux deux enfants. »

Le visage de la jeune fille revêtit une expression si radieuse que Maximin s'écria :

— Qu'as-tu ? Oh ! dis-moi, qu'as-tu ?

— Si tu savais, petit, si tu savais quel bonheur ! Tu n'auras plus besoin de mes récits, tu verras par toi-même.

— Quoi donc, quoi donc ?

La voix de l'enfant haletait d'émotion joyeuse, ses yeux brillants disaient qu'il devinait à demi, mais il n'osait croire encore à tant de plaisir !

— Demain tu viendras avec moi, on nous invite à goûter ! Tu pourras regarder toutes ces belles choses, tu t'amuseras avec le petit garçon.

— Et crois-tu que je pourrai toucher la main de la dame ? demanda Maximin, très bas, comme honteux d'une ambition

trop haute. Il me semble qu'elle doit avoir une peau blanche et plus douce que le velours.

Geneviève répondit par un éclat de rire, si jeune et si frais, que les vieux murs en tressaillirent. Il lui semblait qu'un lieu de lumière se rouvrait devant elle. Elle s'en était crue exilée pour toujours, et éprouvait une joie expansive à y rentrer. Ils passèrent tous deux des heures charmantes, s'enivrant de leur plaisir futur, se communiquant les enfantillages de leurs pensées; le frère en ceci presque plus sérieux que la sœur, moins entraîné qu'elle. Cependant bientôt la crainte des difficultés à surmonter les attrista. Il fallait demander la permission du père. Depuis quelque temps, il était plus sévère, plus sombre. Toujours anxieux pour Maximin, consentirait-il à cette visite qui était un changement d'habitudes si complet? En effet, lorsque le soir, après souper, Geneviève proféra timidement sa requête, il répondit par un refus net.

— Mais comment expliquer?… Je ne sais que faire? balbutia-t-elle déçue.

— Tu peux y aller, je ne t'en empêche pas, répondit le docteur, mais je ne veux pas de cela pour Maximin. Il y a mille inconvénients, il prendra froid, mangera des choses qui lui feront mal…

— Mais je serai là, je veillerai sur lui… Laissez-le venir, père, sans cela je n'irai pas.

— Tant mieux, répliqua-t-il, ainsi tu resteras près de lui. Puis il ajouta avec un geste de lassitude profonde : Ne me parlez plus de cette affaire, je suis fatigué. Et il laissa tomber dans ses mains sa tête chauve.

Un silence se fit. Au bout de quelques moments, un sanglot étouffé éveilla l'attention du docteur, il releva les paupières et vit le visage navré de Maximin, ses yeux pleins de larmes… Pour le petit garçon, le désappointement était cruel. Très fier, et d'une délicatesse instinctive, craignant d'abuser de son infirmité, il ne demandait jamais rien à son père. Une fois, étant plus petit, il avait exprimé le désir de choses que celui-ci ne pouvait lui donner, et il se souvenait encore du regard douloureux qui avait accompagné le refus. Il restait donc silencieux sur sa chaise, pleurant doucement, tandis que Geneviève, les lèvres serrées, battait la mesure sur le bois de la table, les yeux perdus dans la

contemplation des lignes irrégulières qui en rayaient le vernis. Le père écouta un instant le larmoiement de l'enfant, puis demanda de sa voix triste, incertaine :

— Cela t'amuserait donc beaucoup de faire cette visite ?

— Oh ! oui, papa, j'aimerais tant à voir ce petit garçon malade !

M. Mahoul était ébranlé. Son pauvre enfant jouissait de si peu de plaisirs ! La même raison qui avait poussé la comtesse Lise à pardonner à Geneviève son regard de compassion, décida le consentement du docteur. Il ne voulait pas qu'on promenât dans la maison d'étrangers curieux l'infirmité de son fils, mais puisque chez les Crussolles on souffrait du même malheur, l'inconvénient disparaissait. Il se tourna vers Geneviève.

— Tu me promets de bien le couvrir ? de le surveiller ?

— Je ne le perdrai pas de vue un instant ! s'écria-t-elle le visage épanoui. Et il sera sage comme une image ; n'est-ce pas, Maximin ?

— Mais, reprit le père d'un accent hésitant, a-t-il des vêtements convenables ? Il faudrait voir cela.

Le docteur semblait péniblement préoccupé, le visage de l'enfant s'attrista de crainte, mais Geneviève répondit gaiement, avec une confiance superbe :

— Il a tout ce qu'il faut, ne vous inquiétez pas, nous nous arrangerons très bien.

Pourtant, lorsque, demeurée seule, elle eut examiné les nippes de Maximin, son courage diminua. Elle dépliait les vêtements les uns après les autres, les soumettant à l'inspection de la lumière ; partout elle trouvait des taches, des clairs dans l'étoffe qui ressemblaient à des trous. Entre toutes ces misères, son hésitation fut longue ; enfin, elle se décida pour la jaquette qu'il portait d'habitude. Elle reprisa partout, nettoya les parements salis, changea les boutons. Ensuite, choisissant les meilleures manchettes, le col de toile plus fine, elle les lava, les repassa, effaça les moindres plis. Une coquetterie lui était venue pour Maximin. Le lendemain elle l'habilla avec un soin extrême, brossant ses épaisses boucles brunes jusqu'à les rendre luisantes. Dans la clarté terne de la chambre, les vêtements propres avaient l'aspect neuf ; on ne voyait pas l'usure. Elle le regarda de tous ses yeux, puis, orgueilleuse, l'embrassa.

Vincente poussa la chaise jusqu'au bas de la rue, mais au tournant de la place de l'église, Geneviève la renvoya. Sur le dallage régulier de la route Nationale, le frère et la sœur cheminèrent doucement; lui, renversant la tête en arrière pour la regarder, elle, dirigeant d'un mouvement aisé le lourd fauteuil roulant. Tout les amusait dans cette partie de la ville où ils descendaient rarement : les magasins plus vastes et plus clairs, les promeneurs mieux vêtus. Ils passèrent devant la maison du cousin Randoce, bâtie exprès avec de vastes caves pour le dépôt de ses vins. La porte du bureau vitrée laissait apercevoir les tables chargées de registres, les prix-courants, reliés en maroquin noir, des grands crus du Midi. À côté, venait le petit salon du rez-de-chaussée, meublé de velours rouge, qui avait toujours paru aux enfants un lieu de prospérité et d'élégance.

On entendait causer, à travers la fenêtre ouverte, les voix étaient un peu hautes, les rires un peu forts. Le cousin vint s'accouder à la croisée. Il salua Geneviève et Maximin d'un bonjour amical et bruyant. Ne voulaient-ils pas entrer prendre un verre de Frontignan?

— Cela ne se refuse pas! disait-il.

Sa robuste carrure se faisait bienveillante en se penchant vers la jeune fille; son visage de blond sanguin, agréable dans sa vulgarité, riait en la regardant. Cette jovialité l'avait toujours égayée, aujourd'hui elle l'impatientait.

— Non, je vous remercie, dit-elle, je suis pressée.

Il la taquina, voulut savoir où elle allait.

— On nous attend! répondit fièrement Maximin.

— Eh bien! en ce cas, faites attendre, répliqua en riant le cousin Ernest. Sa plaisanterie l'enchantait. Il ajouta eu se tournant vers Geneviève :

— Au moins, vous me donnerez la main, sans quoi je ne vous laisse par aller.

Elle lui tendit ses doigts, il les serra dans une honnête et vigoureuse étreinte. Puis il suivit d'un regard, gros d'admiration, la démarche ferme de la jeune fille, l'épanouissement de ses épaules.

— C'est bien là la femme qu'il me faut! murmura-t-il. Saine, forte, tout le contraire de cette pauvre Madeleine.

Et il rentra, mûrissant intérieurement les projets qui l'occupaient depuis son veuvage. Il avait épousé à vingt-cinq ans une femme choisie par son père, la fille d'un négociant de Marseille, enrichi par l'huile de Provence. C'était une pauvre créature maladive, étiolée, d'un blond fade, sans beauté et, quoique jeune, flétrie déjà. Elle ne lui avait pas donné d'enfant, et au bout de quelques années était morte, n'ayant plus de sang pour vivre. On était surpris même qu'elle eût duré si longtemps ! Elle ne laissa pas de regrets à son mari ; il avait été bon pour elle, parce que c'était dans son caractère de ne faire de mal à personne, mais ce mariage ne lui avait donné aucune satisfaction. Il garda de cette expérience matrimoniale l'antipathie des cheveux clairs et des femmes maladives. Si jolie que fût une blonde, elle ne trouvait pas grâce à ses yeux. Il avait, à cet égard, des théories dont il régalait ses amis aux jours de confiance. Ernest Randoce était bien décidé, s'il se remariait jamais, à n'épouser qu'une brune robuste. Ses parents étaient morts ; riche, libre, il pouvait choisir à son gré, mais il ne se pressait pas. Sa vie aisée et large de célibataire convenait à sa nature joviale et toute en dehors.

Parent éloigné des Mahoul, il était le seul membre prospère de la famille. Pour eux, le nom du cousin Randoce signifiait prospérité, richesse, toutes les bonnes choses de ce monde. Il n'apparaissait dans leur intérieur que pour y apporter une sensation de bien-être ; aussi jouait-il un certain rôle dans les préoccupations de Maximin. Lui, bienveillant de cœur, riait avec l'enfant, plaisantait avec Geneviève. Depuis longtemps celle-ci le tentait, il la regardait grandir d'un œil complaisant. Certes, il aurait pu mieux faire, la jeune fille était pauvre, elle avait la charge d'un enfant malade ; mais en revanche quelle santé, quelle plénitude ! Cela valait bien une dot, et il pensait avec un tressaillement de répugnance à la pauvre petite mariée souffreteuse qu'on lui avait imposée par l'amour de l'argent. Oui, Geneviève serait sa femme. Mentalement il lui réservait ce poste d'honneur, mais il n'avait fait encore nulle ouverture, il attendait qu'elle mûrît davantage. N'ayant pas à craindre de rivaux, il ne se pressait point.

Cependant, depuis quelque temps, la voyant de mois en mois devenir plus désirable, il commençait à s'enflammer, et, lorsqu'il rencontrait la jeune fille, l'examinait avec des regards dont

l'expression aurait éclairé une femme moins ignorante des choses de l'amour. Mais Geneviève ne s'apercevait de rien. D'ailleurs leurs entrevues étaient rares. De temps à autre, comme aujourd'hui, elle passait devant son bureau, et quelques mots s'échangeaient entre eux. D'habitude elle n'était pas si pressée de fuir, mais dans ses dispositions actuelles, tout ce qui l'entravait et la retenait lui semblait importun. Aussi pressa-t-elle le pas, après le salut cordial du cousin Randoce.

— Je suis sûre que nous sommes en retard, dit-elle à Maximin, avec un petit ton impatient qu'il ne lui connaissait pas.

Cependant bientôt ils arrivèrent. On les introduisit immédiatement dans la chambre de Lucien. Tout était préparé pour les recevoir, les jouets étalés, les livres d'images ouverts aux meilleurs endroits. Mais d'abord Maximin ne regarda rien. Toute son attention était absorbée par le petit garçon en blouse de velours, coiffé de cheveux rouges, qui, maussade, détournait le visage sous cette investigation persistante. On avait roulé les deux fauteuils l'un près de l'autre, et afin de mettre les enfants à l'aise, tout le monde s'était éloigné. Enfin, Lucien, ennuyé d'être regardé, demanda :

— Pourquoi m'examinez-vous ainsi ?

— Pour vous voir, répondit naïvement Maximin.

Cette réplique déconcerta l'enfant. Après un silence, il reprit :

— C'est vous, n'est-ce pas, le petit garçon malade qui habite dans la vieille rue et qui n'a pas de joujoux ?

— Oui, c'est moi ! Après avoir regardé autour de lui pour s'assurer que sa sœur ne l'entendait pas, Maximin, ajouta avec fierté :

— Mais cela ne me fait rien de ne pas avoir de jouets, puisque j'ai Geneviève.

— Geneviève, c'est votre sœur ? Elle vous amuse donc, elle vous tient compagnie ?

— Toute la journée !

— Et que faites-vous ensemble ?

— Nous causons. Elle me raconte des histoires…

— Cela doit être agréable de causer ; moi, je ne parle presque jamais, sauf avec Hatfield, et quelquefois avec maman ; mais elle reste si peu de temps, qu'alors j'aime mieux l'embrasser et jouer avec elle.

Ces paroles rendirent les deux enfants rêveurs, chacun pensait au sort de l'autre. Lucien essayait de comprendre ce que devait être la vie avec une sœur toujours présente. Maximin se demandait pourquoi la jolie dame ne venait pas plus souvent près de son petit garçon infirme. Pourtant elle l'aimait bien. Elle le regardait avec des yeux si tendres! cependant pas si tendres que ceux de Geneviève. Et il examinait les deux femmes, les comparant mentalement. Elles étaient de la même taille, mais quelle dissemblance dans tout le reste! entre cette brune sérieuse, et cette tête rousse mutine! Ce qui frappait davantage l'enfant, c'était la diversité des accessoires. La belle main hâlée de Geneviève, sortant de sa manchette de toile, paraissait rude et commune en comparaison de la main blanche et petite de la comtesse Lise que voilaient des flots de dentelles. Sur les doigts fluets de celle-ci des pierres brillantes étincelaient; leur rayonnement fascinait Maximin.

Voyant que les petits garçons ne parlaient plus. Mme de Crussolles proposa de goûter. On poussa près d'eux la table couverte de friandises et de bols d'une mousse rose qui se fondait dans la bouche avec un goût de fraises. Maximin la savourait délicieusement. À chaque bouchée, il relevait sur sa sœur des yeux naïvement ravis. Tout était une fête pour lui, la vie, le goût, l'odorat. L'intensité de la jouissance était si grande que toutes ses forces étaient en jeu. Bientôt elles n'y suffirent plus. Geneviève vit pâlir les joues déjà trop blanches, les yeux se marquer de bleu. Son cœur se serra. Il paraissait si délicat dans sa pauvre petite jaquette grise, avec ses manches trop courtes! À la clarté éclatante du jour qui entrait par les larges fenêtres, on voyait maintenant l'usure du vêtement, la trace des taches nettoyées; même le linge propre avait un aspect pauvret. Un sentiment de jalousie troubla la sérénité de la jeune fille. Pourquoi ne pouvait-elle habiller Maximin d'une blouse de velours, avec un grand col de guipure de Venise? Le caractère du costume siérait si admirablement à son beau visage pensif! Bien mieux qu'à l'autre enfant! Et elle se surprenait à détailler la laideur de Lucien, qui avait tous les défauts de la figure de sa mère, sans aucun de ses charmes.

Après le goûter, ce fut le tour des jouets; les théâtres, les citadelles, les écuries défilèrent sous les yeux enchantés du petit

garçon. Un monde de plaisirs ignorés s'ouvrait devant lui, mais il paraissait si exténué que sa sœur voulut partir. Il eut un moment d'impatience.

— Pourquoi le contrariez-vous ? demanda Mme de Crussolles, rien n'est plus mauvais ! je défends toujours qu'on irrite Lucien.

Et posant sa main sur l'épaule de son fils, elle se pencha pour l'embrasser. En se courbant, ses vêtements soyeux et parfumés frôlèrent la joue de Maximin. Une sensation envieuse, la première qu'il eût connue, étreignit alors le cœur de l'enfant. Il aurait voulu, lui aussi, être touché par cette main éblouissante de blancheur et de joyaux, sentir la caresse de ces dentelles précieuses, de ces étoffes diaphanes.

Au même instant Geneviève s'approchait pour l'emmener ; il eut honte tout à coup de la robe pauvre de sa sœur, de sa main sans bijou ! Dans un rapide mouvement d'ingratitude, il la désavoua : il aurait voulu changer de sort avec Lucien.

Le retour se fit en silence. Sur le boulevard refroidi, la jeune fille et l'enfant ne regardaient plus rien autour d'eux. Le soleil en se couchant semblait avoir emporté leur gaieté. En voyant son frère si attristé et pensif, Geneviève s'accablait de reproches. Elle avait eu tort de l'amener chez les Crussolles. Le plaisir, trop vif pour ses forces, l'avait épuisé. Sans doute aussi le contraste, trop grand, faisait naître des regrets !... Elle eût voulu l'interroger ; mais une répugnance bizarre à aborder ce sujet, arrêtait ses questions. Enfin ils gravirent la vieille rue. Au seuil de la maison, Vincente les attendait, afin d'aider à porter jusque dans l'appartement le fauteuil de Maximin. Pour ne pas lui parler, le petit garçon ferma les yeux.

— Je suis fatigué, dit-il, je voudrais dormir.

On le coucha. Il ne demanda pas à sa sœur de l'embrasser, et se tourna de côté. Celle-ci, le cœur gros, alla vaquer aux soins du ménage, préparant le souper du père. Lorsqu'elle rentra une heure après dans la chambre de l'enfant, elle le trouva éveillé, les yeux grand-ouverts. À peine fut-elle à sa portée qu'il l'étreignit avec force. La réaction était venue, un remords le tourmentait, son ingratitude lui faisait horreur...

— Pardonne-moi, murmura-t-il à son oreille d'une voix passionnée qu'un sanglot faisait trembler, pardonne-moi, Gene-

viève! Je sais que nous sommes plus heureux qu'eux, beaucoup plus heureux!

— Donc, tu ne voudrais pas changer? demanda-t-elle doucement, se servant des mêmes mots qu'il avait employés avec Lucien.

— Non, non, puisque je t'ai, dit-il.

Et de nouveau il l'embrassa, mais sans lui avouer, cependant, pourquoi il avait invoqué son pardon.

IX

Mme de Santenac, l'amie de la comtesse Lise, passait tous ses hivers dans le Midi. Sa santé délicate lui interdisait la saison froide de Paris. Elle possédait au-delà de la place des Palmiers une villa célèbre, où les massifs de lauriers-roses, s'appuyant contre la verdure sombre des myrtes, semblaient acquérir par ce contraste des teintes plus veloutées, et où les grenadiers en fleurs mettaient des taches rouges sur le feuillage grisâtre des eucalyptus. La maison, terminée à gauche par une large serre qui servait de salon, s'ouvrait à droite sur une espèce de *loggiato* à l'italienne, où les orangers s'abritaient. Les visiteurs à pied arrivaient de ce côté; les équipages faisaient le tour de l'avenue, et s'arrêtaient devant la façade. Sous cette *loggia* que de grands stores abritaient du soleil, Marguerite de Santenac passait les heures chaudes de la journée; c'est là qu'elle recevait ses intimes, la petite coterie habituelle : Mme de Crussolles, Lybine et quelques autres. On y racontait les dernières nouvelles de Paris, on y commentait les scandales récents. C'était une femme élégante, un peu frivole, sans grand relief d'aucune sorte. Quelques légèretés l'ayant mise en lumière, on parla d'elle à ses débuts; elle était, disait-on, de l'étoffe des cocodettes [1], et en continuerait le type, mais la maladie était venue l'arrêter en plein essor. Attaquée des poumons, elle dut s'exiler de Paris, et maintenant elle vivait bien tranquille dans son séjour d'hiver, ne se

1. Diminutif de « cocotte ».

permettant plus que des « flirtations »[1] bénignes, essayant de donner des allures mondaines à cette ville du Midi, où elle apportait son nom, ses toilettes, et une grande fortune à dépenser.

Elle y avait entraîné Mme de Crussolles. Les deux femmes étaient liées depuis l'enfance. Leurs mères et leurs aïeules l'avaient été également, et cette amitié, qui datait de plusieurs générations, était presque devenue un lien de famille. Marguerite de Briare et son frère Georges avaient été élevés avec Lizzie de Nestier. Celle-ci était née à un jour de distance du jeune garçon, et cette similitude d'âge les rendait plus intimes, les rapprochait davantage dans leurs goûts et leurs jeux. Saint-Cyr les sépara. Ils se retrouvèrent à leur entrée dans le monde, et jamais on ne parvint à les persuader d'adopter l'un vis-à-vis de l'autre les termes cérémonieux d'usage : ils restèrent les camarades d'autrefois, avec les mêmes allures libres. Puis Georges partit pour l'Afrique, Lizzie se maria. Tandis qu'il se virilisait dans les fatigues, elle eut ses années de bonheur bruyant, d'épanouissement, de vitalité joyeuse. Mais quand la mésintelligence se fut établie dans son ménage, que le malheur eut attristé son horizon, l'ami d'enfance revint, et alors tous deux s'aperçurent qu'ils s'étaient toujours aimés.

Ils ne se gênèrent pas pour se le dire. Peu scrupuleuse de son naturel, Lizzie était trop irritée contre Albert pour avoir à son endroit des remords gênants. Elle se contenta de considérer son mariage comme une méprise, et oublia avec une facilité extrême les obligations qui s'y rattachaient. Georges était alors adjoint, en qualité d'officier d'ordonnance, à la personne du général commandant la ville de Paris. Tout marcha bien entre eux assez longtemps : leur grande amitié de jadis donnait à leur passion actuelle un fond de solidité. Ils promenèrent leur amour un peu partout, dans des voyages furtifs et des promenades sentimentales. On la vit en loge grillée et dans les restaurants à la mode. Mais chaque chose a une fin. Les hasards de sa carrière envoyè-

1. Néologisme, qui disparaîtra au profit de « flirt », mot issu du vieux français « conter fleurette ». À l'origine, il désignait la fréquentation familière, en tout bien tout honneur, à la mode anglaise ou américaine, de deux jeunes gens destinés à s'épouser.

rent Georges dans une garnison éloignée. Au début, des lettres fréquentes suppléèrent à la séparation. Il profitait de tous ses moments de liberté pour accourir la voir; elle, de son côté, alla avec Marguerite passer une journée près de lui. Puis, petit à petit, l'absence fit son œuvre cruelle. Il s'attacha ailleurs; la coquetterie à outrance [1] consola Lizzie. Cependant, comme il n'y avait pas eu de rupture entre eux, ils ne conservèrent aucune amertume l'un contre l'autre. Au contraire, Georges pensait toujours à elle avec amitié, et un peu de vanité complaisante. Elle lui gardait un souvenir attendri. Ils devaient se retrouver en bons camarades qu'un secret agréable rattache.

Depuis assez longtemps maintenant ils ne s'étaient revus. Le capitaine de Briare avait fait des camps successifs; impossible pour lui d'obtenir de congé! Sa sœur s'en plaignait hautement.

— On abuse des bons officiers, disait-elle, on ne leur accorde que des permissions de huit jours. Je sais positivement que Georges est fatigué; il aurait besoin de repos. Lui-même l'avoue. Aussi j'ai écrit de ma belle main à mon cousin de Darental, vous savez, le général, celui qui est au mieux avec le pouvoir actuel; je lui demande de m'arranger cela. Nous verrons ce qu'il saura faire.

Mme de Crussolles l'encourageait dans ses démarches. Elle aussi avait très envie de revoir Georges. Sa présence redonnerait un peu de saveur à sa vie que l'ennui dévorait.

Un jour que le petit groupe habituel était réuni chez Marguerite de Santenac, devisant du pour et du contre, on apporta à celle-ci un télégramme. Elle prit, après l'avoir lu, un air mystérieux et triomphant.

— De mon cousin de Darental, dit-elle avec une négligence affectée. Par principe, c'est connu, il n'écrit jamais de lettre!

Puis se penchant vers Lizzie :

— Un congé de trois mois, ma chère! Il sera ici avant une semaine.

Lybine qui était assis non loin de là, et qui avait de longues oreilles, entendit la phrase de Mme de Santenac, il vit le sourire

1. La vie « à outrance », ou « frénétique », apparaît toujours, chez Mirbeau, depuis ses *Lettres à Alfred Bansard,* comme un ersatz de remède à l'ennui existentiel et comme l'envers de la vie végétative.

de la comtesse Lise. Avec son flair de Slave, il comprit sur l'heure de quoi et de qui il se traitait. Serge connaissait l'histoire de l'amitié d'enfance. Si plusieurs avaient été dupes, il n'était pas du nombre. Il appartenait à la race de ceux qui savent distinguer le péché partout, si adroitement masqué qu'il soit, et l'évidence lui avait paru éclatante. Déjà à cette époque, il pensait à Mme de Crussolles, mais détestant les collisions inutiles, il avait attendu. Aujourd'hui il croyait le terrain libre. Cette phrase et ce sourire l'inquiétèrent. Il ne sut pas assez le dissimuler, Lizzie s'en aperçut. Elle vit là une source nouvelle de distractions, et affecta sur l'heure un petit air pensif et doux. Tandis que Lybine la ramenait chez elle, elle poussait de légers soupirs, qui semblaient lui être arrachés par un trouble joyeux. Il essaya d'amener une explication, l'agacement lui faisait oublier l'adresse; mais avec la tactique des femmes, elle l'évita en portant la guerre dans son camp. Il la compromettait, il avait une manière de l'observer qui lui portait aux nerfs. S'il continuait, elle serait obligée d'éviter entre eux toute rencontre... Très habilement, elle prenait ses précautions de prudence. Elle ne voulait pas que Georges découvrît son intimité avec Lybine, cela n'entrait point dans ses plans.

— Ainsi, l'autre jour, vous m'avez baisé les mains avec une ardeur inconvenante dans l'embrasure de la fenêtre de mon salon, sans faire la moindre attention à mes avertissements, sans comprendre que Geneviève pouvait nous voir...

— Elle ne regardait pas de ce côté!

— C'est ce qui vous trompe, mon cher. Elle nous a parfaitement vus. Ses grands yeux effrayés m'ont poursuivie, après cela, d'une façon embarrassante.

— Quelle idée aussi d'avoir sans cesse cette jeune fille à vos trousses! Vous la connaissez à peine, et vous en faites une amie intime!

— Voilà bien vos exagérations habituelles! Elle vient accompagner son frère, dont Lucien ne veut plus se passer. D'ailleurs, ajouta Mme de Crussolles d'un ton de défi, si elle m'intéresse, cette petite, en quoi cela vous gêne-t-il?

— Absolument en rien! Vous savez à merveille que tout ce qui vous agrée me ravit, répondit Serge avec sa politesse soumise.

En effet, elle ne lui déplaisait pas, cette belle fille au visage triste ! Il éprouvait même un plaisir très vif à la détailler, seulement il aurait voulu la rencontrer dans un autre centre que celui de Mme de Crussolles. Le regard innocent de Geneviève le mettait souvent mal à l'aise [1], malgré son armure solide de vieux mondain.

— Naturellement, après cela, poursuivit la comtesse Lise, j'ai été obligée de lui dire du mal de vous. Elle sait maintenant que vous êtes familier, hardi, insolent, et qu'il est sage de vous éviter pour toute fille soucieuse de ne pas s'exposer à des entreprises de galanterie inconvenantes.

Lybine se sentit vexé, plus vexé que l'occasion ne le justifiait, mais il n'en montra rien ; au contraire, riant aux éclats, il parut très amusé du personnage qu'on lui faisait jouer. Cependant les paroles de Lizzie le préoccupaient désagréablement, et quand, plus tard, il s'aperçut que Geneviève l'évitait, son dépit augmenta. En effet, la jeune fille, qui s'était peu à peu habituée à la personnalité du Russe, se sentait reprise par son ancienne répugnance, mais bien plutôt à cause du baiser surpris que convaincue par les accusations de Mme de Crussolles. Trop naïve pour en deviner le vrai motif, son sens droit [2] l'empêchait cependant d'en être entièrement dupe. Elle continuait à pressentir qu'entre cet homme et la femme qui le désavouait, il y avait un lien que son innocence ne savait définir. Élevée dans le respect absolu du mariage, la présence de M. de Crussolles empêchait ses soupçons de se préciser. Elle restait donc dans un vague inquiétant, et ce mystère l'énervait, l'irritait… En pensée, elle revoyait sans cesse cette caresse furtive, elle entendait les explications un peu confuses de la comtesse… Le moindre tête-à-tête avec Lybine l'effrayait. Il lui semblait toujours que son tour était

1. On peut voir dans cette phrase un résumé de la mission de l'écrivain selon Mirbeau : il lui faut obliger les lecteurs à jeter sur toutes choses un « regard innocent », c'est-à-dire débarrassé de préjugés, ce qui ne peut que les mettre « mal à l'aise ». Mais c'est précisément ce malaise qui peut susciter chez certains, ceux qu'il appellera des « âmes naïves », l'étincelle de la conscience.

2. Nouvelle occurrence de l'idée rousseauiste que l'enfant, ignorant et innocent, jette sur les choses un regard pur, pas encore déformé par le conditionnement social. Geneviève, quoique plus âgée, est encore dotée d'un « sens droit », comme le sera Sébastien Roch avant son entrée au collège.

venu, qu'elle allait sentir sur ses mains les lèvres charnues qui souriaient si onctueusement [1].

Ils se rencontraient souvent, car maintenant le docteur Mahoul ne s'opposait plus aux visites de sa fille et de son fils chez Mme de Crussolles. Il n'était pas l'homme des résistances, puis le fait une fois accompli, il éprouvait une sorte de satisfaction triste à voir ses enfants accueillis dans un monde où ceux de ses collègues prospères n'allaient pas. Quand les billets de la comtesse Lise arrivaient, le frère et la sœur n'avaient plus à craindre que la permission d'accepter leur fût refusée.

Un jour, tandis que les deux garçons jouaient dans la chambre de Lucien, et que Geneviève était au salon, où elle écoutait chanter Lybine que Mme de Crussolles accompagnait au piano, des visites survinrent. La jeune fille, toujours modeste, s'effaça dans un angle de la chambre, et prit un livre en main. Mais les voix étaient hautes, et la conversation parvenait à ses oreilles. On parlait d'un « Georges » qui était arrivé le matin même. Elle comprit qu'il s'agissait du frère de Mme de Santenac, car quelqu'un disait :

— Marguerite va vous l'amener.

Puis on passa à un autre sujet d'entretien.

Dans son coin Geneviève demeurait pensive, un peu excitée par cette nouvelle, curieuse de voir ce nouveau venu. Comme toutes les méridionales, l'uniforme l'attirait. Elle essayait de se représenter ses allures et son visage. Sans doute, il ressemblait à sa sœur, il devait avoir son type blond, élégant et froid. Probablement aussi il était dédaigneux comme elle, il ferait à Geneviève un de ces petits saluts secs qui étaient un art chez Mme de Santenac.

Tandis qu'elle songeait ainsi pour occuper son isolement, Lybine s'était rapproché, de son pas cauteleux que l'on n'entendait pas [2]. En relevant sa tête baissée, la jeune fille l'aperçut.

1. Plus loin il sera question de « la douceur de cette voix chantante ». Un autre séducteur, le père de Kern, de *Sébastien Roch*, aura aussi une voix douce d'une « suavité prenante » et un sourire « énigmatique et possesseur ».

2. Il en sera de même de la démarche de Joseph, dans *Le Journal d'une femme de chambre*. Cela confère à ces deux hommes un aspect inquiétant, voire diabolique.

— Toute seule! dit-il en prenant à ses côtés une place vide. C'est bien maladroit de vous laisser ainsi. Ils ne savent pas ce qu'ils perdent… moi je le sais.

À ce compliment banal, les joues de Geneviève s'empourprèrent. Elle tourna l'épaule, pour qu'il ne vît pas sa rougeur. Serge continua :

— Il fait si bon dans ce petit recoin, à l'abri des regards malveillants et des paroles oiseuses! On peut y causer en toute amitié.

Et pour ne pas l'effaroucher, il commença à lui parler de son frère, de son expression intelligente, des facultés qu'il devait posséder.

— Ne désespérez pas de le rétablir, ajouta-t-il. On voit en ce genre des cures merveilleuses. Je connais un médecin, à Heidelberg, un homme étonnant. Voulez-vous que je lui écrive? Non? vous préférez consulter votre père, très bien, ce sera pour plus tard, je reste à votre disposition.

Puis il s'informa des livres que Maximin lisait, de ses aptitudes spéciales. Tout cela d'un ton d'intérêt sérieux, avec cette inimitable souplesse slave qui s'adapte à tous les rôles, et qui n'est pas de la fausseté.

— Vous verrez, il sera poète ou philosophe. Et d'un accent convaincu il prédisait un avenir à cet enfant qui n'en avait pas. La sœur l'écoutait stupéfaite, à demi repentante déjà de ses jugements sévères [1].

Dans la tiédeur de la pièce, derrière le paravent qui les abritait des regards, Geneviève, sous la douceur de cette voix chantante qui lui réchauffait le cœur par des espérances illusoires, sentait peu à peu ses répugnances s'évanouir. Les craintes qui l'avaient troublée lui paraissaient soudain puériles, et quand Serge posa sa main sur la sienne pour lui rappeler qu'il restait à ses ordres, elle oublia de s'en offenser, même elle trouva une certaine douceur dans cette caresse protectrice.

Un bruit de pas, des exclamations hautes, la tirèrent de la torpeur qui la gagnait. Elle leva les yeux. Mme de Santenac venait d'entrer; derrière elle marchait un grand jeune homme brun.

1. Il en sera de même de Sébastien Roch face au père de Kern.

— Georges! cria la comtesse Lise.

Ce fut un échange expansif de paroles de bienvenue. Dans le tumulte, les groupes dispersés s'étaient réunis. Les regards de Mme de Crussolles se fixèrent sur Geneviève.

— Mais j'oublie, dit-elle, que vous ne vous connaissez pas. Alors posant sa main sur le bras du nouvel arrivé, elle ajouta : le capitaine de Briare, un ami d'autrefois! Mademoiselle Mahoul, une amie d'aujourd'hui!

Les yeux de Geneviève rencontrèrent deux yeux profonds et un sourire sincère. Georges s'inclina très bas. Il n'était pas blond, il n'avait pas la gamme de saluts de sa sœur… La jeune fille se sentit soulagée.

Deuxième partie

I

C'était l'heure de la promenade. Sur le boulevard et la place des Palmiers des groupes stationnaient. Des femmes, rapprochées les unes des autres, causaient avec animation; puis, comme des pétales de fleurs soudainement dispersés par un souffle de vent, elles se séparaient; on voyait leurs robes claires onduler dans des directions différentes, se perdre parmi les vêtements sombres des hommes.

Alignées en bataillons serrés, les familles anglaises tenaient tout un côté de la place; plus loin, à l'ombre des palmiers, assises sur des chaises louées, des femmes d'une élégance tranquille regardaient jouer leurs enfants. Quelques-unes toussaient doucement; d'autres, au contraire, robustes et florissantes, ramenaient un châle autour des épaules d'une mère âgée ou d'un mari malade. Ces pauvres visages d'hommes jeunes, creusés par la phtisie, assombrissaient le paysage riant. Puis, il y avait la coterie mondaine, peu nombreuse, représentant la société exclusive parisienne et étrangère. Celle-là se tenait à part des autres, dans un isolement bruyant. On parlait haut, comme chez soi, avec un dédain absolu de ceux qui pouvaient entendre. Là, l'élément masculin était plus nombreux : quelques désœuvrés comme Lybine venus dans le Midi à la poursuite d'une aventure; en outre, tous les maris bien portants des femmes malades. Aussi dans ce groupe *flirtait*-on beaucoup; la comédie du cœur s'y jouait avec une aisance parfaite. Ces élégances un peu tapageuses étaient naturellement le point de mire de l'attention générale. Les petites bourgeoises de la ville, les demoiselles de

magasin, qui faisaient avant le dîner le tour du boulevard et de la place, les contemplaient avidement. Ces robes, couvertes de broderies, ces chapeaux empanachés les éblouissaient. Par ce chaud soleil de midi, plusieurs femmes ne portaient pas de manteau et laissaient voir leurs tailles cambrées; d'autres, plus délicates, s'enveloppaient frileusement dans des vêtements coquets.

— Bonne mère de Dieu! qu'elles sont donc faraudes! disaient entre elles les indigènes naïves.

Les jeunes ouvrières, plus curieuses, observaient aussi les attitudes, essayant de comprendre les paroles que le petit accent bref des Parisiennes rendait inintelligibles à leurs oreilles. La vue de ce groupe qui se détachait en couleurs vives sur le ciel bleu les faisait soupirer d'envie. S'il contenait des malades, les artifices d'une toilette savante empêchaient de les distinguer; les accès de toux se perdaient sous le pétillement sec des rires, s'étouffaient sous le bruit des voix qui racontaient des anecdotes drôles.

— Sont-ils heureux, ceux-là! chuchotaient les filles de comptoir, se poussant l'une l'autre pour mieux regarder.

Cependant parmi ces visages riants un front restait maussadement froncé. C'était celui de Mme de Crussolles. Elle marchait entre Lybine et le capitaine de Briare, mais ni l'un ni l'autre ne parvenaient à la distraire; elle s'ennuyait à mourir, et leur en voulait à tous deux.

Décidément Serge ne l'amusait plus! Il manquait de cet excitant, de ce quelque chose de spécial qu'elle espérait trouver en lui. Maintenant l'expérience était complète. Il ressemblait au plus vulgaire des soupirants, avec des façons plates et des phrases banales qu'elle avait entendues mille fois! Elle était désappointée, et ne le lui pardonnait pas. Aussi répondait-elle sèchement aux mots passionnés qu'il essayait de lui glisser à l'oreille, tandis que Georges, distrait par la foule, examinait les promeneurs.

— Je vous en supplie, disait-il, tâchez d'être libre aujourd'hui. Si vous saviez comme c'est triste d'attendre vainement, et de ne pouvoir raconter mon amour qu'aux arbres du jardin!

— J'espère pour eux que vous variez votre complainte, répliqua durement Lizzie. Rien n'est exaspérant comme la monotonie!

Et d'un mouvement dédaigneux des épaules, elle se retourna du côté de M. de Briare.

Là aussi, elle avait été déçue. Elle croyait que la présence de Georges lui apporterait quelque distraction, qui sait, peut-être un renouveau d'amour! Mais rien en lui ne sollicitait plus sa fantaisie. Il était redevenu tout simplement le camarade d'autrefois, et il fallait presque à la comtesse Lise un effort de pensée pour se rappeler leurs heures de passion. Elle ne comprenait plus cette phase amoureuse, facilement même elle l'aurait oubliée. Pourtant, pendant si longtemps, ce souvenir l'avait aidée à traverser des journées d'ennui excédant! Dans ses pires moments de lassitude, elle avait eu coutume de se dire : « Si Georges était là, il saurait me distraire, me consoler… » Et alors elle pensait avec attendrissement à leurs rendez-vous d'amour, à leurs folles chevauchées de grand matin dans le bois. Il lui revenait des visions de taillis sombres, de violettes sur les prés verts. Une odeur d'herbe mouillée lui rafraîchissait le visage. Désormais elle aurait beau évoquer le passé, plus rien ne chanterait en elle, le charme était rompu.

Mme de Crussolles sentait comme un vide dans sa pensée, elle était prête à quereller Georges, à lui reprocher d'être venu détruire ses souvenirs. Elle jetait sur lui des regards froids qui disaient clairement : « Est-il possible que j'aie aimé cet homme-là! »

Pourtant, elle le reconnaissait, il ne manquait pas de désinvolture, ce capitaine de dragons! Elle voyait le regard des femmes glisser sur lui comme une caresse. Quelques-unes même se retournaient. Il était grand, très droit, avec une élégance virile dans le maintien et la démarche. Ses yeux sérieux pouvaient avoir des lueurs tendres; le regard était bon. Cette constatation à son avantage ne faisait qu'irriter Mme de Crussolles. Décidément, elle avait perdu le goût du breuvage qui l'enivrait jadis.

Lui ne s'apercevait pas de cette rancune bizarre, mais il voyait que Lizzie traversait une quinte.

— Que pourrions-nous bien faire aujourd'hui? demanda-t-il tout à coup pour amener quelque animation dans l'entretien. Il me semble que vous vous endormez ici dans une monotonie d'existence accablante. Je le disais tantôt à Marguerite. Voulez-vous que nous organisions une promenade?

À ce moment même Mme de Santenac les rejoignait avec quelques femmes de sa coterie. Toutes acceptèrent le projet du capitaine, mais Lybine y fit mille objections. Cette course dérangeait ses plans personnels. La comtesse Lise ne disait rien. Soudainement une idée surgit dans son cerveau, et dissipa sa mauvaise humeur.

— J'ai mieux que cela à vous proposer, dit-elle avec son sourire le plus exquis, les promenades en voiture n'ont rien d'imprévu, allons à pied plutôt. Sur la grande colline il y a un jardin abandonné, clos de murs, qui est une véritable trouvaille ! C'est Lybine qui l'a découvert, il nous servira de guide…

Elle le regardait bien en face, très droit. Il comprit que tout était perdu. D'un mot il pouvait confondre l'audacieuse qui le bravait. Sa nature rancunière se serait satisfaite, mais il était homme du monde, il sourit à son tour, et s'inclinant fort bas, répondit d'une voix si onctueuse qu'elle en était inquiétante :

— Vous savez que je suis entièrement à vos ordres.

Une heure plus tard, les promeneurs étaient réunis chez Mme de Crussolles ; c'était de là qu'on devait partir. Geneviève, qui avait accompagné son frère chez Lucien, se trouvait dans le salon quand les visiteurs arrivèrent. Mme de Santenac la dédaignait trop pour lui proposer d'être des leurs ; Lizzie était si préoccupée du tour qu'elle venait de jouer à Serge qu'elle n'y pensait pas. Ce fut Georges qui vint lui dire au moment du départ :

— Mais vous n'allez pas laisser ici Mlle Mahoul ?

— Non, au fait, c'est vrai ! ce serait malhonnête ! Allez lui proposer de nous accompagner. Cependant, je vous préviens, cela ennuiera Marguerite.

Il se mit à rire. Il était très au-dessus des mesquineries d'orgueil de sa sœur. Il s'approcha de la jeune fille.

— Ne voulez-vous pas venir avec nous ? dit-il doucement. Ces dames vous le demandent, elles m'ont chargé d'être leur interprète.

Geneviève, qui se sentait mal à l'aise, isolée dans ce salon où personne ne lui parlait, regarda le jeune homme avec reconnaissance, mais elle n'osait accepter, ce serait indiscret, elle pouvait très bien rester avec son frère…

— Non, non, reprit Georges, venez, on vous attend.

Il insistait d'un ton protecteur et encourageant. Déjà chacun était sorti de la pièce. Elle hésitait encore, lorsque de l'antichambre la voix de M[me] de Crussolles cria : « Geneviève ! » Cet appel la décida. Elle avait si envie d'être persuadée.

On tourna le boulevard, on prit la petite montée qui conduit à la place de la Rade. La jeune fille ne savait pas où l'on allait. Lorsque le cortège brillant enfila la vieille rue, elle se sentit gênée. Tous les voisins la verraient passer, il lui semblait entendre leurs commentaires… En effet, de chaque boutique, de chaque fenêtre, des têtes curieuses sortaient. C'était spectacle si inusité sur ces pavés pointus que cette bande de femmes parées ! Geneviève, avec sa robe sombre, faisait comme une tache parmi elles. Elle essayait de se dissimuler, de rester en arrière. Cette préoccupation gâtait son plaisir.

Georges, par bonté, craignant qu'elle ne se crût négligée, adaptait son pas au sien. En passant sous la maison de l'angle, la jeune fille leva les yeux et vit Vincente à la croisée. Celle-ci eut un geste de surprise, auquel Geneviève répondit par un geste rassurant. Puis, elle se retourna encore pour regarder la fenêtre où Maximin se tenait d'habitude.

— Qu'est-ce qui peut bien vous intéresser dans cette masure ? demanda le capitaine avec une inconscience absolue.

Geneviève rougit beaucoup et répondit bravement :

— C'est là où je demeure, où j'ai toujours demeuré.

Après cette phrase malencontreuse, un silence lourd se fit entre eux. Il se reprochait son étourderie, elle se sentait malheureuse, vaguement. La route qu'ils suivaient était celle que la comtesse Lise avait parcourue dans ses promenades solitaires. Quand Geneviève s'en aperçut, une émotion la secoua, elle comprit d'instinct qu'elle allait connaître le lieu mystérieux qui l'avait tant préoccupée. Elle marchait pensive, comme troublée par le pressentiment d'une révélation prochaine, suivant machinalement la voie tracée par les robes de femme qui voltigeaient devant elle. Georges cheminait à ses côtés, et l'examinait curieusement. Il l'avait vue tressaillir et ne comprenait pas.

Sous leurs yeux le pays s'étendait, fermé par un horizon de collines jaunes que des bois de pins tachaient de noir. Aucune végétation fraîche dans cette aridité de terrain; des herbes rudes, quelques buissons de genévriers sortaient à peine du sol

caillouteux. La chaleur était intense; le soleil n'avait pas encore disparu derrière le coteau, ses rayons obliques chauffaient les degrés de pierre et rendaient la marche pénible.

Bientôt on entendit des exclamations mécontentes.

— C'est un guet-apens! disaient des voix aigres-douces. Aucun horizon, rien que des terrains brûlés!

Les femmes, fatiguées, ne voulaient plus avancer. Elles accusaient Mme de Crussolles; celle-ci en riant répondait : « C'est la faute de Lybine », et continuait à marcher de l'avant, la tête haute, le buste renversé, un sourire insolent sur ses lèvres retroussées. Serge enrageait. Enfin, au tournant du sentier, on se trouva sur un plateau, en face d'une muraille crevassée, et l'on pénétra enfin dans la terre promise. Une fraîcheur humide s'exhalait des verdures. Sous les allées, l'ombre était profonde; c'est à peine si quelques coins de soleil luisaient encore sur les branches des yeuses. Plus loin s'épanouissaient des bouquets d'arbousiers; puis les tamaris aux fleurs purpurines, les genévriers avec leurs haies d'un bleu violet. Une petite mousse claire croissait dans les chemins, elle faisait au pied un tapis doux.

Soudainement envahies de bien-être les femmes se répandirent en exclamations joyeuses. Seule Geneviève se taisait. Elle avait pénétré avec recueillement sous ces feuillages sombres; maintenant ses regards avides fouillaient les taillis. On aurait dit une vierge grecque cherchant, dans la forêt sacrée, l'autel du dieu qui doit prononcer sur sa destinée.

Dans son désordre exquis le jardin s'étendait en larges pelouses que piquaient de rouge des anémones aux vives panachures; il y avait des clairières aux eaux courantes, au bord desquelles s'épanouissaient des fougères en touffes énormes : quelques pierres isolées, mangées d'une mousse sombre, permettaient de s'asseoir. Lybine faisait l'historique de cette propriété abandonnée. Un Russe de ses amis, séduit par la beauté de sa végétation, s'en était rendu acquéreur. Il avait fait abattre l'ancienne maison, et entrepris, pour l'arrosage du jardin, des travaux considérables. On allait jeter les fondements de la villa nouvelle, lorsque des malheurs de famille l'avaient rappelé en Russie. Depuis lors il n'était pas revenu.

Geneviève n'écouta pas la fin du récit. Personne ne s'occupait d'elle; inaperçue, elle se glissa le long d'un sentier qui s'enfon-

çait très loin, et qui s'ouvrait à l'autre bout sur le ciel par une ouverture ronde et bleue. On se trouvait alors sur le versant opposé de la colline; il descendait vers la plaine en ondulations douces que des traînées de vignes rayaient de leurs souches brunes. Des files d'amandiers se détachaient en blancheur sur l'horizon qu'ils fermaient. Un petit mur bas, dont des lichens couleur de rouille dissimulaient les pierres disjointes, surplombait la pente rapide, où croissaient des giroflées. La jeune fille s'appuya sur ce frêle soutien.

Derrière elle les arbres se rejoignaient, la voix de Lybine ne lui parvenait plus qu'indistincte et vague. Bientôt même elle cessa de l'entendre. Une rêverie douce l'envahissait. Était-ce dans ce coin sauvage et solitaire que la comtesse Lise venait s'accouder avec son compagnon? Que regardaient-ils ensemble, que se disaient-ils? Elle se figurait la jeune femme courbée, ses bras blancs appuyés sur la végétation rouge. À ses côtés un homme se penchait, mais au lieu de la tête ronde de Lybine, de sa carrure forte, elle voyait la taille mince et droite, le visage allongé, les yeux sincères du capitaine de Briare. C'est en vain qu'elle voulait écarter cette vision mensongère, sans cesse elle revenait. Tout à coup Geneviève tressaillit, une voix disait :

— On vous croyait perdue, mademoiselle! On m'envoie à votre recherche.

Elle se retourna. Celui que son imagination essayait de chasser était en réalité près d'elle. Une rougeur empourpra les joues de la jeune fille : il lui sembla qu'il devinait sa pensée secrète. Georges s'accouda à ses côtés.

— Pauvre petite! pensait-il, comme chacun la néglige!

Il était bienveillant et n'aimait à voir souffrir personne. Certes, la beauté de Geneviève facilitait son œuvre de miséricorde, mais il était plus intéressé encore par sa grâce silencieuse et sauvage [1]. Il aurait voulu savoir ce qui se cachait sous cette physionomie pensive.

— Que faisiez-vous là toute seule? demanda-t-il avec douceur.

1. Geneviève est « sauvage », comme le jardin, c'est-à-dire restée proche de la nature, non polluée par les « miasmes morbides » de la civilisation, comme le sera le jeune et vierge Sébastien Roch avant son entrée au collège.

— Je pensais, répondit-elle simplement.

— Comme je serais curieux de connaître votre sujet de méditation ! Ne voulez-vous pas me le dire ?

— Non, répliqua Geneviève d'un accent que la timidité rendait bref et dur.

— Vous me trouvez indiscret et vous avez tort ! Je vous assure que je ne mérite pas ce jugement sévère... mais, j'aime à apprendre ce que pensent les jeunes filles... Si vous saviez quel confident je fais !

Il parlait d'un ton persuasif, et la regardait avec un sourire sincère. Geneviève détourna les yeux et balbutia :

— Je n'ai rien à dire.

— Voyons, si vous pensiez, c'est bien à quelque chose ? Faut-il que je devine ?

— Non, non, s'écria-t-elle effrayée avec une moue enfantine de la bouche, comme si elle allait pleurer.

— Je parie que j'ai deviné, poursuivit M. de Briare que ces taquineries divertissaient. Vous pensiez à...

Pour dissimuler son embarras et couper court à cet interrogatoire gênant, Geneviève se pencha, et essaya de cueillir une touffe de giroflées qui croissait dans les crevasses de la muraille. Ce mouvement fit peser tout le poids de son corps sur le petit mur branlant ; les pierres croulantes se détachèrent avec fracas. La jeune fille sentit sa tête tourner, tout appui lui manquait... Il lui sembla qu'elle glissait dans l'ouverture béante... Elle poussa un cri, deux bras robustes la saisirent et la déposèrent, à quelques pas, sur un terrain ferme. Elle tremblait si violemment qu'elle oubliait de se dégager. Georges la pressait doucement contre lui comme un enfant qu'on rassure. Enfin le vertige se dissipa, elle releva son visage que la terreur avait pâli jusqu'à la lividité.

— Vous m'avez sauvée ! murmura-t-elle.

Il la tenait toujours entre ses bras, leurs deux têtes se touchaient presque... Dans cette proximité, leurs regards se rencontrèrent et restèrent fixés l'un à l'autre... Geneviève lut-elle dans ces yeux gris profond les mots mystérieux qui devaient lui révéler la vie, comprit-elle tout à coup l'explication que son cerveau troublé cherchait ? Elle ne parla pas, mais avec un frisson éperdu, elle se détacha de l'étreinte du jeune homme.

En ce moment, ils entendirent, derrière les arbres, des voix hautes qui les appelaient.

— Allons, dit le capitaine, il faut rejoindre les autres.

Elle, toujours perdue dans son rêve, le suivit docilement.

— Vous m'avez sauvée! reprit-elle une fois encore.

— Peut-être, répondit Georges en riant. Mais surtout ne le leur dites pas.

Il connaissait le monde, ses interprétations et ses sourires. Une pitié soudaine le poussait à en préserver la jeune fille.

II

Dans la petite salle à manger sombre, Geneviève repassait. Des tas de linge humecté couvraient les chaises. Entre le courant d'air de la porte et de la fenêtre un réchaud bas, rempli de braises rouges, était placé. La jeune fille étendait sur la planche les serviettes mouillées, rapprochait les quatre coins, puis passait le fer rapidement. Ensuite, elle les repliait une seconde et troisième fois, et quand le carré était formé, la serviette rejoignait ses pareilles, placées déjà en pile régulière sur un des côtés de la table. De temps à autre Geneviève allait changer son fer refroidi; avec ses mouvements graves et lents, elle soulevait un des fers de rechange, l'approchait de son visage pour en mesurer la chaleur, et, après avoir remué le feu, reprenait sa tâche interrompue.

Quoique la fenêtre fût ouverte, l'odeur forte du charbon qui brûlait engourdissait son cerveau; elle avait les joues rouges et les yeux endormis. À ce moment du jour, la besogne était rude, mais elle profitait de l'heure où Maximin dormait. Puis, l'ouvrage était en retard, il fallait réparer le temps perdu. Ses distractions nouvelles lui avaient fait négliger les lessives; dans le ménage le linge commençait à manquer. D'ailleurs, maintenant, elle avait le loisir de travailler, Mme de Crussolles était partie pour Nice avec sa coterie. L'ancienne existence monotone avait repris pour le frère et la sœur; seulement aujourd'hui elle leur pesait d'un poids lourd. Des regrets impatients assombrissaient l'humeur jadis si sereine de Geneviève; chaque soir elle effaçait dans le calendrier le jour écoulé. On devait rester une semaine à

peine. Presque deux avaient passé, et aucun message ne l'avait avertie du retour. La veille, à la nuit tombante, elle était descendue en cachette sur le boulevard, mais les volets du n° 5 étaient fermés, aucune lumière ne brillait derrière les tringles de bois.

La promenade au jardin abandonné avait été suivie de plusieurs autres. Ce mouvement physique, nouveau pour elle, avait déshabitué Geneviève de sa vie de recluse, lui avait donné un besoin impérieux de grand air. Maintenant, chaque soir, avant le souper, elle sortait furtivement, et suivait le sentier de la colline. Une force irrésistible l'attirait vers ces taillis profonds; et, lorsque le crépuscule tombait, il fallait à la jeune fille un effort extrême de volonté pour retourner en arrière, et revenir aux réalités médiocres de sa demeure.

Comme tout était changé en elle! Ce repassage qui l'énervait jusqu'à la souffrance, autrefois ne l'ennuyait pas. Elle éprouvait même un certain plaisir à aligner les piles de linge blanc. Aujourd'hui elle se traînait à travers sa besogne, passant d'une activité fébrile à une langueur de malade.

Elle avait terminé le tas de serviettes, et commençait celui des essuie-mains, quand l'organe suraigu de Vincente la tira du rêve vague [1] qu'elle poursuivait.

— Vous demandez Mlle Geneviève, disait la petite servante à un interlocuteur qui devait se trouver dans le couloir, elle est là, qui repasse!

Une voix très basse, que Geneviève ne reconnut pas, murmura quelque chose; à quoi Vincente répondit :

— C'est inutile! poussez la porte du fond, vous la trouverez.

À la suite de ce dialogue, une main discrète gratta doucement à un des battants.

— Entrez, cria la jeune fille.

À son effarement [2] intense, elle vit paraître Lybine. Il avançait de son pas cauteleux, la bouche suavement ouverte par un sourire. Geneviève, interdite, ne disait rien, oubliait de saluer; elle restait pétrifiée, tenant soulevé de la main son fer chaud.

1. Sébastien Roch caressera aussi des « rêves vagues ».
2. Encore un mot que Mirbeau affectionne.

— Je vois que ma présence vous surprend, mademoiselle, dit Serge en s'inclinant. Puis, sans se déconcerter, il approcha encore et prit amicalement entre les siens les doigts que la jeune fille ne lui tendait pas.

— Oui, balbutia-t-elle, je vous croyais absent… avec les autres…

— En effet, je les ai accompagnés. Mais au bout de quelques jours j'en avais assez et je suis revenu. Il ajouta très bas : — Le temps me paraissait long, loin d'ici…

Geneviève ne comprit pas la phrase insinuante. Maintenant qu'elle commençait à reprendre ses esprits, elle était troublée du désordre qui l'entourait, elle avait honte d'être surprise au milieu de cet étalage de linge.

— Je vous demande pardon, dit-elle. On n'aurait pas dû vous introduire dans cette chambre, mais nous n'avons jamais de visites, et Vincente ne sait pas…

Elle s'arrêta, rougissant beaucoup, se rappelant qu'il n'y avait pas d'autre pièce dans la maison où recevoir les visiteurs. Pour la première fois elle souffrait de ne pas posséder de salon. Il y avait bien le cabinet du père, mais l'usage en était interdit aux enfants…

— Au contraire, dit Lybine avec une aisance parfaite, je remercie Vincente de son ignorance. J'ai eu ainsi l'occasion d'apercevoir un tableau charmant. Et il débita une banalité quelconque sur la beauté surprise dans l'accomplissement des devoirs domestiques.

En effet, elle était ravissante dans sa confusion! Debout devant la table, les joues chaudes, les paupières lourdes de fatigue, elle n'avait pas quitté le fer qu'elle tenait toujours en main. Ses bras bruns sortaient fermes et superbes de ses manches retroussées. Autour du cou, la camisole blanche ouverte laissait voir un commencement d'épaule. Geneviève ne s'apercevait pas de son désordre. Les yeux de Lybine le lui apprirent. Alors, avec un mouvement de pudeur alarmée, elle rabattit ses manches, reboutonna son col, puis demeura honteuse, la tête baissée, sous les regards de Serge, qui la dévisageaient avidement.

Cet effarouchement juvénile avait pour ce blasé une saveur spéciale, un parfum d'herbe tendre qui le tentait. Ses récents

démêlés avec Mme de Crussolles l'avaient dégoûté des femmes du monde. Certes, il ne renonçait pas à elle! La comtesse Lise était trop désirable pour qu'on cessât aisément de la poursuivre, mais en attendant, puisque le vent lui était contraire, pourquoi ne pas se délasser ailleurs, dans une intrigue moins compliquée, dans des sentiments plus doux et naïfs? Depuis longtemps Geneviève lui faisait envie. Il la trouvait belle. C'était évidemment son motif dirigeant, mais il y avait aussi dans cette destinée triste et cette innocence profonde, quelque chose qui faisait appel à son sentimentalisme slave. Un homme d'une autre race, corrompu comme lui, animé des mêmes intentions perverses, aurait simplement désiré la jeune fille, aucun attendrissement ne se serait mêlé à ses sensations. Lybine, au contraire, éprouvait pour celle qu'il méditait de séduire une sorte d'affection compatissante; il s'intéressait à ce frère malade, il aurait voulu le soulager. C'était même sous ce prétexte qu'il avait osé pénétrer dans une maison où rien ne l'autorisait à se présenter.

Occupé à contempler Geneviève, il n'avait pas encore expliqué le motif de sa visite. L'odeur engourdissante du charbon, mélangée à celle du linge humide, le jetait à son tour dans une torpeur.

— Si vous continuiez à travailler, dit-il enfin en s'asseyant en face d'elle, il me semble que nous pourrions tout aussi bien causer.

Elle reprit son fer, heureuse d'occuper ses mains qui l'embarrassaient, de dissimuler ainsi combien elle se sentait gênée.

Il reprit avec bonhomie, d'un ton rassurant :

— Vous ne savez pas pourquoi je suis venu? C'est à cause de cette adresse du médecin. Vous m'avez dit que votre père voulait écrire lui-même, mais j'ai pensé qu'il valait mieux ajouter un mot de recommandation. Les célébrités sont souvent inabordables, et les lettres signées d'un nom inconnu restent facilement sans réponse.

Geneviève, très touchée, le remercia chaleureusement. Il lui tendit un billet sous enveloppe. Il y avait le nom de la ville et celui du médecin, mais l'adresse de la rue manquait. Cet oubli devait lui fournir l'occasion d'une seconde visite. Ainsi qu'il l'espérait, la jeune fille ne s'en aperçut pas. Maintenant qu'il lui parlait de son frère, tout son embarras s'était dissipé, elle ne

voyait plus qu'un ami dans cet homme inquiétant. Il avait éteint la flamme de ses yeux [1], sa voix prenait des inflexions graves, presque paternelles.

Dans l'atmosphère étouffée de la petite chambre, ils causèrent longtemps, avec amitié. Geneviève ne mesurait plus aussi bien la chaleur de ses fers, quelques essuie-mains se roussirent, mais elle ne s'en inquiétait pas, le plaisir de l'heure présente la possédait exclusivement. Tout à coup le bruit d'une sonnette la fit tressaillir, elle s'écria avec un sourire tendre :

— C'est Maximin qui appelle ! Et vivement, sans hésiter, elle jeta le linge, déposa le fer ; même, sans cérémonie, ni excuse, elle allait quitter son visiteur.

— Je vois qu'il faut que je parte, dit celui-ci en se levant. J'ai déjà été indiscret. Adieu.

Il s'inclina devant Geneviève, comme devant une reine, et prenant sa main ajouta :

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit, faites-le promener davantage.

Il tenait toujours les doigts de la jeune fille et les porta ardemment à ses lèvres. Cette caresse rendit à Geneviève son effroi. C'était ainsi, dans l'embrasure de la fenêtre qu'il avait baisé les mains de la comtesse Lise. Elle essuya les siennes nerveusement, comme si une souillure les avait ternies. Mais Lybine ne vit pas le geste de répulsion. Il s'en allait satisfait, murmurant cependant avec un peu d'inquiétude :

— L'obstacle à vaincre sera l'enfant !

Quand Geneviève remit au docteur la lettre de Lybine pour le médecin de Heidelberg, M. Mahoul s'aperçut immédiatement que l'adresse manquait. Il eut un instant de soupçon, de sollicitude paternelle pour sa fille ; il posa quelques questions sur le Russe. On lui répondit que c'était un ami des Crussolles.

— Jeune ? demanda-t-il.

— Oh ! non, s'écria Maximin, presque vieux, très gros !...

Pour lui, comme pour tous les enfants, l'embonpoint était un signe de vieillesse. C'est à peine si le père écouta la réponse.

1. Le père de Kern, dans *Sébastien Roch,* aura aussi « des flammes » dans les yeux, révélatrices de son attirance trouble pour la chair fraîche.

Déjà il était retombé dans son inertie. Il crut que cette visite ne se renouvellerait pas, et il n'y pensa plus.

Le lendemain Serge vint apporter l'adresse oubliée. Il trouva le frère et la sœur réunis. Cette fois il ne resta que dix minutes, mais elles lui suffirent pour se lier avec Maximin. Il interrogea adroitement l'enfant sur les endroits où ils allaient promener d'ordinaire. C'était donc le cimetière qu'il préférait? Quelle étrange coïncidence!

— Moi aussi, c'est là où je vais! Comment ne nous sommes-nous jamais rencontrés?

Il paraissait très surpris.

Le lendemain la cause de son étonnement cessa, car il se trouva à la grille, juste au moment où Geneviève et Maximin y entraient, et il bénit sa bonne chance avec tant d'effusion qu'il aurait fallu être plus expérimenté que ces deux innocents pour le soupçonner d'avoir aidé le hasard. Il prit ainsi l'habitude de les rejoindre, presque journellement, à l'heure de la promenade. Il apportait des livres à Maximin, traçait des plans d'études imaginaires, encourageait l'enfant, lui disait qu'on avait consulté un médecin qui le guérirait. Le petit garçon était enchanté; il rentrait à la maison, les yeux brillants. La société de Lybine le consolait de l'absence de Lucien.

La présence du Russe était moins agréable à Geneviève. Elle restait toujours un peu défiante, mais se le reprochait, en voyant Serge s'intéresser si sincèrement à Maximin! Avec elle il affectait une grande réserve, d'ordre à la rassurer. Puis, tout à coup, il avait des regards furtifs, des mots étranges qui la troublaient de nouveau. Elle se disait souvent : « Demain je ne sortirai pas », mais le lendemain venu, elle reprenait la même route. C'était pour complaire à son frère, peut-être aussi dans l'espérance d'apprendre par Lybine le retour de Mme de Crussolles.

Mais sur ce sujet il était peu expansif, il ignorait quand on devait revenir… Probablement la comtesse Lise serait ici la première. Les autres resteraient plus longtemps; Mme de Santenac était éprise de Monte-Carlo, et ne voulait pas le quitter. Serge ne disait pas à quel point ce retard l'enchantait; il avait ainsi les coudées plus franches, il pouvait dresser ses plans en pleine liberté.

— Et le capitaine de Briare, demanda Maximin, n'est-ce pas, c'est le frère de Mme de Santenac ? il restera avec elle là-bas ?

— Naturellement ! répondit négligemment Lybine.

Au même instant il tourna les yeux vers la jeune fille, et vit qu'elle était toute blanche. Il reçut de cette pâleur une impression désagréable, mais elle fut passagère, il la chassa vite. Selon lui, les changements de couleur chez les femmes ne signifiaient rien.

Quelques jours se passèrent encore de cette façon. Après le dîner de midi, Geneviève roulait jusqu'au cimetière la chaise de l'enfant, la poussait à l'ombre d'un tamaris et s'asseyait auprès, un ouvrage à la main. Bientôt Serge apparaissait au coin de l'allée; il s'approchait d'eux, se mettait sur le banc à côté de la jeune fille, et commençait à causer avec le petit garçon. Quand Geneviève voyait Maximin intéressé, elle s'éloignait doucement et montait jusqu'à la colonne brisée près de laquelle, pour la première fois, elle avait parlé à la comtesse Lise. Souvent, là-haut, elle s'oubliait en de longues songeries. Si elle s'attardait trop, son frère l'appelait ou Lybine venait la chercher. Un jour que ce dernier l'avait rejointe, et qu'ils redescendaient ensemble l'avenue, ils se heurtèrent, au tournant, contre un promeneur qui marchait en sens inverse.

— Quoi ! c'est vous, mon cher capitaine ! s'écria Serge.

C'était, en effet, M. de Briare. Il salua Lybine froidement et Geneviève avec gravité. Celle-ci le regardait et oubliait de répondre; son visage innocent exprimait une joie ardente. Mais lui, préoccupé, ne s'en apercevait pas. Il avait saisi l'attitude de Serge, ses allures paternelles de séducteur vieillissant. Il connaissait l'homme et ses entreprises, aucun doute ne pouvait lui rester sur la signification de cette promenade furtive. D'ailleurs Lybine, très ennuyé d'avoir été surpris, ne savait pas cacher son embarras; il se sentait gêné par les yeux clairs de Georges. Une indignation forte animait celui-ci. Il aurait voulu les confondre et les interroger. En voyant cette candeur se livrer à cette corruption [1], il éprouvait pour la jeune fille une pitié mélangée de

1. La « candeur » de Sébastien Roch sera elle aussi livrée à la « corruption » de l'infâme de Kern.

colère. Si elle devait tomber en de si tristes mains, n'aurait-il pas mieux fait de la laisser glisser, avec les pierres roulantes, dans le champ de giroflées ?

Quelques mots contraints s'échangèrent, puis chacun poursuivit sa route. Geneviève et Maximin descendirent par la grande grille, Serge prit le chemin de l'église. Il s'en allait mécontent, irrité, un soupçon le tourmentait. Jusqu'ici il n'avait prévu qu'un obstacle : l'enfant ! Il n'avait pas songé à Georges de Briare.

III

L'amour du capitaine de Briare pour Mme de Crussolles avait été vif et ardent. Le dénouement rapide avait empêché la satiété [1]. Aussi, en apprenant qu'il allait la revoir, s'était-il dit, comme elle, qu'un renouveau de passion pouvait fleurir entre eux. Dès son arrivée, il risqua quelques allusions qu'elle affecta de ne pas comprendre. Cet oubli dédaigneux du passé, qui aurait excité un homme vaniteux, eut pour effet immédiat de refroidir Georges. Cependant, à Nice, dans cette intimité de la vie de voyage, des velléités amoureuses le ressaisirent. Elle était si ensorcelante avec ses façons hautaines de grande dame, ses coquetteries audacieuses, ses caprices de gamin, qu'il aurait fallu un sang glacé de vieillard pour ne pas se sentir provoqué. Quand il la voyait entourée d'un groupe de jeunes gens qui, comme des pantins affolés, obéissaient au mouvement de la ficelle qu'elle tirait en riant [2], il se souvenait qu'il avait connu tendre et soumise cette femme impitoyablement railleuse, et un désir lui venait de la retrouver de nouveau, de réveiller ce cœur que l'ironie desséchait.

Un jour qu'ils étaient seuls ensemble, dans un des angles de la terrasse qui s'ouvrait sur le salon, abrités des regards par les plantes vertes, il essaya de la prendre dans ses bras :

1. Idée fréquente chez Mirbeau, qui dénote une fois de plus l'influence de Schopenhauer : la satisfaction du désir engendre la « satiété » et, avec elle, l'ennui, dont la chasse au plaisir a permis de s'évader un moment.

2. Idée illustrée par des lithographies de Félicien Rops, avec qui Mirbeau va bientôt entrer en correspondance (publiée dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 5, Angers, 1998) et dont il évoquera les œuvres dans *Le Calvaire*.

— Chère, murmura-t-il, tâchez de vous souvenir!

Mais elle se dégagea, sans parler, avec un rire dur.

— C'est donc que vous ne m'aimez plus? demanda-t-il tristement. Vous voulez que nous ne soyons que camarades? Pourtant, Lizzie, nous avons été si heureux! et l'amour est la seule bonne chose de ce monde.

— Oui, peut-être… pour d'autres. Moi, je suis arrivée à la conclusion qu'une femme qui se respecte ne doit aimer que son mari.

Elle dit cela avec son grand air des jours où elle se rappelait des vertus attachées à son nom. En effet, dans la maison de Nestier, toutes les femmes étaient sages, et tous les hommes austères, mais la tradition voulait qu'à chaque génération, il y eût une brebis galeuse. La dernière avait été cette célèbre duchesse de Juvisy, tante de Mme de Crussolles, qui était son vivant portrait. La ressemblance était si frappante que lorsque Lizzie, après son mariage, fit un voyage en Autriche pour être présentée à une très « illustre dame », celle-ci, en voyant la nouvelle mariée, poussa une exclamation de surprise et d'effroi :

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle vertueusement alarmée, on dirait Mme de Juvisy!

D'habitude la comtesse Lise faisait volontiers à ses intimes ce petit récit à sensation. Puis, elle traversait des périodes où, si on avait osé le lui rappeler, elle en aurait nié l'exactitude. Elle était dans une de ces phases d'orgueil, de regret, de dégoût de toutes choses, le jour où Georges tenta de réveiller le passé.

Lorsqu'elle parla de son mari et de ses idées sur l'amour, le jeune homme eut envie de répondre qu'elle avait eu tort de ne pas s'en aviser plus tôt. Mais il lui gardait trop d'amitié pour vouloir la confondre; il sourit avec un peu d'ironie, et parla d'autre chose, bien décidé à ne jamais reprendre l'entretien.

Le désappointement était très supportable, cependant Georges se sentit blessé. Sans aucune susceptibilité pour ce qui touchait les questions de vanité, il en avait beaucoup dans les choses du cœur. Toujours sincère et sérieux dans ses sentiments, il exigeait la réciprocité et se froissait facilement. Sa défiance, une fois excitée, restait toujours en éveil. Ses meilleurs amis l'accusaient d'être chatouilleux; dans le monde, au contraire, il passait pour avoir le caractère facile, et jouissait de beaucoup de

popularité. Sa réputation était celle d'un homme léger et aimable, indulgent pour lui-même et pour les autres, aimant les femmes, ayant eu des succès, cependant très attaché à son métier et inflexible sur le point d'honneur. En réalité il était tout cela, seulement, il avait en plus quelques côtés sérieux qu'on ne soupçonnait pas. Ainsi, par exemple, si chercheur de plaisirs qu'il fût, jamais il n'aurait entrepris la séduction, que Lybine poursuivait la conscience à l'aise. Il avait même pour stigmatiser ce genre d'affaires des mots de mépris très forts.

Revenu de la veille, précédant de deux jours les Crussolles, son désœuvrement, peut-être aussi le désir inconscient de rencontrer la jeune fille dont il savait que c'était la promenade, l'avait conduit au cimetière. Maintenant il se repentait d'y être allé. Il aurait préféré ignorer cette sotte histoire. Elle le préoccupait désagréablement, ce qui était, d'ailleurs, idiot, car au fond que lui importaient les agissements de Lybine? Certes, Geneviève était intéressante, mais n'aurait-elle pas dû avoir plus de raison et de réserve? Elle appartenait à une condition où déjà les jeunes filles ne sortent pas avec le premier venu. Il est vrai qu'elle n'avait pas de mère, qu'elle était bien abandonnée, bien ignorante des choses de la vie… Aussi pourquoi ne l'avait-on pas mieux informée? Il était insensé de ne pas avertir les filles des périls qu'elles courent, surtout dans les classes où elles sont exposées aux entreprises des désœuvrés corrompus! Et le capitaine de Briare traçait en pensée tout un plan de réforme pour l'éducation des femmes. Ensuite de quoi il se trouva absurde, et se tança vertement. En vérité, il perdait l'esprit de s'occuper de cette rencontre! La garde de la vertu n'était pas son métier.

Mais il eut beau faire, il ne parvenait pas à oublier. Il revoyait toujours la silhouette de Serge, glissant le long de l'avenue, près de la petite robe fripée de Geneviève, ternissant l'honnêteté de sa pauvreté par son voisinage d'homme riche. Il se rappelait les yeux candides de la jeune fille, le jour où elle lui avait dit : « Vous m'avez sauvée! » et il frissonnait de pitié à l'idée des hontes [1] où elle risquait de descendre. Puis, il pensa avec soula-

1. Le pluriel de noms abstraits est propre à « l'écriture artiste » et contribue à leur donner un aspect plus concret. Il y en aura d'autres exemples.

gement que le malheur n'était pas accompli. Le Russe était trop prudent, trop adroit, pour agir avec une rapidité souvent fatale aux projets de ce genre. On pouvait encore préserver Geneviève de ce sort lamentable, la mettre en garde contre les tentatives de Lybine. Mais qui charger de ce rôle? Il essaya de consulter sa sœur Marguerite. Elle n'aimait pas la pauvre enfant, il est vrai; cependant, peut-être, dans cette occurrence délicate, saurait-elle donner un conseil? Au premier mot, Mme de Santenac l'arrêta, et dit sèchement :

— Les filles de la condition de Mlle Mahoul doivent rester dans leur milieu. Quand elles en sortent et qu'il leur arrive des désagréments, tant pis pour elles! Elles l'ont bien voulu et ne sont pas à plaindre. Lizzie est absurde avec ses engouements…

Repoussé de ce côté, Georges s'adressa à Mme de Crussolles; elle était l'agent responsable, personne mieux qu'elle ne pouvait agir d'une façon efficace. Mais il la connaissait, il fallait amener la chose naturellement, et surtout ne pas nommer Lybine!… Il manœuvra avec assez d'habileté pour induire la comtesse à parler la première, de sa protégée.

— Pauvre petite, dit-elle, vous ne pouvez vous figurer ce qu'elle a été heureuse de me revoir! Je crois, vraiment, que les heures qu'elle passe ici sont ses seuls aperçus des bonnes choses de ce monde. Si vous saviez comme elle m'écoute, quand je lui raconte ma vie de Paris!… C'est étonnant, la façon dont elle s'est transformée dans ces quelques semaines! Il fallait qu'elle eût les instincts raffinés…

— Il ne lui manquait que l'initiation, répondit Georges, et auprès de vous elle a été complète. Puis il ajouta d'une voix hésitante : — Mais ne craignez-vous pas, en l'attirant ainsi, de lui créer des regrets, de la désenchanter de son avenir?

— Vous parlez absolument comme Albert, s'écria en riant Mme de Crussolles, il me fait les mêmes remontrances. Il me dit que j'expose cette enfant à des comparaisons…

— Et surtout à des dangers, poursuivit M. de Briare. Elle peut rencontrer des hommes sans scrupules.

— Ah çà! mon cher, que me débitez-vous là? On dirait que mon salon est un guet-apens pour la vertu!… Je vous assure que les jeunes filles y sont parfaitement en sûreté.

— Oui, celles de votre monde, je n'en doute pas, mais Mlle Mahoul est d'une condition modeste, personne ne la protège, on pourrait tenter auprès d'elle ce qu'on n'essayerait pas avec les sœurs de vos amies.

— Chez moi, personne n'oserait ! répliqua avec hauteur la comtesse Lise.

— Je ne dis pas, mais vous pourriez l'avertir de se tenir sur ses gardes, de redouter certaines influences...

— Et pourquoi tout cela ? et contre qui ? Vous ne répondez pas ?... D'ailleurs, s'il y avait quelque chose à craindre, je m'en serais aperçue la première. J'ai plus de flair que vous !...

— Cependant un conseil ne fait jamais de mal !

— C'est ce qui vous trompe, mon cher ; avertir une jeune fille, c'est lui mettre en tête des idées perverses. Je me garderai bien de dire quoi que ce soit à Geneviève. D'ailleurs, je vous le demande, de quoi vous mêlez-vous ? Vous avez pris d'étranges scrupules, mon pauvre Georges ! Si encore vous aviez un fait à citer...

Il ne répondit rien, il n'osait pas parler de la rencontre au cimetière, de peur de compromettre Geneviève, d'irriter contre elle Mme de Crussolles. Celle-ci, évidemment, considérait Lybine comme une propriété personnelle pour l'amusement de sa vanité.

— Ce sont donc de pures imaginations, le fruit de votre désœuvrement !

Et elle se mit à le railler. Il devenait pédant, ridicule. Voulait-il établir un prix pour les rosières ?

En sortant de chez la femme, il se croisa avec le mari, tous deux se dirigèrent vers le casino. Ils aperçurent au tournant de la petite montée, Lybine qui descendait de la place de l'Église. M. de Crussolles le désigna en riant à Georges.

— Dites-moi, qu'est-ce que Serge peut bien faire de ce côté ? Tous les jours, presque, on le rencontre dans cette direction !... Aurait-il quelque intérêt de cœur dans la vieille ville ? J'en ai eu le soupçon, quand il nous a quittés précipitamment à Nice ! Vous vous en souvenez ?

— Oui, répondit le capitaine.

— Serait-ce la petite Mahoul? poursuivit Albert. J'en aurais du regret, d'autant que nous serions un peu responsables de la chose.

Et il parla de la situation de la jeune fille avec beaucoup de bon sens et de mesure, mais lorsque Georges essaya de le pousser à une intervention personnelle, il fit un geste d'insouciance.

— À quoi bon? dit-il. Ces démarches ridicules ne servent jamais à rien! Puis, vous savez, mon cher, je suis très bien avec Lybine.

M. de Crussolles était de ces hommes qui s'expriment sur toutes choses avec une prudence, un tact, un jugement parfaits. Ils ont de la perspicacité, des principes très fermes, des préjugés honorables. On les classe parmi les personnalités sympathiques et estimables, on leur attribue une ligne de conduite conséquente à leurs idées; c'est le contraire qui arrive! Leur intérieur, entourage et genre de vie sont absolument différents de ce que l'opinion s'était crue en droit d'attendre. Il semble que, pour ce qui les concerne, toutes leurs qualités intellectuelles et morales cessent d'être en jeu. Le monde cherche en vain un vice ou une passion qui explique cet aveuglement et cette inertie, et ne trouve pas. Ils restent une énigme insoluble [1]. Les naïfs et les sincères observent, s'étonnent, se demandent : « Est-ce paresse, insouciance extrême, froideur de sang exceptionnelle ou cynisme éhonté que cache une éducation raffinée? » Leurs questions demeurent sans réponse. Ceux qui les inquiètent continuent paisiblement leur vie, parlant comme des sages, fermant leurs yeux aux réalités désagréables, conservant leurs amis, ne se brouillant avec personne, jugeant, conseillant, mais se refusant à toute initiative énergique, ayant la même poignée de main amicale pour le coquin qu'ils méprisent que pour l'honnête homme qu'ils estiment.

C'est pourquoi la réponse de M. de Crussolles désappointa, mais n'étonna pas M. de Briare. Il aurait dû savoir ce qui en

1. L'abbé Jules, pour sa part, sera « une indéchiffrable énigme ». Plus généralement, pour Mirbeau, la froide raison est bien en peine de percer le mystère du psychisme humain, qui ne saurait se réduire à quelques mobiles clairs et élémentaires tels que ceux qui sont imaginés quelques lignes plus loin.

serait, ne pas se laisser séduire par cette parole mesurée qui semblait toujours promettre ce qu'elle ne tenait jamais.

Décidément, l'appui qu'il cherchait pour Geneviève manquait partout! Eh bien! tant pis, en somme, elle se défendrait seule, et si elle ne se défendait pas, ce serait tant mieux pour Serge [1]!...

Sur cette conclusion, Georges haussa les épaules d'un air résigné au malheur des autres, et s'établit à une table d'écarté. Mais il était nerveux, il joua de travers et perdit une série de parties, ce qui augmenta sa mauvaise humeur.

— Quelle déveine! s'écria-t-il, en jetant les cartes, je passe la main.

Il alla dans la salle de lecture et ouvrit un journal, puis un autre, sans y trouver le moindre intérêt, la politique étrangère ne sollicitait pas plus sa curiosité que la crise ministérielle. Il essaya de causer et ne recueillit que des platitudes. Quelque chose l'agaçait évidemment, et s'il avait été de bonne foi, il se serait avoué que ce quelque chose était la satisfaction empreinte sur le visage de Lybine. Le Russe, en effet, avait le regard clair, émerillonné de l'homme qui se trouve en face de perspectives agréables. Son sourire était rempli de sous-entendus discrets; par moments même, il affectait une attitude sentimentale. Assis vis-à-vis de lui, Georges ne le perdait pas des yeux; il se surprit commentant chacune des expressions de son visage, chacun des mouvements de sa bouche sensuelle, cherchant à se rendre compte du plus ou moins de réalité des sentiments complaisants qu'elle exprimait. Si Serge nourrissait de si douces et certaines espérances, c'est qu'on les lui avait données. Il fallait donc qu'il eût parlé. C'était bien vite!

Le capitaine trouvait cette hâte indécente, et se demandait curieusement de quelle façon Geneviève avait accueilli cette déclaration précipitée. Elle était si jeune! ce séducteur vieillissant ne pouvait lui plaire, à moins qu'elle ne fût attirée par sa

1. Comme dans *L'Écuyère,* il y a donc une responsabilité collective des gens du « monde ». Et, comme dans *Sébastien Roch,* où le « bon » père de Marel devient « complice » du père de Kern, par souci des « intérêts supérieurs de l'ordre », on voit ici le « bon » capitaine de Briare se faire, en se résignant trop vite, « complice » de Lybine par solidarité de classe.

renommée de galanterie, par ses façons insinuantes d'homme du monde. Les femmes ont si peu de sens commun! Puis, elle, pauvre petite, que savait-elle de l'amour? Serge était un froid scélérat. Il aurait voulu le saisir au collet, le secouer des épaules, le forcer à avouer ce qu'il avait fait et dit. Georges éprouvait des impatiences singulières de connaître la vérité. Il ne parvenait pas à cacher sa préoccupation. Lybine s'en aperçut.

— Mon cher, demanda-t-il, qu'avez-vous donc? Vous regardez vos amis sans les voir. On jurerait que vous êtes amoureux!

Georges rougit, et répondit sèchement :

— Ceux qui jureraient se tromperaient. Puis il se leva, et partit en disant : — Bonsoir, je m'en vais, il fait ici une chaleur d'étuve.

Il sortit du casino, et après avoir allumé sa cigarette, suivit le boulevard désert et refroidi. Le soleil venait de se coucher et, quoiqu'il fît jour encore, le ciel avait déjà pris la teinte indécise du crépuscule; dans le lointain, les palmiers de la place affectaient des aspects de fantômes. Le capitaine marchait le nez au vent, les mains dans ses poches, le col de son paletot relevé, car à cette heure l'atmosphère fraîchissait, la brise de mer humide soufflait à travers les orangers. Autour de lui, personne; on n'entendait dans le silence que le bruit de ses talons frappant l'asphalte d'un mouvement régulier. Cependant, au bout de quelques pas, il s'aperçut qu'il n'était pas le seul promeneur. Tout au bout du boulevard une femme cheminant rapidement, longeait les trottoirs. Elle avait beaucoup d'avance sur lui, il ne pouvait distinguer sa tournure, mais à sa toilette, il la prit pour une ouvrière de la ville. Elle enfila la place des Palmiers, et disparut dans une maison, à droite. La réverbération du gaz des vitrines fit comprendre au capitaine qu'elle avait dû entrer dans un magasin. Pour se rendre chez sa sœur la route était la même. Il se mit à marcher très vite, jetant les yeux à travers les carreaux éclairés des boutiques. Enfin, chez le libraire, il découvrit la promeneuse qui l'intriguait, penchée sur la table, feuilletant des fascicules. Elle lui tournait le dos, mais quelque chose dans l'attitude le frappa et le retint. Le marchand de livres était à son comptoir. Tout à coup la femme se leva, et dit d'une voix sonore qui se fit entendre par la porte entrouverte :

— J'ai trouvé ce que je voulais; vous dites donc, monsieur Serpeloup, que je puis l'emporter? Je vous le rendrai demain.

La bouche sérieuse et douce qui prononçait ces paroles, était celle de Geneviève. Le cœur de Georges bondit de surprise. Comment se trouvait-elle là, à cette heure, dans cette partie de la ville où elle ne venait jamais?... ce ne pouvait être qu'un rendez-vous! Sans doute elle attendait Lybine... Et lui qui la croyait si inexpérimentée, si candide!... Vraiment sa naïveté lui faisait honte. Il fallait la féliciter, et non la plaindre d'avoir trouvé la voie qu'évidemment elle désirait suivre. Oui, elle avait les goûts aventureux, cette petite provinciale, et Serge ne manquait pas de flair! Tandis que lui, avec son donquichottisme [1] ridicule, laissait échapper toutes les occasions!... Il se mit à rire nerveusement. Et celle-là parbleu était tentante! À travers les vitrages, il détaillait la beauté de la jeune fille, avec des yeux hardis que l'indignation troublait. Après l'avoir condamnée, déjà il ne la respectait plus.

Elle, tranquille, attendait patiemment que le libraire eût enveloppé la livraison du journal médical qu'elle était venue chercher. Le docteur Mahoul détestait la ville basse qui lui rappelait les désappointements de sa vie, aussi envoyait-il sa fille faire les rares commissions dont il avait besoin. Quand le paquet fut prêt, elle le prit dans ses mains, que gantaient de pauvres gants noirs à la peau éraflée, et s'apprêta à sortir du magasin. Le premier mouvement de Georges fut de se retirer; le second, inspiré par un sentiment mauvais, le poussa à rester. Il voulait jouer le rôle de trouble-fête, savourer la confusion de cette fausse naïve, observer sa déconvenue. Il attendit donc de pied ferme. En ouvrant la porte, Geneviève se trouva en face de lui. Elle poussa un léger cri, il se pencha vers elle pour ne pas perdre l'expression de son regard. Sous le rayonnement du gaz, tous les détails s'apercevaient. Il vit un sourire tendre, des yeux qui ne savaient pas cacher leur joie, un visage que l'émotion rougissait. La surprise fut si grande que son cœur trembla. Il restait interdit et muet devant elle, les paroles destinées à la confondre expiraient

1. Mot affectionné de Mirbeau, qui voyait en Don Quichotte le modèle du journaliste soucieux de justice (voir « À Don Quichotte », *Le Figaro*, 8 décembre 1887) et qui se taxait lui-même de « donquichottisme ».

sur sa bouche, il lui en venait d'autres qu'il n'osait prononcer. Elle aussi ne disait rien. Machinalement elle reprit le chemin par où elle était venue, quoique ce ne fût pas la route directe; Georges la suivit. La bise de mer soufflait plus forte. Sous sa petite mantille, il voyait la jeune fille frissonner. Il retrouva sa voix pour demander :

— N'avez-vous pas tort de sortir, vêtue si légèrement? Vous risquez de prendre froid.

— Non, répondit-elle, je suis accoutumée au vent. Elle ne pouvait pas avouer qu'il lui manquait un manteau convenable, que l'habitude était une nécessité.

— Les femmes sont étonnantes, répliqua le capitaine, en remontant encore le collet de son paletot. Puis il ajouta, voulant connaître la cause de cette rencontre insolite : — Je ne savais pas que vous sortiez si tardivement! Voyez, nous sommes les seuls promeneurs.

Alors, avec simplicité, elle lui expliqua le but de sa course. Le libraire de la place était le seul qui reçût la publication que son père désirait. Elle n'avait pu venir plus tôt, Maximin ayant eu besoin d'elle.

— Il a voulu que je prenne le boulevard pour demander des nouvelles de Lucien qui a été souffrant hier.

— Il me semble que vous gâtez beaucoup cet enfant! dit Georges avec un peu de brusquerie. Il n'avait pas, comme Serge, l'attendrissement facile.

— Oui… peut-être, répondit Geneviève, c'est que le pauvre petit n'a que moi… Elle s'arrêta et reprit avec un élan d'expansion subite : — Moi aussi je n'ai que lui!… Mais vous ne pouvez comprendre… vous ne savez pas… Nous sommes tout l'un pour l'autre!

Il l'écoutait, soudainement ému, honteux de lui-même, se traitant d'insolent et de brutal. Comment avait-il osé soupçonner cette candeur! Il rougissait de ses propres pensées et oubliait de quitter la jeune fille. Pourtant, il le sentait, cette promenade pouvait la compromettre… Mais, s'il la laissait seule, et qu'elle rencontrât Lybine à l'angle du casino!… Certes, celui-ci n'aurait pas ses scrupules. Il l'accompagnerait jusqu'à la place de l'Église, le long de la petite montée obscure… Ce serait lâche de le permettre! Avec lui du moins elle était en sûreté. Il ne voulait

pas qu'elle eût affaire à ce drôle, rompu aux plus hasardeuses entreprises… Elle était bien trop innocente! Il oubliait que, l'instant d'avant, il l'accusait de connivence avec Serge.

Oui, le devoir évident de tout honnête homme était de reconduire Geneviève jusqu'au tournant du boulevard. Georges n'essaya pas de se soustraire à cette obligation, et trouva même à son accomplissement une saveur très douce. Au lieu de raccourcir la route par une marche précipitée, il cheminait lentement, et la jeune fille, avec docilité, réglait son pas sur le sien. Elle parlait très bas, de choses insignifiantes, comme lorsqu'on est ému; et lui, pour mieux l'écouter, penchait sa tête vers la sienne. Quelquefois leurs bras se frôlaient. Au-dessus d'eux brillait un quartier de lune; les petites étoiles des premières heures du soir commençaient à se montrer sur le ciel pâlissant, l'ombre tombait peu à peu. Georges ne voyait plus aussi distinctement le profil de Geneviève… Elle, enhardie par l'obscurité grandissante, le regardait davantage.

Devant le casino, M. de Briare marcha plus vite et tourna rapidement dans la rue qui montait. C'était la limite où il devait quitter la jeune fille, mais il oublia sa résolution. Il avait encore des choses à lui dire, il aurait voulu la mettre en garde… Puisque chacun s'y refusait, il accomplirait ce devoir, seulement c'était difficile! Il essaya de parler de leur rencontre au cimetière.

— Vous aviez un compagnon ce jour-là. Vient-il souvent vous rejoindre? demanda-t-il en hésitant.

— Presque chaque jour, répondit Geneviève avec une inconscience apparente si parfaite de tout mal à craindre que Georges se trouva brutal d'avoir songé à l'avertir. Lui expliquer les dépravations de ce monde, ne serait-ce pas ternir sa pureté?

Ils étaient arrivés à la place de l'Église. Elle s'arrêta, n'osant aller plus loin.

— Adieu, dit-elle en avançant une main timide.

Il la prit entre les siennes, et la garda quelques secondes. Elle levait sur lui des yeux naïvement éloquents. Georges se sentait troublé devant elle. Au souvenir de ses soupçons, une honte l'étreignait. Pourtant ce regard innocent lui mettait au cœur une impression heureuse.

— Adieu, répéta Geneviève.

— Adieu, répondit-il, adieu, et… pardon.

Ce dernier mot parvint à la jeune fille lorsque déjà elle était loin de lui. Elle s'arrêta pour en saisir le sens, et ne le trouva pas. Plus tard seulement elle devait le comprendre [1].

1. Cette phrase implique une conception fataliste du roman : le récit est écrit par le romancier après coup, une fois que les événements sont arrivés à leur terme, ce qui donne l'impression qu'il y avait une fatalité à l'œuvre dans leur enchaînement inéluctable.

IV

— Sœur, disait Maximin à Geneviève, irons-nous au cimetière aujourd'hui ?

— Oui, si tu le désires.

— Mais ne trouves-tu pas, reprit le petit garçon en hésitant, que c'est un peu monotone d'être toujours au même endroit ? Si nous allions plutôt sur la route de Sylvabelle.

Quelque chose dans le ton dont il parlait frappa la jeune fille. Jusqu'à présent c'était lui qui avait choisi et désigné le cimetière comme son lieu favori de promenade. Des idées lugubres lui seraient-elles venues ? Aurait-il pris la crainte de la mort ? Elle l'interrogea tendrement.

— Tu aimais tant à y aller autrefois ! Pour quelle raison as-tu changé ? Trouves-tu que c'est triste ?

— Non, balbutia l'enfant, c'est autre chose…

— Explique-toi ?

— Tu sais bien, ce monsieur qui vient toujours…

— M. de Lybine ? Je croyais qu'il te plaisait beaucoup.

— Oui, sans doute, il est très bon, mais…

— Voyons, parle ? Et Geneviève prit entre les siennes les mains de Maximin. Tu n'as plus envie de le voir, est-ce cela ?

— Non, pas tout à fait… J'aime à l'entendre causer… seulement… je voudrais… que tu ne fusses pas avec nous.

— Et pourquoi ? demanda-t-elle, très surprise.

— Parce que… je ne puis pas t'expliquer… mais vois-tu, quand tu as les yeux tournés, il te regarde comme s'il voulait… oui, je dirais presque… comme s'il avait envie de… t'emporter.

Et Maximin tournait vers sa sœur un visage effrayé.

— J'ai peur qu'il ne te fasse du mal!... Dis-moi, Geneviève, devines-tu pourquoi il ne t'aime pas?

Elle avait caché sa tête sur les mains de l'enfant, et n'osait relever ses joues brûlantes. Ces regards, dont son frère parlait, elle aussi en était épouvantée [1]. Mais, si grande que fût sa naïveté, elle savait bien que leur expression n'était pas celle de la haine!

Depuis quelques jours l'ignorance de Geneviève s'était singulièrement éclairée; le travail d'initiation se précipitait. — Tantôt elle apercevait des lueurs radieuses qui la faisaient palpiter doucement; d'autres fois, au contraire, elle se rendait compte de perspectives inconnues qui glaçaient son âme innocente et la remplissaient de confusion. C'étaient des mots surpris : les plaisanteries de Mme de Crussolles, les sous-entendus de Lybine, les anecdotes qu'on racontait librement. Jamais on ne s'était gêné devant elle, mais, au début, elle ne comprenait rien! Maintenant, à deux ou trois reprises, Georges de Briare lui avait dit brusquement : « N'écoutez pas », et ces fois-là justement son esprit avait saisi. La répugnance vague que lui inspirait Serge commençait à se préciser; elle pressentait que sous ses prévenances doucereuses se cachaient des intentions qui étaient un péril; des choses qu'elle ne savait pas, mais qui devaient être inavouables.

Maximin, inquiet du silence de sa sœur, du trouble qu'elle manifestait, essaya de relever son visage penché.

— Je le vois bien, dit-il, tu as peur aussi. N'est-ce pas, nous irons sur la route de Sylvabelle? Il ajouta avec un soupir : — Je ne prendrai plus les livres de M. de Lybine, je ne veux rien recevoir des personnes qui ne t'aiment pas.

Geneviève, les yeux mouillés de larmes, appuya sa joue contre celle du petit garçon. Il lui semblait que près de lui elle était à l'abri de toute souillure.

— Oui, oui, murmura-t-elle, nous ferons ce que tu voudras.

1. De même Sébastien Roch sera « épouvanté » par le « regard trouble » que le père de Kern fait peser sur lui (chapitre V de la première partie).

— Ce n'est pas comme M. de Briare, poursuivit l'enfant, il n'est pas gentil avec moi, celui-là, il ne me parle jamais, mais je vois bien qu'il a soin de toi. Te souviens-tu, l'autre jour, quand le petit chien de Lucien a voulu te mordre, il l'a jeté de côté, avec tant de colère ?

Si elle s'en souvenait ! Il n'y avait pas un des mouvements, pas une des paroles de Georges qui ne fussent recueillis par elle comme une relique de grand prix. Elle embrassa Maximin avec une explosion de tendresse, avec une violence de baisers qui l'effrayèrent.

— Tu me fais mal... balbutia-t-il.

— Pardonne-moi, je suis folle ! s'écria Geneviève repentante. Et elle se mit à dorloter l'enfant, caressant ses mains avec des gestes doux, comme si elle lissait les plumes d'un petit oiseau.

Ils ne revinrent plus sur ce sujet, mais dès lors le frère et la sœur évitèrent leur ancienne promenade. Ce fut en vain que Serge arpenta les avenues, fouilla du regard les coins isolés, les journées passaient sans qu'il aperçût la jeune fille. Les choses elles-mêmes semblaient conspirer contre lui. Geneviève ne venait plus chez Mme de Crussolles qu'à des heures irrégulières, et toujours après ou avant sa visite. Malgré sa finesse, Lybine était loin de deviner les trésors de diplomatie qu'employait le capitaine de Briare pour diminuer entre eux toute chance de rencontre. Ces difficultés imprévues le mécontentaient, d'autant plus qu'il commençait à se sentir très fortement touché. Cette petite provinciale était décidément plus attirante que les femmes du monde, bien moins banale et convenue ! Elle avait des langueurs naïves, des sourires tendres, qui affolaient le vieux mondain, qui réveillaient ses ardeurs assoupies, qui lui donnaient des envies irritantes de connaître par elle l'amour simple et vrai.

Au bout de quelques jours d'impatience, ne sachant où la rencontrer, n'osant se présenter chez elle, sans prétexte plausible, il risqua un envoi de fleurs et de livres, adressé « à son cher Maximin ». Lorsque la jeune fille reçut la carte et le paquet des mains de Vincente, son premier mouvement fut répulsif, elle aurait voulu renvoyer le tout. Mais les livres s'ouvraient sur des images tentantes, les fleurs embaumaient... Avait-elle le droit d'en priver le pauvre enfant, déjà si dépourvu de plaisirs ? Puis

les mots affectueux de la suscription la touchèrent. Il était bon pour le « petit », qu'importait le reste! Le présent fut accepté.

Quand Lybine revit Geneviève chez Mme de Crussolles, il la remercia chaleureusement de cette faveur.

— Si vous saviez, dit-il, comme je suis heureux de pouvoir apporter quelques distractions à votre cher malade!

Et il était sincère en parlant ainsi. Ce corrompu avait des raffinements étranges de mysticisme et de sentiment. Ainsi, il ne donnait jamais à un pauvre sans accompagner son aumône d'un grand salut respectueux, comme s'il s'était incliné devant un souverain. Assez embarrassé dans ses affaires d'argent, plusieurs fois il avait eu l'occasion de faire des mariages riches qui l'auraient remis dans une situation prospère, et en mesure de contenter ses goûts dispendieux, toujours il avait refusé. Une promesse le liait; elle avait été faite, il y a vingt ans, à une femme morte, mais il aurait cru se damner en y manquant. Pourtant, en général, aucun scrupule ne l'arrêtait dans la poursuite de ses désirs; il employait à leur satisfaction la ruse, et, l'on prétendait aussi, la violence.

Le printemps avançait. Dans six semaines le Midi serait intenable. S'il voulait réussir, il fallait ne pas perdre de temps en manœuvres préliminaires. D'ailleurs, maintenant le terrain était préparé; Geneviève, initiée à la vie large et facile, mécontente de son sort, devait être une proie aisée. Personne pour la garder que l'amour d'un enfant! Il se sentait bien un peu gêné par le capitaine de Briare. Certains regards l'avaient alarmé, sans le décourager cependant, car si Georges était plus jeune, lui possédait d'autres avantages. Il connaissait mieux les femmes, avait la parole insinuante et l'habitude de ces sortes de poursuites. Mais, pour que ces séductions de langage pussent s'exercer, il fallait qu'il la vît seule et longuement. Pénétré de cette nécessité, il dressa ses plans, et les exécuta avec une rapidité habile. Une lettre du savant d'Heidelberg, provoquée par une des siennes, fournit à Serge le prétexte qu'il cherchait.

Un jour que toute la coterie, à l'exception de Georges, était rassemblée dans le jardin de Mme de Crussolles, il s'approcha de Geneviève. Celle-ci, un peu à l'écart, sous un catalpa fleuri, versait le thé dans les tasses qu'on lui tendait.

— J'ai à vous parler de choses importantes, murmura-t-il tout bas. Quand vous aurez terminé cette besogne, rentrez dans le salon, vous m'y trouverez. Il ajouta d'un ton grave : — Il s'agit de Maximin.

C'était s'assurer de son obéissance. Les mouvements lents de Geneviève se changèrent en une hâte agitée. Dans ses mains tremblantes la théière vacillait, les petites cuillers d'argent battaient contre la porcelaine. Enfin, toutes les tasses furent remplies, elle put s'échapper. Lybine l'attendait dans une embrasure de croisée, et commença des explications un peu confuses sur ses rapports avec le médecin d'Heidelberg. Il venait d'en recevoir une lettre; celui-ci avait préféré ne pas répondre directement au docteur Mahoul, le cas était grave…

— Pas désespéré, cependant, reprit Serge voyant Geneviève pâlir, mais il faut un traitement sérieux, et le professeur ne peut l'ordonner avant de connaître exactement les détails de la maladie. Les renseignements de votre père ont été incomplets.

— Cela me surprend, répondit la jeune fille, mais l'oubli est réparable, je connais toutes les phases de cet horrible mal. Dois-je vous les dire ?

— Oui, mais pas ici. Il est nécessaire que je puisse prendre des notes, faire un rapport régulier…

Geneviève resta pensive quelques instants. Elle dit enfin :

— Mon père a écrit une sorte de mémoire sur les signes diagnostiques de la maladie. Je le lui demanderai, ce sera le meilleur moyen.

— Non, non, ne parlez pas encore au docteur de cette affaire, il s'alarmerait inutilement. Attendons que les ordonnances d'Heidelberg soient arrivées. Vous me direz tout cela vous-même.

Une femme du monde aurait répondu : « Je vous enverrai ces renseignements », mais la jeune fille manquait d'expérience, elle laissait naïvement à Serge le choix des moyens. Celui-ci continua :

— Vous dicterez et j'écrirai. Il faudra que j'aille chez vous. Mais au fait, j'y pense, ce serait dangereux. Maximin pourrait se douter de quelque chose, et nerveux comme il l'est, s'effrayerait certainement. Rien de pire dans ce genre de maladie ! Tâchez donc de découvrir un endroit possible où causer en paix.

Il avait pris son intonation paternelle; les yeux méditativement fixés dans le lointain, il semblait ne connaître au monde d'autre intérêt que le soulagement de ses semblables, et n'avoir jamais donné pour but à son activité que la rédaction de rapports médicaux sur les enfants paralysés. La jeune fille, partagée entre l'inquiétude et la reconnaissance, oubliait ses craintes personnelles.

— Où vous voudrez, dit-elle. Ici, peut-être…

Lybine répliqua péremptoirement :

— Il ne faut pas y songer! Nous ne pouvons ennuyer Mme de Crussolles. Il vaut mieux nous rencontrer ailleurs… Vous sortez seule quelquefois? Oui. Eh bien, allons sur le sentier, près de votre maison, ce sera très commode. Voulez-vous demain, vers quatre heures? Je monterai par la ruelle du côté du château, nous nous trouverons au tournant de la colline.

Elle hésita, elle éprouvait une répugnance étrange à parcourir cette route avec lui. Trop de choses y étaient attachées dans son souvenir! Il vit qu'elle allait faire des objections.

— Si vous préférez un autre endroit, je ne tiens pas à celui-là. Je l'avais proposé parce que c'est près de chez vous, plus abordable par conséquent. Et comme il n'y a pas de temps à perdre… Le médecin, je dois l'avouer, est très explicite là-dessus.

Il parla encore sur ce ton quelques minutes, dissipant peu à peu, par l'éloquence persuasive de son accent sérieux et désintéressé, les dernières incertitudes de la jeune fille. Elle finit par se trouver lâche d'hésiter.

— Oui, dit-elle, je viendrai.

Lorsqu'un instant après M. de Briare, qui arrivait en retard ce jour-là, entra dans le salon, il entendit encore Serge qui murmurait.

— N'oubliez pas… c'est pour son bien…

Ce tête-à-tête, cette injonction familière parurent à Georges du plus mauvais goût. Avec sa nature entière il se sentit prêt à accuser de nouveau, mais le visage désolé de Geneviève, ses yeux tristes rendormirent ses soupçons. Quel que fût son secret avec Lybine, ce n'était pas un secret d'amour!

Le Russe s'était éloigné. Le capitaine s'approcha de la jeune fille.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? demanda-t-il, vous êtes toute blanche. Est-ce une mauvaise nouvelle?

— Non, mais je suis inquiète.

— De quoi… de qui?

— De Maximin!… je crains que son mal ne soit plus grave encore que je ne le pensais.

Elle parlait avec un accablement profond, et une expression navrée. Cet intérêt passionné, qu'elle éprouvait pour l'enfant, irritait vaguement M. de Briare; c'était comme une sorte de jalousie qu'il ne s'avouait pas.

— Oh! dit-il avec froideur, je croyais que quelque chose était arrivé.

Ce ton léger froissa Geneviève. La tristesse qu'elle ressentait devint plus lourde. L'indifférence de Georges eut pour effet immédiat de diminuer ses préjugés contre Serge. Lui, au moins, s'intéressait au petit, il avait pitié de ses craintes, il essayait de lui venir en aide… Elle était ingrate de se méfier! Aussi, quand, au moment de partir, Lybine répéta sa demande :

— À quatre heures, n'est-ce pas?

Elle répondit d'une voix ferme :

— Oui, à quatre heures.

V

Le capitaine de Briare s'ennuyait. Il avait trouvé chez sa sœur un cercle de femmes; et après s'être évertué, une heure durant, à faire bonne contenance, il était sorti, énervé de ces bavardages et de ces rires. « Comme elles se tairaient, pensait-il, si elles se rendaient compte du charme d'une bouche silencieuse qui sourit rarement. »

Maintenant il ne savait que faire de sa journée. Mme de Crussolles était chez Marguerite, les journaux du casino ne l'attiraient pas, l'idée d'une partie de whist ou d'écarté, avec Lybine pour partenaire, lui causait un agacement préventif. Il pensait à cela justement, lorsqu'au tournant de la route Nationale, il aperçut l'objet de son aversion. Serge, c'était évident, ne désirait pas être arrêté, car il fit de la main au capitaine un petit geste rapide qui signifiait : « Je suis pressé » et passa outre. Il y avait dans son attitude un je ne sais quoi de triomphant qui força Georges à retourner la tête. Il le vit prendre une ruelle étroite, et fort mal tenue qui montait, d'une pente rapide, au château Lariseau.

Cette rencontre ajouta à l'humeur du capitaine une inquiétude que sa volonté ne parvint pas à dominer. Il lui paraissait odieux de retomber dans des soupçons ridicules dont, une fois déjà, il avait reconnu la parfaite inanité. Cependant les mots surpris la veille, et surtout les allures de Lybine semblaient indiquer un mystère. Où pouvait-il aller par ce chemin? Personne ne s'égarait jamais dans ces parages… Serait-ce un rendez-vous avec la comtesse Lise?… Impossible! elle était chez Mme de Santenac. Fallait-il supposer une intrigue vulgaire?

Georges promena ses inductions dans tous les quartiers de la ville : sur la place de l'Église, au cimetière, du côté du champ des courses, il alla partout, sauf à la suite de Serge, et dans la rue où Geneviève demeurait. Il observait attentivement chaque silhouette de femme, il sentait que s'il avait aperçu la petite robe étriquée de la jeune fille, son ennui et son inquiétude se seraient dissipés sous le souffle d'une joie douce. Mais il ne la vit nulle part. Enfin, à bout de scrupules, poussé par une impulsion forte, il pénétra dans la ruelle que Lybine avait prise, gravit la montée et se trouva sur le sentier de la colline qui conduit au jardin abandonné. Il hésita un instant, se demandant s'il allait poursuivre ou redescendre ?... Mais un désir de revoir le lieu où il avait tenu Geneviève dans ses bras l'étreignit soudain, et il continua sa route.

Lorsque, une heure auparavant, Lybine était arrivé sur l'arête du coteau, il avait été désappointé de ne pas y trouver la jeune fille. Après l'avoir attendue quelques minutes, il pensa qu'elle l'avait précédé, et se dirigea du côté du jardin. La crainte qu'elle pût manquer à ce rendez-vous ne lui vint pas ; il connaissait la puissance du mobile qui l'y attirait.

Cependant ce n'était pas sans peine que Geneviève se préparait à l'entrevue. L'obligation de ne pas manquer à ses engagements lui paraissait évidente, mais pesait sur son cœur d'un poids bien lourd. Combien elle aurait désiré que quelqu'un allât à sa place porter à Lybine les renseignements nécessaires ! Hélas ! elle n'avait personne, elle seule pouvait accomplir ce devoir. Ces répugnances la retardèrent. Quand elle quitta la maison, quatre heures et demie sonnaient déjà. De peur d'arriver trop tard, elle se mit à marcher rapidement, oubliant les visions qui pour elles peuplaient ce chemin, occupant sa mémoire à se remémorer les détails de la maladie de son frère. Elle croyait trouver Serge au tournant de la colline, et, à la perspective de le voir si prochainement, elle éprouvait un malaise qui grandissait à chaque pas. Arrivée à la bifurcation du sentier, elle ferma les yeux pour retarder le moment de l'entrevue, puis honteuse de sa pusillanimité, elle les rouvrit et regarda autour d'elle. Lybine n'était visible nulle part. Elle aussi supposa qu'il avait été de l'avant, qu'elle devait le rejoindre... Maintenant, à l'idée de le manquer, un regret la prenait. Si Maximin souffrait de ce

retard, ce serait sa faute! Et elle précipitait sa marche, montait en courant les degrés de pierre. Haletante, elle arriva ainsi jusqu'à la muraille du jardin. Devant la petite porte, Serge l'attendait.

— Je commençais à désespérer, dit-il. Il y a une heure que j'explore ce chemin. Entrez vite, vous serez à l'ombre. Ici le soleil brûle encore.

Elle pénétra dans le jardin. Aujourd'hui elle n'écoutait pas ses sensations; pourtant de nouveau une émotion la saisit, elle fut tentée de s'enfuir, de s'écrier : « Ne restons pas dans ce sanctuaire, un dieu l'habite, des fantômes m'y hantent!... », mais elle n'osa pas.

Lybine la conduisit à la clairière où déjà une fois elle était venue, et la fit asseoir sur une des pierres moussues. Il se plaça près d'elle, et tira gravement un carnet de sa poche.

— J'écoute, dit-il, commençons.

Durant quelques minutes, on n'entendit sous les grands arbres que les explications de Geneviève. Les mots tristes se mêlaient au murmure de l'eau courante.

— Voilà qui suffit, exclama Serge en remettant son carnet dans sa poche. Vous m'avez tout raconté, je crois?

— Oui, répondit la jeune fille.

Maintenant que son récit était terminé, elle regardait pensivement autour d'elle, les yeux perdus sur les sentiers étroits, rayés de coups de soleil, qui s'enfonçaient au loin dans l'ombre des taillis. Elle ne voyait pas que Lybine s'était rapproché. Tout à coup elle tressaillit au contact d'une main qui touchait la sienne; elle se retourna. L'expression du visage de Serge lui rendit ses terreurs oubliées; elle voulut se lever, partir, mais il la retint.

— Non, restez encore, je vous en supplie. Ne me rendez pas malheureux en me quittant déjà! Nous avons travaillé ensemble, nous avons bien le droit de nous reposer un peu... Et de ses deux mains, emprisonnant celles de la jeune fille, il la força à rester assise.

— Il faut que je m'en aille, dit-elle, il est tard!

Lybine s'était agenouillé à ses pieds, et lui barrait le passage, la regardant en dessous; ses prunelles pâles luisaient étrangement. Cette tête d'homme, à proximité de la sienne, troublait, intimidait la jeune fille. Elle se renversa en arrière.

— Laissez-moi, balbutia-t-elle, en essayant de le repousser.

— Vous allez tomber! s'écria Serge. Et il avança un bras pour la soutenir, mais elle sut esquiver cet attouchement. Il reprit d'un ton de victime :

— En vérité, on dirait que vous avez peur de moi. Cependant je me suis montré votre ami, j'ai pour vous un dévouement profond… pour vous… et pour Maximin.

— Oui, vous avez été bon, répondit-elle, repentante déjà de s'être montrée ingrate [1]. Mais… je vous assure, je dois partir…

— Pas avant de m'avoir dit ce que je désire, répondit le Russe, resserrant l'étreinte des mains qu'il tenait, et se rapprochant toujours davantage de la jeune fille épouvantée.

Il parlait d'une voix ardente qui la faisait frissonner.

— Vous devriez avoir confiance en moi, plus qu'en personne au monde, je suis votre meilleur ami [2]! Si vous saviez ce que je voudrais faire pour vous… et pour ceux que vous aimez!… Je suis prêt à tous les sacrifices, et à tous les dévouements; car je vous aime, Geneviève, ne l'avez-vous pas deviné?…

Elle fit un effort violent pour lui échapper. Ces mots d'amour prononcés par Lybine lui paraissaient un sacrilège, une offense au dieu mystérieux qui s'abritait dans les lointains ensoleillés du parc. Mais les mains qui la retenaient ne la lâchaient pas, et, à ses oreilles, la voix de son persécuteur continuait son murmure passionné :

— Vous tremblez, pauvre enfant, mes paroles vous effraient, c'est que vous ne savez rien de l'amour! Je vous en révélerai la douceur et les surprises. Ne voulez-vous pas? Répondez, Geneviève.

— Laissez-moi, je vous en supplie, laissez-moi!

— Oui, quand vous m'aurez promis de vous confier à ma tendresse. Vous êtes si seule, le dévouement d'un homme est nécessaire à une femme. Dites que vous m'écouterez, que nous nous reverrons… et je vous rends votre liberté.

1. Comme Sébastien Roch, chaque fois que de Kern se montrera pitoyable envers lui.

2. De même, de Kern dira à Sébastien : « Vous n'avez pas confiance en moi… Vous me considérez comme un maître, alors que je suis votre ami… l'ami de votre cœur, de votre intelligence… »

Il était sincère, il n'avait pas l'intention de la violenter, il aimait que les choses se passassent en douceur. Seulement, il voulait un engagement.

Geneviève se sentait incapable de parler. Ces yeux ardents, cette haleine chaude qui lui brûlait le visage, ces mains fiévreuses qui meurtrissaient les siennes la jetaient dans une défaillance mélangée de répulsion et d'épouvante. Était-ce donc là l'amour? Une protestation indignée de tout son être lui rendit la parole.

— Je ne puis rien vous promettre, s'écria-t-elle, je ne vous aime pas!

Serge eut un rire confiant.

— Laissez-moi seulement vous apprendre l'amour, murmura-t-il, et vous m'aimerez!

Il avait rendu leur liberté aux mains de Geneviève, et essayait de l'enlacer de ses bras. Mais l'indignation, la pudeur blessée, arrachèrent un cri perçant à la jeune fille. Elle le repoussa. Maintenant tous deux étaient debout. Il vit qu'il avait été trop loin, qu'elle était véritablement effrayée; ce résultat dépassait son but. Il ne voulait pas lui faire de chagrin.

— Mon Dieu, dit-il, ne vous fâchez pas. Cela n'en vaut pas la peine. Je croyais que nous étions amis… C'était pour sceller notre traité, voilà tout! Et de nouveau il voulut prendre sa main.

Mais elle la lui arracha.

— Ne voyez-vous pas que vous me faites horreur! s'écria-t-elle.

Il était habitué aux exagérations des femmes, et ne s'émut pas. Bien au contraire, avec un sourire caressant et familier, il se pencha vers elle :

— Vous ne savez pas comme vous êtes jolie ainsi! La colère vous va à merveille; cela donne envie de recommencer. Et en riant il tendit les bras.

Elle crut qu'il voulait la ressaisir, elle fit un bond d'effroi, et se jeta en courant dans un des sentiers qui sortaient de la clairière. Serge, honteux de sa maladresse, regrettant d'avoir effarouché la jeune fille, essaya de la suivre et de la rappeler. Mais elle avait trop d'avance; elle courait légère comme une biche sauvage; lui, un peu alourdi par l'embonpoint, ne parvenait pas à la rejoindre. Bientôt il s'arrêta découragé.

— Le plus sage est de m'en aller, se dit-il. Elle saura retrouver son chemin. Ai-je été stupide aujourd'hui !

Essoufflé et maussade, il se dirigea en maugréant vers la porte de sortie, et fut surpris de la trouver ouverte. Il se souvenait parfaitement de l'avoir fermée derrière lui. Un instant il pensa à retourner en arrière, pour voir qui était entré après eux, puis, haussant les épaules :

— Bah ! pensa-t-il, un gamin quelconque aura passé et se sera diverti à tourner la poignée. Et sans s'inquiéter davantage, Serge sortit du jardin.

Geneviève ne s'aperçut pas de sa disparition. Éperdue, elle continuait à courir. Elle avait vu que Lybine la poursuivait, et maintenant elle prenait le bruissement des feuilles pour le bruit de ses pas. Un affolement de terreur troublait son cerveau, il lui semblait que les sentiers s'allongeaient indéfiniment, et que pour lui fermer toute chance de fuite, les taillis s'épaississaient. Elle croyait entendre à travers les branches des arbres des ricanements cruels, des voix qui raillaient son innocence surprise. Elle allait droit devant elle, s'enfonçant dans des trous d'ombre, s'égarant sous les hautes futaies, ne s'apercevant pas qu'elle tournait toujours dans le même cercle. L'odeur forte des acacias et des jonquilles exaspérait ses sensations et la jetait en dehors du réel. Un écureuil, glissant sur le tronc d'un chêne, lui arracha une exclamation de terreur. Elle crut que c'était Serge, qu'il allait la saisir… Elle se précipita, à gauche, dans un chemin qui tournait. Un obstacle arrêta sa course, elle venait de buter contre un homme qui marchait en sens inverse au sien. Elle eut une explosion de joie en reconnaissant M. de Briare.

— C'est vous !… Vous !… dit-elle avec un cri de soulagement intense, s'accrochant des deux mains à l'épaule du jeune homme. Elle continua :

— Sauvez-moi… ne le laissez pas approcher… Il me poursuit, il va m'atteindre !…

Georges regarda autour de lui, et ne vit personne. Il ne comprenait pas, et pourtant soupçonnait tout.

— De qui parlez-vous ? demanda-t-il, tremblant d'émotion. Le trouble où il voyait Geneviève était contagieux.

Mais elle n'avait plus de souffle : d'un geste effrayé elle montrait le fond du taillis. Il était vide; aucun pas n'en troublait le silence.

— Vous vous trompez, murmura le jeune homme d'une voix caressante, comme lorsqu'on veut tranquilliser un enfant. Nous sommes seuls ici.

Malgré cette assurance, Geneviève continuait à être secouée de tressaillements nerveux.

— Non, je vous dis, il court après moi. Oh, ne le laissez pas approcher! Et d'un geste suppliant elle s'attachait à Georges, levant sur lui ses yeux dilatés. Durant cette course folle, son chapeau s'était dénoué, ses tresses brunes pendaient sur ses épaules, les mèches bouclées du front voltigeaient au vent. La bouche entrouverte, les joues en feu, elle ne ressemblait plus à cette calme Geneviève, aux mouvements graves et lents. Dans ce désordre et cet émoi, son corps entier vibrait. Jamais Georges ne l'avait vue ainsi! C'était une femme nouvelle qui lui apparaissait. Il la contemplait charmé, ému, oubliant ses colères, ses soupçons, ses inquiétudes, écoutant la révélation que son cœur lui faisait. Ce jeune visage passionné, levé vers le sien avec tant de confiance, semblait émettre un appel, auquel une impulsion de tendresse soudaine le poussait à répondre. Ses regards sincères avaient un langage si expressif que Geneviève en saisit la signification éloquente. Un frisson de chaleur et de vie chassa ses terreurs, dissipa ses alarmes; elle oublia Lybine qui la poursuivait, elle ne vit plus au monde que les yeux gris profond qui s'abaissaient sur elle.

Cette extase de contemplation, où ils se perdirent tous deux, dura l'espace de quelques instants. Puis Geneviève détacha ses mains de l'épaule du jeune homme, sa tête se courba, une pudeur lui venait. Ses joues pâlirent; elle reprit sa contenance grave et digne. Délivré de ce contact troublant, les idées de Georges s'éclaircirent, il revint à la situation, au désordre où il l'avait trouvée. Ces cris, cet effroi, que signifiaient-ils? Il ne doutait pas que Serge n'en fût la cause. Mais alors il y avait eu, entre eux, un rendez-vous, une scène de violence… Il connaissait Lybine; un froid lui passa dans le cœur. Jusqu'où avait été son impudente hardiesse? Il voulait le savoir, et cela tout de suite. Il y a une heure, les entreprises de Lybine n'excitaient que son

indignation, maintenant une angoisse le poignait. Son regard devint dur, sa parole impérieuse. Il interrogea la jeune fille. Qu'était-elle venue faire dans ce jardin? Qui y avait-elle rencontré? Elle répondait docilement, expliquant ses motifs. « Toujours cet enfant! », pensait-il, s'irritant à l'idée des imprudences auxquelles cet amour excessif la poussait.

— Voyons, racontez; qu'a-t-il fait après la rédaction des notes?

— Il n'a pas voulu me laisser partir… Il m'a dit que je devais rester près de lui… qu'il était mon meilleur ami…

Elle hésitait, elle commençait à être embarrassée de son récit.

— Pourquoi l'avoir écouté? s'écria M. de Briare avec une explosion de colère. Pourquoi ne pas vous être enfuie?

— Je ne pouvais pas, il me retenait… de force…

La rougeur, la confusion de la jeune fille indiquaient tant de pudeur blessée, que le sang de Georges afflua à son cerveau, une crainte horrible le secoua.

— Dites-moi tout, je veux tout savoir! Et minutieusement, sans pitié, il lui arracha chaque détail de son entrevue avec Serge. Elle répondait d'une voix balbutiante, n'osant résister à cette volonté qui déjà dominait son cœur. Quand elle eut terminé son récit, il poussa un soupir de soulagement profond qu'elle ne comprit pas. Il l'accompagna d'une menace et d'une épithète sévère à l'égard de Lybine, puis il se retourna vers Geneviève, et la regarda de nouveau longuement.

— Vous allez me faire une promesse, une promesse sacrée. Celle de ne jamais rester, sous aucun prétexte, seule avec cet homme.

— Je promets, répondit-elle gravement.

— Et c'est bien vrai, demanda-t-il encore, vous ne voulez pas de son amour? Ses promesses de dévouement ne vous tentent pas? Pourtant, il a raison, vous auriez besoin de quelqu'un pour vous défendre.

Geneviève releva sa tête baissée.

— Je lui ai dit qu'il me faisait horreur, que je ne l'aimais pas… Je puis rester seule, je n'ai besoin de personne.

Elle parlait avec une fierté triste. Les paroles de Georges la blessaient, elle ne voyait pas qu'il souriait tendrement.

— Pas même de moi ? murmura-t-il en se penchant vers elle. Pas même de moi ?…

Elle restait sans répondre, assise près de lui, les yeux à terre, le cœur battant. Il mit son visage au niveau du sien, une envie irrésistible le tentait. La jeune fille ne reculait pas.

— Si je vous parlais comme lui, demanda-t-il, fuiriez-vous, Geneviève ? Auriez-vous peur de moi ? Me diriez-vous que vous ne voulez pas que je sois votre meilleur ami ?

Elle tordait ses doigts nerveusement. Trop d'émotions violentes l'avaient ébranlée, elle ne pouvait parler… Il continua :

— Si je vous prenais dans mes bras pour vous garder et vous défendre, me repousseriez-vous effrayée, criant que je vous fais horreur ? Répondez, Geneviève, il faut que je le sache.

Leurs deux têtes se touchaient presque. Il cherchait dans les yeux de la jeune fille la réponse que sa bouche tremblante ne savait formuler. Elle remua les lèvres, mais aucun son n'en sortit. Alors elle le regarda, et voyant dans son sourire que toute parole était superflue, elle se cacha sur son cœur, honteuse d'avoir si mal gardé son secret.

Quelques instants après, ils quittèrent le jardin. Le jour finissait, l'ombre des grands arbres se resserrait autour d'eux, le vent du soir bruissait dans les feuillages. Au moment de dépasser le seuil, Geneviève se retourna et enveloppa d'un regard de reconnaissance ardente les taillis, les buissons frissonnants qui lui avaient révélé l'amour. Elle marchait les yeux et l'âme dans le ciel [1], aveugle à ce qui l'entourait. Georges, pensif lui aussi, bouleversé par l'imprévu qui venait d'entrer dans sa vie, ne regardait rien. Ni l'un ni l'autre ne virent Lybine, qui, posté à la bifurcation des sentiers, observait la route.

Mais le Russe les aperçut, il comprit qu'il était joué et découvert. Un méchant sourire sépara ses lèvres. Déjà il pensait à se venger.

1. Rappelons que Mirbeau écrira un roman intitulé *Dans le ciel,* où il évoquera notamment l'impossibilité, pour l'homme, de vivre « dans le ciel ». En étant ainsi « dans le ciel », Geneviève risque fort de faire fausse route, « à la bifurcation des sentiers ».

Inconsciente de ce voisinage menaçant, la jeune fille passa près de lui, continuant son rêve, écoutant son cœur. Ce qu'elle éprouvait était si inexprimablement doux que cela lui faisait mal [1].

1. Mirbeau développera, dans *Le Jardin des supplices,* sur le mode paroxystique, ce parallélisme, voire cette identification, entre ce qui est « doux » et ce qui « fait mal », entre « délices » et « supplices ». Deux fois, il parlera de choses « inexprimablement édéniques ».

VI

C'était la veille des courses. La coterie élégante du littoral et les châtelains des environs animaient de leur tapage les rues de la ville. Les paisibles habitants eux-mêmes, gagnés par cette fièvre hippique, se préparaient à l'événement du lendemain. Chez Mme de Crussolles l'excitation était très vive. Depuis une semaine, Geneviève n'entendait parler que des paris qui s'engageaient, des déjeuners qui s'organisaient. On devait *luncher* dans les *drags,* sur les prés verts, à l'ombre des grands arbres. On s'arrangeait par groupes, les préférences s'accusant librement, les vanités s'étalant sans vergogne. La jeune fille avait écouté tous ces projets de fête, ses yeux ignorants s'étaient attardés sur les étoffes chatoyantes des toilettes printanières; les cassures du satin avaient communiqué à ses doigts des frémissements d'agitation et de désir. Elle se sentait saisie d'une envie passionnée de participer à ces joies inconnues, mais personne ne l'y conviait, nul ne semblait songer qu'elle pût y prendre part. Si ennemie de toute contrainte que fût la comtesse Lise, elle était cependant trop soigneuse de son renom d'élégance pour s'étaler, un jour de courses, en grand équipage, à côté d'une robe défraîchie et d'un chapeau démodé. Personne, d'ailleurs, ne lui suggérait cette fantaisie. Serge ne désirait pas la présence de Geneviève, il lui gardait rancune, moins de son effarouchement que de la façon dédaigneuse et froide dont elle avait accueilli ses excuses humbles et ses explications plausibles. Toute son adresse d'homme du monde avait échoué devant la droiture de la petite provinciale, et il ne lui pardonnait pas cette leçon. Le capitaine de

Briare, lui aussi, ne proférait pour elle aucune requête, bien qu'il eût deviné le langage innocemment expressif de son visage. Était-ce afin de préserver leur secret, ou bien un pressentiment l'avertissait-il d'un danger ou d'une crise à redouter? Quoi qu'il en fût, le silence de Georges à ce sujet navrait la jeune fille; elle n'osait le rompre, ni exprimer ses désirs. D'ailleurs l'occasion manquait; depuis leur entrevue du jardin, jamais ils n'avaient pu parler, seul à seule, librement. Jusqu'ici elle ne s'en était pas inquiétée, les regards émus du jeune homme lui tenaient lieu de mots d'amour.

Avec cette persistance de la jeunesse qui refuse de se résigner, elle espéra jusqu'au dernier instant. Pour entendre Mme de Crussolles lui dire : « Vous viendrez avec nous, Geneviève », elle aurait renoncé volontiers à plusieurs années de vie. Mais une volonté sage ne permet pas que ces marchés nous soient proposés. Maintenant aucune chance ne lui restait! Elle avait reçu les adieux distraits de la comtesse Lise. « Bonsoir, petite, nous ne nous verrons pas demain. » Elle rentrait chez elle, le cœur gros, les larmes près des yeux. Maximin l'accueillit avec l'air de quelqu'un qui a une grande nouvelle à annoncer.

— Si tu savais, sœur, le cousin Ernest est venu nous voir avec la tante de Toulouse. Il veut te conduire aux courses. J'espère que tu es contente! Il viendra te chercher demain, dans son cabriolet, et recommande que tu sois prête.

Ce cabriolet, réchampi jaune sur noir, faisait l'objet de l'admiration du petit malade. Il parlait d'un ton pressé :

— La tante est arrivée exprès, hier. À propos, pense, et moi qui oubliais de te dire! Vous emporterez des provisions et déjeunerez sur la prairie. Comme je voudrais être avec vous! Tu es bien heureuse, Geneviève… Mais qu'as-tu? Tu es toute blanche! Pourquoi ne dis-tu rien?

Une émotion de plaisir l'étranglait, la suffoquait… Elle se voyait avec Georges, participant aux délices de la fête… Elle oubliait qu'ils seraient séparés, ne réfléchissait pas à la différence des milieux… La curiosité et l'amour étouffaient tout autre instinct.

— Si seulement tu pouvais venir avec nous! s'écria-t-elle, mettant dans ce regret une intensité qui prouvait la vivacité de

son ravissement personnel. Mais, je te promets, je regarderai pour toi, et te raconterai tout.

— Ce n'est pas la même chose, murmura l'enfant. Sais-tu, sœur, nous avons plus de plaisirs maintenant, mais j'aimais mieux le temps d'autrefois, où tu ne me quittais jamais!

Ce reproche éteignit la joie de la jeune fille.

— Désires-tu que je reste? demanda-t-elle d'un ton de victime, prête au sacrifice [1].

— Non, non, je veux que tu ailles, répondit le petit garçon, repentant déjà de s'être plaint.

Le lendemain, lorsque le cousin Randoce arrêta son cabriolet à la porte du docteur Mahoul, et qu'il vit s'avancer sur le seuil Geneviève, belle à ravir, sous le chapeau de grosse paille qui encadrait son visage d'une auréole blanche, il ressentit un élan d'admiration si vif qu'il aurait voulu, séance tenante, acquérir le droit de dire à ceux qu'ils rencontraient, avec sa vanité de commerçant enrichi :

— Regardez ce magnifique échantillon d'humanité, c'est moi qui le possède!

Ils se mirent en route, les deux femmes dans le fond, Ernest sur la banquette de devant, guidant le cheval. La tante de Toulouse était un peu commune, Geneviève éprouvait, en l'entendant s'extasier sur tout ce qu'elle voyait, des frémissements d'impatience qui gâtaient son plaisir. Le contact de sa main rouge, gantée de gants trop courts, lui causait un malaise indéfinissable. Autrefois, rien ne la choquait dans cette cousine de son père; au contraire, ses caresses expansives l'avaient doucement réchauffée; même elle se souvenait d'avoir admiré chez elle certains détails de toilette dénotant la rentière à son aise! Aujourd'hui, dans la proximité que leur faisait la voiture étroite, toutes les vulgarités de la petite bourgeoise s'accusaient aux

1. « Sacrifice » : comme l'écuyère Julia Forsell, comme la petite Chantal de Varèse, de *La Maréchale,* Geneviève est aliénée et s'imagine que la plus haute mission dévolue à la femme est de se sacrifier à d'autres. Sébastien Roch sera lui aussi sacrifié.

yeux plus expérimentés de la jeune fille [1]. Elle commençait à se sentir honteuse de ce voisinage, et, lorsqu'une voiture de maître passait près d'eux, se rejetait de côté, de crainte d'être vue par les amis de la comtesse Lise. Cette répugnance en s'accentuant la rappela à elle-même, elle fut confuse de sa petitesse, et, afin de s'en punir, prit dans les siennes, avec une effusion repentante, la main commune qui venait de révolter ses instincts nouvellement raffinés. Cet acte de contrition enfantine ramena dans son cœur les émotions heureuses.

La journée était à souhait; toutes les fleurs du Midi embaumaient l'air de senteurs vives, les cistes couvraient les collines d'un manteau rose pâle. Geneviève, reprise par ses rêves d'amour, se laissait doucement emporter au trot du cheval, les yeux perdus, les lèvres entrouvertes. De temps à autre, Ernest Randoce se retournait pour la regarder, avec ce regard ouvertement tendre et satisfait de l'homme qui ne doute pas de sa réussite, et qui n'a que des désirs honnêtes. Il y a quelques semaines, la jeune fille n'aurait pas compris; maintenant une science nouvelle lui était venue, et elle rougissait violemment sous cette éloquence silencieuse. Le sentiment de sa beauté se révélait à elle, mais mélangé d'une sorte de honte et de crainte. Lybine lui avait défloré l'amour, près de Georges seulement elle retrouvait sa sécurité innocente.

Le cabriolet courait toujours sur la route unie, entre les champs d'orangers et les amandiers grêles, dans les nuages de poussière, scintillante de soleil, que soulevaient les chevaux. Les *mail-coaches,* les huit-ressorts, les vieilles calèches armoriées dépassaient de leur trot rapide les équipages modestes où des familles entières s'empilaient avec peine. Enfin le champ des courses fut atteint. Il s'étendait, baigné de lumière, en face des îles blanches, contre les collines boisées. La piste était marquée dans une clairière entourée d'arbres et de prairies vertes. Des baraques de bois, servant d'écurie, fermaient l'espace du côté des tribunes; de l'autre, les attelages s'alignaient à l'ombre des pins et des chênes. Le kiosque réservé au jury, couvert de

1. Il en sera de même de Sébastien Roch, quand, au contact des jésuites et de ses condisciples nobles, il prendra douloureusement conscience de la vulgarité de son père.

grandes affiches roses, s'élevait dans le fond de la pelouse moelleuse.

Il y avait un grand mouvement parmi cette foule bigarrée qu'une occasion de fête champêtre et mondaine venait de réunir. Dans l'enceinte du pesage, des couples circulaient; d'autres, moins curieux de sport, écoutaient sous les bouquets d'arbres les gazouillements des oiseaux. Toutes les langues d'Europe se faisaient entendre. L'élégance masculine et sobre des Anglaises côtoyait le luxe plus somptueux des Hongroises et des Russes. Les membres du jury, sanglés dans des costumes clairs, fleurs à la boutonnière, et chapeaux gris hauts-de-forme, traversaient la piste d'un air affairé, et s'approchaient des équipages pour causer avec les femmes. Les amateurs plus sérieux restaient dans les baraques, groupés autour du comte de Bellerive, le premier *sportsman* du Midi. Un vrai type de jockey, ce gentilhomme! Cheveux plats, face longue et maigre, pipe à la bouche. La préoccupation chevaline incessante avait laissé sa marque.

Pendant ce temps, Geneviève, perdue dans la foule qui s'agitait derrière les attelages, essayait de découvrir le profil de Georges parmi les figures barbues qui se croisaient devant elle. Quelques hommes, attirés par ce beau visage curieux, lui jetaient en passant un sourire familier. Un *drag* qui arrivait en retard, et se frayait un passage parmi les piétons, à grands cris de : « Gare, holà » la détourna de sa recherche. Elle leva les yeux, et vit une chevelure rouge qu'accrochait un rayon de soleil.

Mme de Crussolles, entourée d'une escorte de jeunes gens, trônait sur la banquette la plus élevée; Mme de Santenac et une autre femme moins jolie lui servaient de repoussoir. Dans la lumière crue du jour, les nuances claires des robes de printemps avaient des chatoiements radieux. Geneviève regardait avec intensité. Tout à coup, son cœur remua de joie, elle venait d'apercevoir la silhouette de Georges, se détachant sur le ciel scintillant. Elle aurait voulu lui crier : « C'est moi qui suis là! », mais il causait avec la comtesse Lise, il ne donnait pas un regard à la masse vulgaire qui piétinait la pelouse. Un instant, il jeta les yeux autour de lui, puis dédaigneusement les détourna, sans qu'aucune expression de surprise ou de plaisir animât son visage. Et elle avait cru qu'il serait si heureux de sa présence

inattendue, qu'il saurait la deviner!… Ne la voyait-il donc pas, parmi ce peuple qui entourait la haute voiture?… Pour la première fois, la jeune fille pouvait mesurer nettement la distance qui les séparait. Une douleur aiguë la transperça. Elle n'eut plus qu'une volonté : disparaître! Autant elle avait désiré être aperçue, autant subitement elle le craignait. Elle posa sa main sur le bras du cousin Ernest.

— Changeons de place, dit-elle, nous verrons mieux de l'autre côté.

Et rapidement elle l'entraîna. Engourdie par la souffrance, elle ne s'apercevait pas de la pression amoureuse qu'il imprimait à ses doigts, elle n'entendait pas ses paroles. Alors, pour se faire écouter, il se pencha à son oreille :

— Hé! belle cousine, comme vous êtes distraite! Je parie que ce sont les robes qui vous occupent. Eh bien! ai-je deviné? Vous en aurez de pareilles l'an prochain, des plumes, des rubans, tout ce que vous désirerez…

Geneviève avait tressailli à cette voix si proche, mais le sens des mots lui échappait encore.

— Que dites-vous? demanda-t-elle.

— Ha! ha! petite hypocrite! s'écria-t-il avec son rire gras d'homme jovial. Elle fait semblant de ne pas comprendre, et devine parfaitement!… Puis, sans transition, il ajouta : — Je n'ai jamais rien su refuser aux femmes, et si je me remarie, Mme Randoce n'aura pas à se plaindre!

Il accompagna cette assertion d'un regard significatif, rempli de promesses. Cette fois Geneviève avait compris; elle voulut dégager son bras. Une angoisse la saisissait. Était-ce pour entendre ces galanteries maladroites qu'elle avait si ardemment désiré cette fête, dont elle attendait des douceurs infinies? Le désappointement était cruel.

— Laissez-moi, je préfère marcher seule, dit-elle brièvement. Mais Ernest Randoce ne lui rendit pas sa liberté.

— Voyons, voyons, répondit-il d'un ton de bonne humeur joviale, ne vous effarouchez pas, et redonnez-moi votre main. On ne traite pas ainsi un parent bien intentionné.

Elle allait répliquer par un refus précis, lorsqu'une fusée de rires traversa les airs. Il sembla à la jeune fille qu'elle reconnaissait l'accent de ces échos moqueurs. Énervée de fatigue, de cha-

leur, de tristesse, elle s'imagina que cette hilarité la visait, que les yeux curieux de la comtesse Lise venaient de l'apercevoir, en butte aux attentions de son cavalier. Sans doute cette railleuse personne désignait aux sarcasmes de ses hôtes les airs avantageux de cet importun et vulgaire soupirant! Au lieu de se retourner et de constater son erreur, en mesurant la distance qui la séparait de la voiture de Mme de Crussolles, Geneviève se précipita de l'avant, oubliant, dans sa crainte poignante du ridicule, de détruire les espérances de son trop inflammable cousin.

De ce pas fiévreux, elle arriva à l'autre extrémité de la piste, sous un bouquet d'arbres, près des gradins, où ses compagnons l'installèrent au milieu des commerçants de la ville. Ernest Randoce, se trouvant à l'aise dans son centre, se mit à causer bruyamment jusqu'au moment où les fanfares de chasse dominèrent sa voix forte aux sonorités énervantes. Le steeple allait se courir. La cloche sonna pour la seconde fois, les chevaux entrèrent dans la clairière. Le silence se fit, tous les regards se concentrèrent sur les vestes de couleurs vives qu'emportait un galop vertigineux. Seule, Geneviève ne prenait aucun intérêt au spectacle. Ces piétinements, ce tapage, ce ruissellement de soleil exaspéraient ses sensations douloureuses. Elle regardait au-delà des arbres, vers les horizons bleus de la mer, essayant de ressaisir ses impressions douces, de retrouver, en s'isolant de la foule, quelque chose qu'elle y avait perdu.

Entre chaque course, les vociférations des parieurs recommençaient, des discussions s'échangeaient dans l'argot du métier. On voyait les *sportsmen* contrôler leurs carnets, des bouts de papier entraient en circulation. Autour des voitures, l'animation était très vive.

— Fédora a gagné d'une longueur.

— Vous avez vu le cheval de Bellerive, il a buté deux fois.

Sur le *drag* de Mme de Santenac on finissait de *luncher*. La comtesse Lise, très excitée, était rappelée à la modération par la parole sage d'Albert de Crussolles, toujours admirable dans sa tenue de mari correct. M. de Briare discutait, avec un officier des gardes de S. M. britannique, les mérites respectifs des diverses races chevalines.

— Pour la vitesse, il n'y a que l'étalon anglais pur sang.

— Certes, mais lorsqu'il s'agit de résistance, le croisement avec le sang arabe vaut mieux. C'est ainsi qu'on devrait monter toute la cavalerie.

En sa qualité de capitaine de dragons, Georges se laissait absorber par cette réunion sportique, et oubliait momentanément la gravité de la partie où son cœur était engagé. Il perdait de vue Lybine, leurs rapports tendus, et l'impression irritante que lui causait toujours la présence du Russe. Aucune querelle n'avait eu lieu entre les deux hommes, mais une malveillance sourde se révélait dans les rares paroles que les nécessités sociales les forçaient d'échanger. Georges ne voyait pas encore assez clair dans sa conscience pour infliger des châtiments et rechercher les explications sincères, cependant il ne pardonnait pas l'injure faite à la jeune fille. Si imprévu que fût son amour, il était déjà généreux et protecteur; si incertaines que fussent ses intentions, rien de lâche ne s'y mélangeait.

Tout à coup, Mme de Santenac eut un frisson; le soleil ne réchauffait plus le coin de verdure où le *drag* était arrêté. Sa poitrine délicate la forçait à mille précautions. Elle prit le bras de son frère pour chercher un refuge dans les baraques, et enjoignit à Lybine de la suivre.

— Venez, mon cher, il faut que vous me montriez la princesse Navadiow. Je ne puis l'apercevoir d'ici, elle est cachée par le *mail* de Bellerive.

Le trio s'installa au premier rang d'une tribune, délaissée à cause de son exposition trop chaude. Sous la toile, brûlée de rayons incandescents, on respirait une atmosphère étouffante qui enchanta Marguerite. Avec une insolence de grande dame mal élevée, elle commença à lorgner, à droite, à gauche, sous le nez des gens, au-dessus et au-dessous d'elle. Elle se faisait nommer tout le monde, puis regardait de nouveau. Dans une de ses tournées investigatrices, elle aperçut Geneviève.

— Tiens, la petite Mahoul! s'écria-t-elle. La voyez-vous, en bas, à droite, au tournant de la barrière, entre une commère rougeaude et un gros blond enluminé qui lui parle à l'oreille?

Lybine se pencha avec un empressement curieux. Georges ne bougea pas. Il était devenu très rouge, lui aussi venait d'apercevoir Geneviève. Mme de Santenac continua :

— Sans doute, c'est un fiancé, car il la contemple avec des airs de possesseur ravi. L'hypocrite ! elle nous a caché ce prétendant. Cependant on ne dirait pas une mauvaise affaire ; l'avantageuse carrure de ce monsieur semble indiquer la prospérité.

— Mais il me semble à moi, insinua Lybine de sa voix lente, que Mlle Geneviève est trop jolie pour ce lourdaud, qui a des poses de commis voyageur en bonne fortune. Ce serait un holocauste.

— Et que voulez-vous qu'elle fasse de mieux ? répondit sèchement Marguerite. C'est déjà une chance qu'elle trouve quelqu'un qui l'épouse. Pas un liard de fortune, un frère infirme, des parents comme ceux-là !... car la vieille dame la traite avec une expansion qui indique des rapports de famille. Franchement, personne de convenable ne pourrait songer à elle !

— Et si l'on en devenait amoureux ?... demanda Serge, jetant à Georges un regard de côté. Vous ne songez pas à cette éventualité, elle est pourtant de celles qui se présentent.

— Parlez-vous d'un homme du monde ? Voilà vraiment un sort enviable ! Séduction, abandon... La pauvre créature meurt à l'hôpital, ou se jette dans la galanterie. Je vous reconnais bien là ! Vous trouvez la honte préférable à l'honnêteté d'une petite vie bourgeoise.

Georges se taisait toujours. Cette discussion le blessait, le froissait dans les fibres les plus intimes de son être. Chacun des mots de Mme de Santenac semblait mesurer entre lui et Geneviève une distance infranchissable [1]. C'était la première fois qu'il voyait la jeune fille dans son milieu natif ; la vulgarité de son entourage la déflorait, jetait sur elle une ombre flétrissante. Il se sentait violemment ressaisi par les préoccupations qui le dévoraient depuis l'entrevue du jardin, mais ce n'était plus dans le vague de son cœur. Aujourd'hui les réalités se précisaient durement, les paroles impitoyables de sa sœur le forçaient à interroger sa conscience, à débattre dans ce sanctuaire des questions que jusqu'ici il n'avait osé aborder. Étranglé par l'émotion, il faisait semblant de ne pas entendre, et fixait obstinément ses yeux

1. À « l'abîme infranchissable » qui, d'après Mirbeau, sépare les sexes, s'ajoute ici celui, tout aussi « infranchissable », qui sépare les classes sociales.

sur les affiches roses de la tribune du jury, mais toujours ses regards revenaient vers la petite robe grise qui étalait ses plis maigres sur les gradins populaires, entre les robustes épaules du cousin Ernest et les rubans éclatants de la tante de Toulouse. Pâle de chagrin, les yeux meurtris de bleu, les mains croisées sur les genoux dans une attitude d'accablement et de lassitude profonde, Geneviève semblait une condamnée, qui a perdu jusqu'à la force de se défendre. Devinait-elle qu'en ce moment son sort se jouait, que la conscience d'un homme tenait la balance entre des préjugés anciens et un amour naissant ?

Mme de Santenac et Serge, après avoir généralisé la thèse de la séduction, revinrent à leur point de départ.

— Quant à la petite Mahoul, poursuivit Marguerite, avec ce ton incisif dont elle avait le secret, pour peu qu'elle tarde encore à épouser ce monsieur, si tant est qu'il soit un prétendant, il lui arrivera malheur. Ces belles filles déclassées sont immanquablement la proie de libertins comme vous ! Mais j'y songe, à propos, ne m'a-t-on pas dit… Ah ! oui, je me souviens, Georges est venu un jour me prévenir, d'un air solennel, que vous aviez à son égard de coupables intentions.

— Monsieur de Briare se fait le champion des vertus en détresse… C'est d'un exemple rare ! s'écria Lybine, soulignant de la voix le sarcasme de sa phrase.

Mis en scène de cette façon provocante, Georges devait parler. Il le fit sèchement :

— Mais oui, et j'en tire gloire, car ces sortes d'entreprises m'ont toujours paru friser la malhonnêteté.

— Comme si l'on empêchait quelque chose en intervenant ! répondit Serge, haussant les épaules. On évince le premier, mais la voie est tracée, et fatalement quelqu'un en profitera. C'est la vie !

Cet aimable cynisme égaya Mme de Santenac et exaspéra Georges ; il ne pouvait supporter d'entendre discuter ainsi, brutalement, la honte éventuelle de Geneviève. Il répliqua avec une froideur hautaine :

— Il y a encore des gens qui ont des préjugés.

— C'est-à-dire qu'il faudrait ne pas en avoir, et n'offrir l'amour à la vertu qu'accompagné d'un contrat de mariage. Par hasard, seraient-ce là vos principes ?

— Vous êtes inouï, Lybine !… s'écria Mme de Santenac. Comme si Georges pouvait donner dans les ridicules égalitaires !… Personne plus que lui ne blâme les unions disproportionnées. Tenez, l'autre jour encore, à propos de la mésalliance du duc de Saveuse, il était d'une sévérité… Vous vous en souvenez, cher ?

Mais Georges n'écoutait plus. Il regardait les lignes d'un jeune corps ployé. Geneviève avait détourné la tête, il ne voyait d'elle qu'un profil perdu. Laisserait-il tant de beauté, de jeunesse et d'innocence exposées aux propos d'un libertin, aux dédains d'une femme orgueilleuse ? N'aurait-il pas un mot énergique pour défendre celle qui, spontanément, lui avait donné son amour ? Une impulsion généreuse emporta ses préjugés, ranima son cœur hésitant.

— Voyons, capitaine, vos opinions ? Ne nous faites pas attendre, demanda Serge, affectant un ton de camaraderie amicale. Que doit-on faire en ces conjonctures délicates ?

En ce moment une fanfare de chasse déchira l'air, la dernière course allait commencer. Au bruit, Geneviève releva la tête, et pour la première fois regarda au-dessus d'elle, obliquant à gauche. Ses yeux rencontrèrent ceux de M. de Briare. Une expression, douloureusement passionnée, transfigura son visage. L'âme de Georges vibra de pitié et de tendresse.

— La conduite de l'honnête homme est toute tracée, répondit-il gravement. Il a le droit de garder son secret, mais s'il a révélé son amour, il doit l'accompagner du don de sa vie.

— C'est-à-dire qu'il épouse, en langue vulgaire ? s'écria Lybine en ricanant.

— Oui, il épouse ! répéta Georges avec solennité, tandis que le dernier coup de cloche annonçait le départ des chevaux.

VII

Cette affirmation, arrachée à sa conscience d'honnête homme par les propos cyniques de Serge et la beauté mélancolique de Geneviève, se heurtait chez le capitaine de Briare à de vives oppositions intérieures. Sa raison assez froide et ses préjugés respectables le sauvaient en général des imprudences, auxquelles l'exposait volontiers la spontanéité de son cœur; mais, paraît-il, son heure était arrivée. Les regards à la fois innocents et profonds de la jeune fille l'avaient dès l'abord touché et attendri. Puis étaient venues l'indignation, la jalousie, la rencontre du jardin, et maintenant la déclaration de principes qu'on lui avait extorquée.

Certes, il aimait Geneviève, il ne songeait ni à la tromper ni à la perdre, mais il ne s'était pas préparé à une décision si prompte. Il aurait préféré demeurer dans l'incertitude, réfléchir encore… Cependant il n'avait de comptes à rendre à personne. Sans père ni mère, indépendant de fortune, sa sœur Marguerite représentait toute sa parenté proche. Il avait les goûts simples et la passion de son métier de soldat. Donc, mieux que la plupart des hommes de son âge, il pouvait faire un mariage d'amour. Tout de même cependant, cette mésalliance lui coûtait; la vulgarité de l'entourage le froissait singulièrement… Ah! par exemple, il était bien décidé, si la chose marchait, à ce que tous les rapports de famille se rompissent!…

Le soir, après les courses, tandis qu'on discutait autour de lui la fête que Mme de Crussolles voulait forcer Mme de Santenac à donner, il voyait passer dans un entrecroisement perpétuel les

douceurs et les amertumes de son avenir. De temps à autre Lizzie l'interpellait :

— Georges, dites à Marguerite qu'elle doit se presser, avant que les gens ne partent. — Georges, organisons une féerie. — Non, des tableaux vivants, c'est plus facile! — Georges, que diriez-vous de la *loggia* transformée en théâtre? Idéal, n'est-ce pas?

Il répondait distraitement :

— Oui, tout ce que vous voudrez! et continuait son rêve.

Mme de Crussolles, très excitée, ne s'apercevait pas de cette inattention. Elle arrangeait les tableaux qui devaient précéder le bal, nommait Lybine régisseur en chef; c'est à peine si elle consultait Mme de Santenac. Celle-ci, très indolente, la laissait faire.

— J'ai déjà la série, il ne manque que la scène classique. Qui pourrions-nous prendre? Ah! j'y pense, Geneviève! Elle a un type de déesse grecque, qu'un sang arabe aurait réchauffée. Il faut l'enrôler! Je vais lui écrire.

Le lendemain, en effet, un petit mot impérieux vint convier la jeune fille. Celle-ci, endolorie de son désappointement de la veille, arriva hésitante, un peu triste. Mme de Crussolles la mit immédiatement au courant des projets de fête et lui expliqua ses volontés.

— Vous devez promettre de poser; le sujet n'est pas choisi encore, mais nous avons absolument besoin de vous! C'est convenu, n'est-ce pas, petite? Vous serez superbe en lainage blanc, les bras relevés; soutenant une amphore…

Geneviève rougit beaucoup, la tentation était grande, mais elle hésitait, pensant à Maximin qu'il faudrait quitter de nouveau; puis son père consentirait-il? Comment se procurer d'ailleurs le costume nécessaire? Mme de Crussolles devina son embarras.

— Nous ne ferons pas de frais, j'ai établi un règlement; chacun devra se servir de ce qu'il possède. On a toujours chez soi de vieilles étoffes inutiles…

C'était un mensonge charitable qui manqua son effet. Geneviève ne fut pas rassurée, elle songea à ses armoires vides qui ne renfermaient que le strict nécessaire! Son visage candide trahit sa pensée.

— D'ailleurs, reprit la comtesse Lise, le vôtre ne représentera qu'un morceau de laine drapé... J'ai ce qu'il vous faut! On se prête dans ces sortes d'occasions. Ainsi, moi, je compte emprunter les émeraudes de Mme de Santenac.

Pour satisfaire ses désirs ou ses caprices, Mme de Crussolles savait être délicate. Mais depuis les impressions douloureuses des courses, les susceptibilités de Geneviève s'étaient éveillées, un sentiment nouveau de dignité la dominait. L'avant-veille, elle aurait accepté avec un plaisir naïf, aujourd'hui elle remercia et réserva son acquiescement.

— Je ne puis rien promettre avant d'avoir consulté mon père.

— S'il refuse, c'est moi qui viendrai, d'assaut, enlever son consentement, répliqua Lizzie. Elle tenait beaucoup au tableau classique, dont les lignes et les couleurs sobres étaient destinées à servir de repoussoir à la scène suivante, où elle devait figurer dans le galant costume d'une merveilleuse du Directoire.

Bientôt survinrent Mme de Santenac et M. de Briare, Lybine, et quelques autres habitués. Les femmes étaient très montées, une fièvre de mondanité les avait saisies, réaction naturelle d'un hiver trop paisible. On combinait des effets, on drapait des étoffes, c'était un va-et-vient dans l'appartement. Au milieu de cette animation de paroles et de gestes, on oubliait la jeune fille. Georges lui-même ne s'en occupait pas. Il s'était décidé à temporiser encore, à user de prudence. Pour ne pas être entraîné, il détournait les yeux. Elle, jusque-là si confiante, s'apercevait maintenant qu'on la négligeait, comprenait qu'elle n'était pas une des leurs! La conscience des choses lui était venue par les sensations amères. Certes, elle n'accepterait pas de participer à cette fête! Elle aurait le triste courage de refuser.

Elle pleurait doucement, contre les volets clos de la chambre de Mme de Crussolles, cachée par les draperies des rideaux, tandis qu'autour d'elle on ouvrait les tiroirs, sortait les bijoux des écrins, déployait les dentelles. C'était un étalage, un bruissement. Puis, sans qu'elle s'en aperçût, tous quittèrent la pièce, elle resta seule. Dans le salon, la comtesse Lise dressait la liste des accessoires, l'ordre des tableaux. Tout à coup, elle s'écria :

— J'ai trouvé ce qu'il faut à Geneviève, la dernière aquarelle d'Alma-Tadema! Vous savez, la jeune fille, en costume pompéien, debout, derrière le mur où l'amoureux est étendu. Ce

sera ravissant et nouveau. Mais qui sera le jeune homme? Je ne vois que le capitaine, car Lybine est trop gros!… Georges, mon ami, cela ne vous fera rien, n'est-ce pas, de poser avec cette petite?

Serge, qui avait entendu, eut un sourire d'ironie discrète :

— M. de Briare est trop complaisant pour vous refuser ce service.

— Personne ne vous prie de répondre pour les autres, répliqua Mme de Crussolles. C'est trop de zèle! Georges, vous avez une langue, n'est-ce pas? Consentez-vous à ce rôle d'amoureux?

— Vous savez que je suis entièrement à vos ordres, dit le capitaine avec une politesse cérémonieuse. Mlle Mahoul a-t-elle promis?

— Elle fait des façons, elle parle de son père, mais il faudra qu'il permette; je veux qu'elle pose.

Ce « je veux » froissa le jeune homme; il regarda autour de lui pour voir si Geneviève avait pu entendre le mot impérieux et blessant. Il s'aperçut alors qu'elle ne les avait pas suivis. Où se cachait-elle? Serait-elle partie, se croyant délaissée? Un besoin soudain de lui dire sa tendresse le saisissait, lui faisait oublier la réserve qu'il voulait s'imposer. Après quelques circuits habiles, il quitta le salon, et partit à sa recherche. Serge, auquel la manœuvre n'avait pas échappé, se pencha vers Mme de Crussolles.

— On voit bien quelle sincère et profonde amitié vous lie à M. de Briare! Vous prévenez ses désirs avec une délicatesse exquise, vous lui demandez comme un service ce qu'il solliciterait volontiers comme une grâce.

Mme de Crussolles secoua les épaules impatiemment.

— Vous feriez bien, mon cher, de renoncer à ce langage énigmatique. Vraiment, je ne saisis pas.

— Je vous croyais plus perspicace, répliqua Lybine, en la regardant fixement. Si vous étiez naïve au fond, ce serait drôle! Voyons, soyez franche. Il est impossible que vous n'ayez rien vu?

— Vu quoi? Parlez vite et clairement.

— Vous le voulez? Je serai brutal : M. de Briare est amoureux fou de Geneviève.

— Ah ! çà, vous êtes insensé ! s'écria Lizzie, avec une incrédulité impertinente. Ah ! ah ! mon pauvre ami, vous ressemblez à ces généraux en retraite, qui croient toujours entendre le clairon des batailles ! Je connais Georges mieux que vous.

Elle eut un sourire merveilleux de confiance en elle-même, où se jouaient mille ressouvenirs de passion victorieuse. L'épisode de Nice était présent à sa mémoire et rassurait sa vanité. Elle avait d'ailleurs une de ces personnalités envahissantes qui ne voient pas au-delà d'elles-mêmes. Elle toisa Lybine d'un regard de pitié.

— Je vous conseille de soigner cela, et sérieusement. Ces sortes de visions sont un symptôme dangereux ; il y a des maladies cérébrales qui commencent ainsi.

Serge s'inclina avec une soumission narquoise, et bientôt après quitta le salon.

Cependant dans la chambre de Mme de Crussolles, ouverte ce jour-là aux visiteurs, Georges venait de découvrir Geneviève, dissimulée dans l'embrasure de la croisée. Il ne pouvait voir son visage tourné vers le jardin, à l'ombre des volets fermés, mais les épaules voûtées, dans un abandon général du corps, dénotaient le découragement ou la douleur. Elle ne l'avait pas entendu venir. Sa voix la secoua d'un tressaillement.

— On m'assure que vous ne voulez pas poser avec moi, dit-il doucement. Est-ce vrai ?

— Avec vous ? balbutia-t-elle, surprise.

— Oui, avec moi ! Une scène champêtre, où je dois jouer le rôle d'amoureux. Est-ce pour cela, peut-être, que vous refusez ?...

— On ne m'avait pas dit...

— Alors, si vous l'aviez su, vous auriez accepté ? Ai-je bien compris ? Voyons, Geneviève, expliquez-vous clairement !

Elle avait caché sa figure dans ses mains, et ne répondait pas ; lui, continuait à la taquiner, insistant tendrement pour qu'elle avouât les motifs de son refus.

— Craignez-vous que nous ne jouions la chose trop au naturel ? C'est ma peur aussi. Quand je vous regarde, je me sens incapable de conserver la mesure voulue par les convenances.

Il se penchait vers elle, sa tête était presque au niveau de l'épaule de la jeune fille, elle sentait sur son cou le souffle pressé

de Georges. À travers les barreaux des persiennes, le soleil rayait leurs vêtements de bandes lumineuses, brûlait leurs mains et leurs fronts; le mélange violent des senteurs du jardin et des sachets de toilette les pénétrait, les énervait… Un trouble, rempli de langueur, annulait leurs volontés. Geneviève n'avait plus la force d'arrêter les larmes qui coulaient abondamment de ses yeux. Georges éprouvait un attendrissement passionné.

— Chérie, dit-il tout bas contre son oreille, promettez-moi de poser dans ce tableau?

Elle fit un geste hésitant. Malgré son émoi, les impressions cruelles la dominaient toujours. Mais il persista dans sa demande :

— Si vous refusez, je croirai que je suis seul à aimer. Geneviève, je vous en prie, je vous en supplie, dites « oui ». Vous ne voudriez pas m'affliger? C'est un si petit mot! Geneviève, je vous implore…

Ses paroles n'étaient plus qu'un murmure caressant, ses lèvres s'égaraient dans les cheveux de la jeune fille.

— Chère bien-aimée, dites « oui »?

Incapable de résister à cette persuasion tendre, elle balbutia l'acquiescement demandé. Mais dans le rythme tremblé de sa voix Georges devina des larmes.

— Vous pleurez! s'écria-t-il. Mon Dieu, qu'avez-vous?

Son agitation était très vive, il voulait qu'elle lui montrât son visage, savoir ce qui l'affligeait…

— Et moi qui plaisantais, qui ne me doutais pas! Quelqu'un vous a-t-il offensée? répondez, afin que je punisse l'insolent [1]! Serait-ce Serge de nouveau?

Sa véhémence effraya Geneviève. Maintenant des sanglots la secouaient, réaction des angoisses de la veille. Elle continuait à détourner la tête, honteuse de ce larmoiement qu'elle ne savait pas réprimer.

— Laissez-moi seule, bégaya-t-elle. Dans un instant je serai plus calme.

1. Même réaction de l'Amant — mais tournée en ridicule — quand il découvre avec stupéfaction que l'Amante pleure, dans la farce *Les Amants* : « Ah! Si je savais que quelqu'un vous eût fait de la peine!… (*Il menace des fantômes au loin.*). » (*Théâtre complet, loc. cit.*, p. 557)

Mais lui, très ému, refusait de s'éloigner; il avait jeté un de ses bras autour de la jeune fille, et de l'autre essayait d'attirer son visage près du sien. Il réussit à s'emparer des mains qui le cachaient. Il vit alors ses yeux noyés de larmes, sa bouche d'enfant navrée… Son cœur d'homme fut remué de pitié.

— Je vous en conjure, ne pleurez pas, s'écria-t-il. Je ne puis vous voir souffrir… Qu'avez-vous? Je veux le savoir, j'en ai le droit [1]…

Ce ton dominateur sembla inexprimablement doux aux oreilles de Geneviève, elle s'abandonna à cette étreinte protectrice. Il répéta sa demande :

— Dites-moi, qui vous a offensée?

— Personne, je vous assure, personne… ce n'est pas cela!

— Qu'est-ce donc?

— C'est à cause d'hier!

Elle était trop candide pour dissimuler longtemps.

— Comment, à cause d'hier?

— Oui, j'étais là-bas, perdue dans la foule… Vous ne m'avez pas devinée… alors j'ai cru que vous ne vouliez pas me voir… que vous ne m'aimiez plus… que tout était fini… Oh! la journée angoissante [2]!

Sa voix avait un accent pitoyable. Georges eut un étrange et triste sourire. Pouvait-il lui avouer que cette journée qu'elle maudissait avait décidé l'avenir et fixé ses irrésolutions? Un instant il fut tenté de tout lui dire, puis la réflexion l'arrêta. Il se contenta de répondre sérieusement :

— Enfant, ne doutez pas de moi. Je vous aime, et c'est pour toujours. Volontairement je ne vous ferai jamais souffrir. N'est-ce pas, vous me croyez?

1. Réaction du même tonneau chez l'Amant des *Amants* : « Je ne veux pas que vous pleuriez. […] Je vous en prie… je vous en supplie!… Dites-moi vos souffrances… vos chères souffrances… […] J'en veux toute ma part. […] Je veux que vous soyez heureuse » (*Théâtre complet, loc. cit.*, pp. 557-558). Le seul fait que le rapprochement soit possible entre les déclarations d'un amoureux sincère et des propos farcesques ne peut qu'inciter à la plus grande méfiance. Il révèle aussi que le comique et le tragique ne sont que les deux faces d'une même réalité. Voir sur ce point la dédicace du *Journal d'une femme de chambre.*

2. Phrase à rallonges et entrecoupée de points de suspension, typiquement mirbellienne.

Les cils de Geneviève effleurèrent son visage comme un battement d'ailes éperdu. Alors il eut un élan de passion, où ses dernières résistances disparurent, où ses derniers préjugés s'effacèrent.

— Vous serez à moi, murmura-t-il, dans un balbutiement tendre, à moi pour la vie ! Ma femme !...

Un cri bas, rempli d'une joie si intense qu'elle ressemblait à de l'angoisse, répondit à ses paroles. Les lèvres de Georges s'appuyèrent sur celles de la jeune fille. Leurs âmes et leurs haleines se confondirent [1]...

Absorbés dans cette extase d'amour, ils n'aperçurent pas derrière eux, dans l'encadrement de la portière, le sourire rancuneux de Serge, ils n'entendirent pas sa voix lente murmurer :

— Si ce n'est pas là le clairon des batailles...

Lybine venait d'assister invisiblement à l'entrevue. Les mots lui avaient échappé, mais l'éloquence des attitudes lui suffisait. Il s'éloigna sans bruit, et rentra dans le salon. Il savourait déjà un plaisir de vengeance, et l'espérance de pêcher en eau trouble le consolait de ses défaites. Il allait d'ailleurs accomplir une œuvre philanthropique, de haute convenance, sauver un homme du monde d'une mésalliance ridicule. En fait de préjugés, le Russe ne connaissait que ceux-là ! Il se rapprocha de la comtesse Lise, et l'isolant du groupe qui l'entourait :

— Il est acquis, dit-il, que j'ai le cerveau détraqué, mais si vous alliez jeter à la porte de votre chambre un regard discret, vous pourriez aisément vous convaincre qu'il y a des fous lucides.

Elle haussa les épaules.

— C'est d'ailleurs un devoir à accomplir envers un ami d'enfance... Venez, madame.

Quelque chose dans l'accent de Serge sollicita la curiosité malsaine de Lizzie, l'avertit qu'il ne raillait pas. Elle se laissa entraîner, disant faiblement :

1. Ces points de suspension ne seraient-ils pas ironiques et n'inciteraient-ils pas le lecteur à ne pas se laisser duper lui aussi par cette conventionnelle scène d'amour ? De même l'expression hyperbolique qui suit : « cette extase d'amour ». Pour Mirbeau, en effet, l'amour est une duperie : chaque amoureux se dupe lui-même en même temps qu'il dupe l'autre.

— C’est bien petites gens ce que vous me faites faire là !

La portière baissée de la chambre de Mme de Crussolles permettait d’observer, sans être découvert, ce qui se passait dans l’intérieur de la pièce. Téméraires par honnêteté d’amour, Georges et Geneviève négligeaient les prudences habiles que suggère le sentiment du mal.

Quand la comtesse souleva la draperie, le capitaine de Briare avait un bras autour de la taille de la jeune fille et lui baisait doucement les cheveux : elle, s’appuyait à son épaule, les paupières baissées comme sous le poids d’un excès de bonheur…

Une stupeur intense fut le premier sentiment dont Mme de Crussolles eut conscience ; il se changea vite en colère. Sa vanité saignait de toutes parts. Dupe ! elle avait été dupe !… Elle fit un mouvement pour avancer et confondre les coupables, puis immédiatement recula. Ce n’était pas là une revanche digne de sa force ! Derrière elle, Lybine souriait. Elle laissa retomber la portière, et se retourna violemment. Il vit que ses yeux verts étaient devenus noirs.

— Ah ! s’écria-t-elle d’une voix qui sifflait, votre flair de vieux chasseur ne vous a pas trompé !

Il souleva le bas de sa manche flottante et le baisa avec une exagération de respect.

— Dites plutôt mon flair d’esclave soumis…

Lizzie le repoussa d’un geste impatient, et, désignant avec mépris les rideaux qui cachaient les deux coupables, dit d’un ton de grande dame offensée :

— Je ne pouvais croire que dans ma maison on se permît pareilles licences ! J’y mettrai ordre.

— Oui, sans doute, répliqua Lybine, mais s’il l’aime, que ferez-vous ?

Mme de Crussolles le dévisagea d’un regard de colère, puis répondit avec une arrogance suprême :

— Donnez-vous le nom d’amour à l’abaissement d’un homme ?

Mais tandis qu’elle parlait, une sensation aiguë lui étreignait le cœur ; elle revoyait l’attitude de Georges, ses caresses douces… Jamais il ne l’avait contemplée avec cette expression attendrie ! Elle eut un soubresaut de colère et de terreur, ses lèvres blanchirent. Cette face pâle, sous ses cheveux roux, devint

menaçante; elle appuya ses mains sur sa poitrine pour en comprimer les battements, pour étouffer la voix qui criait en elle, qui la forçait à se demander :

— Serais-je assez folle pour y tenir encore?

Troisième partie

I

Dans le cabinet de toilette de Mme de Santenac les acteurs des divers tableaux venaient mettre leur rouge, poudrer leurs têtes et boucler leurs perruques. C'était un va-et-vient, un entrechoquement dans l'espace étroit. On entendait des heurts de porcelaines, le bruit sonore des aiguières d'argent battant sur le marbre des tables. Les flacons débouchés répandaient des senteurs fortes, qui, se mélangeant à l'odeur de cierge des bougies en fusion, faisaient à la chambre une atmosphère étouffée d'église. Il y avait un coiffeur de Nice, venu exprès pour la circonstance; il offrait ses services avec un sourire de Figaro bienveillant. Sur la mousseline brodée des toilettes, les fers à friser chauffaient, la flamme bleue de l'esprit-de-vin se reflétait dans les miroirs à facettes, et jetait, sur les visages enfarinés de poudre blanche, des lueurs fantastiques. On s'envoyait des appels pressés; les demandes et les réponses se croisaient vivement.

— Le crayon pour les yeux, où peut-il être?

— Le voici. Avez-vous le blanc de céruse?

— Hé! capitaine! si vous cédiez votre place, vous abusez du vermillon.

— Messieurs, messieurs, criait de la porte le régisseur en chef, dépêchez-vous, ne perdez pas de temps, les voitures commencent à arriver.

Dans la pièce à côté les femmes s'habillaient. C'était des froufrous d'étoffes, des bruissements, des paroles murmurées, des rires qu'on étouffait, puis de petits cris aigus, des refrains de

chanson… On aurait dit une volière en ébats!… Les jupons de dentelles jonchaient le tapis, les épaules nues sortaient des corsets de satin. Mme de Crussolles enlevait ses vêtements avec une impudeur tranquille. Le maillot qu'elle portait pour son costume Directoire lui donnait une assurance extraordinaire; elle semblait croire qu'il l'enveloppait d'une chasteté inviolable, d'un voile de décence absolue. Des plaisanteries risquées circulaient parmi ces femmes que le plaisir de ce cabotinage improvisé jetait hors d'elles-mêmes [1]. Le mauvais ton de leurs discours les enchantait, éveillait en elles une émulation malsaine. Des sourires cavaliers retroussaient leurs lèvres; quelques-unes, même, ébauchèrent des gestes canailles [2] qui eurent un succès énorme.

Geneviève, serrée jusqu'au cou dans son corsage noir, les joues chaudes encore des baisers d'adieu de Maximin, les contemplait avec des yeux effrayés. Elle ressemblait à une statue de la pudeur égarée dans une ronde de bacchantes. Lorsque son tour fut venu et qu'elle vit glisser sa robe, elle eut honte de montrer ainsi la nudité de sa poitrine aux regards moqueurs de ces femmes à qui la modestie semblait étrangère. Son effarement n'échappa pas à la comtesse Lise.

— Je ne vous croyais pas si timide, mademoiselle Mahoul! Vous êtes de celles, paraît-il, que leur sexe effarouche, et que l'autre rassure…

Ces paroles outrageantes et dures firent pâlir Geneviève jusqu'à la lividité. Ses lèvres s'ouvrirent pour protester, mais déjà Mme de Crussolles disait :

— Mesdames, allons mettre notre rouge.

Toutes, sauf la jeune fille, se pressèrent vers la porte et firent bruyamment irruption dans le cabinet de toilette, où les hommes se bichonnaient encore. Ce furent des exclamations, des étonnements! L'admiration s'exprimait sur un ton de familiarité

1. Le 9 novembre 1884, dans une chronique de *L'Événement,* intitulée « La Folie de l'art », Mirbeau-Montrevêche écrivait que les acteurs sont possédés par les personnages qu'ils doivent jouer et sont condamnés à « n'être plus soi », ce qui peut être dangereux (*Chroniques du Diable,* Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, p. 74).

2. Mirbeau aime à employer le mot « canaille » comme adjectif. Les mots « effarement » et « empanaché », déjà rencontrés, sont également typiquement mirbelliens.

inaccoutumée. Les femmes permettaient des examens, sollicitaient des services qu'en d'autres heures elles auraient taxés d'insolents et d'équivoques. L'une, renversée en arrière, les yeux perdus, se laissait peindre les sourcils, l'autre tendait mollement les bras pour se faire attacher ses bracelets d'Égyptienne, montant jusqu'à l'épaule. Lybine, très affairé et important dans son rôle de régisseur en chef, passait en revue les costumes, rattachait un nœud, relevait une boucle. Ce métier lui rapportait quelques menus avantages, de ceux qu'il dédaignait autrefois, mais auxquels, en vieillissant, il commençait à devenir sensible.

Au milieu de ces gaietés roucoulantes et de ces rires clairs, Mme de Crussolles, adorablement jolie sous son grand chapeau empanaché, allumait les regards des hommes. Son fourreau Directoire en mousseline de l'Inde était d'une exactitude irréprochable; le tissu léger laissait voir la tache rose des genoux, les moindres mouvements du corps s'accusaient librement. Ses épaules trop larges, diminuées par la petite manche bouffante, avaient une grâce plus abandonnée; le buste s'épanouissait à l'aise dans le corsage court, coupé sous la poitrine par une ceinture de diamants. Debout, devant une table de toilette, les bras relevés, les joues frottées d'un vermillon tendre, elle ombrait ses yeux de coups de crayon délicats sous la direction de Georges de Briare. À chaque mouvement, elle lui effleurait le visage de son coude à fossettes. Ce contact répété finissait par troubler le jeune homme, cette blancheur de rousse tentait ses lèvres.

— Maintenant, mettez-moi du carmin aux oreilles, dit-elle tout à coup en se retournant. Le chapeau fait ombre, je ne vois pas.

Il obéit; sa main tremblait un peu en touchant la chair douce.

Il était très beau dans son costume antique, les cheveux frisés courts autour de la tête. Elle le regardait, les yeux à demi clos, allumés d'une flamme inquiétante. Quand il eut terminé sa périlleuse besogne elle murmura doucement :

— Merci, Georges; puis elle ajouta avec un rire étrange : — Que demandez-vous pour vos services?

Cette question embarrassa le jeune homme, il eut envie de risquer quelque audace, mais il pensa à Geneviève, et répondit cérémonieusement :

— L'honneur de valser avec vous!

Elle ébaucha un sourire nerveux d'acquiescement, et s'éloigna, affectant soudain une dignité pudique :

— Au fait, je ne sais pas si je danserai ce soir, vous comprenez… dans ce costume !…

Des raisons péremptoires d'éclairage avaient nécessité un changement dans le programme de la soirée. À la vive contrariété de Mme de Crussolles, « Un mariage sous le Directoire » devait précéder au lieu de suivre la scène pompéienne d'Alma-Tadema. Ces deux tableaux étaient le principal attrait du spectacle; dans le salon on en parlait beaucoup, il y avait une fièvre d'attente devant les portes du *loggiato* fermées. Enfin les chaises furent disposées en rangs, les femmes s'assirent, tassant leurs jupes d'où montaient des odeurs douces d'iris et de verveine, les battants glissèrent dans les rainures. À travers une gaze transparente, sous un rayonnement de lumière électrique, on vit une pendule de Sèvres, surmontée d'un groupe en pâte tendre, grandeur naturelle : une bouquetière, en retroussis à ramages, offrant des violettes à une marquise Louis XV qui devisait avec un garde du corps. La cour des Pharaons défila ensuite, puis vint une ferme de la forêt Noire. Après quoi, ce fut une scène de la Fronde : la Grande Mademoiselle ordonnant de tirer le canon de la Bastille.

Les entractes étaient longs, la chaleur excessive; une température d'été entrait par les fenêtres ouvertes. Les femmes, lasses de leur immobilité, bâillaient derrière les éventails. On murmurait à voix basse :

— Terne et pas nouveau ! J'ai sommeil, et vous ?

— Ah ! ma chère, j'étouffe ! Ne pourrait-on pas aller dans le jardin ? J'ai envie de m'évanouir, ce serait un prétexte.

— Attendez donc. Il faut voir les costumes Directoire. Celui de Lizzie est d'un inconvenant !… Ah ! si j'étais M. de Crussolles !… Comprend-on qu'un homme comme lui ?… Voilà les trois coups. Ce doit être elle, son tableau est l'avant-dernier.

De nouveau, la porte glissa dans les rainures. La comtesse Lise, suivie d'un cortège brillant, et serrée au bras d'un muscadin de l'époque, vint offrir au public, avec une effronterie cavalière, rehaussée d'une grâce voluptueuse, la vue de son corps parfait, palpitant sous la mousseline de sa jupe collante et fendue sur le côté. Il y eut dans la salle, à cette apparition, un

bourdonnement confus, où mille sentiments divers se mélangeaient. Mais la vanité de Mme de Crussolles l'empêcha de discerner les nuances. Elle ne vit qu'un triomphe, là où elle aurait dû sentir la honte du blâme; les battants se refermèrent sur son sourire victorieux.

Après cet éblouissement de chairs et de couleurs, Geneviève, chastement drapée dans sa tunique de laine blanche, obtint une ovation sincère, où vibrait un soulagement de décence rassurée. Sa beauté avait ce soir-là un éclat de tendresse extraordinaire. La tête penchée, les yeux rêveurs, elle semblait écouter une musique qui la ravissait. Georges étendu sur un mur bas, son visage radieux d'amour relevé vers le sien, la contemplait avec une béatitude fervente. En mesurant l'effet qu'elle venait de produire, son cœur était doucement remué d'orgueil, il se réconciliait avec sa folie, et se sentait prêt à la proclamer.

— Hé! hé! disait-on dans la salle, le capitaine a un talent de mimique extraordinaire.

Le tableau était harmonieux, l'ordonnance parfaite. Le sourire de Geneviève avait une grâce tremblante. Quand les battants se refermèrent, il y eut un regret; on cria : Bis! bis! Il fallut rouvrir les portes. Dans les coulisses, Mme de Crussolles pâlissait de colère. À chaque applaudissement, ses rancunes s'aiguisaient. Le régisseur en chef se frottait les mains.

— C'est un triomphe, un vrai triomphe! répétait-il de sa voix traînante.

Devant Serge, Lizzie ne dissimulait plus. Elle eut le geste de quelqu'un qui part en guerre, décidé à ne pas supporter de défaite. À ce moment, minuit sonna. Un sourire de cruauté raffinée plissa ses lèvres.

— Un triomphe sans lendemain! répliqua-t-elle de son accent bref des mauvais jours, en désignant de la main les aiguilles du cadran.

Le bal avait commencé, d'abord avec langueur, puis l'atmosphère surchauffée tendit les cerveaux, communiqua à toute la salle un entrain nerveux. Les hommes avaient remis l'habit noir, mais les femmes conservaient le costume de leur rôle, mettant ainsi une note fantaisiste à cette réunion mondaine. Tous les jeunes gens se faisaient présenter à Geneviève, elle avait excité une émotion sympathique, chacun lui disait un mot aimable, les

femmes mêmes semblaient l'adopter. Elle accueillait timidement, avec réserve, ces propos flatteurs. Dans ce mouvement joyeux, dans cette réalisation de ses rêves, une tristesse l'oppressait, on aurait dit que l'ombre mélancolique de sa demeure se projetait sur elle. En effet, sentiment inexplicable, jamais comme à ce moment de bonheur excessif, elle n'avait senti la force des liens qui l'attachaient à la maison paternelle. La réalité de sa vie n'était pas dans cette salle lumineuse, odorante ; elle était là-bas, dans la chambre étroite, près du lit de l'enfant malade. Elle ne pouvait chasser cette sensation qui étouffait les impressions heureuses, qui la rivait à une chaîne qu'elle ne parvenait pas à rompre. Habituée au silence, inaccoutumée aux veilles, elle éprouvait une lassitude extrême. Tous ces visages nouveaux l'étourdissaient. Elle chercha une figure connue sur laquelle se reposer, et ne rencontra que celle de Lybine. Il était près d'elle, et la regardait beaucoup, intéressé par les rapides changements d'expression de sa bouche sérieuse. La tenue chaste de la jeune fille, contrastant avec le mauvais ton des autres femmes, avait réveillé, en son cœur un vieux fonds de respect oublié. Les appréciations enthousiastes des hommes lui allumaient le cerveau, aiguisaient ses désirs. Il se sentait ressaisi d'attendrissement, et se repentait d'avoir averti Mme de Crussolles. Vraiment, sincèrement, il souffrait à la pensée des chagrins et des duretés qui attendaient Geneviève. Il eût voulu la mettre en garde.

— J'aurais dû agir seul, pensait-il. Il y a tant de moyens de séparer les personnes, sans recourir aux procédés violents. J'ai la main douce… Pauvre petite, je ne voudrais pas qu'on fût rude pour elle !

Il s'approcha du canapé où elle était assise, et, après quelques préambules, lui dit à brûle-pourpoint :

— Rappelez-vous que je suis votre ami.

Elle le regarda stupéfaite.

— Vous ne comprenez pas, mais vous comprendrez plus tard. Soyez sur vos gardes en attendant.

Geneviève se troubla sous ce conseil qui semblait contenir une menace.

— Quoi ? qu'y a-t-il ? demanda-t-elle d'une voix où tremblaient ses craintes. La froideur agressive de la comtesse lui revenait en mémoire. Mais Serge était trop cauteleux pour

s'expliquer davantage, il s'éloigna sans répondre, heureux de l'avoir avertie, satisfait aussi de l'épine qu'il venait de planter dans son bonheur.

Pendant ce temps Georges et Lizzie dansaient enlacés. C'était une valse allemande, au rythme langoureux et lent. On les regardait beaucoup. Elle se balançait avec mollesse, les yeux relevés sur ceux de son partenaire, faisant de la prunelle le siège de ses désirs. Lui, demeurait impénétrable et correct. Enfin ils s'arrêtèrent. La tête de Mme de Crussolles tournait, elle s'appuya fortement au bras du jeune homme.

— Allons dans la serre, murmura-t-elle. On y respire mieux.

Il la fit asseoir dans un angle isolé, sous les feuilles luisantes d'un bananier, planté en pleine terre, et se mit auprès d'elle. La comtesse se renversa contre le tronc de l'arbuste. Sa face était rose de plaisir, elle avait aux lèvres une moue exquise.

— Qu'on est bien ici ! dit-elle; puis, voyant qu'il ne répondait pas, elle posa doucement sa main sur la sienne : — N'est-ce pas, Georges ?

— Oui, sans doute, il fait moins chaud.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, reprit-elle d'une voix rêveuse. C'est parce que nous sommes ensemble que je sens cette douceur m'envahir, que j'éprouve ce bien-être parfait… Elle accentua la pression de sa main. — Et vous, cher, êtes-vous heureux près de moi ?

— Comment ne le serais-je pas ? répondit-il, déconcerté et surpris de cette explosion inattendue, de cette note tendre, inexplicable chez elle. Demandez plutôt aux envieux que je fais !

— Cessez ces galanteries banales, dit Lizzie, soudainement sérieuse. Entre nous il y a plus, et mieux.

— Oui, vous avez raison, notre bonne amitié, l'ancienne camaraderie qui durera toujours…

Il s'exprimait avec effusion; Mme de Crussolles plissa son front [1] borné de déesse, mais ses lèvres humides gardèrent leur sourire. Elle murmura tout bas, comme se parlant à elle-même :

1. Les plis du front sont très caractéristiques des héroïnes mirbelliennes. Voir l'article d'Élodie Bolle dans les *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, 1999.

— Je croyais à autre chose… à un lien plus étroit et plus fort… Me suis-je trompée? Dites, mon ami, auriez-vous tout oublié déjà?

Et lentement, se penchant vers lui, avec des mouvements d'une grâce provocante, elle l'examina d'un mince regard luisant qui évoquait tout leur passé d'amour. La tendresse chez cette femme railleuse avait une séduction redoutable. Georges se sentait enveloppé d'effluves enivrants, assailli de souvenirs dont la douceur l'énervait. Ses yeux, brûlant d'un réveil d'ancienne passion, se fixèrent éperdus sur le petit visage qui se trouvait à une proximité dangereuse du sien. Prompte à saisir ces signes de trouble, la comtesse crut sa revanche assurée, et fut surprise elle-même de la rapidité de sa victoire. Mais l'émotion du jeune homme n'était que fugitive. Il s'éloigna de la bouche tentatrice, et prenant affectueusement la main de Mme de Crussolles, dit avec un effort de courage :

— Non, Lizzie, je n'oublie pas le bonheur que vous m'avez donné, il me sera toujours précieux; mais il appartient au passé, vous-même l'avez voulu…

— Moi, je l'ai voulu? répondit-elle violemment. Cela vous plaît à dire! Les circonstances nous ont séparés, je les ai subies comme vous, souffrant plus que vous, espérant toujours…

— Alors, pourquoi, demanda-t-il, ému de nouveau, pourquoi avoir refusé de m'écouter, quand je vous suppliais de vous souvenir?

Elle eut un geste de dédain, et couvrit sa poitrine de ses bras avec une soudaine et orgueilleuse pudeur. Ce mouvement l'éloigna de Georges, mit entre eux une distance.

— Vous voulez savoir pourquoi? s'écria-t-elle, vibrant tout entière de l'excitation qui l'enfiévrait. Ah! vous êtes bien tous les mêmes, sans perspicacité d'esprit ni intuition d'âme! Vous ne devinez pas le sens caché de nos refus, vous n'écoutez pas ce que dit notre cœur. Nos scrupules vous échappent, les assauts de notre conscience vous paraissent puérils. Vous stigmatisez du nom d'oubli la lutte d'une femme s'attachant désespérément au devoir…

Elle parlait comme grisée, à mots pressés. Ce langage stupéfiait Georges. Jamais jusqu'ici elle n'avait déclamé sur la conscience et le devoir, ces grands fantômes auxquels elle ne croyait

pas! Toute d'impressionnabilité nerveuse [1], elle manquait absolument de mobiles moraux, dirigeant sa vie. Il l'avait cru du moins! Maintenant il se sentait envahi de doutes, jeté en d'étranges perplexités. Une envie lui venait de s'éclairer, d'apprendre… Ils étaient seuls dans ce coin de la serre, sous la lumière rose des lanternes. À travers les portes, larges ouvertes, la musique irritante du quadrille battait la mesure à leurs oreilles, exaspérant leurs sensations, les disposant aux sentiments factices. Elle avait cessé de parler, et gardait son attitude hautaine. Lui, alléché de curiosité, essayait de pénétrer cette âme, tardivement entrouverte.

— Je ne vous comprends pas… j'avais cru… À Nice vous m'aviez répondu si nettement…

Il hésita embarrassé.

— De grâce, Lizzie, expliquez-vous?

Il ne voyait pas le péril de ses questions. Mme de Crussolles baissa les yeux pour dissimuler son expression triomphante.

— Lizzie, répéta Georges, soyons sincères, l'un vis-à-vis de l'autre. L'honnêteté et la franchise sauveront notre amitié. Me suis-je trompé en croyant que vous répudiez le passé? Serait-il possible que…

— Que je vous aime encore? balbutia-t-elle à son oreille, tandis qu'avec une ondulation caressante de la taille, elle se rapprochait de lui… Mais, grand enfant naïf, je n'ai jamais cessé de le faire!

Et tout bas, en termes éloquents et tendres, elle lui parla de cet amour qui toujours, chez elle, était demeuré vivant et fort. Après avoir tenté sa chair, elle employait la séduction du sentiment. Il l'écoutait ému, attristé, regrettant de ne pas lui avoir confié la vérité, se repentant trop tard de l'explication qu'il avait provoquée. Il ne s'apercevait pas qu'elle mentait effrontément, il ne devinait pas le plaisir pervers que lui causait cette lutte, sans

1. Mirbeau a consacré aux « Nerveux », et notamment aux femmes nerveuses, une des chroniques de *Paris déshabillé* (*op. cit.*, 1880).

scrupules, où elle pouvait déployer sa ruse naturelle et l'art subtil que la vie lui avait appris [1].

— N'est-ce pas, Georges, vous aussi vous m'aimez toujours?

Sa voix n'était plus qu'un bégaiement. Le sang du jeune homme affluait au cerveau, puis redescendait rapidement au cœur. Il se sentait saisi de remords. Il voulut parler, être sincère, et n'y parvint pas. Elle eut alors un rire victorieux et doux. Vraiment à cette minute elle l'aima par délectation de vanité. Elle pencha sa tête sur l'épaule de Georges, là où Geneviève avait posé la sienne. Il fit un mouvement pour l'en empêcher.

— Lizzie, écoutez-moi d'abord, balbutia-t-il.

Mais elle répondit hardiment :

— Je sais tout déjà! Une amourette qui vous entrave. Je me charge d'arranger l'affaire et de parler à la petite. C'est ma faute, d'ailleurs, cette histoire-là.

— Non, non, vous vous trompez, cria M. de Briare. Je ne puis vous permettre…

Il fut arrêté par un bruit de pas. Sortant des massifs qui les abritaient, M. de Crussolles venait de surgir. Il marchait indolemment, les mains dans ses poches, la cigarette aux lèvres. Pourtant il avait dû entendre les derniers mots prononcés. Cette apparition conjugale ne déconcerta nullement la comtesse.

— Voilà Albert, c'est parfait, car il est toujours d'excellent conseil. Venez, mon ami, nous avons un cas de conscience à vous soumettre. Le capitaine, ici présent, se trouve dans une impasse…

Georges eut un élan d'admiration pour tant d'audace, qu'étouffa un haut-le-cœur de dégoût. Volontiers il aurait troqué son grade contre la possibilité de s'enfuir. Toute émotion s'était dissipée.

— Voyons, ma chère, de quoi s'agit-il? demanda M. de Crussolles avec un sourire indulgent pour l'incartade de sa femme. Expliquez-vous clairement.

1. Le romancier est ici omniscient, comme dans le roman balzacien, il pénètre à l'intérieur des âmes et dissipe les mystères. En revanche, dans *Le Calvaire,* récit à la première personne, Juliette sera toujours vue de l'extérieur, à travers le regard de Mintié, et nous ne connaîtrons jamais ses véritables sentiments : elle restera toujours énigmatique.

— Je vais le faire. M. de Briare s'est égaré en de vulgaires erreurs. Les naïvetés savantes d'une intrigante de province, la petite Mahoul…

Emportée par un plaisir mauvais de vengeance, voulant détruire, sous le dédain, le prestige de Geneviève, Lizzie parlait avec une insolence qui dépassa le but. Georges se cabra, et l'interrompit brusquement.

— Vous vous méprenez, madame. Il n'y a ici ni vulgaires erreurs ni intrigue d'aucune sorte. Si je n'avais pas été arrêté, tout à l'heure, vous sauriez déjà que ce que vous stigmatisez d'amourette est un attachement sérieux…

— Eh quoi ! mon cher, devons-nous vous féliciter ? demanda Albert avec une nuance de plaisir. Voyons, racontez-moi votre affaire, et n'écoutez pas ma femme. Il insista affectueusement sur ce mot et ajouta : — Elle a des préjugés d'un autre âge !

Puis, d'un geste amical, il passa son bras sous celui de Georges, et l'entraîna à l'écart. En les voyant s'éloigner ensemble, dans cette attitude intime, la comtesse Lise eut un balbutiement silencieux de mépris. Mais sa vanité ferme, inébranlable, l'empêcha de sentir toute l'humiliation de sa défaite. Elle se redressa dans la conscience de sa force perverse, et, très pâle sous son rouge, l'haleine courte, rentra dans la salle de bal. Au tournant de la porte, elle se croisa avec Geneviève, qui, d'une démarche de nymphe, se promenait au bras d'un cavalier qu'elle n'écoutait pas. Il y avait dans la personne de la jeune fille une harmonie majestueuse, sur son visage une tendresse pensive, quelque chose de pur, de doux, d'indéfinissable qui la mettait au-dessus des violences et des ruses vulgaires qui défiguraient le cœur de Mme de Crussolles. Celle-ci sentit, par une rapide intuition, cette supériorité intérieure et son orgueil s'exaspéra.

— J'aurai à vous parler, mademoiselle Mahoul, dit-elle d'une voix qui commandait.

— Mais, quand vous voudrez, madame. Dois-je venir demain ? répondit Geneviève avec une dignité polie, pourtant les yeux inquiets.

— Non, attendez mes ordres, répliqua brutalement la comtesse.

Alors satisfaite d'avoir traité en inférieure, d'avoir humilié publiquement celle qu'on avait pu lui préférer, elle traversa la salle et alla droit à M[me] de Santenac qui causait avec Lybine.

— Ma chère, dit-elle, un grand malheur arrive, et j'en suis responsable. Votre frère veut épouser M[lle] Mahoul ! Il faut le débarrasser de cette intrigante, car si nous n'avisons promptement, il est perdu.

Puis, se tournant vers Serge, avec un sourire plein de promesses, elle ajouta :

— Vous nous aiderez, n'est-ce pas ?

Si endurci que fût le Russe, il trembla pour Geneviève. Une chose qu'il ne connaissait pas, et qui ressemblait à un remords, frissonna dans son âme.

II

La réponse du médecin d'Heidelberg était enfin arrivée. Le docteur Mahoul, seul dans son cabinet de travail, la relisait lentement. Il était assis près de la table, sous l'abat-jour de la lampe; la flamme sèche du pétrole brûlait ses yeux, raréfiait encore l'atmosphère de la chambre étroite. Ses longs doigts pâles tournaient nerveusement les feuillets minces du papier, à large format, sur lequel le savant professeur, après avoir diagnostiqué sur la maladie de l'enfant, avait tracé ses prescriptions. Le verdict était grave, le traitement long, coûteux et incertain. Le père s'arrêtait sur chaque mot, on aurait dit qu'il voulait extraire des phrases un sens caché; des soupirs, courts, sifflants, sortaient de sa poitrine maigre. Quand il releva son front, aux muscles tirés par l'angoisse, ce fut pour fixer son œil atone sur les objets environnants, comme si les entassements de brochures poudreuses, les instruments d'acier terni, les bocaux d'esprit-de-vin contenant quelque dépouille atroce d'humanité, avaient pu redonner l'espérance, fournir les moyens qui manquaient. Mais les appels de sa détresse restèrent sans réponse, sa tête retomba découragée, son regard recommença l'examen de la lettre cruelle.

À ce moment Geneviève entra. C'était la nuit du bal, elle revenait de la fête. Devant la maison l'attente avait été longue. Vincente, endormie, n'entendait pas les coups de sonnette impatients du valet de Mme de Crussolles. Enfin, elle était descendue tirer les verrous, la mèche fumeuse de sa lampe avait jeté un mince filet de lumière sur les pierres de la rue; puis la porte

s'était refermée, et, le long de l'escalier humide, Geneviève avait suivi la petite servante.

Ses narines, remplies encore des parfums de la serre, se serraient, blessées de cette odeur forte de moisi particulière aux vieilles maisons. Elle montait, se tenant à la rampe; le contraste violent et subit l'étourdissait, lui donnait la sensation du rêve. Mais, en pénétrant dans l'appartement, la lumière qu'elle aperçut à travers le vitrage de la porte de drap du docteur la rappela aux réalités de la situation. Cette veillée anormale l'effraya.

— Père, qu'avez-vous? Qu'y a-t-il? demanda-t-elle en entrant.

Elle avait rejeté son manteau, ses vêtements blancs enveloppaient harmonieusement son corps. Il la regarda avec un faible sourire d'admiration paternelle, le premier qu'elle lui eût inspiré, mais immédiatement le sourire s'effaça.

— Pourquoi n'êtes-vous pas couché? reprit Geneviève. Il est tard, très tard, la nuit est presque passée.

— Je ne pouvais dormir, je me suis relevé…

— Alors, il y a quelque chose! Maximin, peut-être?… Oh! mon Dieu, serait-il plus malade?… Vite, dites-moi?…

Il y avait un remords dans cette voix palpitante qui interrogeait. Déjà elle se sentait coupable d'avoir pris quelque plaisir pendant que l'enfant souffrait.

— Non, il est comme toujours, répondit le docteur.

On entendit un soupir de soulagement intense, Geneviève se pencha vers la table, et vit la lettre dépliée, avec la date et le nom de la ville.

— C'est du médecin allemand? Quand l'avez-vous reçue?

— Aujourd'hui même. Il s'excuse du retard, et prescrit un traitement.

— Il croit donc qu'il pourra guérir?… Et une expression radieuse éclaira le visage de la jeune fille. — Que faut-il faire? le résultat sera-t-il prompt?

— Non, incertain.

Mais ces mots n'abattirent pas son espérance. Depuis longtemps, l'enfant n'avait pas eu de crise, il semblait plus fort.

— N'est-ce pas, père, nous allons commencer immédiatement?

Le docteur Mahoul ne répondit pas. Frappée de ce silence, elle se baissa pour le regarder, et vit son expression navrée.

— Vous n'avez donc aucune confiance dans ces prescriptions? On dirait que vous ne voulez pas les suivre. Les croyez-vous dangereuses?

— Non, au contraire.

— Mais alors, pourquoi ne pas essayer?

— Parce que je suis trop pauvre, Geneviève, que je ne puis pas!

Et de sa voix cassée, que la douleur même ne faisait plus vibrer, il détailla à sa fille le traitement que l'homme de science indiquait comme la suprême et douteuse ressource contre le mal destructeur : transport dans un grand centre médical, application d'électricité, douches d'eaux minérales, air fortifiant… Elle l'écoutait effarée, les impossibilités se dressaient devant elle avec une netteté impitoyable. Et dire que la vie de l'enfant dépendait peut-être de ces soins qu'on ne pouvait lui donner! Maintenant, tout à coup, elle se sentait sûre qu'il aurait pu guérir! Elle fit quelques pas dans la chambre, croisant ses mains sur sa nuque avec le geste d'une créature aux abois qui cherche une solution. Le docteur Mahoul était resté assis, les yeux toujours fixés sur la lettre dépliée. Elle se rapprocha de lui.

— Mais si nous vendions la maison, n'y aurait-il pas moyen?

Il eut un rire bref et navrant.

— La maison! Elle est grevée d'hypothèques, les créanciers peuvent la saisir d'un jour à l'autre!

Alors, énervé par la veille, à bout de forces physiques et morales, il étala ses amertumes et ses misères, parla des clients qui ne payaient pas, des dettes accumulées, de la ruine criante qui les menaçait. Elle écoutait écrasée; une pâleur grise avait envahi son visage et en ternissait la beauté. La parole paternelle dissipait les mirages; les misères de sa vie la ressaisissaient violemment, l'enserraient d'une étreinte brutale. Le père et la fille restèrent ainsi longtemps, l'un en face de l'autre; des silences lourds coupaient les révélations désespérées. Sans qu'ils s'en doutassent, le matin était venu; à travers les barreaux de bois, un jour terme filtrait, éclairant toutes les pauvretés de la chambre. La lampe prit un éclat sinistre. Alors Geneviève s'aperçut que la nuit avait passé, elle baissa la mèche et ouvrit la

fenêtre. Un souffle d'air froid, chargé de senteurs salines, fit passer un frisson sur sa peau découverte. Elle vit la nudité de ses bras et de ses épaules, elle regarda sa robe blanche. Tout lui revint à la mémoire, le bal, les lumières, les applaudissements! Mais la créature merveilleuse qu'elle avait vue passer dans les glaces du salon, que les hommes entouraient, que l'amour enivrait, ce n'était pas elle, bien que le visage fût le même. Elle, Geneviève, n'était que la petite Mahoul de la vieille rue, la fille d'un père pauvre, la sœur d'un frère infirme! Elle n'avait pas d'autre personnalité.

Près de la table le docteur continuait à parler, rabâchant, geignant, accusant la vie. Il éprouvait une espèce de soulagement à cette expansion insolite. Enfin, la vraie nature de l'homme reparut, il reprit son masque de résignation.

— Nous n'y pouvons rien, dit-il. Va dormir, Geneviève.

Elle obéit, son corps brisé ne la soutenait plus, mais elle ne put trouver le sommeil. Elle se rejetait d'un côté et de l'autre du lit dans une agitation de fièvre, dans une terreur de cauchemar. Son cerveau ne finissait pas les pensées commencées. C'étaient des airs de danse, la voix du régisseur, les mots techniques de la lettre du médecin. Elle essayait de se rendre compte de l'écroulement intérieur qu'elle éprouvait et n'y parvenait pas. Le père avait dit : la ruine! Mais alors que ferait-on de l'enfant? L'idée atroce qu'on ne pouvait le guérir, parce que l'argent manquait, lui labourait le cœur. À qui s'adresser? Ils n'avaient pas d'amis… Un instant elle pensa à Ernest Randoce, mais il venait de partir pour un voyage d'affaires.

Dans son angoisse elle avait oublié l'amour de Georges. Tout à coup, elle s'en souvint. Ce fut une douceur infinie, puis le cauchemar recommença, mais la douceur revint. Il saurait arranger les choses, quoiqu'il lui fût impossible de deviner comment! Elle finit par s'endormir, le nom de l'enfant aux lèvres.

Quand le lendemain Maximin s'éveilla, il vit Geneviève agenouillée devant son lit. Elle le regardait avec l'intensité de tendresse de jadis. Il s'en aperçut.

— Ah! dit-il en l'embrassant, tu es de nouveau toute à moi! Puis il vit ses yeux meurtris de noir, son expression de pitié désolée. — Comme tu me regardes, sœur! On dirait que tu me plains de quelque chose?

Elle aurait voulu crier : « C'est nous que je plains, nous, misérables, qui n'avons pas de quoi te guérir! » mais elle refoula son élan, elle eut un sourire gai :

— Naturellement, j'ai mauvaise mine. Quand on a dansé toute la nuit…

Le petit garçon accepta l'excuse. La mention du bal venait de réveiller sa curiosité. Maintenant il voulait tout savoir. Ce récit de fête paraissait une ironie à la pauvre fille [1]. Chaque parole lui coûtait un effort qui augmentait sa lassitude. Un billet de Mme de Crussolles vint interrompre ce supplice. Le ton impérieux et froid dont il était conçu, l'aurait, il y a quelques jours, blessée au cœur. Dans son écrasement actuel, elle ne s'en aperçut même pas.

Cependant lorsqu'elle sortit pour répondre à l'appel de la comtesse, elle se rappela son attitude inexplicable de la veille, et sa tristesse s'alourdit encore. On l'introduisit dans la chambre de Lucien. L'attente fut longue. Elle eut le temps d'observer chaque détail de ce merveilleux aménagement, d'en mieux comprendre l'utilité. Hatfield, tout en remplissant ses fonctions de gouvernante garde-malade, lui racontait les projets de l'été; ils étaient combinés en vue de l'enfant : le Mont-Dore, Spa, le Righi, puis Biarritz en automne. Tandis qu'elle écoutait ces récits, une amertume indicible emplissait l'âme de Geneviève. La dissemblance des destinées, à cette heure décisive, était trop cruelle, son cœur bouleversé se révoltait. Un peu de ce superflu aurait sauvé Maximin! Elle se surprit, supputant la valeur des objets environnants, calculant la dépense des voyages. L'envie la rendait mesquine. Un valet de pied, qui venait l'avertir que Mme de Crussolles l'attendait, l'arracha à ces comparaisons dangereuses.

Elle entra dans la chambre de la comtesse. C'est à dessein que celle-ci avait choisi cette pièce. La mise en scène faisait partie de son plan. Lizzie ne tendit pas la main à Geneviève, ne l'appela pas « chère petite ». D'un geste bref elle l'invita à s'asseoir, et prenant un ton de grande dignité :

1. Nouvel exemple de cette ironie de la vie, omniprésente chez Mirbeau.

— Mademoiselle Mahoul, dit-elle, j'ai une question à vous poser. Ignorez-vous mon amitié avec la famille de Briare ?

— Non, madame, je sais que vous êtes l'amie d'enfance de Mme de Santenac.

— Et de son frère également ! Cette amitié est si intime qu'elle me confère les droits de la parenté. Vous ne serez donc pas surprise que je vienne vous demander de délier M. de Briare des promesses que vous lui avez extorquées.

C'était un coup rapide et hardi, mais trop violent pour être habile. Il sembla à Geneviève qu'on venait de la tuer, la chambre tourna autour d'elle.

— Je ne puis comprendre… balbutia-t-elle. Et c'était vrai, elle sentait, mais elle ne comprenait pas.

— Vous êtes bien lente d'entendement, répliqua la comtesse Lise. Pourtant je crois m'être expliquée d'une façon claire. Les parents et les amis de M. de Briare se sont mis d'accord pour le tirer de la déplorable aventure où il s'est engagé. Voulez-vous les seconder ?

— Les seconder ? En quoi ?

Elle parlait toujours comme en rêve.

Mme de Crussolles la regardait, savourant son effarement, sa pâleur, sa tristesse.

— Voyons, jouons franc jeu. Il s'est passé entre vous et M. de Briare des épisodes fort vifs et tendres. Je ne sais pas jusqu'où a été sa hardiesse…

— Madame ! cria Geneviève en se levant !

— Si loin qu'elle ait été… continua la comtesse.

— Mais, madame, qu'osez-vous supposer ?

— Je ne suppose pas, j'ai vu ! Je comprends d'ailleurs que vous ayez honte d'avouer.

Le mot « honte » rendit à la jeune fille son énergie.

— Je n'ai rien fait dont j'aie à rougir, rien de contraire à l'honnêteté.

— Il paraît que la vôtre est de composition facile. Elle se trouve à l'aise dans les bras des jeunes gens.

L'insolence du ton blessa Geneviève, plus encore que la signification outrageante des paroles. Elle bégaya d'une voix mouillée de larmes :

— Mon Dieu ! de quoi suis-je coupable ? Qu'avez-vous contre moi ?

Mme de Crussolles crut qu'elle essayait de tergiverser, de se défendre en accusant.

— C'est inutile, vous dis-je. Là, de mes propres yeux, dans cette embrasure de croisée, je vous ai vue, suspendue au cou de M. de Briare, sa bouche caressait vos cheveux, vous le regardiez avec une impudeur passionnée…

Lizzie parlait d'un accent incisif, les mots sifflaient à travers ses lèvres ; dans ses yeux brûlait une pensée de rancune. Elle contemplait avidement la confusion de Geneviève.

— Oseriez-vous nier ? demanda-t-elle.

— Non, je ne nie rien, répondit la jeune fille avec un sourire doux et une fermeté tranquille, qui déconcertèrent Mme de Crussolles.

Celle-ci s'était maladroitement fourvoyée. Certes, en entendant cette voix méchante rappeler en phrases cruelles son épisode d'amour, Geneviève avait souffert dans sa pudeur de femme, mais ce souvenir qu'on évoquait lui rendait confiance en elle-même. Oui, Mme de Crussolles ne se trompait pas ! Dans cette chambre Georges l'avait tenue dans ses bras, leurs lèvres s'étaient unies, il l'avait appelée : « Ma femme ! » et ce mot, comme un talisman, lui redonnait de l'assurance, la remplissait d'une grande dignité.

La comtesse Lise eut un mouvement de colère méprisante.

— Vous avouez, sans vergogne, semblable chose ? C'est hardi pour une jeune fille ! Encore si vous étiez mariée…

— Mais alors, je serais coupable, répondit innocemment Geneviève, tandis qu'ainsi je ne le suis pas. Je n'ai nullement à rougir. M. de Briare m'aime, je dois devenir sa femme…

— Sa femme ! voilà une illusion que vous payerez cher ! Mais, pauvre enfant abusée, les hommes de sa sorte n'épousent pas les filles de votre classe. C'est une impossibilité, une prétention inouïe. Voyons, vous ne pouvez y songer, ce n'est pas sérieux…

Et, en des termes violents dont elle ne calculait pas l'insolence, Mme de Crussolles fit mesurer à Geneviève consternée la distance qui la séparait de Georges. Celle-ci savait bien qu'il était au-dessus d'elle, qu'il se mésallierait en l'épousant, mais elle n'avait pas conscience de la réalité de cette disproportion.

C'est à peine si, le jour des courses, elle s'en était vaguement rendu compte. Maintenant chacune des paroles qu'elle entendait lui causait une humiliation, flagellait ses fiertés. Mme de Crussolles continuait son réquisitoire, sans pitié pour le jeune visage désolé qui se levait vers le sien, pourtant intérieurement inquiète des représailles que pourrait exercer Georges si Geneviève la trahissait. Mais moins elle se sentait de droits, plus elle parlait fortement pour s'étourdir. Elle l'accusa de ruse et d'intrigue :

— Les promesses extorquées ne comptent pas plus que l'amour qu'on surprend! Vous vous abusez en croyant que Georges vous aime.

À la fin, Geneviève se révolta.

— Je n'ai rien extorqué, dit-elle. C'est spontanément qu'il m'a demandé de devenir sa femme.

Une colère convulsa le visage de la comtesse Lise.

— Et pour le récompenser vous voulez perdre son avenir! Que dira sa famille? Ils m'accuseront de ce malheur, m'en rendront responsable...

Puis, changeant de ton, elle parla des bontés qu'elle avait eues.

— Je vous traitais en amie, sans me défier de vous! Vous vous en souvenez, mon accueil a toujours été amical?...

— Oui, balbutia Geneviève, prête à s'attendrir. Aussi je souffre en vous voyant si dure pour moi.

— Je redeviendrai ce que j'ai été, plus encore même, si vous consentez à renoncer à M. de Briare. Vous ne voudriez pas m'exposer à des désagréments...

Cet égoïsme naïf amena un faible sourire aux lèvres de la jeune fille. Lizzie reprit d'un ton persuasif.

— Si vous l'aimez, vous ne pouvez désirer son mal. Rien n'est si beau que le sacrifice [1]!

1. Mirbeau a souvent stigmatisé, dans le christianisme, la divinisation de la souffrance et le culte du sacrifice inculqué aux souffrants de ce monde : belle mystification qui n'a pas d'autre objectif que de les empêcher de se révolter. Dans la pièce *Les Mauvais Bergers* (1897), l'appel de Madeleine au sacrifice, au pied d'un calvaire emblématique, aboutira au massacre des ouvriers en grève.

Et habilement elle essaya d'exploiter les qualités qu'elle avait découvertes en Geneviève : son dévouement, sa conscience scrupuleuse, sa bonté de cœur. Elle lui dépeignit Georges malheureux, regrettant son mariage, déplorant son avenir brisé.

— Vous devez le sauver, c'est votre devoir. Voyons, un bon mouvement, et je vous rends mon amitié.

Elle posa sa main blanche sur l'épaule de la jeune fille.

— C'est un mauvais moment à passer, mais votre conscience vous récompensera.

Geneviève se débattait dans un trouble affreux. Était-ce vraiment son devoir de renoncer à Georges, parce qu'elle n'appartenait pas au même rang que lui? Son jugement simple et droit [1] lui répondait que non, mais la voix de Mme de Crussolles l'influençait. La caresse familière, le parfum doux des vêtements lui rappelait le charme des premières heures de leur intimité. Pourtant les paroles d'abnégation et de conscience sonnaient faux dans cette bouche railleuse.

— Je ne puis pas, murmura-t-elle.

C'était lui qui avait prononcé le mot magique, ce mot les liait, elle ne pouvait se dégager.

— On peut quand on veut, répliqua Lizzie.

Elle tenait toujours Geneviève par l'épaule. Ses doigts irrités creusaient la chair à travers l'étoffe. Celle-ci répéta :

— Je n'ai pas le droit de me délier.

— Je vous le donne, ce droit.

La jeune fille recula, se dégagea de l'étreinte de cette femme qui voulait décider de sa destinée, lui imposer le sacrifice de son amour.

— Et qui êtes-vous pour le faire? demanda-t-elle sévèrement.

Le ton, la question exaspérèrent Lizzie, la jetèrent dans les résolutions extrêmes. Ah! cette petite fille la bravait, lui résistait, osait l'interroger. Eh bien, elle allait voir ce qu'il en coûtait!

1. Comme Sébastien Roch, Geneviève est une « âme naïve » : n'ayant pas encore été polluée par le conditionnement social, elle a gardé un « jugement droit ». Mais son innocence même la rend elle aussi manipulable.

— Vous voulez savoir qui je suis? s'écria-t-elle d'une voix où frémissaient des rancunes impitoyables. Je vais vous satisfaire. Je suis la maîtresse de M. de Briare!

Elle lança l'aveu de sa honte avec une impudeur superbe, à laquelle répondit un cri bas, si rempli d'angoisse qu'il lui chatouilla voluptueusement le cœur.

Geneviève l'écoutait, les yeux terrifiés. Il lui semblait rouler dans un abîme de tortures. D'abord humiliée, accusée… maintenant on souillait son amour! Devant cette révélation atroce elle se sentait mourir.

— Mais vous êtes mariée, balbutia-t-elle éperdue, ce serait un crime…

La comtesse eut un mauvais rire. Ses yeux, ses cheveux avaient des flamboiements étranges.

— C'est justement pour cela qu'on nous aime, à cause du crime [1]! Vous croyez posséder l'amour de Georges, pauvre innocente! Il a pour vous un caprice qui ressemble à sa passion pour moi comme un jour calme de printemps à un jour brûlant d'orage.

Mais Geneviève avait le cœur ferme et fidèle. D'abord écrasée par cette confession audacieuse, des doutes lui venaient. Mme de Crussolles continua impérieusement :

— Renoncez à lui, rendez-le moi. Ce n'est pas vous qu'il aime. Son passé m'appartient…

Cette dernière phrase était imprudente, elle rassura la jeune fille sur le présent.

— Qui m'assure de cela? dit-elle.

— Ah! vous ne me croyez pas! Eh bien, regardez!

Et approchant son bras du visage de Geneviève, Lizzie lui montra le ruban de velours noir, au chiffre de diamants bizarrement entrelacé.

— Voyez, nos deux initiales, puis, ces lettres renversées! Cela veut dire : « Nous nous appartenons. » Doutez-vous encore?

1. Ce lien entre « crime » et désir sexuel, Mirbeau le développera souvent, surtout dans *Le Journal d'une femme de chambre* et dans *Le Jardin des supplices*.

Non, elle ne doutait plus. Georges avait aimé Mme de Crussolles! Cela jetait une mélancolie sur son amour, mais ne le détruisait pas. Elle se rappelait les yeux sincères du jeune homme, ses paroles sérieuses et tendres… Il n'aimait qu'elle aujourd'hui. Le présent lui appartenait, qu'importait le passé! Elle releva son front courbé, et dit avec une fierté triste :

— Vous avez eu votre heure! J'ai la mienne maintenant.

Alors Mme de Crussolles ne se contint plus. La tête perdue, voulant à tout prix faire souffrir celle qui lui résistait, avec une impudeur farouche elle détailla les joies de ce passé coupable. Puis, voyant sur le visage de la jeune fille le dégoût et l'horreur, elle revint à la prière. Comédie, drame, tout lui semblait bon. Elle s'était juré de vaincre. La vanité blessée lui mettait dans le sang cette âpreté qui pousse aux luttes à outrance.

— J'ai toujours été bonne pour vous. Rendez-le-moi! C'est le sauver… Écoutez-moi, Geneviève!

Elle était plus redoutable encore sous cette forme suppliante. Ses cheveux roux, tranchant sur sa pâleur, donnaient à sa face convulsée une expression pitoyable et tragique. Un instant la jeune fille se sentit ébranlée par ce mensonge de parole et d'attitude. Exténuée physiquement, l'âme meurtrie, le cerveau bouleversé, écœurée de dégoût, de mépris, elle fut tentée de s'écrier :

— Oui, j'y renonce, reprenez-le.

Mais ce mouvement de pitié dédaigneuse ne dura pas. Elle avait entendu dans le vestibule la chaise roulante de Lucien, sa petite voix aiguë qui appelait : « Maman, maman! » Cette femme qui l'implorait avec une si indécente lâcheté, elle avait tous les biens de ce monde, elle pouvait soigner, sauver son fils, tandis qu'elle, Geneviève, la misère l'étreignait, son frère était condamné, faute du nécessaire pour guérir… Elle se dirigea vers la porte. Son visage était devenu rigide. Au moment de sortir, elle se retourna.

— Eh bien? demanda Lizzie.

— Le sacrifice est trop grand, répondit Geneviève.

Elle remonta la vieille rue, brisée, anéantie. Il lui semblait que tout était souillé, terni. Son innocence, brutalement éclairée, saignait douloureusement. Au haut de l'escalier, son père l'attendait.

— Il y a un malheur? cria-t-elle.

— Oui, dit le docteur Mahoul, Maximin vient d'avoir une crise.

Elle se précipita dans la chambre de l'enfant. Le petit garçon était couché à plat, sur son lit, les mains ouvertes, la face morte. Les derniers tressaillements de la convulsion agitaient encore ses membres grêles.

III

La crise que Maximin venait de subir était d'une violence exceptionnelle. Elle le laissa anéanti, sans souffle et sans regard. Cependant il respirait encore, les contractions musculaires indiquaient la vie, mais les secousses nerveuses augmentaient les angoisses de son entourage. À chaque instant on craignait une convulsion nouvelle, qui, dans son état de faiblesse, pouvait être décisive et fatale. Geneviève le regardait, éperdue; chacun des tressaillements de ce pauvre corps se répercutait dans son cœur, il lui semblait que sa propre vie déclinait avec celle de l'enfant. Les impressions successives et douloureuses qu'elle venait de traverser, jointes à son épuisement physique, l'avaient terrassée. Elle, d'ordinaire si active auprès de son frère malade, restait là, immobile, à côté du lit, les bras pendant le long du corps, dans une stupéfaction désolée.

Toute la journée se passa ainsi. Le docteur Mahoul faisait des appels désespérés à sa science incomplète, à son cerveau fatigué, pour découvrir un stimulant énergique, capable de ranimer ce corps exsangue que l'anémie [1] dévorait. Geneviève obéissait à ses ordres avec des mouvements d'automate.

1. Dans *Paris déshabillé* (*op. cit.*), Mirbeau voyait dans l'anémie, résultant d'« un sang pauvre », une maladie de la civilisation moderne; et, tout en les condamnant, il n'en rapportait pas moins les propos d'un médecin qui aurait bien voulu qu'on interdît aux anémiques « d'être des reproducteurs » (p. 18).

Enfin, très tard dans la soirée, il sortit, disant de cet accent découragé qui révélait tout le désespoir de sa vie manquée :

— Je vais chercher un autre médecin. Moi, je ne puis rien, je ne sais plus…

La jeune fille resta seule au chevet de Maximin qui, blême, les yeux fermés, respirait en gémissant tout bas. Petit à petit, ces signes de vie s'accentuèrent. Les bras commencèrent à remuer, mais c'était plus angoissant encore que l'immobilité absolue. Puis, les mains s'agitèrent sur les draps qu'elles rejetaient avec ce geste monotone des agonisants qui semblent repousser la mort. Une ou deux fois, Geneviève toucha le front de l'enfant, essaya de l'appeler, mais il ne parut pas entendre. Alors elle se rassit, et retomba dans sa torpeur.

Dans la chambre, l'atmosphère était étouffante. On n'osait ouvrir les fenêtres, car le mistral soufflait. Une forte odeur d'éther sulfurique emplissait l'air, donnait à Geneviève des sensations bizarres d'ivresse, engourdissait son cerveau. À la lueur blafarde de la petite lampe, à abat-jour vert, elle regardait avec une attention minutieuse les livres et les objets de prédilection de Maximin, posés sur une table au fond de la pièce; elle faisait des efforts visuels pénibles pour parvenir à discerner le titre des volumes, les détails des images clouées au mur. Le médecin d'Heidelberg, Georges, Mme de Crussolles, elle ne se souvenait de rien… Tout en elle semblait absorbé par la contemplation des objets matériels qui l'entouraient. Autrefois, quand l'enfant était malade, elle priait avec ardeur, fatiguait le ciel de ses supplications, se répandait dans une activité de petits soins incessants. Aujourd'hui, au contraire, une inertie l'envahissait, elle en avait conscience, et cette inertie l'épouvantait comme un signe fatal.

Elle entendit sonner trois quarts après onze heures.

— Comme le père reste longtemps! murmura-t-elle. Sans doute il n'a trouvé personne. Si tard, tout le monde est couché dans la ville.

Cette sonnerie l'avait un peu ranimée. Il fallait de temps en temps verser une cuillerée de bouillon chaud entre les lèvres rigides du petit garçon. Elle s'aperçut que le liquide était refroidi, et se leva pour préparer la machine à esprit-de-vin. Tous ses membres lui faisaient mal. La chaleur de la mèche allumée augmenta l'étouffement de la chambre, des gouttes de

sueur perlaient au front de Geneviève. Avec précaution elle entrouvrit la fenêtre. Un souffle de fraîcheur pénétra dans la pièce, fit vaciller la flamme, passa sur le visage de l'enfant, et sembla lui redonner la vie. Maximin ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Il vit sa sœur penchée à son chevet, et jeta ses bras autour d'elle, l'étreignant avec une force nerveuse, étrange dans ce corps débile. Il lui faisait presque mal.

— Geneviève, bégaya-t-il d'une voix dans laquelle l'angoisse luttait avec la faiblesse — Geneviève, ne me quitte pas... secours-moi... je souffre...

Cet appel la sortit de sa stupeur, réveilla son énergie. Dans les profondeurs de son être moral [1], quelque chose vibra d'inexprimablement tendre et fort. Elle étreignit l'enfant.

— Cette fois encore je le sauverai! dit-elle en redressant son corps superbe que le découragement avait courbé.

Elle ne sentait plus la fatigue physique, qui, il y a un instant, brisait ses membres. Dans ses yeux ternis une flamme s'était allumée, sa voix avait retrouvé sa sonorité. Toute cette nuit et le jour suivant, et encore la nuit d'après, elle lutta pied à pied contre la mort, ranimant les forces du petit garçon par des stimulants et des toniques continuels, lui soufflant pour ainsi dire l'existence. Ses paroles de tendresse semblaient retenir sur terre, par leur intensité profonde, cette âme vacillante qui avait presque déjà franchi les limites de la vie.

Lorsqu'après trois nuits de veille, elle quitta la chambre de son frère pour se reposer dans la sienne, elle y trouva un billet à son adresse de l'écriture de Mme de Crussolles. Elle l'ouvrit. La comtesse Lise, ayant appris la maladie du petit garçon, écrivait pour offrir ses services, les soins de sa bonne anglaise et les consommés de son chef. La souffrance des enfants était le seul point sensible qu'on pût toucher en elle. Aussi, avec sa versatilité de nature, avait-elle momentanément perdu de vue ses griefs contre la jeune fille et la scène déplorable qu'elle lui avait fait subir. Geneviève, en lisant ces paroles amicales, eut un sourire

1. « Être moral » : encore une expression mirbellienne. De même « inexprimablement ».

méprisant, une exclamation rapide. — « Non, je n'accepterai rien. »

Tout ce qu'elle avait oublié lui revenait à la mémoire. Elle se sentit violemment rejetée en pleine lutte, en pleine vie [1]. Mais ses forces physiques, diminuées par les veilles et l'inquiétude, n'étaient plus capables de la soutenir; il lui sembla qu'elle serait vaincue inévitablement, que cette femme audacieuse, effrayante par sa duplicité et ses côtés multiples, aurait raison d'elle, Geneviève, avec sa nature confiante et sa droiture simple. Oubliant la présence de Vincente, elle poussa un gémissement d'angoisse. La petite servante la regarda étonnée :

— Je croyais que Maximin allait mieux… Puis, elle ajouta : — À propos, deux messieurs sont venus prendre de ses nouvelles.

— Quels messieurs ?

— L'un, le moins jeune, a déjà été ici; mais je ne connais pas l'autre. Il est plus grand, plus maigre…

Geneviève eut un sourire révélateur qui la trahit, même aux yeux inexpérimentés de Vincente. Georges!… c'était lui!… Un besoin impérieux, un désir fou de le revoir la saisissait, lui faisait comprendre à quel point elle l'aimait, à quel point il lui était cher. Pour la première fois, elle analysait son amour. On aurait dit que chez elle l'épuisement du corps affinait les instincts de l'esprit et du cœur [2]. Ce sentiment étrange qui la bouleversait, qui la jetait dans des profondeurs de tristesse pour la relever jusqu'au bonheur radieux, était le maître de sa vie. Elle reconnaissait son servage, et ce servage lui donnait une sensation de bien-être, et en même temps de remords, comme si en se donnant à Georges elle se volait à quelqu'un. Mais tout cela était indistinct et vague encore dans sa conscience.

Le lendemain vers le soir, tandis que Maximin sommeillait, Vincente entrouvrit la porte et fit signe à Geneviève de sortir de

1. *Leitmotiv* mirbellien : pour le romancier, marqué par le darwinisme, la vie, c'est la lutte, et, partant, le mouvement.

2. Dans « Les Nerveux » (*Le Gaulois,* 22 juin 1880), Mirbeau opposait les anémiques, « impuissants » et « inutiles », aux nerveux qui, grâce à la tension extrême de leurs nerfs, sont capables d'exploits et qui « constituent une force dans la société », même s'ils sont faibles physiquement et épuisés (*Paris déshabillé, loc. cit.*, p. 21 sq.).

la chambre. La jeune fille, croyant qu'on avait besoin d'elle, dégagea lentement sa main que l'enfant tenait entre les siennes, et passa dans la salle à manger. Le jour commençait à baisser; dans la petite pièce basse, il y avait déjà des coins d'ombre. Elle ne vit pas immédiatement que quelqu'un l'occupait.

— Geneviève! murmura une voix très douce.

Et deux bras l'entourèrent. Elle eut une exclamation de terreur qui se changea en un balbutiement de joie. Sa tête reposait sur l'épaule de Georges. Elle demeurait là, anéantie, comme noyée dans une sorte d'ivresse.

— Ma pauvre enfant! dit-il, j'aurais voulu venir plus tôt, ne pas vous laisser traverser seule ces heures d'angoisses, mais je n'ai pas su… Pourquoi ne pas m'avoir fait appeler?

Elle hésitait à répondre, enfin elle bégaya :

— Je n'aurais pas osé…

— Il me semble pourtant, dit-il avec un sourire tendre, que si quelqu'un a le droit de réclamer mes services, vous êtes ce quelqu'un! Quelle est la raison qui vous a retenue?

— Aucune… je ne sais pas… je ne me souviens plus… Dans ces moments affreux, j'avais tout oublié, même vous!

Ces paroles innocentes froissèrent Georges; son cœur, si orgueilleusement susceptible, se serra. Cependant le contact du doux visage qui se pressait contre le sien aurait dû le rassurer, lui donner l'intuition de l'amour profond dont il était aimé…

Ils restèrent ainsi quelque temps, debout, causant à voix basse pour ne pas réveiller le malade, dont la porte était demeurée entrouverte. Geneviève racontait ses angoisses, la lutte désespérée qu'elle avait soutenue contre la mort qui guettait l'enfant. Enfin, maintenant il allait mieux, elle le croyait sauvé! Georges l'écoutait attentif, mais son intérêt s'attachait uniquement à la bouche qui parlait. Les faits énoncés lui étaient indifférents. Avec un bon sens un peu dur d'homme d'action, cette prolongation d'une existence chétive lui paraissait inutile [1].

1. Il est tranquillement darwinien, comme le médecin eugéniste interrogé par Mirbeau dans « Tous anémiques » : « Dans les civilisations primitives, on tordait le cou aux infirmes. Les êtres rabougris et contrefaits, les boiteux, les bossus et les incomplets étaient impitoyablement supprimés… » (*Paris déshabillé, loc. cit.*, p. 16).

Tandis que la jeune fille terminait son récit, les yeux de M. de Briare erraient autour de la chambre, dans laquelle, malgré l'obscurité grandissante, tous les détails s'accusaient. C'était la première fois qu'il pénétrait dans l'intérieur des Mahoul. À chaque découverte navrante, il pressait plus tendrement Geneviève sur son cœur. Il lui semblait qu'il ne pourrait jamais l'enlever assez promptement à cette existence étroite, à cette médiocrité qui le froissait, qui lui faisait mesurer d'une façon désagréable la différence de leurs milieux. Il aurait voulu lui dire : « Oui, guérissez-le promptement, afin que je vous emmène loin d'ici, dans un horizon plus large, où vous oublierez les débuts de votre vie, où vous revêtirez une personnalité nouvelle. » Mais il comprit que ce n'était pas le moment de tenir ce langage, et se contenta de lui caresser le front, disant tout bas :

— Pauvre chérie, pauvre chérie! bientôt vous ne vous rappellerez plus ces tristesses.

Geneviève ne saisit pas le sens des paroles de Georges, elle ne remarqua même pas ses regards investigateurs. Les eût-elle aperçus, d'ailleurs, qu'elle ne s'en serait pas inquiétée. Dans la plénitude de son amour, les détails matériels disparaissaient, la présence de Georges illuminait de son rayonnement la chambre misérable. Elle ne rougissait pas de son dénuement, comme le jour où Lybine était venu s'y asseoir.

Doucement elle entraîna le jeune homme vers la fenêtre. Dans le ciel, très pâle, de petits nuages jaunes flottaient encore. On aurait dit de l'or en fusion. À droite, le chemin caillouteux ne se distinguait plus nettement, les collines prenaient l'aspect de fantômes; en bas la rue noire paraissait descendre dans un gouffre, d'où montait le bruit de la foule. C'était une vue d'une mélancolie navrante. Il sembla tout à coup à Geneviève qu'il existait entre elle et l'aspect morne de ces lieux un lien mystérieux et puissant, que l'ombre de la vieille rue devait fatalement s'étendre sur sa vie entière. Un frisson passa dans le cœur de la jeune fille. Elle releva vers Georges un regard subitement égaré, et s'attachant à lui avec un mouvement d'effroi :

— Oh! mon amour, dit-elle, mon cher amour, sauvez-moi de ma destinée!

IV

Lorsque M. de Briare annonça à sa sœur ses projets de mariage, celle-ci, d'accord avec Mme de Crussolles, joua la comédie de la surprise ; elle passa ensuite à l'indignation, aux reproches, aux prières. Sa nature sèche sembla même acquérir une certaine chaleur pour défendre les intérêts matériels et la situation sociale de la maison de Briare. Elle invoqua le passé, prédit l'avenir.

— Vous n'êtes pas assez riche, conclut-elle, pour vous permettre un caprice de ce genre. Votre devoir est de relever votre famille par un mariage avantageux. Et, puisque vous ne craignez pas les mésalliances, nous aurions pu vous chercher une héritière dans l'industrie. Mais cette petite provinciale, sans dot !… Voyons, Georges, réfléchissez ; le jour où nous sommes n'est pas tout !… Il faut penser aux enfants… on doit songer d'avance à la position qu'ils pourront occuper…

— Et négliger la recherche de son propre bonheur ? interrompit le capitaine. Grand merci, chère amie ! Je suis plus de mon siècle que cela, la mode est passée de se sacrifier à un avenir problématique ; l'on s'occupe du présent et l'on fait bien. Vous parlez de fortune. C'est vrai, je ne suis pas riche, mais j'ai une carrière, et mes goûts sont simples… Et puis, enfin, ajouta-t-il péremptoirement, j'aime Geneviève et cela suffit.

— Cependant, Georges, vous avez des préjugés, vous tenez à votre caste [1]...

— Si j'y tiens! s'écria-t-il avec une explosion sincère. Croyez-vous, par hasard, qu'il ne me soit pas désagréable de me mésallier ainsi? Mille sentiments se révoltent en moi, mais ma raison et ma conscience me disent que ces préjugés ont fait leur temps, qu'ils ne sont plus assez respectables et substantiels pour qu'on leur sacrifie honneur et bonheur.

La discussion entre eux se prolongea quelque temps, âpre de part et d'autre. Enfin Mme de Santenac cessa de lutter. Son égoïsme et sa paresse la rendaient incapable de persistance dans l'action. Puis, Georges n'était que son frère, ses droits de sœur s'arrêtaient aux limites que posait sa volonté d'homme résolu. S'il voulait se jeter à l'eau, en somme, c'était son affaire! Elle, Marguerite, restait libre de tourner le dos à la belle-sœur qu'il s'obstinait à lui imposer.

— Alors, dit-elle, vous êtes irrévocablement décidé? Bien, je me tais, en vous prévenant simplement que vous ne devez pas compter sur moi pour faire accepter votre femme. Cela vous est égal? Très bien encore. Permettez-moi cependant de vous demander si, ne tenant pas à ce que Mlle Mahoul entre dans l'intimité de votre famille, vous allez entrer dans l'intimité de la sienne? Vous auriez ainsi, il est vrai, l'inappréciable avantage de cultiver la connaissance du jeune homme blond et de la grosse dame enluminée que nous avons aperçus le jour des courses... Sans compter les autres découvertes que vous êtes appelé à faire.

— Quand Geneviève sera ma femme, elle ne verra plus ces gens-là, répliqua Georges avec une sécheresse de ton qui rappelait celle de sa sœur, et qui prouvait leur proche parenté.

1. Ce mot de « caste », repris plus loin (« orgueil de caste »), évoque l'Inde et met en lumière l'échec social de la République, qui n'a en rien réduit l'antagonisme des castes — confirmé, un peu plus loin, par le méprisant « ces gens-là » de Georges. Dans les *Lettres de l'Inde* qu'il rédige parallèlement, pendant l'hiver 1885, Mirbeau voyait dans le système des castes l'explication de l'immobilisme de la société indienne et de sa force de résistance aux Anglais.

— Quoi! vous pensez à la séparer entièrement de sa famille? Alors, vous emmenez le frère avec vous?... Sans cela, jamais elle ne consentira! C'est une adoration, vous le savez...

Le front de M. de Briare se rembrunit. Le nom de Maximin éveillait toujours en lui une impression de mécontentement.

— Quelle absurdité! s'écria-t-il aigrement. Ce serait commode de courir les garnisons traînant, après soi un hôpital! Toutes les femmes en se mariant renoncent à leur famille. Geneviève fera comme les autres.

Lorsque Mme de Santenac rapporta à Mme de Crussolles la conversation qu'elle avait eue avec son frère, la comtesse Lise eut, à la mention des dernières phrases, un sourire de méchanceté satisfaite.

— Nous avons échoué toutes deux, dit-elle, moi auprès de Geneviève, vous auprès de Georges. J'ai l'idée cependant que ce mariage ne se fera pas.

— Il est pourtant parfaitement décidé à passer outre, répondit Marguerite. Il croit son honneur engagé, et ce n'est pas Mlle Mahoul qui le déliera de ses promesses.

— Qui sait... répliqua la comtesse Lise, qui sait!... Elle baissa la voix, et ajouta comme se parlant à elle-même :

— Il y a des sentiments qui vous enlacent si fortement qu'ils peuvent vous amener à tout.

Mme de Santenac ne comprit pas.

— Eh bien! demanda-t-elle, que nous reste-t-il à faire?

— Une seule chose. Ne plus le contrarier, mais revenir sans cesse sur la question de la famille et du frère malade. Je voudrais vous aider, chère, mais impossible! Georges me fuit.

— Il me semble, en effet... et depuis quand?...

— Depuis le soir du bal, parce que j'ai osé attaquer d'un mot un peu vif l'objet de ses amours.

Cette réserve du jeune homme contrariait Mme de Crussolles, irritait son caprice nouvellement réveillé. Cependant elle trouvait, dans l'éloignement de Georges, l'assurance que Geneviève ne l'avait pas trahie auprès de lui. Elle le connaissait assez pour savoir que, si on lui avait rapporté les paroles déplorables échappées à sa colère, il serait venu les lui reprocher sévèrement. Elle sentait aussi que jamais il ne les lui aurait pardonnées. Tandis que, Geneviève se taisant, l'avenir lui restait; et, sauf en ses

moments de violence, la comtesse Lise était de ces femmes qui savent attendre l'heure propice pour rentrer en scène [1]. Elle s'exhorta donc à la patience, et ne fit aucune tentative pour se rapprocher du jeune homme.

Elle avait raison; depuis leur entretien du bal, Georges l'évitait soigneusement. D'abord, pour ne pas provoquer la répétition d'une scène désagréable; ensuite, parce qu'il se sentait mal à l'aise vis-à-vis d'elle. Cette femme, il l'avait aimée, et lorsqu'il l'entendait dire qu'elle n'avait jamais cessé de compter sur lui, il ne savait pas démêler le mensonge, et éprouvait une sorte de honte à avouer son inconstance personnelle.

Jamais, dans tout le courant de sa vie, le temps n'avait paru aussi long à M. de Briare. Évitant le cercle d'amis qu'il fréquentait d'habitude, les obligations du service actif lui manquant, il ne savait que faire de ses heures. C'est à peine s'il apercevait Geneviève un instant chaque jour; d'ailleurs ces entrevues hâtives, dans cette demeure où tout froissait ses instincts de délicat, ne lui causaient presque aucun plaisir. Il s'irritait de voir la jeune fille distraite, l'oreille au guet, attentive au moindre appel qui pouvait venir de la chambre voisine. Il aimait, en outre, les situations nettes, et souffrait d'avoir à se cacher comme un coupable. Tout le heurtait dans cette ville où il n'avait avec chacun que des rapports tendus, aussi était-il pressé d'en partir, d'emmener Geneviève… Lorsqu'il lui demandait avec anxiété des nouvelles de Maximin, elle ne devinait pas que le but de cet intérêt était de l'arracher le plus promptement possible à l'humble intérieur qui le blessait dans son orgueil de caste, à l'affection fraternelle que son cœur susceptible jalousait.

Un jour, enfin, que, Maximin allant mieux, elle était venue le rejoindre sur le sentier de la colline, il lui demanda tout à coup, tandis qu'ils se disaient adieu sous le porche de la vieille église :

— Geneviève, à quelle heure demain pourrai-je voir votre père ? Il faut que je lui parle, cet état de choses ne saurait se prolonger plus longtemps, ces entrevues dérobées ne me suffisent

1. Rapprochement avec le théâtre, comme au dernier chapitre de *La Belle Madame Le Vassart*. Peut-être faut-il y voir de nouveau une espèce de distance critique prise par le romancier à l'égard de la forme tragédie donnée à son récit, trop commode pour être au-dessus de tout soupçon.

pas. Au moins, quand la vérité sera connue, nous n'aurons plus besoin de tant de précautions.

La nécessité de demander au docteur Mahoul la main de sa fille semblait odieuse à Georges, mais il était pressé d'en finir.

— Vous voulez parler à mon père? balbutia la jeune fille. Oui… c'est vrai… il le faut…

Elle avait l'air effaré, presque épouvanté. Il la regarda surpris. Certes, M. de Briare aimait Geneviève, cependant il avait conscience du sacrifice qu'il faisait en l'épousant, et croyait qu'elle serait heureuse et fière de la démarche qu'il proposait.

— On dirait, s'écria-t-il blessé, que cette communication vous effraye?

— Non… mais c'est que… voyez-vous… il sera surpris… il ne se doute pas… qui sait même, mon Dieu, s'il…

— S'il consentira, voulez-vous dire? Il me semble pourtant, commença Georges d'un ton hautain… Puis il s'arrêta devant le visage troublé de Geneviève.

— Voyons, ma chérie, quelque chose vous tourmente, dites-le-moi? Vous ne répondez pas, soyez sincère, que craignez-vous?

— Rien… Seulement… Elle essayait de sourire, mais la main que le jeune homme tenait dans les siennes tremblait violemment. Je voudrais vous demander d'attendre un peu…

— Pourquoi attendre? Ah! si vous m'aimiez comme je vous aime, vous seriez aussi pressée que moi, vous auriez peur des retards!… Dites, Geneviève, ne serez-vous pas heureuse de m'appartenir, de sentir que rien ne pourra jamais nous séparer?

À la lueur terne du crépuscule, il se pencha pour chercher sa réponse dans les yeux de la jeune fille. Elle les levait sur lui avec une extase passionnée; mais une expression étrange figeait ses traits, sa bouche n'avait pas de sourire.

— Heureuse! dit-elle de sa voix sonore, vous me demandez si je serai heureuse?… Demandez-moi, plutôt, ce que je deviendrais, s'il me fallait vous perdre!

Il se mit à rire.

— Ce serait une question hors de propos, puisqu'il s'agit de savoir, au contraire, comment je pourrais vous prendre avec moi le plus vite possible, vous emmener…

— M'emmener?…

— Mais oui, mon congé expire bientôt. Il faut nous marier promptement et partir pour Caen, où mon régiment est envoyé. Êtes-vous prête, madame, continua-t-il en plaisantant, à commencer votre vie de garnison?

Elle ne répondit pas. C'était vrai, en épousant Georges il faudrait partir, s'en aller… Cette révélation la bouleversait; pourtant elle savait bien qu'il n'était que de passage dans la ville. Comment n'avait-elle pas envisagé plus tôt les conséquences de ce mariage? C'est que tout s'était succédé si rapidement dans l'espace de quelques jours : la scène du jardin, les courses, le bal, la maladie de l'enfant!… Dans ce conflit d'émotions diverses, et sans cesse renouvelées, elle n'avait pas eu le temps de réfléchir… La perspective de devenir sa femme lui était apparue comme une félicité lointaine et radieuse… Maintenant tout se précisait, il parlait de l'emmener immédiatement, mais c'était impossible, Maximin était trop malade encore, on ne pouvait le transporter… L'idée qu'un mari quelconque songeât à la séparer définitivement de son frère ne lui venait même pas.

— Alors, chère enfant, c'est entendu, reprit le jeune homme, préparez votre père à ma communication de demain.

— Non, pas demain, répondit-elle d'une voix suppliante, attendez encore… Je vous préviendrai quand le moment sera venu.

Elle connaissait l'amour profond du père pour le fils, elle avait peur qu'il ne refusât de le laisser partir… D'ailleurs, ce serait cruel de lui demander maintenant ce sacrifice. Il fallait l'épargner encore. Elle fut sur le point d'expliquer à Georges la nature de ses irrésolutions, mais un instinct l'en empêcha; elle se contenta de solliciter un délai qu'il accorda de mauvaise grâce. Il s'était attendu à plus d'empressement. Les embarras que faisait Geneviève pour quitter sa famille fortifiaient l'antipathie du jeune homme contre cet entourage incommode, augmentait son désir d'en finir au plus vite avec ce passé médiocre.

Geneviève rentra chez elle soucieuse, le cœur alourdi.

Cette nécessité du départ, subitement révélée et comprise, la troublait profondément, la jetait en de douloureuses perplexités. Plusieurs fois dans la soirée, Maximin lui demanda :

— Sœur qu'as-tu? Tu parais si préoccupée. Pourtant, je t'assure, je vais mieux, beaucoup mieux… Et ses mains amai-

gries s'attachaient à celles de Geneviève pour les caresser, et il semblait à la jeune fille que les doigts fluets de l'enfant emprisonnaient sa vie, se changeaient en une chaîne que rien ne pourrait briser.

Pourtant ces sentiments étaient encore en elle indécis et indéterminés. Elle éprouvait l'angoisse vague de quelqu'un qui, se trouvant jeté sur une route inconnue, pressent tout à coup qu'il y rencontrera des difficultés et des déchirements imprévus. Elle ne voyait pas clair devant elle, tout se brouillait à ses yeux.

— Voyons, qu'as-tu ? reprit Maximin. Dis-moi ce qui te tourmente !

— Je ne sais pas, répondit-elle.

Et elle disait vrai. L'enfant allait mieux, Georges l'aimait et voulait l'épouser !... Au fond, pourquoi ce malaise grandissant ?... Elle n'aurait su l'exprimer en paroles, et cependant elle se sentait d'heure en heure plus oppressée, moins confiante dans l'avenir [1].

Maximin, au contraire, était rempli de cet entrain des convalescents qui renaissent à la vie. Si chétives que fussent ses forces, il était heureux de les retrouver. Il faisait des projets, s'occupait beaucoup de Lucien.

— Quand crois-tu que je pourrai sortir ? Il fait si chaud, le temps est si beau !... Nous demanderons à papa, et ma première promenade sera pour aller chez les Crussolles. Tu m'y mèneras, promets-le, Geneviève ?

Elle évita de répondre, ne voulant pas affliger l'enfant par un refus, détournant la tête pour qu'il ne vît pas l'expression de son visage. Certes, non, elle ne retournerait plus dans cette maison où se concentraient pour elle les souvenirs les plus aigus de sa vie : bonheur intense et humiliation atroce ! Les mots cruels, à moitié oubliés, par lesquels la comtesse Lise lui avait fait comprendre que Georges se dégradait en l'épousant, ceux plus cruels encore dont elle s'était servie pour lui révéler leur passé de passion, revenaient avec une vivacité singulière à la mémoire de la jeune fille, augmentant son malaise, semblant enlever à son

1. Une nouvelle fois, « l'instinct » lui donne un avertissement, comme plus tard à Sébastien Roch, et se révèle plus digne de confiance que sa raison et que son amour. Un peu plus loin, Geneviève aura une « intuition » et un « pressentiment ».

amour une partie de sa dignité. Mais le petit garçon, avec son obstination de malade, revint sur la visite projetée. Elle finit par lui dire :

— C'est que, vois-tu, les Crussolles vont partir. Lorsque tu seras rétabli, ils ne seront plus là.

Maximin soupira. Le départ de Lucien rétrécissait son horizon, le coin bleu entrevu allait disparaître; son expérience des bonnes choses de ce monde ne datait que de son intimité avec l'enfant riche. Il eut une parole amère.

— Ah! dit-il, tout sera laid après cela [1]!

Ce mot navra Geneviève. Elle comprit d'intuition tout ce qu'il renfermait de regrets, tout ce qu'il annonçait de tristesse pour l'avenir de l'enfant. Mieux aurait valu pour lui ne jamais connaître d'autres perspectives que les murs gris de la vieille maison! Elle avait les nerfs tendus, cette pensée acheva de la démonter. Maximin vit des larmes dans ses yeux; alors, comprenant son ingratitude, saisi de remords, il s'attacha à son cou.

— Sœur, sœur, j'ai été méchant, je ne savais pas ce que je disais. Ne pleure plus… Quand tu es avec moi, tout me semble beau et riant…

Puis, voyant qu'elle ne disait rien, et voulant la rassurer davantage, il reprit :

— Je t'en supplie, crois-moi. C'est mal de pleurer, comme si je ne t'aimais plus!… Pourvu que tu me restes, Lucien, tout le monde peut partir, je ne serai pas triste. Tandis que si tu me quittais, toi, je mourrais, Geneviève! tu le sais bien…

Elle frissonna et étreignit l'enfant. Il avait appuyé sa joue contre la sienne, lui aussi pleurait. L'idée que sa sœur pouvait douter de son affection était horrible pour le petit garçon. Il voulait absolument la convaincre qu'il avait besoin d'elle, rien que d'elle.

— Jure-moi de ne jamais me quitter, murmura-t-il à son oreille, avec sa voix ardente d'enfant malade, et je serai heureux.

1. Mot d'enfant révélateur de l'ambivalence du beau, de l'idéal, du plaisir : en même temps qu'ils sont source de satisfaction, d'épanouissement, ils laissent des regrets amers et des frustrations douloureuses; à l'instar de l'azur du ciel, ils ne se laissent entrevoir et approcher que pour mieux se dérober. Vision pessimiste, marquée par l'influence de Schopenhauer.

— Pourquoi jurer? demanda-t-elle faiblement, ce n'est pas nécessaire.

— Oui, oui, insista-t-il, promets; sans cela je croirai que tu es fâchée!

La peau de Maximin brûlait, elle sentait ses bras se raidir. Toute contrariété pouvait être dangereuse.

— Promets, promets donc? dit-il de nouveau.

— Oui, je promets, répondit Geneviève avec un déchirement intérieur qui ressemblait à un pressentiment.

V

Le lendemain et le surlendemain Georges revint à la charge. Avait-elle prévenu son père? Quand pourrait-il lui parler? Le temps pressait, le mariage devait avoir lieu avant l'expiration de son congé, et celle-ci approchait, Geneviève répondait toujours : « Attendez encore. » Ses réticences finirent par exaspérer le capitaine de Briare. Le troisième jour, après avoir insisté inutilement, il finit par dire avec une intention ironique qui blessa la jeune fille :

— Il paraît qu'à vos yeux je ne suis pas un parti sortable…

Cette accusation injuste, ce sarcasme cruel, lui donnèrent le courage de s'expliquer. Comment ne comprenait-il pas que, dans un moment pareil, elle ne pouvait demander à son père de se séparer de Maximin! Ce serait barbare. Plus tard, peut-être, on parviendrait à l'habituer à cette idée, mais il fallait avoir de la patience, ne rien brusquer…

Georges l'écoutait, abasourdi, consterné. Quoi! elle avait pu supposer qu'il se chargerait de l'enfant!… Sa stupéfaction était si profonde qu'il ne parvint pas à la dissimuler. Sincèrement, presque brutalement il lui donna à entendre que jamais il n'avait songé à emmener Maximin. Elle eut un soubresaut, comme quelqu'un qu'on aurait subitement frappé. C'était de bonne heure dans l'après-midi, les volets fermés rendaient la chambre obscure; Georges ne vit pas la pâleur de Geneviève. Lorsque, vaguement effrayé de son silence, il se pencha pour la regarder de plus près, elle détourna la tête. Elle avait la pudeur de sa

douleur, elle comprenait l'intense désappointement que son visage devait révéler.

— Geneviève, parlez-moi, dit le jeune homme.

Il souffrait de l'avoir affligée, et pourtant ne regrettait pas sa franchise. Sa conscience était à l'aise, il n'avait dit que ce que tout autre homme aurait dit à sa place. Quand on se marie, on épouse une femme pour soi, on n'adopte pas sa famille ! Il fallait l'ignorance de Geneviève pour ne pas le sentir.

— Parlez-moi, dit-il encore, cherchant sa main.

Elle la lui laissa prendre.

— Que dois-je vous dire ? demanda-t-elle.

Cette main froide, inerte, cette voix sans vibrations, remuèrent Georges.

— Voyons, chérie, murmura-t-il tendrement, soyez raisonnable. C'est le sort de toutes les femmes de suivre leur mari et de quitter leur famille.

Et longuement, doucement, raisonnablement, il lui expliqua les exigences de la vie, lui dit qu'on ne pouvait tout concilier, qu'une adoption de ce genre ne se faisait jamais, que dans sa carrière elle devenait inadmissible ! Il n'était pas cruel, seulement il connaissait les difficultés de l'existence d'un soldat. Certes, elle reverrait Maximin — il pensait à part lui que ce serait le plus rarement possible —, mais la place de l'enfant était avec son père, celle de Geneviève près de son mari.

— Lorsque vous serez ma femme, dit-il tout bas à son oreille, d'un accent caressant, vous comprendrez vous-même qu'il ne peut y avoir personne entre nous ! Et il l'attirait dans ses bras.

Elle s'abandonna à cette étreinte, sans un sourire, sans une parole.

— Voyons, n'est-ce pas que j'ai raison ? Vous appréciez maintenant la situation telle qu'elle est. Je ne puis me charger d'un enfant malade, vous vous en rendez compte ?

— Oui, répliqua-t-elle docilement.

Et c'était vrai ! Il l'avait persuadée que c'était impossible. Ses explications avaient été si concises qu'aucune espérance ne lui restait. En eût-elle conservé, d'ailleurs, qu'elle ne se serait pas abaissée à la prière. Elle avait pour Maximin des susceptibilités qui lui manquaient pour elle-même.

Avec l'absence de perspicacité des hommes, Georges ne sut pas mesurer la violence du coup qu'il avait donné. Il voyait bien que Geneviève souffrait, et il trouvait la chose naturelle. Mais, pensait-il, cette impression se dissipera; demain, elle sera revenue à la raison. Il vaut mieux la laisser à elle-même que de provoquer par mes questions une crise de larmes. Quoique amoureux, il avait cette horreur des scènes attendrissantes qui est particulière à son sexe [1]. Il murmura donc à la hâte quelques paroles caressantes, et quitta la jeune fille, après lui avoir demandé à quelle heure il la verrait le lendemain.

— Ne pourriez-vous pas venir promener avec moi? Un peu de mouvement vous ferait du bien. À ce moment-ci, par exemple, votre frère dort, vous êtes libre!... Dites « oui », Geneviève, ce serait si bon d'être dehors ensemble dans l'air chaud et parfumé!...

— Oui, ce serait bon!... répéta-t-elle après lui d'un accent étrange. Elle le regardait avec de grands yeux fixes dont il ne savait pas comprendre l'expression, puis continua :

— Demain, à cette heure-ci, attendez-moi dans le ravin, au pied de la colline.

— Le jardin vaudrait mieux, il nous rappellerait tant de choses...

— Non, non, pas le jardin! répondit-elle avec un frisson qui ressemblait à de la terreur, pas le jardin!...

Lorsque Georges fut parti, elle ne s'abandonna à aucune manifestation extérieure de chagrin; machinalement, avec des sécheresses d'automate, elle vaqua aux soins du ménage, puis quand Maximin se réveilla, elle lui fit la lecture, comme d'habitude, de sa voix posée et lente. Les heures de l'après-midi passèrent, sans qu'elle cherchât à s'isoler; vers le soir, seulement,

1. Ces généralisations (« l'absence de perspicacité des hommes », « particulière à son sexe ») témoignent d'une conception très pessimiste des relations entre les sexes : hommes et femmes sont séparés par un abîme d'incompréhension (de même un peu plus loin « il ne savait pas comprendre »). Sur ce point, voir notamment « Vers le bonheur », rédigé deux ans plus tard et recueilli dans le tome I des *Contes cruels* (*op. cit.*).

après le retour de son père, elle sortit de la maison et se dirigea vers l'église. Mais elle ne s'y arrêta pas pour prier. Traversant rapidement la sacristie, elle prit le chemin du cimetière, ouvrit la porte vermoulue, et, sans rien regarder autour d'elle, alla droit à la tombe de sa mère. Arrivée là, avec une explosion de douleur, trop longtemps contenue, elle se jeta, les bras étendus, contre le carré de pierre, murmurant d'une voix déchirante :

— Mère, je ne puis pas, je ne puis pas renoncer à lui ! J'en mourrai, vois-tu… Aie pitié de moi, délie-moi de mes promesses… Que faire, mon Dieu, que faire ?… Ah ! mère, je t'en prie, parle-moi, inspire-moi.

Mais ce fut en vain que Geneviève implora, aucune voix ne répondit à ses supplications. Elle n'entendait toujours que celle de sa conscience, répétant la même question : « Peux-tu abandonner cet enfant infirme, malade, ce frère que tu as juré de ne jamais quitter, et qui mourrait loin de toi ? »

À quoi une créature véhémente, qu'elle ne connaissait pas, répliquait violemment : « J'aime, je suis jeune, je veux accomplir, ma destinée de femme [1]… C'est une loi injuste, cruelle, inique que celle qui voudrait m'en empêcher ! »

Cette protestation passionnée de tout son être, cette révélation d'une personnalité égoïste effrayèrent la jeune fille. Était-ce bien elle qui osait affirmer hardiment ses droits au bonheur [2] ? Ces droits, ignorés jusqu'ici, qui venait de les lui révéler ? Elle quitta sa posture suppliante, et se redressant de toute la hauteur de son corps superbe, interrogea avidement les horizons bleus de la mer et du ciel, demandant des yeux et des lèvres :

— Qui donc m'a transformée ainsi ? qui a fait de moi cette femme nouvelle, que je ne reconnais pas, et dont j'ai peur ?

1. Pour Mirbeau, comme pour Schopenhauer, « la destinée » de la femme est de perpétuer l'espèce ; « la volonté de l'individu » n'est jamais que « la volonté de l'espèce » (Schopenhauer, *Métaphysique de l'amour,* UGE, coll. 10/18, Paris, 1980, p. 43).

2. Germaine Lechat, dans *Les affaires sont les affaires,* proclamera aussi son « droit au bonheur ». Mais elle ne sera pas handicapée par le poison religieux et pourra effectivement s'émanciper, sans céder aux supplications de sa mère ni aux menaces de son père.

Cette fois la nature entière lui répondit [1]. Les collines, les vagues, les arbres et les fleurs ne demeurèrent pas indifférents à son appel. De partout des voix s'élevèrent, disant : « C'est l'amour ! écoute-le, il est ton maître ! » Ces voix réunies formaient un murmure ardent qui montait autour de Geneviève, affolant son cerveau, la jetant dans les sensations extrêmes, lui enlevant le souffle. Pour échapper à l'ivresse qui l'envahissait, elle couvrit ses oreilles de ses mains, essayant de ne plus entendre, mais ce fut en vain, les voix répétaient toujours : « Écoute-le, c'est ton maître. » Alors elle ne lutta plus, elle ouvrit les bras avec un geste de tendresse infinie, comme si elle avait voulu étreindre dans un embrassement passionné cette nature qui était devenue sa complice et qui venait de lui révéler une partie de ses mystères et de sa force.

Elle demeura ainsi quelques instants dans une sorte d'extase, les yeux fixés au loin sur les îles blanches qu'une légère vapeur commençait à estomper. À droite, le soleil s'abaissait lentement derrière la colline qui surmonte Notre-Dame de Consolation. Ses derniers rayons frappaient encore la croix de l'ermitage. Ce point lumineux attira l'attention de Geneviève, et amena chez elle une réaction subite. Que de fois Maximin lui avait dit : « Quand je pourrai marcher, c'est là que nous irons ensemble ! » Cette colline, cet ermitage exerçaient sur lui une fascination. Toujours elle répondait, dissimulant ses larmes : « Oui, ce sera notre première promenade. » Et son cœur se brisait en pensant que jamais il n'aurait cette joie, car, à aucune époque, elle n'avait pu supporter de le voir souffrir, et pour lui éviter le moindre désappointement, elle aurait fait n'importe quoi au monde. Cependant qu'étaient ces choses, dont alors elle voulait le préserver, en comparaison de l'abandon qu'elle méditait aujourd'hui, de l'épouvantable douleur qu'elle préparait à cet

1. Mirbeau fera de nouveau parler la nature dans « Ma chaumière », texte liminaire des *Lettres de ma chaumière,* qui paraîtront chez Laurent huit mois plus tard, en novembre 1885, et surtout dans la dernière page du *Calvaire,* auquel il va commencer à travailler en juillet 1885.

être sans défense? Une vision lui montra le visage de l'enfant lorsqu'il apprendrait qu'elle l'avait quitté!... Devant ce spectacle pitoyable, une compassion immense, un remords poignant étreignirent Geneviève. Elle se fit horreur à elle-même. La voix de la nature s'était tue, celle de l'âme parlait de nouveau. La jeune fille ramena ses regards sur le cimetière qui l'environnait; ces tombes blanches, se découpant sur le ciel pâlissant, semblaient dire : « Tout finit ici, le bonheur n'est qu'un mot, l'amour qu'une chimère, le sacrifice seul achète l'éternité! » [1]

Elle écouta longtemps cette leçon, tandis que l'Angelus sonnait aux églises voisines. Le bruit sonore des cloches rompant le silence du soir, pénétra Geneviève d'une émotion solennelle; elle eut l'intuition d'un au-delà dont elle devait se rendre digne. Ses mains se joignirent, elle essaya de prononcer les mots de renoncement que sa conscience demandait, mais son cœur indompté, qui criait de douleur, ne le lui permit pas.

Lorsqu'elle quitta le cimetière, il faisait presque nuit. Sur la terrasse, devant la sacristie, une ombre se promenait de long en large. Elle reconnut le curé de Saint-Paul, la vieille église presque abandonnée qui s'élevait en face de leur maison. C'était un homme âgé, jouissant d'un grand renom de sagesse, même auprès des gens irréligieux qui appréciaient la largeur et la modération de son esprit. Il venait quelquefois voir Maximin, et s'intéressait au développement moral et intellectuel du petit garçon. Geneviève de cette façon le connaissait un peu; jamais cependant elle n'avait eu recours à ses conseils. Une impulsion soudaine et irréfléchie la poussa, tout à coup, à s'approcher de lui.

1. Le pessimisme schopenhauerien — « le bonheur n'est qu'un mot, l'amour n'est qu'une chimère » — est récupéré ici par le christianisme, qui sanctifie le sacrifice et n'en fait qu'une monnaie d'échange (« achète l'éternité »), au lieu de faire du « renoncement » une fin en soi et la forme ultime de la sagesse, à l'instar du bouddhisme en quête du Nirvana (pseudonyme adopté par Mirbeau pour signer ses *Lettres de l'Inde*), ou de ce que préconisera l'abbé Jules. Le mot « chimère », ainsi que l'adjectif « chimérique », appartient au vocabulaire mirbellien (l'abbé Jules, notamment, l'emploie).

— Monsieur le curé ? dit-elle.

Il se retourna à cette voix haletante.

— Quoi ! c'est vous, mon enfant ? Il fait si sombre que je ne vous reconnaissais pas. Mais vous paraissez troublée, que désirez-vous ?

— Un mot seulement, répondit Geneviève. Quand on se trouve entre deux amours auquel faut-il renoncer ?

Le prêtre la regarda surpris ; cette question étrange, cet accent fiévreux ressemblait si peu à la calme jeune fille qu'il voyait d'ordinaire ! Qu'était-il arrivé pour la changer ainsi ? Tout à coup il se souvint des étrangers avec lesquels on la rencontrait quelquefois ; sans doute il s'agissait encore de l'une de ces tristes histoires dont les prêtres reçoivent le secret.

— Mais, dit-il en hésitant, dès qu'une affection n'est pas parfaitement pure, irréprochable, il est sage d'y renoncer.

— Toutes deux sont pures, irréprochables, permises, s'écria Geneviève, voulant défendre son amour de tout soupçon flétrissant. Toutes deux sont fortes, puissantes, à toutes deux ma vie est attachée. Et cependant je dois choisir… il faut que d'un côté ou de l'autre je me brise le cœur…

Celui qu'elle consultait eut-il l'intuition de la vérité, comprit-il quel combat déchirait cette âme ?

— Il y a toujours, en ce cas, répondit-il, une grande règle à suivre qui ne trompe jamais ! Celle du bonheur des autres. Considérez à qui vous êtes le plus nécessaire, puis décidez…

Elle eut un sanglot, une exclamation étouffée d'angoisse ; peut-être avait-elle espéré que le prêtre serait moins sévère que sa conscience ?

— Ma fille, dit-il, remué de pitié par ce cri de détresse, souvenez-vous que tout sacrifice, si amer qu'il soit, est d'essence divine, et porte en lui-même sa récompense.

— Où, et quand ? s'écria-t-elle avec une rancune profonde contre les croyances et les sentiments auxquels elle allait se sacrifier. Est-ce dans cet avenir incertain, problématique, que nous n'atteindrons sans doute jamais ? Alors, que m'importe ! C'est ici-bas que je souffre, c'est ici-bas que je veux être consolée.

Le vieillard n'eut pas une réprimande pour ces paroles amères qui niaient le ciel.

— Ce qui nous attend au-delà de la vie, dit-il, n'est qu'une espérance. C'est d'une certitude que je vous parlais… Vous le sentirez un jour : tout sacrifice, accompli volontairement, recueille dès ce monde sa récompense [1].

1. C'est un peu le discours que Pascal tient au libertin, dans son fameux « Pari » : c'est dès la vie terrestre que son interlocuteur gagnera à se jeter au pied des autels et à s'abêtir.

VI

Quinze jours déjà s'étaient écoulés depuis le bal. Le mois de mai finissait, la chaleur commençait à devenir intense, aussi presque tous les Anglais quittaient-ils la ville, et voyait-on se fermer, l'une après l'autre, les fenêtres de l'hôtel des Îles d'Or. La petite coterie parisienne s'était également dispersée; il ne restait plus que M[me] de Santenac, les Crussolles et Lybine. Un motif différent retenait chacun d'eux. Marguerite craignait un retour de fraîcheur, la comtesse Lise voulait surveiller Georges; quant à Serge, il aurait été assez embarrassé d'expliquer pourquoi il ne s'en allait pas! En effet, pour le moment il n'avait rien à gagner, il ne pouvait même pas agir… M. de Briare lui coupait la route des deux côtés, et par le renouveau d'attrait qu'il exerçait sur M[me] de Crussolles, et par ses fiançailles avec Geneviève. Lybine ne voyait plus la jeune fille, tout, dans leur situation respective, lui interdisant de se présenter chez elle ou de chercher à la rencontrer. Cependant il en était plus préoccupé que jamais. L'idée qu'elle appartiendrait à Georges lui était odieuse, et il se sentait prêt à bien des choses pour empêcher ce résultat. Pourtant, lorsqu'il entendait M[me] de Santenac et de Crussolles conspirer froidement, méchamment contre le bonheur de la pauvre enfant, il éprouvait pour elle une compassion profonde et oubliait qu'il avait été son dénonciateur.

Le plan des deux femmes était resté le même : ne plus contrarier Georges, mais exploiter ses préjugés, son orgueil, son exclu-

sivisme [1] jaloux, en insistant sans cesse sur l'impossibilité où il serait de se débarrasser d'une famille, à laquelle Geneviève était si tendrement attachée. Marguerite rapportait exactement à Lizzie et à Serge le résultat de ses conversations avec son frère.

— Il est bien décidé, disait-elle, à ce que la séparation soit définitive. Il m'assure qu'il ne cédera pas.

— Voilà ce qui s'appelle un caractère fortement trempé ! répondit un jour le Russe avec un peu d'ironie. À sa place, je l'avoue, je me sentirais incapable d'une résolution si dure, car c'est cruel de vouloir séparer cet enfant de sa sœur.

— Mais il a un père, répliqua Lizzie avec âpreté, et je suis sûre que celui-ci ne consentirait pas à ce qu'on emmenât son fils !

Lybine fit semblant de ne pas entendre, et répéta :

— Oui, vraiment, je serais incapable d'une telle barbarie.

Et il ne mentait pas. Il aurait séduit Geneviève sans scrupules, mais il lui aurait permis de garder son frère, même il se serait intéressé au sort de cet enfant ! Certes, Serge n'avait pas la rectitude de principes de M. de Briare, il ne possédait pas un sens aussi délicat de l'honneur ; mais il était moins sec, moins exclusif, il pouvait, plus que lui, être capable d'une générosité spontanée, d'une bonté facile : il comprenait mieux certaines tendresses du cœur.

C'est ce dont, avant de partir, il aurait voulu persuader Geneviève, afin de poser ses jalons pour l'avenir, si son mariage avec Georges se rompait. Mais l'occasion de le faire ne se présentait pas. Cependant, comme il aurait trouvé maladroit d'assister à la rupture qu'on préparait, il ne pouvait tarder davantage à s'éloigner. Lybine se résolut alors à écrire une lettre d'adieu, dans laquelle il mit tout ce que son expérience des femmes lui suggéra. Après quoi, son départ étant fixé au lendemain, il alla prendre congé de Mme de Santenac. Il trouva chez elle Mme de Crussolles et M. de Briare. C'était justement le soir où Gene-

1. Encore un terme du vocabulaire mirbellien ; il est qualifié parfois d'« homicide » dans *Sébastien Roch*.

viève avait été au cimetière [1]. Georges semblait préoccupé et mécontent, ce qui enchanta Serge. Il s'approcha du capitaine.

— Ceux qui partent, dit-il, ont, de tout temps, joui de certaines immunités. En faveur de ce privilège, permettez-moi de vous féliciter de votre mariage. Quoiqu'il ne soit pas officiel encore, j'espère ne pas être indiscret ?

— Comment donc ! pas du tout ! répondit froidement M. de Briare en s'inclinant.

La comtesse Lise était à quelques pas d'eux.

— Moi aussi, Georges, je vous félicite, dit-elle d'une voix basse et douce.

C'était la première fois, depuis leur entretien du bal, qu'ils abordaient ce sujet.

— Je vous remercie, répondit le jeune homme avec embarras.

Lybine les laissa seuls. Mme de Crussolles reprit :

— Tout le monde s'en va, moi aussi je vais partir, je ne puis tarder davantage, je devrais déjà être loin d'ici !...

Elle parlait avec une sorte d'émotion contenue. Georges se taisait.

— Savez-vous pourquoi j'ai laissé mon mari me précéder ? lui demanda-t-elle avec une résolution subite. Non. Eh bien ! je vais vous le dire. C'est parce que je ne pouvais supporter la pensée de me séparer de vous... sans avoir fait la paix... Nous sommes de si anciens amis, Georges, nous ne pouvons rester en froid l'un avec l'autre... Pardonnez les paroles échappées à ma colère !... Il me semble, ajouta-t-elle d'une voix qui faiblissait, qu'un homme doit avoir de l'indulgence... pour ce qu'une femme dit... dans de certains moments.

Il balbutia quelques mots inintelligibles.

— Vous me pardonnez ? Nous sommes amis de nouveau, c'est tout ce que je voulais, Georges ! Maintenant vous pouvez être heureux, personne ne le désire plus que moi.

1. Il est à noter que le chapitre V s'est achevé sans qu'on sache comment Geneviève a résolu son dilemme : ellipse comme il y en a de nombreuses dans les romans de Mirbeau. D'autre part, l'adverbe « justement » exprime peut-être de nouveau la distance critique du romancier, qui tire les ficelles et qui ne saurait être dupe des facilités qu'il se donne.

Elle soupira, mais sans mettre la moindre provocation dans son regard. Cette tenue triste et digne toucha infiniment Georges. Il crut à la sincérité de Lizzie et admira sa générosité. Il avait en elle une amie pour la vie.

— Où allez-vous ? demanda-t-il doucement.

— À Spa. Elle ajouta, en hésitant un peu : — J'avais espéré que vous seriez venu avec nous… y finir votre congé… Cela nous aurait rappelé notre enfance, le temps où nous y allions avec nos mères… Mais dans les circonstances actuelles, au moment de toucher au bonheur… il est naturel que…

— Ah ! dit-il avec un élan de brusque franchise, je n'y touche pas encore, au bonheur ! Il me reste une besogne désagréable à accomplir. Et poussé par ce besoin d'expansion qui prend tous les hommes vis-à-vis des femmes auxquelles il serait prudent et généreux de ne pas révéler leurs secrets, il lui confia les atermoiements de Geneviève et sa résolution d'arriver le plus promptement possible à la solution qu'il voulait imposer.

Mme de Crussolles sut éteindre la flamme triomphante qui s'était allumée dans ses yeux [1], mais elle eut une phrase d'une habileté consommée qui ressemblait à un cri du cœur.

— Oh ! s'écria-t-elle, comment pouvez-vous craindre qu'elle vous immole à cet enfant !… Si elle vous aime, elle n'hésitera pas une seconde…

C'était faire naître chez Georges une supposition qu'il n'avait pas énoncée, c'était lui faire comprendre que son amour à elle n'aurait reculé devant aucun sacrifice.

Si rompue qu'elle fût à toutes les ruses, Lizzie rougit cependant en proférant ce mensonge. Il lui semblait blasphémer le seul culte de sa vie.

Le lendemain, lorsque Georges descendit le sentier de la colline pour aller rejoindre Geneviève, ce fut l'esprit plus affermi encore dans sa résolution. Cependant, à mesure qu'il avançait, l'air transparent et chaud, les odeurs pénétrantes du printemps amollissaient son cœur; il se préoccupait moins d'imposer sa volonté, il pensait surtout au bonheur qui l'attendait. L'heure

1. Cette « flamme » si caractéristique pourrait la trahir. De même, c'est par sa voix suave que de Kern pourra faire oublier à Sébastien Roch la flamme de son regard, qui inquiétait l'adolescent.

était brûlante, le soleil tombait d'aplomb, argentant les oliviers, étendant ses rayons sur les champs de tamaris et d'orangers, scintillant parmi les flots bleus de la mer. Georges marchait rapidement, le chapeau rabattu sur les yeux, ne regardant rien autour de lui; de temps à autre un jardin en terrasse lui envoyait le parfum doux des chèvrefeuilles et des glycines qui couvraient ses murs. Au tournant du sentier, il se trouva soudain dans une ombre profonde et fraîche. Les pins et les chênes verts avaient remplacé les oliviers pâles et les amandiers au feuillage grêle. Bientôt un léger bruit de cascade lui annonça qu'il approchait du ravin. Des lianes entrelacées le dérobaient à la vue. Il les écarta, et se frayant un passage à travers les ronces, arriva dans un lieu sauvage et charmant, un vrai nid de verdure! Des rochers tombait un mince filet d'eau; sur la berge, de grosses mottes de terres moussues permettaient de s'asseoir. Debout, sur l'une d'elles, s'attachant des mains aux branches d'un acacia, Geneviève se penchait, plongeant le regard dans les profondeurs du ravin, qui, d'une pente rapide, descendait vers la plaine. Le bruit de la cascade l'avait empêchée d'entendre les pas de Georges. Avant de l'avoir aperçu elle sentit ses bras autour d'elle, et se retourna avec un léger cri. Elle, si pâle d'ordinaire, avait sur les joues deux taches roses, ses yeux brillaient étrangement… Elle sourit en le voyant.

— C'est vous, murmura-t-elle avec une douceur infinie; et, spontanément, elle appuya son visage contre celui du jeune homme. C'est vous… mon fiancé!

Elle dit ce mot lentement comme si elle voulait en savourer tout le charme. Lui, pour toute réponse, l'étreignit plus tendrement.

— Je vous attendais, poursuivit-elle, je voulais être la première au rendez-vous… j'étais si pressée de vous voir!… Et elle renversait sa tête en arrière pour mieux le contempler. Il me semblait que l'heure ne viendrait jamais! Depuis ce matin je compte les minutes…

Georges la regardait touché, flatté; peut-être aussi un peu surpris de cette exubérance de paroles, si inaccoutumée de sa part.

— Eh bien! lui dit-il, je vois que vous m'apportez une bonne nouvelle, que vous êtes devenue sage…

Mais elle fit semblant de ne pas l'avoir entendu, et, s'éloignant de quelques pas, l'engagea à la suivre.

— Venez vous mettre ici, près de moi, sur cette mousse verte, contre ce tronc d'arbre… L'ombre y est profonde; l'on ne voit qu'un rideau de feuillage, et, entre les pierres, un carré d'eau bleue… C'est comme si on était seul, perdu au bout du monde!…

Il obéit, et s'assit à ses côtés.

— Voyons, recommença-t-il, qu'a dit votre père?

— Que vous êtes donc curieux et pressé! s'écria-t-elle avec une affectation de gaieté qui le trompa. Vous ne le saurez que plus tard. Dites-moi, d'abord, des choses aimables. Je veux en entendre aujourd'hui… j'en ai le droit…

Cette coquetterie tendre, à laquelle elle ne l'avait pas habitué, grisa Georges; il oublia ses préjugés, Maximin, le docteur Mahoul; il ne vit plus au monde que la créature vibrante et exquise qui lui demandait de l'amour, et qu'il allait appeler sa femme. Tout ce que son cœur d'homme renfermait de sentiments doux et ardents s'exhala dans cette heure. Autour d'eux le silence était presque absolu, l'on n'entendait que les gouttes d'eau qui tombaient du rocher, et, entre les herbes, les bruissements d'ailes des insectes. Geneviève, les lèvres entrouvertes, les yeux enfiévrés, écoutait les paroles de Georges. Une expression extatique la transfigurait. Quand il eut achevé de parler, elle se pencha vers lui, et, avec un mouvement d'abandon passionné, lui jeta les bras autour du cou.

— Oh! mon bien-aimé, s'écria-t-elle, vous m'aimez, n'est-ce pas, vous m'aimez?

— Mais, répondit-il en riant, il me semble que je viens de vous le dire. C'est à mon tour de vous interroger. M'aimez-vous, Geneviève?

— Si je vous aime!… vous demandez si je vous aime?…

Sa voix avait pris soudain un accent déchirant, son visage une expression égarée.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? cria Georges.

— Je ne veux pas que vous doutiez de moi! Oh! je vous en conjure, quoi qu'il arrive, promettez, jurez de ne jamais douter de moi…

— Mais je n'en doute pas, enfant que vous êtes!

— Il faut que vous croyiez toujours à mon amour, que vous connaissiez sa force, sa tendresse infinie…

Et, en termes ardemment éloquents, elle lui raconta ce qu'il était pour elle, tous les vides qu'il avait comblés, tous les horizons qu'il lui avait ouverts ! Elle parla de son enfance triste, de sa jeunesse morne. Il était venu, comme un rayon de soleil, vivifier son cœur et sa vie, elle ne l'oublierait jamais !

— Je ne suis qu'une pauvre fille ignorante, mais je vous ai aimé de toute mon âme, de toutes les puissances de mon être.

Était-ce bien Geneviève qui parlait ainsi, elle, cette enfant sauvage, sans expérience de l'amour, qui ignorait les raffinements de l'analyse, et dont le charme naïf l'avait séduit ? Ce développement moral soudain, extraordinaire, surprenait Georges, l'inquiétait vaguement. Mais pourtant il trouvait à ces accents de passion un charme troublant. Son visage touchait celui de la jeune fille, il l'embrassa violemment sur le front, sur les yeux, sur les lèvres. Elle lui rendit ses baisers sans aucune réserve, tandis que ses lèvres balbutiaient, le tutoyant pour la première fois :

— Je t'aime, oui, je t'aime !

Puis, tout à coup, un tremblement la saisit, et éclatant en pleurs, elle s'affaissa sur la poitrine du jeune homme avec un cri étouffé.

Sérieusement inquiet cette fois-ci, M. de Briare releva la tête de Geneviève, et, la contraignant à le regarder, exigea une explication que les lèvres de la jeune fille ne parvenaient pas à formuler. Enfin, avec un effort suprême, d'une voix presque inintelligible, elle raconta ses luttes désespérées et la victoire de sa conscience. Elle devait renoncer à lui, elle ne pouvait abandonner l'enfant…

D'abord, il ne comprit pas, puis, lorsqu'il eut saisi le sens de cet aveu, blessé dans son orgueil d'homme et ses sentiments les plus chers, Georges repoussa la femme qui pleurait sur son cœur, et qui osait préférer un autre amour au sien.

Les paroles de Lizzie lui revenaient à la mémoire : « Si elle vous aime, elle n'hésitera pas une seconde. » Et non seulement Geneviève hésitait, mais volontairement elle renonçait à lui appartenir. Une grande colère envahissait Georges ; sa jalousie instinctive, son hostilité sourde contre Maximin étouffaient en

son cœur toute justice, toute compassion… Il avait bien su braver pour elle ses préjugés de caste, les objections de sa famille, de ses amis… Geneviève ne voulait rien sacrifier… C'est donc que son amour était une chose faible, sans force et sans valeur! Durement il l'accusa de l'avoir trompé, de s'être jouée de son affection, de ne jamais la lui avoir rendue.

— Sans cela vous ne viendriez pas me signifier froidement que vous ne voulez plus de moi!

— Froidement! répéta-t-elle auprès lui.

Elle ne dit que ce seul mot, mais le son de la voix était si navré que Georges tressaillit et la regarda. Elle était demeurée appuyée au tronc de l'arbre, contre lequel, dans son brusque mouvement, il l'avait rejetée. Les bras pendants, la tête courbée, il y avait dans son attitude et sur son visage un désespoir si profond, si intense, si absolu, que l'âme de M. de Briare en fut remuée.

— Geneviève, je vous en supplie, reprenez vos paroles! Je vous promets de les oublier, il n'en sera plus question entre nous…

— Je ne puis pas…

— Comment, vous ne pouvez pas? Venez avec moi, Geneviève, et nous serons si heureux que vous oublierez le passé.

— Laissez-moi, cria-t-elle en détournant la tête, ne me parlez pas ainsi, ne voyez-vous pas que vous me torturez…

— Quoi! quand je vous parle de bonheur?…

— Non, ce ne serait pas le bonheur!… Ma conscience me déchirerait, je le verrais toujours… malheureux… mourant loin de moi…

— Vous ne pensez qu'à lui. Vous nous sacrifiez tous deux à cette existence précaire…

Le ton de Georges redevenait âpre, sec et dur. Ces mots « existence précaire » raffermirent la résolution de Geneviève, lui redonnèrent la force de résistance que les prières tendres du jeune homme avaient ébranlée [1]. C'est justement parce qu'il était infirme, malade, qu'elle ne pouvait abandonner Maximin!

1. Il est frappant de noter que, bien souvent, les propos des personnages créent des malentendus et produisent l'effet diamétralement opposé à celui qu'ils entendaient produire. Nouvelle illustration de la dialectique à l'œuvre en toutes choses.

Elle essaya de le faire comprendre à Georges, de l'attendrir sur le sort de l'enfant, pour qu'il lui pardonnât, à elle ! Mais rien ne le toucha, une colère jalouse lui endurcissait le cœur.

— C'est donc la séparation que vous voulez ? demanda-t-il.

Tous deux s'étaient levés. Lui, très droit, les lèvres serrées, avec un visage hautain qui ressemblait étrangement et soudainement à celui de Mme de Santenac ; elle, défaillante, les mains tendues en avant. Il la regarda avec une ironie amère.

— Et dire que j'ai cru en vous ! s'écria-t-il. Et qu'en comparaison de votre amour toute autre affection me paraissait sans valeur, indigne, ternie... Je vous avais mise si haut dans mon cœur, que, pour vous, je reniais même le passé...

Elle comprit qu'il faisait allusion à Mme de Crussolles, et une douleur aiguë la transperça. Renoncer à lui, c'était le rendre à l'ancien amour... Ah ! ses pressentiments ne l'avaient pas trompée, Lizzie devait l'emporter sur elle ! Et c'est elle-même qui l'y aidait, qui volontairement redonnait à Georges sa liberté. Devant cette conséquence de son sacrifice, Geneviève sentit de nouveau son courage faiblir. En elle, la nature et la jeunesse se révoltèrent, elle regarda Georges, il représentait à ses yeux plus que le bonheur, l'orgueil de sa vie ! Que de fois son âme s'était gonflée de fierté à l'idée de lui appartenir. L'éloigner, c'était retomber pour toujours dans l'obscurité, la misère et le vide... Elle eut un frisson ; il lui semblait que, des feuillages épais, une ombre froide tombait sur ses épaules, glaçait son cœur...

— Georges, cria-t-elle avec angoisse, n'aurez-vous pas pitié ?

Elle ne savait pas elle-même ce qu'elle espérait obtenir, mais M. de Briare crut qu'elle lui demandait d'emmener l'enfant, que tout cela avait été une mise en scène pour l'attendrir, un piège dans lequel il devait tomber. Sa nature droite en fut blessée, il estima moins Geneviève.

— Vous savez que c'est impossible, répondit-il froidement.

La jeune fille s'appuya à un arbre pour ne pas tomber, comprenant que tout était perdu. Elle fit quelques pas incertains, comme pour s'éloigner, puis s'arrêta :

— Adieu, murmura-t-elle.

Un rayon de soleil furtif, passant à travers les branches touffues, éclairait son visage à demi tourné, comme pour en montrer une dernière fois à Georges la beauté parfaite. La passion et la

douleur lui donnaient une expression pathétique qui en augmentait la séduction.

Le jeune homme fit un mouvement vers elle, un dernier appel lui venait aux lèvres. Il se sentait prêt à céder en quelque chose pour ne pas la perdre.

— Soit, dit-il, vous ne voulez pas abandonner votre frère, tant qu'il aura besoin de vos soins, je me soumets et je pars. Mais le jour où vous l'aurez… — il allait dire : « perdu », puis se reprit et changea sa phrase —, mais le jour où il sera guéri, promettez-moi alors de le quitter et de me suivre, lorsque je viendrai vous réclamer ?

Elle eut un éclair d'espérance, que la réflexion dissipa aussitôt. Ne savait-elle pas que l'enfant ne pouvait jamais guérir… que leur misère était trop grande… qu'ils n'avaient même pas la consolation de le disputer au mal qui le dévorait… Elle aurait désiré expliquer tout cela à Georges, mais sa fierté, sa délicatesse l'en empêchèrent.

— Eh bien ! demanda celui-ci, de l'air confiant d'un homme qui a fait une concession généreuse, et qui attend qu'on en soit reconnaissant, eh bien ! n'est-ce pas, s'il se rétablit, vous promettez…

— Je ne puis rien promettre, dit-elle avec une résignation morne, car il ne se rétablira jamais.

Cette réponse découragée blessa mortellement M. de Briare. Puisque Geneviève refusait d'accepter toute perspective d'avenir, fort bien, il la prendrait au mot ! Il se redressa de toute sa hauteur, et s'éloignant avec un mouvement brusque :

— Adieu, dit-il à son tour.

Il avait déjà écarté les branches pour se frayer un passage à travers les buissons, lorsque la jeune fille le rappela. Il se retourna d'un air étonné, et la vit près de lui.

— Nous ne pouvons nous séparer ainsi… balbutia-t-elle, dites-moi, au moins, que vous me pardonnez ?

Les traits de M. de Briare ne se détendirent pas. Aucune émotion ne les adoucit… En voyant ce visage rigide — qui, il y a quelques instants à peine, se pressait contre le sien avec des caresses si douces —, un regret intolérable et désespéré saisit Geneviève. Une fois encore elle voulut savourer cette joie

qu'elle allait perdre à jamais, ses bras se tendirent, ses lèvres bégayèrent :

— Georges, nous ne nous reverrons plus… embrassez-moi.

M. de Briare se pencha, et sans une parole, sans un regard, la baisa froidement au front comme s'il ne l'avait jamais aimée, puis, soulevant les branches qui étaient retombées, il disparut aux yeux de Geneviève, emportant la lumière de sa vie.

Une heure plus tard, en traversant la place des Palmiers pour rentrer chez sa sœur, Georges rencontra M[me] de Crussolles.

— Je pars demain, lui dit-elle. Puis, voyant le visage décomposé du capitaine : Bon Dieu! qu'avez-vous, mon ami?

Il répondit d'un ton qu'il essayait de rendre ferme :

— J'ai que je ne me marie plus, et que, si vous le permettez, Lizzie, je partirai avec vous… Vous serez amie pour moi, je le sais…

— Dites plutôt une sœur, répliqua doucement la comtesse Lise avec un chaste abaissement de paupières.

Lorsque ce jour-là Geneviève parvint à rentrer chez elle, elle trouva sur la table de sa chambre une lettre à son adresse.

C'était l'adieu de Lybine. Le Russe prenait respectueusement congé d'elle; toutes ses expressions affectueuses étaient pour « son petit ami », auquel il demandait de ne pas l'oublier dans la nouvelle et heureuse existence que le mariage de sa sœur lui préparait. Il semblait ne pas mettre en doute son adoption par Georges. À cette lecture, la jeune fille eut un éclat de douleur sans larmes.

— Ah! s'écria-t-elle, avec une inexprimable amertume, lui, du moins aimait l'enfant et ne m'aurait pas brisé le cœur!

La lettre de Lybine avait produit l'effet qu'il en attendait.

VII

La soirée était chaude et étouffante, aucun rayon de lune n'éclairait la vieille rue déserte, où ne se voyait pas un promeneur, car tous les habitants de la ville se pressaient sur les boulevards, cherchant un air plus respirable. La seule figure visible était celle de Geneviève, qui, accoudée à l'appui de la croisée, semblait attendre quelqu'un. Ses yeux regardèrent longtemps le long de la descente, puis n'apercevant pas ce qu'elle cherchait, elle les ramena vers l'église d'en face; dans l'obscurité presque complète, les piliers prenaient des aspects de fantômes, les niches avaient des profondeurs inquiétantes. C'était là, au tournant de ce mur, qu'elle avait aperçu pour la première fois Mme de Crussolles! C'était là, à l'abri de ce porche qu'elle et Georges se disaient adieu! Et toutes ces choses si douces ne reviendraient jamais!... Et cela par sa faute, parce qu'elle l'avait voulu!...

Elle demeura quelques minutes abîmée dans la contemplation des objets inanimés qui lui rappelaient ses souvenirs; mais, lorsque ses regrets devinrent trop intolérables, qu'elle comprit son impuissance à redonner la vie au passé, elle rentra dans la chambre, se rapprocha de la table, et, s'asseyant sous la clarté de l'abat-jour, reprit l'ouvrage de couture commencé.

— Comme il tarde à revenir! dit-elle, la réponse sera mauvaise...

La douleur n'avait pas eu de prise sur la beauté de Geneviève. Elle était de ces natures robustes que le chagrin ne flétrit pas. Peut-être était-elle plus pâle qu'autrefois, mais les contours de

ses joues n'avaient pas perdu leur rondeur; peut-être sa bouche avait-elle un pli de tristesse plus marqué, mais les lèvres étaient aussi rouges que jadis; et si les paupières tombaient plus lourdement, l'œil avait conservé toute sa limpidité. C'était plutôt dans l'attitude du corps et le son de la voix que son découragement profond se révélait. Personne d'ailleurs autour d'elle ne s'apercevait de cette crise morale, dissimulée sous un aspect de calme résigné. Le docteur Mahoul, préoccupé uniquement de la santé défaillante de Maximin, ne songeait pas à observer sa fille. Quant au petit garçon, comme Geneviève ne s'approchait de lui que le sourire aux lèvres, il ne pouvait deviner le désespoir que cette gaieté cachait. Ayant toujours ignoré les fiançailles de sa sœur avec M. de Briare, il n'avait pas le moindre soupçon du sacrifice accompli pour lui. La gravité de sa maladie, la crainte de l'agiter, la rapidité des émotions qui se succédaient, tout cela avait empêché la jeune fille de communiquer à son frère son heureux secret. Maintenant elle bénissait l'instinct qui l'avait rendue silencieuse.

Maximin apprit donc le même jour le départ des Crussolles, de Lybine et de Georges.

— Ah ! dit-il, M. de Briare s'en va aussi ! j'avais cru qu'il resterait…

Et avec son regard profond d'enfant précoce, il avait regardé attentivement sa sœur. À quoi Geneviève avait répondu froidement :

— Son congé expirait, il a dû partir.

L'été, dans cette ville brûlante du Midi, était toujours pour Maximin une saison difficile et pénible. Cette année-ci, surtout, où ses forces diminuaient d'une façon inquiétante, il aurait eu besoin d'un air plus vivifiant, plus frais. Jamais il ne s'était remis de sa dernière crise; c'est à peine si on pouvait le lever quelques heures par jour; les médicaments habituels ne réussissaient plus à le remonter. Devant l'insuffisance des moyens dont il disposait, le traitement prescrit par le médecin d'Heidelberg hantait comme un remords le docteur Mahoul. La dernière et suprême amertume de sa vie manquée était de ne pouvoir essayer de sauver son fils… Que de fois, le soir, lorsque l'enfant dormait, il venait s'asseoir près de sa fille, et ensemble ils recommençaient les calculs désespérants. Aucune issue ne se présentait à eux;

ayant toujours vécu pauvrement, ils ne possédaient pas ces épaves de la richesse dont la vente est la dernière ressource des malheureux. Avec cela nul crédit, des dettes de tous côtés, pas un ami auquel s'adresser… Les parents de la mère de Geneviève étaient ruinés, la tante de Toulouse devait déjà pourvoir à une nombreuse famille. Restait le cousin Randoce, revenu depuis quelques jours de sa tournée d'affaires, mais comment et de quel droit avoir recours à lui ? Cet appel répugnait à la fierté du père et de la fille, Geneviève surtout repoussait ce moyen ; elle se souvenait des regards brûlants d'Ernest, de ses phrases significatives, et instinctivement craignait tout ce qui pouvait les rapprocher. Cependant, lorsqu'aujourd'hui son père lui avait dit après souper : « — Je sors un instant, j'ai une commission à faire dans la ville basse », elle avait compris quelle démarche il allait tenter, et ne s'était pas senti le courage de l'en dissuader.

Maintenant elle l'attendait, anxieuse, prêtant l'oreille au moindre bruit. Une heure s'écoula encore, puis elle entendit son pas dans l'escalier. Quelque chose dans la façon dont il ouvrit la porte lui fit comprendre qu'il avait réussi. Son visage, qu'elle voyait animé pour la première fois d'une expression de triomphe, confirma l'heureux pressentiment.

— Eh bien, qu'a-t-il dit ? demanda-t-elle d'une voix que l'émotion étouffait.

— Il nous aidera à le sauver, répondit simplement le docteur.

Puis il fit un grand éloge d'Ernest Randoce, de sa générosité ; il avait promis d'avancer la somme nécessaire pour la cure de Maximin. On conduirait celui-ci au Mont-Dore et plus tard à Lyon ou à Paris. Geneviève ne pouvait en croire ses oreilles, elle riait et pleurait à la fois. Enfin elle dit :

— Quelles obligations nous lui aurons ! comment même accepter tant de choses de la part d'un parent éloigné, presque d'un étranger ?…

— Il m'a assuré, au contraire, qu'il serait mon obligé, répliqua le docteur avec un singulier sourire. J'ai dû, tu le comprends, lui donner des garanties…

Son père plaisantant !… Geneviève le regarda effrayée.

— Voyons, ne devines-tu pas ? poursuivit-il du même ton ; les jeunes filles, en général, sont plus promptes que cela.

C'était la première fois de sa vie que le docteur rapportait chez lui une bonne nouvelle, il prenait plaisir à la distiller goutte à goutte.

— C'est pour nous tous un bonheur inespéré! Tu vas être bien heureuse, Geneviève, tu sauves ton frère…

Il y avait presque de l'envie dans l'accent dont le père prononça ces mots. Il continua :

— Outre cela, tu seras riche, ma fille, et tu auras un bon mari! Ernest doit aller demain à Collobrières, mais dans deux jours il sera de retour et viendra te demander de devenir sa femme.

— Sa femme!… sa femme!… cria Geneviève. Elle était devenue toute blanche, une expression d'épouvante agrandissait ses yeux. — Mais vous lui avez dit que c'était impossible, que je ne pouvais pas…

— J'ai accepté, au contraire. Il faudrait être folle, coupable, mauvaise pour refuser…

Jamais le docteur n'avait parlé avec cette véhémence âpre et cette autorité paternelle. Le triomphe, puis le désappointement l'avaient transformé.

— Tu diras « oui », Geneviève!

— Et si je ne veux pas? demanda-t-elle d'un ton de défi.

— Si tu ne veux pas, répondit M. Mahoul, ton frère mourra… faute de soins.

Le père et la fille se regardèrent quelques instants en silence. Ce duel de deux volontés, dont une vie était l'enjeu, avait quelque chose de tragique. Le docteur fut le premier à détourner les yeux. Il avait déjà repris son attitude découragée et incertaine…

— Tu t'expliqueras avec Ernest, dit-il en quittant la chambre, moi je ne puis reprendre ma parole.

Demeurée seule, Geneviève eut un cri de révolte. Quoi! encore cela, encore cette lutte à subir! Il lui semblait qu'elle avait payé son tribut à la douleur, qu'elle ne pouvait en supporter davantage… Après avoir dû être la femme de Georges de Briare, on osait lui demander de devenir celle d'Ernest Randoce!… C'était la faire descendre violemment des hauteurs où son amour l'avait élevée. Ne voyait-on pas que ce fait créait des impossibilités, creusait des abîmes entre elle et son préten-

dant d'aujourd'hui? À la seule pensée de ce mariage, elle se sentait diminuée vis-à-vis d'elle-même, souillée, ternie... Elle qui réfléchissait si peu autrefois avait maintenant des raffinements, des subtilités de pensée qui la torturaient.

Elle s'était résignée au sacrifice, elle avait consenti à reprendre la chaîne des journées monotones, de la vie terne et pauvre — au prix de quels regrets intolérables, Dieu seul le savait! —, mais on ne pouvait exiger davantage. Non, elle ne vendrait pas son corps [1] après avoir crucifié son âme! Il lui venait presque de la rancune contre ce frère, au nom duquel on exigeait de pareilles immolations [2]. « Tu ne peux l'abandonner, avait déclaré sa conscience, tu dois renoncer à épouser l'homme que tu aimes. » — Maintenant son père disait : « Si tu ne veux pas que l'enfant meure, accepte l'union qui te répugne. »

Durant trois jours Geneviève se débattit contre les obligations que lui imposait sa destinée. Tout ce qu'il y avait en elle de fier, de délicat, criait, gémissait, demandait grâce. Les espérances inavouées qui lui restaient ne voulaient pas mourir. Mais la lutte était impossible entre ce père triste, sévère, dont l'attitude et les moindres mots renfermaient un reproche, et ce frère dont les souffrances continuelles faisaient appel à sa pitié. Jamais, comme en ces jours, il n'avait été aussi fiévreux, aussi énervé. Étendu sur son lit étroit, dans la chambre étouffante au plafond bas, où l'air ne circulait plus, le pauvre enfant essayait péniblement de respirer. Il demandait à sa sœur si la fraîcheur ne reviendrait jamais.

— Ah! disait-il, si je pouvais descendre sur les boulevards, il me semble que je serais mieux.

Ces mots transperçaient le cœur de Geneviève. En énumérant les générosités futures du cousin Randoce, le docteur avait dit : « L'air de la vieille rue est mauvais pour Maximin, Ernest offre de le prendre chez lui. » Et la jeune fille voyait sans cesse

1. L'expression « vendre son corps » assimile clairement la femme mariée à une prostituée. Mirbeau développera le parallélisme dans un texte tardif, découvert récemment, *L'Amour de la femme vénale* (Indigo & Côté Femmes, Paris, 1994).

2. « Sacrifice », « crucifié », « immolations » : le vocabulaire est symptomatique de l'imprégnation religieuse, qui sera confirmée par les titres d'œuvres de Mirbeau tels que *Le Calvaire* ou *Les Mauvais Bergers*.

s'élever devant ses yeux la maison ensoleillée de la route Nationale, avec sa façade claire et son balcon couvert de fleurs, et à cette vue quelque chose lui disait que si Maximin pouvait guérir, c'était là, dans ce bien-être et cette gaieté.

La pauvreté le tuait! Jamais elle ne l'avait mieux compris, jamais, comme à cette heure, les étreintes de la misère ne s'étaient fait sentir plus cruellement. On aurait dit qu'en ces jours tout conspirait contre elle, les hommes, et les choses. Les créanciers du docteur choisirent ce moment pour parler d'une saisie. Lui, d'ordinaire si sobre de paroles, raconta sans pitié à sa fille toutes les humiliations et les déchirements auxquels les exposerait l'exécution de cette menace. Elle n'avait pas un appui, personne pour la défendre contre ses persécuteurs! Heure par heure elle sentait sa force de résistance diminuer. Au fond, que lui importait sa vie! À quoi bon la défendre, et pour qui, et pourquoi? Lorsqu'on se sacrifiait, on devait le faire complètement, ne pas marchander ses renoncements… Puis l'enfant souffrait, il fallait le sauver, et elle s'attendrissait sur ses privations et ses infirmités…

Cependant elle hésitait encore. La veille du jour fixé pour le retour d'Ernest, son père lui dit d'une voix où tremblait une prière :

— Randoce viendra demain à midi. Ta réponse est-elle prête?

— Non, répondit-elle sèchement.

Si elle consentait à s'immoler, elle ne voulait pas y être contrainte.

Maximin passa une mauvaise nuit. Geneviève le veilla. Au matin, seulement, tous deux s'endormirent; lui, sur sa couchette, elle, sur une chaise basse, la tête appuyée au coussin du lit de son frère. Ils furent réveillés par l'entrée du docteur qui tenait une lettre à la main; Geneviève crut qu'Ernest retardait son retour, et cette pensée lui causa un soulagement intense.

— C'est pour toi, Maximin, dit M. Mahoul. Sans doute ton ami Lucien qui t'écrit.

L'enfant poussa un cri de joie : jamais encore, de toute sa vie, il n'avait reçu de lettre. Il désira l'ouvrir immédiatement. Geneviève, dont le cœur battait à se rompre, le souleva sur ses coussins. Elle aurait voulu saisir l'enveloppe, elle ne pouvait pas attendre… Tout son passé la ressaisissait… Afin de dissimuler

son impatience, elle cacha sa tête contre le traversin du lit, et se disposa à écouter.

Maximin commença sa lecture de cette voix hésitante des enfants qui ne sont pas habitués à lire l'écriture. Lucien parlait de son voyage, de ses nouveaux jouets, en un style enfantin, puis venaient quelques phrases nettes et fermes qui évidemment lui avaient été dictées :

« M. de Briare est venu nous rejoindre, il a demandé une prolongation de congé, et nous accompagnera en Suisse. Lui et maman montent à cheval tous les jours ensemble. »

Geneviève n'avait pas bougé, personne ne vit son visage que le désespoir bouleversait, ne devina l'agonie qu'elle traversa en cet instant. Georges était retourné à l'ancien amour !... Elle ne songea pas à l'accuser, à s'indigner... Tout cela était sa faute, rien que sa faute, elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même... C'était la fin, la mort de toute espérance !... Quand le docteur Mahoul quitta la chambre de Maximin, Geneviève le suivit.

— Père, dit-elle, ma réponse est prête, j'épouserai Ernest Randoce.

Était-ce le triomphe de l'affection fraternelle absolue et profonde qui avait dominé sa vie ? Sans la lettre de Lucien, se serait-elle résignée ? Elle-même n'aurait pu le dire. Elle obéissait à ce mélange de forces intérieures et d'impulsions extérieures qui dirigent notre destinée, et que nous ne saurions ni définir, ni déterminer [1].

À midi, Ernest Randoce arriva, un peu ému, cependant avec le visage confiant de l'homme qui a accompli une bonne action, et qui va en recevoir le prix. Geneviève l'attendait dans le cabinet de son père. Jamais il ne lui avait paru si lourd, si vulgaire !... Il s'approcha, les mains tendues, souriant amoureusement.

1. Reconnaître l'extrême complexité de ce « mélange de forces » qui agissent sur l'homme et que « nous ne saurions déterminer », c'est se distinguer nettement du déterminisme schématique qui ramène le complexe à un simple « mécanisme », tel que celui que Zola a défini dans *Le Roman expérimental* (1880). Mais l'impression de fatalité n'en subsiste pas moins, renforcée par le mot « destinée ».

— Eh bien! cousine, demanda-t-il d'un ton rempli de satisfaction personnelle, consentez-vous à devenir madame Randoce?

Elle essaya de sourire et n'y parvint pas.

— Oui, bégaya-t-elle.

Il se contenta de cet acquiescement bref. Pauvre fille! sans doute le bonheur imprévu la suffoquait.

— Alors, s'écria-t-il en se frottant les mains, à quand la noce?

— Quand vous voudrez, répondit Geneviève.

Que lui importaient ces détails! Puisqu'il fallait subir cette nécessité horrible, autant tout de suite.

— Très bien! Disons le plus tôt possible, et scellons le pacte, voulez-vous?

Il se pencha pour l'embrasser, elle ne recula pas. Mais quand elle sentit contre son visage — où celui de Georges s'était appuyé — ce visage d'homme qu'elle n'aimait pas, elle éprouva un désespoir si atroce, qu'elle se sentit mourir, et glissa inanimée des bras qui l'enlaçaient.

Le docteur Mahoul entrait au même instant. Il vit sa fille évanouie, le visage surpris et mécontent de son futur gendre. Sa terreur lui donna la présence d'esprit dont il manquait d'ordinaire.

— Pauvre enfant, dit-il, ce n'est pas étonnant, elle a veillé son frère toute la nuit!... Puis, vous comprenez, l'émotion... Aidez-moi à la soulever, elle est si robuste, que ce ne sera rien.

Ernest avait repris sa placidité; la dernière phrase du docteur flattait sa manie. D'ailleurs, en vérité, pourquoi s'agiter?... Geneviève ne pouvait être qu'heureuse et fière de lui appartenir. Et comme, grâce à son absence, il avait toujours ignoré les entrevues de la jeune fille avec Georges, aucun soupçon ne lui vint.

VIII

Ce fut avec un singulier mélange de plaisir et de peine que Maximin apprit le mariage de sa sœur. Lorsqu'elle lui annonça qu'elle épousait Ernest Randoce, il eut une exclamation de pitié.

— Ah ! pauvre Geneviève ! dit-il.

Elle lui demanda du ton irrité des personnes dont on vient de toucher la plaie vive :

— Pourquoi me plains-tu ?

— Je ne sais pas… j'avais cru…

Il s'arrêta, essayant de préciser sa pensée et n'y parvint pas. Il avait l'intuition vague d'un malheur, d'une déchéance… Cependant il n'aurait su expliquer ce qui lui donnait ce sentiment. Le cousin Ernest était riche, il possédait mille avantages qui leur manquaient à eux…

— Tu habiteras une belle maison, Geneviève ! Cela te fera plaisir, n'est-ce pas ?

On aurait dit qu'il voulait se rassurer. Elle fit un signe muet d'acquiescement, et détourna le visage.

— Puis, ainsi, nous resterons ensemble. Je suis si content de cela, et toi, sœur ?

— Oui, oui, bien contente ! s'écria-t-elle avec une explosion de tendresse soudaine. Tu ne sauras jamais à quel point !

En effet, il ne devait jamais le savoir !… Elle ne pouvait lui dire le prix dont elle avait payé le droit de ne pas le quitter [1].

Le mariage était fixé à très bref délai ; le fiancé ne voulait pas attendre. Il fallait se presser, d'ailleurs, pour conduire Maximin au Mont-Dore. C'est pourquoi Geneviève ne s'opposait pas à cette hâte, et se soumettait à tout ce qu'on proposait.

Sa vie était devenue une torture. Chaque minute, chaque incident lui apportait une souffrance. Le bien-être matériel dont elle allait jouir lui faisait horreur, elle préférait leur misère à cette prospérité vulgaire. Ses seules heures supportables furent celles qu'elle employa à arranger la chambre de son frère dans la maison de la route Nationale. Ernest se montrait généreux, complaisant pour Maximin. Elle lui en aurait été reconnaissante, s'il n'avait pas accompagné ses présents d'effusions affectueuses, auxquelles elle se soumettait, avec une résignation morne, mais qui la rendaient presque folle. Elle aurait voulu le supplier de les lui épargner, et n'osait pas…

Souvent elle se demandait avec angoisse si son courage se soutiendrait jusqu'au mariage, si ses répugnances ne seraient pas plus fortes que sa volonté…

Leurs plans d'avenir étaient décidés. Après la cérémonie, Ernest partirait avec sa jeune femme pour une course de trois jours, puis, ensemble, ils reviendraient chercher Maximin. L'idée de ce voyage ravissait le petit garçon, il ne parlait que de cela, et s'était vivement attaché au futur beau-frère qui lui promettait le rétablissement et le mouvement. Cette affection grandissante irritait Geneviève, elle souffrait de voir l'enfant soutenu dans les bras robustes d'Ernest Randoce. Brusquement elle intervenait entre eux, puis s'accusait d'ingratitude.

Les perspectives heureuses semblaient avoir ranimé Maximin, il paraissait plus fort. Un jour, même, on put le descendre dans la ville basse, lui montrer la chambre qui l'y attendait.

1. Un peu plus haut, Ernest Randoce venait chercher « le prix » de sa « bonne action » : on est décidément dans une société où tout s'échange et où tout a une valeur marchande, comme l'exposera Isidore Lechat dans *Les affaires sont les affaires*, y compris les bonnes actions et les sacrifices qui permettent d'« acheter » le ciel… Mirbeau ne cessera plus de dénoncer cette mercantilisation générale.

À la vue du papier clair, des meubles gais, il eut une explosion de joie qui adoucit le martyre de Geneviève : « Tout sacrifice recueille dès ce monde sa récompense », avait dit le vieux prêtre. Elle commençait à le comprendre : sa récompense à elle serait le rétablissement de Maximin !

Le jour du mariage arriva enfin. Lorsqu'elle mit la robe blanche, présent de son fiancé, elle eut une dernière révolte.

— Georges, Georges, cria-t-elle, je ne puis pas… Revenez, mon amour, revenez, je quitterai tout pour vous suivre.

Ses bras se tendirent dans le vide, l'hallucination s'emparait d'elle. La voix de Maximin, qui l'appelait de la chambre voisine, lui rendit le sentiment de la réalité.

— Sœur, sœur, qu'as-tu ? demandait le petit garçon, effrayé par ces exclamations désespérées, dont heureusement il n'avait pas saisi le sens.

Elle dut le rassurer. Il était tard déjà, son frère la grondait de ne pas être prête… Le cousin Randoce, rayonnant de satisfaction, sanglé dans son habit noir, criait de sa voix grasse :

— Hé ! hé ! Geneviève, venez donc, M. le curé s'impatiente.

Pressée, bousculée de tous côtés, elle n'eut plus le temps de réfléchir, et se trouva, sans savoir comment, traversant la mairie, puis l'église au bras de son père. Elle marchait avec des sécheresses d'automate, le visage rigide. Les voisines chuchotaient entre elles.

— Eh ! dites donc ! voilà une mariée qui n'est pas gaie ! On dirait une figure d'enterrement.

— Té, je crois bien, la pauvrette ! Pour sûr elle pense à l'autre, au grand brun… avec lequel elle se promenait toujours…

Quand la cérémonie fut terminée, il fallut partir. Geneviève avait vainement essayé de s'opposer à ce court voyage de noce, mais Ernest y était résolu.

— Adieu, petit, dit-elle à Maximin. C'est la première et la dernière fois que je te quitte !

Il la tenait par le cou, serrée contre lui.

— Oui, la dernière fois ! Désormais, partout où tu iras, j'irai, et, ajouta-t-il, essayant de rire à travers ses larmes, maintenant que je vais voyager, tu dois promettre de m'accompagner toujours. J'aurais peur de m'en aller seul, sans toi, Geneviève.

Elle l'étreignit avec une tendresse passionnée.

— Non non, je ne te laisserai jamais partir sans moi!...

Sur ces mots elle le quitta. Ernest l'attendait en voiture, devant la porte, ayant aux lèvres un sourire de possesseur ravi.

— Montez, madame Randoce, dit-il amoureusement. Vous êtes à moi, maintenant, et je vous enlève!

Elle frissonna. Le prix dont elle payait la vie de son frère lui parut soudain dépasser la mesure des sacrifices possibles.

.... [1]

Ils revinrent trois jours après, vers le soir. Sans ôter sa robe de voyage, sans s'arrêter dans sa nouvelle demeure, Geneviève se dirigea vers la maison paternelle. Une oppression la saisit en montant la vieille rue. Elle avait hâte d'en emmener Maximin, de le soustraire à l'influence de ces murs noirs et tristes. Rapidement elle monta l'escalier, dévorée de l'impatience de le prendre dans ses bras. Comme il allait être joyeux de la revoir! Elle se l'imaginait les joues roses, les yeux brillants d'impatience... C'était sa consolation, sa récompense... Il lui appartenait davantage, maintenant qu'elle avait tout donné pour lui!

En arrivant sur le palier de leur appartement, elle fut surprise de voir toutes les portes et toutes les fenêtres ouvertes, de n'entendre aucun bruit... Où étaient son père et Vincente?... Elle pénétra dans le cabinet du docteur. Une odeur d'éther la prit à la gorge... Maximin serait-il malade de nouveau?... Non, c'était impossible; on l'aurait avertie! Cependant une épouvante vague la saisissait. Dès qu'elle s'éloignait, il arrivait malheur à l'enfant! Elle traversa en courant la salle à manger, et se trouva sur le seuil de la chambre du petit garçon. Elle vit son père à genoux, près du lit, elle entendit un gémissement étouffé.

— Maximin, c'est moi! cria-t-elle; qu'as-tu? tu souffres?

Déjà elle était au chevet de son frère. Dans l'obscurité presque complète, elle ne discernait pas ses traits. Il était étendu complètement à plat sur le dos, comme après une de ses crises.

1. Une ligne de points remplaçait déjà le récit du viol de Julia Forsell dans *L'Écuyère*; une ligne de points remplacera celui du viol de Sébastien Roch. Ces rapprochements font apparaître la consommation du mariage-sacrifice comme un viol.

— Je ne te quitterai plus jamais, murmura-t-elle doucement en se penchant vers lui. Je te le jure, mon chéri, je resterai toujours près de toi.

Puis, jetant ses bras sur la poitrine de Maximin, elle approcha ses lèvres de son front pour l'embrasser, mais recula avec un grand cri.

Son serment était inutile. L'enfant venait de partir pour un voyage où l'on va toujours seul; il avait dépassé les limites que l'amour humain peut franchir [1].

1. Le sacrifice de Geneviève aura donc été inutile, comme le sera celui de Sébastien Roch. S'il existait une divinité quelconque, ce ne pourrait être qu'un dieu sadique, qui prendrait plaisir à torturer ses innocentes créatures, dans ce « jardin des supplices » qu'est l'existence terrestre. L'épilogue du chapitre IX en apportera une nouvelle illustration.

IX

Quelques mois avaient passé; l'hiver recommençait. Dans l'appartement de la vieille rue, Geneviève était occupée à étiqueter les meubles, à trier le linge des armoires. Le docteur Mahoul, après avoir combattu et perdu sa dernière bataille contre la vie, était mort à quelques semaines de distance de son fils, et l'on allait vendre la pauvre maison avec ce qu'elle renfermait. Ernest Randoce avait dit à sa femme qu'elle devait choisir, avant la mise en vente, les objets qu'elle désirait conserver, et déjà Geneviève avait mis de côté le mobilier de la chambre de Maximin; maintenant elle était à genoux devant les tiroirs ouverts, pliait les vêtements et le linge de l'enfant. Elle ne pleurait pas en accomplissant ce triste travail, ses mains touchaient sans trembler la petite veste qu'il portait d'ordinaire, le pauvre fichu de foulard troué qui entourait son cou frêle. Elle faisait tout cela froidement, avec une lenteur singulière, comme si, au lieu de muscles et de volonté, c'était un mécanisme qui guidait ses mains. Cette absence de vitalité se remarquait dans toute l'attitude du corps et plus encore dans les traits de la figure. Les lèvres pleines avaient pris une rigidité qui les amincissait. Aucune lumière n'éclairait ce visage, figé dans une expression d'épouvante et de désespoir.

Geneviève ne portait plus de robe usée. Ses vêtements de deuil étaient d'étoffe solide et faits à la mode du jour, mais ces apparences de prospérité juraient étrangement avec le dégoût intense de la vie que son affaissement révélait. Elle tournait le dos à la porte qui donnait sur le palier et, dans son indifférence

complète de toutes choses, ne se dérangea même pas, en entendant celle-ci s'ouvrir.

— Geneviève, murmura une voix près d'elle.

Elle tourna la tête, et vit Lybine debout à ses côtés.

— Vous! vous! cria-t-elle en se levant d'un bond.

Un tressaillement subit de tout son être avait donné la vie à ses membres; une contraction du visage avait détendu ses traits. Serge la regardait, très ému; il lisait dans les yeux égarés de la jeune femme un drame poignant. Il avait appris la rupture avec Georges, mais il ignorait tout le reste; Geneviève n'avait communiqué à personne, ni son mariage avec Ernest Randoce, ni la mort de Maximin. Lybine était donc revenu dans le Midi, ne sachant rien, poussé par un vif désir de la revoir, animé de l'espérance de la trouver plus abordable. Mais le deuil de Geneviève, le désordre qui l'entourait, les meubles éparpillés lui apprirent que quelque chose d'anormal s'était accompli.

— Mon Dieu! dit-il avec une émotion sincère, qu'est-il arrivé?... Parlez... Où est Maximin?

— Il est mort! répondit Geneviève.

Il y avait un désespoir si profond dans ces mots, prononcés d'une voix farouche, que Serge en fut remué. Ses yeux devinrent humides, il saisit les mains de la jeune femme...

— Ma pauvre enfant! s'écria-t-il, ma pauvre enfant! Dites-moi ce qui s'est passé? Vous savez que je l'aimais...

Fut-ce l'évocation de ce souvenir ou la sympathie de l'accent de Lybine, mais les nerfs de Geneviève se détendirent, un brusque sanglot la secoua.

— Oui, oui, je sais, balbutia-t-elle en répandant les premières larmes qui fussent venues la soulager depuis le jour terrible du retour. Lui aussi vous aimait!

Elle avait oublié ses défiances contre Serge, les provocations audacieuses de celui-ci, ses ruses pour l'attirer dans le jardin isolé, elle ne se rappelait que l'affection qu'il avait témoignée à Maximin... En quelques phrases simples, rapides, heurtées, elle lui raconta son mariage avec Ernest Randoce et la mort de l'enfant.

Lybine écoutait attendri, mais si ému qu'il fût, il n'oubliait pas son but.

— Et M. de Briare? s'écria-t-il feignant l'ignorance, où était-il? Comment a-t-il permis?…

Elle eut une exclamation déchirante :

— Ah! Georges, lui!

Et dans cet ébranlement subit de tout son être, poussée par un besoin irrésistible d'expansion, sans penser à qui elle s'adressait, Geneviève fit le récit poignant de son sacrifice inutile. Quand elle eut cessé de parler, Lybine se pencha vers elle avec un profond respect :

— Moi, dit-il de sa voix douce, je ne vous aurais pas laissée seule porter le fardeau, je serais resté près de vous…

Un silence se fit entre eux. Serge regardait la jeune femme; la douleur répandue sur ce beau visage purifiait l'attrait qu'elle lui inspirait; une déférence nouvelle lui était venue pour Geneviève. Celle-ci fixait les yeux dans le vide. Tout à coup elle lui demanda brusquement :

— Pourquoi êtes-vous revenu?

— Pour vous emmener, répondit-il.

— Pour m'emmener?… Elle ne comprenait pas encore.

— Oui, poursuivit Serge. J'avais appris, sans en connaître les détails, votre rupture avec M. de Briare, je vous croyais libre, je venais vous demander de devenir ma femme…

Il ne risquait plus rien à mentir ainsi.

— Mais je suis mariée, dit-elle naïvement.

— Je le sais, cela n'empêche! Vous vous êtes assez sacrifiée comme cela, vous ne vous devez plus à personne! Il est impossible d'ailleurs que vous restiez avec cet homme, vous seriez trop malheureuse… Venez avec moi, Geneviève, je vous conduirai loin d'ici, vous oublierez le passé…

Il parlait comme Georges avait parlé! Mais alors sa conscience lui défendait de céder, un autre amour la retenait… Maintenant elle était seule, elle n'avait plus de conscience, elle ne voulait plus écouter cette voix inflexible qui l'avait condamnée au désespoir.

— Non seulement vous souffrez atrocement, poursuivit Serge, mais votre mari ne peut être heureux avec vous, il doit deviner vos répugnances, connaître le but unique dans lequel vous l'avez épousé…

Geneviève courba la tête. C'était vrai, dans l'excès de sa douleur elle avait avoué la vérité à Ernest. Et maintenant qu'on l'y faisait penser, elle se rendait compte que sa présence ne devait éveiller en lui que de l'amertume.

— Malheureusement, reprit Lybine, j'arrive trop tard pour vous offrir la position à laquelle vous auriez droit, mais mon dévouement suppléera à ce que notre situation pourra avoir d'anormal.

Avec une adresse infinie il évitait de trop parler de son amour.

— Croyez-moi, ajouta-t-il, vous n'êtes point faite pour cette existence aux bornes étroites qui froisse tous vos instincts. Ne serait-ce pas déjà un soulagement d'y échapper ?

— Ah ! plus qu'un soulagement, s'écria-t-elle, dites une délivrance !

Pouvoir se soustraire aux obligations d'un mariage odieux, fuir un intérieur où tout l'écœurait, ne plus entendre les plaisanteries d'Ernest Randoce, ne plus s'asseoir, jour après jour, derrière ce comptoir reluisant où elle devait écouter, souriante, les commandes des clients de son mari, ah ! certes, la tentation était grande ! Cet homme qui parlait, elle ne l'aimait pas, mais il représentait pour elle le passé ardent, les élégances et les raffinements d'esprit auxquels elle avait été initiée, et dont l'absence était devenue une privation amère.

— Puis, ajouta Lybine, vous ne pouvez rester dans cette ville, où chaque chose vous rappelle une douleur, un sacrifice, un abandon… Moi, je vous ferai vivre dans un mouvement perpétuel, je vous entourerai de distractions, nous voyagerons sans cesse… Vous échapperez, momentanément du moins, aux regrets intolérables… Cela aussi sera un soulagement.

Geneviève demeurait immobile, les yeux perdus. Elle ne voyait pas Serge, elle n'entendait que sa voix lui promettant l'oubli, la délivrance… et déjà, il lui semblait que son horizon était moins sombre, moins terne. Et pourtant tous les instincts de la jeune femme étaient purs et honnêtes, mais l'excès de la douleur les avait amortis. N'ayant jamais eu à lutter au-dedans d'elle-même contre le mal, elle en ignorait les détours. Il lui manquait aussi ces raisonnements, ces préceptes tout faits que l'éducation donne, et qui arrivent, avec une promptitude opportune, aux lèvres des femmes habituées à se défendre.

Lybine crut avoir gagné sa cause. Il oublia sa prudence, ses yeux s'allumèrent; il se pencha vers Geneviève et d'une voix ardente :

— Je vous aime, dit-il.

Elle recula épouvantée, ces mots d'amour lui faisaient horreur.

Serge comprit sa faute, et voulut la réparer. Il essaya de se rapprocher de Geneviève.

— Je vous en supplie, daignez m'écouter.

— Non, non, cria-t-elle, laissez-moi.

Par un brusque revirement elle ne voyait plus en lui que le persécuteur dont Georges l'avait délivrée.

— Je ne serai qu'un ami respectueux, auquel vous pouvez vous confier sans crainte.

— Partez, répondit-elle, je ne veux pas vous entendre!

Geneviève s'était penchée, et avait repris dans ses mains les vêtements qu'elle pliait lorsque Lybine était entré. On aurait dit qu'elle cherchait dans ces morceaux d'étoffe une vertu, une protection.

— Ne me repoussez pas, poursuivit Serge. Vous êtes jeune, savez-vous ce qu'implique pour vous le refus de me suivre? Une vie longue, décolorée, sans lumière, sans espérance.

— Je le sais, murmura Geneviève d'une voix défaillante.

— Tous vos sacrifices jusqu'ici ont été inutiles. À qui voulez-vous vous immoler encore? Au souvenir d'un homme qui vous a abandonnée dans la douleur?...

Geneviève frissonna sous la phrase cruelle.

— Non, répondit-elle fièrement.

— Alors, quoi! est-ce pour votre mari?

— Non, dit-elle de nouveau.

— Par simple vertu, peut-être? ricana Serge, qui comprenait que sa proie lui échappait. Si vous croyez que quelqu'un vous en récompensera!... En ce monde, du moins, n'y comptez pas.

— Je n'y compte plus, répondit Geneviève.

Lybine vit que tout en parlant elle pressait contre sa poitrine un objet qui ressemblait à une veste d'enfant.

— Serait-ce à cause de lui?... demanda-t-il en hésitant. Mais il n'est plus là... il ne vous voit pas...

Ces mots tombèrent comme du plomb sur le cœur de Geneviève. Il lui sembla que les bornes qui l'emprisonnaient se rétrécissaient encore, qu'on la dépouillait de son dernier vestige de lumière et d'espérance. Elle regarda avec égarement autour d'elle, dans cette chambre où Maximin avait vécu et était mort… Ne restait-il vraiment entre eux aucun lien?… La séparation serait-elle définitive?… Un instant elle le crut. La douleur avait tout ébranlé et anéanti dans son âme. Elle fut sur le point de crier :

— Si je ne dois jamais le revoir, emmenez-moi!

Mais quelque chose, qui n'était pas sa volonté, l'arrêta. Était-ce une force intérieure qui agissait en elle? Ou en réalité nos morts ne sont-ils qu'invisibles et pas absents, et peuvent-ils aux heures suprêmes se révéler à nous? Il sembla soudain à Geneviève que le petit garçon était là dans la chambre, présent à l'entretien, avec son visage triste d'enfant malade. Il lui reprochait sa défaillance, il lui rappelait sa promesse de ne jamais le quitter, de l'accompagner partout où il irait… Et par lâcheté, pour se soustraire à la souffrance, elle avait risqué de perdre le droit de le retrouver!…

Une grande honte envahissait Geneviève, la conscience du bien et du mal lui revenait. Elle cacha un instant son visage dans ses mains; quand elle le releva, une clarté brillait dans ses yeux. Si lointaine, si incertaine que fût l'espérance de revoir Maximin, elle n'y renoncerait pas! Elle se tourna vers Serge :

— Partez, dit-elle, laissez-moi, vous n'ébranlerez pas ma résolution. Un serment me lie… je ne puis rien faire, rien hasarder qui m'empêche de rejoindre celui que j'ai perdu…

Il y avait sur le visage de la jeune femme une solennité et une décision qui firent comprendre à Lybine que toute insistance ultérieure serait inutile. Cette abnégation persistante, ce dévouement survivant à la mort le frappèrent d'un respect si grand, qu'aucune irritation ne se mêla à son désappointement. Il s'inclina très bas devant Geneviève.

— Adieu, dit-il, et… pardon.

— Adieu, répondit-elle.

Serge quitta la chambre et sortit, le cœur plein d'une tristesse sérieuse et d'une pitié profonde. Arrivé à moitié de la vieille rue il se retourna pour regarder une fois encore à la maison dans

laquelle il ne devait jamais rentrer. À l'une des fenêtres, Geneviève debout, droite, rigide, se profilait contre la muraille sombre. Cette figure solitaire, dans ses vêtements de deuil, ressemblait à l'image morne de la résignation.

Aussi longtemps que Serge fut visible, elle le suivit du regard; puis, lorsqu'il eut disparu au tournant de la place de l'église, elle rentra dans la chambre, et ferma la fenêtre. C'était sa dernière chance de délivrance qui s'éloignait; les horizons entrevus se fermaient pour toujours... S'il lui restait une perspective, elle n'était pas de ce monde [1].

1. L'auteur ne tranche pas et laisse le lecteur libre de conclure par lui-même. Mais l'agencement même des péripéties du roman exclut toute « perspective » crédible dans un autre monde, puisqu'elle supposerait un dieu bon et juste.

Repères bibliographiques

Sur Dans la vieille rue

— Herzfeld, Claude, compte rendu de *Dans la vieille rue, Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 276-279.
— Michel, Pierre, « Quand Mirbeau faisait le "nègre" », Actes du Colloque Octave Mirbeau du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, pp. 81-101.
— Michel, Pierre, « Introduction », *in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris, 2001, tome II, pp. 971-980.
— Michel, Pierre, « Mirbeau & la négritude », Éditions du Boucher, Paris, 2004, pp. 4-39, disponible en libre téléchargement (www.leboucher.com).

La Duchesse Ghislaine

La Duchesse Ghislaine : entre Stendhal & Proust

C'est en mars 1886 que paraît, chez Paul Ollendorff, son éditeur habituel, le dernier roman que Mirbeau a rédigé comme « nègre », pour le compte de l'Italienne Dora Melegari, fille d'un ancien ministre des Affaires érangères, qui signe du pseudonyme de Forsan [1]. On peut supposer que c'est après son retour du Rouvray, près de Laigle, dans l'Orne, début décembre 1885, et alors qu'il a suspendu la rédaction du *Calvaire,* son premier roman officiel entamé à la mi-juillet, qu'il a œuvré à ce beau récit, qui constitue son adieu à la négritude [2]. Comme dans les précédents romans « nègres », il continue de s'entraîner, de faire ses gammes et d'écrire sous l'ascendant de modèles littéraires, avant de se décider, très prochainement, à voler de ses propres ailes et d'être enfin « débarrassé des influences inévitables qui pèsent sur les commencements d'un écrivain », comme il l'écrira trois ans plus tard à propos de son ami Léon Hennique [3]. On y retrouve donc des situations et des caractères qui ne manquent pas d'éveiller quelques souvenirs littéraires, par exemple ceux de *Volupté,* de Sainte-Beuve (1834), du *Lys dans la vallée,* de Balzac (1836), de *La Femme abandonnée,* également de Balzac (1832), d'*Adolphe,* de Benjamin Constant (1815), et de *Ce qui ne meurt pas,* de Barbey d'Aurevilly (1883) [4]. Dans aucun autre roman de Mirbeau l'intertextualité n'est aussi abondante ni aussi peu cachée, comme si le romancier s'était amusé à multiplier les indices, comme s'il se refusait à prendre trop au sérieux une œuvre coulée dans trop de moules ayant déjà servi : distanciation critique qui serait un signe éminent de modernité !

Quelle que soit l'ampleur de ces réminiscences probables, l'influence majeure est celle, plus diffuse, mais omniprésente, de Stendhal, qui constitue visiblement le modèle de référence, comme Alphonse Daudet était celui de *La Maréchale* [5]. Et ce n'est certainement pas par hasard que le romancier, en guise de clin d'œil aux lecteurs cultivés, a donné à la fiancée de Maurice de Trênes un nom de famille qui fait tilt dans leur esprit : Leuven [6]. Après des décennies où il a été complètement oublié, Stendhal vient d'être redécouvert, au début des années 1880 comme il l'avait lui-même pronostiqué, et Mirbeau, qui multiplie les allusions élogieuses dans ses chroniques de 1884-1886, fait partie, avec son ami Paul Bourget, de ses premiers admirateurs affichés, de ces *happy few,* seuls aptes à comprendre son génie, que l'auteur de *La Chartreuse de Parme* n'attendait guère que quarante ans après sa mort. Quoiqu'il le qualifie alors de totalement « inconnu » [7], histoire sans doute de mettre en lumière sa propre lucidité [8], Mirbeau ne cesse d'évoquer les « sensations de vie profonde » que donnent les romans de Stendhal, compliment qu'il adressera surtout par la suite à Tolstoï et Dostoïevski, et ce « en un style implacable et tranquille » [9], dont il tente de se rapprocher.

La Duchesse Ghislaine est en effet un roman d'analyse psychologique, où, comme dans les romans du maître, seuls importent les êtres, et non les choses, « la peinture du cœur humain », et non celle de l'environnement matériel. Comme chez Stendhal, et à la notable différence de Balzac, le monde extérieur est réduit à sa plus simple expression, les décors, la nature, les villes, ne sont évoqués que dans la mesure où, à un moment donné, ils servent de toile de fond à la rencontre des deux personnages principaux.

Pour l'essentiel, le récit alterne, comme chez Stendhal, des dialogues, extrêmement nombreux, et coupés de ces points de suspension si caractéristiques de l'écriture mirbellienne, et de brèves analyses, profondes et lumineuses, qui, à tout moment, rendent intelligibles et le ressort des êtres, et les contradictions entre lesquelles ils se débattent. Par la suite, sous l'influence de la « révélation » de Dostoïevski [10], Mirbeau finira par se méfier de l'excessive clarté stendhalienne, et mettra plutôt en œuvre une psychologie des profondeurs, dont on trouve les premiers exemples dans *Le Calvaire,* qui paraîtra neuf mois plus tard [11]. Mais

pour l'heure, dans le domaine littéraire, Stendhal est, avec Jules Barbey d'Aurevilly, l'admiration majeure de Mirbeau, qui a donc choisi ici de s'engager sur ses traces.

Comme Stendhal enfin, Mirbeau a opté pour le « style sec » : il a élagué impitoyablement tous les artifices du « beau style », ou prétendu tel, les clichés, les joliesses, les effets oratoires, les exagérations et les redondances; il s'est même interdit les digressions et les allusions polémiques auxquelles il aura si souvent recours par la suite, lorsqu'il remettra en cause les frontières génériques et participera à sa façon à la mise à mort du roman [12]; et il a réduit au strict minimum les descriptions, fussent-elles impressionnistes. Le récit est linéaire, sans la moindre graisse superflue, il va toujours droit à l'essentiel et il nous conduit sans le moindre temps mort vers le dénouement, aussi « implacable » que le style de Stendhal, comme dans toute tragédie qui se respecte.

Car, une nouvelle fois, comme dans les précédents romans signés Alain Bauquenne ou Forsan et comme dans les romans dits « autobiographiques » signés Mirbeau [13], il s'agit d'une tragédie où, une fois posée la situation de départ et caractérisés les personnages, ceux-ci sont entraînés inéluctablement vers le dénouement, pathétique à souhait, selon la double « fatalité » du « caractère » (ce que, dans un article de 1885, il appelait la fatalité du « tempérament » [14]) et de l'« entourage » : dans *Dans la vieille rue* [15], Mirbeau-Forsan distinguait déjà les « forces intérieures » et les « impulsions extérieures » qui cumulent leurs effets pour déterminer notre destin. En l'occurrence, il s'agit une nouvelle fois d'une tragédie de l'amour, aux prises non seulement avec lui-même, mais aussi avec la pression sociale et ce que Mirbeau appelle « le poison religieux » [16].

Dès le début, il est clair que rien de bon ne naîtra de la rencontre des deux personnages principaux de cette « histoire » [17] : la duchesse Ghislaine de Saverdun [18], veuve fidèle et honnête mère de famille, trop raisonneuse « pour jamais savoir aimer », trop janséniste pour céder aux élans de son cœur, et trop « immatérielle » et « diaphane », telles les héroïnes d'Edgar Poe [19], pour obéir aux pulsions du vouloir-vivre de l'espèce [20]; et Maurice de Trênes [21], tout jeune homme imprégné de romantisme, comme l'était le jeune Mirbeau lui-même [22], qui se révèle

dangereusement « absolutiste » en amour [23], et dont la passion possessive s'avive et s'irrite de ne jamais connaître de satisfactions charnelles : « De ce choc de deux forces contraires, aucune harmonie et aucun bonheur ne pouvaient naître », nous annonce le narrateur, qui rédige son récit après le dénouement de la tragédie. Mais la vie n'a que faire de ces avertissements trop tardifs, et une relation privilégiée ne s'en noue pas moins entre eux, premier « malentendu » d'une longue série : elle est la résultante, d'un côté, de « l'inassouvissement moral » d'une femme encore jeune, à la recherche de sensations éthérées que le « monde » cancanier et superficiel ne saurait lui offrir, et, de l'autre, de l'admiration toute romantique que le jeune homme voue à une femme d'un autre temps, d'autant plus fascinante à ses yeux qu'elle est foncièrement différente des créatures mondaines, artificielles et puériles, qui hantent les salons parisiens — telle cette Pavonès au nom emblématique [24]. À partir de cet instant, entre ces deux êtres qui, malgré leur rapprochement et leurs causeries, n'en demeurent pas moins une « énigme » l'un pour l'autre, c'est une succession de frustrations douloureuses et de blessures qui, à peine cicatrisées, se rouvrent, à la faveur de quelque nouveau malentendu, pour transformer en « torture » ce qui aurait été, dans un de ces romans à l'eau de rose dont Mirbeau se gausse [25], une liaison tendre, sereine et épanouissante.

Certes, la diaphane Ghislaine est prête à accorder à son soupirant pas longtemps transi une « amitié franche et sincère », chaste et maternelle, comme Mme de Mortsauf à Félix de Vandenesse, dans *Le Lys dans la vallée* [26]. Mais il ne saurait s'en contenter bien longtemps : il ne comprend en effet « que l'amour absolu et réciproque », sans commune mesure avec une vulgaire amitié, et son tempérament exige de surcroît des satisfactions qui lui sont obstinément refusées, de sorte qu'il finit par « trouver ridicules les grâces décentes de Ghislaine, ses délicatesses d'honnête femme ». Et puis, surtout, son amour-propre est blessé — comme dans les romans « nègres » précédents, l'amour-propre se révèle un ingrédient dangereux de ce sentiment profondément égoïste qu'on a accoutumé d'appeler « l'amour » tout court — et il a bien du mal à admettre qu'elle lui donne si peu, pense-t-il, en échange du don total qu'il croit présomptueusement lui faire de sa vie. De fait, à cause de la

différence d'âge et du qu'en dira-t-on, Ghislaine ne saurait envisager le mariage; et, à cause de son imprégnation janséniste, aussi mortifère que l'imprégnation luthérienne de Julia Forsell [27], elle n'envisage même pas une liaison extraconjugale, qui ne serait qu'une « déchéance » à ses yeux d'« honnête femme ».

Deux individus raisonnables arrêteraient là les frais et se contenteraient d'une solide amitié, ou bien s'éloigneraient peu à peu l'un de l'autre sans plus de complications, cherchant, chacun de son côté, des satisfactions qui leur sont interdites lorsqu'ils se retrouvent ensemble. Mais la raison n'a que faire au royaume des sentiments [28]… Il s'avère que Maurice trouve masochistement « une sorte de contentement farouche dans la privation volontaire », et que Ghislaine, de son côté, « ferme les yeux pour ne pas voir, pour ne pas renoncer à l'âme délicate et tendre qu'elle croyait avoir devinée ». De « malentendus » en « aveuglement » volontaire, ils sont alors condamnés à un perpétuel inassouvissement et à une accumulation de rancunes qui les rendent tous deux fort malheureux. Cette disharmonie foncière de leurs tempéraments et de leurs exigences, conditionnées par leur éducation et leur culture, est aggravée par les pièges dressés par le romancier-destin qui tire les ficelles, à l'instar de Balzac [29], substitut du dieu omnipotent des vieilles religions : d'une part, la fausse nouvelle de la mort de Maurice de Trênes, qui est en réalité prisonnier en Allemagne [30]; et, d'autre part, les malentendus engendrés par les manœuvres de trois témoins qui, pour des mobiles fort différents, contribuent inconsciemment à nouer le drame, puis à l'envenimer : le philosophe spiritualiste Fresnau, au corps disgracié, platoniquement et silencieusement amoureux de la duchesse de Saverdun, à laquelle, sans même qu'elle s'en rende compte, l'attache une « harmonie mystérieuse », s'emploie bien à la protéger comme il peut, mais comme il ne se permet pas pour autant de nuire à son ami et de trahir sa confiance, il est confronté à des dilemmes déchirants et ne parvient pas à prévenir ce qu'il craint; la confidente de Ghislaine, Aurélie de Lésiade, par simple curiosité intellectuelle, et pour connaître « le mot de l'énigme », entreprend une expérience qui va se révéler fatale; quant à l'ancien ministre vieillissant, de Coursan, il attend patiemment son heure, et, dans le cadre d'une stratégie matrimo-

niale élaborée à froid, il tâche d'écarter un rival et de ruiner sa réputation aux yeux de la proie sur qui il a jeté son dévolu.

Ces interventions en ordre dispersé précipitent la ruine de Ghislaine : car, après s'être « donnée tout entière » à celui qu'elle croyait mort héroïquement à la guerre, sans avoir pu « se reprendre » une fois qu'elle a appris la vérité, elle éprouve désormais « un désir frénétique de le revoir », lors même que, tardivement mûri et désormais détaché, il poursuit loin d'elle sa carrière diplomatique et que, prêt à passer « les compromis de la vie », c'est-à-dire en l'occurrence à se ranger bourgeoisement, il caresse des projets matrimoniaux avec une jeune fille au nom doublement emblématique de Béatrix [31] de Leuven. Elle se met alors à aimer, alors qu'il n'est plus temps, avec toute l'ardeur d'un tempérament trop longtemps refoulé, et avec tout l'aveuglement d'une passion obsédante qui la pousse à « s'acharner à la poursuite » d'un amour défunt, qu'elle s'obstine à croire encore « vivant ». La deuxième partie du roman constitue une exploration des méandres de cette âme déchirée et évoque les efforts pathétiques de cette femme aimante, mais essentiellement « honnête », pour renouer les fils d'un passé révolu, pour faire revivre un sentiment éteint, dont un éclair de désir ou une foucade de vanité ne parviennent à camoufler la disparition que parce qu'elle consent, une nouvelle fois, à s'aveugler. La déréliction, le dépérissement volontaire et la mort sont le prix qu'elle devra payer [32] pour ne pas avoir vibré au même moment que Maurice, pour avoir été, selon ses propres termes, « obstinée » et « orgueilleuse », lorsqu'il aurait fallu s'abandonner, et « aveugle », lorsqu'il aurait fallu faire preuve de lucidité face à toutes les preuves évidentes du désamour de Maurice : « Je devais être punie », conclura-t-elle, avec un sentiment de culpabilité chevillé à l'âme, avant de s'éteindre, solitaire, minée par un mal inguérissable — comme l'Ellénore d'*Adolphe,* comme Mme de Couaën dans *Volupté*, comme Mme de Mortsauf du *Lys dans la vallée.* Il n'y a pas et il ne saurait y avoir d'amour heureux…

Mais Ghislaine est-elle aussi coupable qu'elle se l'imagine rétrospectivement ? N'est-elle pas plutôt la pitoyable victime de la fatalité qui naît de la convergence entre les « lois de sa nature » et les multiples malentendus manigancés par l'ironie de la vie [33] ?

N'est-elle pas au contraire l'incarnation même de l'innocence, que son honnêteté et sa délicatesse condamnent par avance, comme Geneviève Mahoul et Sébastien Roch [34], dans l'hypocrite société du Second Empire, en proie au « matérialisme outré des désirs »? Reste qu'on est en droit de se demander si elle n'est pas, malgré tout, fondée à se reconnaître une part de responsabilité et à ne voir dans son malheur d'autre « fatalité » que celle de son propre « caractère ». Car, tout en lui accordant sa tolstoïenne « pitié douloureuse », Mirbeau-Forsan ne manque pas de souligner son immatérialité, c'est-à-dire le symptôme d'un refus névrotique et contre-nature, stigmatisé par l'abbé Jules [35], de l'instinct sexuel qui exprime le vouloir-vivre épars dans la nature. À force de réprimer ses pulsions, de se soumettre à d'absurdes convenances, de s'interdire des actions qu'elle juge « dégradantes », alors qu'elles seraient au contraire indispensables à son épanouissement, et de voir une « déchéance » dans le don de son corps à celui qu'elle aime, n'est-elle pas effectivement l'artisan de son propre malheur? N'a-t-elle pas obéi au principe de mort plutôt qu'au principe de vie? Comme si l'honnêteté avait fini par étouffer en elle les instincts de la femme; comme si, oblitérant son corps et niant sa mission naturelle de perpétuer l'espèce, elle n'était plus qu'une âme — ou qu'un « ange », comme Mme de Mortsauf…

Une nouvelle fois le romancier met en cause une morale chrétienne compressive, qui fait du plaisir un péché, du désir une tentation diabolique à refréner, de la souffrance une mortification expiatrice, et du sacrifice une élévation spirituelle qui ouvre la porte des cieux [36]. Il ne prêche pas pour autant une morale laxiste et une sexualité débridée : à l'instar de l'abbé Jules, et sous « l'empreinte » [37] de ces « pourrisseurs d'âmes » que sont les jésuites, il aura toujours tendance à y voir « une cochonnerie » [38]; et, dans *La Duchesse Ghislaine,* il ne ménage pas son admiration pour sa pitoyable héroïne, qui a eu le courage de s'isoler moralement d'une époque où l'on cultive indifféremment tous les « désirs » et où les véritables valeurs sont bafouées. Il n'en est pas moins vrai que la réaction de la duchesse, si juste qu'elle soit dans son principe, se révèle excessive et mortifère dans ses effets. N'existerait-il donc pas un juste milieu entre le laxisme sans principe et la rigidité du christianisme, entre « le matérialisme outré

des désirs » et le sacrifice de ses pulsions naturelles? La vie n'impose-t-elle pas des « compromis » indispensables à tout équilibre, comme l'affirmera Lucien Garraud dans *Les affaires sont les affaires*? Malheureusement l'« absolutisme » de la passion du jeune et romantique Maurice s'y refuse, et tout autant l'« absolutisme » spiritualiste de Ghislaine ou de Fresnau.

Ce difficile équilibre et ces indispensables compromis, tous les personnages des romans de Mirbeau les chercheront, à l'instar du romancier lui-même dans sa propre vie, mais sans jamais parvenir à les définir en théorie, ni à les mettre en pratique. De *L'Abbé Jules* à *Dingo,* le conflit entre la nature et la culture, entre les exigences de l'individu et les nécessités de l'ordre social, entre les pulsions de vie et les forces de refoulement, sera au centre de ses préoccupations et au cœur des déchirements de ses personnages en quête d'équilibre et d'harmonie. Or, précisément, on trouve, dans les dernières lignes de *La Duchesse Ghislaine,* une belle formule, typiquement mirbellienne [39], qui, à défaut de conseils pratiques, semble du moins fixer un objectif éthique : « Le bonheur n'existe que dans l'harmonie de l'être moral. » Cette harmonie idéale n'a évidemment rien à voir avec « l'harmonie préétablie » de Leibniz dont s'est gaussé Voltaire, et à laquelle pense peut-être le philosophe spiritualiste Fresnau, car, loin d'être l'œuvre d'une divinité omnipotente et omnisciente, elle ne peut résulter que d'un effort volontaire et rationnel de l'individu pour adapter lucidement sa vie à son propre « caractère » et aux « lois de sa nature », c'est-à-dire, dans une perspective résolument déterministe, au produit de la combinaison de ses « instincts » et de son histoire personnelle dans un « entourage » donné, à un moment donné. Quand les forces de compression de la société parviennent à « écraser l'individu » et à le réduire à l'état de « croupissante larve » [40], il n'est évidemment plus possible pour lui d'être « adéquat à soi-même » [41] et de préserver l'harmonie de son être moral : à lire Mirbeau, il semble bien que ce soit malheureusement le cas de la grande majorité des hommes, car rares sont ceux qui résistent et échappent à cette *éducastration* programmée. Quand, au contraire, l'individu, à l'exemple du véritable artiste, est doté d'une personnalité suffisamment forte pour résister au conformisme du milieu social, pour trouver en lui-même l'énergie de

suivre sa propre voie, pour fixer seul les objectifs à atteindre et pour se donner les moyens de les réaliser, au risque d'être marginalisé, voire de passer pour fou, comme Tolstoï [42], l'harmonie morale est envisageable. Mais elle implique une ascèse si douloureuse [43] et des efforts à renouveler si souvent et si durablement que la plupart des hommes qui la recherchent sont condamnés à échouer, comme le misérable et frénétique abbé Jules. Pour sa part, la duchesse Ghislaine n'est certes pas une larve, à la différence de ces êtres grotesques ou pitoyables dont fourmille toute l'œuvre de Mirbeau, mais elle n'est pas non plus une artiste créatrice qui serait dotée des moyens d'affirmer son identité : elle n'est qu'une femme exigeante et déchirée, suffisamment consciente des tares du milieu auquel elle appartient pour tenter de mettre en œuvre une espèce d'« isolation morale », mais trop incapable d'un « sentiment exclusif » qui donne un sens à sa vie et qui lui confère en même temps la « confiance nécessaire à sa vitalité ». Ce diagnostic est formulé par le narrateur dès le chapitre liminaire et constitue donc aussi, du même coup, un pronostic : dès lors, comme l'écrira souvent la fataliste Célestine du *Journal d'une femme de chambre,* ce qui devait arriver arriva…

Par l'exemple de la duchesse de Saverdun, Mirbeau semble bien faire sienne une éthique humaniste et matérialiste, au sens philosophique du terme [44], qu'il développe parallèlement, depuis l'automne 1884, dans ses *Chroniques du Diable* de *L'Événement* [45]. Puisqu'il n'est décidément pas possible de vivre « dans le ciel » — thème qu'il développera dans le roman portant ce titre —, puisque l'absolu n'est pas dans la vie et que sa quête, à l'expérience, s'avère mortelle [46], sachons nous contenter du relatif, et tâchons de trouver, entre les exigences de nos sens et de notre esprit et celles de la société qui a façonné nos représentations des choses, des compromis intelligents qui sauvegardent « l'harmonie de notre être moral » et préservent nos chances de bonheur. Belle leçon implicite de lucidité, empruntée à Stendhal.

En même temps qu'il nous incite à élaborer notre propre éthique à la lecture de la tragédie qu'il nous a concoctée pour notre réflexion, Mirbeau-Forsan nous présente une analyse des intermittences du cœur [47] qui, par-delà le modèle stendhalien, semble bien présager celle de Marcel Proust [48]. Il apparaît en

effet que le sentiment amoureux n'a rien à voir avec l'image idéalisée et dangereusement mythifiée qu'en donne la littérature de consommation courante et à laquelle la plupart des êtres humains continuent de se raccrocher, en guise de consolation. Bien loin d'être un bloc compact, uniforme, inébranlable, et digne en tous points de l'admiration des foules, il apparaît au contraire complexe, fait de pièces et de morceaux, traversé de contradictions, fluctuant, éphémère et, pour finir, foncièrement égoïste… Quand on l'examine de près, voire au microscope, comme André Gide le dira de Proust, on découvre en effet qu'il est constitué d'une foule d'ingrédients, pas toujours ragoûtants, d'ailleurs — par exemple, l'amour-propre —, dont le dosage varie d'un moment à l'autre et qui sont éminemment transitoires. La tragédie de « l'amour » ne se réduit donc pas à l'inassouvissement, à la dépossession de soi et aux « tortures » et aux ravages qui s'ensuivent, comme *Le Calvaire,* après *La Belle Madame Le Vassart,* va en apporter une nouvelle illustration. Elle vient aussi de ce que, dans un couple qui s'aime, ou du moins qui se l'imagine, en réalité les deux « amoureux » ne se retrouvent jamais sur la même longueur d'ondes — comme *Les Amants* le confirmera, sur le mode farcesque [49] : loin de n'être qu'une regrettable exception, le malentendu est la règle [50]. Même lorsqu'il arrive, presque miraculeusement, qu'ils éprouvent ensemble un sentiment qui ne soit pas une simple illusion, ou une grossière et grotesque duperie, comme dans *Les Amants,* il ne saurait résister à l'épreuve du temps et aux assauts de deux égoïsmes dressés l'un contre l'autre. Chaque individu est condamné à poursuivre sa propre trajectoire, sans qu'aucune nouvelle rencontre avec l'être « aimé » ait la moindre probabilité de se reproduire. L'homme et la femme sont deux planètes radicalement étrangères l'une à l'autre et séparées par un « infranchissable abîme » [51]. « L'amour » prétend bien jeter, par-dessus cet abîme, un pont qui permette de rétablir la communication [52]; mais ses fondations sont dérisoirement fragiles, et il finit inexorablement par craquer… Cette conception pré-proustienne de l'amour est démystificatrice et extrêmement pessimiste, mais ô combien moderne!

Ce n'est pas le moindre mérite de Mirbeau que de l'avoir illustrée dans ce beau roman, où l'émotion et l'analyse intellectuelle

font si bon ménage; et ce n'est pas le moindre paradoxe de cette œuvre nourrie des modèles du passé, et où la négritude jette ses derniers feux, que d'anticiper ainsi sur l'avenir.

Pierre Michel

Notes

1. Sur Dora Melegari, voir notre introduction à *Dans la vieille rue,* sur le site des Éditions du Boucher. [Retour]

2. Sur ce sujet, voir notre préface « Mirbeau & la négritude » p. 3. [Retour]

3. « Le Manuel du savoir écrire », *Le Figaro,* 11 mai 1889 (article recueilli dans les *Combats littéraires* de Mirbeau). [Retour]

4. On pourrait aussi penser à *Béatrix,* de Balzac. Pour le détail de ces rapprochements, voir notre introduction au roman, reproduit en annexe du tome III de notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris, 2001. [Retour]

5. Roman paru en 1883 sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne et recueilli en annexe du tome I de l'*Œuvre romanesque* (il est également disponible sur le site des Éditions du Boucher). [Retour]

6. Lucien Leuwen est le héros d'un roman inachevé de Stendhal, qui a été publié après sa mort sous le titre *Le Chasseur vert,* en 1855. C'est seulement en 1894 que Jean de Mitty en publiera une nouvelle édition, plus complète, mais fautive, sous un nouveau titre qui restera : *Lucien Leuwen.* [Retour]

7. En 1883, Mirbeau parlait aussi d'Arthur Rimbaud comme d'un « poète inconnu, et qui avait du génie, pourtant » (« Les Sœurs de charité », *Le Gaulois,* 9 mars 1883) : autre exemple de sa prescience. [Retour]

8. En 1885, il écrit en effet que Stendhal est « un grand incompris » et fait partie de « ces artistes prédestinés à n'être appréciés que des esprits supérieurs » (« Les Portraits du siècle », *La France,* 23 avril 1885; *Combats esthétiques,* tome I, Librairie Séguier, Paris, 1993, p. 155). [Retour]

9. « Une collection particulière », *La France,* 3 octobre 1884 (*Combats esthétiques,* tome I, *loc. cit.*, p. 56). Le 8 décembre 1884, il parle de ses « visions profondes » (*ibidem,* p. 88), le 23 avril 1885 de ses « impressions de vie profonde » (*ibid.*, p. 155), le 16 juin 1886 de nouveau de « visions profondes » (*ibid.*, p. 299). Le 1er mai 1885, il fait aussi référence à sa théorie de la cristallisation amoureuse (*ibid.*, p. 160). [Retour]

10. *Crime et châtiment* a été traduit en 1885, *L'Idiot* le sera en 1887. *L'Abbé Jules* (1888) sera écrit sous l'influence de *L'Idiot* et sera le premier roman dostoïevskien de notre littérature. [Retour]

11. Dans *Le Calvaire,* l'influence de Dostoïevski se combinera à celles de Barbey d'Aurevilly et d'Edgar Poe : les réminiscences littéraires seront donc loin d'avoir disparu, bien que, pour la première fois, Mirbeau signe sa copie romanesque. [Retour]

12. Sur l'évolution de Mirbeau et son dépassement progressif du roman « réaliste » du XIXe siècle, voir notre préface « Mirbeau romancier », dans le tome I de l'*Œuvre romanesque.* [Retour]

13. Comme *Dans la vieille rue, La Maréchale* et *Sébastien Roch,* c'est l'émouvante histoire d'un « sacrifice inutile ». Comme *Sébastien Roch,* c'est « le meurtre d'une âme » : non pas de l'âme d'un adolescent violé par un jésuite, mais de celle d'« une femme pure et tendre », mal adaptée à la brutalité de la société moderne, qu'un jeune homme, de douze ans son cadet, s'est employé à « faire tomber », plus par vanité que par fidélité à un amour déjà mort. Comme *Le Calvaire* et *L'Écuyère,* ce sont des variations sur les tortures de l'amour et sur l'impossibilité, pour l'homme et la femme, de se rejoindre et de vibrer à l'unisson. Toutes ces œuvres développent une vision très noire de la condition humaine et de l'amour. [Retour]

14. « Chacun obéit fatalement à son tempérament », « La Tristesse de M. Boulanger », *La France,* 23 avril 1885 (*Combats esthétiques,* tome I, *loc. cit.*, p. 152). Dix ans plus tard, à propos de *L'Armature,* de l'ami Paul Hervieu, Mirbeau écrira que « l'être humain » y est « aux prises avec les engrenages de ses passions, de ses instincts, et les fatalités de son milieu social » : il retrouvera alors, dans les romans d'Hervieu, le ressort dramatique et le déterminisme des romans de ses débuts. [Retour]

15. Roman paru en 1885 et recueilli dans le tome II de l'*Œuvre romanesque* (et disponible sur le site des Éditions du Boucher). [Retour]

16. Sur la dénonciation du « poison religieux », voir ses *Combats pour l'enfant,* Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, notamment le chapitre VIII. Voir aussi son émouvant roman de 1890, *Sébastien Roch* (tome I de l'*Œuvre romanesque* ; disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher). [Retour]

17. Une « histoire » est un récit à deux personnages principaux liés par le sentiment amoureux, avec ses vicissitudes : le modèle en est *Manon Lescaut,* de l'abbé Prévost. Plus récemment, *Fanny,* d'Ernest Feydeau, et *Sapho,* d'Alphonse Daudet, relèvent de ce genre romanesque. *Le Calvaire* sera aussi une « histoire », comme l'était déjà *Jean Marcellin,* roman « nègre » paru en 1885. [Retour]

18. Il est à noter que Saverdun est un chef-lieu de canton de l'Ariège, où Mirbeau a passé vingt et un mois, de la fin mai 1877 à la fin janvier 1879. Dans *Le Calvaire,* auquel Mirbeau travaille au même moment, Juliette Roux est originaire d'une ville de l'Est, Liverdun, où l'ancien préfet de l'Ariège et ancien patron de Mirbeau, Lasserre, possédait des forges, et dont le nom constitue comme un écho de Saverdun : cet écho ne serait-il pas un des cailloux que le « nègre », frustré des sa paternité littéraire, a pris plaisir à semer, tel le petit Poucet, à destination des limiers de la littérature présents et à venir ? [Retour]

19. Mirbeau a pastiché Edgar Poe — pastiche avoué dans le sous-titre — dans l'un des premiers contes parus sous son nom, « La Chanson de Carmen », *Le Gaulois,* 21 août 1882 (recueilli dans notre édition des *Contes cruels,* Les Belles Lettres, Paris, 2000, tome I, pp. 259-265). [Retour]

20. Pour Schopenhauer, dont l'influence est considérable sur le second dix-neuvième siècle en général et sur Mirbeau en particulier, l'amour est un piège tendu par la Nature en vue d'assurer la perpétuation de l'espèce. [Retour]

21. Son prénom n'est pas sans faire penser à l'Amaury de *Volupté.* [Retour]

22. Voir notamment ses premières lettres à son ami Alfred Bansard des Bois, dans le tome I de sa *Correspondance générale* (L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003). Mais il lutte contre cette imprégnation romantique, de peur de trop souffrir, et recourt volontiers à l'humour et à l'autodérision en guise d'antidote. [Retour]

23. Dans sa grande comédie de 1903 *Les affaires sont les affaires* (tome II du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003), Germaine Lechat sera également absolutiste, et son amant Lucien Garraud, qui a les pieds sur terre, la mettra en garde contre le danger de son intransigeance (acte II, scène V). [Retour]

24. *Pavone* signifie « paon » en italien. Mirbeau mettra en scène des paons dans deux de ses romans à venir : *Dans le ciel* et *Le Jardin des supplices* (disponibles sur le site des Éditions du Boucher). [Retour]

25. Par exemple, dans un article au titre ironique, « La Puissance des lumières », *L'Écho de Paris,* 28 décembre 1888 (recueilli dans ses *Combats littéraires* — à paraître). [Retour]

26. Dans *Ce qui ne meurt pas,* de Barbey d'Aurevilly, M[me] de Scudemor, veuve comme Ghislaine, se croit aussi incapable d'aimer et tente aussi, pendant longtemps, de décourager la passion de son jeune amoureux. [Retour]

27. Dans *L'Écuyère,* roman paru en 1882 sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne (tome I de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau; disponible sur le site des Éditions du Boucher). [Retour]

28. Sur les insuffisances de la raison pour le romancier, voir Pierre Michel, « Mirbeau et la raison », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, 1999, pp. 4-31. [Retour]

29. Balzac prétendait faire concurrence à l'état civil, c'est-à-dire à Dieu lui-même; et sa *Comédie humaine* rivalisait avec la *Divine comédie.* [Retour]

30. On peut penser à la fausse nouvelle de la mort de Thésée, qui déclenche l'enchaînement tragique, dans la *Phèdre* de Racine. Sur un autre plan, on trouvait déjà des échos de *Phèdre* dans *La Belle Madame Le Vassart,* roman « nègre » de 1884 (tome II de l'*Œuvre romanesque*; disponible sur le site des Éditions du Boucher). [Retour]

31. Le prénom, associé au nom stendhalien, rappelle naturellement le roman de Balzac *Béatrix.* Le romancier s'amuse visiblement à multiplier les clins d'œil aux lecteurs. [Retour]

32. Tous les romans « nègres » traitent du prix élevé que doivent payer les innocents sacrifiés. Voir notamment *Dans la vieille rue.* [Retour]

33. C'est cette ironie de la vie, omniprésente dans les romans et les contes de Mirbeau, qui fait que les choses ne se passent jamais comme les pauvres humains, dans leur ridicule présomption, ont cru le programmer, comme si un malin génie s'amusait à se moquer d'eux, à déjouer leurs ruses, à frustrer leurs attentes, voire à les torturer sadiquement, sans qu'ils aient pour autant, devant un ciel vide, la mince consolation de cracher sur les dieux morts et de se révolter contre des tortionnaires absents. C'est cette ironie « sadique » de la vie, par exemple, qui leur impose des sacrifices douloureux qui, pour finir, s'avèrent pathétiquement inutiles. Le sacrifice de la duchesse Ghislaine rappelle celui de l'écuyère Julia Forsell, celui de Geneviève Mahoul, de *Dans la vieille rue* (tome II de l'*Œuvre romanesque*), et annonce celui de Sébastien

Roch, dans le roman homonyme de 1890 (tome I de l'*Œuvre romanesque,* disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher). [Retour]

34. Il est à noter que, dans *Sébastien Roch,* à propos du héros éponyme, Mirbeau parlera de nouveau d'« âme délicate », d'« honnêteté » et d'« équilibre moral ». [Retour]

35. « Parce que, dès que j'ai pu articuler un son, on m'a bourré le cerveau d'idées absurdes, le cœur de sentiments surhumains. J'avais des organes, et l'on m'a fait comprendre en grec, en latin, en français, qu'il est honteux de s'en servir… On a déformé les fonctions de mon intelligence, comme celles de mon corps, et, à la place de l'homme naturel, instinctif, gonflé de vie, on a substitué l'artificiel fantoche, la mécanique poupée de civilisation », *L'Abbé Jules,* chapitre III de la deuxième partie (*Œuvre romanesque,* tome I, p. 471). [Retour]

36. Le jansénisme de la duchesse de Saverdun ne fait évidemment qu'aggraver ces effets mortifères de la morale chrétienne. Comme par hasard, le château de Saverdun, dans l'Ariège, était une place forte des calvinistes, très proches des jansénistes en matière de prédestination et de morale. [Retour]

37. Le mot, qui apparaît dans *Sébastien Roch,* servira de titre au premier roman d'Édouard Estaunié publié en 1896, *L'Empreinte,* qui dénoncera aussi l'éducation jésuitique. [Retour]

38. *L'Abbé Jules, loc. cit.*, p. 470. [Retour]

39. On retrouvera une formule voisine dans un des plus célèbres articles de Mirbeau, « Palinodies » : « L'harmonie d'une vie morale, c'est d'aller sans cesse du pire vers le mieux » (*L'Aurore*, 15 novembre 1898; *L'Affaire Dreyfus,* p. 160), et aussi dans son roman inachevé, *Un gentilhomme,* où le narrateur écrit que le secrétaire particulier doit « penser pour le compte d'un autre […], vivre ses incohérences, ses fantaisies, ses passions, ses vertus ou ses crimes qui, presque toujours, sont l'opposé de vos incohérences à vous, de vos fantaisies, de vos passions, de vos vertus ou de vos crimes, lesquels constituent, pourtant, la raison unique, l'originalité, l'harmonie de votre être moral » (*Œuvre romanesque,* tome III, p. 890; disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher). [Retour]

40. L'expression apparaît dans *Dans le ciel* (tome II de l'*Œuvre romanesque,* p. 51). [Retour]

41. *Dans le ciel, loc. cit.*, p. 52. [Retour]

42. Voir l'article intitulé « Un fou » que Mirbeau consacre à Tolstoï, dans *Le Gaulois* du 2 juillet 1886 (recueilli dans ses *Combats littéraires*). [Retour]

43. Sur l'ascèse de l'artiste selon Mirbeau, voir la préface des *Combats esthétiques,* pp. 20-22, et *Dans le ciel,* qui traite précisément de la tragédie de l'artiste. [Retour]

44. Sur ce sujet, voir l'article de Pierre Michel, « Le Matérialisme de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 292-312. [Retour]

45. Sur les *Chroniques du Diable,* voir la communication de Pierre Michel dans les Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, et l'anthologie parue en 1994 aux Annales littéraires de l'Université de Besançon. [Retour]

46. Le peintre Lucien, de *Dans le ciel,* inspiré de Vincent Van Gogh, en fera à son tour la tragique expérience. [Retour]

47. L'adjectif « intermittent » est employé à trois reprises. [Retour]

48. On en trouvait déjà une illustration dans un roman de 1884 signé Alain Bauquenne, *La Belle Madame Le Vassart* (reproduit en annexe du tome II de l'*Œuvre romanesque,* et disponible sur le site des Éditions du Boucher). [Retour]

49. Saynète recueillie dans le tome IV de notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau. [Retour]

50. Dans une farce telle que *Scrupules* (recueillie également dans le tome IV de son *Théâtre complet*), Mirbeau démontrera de même que l'injustice est inscrite au cœur même de la loi, et non seulement dans les prétendues « bavures » : elle est la règle, non l'exception. [Retour]

51. « Vers le bonheur », *Le Gaulois,* 3 juillet 1887 (*Contes cruels*, tome I, *loc. cit.*, p. 122). Le titre de ce conte, rédigé par Mirbeau au lendemain même de son mariage avec Alice Regnault, est évidemment ironique et en dit long sur sa lucidité désespérée. [Retour]

52. Un autre conte de Mirbeau, illustrant l'incommunicabilité entre les sexes, s'appelle précisément « Le Pont » (*Le Journal*, 26 mai 1895 ; *Contes cruel*, *loc. cit.*, tome II, pp. 113-117). [Retour]

Avertissement de Forsan

L'histoire qu'on va lire est une histoire vraie.

Elle a été écrite, afin d'obéir à la volonté d'une personne qui n'est plus.

Tiré des souvenirs exacts d'un témoin impartial et de la correspondance même des principaux personnages, ce récit est, dans ses péripéties étranges, conforme à la réalité.

Des raisons de convenance et de discrétion ont imposé à l'auteur certaines nécessités. Il a dû transposer des événements trop connus, glisser sommairement sur quelques-uns d'entre eux. Mais ces concessions faites aux égards et à l'amitié n'ôtent rien à la valeur de la déclaration qui précède.

La duchesse Ghislaine n'est pas une personnalité fictive, idéalisée par une plume indulgente; — elle a vécu — elle a été aimée; — ses amis la reconnaîtront peut-être. Ceux qui n'ont pas pu l'apprécier vivante, seront sympathiques à cette douce physionomie de rêveuse, que la contemplation a fait vivre, que la réalité a brisée [1].

FORSAN

1. Interviewé par Paul Gsell vingt et un ans plus tard (1907), Mirbeau dira que le roman a pour mission d'« évoquer les efforts des individus pour réaliser leurs rêves de bonheur, [de] montrer les défaillances, les contradictions de leur nature, la détestable tyrannie qu'exerce sur eux une société hypocrite et criminelle » (*La Revue,* 15 mars 1907, p. 218). Les romans rédigés comme « nègre » au début de sa carrière, et notamment *La Duchesse Ghislaine,* remplissent précisément cette mission.

I

— Vous parlez de l'amour, comme un aveugle des couleurs, sans en comprendre la réalité. Ne vous en déplaise, ma chère, vous auriez dû naître à l'Hôtel de Rambouillet [1] et apprendre à épeler sur les genoux de Catherine de Vivonne [2]. Puis avec ce goût d'aventures guerrières qui animait les femmes d'alors, vous seriez devenue une des romanesques héroïnes de la Fronde, quitte, dans votre vieillesse, à passer au jansénisme [3] et à discuter la question de la grâce avec les plus savants évêques de France.

— Suis-je donc aussi démodée que cela, Aurélie ?

1. Hôtel situé à Paris, rue Saint-Thomas du Louvre, où se réunissaient précieux et précieuses au milieu du XVIIe siècle.

2. Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet (1588-1665), s'est fait connaître sous les pseudonymes d'Arthénice et de Rozelinde ; elle réunissait des précieux, des savants et des gens d'Église dans son hôtel de Rambouillet. Elle a été chantée sous le nom de Cléomire dans *Le Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry. Ces allusions aux précieux ne sont probablement pas fortuites. D'abord, parce que Ghislaine, en s'interdisant toute satisfaction charnelle, est bien l'héritière des précieuses, chantres de l'amour platonique et « quintessencié ». Ensuite, parce qu'il n'est pas interdit de voir dans *La Duchesse Ghislaine* une espèce d'illustration de la fameuse *Carte du Tendre,* qui figurait dans la *Clélie* de Mlle de Scudéry : on y voyait représentés les différents chemins qui, de Nouvelle Amitié, conduisent à la Mer Dangereuse de l'amour, en passant soit par le fleuve de l'Inclination, soit par celui de l'Estime, soit par celui de la Reconnaissance, et à condition d'éviter, d'un côté, la mer d'Inimitié et, de l'autre, le lac d'Indifférence — où sombrera précisément l'amour de Maurice.

3. Ce « jansénisme » qui est en elle à son insu va jouer, pour Ghislaine, le même rôle mortifère que le luthéranisme pour Julia Forsell, dans *L'Écuyère.*

— Démodée n'est pas un mot poli. Vous êtes quintessenciée. Voyons, Ghislaine, avouez-le. Quoi!... Vous froncez le sourcil?... Préférez-vous que je vous compare à une de ces châtelaines des temps gothiques qui faisaient bâtir des cathédrales et accompagnaient leurs époux aux croisades? Vous en avez le nom et le port, mais avec plus de mouvement dans l'esprit et moins de naïveté dans le cœur. La Renaissance est trop païenne pour vous, le dix-huitième siècle trop badin... Quant au dix-neuvième...

— Eh bien, demanda celle que l'on venait d'appeler Ghislaine, ne puis-je y occuper la plus petite place?

— Je ne vois pas trop... Cependant, oui... Au fait, sans vos convictions politiques, vous auriez pu être une femme de mil huit cent trente, qui aurait cru au parlementarisme et tenu un salon doctrinaire.

— Mais, reprit son interlocutrice, à quel propos, chère amie, cette revue des siècles écoulés?

— Simplement pour vous faire comprendre que vous appartenez à la race des femmes disparues. Vous n'êtes pas de votre époque; c'est le secret de votre malaise moral. Vous rêvez à des combinaisons de sentiments impossibles, vous aspirez aux sérieux dévouements, aux longues et respectueuses attentes...

— Vous vous trompez, Aurélie, je n'aspire à rien, je vis uniquement dans le souvenir et le regret du passé. Si Adrien avait vécu...

— Vous seriez parfaitement heureuse... C'est en quoi vous faites erreur, ma chère. Le duc était un homme charmant, mais vous aviez vingt-six ans quand vous l'avez perdu, aujourd'hui vous en comptez trente-deux! Croyez-moi, ce qui vous satisfaisait à ce moment-là, vous paraîtrait incolore maintenant que votre esprit a saisi toute la gamme des nuances. Ce travail s'accomplit à la trentième année, d'où je conclus que les femmes qu'on marie trop jeunes ne sauraient être responsables des malheurs futurs de leur ménage [1].

1. Entrée en matière *in medias res,* sous une forme dialoguée, affectionnée par Mirbeau, et qui contribue fortement à théâtraliser le roman.

La baronne Aurélie de Lésiade avait une façon précise d'énoncer ses théories, qui enlevait à ses interlocuteurs le courage de les discuter. Elle possédait sur toutes choses des idées fixes, bien à elle, nettes toujours, originales souvent, et y conformait la conduite de sa vie. Elle ne ressemblait à personne, et ce crime, le plus irrémissible de tous, lui aurait créé dans le monde une position difficile, si la clairvoyance redoutable de son esprit n'avait effrayé ses détracteurs, tandis que sa bonne grâce charmante contraignait ses amis à lui pardonner la vivacité de sa franchise. Elle s'était mariée tard et avait épousé un homme de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle. On ignora toujours ce qui décida ce mariage. Mlle Aurélie de Ribemont avait, jusque-là, obstinément refusé tous les partis qui s'offraient. On la croyait ambitieuse; quelques-uns affirmaient qu'elle ne se marierait jamais, qu'elle méprisait les hommes après les avoir trop clairement jugés. Quand elle annonça son choix, l'étonnement fut général! Le baron de Lésiade ne portait pas un grand nom, ne possédait pas une fortune considérable; il avait, en outre, des attaches dans le monde officiel, ce qui contrariait la famille de Mlle de Ribemont. Malgré son opposition, le mariage se fit, et la baronne Aurélie affirmait partout et toujours qu'elle ne s'était jamais repentie de son acte d'indépendance. Son attitude le prouvait; elle était parfaite pour M. de Lésiade, qu'elle appelait son meilleur ami. Aucune aventure galante n'occupait sa vie. Laide de visage, avec une taille de déesse et des mains célèbres, elle parlait de sa personne comme d'un épouvantail et avait coutume de dire que l'amour était un manque de dignité de la part des femmes laides, qui risquent toujours d'être accusées d'avoir fait naître l'occasion. Les hommes, en général, se le tenaient pour dit. Un seul, plus téméraire ou plus naïf que les autres, ayant osé un jour lui exprimer des espérances, elle l'avait si prestement et si ouvertement ridiculisé que l'histoire courait encore Paris.

On ne lui connaissait qu'une passion : la curiosité. Non la curiosité malsaine, mesquine ou malveillante, mais le désir de tout apprendre, de tout savoir. Ce besoin de sa nature l'avait poussée aux études les plus diverses. Mais comme la promptitude de son intelligence l'amenait rapidement à la compréhension des choses, elle ne s'y attardait jamais, et, une fois le point

élucidé, passait à un autre sujet d'investigation. Cette variabilité la sauvait de tout pédantisme monotone. Les sciences sociales l'occupèrent un instant, puis la politique avait eu son heure, mais rien ne l'intéressait comme l'être humain. Elle éprouvait de la volupté à fouiller une âme, à saisir les battements d'un cœur, à suivre les mouvements d'un esprit, à discerner, à travers ses contradictions, la logique d'une nature. On l'accusait souvent de manquer de sensibilité.

— Quelle erreur! répondait-elle. Personne ne tient à son prochain autant que moi. Je n'aime ni la chasse, ni la gloire, ni l'amour; je n'aime que lui.

Ce qui ne l'empêchait pas d'apercevoir ses faiblesses et ses vices et de les juger hautement.

Mme de Lésiade avait peu de goût pour la société des femmes. — Certains de leurs petits côtés l'impatientaient. Elle les prenait comme sujet d'étude, puis, l'horoscope tiré, les mettait au rebut avec ses livres de géologie et ses cahiers d'histoire. C'était un système qu'elle avouait d'ailleurs franchement, disant pour s'excuser : « Je suis comme Diogène, seulement je cherche une femme. Est-ce ma faute si je ne la découvre pas [1] ? »

Elle semblait cependant l'avoir trouvée dans la duchesse de Saverdun, car une fidèle amitié unissait leurs deux vies. Cette amitié n'était pas sans causer un certain étonnement dans le cercle de leurs intimes. Jamais deux natures plus diverses n'avaient vécu si rapprochées. La duchesse, rêveuse, romanesque, prenant tout au sérieux dans la vie, paraissait créée exprès pour exciter les sarcasmes de l'esprit railleur et positif de son amie. Il n'en était rien pourtant. À part quelques plaisanteries sur ses aspirations transcendantes, Aurélie entourait Mme de Saverdun d'une affection tendre et admirative. C'était la seule personne au monde qu'elle parût respecter.

Cette année-là elles étaient venues ensemble au bord de la mer et habitaient en commun. La duchesse avait amené avec elle

1. Allusion à l'anecdote selon laquelle Diogène, cherchait vainement un homme avec sa lanterne, en plein midi. La référence au philosophe cynique est révélatrice du projet démystificateur de l'œuvre mirbellienne. Sur ce point, voir l'introduction de *Dingo* (1913), et l'article de Pierre Michel, « Mirbeau le cynique », *Dix-neuf/Vingt*, n° 10, 2001.

ses deux fils et leur précepteur. C'étaient de grands garçons de douze à quatorze ans. L'aîné, Victor, turbulent et gai, ressemblait à son père. Le second, qu'on appelait Roger, possédait les yeux bleus de sa mère, mais sans leur clarté d'expression. Il y avait dans ce regard d'enfant des profondeurs troublantes, comme si l'avenir éblouissant et court qui lui était réservé et dont tout Paris se souvient, jetait déjà une ombre sur son jeune visage. Quant à la baronne Aurélie, elle n'avait point d'enfant et ne s'en attristait pas; une éducation à faire l'aurait forcée de surveiller son langage.

M. de Lésiade allait et venait entre Deauville et Paris, passait deux jours à la villa Sandor, puis repartait, laissant les deux femmes aux ressources de leur amitié. Elles vivaient à l'écart, ne se mêlant guère au mouvement de la plage, ne prenant qu'une part discrète aux plaisirs organisés par la coterie élégante. Celle-ci se composait d'hommes à la mode et de jeunes femmes fort lancées, très vives dans leurs allures, dont le genre déplaisait à la duchesse. Mme de Lésiade était moins absolue; cependant elle se conformait sans regret aux désirs de son amie et se renfermait volontiers dans les limites de leur cercle intime. Elles avaient retrouvé à Deauville quelques anciens habitués, des amis de Paris qui venaient passer leur soirée sur la terrasse de la villa Sandor. On y causait de toutes choses, librement, mais avec une mesure parfaite dans la parole et dans la pensée. Sauf quelques boutades de Mme de Lésiade, le ton de la causerie était plutôt sérieux, légèrement quintessencié, grâce à la duchesse, qui avait le goût de l'analyse sentimentale et qui ne craignait pas de séparer un fil en quatre.

Le salon des deux amies s'ouvrait sur une vaste terrasse, ayant vue sur la mer. Elles y passaient la seconde partie de la journée, après les heures chaudes. C'était là, qu'abritée sous une tente et se balançant sur un fauteuil à bascule, la baronne Aurélie passait en revue les siècles écoulés.

— Décidément nos réunions du soir tournent à la cour d'amour, où l'on ne résout, bien entendu, que les cas platoniques. Je crois que nous avons trouvé un nouvel adepte, ne vous semble-t-il pas, Ghislaine?

— Qui donc, chère?

— Le jeune homme que l'on nous a présenté hier.

— M. Maurice de Trênes? Il n'a pas dit un mot de la soirée…

— Oui, mais il a écouté et avait l'air très désireux de s'instruire dans la « doulce et docte science. » Et vous ne vous en êtes pas aperçue?… Voilà ce que j'appelle un manque d'observation et même de politesse envers un nouvel hôte. Je parie que vous ne l'avez seulement pas regardé!

Mme de Saverdun se mit à rire. Elle était fort distraite, on le lui reprochait souvent.

— Vous faites erreur, mon amie. Je l'ai si bien regardé que je pourrais vous donner une description exacte de sa personne. Il est aussi grand que M. de Lésiade, avec des cheveux foncés et des yeux qui m'ont paru bleus. Beaucoup de désinvolture dans la tournure, et puisque vous aimez les comparaisons, il ressemble à un portrait de Philippe de Champagne [1], qui se trouve au château de Saverdun [2]. Un mousquetaire gris, au profil fier…

— Je vois que vous l'avez consciencieusement examiné, répondit Aurélie, et c'est la première fois que cela vous arrive, ma chère. En général, vous ignorez l'air du visage de vos amis les plus intimes.

Elles se levèrent pour sortir. Mme de Saverdun avait amené ses chevaux, et, chaque jour, les deux femmes faisaient une promenade dans la forêt de Touques. Le grand bois romantique plaisait à la duchesse. En traversant une des avenues, elles se trouvèrent en face d'un groupe nombreux et bruyant. Des éclats de rire partaient en fusées à travers les taillis sombres; les jupes des femmes faisaient des taches claires sur la mousse verte. Les élégantes de Deauville étaient venues déjeuner dans le bois. La voiture de la duchesse cheminait lentement. Les ronces de la route entravaient la marche des chevaux. De part et d'autre on eut le temps de se regarder.

— Voici l'ancien régime qui passe! fredonna à demi-voix une blonde rieuse.

1. Philippe de Champaigne, ou de Champagne (1602-1674), peintre d'inspiration janséniste, chargé par Richelieu de très nombreuses décorations (Sorbonne, Val de Grâce, Saint-Germain l'Auxerrois); auteur de portraits de Louis XIII, de Richelieu et d'Anne d'Autriche.

2. Chef-lieu de canton de l'Ariège, à 15 kilomètres de Pamiers. Rappelons que Mirbeau a passé vingt mois en Ariège, de la fin mai 1877 à la fin janvier 1879.

Les hommes saluèrent. L'un d'eux s'avança de quelques pas, s'isolant du groupe général. C'était Maurice de Trênes; il suivit du regard la voiture qui s'éloignait. Une main frappa sur son épaule.

— Ne rêvez pas à la Chimère, ce serait peine perdue, mon ami!

Il se retourna et rencontra le regard plein d'expérience de M. de Coursan, celui qui, la veille, l'avait présenté à la villa Sandor.

— La Chimère! Qui? murmura Maurice déconcerté.

— Qui? Parbleu! Mme de Saverdun, répondit le vieux diplomate. Une femme exquise, mais qui raisonne trop sur l'amour pour jamais savoir aimer!

II

Mme de Lésiade avait deviné juste, Maurice était un adepte. Avec l'intimité rapidement croissante qu'autorise la vie des eaux, il devint un visiteur assidu du salon des deux amies. Le raffinement intellectuel et mondain de leurs habitudes d'esprit et de vie l'avait charmé et surpris comme une expérience nouvelle, une retraite mystérieuse qu'il aurait découverte, loin du monde frivole et bruyant où sa jeunesse l'avait conduit jusqu'ici. C'était le seul homme jeune de leur coterie. Il n'avait que vingt-deux ans, l'âge où l'on recherche le moins les plaisirs de l'esprit. Mais, soit par un goût inné de la bonne compagnie, soit parce qu'ayant commencé la vie trop tôt, il subissait une réaction momentanée, Maurice fuyait les ressources faciles que Deauville offre aux chercheurs de plaisirs, et régulièrement, chaque soir, apparaissait sur le balcon de la villa Sandor.

La baronne Aurélie lui donnait sa main à baiser. Elle l'avait pris en affection et l'accueillait en ancien ami, avec le ton confiant, la bonhomie enjouée qu'elle employait vis-à-vis de ceux qu'elle voulait gagner et qui étaient remplis de séduction chez cette femme mordante et railleuse. C'était comme une distinction particulière qu'elle accordait, une place à part qu'elle semblait donner dans son intimité. Ce piège tendu à la vanité humaine réussissait toujours et l'expérience des autres ne sauvait personne.

Mme de Saverdun, qui connaissait les tactiques d'Aurélie pour les avoir vues pratiquées souvent, lui demanda un jour, après le départ de leurs hôtes :

— Et votre nouveau sujet, cela marche-t-il?

— Qui? quoi?

— Mais Maurice! L'analyse est-elle complète?

Les deux femmes étaient seules dans l'appartement de la duchesse. C'était là que chaque soir, après avoir renvoyé leurs femmes, elles prenaient congé l'une de l'autre. Mme de Lésiade fronça le sourcil.

— Complète? Pas le moins du monde! Je n'ai jamais rencontré pareille résistance intérieure. C'est une triple cuirasse, faite de fierté, de pudeur morale, de défiance instinctive. Avec cela un caractère absolu.

— Voilà de bien grands mots pour définir un enfant silencieux et timide, répondit indifféremment Mme de Saverdun. Votre goût de découverte vous égare…

— Et votre distraction vous aveugle. M. Maurice de Trênes n'est nullement le petit jeune homme insignifiant que vous croyez. Ma chère Ghislaine, vous avez des idées préconçues. Pour juger quelqu'un vous regardez son acte de naissance comme si les années donnaient ce que la nature a refusé. Un être intelligent est plus intéressant à vingt ans qu'à trente, avant que toutes les banalités qui courent le monde ne lui soient entrées dans l'esprit.

— Mais, Aurélie, à vingt ans le développement de l'âme est incomplet; on n'a aucune expérience de ce qui se passe dans son propre cœur, ni dans celui des autres. Vous prétendez qu'une femme n'acquiert le sentiment des nuances qu'à la trentième année, que faites-vous de vos théories pour les hommes?

— Ce que j'en fais? Rien.

Peu importait à Mme de Lésiade d'être surprise en flagrant délit de contradiction. Elle prétendait que la vérité ne vit que d'inconséquences.

— D'ailleurs, reprit-elle, qui vous parle de nuances! L'homme doit être jugé en bloc. Les nuances chez lui ne sont guère que la diversité de ses vices.

— C'est donc dans son ensemble que vous étudiez M. Maurice de Trênes? Puisque vous ne recherchez pas les subtilités, l'analyse sera aisée.

— Pas si aisée!… Je vous l'ai dit, c'est un caractère absolu. Mais j'y arriverai.

Les deux femmes étaient debout à côté de la table sur laquelle une lampe brûlait. La mousseline qui entourait le globe tempérait sa clarté. La lumière blanche montait jusqu'au visage de Mme de Lésiade, adoucissait l'expression de ses traits, attendrissait son sourire. Mme de Saverdun demeurait un peu dans l'ombre. Tout à coup elle se pencha vers son amie et, appuyant une main sur son épaule, la considéra d'un regard scrutateur et pensif.

— Aurélie… dans cette étude prolongée, ne craignez-vous aucun danger ?

La duchesse souriait, mais la question était posée sérieusement. Si elle hésitait en parlant, c'est que sa bonté délicate craignait toujours de blesser. Une impulsion irréfléchie avait dicté ses paroles.

Un éclat de rire lui répondit.

— Un danger !… Pour moi ?… Vous déraisonnez, ma chère. Décidément la clairvoyance n'est pas votre fort. Ne voyez-vous pas que, s'il m'écoute, c'est vous qu'il regarde ?

Mme de Lésiade lança ces mots brusquement. Un sourire d'incrédulité indifférente passa sur les lèvres de Ghislaine.

Il était tard. Les amies s'embrassèrent. Au moment de sortir Aurélie se retourna.

— Le portrait du mousquetaire gris est au château de Saverdun. S'il y a prédestination [1], c'est vous que cela regarde.

La porte se referma, la duchesse demeura seule. La brise de mer, assez forte ce soir-là, gonflait les rideaux, refroidissait l'atmosphère. Un orage se préparait. La jeune femme s'accouda un instant à la fenêtre. Une rafale lui fouetta le visage ; avec un frisson elle poussa les vitres et se retourna vers la chambre bien close. Une psyché placée au fond de la pièce lui renvoyait son image : sa taille svelte aux proportions un peu maigres, son profil délicat, son teint pâle et brun, ses grands yeux clairs. Enveloppée d'un long peignoir blanc, elle paraissait plus mince encore que de

1. La doctrine de la prédestination est propre au calvinisme, dont Saverdun était précisément une place-forte au XVIe siècle ; et le jansénisme, qui a marqué Philippe de Champaigne, est, sur ce point, proche du calvinisme. La rigueur morale de la duchesse Ghislaine, qui va être à l'origine de sa perte, comme à celle de l'écuyère Julia Forsell, luthérienne, pourrait bien être d'inspiration janséniste.

coutume. Ses attaches fines et allongées donnaient à tous ses mouvements une grâce fière. Elle prit ses cheveux que le vent avait dénoués et les rattacha au-dessus de sa tête. Ils étaient blonds cendrés, d'une nuance terne; sur le front une mèche dorée tranchait sur la masse plus sombre. Admirablement plantés, ils rachetaient ainsi leur défaut de couleur. Elle les portait complètement rejetés en arrière, dégageant les tempes, à la mode du siècle dernier.

L'horloge sonna une heure. Elle ne pouvait se coucher encore, l'orage l'empêcherait de dormir... D'ailleurs, la duchesse aimait les longues veilles et prolongeait volontiers les causeries du soir et les méditations de la nuit. Elle s'assit auprès de la table et commença à lire, mais au bout de quelques pages elle ferma le volume; ses yeux devinrent vagues, sa bouche s'attrista. Une expression pensive et découragée marqua ses traits.

Mme de Saverdun n'était pas heureuse. Le problème de la vie la troublait, elle souffrait de l'expérience acquise, des vérités brutales qui s'imposaient à son esprit. Elle essayait de fermer les yeux, de ne pas voir, de vivre dans son atmosphère intérieure, de se faire un centre à part, loin des réalités dégradantes et mauvaises. Mais cette isolation morale est impraticable à une époque où tout se dévoile et s'affirme au grand jour, où les découvertes les plus navrantes sont exposées avec ostentation. À moins de fermer son intelligence au mouvement moderne, d'enfermer sa vie dans une règle étroite, il faut, de notre temps, passer par le malaise inquiet que cause aux natures délicates et réfléchies la constatation de l'abaissement des caractères, de l'incertitude des volontés, du matérialisme outré des désirs. Un sentiment exclusif parvient seul à distraire les esprits pensants de cette préoccupation découragée et à redonner au cœur la lumière et la confiance nécessaires à sa vitalité. Mais il n'y a que l'amour pour absorber une âme, pour réchauffer les instincts refroidis par la méditation, et l'amour n'avait pas de part dans l'existence de la jeune femme. Des affections de famille, des amitiés sérieuses et tendres occupaient et adoucissaient sa vie, sans combler le grand vide qu'elle y sentait. Tout en aimant tendrement ses deux fils, elle n'était pas de ces femmes qui ont la passion de la maternité,

et son attachement pour eux, n'absorbant pas toute sa pensée, laissait place à bien des regrets.

Elle s'était mariée fort jeune, et M. de Saverdun avait été son seul attachement. Doué de qualités aimables, il lui légua les meilleurs souvenirs. Leur union avait été tendre et heureuse, sans rien d'excessif dans les manifestations, mais aussi sans indifférence pénible. Lorsqu'il mourut, elle le pleura beaucoup, même elle le pleurait encore. Veuve depuis sept ans, sa place demeurait inoccupée et la curiosité amicale ou maligne ne parvenait à découvrir aucun successeur probable. Cependant la duchesse ne vivait pas dans la retraite. Elle avait des habitudes mondaines, recevait beaucoup, son salon était très recherché et sa maison comptait parmi les plus agréables du faubourg. Puis, tout en mettant une grande dignité et une mesure parfaite dans la conduite de sa vie, elle n'avait ni les goûts austères, ni un respect servile des opinions reçues. Il y avait même dans son caractère, une nuance de témérité qui aurait pu, l'occasion aidant, pousser cette femme sérieuse et délicate aux bravades imprudentes, aux aventures généreuses et folles. Mais les années s'écoulaient, sans amener de choc qui la jetât hors de sa direction normale. Malgré la liberté de sa situation et le mouvement de son existence, elle demeurait inattaquable, et l'on prétendait inattaquée.

Parmi les hommes de son entourage, elle comptait des amis sérieux, appréciateurs de sa bonté douce, admirateurs de sa beauté étrange et fine, mais aucun d'eux ne semblait avoir adopté le rôle de prétendant. Était-ce crainte de sa vertu, pressentiment de sa froideur? Avaient-ils été découragés par des essais infructueux, ou bien fallait-il croire, comme l'affirmait Mme de Lésiade, que le charme tendre et romanesque de Mme de Saverdun ne répondait pas au goût positiviste et banal de ses contemporains?

Quoi qu'il en fût, la duchesse ne se préoccupait pas des poursuites qu'on lui épargnait. Elle n'avait pas la vanité irritable. Son esprit distrait et un peu hautain la mettait au-dessus de la recherche de l'impression produite. Elle traversait ainsi la vie, sans grandes douleurs, sans grandes joies, sans y marquer de traces profondes, laissant tout au plus sur son passage un parfum subtil et doux.

Quant à la sensation d'inassouvissement moral [1] qui l'obsédait, elle continuait à la rapporter à la mort de son mari et disait de bonne foi, pour expliquer ses tristesses : « Si Adrien avait vécu ! » Elle pensait à lui ce soir-là, car sortant de sa rêverie, elle ouvrit un écrin de velours placé à portée de sa main. C'était le portrait du duc de Saverdun : un beau visage d'homme jeune avec des yeux sincères. Elle le regarda longuement, cherchant les traces de son bonheur perdu, évoquant les souvenirs de son union si promptement rompue. Les théories de Mme de Lésiade préoccupaient son esprit.

— Non, Aurélie se trompe, murmura-t-elle à demi-voix, ce qui me suffisait alors me suffirait aujourd'hui... Je ne suis pas de celles qui changent...

Le sens des paroles était assuré, mais il y avait une nuance d'hésitation dans l'accent qui les prononçait, et une tristesse plus profonde dans le regard de la jeune femme, comme si une perplexité nouvelle était venue troubler ses certitudes.

1. C'est de cette sensation d'« inassouvissement moral » que souffrait aussi Jean Marcellin, au début du roman homonyme, qui a paru en mars 1885, sous le pseudonyme d'Albert Miroux. Il sera également question d'« inassouvissement farouche » au chapitre XI du *Calvaire*.

III

Quelques jours après toute la société de Deauville, sans distinction de partis, se trouvait rassemblée au Casino. On donnait un bal au profit des pauvres, et la charité réunissait les coteries les plus disparates.

Mme de Saverdun se tenait un peu à l'écart. Elle s'était assise dans un coin de la salle et se faisait nommer par M. de Coursan les personnes qu'elle ne connaissait pas.

— Fresnau, le philosophe?... Comment, vous ne l'avez jamais vu? Il se penche en ce moment vers Mme de Pavonès [1]. Elle rougit!... Parle-t-il pour lui, ou pour un autre? Ah! par exemple le moment serait mal choisi. On raconte qu'elle a fait une royale conquête...

La duchesse prêtait une oreille distraite, elle n'avait pas le goût du scandale. Devant eux, Maurice dansait avec Mme de Lésiade. Le regard de Ghislaine les suivait. M. de Coursan s'en aperçut et fronça le sourcil.

— Voilà un garçon qui se dérange! dit-il en désignant Maurice. On ne le voit plus ni au Casino, ni sur la plage; il devient sauvage, distrait... Et si on ne le rencontrait parfois en victoria

1. Ce nom évoque le paon (*pavone* en italien), animal certes décoratif, mais qui passe pour stupide, vaniteux et cruel. Mirbeau évoquera souvent les paons, notamment dans *Le Jardin des supplices, Dingo* et *Dans le ciel.* Le nom de Pavonès peut aussi faire penser à une des plus célèbres courtisanes du Second Empire, la Païva (1819-1884). Quant à la « royale conquête », elle rappelle le prince de Chypre, dans *La Belle Madame Le Vassart.*

dans la forêt de Touques, on croirait qu'il y a des oubliettes à la villa Sandor.

— C'est la faute d'Aurélie, répondit Mme de Saverdun. Vous connaissez sa manie. Elle l'analyse…

— Alors ce serait pour le plaisir de se faire disséquer par Mme de Lésiade que Maurice se retire du mouvement, et qu'il vous consacre ses journées ?

— Mais, oui, je pense.

— Et moi j'en doute ! Les femmes à l'esprit railleur n'ont guère d'attrait pour les hommes jeunes. C'est un goût dépravé qui ne se développe qu'avec l'âge, s'il se développe.

— Il paraît donc que M. de Trênes a de l'avance sur les autres, répliqua la duchesse, qui fit en quelques mots l'éloge de celui-ci, de sa tenue parfaite, de son intelligence vive, tempérée de réserve.

— Oui, très en avance. Il deviendra dangereux.

Mme de Saverdun se mit à rire.

— Dangereux ! Voilà bien les hommes ! Il a l'air si inoffensif.

— Inoffensif ! Voilà bien les femmes ! Il a tout ce qu'il faut pour plaire, et plus qu'il ne faut pour devenir promptement infidèle.

M. de Coursan parlait avec l'amertume inconsciente de l'homme vieilli et clairvoyant qui sent passer de sa main dans celle des autres les armes efficaces dont il se servait autrefois. Sans qu'il se fût jamais déclaré ouvertement, on croyait savoir que l'ancien ministre pensait à épouser la duchesse. Sa haute situation de fortune, les grandes charges qu'il avait occupées lui donnaient le droit de prétendre à cette alliance. Le caractère de Mme de Saverdun le rassurait contre toute éventualité fâcheuse, aussi parlait-il avec plaisir de sa vertu inattaquable et décourageait-il volontiers les jeunes par une analyse subtile de la froideur exceptionnelle de ce tempérament de femme. La présence assidue de Maurice dans le salon de la duchesse lui déplaisait et l'inquiétait. Non qu'il fût amoureux. Tout chez lui était trop émoussé pour cela, mais il admirait Mme de Saverdun ; par orgueil, par calcul, il voulait qu'elle devînt marquise de Coursan, et d'avance il avait des susceptibilités de mari, des précautions égoïstes d'homme mûr vaniteux. À la fois obstiné dans ses projets et hésitant dans ses actions, il gardait auprès d'elle l'attitude

d'un ami désintéressé, d'un conseiller sérieux, attendant, depuis des années, l'occasion propice pour affirmer ses visées secrètes.

Cependant, autour d'eux, le bal continuait, s'animant davantage à mesure que la soirée avançait. La duchesse ne dansait pas. Toutefois, à la prière de M. de Coursan, elle consentit à figurer avec lui dans une contredanse. Le hasard fit de Maurice leur vis-à-vis. Il avait pour partenaire Mme de Pavonès, une blonde éclatante aux cheveux ardents, dont les épaules sortaient superbes et hardies du corsage qui essayait vainement de les emprisonner. C'était la femme à la mode ; des succès récents l'avaient mise en vue. Dans les figures de la contredanse, sa main touchait celle de la duchesse. Le même lustre les éclairait, mais tandis que l'une semblait baignée de lumière, l'autre ne reflétait aucun rayonnement. On les regardait beaucoup, le rapprochement leur nuisait à toutes deux. Il accentuait le défaut d'ampleur de Mme de Saverdun, il faisait paraître vulgaire et banal le beau visage de Mme de Pavonès. Les yeux de Maurice regardaient droit devant lui, il oubliait sa partenaire. Celle-ci était de ces femmes qui ne permettent pas à l'attention de se distraire de leur personne sans s'en venger aussitôt.

— Cette pauvre duchesse, dit-elle négligemment, elle est bien incolore ! Puisque vous êtes de ses amis, monsieur de Trênes, vous devriez lui conseiller de mettre du rouge et d'adopter les écharpes de dentelle. Ces longs cous fluets ne sont plus au goût du jour.

Maurice rougit violemment. Il était à cette époque de la vie, où l'on ressent comme une injure personnelle toute parole prononcée au détriment de la femme dont on s'occupe [1]. Ce n'était pas encore de l'amour qu'il éprouvait pour Mme de Saverdun, elle lui paraissait si loin de lui, si au-dessus des faiblesses qui auraient pu les rapprocher, mais c'était un de ces dévouements de première jeunesse à la fois spontanés et timides. Cette femme pâle et délicate avait pour ce jeune homme vivace et fort un charme bizarre. Son regard clair et froid lui causait un trouble que les yeux ardents, les plus remplis de promesses n'éveillaient

1. Type de remarque comme les affectionne Stendhal. Il y en aura beaucoup d'autres du même genre.

pas en lui. Il subissait cette séduction subtile, sans l'analyser, se prêtant aux pièges d'Aurélie, trop timide pour oser s'approcher de la duchesse dont l'abord était moins facile. Il se contentait de la regarder, guettant toutes les occasions de se rapprocher d'elle, sans songer à demander davantage, inconscient lui-même de ce qu'il désirait. Cependant Maurice avait vécu déjà de cette vie de jeunesse, si prompte dans l'affirmation de ses volontés, et, en général, vis-à-vis des femmes, il n'hésitait pas à préciser la nature de l'attrait qu'il subissait. Mais, avec Mme de Saverdun, il se trouvait sur un terrain nouveau. Elle lui imposait de toute la hauteur de sa situation, de son caractère, de son honnêteté.

Il ne s'était pas encore avoué qu'il l'aimait d'amour. Les paroles de Mme de Pavonès déchirèrent le voile. La violence de sa colère fut une révélation. Il aurait voulu châtier la bouche hardie qui osait attaquer Ghislaine. Il lui semblait tout à coup qu'il en avait le droit. Son regard troublé allait de l'une des femmes à l'autre… Les figures du quadrille s'entrecroisaient, sa main toucha celle de la duchesse. Une sorte de tremblement dans la pression des doigts du jeune homme attira l'attention de celle-ci.

— Qu'avez-vous, monsieur de Trênes? demanda-t-elle d'un ton d'intérêt amical dont la parfaite aisance, contrastant avec le trouble qui l'envahissait, blessa pour la première fois Maurice.

— Ce que j'ai?…

Il parlait avec l'hébétement d'un homme, subitement réveillé d'un sommeil profond. Elle voulait savoir… comment lui expliquer? D'ailleurs, le savait-il lui-même!… Il balbutia quelques mots inintelligibles. Déjà une nouvelle figure les séparait. Il revint vers Mme de Pavonès. Celle-ci avait oublié son partenaire distrait. Derrière elle un groupe s'était formé, des hommes empressés semblaient guetter ses paroles. Elle riait beaucoup, envoyant aux visages de ses interlocuteurs les notes éclatantes de son rire. Sa vanité grisée par leurs regards ardents, l'empêchait de discerner le sarcasme du sourire qui plissait leurs lèvres. C'était d'ailleurs un sarcasme bienveillant, car elle leur procurait ce plaisir spécial, si agréable à l'orgueil des hommes, de pouvoir joindre à l'admiration qu'ils éprouvent pour la beauté d'une femme, le mépris de sa faiblesse et de sa puérilité. Le tour de la conversation était hardi et badin, avec des sous-entendus équi-

voques. Cette liberté de propos embarrassait Maurice; il se sentait gêné. Une plaisanterie plus vive que les autres le fit souffrir. Il lui semblait que l'abaissement de Mme de Pavonès atteignait Mme de Saverdun, que leur sexe les rendait solidaires. Il regarda la duchesse, sa tenue sérieuse et recueillie, son regard doux et fier. Un dégoût lui venait des femmes légères, des amours faciles... Avec l'absolutisme de son âge, il répudiait tous les cultes qui n'étaient pas le sien.

La musique cessa. Dans la dispersion générale Maurice se trouva en face de Mme de Lésiade. Elle prit son bras. Près d'eux, Mme de Pavonès riait toujours.

— Voilà la femme heureuse! dit Aurélie en la désignant. La femme qui comprend son époque, la femme qu'on aime...

Maurice la regarda avec de grands yeux indignés qui amusèrent Mme de Lésiade.

— Quoi!... Vous n'êtes pas de mon avis?... Nous en reparlerons quand vous aurez trente ans. Croyez-moi, cher monsieur, elles sont démodées, les chercheuses de roses bleues! On ne les aime plus.

Maurice répondit par un sourire orgueilleux et confiant. Il comprenait l'allusion à Mme de Saverdun; son amour nouvellement révélé lui montait aux lèvres, il aurait voulu crier :

— Moi je l'aime et je saurai l'aimer toujours.

IV

Quelques jours après, Maurice fut rappelé à Paris par un deuil de famille. Il quitta Deauville le cœur bouleversé, suivi des regrets des deux amies. Son dévouement attentif avait gagné leur amitié.

— Je reviendrai, disait-il en partant. Dès que je serai libre, je reviendrai.

Mais les mois d'été et d'automne s'écoulèrent sans qu'il pût retrouver sa liberté. Des intérêts à régler, des devoirs impérieux le retenaient malgré lui à Paris.

Dans l'existence nécessairement sérieuse et solitaire qu'il était obligé d'y mener, ses sentiments se précisèrent. Ils changèrent de nature et acquirent une hardiesse nouvelle. La crainte que lui inspirait Ghislaine, son regard si chastement froid avait jusqu'ici empêché le développement de sa passion. Éloigné de son influence directe, elle éclata violente et impérieuse. Il l'aimait, non comme une création idéale de son imagination exaltée, mais comme une femme vivante qu'on veut conquérir et garder. Il ne comprenait plus sa timidité de Deauville; les bonheurs simples et doux dont il s'était contenté auprès d'elle lui paraissaient sans saveur et sans prix. Elle descendait des hauteurs où il l'avait placée pour venir tendre et ardente se poser sur son cœur. Cette vision l'enfiévrait [1]. Le caractère de

1. On rencontrait déjà le verbe « enfiévrer » dans *L'Écuyère* et *La Belle Madame Le Vassart* : le désir et l'amour sont assimilés à une fièvre — mot qui apparaît quelques lignes plus loin.

Maurice était naturellement dominateur et absolu. Il devait s'affirmer chaque jour davantage avec l'âge et l'expérience. L'un et l'autre lui manquaient encore, mais les hardiesses instinctives de sa nature se manifestaient déjà, sinon dans les actes de sa vie, du moins dans les volontés de son esprit. Il se dressait tout un plan de conduite dont l'indécision était bannie. Il lui semblait que, dorénavant, il serait facile de parler, de sortir de la banalité générale pour aborder le sujet personnel. Il se grisait de ses projets, de ses pensées.

L'hiver commença sans ramener à Paris Mme de Saverdun. Maurice vivait dans une fièvre d'impatience. Si encore il avait pu écrire ! Mais dans l'émoi d'une séparation qu'il croyait momentanée il avait négligé de solliciter cette permission. Maintenant il n'osait plus. Parfois M. de Coursan lui donnait des nouvelles de la jeune femme. Elle était en Normandie, chez Mme de Lésiade. On ne savait pas combien de temps elle y resterait…

Avec son flair de vieux chien de chasse, l'ancien diplomate avait deviné en Maurice un rival, aussi ne le perdait-il pas de vue, s'occupant de lui avec cette bonhomie familière qui flatte toujours les hommes très jeunes de la part d'un homme mûr, bien posé comme situation et comme élégance. Il lui apprenait la vie, parlant du respect de la femme dans l'amour comme d'une maladresse qui approche du ridicule, essayant de flétrir en lui la spontanéité enthousiaste qui, il le devinait, devait être auprès de la duchesse un élément de succès. Jamais il ne nommait Mme de Saverdun, mais il s'efforçait de diminuer son prestige aux yeux de Maurice.

— Toutes les femmes se ressemblent, disait-il, toutes ! Et pour arriver à elles, les mêmes moyens servent toujours : la décision, la promptitude, et surtout pas trop de respect !… Croyez-moi, jeune débutant, elles détestent les timides.

Maurice l'écoutait avidement, joyeusement, et pourtant, contradiction singulière, c'était surtout le respect dont on entourait Ghislaine, le charme discret et délicat de son honnêteté, qui exerçaient sur lui la séduction la plus forte.

Il attendait son retour avec une ardeur passionnée. Il lui semblait qu'elle n'avait qu'à arriver et qu'il toucherait le bonheur. Il se sentait hardi, sûr de son courage, prêt à toutes les témérités et à toutes les victoires. Enfin, vers le milieu de décembre, elle

rentra à Paris. Le lendemain, Maurice, le cœur battant, était devant la porte de l'hôtel de Saverdun, mais au moment d'entrer une timidité l'arrêta. Il en fut de même les jours suivants. Maintenant que l'heure d'agir était venue, il se sentait embarrassé de ses résolutions. Il aurait voulu les oublier et se croyait obligé de les tenir. Chaque matin, il se jurait de vaincre son hésitation, et n'y parvenait pas. Son orgueil de jeune homme frémissait; il se sentait honteux, diminué vis-à-vis de lui-même. Son désir de la revoir croissait après chaque tentative avortée.

Il ne pouvait compter sur une rencontre fortuite. Le deuil qu'il portait le séquestrait du monde et son cercle intime n'était pas celui de la duchesse. Il chercha autour de lui et ne trouva personne pour l'aider à provoquer l'occasion. Si Mme de Lésiade avait été à Paris!... Mais elle n'y était pas; elle ne quittait la campagne qu'en janvier.

Il battait toute la journée le pavé des rues, courtisant le hasard, écoutant avec avidité ce que l'on disait de Mme de Saverdun. Il apprit ainsi qu'elle sortait beaucoup, qu'elle avait recommencé ses réceptions du jeudi; le lundi était réservé aux intimes. Il détestait d'instinct tous les hommes qui l'approchaient, enviant ceux qui avaient le privilège d'aller chez elle sans se croire obligés à un plan de conduite déterminé. Il maudissait les engagements qu'il avait pris vis-à-vis de son amour-propre et aurait voulu que quelqu'un l'aidât à les rompre, mais ce quelqu'un ne venait pas.

Enfin, un jour, dans une visite de fin d'année il rencontra Mme de Lésiade.

— Eh! quoi! c'est vous?... s'écria-t-elle. Je vous croyais absent, perdu, disparu... C'est comme cela que vous tenez vos promesses?

— Mais, balbutia Maurice que la joie suffoquait, je ne vous savais pas à Paris... On m'avait assuré que vous ne reveniez que le mois prochain...

Il n'osait pas lui dire combien il était content de la revoir, avec quelle impatience il attendait son retour!

— Avouez plutôt que vous nous avez oubliées, ce sera plus franc et plus adroit. Mme de Saverdun aussi se plaint de vous. Vraiment vous vous conduisez d'une façon déplorable. Et dire

que nous avions des illusions ! Au fait, pourquoi n'avez-vous pas été voir la duchesse ? Elle est ici depuis longtemps.

Maurice détourna la tête, il se sentait confus, déconcerté.

— Je n'ai pas osé… Je craignais… je craignais d'être…

— Indiscret peut-être ? Voyons, c'est absurde, après notre intimité de Deauville ! Il ne vous reste qu'à avouer vos torts et je vous promets les fêtes de la repentance.

Elle continuait à causer, mettant Maurice à son aise, dissipant son embarras, rappelant leurs souvenirs de l'été. Quand elle se leva pour partir il lui offrit le bras jusqu'à sa voiture. La nuit était venue, il tombait une pluie fine et serrée qui salissait la neige des rues et rendait l'asphalte glissant comme un miroir. À la lueur terne et blafarde des réverbères, voilés d'humidité, on voyait les ombres des passants vaciller, quelques-unes s'abaissaient soudainement, on entendait un léger cri, puis les corps étendus se relevaient.

Maurice allait fermer la porte du coupé, Aurélie l'arrêta.

— Montez, lui dit-elle, vous ne pouvez aller à pied par un temps pareil.

Il voulut faire des objections.

— Non, non, venez, je vous laisserai à votre cercle.

Il s'assit à côté d'elle, heureux de se retrouver dans cette atmosphère dont le souvenir l'avait si souvent enivré. Il lui semblait que des vêtements de Mme de Lésiade se dégageait le parfum de la duchesse. Il se pencha vers elle et prenant ses deux mains, les baisa l'une après l'autre avec une ardeur qui ressemblait à de l'amour. Une autre femme qu'Aurélie aurait été prise à ce piège involontaire et se serait probablement courroucée, mais elle était trop clairvoyante pour cela. Les baisers du jeune homme ressemblaient à une confidence qu'elle sut interpréter. Ses curiosités oubliées la ressaisirent. Une idée lui vint qu'elle résolut d'exécuter.

Maurice ne parlait pas, il se sentait envahi d'un désir si irrésistible et si fort qu'il lui enlevait la parole. Mme de Saverdun avait remarqué son absence, elle s'en était plainte… N'était-ce pas absurde de se priver ainsi du bonheur ? Oui, il irait chez elle, pas plus tard que demain. Mais quelle serait son attitude ? Saurait-il se montrer l'homme énergique qu'il voulait être, ou balbutierait-il comme un enfant ? Son amour-propre se révoltait contre cette

faiblesse probable. Il n'irait pas… C'était plus sûr, il attendrait que ses résolutions se fussent affermies. Cette victoire remportée sur lui-même serait un gage de force.

— Savez-vous où nous allons ? lui demanda soudainement Mme de Lésiade, tandis que la voiture repartait après s'être arrêtée un instant.

Absorbé dans ses incertitudes, Maurice n'avait pas entendu les ordres donnés.

— Mais je ne sais pas… Au cercle ?

— Vous n'y êtes pas, cher monsieur. Vraiment l'on dirait que vous manquez absolument de sens divinatoire. Comment, vous ne devinez pas que je vous emmène tout droit chez Mme de Saverdun ?

Maurice fit un mouvement brusque.

— Inutile de résister, poursuivit Aurélie. Vous ferez une confession générale, et nous verrons s'il y a lieu de vous absoudre.

Maurice ne répondit rien. Une palpitation oppressait sa voix. Son saisissement était si violent qu'il dut s'appuyer contre la paroi de la voiture. Le hasard décidait pour lui ! Il se sentait emporté par une force à laquelle il était heureux de ne pas pouvoir résister. L'eût-il voulu, que cela aurait été impossible sans ridicule ou sans grossièreté. Sa vanité était à l'abri. Il ferma les yeux, déjà il lui semblait être près d'elle !… Dans la chaleur de la voiture bien close, le parfum qui imprégnait les vêtements d'Aurélie se dégageait plus fort et lui enfiévrait le cerveau. Cette entrevue qu'il avait volontairement retardée, chaque minute qui l'en séparait lui paraissait maintenant durer une éternité. Il aurait voulu précipiter la marche des chevaux. Le visage appuyé contre la vitre humide, oubliant ses habitudes d'homme bien élevé, il essayait de discerner, à travers les gouttes de pluie qui rayaient la glace, la distance parcourue. Il avait perdu la notion des choses, il ne voyait pas le sourire amusé qui retroussait les lèvres de Mme de Lésiade.

Enfin la voiture s'arrêta. C'était la première fois que Maurice pénétrait dans cette demeure, mais il ne regarda rien autour de lui. L'émotion paralysait la curiosité. Il marchait les yeux baissés, suivant avec impatience les mouvements de la traîne d'Aurélie qui battait le parquet avec un petit bruit sec, le seul son percep-

tible des salons silencieux. Ils arrivèrent à une pièce profonde où la lumière des lampes rabattue sur les tables laissait flotter une ombre discrète. Elle se brisait à mi-hauteur de la paroi, jetant des lueurs vives sur l'or des corniches. Au coin de la cheminée, enfoncée dans les coussins d'un fauteuil, Mme de Saverdun était assise. Elle se leva et vint à leur rencontre avec sa démarche légère. Elle marchait comme une vierge de légende sans qu'on entendît ses pas.

— Je vous amène un coupable, lui dit Aurélie en l'embrassant. Recevez-le à résipiscence.

La duchesse se tourna vers Maurice avec des paroles de bienvenue sur les lèvres.

— Mme de Lésiade prétendait, monsieur, que vous nous aviez oubliées.

Il rougit beaucoup et baissa la tête pour cacher son trouble. Il lui semblait que ce regard clair d'honnête femme perçait à jour ses misérables motifs, ses vanités puériles. Soudain il eut honte de ses pensées hardies, de ses espérances téméraires. La distance qui les séparait lui parut de nouveau infranchissable [1]. Il se pencha toujours plus bas et baisant le bout des doigts que Mme de Saverdun lui tendait, se sentit comme un enfant devant elle.

Il était venu, il revint souvent. L'intimité de Deauville recommença, mais avec quelque chose de plus personnel, Mme de Lésiade ne se trouvant plus constamment entre eux. Cependant le terrain était moins facile, la vie de Paris, si envahissante par la diversité de ses obligations, absorbait les journées de la duchesse. Il fallait à Maurice une stratégie savante pour découvrir les heures où elle sortait, les soirées où sa porte restait ouverte. Cette recherche de l'occasion à saisir occupait les impatiences du jeune homme. Souvent il arrivait chez elle avant deux heures. C'était le moment où on la trouvait seule, parcourant le livre du jour ou répondant aux lettres du matin. Elle continuait à écrire sans se déranger.

— Ce sont les privilèges de l'amitié, disait-elle en riant.

1. Mirbeau a écrit plusieurs fois que l'homme et la femme sont séparés par un abîme « infranchissable », notamment dans son fameux article sur « Lilith » (*Le Journal,* 20 novembre 1892).

Il soupirait, et, se plaçant derrière sa chaise, se perdait dans la contemplation de la ligne blanche de son cou penché. Il trouvait une harmonie douce dans le grincement de la plume sur le papier, dans le mouvement régulier et monotone du bras. Le soleil qui entrait par les larges fenêtres, aux stores relevés, formait sur le tapis des raies lumineuses, d'où une poussière d'or montait en ligne oblique. Dans la cheminée le feu se mourait; au bord de leurs coupes de cristal les violettes semblaient se décolorer. C'était cette heure fugitive de langueur et d'énervement particulière à l'hiver, dans laquelle se concentrent, en un rapide éclat, la lumière et la chaleur de la journée. Dans ces moments-là Maurice était heureux, il savourait la douceur de cette amitié de femme. L'essor trop hardi de ses désirs semblait enchaîné, l'atmosphère sérieuse et chaste qui entourait Ghislaine purifiait l'instinct de sa passion. Mais loin d'elle, les sentiments mauvais reprenaient leur force, son amour-propre se révoltait, froissé à la pensée de tout donner et de si peu recevoir! Sans cesse il entendait taxer de niaiserie les amours malheureuses et patientes. La voix de M. de Coursan parlait avec autorité à son oreille. La jeunesse de Maurice se révoltait contre ces principes dissolvants [1], mais ils trouvaient un complice dans son cœur orgueilleux. Ce fut ainsi qu'un sentiment d'irritation se glissa dans son cœur contre Mme de Saverdun. La violence de sa passion augmenta, la douceur de son amour fut diminuée.

1. Maurice donne l'impression de conserver la nostalgie du romantisme et de l'amour éthéré à une époque de débauches et de frénésie de plaisirs immédiats et de « principes dissolvants », le Second Empire, qui ne saurait manquer de le conditionner. Sa dualité s'explique en partie par ce décalage historique. On retrouvait cette contradiction intérieure chez le jeune Mirbeau à la même époque et pour les mêmes raisons (voir ses *Lettres à Alfred Bansard des Bois*), contradiction durable, puisque, le 28 avril 1880, dans « La Journée parisienne » du *Gaulois,* Mirbeau/Tout-Paris évoquait « tous les accessoires sentimentaux du romantisme qui est en nos moelles et auquel, plus ou moins, nous obéissons. »

V

Elle, pendant ce temps, faisait ce rêve d'amitié dont tant de femmes ont rêvé avant elle. Il y a, pour les natures délicates, un attrait spécial dans ce sentiment qu'elles veulent aussi tendre, aussi dévoué que l'amour, mais sans aucune de ses exigences et sans aucun de ses repentirs. M[me] de Saverdun était faite pour le ressentir et l'inspirer, mais jamais encore elle ne l'avait rencontré tel qu'elle le désirait. Les hommes de son âge avaient une façon brutale d'envisager la vie qui la froissait dans ses croyances et ses pudeurs intimes. Chez les femmes elle se heurtait à un positivisme, et à des préoccupations secondaires qu'elle ne partageait pas. Maurice apporta dans son existence un élément nouveau. Elle avait éprouvé du regret quand il quitta Deauville, de l'étonnement lorsqu'à Paris il n'était pas venu la voir. Les motifs de cette abstention lui échappaient. Une fois leurs rapports renoués, elle lui laissa prendre dans sa vie une place chaque jour grandissante.

Les soirs où elle recevait, Maurice demeurait le dernier de ses hôtes, et la causerie recommençait entre eux plus personnelle et plus intime. Avec l'imprudence des natures foncièrement honnêtes, elle ne craignait ni les fausses interprétations du dehors, ni les dangers présents de ces tête-à-tête prolongés. Elle n'avait pas l'habitude de ces déclarations subites, de ces poursuites hardies qui mettent les femmes en garde et leur apprennent à discerner rapidement les mobiles de ceux qui les entourent. Elle crut de bonne foi à l'amitié de Maurice, attribuant ce qu'il y avait de trop vif dans son attitude à l'exaltation de sa jeunesse, à la spon-

tanéité de sa nature. D'ailleurs, elle le connaissait fort mal. Tout un côté de son caractère lui échappait. Par un de ces phénomènes particuliers à l'amour, auprès d'elle l'individualité du jeune homme disparaissait. C'était elle-même, qu'elle retrouvait en lui, ses délicatesses de pensée, ses subtilités de sentiment. Leur intimité croissait. Elle continuait à sourire en l'écoutant, sans se douter des paroles de passion qui tremblaient sur ses lèvres, sans deviner l'amertume qui s'amassait dans son cœur. Avec un intérêt de sœur aînée, elle l'interrogeait sur ses projets de carrière, sur les camarades qui partageaient sa vie.

Parmi eux, il en était un dont le nom revenait souvent dans les récits de Maurice : Louis Fresnau. Il en parlait avec enthousiasme et respect comme d'une personnalité marquante, d'un être original et fort, doué à la fois d'une logique implacable [1] et d'une sensibilité tendre qu'il dissimulait sous une rudesse d'allures. C'était un homme de trente ans, haut de taille, lourd d'aspect, les épaules trop élevées, la tête portée en avant, le sang à la peau. Il avait le masque épais, le bas du visage sensuel, la lèvre pendante. Avec cela des mœurs austères et les instincts d'un idéaliste. Le front seul, largement développé, indiquait la noblesse de la pensée. Il tirait de ce contraste entre son être physique et sa personnalité morale un argument décisif en faveur de ses doctrines spiritualistes. Travailleur acharné, sorti d'une souche obscure, mais énergique et saine, il avait commencé par des études de médecine; puis, le corps ne lui livrant pas tous ses secrets, écœuré de la chair, il s'était adressé à l'âme. Maintenant il s'adonnait aux subtilités métaphysiques, aux recherches patientes du psychologue. Cœur honnête, nature équilibrée il tirait de ces abstractions une philosophie pratique qui l'aidait à vivre heureux, indépendant des ambitions précoces, des vanités courantes. Il écrivait; son nom commençait à percer. Malgré ses habitudes de réserve et sa sauvagerie naturelle, on le recherchait dans le monde, la curiosité des oisifs intelligents s'attachait à

1. Mirbeau a déjà employé cette expression de « logique implacable » à propos du dessin et de la couleur d'Edgar Degas, misanthrope aux allures plus que rudes dont il s'est souvenu peu après pour imaginer le peintre Lirat du *Calvaire* (voir *Combats esthétiques,* tome I, Librairie Séguier, Paris, 1993, p. 78). Sa « rudesse d'allures » rapproche aussi Fresnau de Lirat.

cette renommée de lutteur qui défendait la bonne cause. Ses articles sobres et concis dans la forme avaient un souffle de morale virile et salutaire et des points de vue d'ensemble larges et clairvoyants. On disait de lui : « Il ira loin. » Lui pensait : « Je marcherai droit. »

Un hasard l'avait rapproché de Maurice. Le jeune homme, qui, destiné à la carrière diplomatique, se préparait à un examen de concours, rencontra Fresnau chez l'un de ses professeurs. Là, il l'entendit improviser une de ses tirades indignées où chaque mot portait avec des roulements de tonnerre, flétrissant un vice, flagellant une lâcheté. Dès lors il fut conquis. Malgré la différence d'âge et de milieu, ils se lièrent d'une amitié forte. Louis s'intéressait à la jeunesse de Maurice, à son intelligence vive. Il essayait de combattre chez lui les influences malsaines, les principes égoïstes, les théories toutes faites qui délivrent l'homme du soin de penser et font taire la conscience.

— Pourquoi ne m'amenez-vous pas M. Fresnau ? demanda plusieurs fois la duchesse à Maurice. Je désire le connaître.

— Impossible ! Il est d'une sauvagerie absurde.

Elle insista.

— Pourtant je l'ai vu quelquefois dans le monde. D'ailleurs, fixez un jour et je fermerai ma porte. À nous deux nous l'apprivoiserons.

Dans la vie courante, lorsqu'il ne s'agissait pas de principes, Fresnau était le plus gai et le plus facile des camarades. M. de Trênes lui fit part du désir de la duchesse.

— Non, je n'irai pas, dit-il brusquement.

Maurice avait pour Mme de Saverdun des susceptibilités extrêmes.

— Et pourquoi, je vous prie ? demanda-t-il avec un peu d'aigreur.

Louis écrivait, il jeta sa plume loin de lui.

— Simplement pour ne pas être le complice d'une mauvaise action.

Le jeune homme ne lui avait pas fait de confidences précises, mais sa clairvoyance y avait suppléé.

— Que voulez-vous dire ? balbutia l'amoureux déconcerté.

— Mme de Saverdun est une honnête femme, n'est-ce pas, pure, inattaquable ?

— Nul n'a le droit de le mettre en doute, répliqua Maurice d'un ton de combat.

Un éclat de rire souleva les larges épaules de Fresnau. Dans ce rire sonore, il y avait plus de tristesse que de gaieté.

— Voilà bien, s'écria-t-il, cette inconséquence terrible sous laquelle succombe la droiture du jugement humain ! Vous êtes fier de la vertu de la femme que vous aimez, vous êtes prêt à la défendre contre votre meilleur ami, et pourtant votre but secret, votre espoir le plus cher, est de la faire succomber, cette vertu que vous ne permettez pas qu'on effleure d'un doute.

— Il n'y a pas de logique en amour.

— Mais il y a une logique dans l'honnêteté.

La voix de Fresnau devenait rude comme quand l'indignation le soulevait. Il s'était levé et arpentait la chambre de son pas lourd, parlant tout en marchant avec des paroles pressées.

— Que vous a-t-elle fait cette femme pour que vous veniez troubler sa vie, lui apporter le repentir ou le regret ? S'il faut à votre amour-propre de jeune homme la satisfaction des amours mondaines, il y a Mme de Pavonès et ses pareilles. Avec elles, pas de responsabilité à encourir. Donnant, donnant, personne n'est trompé. De part et d'autre une heure de… vanité satisfaite.

Maurice l'interrompit.

— Il ne faudrait donc aimer que les femmes dépravées ?

— Qui vous dit d'aimer ?… D'ailleurs savez-vous aimer, vous, fils affaiblis d'une génération matérialiste et raffinée ?… Vous vous révoltez au nom de Mme de Pavonès ! Elle est pourtant bien le résultat désirable de l'époque où nous vivons. Il vous reste encore la catégorie des coquettes adroites qui savent préciser l'intention d'un soupir, la valeur d'un serrement de main et qui glissent souriantes et froides hors des bras qui croient les étreindre. Mais les honnêtes femmes !… On n'a le droit de les aimer qu'en silence ou quand on peut leur donner son nom et sa vie. Vous n'êtes pas mûr encore pour les affections légitimes, vous êtes trop orgueilleux et trop ardent pour les amours silencieuses. Donc vous vous apprêtez à commettre la mauvaise action de celui qui le premier fait tomber une âme. Dites, que lui donnerez-vous en échange de ses trente années d'honneur ?

Maurice trouvait les principes de Fresnau excessifs, il se repentait d'avoir provoqué cette exposition de théories, dont il

était décidé à ne pas profiter. Pourtant il souriait en l'écoutant, doucement remué d'orgueil à la pensée de l'influence qu'on le croyait capable d'exercer.

— Du bonheur, répondit-il.

Fresnau haussa les épaules.

— Du bonheur !… Mais ne savez-vous pas que, quand une femme a été créée pour être honnête, rien, rien au monde ne peut la consoler d'avoir perdu l'estime d'elle-même ! Voyons mon ami, soyez généreux. Vous êtes trop jeune pour savoir aimer Mme de Saverdun. Ayez un moment de résolution virile, éloignez-vous.

Ce doute jeté sur la valeur de ses sentiments froissa et irrita Maurice.

— Faut-il donc, pour savoir aimer, avoir le cœur desséché par la vie ? s'écria-t-il. Mon amour est ardent et fort, toute votre expérience ne peut le mesurer. Vous verrez, nous serons heureux…

Il parlait avec la confiance superbe de la jeunesse, puis un mouvement sincère le poussa à ajouter.

— Mais m'aimera-t-elle jamais ? Que penseriez-vous de moi si je vous disais qu'aucun mot d'amour n'a encore été prononcé entre nous ?

— Je penserais que vous valez mieux que vos intentions.

L'indignation de Louis était tombée. Il regardait en souriant le visage empourpré de Maurice. Celui-ci avait honte déjà de son aveu. Il se leva pour partir, mais Fresnau le retint, il voulait le guérir, le convaincre de l'impraticabilité de son amour. Ses phrases nettes, incisives défloraient brutalement les illusions du jeune homme, éclairaient ses inexpériences, fouillaient les replis orgueilleux de son cœur. Mais ce fut inutile, Maurice repoussa ses conseils de toute la force de sa jeunesse égoïste.

Fresnau soupira.

— Je ne vous retiens plus, dit-il.

— Oui, je m'en vais, mais pas avant que vous ne m'ayez appris ce que je devais répondre à Mme de Saverdun ? Je ne puis pourtant pas lui avouer… vos scrupules !

— Pourquoi pas ? Je vous y autorise.

Maurice se mit à rire nerveusement.

— Vous savez bien que c'est impossible ! Voyons, refusez-vous décidément de venir chez elle, de lui être présenté ?

— Oui, je refuse.

Lorsque la duchesse demanda compte à Maurice de la mission dont elle l'avait chargé, il lui répondit avec embarras que Fresnau était très occupé, qu'il traversait une crise de sauvagerie, qu'il fallait attendre... Mais avec son instinct de femme subtile elle devina que ce prétexte cachait quelque chose qu'on ne lui disait pas.

— Mon salon lui déplairait-il d'avance ? demanda-t-elle en souriant. J'aurais cru, au contraire, que nous pourrions nous entendre. C'est égal, il y viendra tout de même, je sens cela ; mes intuitions ne me trompent jamais !...

Le naïf orgueil qui dictait ses paroles devait recevoir un jour un cruel démenti, mais en ce qui concernait Fresnau elle avait raison. Il était destiné à la connaître, il ne pouvait y échapper.

Quelque temps après cet incident, les deux hommes se rencontrèrent, place de la Madeleine. Avec un signe amical Maurice essaya de passer outre, sans s'arrêter. Il avait gardé de leur dernier entretien une impression de malaise ; il en voulait à Fresnau d'avoir essayé de le détourner du bonheur, il s'en voulait à lui-même de ne pas être le hardi séducteur que visaient les indignations de Louis. Mais celui-ci passa affectueusement son bras sous le sien.

— Êtes-vous si pressé que cela ? lui dit-il. Venez avec moi, j'ai de bonnes histoires à vous raconter.

Il aimait Maurice et voulait dissiper l'impression pénible qui les séparait. On était aux premiers jours du printemps, quelque chose de vivant et de joyeux animait Paris. Les jeunes gens remontèrent le boulevard. Déjà le soleil couchant rougissait le ciel verdâtre, l'air fraîchissait, les équipages revenaient du Bois. Arrivés en face de Tortoni, une voiture qui débouchait de la rue Laffitte força les deux hommes qui la traversaient à se rejeter sur le trottoir. Un landau découvert tourna brusquement l'angle. Fresnau sentit le bras de Maurice peser sur le sien avec le tremblement d'une émotion subite. Il leva les yeux et entrevit dans la lumière pâlissante un visage de blonde pur et fier, une attitude de mère heureuse, entre deux figures d'enfants. Il devina que c'était la duchesse.

La voiture s'arrêta devant eux, en face d'un magasin en vogue. Le valet de pied qui était descendu pour attendre les ordres, masquait les jeunes gens aux yeux de Mme de Saverdun. Mais lorsqu'il se fut éloigné, elle aperçut Maurice. Souriante, elle lui fit signe d'approcher, comprenant Fresnau, qu'elle avait reconnu, dans son invitation muette. Louis, depuis un instant, essayait de s'esquiver, mais le bras de son compagnon le retenait.

— C'est un cas de force majeure. Elle sait que c'est vous! Elle vous a vu à Deauville et s'en souvient très bien.

Il se laissa entraîner, riant, avec un peu d'amertume. Il savait en effet que son visage n'était pas de ceux qu'on oublie.

La présentation eut lieu. La duchesse accueillit Fresnau avec son sourire doux et le regard clair de ses yeux froids. Elle semblait ne pas se douter qu'il aurait voulu éviter cette rencontre. Pourtant elle avait vu son mouvement de recul.

— M. de Trênes a dû vous dire, monsieur, que depuis longtemps je désirais vous connaître.

Quelques mots s'échangèrent.

— Je suis toujours chez moi le jeudi soir pour mes intimes, ajouta-t-elle gracieusement et j'espère vous voir ce jour-là.

En vraie femme, elle éprouvait le désir de conquérir ce sauvage qui avait repoussé ses avances amicales. Il s'inclina avec une phrase polie. Le landau repartit, Fresnau le suivit d'un regard subitement attristé.

— Un type qui se perd, murmura-t-il. La femme qui meurt de repentir et d'amour!

Maurice tressaillit. Il se souvenait du jugement de M. Coursan, un jour aussi que la duchesse passait en voiture devant eux. Lequel avait raison, de l'homme du monde rompu à toutes les expériences ou du philosophe spiritualiste?

VI

Cependant l'humeur de Maurice s'altérait. Il devenait sombre, exalté. Cette situation d'amoureux qui ne possède pas de droits et qui n'en demande pas, lui paraissait ridicule, intolérable… Sa timidité lui pesait comme une honte, son silence comme une infériorité.

Il fuyait tous ceux qui avaient deviné son secret, mais recherchait fréquemment la société de M. de Coursan, s'imprégnant de ses doctrines, de ses enseignements. Il s'imaginait avoir échappé à la clairvoyance du marquis. Celui-ci, sans risquer jamais une allusion personnelle, le grisait par des récits de bonnes fortunes, espérant de cette façon l'amener à une déclaration brutale qui lui fermerait l'intimité de Mme de Saverdun. Avant de poser sa candidature de mari, il tenait à débarrasser la place de tout jeune visage inquiétant.

Mais malgré tant de conseils habiles, malgré le désir qu'il en avait, Maurice ne parvenait pas à s'exprimer. En présence de la duchesse les paroles de passion que lui inspirait son cœur se changeaient en phrases maladroites et incompréhensibles. Elle lui imposait par la simplicité même de sa conduite, de son attitude amicale. Il cherchait à lui trouver des défauts, des faiblesses qui l'auraient encouragé. Il ne découvrait rien, il s'en irritait; puis ses colères se changeaient en une adoration plus complète.

Plusieurs fois il songea à écrire, mais ce moyen lui paraissait rebattu, démodé. Cela ne se pratique plus ainsi. Il avait peur du ridicule et craignait qu'elle ne montrât sa lettre à Mme de Lésiade! Il lui semblait entendre les sarcasmes d'Aurélie… Puis

le souvenir de la réserve de la duchesse venait le rassurer. Sa décision était prise. Oui, il écrirait, puisque ses lèvres refusaient de parler. Une fois ses incertitudes fixées, Maurice retrouva son énergie et sa hardiesse; ce fut d'une main ferme qu'il traça les mots d'amour.

Il alla jeter sa lettre dans la boîte d'un quartier reculé, s'imaginant que les yeux des promeneurs devinaient le contenu de l'enveloppe blanche. Il aurait rougi s'il avait rencontré un camarade. La journée fut délicieuse. Il se sentait délivré d'un poids accablant. Elle savait maintenant qu'il l'aimait!... Il ne raisonnait pas, ne se demandait pas ce qu'il espérait. Il lui semblait avoir mis le pied sur une terre ferme, au bout de laquelle il apercevait une grande clarté. Il se promenait dans Paris, d'un pas léger, animé. Vers le soir il commença vaguement à attendre quelque chose. Mais il avait tort. C'était le jour de réception de la duchesse, sans doute le temps lui avait manqué. Il s'endormit d'un sommeil sans rêves. Le lendemain, la première distribution de lettres ne lui apporta rien. Il attendit la seconde. Rien encore! L'agitation le prenait, il alla jusqu'à l'hôtel de Saverdun. La façade majestueuse lui parut plus sévère que de coutume, les pierres grises semblaient dire : « Le désordre de la passion n'entrera pas ici. » Il retourna en arrière, se plongea dans le tumulte de la grande ville, essayant de ressaisir les espérances joyeuses de la veille, mais elles lui échappaient une à une comme un vol d'oiseaux, chassé par un vent froid. Vingt-quatre heures écoulées, pas une réponse, pas un appel! Ne comprenait-elle pas ce qu'il souffrait? Tout était perdu, il avait craint de la colère, c'était du dédain qu'il recueillait! Il partirait, il ne la reverrait plus...

Mais ne l'accusait-il pas trop promptement? Un domestique négligent était la cause de ce retard... La lettre avait été portée directement chez lui. Il rentra d'un pas pressé, il voyait déjà sur la table l'enveloppe carrée, il sentait sous ses doigts le froissement du papier. En ouvrant la porte de sa chambre, Maurice ferma les yeux, prenant pour savourer le plaisir attendu des précautions d'épicurien. Le désappointement fut cruel : la table était vide!

Alors il désespéra complètement, s'accusant lui-même, maudissant sa précipitation. L'aveu qu'il avait envoyé était mal

tourné, incomplet... Il aurait voulu reprendre les mots, en substituer d'autres... Il mordait ses lèvres de rage, il se sentait maladroit, humilié...

La soirée fut horrible. Maurice était très jeune, il éprouvait un ardent besoin d'expansion, la solitude l'exaspérait. Mais à qui parler? Ses camarades se railleraient de lui. Restait Fresnau. En tout cas, il préférait ses gronderies aux sarcasmes des autres. Il se précipita chez Louis et ne le trouva pas. Alors il se remit à errer dans les rues, murmurant à part lui de grandes phrases désespérées. Il rencontra M. de Coursan. Comme un fou, il lui demanda :

— Quand on a écrit une lettre d'amour à une femme, et qu'elle ne vous répond pas, que fait-on?

— On va chez elle tout de suite solliciter une réponse favorable et... on ne balbutie pas.

Mais le lendemain et le surlendemain se passèrent sans que Maurice se décidât à affronter la situation qu'il s'était créée. Il continuait vaguement à attendre un appel qui ne venait pas. Un accablement morne, traversé par des éclats de désespoir irrité, s'emparait de lui. Il voulait et n'osait pas suivre le conseil de M. de Coursan. Il était trop démoralisé pour être énergique.

— Jamais je n'oserai la revoir! pensait-il.

Enfin, n'y tenant plus, le soir du quatrième jour, il alla chez Mme de Lésiade avec l'espérance inavouée d'y rencontrer la duchesse, mais elle n'y vint pas.

La baronne Aurélie n'eut qu'à regarder le jeune homme pour comprendre que l'heure de la crise avait sonné. Sa curiosité toujours en éveil suivait pas à pas le développement de cette passion juvénile. L'aveuglement persistant de Mme de Saverdun l'amusait. Elle se gardait bien de l'avertir, attendant le moment où les yeux de celle-ci s'ouvriraient à la réalité comme on attend, au théâtre, l'acte final d'une pièce nouvelle. L'esprit de Mme de Lésiade était de la même trempe que celui de Louis Fresnau, mais elle n'avait ni sa tendresse de cœur ni sa rectitude de principes. Les siens étaient flottants, souvent contradictoires. Elle riait quand il s'indignait, se contentant, là où il cherchait le vrai, de trouver le plaisant. Incapable de faillir elle-même, elle prenait plaisir aux expériences des autres, et les poussait facilement, sans mauvaise intention, dans les sentiers qu'elle évitait.

Avait-il parlé ou allait-il le faire? Voilà la question qu'elle se posa en voyant Maurice. Prenant son air sincère de bonne femme et éteignant la lueur de ses yeux verts, elle fit asseoir le jeune homme auprès d'elle et l'interrogea maternellement et adroitement avec des réticences calculées, se gardant d'aborder le sujet de front, ne nommant pas même Mme de Saverdun.

Mais Maurice craignait trop les railleries d'Aurélie, il n'était d'ailleurs pas venu chez elle pour l'amuser par ses confidences. Elle comprit promptement que la douceur habile ne l'amènerait à rien. Si elle voulait savoir, il fallait provoquer une émotion quelconque.

— Voici plusieurs jours, dit-elle, que je n'ai pas vu la duchesse. J'ai été souffrante, elle très occupée. Je suis pourtant fort impatiente de la voir. Et vous devez comprendre pourquoi; car vous êtes trop de ses amis, monsieur de Trênes, pour ne pas avoir entendu parler des bruits qui circulent.

— Quels bruits? demanda Maurice pâlissant comme un coupable. Naïvement, il crut durant quelques secondes qu'elle faisait allusion à sa lettre.

— Comment, vous ne savez pas? Mais l'on parle de son mariage.

Elle ne mentait pas absolument. Périodiquement on annonçait cette nouvelle qui, ne se réalisant jamais, gardait toute sa fraîcheur.

— Avec qui? balbutia-t-il?

— Les uns nomment M. de Coursan, les autres le prince de Marsannes.

Il n'écouta même pas les noms qu'elle disait. Il ne voyait que le fait lui-même, brutal, atroce, désespérant.

— Dans sa situation, poursuivit Mme de Lésiade, elle ne peut faire qu'un grand mariage. Tout le lui impose, sa famille, ses enfants…

— Mais, croyez-vous que cette nouvelle soit vraie? demanda Maurice, ne pensant toujours qu'à la question précise.

Il y avait tant de douleur dans son accent que Mme de Lésiade elle-même en fut légèrement émue.

— Je ne sais trop… À mon avis, elle aurait tort. Le prince est vieux; M. de Coursan a un caractère détestable et la rendrait très malheureuse. Quand on est veuve depuis sept ans, il faut le

rester toujours. C'est ce qu'elle devrait faire, mais il y a des gens autour d'elle qui la poussent au mariage. J'ai peur qu'à la longue… elle ne consente.

Dans le cerveau de Maurice deux pensées s'entrechoquaient. Une jalousie désespérée à l'idée qu'elle pourrait appartenir à un autre! Un dédain rempli de colère contre les vieillards qui osaient la convoiter! Des résolutions hardies naissaient en lui, sa timidité, ses craintes disparaissaient. Ce qui l'avait gêné jusqu'ici, c'était l'absence de difficultés positives, l'harmonie trop pure de cette existence de femme. Maintenant qu'il y avait des réalités à combattre, sa jeunesse se sentait de force à lutter contre les ambitieuses visées et les amours presque sexagénaires des rivaux qu'il venait de se découvrir.

Sur le visage convulsé du jeune homme, Aurélie lisait comme sur un livre ouvert.

— Oui, continua-t-elle en scandant ses mots pour en doubler la valeur, je voudrais qu'un ami sincère, dévoué lui persuadât de ne pas aliéner sa liberté. Ce serait son malheur, pauvre Ghislaine!

Maurice se leva brusquement, il ne se souciait plus de feindre; que lui importait! Il ne voyait devant lui que son bonheur menacé à défendre. C'est à peine s'il prit congé d'une façon convenable. Aurélie le regarda partir en souriant.

— Il va chez elle… et il parlera pour sûr! Demain je la confesserai. Son étonnement sera très drôle!

En effet il allait à l'hôtel de Saverdun. Il ne se demandait pas l'heure qu'il était — eût-ce été au milieu de la nuit il s'y serait rendu tout de même — et cheminait sans penser, comme quand on a quelque chose de pressé à accomplir, ne songeant qu'à mesurer la rapidité de ses pas.

Quand il arriva chez Mme de Saverdun, il était très tard. Cependant dans le grand salon rouge quelques habitués étaient réunis encore. Elle lui tendit la main amicalement avec un visage serein. Cet accueil banal le blessa, il espérait surprendre chez elle une émotion ou un ressentiment. Mais non, sa voix n'était pas altérée, elle faisait comme de coutume les honneurs de son salon, avec sa grâce douce, un peu hautaine. Elle causait avec M. de Coursan. Les yeux de Maurice remplis d'une colère indiscrète ne les quittaient pas.

— Surveillez-vous, murmura à son oreille Louis Fresnau qui avait répondu ce soir-là à l'invitation de la duchesse.

Alors, n'osant plus remonter jusqu'au visage de Mme de Saverdun, les regards du jeune homme s'arrêtaient aux plis de sa robe, au bras délicat et blanc qui sortait de l'échancrure de la manche. Des impatiences le suffoquaient. Comment pouvait-elle causer, dans cette intimité familière, avec ce vieux roué qui ne croyait pas aux femmes et les mettait toutes au même niveau dans son mépris? Il regardait M. de Coursan, sa forte carrure d'homme de cinquante ans qui se rengorge dans l'importance de sa position, son front dégarni, ses favoris taillés à l'anglaise sur le vieux modèle. Il se surprenait à compter ses rides... Non, il ne pouvait prétendre... la duchesse ne voudrait pas... Il se rassurait, puis s'alarmait de nouveau, sans raison. Pourquoi tous ces gens ne partaient-ils pas?... Enfin, un à un les invités disparurent. M. de Coursan s'en alla le dernier. En passant près de Maurice, il lui demanda :

— Venez-vous?

— Non, je reste, répondit le jeune homme.

La porte se referma. Maintenant qu'ils étaient seuls, Maurice se sentait incapable de parler le premier. Tremblant il regardait les lèvres de la duchesse, attendant qu'elles s'ouvrissent; pourtant ayant peur de ce qu'elles allaient dire. Le visage de la jeune femme s'était subitement attristé. Elle aussi demeurait silencieuse. Enfin elle souleva le couvercle d'un petit coffre, placé à côté de sa main, et en tira une enveloppe.

— Qu'est-ce que cette lettre? demanda-t-elle simplement.

Il baissa la tête sans répondre.

Alors elle lui parla de la folie de cet amour, auquel elle ne croyait pas, le gronda de vouloir gâter leurs rapports d'amitié si charmants et si parfaits! Leurs âges étaient trop différents. Elle ne pouvait lui donner qu'une affection de sœur aînée. D'ailleurs elle n'était pas faite pour l'amour, la fibre passionnée lui manquait. On avait dû le lui dire.

Elle disserta ainsi longuement. Cette indulgence tranquille et raisonneuse écrasait et déconcertait Maurice. Mme de Saverdun était bonne, cette attitude accablée la toucha. Il fallait pardonner cette exaltation d'un moment, dont déjà il était honteux. Elle se leva et posant sa main sur le bras du jeune homme.

— Mon ami, dit-elle doucement, croyez-moi, revenez à la réalité. Ne vous forgez pas de sentiments imaginaires. Mon amitié…

— Votre amitié!

L'attouchement de Ghislaine avait rompu le charme qui endormait la violence de Maurice. D'un mouvement brusque il repoussa cette main de sœur qui s'offrait à lui.

— Votre amitié! Je n'en veux pas.

Et sa passion si longtemps contenue s'exhala en paroles chaudes et vibrantes. Elle voulut l'interrompre. Il disait des mots qui la blessaient dans sa fierté et sa pudeur; jamais personne n'avait osé s'exprimer ainsi devant elle, avec des sous-entendus aussi nets.

— Non, supplia-t-il, laissez-moi parler, il y a si longtemps que je me tais, que ces mots veulent sortir de mon cœur. Tenez, c'est depuis Deauville, depuis le premier jour où je vous ai vue! Dès lors je vous ai appartenu, j'ai été votre bien, votre esclave, votre chose… Vous ne voulez pas croire à mon amour!… Cependant il est vrai, ardent, et fort… Il me fait souffrir, il me rend fou… Et vous dites que vous ne vous êtes aperçue de rien! Mais, lorsque je venais ici chaque jour, n'entendiez-vous pas palpiter mon cœur, mes regards éperdus ne vous disaient-ils pas mon trouble?

Il s'était rapproché d'elle, c'était presque dans ses cheveux qu'il parlait.

— Quand votre main touchait la mienne, quand votre robe me frôlait, n'avez-vous pas vu mon visage pâlir, n'avez-vous pas senti mes doigts qui tremblaient en étreignant les vôtres?…

Assise dans son fauteuil, les yeux baissés et gardant son attitude de vierge gothique, Mme de Saverdun semblait attendre avec patience que cette crise fût terminée. Trop douce pour savoir imposer silence à Maurice, comprenant d'ailleurs que ses remontrances seraient inutiles, elle s'efforçait de ne pas écouter ce langage qui la froissait, de penser aux intérêts journaliers de sa vie. Mais à travers sa distraction voulue, elle entendait toujours cette voix d'homme qui lui parlait d'amour.

— Dites-moi, poursuivit-il en se penchant timidement vers elle, dites-moi que vous m'aviez deviné, que votre cœur avait

pitié du mien? N'est-ce pas, vous ne me renverrez pas, vous me laisserez là, auprès de vous, toujours?...

Sa voix avait des accents d'éloquence ardente. Il était si près de Ghislaine qu'elle sentait passer sur son visage le souffle du jeune homme. Elle recula. On avait marivaudé avec elle, mais la passion réelle, vivante lui était inconnue; elle en avait peur.

— Monsieur, assez, assez. Je ne puis, je ne veux pas entendre ce langage.

Elle essayait de se lever, elle détournait les yeux pour ne pas rencontrer ceux de Maurice. Ils avaient des lueurs qui la troublaient et la faisaient rougir.

— Non, murmura-t-il en la retenant, ne vous en allez pas, restez près de moi, je vous aimerai tant, si bien... comme vous voudrez!

Il avait des câlineries d'enfant pour la rassurer. Puis revenant au ton passionné, il osa exprimer ses désirs, ses volontés. Il demanda qu'on lui rendît ce qu'il donnait. Toutes les audaces lui venaient.

— Oui, balbutiait-il, je vous apprendrai le bonheur...

Un effarement [1] étrange s'emparait de la duchesse. Était-ce bien là l'ami respectueux et timide qu'elle croyait connaître? Il trouvait des mots qui la faisaient souffrir, lui montrant en elle-même des lacunes qu'elle ne soupçonnait pas. Mais Mme de Saverdun était trop habituée à se raisonner pour qu'une sensation la dominât longtemps. Afin d'échapper à l'émotion contagieuse de ces paroles d'amour, elle s'éloigna de quelques pas et s'accouda à la cheminée, en détournant le visage. Maurice l'avait suivie, il voyait de profil le pli rigide de la bouche et attendait en tremblant la punition de sa hardiesse.

— Je ne vous en veux pas, dit-elle enfin de sa voix tranquille, mais ne recommencez plus.

Elle tournait vers lui un sourire indulgent qui l'exaspéra. Il y lut du dédain pour son amour, du mépris pour sa jeunesse... Elle ne le trouvait pas digne de colère! Pourtant cette fois il avait parlé comme un homme et non comme un enfant.

1. Terme typiquement mirbellien.

— Je suis toute prête, continua-t-elle, à oublier cette heure de folie.

Il s'était attendu à des phrases sur le devoir, la vertu, les souvenirs. Il avait préparé des répliques victorieuses. Mais quelle réponse faire à cette femme souriante qui ne se fâchait pas, qui n'évoquait aucun obstacle qu'il pût détruire ? La nature de Maurice était prompte aux découragements, il comprit qu'il n'entamerait pas cette sérénité douce. Ses regards se remplirent de colère.

Debout près d'elle, il pouvait apercevoir la couleur de ses yeux, le mouvement imperceptible de la bouche qui respirait. Il aurait voulu saisir et briser ce corps frêle dont quelques pas seulement le séparaient. Peut-être alors sortirait-elle de son calme outrageant ? Ses bras se tendirent… mais il n'osa pas.

— Il paraît que je suis arrivé trop tard, dit-il insolemment.

Les bruits de mariage qui l'avaient amené près d'elle lui revenaient à la mémoire. Dans l'emportement de sa passion, il les avait oubliés. Elle le regarda si stupéfaite qu'il comprit son erreur. Ce fut une nouvelle souffrance ; l'absence de toute rivalité rendait plus écrasante encore la froideur de la jeune femme. Il demeura un instant interdit, muet devant elle. Enfin, se redressant orgueilleusement :

— Puisque vous ne voulez pas de mon affection telle que je vous l'offre, adieu, dit-il.

— Adieu, répéta lentement Mme de Saverdun.

Il se dirigea vers la porte avec une démarche incertaine, agitée, puis revenant vers elle.

— Mais chassez-moi donc ! dites que je vous ai offensée, que vous ne me reverrez plus…

Il voulait au moins être maltraité, entendre une parole irritée, créer entre elle et lui un lien quelconque, fût-ce un mauvais souvenir. La duchesse le regarda bien en face, dans les yeux, sans coquetterie et sans cruauté. C'était sincèrement qu'elle désirait oublier ce moment d'égarement. Son amitié n'en était pas diminuée.

— Pourquoi me forcer à dire que je ne vous recevrai plus ? Comme ami vous serez toujours accueilli cordialement chez moi.

Une seconde fois elle avança vers lui sa main qui pardonnait, mais Maurice vit une insulte dans ce geste affectueux. Il la repoussa et sortit brusquement, jurant de ne plus revenir, de ne jamais la revoir.

Le bruit de sa voix s'était perdu avec celui de ses pas, que ses paroles violentes résonnaient encore aux oreilles de Mme de Saverdun.

— C'est donc là l'amour ! murmura-t-elle. Une fantaisie audacieuse qui se change en colère, si elle n'est pas satisfaite.

Cette déclaration passionnée, cette demande de réciprocité [1] d'amour l'avaient littéralement stupéfaite.

Elle poussa un soupir de regret en pensant à son rêve d'amitié ; il lui semblait que quelque chose venait de s'effondrer en elle : son cœur souffrait, son âme était meurtrie.

1. Chez Mirbeau, cette « réciprocité » ne s'avère jamais possible, l'amour est toujours à sens unique, et si rencontre il y a entre deux êtres, elle est toujours sans lendemain.

VII

Mme de Lésiade eut quelque peine à confesser son amie. Les confidences répugnaient à la délicatesse de la duchesse. Mais Aurélie avait l'air d'être si bien au courant de la situation, elle procédait par des questions tellement pressées et précises qu'il était difficile de se dérober à sa curiosité.

— Votre étonnement est adorable ! Qu'avez-vous éprouvé ?... Voyons, dites ?... de la colère, de l'émotion ? Je parie que vous l'avez accablé de votre courroux.

— Au contraire, vous vous trompez. Je lui ai proposé d'oublier ce moment de folie, de reprendre nos rapports d'amitié.

— Pauvre Maurice ! Comme il a dû être furieux ! Et l'avez-vous revu depuis lors ?

— Non, il n'est pas revenu, et je ne le rencontre nulle part. On dirait qu'il m'évite.

Mme de Saverdun parlait tristement. L'éloignement de Maurice laissait un grand vide dans sa vie, et elle lui en voulait d'avoir rompu par sa brusque incartade la douceur de leur amitié.

— Je ne puis comprendre cette attitude de froideur, continua-t-elle. Pourquoi ne vient-il plus me voir ? C'est absurde ! Je l'ai assuré que je ne lui garderai pas rancune, que tout serait entre nous comme par le passé.

De bonne foi elle était surprise qu'il ne se contentât pas de ce qu'elle lui offrait. Mme de Lésiade haussa les épaules en riant.

— Vous serez donc toujours la même !... Oui, vous vous obstinez à juger les hommes d'après vous, à raisonner sur leurs

sentiments avec des idées préconçues d'avance. Maurice vous aime, il souffre. Depuis longtemps sa passion lui brûlait les lèvres.

— Quelle idée! répondit la duchesse. Il a obéi à un caprice instantané, et je suis sûre qu'il est déjà honteux de sa violence.

— Vous voilà bien! s'écria Aurélie. Parce que cet amour dérange vos plans, vous ne voulez pas y croire. Eh bien! que comptez-vous faire maintenant?

— Mais, mon Dieu, je ne sais pas... À la première occasion, je lui dirai...

— De revenir, n'est-ce pas? Ce sera le pire des systèmes. Laissez-le tranquille, ou si vous voulez l'aimer, décidez-vous promptement.

Un pli perpendiculaire [1] se forma entre les sourcils de Mme de Saverdun. Le positivisme de son amie la blessait plus encore que la hardiesse de Maurice. Ces signes de mécontentement ne déconcertèrent pas Mme de Lésiade.

— Ne vous fâchez pas, ma chère, ce serait ridicule entre nous. Vous êtes veuve et libre. Je ne vous conseille pas d'épouser Maurice, mais comme amoureux, avouez qu'il est charmant.

— Aurélie, est-ce vous qui parlez, vous dont la conduite est irréprochable?

— Irréprochable, sans doute, mais moi, c'est différent. D'abord, j'ai un mari...

— Ce qui équivaut à dire qu'ayant perdu le mien, je dois me jeter aux mains d'un enfant de vingt ans, parce qu'un soir qu'il avait la tête montée, il m'a dit qu'il m'aimait...

Mme de Saverdun parlait d'un ton exalté qui ne lui était pas habituel, une flamme d'honnête indignation animait son visage.

— Ce n'est pas ainsi que je comprends l'amour, continua-t-elle. Il faut connaître quelqu'un longtemps, éprouver son affection...

— Et se monter la tête, à mesure que la sienne se refroidit, interrompit Mme de Lésiade. Croyez-moi, ma chère, de nos jours

1. Pli caractéristique des personnages de Mirbeau. Voir l'article d'Élodie Bolle, « La Marque du pli chez Mirbeau », dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, Angers, 1999. La « flamme » évoquée un peu plus loin est également fréquente sur leur visage ou dans leurs yeux.

il faut être pratique et rapide. Si on n'accepte pas l'amour quand il s'offre spontané et fort, on doit le mettre durement à la porte de chez soi. Le plus sage serait de ne pas rappeler Maurice.

La duchesse lui répondit par un sourire de supériorité paisible.

— Elle est bien décidée à ne pas suivre mon conseil, pensait Mme de Lésiade en s'en allant. Pour une fois que j'en donne un bon, voilà comment on le reçoit!

Aurélie ne se trompait pas, Mme de Saverdun était de ces femmes qui s'obstinent dans leurs volontés. Quels que fussent les sentiments de Maurice, il lui semblait facile de les ramener à son point de vue [1]. Les idées qui la guidaient devaient avoir prise sur lui. Puis, pourquoi renoncer à cette intimité où elle trouvait un charme doux et consolant? Les théories de Mme de Lésiade étaient d'un positivisme par trop brutal. Comme s'il était admissible, qu'elle, Ghislaine de Saverdun, pût s'engager en de semblables faiblesses! Elle tenait trop aux avantages de sa situation, elle avait une trop haute idée des devoirs de son rang, pour s'exposer au ridicule d'épouser un fils de famille qui était de douze ans son cadet. Quant à l'amour libre, ses instincts honnêtes s'y refusaient. Elle en voulait à Aurélie d'avoir admis cette possibilité, elle lui en voulait peut-être davantage encore de son conseil de rupture.

À travers le va-et-vient de sa vie mondaine, Mme de Saverdun continua donc à poursuivre l'idée du rapprochement qu'elle désirait. Craignant de le provoquer d'une façon trop directe, elle comptait sur le hasard d'une rencontre, mais le hasard ne la servit point. Les semaines s'écoulaient et Maurice demeurait invisible. De temps en temps, Mme de Lésiade lui en donnait des nouvelles. Il venait la voir à des heures invraisemblables, avec l'air d'un homme résolu aux confidences suprêmes, puis repartait emportant son secret.

— Pauvre garçon! disait Aurélie; il traverse la période aiguë.

Cette attitude, en se prolongeant, donnait à l'amour de Maurice une réalité qui irritait la duchesse. Ne voulant pas renoncer

1. C'est cette totale ignorance de ce que l'autre sexe peut éprouver qui établit, selon Mirbeau, « un abîme infranchissable » entre les sexes. Cette phrase révèle aussi l'incapacité de la raison à décrypter le monde des sentiments.

à l'ami, il lui déplaisait d'admettre que l'éloignement fût opportun. Vraiment il lui manquait beaucoup! Elle avait pris l'habitude de lui raconter tous les petits incidents de son existence journalière; l'absence de cette intimité confiante faisait comme un grand vide dans sa vie. Elle ne parvenait pas à secouer cette impression. Tout, à ses yeux, prenait quelque chose de terne, d'insipide.

Cependant elle continuait à recevoir son cercle ordinaire. Louis Fresnau devenait peu à peu un des habitués de la maison; M. de Coursan se montrait très assidu : l'éloignement de Maurice le réjouissait beaucoup. Sans doute, le jeune homme trop téméraire avait été congédié! Et il pensait complaisamment à la part que ses conseils avaient eue dans cette crise finale. Pour achever son œuvre et dégoûter à jamais Mme de Saverdun des amours juvéniles et imprudentes, il ne cessait d'amoindrir Maurice devant elle, le représentant comme le type de la jeunesse actuelle, matérialiste et positiviste. Tout cela d'un air détaché, généralisant, ayant l'air d'être son ami.

— Très gentil garçon, sans doute… Nous en ferons un diplomate parfait. Mais ne comprenant l'amour que d'un seul côté et incapable d'aimer la même femme… deux semaines de suite!

La duchesse écoutait distraitement. Elle était de ces douces entêtées qui ne croient qu'à leur propre intuition. Persuadée qu'elle comprenait Maurice mieux que personne, les jugements contraires ne faisaient qu'affermir son opinion.

Elle s'attendrissait : « Pauvre garçon, comme il était méconnu! » Et l'injustice des autres le lui rendait plus cher. Elle souffrait beaucoup de ne pas le voir. Deux ou trois fois, d'une façon détournée et indirecte, elle lui fit dire que sa place était toujours marquée, chez elle, parmi ses amis, mais ces démarches n'eurent aucun résultat. Ou ses messagers étaient infidèles ou Maurice refusait. Par orgueil, elle n'osait demander la vérité.

Pour secouer l'ennui qui l'accablait, Mme de Saverdun modifia ses habitudes de vie. Elle sortit davantage, on la vit au théâtre, à la promenade. Une ou deux fois elle rencontra Maurice. Un soir même ils se croisèrent sur l'escalier de l'Opéra. Le jeune homme passa devant elle, le front baissé, les lèvres serrées, détournant obstinément les regards. Dans la salle, elle l'aperçut caché dans le fond d'une loge. Alors, avec cet instinct de coquetterie qui

n'abandonne jamais les meilleures, poussée par le désir de le ramener, n'importe par quel sentiment, elle s'anima beaucoup, elle stéréotypa sur ses lèvres ce sourire de femme satisfaite qui semble recueillie dans le charme des paroles qu'elle écoute. Mais ce fut en vain qu'elle attendit, qu'elle regarda sans cesse la porte de sa loge. Celle-ci ne s'ouvrit pas pour Maurice. Alors elle eut honte des moyens qu'elle avait employés. Ce n'est pas ainsi qu'on ramène un frère, et il ne pouvait être qu'un frère pour elle !

Ne serait-ce pas plus digne, plus vrai et plus sincère de lui écrire directement ? Une amie qui partait et qui désirait un laissez-passer pour la frontière lui en fournit le prétexte. Maurice, en préparant son examen de carrière, travaillait au ministère des Affaires étrangères, il était tout naturel de s'adresser à lui.

Elle envoya donc au jeune homme quelques lignes amicales, recourant à son obligeance et exprimant le désir de pouvoir lui faire bientôt ses remerciements de vive voix.

Maurice venait de traverser une période mauvaise, l'âme aigrie, les journées vides. Sa passion, alimentée par la jalousie et par l'orgueil blessé, semblait grandir en raison des impressions douloureuses qu'il subissait. Jamais il n'aima Mme de Saverdun comme à ce moment de sa vie, où il se jurait chaque jour de ne jamais la revoir. À la vue de l'écriture de la duchesse, une espérance folle traversa son cœur, mais la lecture des paroles banales qu'elle lui adressait la dissipa promptement.

Cette affectation d'ignorer ce qui s'était passé entre eux, de le considérer comme non avenu, le blessa comme une injure… Non, certes, il n'irait pas chez elle ! Depuis qu'il avait parlé à Mme de Saverdun, Maurice sentait que sa dignité d'homme s'était affirmée. Il trouvait une sorte de contentement farouche dans la privation volontaire qu'il savait s'imposer. Son amour-propre se satisfaisait de ce déploiement de résistance. Cependant il s'occupa activement de ce que réclamait la duchesse, trouvant une sorte de plaisir triste dans ce rapprochement indirect qui ne l'exposait pas aux compromis que son orgueil redoutait. Une fois ses démarches terminées, il lui en communiqua le résultat par quelques mots brefs et polis, puis, malgré lui, son émotion l'emporta, un regret lui vint de l'entrevue qu'il refusait,

il parla de sa souffrance, de son amour incurable et grandissant. Mais puisqu'elle ne voulait pas l'aimer, ne valait-il pas mieux une séparation complète qu'une torture sans cesse renaissante ? Il le lui demandait, implorant un conseil avec cette espérance vague d'une possibilité meilleure qui n'abandonne jamais la jeunesse, même en face des certitudes les plus accablantes.

Il y avait dans le langage de Maurice une âpreté de passion qui troubla Mme de Saverdun, une exagération qui la choqua. Voici ce qu'elle lui répondit, espérant le ramener à des idées plus paisibles :

« *Je vous remercie mille fois, monsieur, de votre obligeance. Vous eussiez été plus aimable encore de venir me voir. Puisque vous me demandez un conseil, et qu'ainsi vous me placez sur le terrain où je dois raisonnablement rester vis-à-vis de vous, je vous engage à ne plus persévérer dans cette voie de froideur. Est-ce là le sentiment que je dois inspirer ? Et si, il y a deux mois, je ne vous ai pas répondu comme vous le vouliez, ne trouvez-vous pas aujourd'hui que j'ai eu raison de penser que, jeune et sans expérience de cette vie si triste et si positive, vous vous mépreniez aussi bien sur l'état de votre cœur que sur ce que renferme le mien ? Croyez-moi, l'amitié franche et sincère a bien son charme. Ne la rejetez pas, et ne soyez pas un ingrat.* »

Un homme plus expérimenté aurait accepté la situation qu'on lui proposait, avec l'arrière-pensée d'arriver par l'intimité à l'influence et par l'influence à la domination; mais Maurice n'était ni assez corrompu ni assez froid pour faire des calculs à longue échéance. Sa nature qui manquait de douceur et de tendresse ne pouvait être touchée par les paroles affectueuses de Mme de Saverdun. Il n'était pas de ces cœurs dévoués qui se contentent d'aimer, il ne comprenait que l'amour absolu et réciproque [1].

1. C'est cette conception romantique et absolutiste de l'amour que Mirbeau juge maladive et entend condamner comme dangereuse. Elle est de surcroît une duperie, car ce pseudo-« amour » repose en grande partie sur l'amour-propre et sur la *libido dominandi* (le mot « domination », quelques lignes plus haut, est révélateur à cet égard)

Depuis longtemps Louis Fresnau qui voyait les forces morales de Maurice s'user dans une stérile résistance, lui donnait le conseil de partir, de voyager [1]. Mais celui-ci ne le suivait pas, retenu par une espérance inavouée. La lettre de Ghislaine le décida. Cette amitié obstinée qu'on lui offrait, il serait peut-être un jour assez faible pour en accepter les tortures. Il alla chez Fresnau.

— Je pars, lui dit-il. Tout est arrangé avec ma famille. Il paraît que j'ai l'air malade. Un voyage me remettra. Je ne reviendrai qu'en automne, pas avant.

— L'avez-vous revue ? demanda Louis.

— Non, et je m'en vais pour ne pas la revoir. Tenez, regardez ce qu'elle m'écrit…

Il jeta sur la table le billet froissé. Louis le déplia respectueusement.

— D'autres moins orgueilleux que vous se contenteraient de ce qu'on vous offre, dit-il un peu tristement. Il lisait entre les lignes la sympathie tendre et vraie qui les avait dictées.

— L'amitié d'une femme comme elle, vaut l'amour de toutes les autres.

— Une sorte de culte à la Vierge, ricana Maurice. Merci, je n'en veux pas.

— Quand partez-vous ? demanda Fresnau.

— Demain matin.

— Et en quels termes, lui avez-vous annoncé cette résolution soudaine ?

— Je n'ai rien écrit encore. Je ne peux me fier à moi-même. Je ne sais ce que je serais capable de dire. Voulez-vous vous charger de lui apprendre mon départ ? Vous raconterez ce que vous voudrez, vous inventerez un prétexte, si la vérité vous déplaît à dire.

— En général, on fait ces commissions-là, en personne, répondit froidement Louis.

— Vous ne voulez pas vous en charger ? Très bien, je prierai M. de Coursan de lui présenter mes hommages, et de lui expliquer que je suis parti trop subitement pour faire des adieux à

1. C'est ce que Lirat conseillera aussi à Jean Mintié, dans *Le Calvaire*.

personne. Il la voit assez souvent pour cela ! ajouta Maurice avec un accent de colère jalouse.

— Puisque vous n'avez pas le courage d'agir par vous-même, répliqua Fresnau, c'est moi qui ferai votre message.

Il devinait que ce départ froisserait la duchesse, il ne voulait pas qu'elle l'apprît par la voix mordante de M. de Coursan.

En effet, le lendemain, lorsque Fresnau annonça à Mme de Saverdun que Maurice avait quitté Paris, elle ne sut pas dissimuler son désappointement. Elle avait préparé des arguments irréfutables pour lui démontrer la supériorité des affections tranquilles, et il s'en allait sans l'avoir écoutée ! Elle se sentait blessée du refus hautain qui masquait ce départ ; toute action violente répugnait d'ailleurs à sa nature modérée. Pour la première fois l'absolutisme de ce caractère la frappait. Se serait-elle trompée ?… L'homme réel, volontaire et emporté commençait à lui apparaître. Mais elle ferma les yeux pour ne pas voir, pour ne pas renoncer à l'âme délicate et tendre qu'elle croyait avoir devinée.

Fresnau suivait sur le visage fier et doux de Ghislaine les doutes qui la troublaient.

— L'aimera-t-elle un jour ? se demandait-il avec une angoisse où, à une pitié désintéressée, se mêlait un mélancolique retour sur lui-même.

Ils étaient assis l'un près de l'autre, sous la lumière de la même lampe, autour de laquelle voltigeaient les premiers papillons d'été. Les doigts longs et fins de la jeune femme égratignaient le bois de la table, où elle avait appuyé son bras. Près de la sienne si blanche, la main de Fresnau large et rude se détachait en rouge sur les pages du livre qu'il feuilletait distraitement. Dans leurs attitudes, sur leurs visages, le même contraste violent se retrouvait. Et pourtant entre ces deux êtres disparates, il y avait des affinités électives, une harmonie mystérieuse, un lien invisible que l'âme de la femme ne percevait pas, mais que l'âme de l'homme sentait profondément.

VIII

Maurice et Mme de Saverdun ne se revirent que l'hiver suivant.

Il avait voyagé durant plusieurs mois, visitant les capitales du Nord et les villes d'eaux d'Allemagne, se frottant un peu à tous les mondes et à tous leurs vices, promenant son amour malheureux à travers le mouvement d'une vie de jeunesse. Mais cette passion inassouvie restait vivante en lui. Son orgueil froissé l'empêchait d'oublier. L'image de Mme de Saverdun le suivait partout : sans cesse il voyait passer devant ses yeux ce sourire de femme paisible qui ne comprend pas l'amour.

Leur première rencontre à Paris eut lieu un soir de concert de gala à l'ambassade d'Autriche. Maurice s'était préparé à l'entrevue inévitable. Il ne pouvait se séquestrer entièrement du monde où vivait la duchesse. Il arriva fort tard, les nerfs tendus, la tête haute, défiant son cœur de trahir sa volonté. Il s'était juré de ne plus rien espérer, de garder dorénavant vis-à-vis d'elle l'attitude indifférente des relations mondaines. Il traversa plusieurs pièces sans l'apercevoir. Probablement elle se trouvait dans le salon de musique, où les femmes assises à rangs pressés, bâillaient derrière leurs éventails. Il jeta un regard circulaire sur les épaules poudrées, sur ce remous de blancheurs molles, coupé çà et là par un épiderme naturel. Aucune des têtes qui en émergeaient, ne portait les cheveux retroussés de Mme de Saverdun. Il recommença sa promenade, examinant tous les groupes, se sentant pris d'une impatience sur laquelle il ne comptait pas. Pour échapper à l'énervement de la musique, il alla jusqu'à l'autre bout de l'appartement. Ce fut en vain, les notes de la symphonie

en ut mineur [1] le poursuivaient, l'exaspéraient. Tout à coup un silence se fit. L'entracte commençait. On entendit un bruit de chaises repoussées, un froissement de jupes, un fracas de voix hautes, comme après tout silence forcé. Maurice traversa de nouveau l'enfilade, il rencontra le flot qui descendait, qui se répandait dans les salles désertes. Parmi tous ces visages, il ne voyait toujours pas celui de Ghislaine. Enfin sur le seuil de la dernière porte, ils se trouvèrent inopinément face à face. L'homme s'inclina si bas qu'il ne vit pas le front de la femme s'empourprer.

Ce n'était pas par émotion d'amour, mais elle était saisie, heureuse de revoir l'ami qu'elle n'avait pas cessé d'attendre.

— Quoi ! c'est vous ? dit-elle. Je ne savais pas que vous fussiez de retour ; comme vous êtes resté longtemps ! Il y a presque six mois que nous ne nous sommes vus.

Et au souvenir de leur dernière entrevue, de la façon hardie dont il lui avait parlé ce jour-là, une confusion lui venait, elle rougissait de nouveau.

— Oui, répondit-il froidement, sans qu'un sourire ou un regard soulignât ses mots, il y a très longtemps. J'ai été un peu partout depuis lors.

Et il se lança dans le récit de ses voyages.

Comme il était changé, différent de lui-même ! Ses traits s'étaient marqués, il avait acquis cette tenue impassible sous laquelle se dissimulent les mouvements de l'âme. Il lui parlait comme il aurait parlé à Mme de Lésiade, seulement avec moins de familiarité et plus de froideur.

Elle l'écoutait un peu surprise, un peu irritée, presque honteuse d'avoir employé vis-à-vis d'elle-même tant de raisonnements inutiles, de s'être montrée si indulgente pour les refus violents qu'il opposait à ses tentatives conciliantes. L'amitié pas plus que l'amour ne semblait jamais avoir troublé cette attitude d'homme du monde, polie et correcte dans sa sécheresse.

Mme de Saverdun était demeurée debout contre le mur, à côté de la porte ; le fond rouge de la tenture faisait à sa tête blonde

1. C'est-à-dire la cinquième symphonie de Beethoven — lequel a été l'une des « ferveurs » de la vie de Mirbeau (cf. le chapitre V de *La 628-E-8*).

comme une auréole pourpre qui accentuait la finesse de ses traits, la clarté de ses grands yeux pâles. Jamais le caractère étrange de sa beauté n'avait autant impressionné Maurice, mais l'immatérialité de ce visage [1], dont il se rendait compte pour la première fois, assoupissait ses désirs et facilitait le rôle qu'il s'efforçait de jouer.

Ils continuaient à échanger des phrases banales; la conversation marchait difficilement. Il y avait entre eux des silences embarrassés que remplissait le bruit de la foule.

— Avez-vous de nouveaux projets de voyage? demanda enfin la duchesse pour le ramener au sujet personnel.

— Oui, Paris m'ennuie. Je n'y suis que pour peu de temps. Je préfère la vie à l'étranger.

Il s'exprimait d'un air dégagé, satisfait, presque impertinent à force de désinvolture. Comme elles étaient loin les adorations silencieuses, les emportements passionnés qu'elle avait cru devoir réprimer!... Cette fragilité d'affection, ce changement si évident la déconcertait, l'épouvantait... Elle n'avait plus ni le courage de sourire, ni l'envie de parler. Elle s'était figuré si différente leur première entrevue! Pourtant elle restait là, en face de Maurice.

— Si je l'avais aimé! pensait-elle. Et à cette idée une chaleur lui montait au front, une terreur la secouait... Que l'on traite ainsi une coquette, qui provoque, très bien, c'est légitime! Mais une femme comme elle, on n'avait pas le droit de l'exposer au péril de rendre un amour aussi fugitif.

Fresnau qui était debout à quelques pas de Mme de Saverdun vit son regard s'attrister, il devina le frisson qui passait sur la nudité de ses épaules. La signification de l'attitude de Maurice ne pouvait lui échapper. Il comprit ce qu'elle éprouvait. Ses grandes mains de géant se crispèrent. Il ne voulait pas qu'elle souffrît, et il se sentait impuissant à l'empêcher.

1. Cette « immatérialité », qui va attirer Fresnau, fait écho au caractère « angélique » de Mme de Mortsauf dans *Le Lys dans la vallée.* La duchesse Ghislaine ne semble pas être un être de chair, dominée par ses instincts, comme les autres femmes, sans doute parce qu'elle les a trop longtemps et trop implacablement refoulés; c'est ce qui va la perdre.

Louis n'était pas le seul dans la salle à suivre d'un regard attentif les impressions de Mme de Saverdun. M. de Coursan également ne la perdait pas de vue. Durant les mois d'été il avait beaucoup soigné sa candidature de mari. Sans se risquer à une demande positive, il circonvenait adroitement la jeune femme, lui parlant sans cesse de l'opportunité d'un second mariage pour elle-même et pour ses enfants. Avant de se proposer il attendait de l'avoir convaincue. Le retour de Maurice dérangeait ses plans. Il voyait bien qu'entre les deux interlocuteurs les paroles se traînaient, mais ces phrases échangées à de longs intervalles l'inquiétaient davantage que la causerie la plus animée. Sans doute Mme de Saverdun était inaccessible ! Cependant avec les femmes la défiance est toujours le commencement de la sagesse. Si l'on pouvait occuper le jeune homme autrement !… Et il cherchait dans son esprit les moyens à employer, tout en prenant la part voulue aux plaisanteries de haut goût qui se débitaient autour de Mme de Pavonès. Un groupe nombreux entourait la belle blonde, qui, plus opulente, plus langoureuse que jamais, étalait avec un sourire complaisant sa chair blanche contre les habits d'homme qui lui servaient de repoussoir. Ses yeux, qui erraient sans cesse à travers la chambre pour rappeler à l'ordre les adorateurs distraits, se fixèrent sur Maurice.

— Mais n'est-ce pas là le petit de Trênes ? s'écria-t-elle. Je le croyais absent. Tiens, les voyages lui ont profité ! On dirait qu'il s'est déniaisé.

Et elle riait de son rire provocant de femme vide et légère.

Dans le cerveau de M. de Coursan une idée surgissait. Elle lui parut si pratique que toute réflexion était superflue. Il se pencha vers Mme de Pavonès et murmura quelques mots à son oreille. Elle rougit, non de pudeur blessée, mais de vanité satisfaite.

— Comment voulez-vous ? minauda-t-elle. Il a le goût trop délicat, trop éthéré…

Et elle mettait dans ce mot éthéré une intention blessante pour Mme de Saverdun.

— Essayez et vous verrez, car…

Il acheva sa phrase très bas. Les autres hommes s'étaient éloignés. Après quelques pourparlers Mme de Pavonès se leva à son tour, et prenant le bras de M. de Coursan, se dirigea vers la porte, près de laquelle la duchesse et Maurice se trouvaient

encore. Les deux femmes se saluèrent et échangèrent des phrases polies. Puis Maurice s'inclina devant Mme de Pavonès.

Elle fit semblant de ne pas le reconnaître, de le prendre pour un autre. Il était si changé, si bronzé!... Ce quiproquo les mit tout de suite à l'aise, sur un pied de familiarité gaie. Ils causaient sans chercher leurs mots; elle, le provoquant par sa coquetterie hardie; lui, se prêtant au badinage. Il n'était plus, comme à Deauville, choqué de ses sous-entendus équivoques, il ne craignait plus que Mme de Saverdun en fût blessée. Elle pouvait l'écouter, qu'importait! C'était très bien, au contraire. Elle verrait ainsi que toutes les femmes ne lui ressemblaient pas.

Ils s'établirent sur un petit canapé, à quelques pas de celui où la duchesse causait avec Fresnau et M. de Coursan. Les deux hommes durent la trouver très distraite ce soir-là. Elle entendait Mme de Pavonès qui disait : « Je suis chez moi tous les jours après cinq heures. » [1] Elle voyait la pose attentive de Maurice, ses regards familiers, ses airs ravis. Puis c'étaient des chuchotements et des éclats de rire... Comme ils sont gais! pensait-elle. Et le souvenir des grandes phrases désespérées du jeune homme la faisait tristement sourire. Elle oubliait de répondre aux questions de ses interlocuteurs. Découragés, ils se turent, chacun d'eux interprétant d'une façon diverse sa préoccupation.

— Un dépit de femme froissée! J'ai bien fait d'intervenir, se disait M. de Coursan.

— Le désappointement d'une âme sincère et sérieuse, pensait Fresnau. Je voudrais tirer les oreilles à ce gamin.

Maurice, inconscient de cette colère, enchanté de pouvoir se montrer indifférent, affectait de détourner la tête, d'ignorer la présence de Mme de Saverdun, de regarder Mme de Pavonès avec des mines d'oraison. Il outra la note au point de rendre la situation embarrassante pour la duchesse. L'orgueil l'empêchait de s'éloigner, mais, sous son sourire énigmatique de femme du

1. De même, au chapitre III du *Calvaire,* Juliette Roux déclare à Mintié : « Monsieur Mintié, je suis chez moi tous les jours de cinq à sept. » Et Mintié, dans ses cauchemars, l'entend réitérer plusieurs fois cette invitation.

monde, Louis voyait son malaise grandissant. Irrité il se leva pour rompre cet entretien qui la faisait souffrir, et, s'approchant de la langoureuse blonde, lui lança à bout portant une de ces flatteries énormes qu'elle recevait avec une si candide crédulité. Son but fut atteint, elle tourna vers lui son sourire. Fresnau était le seul homme qui lui imposât, elle craignait sa perspicacité et le ménageait infiniment. On racontait même qu'elle avait voulu apprivoiser le « grand singe », comme elle l'appelait dans son langage imagé. Mais le grand singe avait refusé. Cette variété de l'espèce féminine ne lui agréait pas.

— Comme vous devenez mondain depuis quelque temps! dit-elle de sa voix molle. On se demande qui a fait le miracle?...

Le teint de Fresnau passa du rouge au cramoisi. La moindre allusion au changement de ses habitudes le troublait singulièrement. Le dialogue commencé sur ce ton lui était odieux. Il aurait voulu interrompre net Mme de Pavonès, mais bravement, au contraire, il s'assit près d'elle.

— Ah, l'on se demande qui a fait le miracle! Et, baissant la voix, afin d'isoler Maurice de l'entretien, il continua à marivauder.

Celui-ci vexé de l'interruption, s'éloigna de cet air discret qu'affectent volontiers les très jeunes gens.

— Vous partez, monsieur de Trênes? Rappelez-vous, tous les jours après cinq heures.

Et par-dessus l'épaule, avec un geste qui lui était habituel, Mme de Pavonès tendit à Maurice ses doigts renversés, la paume de la main en dehors. Il les serra un peu plus qu'il n'était nécessaire et alla s'incliner devant Mme de Saverdun. La duchesse lui donna la main simplement, franchement, sans ombre de rancune, mais aussi sans lui demander de venir la voir. Une demi-heure plus tard, profitant d'un nouvel entracte, Ghislaine se rapprocha du salon de sortie. Elle s'était débarrassée de M. de Coursan dont les phrases correctes l'énervaient ce soir-là. Fresnau l'avait rejointe. Il l'enveloppa de ses fourrures et lui offrit le bras. Elle le préférait à tout autre; lui au moins savait respecter ses silences.

— Quelle contradiction! pensait-elle en descendant l'escalier. Je lui ai défendu de m'aimer et je m'irrite d'être obéie.

Une sensation d'isolement l'oppressait, il lui semblait tout à coup qu'elle était seule au monde. Elle ne s'apercevait pas de la sollicitude plus marquée de son compagnon, du respect plus grand qu'il lui témoignait, comme s'il avait voulu la venger d'une injure reçue. Elle ne voyait et ne sentait que sa propre inconséquence.

Fresnau la quitta le cœur endolori, l'esprit inquiet. Cette femme qu'il avait refusé de connaître était devenue pour lui, en peu de temps, l'incarnation d'un rêve caressé.

Elle personnifiait le type immatériel dont il avait besoin pour satisfaire les aspirations de sa nature, pour voir triompher dans une créature humaine ses doctrines spiritualistes, sa croyance à la supériorité de l'âme sur le corps.

Ce qu'il y avait d'un peu indécis, d'un peu effacé dans le tableau, le charmait comme une grâce de plus. Il n'espérait rien — peut-être même ne se rendait-il pas compte des désirs sourds qui le travaillaient —, mais cependant c'était un homme de chair et de sang avec des révoltes et des volontés. L'idée qu'un autre pourrait posséder cette femme le faisait frémir de jalousie et de rancune anticipées. Il ne voulait pas qu'on altérât l'harmonie et la pureté qu'il révérait. Le travail et la solitude, peut-être aussi la disgrâce de son extérieur, avaient préservé en lui la virginité de l'âme. La sienne avait des délicatesses, des pudeurs, des respects qui auraient fait sourire bien des femmes.

Le retour de Maurice, la perspective des confidences qu'il aurait à écouter, le remplissaient de malaise. Quelles qu'elles dussent être, elles lui seraient odieuses, et il se sentait d'avance aussi irrité d'un aveu d'oubli que d'un aveu d'amour. Mais cette torture lui fut épargnée. La période d'expansion était passée, chez Maurice; les sentiments du jeune homme se compliquaient, se corrompaient.

Il avait quitté le concert satisfait de lui-même et de son attitude, heureux cependant d'avoir revu Mme de Saverdun, doucement remué par un réveil de tendresse.

— Si elle voulait cependant! pensait-il.

Puis en dessous, dans les bas-fonds de sa vanité et de sa sensualité, il sentait passer sur lui les caresses troublantes du regard de Mme de Pavonès, il voyait un éblouissement de chair et de couleur. Les deux images de femmes se mêlaient, se confon-

daient sans se chasser l'une l'autre. L'enfant était devenu homme, son exclusivisme était moins absolu. La souffrance et l'amour avaient aiguisé sa perspicacité, élargi sa pensée. Il avait acquis une désinvolture d'esprit toute nouvelle. Il ne répudiait plus les compensations et les compromis de la vie.

IX

Les « après cinq heures » de Mme de Pavonès étaient fort recherchés par les hommes. Ils y trouvaient une liberté entière de propos et d'attitude, des sièges confortables, des cigarettes exquises, le laisser-aller langoureux de la maîtresse de la maison et l'imprévu de ses appréciations. Les femmes y étaient moins nombreuses. Une, deux, trois au plus. Des amies intimes ou pour mieux dire des complices ou des rivales qui venaient arranger une rencontre, combiner une partie difficile à faire agréer à leurs maris, ou bien surveiller un infidèle qui menaçait de se déranger.

Les femmes à pose correcte se sentaient mal à l'aise dans ce milieu. Il était de bon goût parmi elles de professer un grand mépris pour le manque de tenue de Mme de Pavonès, pour le décousu de son caractère et de son esprit, pour sa vanité insatiable, pour l'admiration d'elle-même qu'elle professait naïvement, pour son absence absolue de vertus pratiques. Mère indifférente, maîtresse de maison indolente, négligeant tout ce qui n'était pas la recherche du plaisir, l'on disait d'elle, qu'elle avait le vice actif et les qualités négatives. Elle n'était pas méchante, mais ne rendait jamais service à personne; forte et robuste, toujours prête à savourer tous les biens de ce monde, dès qu'il s'agissait d'un devoir à accomplir elle prenait des airs expirants et parlait de sa santé comme d'une chose détruite. D'un esprit naturellement assez vif, elle était devenue sotte par excès de personnalité, par exubérance de vitalité matérielle. Son intelligence n'était plus que l'adresse instinctive des natures

inférieures; elle s'en servait pour maintenir sa situation ébranlée et pour aveugler son mari.

Ses nombreux écarts lui faisaient naturellement dans le monde une position difficile, mais elle possédait le grand art de ne jamais s'apercevoir d'un affront reçu. Elle se présentait hardiment dans les maisons où elle était le plus sèchement accueillie, portant beau, le buste en avant, l'œil levé, la lèvre souriante. Son calcul réussissait. On se lassait de faire froide mine à cette femme facile que rien ne blessait, qui ignorait les susceptibilités et la rancune. Les gens les plus austères l'invitaient chez eux en disant : « Cette pauvre M[me] de Pavonès, au fond, elle ne fait de mal à personne! »

La vérité était que les femmes ne la craignaient pas. Elle ne leur enlevait jamais quelqu'un longtemps, et on la savait incapable d'influence.

Il lui était plus difficile d'arriver à l'intimité. Pourtant elle comprenait la nécessité qu'il y avait de se concilier quelques femmes et elle employait à ce recrutement une grande persévérance. Avec les unes c'étaient des flatteries, des démonstrations extravagantes. Avec les autres, plus sérieuses, des confidences attendries.

— Mon Dieu, disait-elle, je ne suis pas coupable; que voulez-vous, des fatalités inouïes! Je ne cherche rien, je suis bien tranquille, est-ce ma faute si tout m'arrive, si les hommes me poursuivent de leurs attentions intéressées?

Et elle levait les yeux au ciel, prenait un air inconscient et répétait en minaudant :

— Il faut qu'il y ait en moi quelque chose... J'attire sans le vouloir. Vraiment je ne suis pas responsable... Ah! elles sont bien heureuses celles que la tentation épargne!

Avec les hommes son langage était différent. Elle se montrait plus naturelle. En général, elle était populaire parmi eux. Ceux qui ne s'en occupaient pas pour leur compte personnel, s'amusaient des absurdités de sa vanité. Elle était bonne enfant. En amour non plus elle n'avait aucune susceptibilité; et, changeant de goût souvent, ne se formalisait pas des négligences. Elle permettait même qu'on lui escamotât ses adorateurs, pourvu que ce fût après et non pas avant son règne. Une très honnête femme, qui ne cherchait nullement les aventures, ayant inconsciemment

empêché une de ses intrigues d'aboutir, elle ne le lui pardonna jamais. Mais en général elle ne se brouillait avec personne, conservant ses intimités à travers les péripéties de ses égarements répétés. Rien n'était plus difficile pour un homme que de rompre définitivement avec elle, car manquant d'orgueil et de dignité on ne savait comment l'atteindre et la blesser. Un malheureux garçon, très désireux de terminer cette liaison, employa tous les moyens sans y parvenir. Aveu d'indifférence et d'amour pour une autre, négligences allant presque jusqu'à la grossièreté, rien ne la froissait.

— Insinuez-lui des choses désagréables, conseilla un ami, je ne vois que cela ! Profitez des bruits qui courent sur elle, avertissez-l'en, ayez l'air d'y croire.

Il essaya, commençant par gazer et finissant par être précis. Elle se mit à rire.

— Vraiment ! L'on pense donc que j'ai autant de succès que cela ! Dix aventures menées de front !...

Et sa vanité chatouillée avait lui dans ses yeux d'un bleu roussâtre ; et son regard s'était posé avec complaisance sur l'homme qui venait de lui procurer cette satisfaction exquise.

En somme Mme de Pavonès était la femme la plus heureuse du monde. Son mari, distrait, un peu lourd d'esprit, vivait plongé dans des recherches botaniques patientes et minutieuses. L'organographie des plantes l'absorbait en entier, l'endormait dans une placidité douce. Il avait bien parfois des réveils subits, et alors, dans le petit hôtel des Champs-Élysées il se passait des scènes terribles. Elle mettait toute sa ruse à lui rendre la sécurité. Peu à peu les violences du savant se calmaient. Il refermait les yeux et retournait à ses végétaux.

À part ces explosions assez rares elle savourait gaiement chacune des heures de sa vie. Chez elle l'âme qui souffre était éteinte, les instincts matériels subsistaient seuls. Paresseuse, le sommeil lui semblait une béatitude ; gourmande, elle mangeait avec recueillement et délices ; sensuelle, son corps frémissait de plaisir au contact des étoffes soyeuses, de l'eau parfumée, des coussins moelleux, de toutes les recherches et de tous les conforts que lui offrait sa vie facile et oisive.

Telle était la femme à qui M. de Coursan avait confié la mission d'éloigner Maurice de Mme de Saverdun.

Elle s'y employa volontiers, ne refusant jamais un service de ce genre. D'ailleurs, pour elle la duchesse était un blâme vivant; l'idée de lui enlever quelqu'un la remplissait d'une joie enfantine. Elle attira le jeune homme chez elle. Il vint d'abord, à intervalles éloignés, puis petit à petit il se familiarisa avec cette atmosphère énervante, avec cet entrain de coquetterie, cet élan de provocation, cette insouciance du convenable et de la pudeur. Au bout de quinze jours il était un des habitués de la maison, il en avait pris le ton et les allures.

— N'allez pas trop vite, disait M. de Coursan à Mme de Pavonès.

Il craignait une réaction. Avant de risquer une prise de possession définitive, il fallait resserrer les mailles du filet, se faire des complices de la corruption et de la vanité du jeune homme.

Elle répondait en avançant sa lèvre inférieure, avec sa moue de jour où elle ne doutait de rien.

— Je vous assure qu'il n'est pas rétif du tout, il est même très, très…

— Entreprenant, interrompit M. de Coursan. Je le crois bien! Qui ne le serait avec vous!

Elle prit du beau côté ce compliment douteux, et comme elle était occupée ailleurs, consentit de bonne grâce aux atermoiements que lui suggérait la prudence du marquis.

Elle avait raison cependant, Maurice mettait de l'entrain à ce jeu de coquetterie, où sa vanité trouvait son compte, où il occupait son oisiveté, où il cherchait un refuge contre les entraînements de son cœur. De temps à autre il rencontrait Mme de Saverdun dans le monde. Il lui parlait comme à une étrangère, sans aucune allusion au passé. Ghislaine, de son côté, n'avait pas renouvelé ses tentatives amicales d'autrefois. Elle se sentait sur un terrain incertain et craignait de se heurter à des indifférences affligeantes. Mais elle lui envoya, comme à tous les hommes de sa connaissance, une carte d'invitation pour ses réceptions du jeudi. Il hésitait à s'y rendre.

— Quand allons-nous chez Mme de Saverdun? lui demanda un jour Mme de Pavonès. C'est une corvée qu'il faut subir. Impossible de respirer seule cette atmosphère rigide! Je vais battre le rappel. Vous viendrez, n'est-ce pas?

— Mais je ne sais, répondit Maurice. Je ne fais plus partie de son cercle…

— Et en suis-je moi, par hasard ? Voyons, c'est demain jeudi, vous dînerez ici et nous irons ensuite…

— C'est très tentant. Toutefois… si nous remettions cela à une autre semaine ? Rien ne presse. Nous resterions demain chez vous…

Il prenait un accent câlin, sous lequel perçait trop cependant le désir de se soustraire à ce qu'on lui proposait, pour que Mme de Pavonès ne s'en aperçût pas.

— Ah ! c'est ainsi ! s'écria-t-elle. Savez-vous que votre répugnance m'ouvre des horizons nouveaux ?… On dirait que vous avez peur !… Il serait donc vrai que vous en tenez pour cette fière duchesse ?

— Mais, madame, qu'entendez-vous ?… demanda nerveusement Maurice.

— Ne vous exaltez pas !… On raconte simplement qu'elle vous mène à la lisière.

— Qui a osé dire ?… s'écria-t-il avec colère.

Puis se calmant subitement :

— Mais vous avez méprisé ces absurdes propos ?

— Au contraire, j'y ai cru, et votre refus d'aller chez elle semble leur donner un corps. Dites-moi, que s'est-il passé entre vous ?

— Rien, absolument rien.

— Alors, pourquoi refuser ce que je vous demande, me forcer à supposer… ? Au fait, ajouta-t-elle en lui coulant un regard de ses yeux pâmés, c'est peut-être ma présence qui vous gêne pour rentrer dans cette maison ?

Maurice protesta par un geste.

— Ce ne serait pas gentil de votre part, continua-t-elle. C'est vrai, pas du tout gentil ! Mais quelquefois, on a des appréhensions… Vous craignez peut-être… Que sais-je ?… une réprimande…

Ce mot fit frémir l'orgueil de Maurice.

— Je n'ai aucun motif, je vous le répète, pour éviter le salon de Mme de Saverdun. Et comment voulez-vous que j'en aie, poursuivit-il en baissant la voix et la regardant comme elle voulait être regardée, pour ne pas y aller avec vous ?

— Eh bien! donc, puisque vous n'en aviez pas, nous irons ensemble.

Avec son astuce d'animal pervers elle avait trouvé le moyen de le courber à son caprice.

Cependant ce n'était pas sans émotion que Maurice retournait à l'hôtel de Saverdun. Il essaya de se monter beaucoup, de chercher dans la hardiesse de sa compagne l'assurance qui lui manquait. Ce salon où il avait possédé le droit d'être accueilli à toute heure dans une intimité familière, il s'y sentait isolé, dépaysé, mal à l'aise. Le bras qui pressait le sien, le regard librement expressif de Mme de Pavonès augmentait son embarras. Le terrain où il marchait brûlait ses pieds; il se dégageait des murs, des meubles et des choses, une atmosphère qui l'étouffait.

La duchesse, au contraire, était bien là dans son centre, dans le décor le plus avantageux pour sa grâce hautaine et son sourire grave. Elle allait d'un groupe à l'autre, s'occupant de ses hôtes avec intelligence et tact, sans remarquer les manèges de Mme de Pavonès, sans prêter la moindre attention à Maurice, sans chercher son regard avec confiance, sans venir lui dire comme autrefois :

— Mon ami, quelle mauvaise soirée! Nous ne pouvons pas causer.

Elle l'avait accueilli poliment, comme tous ceux qui venaient chez elle, mais sans la moindre nuance de reproche ou de familiarité. Sous les voûtes des vastes salons, il la voyait glisser svelte et fière, et chacun de ses pas semblait l'éloigner de lui. Alors avec la variabilité des natures violentes, les rapports indifférents dont il s'était enorgueilli lui firent soudainement horreur. Brusquement il quitta Mme de Pavonès; son sourire triomphant le suffoquait. Il se mit à errer d'une pièce à l'autre, s'arrêtant devant la table où Ghislaine écrivait d'habitude, touchant les objets familiers. Chacun d'eux ravivait ses souvenirs, le pénétrait d'un attendrissement qui détendait ses nerfs, amollissait ses volontés. Il se sentait saisi d'un intolérable regret, il aurait voulu lui crier :

— Reprenez-moi, je serai ce que vous voudrez, un ami, un frère… mais reprenez-moi.

Laissant les heures courir, il restait là dans cette embrasure de fenêtre, où, si souvent, il s'était assis près d'elle. Le paravent qui

entourait la table le cachait aux yeux de tous; le murmure des voix, monotone et continu, berçait et endormait son chagrin. Tout à coup il tressaillit, on parlait très près de lui. C'était Mme de Lésiade.

— Oui, je vous en prie, chère amie, remettez-moi vos billets. J'en ai placé plusieurs ce soir. Je regrette de vous déranger, mais le but étant charitable…

— Je vais vous les donner tout de suite, répondit Mme de Saverdun. Le temps de les prendre dans le tiroir de ma table.

Il entendit un pas qui glissait, le frôlement d'une jupe de soie contre les feuilles du paravent. Il voulut s'éloigner. C'était trop tard, la duchesse était devant lui. Elle s'arrêta surprise, un peu déconcertée. Il se leva en balbutiant.

— Pardon, je m'étais…

Puis, emporté par un élan irrésistible, dans cette solitude relative que leur assurait la disposition des meubles, il se penchant vers elle. Tout son amour, vainement étouffé, luisait dans ses yeux.

— Vous savez que je vous appartiens toujours!

Elle rougit de plaisir. Un sourire tendre et doux erra sur sa bouche. Son éloignement l'avait navrée. Elle lui tendit les mains avec un geste confiant.

— Mon ami, mon cher ami! murmura-t-elle.

X

Leurs rapports se renouèrent, mais sans la douceur d'autrefois. Ils étaient intermittents, troublés, parfois amers. Maurice avait des exigences, des révoltes. Le salon de la duchesse lui déplaisait, il aurait voulu isoler Ghislaine de tous ses intérêts et de tous ses liens. Il lui semblait que, dépouillée, elle lui aurait appartenu davantage. Il ne pouvait supporter de la voir ménager son influence, cultiver ses relations.

— Ah ! lui disait-il, votre amitié n'est même pas capable de ce sacrifice.

— Mais, répondait-elle, je ne puis changer ma vie. J'ai des parents, des enfants et une situation à garder.

— Une situation ! Oui, voilà le grand mot pour les femmes qui ne savent pas aimer.

Ces reproches chagrinaient Mme de Saverdun.

Elle commençait à prendre au sérieux les colères du jeune homme, mais comment l'apaiser ? Quoique simple et bonne, la duchesse tenait à son influence mondaine. Le respect, l'admiration tendre de ses amis étaient des éléments nécessaires à sa vie. Cependant elle en aurait fait le sacrifice.

— Si je fermais ma porte à tout le monde, lui demanda-t-elle un jour, cette preuve d'amitié assurerait-elle votre bonheur ?

— Non, répondit-il sincèrement. C'est votre amour que je veux.

Alors elle essayait de lui faire comprendre les circonstances morales qui l'éloignaient de la passion. Elle était de ces naïves qui croient au pouvoir des explications sincères. En termes

doucement éloquents, elle lui parlait de sa sympathie, de sa confiance. Elle le suppliait de cesser de l'aimer d'amour.

— Fondons plutôt entre nous, disait-elle, une de ces affections profondes qui sont un refuge et une consolation. Renoncez à des idées qui m'affligent.

— Jamais, répondait-il.

Et il s'en allait mécontent avec un rire amer.

Pourtant, maintenant, elle le traitait d'égal à égal; la nuance protectrice avait disparu, la sœur aînée s'était effacée. Mais cela ne lui suffisait pas, il continuait à se plaindre, il voulait davantage.

Enfin, dépité par cette inaltérable sérénité, et dans le but de donner un dérivatif à sa mauvaise humeur, il recommença ses assiduités auprès de Mme de Pavonès. Cette aimable personne, qui ne gardait jamais rancune d'une défection, accueillit son retour avec une bonne grâce parfaite. Même, en vue de l'avenir, elle l'encouragea plus vivement encore qu'au début de leurs relations. Il pleuvait chez Maurice des petits billets parfumés dans lesquels elle réclamait sa présence pour les impromptus qu'elle se plaisait à organiser. Bohème d'instinct, elle adorait les dîners au restaurant, les parties au théâtre. Rien ne la gênait, au fond, comme son enveloppe de femme du monde. Elle était ravie de la secouer, plus ravie encore de montrer à ses bonnes amies l'élégante tournure et le jeune visage du futur élu. Elle le trouvait bien un peu distrait et assez lent de compréhension, mais son incommensurable vanité l'empêchait de deviner la vraie cause de la réserve du jeune homme. Elle continua donc son manège, s'appuyant à son bras et réclamant ses services d'une façon qui disait si clairement : « Voilà celui que j'ai choisi ! » que Maurice rougissait pour elle. Il ne comprenait pas qu'on pût donner à cette femme la moindre part de sa vie. Son impudence étouffait chez lui toute velléité d'émotion. Mais plus elle était indigne de respect, plus il prenait plaisir à s'afficher avec elle. Il lui semblait ainsi se venger de la duchesse.

Il s'était également rapproché de ses anciens camarades et maintenant s'égarait souvent avec eux en d'équivoques compagnies. Il traversait alors des heures de griserie que suivaient d'inexprimables écœurements. Mme de Saverdun restait plusieurs jours sans le voir, puis, brusquement, il revenait.

— Je fais tout pour vous oublier, disait-il, et je n'y parviens pas.

Et c'étaient des demi-aveux, des mots étranges qui troublaient la duchesse. Elle commençait à être embarrassée de son rôle. Non seulement l'enfant était devenu un homme, mais l'expression du regard se pervertissait. Il parlait des femmes d'un ton léger, avec un persiflage amer, professant des théories de viveur, affichant ce scepticisme froid, sans tristesse et sans regret, qui ressemble à du cynisme. Il paraissait avoir perdu le respect du bien et la pudeur du mal. On commençait à parler de lui, à joindre son nom à ceux des chercheurs de plaisirs faciles, on disait :

— Ce petit de Trênes, il va bien…

Puis les voix baissaient. Ces chuchotements irritaient Mme de Saverdun. Elle aurait voulu entendre, et n'osait interroger. Une ou deux fois elle questionna Fresnau, mais stoïquement il évita de répondre. Son amitié pour Maurice scellait ses lèvres. Pourtant combien il aurait désiré l'éclairer, la supplier de ne pas donner à cet enfant volontaire une part qu'il ne méritait pas! Il souffrait de sa souffrance; souvent il se demandait si la meilleure charité ne serait pas de l'avertir des légèretés de Maurice, car, comme les autres, Louis prenait l'apparence pour la réalité. Mais toujours la crainte de la blesser et le scrupule d'obéir à un sentiment personnel arrêtaient ses paroles.

— Il la néglige, pensait-il, il lui fait des scènes ridicules, il traîne son souvenir, Dieu sait dans quelle boue [1], et elle le supporte!…

Le secret de cette patience lui échappait. Il ignorait les bizarres perplexités dans lesquelles le changement de ton de Maurice jetait Mme de Saverdun; il n'entendait pas les plaisanteries de Mme de Lésiade.

— C'est évident, disait-elle, l'enfant se pervertit. C'est votre faute, ma chère. Vous le jetez dans les aventures vulgaires. À votre place, moi, j'aurais des scrupules.

1. L'image de la « boue » est une constante dans tous les romans de Mirbeau, et la métaphore en sera particulièrement filée tout au long du *Jardin des supplices*.

Et elle ajoutait quelques phrases sentencieuses sur les responsabilités encourues.

— Quelle absurdité! répondait Mme de Saverdun. Mais pourtant ces reproches railleurs la troublaient vaguement.

— Oui, poursuivait la baronne, l'influence d'un premier amour est tellement décisive sur la vie d'un homme, que je me demande si on a le droit de refuser cet apostolat.

Par simple amusement d'esprit, elle entassait ainsi sophismes sur sophismes, se divertissant de la gravité avec laquelle Ghislaine l'écoutait, s'amusant de la candeur de cette femme du monde qui depuis dix ans tenait à Paris un salon vanté. Elle se trompait cependant en appelant naïveté la crédulité naturelle à toute âme sincère. Mme de Saverdun était trop intelligente pour être la dupe d'Aurélie. Et si les raisonnements faux de celle-ci avaient quelque prise sur elle, c'est qu'ils répondaient dans sa nature à des éléments cachés d'exaltation, à des instincts de sacrifice qui ne trouvaient pas de place dans son existence et qui risquaient de la dévoyer.

Victime des scrupules de Fresnau, des curiosités de Mme de Lésiade, au lieu de mettre fin à une intimité qui ne lui apportait que des amertumes, elle continua à supporter les caprices de Maurice, à penser à lui avec un intérêt apitoyé, se demandant si elle n'avait pas été trop obstinée, si elle n'aurait pas dû accepter l'amour du jeune homme pour l'élever dans les sphères de l'idéal pur, pour le sauver des influences équivoques et des relations douteuses.

Tandis qu'elle était dans ces dispositions de trouble et d'incertitude, Maurice se débattait dans le malaise d'une situation fausse dont son inexpérience lui exagérait l'embarras. Honteux de la société qu'il fréquentait et du joug qu'il se donnait l'air de subir, il finissait par ne plus aller chez Mme de Saverdun, par ne plus oser lui parler de son amour. Il y avait des moments où il aurait donné son avenir pour retourner en arrière, pour pouvoir soutenir, le front tout à fait levé, son regard affectueusement interrogateur. D'autres fois, au contraire, grisé par la corruption effrontée de Mme de Pavonès, il se surprenait à trouver ridicules les grâces décentes de Ghislaine, ses délicatesses d'honnête femme. Il s'enorgueillissait d'échapper à son influence, il aurait voulu avoir des fautes réelles à cacher.

Cette existence morale en partie double n'aurait pu se prolonger, si le cercle des deux rivales n'avait été séparé de toute la distance qui passait entre la vertu de l'une et l'inconduite de l'autre. Mme de Lésiade, elle aussi, ne voyant jamais Mme de Pavonès, ne pouvait exercer sa clairvoyance et sa brusque franchise. Par conséquent, la duchesse ne soupçonna même pas ce « flirtage » accentué. Elle ne mit pas de nom aux influences malsaines qui dépravaient Maurice. Mais en le voyant si négligent, si silencieux, si distrait, tristement, sans rancune et sans violence, elle commença à penser qu'il ne l'aimait plus.

XI

C'était chez Mme de Pavonès, le jour de sa fête. Ce soir-là elle avait convié les trois femmes de son intimité et tous les hommes de son cercle. On devait « flirter », faire un tour de valse, et souper au coup de minuit. Le programme s'exécuta allègrement et lestement. Maurice avait les honneurs de la réunion; il n'était pas encore le prince régnant, mais on le forçait à afficher la situation de prétendant plus que le bon goût ne l'autorisait.

Fidèle à sa tactique de ne jamais rompre avec personne, Mme de Pavonès avait également invité à cette fête intime le dernier en grâce dans ses faveurs, un capitaine de dragons, nommé M. de Blanzac. Celui-ci, caractère grincheux, supportait mal la perspective du second rang où il allait tomber. Il pardonnait le partage, mais il trouvait inutile d'affirmer à ce point l'imminence d'un changement de titulaire. On chuchotait beaucoup dans le salon. Le rire des hommes et le sourire des femmes semblaient dire :

— Ce pauvre dragon, que son règne a été court!

D'ailleurs, on ne se gênait pas devant lui. Les affaires de cœur de Mme de Pavonès se discutaient librement parmi ses amis. On la regardait beaucoup, tandis qu'à demi étendue dans une pose langoureuse, elle détaillait à Maurice les innombrables charmes dont la nature l'avait douée et lui demandait par quelle fatalité tous les hommes devenaient amoureux d'elle.

— Je devine d'ici, dit une des femmes présentes, la question que Charlotte pose au petit de Trênes. C'est inévitable à une

certaine période. Comme les autres, mon cher Blanzac, vous avez dû être interrogé ?

Il répondit par une sorte de grognement inarticulé et mécontent. Mais le sujet amusait ; on le poursuivit sans scrupules. Quelqu'un raconta la passion de Maurice pour Mme de Saverdun. Ce récit parut intéresser si vivement le capitaine que son front maussade s'éclaircit. Il voulut savoir ce qui s'était passé, l'état de leurs rapports actuels.

— On ne sait trop ; Charlotte croit l'en avoir détaché. Il est vrai qu'elle est sujette aux illusions…

Toutes les bonnes amies doutaient de son influence. C'était unanime. On essaya de questionner Fresnau, mais il coupa net l'interrogatoire ; il lui était insupportable d'entendre prononcer le nom de la duchesse dans ce milieu équivoque, accolé à celui de Mme de Pavonès. Il n'était venu chez celle-ci d'ailleurs qu'à son cœur défendant. D'abord, il avait refusé ; Charlotte était revenue à la charge. Elle voulait qu'il se rendît compte de la situation ; elle espérait qu'il raconterait à la duchesse le servage de Maurice. Pour vaincre ses répugnances, elle eut recours à son mari, et insista devant lui de façon à ce que, par égard pour ce malheureux honnête homme, Louis fût forcé d'accepter. C'était une corvée pénible, car tout lui déplaisait dans ce salon, où il venait autrefois étudier curieusement les flétrissures et les ridicules du vice. Il s'indignait d'y voir Maurice s'y prélasser à l'aise. Sa conscience austère n'admettait pas les compromis. Il aurait voulu lui crier qu'il perdait le droit d'aimer Mme de Saverdun, mais il se taisait, craignant de ne pas savoir mesurer ses paroles. D'ailleurs, les deux amis ne se voyaient presque plus ; d'un commun accord ils s'évitaient. L'un craignait des reproches. L'autre des confidences [1].

On allait souper.

— Que chacun se place à son choix, dit Mme de Pavonès. Monsieur de Trênes, vous êtes le plus jeune, mettez-vous à ma

1. De même, au chapitre V du *Calvaire*, Jean Mintié constatera l'irréversible éloignement de son ami Lirat, qui lui fait « peur », parce qu'il a honte de ce que le peintre considère comme une déchéance : « Chaque jour qui fuyait nous séparait davantage, nous mettait plus loin l'un de l'autre… Quelques mois encore et il ne serait plus question de Lirat dans ma vie. »

droite. Ce soir les rangs sont renversés. M. de Coursan sera en face de moi.

Il y avait longtemps que le maître de la maison s'était retiré sans bruit.

Fresnau arriva le dernier. Il ne restait plus qu'un siège vide à côté de Maurice. Par discrétion, personne ne l'avait occupé. Il dut s'y asseoir.

Après ce moment de silence froid, inévitable aux débuts d'un repas, le ton monta, s'échauffa. On commença à rire trop haut, à parler trop bas. Mme de Pavonès était rayonnante. Maurice, lui, se sentait mal à l'aise, le voisinage de Fresnau le gênait. Tout à coup, rompant brusquement le son assourdi des causeries particulières, M. de Blanzac commença à raconter à haute voix une anecdote assez leste dans ses détails, pour fixer l'attention et attiser les curiosités. Passant ensuite du récit à la théorie, il parla de l'amour, trouva moyen de lancer à la maîtresse de maison des vérités fort dures, dont elle ne s'aperçut pas. Puis après avoir raillé la facilité des unes, il ridiculisa les scrupules des autres. Mme de Pavonès se joignit à son hilarité et jeta en avant le nom de Mme de Saverdun. Le capitaine s'en empara et débita sur l'honnêteté des femmes toutes les platitudes vulgaires dont un esprit médiocre peut se faire l'écho. Tout cela, cependant, dans une certaine mesure, généralisant trop pour permettre à un ami de la duchesse de l'arrêter carrément. C'est en vain que M. de Coursan et Fresnau essayèrent de rompre les chiens. Le capitaine continuait toujours, regardant Maurice bien en face, comme s'adressant à lui, risquant des allusions transparentes.

Les yeux du jeune homme luisaient. Les lèvres serrées, les doigts crispés, c'est à peine s'il parvenait à se contenir. Aucune des intentions blessantes de M. de Blanzac ne lui échappait.

— J'ai connu plusieurs de ces femmes à pose correcte, disait celui-ci. Les imbéciles croyaient en elles, comme les Indous croient à Brahma, mais derrière la coulisse il y avait toujours quelqu'un qui riait.

— Monsieur! s'écria Maurice.

Tout son amour assoupi se réveillait pour la défendre.

À la même seconde, le verre de Fresnau glissa de sa main et se brisa avec bruit. Il y eut un instant de confusion.

— Pas d'éclat, je vous en conjure, murmura rapidement Louis à l'oreille de Maurice. Voulez-vous la compromettre en semblable compagnie?

— Faut-il donc la laisser attaquer?… Mais vous avez raison, ce n'est pas le moment. Demain…

— Un verre brisé! cela porte bonheur en amour, minauda Mme de Pavonès.

Elle ne s'était aperçue de rien, mais trouvait que l'attention se distrayait d'elle trop longtemps.

On se levait de table. Fresnau s'esquiva. Il se sentait à bout de patience.

— Je m'étais trompé! Il l'aime encore, pensait-il.

Cette découverte l'inquiétait, mais pourtant, par la spontanéité de sa colère, Maurice avait reconquis son estime.

Après son départ la fête continua, on se mit à danser, puis on organisa un semblant de cotillon. Maurice, encore remué d'indignation, absorbé par un désir de promptes représailles, n'y prenait qu'une part distraite. Son plaisir s'était changé en saveur amère. Tant qu'il n'aurait pas enlevé à Blanzac le goût des théories, il lui semblait que sa jeunesse n'oserait relever la tête. Pourtant il sentait qu'il ne pouvait le provoquer ouvertement. Il fallait chercher un prétexte… La plus démodée des figures du cotillon le lui fournit.

Des hommes tournent en rond autour d'une femme : elle jette son mouchoir et danse avec celui qui l'attrape au vol. Mme de Pavonès lança son carré de batiste entre les deux visages qu'elle aurait dû éviter. Chacun des jeunes gens voulut le saisir, Maurice plus agile s'en empara par un saut de côté. Mais ce mouvement l'avait éloigné de Charlotte, Blanzac en profita et commença à danser avec elle. D'un bond, Maurice fut près d'eux. Il arracha Mme de Pavonès à l'étreinte du capitaine et envoya celui-ci trébucher à quelques pas de distance. En ce moment il se souciait d'elle comme des neiges d'antan [1], mais, pour un monde, il ne l'aurait pas cédée à ce butor qui avait osé effleurer d'un mot trivial, l'autre, celle qu'il aimait!

1. Allusion au refrain de la ballade des *Dames du temps jadis* de François Villon : « Mais où sont les neiges d'antan? »

Naturellement, des explications s'échangèrent et, le surlendemain, Maurice recevait un coup d'épée qui le retint au lit pendant une demi-semaine. Fresnau alla le voir. Il regardait avec envie les bandages de l'épaule, le visage pâli du jeune homme. Il le trouvait heureux d'avoir eu le privilège de risquer quelque chose pour elle.

Ignorant l'incident qui avait clos la soirée, le rôle que M[me] de Pavonès y avait joué, il croyait à une explication avec M. de Blanzac sur les propos du souper. Il n'avait causé avec personne et ne se doutait pas de l'interprétation que l'on donnait à cette affaire. D'ailleurs, tout ce qui se rapportait à Maurice lui était pénible et il évitait soigneusement ce sujet.

M[me] de Saverdun n'apprit le duel que deux jours plus tard. Lorsqu'elle demanda ce qui l'avait motivé, on lui répondit d'une façon évasive, avec des réticences.

— Est-il sérieusement blessé ?

— Rien, une égratignure, l'épaule droite effleurée. Cependant deux pouces plus bas et le poumon était atteint ! Un mouvement de côté l'a sauvé.

Elle poussa un soupir de soulagement et insista pour connaître la cause de cette rencontre.

L'embarras de ses interlocuteurs la surprenait.

N'en obtenant rien, elle interrogea Fresnau.

— Vous êtes l'ami de Maurice, dites-moi la vérité.

— C'est bien simple, répondit celui-ci, essayant de prendre l'air indifférent. Après un souper, des mots en l'air ! Vous savez combien les jeunes gens sont insouciants dans leurs paroles et prompts à ressentir celles des autres.

Toujours des explications vagues ! Elle regarda Louis bien en face.

— Je m'adresse à vous, parce que je vous sais incapable de tromper. Voyons, répondez-moi sincèrement. Pour qui M. de Trênes s'est-il battu ?

Une crainte étrange l'agitait, elle attendait anxieuse l'explication de Fresnau.

— Pour qui ? répéta-t-elle.

— Pour vous, répondit-il avec effort.

Une émotion de joie, de pitié, de terreur, colora le visage de Ghislaine. Quelque chose de chaud passa sur son cœur. Il avait

risqué sa vie pour elle! Elle était d'autant plus touchée qu'elle avait douté de lui. Maintenant elle voulait tout savoir.

— Mais pourquoi? Que s'est-il passé?... Quelles sont les circonstances?

Fresnau voyait son émotion joyeuse, il pouvait, d'un mot, la détruire, simplement en lui relatant les faits : le lieu de la querelle, les causes de l'inimitié de M. de Blanzac. La tentation était bien grande. Il la refoula.

— Maurice vous racontera tout cela lui-même.

La duchesse ne vit pas ce visage qui blanchissait sous la pression d'une conscience inflexible, elle ne comprit et ne devina rien. Elle n'avait qu'une idée : être seule pour écrire à Maurice! À peine libre, poussée par l'élan le plus spontané qu'elle eût connu, elle envoya au jeune homme quelques lignes émues, palpitantes de reconnaissance voilée.

« *Je sais tout, je ne doute plus, je crois en vous. Venez, dès que vous serez guéri. C'est moi qui ai droit à votre première visite.* »

Ses incertitudes avaient cessé. Elle était résolue à ne plus repousser l'amour de Maurice, puisque cet amour devait le sauver des vulgarités du vice. Elle se voyait déjà dirigeant son esprit, lui apprenant à immatérialiser sa passion. Elle avait oublié la différence de leurs âges, de leurs caractères, de leurs exigences.

Après avoir rêvé l'amitié, elle rêvait l'amour pur. Ce furent les meilleures heures de sa vie. Il lui semblait que le vide se comblait, que, tout en préservant la sérénité et l'harmonie de son existence, elle y introduisait quelque chose de doux, de vivant, de complet.

Le matin suivant, on lui apporta deux lettres. L'une ne renfermait que peu de mots tracés avec peine :

« *Demain soir, chez vous.* »

L'autre correcte, respectueuse, lui annonçait le départ de Fresnau.

Des affaires de famille l'appelaient pour quelque temps hors de Paris.

Le malheureux ne se sentait pas la force d'assister au rapprochement qu'il pressentait. Il fuyait pour cacher sa souffrance [1].

Un instant, la duchesse balança entre ses doigts les feuillets qu'elle venait de lire, puis distraitement laissa tomber celui de Fresnau, tandis que, avec un mouvement rapide et tendre, elle appuyait ses lèvres sur le billet du blessé. Les pauvres lettres contournées lui attendrissaient l'âme.

— C'est pour moi! à cause de moi! murmura-t-elle avec une fierté heureuse.

Au même moment, Maurice lui aussi, le cœur battant de joie, le cerveau enfiévré d'orgueil, lisait et relisait les lignes de Mme de Saverdun. Comme un dictame puissant, elles effaçaient le souvenir et le goût des désordres qu'il venait de traverser. C'est à peine s'il se rappelait de Mme de Pavonès, de la part qu'elle avait eue dans le duel... Il ne voyait que la femme pour laquelle il s'était réellement battu. Et, par l'espérance du désir satisfait, redevenu passionnément amoureux, il se sentait prêt à lui consacrer sa vie.

1. Le 22 décembre 1883, avant de quitter Paris pour Audierne, Mirbeau écrivait à son maître vénéré Jules Barbey d'Aurevilly : « L'amour blessé ne veut point de consolation, et il s'en va loin pour cacher ses blessures » (tome I de la *Correspondance générale*).

XII

Le lendemain soir, Mme de Saverdun fit ouvrir tous les salons de l'enfilade, allumer tous les lustres, comme pour un jour de fête. C'était la fête de son cœur qu'elle célébrait. Afin de se donner un semblant de prétexte, elle avait invité quelques amis à dîner, de ceux qui se retirent de bonne heure ou dont elle savait la soirée engagée, Maurice arrivait toujours très tard. Quand il viendrait, elle serait seule, libre de lui dire à quel point inexprimable son dévouement l'avait émue!

Elle gardait le billet du jeune homme dans la poche de sa robe et, de temps à autre, le caressait de ses doigts frémissants. Une flamme allumait ses yeux; des bouffées de sang montaient à ses joues habituellement exsangues. Elle causait joyeusement, avec une animation inusitée. Quand le nom de Maurice était prononcé, elle ne détournait pas l'entretien. Au contraire elle y prenait part, affectant une indifférence exagérée. Cette femme sincère trouvait un plaisir naïf dans la dissimulation nouvelle que lui imposait son secret d'amour.

Vers le milieu de la soirée, Mme de Lésiade arriva en coup de vent et s'en alla de même. Au moment de partir, tandis qu'elle embrassait la duchesse.

— Vous savez, ma chère, lui glissa-t-elle à l'oreille, c'était pour Mme de Pavonès! Tout un scandale! Je vous raconterai cela demain.

Mme de Saverdun était brave. Elle ne broncha pas et sourit fièrement.

— Je n'aime pas les scandales, dit-elle d'une voix brève. Je vous dispense de me raconter celui-là.

Mais le coup la frappait si rudement que ses lèvres mêmes blanchirent. M. de Coursan qui, toute la soirée, avait observé d'un œil inquiet le rayonnement de son visage, comprit ce qu'elle venait d'apprendre. Si bas qu'Aurélie eût parlé, il avait saisi le nom de Mme de Pavonès et le mot « scandale. » Trop habile pour se faire le dénonciateur de Maurice, il attendait avec impatience qu'un autre se chargeât de ce rôle. Il se réservait celui de l'ami qui éclaire. Son moment était venu. Avec une adresse extrême, d'un ton d'indulgence paternelle, provoquant par des réticences habiles les questions de Mme de Saverdun, il lui raconta les assiduités de Maurice auprès de Mme de Pavonès, la façon dont celle-ci affichait leur intimité, l'irritation de M. de Blanzac, la scène du cotillon.

— Cette bonne Charlotte est enchantée ! Toute sa vie elle a rêvé de duel. L'idée qu'on a été sur le pré pour ses beaux yeux la ravit positivement.

Puis, voulant être complètement véridique, poser pour l'impartialité absolue, il parla de ce qui s'était passé au souper, des propos de M. de Blanzac, des signes d'irritation donnés par Maurice.

— Tous vos amis ont souffert d'entendre votre personnalité discutée en pareille compagnie. Mais l'attaque était trop impersonnelle pour qu'on pût intervenir. Rien ne compromet une femme comme des défenseurs intempestifs ! Heureusement Fresnau a arrêté Maurice ; ces petits jeunes gens ont le cerveau qui s'allume aisément. Il y avait longtemps d'ailleurs que celui-ci cherchait l'occasion de provoquer Blanzac. Vous comprenez… un rival qui n'est pas entièrement supplanté ! Nous aurions été désolés que votre nom servît de prétexte à cette sotte querelle.

Le son de voix discret, l'expression sérieuse du visage de M. de Coursan donnait à ses paroles une portée qui dépassait leur sens exact. Après l'avoir écouté, bien qu'il n'eût pas prononcé un seul mot accusateur, aucun doute ne pouvait rester sur la nature de la liaison dont il parlait.

Mme de Saverdun l'écoutait, essayant de demeurer impassible, les lèvres serrées pour qu'aucun cri n'en sortît, les yeux baissés afin qu'on n'y pût lire son angoisse.

Maurice aimant Mme de Pavonès, se battant pour elle !… Et ce n'était rien encore !… Pour comble d'amertume, on avait prononcé son nom dans ce milieu équivoque, Maurice s'en était servi pour masquer les motifs véritables de sa rancune ! Et elle avait pu croire… et elle lui avait écrit…

Un grand froid la saisissait, montait à ses épaules, paralysait son cerveau. Avec un geste inconscient, elle serrait ses vêtements autour de son corps comme pour le préserver d'un contact, d'une flétrissure… L'humiliation était trop cruelle !… De quel droit la trompait-on ainsi ? Quel mauvais plaisir Fresnau avait-il pu prendre à l'induire en erreur ? Brusquement elle demanda :

— M. Fresnau était-il présent à cette scène ?

— Oui… c'est-à-dire non. Il est parti après le souper, avant l'échange des explications. Il n'a pas assisté à l'enlèvement de la belle Charlotte. Il fallait voir avec quel entrain de jeunesse Maurice l'a arrachée à l'étreinte de Blanzac ! Vingt témoins peuvent en répondre.

Un frisson douloureux la secoua. Le malentendu s'expliquait. Louis était de bonne foi, il avait pris le prétexte pour la réalité. Avec la crédulité de la colère, Mme de Saverdun acceptait les faits dans leur signification la plus défavorable, sans même les discuter. Elle n'eut pas un instant de doute ou d'hésitation : Maurice ne l'avait jamais aimée, il la trompait, il se jouait de son nom ! Et elle l'avait appelé !… et il allait venir !…

Non, c'était impossible, il n'oserait pas ! Il ne serait pas assez vil pour profiter de sa méprise.

Les quelques invités avaient disparu, M. de Coursan était resté le dernier de ses hôtes. Satisfait de sa besogne, il se leva à son tour. Elle regarda la pendule avec angoisse. Les aiguilles marquaient l'heure où Maurice arrivait d'habitude. Si pourtant il venait !… Une terreur la saisit.

— Ne partez pas, je vous prie — il est encore trop tôt.

Mais il avait un rendez-vous, une affaire importante, il lui était impossible de rester. Elle le savait bien, puisque c'était pour cela qu'elle l'avait invité ! Mais elle ne s'en souvenait plus, tout s'était effacé dans sa mémoire.

Il partit — elle resta seule dans la grande pièce trop claire. À travers les portes ouvertes la lumière entrait à flots, battant les meubles et les murailles de tons crus et durs. Toutes ces bougies

allumées semblaient préciser la situation, souligner le ridicule de la joie illusoire qu'elle avait éprouvée. Elle cacha son visage dans ses mains pour échapper à cet éblouissement, mais elle ne pouvait échapper à la peine qui lui rongeait le cœur. Jalousie, honte, ressentiment, tout se confondait dans une violence de sensations jusqu'ici ignorée.

Elle demeura quelques minutes dans cet accablement morne, puis, résolument, tira la sonnette à portée de sa main. Ces lumières lui faisaient mal. Elle voulait ordonner d'éteindre, déclarer qu'elle n'y était pour personne. Mais elle n'en eut pas le temps. Derrière les pas du domestique qui répondait à son appel, d'autres pas se faisaient entendre. Elle vit, par l'ouverture des portières soulevées, une silhouette jeune qui traversait les pièces désertes, le bras en écharpe, la démarche un peu chancelante. Elle aurait voulu s'enfuir, lui défendre d'avancer, mais il y a pour les femmes du monde des conventions inexorables. Toute mesure sincèrement violente leur est interdite. La duchesse se redressa et attendit.

Déjà il était près d'elle. Autour d'eux pas un bruit, sauf la marche discrète du valet qui se retirait.

— Je suis si heureux! balbutia-t-il, vous ne pouvez deviner combien je suis heureux!

Et ses yeux ardents l'enveloppaient d'un regard caressant, presque familier. Il se rapprochait d'elle et, maladroitement, avec sa main gauche, essayait de prendre une des mains pendantes qu'elle ne lui avait pas tendues. Mais rapidement, avec un geste hautain, elle les croisa sur sa poitrine.

Il ne vit dans ce mouvement qu'un effarouchement de pudeur, et, souriant tendrement, poursuivit :

— Si vous saviez ce que j'ai maudit l'égratignure qui m'empêchait d'accourir tout de suite!... Ce soir même, il m'a fallu user de ruse pour braver la consigne.

Un instant, l'audace de Maurice déconcerta Mme de Saverdun, puis, brusquement, avec la parole amère :

— En vérité, vous me surprenez!... Je n'aurais pas cru que vous fussiez si impatient.

— J'étais plus qu'impatient. J'étais anxieux... Quand on aime, on craint toujours... Je ne pouvais croire à mon bonheur inattendu.

Poussait-il la hardiesse jusqu'à la raillerie ? Elle se redressa de toute sa hauteur.

— Je dois vous avouer, monsieur, que je ne vous attendais pas.

— Cependant je vous ai écrit… Je sais bien, des mots indéchiffrables, mais j'espérais que votre cœur saurait les lire. Vous ne pouvez vous imaginer, ajouta-t-il en riant, avec quelle difficulté je les ai tracés !

Oui, c'est vrai, il était blessé !

Elle jeta un regard sur ce jeune visage pâli. Avec quel bonheur attendri elle l'aurait considéré une heure auparavant ! Un sanglot vint mourir dans sa gorge. L'impression humiliante du désappointement ressenti l'étreignait avec une force qui augmentait son ressentiment.

— Non, monsieur, reprit-elle, je ne vous attendais pas. Je ne pouvais croire que vous pousseriez jusque-là l'inconscience de votre situation.

— Mais… qu'y a-t-il ?… Je ne comprends pas…

Il balbutiait. Ce langage si froid anéantissait toute sa joie.

— Vous comprenez à merveille. Il est inutile de dissimuler. Plus de sincérité de votre part nous aurait épargné bien des amertumes.

— Plus de sincérité, dites-vous ?… Et quand, je vous prie, n'ai-je pas été loyal ? Un autre aurait feint d'accepter vos conditions, vous aurait caché les égarements où le jetait votre dureté. Moi, au contraire, je vous ai avertie qu'en me désespérant toujours, vous finiriez par me rendre indigne de vous.

C'était vrai, elle ne pouvait le nier. Mais, avec l'inconséquence naturelle aux esprits qui manquent de précision, elle avait dédaigné d'être jalouse de choses qui, pour une femme comme elle, ne portaient pas de nom.

— Voyons, que vous ai-je fait ? Il m'est impossible de deviner… Pouvez-vous me citer un mot, une affirmation inexacte ?

Elle ne répondit rien, mais son regard se fixait dans une froideur désespérante. Alors, irrité de ce silence farouche, il s'écria :

— Si quelqu'un vous a trompée, certes, ce n'est pas moi ! Jamais je n'ai rien dit pour vous induire en erreur.

Il parlait au hasard, mais Mme de Saverdun crut voir dans ses paroles une allusion à la méprise qu'elle avait faite. Oui, il avait raison, ce n'était pas lui qui l'avait trompée… Ce duel, ce dévouement, il avait suffi du récit d'un ami mal informé pour qu'elle se les attribuât. Ah ! femme faible et sotte, comme elle se flagellait pour sa crédulité ! Que pouvait-elle répondre ? Que pouvait-elle dire à cet homme qui dégageait sa responsabilité, qui lui faisait brutalement comprendre que l'erreur venait d'elle seule ? Elle ne trouvait pas de mots pour parler. Il fallait en finir cependant. Cette entrevue était trop intolérable.

— Monsieur, dit-elle avec effort, il est inutile de poursuivre une explication qui ne saurait être que pénible. Je vous demande de vous éloigner…

Il la regarda, abasourdi, hébété, avec un commencement de colère dans les yeux.

— Mais il faut que je sache…

— Plus tard… demain…

Elle ne voulait qu'une chose, qu'il s'en allât ! Il lui semblait qu'il serait facile d'écrire, de mettre sur le papier ses justes reproches, mais en face de lui elle ne pouvait pas.

— Non, tout de suite, à l'instant même. Vous avez jeté un doute sur ma loyauté, expliquez-vous.

Ils se débattirent longtemps dans ce malentendu douloureux. Elle, se dérobant, affectant les formes d'un caprice inexplicable ; lui, procédant par des questions pressées, impérieuses. Il ne comprenait rien à ce qui se passait. Il s'était battu pour elle, elle lui avait écrit : « Je sais tout, je ne doute plus. » Il était accouru, attendant des effusions longtemps espérées. Il trouvait une femme enveloppée de froideur, un accueil déconcertant… Si elle avait été plus spontanée, moins fière et moins délicate, elle se serait laissée aller à une de ces explications involontaires qui échappent à la colère. Mais elle ne voulait pas s'humilier. Elle restait là devant lui, droite, inflexible, interrompant les plaintes passionnées du jeune homme de la même phrase inexorable :

— Éloignez-vous. Entre nous plus rien n'est possible.

Devenait-il fou ? Sa tête se perdait.

— Cependant je n'ai pas rêvé, vous m'avez écrit !

Et il cherchait fiévreusement dans la poche de son habit la lettre de la jeune femme, il la lui mettait sous les yeux.

— Dites, n'est-ce pas vous qui avez tracé ces mots?

Elle ne voulait pas répondre, il insista.

— Oui, murmura-t-elle enfin.

— Alors, puisque c'est vous, pourquoi me torturer ainsi par une fausse joie? C'est indigne, c'est cruel!... Mais non, je me trompe, vous me soumettez à une épreuve, vous allez sourire, me regarder...

Un mot caressant lui venait aux lèvres, mais il n'osa le prononcer devant ce visage rigide.

— Voyons, qu'avez-vous contre moi? Quelqu'un m'a-t-il calomnié?...

— Non, on ne vous a pas calomnié.

Il ne comprit pas la signification qu'elle mettait à ce dernier mot.

— On ne vous a rien dit? C'est donc sans prétexte!... Trouvez-en un, au moins, pour expliquer votre incompréhensible attitude.

Quoi? Il était assez audacieux pour parler de prétexte! Tant de duplicité la suffoquait, l'humiliait pour elle et pour lui.

— Je n'ai pas recours à ces moyens-là, monsieur, je les laisse à d'autres.

Il rougit. Faisait-elle allusion à la scène du cotillon? Mais non, elle venait de dire qu'on ne l'avait pas calomnié. D'ailleurs, pourquoi serait-elle offensée de ce qu'il avait pris un prétexte pour sauvegarder son nom? Un instant il fut sur le point d'entamer bravement le sujet, de tout lui raconter : les rancunes de Blanzac, les provocations de Charlotte, ses impudentes coquetteries, mais un scrupule l'arrêta. Si bas, qu'il plaçât dans son estime Mme de Pavonès, un instinct généreux l'empêchait de se défendre à ses dépens. Puis aussi, devant Ghislaine, bien qu'il n'eût rien de grave à se reprocher, il préférait ne pas entamer le récit des distractions que son dépit d'enfant l'avait poussé à chercher.

Elle prit son hésitation pour l'effet d'une conscience coupable.

— Vous commencez à comprendre, je le vois, l'inutilité de feindre plus longuement.

Ces mots jetèrent Maurice hors de lui. Il s'emporta, réclama violemment des explications qui continuèrent à lui être refusées.

— Je n'ai rien fait, je vous le jure, s'écria-t-il enfin avec un désespoir découragé, de nature à rompre le lien qui nous unissait ni à empêcher un lien plus étroit.

Comment osait-il? Elle aurait voulu lui jeter au visage le nom de Mme de Pavonès. Mais ce nom aurait été un aveu de jalousie. Puis elle avait honte pour lui de la confusion dont ce nom le couvrirait.

— Brisons là, dit-elle. Dorénavant nous ne serons l'un pour l'autre que des étrangers.

Était-ce bien elle qui lui parlait ainsi, avec ces phrases sèches, qui le toisait comme un insolent qui s'est trompé de porte, elle pour qui il avait risqué sa vie? Il la regarda avec des yeux si remplis de reproche que les siens se baissèrent. Il tremblait, hésitant entre la colère furieuse et la douleur expansive. L'attendrissement l'emporta.

— Ah, mon Dieu! que s'est-il donc passé? Je venais si confiant, si heureux…

Toute sa jeunesse lui remontait au cœur. Il oubliait ses théories de viveur, son masque d'homme du monde. Ce n'était plus qu'un enfant amoureux qui n'osait s'emparer d'une femme et qui pleurait sur deux mains blanches qu'on refusait à son étreinte. Ses larmes, en tombant, brûlaient la peau glacée de Mme de Saverdun. Elle entraient dans sa chair, pénétraient dans son sang avec des élancements de douleur. Il y avait une telle sincérité d'amour dans ces bégaiements entrecoupés de sanglots, qu'un instant elle fut ébranlée. Le jeune homme sentit les doigts qu'il tenait se détendre, comme si une légère pression répondait à la sienne. Mais cet attendrissement fut fugitif. Le sentiment de l'odieuse comédie qu'il jouait la ressaisit avec une force brutale. Cette tête penchée qui s'offrait à ses caresses, c'était le bien d'une autre, de celle pour qui il avait risqué sa vie!… Il lui semblait qu'un parfum de femme s'en dégageait, et ce parfum lui souffletait le visage.

Elle retira ses mains avec un mouvement si offensant que Maurice chancela sous ce dédain impitoyable et silencieux. Il demeura un instant anéanti, puis ses traits se marquèrent, son regard devint aussi dur que le sien.

— Une dernière fois, je vous offre ma vie, la voulez-vous?

Un signe de tête hautain et négatif fut la seule réponse de Mme de Saverdun.

C'était la rupture complète. Avec son caractère, Maurice ne devait jamais pardonner l'affront inexpliqué. Tous les éléments d'irritation et de rancune qui corrompaient déjà son amour, s'accrurent, s'exaspérèrent. Les voûtes de l'hôtel de Saverdun, les dalles du vestibule, tout criait à sa vanité blessée : « Elle te chasse comme un valet. »

Il s'en allait rapidement, la tête baissée, ne regardant dans la nuit que le sol boueux, d'où ses pas, en s'y imprimant fortement, faisaient jaillir des éclaboussures noires. Il lui semblait qu'en marchant, il écrasait quelque chose, et ce quelque chose, c'était l'orgueil d'une femme.

Avec cet oubli commode de leurs fautes, spécial aux hommes, même aux meilleurs, il oubliait ses torts, ses légèretés. Il ne se rappelait que de ses espérances justifiées. Il avait cru étreindre et savourer le bonheur; la hauteur de la chute mutilait l'amour. C'était fini, bien fini! Il ne s'exposerait plus aux caprices cruels de cette femme chez laquelle ne vibrait qu'une implacable fierté.

D'ailleurs, entre ces deux organisations si différentes, un inévitable malentendu devait s'élever toujours. Même sans l'intervention de M. de Coursan, leur entrevue n'aurait pas tenu ce qu'ils en attendaient.

Mme de Saverdun ne voulait pas se donner et la froideur de sa nature la préservait des entraînements involontaires. Son affection pour Maurice n'avait pas encore entamé sa volonté ni oblitéré sa conscience. Lui, passionné sans douceur, n'aurait pas compris cette tendresse chaste. Il se serait révolté, elle se serait obstinée. De ce choc de deux forces contraires, aucune harmonie et aucun bonheur ne pouvaient naître [1].

1. Démystification de l'amour, dans le droit fil de Schopenhauer, qui écrit : « S'il y a hétérogénéité des sentiments, du caractère, de la tournure d'esprit, et que l'aversion et même l'inimitié en naissent, l'amour sexuel peut néanmoins surgir et subsister; il aveugle alors sur tout le reste, et s'il incite au mariage, celui-ci sera très malheureux. » Pour que l'amitié puisse exister « entre deux personnes jeunes et bien faites de sexe opposé », il faudrait donc qu'il y eût entre eux « accord » des « sentiments » et de la « tournure d'esprit », « sans que l'amour sexuel s'y mêle » (*Métaphysique de l'amour,* UGE, 10/18, Paris, 1980, p. 49).

XIII

Lorsque quelques semaines plus tard Fresnau rentra à Paris, il fut frappé de l'expression du visage de Mme de Saverdun. Elle l'accueillit froidement, distraitement. Si involontaire qu'eût été sa faute, Louis avait été la cause de sa déception et elle ne pouvait l'oublier. Il s'était attendu à un autre genre de torture. De ce côté, il fut vite rassuré. Maurice avait disparu de l'existence de la duchesse; on ne le voyait plus chez elle, on ne l'y nommait plus. La rupture paraissait complète. Chez Mme de Pavonès également, on parlait de lui comme d'un transfuge.

— Charlotte s'est trop parée de ce duel, racontait une des amies de la maison. M. de Trênes sans doute en a eu les nerfs agacés.

Ces paroles apprirent à Fresnau que Mme de Pavonès s'était attribué l'honneur de la rencontre. Il commençait vaguement à entrevoir le malentendu qui avait dû surgir. La rancune que lui témoignait Mme de Saverdun s'expliquait. Il voulut en avoir le cœur net et chercha partout Maurice, mais celui-ci était introuvable; il avait changé ses habitudes, on ne le rencontrait nulle part. Force fut à Fresnau de se rabattre sur ses propres observations. Il étudia la duchesse. Évidemment une préoccupation la dévorait. Sa dignité douce était remplacée par une agitation fébrile. On devinait, sous l'énervement qu'elle ne parvenait pas à dissimuler, une souffrance cachée. Au lieu de prendre en mauvaise part son manque de cordialité, avec la patience des natures sans égoïsme, Louis continua ses assiduités. Elle pouvait avoir besoin d'un ami, il voulait être là! Mais il n'y avait plus

entre eux de ces longues dissertations, de ces analyses à perte de vue où leurs deux esprits excellaient. La conversation de Mme de Saverdun était devenue saccadée, elle avait de brusques expansions, des curiosités étranges, puis, tout d'un coup, elle se reprenait et se refermait dans un mutisme hautain. Un jour elle l'interrogea sur l'amour. Elle voulait savoir pourquoi certaines femmes sont les mieux aimées, et quel était l'attrait spécial du vice. Elle posait des questions minutieuses, approfondissant le sujet. Poussé ainsi au mur, il lui répondit avec la crudité d'expressions qu'il avait gardée de ses premières études physiologiques. Cette franchise irrita la duchesse, elle le bouda assez longtemps. Puis, une semaine après, elle lui dit spontanément :

— Vous n'êtes qu'un ami d'une année, mais un ami sincère, aussi vais-je vous demander un conseil. Je pense à me remarier. Vous devinez avec qui, n'est-ce pas ?

Il comprit tout de suite. Les intentions de M. de Coursan étaient évidentes. Il ressentit une horrible douleur.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

— Mais, répondit-il avec effort, quelles sont les raisons qui vous y poussent ?

— Oh ! rien… Seulement il faut bien faire quelque chose de sa vie.

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage, un visiteur arrivait. Mais ces quelques mots rendaient exactement la pensée qui l'obsédait. « Faire quelque chose de sa vie. » Maurice avait éveillé dans son cœur et dans son esprit des besoins d'excitation que rien dans son existence réglée ne pouvait plus satisfaire. Écœurée de l'amour, meurtrie dans sa fierté, incertaine d'elle-même, humiliée des rancunes et des curiosités qui la préoccupaient, elle pensait, afin de se préserver de toute expérience nouvelle, à se créer des liens sérieux et écoutait sans les repousser les propositions de M. de Coursan. Ainsi elle serait à l'abri de toute surprise ; elle aurait des occupations précises, l'ambition de son mari à seconder. Le moment de placer ses fils en Angleterre approchait. Le duc de Saverdun avait exprimé le désir qu'ils fussent, comme lui, élevés à Eton ; elle avait retardé autant que possible, maintenant il fallait se soumettre. Elle pensait avec angoisse à ce départ, à ce que serait l'isolement de sa vie.

Puis, aussi vis-à-vis de Maurice, ce serait une revanche. La marquise de Coursan pourrait renier la méprise qu'avait faite la duchesse de Saverdun. Cependant, elle ne se décidait pas. Elle traversait des crises de répugnance où elle aurait voulu qu'on lui ordonnât, ou lui défendît ce mariage. C'était dans l'un de ces moments d'indécision pénible qu'elle avait interrogé Fresnau.

Cette communication jeta celui-ci dans un embarras de souffrances. Il trouvait odieuse l'idée qu'elle appartiendrait à ce vieux sceptique ambitieux et froid. Il comprenait d'avance les froissements que subirait sa nature délicate. Mais ce mariage la sauvait à jamais de Maurice, des amours jeunes et ardentes… Cette crainte continuelle qui lui poignait le cœur disparaîtrait.

— Je les connais tous deux, pensait-il. Avec tous deux elle sera malheureuse.

Ô amertume indicible de la vie ! Lui seul pouvait la comprendre et savait l'aimer, et la nature marâtre et les lois sociales vieillies, se réunissaient pour lui interdire tout autre rôle que celui de l'ami qui conseille.

Il traversa des heures de révolte horrible où tout cria en lui, la chair et le cœur, mais lorsque, quelques jours plus tard, Mme de Saverdun l'interrogea par un — « Eh bien ! avez-vous réfléchi ? », il répondit calmement :

— Oui, et votre projet me paraît sage.

— Donc, vous me conseillez ce mariage ?

— Je vous le conseille.

Ainsi, du moins dans cette union froide et sans amour, on ne la lui prendrait pas tout entière.

Mme de Saverdun soupira ; peut-être inconsciemment espérait-elle un autre avis ? Puis elle essaya de rire.

— Monsieur de Coursan est absent pour une semaine. À son retour je lui communiquerai ma réponse… ou plutôt la vôtre, car c'est vous qui m'aurez mariée !

Durant ces huit jours elle fut si mortellement triste, elle laissa échapper contre l'amour et la vie des mots si irrités, que Fresnau comprit qu'une rancune saignante la jetait seule dans l'union projetée. La conscience de l'homme se réveilla. Avait-il le droit, pour s'éviter une souffrance et se délivrer d'une crainte, de la pousser à une décision qui lui fermait l'avenir ?

Justement, sur ces entrefaites, il rencontra Maurice; celui-ci venait de passer ses examens de concours. Il avait hâte de quitter la France et l'Europe.

— J'ai demandé à rejoindre notre mission en Perse; M. de Coursan s'est chargé des démarches.

— Ah! M. de Coursan! Et pourquoi ce voyage lointain?

— Vous demandez pourquoi?

Et toute l'amertume qui gonflait le cœur de Maurice s'épancha en paroles violentes.

— Pas un mot d'explication! Rien, comprenez-vous? Rien! Après m'avoir appelé... Et cela sans une raison, sans un prétexte!... Je venais de lui donner une preuve d'amour...

— Et si on lui avait dit que cette preuve d'amour était pour une autre?

— Elle ne devait pas y croire, elle devait s'expliquer. Voilà ce que c'est d'aimer une femme d'élite!... ajouta-t-il avec un mauvais rire. Vous aviez raison, mon cher, mieux vaut chercher l'amour ailleurs. En attendant, je pars... et je ne reviendrai que guéri [1].

Le soir même Fresnau eut un long entretien avec Mme de Saverdun. Il revint sur ses premiers avis. Un mariage sans amour était la plus immorale des situations. Par pitié pour elle-même, elle ne pouvait et ne devait pas épouser M. de Coursan. Louis parlait avec une force de conviction qui ébranla la duchesse. Ce changement la stupéfiait et la soulageait en même temps. Dans le fond, elle était ravie d'atermoyer encore.

— Sans vous, dit-elle avec une fausse gaieté, l'affaire se décidait ce soir! Voyons, comment expliquez-vous ce revirement d'opinion? Car, ne m'aviez-vous pas dit...

— Le contraire?... Oui, c'est qu'alors je ne savais pas. Depuis lors j'ai observé, j'ai appris bien des choses...

— Quelles choses?

1. De même Mirbeau écrivait-il à Barbey, le 22 décembre 1883 (*loc. cit.*) : « Je vais à l'extrême pointe du Finistère [...] essayer de me guérir de Paris, ou bien y mourir, s'il plaît à Dieu. » Dans *Le Calvaire,* au chapitre VIII, Lirat enverra Mintié « au fond de la Bretagne », pour qu'il en revienne « non seulement guéri, mais plus fort que jamais, mieux armé pour la lutte ».

— C'est délicat à dire, balbutia-t-il, mais n'avez-vous pas été trop prompte à croire…

Elle avait compris et l'arrêta d'un geste impérieux. Tout son orgueil blessé se réveillait.

— Plus un mot!… Si vous tenez à mon amitié ne prononcez jamais une parole qui ait trait à cet incident, n'y faites jamais une allusion…

Fresnau était stoïque, mais sa générosité n'allait pas jusqu'à la folie du sacrifice [1]. Il se tut, heureux du répit que le sort lui accordait.

La duchesse retomba dans le vide de sa vie.

Maurice continua à s'occuper des plans de voyages lointains qui devaient lui apporter la distraction et l'oubli.

1. Le mot « folie » semble devoir être mis sur le compte de l'auteur, qui condamne la sanctification chrétienne du « sacrifice », comme il l'a déjà fait dans *L'Écuyère* et *Dans la vieille rue.*

XIV

Mais des événements se préparaient, qui allaient rejeter dans l'ombre les projets et les préoccupations personnelles.

On était au mois de juillet 1870, des bruits menaçants commençaient à circuler. Bientôt, comme un coup de massue sinistre, la déclaration de guerre s'abattit sur la France. Les angoisses de cette année terrible vibrent encore trop douloureusement dans les cœurs pour qu'on s'attarde sur ce sujet pénible. Il ne sera par conséquent relaté ici que les faits strictement nécessaires. Même, par égard pour quelques-uns des personnages de cette histoire, certains points ne seront qu'imparfaitement indiqués.

Les premières batailles, les premiers désastres! Tous les cœurs unis dans une même épouvante, le patriotisme s'exaltant, s'échauffant même chez les résignés, même chez ceux qui, comme Fresnau, n'avaient eu dès le début aucune espérance. Mme de Saverdun au contraire était parmi les illusionnés. Elle voulait croire, malgré tout, à la revanche, à la victoire. Les éléments d'héroïsme qu'elle cachait sous son apparence douce, se réveillaient, s'affirmaient. Ceux qui pouvaient partir, se battre, accomplir quelque chose faisaient l'objet de son envie. Elle se sentait gênée dans son rôle de femme. À Paris, on appelait sous les armes tous les citoyens valides. Lorsque Fresnau vint la voir, sous son uniforme de garde national, elle le trouva presque beau! Elle ne comprenait pas ceux qui hésitaient encore. Avec ardeur, elle s'informait du nom des volontaires. Elle en arrivait presque à regretter que ses fils ne fussent pas en âge d'être

soldats. Mme de Lésiade, malgré la gravité des temps, ne pouvait s'empêcher de rire quelque peu.

— Vous êtes devenue la terreur des mères, lui dit-elle un jour. J'en connais qui défendent à leurs fils de venir vous voir. Mme de Trênes, entre autres, vous accuse…

— Et de quoi ?

— Mais du départ de Maurice, qui s'est engagé dans un régiment de marche.

— Ah ! il va rejoindre l'armée. C'est bien !

Elle mit dans ce « bien » une intonation douce, très différente du ton glacé qu'elle employait d'ordinaire en parlant de lui. Ensuite, elle demanda :

— Quand avez-vous appris cette nouvelle ?

— Hier seulement.

— Et l'avez-vous vu ?

— Oui, il est venu me dire adieu. Il paraissait très grave, très triste.

— Sans doute de quitter Mme de Pavonès ?

— On ne pense pas à ces femmes-là quand on va mourir.

— Cependant on les aime et l'on se bat pour elles.

— Mais oui, ma pauvre chère ! C'est toujours ainsi dans la vie. Inconséquence, faiblesse, contradiction !… Et c'est bien heureux ! sinon l'on mourrait de monotonie.

Maurice était également allé prendre congé de Louis. Une sincère émotion attendrit leurs adieux. Tout ce qu'il y avait en Fresnau de vibrant et d'humain se révoltait à la pensée que ce beau visage ardent, où riaient la jeunesse et la vie, allait devenir une cible à mitraille. Il approuvait le jeune homme de partir, et trouvait inique la nécessité qui l'y poussait.

— Votre régiment va rejoindre l'armée de Châlons [1] ?

— Oui, les ordres sont pressés. Il faut que la jonction s'opère à temps. Ce sera le salut !

— Eh bien ! bon courage, mon ami, et que la Providence vous ramène.

1. C'est au camp de Châlons, à 20 kilomètres de Châlons-sur-Marne, que furent regroupés les débris des 1er, 5e, 7e et 12e corps d'armée. C'est cette armée, dite de Châlons, qui capitulera à Sedan.

— Oh! je ne tiens pas tant que cela à la vie, répondit Maurice. J'y ai été trop maltraité, ajouta-t-il avec l'impatience de ceux qui n'ont pas encore appris à souffrir. Si je ne reviens pas, voulez-vous vous charger d'un message pour elle?

— Oui... sans doute.

— C'est ridicule, je le sens... Et le jeune homme essayait de rire. — Mais je voudrais pourtant qu'elle sût que je me suis battu pour elle et pas pour l'autre... Vous lui expliquerez... C'est vous qui m'avez donné l'idée d'un malentendu possible... Vous lui direz aussi, n'est-ce pas, que mon amour était profondément vrai?

Fresnau baissa la tête en signe d'acquiescement. Maurice partit.

Pendant ce temps les événements se succédaient avec une rapidité désastreuse, comme dans une course folle où la France laissait les lambeaux de sa chair et le sang de son cœur. Après les malheurs du pays, les pertes personnelles! Les amis se comptaient et ne se retrouvaient plus. On dévorait avec anxiété les listes des blessés et des morts. Enfin arriva la fatale journée. La capitulation, l'armée prisonnière, la révolution.

— Il faut partir, disait-on de toutes parts à Mme de Saverdun, Paris va être investi.

Mais elle refusait. Elle trouvait lâche de se mettre en sûreté quand d'autres restaient en péril. Puis aussi, une curiosité inquiète la dévorait. Le corps d'armée auquel appartenait le régiment de Maurice avait été un des plus maltraités. Était-il blessé? prisonnier?... On resta assez longtemps à Paris sans renseignements exacts. Non, elle ne pouvait partir ainsi... Elle avait d'ailleurs un plan à accomplir... Cependant, pressée par son entourage, elle consentit à envoyer ses enfants en Angleterre. Cette séparation la désespéra sans l'ébranler. Dès qu'elle fut libre — un de ses frères à Londres avec ses neveux, l'autre en province avec sa famille —, elle se fit inscrire au bureau de la Société française de secours aux militaires blessés et demanda avec insistance une destination.

Elle venait de recevoir l'ordre de rejoindre une des ambulances en campagne, lorsqu'elle vit entrer Fresnau. C'est à peine si, maintenant, elle l'apercevait de loin en loin. Il paraissait harassé, le front soucieux, l'œil triste.

— J'ai de mauvaises nouvelles.

— Une défaite?

— Non!

— Mes enfants?

— Il ne s'agit pas d'eux.

— Alors… Maurice?

— Oui, voici la liste publiée par le ministère de la Guerre.

Elle saisit le papier qu'il hésitait à lui donner. Ses yeux coururent rapidement le long de la nomenclature sinistre. Puis elle poussa un gémissement désolé.

— Ah, mon Dieu!

Elle voulut relire encore, mais elle ne voyait plus.

— Ce n'est pas vrai! Ce ne peut être vrai!… Il y a une erreur, cela arrive souvent… On s'est trompé de liste… Pour sûr, il n'est que blessé! N'est-ce pas, vous le croyez aussi?

Fresnau détourna la tête. Ce cri, cette mort l'anéantissaient.

— Ne nous leurrons pas d'espérances illusoires, dit-il gravement. Tout porte à craindre que nous ne reverrons pas l'ami que nous avons perdu.

— Pauvre Maurice! murmurait-elle comme dans un rêve. Pauvre Maurice!

Elle ne comprenait pas, elle ne pouvait saisir encore la navrante réalité.

— Oui, pauvre Maurice, répéta Fresnau. Je ne vous ai jamais dit, n'est-ce pas, qu'avant de partir, il m'avait chargé d'un message pour vous?

— Un message! et de quel droit me l'avez-vous caché?

Elle parlait d'un ton défiant, impérieux, Fresnau sourit tristement.

— Je ne devais vous le dire que s'il ne revenait pas. Il n'est pas revenu…

Les mains jointes, le regard tendu par l'angoisse, elle écouta les paroles que Louis lui répétait : « Mon amour était sincère et fidèle, je n'ai aimé aucune autre femme, c'est pour elle que je me suis battu, uniquement pour elle! »

Ainsi donc, il ne l'avait pas trompée! Elle ne pouvait mettre en doute ce message suprême; c'étaient les autres qui avaient menti… Au milieu du déchirement que lui causait cette mort, la pensée qu'il avait été loyal et vrai la consolait, lui causait une

sorte de joie poignante. Puis un remords, un regret intolérable l'étreignirent. Plus jamais, jamais elle ne le reverrait!... Et dans leur dernière entrevue, elle avait été si dure, si inexorable! Il lui avait dit : « — Je vous offre ma vie, la voulez-vous? » Elle avait refusé, et maintenant cette vie était perdue, fauchée en sa fleur.

— Vous saviez tout cela? demanda-t-elle à Louis. Vous aviez deviné le malentendu?

— Oui, répondit-il sincèrement.

— Comment alors ne m'avez-vous pas expliqué? Ne m'avez-vous pas dit?... Je ne l'aurais pas laissé partir avec de la rancune au cœur...

— Mais j'ai essayé, vous n'avez pas voulu écouter. Ne vous en souvenez-vous pas?

— Il fallait me forcer à entendre, répliqua-t-elle durement.

Et elle l'accablait de reproches injustes, ne mesurant pas ses paroles, soulagée de maltraiter quelqu'un.

Les harassements de son métier de soldat, la gravité des temps avaient émoussé en Fresnau la sensibilité personnelle. Il l'écoutait sans essayer de se défendre, ému de pitié pour cette désolation de femme, écrasé par la certitude qui s'imposait à lui. Elle l'aimait! La mort, au lieu de les séparer, allait les unir.

Il devinait juste. Ce qui, jusqu'ici, avait retenu Mme de Saverdun disparaissait. Morale, orgueil, pudeur, défiance, position à garder, ridicule de la disproportion d'âge à éviter, tous ces gardiens de sa froideur s'envolaient chassés par le vent de la mort. Avec exaltation d'âme, elle se mit à aimer ce disparu, ce perdu qui ne devait pas revenir. Elle se créa des remords, se permit le regret des joies auxquelles elle avait refusé de s'abreuver.

D'ambulance en ambulance, dans l'activité de cette vie de dévouement et de fatigue elle emportait le souvenir de Maurice, n'essayant pas d'oublier; au contraire, caressant sa douleur, la ravivant par l'évocation constante des paroles, des regards du jeune homme. Lui vivant, elle aurait toujours douté de la force de son amour; mort, elle lui attribua une profondeur, une intensité qu'il n'avait jamais eue.

Mme de Saverdun était admirable dans l'accomplissement de sa tâche; cette femme frêle avait des courages qui étonnaient, une dextérité parfaite, aucune répugnance. Son rêve douloureux

la préservait des écœurements physiques, endurcissait ses sens, semblait leur enlever la délicatesse qui fait souffrir.

Elle avait quitté Paris le lendemain du jour où Fresnau lui avait communiqué la liste des morts de Sedan. Depuis lors, le siège avait commencé [1], les communications étaient interrompues, les bruits les plus contradictoires circulaient. Dans les infirmeries, on ignorait ce qui se passait dans le reste de la France. De loin en loin un vieux journal, des lettres anciennes de date et couvertes de timbres divers, venaient démentir les espérances, apprendre les désastres nouveaux.

Le corps d'armée auquel appartenait l'ambulance de la duchesse fut un des plus actifs. Les engagements se succédaient, meurtriers comme des batailles. Les civières, les chars de blessés arrivaient de toutes parts. On établissait des infirmeries partout où l'on trouvait un toit pour les abriter. Une nuit surtout fut horrible. Dans la salle basse d'une ferme abandonnée, assistée d'un chirurgien et de ses aides, Mme de Saverdun allait d'un matelas à l'autre fermant les yeux des morts, essayant d'adoucir l'agonie des amputés. On entendait des râles, des cris étouffés, des élans de prière, des malédictions… À travers les planches mal jointes de la porte, l'air froid qui entrait en courants aigus, faisait frissonner les membres meurtris, glaçait les plaies vives. Dans l'endroit le plus exposé, près d'une fenêtre aux carreaux brisés que remplaçaient mal des bandes de papier collées sur les châssis, un jeune soldat claquait des dents avec tant de violence que ce bruit sec et continu dominait les rumeurs bourdonnantes de la salle. À part cela, pas une plainte. Il se mourait doucement. Un éclat de mitraille lui avait déchiré le bras. Laissé sans secours trop longtemps, la gangrène s'y était mise, maintenant il ne souffrait plus. Son visage d'enfant, renversé contre la toile du drap, avait déjà des blancheurs de cire, sur lesquelles la lueur fumeuse de la lampe d'hôpital jetait des ombres noires.

1. Il s'agit du siège de Paris, commencé le 19 septembre 1870 et qui se terminera par l'armistice du 28 janvier 1871. Les troupes allemandes défileront dans Paris le 1er mars suivant.

La duchesse s'approcha de son lit et glissa sous sa tête un oreiller improvisé. Il la remercia avec une expression de regard qui lui rappela ses fils. Il avait l'air si jeune ! Dix-huit ans peut-être… Elle s'attardait près de lui, l'interrogeant avec un intérêt apitoyé. Il avait toute sa connaissance et parlait avec une petite voix claire que coupaient de longs frissons, heureux de raconter sa courte vie, d'affirmer une fois encore sa personnalité. Engagé volontaire dans un régiment de marche, il s'était battu à Sedan. Fait prisonnier, emmené en Allemagne, il avait réussi à s'évader, à rejoindre l'armée du Nord. Et maintenant, dans quelques jours, ce serait fini ! Il avait entendu le médecin qui disait : « Trop tard pour l'amputation, la gangrène s'étend, l'enfant est perdu. » Pourtant les souffrances avaient cessé.

— J'aurais mieux fait de rester là-bas ! Également nous sommes battus… Pauvre maman ! elle était si contente de sentir le 109e en sûreté à Leipzig !

Le 109e ! C'était le régiment de Maurice.

Vivement Mme de Saverdun pencha son visage vers celui du blessé, et d'une voix que l'émotion saccadait, demanda :

— Vous étiez à Sedan, dites-vous ? Parmi vos camarades qui sont tombés ce jour-là, n'y en avait-il pas un… qui s'appelait de Trênes ?

Enfin elle allait apprendre la vérité ! Elle avait tant souffert de ne pas savoir comment il était mort, s'il avait eu le temps de parler, d'envoyer un adieu à ses amis… Avec quelle anxiété elle attendait la réponse !

— De Trênes ? répéta-t-il après elle.

— Oui, ne vous en souvenez-vous pas ? Grand, brun, les yeux bleus…

En évoquant cette image de vie, elle la voyait surgir devant elle, sanglante, mutilée.

— Si je m'en souviens ! un excellent camarade. Mais pas mort du tout ! Il est à Leipzig, furieux, j'en suis sûr, de n'avoir pu s'évader avec nous.

Ces paroles n'éveillèrent en elle aucune espérance, elle crut à une confusion.

— Vous vous trompez, dit-elle gravement, celui dont je parle est tombé à Sedan.

On amenait un nouveau convoi de blessés. Un courant d'air fit vaciller les lampes, une odeur douceâtre et fade de chair coupée se répandit dans la salle. Les dents du jeune soldat claquèrent plus violemment.

— Oui, oui, je sais, murmura-t-il d'une voix qui se voilait. On l'a mis sur la liste des morts… Il y a eu plusieurs erreurs de ce genre… Mais, je vous assure, il est à Leipzig.

Ce fut ainsi, dans cette atmosphère d'hôpital, au milieu du râle des mourants et des gémissements des amputés qu'elle apprit qu'il vivait encore [1].

1. Exemple d'ironie de la vie, comme il y en a beaucoup dans les autres romans « nègres », ou dans *Sébastien Roch* et quantité de *Contes cruels*. On pourrait aussi faire le rapprochement avec une autre héroïne janséniste, la Phèdre de Racine, qui s'imagine libre d'aimer Hippolyte, puisqu'elle est veuve désormais, et qui est prise au piège par le retour inopiné de Thésée, que l'on croyait mort. Dans les deux cas, c'est une fausse nouvelle qui déclenche la tragédie, dont les héroïnes sont innocentes.

XV

Deux ans s'étaient écoulés [1].

La guerre finie, Maurice avait quitté l'armée et était rentré dans la carrière diplomatique. Maintenant il occupait à Stockholm le poste d'attaché à la légation de France. Très apprécié de son chef, qui estimait ses qualités d'homme du monde et ses aptitudes pour le service, il n'était revenu à Paris qu'une fois ou deux, porteur de dépêches, arrivant à la fin d'une semaine et repartant au commencement de l'autre. Dans ses brèves apparitions il ne voyait que sa famille et les amis que le hasard lui faisait rencontrer. Jamais il ne s'était retrouvé en face de Mme de Saverdun. Durant sa captivité d'Allemagne, il avait reçu d'elle une lettre assez incohérente, où elle parlait de malentendus douloureux, de regrets, d'explications désirables. Sans comprendre très bien le sens de ces paroles ambiguës, il avait répondu quelques lignes polies de remerciement. Puis la duchesse avait écrit encore. Cette fois Maurice n'avait pas répondu. Il commençait à être las de ces redites inutiles. L'activité d'un soldat en campagne, les tristesses réelles de l'internement avaient effacé ses mélancolies malsaines et ses rancunes d'amour. Tout cela lui semblait si loin, si oublié ! Il avait commencé une vie nouvelle et reniait les anciennes douleurs.

1. Il y aura de même une ellipse de cinq ans, entre les chapitres II et III du *Calvaire*.

Maintenant à Stockholm, il se trouvait très heureux. Sa carrière lui plaisait. L'intimité qui constitue la vie dans les résidences secondaires convenait mieux à son caractère que le dispersement des grands centres. Parmi ses collègues on attribuait ce goût d'existence paisible à l'influence de Mlle Béatrix de Leuven [1].

En effet, partout, au bal, au patinage, on voyait se dresser à côté de la sienne la silhouette de cette grande jeune fille brune qui ne ressemblait en rien à une femme du Nord. Loyale, décidée, les yeux ardents, le cœur passionné, elle n'avait aucune mièvrerie ni dans le caractère ni dans l'attitude. Plus spontanée que raisonneuse, elle savait toujours ce qu'elle voulait et ses élans n'étaient que l'expression de sa volonté. Fille d'un ancien ministre des Affaires étrangères, sa famille conservait avec le corps diplomatique des rapports fréquents. Elle était de toutes les réunions intimes. Chaque jour Maurice la rencontrait, et après chaque entrevue on croyait discerner entre eux une entente plus complète.

Quelle que fût la vérité, retenu par elle ou par toute autre raison, Maurice ne songeait nullement à quitter son poste. Aussi sa surprise fut-elle extrême le jour où son chef lui annonça que le ministère lui accordait un congé.

— Mais je n'ai rien demandé, s'écria-t-il abasourdi. Si j'avais désiré m'éloigner j'aurais eu recours à l'intermédiaire de Votre Excellence.

— Alors, c'est votre famille qui a agi directement. Je suis fâché que cela vous contrarie, mais il vous faudra partir à bref

1. Ce nom évoque le double patronage sous lequel est placé le roman : Balzac, l'auteur de *Béatrix* (1839-1845) et Stendhal, l'auteur de *Lucien Leuwen,* dont la première partie a paru en 1855 dans les *Nouvelles inédites,* sous le titre *Le Chasseur vert,* mais qui ne sera publié totalement qu'en 1894. Dans *Béatrix,* Félicité des Touches, *alias* Camille Maupin, se sacrifie pour assurer le bonheur du jeune homme qu'elle aime, Calyste du Guénic, de vingt-cinq ans son cadet, qui est amoureux de Béatrix de Rochefide. Dans *Lucien Leuwen,* le héros à l'âme ardente, comme Maurice, est amoureux d'une jeune veuve aux sentiments élevés, comme Ghislaine, mais renonce à elle quand, à la suite d'une calomnie et d'un malentendu douloureux, tel celui qui éloigne Ghislaine et Maurice, il la croit enceinte d'un autre; il poursuit alors sa carrière au ministère de l'Intérieur.

délai. J'ai à expédier des dépêches importantes et le ministre m'écrit que je dois vous en charger.

Puis, voyant la mine mécontente et attristée de son attaché, le chef ajouta avec un sourire indulgent :

— Voyons, voyons, ne vous désolez pas. Je vous réclamerai au bout d'un mois.

Trente jours sont vite écoulés ! Il était facile de prendre son mal en patience, mais Maurice ne voulait pas être traité en petit garçon. Maussade, ennuyé, il se préparait au départ, quand il reçut une lettre de sa mère.

« *Mon cher enfant, imagine-toi ma joyeuse surprise ! J'ai rencontré le ministre. Après m'avoir parlé de toi avec éloges, il m'a demandé soudainement pourquoi tu ne venais jamais en congé. J'ai répondu : "Par discrétion." C'est très méritoire, a-t-il répliqué, mais il est bon, pour les jeunes diplomates, de rentrer en France de temps à autre. D'ailleurs, je suis sûr que vous mourez d'envie de revoir votre fils ! Écrivez-lui de venir, je préviendrai son chef…* »

Cette lettre stupéfia Maurice. En général, les ministres ne sont pas si disposés à accorder les congés qu'on leur demande, pour les offrir quand on ne les sollicite pas. Évidemment une influence occulte s'était exercée ! Tout le long du voyage il se creusa l'esprit pour deviner qui pouvait avoir intérêt à l'éloigner de Stockholm, ou à le ramener à Paris ? Il écarta la première hypothèse, restait la seconde. Il ne comprenait pas davantage. Depuis la guerre, toutes ses relations s'étaient relâchées. Il entretenait bien une correspondance intermittente avec Mme de Lésiade, de temps à autre il écrivait une lettre à un camarade ou une réponse à Mme de Pavonès, car cette aimable personne envoyait infatigablement de ses nouvelles à ses amis dispersés — à part cela, rien !

— Je n'ai aucun lien à Paris, se disait-il, personne qui ait intérêt à m'y attirer…

Il pensa à Mme de Saverdun, à ce qui aurait pu être… Un léger repentir traversa sa conscience, mais au fait il avait bien agi. Cette comédie de sentimentalisme démodé ne pouvait se prolonger indéfiniment. Sans doute elle lui en voulait… Une femme si orgueilleuse ! Bah ! qu'importait, il ne la reverrait pas. Elle

aussi l'éviterait. Il se rappelait leur dernière entrevue; tous les détails lui en étaient présents, pourtant il ne retrouvait pas en lui un atome de la colère qui l'avait bouleversé ce jour-là. Qu'avait-elle fait de sa vie depuis lors? Il lui venait un désir de savoir, de revoir cette femme qu'il avait tant aimée. Probablement elle avait vieilli. Ces blondes pâles se fanent vite. Il essayait de se figurer ce qu'elle était devenue. Son grand air de distinction devait lui rester toujours, mais le visage lui échappait, il voyait des lignes confuses, un port de tête, puis plus rien…

Comme il avait un mois à passer à Paris il alla faire quelques visites, baiser les doigts de la belle Charlotte, serrer la main de Fresnau. Au ministère, personne n'avait pu le renseigner sur le mystère de son congé, il questionna Louis. Celui-ci ne savait rien.

— Le ministre est très répandu. On prétend qu'il subit des influences féminines… Demandez à Mme de Lésiade, elle le voit beaucoup.

Il alla chez Aurélie. Elle lui fit grand accueil, mais ne lui fournit aucun éclaircissement. Elle ignorait tout. Désirait-il qu'elle interrogeât le ministre?

Si Maurice avait pu la suivre chez Mme de Saverdun, il aurait été éclairé.

— Grande nouvelle, ma chère! Il est arrivé!

— Qui, il? demanda la duchesse.

— Ma pauvre amie, inutile de feindre! Vous avez deviné, car vous voilà toute pâle! Je ne vous trompe pas, Maurice est ici, il sort de chez moi.

— Vous dites?… Maurice?

— Mais certainement! Voyons, vous ne me remerciez pas?

— Et de quoi? Aurélie!

— Au fait, c'est vrai, vous ignorez… Eh bien, j'avais envie de revoir notre ami, et comme il ne demandait pas de congé, j'ai persuadé au ministre de lui en accorder un.

— Comment avez-vous osé? s'écria Mme de Saverdun avec effroi. Qu'aura pensé le ministre? Et puis, pourquoi?…

— Je vous l'ai dit, j'avais envie de le revoir! Quant à Son Excellence, elle n'a rien pensé du tout. C'est assez dans ses habitudes.

— Aurélie, vous ne savez pas ce que vous avez fait!

— Ne prenez donc pas ces airs tragiques. Écoutez plutôt. Je vous invite ce soir chez moi en tout petit comité, dans le jardin. C'est pour fêter le retour du héros perdu et retrouvé. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

Mais Mme de Saverdun répétait toujours :

— Vous ne savez pas ce que vous avez fait.

Elle paraissait si troublée, si épouvantée, qu'un doute ressemblant à un remords traversa l'esprit de Mme de Lésiade. Parce que cette situation taquinait sa curiosité, avait-elle le droit de se mettre à la place de la destinée ? Un jour d'ennui, agacée de ne pouvoir deviner ce qui se cachait sous l'attitude navrée de Mme de Saverdun, elle avait imaginé de faire revenir Maurice, espérant obtenir ainsi le mot de l'énigme qui la gênait. Maintenant elle se repentait de son initiative imprudente… Mais chez une nature telle que la sienne cette impression ne pouvait durer, et lorsque Maurice arriva chez elle le soir, elle lui dit avec intention :

— Mme de Saverdun m'a promis de venir.

— Je serai enchanté de la revoir, répondit-il sans émotion.

En effet, l'idée de cette entrevue l'amusait. À peine ressentait-il un léger embarras. Elle, au contraire, tremblait d'agitation. Cette femme si simple, si peu frivole, changea dix fois d'avis en s'habillant. Non, pas de noir ! le noir la vieillissait… Du blanc non plus ! le blanc la rendait terne… Avant de se décider à partir, elle resta longtemps devant sa glace, cherchant avec anxiété sur son visage la trace des années écoulées. La même pensée les préoccupait tous deux. Lui, comme une curiosité à satisfaire, elle, comme une crainte poignante. En effet elle était vieillie !… Les yeux légèrement bridés avaient des meurtrissures bleues, un pli perpendiculaire attristait la bouche. Elle redevenait jeune quand elle souriait, mais elle souriait si rarement maintenant !

Après ses fatigues et ses émotions d'infirmière elle était retombée dans son existence factice de femme du monde. Sans mari, sans enfants, sans devoirs précis, sans ambition à satisfaire, ou position à atteindre, la vie lui semblait lourde. Très respectueuse des choses de la religion, elle n'était pas de ces ferventes qui y trouvent leur raison d'exister et le but de leur avenir. Rien, par conséquent, ne venait la sauver de ses souvenirs. Durant ces

deux années de séparation elle n'avait vécu que d'une pensée : Maurice, toujours Maurice! Elle s'était donnée tout entière au mort; apprenant qu'il était vivant elle n'avait pu se reprendre. Et cela avait été une torture que l'oubli où il la laissait, que cette lettre sans réponse! Elle avait un désir frénétique de le revoir, de s'assurer qu'il était bien en vie… Mais elle ne trouvait pas en elle l'audace nécessaire pour lui écrire : « Je vous aime, venez! »

Et d'ailleurs, serait-il venu? Une fois déjà elle l'avait trompé par un faux appel. Et le souvenir de ce malentendu l'empêchait de se montrer trop susceptible, lui donnait, vis-à-vis de Maurice, un sentiment de culpabilité et de remords.

Maintenant ils allaient se retrouver!… Elle en voulait à Aurélie d'avoir forcé la destinée, et pourtant une joie tumultueuse, agitée de crainte et de tremblement, jetait le désordre dans son cerveau. Sa pensée s'obscurcissait. Le bonheur était trop imprévu; il la suffoquait, lui enlevait tout pouvoir de réflexion. Elle ne se demandait pas ce qui allait arriver, elle ne préparait pas ses paroles; une seule préoccupation était nette dans son esprit : celle de ne pas lui paraître changée!

Aussi fut-ce presque humblement qu'elle leva les yeux sur Maurice, après les premières phrases échangées. Elle rencontra un sourire aimable, des regards chercheurs, mais qui avaient désappris leur sincérité d'enfant.

— M'auriez-vous reconnue? demanda-t-elle avec un rire agité. Ces dernières années ont compté double pour tout le monde!

— Pas pour vous, répondit-il galamment.

Cette banalité l'écrasait. Elle aurait préféré un mot dur. La froideur l'aurait mieux satisfaite que cette politesse souriante.

Ils parlèrent des événements publics, du poste qu'il occupait, de leurs amis de Paris. Vainement elle essayait d'amener le sujet personnel, il restait dans les généralités. Au nom de M. de Coursan, elle fit un nouvel effort.

— Je le vois beaucoup moins. Il avait des idées… qui n'ont pu se réaliser! Il s'est froissé, et alors…

— Vous l'avez congédié? Pauvre Coursan!

Cette confidence intempestive surprenait Maurice. Cela ressemblait si peu à Mme de Saverdun! Tombait-elle déjà dans la manie des femmes vieillissantes? Non pourtant, elle était trop

jolie encore avec sa fine tête pâle encadrée de dentelles, son sourire mystérieux, sa grâce un peu sérieuse. Il détaillait sa personne, sans poser les questions que la pauvre femme attendait. Sa curiosité n'était même pas piquée ! Elle essaya de nouveau.

— Il a eu un moment de chance. Vous comprenez quand ? Je voulais échapper à moi-même… Mais plus tard, lorsque j'ai appris la vérité, je lui ai enlevé toute espérance.

— Vous êtes donc dure et cruelle pour tout le monde ! répliqua Maurice en riant. C'est bien mal à vous ! Coursan n'a pas toujours été traité de cette façon-là. Ah ! mais non ! Il est très connu à Stockholm ; il y a même eu une aventure assez drôle…

Et il lui raconta une histoire qu'elle n'écouta pas. Est-ce que toutes leurs entrevues seraient aussi décevantes ? Elle se sentait écrasée, incapable de continuer à parler. Des impatiences lui venaient ; elle aurait voulu dire quelque chose d'énorme, amener brusquement le sujet qui l'occupait… Toutes les volontés de la femme se modifiaient, s'affirmaient dans le sens contraire à celui qui avait dirigé sa vie. Mais l'habitude de se contraindre, plus forte que l'élan du moment, la retenait sur sa chaise, droite, souriante, dans son attitude mondaine et correcte.

Ils étaient seuls dans un des angles du salon. Les autres personnes présentes causaient dans l'encadrement de la porte du jardin.

— Combien de temps, resterez-vous à Paris ? demanda tout à coup la duchesse.

— Un mois, six semaines au plus.

Rien qu'un mois ! Cet espace si court sembla se raccourcir encore dans sa pensée. Elle avait tant de choses à y mettre !… Une angoisse la prenait à chaque minute écoulée. Il fallait agir tout de suite.

— Et si l'on vous priait de rester davantage, dit-elle en ébauchant un sourire qu'elle voulait rendre coquet et qui n'était qu'angoissé, que répondriez-vous ?

— Le service du pays avant tout ! répliqua-t-il avec un rire embarrassé.

Puis, il ajouta rapidement :

— D'ailleurs personne ne me retiendra.

— Il ne faut jurer de rien, murmura-t-elle très bas.

— Voilà Mme de Lésiade qui développe une théorie sur le gouvernement représentatif! s'écria Maurice, évitant de relever ce proverbe qui pouvait conduire à tout. Si nous allions l'écouter?…

Il disait cela gentiment, comme s'il pensait que Ghislaine devait partager sa curiosité. Elle dut se lever et répondre :

— Oui, allons.

Mais à moitié chemin sa main se crispa sur le bras où elle s'appuyait. Surpris, le jeune homme s'arrêta.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il.

Elle aurait voulu crier : « — Mon cœur est trop plein, il déborde! Restons seuls, écoutez-moi. » Mais au lieu de cela ses lèvres répondirent :

— Rien, une palpitation subite.

Mme de Saverdun était de complexion délicate, sujette à des malaises. Le prétexte parut très plausible à Maurice.

— Pauvre femme! pensait-il plus tard en s'en allant, comme elle est devenue nerveuse, agitée, détraquée. Elle est vraiment trop diaphane [1]!… Et dire que j'en ai été fou!…

Après cette première soirée ils se revirent constamment. Tout naturellement Maurice était retombé dans l'intimité des deux amies. C'était chaque jour une rencontre nouvelle, tantôt un dîner, ou une partie au théâtre organisée par Mme de Saverdun et que proposait Mme de Lésiade. Mais malgré les occasions fréquentes, aucun épanchement n'avait lieu.

Comme tous les hommes, Maurice détestait les explications rétrospectives de choses qui ne l'intéressaient plus… À quoi bon remuer un passé mort? La pauvre femme s'épuisait en tentatives inutiles. Sa conversation était devenue étrange. Dès qu'un sujet ne l'amenait pas vers le but désiré, elle le changeait brusquement, sans raison… Elle avait des susceptibilités inouïes, des bouderies enfantines, contraires à la dignité de sa situation et de son âge, des coquetteries maladroites auxquelles Maurice ne

1. Son apparence « diaphane » l'apparente à certaines héroïnes d'Edgar Poe, de même que la mère de Jean Mintié, au premier chapitre du *Calvaire*, rédigé au même moment. Mme Mintié, noble et pleine de « grâce naturelle », comme Ghislaine, a les lèvres « pâles » et le teint « gris », et ses yeux se décolorent parfois « comme un ciel d'avril ».

comprenait rien. S'il essayait d'y répondre, elle se reprenait vite avec un air effrayé. Cette incohérence de langage, cette fièvre de mouvement, inexplicables chez cette femme grave et froide, il les attribua d'abord à un état maladif, à la réaction naturelle des anxiétés et des fatigues subies. Mais au bout de quelques jours, le doute cessa. L'émotion de Mme de Saverdun était trop visible, se rapportait trop directement à lui pour qu'il ne comprît pas. Il ne fut nullement touché par l'amour, profond, tendre et craintif de cette âme timide, ou plutôt il ne sut pas le deviner. Il crut à un accès de vanité froissée, d'inconséquence féminine. « Voilà bien les femmes ! se disait-il, elles n'apprécient que ce qu'on leur refuse. » Et ce changement d'attitude, au lieu de l'attendrir, réveillait ses rancunes assoupies, le rendait dur, dédaigneux dans ses jugements sur elle.

Cependant Mme de Saverdun était trop en vue, trop brillante, trop désirable encore, pour que ses avances ne fussent pas flatteuses. L'amour-propre de Maurice se sentait malgré tout chatouillé, provoqué. Il savourait sa revanche, prenait plaisir à ce jeu, où, maintenant, c'était lui qui se dérobait. Quelquefois il semblait triste, préoccupé. Alors elle l'interrogeait, elle voulait savoir.

— Est-ce un regret ou un remords ? lui demandait-elle.

Il ne pouvait pas lui répondre :

— J'ai reçu une lettre de Stockholm, Mlle de Leuven danse trop en mon absence.

Il se contentait de soupirer. Elle insistait. Il finissait par dire avec amertume.

— Chacun a ses mauvais souvenirs.

Elle prenait cela pour une allusion à leur malentendu, à la façon dont elle l'avait traité. Elle se sentait remplie de remords à son endroit, et, trouvant naturel qu'il lui en voulût, murmurait doucement :

— Mais ils peuvent s'effacer, ces mauvais souvenirs…

— Non, répondait-il d'un air tragique qui lui interdisait toute réplique.

Trouvant cette manière d'être utile, il en abusa pour éviter les entretiens décisifs. D'autres fois, au contraire, il avait des retours de désirs, il redevenait aimable, lui disait des mots, l'enveloppait de regards qui semblaient éloquents à la pauvre femme. Mais

c'était toujours en public, jamais quand ils étaient seuls! D'ailleurs, il esquivait les tête-à-tête. Avec de torturants regrets, elle pensait au temps où il ne pouvait souffrir entre eux un tiers importun. Ne l'aimerait-il plus? Elle chassait bien vite cette affreuse pensée, s'accrochant au passé. Sous toutes les formes elle l'avait supplié de renoncer à elle, jamais il n'avait consenti. Si son amour n'avait pas été sincère, il aurait cédé, il se serait détaché d'une femme qui ne lui donnait rien. Et elle s'obstinait dans sa certitude. Chez elle, comme chez toutes les natures défiantes, les convictions lentement acquises se déracinaient difficilement.

Cependant les semaines passaient. On était à la fin de juin, Mme de Lésiade allait partir pour la Normandie.

— Je vous conseille de venir avec moi, dit-elle à Mme de Saverdun, vous avez une mine affreuse, la campagne vous ferait du bien.

— C'est possible, ma chère, mais je ne puis encore m'éloigner de Paris.

— Quelle idée! vous allez y rester seule, d'ailleurs, Fresnau, Coursan, tout ce monde va venir à Valonges, Maurice aussi m'a promis une semaine, la dernière de son séjour. Voyons, décidez-vous?

— Peut-être, je verrai…

Elle n'osait changer d'avis tout de suite, dire sincèrement : « Puisqu'il y sera, je viendrai. » Vivre avec lui huit jours, sous le même toit, quelle occasion unique d'arriver à une explication, à une certitude. Mais Aurélie lisait tout cela sur son visage.

— Vous viendrez, je le sais, dit-elle en riant.

Et, de nouveau, en voyant l'émotion de Ghislaine, un vague remords agita la conscience de Mme de Lésiade. Ne ferait-elle pas mieux d'empêcher la réunion de Valonges? Puis elle secoua ce scrupule importun, Mme de Saverdun était trop froide, il n'y avait rien à craindre. D'ailleurs, elle était libre. À la rigueur même elle pouvait épouser Maurice. Certes, ce serait étrange, mais on avait vu plus absurde que cela! En somme, il n'y avait, entre eux, que dix ans de différence.

Ces dix ans, qu'Aurélie calculait si légèrement, étaient pour la duchesse une pensée humiliante, qui lui gâtait même l'apparence du bonheur. Ces dix ans la rendaient timide, lui interdi-

saient toute initiative. Si, entre eux, un mariage avait été possible, elle aurait bravement confessé son amour. Le but aurait été avouable et honnête, mais ainsi, sans but… car elle ne pouvait en avoir un [1]… Tout ce qu'elle voulait, c'était une explication loyale… Après quoi ils se sépareraient comme deux amis, gardant l'un de l'autre un pur et clair souvenir.

Avec cette horreur de la précision qui la caractérisait, Mme de Saverdun se payait de fausses raisons, refusant de se rendre compte des compromis de conscience vers lesquels elle marchait. Son jugement délicat l'avait abandonnée. Cependant, la veille de son départ pour Valonges, elle dit à Maurice, qui ignorait ses projets :

— Je pars avec Mme de Lésiade. Cela vous contrariera-t-il de me retrouver là-bas ?

— Comment l'entendez-vous ? demanda-t-il.

— Mais voilà, balbutia-t-elle, je pense souvent que vous préférez m'éviter. En ce cas, ne venez pas.

Il hésita un instant; il eut sur les lèvres de dire : « Je crains de ne pouvoir vous rejoindre, mon congé va expirer, il me sera difficile de quitter Paris. » Mais il la regarda, il vit ce visage que transfigurait la passion, les mains qu'inconsciemment elle tendait vers lui. Ils étaient assis tout près l'un de l'autre sur un de ces sièges à deux personnes, où les têtes se rapprochent à chaque mouvement. Dans les yeux clairs de cette femme froide, il y avait une attente douloureuse par son intensité. Maurice pouvait presque entendre les battements désordonnés de ce cœur qui, si longtemps, s'était refusé. Il était homme, il était jeune, il posa ses lèvres sur le bras délicat, dont la blancheur le tentait depuis un instant.

— J'irai à Valonges pour vous, murmura-t-il en relevant sur elle son regard qu'un désir soudainement éveillé animait, uniquement à cause de vous.

1. Cela implique que son éducation de femme « honnête » a étouffé en elle tous les besoins de ses sens, et qu'une aventure extra-conjugale lui est à proprement parler inconcevable. Il est à noter que la phrase, inachevée, aboutit à trois points de suspension : procédé fréquent dans les dialogues mirbelliens.

XVI

Valonges, situé en plein pays de Caux, n'a aucun caractère spécial d'architecture. La lourde maison carrée, flanquée d'une tour normande et d'un pavillon Louis XIV, authentiquement dessiné par Mansart, s'élève au milieu de prairies vertes que bornent à l'horizon des collines basses, couvertes de bruyères roses. Le jardin offre les mêmes anomalies que le château : de longues charmilles, se terminant par un parc à l'anglaise. Ces contrastes ne déplaisaient pas à Mme de Lésiade. Elle y trouvait de l'originalité et refusait de consentir aux plantations de massifs qui auraient transformé l'aspect de son jardin.

— Regardez, disait-elle à Fresnau, les jolies traînées de poussière d'or que le soleil met le long des charmilles. Et comme le cadre convient à Ghislaine!

Louis suivit du regard la ligne brillante que traversait la silhouette de Mme de Saverdun. Elle paraissait si jeune avec sa démarche légère et sa tête blonde sur laquelle la lumière du jour jetait une teinte plus chaude, qu'il soupira. Ah, s'il avait pu la vieillir soudainement, la dérober à la possibilité de l'amour, avec quelle vénération il aurait adoré ses cheveux blancs!

— Maurice arrive ce soir, poursuivit Aurélie. On ne dira plus que je ne suis pas bonne personne et serviable à mes amis.

— Il y a des complaisances dangereuses pour ceux qui en profitent, répondit gravement Fresnau.

— De la morale? Alors je me sauve!

Et Mme de Lésiade faisait mine de s'enfuir.

— Vraiment, ajouta-t-elle, les hommes sont plaisants. Qui lui a monté la tête, je vous prie, par des récits de mort, par des messages d'outre-tombe? Si Ghislaine aime Maurice, vous êtes l'auteur de cet amour et responsable de ce qui en suivra. Tenez, la voilà qui vient vers nous; elle a des sourires plein les yeux. Et ce gros bouquet de roses au corsage!... Ma pauvre amie, vos coquetteries naïves vous trahissent!

Louis ne voyait que trop ces signes évidents d'une attente heureuse. Qu'était-il venu faire à Valonges, sinon s'enivrer de sa torture [1]? Qu'espérait-il empêcher?...

La duchesse lui tendit une rose.

— Fleurissez-vous, monsieur Fresnau. Avec ce temps radieux, il faut avoir un air de fête.

Le malheureux passa la fleur à sa boutonnière. Mais il regardait Mme de Saverdun avec des yeux si tristes qu'elle lui demanda vivement :

— On dirai que vous me plaignez de quelque chose? Est-ce parce que je suis sensible à l'influence d'une belle journée? Sans doute votre sévère philosophie trouve cela puéril.

Non, sa philosophie n'y entrait pour rien, mais cette gaieté lui faisait l'effet d'un chant d'allégresse devant un cercueil. Il y avait, en effet un mort qu'elle croyait vivant, et ce mort, c'était l'amour de Maurice.

Si la vie de château est quelquefois un terrain propice aux entretiens particuliers, il n'en fut pas ainsi à Valonges pour Mme de Saverdun.

Elle se trouvait en butte à la surveillance maligne de Mme de Lésiade, aux observations rancunières de M. de Coursan. Cette curiosité, dont Maurice s'aperçut au débarqué, le mit tout de suite de méchante humeur, le disposa mal vis-à-vis de la duchesse. Les regards naïvement expressifs de la pauvre femme l'agacèrent dès le soir de son arrivée. Elle insistait pour causer avec lui, pour s'isoler dans les coins écartés. Elle ne voyait pas les sourires à peine dissimulés qui les poursuivaient, elle n'entendait pas les chuchotements curieux. Lui, au contraire, n'en perdait

1. Expression caractéristique de masochisme que l'on retrouvera chez Jean Mintié et chez le narrateur du *Jardin des supplices.* Déjà « délices » et « supplices » apparaissent liés.

aucun; la moue sardonique de M. de Coursan l'exaspérait. S'il allait écrire à Stockholm et faire quelque sotte plaisanterie!… Le vieux diplomate avait conservé avec la famille de Leuven des rapports qui inquiétaient Maurice. Les regards sévères de Fresnau, les allusions de Mme de Lésiade le mettaient également mal à l'aise. Avec la clairvoyance de l'indifférence, il sentait le ridicule de cette situation. On semblait les avoir réunis pour les faire servir de pâture aux commentaires des hôtes du château. Ah! s'il avait su d'avance ce qui l'attendait, certes, il ne serait pas venu! Au lieu de jouir en paix d'un facile bonheur, il allait tomber dans des ennuis sans nombre. Et cela, à cause de Mme de Saverdun! Elle le compromettait par sottise, par vanité, par manque de mesure. Il se rappelait ses prudences d'autrefois. Que ne les avait-elle conservées!

Nerveux, excité, il dormit fort mal et se leva de grand matin. Il récapitulait ses griefs sous la large allée de tilleuls qui sépare le parc du jardin, marchant lentement, les yeux à terre, les mains enfoncées dans les poches, avec cette attitude résolument maussade particulière aux hommes très jeunes, lorsqu'il sentit une main se glisser sous son bras. Il s'était arrêté au croisement d'un sentier.

— À quoi rêviez-vous donc si profondément que vous ne m'avez pas entendue venir? disait une voix joyeuse. Voyons, monsieur, confessez-vous!

Et Mme de Saverdun levait vers Maurice un regard heureux; la marche rapide avait coloré ses joues, son sourire tendre semblait dire : « C'est à moi, je le sais. » Il la salua cérémonieusement, sans répondre à sa question. Elle tenait toujours son bras; ils se mirent à cheminer ensemble, lentement. Les tilleuls en fleurs laissaient tomber sur eux leurs pétales parfumés; l'air du matin leur soufflait au visage par petites bouffées fraîches, mais Maurice ne se déridait pas. Enfin il dit maladroitement :

— Je ne vous savais pas si matinale.

— Oh! ce n'est pas une habitude, c'est un imprévu! Quelque chose m'a poussée à sortir ce matin. Qui sait, peut-être une influence magnétique?…

Il devait répliquer un mot aimable, mais il ne trouva que cette phrase banale.

— C'est une bonne fortune pour les fleurs du jardin.

— Et pour vous? demanda-t-elle doucement.

— Pour moi aussi, sans doute! Vous deviez deviner le sous-entendu.

Et il serra contre lui la main qui reposait sur son bras. Mais c'était une étreinte sans chaleur, de simple politesse, de galanterie courante envers une femme jeune. Elle ne s'y méprit point. Elle commençait à se sentir vaguement attristée.

— Il fait si beau ce matin, et vous êtes maussade!… Qu'est-il arrivé mon ami, dites-le moi? Avez-vous quelque ennui? J'espérais qu'en venant à Valonges, vous auriez laissé derrière vous toute prévention, oublié toute cause de mécontentement.

— C'est ici, au contraire, que j'en ai trouvé.

— Comment! que voulez-vous dire? Tout le monde, il me semble, vous a fait un accueil aimable. D'ailleurs, qu'importerait! ajouta-t-elle d'une voix caressante, en se serrant un peu contre lui — ce n'est pas pour eux que vous êtes venu.

— Non, ce n'est pas pour eux! Mais croyez-vous qu'il soit agréable d'être le point de mire de la curiosité de tous ces désœuvrés?

— Je sais, ils sont gênants.

— Dites odieux. Cet espionnage m'exaspère.

— Cependant, vous n'avez pas encore eu à en souffrir. Vous n'êtes là que depuis hier… et nous n'avons presque pas parlé ensemble.

— C'est bien ce qui me contrarie! et vous verrez que nous ne pourrons jamais causer, observés par ces yeux indiscrets ou malveillants.

La duchesse se mit à rire. En vraie femme, cette attention ne la gênait pas.

— Voyons, reprit-elle, oublions tout cela. Ne gâtons pas les quelques instants qui nous appartiennent. J'ai tant de choses à vous expliquer, mon ami. Nous sommes libres, nos hôtes dorment encore. Avant une heure ils ne sortiront pas. Venez, nous traverserons le parc et rentrerons par la grande route.

Et elle le regardait avec un sourire rassurant, lui parlant instinctivement comme à un enfant qu'on veut apaiser.

— Voilà qui est prudemment imaginé! répondit-il avec brusquerie. Au retour, nous tomberions sur le groupe réuni; j'entends d'ici leurs plaisanteries!

Mme de Saverdun dégagea sa main du bras du jeune homme.

— Il me semble, monsieur, dit-elle d'un air hautain, que, si je dédaigne ces propos, ce n'est pas à vous de les craindre.

— Je ne les redoute que pour vous, balbutia Maurice, un peu honteux du rôle que lui faisait jouer la réplique de la duchesse.

— Le plus sage, je le vois, continua celle-ci, sera désormais de nous éviter. Si je vous comprends bien d'ailleurs, c'est là votre désir.

— Comme vous interprétez mal mes paroles! s'écria-t-il de l'air d'un homme qu'on méconnaît. Je voulais dire seulement qu'avec un peu d'adresse tous ces désagréments pourraient être évités.

— Est-ce une leçon? demanda-t-elle.

Tout son sang bouillonnait, elle ne put s'empêcher d'ajouter amèrement avec la témérité des femmes honnêtes qui ignorent la science des sous-entendus :

— Il fut un temps où vous me reprochiez ma prudence comme un manque de cœur et de conscience.

— J'étais un enfant alors.

— C'est-à-dire qu'alors, vous aviez pour moi du dévouement et de… l'attachement, tandis qu'aujourd'hui…

Elle détourna le visage pour qu'il ne vît pas les larmes qui gonflaient ses yeux. Rapidement elle les essuya du revers de la main.

— Voyons, dites que vos sentiments ont changé, ce sera plus simple — plus sincère — plus digne de nous deux.

Elle le regardait fermement, mais sa voix tremblait d'angoisse. Maurice fut touché.

— Vous voulez me forcer à mentir, répondit-il avec enjouement, mais vous n'y réussirez pas. Je ne suis point de ceux qui changent… Seulement, je me souviens… Et vous m'avez traité avec tant de rigueur, vous m'avez tant répété, sous toutes les formes, qu'entre nous aucun lien ne serait jamais possible que j'ai cessé d'espérer.

— Quand on aime, on espère toujours, murmura-t-elle timidement.

— Pas lorsqu'on a reçu les leçons que j'ai reçues! Alors on ne croit plus aux encouragements, ni même aux promesses.

Quelle réponse pouvait-elle faire à cette phrase brutale, prononcée si froidement? Elle restait silencieuse, la tête baissée, tordant nerveusement ses doigts.

— Nous ne nous entendrons jamais, poursuivit Maurice, vous cherchez l'impossible, le rêve, la chimère; je suis un homme sincère, naturel dans mes amours et dans mes volontés. Vous prenez plaisir à torturer, comme toutes vos pareilles [1], c'est pour vous la volupté exquise.

— Est-ce que j'ai l'air de cela? demanda-t-elle simplement.

Mme de Saverdun s'était adossée au tronc d'un arbre, les plis de son déshabillé blanc l'étoffaient, la matérialisaient, donnaient de l'ampleur à son corps frêle. Elle avait l'air plus femme et moins vierge de légende. En la regardant, il comprit l'absurdité de sa querelle. Un retour d'ancienne tendresse lui réchauffa le cœur. Il eut envie de la prendre dans ses bras, ses yeux le lui dirent, mais la façade du château s'élevait vis-à-vis d'eux. Maurice pensa à M. de Coursan, à Béatrix de Leuven. L'inquiétude fut plus forte que le désir. Ses regards se détournèrent.

— Qui me prouve, dit-il avec une tristesse voulue, que ce n'est point là un jeu de coquetterie? J'ai été naïf longtemps, mais j'ai trop souffert!... Je sais maintenant qu'il y a des femmes qui attirent pour le plaisir de refuser. Puis, d'ailleurs, je connais vos principes...

Pourquoi s'exprimait-il toujours de façon à rendre impossible toute explication sincère? Il aurait fallu une hardiesse que Mme de Saverdun ne possédait pas pour répondre à cet homme qui ne demandait rien, qui se contentait de récriminer sur le passé : « Mes principes, je les ai reniés, ma résistance s'est usée. Les paroles qu'autrefois je refusais d'écouter, aujourd'hui je brûle de les entendre! Dites-les-moi, sinon je meurs! »

Elle était devenue très pâle, si pâle que toute jeunesse disparut de son visage. Maintenant que l'espérance ne les animait plus, Maurice vit sous la clarté crue du matin, le pli de la bouche, la fatigue des yeux. La tentation qui l'avait ému un instant, dis-

1. Thèse développée dans l'article de Mirbeau sur « Lilith », dans *Le Journal* du 20 novembre 1892 (recueilli dans *Combats littéraires* — à paraître). Voir aussi la troisième partie des *Contes cruels* : « La femme domine et torture l'homme », et, bien sûr, *Le Jardin des supplices*.

parut. Il couvrit sa retraite sous un air triste et plein de reproches.

— Ne remuons pas le passé, il est trop amer pour moi.

Cette attitude, qu'il conserva les jours suivants, désespérait Mme de Saverdun. C'est en vain qu'elle essayait de le ramener à des sentiments plus doux. Toujours il esquivait l'entretien.

— On nous regarde, soyez prudente.

Et dans six jours, il allait partir ! Elle ne le reverrait plus. Le désappointement était trop cruel !... Une fièvre la dévorait, c'est à peine si elle parvenait à se dominer, à ne pas quereller tout haut ceux qui venaient les interrompre. Il fallait qu'elle le vît seule, qu'elle lui expliquât... Sa vie semblait dépendre de cette nécessité. Elle lui écrivait à chaque instant, tantôt avec des reproches vifs, tantôt sur un ton de plainte douce.

« *Je suis triste et malade de penser que je vous rends ce séjour désagréable. Dieu sait cependant que ce n'était pas mon intention, et combien, au contraire, j'étais touchée de votre visite ici, et prête à vous le dire à tous les instants. Mais vous semblez ne pouvoir souffrir mon caractère, tandis que j'aime le vôtre, et que je ne me plains que de cette froideur affectée, et surtout de cette tristesse vis-à-vis de moi. Vous vous éloignez alors que je m'avance, est-ce là le moyen de se rencontrer jamais ? Causons donc de cette situation pénible et parvenons à éviter de nous faire mutuellement de la peine. Au premier coup de cloche du déjeuner de l'office, je monterai chez moi, venez m'y trouver, puisqu'au salon vous préférez me fuir.* »

Mais ces entrevues recherchées maladroitement ne lui apportaient que des amertumes. Maurice l'écoutait, morne et maussade, sans l'aider dans ses explications, se montrant incrédule à ses affirmations, feignant de ne pas comprendre ses aveux. C'était une torture inexprimable que ces dialogues dont elle faisait tous les frais. Elle essayait de provoquer, de sourire, mais elle était trop raisonneuse, trop chaste. Elle employait la logique, là où il aurait fallu l'abandon. Le jeune homme, au lieu de l'encourager, la glaçait par son attitude compassée. Ces familiarités de regards et de gestes, qui l'avaient si fortement choquée jadis, il ne les employait plus ; la pauvre créature arrivait à les regretter. En elle tous les sentiments de la femme étaient blessés

et saignants. Mais quelque chose de plus fort que sa fierté et sa délicatesse la faisait s'acharner à la poursuite de cet amour qui se dérobait.

Cependant par un étrange aveuglement elle conservait des illusions. Elle croyait à de la rancune et non à de l'indifférence. Les yeux des autres étaient plus perspicaces. Un soir qu'elle et Maurice avaient causé ensemble dans une embrasure de fenêtre, Mme de Lésiade, qui avait observé leur entretien, demanda tout à coup à la duchesse, lorsque le jeune homme se fut éloigné.

— Que vous disait M. de Trênes ?

— Des lieux communs… Il me parlait de sa famille, de sa sœur…

— C'est ainsi qu'il profite des tête-à-tête !… Ah ! ma chère, ajouta Aurélie avec sa brusque sincérité, il ne tient plus à vous.

Comment ? Les autres aussi s'apercevaient de son manque d'empressement et l'interprétaient de cette façon navrante !… Ce fut un nouveau tourment, une blessure d'orgueil intolérable… Mais pourquoi s'inquiéter d'une méchanceté gratuite ? Aurélie parlait à tort et à travers, il ne fallait donner aucune importance à ses paroles.

Cependant la duchesse restait préoccupée ; de toutes façons, elle essayait de provoquer un aveu précis. Consumée par l'incertitude, une conviction, même accablante, lui semblait préférable. Elle croyait que, si Maurice se montrait sincère, elle saurait se résigner et pardonner.

Mais il était trop orgueilleux pour se donner nettement un démenti. Il refusait de discuter ses sentiments, rejetant comme une injure toute supposition d'oubli. Quoique devenu incapable pour elle d'aucun sacrifice, il tenait encore à Mme de Saverdun par certains côtés de son imagination, par certains replis de son amour-propre. Cette femme qu'il repoussait et torturait journellement, il aurait voulu la posséder, ne fût-ce qu'un jour. Il s'obstinait à ne pas prononcer les mots qui l'auraient mise hors de son atteinte. Venu à Valonges, poussé par un désir de jeunesse et par un besoin de revanche, l'espèce de surveillance dont il se sentait l'objet l'avait mécontenté et refroidi. Lui aussi se débattait dans une indécision troublante. Il craignait les indiscrétions de M. de Coursan, il redoutait plus encore de s'engager dans une liaison sérieuse. Mme de Saverdun n'était pas de ces femmes qu'on peut

prendre et quitter le cœur léger. Il avait des accès de prudence, des retours de passion, des désirs intermittents [1] qui le faisaient avancer et reculer.

Cependant les jours passaient. La duchesse les comptait avec angoisse comme si son existence dépendait de leur durée. Maurice continuait à se draper dans l'air dolent qui servait de masque à ses incertitudes et à sa froideur. Ce fut ainsi que s'écoula cette semaine de vie en commun dont Ghislaine attendait le bonheur, ce bonheur auquel si longtemps elle s'était refusée.

1. Comment ne pas penser aux « intermittences du cœur » mises en lumière par Marcel Proust ?

XVII

C'était la veille du départ de Maurice [1]. On donnait, ce soir-là, un grand dîner au château. Les femmes étalaient des bras nus, des robes largement échancrées. Étaient-ce ces toilettes peu sévères qui égayaient le jeune homme, ou bien fallait-il attribuer sa belle humeur à l'ordre de rappel immédiat à son poste, « pour raisons de service », que le ministère venait de lui transmettre? Il était très en train, causait beaucoup. Mme de Saverdun, elle, se sentait mourir. Le rouge qu'elle avait mis dissimulait mal sa pâleur. Assise du même côté que Maurice, sans souci des regards qui l'observaient, elle se penchait en avant pour l'apercevoir, se demandant s'il n'aurait pas été moins douloureux de le perdre, mort, que vivant. Chacun de ses éclats de rire lui déchirait le cœur. Après le repas il s'approcha d'elle, et lui fit compliment sur sa toilette, sur l'arrangement de son bouquet. Ces mots débités gaiement lui firent l'effet d'une ironie. Elle voulut répondre; l'acuité de ses sensations allait donner à ses paroles la précision qui leur manquait d'ordinaire, lorsque Aurélie s'approcha d'eux.

Depuis quelques jours Mme de Lésiade les interrompait constamment. C'était une façon de calmer sa conscience un peu inquiète.

— Venez, j'ai besoin de vous, dit-elle à Maurice.

1. Dans *Sébastien Roch,* Marguerite imposera aussi un ultime rendez-vous à Sébastien à la veille de son départ pour la guerre

Ils s'éloignèrent, en causant et riant beaucoup.

Le désappointement de Mme de Saverdun fut si visible que M. de Coursan osa lui dire :

— Les Orientaux ont raison, la patience produit des roses. C'est pourquoi je ne désespère pas de la revanche ! Oui, nous reprendrons nos provinces…

Elle ne répondit rien, elle ne releva pas l'impertinence de cette phrase ambiguë. Que lui importaient les sarcasmes ! Elle voyait Maurice heureux près d'Aurélie. Une jalousie aussi subite que déraisonnable la saisit. Il lui sembla découvrir toute une trame dont elle était la dupe. Puis elle repoussa cette idée. Elle s'approcha d'eux et essaya de les interrompre à son tour, de provoquer l'attention du jeune homme, mais ses manèges maladroits d'honnête femme ne réussirent pas. Elle se rappelait le soir, où, pour la première fois devant elle, il avait marivaudé avec Mme de Pavonès. Quelle différence entre les sensations d'alors et celles d'aujourd'hui ! La tristesse vague était devenue une douleur lancinante.

Que pouvaient-ils se dire si longtemps ? Les heures passaient. C'était sa dernière soirée. Il n'y avait plus que le lendemain. Peut-être partirait-il après un échange de paroles banales ! Et elle ne le verrait plus jamais !… Non, c'était impossible, inadmissible… Sa tête s'égarait. Les résolutions les plus insensées se présentaient à son esprit, elle ne les repoussait pas. La passion chez les natures contenues produit de ces transformations violentes et soudaines [1]. Le passé était oublié, l'avenir n'existait pas. Elle ne voyait que la minute présente ; sa vie morale semblait suspendue. Il n'y avait plus pour Mme de Saverdun qu'une chose sur terre : dire à Maurice qu'elle l'aimait, créer entre eux ce lien de réciprocité. Après cela le monde pouvait s'effondrer !

Dans le fond du salon on causait beaucoup ; un groupe de jeunes femmes rieuses entourait le piano. La duchesse entendit Maurice demander une valse. C'était un échange de réparties et de sourires. En comparaison de cette exubérance de jeunesse, Ghislaine se sentait vieille, découragée, lasse… Elle remonta

1. On pourrait à ce propos parler de « refoulement ». L'abbé Jules en stigmatisera les effets désastreux.

chez elle pour cacher ses larmes. Mais elle ne put pleurer en paix, la musique de danse la poursuivait. Alors une colère l'agita contre cet homme qui se jouait de sa crédulité, qui riait quand elle souffrait! Sa conduite était indigne, elle voulut avoir la satisfaction de la lui reprocher. Frémissante, irritée, elle s'assit devant sa table, saisit une plume et écrivit d'une main nerveuse :

« *Nous sommes à deux de jeu, monsieur. Si vous ne me comprenez pas, je comprends encore moins qu'un homme malheureux joue son rôle aussi bien dans le salon et s'occupe des autres femmes avec tant de liberté de cœur et d'esprit. Je croyais votre caractère au-dessus de ce sentiment si petit de vengeance.* »

Puis une espérance lui revint; elle ajouta :

« *J'en suis si étonnée que je vous demande de vouloir bien avoir à ce sujet une nouvelle conversation. Si cela ne vous ennuie pas trop, et si vous ne tenez point à dormir sur vos doux et gais souvenirs, je vous prierai de venir me trouver dans la bibliothèque où je vous attendrai jusqu'à minuit et quart. Ce soir, d'après ce que je viens de découvrir, je ne crois pas devoir craindre un entretien avec vous.* »

On ne dansait plus. Maurice causait avec Fresnau dans une embrasure de fenêtre, lorsque M[me] de Saverdun s'approcha d'eux et, après quelques phrases générales, glissa ces mots tout bas à l'oreille du jeune homme :

— Dans mon panier à ouvrage, sur la table à gauche.

Déjà elle avait disparu, Maurice comprit le signal, un sourire de vanité satisfaite plissa ses lèvres. Ce sourire un peu dédaigneux, où se lisait tant d'indifférence, précipita le sang au cerveau de Louis. Il aurait voulu clouer la bouche qui avait osé se le permettre. Lui aussi avait entendu les paroles de M[me] de Saverdun. C'était avec une angoisse inexprimable qu'il suivait le drame pénible qui se jouait à Valonges. Les mots surpris et l'expression du visage de Maurice venaient de préciser la situation. Elle en était réduite à s'offrir, elle, cette femme qu'il n'osait profaner d'un désir!... Et le don de son amour, au lieu d'être reçu à genoux, était accueilli avec une fatuité froide, avec une insouciance insultante. Ah! pourquoi l'avait-il empêchée

d'épouser M. de Coursan? Mariée, jamais elle ne serait descendue au partage et à la tromperie; tandis que, libre, elle risquait de se perdre par vide de cœur et affolement d'esprit.

L'âme bouleversée, en proie à un conflit de sensations tumultueuses, Louis regardait la robe de Mme de Saverdun glisser entre les autres robes de femmes. Ses yeux ne remontaient pas plus haut que les épaules. Il préférait ne pas voir ce visage que la passion marquait de son empreinte. Il plaignait Ghislaine et il la maudissait, mais la pitié était plus forte et dominait l'amertume. Si elle souffrait aujourd'hui, tourmentée de doutes, blessée, humiliée dans sa fierté, que souffrirait-elle plus tard, quand elle se serait livrée à la merci de l'homme qui ne l'aimait plus, de cet enfant orgueilleux qui allait s'emparer d'elle par besoin de revanche! — Une vision nette et impitoyable de l'avenir surgissait devant Louis, le torturant par des images d'amour. Des mots qui jamais ne lui avaient été dits, résonnaient à ses oreilles, et ces mots elle les prononçait. Cette créature vibrante qu'il voyait trembler de passion, un instant après, il l'entendait gémir de douleur. Il l'apercevait humiliée, ayant perdu sa dignité et sa force, cachant son visage et refusant d'être consolée. Il sentait, comprenait tout cela, et il était impuissant à la préserver. La situation était telle que la pauvre femme ne pouvait échapper à la souffrance. Mais du moins il essayerait de la sauver de la flétrissure, de l'irréparable erreur que rien, selon lui, ne compenserait jamais. Il l'avait étudiée dans chacun des replis de sa nature, suivant d'un cœur anxieux les phases subies, se rendant compte du délabrement moral où elle était arrivée. Ses instincts de sacrifice, ses hésitations passées, le remords d'avoir méconnu Maurice, le besoin de reconquérir son influence perdue, la poussaient à une initiative, à une persistance, dont sa chasteté l'empêchait de discerner les côtés douteux. Plus corrompue, elle se serait mieux rendu compte des compromis où elle s'abaissait. Son orgueil se serait peut-être ranimé, sa conscience aurait repris une appréciation juste des choses.

Tenterait-il de la lui rendre, cette appréciation juste qu'elle avait perdue? Irait-il lui dire que, créée pour être une honnête femme, elle ne pouvait impunément manquer aux lois de sa nature? Devant la passion, il ne le comprenait que trop, les raisonnements seraient sans force. Restait le remède cruel et

suprême. L'avertir que Maurice ne l'aimait plus, la pénétrer de cette vérité humiliante. Mais ce droit l'avait-il? Maurice était son ami; s'il voulait intervenir, c'est à lui qu'il devait s'adresser tout d'abord.

Un homme du monde, d'une correction parfaite, habitué à soumettre ses sentiments et ses impulsions à une règle inflexible, à ne jamais se départir de certains usages reçus, se serait dérobé à cette tâche ingrate en se disant : « Cela ne se fait pas » et aurait laissé les événements suivre leur cours. Mais Fresnau avait une nature primitive, à laquelle le raffinement intellectuel n'avait pas enlevé encore toute spontanéité [1]. Certes, il aurait préféré donner à son anxiété le dérivatif d'une bonne et franche querelle, et s'il n'avait pas possédé la froideur et la sérénité de jugement de ceux qui ont accepté la souffrance comme la loi de leur vie, une scène violente pouvait se passer entre les deux hommes. Mais Louis ne voulait pas risquer de compromettre Mme de Saverdun et de s'attirer son inimitié. Plutôt que de perdre le droit d'être son ami, il préférait endurer la torture de la savoir à Maurice.

Depuis un moment, celui-ci s'était éloigné. Louis le vit louvoyer du côté de la table, fureter parmi les laines du panier; puis, avec les yeux perçants de la jalousie, il aperçut entre les doigts du jeune homme un papier blanc roulé. Il s'approcha de lui.

— Quand tout ce monde sera parti, dit-il, venez donc fumer un cigare dans ma chambre. Nous causerons.

— Je ne puis pas, cher ami… des lettres à écrire.

— Alors, venez après.

— C'est que je ne sais pas combien de temps elles me prendront.

— Voyons, remettez à demain cette correspondance.

— Impossible! balbutia Maurice avec embarras.

Fresnau eut un tressaillement.

— Ces lettres-là, reprit-il en essayant de rire, ressemblent furieusement à un prétexte, ou plutôt à un rendez-vous.

1. C'est ce que Mirbeau appelle une « âme naïve ». C'est à ce genre de lecteurs, pas encore totalement laminés par le conditionnement social, et qui ont encore conservé des traces de la « spontanéité » de l'enfance, qu'il s'adresse en priorité.

Il parlait d'une voix rude; ce mot rendez-vous écorchait sa langue. Maurice eut sur les lèvres ce même sourire satisfait qui avait déjà exaspéré Louis.

— Quelle idée! répondit-il. Puis, d'ailleurs, quand cela serait?...

— Je vous dirais : n'y allez pas! C'est toujours plus sage.

— Voilà un étrange conseil.

— Dites plutôt un avis honnête et amical.

— À votre point de vue peut-être. Au mien, un homme doit, avant tout, tenir ses promesses.

— Oui, mais pas lorsqu'il sait ne pouvoir les tenir.

Les deux hommes étaient isolés du groupe général dont les séparait la longueur du salon. Ils parlaient bas, en phrases rapides; l'un étranglé d'émotion, l'autre paisible. Les voix hautes des femmes couvraient les leurs. Maurice se mit à rire.

— Vous avez, mon cher, une façon de juger les autres qui ne leur fait guère honneur.

— Ce que je dis n'est pas nouveau. Le cœur change, vous le savez comme moi.

— Eh bien, même si vous aviez raison, où serait le remède?

— Dans la sincérité, dans l'aveu courageux de la part de l'homme que son amour n'existe plus.

— Le procédé serait aimable.

— Il aurait au moins le mérite de la droiture.

— Peut-être!... Mais je vous avoue que je ne me sentirai jamais à la hauteur d'un rôle de ce genre.

— Alors, demanda brusquement Fresnau, qui trouvait intolérable cette conversation sur une pointe d'aiguille et qui sentait qu'il n'obtiendrait jamais rien de Maurice, alors, dans le cas que nous supposons, qui devrait, selon vous, prévenir la femme de la vérité? Un ami?...

— La tâche serait ingrate.

— J'en connais d'assez courageux pour l'entreprendre.

Maurice avait compris et commençait à s'irriter.

— Il y aurait, dit-il, beaucoup de tact et infiniment de délicatesse dans cette intervention.

Fresnau tressaillit sous l'ironie.

— L'intention justifie, répondit-il vivement. Ce serait pour la sauver... la préserver...

— Oh! ricana Maurice, les femmes du monde que nous connaissons sont d'âge à se garder elles-mêmes. Voyons, continua-t-il, changeons de sujet, sans quoi je croirai que vous y êtes personnellement intéressé.

Le visage de Fresnau revêtit une expression si douloureuse que Maurice crut l'avoir blessé dans sa susceptibilité de disgracié. Le jeune homme n'était pas méchant, il regretta ses paroles.

— Je quitte Valonges demain, ajouta-t-il en changeant de ton. Dans quatre jours je retourne à Stockholm. Vous le voyez, je ne suis guère dangereux. Je n'entraverai pas votre rôle de gardien des âmes.

— Puisque vous partez, raison de plus pour éviter une méchante action.

— Une méchante action ? De la part d'un philosophe, voilà de bien grands mots! Si l'on vous écoutait, mon cher, il n'y aurait plus de plaisir en ce monde. D'ailleurs, franchement, ce n'est pas moi qui…

Le jeune homme hésita, comprenant qu'il se trahissait, puis continua en rougissant beaucoup :

— D'ailleurs, tout ceci n'est qu'une hypothèse.

— Supposons qu'elle soit exacte. Êtes-vous prêt à accepter les responsabilités encourues ?

— Qu'entendez-vous par là ? demanda Maurice avec hauteur.

Et, se fâchant pour se tirer d'embarras, il continua :

— Il y a des limites, je vous le rappelle, où s'arrêtent les privilèges de l'amitié. Sachez que je suis seul responsable de mes actes et n'ai besoin des conseils de personne.

Fresnau était résolu à ne pas céder à la tentation d'un éclat. D'ailleurs, ce n'était ni le lieu ni l'heure d'une discussion de ce genre. Un mouvement se faisait dans les groupes, les derniers invités prenaient congé. Louis comprenait que leur entretien allait être interrompu. Il avait fait fausse route, le mal n'était pas réparable.

— Vous avez raison, dit-il, je n'ai pas le droit de vous imposer mes avis. Mais, ajouta-t-il par une dernière maladresse, j'ai celui d'agir comme je l'entends. Vous êtes prévenu.

— Libre à vous, mon cher, répliqua Maurice avec un sourire de sécurité.

Les groupes s'étaient mêlés. Des adieux s'échangeaient. Bientôt il ne resta plus au salon que les hôtes du château et quelques hommes. M. de Coursan et M. de Lésiade commencèrent une partie de piquet. La baronne, qui aimait les cartes, proposa un tour de « quinze », le jeu à la mode du jour. Mme de Saverdun ne jouait jamais, elle était trop distraite. Fresnau crut l'occasion excellente pour avoir avec elle l'entretien désiré. Il poussa donc à l'organisation de la partie, mais à son vif désappointement, la jeune femme s'assit à la table des joueurs. Maurice, lui, avait refusé d'y prendre place; il allait et venait de la terrasse au salon. Au bout de vingt minutes de ce manège, il disparut tout à fait. Quand la duchesse eut suffisamment perdu, elle se leva, et jetant ses cartes :

— On étouffe ici, murmura-t-elle, il me faut un peu d'air.

Fresnau comprit.

— Je vous accompagne, dit-il.

Il était assez dévoué pour risquer de paraître importun.

Elle le laissa venir jusque sur la terrasse, mais une fois là, elle lui dit :

— Vous êtes un ami, je puis être sincère avec vous. Laissez-moi seule.

Il lui prit les mains et, les serrant avec une force dont il n'avait pas conscience :

— Voulez-vous m'écouter? murmura-t-il tout bas. Je ne vous demande qu'un instant, ne me refusez pas, c'est pour vous… Je vais vous faire de la peine… je le sais, et j'en souffre. Mais je suis un sauvage, il faut me pardonner. Croyez-moi, si vous êtes malheureuse, aujourd'hui, vous le serez davantage encore si…

— Si quoi? demanda-t-elle avec hauteur.

— Si vous fermez les yeux à la vérité. Voyez-vous, continua-t-il en balbutiant, quand on est très jeune on change vite, et non seulement on change, mais souvent, à cet âge, on pare de grands noms des sentiments illusoires, qui n'ont peut-être…

Il s'arrêta, il n'osait pas, comme Mme de Lésiade, lui dire des vérités brutales, mais Mme de Saverdun saisit son intention et le regarda avec un visage si épouvanté que longtemps il en fut hanté nuit et jour.

On voulait lui enlever jusqu'au passé! Violemment Ghislaine arracha ses mains de celles de Louis.

— Ne prononcez pas ce mot, cria-t-elle, je ne veux pas l'entendre. Laissez-moi, quittez-moi.

Pendant ce temps, dans la bibliothèque du premier étage, Maurice attendait. Les voix des joueurs arrivaient par les fenêtres ouvertes, il entendait marquer les points. Pourquoi ne venait-elle pas ? Bientôt les domestiques entreraient pour fermer les persiennes, éteindre les lampes ; leur rendez-vous serait manqué ! Il éprouvait de l'impatience de ce retard et en même temps un certain soulagement. Sa conscience parlait encore. En cédant à la tentation, il acceptait des devoirs, et ces devoirs seraient une charge. Puis il chassa cette pensée importune, mais elle revenait toujours. Il s'approcha d'une fenêtre et regarda au-dessous de lui. Il y avait du monde sur la terrasse. Il reconnut l'accent de Fresnau, celui de la duchesse ; leurs paroles ne lui parvenaient pas, il ne voyait point leurs gestes, mais il devina la signification de ce dialogue. La colère réveilla la passion. On voulait la lui disputer, il ne la céderait pas ! Il lui sembla tout à coup qu'il l'aimait encore. Aussi, lorsque Mme de Saverdun parut sur le seuil de la porte, se précipita-t-il vers elle avec un empressement qu'il avait désappris. Mais elle l'arrêta d'une voix secouée d'émotion :

— Est-ce vrai, dites, est-ce vrai, ce que l'on ose insinuer et me dire ? Sur votre conscience, répondez ! Je veux savoir, je ne me payerai plus de fausses raisons…

— Vous doutez de moi ? s'écria-t-il.

— Les autres en doutent bien !

Elle était affolée et ne mesurait plus ses paroles. Elle avait perdu le sens des choses. Pour un rien, elle aurait appelé le monde entier en témoignage. Maurice frémit en l'écoutant. Il se répandit en phrases indignées contre les audacieux qui osaient le desservir auprès d'elle. Il se grisait de sa violence et finit par se monter sincèrement. Elle l'écoutait, trop follement désireuse de le croire pour remarquer l'ambiguïté et l'insuffisance de sa défense. Déjà elle était prête à se ranger avec lui contre ceux qui l'accusaient. Pourtant elle dit encore, mais d'une voix d'où toute colère avait disparu :

— Qui sait, même, si vous m'avez jamais aimée !

C'était lui fournir le moyen de se tirer avec honneur d'une situation difficile. Il défendit son amour d'autrefois avec une

chaleur dont elle ne put mettre en doute la sincérité. Si elle s'était donnée à lui alors, elle aurait disposé de sa vie! Ne s'en souvenait-elle pas, il la lui avait offerte? Et, habilement, il confondait le présent et le passé, évitant de préciser. Cependant un dernier doute obsédait Mme de Saverdun.

— Vous m'aimez toujours, dites-vous, mais alors pourquoi me faire tant de chagrin? Pourquoi, quand nous nous sommes revus, m'avoir traitée... en étrangère?

— Il n'y avait rien entre nous, je n'avais pas le droit de vous traiter autrement.

— Mais alors, s'écria-t-elle, en se tordant les mains avec angoisse, ce sera toujours ainsi quand nous nous retrouverons! L'absence détruit-elle donc tout?

Et, à l'idée qu'elle devrait repasser par les tortures que lui avait fait subir son attitude indifférente, un frisson de peur la saisissait. Il fallait, à tout prix, mettre entre eux quelque chose qu'il ne pût rompre et oublier.

— Elle n'aurait rien détruit, répondit-il doucement, si nous avions été unis par des engagements sérieux.

— Vous saviez pourtant, murmura-t-elle très bas, combien je tenais à vous!

— Oui, de l'amitié.

— C'était davantage.

— Franchement, en ce temps-là, je ne pouvais croire à de l'amour.

— Mais vous y croyez aujourd'hui? Il me semble que je vous en ai donné assez de preuves!... Que vous faut-il de plus? Je suis là, seule, près de vous... et cette entrevue, je l'ai sollicitée. Puis, vous voyez mon chagrin à la pensée de vous quitter...

La vraie femme reparaissait. Avec un sourire d'une douceur infinie, elle lui parlait de sa tendresse, et il y avait dans son accent des notes douloureuses et passionnées qui émurent Maurice.

— Oui, je pars, dit-il, car il le faut, mais je reviendrai.

— Répétez-le encore, jurez-le.

Au lieu de répondre, il l'attira à lui. Elle appuya son front sur son épaule.

— Plus jamais, n'est-ce pas, vous ne serez dur et froid? plus jamais?...

Elle voulait absolument une promesse, elle essayait de prendre ses précautions pour l'avenir.

— Plus jamais, balbutia-t-il machinalement après elle.

Il parlait sans chaleur d'âme, mais au contact de la femme qu'il avait aimée, il éprouvait un trouble physique qui lui donnait un semblant d'émotion auquel la duchesse se méprit.

— Ne partez pas, murmura-t-elle tendrement, la bouche contre son oreille, restez près de moi.

À ce moment il l'aurait voulu. Mais l'ordre de rappel à date fixe, qu'il avait sollicité avec insistance, le forçait au départ. La dernière limite de son congé était dépassée. Impossible de prolonger son séjour à Valonges! Dans cinq jours il devait quitter la France. Mme de Saverdun, malheureusement pour elle, était de ces femmes raisonnables dont les exigences cèdent devant certaines convenances. De peur de nuire à la carrière de Maurice, elle n'osa pas insister.

— Mais vous reviendrez? demanda-t-elle de nouveau. N'est-ce pas vous reviendrez? Vous savez maintenant que je ne puis vivre sans vous.

— Naturellement, je reviendrai. Tout me ramène en France.

Il aurait agi par calcul, pour la jeter hors d'elle-même, qu'il n'aurait pas répondu autrement. Il l'enveloppait dans la généralité de ses intérêts, elle n'était donc pour lui ni un but, ni un devoir! Autrefois, il voulait impérieusement joindre leurs avenirs. Elle riait alors. Aujourd'hui, elle aurait écouté avec extase une expression dominatrice, une phrase qui fût une prise de possession.

Cependant l'heure s'avançait, les joueurs ne marquaient plus leurs points. On entendait des pas dans l'escalier; le bruit des voix se répandait dans les couloirs. D'un instant à l'autre la bibliothèque pouvait être envahie par un maître ou un valet. Instinctivement Mme de Saverdun et Maurice s'étaient éloignés l'un de l'autre. C'était la fin de tout! Elle le regarda avec une angoisse poignante.

— Faut-il vraiment nous séparer ainsi?

Ce cri le remua. Il se pencha vers elle et avec des caresses dans la voix.

— Je ne puis rester, mais vous pouvez venir à Paris. Viendrez-vous?

Elle comprit que l'avenir de son amour se jouait en cet instant. Éperdue, frémissante, elle cacha son visage dans ses mains. Il vit son indécision et se sentit mécontent. Un pas s'approchait de la bibliothèque, il lui sembla reconnaître celui de Fresnau. La céderait-il à ce moraliste maussade, jouerait-il le rôle d'un préservateur de la vertu ? Son amour-propre de jeune homme se cabra et le fit s'acharner à vaincre l'hésitation de la femme qui tremblait devant lui.

— Si vous voulez que je croie en vous, vous me donnerez cette preuve d'amour ! Dites que vous viendrez, Ghislaine ?

Il parlait avec passion. Elle espéra se l'attacher à toujours, elle pensa qu'on pouvait ressusciter les choses mortes [1], elle eut peur surtout de le perdre en refusant.

— Je viendrai, murmura-t-elle.

Deux jours plus tard Maurice recevait à Paris ces lignes d'une écriture si saccadée qu'elle était méconnaissable.

« *J'arrive mourante d'une crise de névralgie qui ne m'a pas quittée depuis quarante-huit heures. Je voulais vous serrer la main avant votre départ. Je suis venue. À ce soir, vers neuf heures.* »

Ce fut l'esprit vaguement tourmenté de remords, pourtant le cœur battant d'une émotion d'orgueil que Maurice gravit les marches de l'hôtel de Saverdun. Un jour, il en était sorti désespéré, humilié. Il sentait dans les fibres les plus intimes de son être le triomphe du retour.

Mais la vue de Ghislaine abattit sa joie victorieuse, l'expression de son visage l'épouvanta. Elle marcha à lui, les yeux brillants de fièvre, le corps secoué de frissons.

— Je suis venue, dit-elle, vous ne douterez plus.

— Non, je vois, je crois…

Il serrait ses mains et la contemplait avec cette familiarité tendre qui, autrefois, l'avait si mortellement choquée. Doucement il la rapprochait de lui, mais les bras de la duchesse se raidirent. Elle aussi revoyait le passé, le jour où, jeune mariée, elle

1. Roger Fresselou, dans le dernier chapitre des *21 jours d'un neurasthénique*, parlera du « grand silence des choses mortes », et ajoutera : « On ne tue pas ce qui est mort. »

était entrée à l'hôtel de Saverdun. Maintenant elle allait renier sa vie entière. Elle enveloppa Maurice d'un regard de désespoir, de protestation, de prière. Lui continuait à sourire; son étreinte devenait plus pressante, ses yeux se troublaient. Il la revoyait plus jeune, aimée, adorée… Ghislaine pouvait entendre contre le sien les battements précipités de son cœur. Elle, au contraire, se sentait glacée.

— C'est le bonheur, murmura-t-il.

Elle aurait voulu s'enfuir, le repousser… Un instant, l'instinct fut plus fort que la volonté. Elle se dégagea, mais elle n'était plus à l'âge des surprises; ses résistances passées, ses provocations présentes, lui interdisaient la possibilité de se défendre, la douceur d'atermoyer. Il fallait au moins qu'elle eût la grandeur, la générosité, la vaillance de sa faute.

Maurice penchait son visage vers le sien pour y poser ses lèvres. Elle ne le repoussa plus, et, étouffant le sanglot qui montait à sa gorge, elle ferma les yeux pour ne pas assister à sa propre déchéance [1].

1. La « déchéance » de Ghislaine n'est pas plus évoquée que celle de Geneviève Mahoul — ou que les viols de Julia Forsell et de Sébastien Roch. On ne peut s'empêcher de se dire que, si elle voit une « déchéance » et un « sacrifice », comme elle le qualifiera au chapitre suivant, dans le fait de se donner à l'homme qu'elle aime, c'est qu'elle est, comme Julia Forsell, victime d'une aliénation religieuse contre-nature.

XVIII

Trois jours après, Maurice quittait Paris.

Durant son long voyage il pensa avec reconnaissance à Mme de Saverdun. Ce qu'il y avait en lui de sérieux et de loyal, se sentait engagé vis-à-vis d'elle. Il n'éprouvait ni grand bonheur, ni grande tristesse, mais il s'était montré suffisamment ému au moment du départ. Volontiers même il aurait prolongé les adieux et les promesses. Maintenant, la duchesse était rentrée à Valonges. Il la voyait reprenant son existence réglée, sous les yeux investigateurs d'Aurélie, essayant de masquer d'un prétexte plausible sa fugue à Paris. Elle allait être obligée de tergiverser et de feindre, cette femme impeccable, à la parole si droite !… Il souriait de plaisir en y pensant, avec un peu de pitié pour elle et beaucoup d'orgueil pour lui.

Il avait promis des lettres fréquentes. Cet engagement le gênait déjà. Cependant, certes, à peine arrivé, il écrirait. Il devait bien à la duchesse cette preuve de souvenir ! Mais, lorsqu'il voulut s'exécuter, les mots ne vinrent pas. Le style cérémonieux n'était plus de mise, et il ne parvenait pas à faire sortir de sa plume les expressions de tendresse demandées par les circonstances présentes. Il essaya, recommença, essaya encore. Son embarras était très grand; il renvoya la chose au lendemain. Le lendemain, la chancellerie l'occupa, puis il y eut les visites à rendre : les collègues ont des devoirs à remplir entre eux. Cependant, à cette saison de l'année, le cercle était restreint; beaucoup de personnes avaient déjà quitté Stockholm. Les Leuven, eux, étaient aux eaux, quelque part en Allemagne. Leur

absence avait soulagé Maurice; en ce moment embarrassant il préférait ne pas revoir Béatrix.

Mme de Saverdun, qui attendait avec impatience des nouvelles de lui, se doutait peu des difficultés singulières qui provoquaient ce retard. Elle était encore sous l'impression de leurs adieux, grisée, montée, elle ne réfléchissait pas et vivait dans l'inconscience du rêve. Lorsque le sentiment de la réalité traversait sa conscience, elle éprouvait même une certaine douceur à avoir accompli pour lui un sacrifice dont il ne pouvait mesurer la grandeur. Mais les jours d'ivresse ne furent pas de longue durée. Pourquoi Maurice restait-il si longtemps sans écrire? Deux semaines écoulées et pas un mot! Elle se décida à commencer. Cacher, maîtriser son intérêt, ne serait-ce pas aujourd'hui, se disait-elle, une hypocrite dignité? Elle lui envoya donc quelques lignes affectueuses, pas aussi expressives qu'elle l'aurait désiré, car, sans s'en rendre compte, elle attendait de lui le mot d'ordre pour le ton à employer. Après cet appel, il écrivit enfin! Sa lettre fut une joie, et pourtant un désappointement. Mais Ghislaine refusa de se l'avouer.

La correspondance établie entre eux continua; fréquente et remplie de détails du côté de la duchesse, intermittente et brève de la part du jeune homme. Elle lui racontait sa vie journalière, rapportant tout à lui dans ses projets et ses pensées. De temps en temps, un reproche doux et timide quand il tardait trop à répondre. Mais, ayant toujours peur de paraître exigeante ou maussade, elle tâchait d'être gaie, confiante, de ne pas laisser percer ses craintes. Il lui avait reproché d'être quintessenciée; croyant qu'il aimait les femmes naturelles, positives, elle voulait essayer de le paraître. Hélas! En parcourant d'un œil souvent distrait et agacé les longues lettres de Mme de Saverdun, Maurice ne devinait pas les soins qu'elle prenait pour ne pas lui déplaire. Tellement il est vrai qu'une femme, quoi qu'elle fasse, a toujours tort auprès de l'homme qui ne l'aime plus.

Malgré ses illusions persistantes, Ghislaine sentait cependant tous les désavantages de l'absence, elle rêvait d'aller rejoindre Maurice; mais ce voyage dans le Nord offrait des difficultés d'exécution très grandes. C'était l'époque des vacances de ses fils. Elle ne pouvait les emmener avec elle. Sa délicatesse y répugnait. Aujourd'hui, ils étaient presque des jeunes gens! Impos-

sible également de ne pas passer avec eux ces quelques semaines de congé. Là-dessus elle ne voulait pas transiger. Peut-être que, si Maurice avait beaucoup insisté… Mais il n'insista qu'après la décision prise, lorsqu'elle ne pouvait plus se raviser. Alors il fit des reproches. La duchesse les trouva doux et en profita pour le supplier de venir passer l'automne en France. Il refusa, mettant en avant des raisons de service. Ce refus, un peu dur dans la forme, porta à Mme de Saverdun un coup qui ressemblait à un avertissement. Des doutes l'agitèrent. Mme de Lésiade, d'ailleurs, ne la laissait pas s'endormir dans la sécurité. Complètement édifiée par le résultat de ses observations de Valonges, Aurélie parlait sans cesse à Ghislaine de la légèreté imprudente des hommes, surtout des hommes très jeunes ! Elle ignorait jusqu'où avait été l'aveuglement de son amie, mais, s'il y avait encore quelque chose à empêcher, la baronne était résolue à le faire. Son affection pour la duchesse ne manquait pas de chaleur, et, maintenant que sa curiosité était satisfaite, elle pensait à lui épargner les chagrins et les regrets.

Mme de Saverdun écoutait les insinuations d'Aurélie avec de grands éclats de gaieté.

— Vous avez raison, ma chère, il faudrait être folle pour croire à l'amour !

Puis, elle s'empressait de répéter ces conversations à Maurice, en affectant une grande confiance. C'était sa seule habileté. Quelquefois elle essayait d'innocentes coquetteries :

« *J'écris au salon. On me demande quel est l'heureux qui recevra cette énorme lettre ? Il y a quelque chose là-dessous ! ajoute-t-on. — Oui, dis-je, il y a une* heureuse*! — Y aurait-il un heureux ? C'est à vous de le dire. Parlez.* »

Hélas ! cet heureux parlait peu et mal.

Mais le temps avait passé. Mme de Saverdun alla à Paris recevoir ses fils. En les embrassant, elle éprouva un grand malaise qui ne la quitta plus. Ce fut un réveil subit et terrible. Mille choses en elle crièrent, qui s'étaient tues jusqu'ici. Elle retrouvait sa vraie personnalité, et l'ancienne femme raisonnable et pure écrasait de son dédain la femme nouvelle, lui reprochant, avec une sévérité de justicier, les faiblesses où elle était descendue.

L'air de Paris l'étouffait. L'hôtel de Saverdun exaltait ses souvenirs. Elle emmena ses fils à la campagne, espérant échapper à ces impressions humiliantes, les oublier dans l'accomplissement de ses devoirs maternels. — Mais on n'efface rien en ce monde.

Cette répulsion d'elle-même ne l'éloigna pas de Maurice; au contraire, elle s'y attacha davantage. C'était tout ce qui lui restait désormais! Elle essayait de se figurer un avenir où il vivrait près d'elle, où le sérieux et la constance de leur amour en excuseraient la faute; elle se cramponnait à cette illusion avec la ténacité qui était dans sa nature.

Afin de créer entre eux cette ennoblissante intimité d'âme, elle lui racontait minutieusement ses pensées, exigeant la réciprocité avec des sollicitations pressantes :

« *Que faites-vous? qu'éprouvez-vous? Je ne voudrais pas seulement être l'objet de quelque émotion passagère, mais bien plutôt l'amie constante des mauvais comme des bons jours.* »

Mais Maurice ne se laissait pas convaincre; il évitait de plus en plus les épanchements. Pour lui la situation se compliquait.

Les Leuven étaient revenus à Stockholm. Ils habitaient une maison de campagne aux environs de la ville, avec un vaste jardin où l'on allait volontiers après le dîner; c'était la grande ressource des diplomates, dont bon nombre y passaient la soirée. Durant la première semaine, Maurice eut le courage de ne pas s'y rendre. Stoïquement, il quittait ses collègues et rentrait chez lui; mais cette abstention ne pouvait se prolonger indéfiniment. La tentation était très vive et les motifs qui l'empêchaient d'y céder perdaient leur force de jour en jour. Un soir, enfin, son chef l'entraîna; il revit la jeune fille. Afin de dissimuler son trouble, il affecta une attitude guindée; elle, au contraire, montra franchement son émotion. Il essaya de parler d'un ton cérémonieux.

— Qu'avez-vous fait durant tous ces mois, demanda-t-il, ne trouvant rien de mieux à dire et évitant ses regards.

Elle le fixa bien en face de ses yeux ardents et sincères.

— J'ai pensé à vous, répondit-elle simplement.

Pourquoi aurait-elle eu honte de ses sentiments? Il avait tout fait pour les éveiller, elle ne doutait pas de ses intentions honora-

bles. Avec la liberté des jeunes filles du nord, Béatrix trouvait tout naturel de discuter elle-même ses intérêts de cœur. Cette décision, cette spontanéité répondaient à tous les instincts de Maurice; rien ne pouvait le séduire et l'attacher davantage. Ses yeux, ses paroles dirent à la jeune fille que lui non plus ne l'avait pas oubliée.

De ce jour commença pour lui une période de luttes et de malaise dont sa correspondance se ressentit. Son ancienne rancune contre Ghislaine se réveilla. Si Mme de Saverdun s'était décidée à l'heure voulue, rien de tout ceci n'aurait eu lieu. Il serait resté près d'elle et ne serait pas venu à Stockholm. Pour mettre sa conscience à l'aise, il rejetait toute responsabilité. Oubliant sa légèreté et la nature matérielle et peu durable de son amour, il ne pensait qu'aux incertitudes, aux atermoiements de la duchesse. Il lui écrivait des lettres incompréhensibles, désolantes. Chaque jour la situation empirait, il s'engageait davantage vis-à-vis de Béatrix. Il calmait ses remords, en se disant que le mariage était la voie droite, que les liaisons irrégulières devaient être sacrifiées. Enfin, un jour, il s'exprima d'une façon si étrange, parlant de doutes sur l'avenir, de partages involontaires, qu'elle lui répondit :

« *Je reçois votre lettre, j'en suis bouleversée. Mon trouble ne me permet pas de répondre à chacune de vos paroles si aigres, si dures, si sérieusement pénibles pour moi. J'en ai le cœur si serré, j'en suis si émue, que ma réponse serait peut-être injuste. Vous ne recevrez donc aujourd'hui que le premier mouvement, l'élan d'un cœur affecté et ses expressions toutes palpitantes. Ainsi, Maurice, mon affection, après avoir été de l'amertume pour vous, n'a rien racheté encore ! Son complet dévouement ne vous offre aucun charme dans la vie et ne vous promet rien pour l'avenir. Vous subissez déjà les combats du préjugé; loin de me regarder comme l'amie et la bonne étoile, je serais l'ennemie, le cauchemar, la gêne, l'effroi, le regret, le remords ? Quel rôle faux et cruel pour moi !*

. . . .

Mais, silence, je ne puis et je ne veux en dire davantage. Dans quelques jours, j'aurai peut-être plus de courage pour approfondir vos réflexions et peut-être pourrai-je y répondre avec ma raison et mon

intelligence. J'ose espérer, d'ailleurs, que quelques mots de vous viendront mettre un peu de baume sur la blessure, et que vous en trouverez l'effet dans la prochaine lettre que je vous adresserai. »

Elle passa des moments affreux, scrutant chacune des paroles de Maurice. Après l'avoir accablée de reproches amers, sans transition, il invoquait la loyauté et le désintéressement de ses sentiments pour lui faire accepter certaines éventualités :

« Il y a, disait-il, des obstacles et des devoirs qui surgissent. » Mme de Saverdun ne comprenait pas, ne voulait pas comprendre. Cependant elle prépara une réponse à tous ses arguments. Elle hésitait à l'expédier, lorsque Maurice lui envoya quelques mots affectueux qui la rassurèrent. Il ne fallait pas avoir l'air de s'être susceptibilisée. Elle lui écrivit donc, comme de coutume, sur un ton enjoué :

« *Dois-je joindre ici,* ajoutait-elle en terminant, *ma triste et sérieuse réponse à vos sombres et indécises paroles ? Peut-être serait-ce plus raisonnable ! Qu'en dites-vous ? Cependant, j'aimerais mieux croire encore que je me suis trompée, je voudrais que vous me disiez que j'ai mal interprété vos réflexions.* »

Quelques jours plus tard, à la fin d'une autre lettre, elle reprenait de nouveau :

« *Mais me voici encore, oubliant ma grave réponse ! C'est toujours ma confiance et mon affection qui parlent de source. Mes rancunes ne sont donc que sur le papier ! elles ne sont pas écrites dans mon cœur, puisqu'elles ne partent pas. Ah non ! qu'elles ne partent pas encore aujourd'hui. Elles attendront une nouvelle provocation. Dieu veuille qu'elle ne vienne pas.* »

Toujours cette obstination douce qui refusait de se rendre à la réalité ! Mme de Saverdun restait elle-même, malgré le démenti éclatant donné à son passé. Si Maurice voyait l'avenir en noir, s'il était mécontent de leur situation, elle devait, pensait-elle le calmer, le consoler par la tendresse, la patience, la perfection de ses sentiments. Elle était affligée, mais ne songeait pas encore à être jalouse. Cependant il n'écrivait plus et ce silence l'agitait.

« *Quinze jours sans un mot de vous, sans le moindre souvenir, sans réponse ! Croyez-vous que cela ne me paraisse pas long, que je n'en sois pas vraiment triste et étonnée ?… Si je ne commençais pas à être inquiète, je vous gronderais bien fort ! Mais, réellement, je crains que vous ne soyez souffrant, et, dès lors, c'est double chagrin que penser que vous négligez de me le dire !… Ma lettre aurait-elle été perdue ? Mais non, ce n'est qu'une formule d'usage pour dire : — Vous ne m'écrivez pas. — Je vous donne pourtant le bon exemple et j'ose continuer. Il y a gloire à excéder en ce genre. L'affection ne doit pas craindre d'être prodigue. Les refoulements, les réticences ne sont que de pénibles et fausses dignités. Sachez donc que je souffre de votre silence, que j'ai besoin d'avoir de vos nouvelles, comme moi de vous donner des miennes ! Que je veux croire qu'elles vous font quelque plaisir… Ai-je tort ou raison ? Voilà une provocation bien directe, bien osée ! Découlerait-elle d'une parfaite confiance en vous et en moi ? Répondez vite et longuement.* »

Autre date :

« *Votre silence m'afflige de plus en plus. Seriez-vous malade, auriez-vous des ennuis ? Ah ! que je vous en voudrais de ces ménagements et de ne pas me laisser partager vos souffrances ! Quelle réserve mal entendue ! Ne démentirait-elle pas cette confiance que vous avez enfin acquise dans mon tendre intérêt et les témoignages que vous m'avez donnés du vôtre ? Je ne puis m'arrêter à ces suppositions, je les rejette même comme une injure que je ferais à vos promesses, à la sincérité de votre caractère et du mien. Vous m'avez appris à croire en vous, je vous ai appris à croire en moi… Et cependant je ne crois pas à une lettre perdue… Qu'est-ce donc ? Où êtes-vous ? Comment allez-vous ? Parlez, je vous en prie, ou vous ne m'aimez pas, et vous ne craignez pas de me faire de la peine, beaucoup de peine… Mais vous en aurais-je fait, moi, par mes susceptibilités de cœur ? Vous ai-je mal compris, par excès d'affection exclusive ? Alors, comment ne pas reconnaître, là, le sentiment comme vous l'entendez, comme vous m'avez si souvent répété que vous le vouliez, que vous l'exigiez, que vous l'éprouviez ? Dites, dites, je vous en supplie, qu'avez-vous ? Quand on est fâché, on gronde ; quand on est inquiet, on parle ; quand on est chagriné, on déborde.*

Si quelque chose en moi vous a fait de la peine, Maurice, vous le direz au plus vite, afin que plus vite encore je le rétracte ! »

Que pouvait-il répondre à ces lettres remplies de tendresse confiante, du naïf désir de se trouver des torts pour s'en excuser ? Tout ce qui aurait dû le toucher l'irritait, en augmentant chez lui la conscience de ses torts. Plus l'affection de Mme de Saverdun se montrait généreuse, moins il voyait la possibilité de rompre, moins il trouvait le courage de dire : « Je ne vous aimais plus, j'ai accepté votre sacrifice par libertinage et vanité. Maintenant, j'ai donné mon amour à une autre, je veux ma liberté. »

Et cette autre lui devenait de plus en plus chère. Là aussi, il s'était créé des devoirs. Béatrix croyait en lui, attendait chaque jour les mois qui devaient les fiancer. Ce fut une phase très tourmentée de la vie de Maurice. Il traversait des moments de bonheur où, avec une légèreté masculine et juvénile, il oubliait ses liens ; mais, comme des clous enfoncés en pleine chair, les lettres de Mme de Saverdun venaient les lui rappeler. Il ne savait que faire. Il comprenait ce que son silence avait d'outrageant et ne pouvait se résigner à être sincère. Enfin, à l'occasion du passage à Stockholm d'un parent de la duchesse, il se décida à lui écrire quelques lignes. Mais elles étaient froides, remplies de réticences et ne répondaient d'une façon satisfaisante à aucune de ses questions. Il se disait malheureux, incurable…

« *Pourquoi,* répondit Ghislaine, *a-t-il fallu un prétexte pour me parler enfin de vous ? Pourquoi une lettre si courte, si tristement réservée ? Est-ce à moi à vous apprendre, aujourd'hui, ce que le sentiment confiant, avoué, réciproque, a de doux ? Et ne m'avez-vous pas bien souvent exprimé que vous rêviez ce bonheur-là ? Ami, en seriez-vous encore à l'état de rêve ? Et rien de réel depuis quelques mois n'a-t-il enfin mieux touché votre cœur ? En grâce, ayez confiance. J'ai souffert de votre mutisme, plus que je ne vous l'ai dit, j'en ai été malade, j'en reste changée…*

Incurable ! dites-vous ? Ce mot me tourmente. Je sens que vous le prononcez avec amertume. De quoi voulez-vous guérir ? On ne veut guérir que d'un mal. Où est-il, ce mal ? Que mon affection l'étouffe ou l'apaise !… »

Au lieu de se répandre en de touchantes prières, la duchesse devait partir pour Stockholm, réclamer son bien, proclamer ses droits, parler de ses sacrifices, faire des appels directs et impérieux à l'honneur de Maurice. Alors, peut-être, la vue de sa personne aurait-elle ranimé en lui quelque sentiment ou quelque sensation? En tout cas, elle pouvait espérer remuer sa conscience. Les hommes sont faibles; la menace du scandale les pousse à réfléchir. Mais elle ne voulait pas tomber jusque-là. Elle était trop fière pour user de pression morale, trop généreuse pour reprocher ce qu'elle avait donné, trop délicate pour exprimer des suppositions blessantes. Elle préféra lui envoyer un dernier appel.

« *Je retourne bientôt à Valonges. Là, tout me parlera de vous; de vous qui ne parlez plus et qui ne semblez plus entendre. Si c'est une bizarrerie, une mélancolie momentanée de votre caractère, je veux, ami, vous faire oublier, vous faire secouer ces tristes impressions, au profit des sentiments les plus doux, les plus consolants de la vie! Ah! croyez-moi, et que ces paroles*, la bonne étoile, l'amie des bons et des mauvais jours, *ne soient pas de vains mots, de fugitives promesses échangées entre nous. Que ma tendre affection, plus dévouée, plus vive que discrète peut-être, vole auprès de vous et soit plus forte encore que vos tristesses. Et dites-moi, dites-moi bientôt que j'ai eu raison de vous indiquer le lieu où votre souvenir, triste ou gai, sera accueilli avec bonheur et trouvera un écho tendre et bien vrai.* »

Maurice rentrait de chez les Leuven, le cœur ému, palpitant, lorsque la lettre de la duchesse lui parvint. Il la lut avec ennui, la rougeur au front.

Il venait de demander à Béatrix d'être sa femme.

— Trop tard! murmura-t-il.

Hélas! la veille, ces pauvres lignes auraient eu le même sort. La loyauté lui ordonnait de répondre, de déclarer la vérité, si humiliante qu'elle fût, mais un faux sentiment de pitié le retint; par un reste d'affection, il n'osa formuler l'aveu cruel.

Ce silence, incroyable, inexplicable, inouï, éclaira enfin Mme de Saverdun. Elle comprit qu'une influence s'exerçait, sans doute secondaire et indigne. Sa pensée ne dépassa pas cette douleur. Elle croyait occuper dans le respect et la conscience de

Maurice une place à part qu'on ne pouvait lui enlever. Aucun soupçon de la vérité ne lui vint, mais blessée, meurtrie, mortellement froissée dans tous ses sentiments, elle cessa d'écrire, ne voulant pas s'abaisser à une lutte dégradante.

XIX

La duchesse passait toujours deux mois d'automne au château de Saverdun. Elle s'y rendit quelques semaines après sa rupture avec Maurice. Tous ceux qui la virent à ce moment de sa vie se souviennent encore de l'impression pénible que sa vue leur inspira. Sa santé s'était altérée d'une façon inexplicable et soudaine. Elle souffrait d'évanouissements fréquents que rien d'extérieur ne provoquait. Cependant, elle continuait son existence mondaine, refusant de se constituer malade, riant d'un rire forcé quand on l'engageait à se soigner.

— Non, non, je n'ai rien, répondait-elle d'une voix brève qui obligeait ses interlocuteurs à changer de sujet.

On la voyait partout, dans les réunions des châteaux voisins, avec son attitude affaissée, son visage hagard, ses mouvements devenus automatiques. Sa voix aussi avait changé. Ce n'était plus la femme doucement rêveuse et romanesque qui présidait, sereine et souriante, un cercle d'amis respectueux. Morne, attristée, elle avait des allures d'ombre. Ses paroles étaient rares et amères; elle n'analysait plus, mais procédait par phrases sèches, incisives. Ce changement absolu, cette fièvre de mouvement, cette agitation maladive, inquiétèrent son entourage. On avertit Mme de Lésiade. Celle-ci, retenue chez elle par une maladie de son mari, engagea vainement la duchesse à tenir sa promesse différée, à venir la rejoindre à Valonges; Ghislaine refusa nettement. Elle semblait craindre ses amis, préférer les indifférents, même les personnes qu'elle avait jusque-là évitées. Ainsi, ayant rencontré Mme de Pavonès dans une maison du pays,

elle alla volontairement s'asseoir près d'elle. La belle Charlotte portait allègrement son veuvage; une laryngite aiguë venait, il y a quelques mois, de lui enlever M. de Pavonès. Enveloppée de crêpes qui seyaient à sa beauté blonde, elle parlait du défunt avec des soupirs éloquents, sans perdre toutefois ni un coup de dent ni une occasion de coquetterie. Mme de Saverdun l'écoutait, sans parler elle-même, la regardant avec une curiosité ardente, comme si elle voulait pénétrer le secret de sa force. « Ce sont là les femmes qu'on aime ! », pensait-elle. Pour la seconde fois, elle se croyait sacrifiée à des vulgarités charnelles.

Il lui venait des envies perverses d'interroger Mme de Pavonès, d'apprendre ses artifices, de s'instruire à sa science. Ces velléités étaient suivies de dédains impitoyables. Par réaction, tout lui paraissait souillure. Elle ne voyait de pur et de chaste que la mort. Pour effacer certaines heures de sa vie, elle aurait subi le martyre avec héroïsme. Alors elle songeait avec une pitié immense aux femmes tombées. Que ne devaient-elles pas souffrir, ces malheureuses ! Si on l'avait traitée ainsi, elle, Ghislaine de Saverdun, quelles humiliations atroces les hommes réservaient-ils à celles qu'ils méprisaient ? Durant ces phases, la duchesse regardait Mme de Pavonès avec commisération.

Jamais le nom de Maurice n'avait été prononcé entre elles. Un jour, enfin, quelqu'un parla du jeune homme. C'était au crépuscule, on n'avait pas encore apporté les lampes; le cercle était assez nombreux.

— Vous demandez des nouvelles de M. de Trênes, dit Mme de Pavonès, je puis vous en donner.

Maurice étant généralement sympathique, on demanda de plusieurs côtés :

— Revient-il ?

— Non, minauda Charlotte, mais il m'engage à organiser une émigration dans le nord.

On se mit à rire. Quelques platitudes s'échangèrent. Un jeune homme naïf s'écria :

— Comment, Maurice vous écrit ? Lui qui n'écrit à personne !...

Mme de Pavonès crut inutile d'expliquer que ce message lui avait été transmis par un tiers. Les méprises flatteuses pour sa

vanité ne lui déplaisaient pas. Elle fit onduler ses épaules et répondit avec un sourire complaisant, doublé de sous-entendus :

— Il doit bien cela au souvenir de notre amitié.

Personne ne voyait le visage convulsé de Mme de Saverdun. Elle le tenait baissé, et la nuit tombante empêchait de discerner le rictus qui tordait sa bouche. Il écrivait à Mme de Pavonès !... Il avait des égards pour cette femme sans pudeur et sans dignité, dont il n'avait occupé que le désœuvrement. Tandis que vis-à-vis d'elle !... Elle qui... Ah Dieu ! elle n'osait même pas se souvenir de ce qu'elle avait perdu pour lui !

Ghislaine dut mordre ses lèvres au sang pour ne pas éclater d'un rire de folle. La punition dépassait ses forces, le châtiment était sans proportion avec la faute.

Ah ! Aurélie avait raison ! Elle n'était pas faite pour cette époque positive et brutale, où il faut s'imposer à coups de hardiesse, où il n'y a de place, en dehors de la famille, que pour les curieuses comme Mme de Lésiade et les éhontées comme Mme de Pavonès. Ses rêves, ses délicatesses, ses pudeurs, autant de causes de souffrances ! Elle se sentait de trop dans la vie et ne savait à quoi ni à qui se rattacher.

Ce que Mme de Saverdun éprouvait semblait trop intolérable pour durer. Mais elle était de ces natures résignées qui possèdent une capacité de souffrance intarissable. Deux choses surtout la déchiraient : la révélation du caractère réel de Maurice et le sentiment de l'inutilité du sacrifice accompli [1]. Elle sentait tout ce que ces mots : « trop tard ! » ont de poignant et de cruel. Elle se les répétait sans cesse, tantôt avec une révolte désespérée, tantôt avec la voix sans expression d'une condamnée qui sait que son arrêt est sans appel. La réalité lui apparaissait nette, impitoyable. Elle comprenait aujourd'hui le sens des tergiversations de Maurice. La malheureuse rougissait rétrospectivement en pensant au séjour de Valonges, à son manque de perspicacité, à sa persistance que rien ne décourageait. Depuis Deauville, dès

1. C'était déjà le cas de Geneviève Mahoul, de *Dans la vieille rue*. Mais aussi celui de Daniel Le Vassart et de Julia Forsell. Et ce sera encore le cas du sacrifice de Sébastien Roch. Autant d'exemples de ce que Mirbeau appellera « l'ironie de la vie », preuve de l'inexistence de toute divinité.

le début, elle s'était aveuglée, s'obstinant dans ses rêves, qu'ils fussent d'amitié ou d'amour [1].

La duchesse passait des heures à se remémorer le temps écoulé, se demandant ce qui aurait pu être, si elle avait eu moins de vertu et plus d'élan? si elle avait su saisir l'amour de Maurice en sa flamme et en sa fleur? Elle avait trop attendu!… Trente-six ans!… La jeunesse était partie. Et la pauvre femme s'arrêtait devant la glace qui réfléchissait son corps émacié, son visage flétri, ravagé par le chagrin… Elle se voyait vieille, vieille!… Quel changement en quelques mois! Qui aurait cru que M[me] de Pavonès était plus âgée qu'elle! À côté de la sienne, dans la profondeur du cristal, elle apercevait l'image éclatante de la plantureuse blonde, son sourire d'insolente jeunesse. Le mal accompli conservait l'une, car il était l'essence de son être; une seule faute tuait l'autre, parce qu'en la commettant elle avait violé les lois de sa nature [2].

Il n'y avait aucun dualisme dans l'organisation de M[me] de Saverdun, rien qui répondît à l'aventure où elle s'était jetée. Maurice, tendre et fidèle, aurait pu adoucir ses regrets, mais jamais la réconcilier avec elle-même. C'est pourquoi, dans cette crise de l'abandon, l'effondrement était si absolu, la désespérance si complète. Dans son passé, elle ne trouvait pas un souvenir qu'elle pût évoquer sans une agonie de regret, dans son avenir pas un point consolant. Elle avait détruit ce qui faisait son orgueil et sa force, elle ne pouvait retrouver la dignité de sa conscience. L'excès de la douleur lui avait redonné le sentiment exact des exigences de son âme. Tout ce qu'il y avait en elle de fier, de droit, d'honnête, gémissait, se révoltait. Et pour qui et pourquoi avait-elle renié ces choses?

1. De même, Sébastien Roch, après son viol, s'en voudra-t-il « de sa confiance absurde et complice ». La victime tend à se culpabiliser.

2. Idée voisine dans *Dans le ciel,* quand Georges déplore que, pour avoir été conditionnés et aliénés, si peu d'hommes soient « adéquats à eux-mêmes » (chapitre VIII), c'est-à-dire conformes aux « lois de [leur] nature ». Dans un article du 13 avril 1885 (*Combats esthétiques,* tome I, *loc. cit.*, p. 152), Mirbeau écrivait déjà : « Chacun obéit fatalement à son tempérament. »

Lorsque le moment de retourner à Paris fut arrivé, Mme de Saverdun ne put s'y résoudre. Elle fit appeler le médecin de la ville voisine et, nettement, le pria de lui ordonner le Midi.

— J'allais vous le conseiller, répondit-il. Vous avez besoin d'un climat plus doux.

Il ne lui dit pas à quel point il la trouvait malade. Elle partit avec empressement, aise d'échapper aux commentaires de ses amis, de ne revoir ni Aurélie, ni Fresnau; elle sentait qu'en la regardant ils auraient tout deviné. Elle avait peur aussi d'entendre parler de Maurice. Par une dernière lâcheté elle préférait des soupçons vagues à une certitude dégradante. Ses craintes sur ce dernier point étaient superflues. Personne à Paris ne savait rien du jeune homme. Et, comme sa famille avait désapprouvé ses projets de mariage, à cause de la différence de religion et de nationalité, les fiançailles de Maurice étaient demeurées secrètes.

La duchesse arriva à Cannes au mois de décembre. Dès le premier jour, elle s'organisa une existence de solitude absolue. Elle traversait une phase nouvelle et ne voulait voir qui que ce fût. Mais elle ne pouvait passer inaperçue nulle part, tant par sa situation que par son individualité. Il y avait là des Parisiens qu'elle connaissait; on lui fit des avances, qu'elle repoussa. Sa sauvagerie était devenue si grande qu'elle évitait même les regards; il lui semblait y lire une curiosité offensante. Enfin elle réussit à s'isoler en froissant tout le monde. Son influence, son prestige? Que lui importaient aujourd'hui ces puérilités! Mme de Saverdun se félicitait du résultat obtenu, lorsqu'un jour, on lui annonça la visite de M. de Coursan. Elle avait oublié qu'à cette saison, chaque année, il faisait un tour sur le littoral, commençant par Hyères et finissant par Nice. Impossible de fermer sa porte à un ancien ami. Reçu une fois, il revint souvent. La retraite de Ghislaine le préoccupait beaucoup.

— Cette solitude où vous vivez est mauvaise pour les nerfs, détestable pour l'esprit, disait-il. Pourquoi refuser de voir vos semblables?

— Si vous saviez, répondait-elle, comme je suis lasse des bavardages de Paris!

Lui, au contraire, était très répandu. Un matin, la duchesse le rencontra escortant deux nouvelles arrivées : une dame âgée, et

une grande jeune fille brune. Celle-ci regarda Mme de Saverdun avec une persistance qui aurait été impertinente, si l'expression des yeux noirs n'avait été douce et remplie d'intérêt. Les jours suivants, ce manège se répéta. Ce regard de pitié curieuse gênait la duchesse. Qu'avait-elle donc pour qu'on la dévisageât ainsi ? Cependant elle était trop indifférente pour s'informer du nom de cette étrangère. M. de Coursan lui en parla le premier.

— Vous avez fait une conquête, dit-il. C'est un cas de sympathie subite.

— Ah ! vraiment ! Et qui donc ? demanda-t-elle avec fatigue.

— Une jeune personne charmante, Mlle de Leuven. Vous nous avez rencontrés ensemble sur le quai, l'autre jour. Elle a été très impressionnée à première vue et rêve de vous connaître. J'ai répondu que vous aviez fait vœu de silence, mais cette plaisanterie ne peut se prolonger, car je commence à être embarrassé vis-à-vis de la mère qui m'a exprimé aussi le désir de vous être présentée. Ce sont des gens très bien, auxquels j'ai des obligations… Les pauvres femmes se sentent très isolées ici, elles ne connaissent personne…

— Qu'est-ce qui les amène à Cannes ?

— La santé de Mme de Leuven, qui a la poitrine attaquée. Voyons, me permettez-vous de les amener ?… Cela ne vous engagera à rien, puisqu'elles aussi veulent vivre dans la retraite.

Mme de Saverdun résista d'abord ; puis, par bonté naturelle, et lassée de l'insistance de M. de Coursan, elle finit par consentir.

— Racontez-moi, du moins, d'où ces personnes viennent, afin que je sois au courant.

— De Stockholm, répondit-il négligemment. Ai-je oublié de vous le dire ? À propos, elles connaissent Maurice, mais elles en parlent sans chaleur.

Il n'expliqua pas les causes de cette froideur. Il ne rapporta ni les interrogations de Mme de Leuven sur les parents du jeune homme ni ses inquiétudes pour le bonheur de sa fille. Elle lui avait parlé de tout cela, franchement, comme à un ancien ami qui pouvait fournir des renseignements utiles. Il se garda également de raconter à la duchesse les détails de sa conversation avec Béatrix. Le grand air de Mme de Saverdun, son expression de souffrance, avaient, en effet, frappé l'imagination de la jeune fille.

— Qui est cette femme blonde et pâle que nous venons de croiser? s'était-elle écriée avec un intérêt très vif.

— La duchesse de Saverdun, avait-il répondu.

— Comme elle paraît malade! Et puis si malheureuse!… Qu'a-t-elle? Le savez-vous?

— Tout le monde le sait, répliqua-t-il en haussant les épaules. Une passion inspirée, dédaignée, regrettée. Mais il était trop tard! Tous les efforts de la pauvre duchesse n'ont pu ranimer l'ancien amour.

— Il datait donc de longtemps?

— De si longtemps qu'elle seule s'en souvenait!

Le vieux diplomate n'avait pas pardonné à Ghislaine sa déconvenue et il ne perdait jamais l'occasion de lui allonger un coup de griffe. Il continua sur ce ton, désireux d'attiser la curiosité de Béatrix. L'idée de mettre les deux femmes aux prises l'enchantait; il savourait déjà un doux plaisir de vengeance. Cette perspective occupait son désœuvrement. Bientôt il réussit à provoquer chez les dames de Leuven l'envie de connaître la duchesse; puis il se servit de leur insistance pour les imposer à celle-ci.

Les rapports souhaités s'établirent; les étrangères y mirent de la discrétion, Mme de Saverdun se résigna. La jeune fille, d'ailleurs, l'intéressait. Parfois même elle sortait de sa préoccupation et observait cette nature si différente de la sienne, tellement mieux armée pour le bonheur. Souvent elle regardait Mlle de Leuven avec envie. Béatrix était jeune, elle avait l'avenir, elle possédait surtout ce qui lui avait manqué : un certain positivisme honnête, ennemi des quintessences, qui l'empêcherait de se perdre dans les incertitudes et les rêveries qui affaiblissent et dévoient.

Malgré l'intérêt que les deux femmes éprouvaient instinctivement l'une pour l'autre, la conversation entre elles restait générale. C'est en vain que M. de Coursan essayait de jeter en avant le nom de Maurice, elles ne le relevaient pas. Une même pudeur les retenait, quoique procédant de causes diverses. Mais il y a des choses qui doivent s'accomplir et qu'aucune prudence n'empêche. Un jour Mme de Saverdun entra à l'improviste chez les dames de Leuven, le domestique de l'hôtel avait négligé de l'annoncer. Béatrix était debout près de la fenêtre; au bruit de la

porte qui s'ouvrait, elle se retourna et montra un visage sillonné de larmes qu'elle n'eut pas le temps de cacher.

— Vous pleurez ? Qu'avez-vous ? s'écria la duchesse, émue de ces signes de chagrin et sortant de sa réserve.

— Oh rien ! J'ai mal aux nerfs. Le mistral souffle, voilà tout !

Et d'un geste résolu, la jeune fille essuya ses yeux, Mme de Saverdun avait posé sa main sur son épaule.

— Vraiment, n'est-ce que cela ? demanda-t-elle avec douceur. Je craignais que votre mère ne fût plus souffrante.

— Non, non, maman va mieux, au contraire. C'est le vent, je vous assure.

La duchesse insista.

— En êtes-vous tout à fait certaine ?

Quelle curiosité la poussait donc, elle si discrète d'ordinaire, à montrer tant de persistance ? Béatrix eut un élan soudain de franchise.

— Au fait, pourquoi vous tromper ? Je devine en vous une amie. Oui, j'ai des chagrins… personnels.

Des chagrins personnels ! Dans la bouche d'une femme, cela veut toujours dire des chagrins d'amour. Ce fut d'un ton d'étrange pitié, que Ghislaine demanda :

— Quelqu'un vous fait de la peine ?

— Oui, beaucoup de peine.

— C'est donc toujours ainsi ! Ma pauvre enfant, que je vous plains ! Ah ! si j'avais une fille, continua la duchesse, je voudrais la supplier de ne jamais aimer un homme, de ne jamais se fier à un seul…

— Ce serait bien triste, dit doucement Béatrix.

Puis, elle ajouta :

— Vous ne devez pas croire que j'accuse celui que j'aime. Il a été parfait pour moi, tendre, loyal. Ce sont ses parents qui ne veulent pas consentir à notre mariage.

— Et vous êtes sûre de son amour, à lui ? demanda avec avidité Mme de Saverdun, comme si elle désirait entendre émettre des doutes.

— Parfaitement sûre. Il m'aime, je l'aime.

Béatrix parlait avec une confiance fière qui blessa Ghislaine.

— C'est que, dit celle-ci, les hommes sont inconstants. Ils ne savent supporter ni l'attente, ni l'absence.

— Oui, peut-être, répliqua inconsidérément la jeune fille, pour les femmes qu'ils ne respectent pas, qu'ils n'ont pas le droit d'aimer, lorsqu'il s'agit d'un caprice, d'une fantaisie. Mais notre amour est sérieux, tout notre avenir en dépend. Si vous saviez comme il est malheureux loin de moi ! Il voudrait venir me rejoindre, et il n'ose pas à cause de ses parents.

— N'y a-t-il donc aucun moyen de les fléchir ? Et puis, pourquoi s'opposent-ils à votre mariage ?

— Parce que je suis protestante.

— Ils sont donc catholiques ? C'est étrange dans votre pays.

— Ne vous ai-je pas dit qu'ils étaient Français ?

— Ah ! ils sont Français !

Il y avait une singulière âpreté dans le ton de Mme de Saverdun. Déjà elle ne plaignait plus cette Béatrix qui, si superbement, ne doutait pas de l'amour qu'elle inspirait.

— Oui, et maintenant que j'y pense, vous devez les connaître.

— Vous vous trompez, c'est impossible.

Une idée soudaine germait dans l'esprit de la jeune fille. La duchesse était Française, elle pourrait l'aider peut-être à vaincre les préjugés de la famille de Trênes.

— Pourquoi impossible, puisque vous le connaissez, lui ?

— Lui ! Qui, lui ?

— Mais Maurice.

— Maurice ! Dites-vous ? Quel Maurice ?

Une horrible crainte s'emparait de Mme de Saverdun. Elle avait posé sa main sur l'épaule de Mlle de Leuven. Ses doigts crispés blessaient la chair de la jeune fille. Celle-ci commençait à se sentir embarrassée, à regretter la confidence qu'elle avait faite. Cette femme qui la regardait avec ces yeux fiévreux, était-ce bien la femme douce et frêle qu'elle avait appris à plaindre et à aimer ? Son visage marqua tant d'effroi et d'étonnement que la duchesse revint à elle.

— Maurice qui ? demanda-t-elle de nouveau d'une voix plus calme.

— De Trênes, balbutia Béatrix.

— Ah ! dit Mme de Saverdun, faisant un effort suprême et souriant à son inconscient bourreau, je croyais qu'il s'agissait d'un autre Maurice.

Elle perdait sa dernière consolation — si c'était une consolation : celle de se croire délaissée pour une créature vulgaire, au-dessus de laquelle, malgré l'abandon, elle planerait toujours. Et, au contraire, c'était pour une affection meilleure que Maurice avait oublié la sienne! Si coupable qu'il fût vis-à-vis d'elle, le droit, la morale, l'honnêteté étaient du côté de l'amour nouveau; Mme de Saverdun était trop juste pour ne pas le comprendre. Une amertume plus âcre, une douleur plus cuisante déchirèrent son cœur et son orgueil. Si une faible espérance inavouée lui restait, elle la perdit ce jour-là.

La nuit qui suivit cette révélation fut une agonie. La malheureuse épuisa tous les désespoirs. Son cœur semblait changé en glace, mais son corps brûlait, quoiqu'elle restât à la fenêtre ouverte, respirant avec avidité le vent froid du nord-ouest. À travers les rafales sifflantes, elle croyait entendre une voix qui répétait sans cesse les mêmes mots : « Impuissante dans le bien, impuissante dans le mal ». C'était la condamnation de sa vie. Que serait désormais pour elle l'avenir décoloré, défloré? Ah! si elle avait pu échapper à l'existence!... Mais elle n'était pas une héroïne de mélodrame; ses instincts répugnaient aux mesures violentes. C'est en vain qu'elle cherchait des yeux, matérialisant son désir, une route à suivre pour échapper à sa détresse. Elle ne voyait dans l'obscurité, à la lueur du phare, que les flots de la mer qui se soulevaient en gémissant.

Le lendemain, elle toussait, avec de la fièvre et des douleurs violentes à la poitrine. Elle défendit qu'on appelât le médecin et ordonna de faire ses malles; elle voulait partir le jour même. Personne autour d'elle n'avait assez d'autorité pour l'en empêcher. La duchesse avait fermé sa porte à tout le monde, à M. de Coursan et aux autres.

Il lui aurait été impossible de revoir Béatrix de Leuven.

Le voyage fut pénible. Elle arriva à Paris si malade qu'on dut la porter pour descendre de wagon. Une pleurésie se déclara. Les médecins prescrivirent un traitement sévère. Mais Mme de Saverdun refusait de prendre ses remèdes, désobéissait à ses gardes, découvrait ses bras, sa poitrine et accumulait imprudence sur imprudence. Enfin Mme de Lésiade quitta Valonges et vint s'établir près d'elle. C'était trop tard. On parvint à enrayer la pleurésie aiguë, mais tous les symptômes de la pleurésie chro-

nique s'établirent : toux sèche, fièvre lente, oppression. Les médecins, interrogés, déclarèrent que, selon eux, la duchesse était inguérissable.

— Elle avait toujours eu les poumons délicats. C'était une question de semaines, peut-être de mois… Oui, qui sait, un voyage à Madère pourrait prolonger la vie…

Mais M[me] de Saverdun ne voulut pas entendre parler de départ.

— À quoi bon ! dit-elle à M[me] de Lésiade.

— Cela vous soulagerait, répondit son amie, vous souffririez moins.

— Vous ne dites pas : « Cela vous guérirait. » C'est donc que je suis perdue.

Elle regardait avec anxiété le visage d'Aurélie. Celle-ci ne savait que répondre. M[me] de Saverdun sourit doucement. Ce sourire lui rendit sa jeunesse perdue.

— Ah, quelle délivrance ! murmura-t-elle.

M[me] de Lésiade la prit dans ses bras.

— Ghislaine, Ghislaine, ne parlez pas ainsi ; il y a vos amis, vos enfants…

— Mes fils, oui, mes fils ! C'est vrai !… Mais j'étais devenue indigne…

Et, avec un long sanglot, elle fit le lamentable récit de son amour.

Ce n'était plus avec curiosité qu'Aurélie l'écoutait, mais avec une conscience tourmentée, un regret profond du rôle qu'elle avait joué.

— Ah ! chère ! balbutia-t-elle, ne vous faites pas tant de reproches. Nous sommes plus coupables que vous. Cela a été un enchaînement de circonstances… une fatalité !

— Ne nous payons pas d'illusions, mon amie, répondit tristement M[me] de Saverdun, il n'y a de fatalité en ce monde que notre caractère, et celui de notre entourage. J'ai été obstinée, orgueilleuse et aveugle. Je devais être punie. Mais Dieu est bon, il a eu pitié.

Ce fut ainsi qu'elle se prépara à mourir. Elle ne voyait que sa famille, Aurélie et Fresnau. Celui-ci la soignait avec un dévouement de frère, sans jamais laisser percer son secret. Un jour, pourtant, qu'elle lui parlait de sa fin avec une sérénité désolante,

il ne put se contenir et laissa échapper des mots désespérés. Elle comprit, elle se souleva sur ses coussins et le regarda avec une commisération infinie.

— Ah, pauvre ami! s'écria-t-elle, vous aussi avez souffert.

— Oui, murmura-t-il, en baissant le front comme un coupable.

Sa voix mouillée de larmes remua la duchesse. Elle pensa aux tortures qu'elle avait dû infliger à cet être généreux. Ses doigts de malade, à la blancheur de cire, se posèrent timidement sur la tête penchée qui touchait presque le rebord de sa chaise longue.

— Je vous demande pardon, dit-elle, je ne savais pas, je n'avais pas deviné…

À cet attouchement léger, un sanglot secoua Fresnau; l'homme fort trembla. C'était la première fois, depuis son enfance, qu'une main de femme se posait sur lui, le disgracié, comme une caresse douce et consolante. Et il fallait que ce fût à un lit de mort!

L'intensité de la vie cérébrale n'avait pas tari chez Louis la violence des passions du cœur, il releva sur Mme de Saverdun un regard si rempli d'amour qu'il contenait une révélation.

— Ah! s'écria Ghislaine, avec un cri de regret amer, personne jamais ne m'a regardée ainsi! Vous seul m'avez aimée.

Un accès de toux lui coupa la parole. Aucune autre explication ne fut jamais échangée entre eux, mais depuis lors la duchesse traita Fresnau avec une douceur et une confiance plus grandes, comme pour se faire pardonner la douleur qu'elle allait lui causer en mourant. Elle préférait même sa présence à celle d'Aurélie; elle disait : « Nous nous comprenons mieux. » Quand on pouvait la transporter sur la chaise longue où elle passait les bonnes heures du jour, Louis restait près d'elle, préparant ses remèdes, arrangeant ses coussins, essayant de lui parler comme si sa guérison était proche. Par pitié, elle ne le contredisait pas. Une fois, même, elle lui dit : « L'hiver prochain, nous irons à Madère, n'est-ce pas, mon ami? » Tous deux mutuellement se trompaient, avec des sourires navrés que toute leur dissimulation ne parvenait pas à rendre encourageants.

Louis trouvait une sorte de bonheur âpre et douloureux dans cette intimité des derniers jours. Mourante, au moins elle lui appartenait! Jamais Mme de Saverdun ne nommait Maurice. Elle

semblait ne plus vivre que pour ses amis, sa famille et les espérances religieuses qui l'occupaient. Elle était reconnaissante à Dieu de la faire mourir. Sa résignation n'était troublée que par la pensée de quitter ses fils; elle les embrassait parfois avec une expression déchirante, puis on l'entendait murmurer : « Non, non, je ne pouvais pas vivre », et elle retrouvait une tranquillité apparente qui aveuglait Fresnau. Cet observateur profond se montrait en cela aussi naïf qu'un enfant. « Elle l'a oublié », pensait-il. Mais cette illusion lui fut enlevée.

La maladie avait fait des progrès rapides; les accès de fièvre devenaient plus fréquents, ils étaient suivis de sommeils agités, ou plutôt de rêveries, durant lesquelles Ghislaine délirait, criant le nom de Maurice, le suppliant avec des accents gémissants et navrés de ne pas la laisser mourir sans un dernier adieu. Ces appels torturaient Fresnau. Il demanda à Mme de Lésiade :

— Maurice sait-il que Mme de Saverdun est mourante?

— Non. Et certes, ce n'est pas moi qui le préviendrai.

Ils pouvaient parler entre eux librement, sachant l'un et l'autre que le délire de la duchesse leur avait tout appris. Cependant Louis ne releva pas l'exclamation d'Aurélie, même vis-à-vis d'elle il tenait à respecter la dignité de Ghislaine.

— Il me semble, au contraire, que ce serait opportun. Maurice comptait parmi les intimes de la maison; au même titre donc que les autres amis de Mme de Saverdun, il a le droit d'être averti de son état.

Mme de Lésiade se laissa convaincre et écrivit quelques lignes. Mais quand elles arrivèrent à Stockholm, Maurice était absent. Il avait entrepris un voyage dans l'intérieur du pays. À son retour seulement, il trouva la lettre, déjà ancienne de date, dans laquelle Aurélie le prévenait de la maladie de la duchesse et insistait sur le détachement complet de la vie que manifestait Ghislaine. Ces mots : « une pleurésie attrapée par imprudence, pas soignée au début, mal soignée ensuite », lui firent l'effet d'un acte d'accusation terrible. La résignation dont on lui parlait, c'était le désir de quitter la vie. Tout ce qu'il y avait de bon en lui se réveilla par le remords. Le jeune homme voyait enfin sa conduite sous son vrai jour, il comprenait que c'était lui qui avait tué cette femme pure et tendre. Il voulut partir, la revoir… Mais il y avait des formalités, à remplir, ce fut une nouvelle perte de

temps. Enfin il obtint l'autorisation demandée et voyagea six jours sans prendre de repos. À peine arrivé à Paris, il se précipita chez Mme de Lésiade. Elle l'accueillit avec des larmes. Il comprit tout et éclata en pleurs.

Sa douleur toucha Aurélie, elle fit taire les reproches qu'elle avait préparés.

— M'a-t-elle maudit ? demanda-t-il enfin en tremblant et sans prendre garde à l'aveu que cette question contenait.

Une crainte superstitieuse l'agitait, comme si la malédiction de cette morte devait peser sur son avenir.

— Non. Pauvre amie ! elle n'a maudit personne [1].

— A-t-elle parlé de moi ?

— Oui, à plusieurs reprises, et toujours en accompagnant votre nom de paroles de paix.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il, je ne méritais pas…

— Je lui ai dit que je vous avais écrit, reprit Aurélie, et depuis lors elle vous a attendu avec confiance. « Il viendra », disait-elle. Jusqu'à la dernière heure ses yeux sont restés fixés sur l'entrée de sa chambre. Chaque bruit la faisait tressaillir et colorait ses joues. Enfin, voyant son attente trompée, elle s'est résignée. Je l'ai entendue murmurer : « Dieu ne veut pas », et ses yeux ne se sont plus tournés vers la porte.

— Ce n'est pas ma faute… je ne savais pas… J'ai voyagé sans m'arrêter et j'arrive trop tard ! Ah, malheureux !

La honte, le regret, le remords étouffaient la voix du jeune homme. Il continua :

— N'a-t-elle laissé aucun message, aucun ordre pour moi ?

— Oui, répondit gravement Aurélie, L'avant-veille de sa mort, elle m'a dit, faisant allusion à ce qui l'avait tuée : « Dès le commencement, il y a eu entre nous un malentendu. J'ai beaucoup réfléchi depuis lors et je me suis rendu compte que nous ne

1. La mort de Ghislaine, qui ne maudit personne, rappelle celles d'Ellénore, dans *Adolphe,* de Benjamin Constant ; de Madame de Caouën, dans *Volupté, de Sainte-Beuve* ; et de Madame de Mortsauf, dans le *Lys dans la vallée,* de Balzac.

pouvions nous comprendre ni être heureux l'un par l'autre. J'étais la plus âgée, j'aurais dû le savoir. Lui était si jeune !… Maintenant j'ai expié et je meurs. Il expiera à son tour. Je voudrais l'épargner, mais je ne puis ; il y a dans la vie des représailles inévitables, auxquelles on n'échappe pas. »

Maurice écoutait Aurélie le cœur troublé, comme si un pressentiment lui montrait déjà l'avenir lointain, où les paroles de la pauvre morte devaient prendre à ses yeux un sens prophétique.

— Mais le message, dit-il, quel était le message ?

— Le voici, répondit Mme de Lésiade. Quand notre malheureuse amie eut parlé de la sorte, elle ajouta : « Il y aurait une leçon sérieuse à tirer de notre histoire et l'on devrait l'écrire pour qu'elle servît d'exemple. Si une seule femme pouvait être sauvée par le récit de mes erreurs et de ma triste mort, je n'aurais pas souffert en vain. Dites à Maurice que je lui demande de faire cela… plus tard… lorsque le temps aura passé et que personne ne se souviendra plus de moi. Je lui lègue cette mission à accomplir, et Dieu veuille qu'il n'ait pas d'autre châtiment ! » Ce furent ses dernières paroles.

. . . .

Deux ans plus tard, comme Fresnau et Mme de Lésiade causaient tristement ensemble des événements survenus, on apporta à la baronne un long pli de faire-part, bordé de noir.

— Encore une mauvaise nouvelle ! s'écria Aurélie.

Elle déplia le papier, et, d'une voix consternée, poussa une exclamation.

— Et nous qui en parlions justement ! Oh ! mais c'est horrible, à cet âge, en plein bonheur… Pauvre Maurice !

— Quoi, qu'est-il arrivé ? demanda Fresnau.

Aurélie lui tendit le billet de deuil. C'était l'annonce de la mort de Béatrix de Leuven, la jeune femme de Maurice de Trênes.

— La peine du talion ! murmura Louis d'une voix où vibrait une tristesse devenue habituelle.

— Oui, répondit Mme de Lésiade, le châtiment dont elle a essayé de le préserver par sa dernière prière. Pauvre Ghislaine, même en cela Dieu ne l'a pas exaucée ! — Ah ! tenez, continua Aurélie, devenant subitement violente, quand je pense à ce

qu'elle a souffert, je trouve que les représailles d'aujourd'hui sont justes. Si Maurice l'avait mieux aimée, elle vivrait encore parmi nous, heureuse.

— Non, pas heureuse, interrompit gravement Fresnau, car le bonheur n'existe que dans l'harmonie de l'être moral [1]. Créé pour être honnête, tout l'amour du monde n'aurait pu la consoler d'une faute [2].

1. Mirbeau utilisera une expression voisine dans son célèbre article « Palinodies », du 15 novembre 1898 : « L'harmonie d'une vie morale, c'est d'aller sans cesse du pire vers le mieux » (*L'Affaire Dreyfus,* p. 160).

2. Cette formulation finaliste (« créée pour ») est évidemment à mettre au compte du philosophe spiritualiste. Pour un matérialiste et un naturiste comme Mirbeau, il vaudrait mieux parler d'adéquation à sa « nature ». Mais l'ambiguïté vient de ce que Fresnau appelle « nature » ce qui est en réalité, pour Mirbeau, le résultat, sur un caractère donné, d'un long refoulement, sous l'effet d'un puritanisme d'inspiration probablement janséniste.

Repères bibliographiques

Sur La Duchesse Ghislaine

— Claude Herzfeld, compte rendu de *La Duchesse Ghislaine, Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, Angers, 2002, pp. 282-284.
— Michel, Pierre, « Quand Mirbeau faisait le “nègre” », *in* Actes du *Colloque Octave Mirbeau* du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, pp. 81-101.
— Michel, Pierre, « Introduction », *in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris, 2001, tome III, pp. 967-978.
— Michel, Pierre, « Mirbeau & la négritude », Éditions du Boucher, Paris, 2004, pp. 4-32, disponible en libre téléchargement (www.leboucher.com).